This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr
28
2.15

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

REVUE

BOURGUIGNONNE

REVUE BOURGUIGNONNE
PUBLIÉE PAR
L'UNIVERSITÉ DE DIJON
1906. — TOME XVI. — N°s 1-2

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LES POÈTES ANGLAIS (1789-1809)

PAR

Charles CESTRE
Docteur ès Lettres.

LIBRAIRES DÉPOSITAIRES DE LA REVUE

DIJON

DAMIDOT FRÈRES, rue des Forges
NOURRY, place St-Etienne
FÉLIX REY, rue de la Liberté, 26
VENOT, place d'Armes

PARIS

H. CHAMPION, librairie spéciale pour l'histoire de la France et de ses anciennes provinces, 9, quai Voltaire.
A. ROUSSEAU, rue Soufflot, 14

1906

REVUE BOURGUIGNONNE
PUBLIÉE PAR
L'UNIVERSITÉ DE DIJON
1906. — TOME XVI. — N°s 1-2

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LES POÈTES ANGLAIS (1789-1809)

PAR

Charles CESTRE
Docteur ès Lettres.

LIBRAIRES DÉPOSITAIRES DE LA REVUE

DIJON

DAMIDOT FRÈRES, rue des Forges
NOURRY, place St-Etienne
FÉLIX REY, rue de la Liberté, 26
VENOT, place d'Armes

PARIS

H. CHAMPION, librairie spéciale pour l'histoire de la France et de ses anciennes provinces, 9, quai Voltaire.
A. ROUSSEAU, rue Soufflot, 14

1906

Δ
Fr 28.2.13

HARVARD COLLEGE
MAR 9 1937
LIBRARY
Sargent fund

AVERTISSEMENT

Dans le travail qu'on va lire, les citations sont nombreuses ; nous avons voulu mettre le lecteur directement en contact avec les œuvres elles-mêmes. Il nous était impossible de reproduire en note le texte de tous les passages traduits. Nous avons adopté comme règle de renvoyer à la dernière édition complète des auteurs, chaque fois qu'elle est facilement accessible. Les références, pour ce qui concerne Wordsworth, sont faites à *Poetical and Prose Works of W. Wordsworth, ed. by W. Knight*, 10 vols., London, Macmillan, 1896 ; pour ce qui concerne Coleridge, à *Poetical Works of S. T. Coleridge, ed. by J. D. Campbell*, 1 vol., L., Macmillan, 1893, et à *Prose Works*, 6 vols., L., G. Bell and Sons, 1888-1897 (complétés par *Essays on His Own Times*, L., 1850, *Church and State*, L., 1830, et *Anima Poetae*, L., 1895) ; pour ce qui concerne Southey, à *Poetical Works of R. Southey*, 1 vol., L., Longman, 1850. Nous donnons le texte des variantes, non reproduites dans les notes de ces éditions, et celui des pièces qui n'ont pas été rééditées depuis l'époque révolutionnaire. Nous citons, d'après les

premières éditions, les œuvres des *minores poetae*, qu'on ne peut que difficilement se procurer.

Il existe une bibliographie complète des ouvrages, fragments d'ouvrages, mémoires, articles de revues, contenant des matériaux sur la vie et les œuvres de Wordsworth, dans le 8e volume de l'édition Knight. La meilleure bibliographie de Coleridge est *A Bibliography of S. T. Coleridge, by J. L. Haney*, Philadelphia, 1903 (printed for private circulation). Pour Southey, dont l'importance historique et littéraire est moindre, la bibliographie du *Dictionary of National Biography* fournit toutes les informations nécessaires. On trouvera cités dans nos notes tous les ouvrages auxquels nous avons emprunté des matériaux pour écrire la présente étude.

AVANT-PROPOS

La Révolution, si féconde en pensées hardies, en sentiments passionnés et en actes héroïques, fut en France une période d'improductivité littéraire et de stérilité poétique. L'énergie immense de renouvellement, qui transformait l'Etat et la société, déplaçait les bases de la spéculation et de la croyance, ébranlait les consciences et les institutions, n'eut pas d'effet sur les conventions dont la littérature, depuis deux siècles, subissait la contrainte. La poésie classique resta à peu près intacte au milieu du bouleversement qui détruisait ou remodelait les réalités du passé. Le seul grand génie littéraire de l'époque, André Chénier, qui, dans le conflit des opinions, prit parti pour l'ordre nouveau, ne s'éloigna guère en poésie des formes et des sujets traditionnels. Les quelques pièces qui lui furent inspirées par les événements contemporains ne sont pas celles sur lesquelles repose sa gloire. Il semble qu'en France toutes les forces créatrices du génie national se soient épuisées à l'œuvre grandiose et tragique de l'édification de la société nouvelle.

En Angleterre, au contraire, bien que la nation, après un court moment de surprise et d'hésitation, manifestât à l'égard de la Révolution des sentiments de haine et d'implacable hostilité, quelques jeunes poètes partagèrent ardemment les joies et les douleurs de la France et épousèrent ses passions. Ils célébrèrent l'héroïsme de la Révolution, les espérances qu'elle faisait naître au cœur des

REVUE

BOURGUIGNONNE

REVUE BOURGUIGNONNE
PUBLIÉE PAR
L'UNIVERSITÉ DE DIJON
1906. — TOME XVI. — Nos 1-2

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LES POÈTES ANGLAIS (1789-1809)

PAR

Charles CESTRE
Docteur ès Lettres.

LIBRAIRES DÉPOSITAIRES DE LA REVUE

DIJON

DAMIDOT FRÈRES, rue des Forges
NOURRY, place St-Etienne
FÉLIX REY, rue de la Liberté, 26
VENOT, place d'Armes

PARIS

H. CHAMPION, librairie spéciale pour l'histoire de la France et de ses anciennes provinces, 9, quai Voltaire.
A. ROUSSEAU, rue Soufflot, 14

1906

vaient-ils disparaître à jamais dans cet effondrement? Ou, au contraire, la semence déposée dans ce sol, ne devait-elle pas produire une seconde végétation, moins luxuriante, moins désordonnée, mais pleine de la même vigueur et nourrie de la même sève?

C'est ce que nous nous proposons de rechercher dans la troisième partie de notre travail. Nous y adoptons une méthode nouvelle, imposée par la nature même des matériaux qui s'offrent à notre examen. Nous abordons les œuvres principales des poètes, celles qui ont été l'objet de nombreuses études historiques, philosophiques et critiques. Notre rôle n'est plus d'explorer pas à pas un terrain ignoré, partiellement étudié, ou hâtivement parcouru par nos prédécesseurs, mais d'avancer, en terrain connu, dans une direction qui nous est indiquée par nos premiers points de repaire. Nous suivons, dans les œuvres de la maturité de nos auteurs, les prolongements et les ramifications des convictions et des enthousiasmes, qui ont inspiré leurs œuvres de jeunesse et contribué dans une large mesure à la formation de leur personnalité. Nous examinons si ce qu'ils ont pensé ou écrit d'original et de puissant n'est pas dû en partie à l'influence persistante de la Révolution, à la survivance de l'idéal qu'avait formulé la France.

LIVRE PREMIER

ENTHOUSIASME

CHAPITRE PREMIER

Enthousiasme concret.

I

Les poètes qui vont faire l'objet de notre étude offrent un exemple à peu près isolé en Angleterre d'admiration et d'enthousiasme pour la Révolution française.

Au début de la lutte, la sympathie des Anglais fut gagnée comme par surprise. Ils s'étaient habitués à regarder la Bastille comme le symbole du despotisme. Sa chute leur apparut comme un châtiment et une délivrance. Aussi bien ils se méprirent sur la portée et le véritable caractère de la Révolution. Ils crurent qu'il se produirait en France un mouvement, analogue à leur propre Révolution de 1688, qui devait avoir pour résultat de substituer la monarchie constitutionnelle à la monarchie absolue. Ils savaient l'estime que les philosophes et la bourgeoisie cultivée de France portaient à leur Constitution et ils se flattaient, non sans orgueil, d'avoir donné l'exemple de la liberté à une grande nation voisine.

Mais Burke veillait. Dès le lendemain de la prise de la Bastille, il conçut des craintes qui bientôt se précisèrent

et s'accrurent. Il suivit avec passion les débats et les votes de la Constituante et en tira de sombres pronostics. Dès les journées d'Octobre, il médita ses *Réflexions*, qui, lorsqu'elles allaient paraître, en novembre 1790, devaient déchaîner la fureur et la haine, et faire de l'Angleterre l'ennemie acharnée de la Révolution. Jusque-là, le peuple anglais, sans indifférence ni passion, adopta à l'égard de la Révolution une attitude de condescendante protection.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que l'Angleterre n'ait pas partagé l'ardeur révolutionnaire de la France et son impatience de rénovation politique et sociale. Elle n'était pas exaspérée, comme la France, par plusieurs siècles de servitude ; elle n'était pas livrée, sans garantie ni contrôle, au bon plaisir de ses rois ; elle n'était pas divisée en classes que séparaient des barrières infranchissables ; elle ne souffrait pas d'une répartition inégale des impôts ; sa bourgeoisie n'était pas entravée dans son expansion intellectuelle et économique, et exclue de la participation au pouvoir ; ses paysans ne portaient pas le fardeau et la honte de la féodalité. Sans doute elle avait ses maux. La prérogative royale, mal définie, cherchait à empiéter sur les pouvoirs chargés de lui faire contre-poids ; son Parlement, scandaleusement corrompu, se vendait à ceux qu'il devait tenir en échec ; une répartition inégale du droit de suffrage favorisait l'aristocratie terrienne aux dépens de la bourgeoisie industrielle et commerçante, et tenait à l'écart la masse du petit peuple ; des lois tyranniques, comme celle qui fermait aux dissidents les fonctions publiques et l'entrée des Universités, des lois inhumaines, comme celles de la « presse » maritime et du droit de chasse ; des lois sanglantes, comme celle qui édictait la peine de mort pour le simple vol, pesaient encore sur la nation. Mais le roi, malgré ses tendances absolutistes, le Parlement, malgré son caractère oligarchique et sa vénalité, n'allaient jamais jusqu'à heurter de front les grands intérêts politiques ou économiques des classes dirigean-

tes. Les abus n'étaient pas immuables. Les journaux, déjà puissants, pouvaient tenir en échec les ministres et le Parlement, et opposaient à la force du pouvoir la force de l'opinion publique. Le peuple s'assemblait dans des meetings, formulait ses revendications dans des pétitions. En fait, certains abus tombaient en désuétude : déjà quelques dissidents exerçaient des professions libérales sans avoir juré les trente-neuf articles. D'autres abus étaient sur le point de disparaître, par voie de transformation lente, selon les traditions de la politique anglaise ; le ministre tory, William Pitt, lui-même, avait proposé, en 1785, un Bill de Réforme parlementaire, qui devait supprimer les bourgs pourris et donner aux grandes villes industrielles une représentation équitable. Pitt avait échoué, mais la réforme était en marche. Tant que l'Angleterre n'était pas menacée par la royauté d'une usurpation de pouvoir, comme en 1688, et tant que ses institutions mobiles évoluaient vers le progrès, elle pouvait s'intéresser à la révolution que faisaient ses voisins, non pas partager leurs sentiments.

Aucune classe de la nation ne nourrissait le mécontentement, ne subissait les entraves, n'endurait les souffrances qui unissaient la bourgeoisie et le peuple de France dans une même volonté de révolte. Déjà l'Angleterre tendait ses efforts vers l'accroissement de sa production industrielle et la conquête du marché du monde, et elle y réussissait pleinement. L'avance industrielle qu'elle avait sur le reste de l'Europe, le traité de commerce avantageux qu'elle venait de négocier avec la France, assuraient sa prospérité. Son budget était équilibré, grâce à l'habile gestion financière de Pitt. La bourgeoisie laborieuse n'avait pas hâte d'obtenir des réformes politiques, tant que ses affaires étaient productives. Les ouvriers des manufactures, quoique souvent soumis à un travail épuisant et malsain, avaient vu leur salaire croître avec le développement de la grande industrie : ils sentaient leur intérêt lié à celui de la bourgeoisie. La population des

campagnes se composait de gros fermiers et de petits tenanciers qui avaient depuis longtemps échappé aux charges écrasantes et humiliantes de la féodalité, qui jouissaient de l'égalité devant l'impôt, des droits civils de tous les citoyens anglais et de quelques droits politiques. Les ouvriers agricoles souffraient, il est vrai, d'une dure misère ; mais leur abjection même et leur dispersion les empêchaient d'élever des revendications communes. Il n'y avait, agissant sur les divers éléments de la population anglaise, aucune cause de révolution politique ou sociale.

La Révolution française était plus qu'un mouvement violent pour obtenir le redressement d'abus immédiats. Elle accomplissait des réformes passagères au nom de principes éternels, elle libérait une nation en préparant l'émancipation de toutes les autres, elle proclamait un évangile où chaque peuple pouvait lire sa destinée. Quel retentissement les théories individualistes et les conséquences qu'elles entraînent dans la société et le gouvernement avaient-elles eu dans les esprits anglais ? Jusqu'à quel point l'idéal, par où la Révolution dépassait les nécessités de l'heure présente, les avait-il gagnés ?

L'Anglais est pratique et peu porté aux spéculations. La grande masse de la nation ne se laissa pas détourner de la préoccupation des affaires par des rêves de perfection sociale. Aussi bien les traditions historiques du pays l'avaient habituée à considérer la politique comme un art empirique, à attendre le progrès du conflit naturel des forces et des intérêts opposés, à voir les faits et non les principes dominer les institutions. Les philosophes et les penseurs avaient subi l'influence du rationalisme français ; mais ils n'appliquaient pas sa méthode déductive aux choses d'ordre politique et social. Quelques rares échos du *Contrat Social* s'étaient fait entendre en Angleterre. Price, dans ses *Observations sur la liberté civile* (1775), Priestley, dans ses *Principes de Gouvernement* (1768), avaient proclamé les principes dont allait se réclamer la Révolution française, et qui contenaient en germe la démocratie pro-

chaine et le socialisme lointain : les hommes égaux en droits, les gouvernements établis pour faire respecter les droits de l'individu, la souveraineté résidant dans le peuple, les gouvernants serviteurs de la nation et pouvant être congédiés à volonté. Deux théoriciens politiques, Jebb et Cartwright, avaient même fait une application directe de ces principes à la situation actuelle de l'Angleterre et mené une polémique en faveur du suffrage universel. Mais ces écrits avaient eu peu de retentissement et, avant que Burke se fût engagé dans une lutte furieuse contre les doctrines qu'ils soutenaient, les Anglais ignoraient la spéculation révolutionnaire et les conséquences qu'on pouvait en tirer.

Si les Anglais n'avaient pas adopté les principes qui auraient pu s'appliquer immédiatement aux défauts de leur Constitution, à plus forte raison étaient-ils restés étrangers au vaste espoir, né de ces principes, de voir se répandre par toute la terre la liberté et le bonheur. Non que les Anglais ne soient doués d'imagination ardente et capables d'exaltation de sentiment : pour le nier, il faudrait ignorer leur histoire religieuse et oublier que, précisément à l'époque dont nous parlons, le méthodisme venait de réveiller l'enthousiasme mystique. Mais leur esprit pratique savait faire le départ des choses contingentes qui sont d'ici-bas et de l'absolu qui est de l'au-delà. Il excluait le mysticisme de l'ordre des faits et le refoulait dans le domaine des notions transcendantes. Les Anglais, en général, n'étaient nullement disposés à accepter la foi à la prochaine félicité terrestre, qui hanta l'esprit des philosophes de la Révolution.

II

Il y a un milieu social, qui semble *a priori* devoir être plus accessible que d'autres aux idées hardies et aux sen-

timents généreux, à la passion de l'héroïque et du grandiose : c'est le milieu des Universités. Les futurs poètes révolutionnaires étaient étudiants à Cambridge ou à Oxford, quand se firent entendre les premiers grondements et quand éclata le plein tumulte de la Révolution. Sentirent-ils dans leur entourage des frémissements sympathiques d'enthousiasme et de révolte, qui soutinrent et exaltèrent leurs propres sentiments?

Cambridge, pas plus qu'Oxford, à cette époque, n'étaient des lieux propices aux généreux entraînements. Les Universités anglaises traversaient une sombre période de stagnation intellectuelle et de torpeur morale. Leur rôle n'était pas tant d'éveiller et d'orner les intelligences, que de façonner les caractères au moule des traditions et des préjugés de l'oligarchie dirigeante. Elles s'acquittaient à souhait de leur tâche et formaient une nouvelle génération qui serait, comme l'ancienne, jalouse de ses privilèges, fière de sa richesse, avide de pensions et de sinécures, indulgente à la corruption politique, insensible aux souffrances des petites gens, égoïste et étroitement utilitaire, incrédule et solennellement attachée aux formes de la religion officielle. Les professeurs, dignitaires de l'Eglise anglicane, étaient préoccupés de se défendre et de défendre leurs étudiants contre les nouveautés du siècle, la ferveur des méthodistes et des unitariens, et les hardiesses de la philosophie française. Subissant malgré eux l'influence du rationalisme cartésien, qui exerçait en Europe l'hégémonie de la pensée, ils employaient sa logique, non pas à réviser le passé et à figurer l'avenir, mais à défendre les traditions séculaires. Entre leurs mains, la religion s'était transformée en une géométrie théologique, où la sécheresse dialectique remplaçait la foi. L'évêque Paley, qui avait été professeur à Cambridge et qui faisait autorité, prouvait par la perfection des « artifices » de l'univers l'existence d'un divin « artificier ». Sa morale, enseignée dans les Universités, était une sorte d'utilitarisme pieux, qui proposait, comme principe d'ac-

tion, la balance mathématique des chances de Paradis et des risques d'Enfer.

Cette religion sans désintéressement et sans amour avait conservé son appareil de cérémonies, auxquelles les étudiants étaient rigoureusement astreints, comme aux formes les plus essentielles de la respectabilité. De sévères peines disciplinaires étaient infligées à ceux qui ne paraissaient pas à leur place à l'office du matin. Les étudiants acceptaient volontiers cette contrainte, si conforme à toute leur éducation, et surmontaient, pour s'y soumettre, la nonchalance matinale ou la lourdeur de l'orgie de la veille. Rares étaient ceux qui, comme Wordsworth à Cambridge et Southey à Oxford, souffraient du discrédit que cette parade de religion jetait sur la foi sincère [1] ou qui rêvaient de fuir cette pompe hypocrite et d'aller prier avec les paysans [2].

Les études étaient sans vie et sans intérêt. A Cambridge les mathématiques constituaient la matière principale de l'enseignement et tous les étudiants, quelles que fussent leurs aptitudes, devaient se soumettre à leur aride discipline, s'ils voulaient réussir aux examens et aux concours. Aussi ceux qui avaient le goût des belles-lettres, rebutés par une besogne ingrate, travaillaient à regret ou se désintéressaient des études. Le poète Gray conserva de l'Université un souvenir amer et la célébra ironiquement dans un *Hymne à l'ignorance*. Wordsworth passa son temps à rêver dans les bosquets qui bordent la Cam. Aucun de ses maîtres ne lui imposa le respect par l'ascendant de son intelligence ou de son caractère : à distance,

1. « Soyez sages, Présidents et Doyens... faites taire vos cloches; c'est le son le plus creux qui ait jamais troublé l'air tranquille. Votre zèle officieux jette le discrédit sur les simples cloches de nos églises anglaises, qui, sous les arbres des plus lointains villages, souffrent à cause de vous. » Words., Prelude, III, 412-421.

2. Southey écrit à Oxford un poème sur la *Cloche de la Chapelle*. « Héraut détesté de prières plus détestées encore, réponds. As-tu jamais arraché au repos un seul être qui s'éveille à des pensers pieux?... J'aime la cloche qui appelle le pauvre à la prière... »

il ne se rappelait que leurs excentricités et leurs ridicules[1]. Coleridge qui fut la première année un étudiant studieux, couronné dans les concours, dans la même lettre où il apprend à son frère qu'il a remporté la médaille d'or pour l'Ode grecque, gémit sur la froideur, l'aridité et la pesanteur de l'atmosphère de Cambridge[2].

A Oxford, la discipline intellectuelle était moins étroite, mais aussi peu féconde. « L'enseignement donné dans les Collèges, écrit Dibdin, était vulgaire, ennuyeux et vide... Il n'y avait pas d'aiguillon à l'émulation et à l'excellence. On ne faisait quelque chose qu'à force d'ardeur et d'énergie personnelles[3] ». Ces qualités d'ailleurs étaient si rares qu'elles excitaient la risée des étudiants. Dibdin et quelques camarades qui avaient voulu fonder une société littéraire avaient été surnommés, « the Lunatics ». Quelques maîtres, gagnés par le frisson des grandes choses qui se passaient alors dans le monde, avaient conscience de la mesquinerie de la routine universitaire. Ils étaient impuissants à réagir. Le *tutor* de Southey dit un jour à son élève : « Mes conférences ne vous apprendront rien. Si vous êtes attiré par quelque étude particulière, consacrez-vous y[4]. » Chez ses professeurs en général

1. v. *Prel.* III, 538-549 et 576-581.

2. Il met en vers son jugement sur l'Université. « Aux lieux, où sur un lit de boue épaisse la Cam roule ses eaux dormantes, où de toute part s'étendent des marais désolés, où toute la Béotie épaissit l'esprit embrumé, le hibou Mathesis pousse son cri lugubre. Loin, bien loin, fuient les Muses effrayées, le Génie indigné passe avec un regard de dédain, les Plaisirs folâtres frissonnent au milieu de leurs danses, et l'Esprit glacé demeure inerte, saisi du sommeil des frimas. Mais, à cet appel accourent en hâte docile la froide Diligence et le Soin aux pas prudents. La Sottise, sommeillant sur sa couche de plomb, charmée par ses accents, soulève sa tête pesante, écoute un instant sa mélodie favorite et esquisse un sourire qui s'achève en baillement propice ». Fragment publié dans *Letters of S. T. Coleridge, ed. by E. H. Coleridge*, 2 vols. Boston, 1895.

3. Il fut étudiant à Oxford de 1793 à 1797. V. *Reminiscences of a Literary Life*, 2 vols. 1836.

4. Lettre de Southey à Grosvenor Bedford, 20 juillet 1794. *The Life and Correspondence of Robert Southey, by his Son, the Rev. C. C. Southey*, 6 vols., L. 1849, v. I, p. 215.

Southey trouva : « ample perruque et sagesse exiguë [1] ».

En même temps que la vulgarité de pensée et la sécheresse de sentiments de la haute société se reflétaient dans la vie universitaire, on y voyait aussi s'étaler les vices aristocratiques. Cette existence, si vide de toute occupation intellectuelle, était remplie par les exercices violents du corps, suivis de dîners et de beuveries, où l'intempérance atteignait les pires excès. Les jeux organisés n'avaient pas encore été introduits dans les Universités anglaises, mais les courses de chevaux et la chasse y tenaient une grande place. L'ardeur avec laquelle ces jeunes hobereaux musclés et rentés se livraient aux débordements de force physique, n'avait d'égale que celle qu'ils apportaient aux débordements de sensualité. Cowper, en 1785, représentait les Universités comme remplies de « joueurs, de jockeys, d'habitués de mauvais lieux, de dissipateurs, de chasseurs bottés [2] ». Une joyeuse maxime, qu'on proclamait et qu'on pratiquait à Oxford, énumérait les divinités adorées en ce lieu : Διόνυσον καὶ Ἀρτέμιδα καὶ Ἀφροδίτην, ἔνιοι δέ φασι καὶ τὸν Ἑρμῆν. Le dieu de la science avait peu de fidèles. Wordsworth trouva à Cambridge « les mœurs des jeunes gens frénétiques et dissolues [3] ». Chez les moins mauvais, il ne vit ni noblesse, ni dignité : « Ils passaient devant ses regards comme des papillons, ou lui fatiguaient les oreilles comme des perroquets bavards. Le cœur au dedans était trivial, et au dehors éclatait un faste tapageur [4] ». Southey, « de sa cellule de reclus » entendait « l'Intempérance lascive éclater à son oreille en tumulte violent [5] ». Coleridge, faisant plus tard allusion aux

1. Lettre à G. Bedford, 16 mars 1793. Id. v. I, p. 177-8.
2. *The Task*, Time-piece, 751-2.
3. Lettre à De Quincey. 20 juillet 1804, citée par Legouis.
4. *Prel.* III. 446-449.
5. *Hymn to the Penates*. Cf. Lettre à G. Bedford, 16 mars 1793, et *Joan of Arc* (IXe Livre, Descente aux Enfers) un passage (545-549) supprimé dans les éditions autres que la première.

spectacles dont Southey et lui-même avaient été témoins à l'Université, adresse à son ami cet éloge : « A ceux qui se rappellent l'état de nos écoles publiques et de nos Universités il y a quelque vingt ans, il semblera que ce n'est pas un mérite ordinaire d'y avoir passé de l'innocence à la vertu, non seulement sans prendre aucune habitude vicieuse, mais en se gardant de toute intempérance ou de toute dégradation voisine de l'intempérance[1] ».

Ce n'est pas dans pareille atmosphère de préjugés conservateurs, d'orgueil aristocratique, de pensée stagnante, d'épais sens pratique et de cynisme moral, que pouvaient naître l'enthousiasme pour une noble cause et les grandes espérances humanitaires. C'est à peine si la chute de la Bastille eut à Cambridge un faible retentissement. Elle offrit un sujet, propice aux lieux communs déclamatoires, pour le *Tripos Verse*, ou grand concours de poésie, pour l'année 1790. C'est le seul événement, ayant trait à la Révolution française, que mentionnent les Mémoires les plus détaillés qui décrivent la vie de Cambridge à cette époque[2].

Les jeunes poètes, en dépit de l'indifférence ou de l'hostilité de la nation, en dépit du vide intellectuel, du sensualisme grossier et de l'étroit égoïsme du milieu qui les entourait de plus près, furent gagnés par la hardiesse de spéculation et l'ardeur de générosité qui venaient de France.

Ils furent préparés à recevoir cette contagion par leur tempérament, par les circonstances de leur éducation, par les influences latentes, littéraires, philosophiques ou sociales, qui eurent prise sur eux, alors qu'elles se heurtaient chez la plupart de leurs compatriotes à l'impénétrabilité de l'esprit anglais et de la société anglaise. Ce furent des précurseurs.

1. *Biographia Literaria*, ch. III, p. 32.

2. v. *Journal of Christ. Wordsworth* (frère du poète), publié dans *Social Life at the Engl. Univ., by Christ. Wordsworth* (petit-neveu du poète) L. 1874.

Nous rechercherons dans quelle mesure les tendances propres de leur pensée et de leur sensibilité, les événements de leur enfance et les influences venues du dehors facilitèrent l'action que la Révolution exerça sur eux.

Wordsworth est celui qui, le premier en date, reçut l'ébranlement de la grande commotion révolutionnaire.

III

Il y a une figure traditionnelle de Wordsworth, à laquelle il faut opposer le portrait véritable. L'époque tardive où il atteignit la renommée, le fait que l'*Excursion* fut connue longtemps avant le *Prélude* et resta aux yeux du plus grand nombre son œuvre par excellence, les descriptions qui restent de lui dans les Mémoires et qui le représentent dans un âge avancé, ses portraits dont les plus connus fixent les traits de sa vieillesse, ont perpétué le souvenir d'un personnage austère, à la longue figure froide, au regard profond mais sans chaleur, absorbé dans ses méditations et comme détaché d'ici-bas. Si cette peinture répond assez fidèlement au Wordsworth des dernières années, apaisé, un peu accablé, volontiers moralisateur, elle n'est nullement vraie des années qui précèdent et qui suivent immédiatement la Révolution française, c'est-à-dire de l'époque où il était en pleine possession de sa vigueur et de son génie.

Wordsworth enfant était doué d'une nature impétueuse qui se développa dans un milieu singulièrement favorable. A l'âge de huit ans il fut envoyé au collège d'un bourg de montagne. Là, les quelques heures de travail journalier étaient suivies de longs moments de liberté, qu'il occupait à des courses folles en pleine nature. L'enseignement de ses maîtres fait à peine l'objet d'une mention dans le poème autobiographique qu'il composa plus tard, mais on y lit d'abondants souvenirs de jeux, d'excursions, d'es-

capades, et on y sent revivre un vertige d'expansion physique et d'aventures. L'homme mûr qui rédige ces mémoires poétiques donne aux sentiments un sens profond, qu'ils n'avaient pas pour l'enfant, mais, dégagés de l'interprétation psychologique ou mystique, les faits demeurent et ont un indubitable accent de vérité.

Quand le sol était gelé et que la bise soufflait, il partait à minuit, dans la montagne, tendre des pièges aux coqs de bruyère. Au printemps, les plus audacieux larcins le tentaient : il allait chercher des nids de corbeaux dans les rochers, suspendu au-dessus de l'abîme par une touffe de gazon, ou le pied posé dans une fissure étroite de la paroi glissante. Il s'adonnait à tous les exercices avec un débordement de fougue. Il galopait à dos de cheval jusqu'à la ville voisine ou jusqu'aux ruines de l'abbaye. Il passait les après-midi de demi-congé sur le lac Windermere, rivalisant avec ses camarades d'habileté et d'ardeur à la rame. Parfois, en semaine, impatient de mouvement et de plaisir, il détachait furtivement une barque, la nuit, sur le lac d'Esthwaite et goûtait, non sans remords, une ivresse défendue. Des patins aux pieds, il s'élançait à perdre haleine sur le lac gelé, et abandonnait son corps au vent et son cœur à la joie. Il sortait la nuit quand le ciel était noir de menaces d'orages. A l'abri d'un rocher, il écoutait les grondements du vent dans la montagne, contemplait les sillons des éclairs et se rassasiait d'émotions sublimes.

Son origine campagnarde et une éducation qui lui donna des connaissances suffisantes sans contrarier son ardeur d'activité physique et sa vivacité de sentiments, sauvèrent Wordsworth de l'alternative qui menaçait les enfants de son temps : subir la discipline aristocratique, qui l'eût de bonne heure assoupli aux bienséances, aux préjugés et à l'égoïsme de la « société », ou subir la discipline systématique, qui s'inspirant d'un faux idéal de perfection selon la « nature », eût détruit en lui tout élan et fait de lui une caricature de petit philoso-

phe[1]. Il se félicitait plus tard d'avoir été « un véritable enfant, ni trop sage, ni trop savant, ni trop bon, mais turbulent, primesautier, ballotté de l'amour à la haine, accessible à la rancune quand elle lui semblait justifiée, impétueux, fantasque, patient, hardi, modeste, sauvage, fou de jeu, comme les feuilles sèches qui tourbillonnent au vent[2]. » L'impétuosité, l'indépendance farouche, le goût de tout ce qui était grand, l'admiration de tout ce qui était héroïque, tels étaient les traits qu'il devait à sa nature ou à son éducation ; tels étaient les traits qu'il aimait à rappeler à l'âge où les épreuves de la vie et une volonté inflexible avaient dompté son tempérament. « Je vivais (j'en ai le clair souvenir) animé d'appétits violents et de désirs aveugles, d'élans d'instinct sauvage qui faisaient ma joie. A cette époque, aucune impulsion ne m'était plus agréable, aucune tentation plus chère, que celles qui me poussaient à quelque exploit hardi. Les mares profondes, les grands arbres, les abîmes obscurs, les rochers vertigineux et les tours branlantes, j'aimais à me dresser debout devant eux et à lire leur aspect menaçant — lire, c'était désobéir, quelquefois en acte, toujours en pensée. C'est avec des émotions à peine moins vives que j'entendais parler de dangers affrontés ou recherchés avec courage, d'entreprises désespérées tentées par quelques vaillants, qui, pour la gloire, luttèrent contre des multitudes...[3] »

Wordsworth connut pour la première fois la contrainte à l'Université. Bien qu'entouré de belles architectures et d'imposants souvenirs, il ne retrouva pas dans les cours

1. Thomas Day, disciple de Rousseau, écrivit à cette époque l'*Emile* anglais *(Sanford and Merton)*, dont le héros, sous prétexte de nature, est soumis à la vie artificielle la plus tyrannique. Bien plus, Day et son ami intime Edgeworth appliquèrent leurs théories, celui-ci à son fils, celui-là, à deux petites filles dont il destinait l'une au rôle d'épouse idéale. L'expérience dans les deux cas fut décourageante. Cf. le passage du *Prélude*, où Wordsworth proteste contre les funestes effets de l'éducation systématique (V, 223-363).

2. *Prel.*, V, 411-416.

3. *The Recluse*, 705-720.

solennelles, sous les voûtes froides des halls et des chapelles, les sensations aiguës que lui donnaient les lacs, les torrents, les forêts et les montagnes. Malgré l'indulgence de la discipline universitaire, il souffrit d'être privé de la liberté vagabonde. Il ne se révolta pas ouvertement, mais il se refusa, avec une obstination passive, à tout ce qu'on attendait de lui. Il se désintéressa des études, mais occupa les heures studieuses à la lecture des poètes. Il se dédommagea des exercices auxquels il ne pouvait se soustraire par des excursions dans la campagne et des rêveries dans le parc du Collège. Il ne fut pas candidat aux concours, se priva volontairement de l'avantage des prix et des bourses, et se ferma la voie aux carrières qu'ouvraient les succès académiques. Il savait qu'il mécontentait par là ceux qui, depuis la mort de son père et de sa mère, avaient pris charge de lui ; « l'étude indépendante prenait l'aspect d'une désobéissance entêtée à l'égard de ses parents et de ses amis, d'une rébellion orgueilleuse et désobligeante [1] » ; mais son penchant était le plus fort. Il se sentait déjà poète et il commençait à donner expression aux sentiments que la vie de Cambridge comprimait de toute part, mais qu'il chérissait en secret.

Cette obstination et cette rébellion, que sa conscience lui reprochait mollement, étouffée par la voix plus forte du génie, l'habituèrent aux résolutions hardies et indépendantes. Elles « donnèrent une dangereuse sanction (dit-il plus tard, quand il en fut venu à regretter son audace) à cet amour excessif de la liberté qui m'encouragea à me détourner de toute règle, même imposée par moi-même, comme d'une contrainte et d'une chaîne [2] ». Cet état d'esprit, joint à sa nature passionnée et à son penchant vers l'héroïque et le grandiose, poussa Wordsworth, en dépit de la froideur de ses compatriotes et de ses condisciples, peut-être en opposition directe à cette

1. *Prel.*, VI, 27-29.
2. *Prel.*, VI, 30-35.

froideur, à ouvrir son âme au souffle d'héroïsme qui venait de France et à suivre la Révolution dans ses audacieuses aventures de pensée et d'action.

Wordsworth enfant avait une étrange capacité d'émotions morales, qui ressort distinctement de quelques épisodes de l'histoire de ses premières années. Une nuit, il avait dérobé une barque sur le lac d'Esthwaite. Ses vigoureux coups de rame soulevaient l'esquif d'un mouvement rythmé, « comme celui du cygne »; il laissait derrière lui de chaque côté « de légers remous qui miroitaient paresseusement sous les rayons de lune, et se confondaient plus loin en un seul sillage de lumière étincelante ». Mais, en pleine ivresse de mouvement et de beauté, le remords vint l'atteindre. Un des pics sur lequel il fixait son regard pour se guider sembla grandir, interposer sa masse sombre entre ses yeux et les étoiles, et se mettre en mouvement derrière lui. Il revint en toute hâte amarrer la barque, poursuivi par l'ombre vengeresse, et « pendant plusieurs jours, son cerveau resta troublé par le sentiment vague et indistinct de modes inconnus de l'être [1] ».

Une de ses distractions favorites à l'automne était la cueillette des noisettes. Un de ses exploits de pillage lui laissa un pénible souvenir. Il était parti seul et avait découvert un bosquet de coudriers, chargés d'une abondante récolte. Le gazon était vierge, pas une branche n'était froissée; « c'était une de ces retraites où, sous la ramure, avaient fleuri et séché les violettes de cinq saisons peut-être, à l'abri des regards de l'homme [2] ». Un instant l'enfant contempla ce spectacle, saisi de crainte respectueuse. Puis l'ardeur du butin l'emportant, il se rua sur les arbustes avec rage, foulant aux pieds le gazon, profanant sans pitié cette solitude. La dévastation con-

1. *Prel.*, I, 357-400.
2. *Nutting*.

sommée, comme il allait s'éloigner avec sa charge de dépouilles, il s'arrêta soudain et fut pris d'un immense regret. Il lui sembla avoir tyranniquement et cruellement abusé de l'impuissance résignée d'êtres faibles, et que « l'esprit des bois » le maudissait.

A certaines vacances de Noël, une telle impatience de revoir le foyer s'empara de lui qu'il courut jusqu'à la bifurcation de routes où devait nécessairement arriver le domestique chargé d'amener les chevaux pour ses frères et pour lui. C'était une âpre journée de décembre ; la bise soufflait et le grésil cinglait ; rien n'arrêta l'enfant. Il escalada un rocher d'où il apercevait les deux routes ; et là, mal abrité par un petit mur, il resta longtemps, scrutant l'horizon, chaque fois qu'un coup de vent faisait une brèche dans le brouillard. Pendant ces mêmes vacances, son père mourut. Il considéra ce chagrin comme le châtiment de son escapade ; il fit à ce sujet des réflexions morales, « banales » sans doute, mais « accompagnées du trouble le plus profond » et « s'inclina humblement devant Dieu, qui refrénait ainsi ses désirs[1] ».

Cette délicatesse de conscience, qui se manifeste également par la promptitude de remords et par le respect du bien, fut aussi un des traits saillants de son caractère à l'Université. C'est elle qui lui inspira l'horreur du simulacre de religion qu'on y pratiquait. C'est elle qui lui suggéra l'idéal, qu'il opposait dans ses méditations solitaires à l'attristante réalité : une Université où la dignité morale répondît à la majesté des édifices, où des maîtres capables d'admiration et d'enthousiasme sussent communiquer leur ardeur à leurs élèves, où l'émulation naturelle des jeunes gens fût dirigée vers de nobles et grandes œuvres, au lieu d'être gaspillée et corrompue dans les rivalités mesquines des concours, où les cœurs fussent grands par l'amour de la science et le respect de l'antiquité, au lieu d'être dégradés par l'égoïsme et la débauche[2].

1. *Prel.*, XII, 287-316.
2. *Prel.*, III, 371-401.

Wordsworth, ainsi voué de bonne heure et de toute son âme à la droiture morale, était prêt à partager l'idéal de justice, que la Révolution française élevait haut au-dessus des intérêts d'un temps et d'un lieu.

Par les circontances de sa jeunesse, Wordsworth échappa à l'influence de l'esprit dominant de la bourgeoisie de son temps. Il ne connut pas l'indifférence à l'égard des humbles, qui était de bon ton dans la société polie. Il vécut au milieu de campagnards et conçut pour eux dès l'abord des sentiments de sympathie et de respect qu'il conserva toute sa vie. Il voyait autour de lui des conditions d'existence rurale sensiblement différentes de ce qu'elles étaient dans le reste de l'Angleterre. Il n'y avait pas de vastes domaines loués à bail à de gros fermiers, occupant sur leurs terres une misérable population d'ouvriers agricoles. Les montagnards du *Lake District* étaient presque tous de petits propriétaires (*statesmen*, comme on les appelait), menant une vie frugale et probe, qui pouvait représenter aux yeux de l'écolier la vertueuse simplicité des anciens. Il n'y avait pas entre eux de choquantes disproportions de fortune : ils donnaient l'exemple du bonheur modeste dans l'égalité républicaine. Le jeune Wordsworth, tout entier à l'ivresse de vivre, n'accordait pas encore à l'homme une place importante dans ses pensées. Pourtant, il s'habituait à se représenter l'homme en général avec les mœurs et les caractéristiques sociales de l'habitant du Westmoreland. Ce paysan, à la vie rude et saine, sans désirs et sans regrets, participait à ses yeux de la grandeur de la nature environnante[1]. Il se dressait devant son imagination, revêtu de la double majesté des montagnes et de la vertu. Le seul grand seigneur qu'il connût était lord Lonsdale, qui occupait son père comme régisseur. Maître tyrannique et dur, il refusa, à la mort du père de Wordsworth, de restituer aux tuteurs de

1. *Prel.*, VIII, 262-275.

ses orphelins 125,000 livres qu'il détenait. Usant de l'influence de son rang et de sa richesse auprès des tribunaux, il fit échouer toutes les tentatives d'obtenir paiement de cette dette. Pareil abus de pouvoir n'était pas fait pour donner l'avantage au gentilhomme en face des pauvres gens, dans l'esprit de l'enfant.

A l'Université, Wordsworth coudoya des jeunes gens riches ou bien nés, qui ne ménageaient pas le dédain à leurs camarades roturiers. Du moins la naissance ou la fortune ne leur conféraient-elles pas de privilèges. La discipline imposait à tous une contrainte uniforme. Tous, quelle que fût leur origine, se conformaient dans l'enceinte du collège à l'esprit universitaire. L'Université « offrait en quelque sorte l'image d'une république, où tous étaient égaux devant l'honneur et unis par la qualité d'étudiant et d'honnête homme »[1]. Les distinctions étaient ouvertes à tous et, dans les limites de la vie académique, le mérite passait avant la fortune. Sans doute les mœurs étaient moins républicaines que les institutions. Wordsworth aurait voulu que la folie de dépense et l'étalage de luxe de cette jeunesse, trop souvent oisive et turbulente, fissent place à l'esprit studieux, au respect du travail et à l'amour de la vérité. Il se prenait à rêver d'une Université où auraient régné « une simplicité robuste et saine, une réserve et une modestie, qu'on appellera comme on voudra, pieuses ou républicaines »[2]. Mais à la fois ce qu'il approuvait et ce qu'il réprouvait de la vie universitaire affermissait en lui les sentiments démocratiques qu'avait développés sa première éducation.

Comment n'aurait-il pas donné sa sympathie à la Révolution, qui effaçait les choquantes inégalités de l'ancien régime, abaissait les grands et élevait les petits ?

1. *Prel.*, IX, 225-229.
2. *Prel.*, III, 395-401.

IV

Le treize juillet 1790, Wordsworth et son condisciple, Robert Jones, un léger bagage sur le dos et un bâton ferré en main, s'embarquèrent sur le bateau de Douvres à Calais, ayant dessein de traverser la France à pied pour aller visiter les Alpes.

Ils arrivèrent à Calais la veille du jour où fut célébrée dans toute la France cette fête splendide, qui sembla exalter la nature humaine au-dessus d'elle-même, la Première Fédération, la fête de la fraternité. Ils virent « dans une petite ville et chez quelques-uns comme les visages deviennent radieux, quand la joie d'un seul est la joie de dix millions »[1]. Ils se dirigèrent sur Lyon et la Suisse par Soissons, Château-Thierry, Bar-le-Duc, Nuits et Chalon, évitant autant que possible les villes et les grand'routes, errant par les traverses et s'arrêtant aux auberges de village. « Partout rayonnaient la bienveillance et le bonheur, comme il se répand un parfum dans l'air, quand toute parcelle du sol a reçu la caresse du printemps[2]. » Tout le long de la route, ils trouvèrent des vestiges de la grande fête, des guirlandes et des arcs de triomphe, et ils assistèrent aux réjouissances de la liberté, « aux danses en plein air, qui prolongeaient leurs tourbillons agiles, tandis que les spectateurs à cheveux gris gaspillaient leur souffle à gronder »[3].

A Chalon, ils prirent un bateau sur la Saône, et se trouvèrent faire le voyage avec une troupe de délégués, qui venaient d'assister à Paris « aux grandes épousailles » du roi et de la Constitution. « C'était comme un essaim d'abeilles, gai et scintillant ; quelques-uns, enivrés de

1. *Prel.*, VI, 346-349
2. Id., 357-359.
3. Id., 372-374.

joie, ne se contenaient plus, brandissaient leurs épées comme pour châtier l'air insolent. En leur brillante compagnie, nous descendîmes à terre et prîmes avec eux le repas du soir — accueillis presque comme autrefois les anges par Abraham. — Après le souper, joyeux et tenant haut nos coupes pleines, nous nous levâmes à un signal, et, formant une ronde, la main dans la main, nous dansâmes autour de la table. Tous les cœurs étaient ouverts, toutes les bouches résonnaient d'amitié et de gaîté ; nous portions un nom honoré en France, le nom d'Anglais ; ils nous saluèrent d'acclamations hospitalières, comme leurs précurseurs dans une voie glorieuse ; et, autour de la table, formant une ronde, nous reprîmes la danse[1]. »

La traversée de la France ne fut qu'une étape du voyage de deux mois, dont le but était les Alpes, et l'enthousiasme révolutionnaire ne fut que le prélude du concert de hautes et puissantes émotions, dont Wordsworth allait savourer l'harmonie. La nature était sa maîtresse ; il lui devait tout ce qu'il prisait le plus dans la vie ; son génie naissant grandissait, bercé par elle. Il lui manquait encore la consécration du sublime : les Alpes la lui donnaient. Aussi s'abandonnait-il au frisson de leur beauté grandiose, avec le sentiment que ses facultés poétiques subissaient l'épreuve décisive de leur noviciat.

Il n'était pas mûr pour les grandes émotions humaines. « Adolescent, ayant encore à peine pris rang dans la cité humaine, je regardais, comme de loin ; j'entendais, je voyais, je sentais, j'étais touché, mais sans tressaillement intime. Il me semblait me mouvoir au milieu de ces choses comme l'oiseau se meut dans l'air, comme le poisson mène ses ébats, ou se nourrit de son élément propre. Je n'avais pas besoin de cette joie, de cette aide ; de toute part, l'univers immortel m'ouvrait ses splendeurs, la libre jeunesse faisait naître à chaque saison de nouveaux

1. *Prel.* VI, 390-406.

plaisirs, répandus autour de mes pas, comme le soleil sur les plaines vertes [1]. »

Aussi bien, il manquait à Wordsworth l'expérience sociale et le recul historique nécessaires pour comprendre ce qu'il y avait d'audacieux et de tragique dans la lutte du peuple français contre les servitudes qui le privaient de la liberté, de la justice, des fruits de son travail et de l'exercice de sa raison. L'histoire d'Angleterre n'offrait rien d'analogue aux fatalités historiques qui pesaient sur la France ; les conditions sociales que Wordsworth connaissait ne pouvaient lui faire concevoir les maux du despotisme et de la féodalité. Il venait de traverser la France trop rapidement pour observer les traces de la misère de l'ancien régime. Il avait vu le peuple à un moment où la rancœur et la colère faisaient trêve, dans le débordement général de la joie. Il ne comprenait pas quel abîme séparait les temps anciens des temps nouveaux, quel effort il avait fallu faire pour le franchir, et quelle âpre volonté de révolte avait été nécessaire pour soutenir cet effort. « Si, au premier grand sursaut, je me réjouis moins qu'on n'aurait pu l'attendre de ma jeunesse, c'est que les événements me semblaient se produire selon le cours ordinaire de la nature, et être un bienfait, qui n'avait été que différé [2]. »

Pourtant l'émotion révolutionnaire fut l'épilogue de cette excursion de vacances, comme elle en avait été le prélude. Au début d'octobre, les deux amis descendirent le Rhin en barque jusqu'à Cologne et traversèrent la Belgique pour venir s'embarquer à Calais. Ils « avaient quitté les Suisses exultant du sort de leurs voisins » [3]. Les pays qu'ils parcoururent au retour étaient électrisés. « Tous les regards parlaient un langage triomphant. Les nations, comme éveillées d'un long sommeil, saluaient cette haute

1. *Prel.*, VI, 766-778.
2. Id., IX, 244-248.
3. Id., VI, 761-2.

espérance »[1]. La guerre même prenait un nouvel aspect. « Les armées de Brabant, sur pied, prêtes à combattre pour la cause de la liberté »[2], n'allaient pas semer la dévastation, mais marcher, les bras tendus, à la délivrance de leurs frères. « Le fifre de guerre faisait tressaillir, comme le chant du merle dans les bosquets en fleurs[3]. »

Wordsworth n'avait pas encore été profondément ébranlé par la Révolution, mais il avait reçu un premier choc, qui le préparait à vibrer plus tard de toute la force de cette grande commotion.

V

Après avoir pris le grade de bachelier en janvier 1791, Wordsworth vint passer quelques mois à Londres. Il lui restait quelques ressources sur sa part d'héritage, et il prétendait en user à sa guise, en dépit des instances de ses tuteurs, qui le pressaient de choisir une carrière et de s'y préparer. Obéissant à son tempérament fougueux et aux appels du génie, il ne voulait pas sacrifier à une conception mesquine de vie régulière l'épanouissement large et harmonieux de ses facultés. Il lui manquait l'expérience de la vie. Il sentait qu'il devait l'acquérir en errant libre à travers la grande cité, comme il avait vagabondé libre dans la campagne. En prenant cette résolution, il ne cédait aux conseils insidieux d'aucune mauvaise passion : il était pur, et ses moyens lui imposaient l'existence la plus frugale. Il avait conscience d'écouter une raison plus haute que la prudence commune. Il différait de se soumettre à des obligations qui eussent annihilé en lui le don de la poésie.

1. *Prel.*, VI, 755-758.
2. Id., 764-5.
3. Id., 758-760.

L'année 1791 vit naître dans la nation anglaise les premières divergences d'opinion à l'égard des événements de France. Burke, dont les *Réflexions* parurent en novembre 1790, avait jeté le cri d'alarme. Avec l'éclat d'une imagination et d'une rhétorique splendides, il avait exalté les institutions séculaires, appuyées sur le préjugé et la prescription, et flétri la politique de destruction et d'innovation qui s'autorisait des droits de l'homme. Prévoyant la puissance de contagion des idées françaises, et croyant déjà voir l'Angleterre assaillie par le flot montant de la démocratie, il avait perdu le sang-froid et cru servir son pays en opposant à la Révolution une barrière d'outrages. Il avait ignoré de parti pris les justifications historiques de la Révolution ; il l'avait montrée éclatant au milieu de conditions politiques et sociales aussi capables d'améliorations lentes que celles de l'Angleterre, et il n'avait pas eu de peine à représenter l'Assemblée et le peuple de France accomplissant une œuvre de spoliation, d'iniquité et de barbarie. Mais en dépit de son injustice et de sa violence, l'ouvrage de Burke avait eu un immense retentissement, parce qu'il glorifiait la Constitution britannique, parce qu'il montrait dans la politique révolutionnaire la négation de toutes les traditions anglaises, et surtout parce qu'il avait réussi à alarmer contre toute raison les détenteurs du pouvoir et de la propriété.

L'Angleterre s'éveilla comme en sursaut. La bourgeoisie commerçante et industrielle, qui avait honni Burke, quand il avait dénoncé la folie de la guerre d'Amérique, l'acclama comme un sauveur. Les tories, qui ne lui avaient jamais épargné attaques et échecs au Parlement, lui tendirent les bras. Le roi exprima une admiration sans réserve. L'Université de Dublin, où Burke avait fait ses études, lui conféra son grade le plus élevé. Oxford lui envoya une adresse élogieuse. La masse de la nation, ébranlée dans sa quiétude, oscillait, incertaine, mais penchait visiblement de son côté.

Burke d'ailleurs ne se contentait pas d'avoir porté ce

premier grand coup. Il se faisait le dénonciateur public de la Révolution. Il ne lui suffisait pas de mettre ses compatriotes en garde contre une appréciation trop complaisante, il songeait aux moyens d'étouffer le monstre naissant. En février 1791, dans sa *Lettre à un Membre de l'Assemblée nationale*, il demandait l'intervention armée, et dès lors il ne cessa plus de prêcher la guerre sainte contre la France. C'est animé de ces sentiments qu'il engagea avec Fox dans la séance du Parlement du 6 mai 1791, à propos du Bill sur le gouvernement de Québec, un débat décisif sur la Révolution, qui est resté fameux dans les annales parlementaires anglaises. Fox avait appelé la Constitution française « le plus glorieux édifice qui ait jamais été élevé par l'intégrité humaine depuis la création de l'homme. » Burke se leva tremblant d'émotion, commença à répondre d'un ton lent, grave et mesuré et fit gronder à la fin une tempête de passion. Il renouvela, plus violent que jamais, l'assaut contre les principes et les actes de la Révolution, et termina en déclarant avec force « qu'il n'y avait plus d'amitié possible entre Fox et lui. » Ce fut un moment solennel que celui où se séparèrent ainsi deux hommes qui depuis vingt ans avaient eu ensemble la conduite du parti whig, qui étaient unis par des liens d'estime et d'affection, et qui s'étaient toujours soutenus d'encouragements mutuels. Cette rupture, qui ne fut pas seulement théâtrale mais tragique, est comme le symbole de la scission qui se produisit alors parmi les Anglais.

Burke n'entraîna pas dès l'abord tous les esprits. Le gouvernement resta neutre. Pitt, absorbé par son œuvre économique et financière, ne nourrissait aucune hostilité systématique contre la France et ne désirait pas la guerre. Les whigs du Parlement firent en général cause commune avec Fox. Dans le pays, des voix autorisées ou éloquentes s'élevèrent pour réfuter les *Réflexions*.

Le jeune avocat James Mackintosh se fit le porte-parole du parti whig, dans ses *Vindiciæ Gallicæ* (avril 1791).

Son ouvrage, comme celui de Burke, comprenait deux parties, l'une relative aux faits, l'autre relative aux principes. Il s'attachait à expliquer la Révolution en traçant le tableau fidèle des conditions de l'ancien régime, et à justifier ses actes en les interprétant dans un esprit de sympathie. Il opposait au conservatisme obstiné de Burke la doctrine whig, qui, s'autorisant de la Révolution anglaise de 1688, revendiquait le droit de changer la forme du gouvernement. Sans doute il fallait réformer avec prudence, en s'éclairant des leçons de l'expérience. Mais il y avait autant de danger à s'enfermer dans un empirisme aveugle qu'à s'abandonner sans mesure aux tentations de la politique *a priori*. Son traditionalisme éclairé n'avait pas le respect superstitieux d'institutions surannées : il interrogeait le passé pour lui demander des principes, dont il s'inspirait ensuite dans la marche incessante vers le progrès. Ces opinions modérées, qui faisaient une juste critique des théories abstraites sans sacrifier les aspirations de l'humanité vers le mieux, le ton contenu qui était celui de la controverse documentée et scientifique, répondaient au caractère d'un parti moyen, qui refusait de partager les colères de Burke et de se laisser entraîner aux résolutions extrêmes.

A côté des deux anciens grands partis, les whigs et les tories, il s'était constitué, depuis la guerre d'Amérique, un parti radical ou réformiste, pour obtenir l'extension du droit de suffrage et l'abolition des lois d'exception, qui frappaient les non-conformistes. Il se composait d'artisans privés du droit de vote, de dissidents frappés de disqualification civile, et d'intellectuels (comme nous dirions), journalistes, écrivains, orateurs populaires. Ce n'était pas un parti de révolution ; ses chefs n'étaient pas des agitateurs sans dignité. S'il y eut parmi ces derniers des personnages peu recommandables, comme Wilkes, la plupart, comme Price, Priestley, Horne Tooke, Thelwall, Thomas Paine, Wakefield, étaient des hommes cultivés, désintéressés et convaincus, qui par le hasard de leur ori-

gine ou par choix délibéré vivaient de l'existence des humbles, sympathisaient à leurs souffrances et épousaient leurs aspirations. C'étaient des précurseurs, qui assumaient la tâche noble et ingrate de mener le peuple à l'émancipation, avant que l'oligarchie dirigeante fût disposée à se laisser entamer et que le peuple lui-même fût uni pour une action commune. Alors que leur distinction et leur talent leur eussent permis, s'ils avaient suivi le chemin battu, d'arriver à la réputation et aux honneurs, ils étaient dédaignés, tenus à l'écart ou persécutés. L'histoire même, souvent injuste pour les vaincus, aveuglée d'ailleurs par les préjugés réactionnaires qui sévirent après la Révolution française, a jeté sur eux un discrédit immérité, d'où de récentes recherches commencent seulement à les relever [1].

Le retentissement de la Révolution française avait réveillé le parti réformiste qui sommeillait. Des Sociétés populaires, qui depuis plusieurs années végétaient dans l'obscurité, revinrent en pleine lumière, comme la *Société Constitutionnelle*, fondée par Horne Tooke au moment de la guerre d'Amérique et la *Société pour commémorer la Révolution anglaise*, qui avait depuis 1688 une existence intermittente. Des Sociétés de discussion, qui jusqu'alors n'avaient pas de couleur politique, se transformèrent en Sociétés de réforme, comme celle de Coachmakers' Hall, qui devint la *Société des Libres Débats* et donna Thelwall au parti radical [2]. Les Sociétés de Londres ne tardèrent pas à avoir des comités régionaux dans les provinces, parmi lesquels celui de Birmingham, dirigé par Priestley, et celui de Manchester, dirigé par Thomas Walker, acquirent dans la suite une grande notoriété [3].

1. Par exemple, v. *Life of Thomas Paine, by M. D. Conway*, N. Y., 1892 (traduit de l'anglais par F. Rabbe, 1900) et la rectification que Sir Leslie Stephen a apportée à son premier jugement sur Th. Paine dans la 3e édition de *English Thought in the 18th cent.* (1902), vol. II, p. 261, note.

2. V. *The Life of John Thelwall*, by Mrs Thelwall. L. 1837.

3. Pour l'histoire des Sociétés populaires, v. Ed. Smith, *The Story of the English Jacobins*, J. B. Daly, *The Dawn of Radicalism* et *La Société de la*

Ces Sociétés n'avaient pas d'autre objet que de mettre en commun leurs joies et leurs espérances, de donner du retentissement par leurs discours et leurs publications aux événements d'Outre-Manche, de propager leur enthousiasme et d'emporter les réformes à la faveur d'un mouvement favorable d'opinion. Elles avaient acclamé la théorie des droits de l'homme, par laquelle leurs griefs particuliers se trouvaient soudain grandis et transformés en revendications de l'éternelle justice, mais elles n'avaient jamais eu l'intention d'imiter la Révolution française. Leurs chefs, quelles qu'aient été leurs audaces théoriques, avaient donné des garanties de leur respect des lois et s'étaient conduits en hommes qui attendent les réformes du fonctionnement régulier des institutions. Dans les ouvrages où ils adoptaient les conclusions du *Contrat Social*, Price et Priestley protestaient qu'ils traçaient seulement un tableau idéal de la meilleure forme de gouvernement et qu'ils étaient fermement attachés à la Constitution. Horne Tooke, l'homme d'action du parti, refusait même de suivre les théoriciens dans leurs audaces et, en luttant pour la réforme électorale, se déclarait nettement contre le suffrage universel [1]. L'Angleterre jouissait d'assez de liberté, pour qu'il pût y exister en temps normal un parti révolutionnaire constitutionnel.

Pourtant le redoublement d'activité du parti réformiste et quelques imprudences qu'il commit, furent le prétexte que prit Burke pour établir que la folie de rationalisme (ou, comme il disait, de *métaphysique*) et la rage de bouleversement, qui en était née, avaient déjà gagné l'Angleterre et la menaçaient des mêmes convulsions que la France.

Révolution, article de E. Pariset, dans *La Révolution Française*, 14 Octobre 1895.

1. Il écrivait : « Si le moindre individu du peuple prétend être égal en pouvoir au plus grand, il est injuste, car sa part de charges et de contributions n'est pas égale à celle du plus grand .. » *Parliamentary Reform*, 1782.

L'occasion de ses *Réflexions* avait été un discours-sermon de Price, prononcé le 4 novembre 1789, à la réunion annuelle par laquelle la Société de la Révolution célébrait l'anniversaire de la Révolution anglaise de 1688. L'orateur, aussi fervent chrétien que fervent démocrate, avait exprimé dans une même effusion de lyrisme biblique sa joie de la libération de la France et son espoir de l'approche du millénaire. Il avait montré la Révolution française confirmant et élargissant les précédents de la Révolution anglaise et toutes deux faisant prévoir que les abus de la Constitution ne subsisteraient pas longtemps. La séance s'était terminée par le vote d'une adresse aux représentants du peuple français, qui fut lue à l'Assemblée Constituante, le 25 novembre. L'année suivante, la Société de la Révolution se réunit dans un banquet, le 14 juillet 1790, pour fêter cette fois l'anniversaire de la chute de la Bastille. Price y fit encore un discours enflammé et une nouvelle adresse fut votée. Ces démonstrations de sympathie qui provenaient d'une portion si infime de la nation anglaise eurent un grand retentissement en France, où les esprits surexcités attendaient anxieusement l'effet produit en Europe par la déclaration des droits universels de l'humanité. Plusieurs clubs de province entrèrent en correspondance avec la Société de la Révolution [1].

Ce n'était de la part des partisans anglais de la Révolution française qu'enthousiasme exubérant ; mais leur imprudence servait les desseins de Burke et lui donnait le moyen de faire partager à toute la nation l'alarme que lui causaient les signes précurseurs de la démocratie.

Les réformistes ne laissèrent pas les provocations de Burke sans réponse. Plusieurs réfutations retentissantes des *Réflexions* s'élevèrent de leurs rangs. Priestley, dans

1. Entre autres les membres de l'Union patriotique des Ville et Châtellenie de Lille et le Club patriotique de Dijon. A Nantes, on célébra une fête franco-anglaise (23 août 1790). V. article de Pariset.

ses *Lettres à Burke* (1791), reprit la thèse de Price, que la mort venait d'enlever, avec la même ferveur humanitaire et mystique. Mary Wollstonecraft, déjà célèbre comme champion des droits de la femme, écrivit en quelques semaines, dans une fureur d'indignation, la défense des principes éternels, et, pour la première fois en Angleterre, osa proclamer toutes les conséquences qu'ils impliquent, l'égalité sociale dans l'égalité politique, le communisme dans la démocratie.

Surtout Thomas Paine, le théoricien de la Révolution américaine, qui revenait des pays d'outre-mer, frémissant d'ardeur républicaine, disputa un instant la victoire à Burke, par le succès de ses *Droits de l'homme*[1] (mars 1791). Comme Mackintosh, mais avec une chaleur de sympathie et avec une vigueur plébéienne de langage, que n'avait pas l'écrivain whig, il traitait à la fois des faits et des principes. Il reprenait un à un les faits que Burke avait dénaturés et dénonçait chez ce dernier « le metteur en scène », qui avait transformé l'histoire en un « drame » injuste et faux. Il cinglait de son ironie le sentimentalisme de Burke, sa pitié prévenue, qui versait des larmes sur la chute des splendeurs de l'ancien régime et restait insensible aux souffrances inélégantes des pauvres gens. Abordant les questions théoriques, dans un style simple et clair, il faisait appel au bon sens en faveur des doctrines égalitaires, et représentait la monarchie et l'aristocratie comme illogiques, puériles et odieuses. Il terminait en proclamant la république la seule forme raisonnable et juste de gouvernement — cela, à titre d'opinion personnelle et sans incitation à la révolte. C'était un idéaliste pacifique, à qui la fondation de la République américaine avait fait concevoir les plus magnifiques rêves de félicité humaine et qui s'était donné mission de préparer dans le monde la république universelle. En France, où il se rendit en 1792, après s'être déclaré un des premiers en faveur

1. *The Rights of Man*. L. 1791.

de la forme républicaine et avoir été élu d'enthousiasme à la Convention, il reculera effrayé devant la politique sanglante des Montagnards, sera emprisonné comme suspect et n'échappera à la guillotine que grâce au 9 Thermidor. Mais comme tous ceux qui, à cette époque, croyaient posséder l'absolu et s'exaltaient pour la religion de l'humanité, il était trop convaincu pour ne pas essayer, par amour pour ses compatriotes, de leur communiquer sa foi. Il espérait entraîner tout le pays à sa suite dans un mouvement si unanime qu'il n'y aurait pas de conflit. Avec un désintéressement qui prouve sa sincérité, il renonça à tirer aucun profit des *Droits de l'homme ;* la brochure fut vendue au prix coûtant, pour la propagande. Les Sociétés travaillèrent à la disséminer et la vente atteignit le chiffre de celle des *Réflexions*.

Wordsworth était encore à Londres quand eut lieu au Parlement la retentissante rupture entre Burke et Fox, et quand éclatèrent les grandes polémiques, qui pour la première fois soulevèrent dans la capitale un violent remous d'émotion.

S'il ne resta pas indifférent à ces événements, du moins ils n'absorbèrent pas son attention. Il assista en curieux aux séances du Parlement sans y prendre d'intérêt plus vif qu'aux représentations dramatiques qui l'attiraient aussi dans les théâtres. Il ne garda pas de souvenir du débat fameux sur le Bill de Québec. Plus tard, quand il écrit son poème autobiographique, il fait un éloge ému de Burke, pour qui il a conçu une admiration de fraîche date, sans faire allusion aux sentiments qu'il éprouvait à son égard en 1791. Il ne semble pas qu'il se soit initié aux doctrines rivales, qu'avaient soutenues avec un égal retentissement l'auteur des *Réflexions* et l'auteur des *Droits de l'homme*. C'est un an plus tard, lors de son second voyage en France, qu'il connut pour la première fois les principes philosophiques dont se réclamait la Révolution. Jusque-là, « il n'avait pas appris, par la mé-

ditation ou dans les livres, à raisonner doctement des constitutions, des lois et des distinctions délicates, alors sur toutes les lèvres, entre les droits naturels et les droits civils »[1].

Il était fasciné par le premier contact avec l'humanité. Il passa les quatre mois de son séjour à Londres à observer la grande cité et son peuple divers, se mêlant à la foule des rues affairées, ou musant dans les faubourgs déserts, fréquentant les lieux de spectacle et de promenade, curieux des menus détails ou s'ouvrant aux larges impressions d'ensemble, cultivant sa sensibilité et son imagination.

Il ne se contenta pas d'enrichir ses souvenirs par la méditation et l'observation, et de préparer son œuvre future ; il fit d'ores et déjà œuvre de poète. La nature était le sujet poétique dont il se sentait vraiment maître : c'est celui-là qu'il traita. Il mit la dernière main à une description de ses montagnes natales, qu'il avait esquissée à l'Université, et il commença une relation en vers de son voyage dans les Alpes. Son génie était trop timide, à ce premier essai, pour rompre avec les formes consacrées : il chercha des modèles et céda aux influences littéraires qui s'accordaient le mieux avec son inspiration propre. Ses deux premiers poèmes[2], par le style et par de nombreux lieux communs, sont des œuvres d'imitation et appartiennent à la jeune école qui s'opposait alors à l'école classique. Wordsworth se rallia d'instinct aux poètes qui, dans l'ordre des sentiments et des idées, obéissaient aux tendances nouvelles d'où venait de sortir la Révolution dans l'ordre des faits. Il adoptait leurs hardiesses heureuses et leurs manièrismes. Avec eux, il sentait les beautés de la nature et s'émouvait des souffrances des humbles ; avec eux, il tombait dans la mélancolie, le pittoresque artificiel, le pathétique forcé, la religiosité sentimentale, un

1. *Prel.*, IX, 398-201.
2. *Evening Walk* et *Descriptive Sketches*, publiés seulement en 1793.

idéal naïf de fausse rusticité. L'intérêt qu'il prit aux poètes qu'il imitait et ses premiers efforts de composition durent absorber en grande partie son attention pendant son séjour à Londres. Par là, indirectement, il se rendait plus capable de sympathie pour la Révolution, mais il était momentanément détourné de la préoccupation directe des événements de France.

Il alla passer l'été chez Jones, qui habitait le pays de Galles, et reprit avec son ami les courses errantes dans la montagne. Au retour de cette villégiature, sollicité de nouveau, et plus instamment que jamais, de faire quelque chose d'utile, il pensa satisfaire à la fois les désirs de sa famille, son humeur vagabonde, et le désir indéterminé de revoir le foyer de la Révolution, en partant de nouveau pour la France, sous prétexte d'apprendre la langue du pays et de se préparer ainsi à devenir précepteur.

VI

Pendant ce séjour en France, qui dura treize mois, Wordsworth apprit à connaître et à comprendre la Révolution. Il arrivait disposé à la sympathie; il partit, révolutionnaire convaincu et conscient.

Il s'embarqua en novembre 1791, avec le dessein de se rendre par Paris à Orléans. Il resta quelques jours dans la capitale, retenu par le désir d'en visiter les beautés, mais plus encore les lieux rendus fameux par les événements récents. « Dans ses deux salles pleines de clameurs, le Synode national et les Jacobins, il vit le Pouvoir révolutionnaire, osciller comme un vaisseau à l'ancre, ballotté par la tempête. Il traversa les arcades de l'énorme Palais-Royal... Il regarda de tous ses yeux et écouta de ses oreilles d'étranger les crieurs de gazettes et les harangueurs, étrange tumulte! et les cris perçants des démagogues aux yeux ardents, en groupes, deux à deux, ou seuls.

Pas un des aspects que prend l'Espérance, ou que le Doute ou la Crainte sont forcés de revêtir, n'était absent de cet endroit[1]. »

Wordsworth observait cette agitation, cette tension des paroles et des gestes avec la curiosité étonnée de celui qui est témoin de démonstrations violentes, signes d'une passion qu'il ne partage pas. Tous ceux, venus de l'extérieur, qui entraient soudain dans le foyer ardent qu'était alors la France, si prêts qu'ils fussent à donner leur sympathie, se trouvaient inévitablement distancés par l'intensité des passions nationales. Wordsworth, comme beaucoup de ses compatriotes, avait parcouru les gazettes; mais les informations écourtées qu'il avait lues distraitement, ne lui avaient pas fait connaître « l'origine des principaux organes du pouvoir public, leurs transmigrations, quand et comment elles s'étaient accomplies, donnant ainsi aux événements une forme et un corps[2] ». A travers les récits sans couleur des feuilles anglaises, il n'avait pas compris l'unité d'effort, l'énergie immense du peuple révolté et la grandeur de la transformation entreprise. Toutes ses notions « étaient vagues et décousues, et ses sentiments sans intérêt vital[3] ».

Il fit le pélerinage des ruines de la Bastille, mais « il y était venu chercher quelque chose qu'il ne trouva pas, affectant plus d'émotion qu'il n'en ressentit réellement[4]. » Il empocha machinalement un morceau de pierre en guise de relique. C'était le touriste, tout au plus l'homme sensible, qui se donnait cette satisfaction banale. Le moment n'était pas venu pour lui de vibrer de sentiments profonds et de partager l'espérance qui montait de ces ruines. Il avoue qu'il fut plus vivement touché par la vue de la *Madeleine* de Lebrun, « beauté exquise, échevelée,

1. *Prel.* IX, 48-62.
2. id. 102-105.
3. id. 105-107.
4. id. 72-73.

aux yeux brillants, à la joue pâle et triste, inondée de larmes intarissables[1] ».

Il se rendit bientôt à Orléans, où il espérait, dans une ville moins grande et moins fréquentée des Anglais faire de plus rapides progrès dans la langue. Là il fut d'abord complètement absorbé par l'aspect des choses et des gens, la nouveauté des mœurs et ses efforts pour parler le français. « Ainsi amusé, il demeurait indifférent, presque tranquille, au milieu de l'ébranlement général, insouciant comme une fleur entre les parois de verre d'une serre, ou comme un arbuste de salon qui déploie son feuillage en paix, tandis qu'arbres et buissons, par tout le pays, tremblent jusqu'aux racines[2] ». D'ailleurs il se trouvait en France à un moment de calme relatif, quand l'ouragan avait épuisé sa première violence et que les fureurs populaires qui s'amassaient n'étaient pas encore prêtes à éclater.

Les manières de Wordsworth, qui s'étaient polies à l'Université, et sa qualité d'étranger, qui l'élevait, comme il arrive, d'un rang au-dessus de sa condition, le mettaient de plain-pied avec la société choisie de la ville. Il la rechercha, sans doute dans l'espoir d'entendre parler une langue plus pure. Il fréquenta « ceux que le privilège de la naissance séparait des autres dans la cité, coterie versée dans les arts et dans l'étiquette, d'où, pour des raisons plus graves encore, toute discussion sur les bienfaits et les maux du temps était bannie avec un soin scrupuleux[3] ». Quelque temps après, ayant transporté sa résidence à Blois, il y devint le familier des officiers de la garnison, tous gentilshommes et qui n'avaient pas la même retenue de manières et de langage que les nobles de salon. Par eux, il jugea toute la profondeur de la haine que le nouvel état de choses avait fait naître chez les privilé-

1. *Prel.* IX, 78-80.
2. id. 85-91.
3. id. 115-120.

giés. Ils n'avaient qu'une pensée, détruire ce que la Révolution venait d'édifier et ils étaient prêts à le faire, en désespérés qui avaient déjà vu se produire le pire. L'un d'eux resta dans le souvenir de Wordsworth comme la personnification de la contre-révolution. « A en juger par les années, c'était un homme dans la force de l'âge, et qui, naguère encore, régnait en maître sur plus d'un cœur tendre. Maintenant il ne se souciait plus de pareils honneurs ; il était transformé. Les événements l'avaient terrassé : ils avaient flétri et rongé la beauté de sa personne, endommageant à la fois le corps et l'âme. Sa taille, qui avait été droite et dégagée, était maintenant courbée et rétrécie, et son visage doué par la nature des plus beaux dons de symétrie, d'éclat et de fraîcheur, portait les traces aussi profondes qu'on les vit jamais de ravages prématurés, causés par des pensées malsaines et torturantes. A l'heure qui amenait de la capitale sa charge accoutumée de feuilles publiques, la fièvre, ponctuelle visiteuse, venait secouer cet homme, désarmer sa voix et colorer ses joues blêmes. Tandis qu'il lisait ou méditait, sa main se portait sans cesse à son épée comme à un endroit douloureux de son propre corps[1] ».

Wordsworth contemplait en spectateur ces passions privées et cette agitation publique, mais en spectateur ému. « A vrai dire, c'était une époque de fièvre universelle ; les hommes les plus doux étaient surexcités, et les commotions, la lutte des passions et des opinions remplissaient les murs des maisons paisibles de rumeurs troublantes. Le sol de la vie commune à cette époque était trop brûlant pour y poser les pieds. J'ai dit souvent alors et depuis : Quel défi jeté à l'histoire passée et à venir ! Maintenant je comprends comment tous les hommes s'abusent, quand ils lisent les faits et gestes des nations et ajoutent foi à des paroles vaines et vides ; oh ! je ris d'avance de la page qui

1. *Prel.* IX. 139-161.

voudrait présenter aux temps futurs l'image exacte de ce qui est maintenant[1] ».

Le moment approchait où Wordsworth allait sortir de son rôle passif pour partager les passions dont il était témoin. Il allait bientôt se détacher de ses premières fréquentations pour donner son cœur à la cause du peuple et devenir, lui aussi, un *patriote*. Quand son intelligence plus complète de la langue et la confiance qui naît de la familiarité eurent encouragé ses nobles amis à s'ouvrir à lui, ils lui firent horreur, et à l'encontre de leurs désirs ils précipitèrent l'éclosion de ses sympathies révolutionnaires. Il entendit ces officiers de l'armée française se déclarer impatients d'aller « augmenter sur les bords du Rhin la bande d'émigrés en armes, ligués avec l'étranger pour une guerre imminente[2] ». Il apprit d'eux ce qu'il n'avait jamais soupçonné, quels violents préjugés de caste animaient la noblesse française, avec quelle âpreté elle revendiquait les privilèges qui attachaient la puissance sociale au hasard de la naissance, et quelle haine furieuse elle nourrissait contre la Révolution, que, sans la connaître bien encore, il considérait comme une œuvre de réparation longtemps différée. Les sentiments républicains que toute son éducation avait développés en lui se révoltèrent contre cet égoïsme, cette présomption, cette fureur criminelle. « Aussi n'est-il pas étonnant que pareils avocats, enflammés de passion, aveuglés de préjugés et surexcités par le dommage immédiat, fussent impuissants à façonner ses espérances sur les leurs, et à lui faire accepter en tout honneur leur conception de l'honneur. Son enthousiasme, qui avait sommeillé jusqu'alors, par le fait de cette opposition, éclata soudain, comme un été polaire ; chacune de leurs paroles était un trait refoulé contre eux-mêmes par des vents contraires ; leurs raisonnements semblaient confondus par une puissance plus haute que

1. *Prel.* IX, 161-174.
2. id. 183-185.

l'entendement humain, leurs discours étaient sans vertu ; et, fort de leur faiblesse, le jeune homme triompha[1] ».

En même temps, la guerre éclatait à l'extérieur. Wordsworth vit le magnifique élan des enrôlements volontaires. Il ne résista pas à la contagion de l'enthousiasme. « Les larmes me viennent aux yeux au souvenir des adieux de ce temps-là, des liens domestiques brisés, du courage des femmes se séparant d'êtres chers, de l'élan patriotique, du sacrifice consenti, et de l'espoir terrestre poussant la confiance jusqu'au martyre. Même des troupes d'inconnus, aperçus une seule fois et pour un moment, des hommes venus de loin, entrant dans la ville au son d'une musique martiale, bannières déployées, ici et là une figure ou une physionomie distinguées du reste, étrangères pourtant et aimées comme telles — même ces spectacles passagers ont élevé mon âme et m'ont paru des arguments envoyés du ciel pour prouver que la cause était bonne et pure, que personne ne pouvait y résister, à moins d'être perdu, abandonné, égoïste, orgueilleux, vil, misérable, consciemment dépravé, contempteur pervers de la justice et de la vérité[2] ».

Il ne manquait à Wordsworth que d'être initié à l'idéal philosophique qui exaltait les espérances et guidait l'énergie de révolte, et de mieux comprendre les causes et l'objet de la Révolution, pour se donner à elle sans réserve désormais. Il se trouva précisément parmi les officiers de la garnison de Blois un homme pour l'instruire dans les hautes spéculations philosophiques et lui enseigner le passé historique qu'il ignorait. Le capitaine Beaupuy était *patriote* et à ce titre tenu à l'écart par les autres officiers, « repoussé avec un dégoût oriental, comme d'une caste différente[3] ». Wordsworth se sentit attiré vers ce solitaire, ce paria, du jour où il se rendit compte des véri-

1. *Prel.* IX, 249-262.
2. id. 269-287.
3. id. 291-2.

tables sentiments de ceux qu'il avait fréquentés jusque là et, par contre-coup, vit clair dans sa propre conscience.

Sous l'épiderme du soldat, il découvrit un apôtre. Beaupuy était né noble, et avait volontairement dépouillé l'orgueil du privilégié pour lutter contre les privilèges et assurer aux humbles, dans la société et dans le respect des hommes, la place qu'exigeait la justice. Sa conviction, comme il n'était pas rare à l'époque, avait la profondeur d'une religion — religion d'une nouvelle félicité toute terrestre, dont la voie était ouverte par la raison. Son dévouement s'exaltait en mysticisme. « Il s'avançait au milieu des événements de cette époque troublée, avec une foi parfaite, comme à travers un livre, un vieux roman d'aventures, un conte de fées ou un rêve d'actions qui se passent derrière les nuages d'été... Il s'était attaché au service des pauvres parmi les hommes, comme par un lien invisible, un vœu professé à un ordre religieux... Une sorte de rayonnement de joie se diffusait autour de lui, quand il accomplissait des actes d'amour ou de liberté, ou retraçait avec complaisance le progrès d'une cause qui était la sienne [1]. » Mais ce mysticisme ne menaçait pas de dégénérer en fanatisme : il excluait toute violence et toute dureté. « Il n'y eut jamais homme au monde plus doux et plus bienveillant — doux bien qu'enthousiaste [2]. »

Chez Beaupuy, l'intelligence était aussi distinguée que les sentiments. C'était un *philosophe*, qui, chose rare à cette époque, ne déclarait pas d'avance absurdes ou coupables ses adversaires et n'écartait pas légèrement tout le passé d'un revers de main. Il pesait les conceptions opposées, l'ancienne obéissance et les nouveaux droits, la tradition et les réformes, la force sociale qui réservait la vertu au petit nombre, comme un patrimoine d'honneur, et celle qui élevait l'humanité tout entière au respect de soi. Wordsworth approuvait cette modération. Moins

1. *Prel.* IX, 298-319.
2. Id. 292-4.

profondément engagé dans la lutte, il soutenait même avec son ami des controverses courtoises, où il défendait le passé pour certains sentiments et certains souvenirs dont Beaupuy méconnaissait la beauté, dans l'aveuglement momentané du zèle révolutionnaire. Tout imprégné du romantisme des poètes anglais de la nouvelle école, poète lui-même, Wordsworth, en présence d'un monastère dévasté, déplorait que la main brutale de l'homme eût profané le recueillement et le mystère du saint lieu, et, à la vue des châteaux royaux ou seigneuriaux qui abondent dans la région de Blois, regrettait la vie brillante, les joutes martiales et les intrigues d'amour, dont leurs murs avaient été témoins. Ainsi, son imagination de poète, « le plus souvent puissante à éveiller en lui un vertueux courroux et un fier dédain, mitigeait aussi parfois la violence des préjugés civiques, le bigotisme, pour ainsi parler, d'un jeune patriote »[1].

Ce qui faisait le plus souvent l'objet des conversations des deux amis, c'étaient les sentiments et les idées, qui, répandus par les écrivains et les philosophes, avaient soulevé la nation d'une commune ardeur. « Ils se représentaient la honte des cours royales et de cette vie voluptueuse, insensible, où c'est celui qui a l'âme la plus vile qui prospère le plus ; d'où est absente la dignité, la vraie dignité personnelle ; monde léger, cruel et vain, fermé à la pénétration des sentiments justes, de la sympathie pour ceux d'en bas et de la vérité purifiante ; où le bien et le mal changent de nom ; où la soif de dépouilles sanglantes à la guerre va de pair avec le vice en temps de paix[2]. » Ainsi, sous la direction de Beaupuy, Wordsworth apprenait à réprouver de toute sa force d'indignation la corruption de l'ancien régime et à appeler de ses vœux l'ère de la vertu.

Ils parlaient « de l'homme et de sa noblesse naturelle,

1. *Prel.* IX, 495-499.
2. id. 344-354.

don que Dieu a mis en sa possession ; de ses désirs aveugles et de sa ferme raison créée pour la vérité pure, ceux-là lui donnant les moyens de briser sa servitude, celle-ci d'édifier la liberté sur de solides fondements, en rendant la vie sociale, par la science communicable et éternelle, aussi juste dans sa législation et aussi pure que la vie privée des bons et des sages »[1]. C'était pour le jeune Anglais l'initiation à une philosophie nouvelle, dont la logique rigoureuse présentait le bonheur absolu comme l'objet acccessible, bien plus, comme la récompense prochaine, des efforts humains. Wordsworth admirait, sans donner encore son adhésion entière, ces notions séduisantes ; elles étaient dès lors déposées dans son esprit, où elles feraient leur œuvre.

Beaupuy et Wordsworth évoquaient ensemble les souvenirs des républiques antiques, sur lesquelles les futurs républicains de France aimaient à prendre modèle. Jugeant, avec raison, que la Révolution avait le caractère et la force d'une nouvelle religion, ils cherchaient à prévoir l'éclat de son avenir, en rappelant l'origine et le développement des sectes religieuses : l'inspiration céleste descendant dans l'âme de quelques élus, la multitude s'enflammant à leur contact et la ferveur se propageant de proche en proche, « jusqu'à ce que disparussent tous les obstacles des langues, des coutumes, des pays, de l'amour et de la haine »[2]. Ils pensaient que la Révolution aurait la même destinée universelle et croyaient en voir les indices en eux et autour d'eux. « Nous faisions appel à nos propres esprits et finalement nous contemplions devant nous la confirmation vivante de nos spéculations, dans un peuple arraché à l'abîme d'une imbécillité honteuse, radieux comme l'étoile du matin. Exultants, nous observions ses vertus ; nous voyions, chez les hommes les plus rudes, l'abnégation la plus ferme, la générosité, l'amour,

1. *Prel.* IX, 355-363.
2. id. 372-373.

la modération d'esprit, le sentiment du droit, planant au-dessus des conflits les plus acharnés[1]. » Un tel peuple mènerait à bien la grande œuvre entreprise, et donnerait un haut exemple aux autres nations — si grande était l'admiration, si grande était la confiance, inspirées à un étranger, en 1792, par le peuple des provinces, qui se levait dans un admirable élan de sacrifice contre l'ennemi du pays et de la liberté, qui n'était pas déchiré par les factions de la capitale, et qui n'avait pas encore été affolé par les complots de la contre-révolution.

Si le philosophe enthousiaste et le philosophe-poète se laissaient parfois bercer par les lointaines espérances, ils se préoccupaient surtout des réformes immédiates et des bienfaits actuels qui allaient être les premiers fruits de la Révolution. Wordsworth, instruit en détail de toutes les formes de servitude qui naguère encore pesaient sur la nation, apprenait à haïr chaque jour davantage « le pouvoir absolu, qui fait de la volonté d'un seul la loi de tous, et l'orgueil stérile de ceux qui, jouissant de privilèges injustes, se dressent entre le souverain et le peuple, auxiliaires de celui-là contre celui-ci »[2]. La haine pour les oppresseurs avait pour contre-partie la pitié et l'amour pour leurs victimes. Beaupuy attirait son attention sur les misères sociales, dont l'ancien régime avait légué le triste héritage au régime nouveau. Wordsworth ne soupçonnait pas que pareil dénûment pût exister; mais les sentiments de sympathie qu'il avait toujours éprouvés pour les humbles le préparaient à y compatir et à s'en indigner. Il partageait l'émotion de Beaupuy, quand, dans leurs courses à travers la campagne, ils rencontraient des paysans dont les formes amaigries, les faces blêmes, la démarche accablée, semblaient le symbole vivant de la décadence d'une race asservie. « C'est contre cela que nous luttons », disait Beaupuy ; et Wordsworth pensait :

1. *Prel.* IX, 380-389.
2. id. 502-506.

« Il y a dans l'air un esprit de bonté auquel rien ne résistera. Dans un temps qui n'est pas loin, une pauvreté aussi abjecte ne sera plus qu'un souvenir. Nous ne verrons plus la terre contrariée dans son désir de récompenser l'homme doux, humble et patient, qui lui donne son labeur [1]. » Il se réjouissait à la pensée qu'allaient disparaître « toutes les inégalités légales, la pompe vaine, le faste sensuel et le pouvoir inhumain », et que, « pour couronner le tout, on verrait le peuple d'une main forte façonner ses lois, — d'où des jours meilleurs pour toute l'humanité » [2]. Sans même escompter l'avenir, il lui suffisait d'avoir dorénavant la certitude, « qu'on ne verrait plus d'emprisonnement par mandat arbitraire ; qu'une accusation ouverte conduirait à une sentence au su du monde, et à un châtiment en plein jour » [3]. Cela seul était assez, même si les temps étaient différés, « où l'on respirerait la liberté dans l'air, et où le cœur de l'homme n'aurait plus de sujet de crainte » [4].

Ainsi Wordsworth, vivant dans l'intimité d'un révolutionnaire, mis en présence des maux légués par le passé, des bienfaits déjà réalisés et de la ferveur qui transportait tout un peuple, partageait des sentiments précis, se prenait de pitié pour des individus et concevait pour la Révolution un enthousiasme averti et concret, auquel les rêves d'avenir, « qui resplendissaient derrière les nuages d'été », contribuaient pour une moindre part que la poignante et immédiate réalité.

1. *Prel.* IX, 517-524.
2. id. 525-531.
3. id. 535-539.
4. id. 539-540.

VII

Beaupuy quitta Blois à la fin de juillet 1792, pour se rendre à la frontière du Rhin, avec son régiment. Wordsworth, resté seul, suivit anxieusement les événements qui se précipitaient, dans cette crise où la Révolution sembla près d'être étouffée entre les conspirateurs du dedans et les envahisseurs du dehors. C'était l'époque des grandes journées révolutionnaires, des premières grandes victoires, et aussi de l'affolement qui poussa au crime. Wordsworth fut partagé entre des sentiments contraires. Pourtant ce ne furent pas les sombres impressions qui l'emportèrent. Si horribles que fussent les massacres de Septembre, il pensa que de tels actes ne se renouvelleraient plus, « monstres éphémères qu'on ne voit qu'une fois »[1]. L'angoisse de ces journées sanglantes se perdit dans la joie de l'avènement de la République, dont le nom seul avait une vertu mystérieuse pour ceux qui, comme lui, s'étaient nourris de l'antiquité et de la philosophie. Enfin Valmy fit éclater sa note de triomphe. « L'armée d'invasion, nuage présomptueux, marqué au front des clémences du terrible ouragan qui le portait, avait crevé inoffensif sur les plaines de la liberté[2]. » Wordsworth, que rien ne retenait plus à Blois et qui était attiré vers Paris, le foyer central de la Révolution, quitta la province, radieux d'espérance.

Il crayonna alors, dans un élan d'allégresse, la conclusion de son poème sur les Alpes, *Descriptive Sketches*, dans laquelle il chanta la France arrachée à sa misère et la nature s'associant à sa joie. Dans ces soixante-dix derniers vers, d'une rédaction évidemment postérieure au

1. *Prel.* X, 46.
2. id. 12-15.

reste du poème, il abandonne le ton dolent qu'il avait pris jusque là, en conformité avec la mode littéraire, et déborde de lyrisme triomphant. La forme est encore emphatique ou précieuse, et soigneusement parée d'ornements convenus, mais le sentiment est sincère.

« Et toi, beau pays favorisé ! que mon âme aimera jusqu'à ce que la vie ait brisé sa coupe d'or... tu vois la Liberté étendre sa puissance au-delà du foyer de la chaumière, de la porte de la chaumière : toute la Nature sourit, tandis que les campagnes et les cieux prennent un nouvel aspect.

« Comme j'errais aux lieux où les eaux du Loiret glissent dans le bruissement des trembles qui bordent ses rives, quand des nuages d'octobre une lumière plus douce tombait sur les rides blanches du courant bleu, il m'a semblé que, dans toute chaumière, le coq vigilant chantait d'une voix perçante, que je n'avais jamais entendue ; le claquet du moulin, qui brise les eaux murmurantes, berçait la pensée charmée de rêves plus délicieux ; chassant ces long, longs rêves, la feuille qui tombe éveillait une plus faible angoisse de chagrin moral ; l'écho rythmé du fléau lointain serpentait en cadence plus douce dans la vallée ; la rivière roulait des flots plus majestueux, et les bosquets dorés de soleil brillaient d'un or plus riche...

« Sois joyeux, bien que la rage perverse de l'Orgueil invoque l'aide de l'Enfer même, pour envelopper de flammes tes collines. Vois ! des flammes inoffensives, glorieux enfantement, il naît une terre nouvelle, avec ses vertus propres : la Nature, comme à son aurore, commence son règne virginal, et l'Amour et la Vérité composent sa suite. D'une main ferme, d'un regard fixe, inlassable, la Justice, retenant son souffle, contemple sa balance immobile. Jamais plus, par tes vallées et tes vignobles, détruisant sur son passage des villages entiers, ridant ses joues d'un rictus menaçant, sur son cheval pâle, ne passera la cruelle Consomption...

« Fais, grand Dieu, que les vagues de la Liberté, dans

leur chevauchée sublime, écrasent la Conquête, l'Avarice et l'Orgueil... donne leur, tandis que sous leur poitrine éclôt le bonheur, d'étendre sur les nations leurs ailes vastes comme le Nil[1]; et fais que tout être couronné, pétri d'argile, qui s'écrie, présomptueux : Ici s'arrêteront tes ondes! balayé par leur courroux du rivage effrayé, sombre avec toutes ses créatures — et ne reparaisse jamais[2] ».

VIII

L'arrivée à Paris réservait à Wordsworth une épreuve qu'il ne prévoyait pas.

La vue du Carrousel, naguère parsemé de cadavres, de la Conciergerie, où gémissait la famille royale, des prisons, encore souillées du sang des tueries, frappa si vivement sa sensibilité que, malgré son optimisme, il fut assailli du pressentiment d'un avenir sanglant. La nuit, moins capable de maîtriser ses craintes, il rêvait les yeux ouverts et « croyait entendre une voix qui criait à toute la cité : Ne dors plus ![3] »

Ce qu'il vit des luttes politiques confirma ses inquiétudes. La Montagne et la Gironde s'étaient dressées l'une en face de l'autre en hostilité déclarée. Robespierre venait de donner une preuve de sa puissance par son triomphe, à l'Assemblée, sur un accusateur qui avait déjà prononcé les mots de dictature et de tyrannie. Wordsworth prévoyait que les plus résolus allaient l'emporter sur les plus sages, la violence étouffer la raison et la populace de Paris faire la loi au peuple de France. Quelle menace à cette espérance, qui était naguère la

1. Nous avons conservé, dans la traduction, la naïve incohérence de métaphores, qui est dans le texte.
2. *Descriptive Sketches*, 1er texte (éd. Knight, vol. I, appendit I), 740-809.
3. *Prel.* X, 86-7.

sienne, de voir « la vérité, communicable et éternelle, rendre les gouvernements aussi justes et les nations aussi pures, que la vie privée des bons et des sages. » La crainte le saisit que son idole ne fût sur le point de s'affaisser dans un abîme de passions odieuses et sanguinaires. Il se prit à souhaiter que, des quatre coins du globe, tous les hommes « rendus dignes de la liberté par le patient exercice de la raison », tous les esprits « remplis du zèle qui se déploie à la lumière sainte de la Vérité » vinssent aider la France à faire « ce qu'elle ne pouvait pas faire sans aide : une œuvre d'honneur. » Il n'ajoutait pas, « une œuvre couronnée de succès, » car il était aussi loin du doute sur l'issue des évènements « que les anges, du péché [1]. »

Il était prêt à faire lui-même ce qu'il aurait voulu voir faire aux sages de toute la terre. Il était arrivé à ce degré de zèle où la neutralité semble une trahison et où la conviction entraîne les actes. Sans doute, il se sentait dépourvu du don de l'éloquence, même dans sa langue maternelle, et sa timidité naturelle lui faisait redouter la foule. Mais les circonstances commandaient de surmonter les faiblesses personnelles. Il pensait que, de tout temps, la destinée des nations avait dépendu d'un petit nombre d'individus ; que, si un seul homme peut être puissant pour le mal, il n'est pas moins puissant pour le bien ; que, par la hauteur d'imagination et la force d'espérance, « une âme vigoureuse est, pour le troupeau inconscient de la Société, comme un instinct dominateur » [2]. La philosophie, à laquelle l'avait initié Beaupuy, n'enseignait-elle pas que le sage, proclamant la Vérité, triomphe de tous les obstacles ? L'histoire de l'antiquité, que Wordsworth appelait à l'appui de ses raisonnements, lui montrait les législateurs fondant des gouvernements justes en dépit de l'ignorance des peuples. Les lieux com-

1. *Prel.* X, 94-145.
2. id. 167-169.

muns classiques sur la fragilité du pouvoir des tyrans prenaient à ses yeux un sens profond, quand il songeait que ces idées aujourd'hui rebattues, avaient inspiré Harmodius et Aristogiton, et soutenu Brutus.

Enfin, dussent ses forces humaines faillir à la tâche, Wordsworth entendait la voix impérieuse d'un devoir nouveau « qui, pour la défense de la vérité et de la justice, nous enjoint, avec une majesté sévère, le double sacrifice de nos intérêts et de nos affections imbéciles, quelque résistance qu'oppose la nature, aveugle et pressante, à l'implacable décret [1]. » Wordsworth était sur le point d'offrir ses services à la Gironde et d'entrer dans la petite phalange d'étrangers, citoyens du monde, qui, au risque de leur tête, apportèrent leur aide à la Révolution.

Sa sympathie, qui avait jailli au contact de l'action, aboutissait à sa conclusion naturelle, l'action. Chez beaucoup d'étrangers restés dans leur patrie, les étincelles du grand incendie avaient allumé un foyer indépendant d'espérances, qui s'appliquaient à un idéal confus de régénération universelle ; Wordsworth partageait les passions des Français et brûlait d'entrer dans leur lutte : il s'était fait l'âme française. Pour lui, comme pour le peuple dont il voyait les souffrances et admirait la révolte hardie, la Révolution avait un but déterminé et prochain, qu'elle semblait devoir atteindre par un dernier effort désespéré ; et il voulait faire cet effort avec elle. Sa présence en France au moment de la tourmente donnait à sa sympathie un caractère propre. Son imagination ne s'éprit pas d'une vision lointaine, séduisante et indistincte ; son cœur fut ému de pitié, enflammé d'admiration et gagné par la fièvre d'héroïsme.

Une cause mesquine, comme celles qui déterminent souvent le cours de la vie, l'arracha brusquement à la Révolution. Sa famille, en lui coupant les vivres, le contraignit à revenir en Angleterre, en Décembre 1792.

1. *Prel.* X, 185-190.

IX

Wordsworth vint résider à Londres, ne pouvant plus se contenter de l'existence campagnarde après treize mois de passion ardente pour la lutte gigantesque, dont il avait partagé les vicissitudes. Il voulait être à la source des nouvelles et rester en contact avec les puissantes émotions qui prenaient alors leur origine dans les problèmes du gouvernement et de la société.

L'attitude de la nation à l'égard de la Révolution et de ses partisans en Angleterre n'était plus la même qu'en 1791. L'hostilité contre la France, que Burke n'avait cessé d'attiser, avait gagné de proche en proche. Deux causes avaient contribué à en accélérer le progrès : l'agitation croissante des révolutionnaires anglais, et le caractère nouveau que prenait la Révolution française.

En 1792, les Sociétés radicales avaient crû en nombre et en importance. Le cordonnier Thomas Hardy avait fondé la *Société Correspondante*, qui projetait de couvrir la province d'un réseau de comités locaux, reliés au bureau central de Londres. La Constitutionnelle avait été plus active que jamais à disséminer ses brochures. Elle avait réimprimé, entre autres, un pamphlet du temps de Cromwell, *Tuer n'est pas assassiner* [1], ostensiblement dédié à Catherine de Russie, mais qui lançait une menace à tous les monarques adversaires des réformes.

Les idées antimonarchistes et antinobiliaires étaient celles que les propagandistes s'attachaient à rendre populaires. Joel Barlow, poète et publiciste américain, qui vivait en France et qui avait failli être élu à la Convention, publiait un *Avis aux Ordres privilégiés des diffé-*

1. *Killing no Murder*, L. 1792.

rents Etats de l'Europe[1] et un poème, intitulé *La Conspiration des Rois*[2]. Thomas Paine faisait paraître la *Seconde Partie des Droits de l'Homme*[3], « qui joignait la pratique à la théorie ». De France, où il travaillait à répandre l'idée républicaine parmi les Girondins, il adressait à ses compatriotes ce second appel, plus pressant, en faveur du seul gouvernement qui fût capable de faire le bonheur des hommes. Transporté de joie à l'espoir de voir la Révolution établir bientôt la République en France, il se berçait du rêve d'entraîner l'Angleterre dans la même voie et de former l'alliance des trois Républiques, France, Angleterre et Etats-Unis, dont l'auguste exemple entraînerait l'imitation de toutes les nations. La guerre, mal horrible qu'entretient l'ambition des rois et des grands, disparaîtrait de la surface du globe. Les économies que la suppression des armées permettrait de réaliser seraient employées à des œuvres sociales et civilisatrices, telles que l'entretien des vieillards et l'éducation des enfants. Pour assurer l'exécution de ce séduisant projet, il engageait ses compatriotes à renverser le roi et la Chambre des Lords.

La révolution « pratique » dont Thomas Paine traçait le plan n'était qu'un rêve qui, comme il arrivait souvent à cette époque, avait revêtu l'apparence d'une réalité possible dans un esprit enfiévré. Les amis mêmes de l'auteur, en Angleterre, ne songeaient pas, ne pouvaient pas songer à le réaliser. Pourtant, bien qu'inoffensifs par leur petit nombre et, pour la plupart, par leurs desseins, les réformistes ne faisaient pas tout le possible pour rassurer le pays, où l'alarme commençait à se répandre. Ils multipliaient les manifestations d'opinion et donnaient plus d'éclat à leur doctrine précisément au moment où il était

1. *Advice to the Privileged Orders of the Several States of Europe, resulting from the Necessity and Propriety of a General Revolution in the Principles of Government.* L 1792.

2. *The Conspiracy of Kings,* L., 1792.

3. *Second Part of the Rights of Man.* L. 1792.

le moins politique d'attirer l'attention sur eux. Il semble qu'ils aient espéré intimider le pays par leur audace et dissimuler leur faiblesse numérique par un redoublement d'activité. Leurs ordres du jour de réunions, leurs manifestes, leurs discours devinrent moins réticents que jamais. Ils continuèrent à entretenir des correspondances avec les Sociétés révolutionnaires de France et choisirent ce moment inopportun pour les publier [1]. Après le manifeste du duc de Brunswick, la Correspondante adressa à l'Assemblée ses souhaits de victoire et ses sentiments fraternels : « Rejetant loin de nous les préjugés criminels habilement répandus par des hommes mal intentionnés et d'artificieux courtisans, au lieu d'ennemis naturels, nous découvrons enfin chez les Français nos concitoyens de l'univers. » En novembre 1792, la Constitutionnelle chargea deux délégués, l'attorney Frost et le poète Joel Barlow, de témoigner sa sympathie devant la Convention et d'offrir aux armées de la République un don de mille souliers.

Dans le même temps, il apparaissait aux yeux de l'Angleterre que la Révolution subissait une rapide transformation. L'ardeur de révolte se doublait d'ardeur guerrière. Le mouvement révolutionnaire, qui jusque-là avait été national, menaçait de déborder au-delà des frontières. Les victoires éclatantes de l'automne de 1792 et l'entrée triomphale des armées républicaines en pays ennemi avaient fait naître chez les Français l'orgueilleuse ambition de marcher à la délivrance des nations de la terre. La Convention confirmait les craintes de l'étranger en se déclarant, par les imprudents décrets du 18 novembre et du 15 décembre, l'alliée naturelle des peuples révoltés contre leurs rois. Elle manifestait son mépris des traités

1. *The Correspondence of the Revolution Society in London with the National Assembly and with Various Societies of the Friends of Liberty in France and in England.* — L. Oct. 1792, ouvrage supprimé par autorité aussitôt que paru.

et ses intentions de conquête en décrétant l'ouverture de l'embouchure de l'Escaut. Enfin elle mettait l'Angleterre au comble de l'exaspération et de l'alarme, en envoyant une circulaire aux Sociétés populaires des villes maritimes de l'Angleterre, pour les exciter au soulèvement et leur promettre assistance[1]. Burke avait donc dit vrai : voici que se réalisaient ses prédictions sur les effets du fanatisme révolutionnaire.

Pitt ne résista plus à la pression de l'opinion. Il fit préparer des armements. La Convention devança les intentions hostiles de l'Angleterre en déclarant la guerre, le 1er février 1793.

Dans toute circonstance, l'approche d'une guerre s'accompagne d'une éclosion de fièvre patriotique ; à plus forte raison quand la guerre qui se prépare est une guerre populaire, imposée au gouvernement par la nation surexcitée, et quand cette guerre est dirigée contre un ennemi séculaire. C'est alors vraiment qu'on peut dire que la violence de Burke gagna la nation anglaise. On l'avait entendu appeler la France « un repaire de cannibales », « une république d'assassins », « un Enfer » ; les Français, « une nation de meurtriers », « les plus vils des hommes », « une bande de voleurs », « le rebut infâme de l'humanité » ; les Parisiens, « une armée coalisée d'amazones cannibales et de cannibales mâles » ; leurs gouvernants, « des chicaneurs malpropres, vils et malhonnêtes », « des mécréants ». La plupart des Anglais étaient maintenant prêts à répéter avec lui ces injures[2].

Dans ce débordement de haine nationale, les préjugés séculaires, qui entretenaient l'antagonisme des deux nations, revenaient à flot. Les caricatures de Gillray renchérissaient sur les desseins où Hogarth, vingt ans auparavant, avait offert à la dérision des Anglais, mangeurs

1. Circulaire de Monge, ministre de la marine, du 31 déc. 1792.

2. Nous empruntons cette énumération à Buckle, *Hist. of Civilization in Engl.* I. 338.

de bœuf, les Français, mangeurs de soupe et de grenouilles. Elles popularisaient un type famélique de Jacobin ou de Sans-culotte, aux yeux égarés, à la mine patibulaire, une pique ou une torche incendiaire à la main, tandis qu'à l'arrière-plan rougeoyaient des incendies et que des pendus se balançaient aux lanternes. Le satiriste John Wolcot, fameux sous le pseudonyme de Peter Pindar, qui s'était naguère acharné à la personne du roi George III et l'avait impitoyablement cloué au pilori du ridicule, se retrouva le défenseur, non pas du roi, mais de la monarchie. On le vit alors mélanger des quolibets contre le roi et des diatribes contre les régicides. Il se fit l'interprète des préjugés populaires contre la France [1] et répéta contre elle l'accusation de perfidie et celle d'immoralité, que venait trop naturellement alors compléter celle de férocité. L'opinion publique, dont la caricature et la satire donnent fidèlement l'étiage, était au degré d'exaspération où elle se maintiendra pendant toute la durée des hostilités. « L'Angleterre, dit M. Sorel, fut le seul adversaire redoutable de la Révolution française, parce qu'elle fut le seul qui lui opposa des forces analogues : des principes nationaux et des passions populaires [2]. »

En même temps qu'elle réclamait la guerre, la nation se souleva d'un mouvement général d'indignation contre

1. France is our Carthage, that sworn foe to truth
Whose perfidy deserves th'eternal chain.

The converse chaste of day, and eke of night,
The kiss-clad moments of supreme delight
To Love's pure passion only due,
Those iron-fellows never knew.

Qu'est-ce que le cœur d'un Français?

A dunghill that luxuriant feeds
The gaudy and the rankest weeds.

Qu'est-ce que le Français ?

Only a larger monkey.

Peter Pindar's Complete Works, Philadelphia, 1835.

2. A. Sorel. *L'Europe et la Révolution française*. III, 1.

les réformistes. Elle leur avait toujours été hostile et le leur avait montré brutalement en certaines circonstances. C'est ainsi qu'à Birmingham, le 14 juillet 1791, la maison de Priestley avait été incendiée, son laboratoire et sa bibliothèque détruits par la populace, aux cris de « pour le roi et pour l'Eglise » ! tandis que le savant présidait un banquet en l'honneur de la chute de la Bastille. Maintenant, à l'indignation se joignirent des craintes, à peine fondées, qui grossirent bientôt démesurément. Les réformistes étaient une minorité infime : on s'exagéra leur nombre. Eux-mêmes par leur imprudence, ils préparèrent leur perte. Leur tactique consistait à proclamer qu'ils étaient des milliers, pour attirer à eux les hésitants, qui vont là où est le nombre : on les prit au mot. Dans la fureur de réprobation qui s'éleva, on confondit les républicains avérés comme Thomas Paine avec les réformistes constitutionnels comme Horne Tooke, et même avec les whigs du Parlement. On les flétrit tous indistinctement des épithètes de *Jacobins* et de *Niveleurs*. Ce fut une panique. Comme il arrive, lorsque la panique s'empare d'une majorité qui a pour elle la force, elle entraîna des mesures de répression, qui suspendirent pour un temps la libre discussion et la liberté.

Vers la fin de 1792, il se fonda, sur l'initiative de John Reeves, une *Association pour la défense de la Liberté et de la Propriété contre les Républicains et les Niveleurs*, qui entreprit de pousser le gouvernement dans la voie des sévices. Elle y réussit. Il y eut des levées extraordinaires de la milice et la Tour de Londres fut fortifiée ; des poursuites furent intentées aux auteurs, aux imprimeurs, aux chefs de groupes, et suivies de condamnations à l'emprisonnement ou à la déportation ; la liberté de la presse et le droit d'association furent pratiquement abolis ; le pays se couvrit d'espions, qui rapportaient non seulement les déclarations publiques, mais les conversations privées ; on engagea des procès de tendance. En vertu d'une proclamation royale contre les écrits séditieux, Thomas Paine

fut poursuivi (déc. 1792). Le grand avocat et l'éminent député whig, Erskine, à propos de cette cause particulière, exposa les augustes principes de la liberté anglaise, qui avaient été ceux de Milton, et ceux de Burke avant la crise présente : il ne put empêcher une condamnation, dont Paine n'évita les effets qu'en prolongeant son exil en France.

Au milieu de l'aveuglement général, il y eut peu d'esprits assez indépendants, de caractères assez fermes, pour conserver la conviction que l'Angleterre n'avait pas à redouter les mêmes dangers que la France, et pour comprendre que, si on laissait grandir l'esprit de réaction, c'en était fait pour longtemps des réformes les plus modérées. Une petite phalange d'hommes généreux et confiants dans l'avenir, qui avait à sa tête Fox, Sheridan, Erskine et Grey, continua à lutter contre la guerre et les lois d'exception — sans succès. Le parti whig se débanda pour aller grossir les rangs des tories, jusqu'au jour où, réduit à une poignée de vaillants, il n'eut plus d'autre ressource que l'abstention.

Dans tout le pays, des whigs de marque firent des rétractations retentissantes. Arthur Young, qui dans la relation de son *Voyage en France* (1792) s'était déclaré en faveur de la Révolution française et de la réforme en Angleterre, renia ses anciennes convictions, dans son *Avertissement à la Grande-Bretagne* (1793). Watson, évêque de Llandaff, avait naguère encouru la réprobation du clergé anglican pour ses sympathies révolutionnaires. Il s'était fait traiter de « prélat niveleur » et « d'évêque des dissidents[1] ». Après les massacres de septembre et la proclamation de la République, il publia un *Examen critique de la Révolution française et de la Constitution anglaise*[2], où il exprimait son horreur des crimes qui venaient de

1. V. Wordsworth, *Letter to the Bishop of Llandaff*, Prose Works, ed. Knight, I. p. 4.

2. Appendice à un *Sermon sur les Riches et les Pauvres*, 15 janv. 1793.

souiller Paris, condamnait catégoriquement la forme républicaine, se repentait des sentiments qu'il avait professés et faisait l'éloge de la Constitution de son pays.

La palinodie de l'évêque de Llandaff allait provoquer une réponse indignée de Wordsworth.

X

Wordsworth était revenu de France dominé par le sentiment que l'action, dans une pareille crise, s'impose comme un devoir. Il ne voulut pas laisser passer sans la relever une des attaques contre la Révolution qui avaient le plus de poids, provenant d'un admirateur désabusé, professeur de théologie à Cambridge. Il signa *Un Républicain* une *Lettre à l'Evêque de Llandaff*.

Il y défendait la Révolution là où elle était défendable au nom de la raison, et l'excusait pour des violences, dont il fallait rendre responsable un passé de servitude et l'agression de l'étranger. Il y réfutait les arguments de Watson contre la République et présentait la monarchie, théoriquement, comme anti-rationnelle et, pratiquement, comme la source de nombreux maux.

Il avait rafraîchi par la lecture de Thomas Paine, à qui il emprunte plus d'un argument, les notions philosophiques reçues de Beaupuy. Il se pose en défenseur du droit contre le fait, et de la révolte philosophique contre la soumission de l'ignorance. Par delà Watson, le disciple, il atteint Burke, le maître; et, pour flétrir la doctrine d'erreur, il trouve des accents dignes de l'illustre parlementaire. « M. Burke, dit-il, a soulevé l'indignation des hommes de tout rang quand, par un raffinement de cruauté supérieur à celui qui en Orient accouple pour le supplice un vivant à un mort, il a essayé de nous persuader que nous et notre postérité jusqu'à la fin des temps, nous étions enchaînés à la Constitution par le contrat indissoluble d'un

parchemin mort, et que nous étions forcés d'étreindre un cadavre quand la raison crie haut qu'il faut l'enterrer[1] ». Wordsworth proclame les crimes du passé, dont l'Angleterre même n'est pas innocente : le pouvoir usurpé par les gouvernants pour leur propre avantage ; la justice pesant inégalement sur le fort et le faible ; la masse des citoyens assujettie à une caste de privilégiés, dont les titres sont un défi à la dignité humaine ; le peuple dégradé par l'ignorance et l'oppression, au point de se ruer comme un troupeau de bêtes fauves sur la maison du savant Priestley et de réclamer à grands cris une guerre, qui va le courber encore plus sous le faix des charges publiques ; la misère et la prostitution s'étalant comme des lèpres sur la société ; l'hypocrisie régnant partout en maîtresse.

Au nom des droits de l'homme, Wordsworth salue la république, qui remplace les titres et les privilèges héréditaires par l'aristocratie du mérite, rétablit une proportion équitable entre les fortunes, donne à tous la liberté et l'instruction, fait du gouvernement la délégation des citoyens et en réduit l'importance, comme il convient de faire pour un mal nécessaire. Que si on objecte qu'il est ridicule de croire à la capacité du populaire pour gouverner les états, Wordsworth répond que l'instruction sera disséminée parmi tous les hommes et que déjà le paysan Gérard, à l'Assemblée de France, a fait l'admiration de tous par sa pénétration. Quant aux violences, qu'on prétend inséparables de l'état démocratique, qu'on réfléchisse, « que l'animal, au sortir de l'écurie, épuise le trop plein de sa fougue en bonds désordonnés ; mais qu'il revient bientôt à lui et jouit de sa liberté avec une joie modérée et régulière[2] ».

Cette *Lettre* ne fut pas publiée. La difficulté de trouver un éditeur épargna sans doute à Wordsworth les désagréments que la publication eût pu lui attirer. Cet opus-

1. *Letter to the Bishop of Llandaff*, Prose Works, I, p. 25.
2. Id. p. 13.

cule n'appartient qu'à l'histoire de son esprit. Les idées n'en sont pas neuves et la forme, sauf quelques passages soutenus par l'indignation, n'est pas généralement frappante ou vigoureuse. Mais c'est un document contemporain des évènements, et par conséquent précieux pour préciser les opinions de Wordsworth à cette époque. Il confirme les informations fournies par le *Prélude* et écarte tout soupçon, non seulement sur la sincérité de l'auteur, mais sur la fidélité de ses souvenirs.

II

La *Lettre* nous montre que Wordsworth aimait la Révolution à la fois pour elle-même et pour les hauts principes dont elle était l'éclatante démonstration ; qu'il l'admirait également pour sa grandeur, à peine voilée de quelques ombres, et pour sa foi dans la nouvelle vérité que la philosophie faisait luire aux yeux du monde. Depuis qu'il n'était plus mêlé aux événements, et que sa sensibilité ne s'enflammait plus au contact des passions vivantes, il recherchait davantage les émotions de l'enthousiasme spéculatif. Contraint de ne pas être révolutionnaire en acte, il était plus qu'autrefois révolutionnaire en pensée. C'est alors surtout qu'il « médita avec ardeur sur le gouvernement des nations, sur ce qu'il est et ce qu'il devrait être ; et qu'il s'efforça d'apprendre dans quelle mesure la force ou la faiblesse, la richesse ou la pauvreté, le bonheur ou le malheur des peuples dépendent des lois et de la forme de l'Etat[1]. » Il connut des heures délicieuses, où l'enthousiasme concret pour la Révolution et d'exquises joies de l'esprit s'unissaient pour lui donner le bonheur. Son enfance heureuse, la communion précoce avec les beautés de la nature, le commerce des montagnards sim-

1. *Prel.*, XI, 99-104.

ples et honnêtes du Pays des Lacs le prédisposaient à adhérer d'enthousiasme à la philosophie qui déclarait l'homme bon. La logique de cette doctrine séduisait son entendement. Elle semblait avoir puisé plus abondamment que toute autre aux sources du vrai ; elle apportait l'appui d'une quasi-certitude aux aspirations les plus généreuses.

Wordsworth s'abandonna avec ivresse à ces émotions nouvelles et, rappelant plus tard les souvenirs de ce temps là, il les a chantés en accents lyriques, dignes de l'illusion radieuse qui brillait alors à ses yeux. « Pensées pleines d'espérance et de ravissement ! Car de puissants auxiliaires étaient alors de notre côté, à nous qui étions forts par l'amour ! Etre vivant à cette aurore c'était le bonheur ; mais être jeune c'était le ciel ! Quels temps, que ceux où les sentiers battus, dénudés, et rebutants de la coutume, des lois et des statuts prenaient soudain l'attrait d'un pays de rêve ! où la raison semblait le plus solennellement affirmer son droit, alors qu'elle s'appliquait le plus à devenir la suprême enchanteresse, et à favoriser l'œuvre qui s'accomplissait en son nom ! Ce n'étaient pas quelques lieux favorisés, mais toute la terre qui portait la beauté des promesses — connue à de certains moments dans les bosquets mêmes du Paradis — cette beauté qui met le bouton de rose au-dessus de la rose épanouie. Qui n'aurait éprouvé à cette vue une joie inimaginable ?... Tous avaient sous la main une argile, plastique à souhait ; tous étaient conviés à exercer leur habileté, non pas en Utopie — région souterraine, ou île déserte, Dieu sait où ! — mais dans ce monde même, qui est le monde de nous tous, le lieu où en fin de compte nous trouvons le bonheur, ou nulle part [1]. »

Pourtant, en Angleterre, au milieu de ces méditations et de ces joies, comme en France au sein des événements, c'est l'attachement à la Révolution concrète, qui l'empor-

1. *Prel.*, XI, 105-144.

tait chez Wordsworth. La raison était la servante du cœur. C'est moins la contemplation de l'idéal, qui l'enchantait, que de voir la réalité rejoindre le rêve. L'amour du peuple français et l'admiration pour son œuvre grandiose allaient lui donner la force de surmonter l'épreuve de la Terreur.

Il avait apprécié les solides vertus des paysans de France, il avait admiré la noblesse d'âme de Beaupuy, il avait partagé l'indignation contre l'oppression et les privilèges, il avait souffert des souffrances des malheureux, il avait vibré de l'enthousiasme des volontaires. Un instant, Septembre avait jeté son ombre sur cette clarté ; mais elle s'était dissipée presque aussitôt. Quand parfois, malgré tout, des pressentiments de malheur hantaient son esprit, Wordsworth les refoulait avec un infatigable optimisme. Il s'efforçait de voir le bon côté des choses et d'expliquer les actes mauvais par les raisons qu'il avait opposées à Watson. « Partisan zèlé, je faisais choix dans tout objet des éléments favorables, qui servaient mes desseins ; je passais parmi les hommes, animé de sentiments invariablement sympathiques ; quand j'errais, c'était dans le sens de la bonté ; j'étais plein d'indulgence, n'ignorant pas que les hommes voient comme on le leur a enseigné, que l'antiquité des habitudes donne droit à l'erreur, que le renversement d'un régime d'oppression est l'œuvre de la licence non moins que de liberté ; et surtout, peu m'importait que le vent parfois soufflât fort sur une éminence qui ouvrait un si vaste horizon sur l'avenir ! [1] ».

C'est animé de ces sentiments que Worsdworth, de l'autre côté du détroit, suivit au jour le jour les phases du drame sanglant de la Terreur. Il fut bouleversé, ému de pitié pour les victimes et d'indignation contre les bourreaux. Mais ce ne fut pas une crise décisive, capable de le détourner à jamais de la Révolution, parce que les

1. *Prel.*, XI, 153-167.

causes lui en semblèrent indépendantes du progrès normal des évènements. Si cruelle que fût l'épreuve pour sa sensibilité, sa foi ne fut pas ébranlée.

Il n'était pas de ces pâles révolutionnaires, comme il y en eut en Angleterre, qui abjurèrent leurs sympathies pour la France à la première atteinte aux droits individuels ou à la première mesure de rigueur. Il avait vécu la Révolution et il en comprenait les terribles nécessités. Dans sa *Lettre à Watson*, il n'hésite pas à justifier l'exécution de Louis XVI. Il pense avec l'abbé Grégoire, « qu'il n'y avait pas un citoyen, au 10 Août, qui, s'il avait pu traîner sous les yeux de Louis le cadavre d'un de ses frères égorgés, n'eût pu s'écrier : Tyran, voilà ton ouvrage ![1] » Il sait « qu'une époque de révolution n'est pas le moment de la vraie liberté... que l'apparente contradiction entre les principes de liberté et la marche des révolutions ne peut manquer de jeter la confusion dans les idées morales et tarir la source des meilleures affections du cœur humain [2]. »

Il ne se doutait pas, il est vrai, quand il écrivait ces lignes en février 1793, qu'elles étaient comme l'effrayante prédiction de ce qui allait se passer quelques mois plus tard. Elles montrent pourtant qu'il savait faire la part de l'inévitable. Il vit les Terroristes « transformer tous les jours de l'année en fêtes de carnage [3] » et « les têtes tomber les unes après les autres, sans qu'il y eut jamais assez de têtes au gré de ceux qui les faisait tomber [4]. » Dans cette rage d'extermination, amis et ennemis, victimes de tout âge et de tout sexe étaient fauchés par le glaive révolutionnaire, et tout ces crimes étaient commis au nom de la liberté. « Ce fut une sombre époque, pour tout homme, qu'il eût ou non chéri des espérances ; ce fut une

1. *Letter to the Bishop of Llandaff*, Prose Works, I, p. 5.
2. Id., p. 7.
3. *Prel.*, X, 356.
4. *Prel.*, X, 362-3.

époque lamentable, pour ceux dont les espérances survécurent à cet assaut ; plus lamentable encore pour le petit nombre qui se flatta de pouvoir conserver sa foi en l'humanité [1]. »

Wordsworth fut de ces derniers. Il fut déchiré par des sentiments douloureusement contradictoires : l'horreur, qui n'excluait pas un reste de sympathie, le découragement, qui ne détruisait pas l'espérance. Les atrocités de la Terreur le révoltèrent au point d'absorber ses pensées le jour et de remplir ses rêves la nuit ; et cela longtemps après les dernières convulsions de la dernière victime. Il était hanté de la vision d'instruments de supplice, de prisons pleines de condamnés, de scènes de séparation, de prières, ou de gaîté qui s'étourdit elle-même ; ou bien il se voyait plaidant en vain devant des tribunaux inflexibles la cause des innocents. D'autre part, il comprenait que cette effusion de sang et ce défi à la pitié étaient passagers. Ils s'expliquaient en partie par les circonstances : « assailli d'ennemis de tous les côtés, comme une bête sous les coups d'aiguillon, le pays était devenu furieux [2] ». Ils étaient en partie le résultat de la déviation d'intentions pures : « l'austérité des justes, la foi de ceux qui ne doutaient pas que la Providence n'eût des heures de terrible vengeance, la conviction d'autres qui élevaient la Raison humaine sur un trône et en faisaient leur divinité, les espérances des hommes qui ne croyaient pas acheter trop cher par les courtes souffrances de quelques-uns le Paradis des siècles à venir [3], » concouraient avec les passions mauvaises à cette œuvre monstrueuse, tissue de bien et de mal. Il y avait plus. Comme les anciens prophètes, qui au-delà des catastrophes qu'ils prédisaient, ou dont ils étaient témoins, voyaient luire une œuvre de clémence et de réparation, Wordsworth, dans la férocité

1. *Prel.*, X, 384-388.
2. Id., X, 334-5.
3. Id., X, 339-345.

de l'heure présente, voyait les effets mystérieux et terribles des crimes du passé, qui seraient suivis de l'édification pacifique et efficace de la société nouvelle. « Quand des railleurs, dans leur orgueil, lançaient ce défi : Voyez la moisson que nous récoltons du gouvernement populaire et de l'égalité ! il avait le sentiment que ni les institutions nouvelles, ni aucune folle croyance, greffée sur elles par une fausse philosophie, n'avaient causé le malheur présent, mais un terrible réservoir de crime et d'ignorance accumulés pendant des siècles, qui ne pouvait plus contenir son abominable charge et qui crevait, se répandant en déluge sur le pays [1]. »

Aux yeux de Wordsworth, la Terreur passa dans le ciel de la Révolution comme un orage d'été. Sa confiance, un moment courbée, se redressa, quand la rafale eût épuisé sa violence. La nouvelle de la chute de Robespierre lui arriva comme une délivrance. « Ce jour, dit-il, mérite une mention particulière ». Il faisait une excursion sur la plage de Leven, par une journée admirable, et la direction de sa route lui permettait d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les pics du Westmoreland, qui se perdaient dans le ciel floconneux. La beauté du paysage lui faisait faire par contraste un retour sur les pensées sombres, qui ne le quittaient guère alors. A un moment, il aperçut une troupe bigarrée de véhicules, de cavaliers et de piétons, qui, sous la conduite d'un guide, traversaient à gué un ruisseau. Il s'arrêta, souhaitant d'avoir le talent de peindre une scène si brillante et si gaie, quand le premier de la bande, arrivant près de lui, sans lui adresser de salutation, s'écria : « Robespierre est mort ! » « Grands furent mes transports, profonde ma gratitude pour la Justice éternelle, rendue manifeste par cet arrêt : Reviens, âge d'or (tel fut l'hymne de triomphe que j'entonnai sur cette plage) reviens, comme le matin sort de l'abîme de la nuit. Notre confiance s'est vérifiée en ceci :

1. *Prel.*, X, 470-480

ceux qui par leur folie aveugle faisaient couler un fleuve de sang et prêchaient que rien d'autre ne pouvait nettoyer l'écurie d'Augias, ont été balayés par le flot qu'ils avaient déchaîné ; leur insanité se découvre, déclarée et visible ; c'est ailleurs maintenant qu'on cherchera le salut, et le monde marchera d'un pas ferme vers la justice et la paix » [1].

III

Le moment était proche où la sérénité de Wordsworth, que la Terreur avait à peine troublée, allait subir une atteinte profonde. Le coup ne vint pas de la France, en qui sa confiance demeurait entière, mais de l'attitude de l'Angleterre à l'égard de la Révolution. La guerre qui se préparait faisait l'objet des préoccupations de tous. Le grand nombre exultait de voir l'Angleterre prendre enfin le parti de terrasser le monstre. Le petit nombre et surtout « les jeunes gens de nature généreuse », qui identifiaient la Révolution avec l'idéal des philosophes, éprouvèrent les angoisses du désespoir et de la honte. Avant ce temps, Wordsworth n'avait jamais ressenti « de commotion morale, de chute ou de changement de sentiments, qui pussent s'appeler une révolution ; tout avait été progrès, plus ou moins rapide, sur le chemin où il s'était d'abord engagé » [2]. A ce moment, l'entrée de l'Angleterre dans la conspiration des tyrans jetait soudain une souillure sur la patrie, qui, bien que non exempte de taches, était l'objet de sa « joie » et de son « orgueil », pour avoir la première enseigné au monde la liberté et le respect de la personne humaine. Il était mis brusquement en demeure de choisir entre le patriotisme et ses sympathies révolutionnaires, entre ses sentiments filiaux pour la terre

1. *Prel.*, X, 576-589.
2. Id., X, 269-275.

natale et les espérances d'avenir meilleur, dont la Révolution française semblait être le plus sûr garant. Cette épreuve s'imposait à lui à une époque où le patriotisme se faisait modeste, où il consistait surtout, pour l'élite réfléchie, dans l'attachement au libéralisme anglais, où il n'était que l'amour pour une famille d'hommes dans la grande confraternité humaine, où de lui-même il cédait le pas « à la divinité dont il était l'avant-coureur »[1]. A cette époque de ferveur pour la raison, « l'apostasie de la foi ancienne ne semblait qu'une conversion à une croyance plus haute »[2].

Wordsworth eut le cœur déchiré de douleur, de la première grande douleur de sa vie; mais il n'hésita pas dans son choix. « Je me réjouis, que dis-je? j'exultai dans le triomphe de mon âme, quand des Anglais par milliers furent vaincus, abandonnés sans gloire sur le champ de bataille, ou contraints, eux, des braves! à une fuite honteuse. Quelle peine, non, il faut l'appeler d'un tout autre nom, quel conflit de sensations indescriptibles, que celui-là seul peut comprendre qui aime comme moi la vue d'un clocher de village, quand les fidèles prosternés devant le Père tout puissant offraient des prières ou des actions de grâces pour la victoire de notre pays, et que moi seul peut-être, au milieu de ces âmes simples, hôte que personne n'a invité et que personne n'accueille, je restais silencieux; — ajouterai-je que j'appelais le jour de la vengeance à venir »[3].

A l'intérieur, la conduite du ministère Pitt n'était pas moins faite pour décourager ceux qui cherchaient à rester patriotes anglais, étant devenus patriotes du monde. « Nos pasteurs agissaient ou du moins semblaient agir, comme des gens impatients de transformer la houlette protectrice de la loi en instrument de meurtre. Ceux qui

1. *Prel.*, X, 306-7.
2. Id. 309-310.
3. Id. 285-299.

dirigeaient l'Etat, ayant devant les yeux la preuve terrible que, qui veut semer la mort, récolte la mort, ou pis, et ne peut rien récolter de mieux, avaient le désir puéril d'imiter la violence, n'étant pas assez sages pour l'éviter ; ou, trahis par leur timidité, ils abandonnaient le droit chemin pour un autre qu'ils n'auraient pas pu choisir pire, s'ils avaient voulu nier la justice et mettre fin à la liberté »[1]. Ecœuré par cette politique de répression à l'intérieur et d'agression à l'extérieur, Wordsworth désespéra de son pays.

De tous les griefs qu'il avait contre l'Angleterre, le plus grave était d'avoir déchaîné le fléau de la guerre que les idéalistes de ce temps-là espéraient voir disparaître à jamais avec le triomphe de la Révolution. Tous ceux qui croyaient l'homme bon, saluaient dans la République le gouvernement vertueux qui, mettant fin à l'ambition dominatrice et à l'avidité conquérante, supprimerait toute cause de conflit entre les hommes. Tous ceux qui croyaient à l'approche d'une ère de justice et de fraternité, aimaient la France pour avoir proclamé des intentions pacifiques. « Des harpes prophétiques résonnaient dans tous les bosquets, annonçant : La guerre va cesser ! n'avez-vous pas entendu qu'on a abjuré les conquêtes ? Apportez des guirlandes, apportez les fleurs les plus rares, pour décorer l'arbre de la Liberté ! »[2]. Les provocations de la Grande-Bretagne, bientôt suivies de la déclaration de guerre, avaient ruiné cet espoir.

Wordsworth sentit surtout son cœur se serrer, quand, au cours d'un voyage à l'île de Wight, pendant l'été de 1793, il vit la flotte anglaise mobilisée et prête à faire voile pour les côtes de France. Au retour, il traversa à pied la plaine dénudée et inculte de Salisbury, où les monuments druidiques de Stonehenge dressent leurs silhouettes fantastiques. La tristesse de cette lande solitaire

1. *Prel.* XI, 61-73.
2. *Excursion*, III, 722-726.

hantée des souvenirs de la barbarie d'autrefois, s'accorda à la tristesse de ses réflexions et il conçut à ce moment le plan d'un poème, auquel cette nature tragique servirait de cadre. Ce serait un poème social, composé dans l'esprit de maint roman « philosophique » du temps, qui ferait ressortir « certains aspects de la société moderne, et les calamités, résultant principalement de la guerre, auxquelles, plus que toute autre classe, les pauvres sont exposés »[1]. Des incidents véridiques, des souffrances réellement endurées exposeraient « les vices des lois pénales et les maux de la guerre, tels qu'ils affectent les individus »[2]. Ces pensées et ces sentiments donnèrent naissance au poème intitulé : *Guilt and Sorrow*.

Les deux personnages principaux sont de malheureuses victimes de la guerre. Une femme de soldat est réduite à la vie errante et exposée au danger des rencontres de grands chemins par la mort de son mari sur le champ de bataille. Un ancien matelot est poussé au crime par le dénûment. L'innocence, le bonheur, la paix domestique et la moralité de ces infortunés ont été détruits du même coup. La vagabonde frémit au souvenir des horreurs qu'elle a contemplées aux côtés de son mari, « les sommeils terribles, les gémissements arrachés par la famine angoissante, les morts sans sépulture, entassés en monceaux putréfiés, les vapeurs pestilentielles qui s'élevaient comme une fumée, le cri perçant qui éclatait sur le champ de bataille lointain, l'effrayant ébranlement de la mine, les soldats livides chassés par le tonnerre incessant de la bombe sous des voûtes nauséabondes, où, ballotés par l'angoisse défaillante, ils perdaient l'espérance et oubliaient même la peur dans l'agonie »[3]. « Je sens encore, dit-elle, l'étreinte de douleur qui glaçait mon être, quand les rues sombres semblaient se soulever et s'entrouvrir

1. *Avertissement* mis en tête du poème, lors de sa publication en 1842.
2. Lettre de Wordsworth à Wrangham, en 1795, citée par Legouis, p. 247.
3. *Guilt and Sorrow*, St. 34.

béantes ; que, comme un océan, se ruaient les assaillants ; que le feu d'enfer dressait sa forme gigantesque, et qu'à sa lueur spectrale le Meurtre et le Viol saisissaient leur double proie, la mère et l'enfant ! » [1]. « Mieux vaut, dans l'antre le plus sauvage du dénûment se consumer jusqu'à la mort, sans avoir une étoile pour témoin, ou, dans les rues et les chemins fréquentés par les hommes orgueilleux, mieux vaut laisser tomber son corps moribond, que marcher comme un chien sur les talons de la guerre, et prolonger une existence maudite, avec l'engeance qui lappe (n'est-ce pas sa nourriture ?) le sang de ses frères ! » [2].

La société qui cause de telles souffrances est impuissante à y remédier. De retour en Angleterre, la veuve du soldat est « sans demeure, près de mille demeures ; et, près de mille tables, dépérit et manque de pain » [3]. A l'hôpital, les malades ne trouvent que des soins sans tendresse ou des traitements brutaux, qui « enveniment la fièvre autour du cœur languissant » [4]. Ce sont ceux qui sont hors la loi, qui conservent le plus de sentiments humains. La veuve errante rencontre des voleurs compatissants, et « son cœur se fond à la pensée que de tels hommes, rudes enfants de la terre, lui ont porté les premiers secours ». Chez eux, pas d'égoïsme, pas d'avidité, pas d'oppression, « car tout appartient à tous, et chacun est chef » [5].

Encore, que sont la maladie, la ruine, la dispersion des familles, la mort, auprès de la destruction morale que cause la misère ! Le matelot, qui a versé le sang, « était doux et bon ; jamais on n'avait vu sur terre créature plus

1. *Guilt and Sorrow*, St. 40, supprimée dans l'édition de 1842. Cette partie du poème, antérieure à la composition définitive, fut publiée dans *Lyrical Ballads* (1798). V. Knight's edition, I, p. 95.
2. id. St. 41, supprimée aussi dans la dernière rédaction du poème.
3. id. St. 41.
4. id. St. 44.
5. id. St. 46.

inoffensive; il n'aurait pas dérobé sa nourriture à l'oiseau »[1]. La vagabonde fait bon marché de ses souffrances, « mais ce qui afflige sa tranquillité du regret le plus amer, c'est de s'être avilie devant sa conscience, d'avoir perdu la joie intime de la franchise inébranlable, l'âme claire et pure, qu'elle prisait tant dans sa jeunesse confiante »[2].

Nous ne faisons pas justice au poème en le réduisant ainsi à l'exposé de la thèse essentielle. Le parti pris de pessimisme social et l'opposition violente de la société mauvaise avec la « nature » bonne, qui sont des idées du temps, ressortent trop crûment. Nous nous réservons d'apprécier plus loin les mérites littéraires de ce poème, qui est la première œuvre originale et forte de Wordsworth. Disons seulement ici qu'il s'en dégage une véritable émotion tragique et que, lorsqu'on a fait la part de la « philosophie », il en ressort une indéniable impression de vérité humaine. L'humanité n'est pas représentée, comme dans les deux premières œuvres du poète, par des types généraux. Les personnages sont individuels et vivants, agissent devant nos yeux avec des gestes observés et distincts, souffrent des douleurs qui gagnent immédiatement la sympathie. A vrai dire, tout ce qui se rapporte à la veuve du soldat est la réalité même, étant reproduit d'après le récit d'un ami qui fit le voyage d'Amérique avec l'original du personnage. Le poème est plein de pitié poignante pour les infortunes dédaignées des humbles. La réhabilitation des petits, le pathétique, la vérité concrète seront désormais quelques-unes des grandes beautés de la poésie de Wordsworth. Les puissantes émotions de la Révolution ont donné au poète conscience de son génie.

1. *Guilt and Sorrow*, St. 48.
2. id. St. 49.

XIII

Le conflit entre le patriotisme et les sentiments révolutionnaires éprouva cruellement Wordsworth, mais ne l'abattit pas. Si pénible qu'il fût pour lui de renier l'amour de la patrie — de la mère-patrie de la liberté — si pénible qu'il fût de voir différer, par la faute de l'Angleterre, le terme des maux infligés à l'homme par les fatalités du passé, il lui restait la foi dans les principes et la foi dans la Révolution, qui, délivrée des Terroristes, allait reprendre par des voies pures sa marche vers l'idéal.

Pourtant, le moment était peu favorable à l'espérance. Le Directoire avait remplacé la Convention, et ni la conduite de l'Assemblée, ni les actes du gouvernement n'étaient de bon augure. Mais Wordsworth lutta contre l'évidence même, pour conserver confiance dans l'avenir de la Révolution. De parti pris, il se détourna du gouvernement et « mit sa confiance dans le peuple et dans les vertus qu'il avait vues de ses yeux »[1]. La République « herculéenne » était victorieuse de ses ennemis à l'extérieur ; « elle avait étendu les bras et étouffé, avec la puissance de l'enfant divin, les serpents qui entouraient son berceau »[2]. Pourquoi ne triompherait-elle pas des mauvaises passions à l'intérieur ? Son héroïsme n'était pas capable de lassitude. Sa jeunesse (la jeunesse est toujours en communion plus directe avec la source de tout progrès et de toute vie) assurait le triomphe de la « nature », qui s'avançait irrésistible sur les ruines du préjugé, du privilège et de la force. Aussi Wordsworth n'avait que pitié pour les prophètes de malheur qui, aux nouvelles venues de France, annonçaient la faillite de la Révolution[3].

1. *Prel.* XI, 11-12.
2. Id., X, 391-3.
3. Id., XI, 11-52.

Pourtant le jour vint, où même les plus obstinés admirateurs durent s'avouer à eux-mêmes la déchéance de leur idole. Le généreux enthousiasme des volontaires de 1792, se levant pour la défense de la patrie et de la liberté, la noble ardeur des soldats-citoyens combattant pour la délivrance de l'humanité, avaient fait place à l'esprit de rapine et à l'ambition de conquête, pour lesquels la Révolution avait flétri les régimes de tyrannie. Enivrées par la lutte et par la victoire, contraintes par le dénûment à vivre aux dépens des pays envahis, les armées libératrices se transformaient en hordes pillardes. Se heurtant à des résistances inattendues, la République concevait le dessein orgueilleux de libérer de force les peuples qui ne volaient pas au devant de la liberté. Ainsi la Révolution subissait les fatalités de la guerre : forcée de prendre les armes pour sa défense, elle les gardait pour la conquête, et employait l'admirable élan des armées patriotes à une œuvre de spoliation, qui devait être son déshonneur et sa ruine.

Il semble que ce soit l'envahissement de l'Italie, au printemps de 1796, et la proclamation du général Bonaparte annonçant à ses soldats sans souliers le pillage de la « terre promise », qui fit tomber des yeux de Wordsworth le dernier voile d'illusion. Jusque là, il n'avait cessé de faire œuvre de partisan convaincu. Il avait voulu fonder une revue, qui se serait appelée *Le Philanthrope*. Echouant de ce côté, il s'était mis à composer, en collaboration avec son ami Wrangham, des vers satiriques contre la société décrépite. Il abandonna tout cela brusquement au printemps de 1796, quand « les Français, oppresseurs à leur tour, changèrent une guerre de défense en une guerre d'agression et perdirent de vue, maintenant qu'à la face de la terre et du ciel ils avaient gravi les degrés de la liberté, tout ce qui avait fait l'objet de leurs efforts »[1].

1. *Prel.*, XI, 206-211.

Ce fut un coup terrible pour Wordsworth, qui avait retardé cette abdication, de toutes ses forces d'optimisme et de sympathie. A la douleur de voir la France trahir ainsi ces promesses, s'ajoutait une blessure d'amour-propre, « le dépit de la présomption mortifiée »[1]. Sous l'influence de ces sentiments, il se détacha de la Révolution concrète et se désintéressa de l'action, à laquelle il ne voyait plus désormais d'issue honorable. Mais ce fut pour reporter toute sa ferveur sur la Révolution théorique. Les hommes passent, la vérité reste. Les erreurs d'une nation, en qui avaient semblé un moment s'incarner la raison et la fraternité humaines, laissaient intacts les principes. Avec une étonnante vitalité d'espoir, Wordsworth « adhéra plus fermement aux principes, et, pour prouver leur force de résistance, les tendit davantage. Ainsi, dans la chaleur de la lutte, ses convictions rationnelles prirent chaque jour plus d'importance, pénétrant la substance de son esprit, comme si elles en étaient la vie, — plus encore, l'être même de son âme immortelle »[2].

1. *Prel.*, XI, 215-6.
2. Id., 216-222.

CHAPITRE II

Enthousiasme abstrait.

I

La Révolution française a deux aspects. C'est une grande date de l'histoire politique et sociale et c'est une grande date de l'histoire de la pensée. D'une part elle prépara, dans le plus grand nombre des Etats de l'Europe, l'avènement de la démocratie. D'autre part elle consacra de nouveaux modes de penser et de sentir, qui marquent une phase importante du développement de l'esprit moderne.

Elle fut précédée d'une renaissance du sentiment et de l'imagination. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, en France, en Angleterre, en Allemagne, la domination du classicisme ne s'exerça plus sans conteste. La littérature offrit les signes d'un profond changement. Elle devint subjective. Elle s'échauffa de passion et se colora d'images. Elle quitta l'abstraction pour la réalité concrète, la généralité pour l'observation précise, la bienséance guindée pour la variété, le mouvement, et l'imprévu de la vie. Elle chercha dans le passé des sujets pittoresques. Elle s'éprit des beautés de la nature. Elle s'émut des souffrances de la commune humanité. Elle retentit d'accents de révolte. En Angleterre, Horace Walpole, Richardson et la jeune école poétique eurent l'initiative du mouvement et lui donnèrent le nom de « romantique ». En

France, J.-J. Rousseau écrivit en style brûlant l'évangile de la passion. En Allemagne, le jeune Schiller donna l'assaut aux hypocrisies et aux contraintes sociales avec frénésie. L'esprit nouveau gagna la société polie. La « sensibilité » devint à la mode. On s'abandonna dans les salons à des langueurs à la Clarisse Harlowe, on vanta la simplicité et les plaisirs rustiques, on s'attendrit sur les peines des malheureux, on s'indigna des fatalités du sort et de l'inégalité des conditions. La philosophie se renouvela. Dès le début du siècle, Shaftesbury avait fondé la philosophie du sentiment. Ses disciples écossais, au-delà de la Manche[1], Rousseau, en-deçà, exaltèrent l'émotion intime, la sympathie naturelle, le ravissement où nous jette le bien, le dégoût que nous cause le mal, tous les mouvements spontanés et irrésistibles du cœur. De plus en plus, au cours du siècle, grandit « l'individualisme imaginatif et sentimental ».

Il atteignit son maximum d'intensité quand il passa dans les faits et dans les actes. La Révolution française fut un grand mouvement de passion collective : elle eut les caractères distinctifs des crises aiguës d'enthousiasme, dont l'histoire des religions avait seule donné l'exemple dans le passé. Elle développa, chez ceux qui s'y trouvèrent engagés, la foi militante, l'espoir visionnaire, l'élan de sacrifice, l'ardeur de prosélytisme.

Ces forces de sentiment et d'imagination, s'exerçant en France à une époque de haute culture intellectuelle et de grand malaise économique et politique, favorisèrent le développement de nouvelles formes de spéculation, qui devaient avoir de graves conséquences pour l'avenir du pays et de l'Europe entière. Une branche de la philosophie, qui avait été à peu près négligée jusque là, prit alors dans notre pays une importance prépondérante. C'est celle qu'on a appelée depuis la philosophie sociale.

1. Sur Shaftesbury et les Ecossais, v. Leslie Stephen, *English Thonght in the 18th Cent.*, vol. II, ch. 9.

La raison humaine travaillait depuis Bacon à fonder les sciences physiques sur les données de l'observation et de l'induction, et, depuis Descartes, à fonder la métaphysique sur les données de l'intuition et de la déduction. Les philosophes français du XVIIIe siècle osèrent pour la première fois appliquer les efforts de la raison, consciente de sa valeur et dédaigneuse de toute tutelle, à l'étude des problèmes moraux et sociaux. Ils se dégagèrent en politique et en morale des dernières entraves de la théologie. Ils adoptèrent, il est vrai, à l'égard de la vérité révélée des attitudes différentes : les uns furent matérialistes et athées, d'autres admirent l'existence de Dieu réduit au rôle de premier principe, d'autres professèrent la religion naturelle. Mais, tous, ils s'accordèrent à affirmer la réalité du bonheur ici-bas et s'appliquèrent à définir le but où devaient tendre dès cette vie les efforts des hommes. L'idéal se déplaça du ciel vers la terre. Les concepts de perfection et d'absolu prirent une valeur *positive*. Une immense espérance s'empara de l'élite intellectuelle de la nation. A l'idéalisme transcendental, qui était celui des chrétiens, les philosophes substituèrent ce qu'on pourrait appeler « l'idéalisme positif », ensemble de vues, de croyances et de rêves, né de l'inquiétude politique et sociale, de l'individualisme sentimental et des nouvelles certitudes que la raison semblait atteindre.

Tous les philosophes se proposèrent le même but : émanciper l'individu par la suppression des contraintes morales et sociales, préjugés et lois oppressives, superstition et tyrannie, ignorance et misère; mettre l'individu, d'une façon permanente, par l'éducation et par l'établissement du gouvernement et de la société justes, dans les conditions propres à réaliser toute sa destinée. Mais ils différèrent sur l'emploi des moyens. Il y eut deux écoles de philosophes, qui, si elles se rencontrèrent le plus souvent dans les applications, se distinguèrent par l'esprit et par les principes de leur doctrine.

Les uns, disciples directs de Descartes, même lorsqu'ils ne se recommandaient pas de lui, attribuaient à la personne humaine une réalité spirituelle et aux concepts rationnels une valeur absolue. Ils vénéraient dans l'individu l'homme éternel, qui participait de la perfection et avait droit de cité dans l'infini. Ils revendiquaient la liberté politique au nom de la liberté philosophique, l'égalité sociale au nom de l'identité du « moi » chez tous. Ils disaient : les hommes ont des droits naturels, qui correspondent aux principes innés de la raison ; la société a pour fonction la défense de ces droits et doit être fondée sur un contrat. Ils étaient dominés par des idées morales. Ils voulaient restaurer la tradition de l'ascétisme civique, telle que l'avaient établie les moralistes de l'antiquité. Ils se donnaient pour tâche de ramener le monde à la vertu, c'est-à-dire à la simplicité et à l'égalité primitives dans l'abstinence et la pauvreté. Ils vantaient l'état de nature, avant que la civilisation eût corrompu les hommes. Leur idéal était à proprement parler régressif. Mais, opposant le passé heureux au présent mauvais, ils apportaient un réconfort et une promesse, un stimulant des désirs de réforme, un soutien de l'esprit de résistance, un ferment de révolte.

C'est J.-J. Rousseau, qui exposa le plus complètement les principes de cette doctrine et qui en tira les plus retentissantes conséquences. C'est lui l'interprète autorisé de « l'individualisme rationaliste et moraliste ». En lui s'unissaient le génie raisonneur et l'âpre désir de justice, l'habileté dialectique et l'impatience des abus, la vigueur déductive et les rêves égalitaires. Son idéal rationnel et ses aspirations sentimentales trouvaient un commun appui dans les élans mystiques de la religion naturelle. Sa philosophie apportait tout ensemble à la Révolution la logique directrice et la force impulsive. Elle était éminemment et immédiatement révolutionnaire.

L'autre école avait des origines anglaises ; ses adeptes se rattachaient plus particulièrement à Locke et à Man-

deville. Pour eux, l'âme humaine était une simple collection de phénomènes. Les notions rationnelles avaient leur origine dans la sensation. La nature morale ne différait pas essentiellement de la nature matérielle : l'une et l'autre étaient soumises au déterminisme de lois que l'homme peut connaître, mais qu'il ne peut dominer qu'en se conformant à elles. Les phénomènes moraux étaient régis par l'association des idées ; les phénomènes sociaux, par le principe de l'utilité. Cette doctrine, appliquée à la nature, avait rendu possible l'admirable développement des sciences physiques au XVIIIe siècle. Appliquée à l'esprit humain et à la société, elle allait donner naissance à la psychologie expérimentale et à la sociologie, dont le XVIIIe siècle posa les bases, préparant la tâche féconde du siècle suivant.

Les philosophes de cette école au XVIIIe siècle mesurèrent la portée universelle de leur conception : ils entreprirent d'en tirer toutes les conséquences morales et sociales. Ils eurent l'ambition de fonder la *science* de l'action individuelle et collective. Mais leurs connaissances étaient trop restreintes, les recherches biologiques en particulier étaient trop peu avancées, pour qu'ils se fissent une idée juste de la véritable méthode des sciences de la nature. De toutes les découvertes du siècle, celle de Newton les avait le plus vivement frappés. Il leur semblait que le mécanisme rigoureux des révolutions célestes était l'image même du rythme de l'univers. Ils se proposèrent de déterminer le *mécanisme* de l'esprit humain et de la société. De même que Sir Isaac avait déduit l'astronomie du principe de la gravitation, ils déduisirent de quelques propositions simples, qu'ils croyaient justifiées par l'observation, toute la morale et toute la politique. Très éloignés des rationalistes au point de départ, ils les rejoignaient au point d'arrivée. Comme eux ils négligeaient la complexité de la réalité; comme eux ils traçaient le plan théorique d'une réforme des mœurs et des institutions et croyaient à la possibilité d'une transforma-

tion complète de la société par une éducation rationnelle universalisée. Mais au lieu d'invoquer le droit, ils justifiaient la révolution par la science (telle qu'ils l'entendaient). En face de l'individualisme rationaliste, ils fondaient « l'individualisme mécaniste ». Ce fut le système des Encyclopédistes.

Les mécanistes partageaient les espérances de justice prochaine et de bonheur terrestre que l'idéalisme positif faisait luire aux yeux des hommes de ce temps. Ils croyaient au progrès. D'après leur doctrine, il n'y avait pas de limite au développement des rouages moraux et sociaux : l'homme et la société étaient indéfiniment perfectibles. Mais, chez un grand nombre d'entre eux, le caractère précis des principes spéculatifs s'accordait avec une capacité de maîtriser leurs sentiments, que ne possédaient pas en général les partisans de la vertu. Certains mécanistes traçaient le tableau de la société idéale avec un calme de géomètres. On peut mesurer la distance qui séparait les philosophes des deux écoles, en comparant l'éloquence pleine de passion et de révolte de J.-J. Rousseau avec l'enthousiasme grave, la hardiesse réfléchie de Condorcet[1]. Les mécanistes étaient, si on peut dire, médiatement révolutionnaires.

Les philosophes de l'école rationaliste et moraliste firent peu de prosélytes en Angleterre. L'esprit pratique des Anglais. leur attachement à la politique de réformes lentes, qui leur avait assuré une plus large part de liberté qu'à toutes les autres nations de l'Europe, les mettait en garde contre les formules abstraites et les désirs impatients. Price et Priestley leur avaient fait connaître la doctrine de Rousseau, mais en séparant soigneusement l'action de la théorie. Thomas Paine l'avait invoquée pour donner la consécration de la raison aux revendications

1. Sur le caractère de Condorcet et sa philosophie *scientifique*, v. Alengry, *Condorcet*, Paris, 1904, I, p. 333-337 et III, 3.

du petit peuple, dont il s'était fait le champion; il avait intéressé un moment l'opinion libérale; mais maintenant, gagnée par la panique, celle-ci même se retournait contre lui.

Le mécanisme, au contraire, eut prise en Angleterre sur certains esprits. Par ses principes, ce système continuait la tradition de l'empirisme de Locke. Par sa méthode, il relevait de la physique de Newton. Sa morale utilitaire n'abandonnait rien au sentiment. Il se prêtait à l'investigation froide. Il permettait de tracer dans l'avenir la marche du progrès sans faire appel à la révolution.

Le mécanisme eut pour porte-parole en Angleterre le philosophe Godwin, qui exerça pendant un temps une grande influence sur l'élite intellectuelle de la nation et en particulier sur les poètes qui font l'objet de notre étude.

II

William Godwin s'était mis depuis plusieurs années à l'école des Encyclopédistes français, quand la Révolution vint ouvrir au monde un champ immense de possibilités. L'événement semblait montrer que des systèmes purement spéculatifs étaient réalisables; que la pensée pouvait accomplir la libération de l'humanité. Quel encouragement pour les philosophes! Godwin comprit que le moment était venu de donner une forme définitive à la science de la politique. « Il y a peu d'ouvrages littéraires, écrivit-il, d'une utilité plus généralement reconnue que ceux qui traitent d'une façon claire et méthodique des principes des sciences... Il serait étrange qu'un ouvrage de cette nature ne fût pas désirable dans la science de la politique...[1]. » Il se proposa d'écrire un traité, qui fît profiter la politique des progrès accomplis par l'esprit

1. Préface de *Political Justice*, L. 1793.

humain depuis Montesquieu : c'est là l'origine du livre retentissant, qui fut publié en février 1793, sous le titre de *Political Justice*.

Godwin était particulièrement apte à mener à bien l'œuvre qu'il avait entreprise. C'était un homme de logique froide, qui vivait d'une existence retirée et studieuse, à cette époque de violente agitation politique. Il semble que toute vie, en lui, se fût concentrée dans l'intellect. Il était capable de passion, mais d'une passion impersonnelle et abstraite, qui ne s'appliquait qu'aux idées[1]. Il planait trop haut au-dessus de la réalité confuse pour partager les aspirations d'aucune classe déterminée de ses compatriotes, des dissidents ou des réformistes. Il n'adoptait pas le programme de tel ou tel parti ; il légiférait dans l'absolu. C'était un sage, que n'animaient aucune haine, aucun amour mesquins et qui, avec une impassibilité sereine, sacrifiait les préférences, les affections et les joies individuelles aux exigences logiques de la vérité.

On peut réduire sa démonstration à trois points. Qu'est-ce que l'homme dans son essence ? Comment la société et le gouvernement ont-ils déformé l'homme ? Par quels moyens l'homme peut-il être ramené à la vérité et au bonheur ?

Godwin considère l'esprit humain à son origine comme une surface nette, où viennent s'inscrire les sensations. Toutefois, antérieurement à l'expérience, l'esprit possède une faculté souveraine d'organisation, la raison : nous naissons avec la faculté de juger. Mais nous n'avons pas d'instincts. Ce qu'on a pris faussement pour l'instinct, est un acte, réfléchi à l'origine, devenu inconscient par l'habitude. C'est ainsi que l'instinct de conservation n'est que la préférence de l'existence à la non-existence. Nous n'a-

1. Voici comme le jugeait W. Hazlitt : « Son caractère est un bizarre mélange de qualités contraires. C'est un froid formaliste et il est plein d'ardeur et d'enthousiasme d'esprit... ». *Mr Northcote's Conversations*, p. 311 (*W. Hazlitt's Compl. Works*, L., Bell and Sons, 1894).

vons pas davantage d'inclinations ou de sentiments naturels : l'amour maternel lui-même est né primitivement de l'expérience et de raisonnements égoïstes. La raison au contraire est innée et égale chez tous les hommes. Il est de son essence de voir la vérité dès qu'elle lui est montrée, comme il est de l'essence du rasoir de couper, dès qu'il est en contact avec une substance pénétrable à l'acier. Dans la pureté primitive de l'esprit, tous les actes sont volontaires, c'est-à-dire précédés d'une délibération, au cours de laquelle la raison, en vertu de son essence, incline *nécessairement* vers le vrai.

Si par un concours de circonstances défavorables (dont nous verrons tout à l'heure la genèse) les instincts, les passions, les préjugés, c'est-à-dire les habitudes, viennent jeter le trouble dans ce déterminisme bienfaisant, il suffira d'opposer des mobiles vrais aux mobiles faux, pour que la raison suive immédiatement les premiers. Quand le mécanisme interne est dérangé par des causes externes, le remède est d'écarter les facteurs malfaisants et de mettre la raison face à face avec la vérité. « Nous n'avons plus le droit de considérer l'homme comme divisé entre deux principes indépendants (les inclinations et la raison), ou d'imaginer que les inclinations sont inaccessibles à la raison. La faculté pensante est uniforme et simple. En conséquence, nous sommes autorisés à affirmer qu'elle est éminemment capable d'éducation et de persuasion, et qu'elle est susceptible de progrès illimité. Il n'y a pas de conduite raisonnable en soi qu'on ne puisse montrer telle en réfutant l'erreur et en dissipant l'incertitude. Il n'y a a pas de conduite capable de paraître raisonnable après démonstration, dont on ne puisse tôt ou tard rendre les preuves frappantes, irrésistibles et toujours présentes à la mémoire. Enfin il n'y a pas de conduite, dont les preuves ainsi communiquées sont ainsi conclusives, qui ne soit infailliblement et uniformément acceptée[1] ». Dans l'état

1. *Political Justice*. I, ch. 5.

de perfection idéale, le devoir de l'homme envers lui-même est de ne jamais commettre un acte irréfléchi ; son devoir envers autrui est de répandre la vérité.

Malheureusement l'esprit humain est singulièrement déchu de cet état idéal, et cela par la faute de la société et du gouvernement. L'égalité primitive de tous les hommes devant la raison a été détruite par l'ingérence de la force. Quel est le spectacle qu'offrent les nations modernes? Elles subissent l'oppression matérielle du despotisme et l'oppression spirituelle de la superstition. Les rivalités des despotes et des prêtres entraînent le fléau de la guerre. Les moyens de subsistance matérielle ont été accaparés par quelques-uns : la propriété s'est établie, source du vol, de l'assassinat, de la prostitution et de tous les crimes. Les riches, non contents de détourner à leur profit la part légitime de bien-être qui revenait aux pauvres, aggravent leur crime en étalant leur luxe et en paradant leur orgueil. La forme du gouvernement, les institutions, les mœurs, les préjugés, tout concourt à perpétuer un état de choses qui est cause d'erreur et de souffrance.

L'humanité ne recouvrera la liberté, l'égalité, le bien-être, la paix, l'innocence, tout ce qui fait la vie bonne, qu'en reconstruisant l'avenir de toutes pièces sur les ruines du passé. C'est à cette tâche que s'applique Godwin. Il établit d'abord les principes de la morale, parce que c'est d'elle que dépend la politique, — ou plutôt, une morale bien faite dispense de politique.

Godwin, avant Bentham, prend comme point de départ de tout son système de morale le principe d'utilité. Le ressort de l'activité individuelle est la recherche du bonheur. Mais l'homme étant un être sociable, qui n'atteint son plein épanouissement que dans la société de ses semblables et par leur coopération, l'objet ultime de la morale est le plus grand bonheur du plus grand nombre. C'est là le principe de vérité qui doit servir de guide à la raison ; c'est là le mobile qui doit mettre en branle le mé-

canisme de la volonté. Tous nos actes étant réfléchis, nous nous déterminerons pour la conduite dont les conséquences, soigneusement prévues et calculées, seront capables de produire la plus grande somme de bonheur général.

Il ne suffit pas, pour le libre jeu de cette arithmétique morale, que l'oppression sociale abolie affranchisse la raison des entraves extérieures. Il faudra aussi que la raison se débarrasse des entraves intérieures: des sentiments et des notions morales, qui sont des causes puissantes d'action irréfléchie. La raison ne souffrira pas que les affections de famille, l'amitié, la foi religieuse, ni ce qu'on est convenu d'appeler honneur, devoir et vertu, viennent fausser le calcul des conséquences des actes. L'affection doit être justifiée par la raison. Godwin prend l'exemple suivant : si mon père était valet de Fénelon, et que le maître et le serviteur se trouvassent dans un incendie, je sacrifierais mon père pour sauver Fénelon, parce que la vie de Fénelon est plus précieuse à la collectivité. Il n'hésite pas à déclarer contraires à la moralité le respect des serments, l'observation des promesses, les obligations de la gratitude, qui engagent d'avance notre conduite dans un certain sens, avant la délibération.

Qu'on n'objecte pas que le calcul des conséquences est toujours difficile, souvent impossible, que notre prévision ne va pas loin, qu'il est absurde de supposer une délibération pour toutes nos déterminations. Quand la raison sera enfin libre et aiguisée par l'exercice, ce ne sera plus la faculté lente et obtuse que nous connaissons : elle ira droit à la vérité. Godwin prétend d'ailleurs ne pas exclure le sentiment de son système. Il prête aux hommes de l'Age futur une passion à froid, comme celle dont il était capable lui-même : ils entretiendront dans leur cœur la philanthropie et ne seront vraiment des sages, que lorsque, par la pratique de la raison, ils auront supplanté l'amour de soi par l'amour de tous les hommes.

Tant qu'il ne s'agit que de réviser ses notions et de rai-

sonner ses sentiments, en d'autres termes de se réformer soi-même, la philosophie suffit. Elle doit suffire encore quand il s'agit de réformer les institutions sociales et politiques. Godwin admire la Révolution française, parce que c'est la première et sublime tentative de réaliser l'absolu. Il croit à son succès, parce que la vérité qu'elle porte dans ses flancs dissipera les nuées d'orage devant son rayonnement. Mais le point de départ de la Révolution est mauvais. Il faut s'inspirer de son ardeur : non pas imiter ses moyens. Godwin se déclare hautement adversaire de la force brutale. La violence a toujours été la ressource des pires tyrannies ; c'est par elle que l'humanité a été arrachée à son bonheur primitif. De plus, d'après la doctrine de la raison et de la nécessité, il n'y a qu'une solution qui puisse prévaloir, c'est celle qui consiste à faire accepter la vérité par persuasion. Que ceux qui possèdent la vérité la propagent avec douceur et une patiente insistance ; la vérité ne peut manquer de faire son chemin. Quand elle illuminera l'esprit de tous les hommes, comme elle rayonne sur l'âme du philosophe, les iniquités politiques et sociales disparaîtront d'elles-mêmes.

Dans la société future, l'institution du mariage sera supprimée, parce qu'elle impose une contrainte à la liberté de la raison et la détourne de la libre contemplation du bien. Les tribunaux, les prisons et les potences n'existeront plus, parce que les criminels ne sont que des ignorants ou des égarés, qu'il faut ramener à la raison par l'exhortation. La propriété, source de toutes les inégalités sociales, sera abolie. La misère, disparaissant avec le luxe, n'asservira plus le pauvre et n'arrêtera plus chez lui le progrès de l'intellect souverain. Avec l'égale répartition des biens et un système approprié d'éducation, s'établira l'égalité des facultés intellectuelles, qui sont elles-mêmes les conditions de la vertu privée et de la prospérité publique.

Des êtres raisonnables, s'étant fait du désintéressement la loi de leur conduite, n'ont pas besoin d'être gouvernés.

Godwin ne prévoit un gouvernement, dans la république future, que pour assurer la société contre les défaillances possibles de la raison individuelle, qui d'ailleurs iront en décroissant, et comme mesure de transition, pour veiller à la défense nationale, jusqu'à ce que l'univers s'unisse en une seule patrie. Le gouvernement n'est tout au plus qu'un mal nécessaire. « Les individus sont tout; la société, abstraite des individus qui la composent, n'est rien[1] ». La doctrine politique de Godwin est l'anarchie. « La condition véritablement saine pour l'esprit est l'absence d'entraves et la faculté de dilater toutes ses fibres selon les impressions indépendantes et individuelles de la vérité... Nous ne pouvons avancer dans le voyage vers le bonheur que si nous sommes entièrement libres sur le courant qui nous y porte : l'ancre, que nous considérions au début comme l'instrument de notre salut, nous semblera à la fin être le moyen de retarder notre progrès[2] ». Donc, pas de contrat, comme l'imaginait Rousseau; pas d'assemblée souveraine, dont la majorité exerce sur la minorité une véritable tyrannie; mais, pour tout rouage, une assemblée amiable des citoyens, qui ne fera pas de lois, n'imposera pas d'ordres, mais émettra des *invitations*. Si ces invitations sont conformes à la vérité, elles entraîneront l'obéissance fatale des citoyens.

Godwin a soin de préciser qu'il ne spécule pas dans l'abstrait. Son traité scientifique apporte des formules immédiatement efficaces. Il prévoit qu'il ne s'en faut plus que de quelques années, pour que le monde connaisse le bonheur, et c'est la Révolution française qui lui fait concevoir cet espoir. Il dit à ceux qui pourraient entretenir des doutes : « Attendez encore un peu et vos doutes seront résolus de la façon que les plus chauds défenseurs du progrès et du bonheur humain le désirent. Si le système de l'indépendance et de l'égalité est la vérité, il fera de

1. *Political Justice*, V, 20.
2. Id., V, 23.

jour en jour des conversions plus nombreuses. Plus on le discute, plus on le comprend, et plus on apprécie sa valeur. S'il est encore douteux de quel côté est la vérité, un très petit nombre d'années, peut-être moins encore, mettront cette question au-dessus de toute controverse. La grande cause de l'humanité, qui se plaide maintenant à la face de l'univers n'a que deux sortes d'ennemis : les partisans du passé et les impatients qui penchent à interrompre violemment les progrès calmes, incessants, rapides et pleins de promesses de la pensée et de la réflexion [1]. »

A l'idée de la proche réalisation de ses espérances, la pensée géométrique de Godwin s'échauffe d'une étrange passion, qui, sur le fond terne de la démonstration logique, projette la vision de la future béatitude terrestre. Sans se départir de sa méthode rigide, dans le même style impassible, il exprime une utopie stupéfiante. Libre d'oppression et d'injustice, assuré des nécessités matérielles, mis à même de développer dans toute leur plénitude ses facultés intellectuelles, l'homme ne se tranformera pas moins au physique qu'au moral. Il jouira d'une allégresse constante, source d'éternelle jeunesse ; l'influence du moral sur le physique, développée au delà de ce que nous pouvons concevoir, deviendra assez puissante pour que la seule volonté entretienne dans le corps une vigueur inépuisable ; la science devenue parfaite éloignera toute cause de maladie, et rien ne s'opposera à ce que la vie humaine soit indéfiniment prolongée. Godwin ne se retient de prononcer le mot « immortalité », que parce que : « éternité et immortalité sont des expressions auxquelles il est impossible d'attacher aucune idée distincte » [2].

1. *Pol. Just.*, IV, 1.

2. Id., VIII, 9. A la même époque, Condorcet se rencontrait presque mot pour mot avec Godwin. Dans la conclusion de l'*Esquisse des progrès de l'esprit humain*, Condorcet a aussi le mot « immortalité » sur les lèvres. Il se contente de dire, « accroissement de la vie tendant à une étendue illimitée, sans pouvoir l'atteindre ».

Le livre de Godwin était un étrange assemblage d'erreur et de vérité, d'ignorance de la nature humaine et de divination de l'avenir, d'aveuglement et de généreux enthousiasme. Il agitait toutes les grandes idées qui, comme des souffles de printemps, devaient faire mûrir la moisson de justice future ; mais, comme si pour lui le temps n'était pas, il franchissait en pensée les stades intermédiaires et ne s'arrêtait qu'aux limites mêmes de la perfection concevable. Il effrayait le commun des hommes par son audace à déraciner les sentiments que les âmes douces avaient de tout temps conspiré à défendre. Il enthousiasmait les ardents et les jeunes qui, dans l'impatience des imperfections humaines se tournaient vers un idéal de vertu parfaite, et à qui il semblait, dans l'exaltation de leurs sympathies révolutionnaires, que l'impossible n'existait plus. S'il péchait, c'était par trop de confiance dans les facultés de raison et de bonté. S'il sacrifiait les affections particulières, c'était pour fonder l'amour de l'humanité. Le sage abandonnait parents et amis, sacrifiait intérêts, fortune et honneurs, et bravait tous les dangers [1], pour se vouer au salut du prochain. La félicité à laquelle il menait ses semblables était proche et les moyens qu'il proposait pour l'atteindre avaient l'infaillibilité du déterminisme universel.

La *Justice Politique* s'adressait aux penseurs et aux gens cultivés. L'ouvrage était trop aride pour être à la portée de la masse des lecteurs. D'ailleurs Godwin, par défiance de la brutalité de la multitude et conformément à son principe de n'agir que par la force de la vérité, avait

1. Godwin écrit dans sa *Préface* : « Quelle que soit l'attitude de ses compatriotes, la tranquillité de l'auteur n'en sera pas ébranlée. Le devoir qu'il considère comme le plus impérieux est d'aider au progrès de la vérité ; et, s'il souffre en quoi que ce soit dans l'accomplissement de ce devoir, de toutes les vicissitudes qui peuvent l'atteindre, il n'y en a certes pas qui puissent lui apporter avec elles une plus douce consolation. » Ce n'était pas forfanterie, mais réel courage, à la veille du jour où les révolutionnaires écossais allaient être déportés, et les révolutionnaires anglais impliqués dans un procès de haute trahison, où il y allait de leur tête.

fixé le prix du livre à trois guinées. Le gouvernement même le jugea inoffensif, en raison de son caractère et de son prix élevé, et s'abstint de le poursuivre. L'influence de Godwin fut restreinte, mais elle s'exerça avec intensité sur un petit groupe de jeunes idéalistes et d'étudiants des Universités, qui se passionnaient pour les problèmes spéculatifs et pour la cause de l'humanité. Si elle ne laissa pas de traces immédiates dans l'histoire politique, elle en marqua de distinctes dans quelques esprits et se fit sentir dans les œuvres juvéniles de poètes qui allaient bientôt prendre la tête de leur génération. « Mr Godwin, écrit W. Hazlitt, entraîna à sa suite les esprits les plus ardents et les plus hardis de son temps... De jeunes étudiants pleins d'avenir, versés dans les humanités, bardés de dialectique, armés de pied en cap contre l'ennemi, cultivés, polis, riches, abandonnèrent l'Université et l'espoir de la moire épiscopale, rompant les entraves de l'orgueil aristocratique et secouant la poussière de la théologie d'école, pour se jeter aux pieds de ce nouveau Gamaliel et apprendre de lui la sagesse... De jeunes légistes, à l'esprit vif, curieux et critique (pris, pour une fois, d'un délire d'enthousiasme), se détournèrent pendant un temps des sentiers de la loi et des places, qu'ils trouvaient étroits, tortueux et déplaisants, et marchèrent dans la lumière large et pure de la raison... De jeunes médecins sacrifièrent une chaire et le succès dans leur profession, faisant peu de cas de la santé du corps, et ne pensant qu'à la rénovation de la société et au progrès de l'esprit[1]. » Quand on a fait la part de l'exagération due aux sentiments exaltés et à l'intempérance verbale de l'auteur, il reste un fait vrai et frappant. Godwin fut un moment l'oracle de la vérité, auprès d'un groupe dévoué de disciples[2].

1. *Spirit of the Age*, W. Godwin, p. 25-26.

2. On le consultait dans les cas difficiles, où l'action engageait les principes. Charles Lamb raconte comment Austin, qui était disciple de Godwin, mais qui n'avait pas ouvertement rompu avec le siècle, se trouva aux prises avec un terrible cas de conscience, le jour où on lui offrit un

III

Jusqu'aux environs de 1795, Wordsworth avait prêté peu d'attention à la philosophie. Il connaissait superficiellement, depuis son séjour en France, les principes généraux de la plus populaire des deux doctrines individualistes, de celle qui s'accordait le mieux avec les passions révolutionnaires. Il avait retenu les formules rationalistes qui revenaient sans cesse dans les conversations de Beaupuy, qui volaient sur les lèvres de tous les Français, que les orateurs commentaient du haut de la tribune, que les généraux proclamaient à leurs troupes et aux peuples libérés, que les événements confirmaient, tant qu'ils suivirent une marche ascendante. Cela suffisait à Wordsworth pour rattacher à ses origines le mouvement révolutionnaire et en comprendre la portée universelle, pour nourrir ses sympathies françaises et son enthousiasme humanitaire. La raison ne jouait qu'un rôle effacé dans sa pensée : elle justifiait et élargissait les aspirations du cœur et se prêtait complaisamment à cette harmonie morale qu'il a célébrée avec effusion. Mais les théories n'avaient pas pris dans son esprit un point d'appui central et ferme; elles étaient liées au sort de la Révolution ; elles « n'étaient pas à l'épreuve des vicissitudes journalières, elles n'étaient

bénéfice. Il résolut de demander conseil à Godwin. « Godwin dit non; et Austin refusa le bénéfice. » Lettre à Coleridge, 5 juillet 1796.

Ceux qui n'adoptaient pas la doctrine ne pouvaient s'en désintéresser. Henry Crabb Robinson, âgé de vingt et un ans, qui pour son compte « avait beaucoup réfléchi, ou du moins beaucoup causé sur la philosophie de Godwin », assista à Londres, en 1796, à la séance d'un club où quarante-quatre hommes et quarante-deux femmes prirent part à une discussion sur ce sujet : « Les affections particulières sont-elles incompatibles avec la bienveillance générale. » *H. C. Robinson's Diary*, L. 1872, p. 21.

qu'à la porte du sanctuaire, non pas en sécurité à l'intérieur »[1].

Quand il lui fut devenu impossible de conserver sa confiance en la Révolution française, il chercha refuge dans une philosophie qui fondât l'espoir du progrès sur les bases d'un système rigoureux, qui éclairât par les mêmes prémisses l'ordre naturel et l'ordre moral et social, et qui, délivrant la Révolution de l'asservissement aux contingences, en assurât le triomphe dans l'absolu. « Laissez là vos livres de chimie, dit-il à un étudiant de ses amis, et lisez Godwin sur la nécessité[2]. »

Nulle part Wordsworth ne se recommande de Godwin comme son maître, mais il n'est pas douteux qu'à cette époque il ait subi l'influence tyrannique des idées développées dans *Political Justice*. Il fréquentait à Londres le ministre dissident Fawcett[3], ami de Godwin, à qui celui-ci reconnaît avoir emprunté sa doctrine sur les affections domestiques[4]. Plus tard Coleridge rappelait à son ami Thomas Poole la peine qu'il avait eue à détacher du godwinisme Wordsworth, « qui était nécessitaire jusqu'à l'extravagance »[5]. L'exposé que fait Wordsworth dans le *Prelude* de la philosophie à laquelle il donna alors sa foi, n'est autre qu'une transcription des données fondamentales de *Political Justice*.

Les « défenseurs bruyants » des institutions du passé, comme il appelle les partisans du roi et de l'Eglise, « en se déshonorant eux-mêmes », avaient jeté le discrédit « sur la coutume, la loi écrite et les sentiments moraux qui en étaient comme le soutien ou l'émanation. On avait déchiré le voile ; pourquoi essayer de se faire illusion ? Il fallait le reconnaître. Celui-là était à plaindre qui avait

1. *Prelude*, XI, 90-2.
2. Cité par Hazlitt, *Spirit of the Age*, *William Godwin*, p. 24.
3. v. Legouis, p. 270-1.
4. v. Kegan Paul, *W. Godwin and his Friends*, L. 1876, I, p. 17.
5. Coleridge à Th. Poole, 15 janv. 1804, *Letters of S. T. Coleridge*, ed. by E. H. Coleridge, Boston, 1895, p. 454.

des yeux pour ne pas voir, ou qui, ayant vu, avait oublié »[1]. Pour les esprits attachés à la liberté et à la justice, c'était la ruine des opinions anciennes et c'était la voie ouverte aux opinions nouvelles, comme celle de Godwin, qui allaient à l'avenir sur les débris du passé. N'était-elle pas séduisante, au milieu des bouleversements présents, en Angleterre et en France, cette doctrine, qui affranchissait l'homme des erreurs séculaires et des servitudes de la sensibilité, et exaltait la raison, libre désormais de diriger les actes par le calcul infaillible des conséquences ? « Quel délice, quelle joie radieuse, instruit par soi-même, régi par soi-même, de percer à jour toutes les faiblesses de ce monde et, secouant résolument les infirmités de la nature, du temps et du lieu, d'élever la liberté sociale sur la liberté personnelle, qui, supérieure à toutes les contraintes aveugles des lois générales, adopte magistralement un seul guide, la lumière des circonstances projetée sur l'intellect indépendant ![2] » L'espérance était enlevée au domaine de la sensibilité et fixée à jamais dans un élément plus pur. Quel rêve pour l'imagination des jeunes, qui penchent volontiers vers les doctrines extrêmes, et surtout peut-être vers celles qui font de la raison toute nue l'objet de leur ferveur !

Ainsi, réduit à retirer son estime et sa confiance à la France révolutionnaire, Wordsworth s'attacha à une doctrine qui, reculant dans l'avenir l'issue de la Révolution, par contre la présentait plus brillante et la prouvait inévitable. Au moment où la réalité concrète se dérobait, il trouvait à son enthousiasme un nouvel aliment dans l'abstrait.

Il est difficile de préciser à quel moment Wordsworth devint godwinien. Nous avons vu les théories rationnelles prendre graduellement de l'importance à ses yeux, à son retour en Angleterre. Il n'y eut sans doute pas de brusque

1. *Prel.*, XI, 259-270.
2. *Prel.*, 235-244.

passage de l'enthousiasme concret à l'enthousiasme abstrait : la substitution se fit peu à peu à mesure que les événements prenaient une couleur plus sombre. Il vint un moment, après une lente préparation, où il eut conscience qu'il s'était produit en lui un changement. Ce ne fut pas pendant la Terreur, puisqu'elle ne le fit pas désespérer de la Révolution. Ce ne fut pas immédiatement après la chute de Robespierre, puisqu'il eut alors un regain d'espérance. Ce fut sans doute au cours de l'année 1795, quand il apparut que la nation française, lasse d'héroïsme, glissait sur la pente de la sensualité, de l'ambition conquérante et du despotisme militaire.

Il y avait déjà un an que le système de Godwin exerçait une influence décisive sur deux jeunes gens, étudiants et poètes, qui n'avaient pas, comme Wordsworth, traversé une phase d'attachement à la Révolution concrète, mais qui s'étaient dès l'abord abandonnés à l'enthousiasme abstrait, né de l'espoir d'un avenir meilleur pour l'humanité. Avant d'étudier l'influence particulière que Godwin exerça sur Coleridge et sur Southey, il est nécessaire d'exposer brièvement comment leur tempérament, leur éducation et les circonstances les avaient préparés à subir son ascendant.

IV

Coleridge était doué d'une sensibilité vive, qui, par un concours particulier de circonstances, fut détournée des objets réels et des individus et s'exerça sur des choses et des êtres de rêve. Enfant, il n'avait pas de camarades, ne jouait pas. Il passait de longues heures à lire avidement des contes et des récits merveilleux. Il vivait dans le monde imaginaire de ses lectures. Le surnaturel, pour lui, prolongeait le réel, sans ligne de démar-

cation. Ses livres d'histoires participaient du caractère mystérieux de leur contenu. Il aimait prendre l'exemplaire des *Mille et une Nuits*, lorsque le soleil, tombant par la fenêtre sur la tranche dorée, semblait le baigner des rayons de l'au-delà. Indolent en toute circonstance, il ne déployait d'activité que pour vivre les imaginations qu'il avait puisées dans les contes. Au sortir d'une lecture, il quittait précipitamment la maison et allait accomplir sur les hautes herbes du voisinage les exploits de Jack, le tueur de géants, ou des sept Champions de la chrétienté. Les êtres imaginaires, à ses yeux, prenaient place parmi les personnes réelles, au même plan. Un jour qu'il souffrait d'une maladie contagieuse et qu'une voisine avait refusé de venir le voir : « Les quatre anges, dit-il, qui veillent à mon chevet, n'ont pas peur de la contagion. » Aussi loin qu'il pouvait remonter dans ses souvenirs, il s'était toujours senti à l'aise parmi les notions supra-sensibles [1].

Ni la tendre affection de sa mère, ni le charme du paisible paysage d'Ottery, auquel il n'était pas insensible, ne suffirent à lui faire prendre un point d'appui solide dans le réel.

A dix ans, après la mort de son père, il fut arraché au milieu reposant où de douces influences apaisaient dans une certaine mesure sa sensibilité, pour être transporté entre les hauts murs d'un collège d'orphelins, au cœur de Londres. Dans les brouillards de la grande ville, sous les sombres cloîtres de Christ's Hospital, il resta sept ans, sans revoir les visages chers, ni le village natal. Il souffrit d'être privé d'affection. Les jours de sortie, sans foyer

1. Nous connaissons l'enfance de Coleridge surtout par Coleridge lui-même (par quatre lettres autobiographiques à Thomas Poole (1797), par le récit oral qu'il fit à Gillman (Gillman's *Life of Coleridge*), par divers passages de *Biographia Literaria*). A supposer qu'il donne à certains faits une importance exagérée, nous apprenons du moins par lui ceux auxquels il attachait le plus d'importance et dans lesquels il voyait lui-même les étapes de son développement moral.

où diriger ses pas, il errait seul, l'estomac vide, trop heureux de rentrer le soir à l'école pour se mettre un morceau de pain sous la dent[1]. Il souffrit d'être privé de la campagne, qui, absente, prenait soudain un nouvel attrait. Il se glissait les soirs d'été sur le toit du dortoir et goûtait le plaisir mélancolique et inquiet de contempler les seuls beaux objets, qui ne lui fussent pas refusés, le ciel et les étoiles[2]. Affaibli par l'insuffisance de nourriture, maltraité par les *monitors* et les *markers*[3], dans un état fiévreux continuel[4], il ne songeait qu'à s'arracher par l'imagination à la conscience des souffrances présentes. Il fermait les yeux et évoquait l'image des arbres, des prairies et du ruisseau de son village[5]; ou bien, il s'accroupissait dans un coin au soleil et lisait, lisait sans relâche[6].

Plus que jamais son imagination maladive avait le don de réaliser les fantômes qu'elle créait. Un jour de sortie, dans les rues encombrées de Londres, gesticulant dans un rêve éveillé, il heurta violemment un passant. L'inconnu était un lettré, qui accepta sans se fâcher l'excuse que lui donna l'enfant : il s'imaginait être Léandre fendant les flots, pour aller rejoindre Héro. Il avait des hallucinations. Il voyait parfois voltiger entre les barres de la grille du feu la figure de « l'étranger », tante, sœur ou citadin, qui symbolisait pour lui les idées de foyer, de tendre affection et de liberté. Attribuant à ces visions un sens prophétique, le lendemain son attention était absente

1. Pour les années de Christ's Hospital, le récit de Coleridge est complété par deux articles de Charles Lamb, *Recollections of Christ's Hospital* et *Christ's Hospital 35 years ago*, dans *Essays of Elia*. Tantôt Coleridge y est décrit à mots couverts, tantôt son propre nom est cité.

2. Wordsworth, *Prel.*, VI, 265-270.

3. Grands élèves, investis d'autorité sur les petits, qui ne se privaient ni de fustiger leurs subordonnés, ni de les faire souffrir du froid ou de la faim. *Ch.'s Hosp. 35 years ago*.

4. *Autobiographical Note* (1832), citée par E.-H. Coleridge, *Letters*, p. 20, note.

5. Words., *Prel.*, VI, 270-273, et Coleridge, *Frost at Midnight*.

6. *Autobiographical Note*, 1832.

de la classe et il tressaillait, quand la porte s'ouvrait, croyant voir apparaître l'étranger [1].

A l'âge de quinze ans, une faculté qui était restée latente jusque-là chez Coleridge, révéla sa puissance : c'était la faculté d'analyse et de logique, qui allait désormais former dans son esprit une étrange alliance avec l'imagination visionnaire. La métaphysique remplaça les contes merveilleux. Contre le découragement et la tristesse, il chercha dès lors un refuge dans l'étude des systèmes spéculatifs qu'il s'assimilait avec une facilité précoce. A cette époque d'abondante production philosophique et théologique, où les notions anciennes étaient révisées ou établies sur de nouvelles bases, il y avait ample nourriture pour un esprit curieux. Coleridge dévora les ouvrages philosophiques d'une bibibliothèque circulante à laquelle il lui fut donné de puiser. Rien d'autre ne lui plaisait plus. L'histoire et les faits particuliers perdirent tout attrait pour lui. Même la poésie, pour laquelle il avait du talent, ayant réussi dans les compositions de collège mieux qu'on n'aurait pu l'attendre de son âge, lui devint insipide [2]. Il alla droit au cœur même de la philosophie, à la question de la nature de la volonté, où il sentait que se con-

1. « Que de fois, dans les premiers temps de ma vie d'écolier, avec un désir superstitieux, fervent, prophétique, j'ai regardé fixement la grille du foyer, pour voir apparaître l'*étranger!* Et souvent aussi, les paupières ouvertes, j'avais déjà rêvé de mon doux village natal, du vieux clocher, dont les cloches, seule musique du pauvre, sonnaient du matin au soir, les jours de fête, en été ; musique si douce qu'elle me remuait et me hantait et me causait une joie étrange, sonnant à mes oreilles, comme les sons articulés des choses à venir ! Ainsi je me perdais en contemplation et mes rêves berceurs m'endormaient, et le sommeil prolongeait mes rêves !

« Et ainsi je musais tout le lendemain matin, intimidé par le visage sévère de notre maître, les yeux fixés sur mon livre flottant, avec une attention feinte ; — à moins que la porte ne s'entrouvrît. J'y jetais un regard furtif et mon cœur bondissait, dans l'espérance de voir le visage de l'*étranger*, citadin ou tante, ou sœur bien-aimée, qui avait partagé mes jeux quand tous deux nous portions les mêmes vêtements. »

Frost at Midnight, 24-43, texte de 1798.

2. *Biographia Literaria*, ch. I, p. 7.

centrait tout l'effort de l'intellect humain pour se comprendre lui-même. Il s'intéressait avec passion aux tentatives des théologiens pour concilier le prescience divine et la liberté humaine. Rien ne l'enchantait davantage, les jours de sortie, que d'aborder les passants de mine grave, à l'habit ecclésiastique, pour entrer avec eux dans d'abstruses dissertations [1]. Un moment, il se convertit au déïsme mécaniste après avoir lu le *Dictionnaire Philosophique* [2] de Voltaire, et reçut de son professeur Boyer une des plus vertes corrections qu'ait données ce pédagogue, prodigue de la férule. Les spéculations mécanistes et les controverses théologiques satisfirent un instant sa curiosité intellectuelle et lui firent oublier la dure réalité.

Mais il connut une profonde joie de l'esprit, analogue à l'exaltation d'imagination que lui avaient communiquée les contes merveilleux, le jour où il mit la main sur les traductions des néoplatoniciens par Thomas Taylor [3]. Ce fut la révélation d'une philosophie à laquelle il aspirait de toute son âme mystique, sans pouvoir en donner la formule. Avec quelle ardeur il accueillit cette conception du surnaturel pénétrant de toute part le réel ! Avec quelle joie il apprit les douceurs de l'extase! Il allait, déclamant à ses camarades étonnés les merveilles qu'il venait de découvrir. Charles Lamb en a fixé le vivant souvenir. « Reviens à ma mémoire tel que tu étais au printemps de l'espérance, quand l'avenir se dressait devant toi comme une colonne de feu... Samuel Taylor Coleridge, logicien, métaphysicien, barde ! Combien de fois j'ai vu le visiteur qui, par hasard, traversait nos cloîtres, s'arrêter ravi (pesant la disproportion entre les paroles et les vêtements du jeune prodige), à l'entendre révéler, avec des intonations profondes et douces, les mystères de Jamblique et de Plotin (car même alors pareille nourriture n'était pas

1. *Biographia Literaria*, p 7.
2. *Gillman's Life*, p. 23.
3. *Plotinus, Concerning the Beautiful* (Ennead, I, 6), 1787. *A History of the Restoration of the Platonic Theology by the Later Platonists*, 1788-9.

trop substantielle pour ton âge)... tandis que les vieux murs des Frères Gris résonnaient des accents de l'enfant inspiré »[1].

Pendant les dernières années de Christ's Hospital, l'horizon s'éclaircit. La distinction d'esprit de Coleridge lui valut d'entrer, en 1788, dans les rangs des *grecians*, c'est-à-dire des élèves d'élite qui étaient spécialement préparés pour l'Université. Il échappa à la tyrannie des *monitors*. Un de ses camarades, du nom d'Evans, le présenta à sa famille qui habitait Londres. L'accueil de ce foyer adoucit pour Coleridge la souffrance de l'isolement. La bonté de Mrs Evans lui rendit moins pénible l'éloignement de sa mère et, surtout peut-être, la société des Misses Evans jeta dans sa triste existence solitaire un rayon de grâce et d'affection féminines. Son camarade Allen et lui, ils goûtèrent « des heures de Paradis, à escorter les Misses Evans de l'atelier de modiste où elles travaillaient alors, jusque chez elles, le samedi soir... Ils leur apportaient, les matins d'été, le butin des jardins à six milles à la ronde, enveloppé d'un sonnet de vers tendres »[2]. Ils jouaient à l'amour — sans attachement profond, — car Coleridge ne distinguait pas encore de ses sœurs Mary, dont il deviendra plus tard amoureux passionné et qui exercera indirectement une grande influence sur la direction de sa jeunesse. A cette date, cette amourette eut pour conséquence de dissiper l'humeur sombre du jeune homme, de stimuler les qualités d'enjouement, qui furent siennes aux rares instants heureux de sa vie, et de lui faire prendre pied dans la réalité.

Un an plus tard, il était définitivement sauvé, pour un temps, de l'abus de la métaphysique, par l'enthousiasme qu'éveillait en lui la publication des *Sonnets* de Bowles (1789). Il fut profondément ému par cette poésie pleine d'épanchements subjectifs, assez sincère pour être tou-

1. *Ch.'s Hosp. 35 years ago.*
2. Lettres de Coleridge à Allsop, 1832.

chante, et assez ornée pour ne pas choquer ses habitudes littéraires. Au milieu des productions abstraites, froides et artificielles de l'école classique, ce petit volume de vers semblait le chef-d'œuvre d'un art nouveau. Coleridge fut ramené à la poésie. Mis en goût par Bowles, il lut les poètes qui, à la fin du dix-huitième siècle, exprimèrent les aspirations de l'imagination et de la sensibilité, contraintes jusque-là. Il imita ces modèles. Dans une série de pièces courtes, qui prouvent d'ailleurs plus de facilité que d'originalité, il exprima les sentiments et les idées caractéristiques de cette époque de renaissance poétique.

Il n'est pas jusqu'à la dureté de son maître Boyer, qui n'ait exercé à ce moment une heureuse influence sur l'esprit de Coleridge. Elle le défendit, par une contrainte salutaire, contre les lâchetés de la volonté et de la conscience, où il fut trop enclin à tomber dans la suite, qui frappèrent son génie poétique de stérilité précoce et sa belle intelligence d'incapacité. C'est à cette époque qu'il pensait, quand, repentant, il rappelait le souvenir du rigide humaniste, « dont les sévérités nourrissaient souvent les rêves par lesquels l'imagination aveugle cherche à interpréter les sensations pénibles d'un sommeil agité, mais ne diminuaient, ni n'obscurcissaient le sentiment de profonde obligation morale et intellectuelle qu'il lui devait » [1].

Pour toutes ces raisons, les dernières années de Christ's Hospital, de seize à dix-neuf ans, furent une période de joie paisible, dans le cours sombre et orageux de sa vie. La Révolution française avait éclaté, quand il avait dix-sept ans, mais n'avait pas fait sur son esprit d'impression profonde. A une époque où il composait beaucoup, elle ne lui inspira qu'une *Ode* déclamatoire et convenue, sur la Bastille et la Liberté [2].

1. *Biog. Lit.*, I, p. 5.

2. Nous ne pouvons pas croire, avec M. Brandl (*Brandl's Life of Coleridge*, English Translation, L. 1887), que ce fut pour Coleridge une époque d'enthousiasme révolutionnaire (p. 29) et de révolte contre la discipline de l'école (p. 23 et 27). Tout jeune Anglais, doué d'aptitudes littéraires, aurait

Pendant les premières années de séjour à l'Université de Cambridge, la forte impulsion imprimée par Boyer continua à produire ses heureux effets. Coleridge, qui était entré à Jesus College bon helléniste, remporta la première année la médaille pour l'ode grecque et fut un des quatre qui eurent le droit de concourir pour la *Craven Scholarship* — sans toutefois réussir à obtenir la bourse.

Les mœurs relâchées de l'Université ne lui inspirèrent que du dégoût. Il fit, en distiques dont Boyer eût approuvé la correction, le portrait de l'hédoniste, et flétrit la débauche [1]. Il traça, dans le même mètre classique, le tableau de sa propre conception du bonheur, tout empreint de souvenirs antiques, de modestie, de simplicité, de dédain des richesses et de l'ambition [2]. Les habitudes de contrainte prises à Christ's Hospital restèrent maîtresses de son tempérament pendant cette première période de liberté. La seule licence qu'il se permît fut d'épancher parfois ses sentiments intimes dans des vers inspirés de Bowles, de lever ses yeux humides de larmes vers le soleil qui décline ou le pâle éclat de la lune [3], de gémir sur la dureté de la vie et la douceur de la mort [4], et de se lamenter avec les héros d'Ossian [5].

pu écrire l'*Ode a la Bastille* en 1789. *The Raven* est un conte imité des vieilles ballades et ne nous semble nullement « se rapporter à la Révolutien française » (Brandl, p. 30). *The Monody on the Death of Chatterton* traite un lieu commun littéraire (l'existence précaire des poètes) et exprime les sentiments à la mode : mélancolie, individualisme, — sans accent profond. Bien loin que Boyer ait été capable « de tempêter à la lecture de maint passage » (Brandl, p. 33), il inscrivit la pièce tout entière sur le cahier d'honneur de Christ's Hospital (v. Campbell, *Coleridge's Poetical Works*, note, page 562).

Col. est assez libre d'esprit pour se livrer à des fantaisies humoristiques en vers, comme *The Nose* (1789), *Inside the Coach* (1790), *Devonshire Roads* (1790), *Monody on a Tea-Kettle* (1790). Il a si peu d'animosité contre ses maîtres et la discipline de l'école, qu'il adresse à Christ's Hospital deux pièces émues, *Sonnet on Quitting School* (1791) et *Absence* (1791).

1. *Philedon* (1791).
2. *Happiness* (1791).
3. *Happiness* (1791).
4. *A Wish* (1792).
5. *Imitated from Ossian* (1793).

Que se passa-t-il la seconde année (1792-1793) ? Etait-il las de l'effort soutenu pendant douze mois ? Le départ de son ami Middleton, qui exerçait sur lui l'autorité de l'âge et d'un esprit pondéré, le jeta-t-il dans le désarroi ? Céda-t-il, devenu un ancien et ayant surmonté la timidité des débuts, à l'entraînement de son don brillant de conversation ? L'amour pour Mary Evans, grandi par l'imagination pendant l'absence, le troubla-t-il au point de paralyser sa volonté et de le livrer sans défense aux écarts de la fantaisie ? Pour quelqu'une de ces raisons, ou toutes ensemble, sa conduite changea du tout au tout pendant sa seconde année d'Université. Il avait toujours eu de la répugnance pour les mathématiques : maintenant il les délaissa tout à fait et ne travailla même plus à conserver en lettres le rang distingué où il s'était élevé. Il céda sans résistance aux penchants de sa nature. Il prit goût aux succès de parole. Sa chambre devint le rendez-vous d'un groupe d'admirateurs qui l'écoutaient déclamer avec éloquence sur tous les sujets extra-scolaires, pour lesquels se passionnait l'élite des étudiants à cette époque mouvementée. Ses soupers et ses « vins chauds » furent fameux [1]. Ou bien, on le trouvait dans un estaminet, récitant ses propres vers ou ceux des « jeunes », parmi lesquels son goût avisé savait distinguer les passages colorés ou émus [2]. Il avait surmonté les effarouchements du temps où il écrivait *Philedon*, et les attractions matérielles de la vie d'étudiant ne lui faisaient plus peur. Il les rechercha même avec une ardeur qui n'était pas compatible avec ses maigres ressources de boursier de l'Université. Bientôt les dettes qu'il encourut de ce chef, unies à d'autres causes, allaient le pousser à un parti désespéré.

Ayant cessé d'être un étudiant studieux, Coleridge se préoccupa des choses du dehors. La Révolution française

1. *Le Grice's Reminiscences, Gentleman's Magazine*, déc. 1834.
2. *Christopher Wordsworth's Diary*, 5 nov. 1793.

et les conflits d'opinion qu'elle déchaînait en Angleterre devinrent pour lui des objets d'intense intérêt. Sa nature ardente se mit sans peine au diapason de la littérature passionnée des brochures politiques. Il les lisait avidement et en récitait des pages entières le soir à son cénacle, « *viva voce*, superbement »[1]. Son imagination et sa sensibilité, l'ardeur avec laquelle il avait adopté les aspirations d'indépendance, de pitié humaine et d'individualisme exprimées par la poésie, le faisaient pencher vers la Révolution française et vers le parti libéral anglais. Il n'est pas improbable qu'il ait été guidé aussi par l'esprit d'opposition à l'opinion officielle ; car depuis qu'il avait renoncé aux succès académiques et à la carrière des ordres, il était devenu frondeur.

Or la réaction acharnée contre tout ce qui s'inspirait des doctrines et des sentiments français faisait rage autour de lui. Le sujet du *Tripos* pour l'année 1793 (mars) fut : « Troubles en France, on exhorte l'Angleterre à étouffer la Révolution[2] ». Les personnages universitaires, soit par haine du mouvement révolutionnaire, soit par prudence politique, se déclarèrent en masse et violemment pour le ministère et les tories. « En peu de temps, c'est à peine si on put trouver un seul whig parmi les résidents de l'Université[3]. » On sonna un glas à la Grande Chapelle Sainte-Marie en l'honneur de Louis XVI et, en mars, une souscription fut faite à l'Université en faveur du clergé français réfugié[4]. Les autorités universitaires, qui avaient le corps de police à leur disposition, fermèrent les yeux aux violences populaires, qui, à Cambridge comme à Birmingham, s'exercèrent sur les dissidents et les réformistes. Parfois elles les encouragèrent[5].

1. *Le Grice's Rem.*
2. *Christopher Wordsworth's Diary*, p. 238.
3. *Gunning's Reminiscences*, L. 1854, vol. I, p. 189.
4. *Christ. Words.'s Diary*, p. 239.
5. Voici ce que Coleridge put voir à Cambridge, dans l'hiver de 1792. Après une émeute dirigée par deux ramoneurs, un *tutor* de St John's ex-

Le rationalisme philosophique et politique n'était pourtant pas sans partisans à Cambridge. Quelques jeunes professeurs (*fellows* ou *tutors*), dont la sincérité s'indignait de l'hypocrisie du culte officiel et qui n'avaient pas la docilité intéressée de quémandeurs de places, prirent parti pour les libéraux ou se convertirent à la nouvelle confession, qui tentait de concilier la raison et la foi : l'unitarianisme. Parmi eux, William Frend, *tutor* de Jesus, avait acquis une notoriété dangereuse par la publication d'une brochure unitarienne[1] et par ses attaches étroites avec Priestley, chef reconnu de la nouvelle secte. En pleine fureur de réaction, il ne crut pas devoir abandonner la cause de la raison et du progrès. Il publia un factum politique et religieux, par lequel il voulait aider à la formation d'un parti moyen, entre les défenseurs obstinés du passé et les partisans impatients d'un avenir incertain[2]. Sa voix, comme celle des Fox, des Sheridan et

horta assez mollement ses élèves à ne pas coopérer aux actes de violence, qu'il appela « a laudable ebullition of justifiable zeal ». Un personnage considérable, Sir Busick Harwood (whig repenti) fit cette remarque sur les dissidents : « En général, il faut considérer comme honnête tout homme qui ne s'est pas montré un coquin. Mais pour les dissidents, il faut renverser la maxime, et tenir pour un coquin celui qui ne s'est pas montré honnête homme. » Des émeutiers pendirent en effigie un épicier du nom de Gazam, et allèrent à toutes les portes des « sujets loyaux », avec leur potence, pour demander de l'argent. A la porte d'Emmanuel Coll., le *master* leur donna cinq shillings, en leur recommandant de « bien secouer leur potence à la porte de Gazam ». *Gunning's Reminiscences*, I, p. 277 et seq.

W. Pitt était le représentant de Cambridge au Parlement. Il fut chargé par l'Université de présenter au roi une adresse, dans laquelle « le Vice-Chancelier, les maîtres et les écoliers demandaient humblement la permission d'exprimer leur extrême satisfaction des mesures salutaires prises par Sa Majesté pour décourager et détruire les perverses tentatives des ennemis de la Constitution. » Cooper's *Annals of Camb.*, IV, p. 144.

1. *An Address to the Inhabitants of Cambridge*, 1788.

2. *Peace and Union*, 1793. Il désapprouvait les violences de la Révolution française ; mais il ne voulait pas oublier les abus criants et la misère du peuple dans son pays. Il ne recommandait pas la république, forme idéale de gouvernement, qui n'était pas réalisable. Mais il demandait des réformes partielles. L'Eglise avait besoin d'être réformée. Frend ne se solidarisait ni avec les anglicans, ni avec les dissidents ; il était unitarien et

des Erskine, fut étouffée par les clameurs des soutiens de la Constitution. Mais il n'était pas, comme ces grands parlementaires, hors d'atteinte des représailles. Il fut accusé de sédition, traduit devant le tribunal du Vice-Chancelier, révoqué et chassé de l'Université.

A l'audience, quelques étudiants, des bancs du public, manifestèrent leur sympathie pour l'accusé. Parmi ceux qui applaudirent à la fière défense de Frend, un étudiant se fit particulièrement remarquer. Un *proctor* l'aperçut et, à la première suspension d'audience, passa entre les bancs pour aller l'appréhender. Il se trouva en face d'un pauvre garçon, estropié d'un bras, qui n'avait certainement pas pu se livrer à de bruyantes manifestations. Le véritable coupable était Coleridge, qui, se voyant observé, avait profité d'un moment d'inattention du *proctor*, pour changer de place avec ce camarade, d'avance à l'abri du châtiment[1].

Faut-il conclure de là que Coleridge était déjà un ardent révolutionnaire ? Nous ne le croyons pas. Ses préférences allaient aux innovations, aux doctrines hardies, mais il n'y avait pas chez lui de conviction ferme. Sa conduite au procès de Frend a un caractère d'espiéglerie, qui s'accorde mal avec l'enthousiasme profond. Il s'échauffait au contact des passions enflammées de l'époque, mais la rhétorique aristocratique de Burke le captivait autant que l'éloquence populaire de Thomas Paine[2]. Il n'était pas encore dans l'état d'esprit où la Révolution pouvait devenir pour lui une passion ardente et exclusive. Cette passion éclatera tout d'un coup. Elle ne prendra pas, comme chez Wordsworth la forme d'un attachement concret.

indépendant des uns et des autres. Il proposait des mesures de conciliation. Dans deux appendices, il était plus hardi. Il justifiait l'exécution de Louis XVI et se déclarait opposé à la guerre.

1. *Gunning's Reminiscences*, I, p. 308.

2. « Ever and anon, a pamphlet issued from the pen of Burke. There was no need of having the book before us ; Coleridge had read it in the morning and in the evening, he would repeat whole pages *verbatim*. » *Le Grice's Rem.*, op. cit.

Elle ira à la Révolution à travers la philosophie et le mysticisme ; ce sera un élan de sensibilité exaltée et une vision d'infini.

Quelques semaines après la rentrée de 1793, en novembre, Coleridge s'enfuit de l'Université pour aller s'engager dans un régiment de dragons. Il avait des dettes, qu'il avait honte d'avouer à sa famille. Mais surtout, après avoir entretenu une correspondance suivie avec les Evans toute l'année, il y a lieu de conjecturer qu'il avait revu Mary pendant les vacances. Animé maintenant pour elle d'une véritable passion, il avait compris, à l'attitude de la jeune fille, qu'il ne pouvait pas espérer lui faire partager ses sentiments[1]. Mary avait pour lui une affection de sœur ; mais elle était trop intelligente et trop sensée pour se lier pour la vie à un rêveur, moins préoccupé d'assurer son avenir, que de s'abandonner en vers à des effusions lyriques et d'éblouir ses auditeurs par ses improvisations. Peut-être était-elle déjà fiancée[2]. Ce chagrin d'amour, agissant sur l'esprit faible et la sensibilité exaltée de Coleridge, lui fit prendre sa folle résolution.

Les conditions mêmes du genre d'existence qu'il s'imposa dans ce moment d'égarement furent un dur châtiment. Souffrant des contraintes et des petitesses de sa nouvelle vie, répugnant aux exercices physiques, le corps meurtri et l'âme dolente, il fut heureux, au bout de trois mois, d'obtenir, par l'entremise d'un ami, que son frère James, le capitaine, négociât son rachat.

Il rentra à l'Université, humilié et abattu, repentant mais sans résolution, mécontent de lui-même, mais rebelle à l'activité studieuse par laquelle il aurait pu racheter sa faute, souffrant toujours de la même douleur d'amour, mais incapable de la surmonter par un effort

1. V. Campbell's *Poetical Works of S. T. Coleridge,* Introduction, p. xx.
2. Huit mois plus tard, il parlera d'elle dans une lettre comme « nova forte marita ». (Juillet 1794, *Letters,* p. 78.)

viril. Il faisait de tristes retours sur sa conduite passée, sur son indolence, sa lâcheté morale, ses facultées laissées inactives, son génie gaspillé [1]. Mais c'en était fait de la vie régulière, de la docilité académique, de l'équilibre moral ; la tempête était déchaînée en lui ; à l'exaltation de la passion amoureuse allait succéder l'exaltation métaphysique et révolutionnaire [2].

V

Southey n'a pas, dès sa jeunesse, comme Wordsworth et Coleridge, une originalité fortement marquée. Sa personnalité manque de relief en face de la leur, comme son talent poétique est pâle en regard de leur génie. Avant tout, il fut de son temps. Il se laissa façonner par les influences qui préparaient une nouvelle génération sensible, imaginative et plus largement humaine. Surtout il subit l'ascendant de celui qui fut l'interprète le plus éloquent des sentiments de son temps, J-J. Rousseau. En disciple docile, il eut les goûts et les aversions, les aspirations et les révoltes, l'idéal humain et les attendrissements du prophète des temps nouveaux.

Il manqua à Southey une éducation virile qui fît contrepoids aux qualités toutes féminines de sa nature. Elevé à Bristol par une tante célibataire, passionnée de théâtre, il passa ses soirées dans l'atmosphère énervante des salles de spectacles, depuis l'âge où ses yeux d'enfant

1. v. *Lines on a Friend* (nov. 1794), 39-44.

2. Un an plus tard, dans un *Sonnet à Godwin*, il remerciera le philosophe d'avoir proposé à son cœur endolori un nouvel objet, au moment où il souffrait cruellement de la perte de l'amour.

> ... I hymn thee Godwin, with an ardent lay,
> For that thy voice, in Passion's stormy day,
> When wild I roam'd the black heath of Distress,
> Bade the bright form of Justice meet my way...

papillottaient de fatigue jusqu'à celui où il prit goût aux émotions de la scène. Dans la journée, il lui était interdit de jouer au jardin, pour ménager sa toilette. La lecture fut sa grande ressource. On lui mit entre les mains Shakspeare, dont il retint surtout les drames sanglants, et Beaumont et Fletcher, dont il goûta davantage encore les intrigues compliquées et les sujets langoureux. Puis il s'éprit de l'épopée courtisanesque de l'Arioste et de la féerie de Spenser. De bonne heure il connut Rousseau. Entre temps, il composait en vers, avec une facilité de petit prodige, des drames en cinq actes et des épopées en douze chants. Il entra à Oxford en 1792, à dix-neuf ans, poète précoce, ignorant la vie, féru de chimères à la Jean-Jacques, et fiancé secrètement.

Il était d'autant plus enclin aux excès d'imagination, qu'il était moins capable de défaillances de conduite. A l'âge des passions tumultueuses et des entraînements irréfléchis, Southey était déjà l'homme de mœurs austères, de rigides habitudes, et de droiture inflexible, qui devait toute sa vie se vouer au devoir et à la famille, faire l'admiration de ses amis et désarmer même le mauvais vouloir de ses ennemis. C'était un sentimental, mais non pas un voluptueux, comme Coleridge, dont la passion n'était jamais éloignée de la sensualité. Tous deux étaient amoureux : Coleridge, par égoïsme, pour les extases que donne l'amour ; Southey, par penchant d'une âme tendre, qui aspire aux joies du foyer et cherche un objet où fixer son dévouement. L'un, prêt à changer de passion, pourvu que restât l'extase ; l'autre résolu à aimer pour la vie et prêt au sacrifice.

Southey justifiait l'observation, que ce sont souvent les plus purs qui se livrent aux plus grandes extravagances de sentiments — et parfois de conduite. Il n'était pas détourné de ses chimères par les distractions d'une vie agitée ; il n'avait pas l'expérience de mauvais aloi que donnent les désordres. Empêché, par l'absence de ressources et par l'opposition de sa famille, d'épouser immé-

diatement Edith Fricker, il s'en prenait à la vie et à la réalité de l'ajournement de son rêve. Sa sensibilité s'exaltait, comme il arrive à plus d'un jeune sentimental qui devient dans la suite père de famille rassis et de sens droit. Il avait des révoltes, des aspirations vers une perfection impossible, des projets romantiques de fuir l'humanité mauvaise ; et, parfois, au milieu de cette inquiétude, il exprimait le sentiment, qui était à son insu le centre de son âme : le désir ardent du bonheur domestique. Pour le reste, ses illusions et ses révoltes s'expliquaient par ce fait, que dans son inexpérience et sa fougue, il ne distinguait pas la poésie, de la vie. C'était un noble caractère dominé par une imagination romanesque, et d'autant plus attaché à l'idéal que sa délicatesse morale s'accommodait moins du réel.

Républicain avant la proclamation de la République en France, par admiration de l'antiquité grecque et par le commerce de Rousseau, il avait d'avance une forte aversion pour Oxford, où il s'attendait à ne rencontrer que « pédantisme, préjugés et aristocratie »[1]. C'est à regret qu'il allait se préparer à la carrière des ordres, pour satisfaire au désir de son oncle, le Rev. Herbert Hill, aumônier de la colonie anglaise de Lisbonne, qui prenait à sa charge les frais de son éducation. Il s'était pris de sympathie pour la Révolution française et, plus que jamais, depuis ce moment, ses pensées volaient vers une humanité meilleure. Il lui semblait « honteux, quand la liberté élevait son flambeau aux yeux de l'Europe entière et que la lutte était engagée entre les monarques et l'homme, de se confiner à l'étude d'Euclide et de Hugo Grotius »[2],

Ses premiers sentiments, à l'Université, furent ceux « d'un conscrit enrôlé de force, qui a cuvé son vin »[3]. Bientôt son honnêteté s'indigna de l'intempérance des

1. Lettre à Grosv. Bedford, décembre 1792. *Life and Corresp.*, I, 169.
2. id. 20 nov. 1792. id.
3. id. id. id.

étudiants, et plus encore son bon sens se révolta contre la discipline, à la fois tracassière et relâchée, qui tolérait la débauche et interdisait de porter des bottes. Il en conçut un dégoût plus profond pour les conventions sociales, où il voyait depuis longtemps avec Rousseau la corruption de toute bonté naturelle. Il afficha son mépris de l'étiquette, en refusant de se laisser poudrer et tresser les cheveux, à la mode du temps, par le barbier des *freshmen :* il porta flottants ses longs cheveux bouclés. Il n'eut pas moins de dégoût pour la religion officielle. Il répugnait à ses hypocrisies, il souffrait de ses contraintes. Il maudit en vers la cloche de la chapelle, qui l'arrachait à la composition de quelque poème et le forçait à aller entendre « la prière marmottée dans un bâillement, et le *fellow* au ton nasillard »[1].

Il chercha une compensation à ces déceptions en faisant des vers. Il exprima ses sentiments républicains, sa haine des tyrans, ses hautes espérances en l'homme de la nature, dans des pièces courtes (dont la plupart ne furent pas publiées)[2], et dans de grands poèmes dramatiques ou épiques, analogues à ceux qu'il composait depuis l'âge de dix ans. Il écrivait, selon son habitude, au courant de la plume, avec une facilité prodigieuse, dès qu'il avait conçu les grandes lignes d'un sujet. Il se fiait à l'inspiration du moment pour les détails et le développement des caractères,

1. *The Chapel Bell* (Oxford, 1793).

2. Une des rares pièces qu'il n'ait pas détruites est le poème : *Written at Oxford in the Winter of 1793.* Il y adresse un discours à son chat. Il fera son éloge, plutôt que de joindre sa voix au concert de panégyriques, en prose et en vers, en grec et en latin, en alcaïques, sapphiques et hexamètres, qui célèbrent « la robe d'hermine, qui vient de faire d'un Duc un Chancelier ». Son chat est un animal « démocrate », « qui aime son indépendance » ; doux pour ceux qui le traitent bien, mais « si nous faisons le tyran et brisons le contrat social », il montre ses griffes.

Que n'obtient-on pas des animaux par la douceur ? Que n'obtiendrait-on pas de l'homme par la justice ? « Quand je pense qu'un enfant, de sa douce main, conduit en laisse l'énorme éléphant, c'est avec un mélange d'indignation et de mépris que je vois des maîtres maltraiter l'animal à deux pieds. »

quitte à récrire d'un bout à l'autre un poème de dix mille vers, si une meilleure veine d'inspiration se présentait. A l'Université, il jeta ainsi sur le papier un premier crayon d'un drame, *Wat Tyler*, et d'une épopée, *Joan of Arc*, tout pleins l'un et l'autre d'idéalisme sentimental et de révolte sociale.

Surtout il s'abandonnait aux rêves que lui avait appris Rousseau, son maître d'idéal, auquel il adressait ce salut : « Guide de ma vie, trop faibles sont mes accents pour verser la louange ineffable. Donne-moi à jamais ton aide divine, suis-moi comme mon ange gardien ! [1] » Avec lui, il aspirait aux délices de la nature romantique. Avec lui, il élevait son cœur vers l'Etre suprême, et espérait trouver dans l'au-delà de la mort une compensation aux épreuves de cette vie. Avec lui, il faisait un triste rapprochement entre la société polie et la simplicité rurale, entre les horreurs de la tyrannie et les bienfaits du gouvernement égalitaire. Ou bien, il suivait son penchant propre, qui l'attirait vers les légendes, les croyances naïves et les mœurs pittoresques d'autrefois. Parfois, pendant un congé, il échappait au milieu déprimant d'Oxford et faisait une rapide excursion à quelque château historique ou à quelque beau site. Il se rassasiait de nature ou évoquait, en face des ruines, la vision brillante du passé [2]. C'était un répit d'un moment... ; mais il fallait bientôt retomber à la triste réalité.

Les années d'Université furent pour Southey une époque de découragement, d'amertume, de dissatisfaction de lui-même et des autres. Au chagrin de l'amour contrarié s'ajoutait l'inquiétude de l'avenir. Il n'avait pas la

1. Guide of my life, too weak these lays,
To pour the unutterable praise ;
Thine aid divine for ever lend
Still as my guardian sprite attend...

Ode to Romance, Poems of 1795 (non republiée dans les Œuvres complètes).

2. v. Lettre à Bedford, Easter Sunday, 1793, I, 179-180.

volonté de choisir une carrière. Il ne se sentait de vocation que pour la poésie et, en même temps, il appréhendait l'incertitude de l'existence du poète. Tout ce qui faisait l'objet de ses vœux les plus ardents, l'amour, la liberté, la joie du sacrifice à la cause de l'humanité, lui était refusé. Quel contraste entre son existence terne et assujettie, et la libre jeunesse « d'*Emile* ou du véritable élève de Madame de Brulenck ! [1] » A quel chétif emploi étaient réduites son activité et son intelligence ! N'aurait-il pas mieux valu « être charpentier ? [2] » Il ne rendait aucun service à la société. « Le rustre qui chasse les corbeaux pour quatre sous par jour était plus utile que lui à la communauté [3]. »

A ce moment, la Révolution française se souillait de sang. La confiance dans le progrès humain, qu'elle avait inspirée à Southey, fut ébranlée. Pas plus que Wordsworth et que Coleridge, il ne devait être irrévocablement détaché de la Révolution par la Terreur. Il reprendra espoir après la chute de Robespierre. Mais il souffrit momentanément d'une angoisse, qui exaspéra le découragement où il était tombé. « Je suis dégoûté du monde, écrit-il, désenchanté de tout. Le meurtre de Brissot m'a bouleversé. Je commence à croire que la vertu ne peut aspirer à un contentement relatif que dans l'obscurité ; car, quant au bonheur, il ne faut pas en parler. Je contemple le monde et je vois partout le même spectacle attristant — les forts tyrannisant les faibles, hommes et bêtes ; la même méchanceté pénètre toute la création ; l'oppression triomphe de toute part, et la seule différence est, qu'en Turquie elle agit par l'arbitraire d'un grand-vizir, en France d'un tribunal révolutionnaire, et en Angleterre d'un premier ministre. Il n'y a plus de refuge pour la vertu [4]. »

1. Lettre à G. Bedford, 16 mars 1793, I, 177-8.
2. L. à G. Bedford, 11 nov. 1793, I, 190.
3. Lettre à Horace Bedford, 3 nov. 1793, I, 190.
4. L. à G. Bedford, 11 nov. 1793, I, 189.

C'est alors que sous l'influence combinée du découragement, du dégoût pour les humbles tâches de la vie, de la passion amoureuse, de l'imagination romanesque et des aspirations vers le bonheur domestique, naquit dans l'esprit de Southey le rêve d'enlever Edith et de fuir avec elle, loin de la société corrompue, dans quelque beau désert d'Amérique. C'était plus qu'une chimère dont se berçait son imagination pour oublier les déceptions de la vie. C'était un projet, qui allait bientôt prendre une forme précise et entrer dans la voie de la réalisation.

VI

En juin 1794, Coleridge et Southey se rencontrèrent. Coleridge était venu passer quelques jours à Oxford chez Allen, son camarade de Christ's Hospital, et celui-ci l'avait présenté à Southey. L'amitié jaillit de l'un à l'autre, soudaine, ardente, comme un double coup de foudre. Jamais deux âmes plus semblables ne s'étaient trouvées rapprochées. Tous deux, ils brûlaient de la même ferveur révolutionnaire, ils avaient le même mépris des conventions mondaines, la même impatience des inégalités sociales, le même dégoût de la vie terre à terre ; ils souffraient des mêmes langueurs, ils se complaisaient aux mêmes rêves. Tous deux étaient amoureux, tous deux étaient poètes, tous deux étaient républicains. Les différences s'effaçaient entre leurs caractères — au fond si opposés — sous la pression des mêmes circonstances, sous l'influence des mêmes illusions, dans la même crise passionnelle, à la même passe de l'existence, où le génie hésite entre l'indépendance incertaine et les sécurités de l'établissement bourgeois. Ils se complétaient l'un l'autre : Southey apportant son ardeur de vertu, Coleridge sa vigueur de logique.

Ils échangèrent des confidences, et se rencontrèrent

dans leurs jugements et leurs aspirations. Les gouvernements étaient tyranniques, la société était corrompue; l'égoïsme satisfaisait impunément ses convoitises ; l'hypocrisie étalait ses laideurs ; la force triomphait du droit; la sottise titrée avait l'avantage sur le mérite obscur; le spectacle du monde était un défi à la raison, une insulte à la justice, une raillerie de la fraternité. Tous ceux qui étaient capables de pensée et d'amour ne trouvaient de consolation que dans l'espoir d'une rénovation prochaine de l'humanité. Mais le moment n'était pas favorable à l'espérance. Il fallait renoncer à voir s'accomplir bientôt la révolution universelle, puisque la France, à qui semblait dévolue la tâche sublime d'émanciper la terre, se souillait des pires iniquités du passé. La raison était-elle donc un leurre, la bonté humaine une illusion ? Non, certes. L'établissement de la société juste et fraternelle était seulement différé. L'humanité n'était pas mûre pour ce grand bienfait. En attendant, il était possible à quelques individus, sensibles aux hontes du présent, instruits des possibilités de l'avenir, épris de vertu, prêts au sacrifice, dociles à la raison, d'aller fonder à l'abri de l'oppression, des préjugés et des passions, la société idéale. Ils s'assureraient le bonheur à eux-mêmes et ils élèveraient une génération plus ferme encore dans le devoir social et plus certaine d'atteindre la félicité. Le projet d'émigration en Amérique, caressé depuis quelque temps par Southey, fut hâtivement mis au point et l'exécution en fut décidée en principe.

A Southey étaient dues l'idée même de cette aventure romanesque et la décision nécessaire pour la faire aboutir[1]. Coleridge en suggéra l'économie rationnelle. Southey, inhabile aux subtilités de l'intellect et dominé par la sensibilité, n'avait retenu de la philosophie du temps que les traits généraux et ce qui s'accordait avec les aspirations de son cœur. Nous connaissons d'autre part l'avidité

1. Southey déclare formellement, dans une Lettre à son frère Thomas (19 oct. 1794, I, 223), qu'il est l'auteur du projet.

de Coleridge pour les choses de l'intelligence et son étrange capacité d'osciller de l'exaltation de passion à l'exaltation d'esprit. Depuis sa rentrée à l'Université, il avait trouvé un allégement aux souffrances d'un amour malheureux, de l'orgueil blessé et du repentir inefficace, dans l'enthousiasme pour la philosophie de Godwin. Il s'était converti à la *nécessité*. Il aspirait maintenant à l'absolu logique avec les mêmes élans passionnés, qu'autrefois, du temps de Christ's Hospital, à l'absolu mystique des néo-platoniciens.

La philosophie godwinienne, qui n'était pour son auteur qu'une dialectique géométrique, se prêtait merveilleusement à l'enthousiasme d'imagination, quand elle prenait possession de certains esprits. Elle déconseillait l'action immédiate, dont les déceptions sont fatales à l'idéalisme exalté, et elle ouvrait le vaste champ de l'avenir. Elle remplaçait la certitude de la révélation divine par la certitude d'un déterminisme qui ne s'embarrassait pas de la complexité des faits. A l'infaillibilité de Dieu, elle substituait l'infaillibilité de la raison. Sous les auspices de Godwin, Coleridge était entré dans une phase de mécanisme mystique.

Il initia Southey au système ; il lui communiqua sa ferveur. Southey n'entra pas dans la pensée intime de la doctrine et ne s'assimila pas complètement sa logique ; mais il comprit que la dialectique passionnée de Coleridge tendait au même but que ses propres élans de sensibilité ; leurs enthousiasmes, nés de sources différentes, confluaient au même idéal. Ils unifièrent leurs vues par des emprunts réciproques : leur plan fut tracé, avec ses assises de sentiments et son armature d'idées. Des traits de la société future esquissée par Godwin, ils retinrent surtout l'égalité et la communauté des biens. Ils décidèrent de fonder leur colonie sur les bases de la *pantisocratie* et de l'*asphétérisme* [1].

1. Ces deux néologismes sont de Coleridge, qui tenait de son père, pasteur-pédagogue, le goût des *sesquipedalia verba*. Le premier signifie : pou-

Coleridge partit d'Oxford, au mois de juillet, pour faire, avec son camarade Hucks, un voyage dans le pays de Galles. Dans les auberges de village, le soir, il écrivait à Southey des lettres débordantes de métaphysique et de républicanisme. Southey était retourné à Bristol, pour les vacances, dans sa famille et près d'Edith. Les deux amis, dans l'ardeur de leur nouvelle espérance, avaient retrouvé la joie[1]. Les événements mêmes semblaient conspirer à leur bonheur. Le 9 Thermidor venait de délivrer la France de la tyrannie sanglante qui pesait sur elle. Au lendemain de ce grand jour, avant que les nuages qui apparaissaient à l'horizon se fussent rassemblés, la Révolution semblait avoir recouvré la sérénité. La cause de l'humanité n'était pas morte. L'horizon de la pantisocratie s'élargissait du même coup. Les jeunes émigrants, en travaillant au salut de quelques-uns, allaient donner l'exemple au monde et, dans leur sphère limitée, par des moyens pacifiques, coopérer avec la nation française à l'émancipation de l'humanité.

Au retour du pays de Galles, Coleridge vint rejoindre Southey à Bristol. Celui-ci avait déjà rassemblé un petit groupe d'adhérents. C'étaient Allen, Burnett et Seward, condisciples d'Oxford; toute la famille de Southey, sa mère, qui était veuve et sans ressources, son frère Thomas, enseigne de vaisseau, et ses frères plus jeunes; Lovell, marié à l'une des demoiselles Fricker, son frère et deux de ses sœurs; tous les Fricker, la mère, les deux filles, Edith et Sara, et leurs petits frères; Heath, l'apothicaire; Miss Peggy et ses frères. « De ceux là on était sûr; on en attendait d'autres[2] ». Coleridge, entraîné par la fièvre d'action de Southey, arraché un moment à ses

voir égal de tous (παντ-ισο-κρατεια); l'autre, tout en commun, rien de propre (α-σφετερος).

1. L'enthousiasme de Coleridge se livre à une véritable débauche de métaphores (v. Lettre à Southey, 6 juil. 1794, p. 72). Southey s'épanche en accents lyriques à s onconfident G. Bedford (v. Lettre du 1er août 1794. I, 216).

2. Lettre de Southey à son frère Thomas, 20 sept. 1794. I. 220.

langueurs et à ses spéculations, oubliant Mary dans l'enivrement du nouveau rêve, se fiança à Sara Fricker, qu'il n'avait jamais vue auparavant, pour les besoins de la pantisocratie. On se préoccupa de réunir les fonds nécessaires à l'entreprise. On allait tenter de faire argent de son talent.

Coleridge écrirait un volume d'*Imitations des poètes latins modernes*[1]; Southey et Lovell (car celui-ci était aussi poète) retoucheraient un certain nombre de pièces de vers qu'ils publieraient ensemble[2]. On mettrait à profit le temps des vacances pour écrire en collaboration un drame, *The Fall of Robespierre*, en trois actes, dont un serait écrit par chacun des trois futurs beaux-frères.

Lovell, dont le talent n'était pas à la hauteur de la tâche, se récusa au dernier moment. N'importe. Coleridge écrivit le premier acte et Southey les deux derniers. Le drame fut prêt au commencement de septembre et put être emporté à Cambridge par Coleridge, qui devait s'occuper de trouver un éditeur. Southey décida de ne pas rentrer à l'Université. Coleridge y retourna, surtout pour veiller à la publication du *Robespierre*. En passant par Londres, il rencontra un ancien camarade d'école, qui était marchand de terrains en Amérique et qui donna de précieux conseils. « Il faudrait 2.000 livres. On aurait le terrain à meilleur compte en attendant d'être en Amérique pour faire l'achat. Douze hommes pourraient facilement défricher trois cents acres en quatre ou cinq mois. Il recommandait les bords de la Susquehannah, pour leur beauté et comme moins exposés aux incursions des Indiens... On pourrait gagner de l'argent par sa plume, là-bas... Les moustiques ne sont même pas aussi gênants que nos cousins[3] ». Le départ fut fixé au mois de mars suivant.

A Cambridge, Coleridge trouva un éditeur qui tira à

1. Qui fut annoncé, mais ne fut jamais écrit.
2. Ce fut le volume de *Poems by Bion and Moschus*. Bristol, 1795.
3. L. de Southey, 6 sept. 1794. I, 218-9.

cinq cents exemplaires et promit neuf pence par exemplaire. Mais voici que Coleridge reçoit une lettre de Mary Evans. Elle a entendu parler du projet et, alarmée pour son ami, elle le supplie de ne pas le mettre à exécution. Il n'y avait pas un mot dans la lettre qui pût être interprété comme un aveu de passion ou comme un encouragement à la passion ; elle signait « votre sœur ». Mais cette preuve de sollicitude, peut-être le simple fait de recevoir un billet écrit de la main de Mary, suffit pour raviver chez Coleridge les souvenirs effacés. Le voilà retombé dans l'angoisse d'une situation, qu'il connaît trop, où la volonté lutte en vain contre la passion. Il espère un jour ; il désespère le lendemain. Il dit ses souffrances en vers. Il relit Bowles et apprend de lui « à savourer la joie de la douleur[1] ». Sara Fricker est oubliée. Il répond d'abord aux lettres pressantes de Southey sur le ton courroucé de celui qui, conscient d'une faute, prévient les reproches. Puis il avoue. « Je l'aime, Southey, presque jusqu'à la folie[2] ». Pourtant il fait les plus sincères efforts pour échapper, par l'activité intellectuelle, à la torture de la passion. Il médite la philosophie de la pantisocratie et en développe les principes dans ses lettres à son ami. Il ne désespère pas de se persuader lui-même d'aimer Sara. « L'Amérique, Southey ! Miss Fricker ! Oui, Southey, vous avez raison. Même l'amour est enfant du raisonnement. Je pense sans cesse à elle... [3] ». Enfin, vers la fin de décembre, n'y tenant plus, il adresse à Mary un appel suprême, espérant contre tout espoir qu'elle n'est pas fiancée et qu'elle se laissera toucher. La réponse de Mary, exprimée avec ménagement, mais ferme, met fin par un coup violent à cette crise de langueur, qui ne se calmait que pour renaître.

La pantisocratie qui n'était jusqu'alors qu'un pis-aller

1. Lettre de Col. à Southey, nov. 1794. p. 97.
2. L. du 21 oct. 1794, p. 85.
3. 18 sept. 1794, p. 81.

prend la place laissée libre par l'amour. Désormais Coleridge va s'attacher à cette aventure avec une exaltation qui ira croissant. Il se décide à son tour à quitter l'Université et va rejoindre Southey à Bristol (janv. 1795).

Avant de suivre les vicissitudes du projet, arrêtons-nous pour envisager ses principes philosophiques et les détails de son organisation. Montrons quelle influence la doctrine de Godwin avait sur l'esprit des deux amis et jusqu'à quel point ils avaient foi dans les moyens proposés par le philosophe pour accomplir la rénovation totale de l'homme et de la société.

VII

Les données spéculatives de la pantisocratie sont exposées dans la correspondance que Coleridge entretint avec Southey pendant son séjour à Cambridge, de septembre à décembre 1794, et sont surtout mises en relief par les hérésies et les initiatives imprudentes de Southey. Il apparaît clairement que Southey s'est engagé dans cette entreprise par entraînement romanesque et sentimental, que le plan philosophique est pour lui l'accessoire et qu'il ne l'a même pas bien compris. Il ne voit dans le projet qu'un moyen d'atteindre le bonheur domestique et de réaliser l'idéal de « bienheureuse sauvagerie », qu'il a appris de Rousseau [1]. Coleridge, au contraire, veut en faire une tentative raisonnée de réforme morale et sociale, sur les bases de la *Justice Politique*. De là des différends entre les deux amis.

La pantisocratie, telle que la conçoit Coleridge, a pour

1. « ... to go with all I love; to go with all my friends; ... to live with them in the most agreeable and most honourable employment; to eat the fruits I have raised and see every face happy around me! » Southey à G. Bedford, 1er août 1794. I. 216.

but de réaliser le bonheur individuel dans la société parfaite. Elle se présente donc sous un double aspect : préparation de l'intelligence individuelle à subir la domination de la vérité, organisation de la société pour assurer le règne de la vérité. Comme l'avait démontré Godwin, il suffisait de rompre la barrière de préjugés et de passions qui enserrent l'esprit, de détruire les institutions sociales qui contraignent la volonté, pour que la raison se tournât nécessairement vers le vrai. « L'idée directrice de la pantisocratie est de rendre les hommes *nécessairement* vertueux en écartant tous les motifs de faire le mal, toute tentation possible.[1] » La raison, éclairée par sa puissance de divination et protégée contre toute intervention funeste, conduit l'homme à la félicité : car tout mal naît de l'erreur. « Dans le gland de l'erreur, l'œil de lynx (du sage) découvre, avec ses racines et ses frondaisons énormes, le chêne du malheur.[2] » L'âme ramenée à sa pureté native a l'intuition claire que le sort de chacun est lié au sort de tous et que le bien général doit être le but ultime de toute activité. Elle ne connaît pas l'égoïsme ; la solidarité est le seul sentiment qui l'anime, la justice le seul guide de ses actes. « Tous les principes fondamentaux de la morale se résument dans le seul mot, justice : à savoir, que le bien de l'ensemble est le bien de chaque individu, et que c'est, naturellement, le *devoir* de chaque individu d'être juste, parce que c'est son *intérêt*.[3] » Par une série de déductions rigoureuses, le système aboutit à une conception sociale, qui enchante l'imagination comme les fantaisies les plus séduisantes du rêve : cette dialectique mécanique s'achève dans l'infini. « La pantisocratie, s'écrie Coleridge, quel projet ! J'ai la tête, le cœur, en feu ! J'ai rangé mes arguments en bataille. Ils auront l'excellence tactique du mathématicien, avec l'enthousiasme du

1. *Coleridge's Letters*, p. 90. Les italiques, dans cette citation et dans celles qui suivent, sont de Coleridge.
2. *Letters*, p. 101.
3. id. p. 91.

poète. La tête sera la masse ; le cœur, le souffle de flamme qui emplit, anime, et soulève l'ensemble. [1] »

La réalisation des espérances que fait concevoir l'entreprise dépend entièrement du point de départ. « Plus le système est parfait, étant données les prémisses nécessaires, plus il est indispensable que les prémisses nécessaires existent. [2] » Des personnes qui viennent à peine de s'arracher au milieu gangrené du vieux monde seront-elles dans les conditions requises pour jeter les assises inébranlables de la société future ? Les hommes, oui. Leur âme est rénovée par la philosophie ; leur raison est avertie et libérée. Mais les femmes ? « Question : une quantité respectable de connaissances acquises (histoire, politique et surtout métaphysique, sans laquelle un homme ne peut raisonner qu'avec des femmes et des enfants) n'est-elle pas une condition préalable nécessaire pour la purification de la tête et du cœur ? Question : n'avons-nous pas habituellement inspiré à nos femmes le dédain du bien-être matériel et une passion pour la nouveauté du projet, plutôt qu'un généreux enthousiasme pour la cause de l'humanité ? Sont-elles assez saturées de la divinité de la vérité pour être toujours en éveil ? [3] » La prophétie de malheur qu'a faite un jour un ami de Coleridge ne pourrait-elle pas se réaliser ? « Votre système, avait-il dit, est séduisant pour la tête et le cœur ; mais, croyez-m'en, vous ne donnerez jamais à vos femmes assez de fermeté d'esprit, de largeur de sentiments, ou de vigilance d'attention. C'est elles qui gâteront tout. [4] »

On ne pouvait se passer des jeunes femmes. Sans elles, que deviendrait l'espoir qu'on mettait dans la seconde génération ? Mais les deux vieilles mères, Mrs Southey et Mrs Fricker, étaient de terribles obstacles à la réussite du projet. « Il ne faut pas, Southey, — la sévère rigidité du

1. *Letters*, p. 82.
2. id. p. 101.
3. id. p. 102.
4. id. p. 96.

raisonnement s'y oppose — il ne faut pas que les deux mères nous accompagnent... Cette Mrs Fricker! Nous la surprendrons à enseigner aux enfants le Christianisme — je veux dire ce rejeton bâtard qu'on appelle de ce nom — à la dérobée, dans un accès de folie supertitieuse[1] ». Et les enfants? Leur présence est la ruine de tout espoir rationnel de système durable. Ces enfants — les petits Fricker, par exemple, et vos frères, Southey — ne sont-ils pas déjà imbus de tous les préjugés et de toutes les erreurs de la société? N'ont-ils pas déjà appris de leurs camarades d'école la Crainte et l'Egoïsme, qui engendrent inévitablement la Dissimulation et la Haine inconsciente? Comment les empêcher d'infecter l'esprit de nos propres enfants? En réformant leur jugement? A un âge si tendre, peuvent-ils avoir senti les fatales conséquences de l'erreur assez vivement pour que cette réformation soit praticable? Comment nous assurer de leur silence concernant Dieu, etc.? Est-il possible qu'ils partagent nos raisons pour taire ce nom? Ou bien, faut-il obtenir d'eux l'*Obéissance*, par la *Terreur? — Obéissance! Terreur!* — Cette répétition suffit. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces moyens sont aussi inefficaces qu'impraticables[2] ».

Southey veut bien accepter en gros le plan philosophique de Coleridge, mais à la condition expresse qu'on ne lui demande pas de rompre les liens sacrés de la famille et de renoncer au bonheur domestique pour sauver l'harmonie logique du système. Il ne recule pas devant les risques matériels, mais il ne veut pas accepter les exigences impitoyables de la « nécessité ».

L'intégrité de cœur et d'esprit, chez les citoyens de cette république idéale, sera assurée par une organisation matérielle qui protègera le développement rectiligne de la raison contre toute intervention des influences sociales. Tous les membres seront égaux au point de départ (c'est

1. *Letters*, p. 98.
2. Id. p. 102.

l'application de la pant-iso-cratie). L'égalité sera maintenue dans la suite par l'abolition de la propriété et l'établissement du communisme (c'est l'application de l'a-sphétérisme). Le travail manuel, purement agricole et réparti entre tous les hommes, pourra se réduire à trois heures par jour. Le reste du temps sera consacré par chacun à la culture de l'esprit ou à la recherche des pures jouissances de l'art. Les femmes seront déchargées des tâches serviles que leur impose la tyrannie de l'homme dans le vieux monde ; elles auront tout le loisir nécessaire à la méditation et à l'œuvre si haute de l'élevage et de l'éducation des enfants. « Que les femmes mariées ne fassent que ce qui est absolument convenable et ordinaire pour des femmes enceintes ou nourrices. Que les maris se chargent de tout le reste. Qu'est-ce donc? Laver avec une machine et nettoyer la maison. En ajoutant une heure à notre travail quotidien, la pantisocratie dans toute son acception est praticable. Il est peu probable que toutes nos compagnes aient en même temps les tâches de la maternité. Mais, dût cela se produire, un jeune enfant dort presque toujours et pendant son sommeil, la mère peut vaquer dans la même chambre à de petits soins, tels que repasser le linge et confectionner les chemises [1]. » Tous les détails sont prévus d'avance et il ne manque plus que d'élever les âmes au courage et au désintéressement nécessaires pour faire de la pantisocratie une réalité.

C'est là qu'est la difficulté. Les femmes qui entourent Southey sont un peu effrayées des charges matérielles qui leur incomberont, mêmes réduites au minimum par le dévoûment de leurs maris. Elles pressent Southey de décider les domestiques de sa tante, Shad et sa femme, à se joindre à l'expédition. Southey lui-même se rappelle combien il était malhabile autrefois à construire un théâtre de marionnettes, que Shad édifiait en un tour de main : il penche à accepter la proposition et s'en ouvre à Cole-

1. *Letters*, p. 90.

ridge. Cette nécessité pratique ne peut-elle pas se concilier avec les exigences théoriques du système ? « Les enfants de Shad seront élevés comme les nôtres et l'éducation que nous leur donnerons les rendra incapables de rougir du manque d'éducation de leurs parents... Shad et sa femme prendront les repas avec nous et seront traités avec autant d'égalité qu'ils le désirent, mais accompliront la part de labeur à laquelle leur éducation les prépare [1] ». Coleridge bondit. « Southey n'aurait pas dû écrire ces mots. Mon noble et généreux ami aurait dû dire à ses serviteurs : soyez mes esclaves et vous serez mes égaux ! à sa femme et à la sœur de sa femme : renoncez au titre de maîtresse et vous aurez la vraie supériorité ! Eh quoi ! Chaque famille devra-t-elle avoir un de ces inférieurs qui n'en sont pas, un de ces ilotes-égaux ? Ou ceux seulement que vous nommez accompliront-ils pour nous tous « cette part de labeur à laquelle leur éducation les prépare », au prix de plus de peine que n'en ont les paysans d'Angleterre ? [2] ». Que devient la notion de dignité humaine, sur laquelle s'appuie toute leur philosophie ? « Les bœufs et les chevaux n'ont ni aspirations intellectuelles, ni les moyens de les acquérir. Nous sommes autorisés à faire servir leur travail à notre profit : l'esprit a un droit divin de souveraineté sur le corps. Mais qui osera transposer la formule : déchoir de l'homme à la brute, en celle-ci : déchoir de l'homme à l'homme ? Les employer aux travaux des champs, pendant que nous-mêmes, nous nous livrerons aux spéculations philosophiques — quel est le royaume, quel est l'empire, qui peuvent étaler une plus monstrueuse inégalité ? Y a-t-il être humain si vil, qui, placé dans notre société, ne sente pas cette dégradation ? L'esclave consentant est le pire des esclaves ! Son âme est serve ! [3] ». Pourtant Coleridge, malgré la douleur qu'il en éprouve, fait cette concession

1. Cite par Col. p. 88.
2. *Letters*, p. 88.
3. id. p. 91.

et accepte de s'engager dans l'entreprise, même avec ce plan tronqué, pour ne pas tout abandonner. Il ne désespère pas d'ailleurs de ramener Southey à de plus saines notions, quand il sera près de lui, et d'illuminer même l'esprit des femmes par la splendeur de la vérité.

Jusqu'ici nous avons exposé de la pantisocratie ce qu'elle a de commun avec la doctrine de Godwin. Mais les deux systèmes ne se confondent pas. Il serait vraiment étrange que Coleridge, le mystique, qui naguère croyait avec Plotin à la présence du divin dans toute chose, et qui dès l'enfance connaissait les ravissements de l'extase, se fût converti sans restrictions au rationalisme mécaniste. Il fait d'importantes réserves — si importantes même, qu'il médite d'opposer à la *Justice Politique* le *Livre de la Pantisocratie*, dans lequel il comprendra tout ce qu'il y a de bon dans Godwin et le complètera[1]. A ses yeux, l'athéisme de Godwin et son mépris du sentiment diminuent singulièrement la valeur de sa philosophie.

Il rencontra le philosophe, lors de son passage à Londres, en 1794, en compagnie de disciples, comme Holcroft, et d'adversaires, comme Porson. Des discussions s'engagèrent et la dialectique mécaniste de Godwin lui sembla réduite à néant par les arguments spiritualistes de Porson[2]. Il ne se déclara pas lui-même contre Godwin, mais il réserva son indépendance d'opinion.

Sa doctrine est un compromis entre le mécanisme, la philosophie du sentiment, et (nous le verrons plus loin) le mysticisme. A côté de Godwin, il veut faire place à Shaftesbury et à Rousseau. Il se réclame de ces deux derniers penseurs et il les rapproche, dans sa pensée, de Jésus[3],

1. *Letters*, p. 91. Le livre ne fut jamais écrit.

2. « Compare him with Porson! My God! to hear Porson *crush* Godwin, Holcroft, etc.! they absolutely tremble before him... ». A Southey, 17 déc. 1794, p. 115.

3. Il écrit à Thelwall : « Vous ne pouvez être patriote sans être chrétien ; ... oui, disciple de Shatesbury et de Rousseau, sans être disciple de Jésus ». Mai 1796, p. 160.

l'homme qui a eu au plus haut degré le don divin de l'amour. Ils enseignent tous trois une admirable leçon : Shaftesbury et Rousseau, une leçon de « patriotisme » (c'est-à-dire de philanthropie), Jésus, une leçon de charité.

Coleridge emprunte à la philosophie de Godwin tout ce qui se rapporte à la raison et à la vérité. Il refuse de souscrire à sa théorie de l'action. Il ne veut pas admettre que l'intelligence seule domine la volonté et que les instincts, bons ou mauvais, soient négligeables ; que la vie se réduise à une équation algébrique et que l'enthousiasme, l'amour, tous les élans spontanés, soient une déchéance de notre nature. Déchéance ! C'est grandeur qu'il faudrait dire ! Car nous ne faisons rien de généreux, de puissant, de beau, que mûs par la force du sentiment, qui est le souffle de la vie. C'est le cœur qui nous entraîne à l'action. Ce n'est pas assez d'avoir adhéré à une proposition abstraite, « il faut que le cœur se nourrisse de la vérité, comme l'insecte de la feuille, jusqu'à ce qu'il soit teinté de sa couleur, et que sa nourriture apparaisse dans ses fibres les plus secrètes[1] ».

Godwin avait proscrit les sentiments particuliers. Coleridge les défend, comme le moyen le plus précieux d'éducation morale, comme les degrés par où l'âme s'élève à l'amour universel. « L'ardeur des sentiments particuliers fait de la philanthropie une habitude nécessaire de l'âme. J'aime mon ami. Tel qu'il est, lui, toute l'humanité est, ou devrait être. La déduction est évidente. La philanthropie et, de fait, toute autre vertu, se forme par *concrétion*. Un sentiment spontané est le centre de la boule, qui, au cours de la vie, rassemble et assimile les affections connexes[2] ».

Ce point établi, Coleridge reconnaît volontiers que le cœur ne peut rien sans la raison. De celle-ci vient la lumière qui illumine la route, de celui-là la force qui donne

1. *Letters*, p. 91.
2. id. p. 76.

l'impulsion. L'intelligence sans le sentiment est réduite à l'immobilité ; le sentiment sans l'intelligence s'épuise en agitation inféconde. « La sensibilité désordonnée est méprisable, quand on la compare à l'admirable phalange des sentiments disciplinés. O invincibles soldats de vertu, qui vous rangez sous le commandement des fermes principes, formez un rempart autour de mon cœur ! [1] ».

Les lettres à Southey, remplies de tant de sujets qu'elles n'en épuisent aucun et d'ailleurs interrompues en janvier 1794 par la réunion des deux amis à Bristol, ne donnent que des informations incomplètes sur les objections que, dès cette époque, Coleridge faisait à Godwin. Mais au moment même où il s'inspirait de *Political Justice* pour arrêter le dessein rationnel et social de la pantisocratie, Coleridge dénonçait les dangers de la morale godwinienne dans le drame, *The Fall of Robespierre*. Le premier acte, qui est de lui, a une valeur psychologique autant que dramatique. Les caractères sont les types d'une mentalité nouvelle, produit de la philosophie et des circonstances. Coleridge les fait servir à démontrer les faussetés de la morale selon la raison, mises en lumière par les crimes de la Révolution [2].

Les observateurs qui n'étaient pas aveuglés par une haine violente de la France ne pouvaient manquer de s'apercevoir que la Terreur n'était pas un déchaînement

1. *Letters*, p. 114.

2. La partie due à Coleridge mérite seule une étude particulière. Coleridge seul sait peindre des caractères, pénétrer des consciences, soutenir un dessein philosophique, écrire dans un style vigoureux et coloré, habile pastiche de la langue de Shakspeare. Une lettre de Southey à Henry Nelson Coleridge, quand celui-ci prépara la publication des *Literary Remains* de son oncle, nous apprend que Coleridge emporta le manuscrit à Cambridge avant que Southey ait eu le temps de retoucher ce qu'il avait écrit. La hâte peut donc être pour quelque chose dans la faiblesse des deux derniers actes, dûs à Southey. Mais aussi la facilité terne de son talent fait pâle figure à côté de la pensée forte et de la forme distinguée de Coleridge. Southey n'a fait que traduire en lignes rythmées les discours et les incidents de la séance du 9 Thermidor, d'après les journaux.

ordinaire de passions criminelles. Ni les antécédents, ni les paroles, ni les actes de ces hommes, qui sauvaient la France en l'inondant de sang et qui risquaient leur vie en semant la mort, n'étaient ceux de vulgaires scélérats. S'il se dissimulait parmi eux des âmes viles, la plupart étaient conduits à des actes odieux par des sentiments nobles, à une conduite infâme par des principes élevés, à la répression impitoyable par dévoûment à la patrie. Chez ceux qui faisaient ainsi le mal par une perversion de l'idée de justice, si des instincts bas coopéraient avec l'aveuglement de l'idée fixe, c'était à leur insu. Ils n'avaient pas de remords, parce que le fanatisme des principes étouffait en eux la conscience de toute autre passion. C'est involontairement qu'ils faisaient entrer dans la chaîne de leurs raisonnements des mobiles moins nobles que leurs convictions.

Mais les principes qui les conduisaient à cet excès d'inhumanité étaient ceux de la raison — ceux de Godwin ! Ces bourreaux mettaient précisément en pratique la règle de la « nouvelle morale » : faire taire le sentiment, la conscience, et se laisser guider par l'intellect face à face avec la vérité. Parce qu'ils avaient étouffé en eux la voix de la commune pitié, parce qu'ils avaient fermé l'oreille à la commune humanité, ils avaient marché d'attentat en attentat. Sous quel jour effrayant se montrait dès lors la doctrine de Godwin ! N'avait-on pas sous les yeux la preuve sanglante que la raison ne peut se passer du cœur ?

Si les justes, aveuglés par l'attachement fanatique à la vérité abstraite, devenaient capables de faire le mal et ne distinguaient plus en eux les mauvaises impulsions des bonnes, quel devait être le cas des méchants ? Ne feraient-ils pas sciemment de la « nouvelle morale » l'auxiliaire de leurs passions, et ne se serviraient-ils pas d'elle pour effacer les derniers vestiges de conscience, qui subsistent dans l'âme des criminels ? Ne verrait-on pas alors se former un nouveau type de scélérat, qui raisonne ses forfaits et qui s'affermit dans le crime par la dialectique ?

La Terreur offrait les deux types du juste-bourreau et du scélérat-philosophe. Coleridge pénétra leur psychologie et l'esquissa dans ses deux personnages de Robespierre et de Couthon. Ce n'est qu'un crayon rapide, autant qu'on pouvait le faire en trois cents vers. Il y a loin de ces silhouettes aux portraits achevés que Wordsworth tracera, après avoir lui aussi médité sur la doctrine de Godwin, dans sa tragédie des *Borderers*. Mais Coleridge montre, par quelques touches énergiques, qu'il s'est préoccupé de ce problème moral et qu'il a pris parti.

Son Robespierre n'est pas un odieux massacreur, comme l'imagination des contemporains en Angleterre se le représentait le plus souvent. C'est un fanatique, révoltant sans doute de cruauté, mais pur d'intentions et accomplissant ses pires violences, il le croit fermement, pour le salut de la patrie. La pitié, à ses yeux, est une faiblesse, qui, pour la considération inférieure du bien individuel, sacrifie l'intérêt supérieur du bien général. S'il surprenait en lui-même un attendrissement humain, il croirait pactiser avec les ennemis de la Révolution. « Celui dont le cœur défaille à la vue du sang des traîtres serait lui-même un traître, s'il n'était un lâche ![1] » Il fait aussi bon marché de sa vie que de celle des autres. Il se mépriserait s'il suspendait les massacres parce que la France est écœurée de sang et qu'il y a danger à exaspérer son indignation. « O Crainte ! comme tu sais prendre le visage de la Pitié ![2] » A Barrère, l'hypocrite, le traître, de reculer devant le péril et, « comme un enfant tremblant derrière sa mère, de cacher sa face pâle dans les jupes de la Pitié ![3] » Robespierre s'affermit dans son rôle d'impitoyable justicier par la conscience de son intégrité et sa haine vertueuse du vice de ses adversaires. Tallien mérite la mort pour son immoralité, autant que

1. v. 100-102.
2. v. 167.
3. v. 179-180.

pour sa traîtrise, « l'Adonis Tallien, le coureur de banquets, dont le cœur bondit devant le cornet à dés, et qui, sans cesse, sur l'oreiller moelleux de la prostitution, livre sa tête impure au sommeil fiévreux [1]. » On sait trop pourquoi certains représentants voudraient lier les mains du gouvernement. Ils voudraient faire acheter leur complicité. « Parlez ! Qu'est-ce qui déjouera les complots secrets de misérables sans conscience et sans crainte de Celui qui préside à l'éternelle justice ? La Terreur ou l'or impur ? La première est rude, mais transitoire comme les maux d'où elle naît, et est allégée pour le patriote vertueux par les nécessités qui l'engendrent. L'autre souille la source même de la République et lui fait rouler des eaux polluées jusque dans les siècles à venir... Moi-même incorruptible, je n'ai jamais voulu acheter les consciences : aussi, on me hait [2]. »

Quelle effrayante figure que cet homme, qui, croyant posséder la vérité, a assez confiance dans sa propre raison et dans sa vertu, pour conduire ses semblables au bonheur à travers les supplices ! On frémit à penser que sa raison humaine peut faillir et que la foi, qui excuse à ses yeux des crimes abominables, peut n'être qu'une erreur, ou une passion qui se trompe elle-même. Quelle culpabilité s'accumule sur sa tête, si ce fanatisme de justice s'alimente secrètement aux sources de l'ambition et si cette vertu n'est qu'une forme de l'orgueil ! C'est ce que Coleridge montre chez Robespierre. C'est par une fureur de despotisme qui s'ignore elle-même, que Robespierre rend permanentes les mesures tyranniques imposées par le danger d'un moment. C'est pour conserver seul tout le pouvoir, qu'il perpétue la Terreur. Quant à son orgueil, il éclate aux yeux de tous. « Le peuple est las, s'écrie Tallien, de son austère vertu, fille hypocrite d'un orgueil féroce [3]. » Il perce dans ses paroles. « Si tous se liguent

1. v. 64-67.
2. v. 160-162.
3. v. 268-9.

contre toi, lui dit son frère, que te restera-t-il ? — Moi ! la droiture inébranlable de mon âme, et la pauvreté sublime, dans une auréole de vertu ! Les Victoires géantes, que ma sagesse a gagnées, me feront escorte, empanachées et étincelantes, faisant tomber impuissants les dards de la calomnie [1]. »

Robespierre est un criminel inconscient, aveuglé par le fanatisme ; Couthon est le complice conscient de ses crimes, qui se rit du remords comme d'une notion surannée du passé. Il perce à jour les sophismes dont se leurre Robespierre. Pour son compte, il se débarrasse délibérément des scrupules moraux qui entravaient la conscience avant que la raison ait rendu l'individu seul juge de ses actes. Les prétentions vertueuses de son complice lui inspirent ces réflexions : « Ainsi nous nous trompons nous-mêmes ! Que de belles vertus fleurissent sur les branches vénéneuses de l'ambition ! Robespierre, tu veux conserver la garde de la liberté de ton pays, pour faire le tyran avec toute la pompe du patriote ; tandis que ta conscience, au milieu des clameurs approbatrices du populaire, dort, et ne te murmure pas à l'oreille : Tyran sanguinaire ! Mais qu'est ce que la conscience ? Le rêve de la superstition, qui, pendant notre sommeil, fait sur nous une impression assez profonde pour que, dans la veille, l'esprit en retienne longtemps encore les horreurs ! [2] »

C'est une femme, dans la pièce, qui plaide la cause de l'humanité et de toutes les tendres affections que la Révolution foulait dans sa course sanglante. Par la bouche de ce personnage, Coleridge exprime son horreur de l'insensibilité systématique qu'un Godwin érigeait en doctrine et que les Jacobins appliquaient dans leurs actes. « O cette nouvelle liberté ! A quel prix nous avons acheté ce bien apparent ! Les vertus paisibles et toutes les joies de la vie privée, les soins d'un père et les tendres attachements

1. v. 117-121.
2. v. 122-130.

d'une mère sont sacrifiés à une farouche orgie de liberté[1]. » Elle chante pour bercer sa tristesse, et sa chanson célèbre la paix domestique, qui, fuyant également l'éclat des cours et le tumulte des révolutions, se réfugie dans la vie rustique et pieuse, au sein de la nature :

« Dis-moi sur quel sol sacré se rencontre la paix domestique. Fille paisible des cieux, d'une aile timide elle s'envole loin de la pompe du sceptre, loin de la haine tumultueuse du rebelle. Elle demeure dans la vallée peuplée de chaumières et prête l'oreille aux cloches du sabbat[2]. »

C'est la défense, contre le fanatisme intellectuel et social, des qualités naïves et spontanées. C'est le cœur opposé à la raison. Pour rendre la leçon plus frappante, Coleridge a mis cet appel à la pitié dans la bouche d'une innocente victime de la tyrannie sociale, d'une pauvre fille réduite par la misère à la prostitution. Chez la courtisane Adélaïde, maîtresse de Tallien, l'âme a conservé sa fraîcheur native au milieu des souillures que lui imposait l'ancienne société, et des cruautés qu'elle voit pratiquer par la nouvelle. Elle est restée l'enfant de la nature, entre une société qui se meurt, et une société qui cherche sa voie. Que l'orgueilleuse raison apprenne d'elle où s'arrête son empire ![3]

1. v. 197-201.

2. v. 213-224.

3. Coleridge exprime les mêmes sentiments de pitié pour la prostituée et d'indignation contre la société responsable de sa degradation, dans *An Unfortunate* (1794) et dans *Religious Musings* (commencé en 1794, v. 281-286). Il confirme lui-même l'interprétation que nous donnons du caractère d'Adélaïde, dans une lettre à son frère George (6 nov. 1794, p. 104) : « The first speech of Adelaide, whose *automaton* is this character ? » — Le personnage d'Adélaïde fut l'objet d'une parodie satirique de l'*Anti-Jacobin* (numéro du 2 avril 1798), qui y voyait une imitation du drame allemand, dont Schiller avait donné le modèle, dans les *Brigands*, et dont Kotzebue continuait la tradition. L'*Anti-Jacobin* n'avait pas tort. Schiller avait donné le prototype des *outlaws* vertueux, qu'affectionnait la littérature révolutionnaire. Coleridge professait alors un grand enthousiasme pour les *Brigands* (v. Lettre à Southey, nov. 1794, p. 96-97).

Southey qui voyait surtout dans la pantisocratie le moyen de satisfaire les désirs les plus chers de son cœur et de s'entourer de tous ceux qu'il aimait, souscrivait d'avance aux affirmations de Coleridge sur la puissance du sentiment. Il écrivit un jour à son ami : « Combien plus précieuse est l'intégrité de cœur que l'éclat de l'intelligence ! » et Coleridge cite cette phrase avec ravissement et l'appelle « une noble maxime », et propose seulement de remplacer « intégrité » par « énergie », pour bien marquer que de la sensibilité découle toute action efficace.

Ainsi les deux amis corrigeaient le rationalisme de Godwin selon que le leur dictait leur cœur et s'attachaient à la pantisocratie à la fois pour sa rigueur logique et pour sa poésie.

VIII

Les pantisocrates, réunis à Bristol dans l'hiver de 1795, avaient le plus pressant besoin d'argent. Il fallait pourvoir aux besoins immédiats de l'existence et recueillir les deux mille livres nécessaires pour lancer l'entreprise.

On médita de fonder une revue, qui s'appellerait *The Provincial Magazine :* le projet échoua. On chercha à se procurer des ressources en écrivant pour les journaux : les pourparlers n'aboutirent pas. Un jeune libraire-éditeur, de Bristol, Joseph Cottle, doué de plus d'enthousiasme que de sens des affaires, lui-même poète-amateur et flatté d'entrer en relations avec de vrais poètes, surgit comme le bon génie qui verse la pluie d'or. Il offrit de publier *Joan of Arc*, que Southey se mit à retoucher, ou plus exactement à refondre du premier vers au dernier. Il versa d'avance à Coleridge trente guinées pour un volume de poésie, dont le morceau principal, *Religious Musings*, n'était pas achevé. Enfin les deux amis

entreprirent de donner des conférences publiques, qui eurent lieu au mois de février 1795.

Southey ne s'engagea pas à fond et audacieusement, comme Coleridge, dans la politique contemporaine. De convictions plus pâles et plus préoccupé de l'avenir des siens et de son propre bonheur que du salut de l'humanité, il se contenta de faire indirectement la leçon à son siècle, dans un aperçu général de l'histoire du monde, de Lycurgue à la guerre d'Amérique. « Il enseigna par allusion ce qui devait être, en montrant ce qui ne devrait pas être[1] ». Ses conférences ne furent pas publiées; il ne voulut pas, plus tard, attacher son nom à ces « déclamations sonores[2] ».

Les conférences de Coleridge virent le jour, sous forme de brochure, l'année où elles furent prononcées[3]. Il y exprimait son système moral et politique sous sa forme exotérique, pour ainsi parler; il y faisait connaître ses sentiments à l'égard de la France et son jugement sur l'attitude de l'Angleterre à l'égard de la Révolution. Jusqu'à quel point demeura-t-il philosophe en face d'un auditoire de vertu médiocre, qu'il s'agissait de gagner à une cause sublime? Quelle part prit-il à la lutte politique dans son propre pays? Dans quelle mesure la Révolution française lui semblait-elle aider ou entraver le progrès de l'humanité? Quels étaient les mouvements de son âme ardente à cette époque de passions violentes pour ou contre la Révolution?

Coleridge n'était pas homme à s'abaisser aux besoins d'un auditoire, ni à descendre de la cime des principes pour conduire les hommes par la main dans les sentiers de la pratique. Dans la salle de conférences comme dans le cabinet, c'était un rêveur qui disait son rêve, un homme

1. *Life and Corr.* I. p. 235.
2. id. I. p. 236.
3. *Conciones ad Populum* et *The Plot Discovered*. Bristol, 1795. Elles furent rééditées dans *Essays on his own Times*, d'où nous extrayons les passages suivants.

passionné qui épanchait son âme, un dialecticien qui construisait sa logique.

La révolution qu'il voulait préparer, c'était la révolution conçue par le philosophe, qui s'accomplit dans des intelligences pures par le mécanisme infaillible de la *nécessité*. Le mouvement ne devait pas partir d'en bas. « Il ne faut proclamer avec hardiesse la vérité politique que devant ceux qui sont susceptibles de raisonnement : jamais devant la multitude ignorante et affamée, qui ne peut manquer d'agir sous l'impulsion de passions aveugles[1] ». « Il faut plaider la cause des malheureux, et non pas en appeler aux malheureux[2] ». Il faut préparer les hommes à la grande transformation qui leur assurera le bonheur, en répandant la vérité. « Il est aussi nécessaire de faire précéder la Révolution de l'illumination générale des esprits, que de laver le vase avant d'y verser l'eau pure[3] ».

Le révolutionnaire Coleridge se rencontre-t-il donc avec Burke dans un commun mépris de « la multitude bestiale? ». Non pas. Coleridge compatit aux souffrances des humbles et s'indigne des maux que leur infligent l'égoïsme et la tyrannie des grands. Il demande aux malheureux de la docilité et de la patience, avant le moment où ils pourront jouir du bonheur ; il demande aux puissants du désintéressement, s'ils ne veulent pas que les souffrances exaspérées éclatent en violences aveugles. « Car s'étonnera-t-on qu'ils manquent d'humanité, ceux dont la vie est privée de tout ce qui humanise? S'étonnera-t-on qu'à l'ignorance de la brute ils joignent sa férocité?[4] ». « La nécessité d'un labeur journalier de douze heures asservit l'âme et abaisse l'être raisonnable au niveau de la brute. C'est se railler des maux de nos semblables, que de dire qu'ils sont nos égaux en droit, quand par la dure con-

1. *Essays on his own Times*, L. 1850. I. p. 30.
2. id. p. 21.
3. id. p. 21.
4. id. p. 14.

trainte du besoin, nous les rendons nos inférieurs par tout ce qui peut adoucir le cœur ou élever l'intelligence[1] ». Ainsi Coleridge vivifie sa conception logique par sa sensibilité d'homme et de poète. Les *Discours* sont pleins des sentiments généreux qui soutiendront les accents de pitié ou d'indignation de sa poésie sociale, et qui éclateront avec le plus de force dans *Religious Musings*.

Coleridge ne s'était affilié à aucun parti. Ses principes, comme ceux de Godwin, lui enjoignaient l'action pacifique. « Le temple du despotisme, comme celui de Tescalipoca, l'idole mexicaine, est fait de crânes humains et cimenté de sang humain : prenons garde, en élevant l'édifice de la liberté, de modifier l'architecture sans changer les matériaux[2] ». Il se tenait volontairement à l'écart des Sociétés révolutionnaires, qui subsistaient en dépit des persécutions. Ce n'était pas par lâcheté : sa passion était avivée au point qu'il aurait couru au devant du danger, s'il n'avait été retenu par ses convictions. « En rejetant de nombreuses sollicitations d'entrer dans des sociétés secrètes, j'agis comme aurait pu le faire un jeune officier de sentiments religieux, qui, plein de courage, ose refuser un défi, et, tenu pour lâche par ceux qui l'entourent, ferme souvent les yeux et pense au moment où il pourra sauter sur le rempart et se dresser sur la brèche, seul et le premier[3] ».

Coleridge ne voulait pas davantage s'associer à ceux qui préconisaient la politique de réformes. De son point de vue, les réformes partielles étaient inutiles tant qu'on ne pourrait pas, par une réforme totale, fonder la liberté absolue. Il ne s'agissait pas d'établir tel ou tel gouvernement imparfait, il fallait préparer l'avénement de la société des sages, sans gouvernement, où la seule loi fût le déterminisme de la vérité. « La *société* sous toutes ses

1. *Essays*, p. 16.
2. id. p. 28.
3. Lettre de Col. à Sir G. Beaumont, oct. 1803. *Memorials of Coleorton* Edim. 1887.

formes est un bienfait : la forme la plus parfaite de *gouvernement* est tout au plus un mal nécessaire[1] ». Pourtant Coleridge éprouvait une vive sympathie pour ceux qui, limitant leur action politique aux moyens légaux, servaient par leur parole et leurs écrits la cause de la vérité. Il célébrait en vers les vaillants de l'opposition et les victimes de l'inquisition gouvernementale. Il adressait des *Sonnets* élogieux à Godwin, à Erskine, à Sheridan, à Lord Stanhope, à Priestley, à Horne Tooke. Souvent le pesant appareil de la forme classique, dont il ne savait pas encore bien se dégager, alourdissait la pensée ; parfois aussi, l'émotion lui inspirait des hardiesses de génie comme dans le *Sonnet à Erskine* :

« Quand la Liberté britannique, en quête d'une patrie meilleure, ouvrit ses larges ailes, toutes frémissantes d'effroi, Erskine! elle entendit ta voix et suspendit son vol, dans une extase d'espérance! Car tu te dressais, hardi (dans ta main l'encensoir brillait d'une flamme sainte), prêtre volontaire, devant le sanctuaire profané ; et, sur son autel tu versais le flot divin de ton inimitable éloquence. C'est pourquoi ses fils vénéreront ton nom et éléveront jusqu'au ciel des louanges, chères à ton cœur. Et quand la Nature aura prononcé la sentence fatale, au delà de la tombe ta gloire rayonnera : ainsi le grand soleil d'été, disparu à l'Occident, déjà échappe à la vue ; mais le vaste ciel demeure embrasé de son éclat magnifié[2] ».

Sans se solidariser avec aucun parti, Coleridge partageait la haine de tous les partis d'opposition contre l'administration de William Pitt, qui avait précipité l'Angleterre dans une guerre contre la liberté et supprimé à l'intérieur les garanties séculaires de la liberté. Quelle réprobation ne méritait-il pas, ce gouvernement, qui, poussé par la panique à une véritable folie de despotisme, exaspérait le ressentiment des opprimés et allait peut-

1. *Essays*, p. 40.
2. *To Erskine*, publié dans la *Morning Chronicle*, du 9 déc. 1794.

être déchaîner une révolution violente! Sait-on de combien de temps alors serait retardé l'établissement de la justice sociale? Comment trouver des termes assez forts pour flétrir le ministre qui avait forcé les amis de la France et de l'humanité en Angleterre à courber la tête, humiliés, devant la honte de leur pays, ligué avec les tyrans. Dans la chaleur de son indignation, Coleridge se livre sans retenue aux suggestions de sa riche imagination et de sa fécondité verbale, et déclame dans un style véhément qui n'est comparable à cette époque qu'à la prose éclatante de Burke, et qui doit à la symbolique biblique et chrétienne un caractère d'originalité marquée. Il maudit la guerre et ceux qui se réjouissent des faits d'armes — peu nombreux d'ailleurs — dont puisse se vanter la coalition. Il fait allusion à un souper qui avait été donné par un grand seigneur, pour fêter une victoire des Autrichiens. « C'est bien le véritable repas du Seigneur, dans la communion des ténèbres! C'est une Eucharistie d'Enfer! un sacrement de malheur! A chaque morceau et à chaque goutte, l'âme de quelque innocent égorgé crie haut au Seigneur : ceci est mon corps, ceci est mon sang! [1] ». Il dénonce Pitt. « C'est lui, mes frères, qui est cause de notre déshonneur! A cet homme, le ciel a accordé une part de son ubiquité; il lui a donné la présence réelle dans les sacrements d'Enfer, partout où ils s'administrent, dans tout pain d'amertume, dans toute coupe de sang! [2] ». Son éloquence lyrique et biblique procède de la même source que sa poésie : ses discours prolongent ses poèmes [3].

La Révolution arrachée enfin aux affres de la Terreur

1. Cité par Col. lui-même dans la Lettre à Sir G. Beaumont (v. sup.).
2. Id.
3. Il écrit à la même époque dans le *Sonnet à W. Pitt* : « Il a donné à son pays le baiser de l'Iscariote! (ah! l'odieux apostat, traître à la gloire de son père); puis il l'a cloué à la croix d'une profonde détresse et, de loin, en sûreté, il regarde la lance altérée percer son vaste flanc! ».

23 déc. 1794.

est redevenue digne de l'amour des patriotes. Coleridge est trop loin de la France, trop peu préparé à juger les événements, pour voir, comme Wordsworth, dans les actes du Directoire et dans l'attitude de la nation des signes menaçants pour l'avenir. Il lui semble que. la Terreur vaincue, l'œuvre d'émancipation nationale et universelle va reprendre son cours et faire avancer l'humanité vers le but ultime des efforts de la raison. Sans doute la Révolution française porte un vice profond : elle est née de la violence et a grandi par la violence. Elle a éclaté alors que la raison avait pénétré dans trop peu d'esprits. « Les patriotes de France, ou bien sont tombés dans l'erreur dangereuse et gigantesque de faire d'un mal certain le moyen d'un bien douteux, ou bien ont été sacrifiés par la foule dont les préjugés et la férocité répugnaient à leur vertu [1] ». Mais comment apprécier la part de responsabilité de l'étranger dans les crimes commis sous le coup de l'affolement? Même entachée d'erreur, la Révolution est de bon exemple. Qu'elle serve « d'avertissement à la Grande-Bretagne », non pas pour faire haïr les désirs d'émancipation, mais pour faire chercher les moyens de les satisfaire par une autre voie. « La liberté française est le phare qui, nous guidant vers l'égalité, doit nous montrer les dangers de la route [2] ». Aussi bien, les Français ont été mûris par les épreuves et purifiés par la victoire chèrement achetée. « Dans les termes vraiment prophétiques d'Isaïe : Seuls ils ont foulé le pressoir et, parmi les nations, il n'y en avait pas une avec eux. Ils ont cherché, et il n'y avait personne pour les aider ; et ils se sont étonnés qu'il n'y eût personne pour leur porter secours. Donc c'est leur propre bras qui leur a apporté le salut, et c'est leur furie qui les a secourus [3] ». Coleridge s'écrie, dans une explosion d'enthousiasme : « La France ! dont la pos-

1. *Essays*, p. 8.
2. id. p. 7.
3. id. p. 53.

térité vous imputera les crimes et les malheurs. La France! dont la postérité imputera à elle-même le bonheur et les vertus[1] ».

Nous ne saurions mieux faire connaître ses sentiments, qu'en citant ici les vers où, quelques années plus tard, il rappelle l'enthousiasme de cette époque et en indique avec précision le caractère :

« Quand la France en courroux souleva ses membres géants, et, jurant un serment qui fit retentir l'air, la terre et l'onde, frappa le sol de son pied nerveux et dit qu'elle voulait être libre, sois-moi témoin, Nature, quelles furent mes espérances et mes craintes ! Avec quelle joie je chantai mon ravissement sublime, me raillant du danger parmi un peuple servile ! Et quand, pour écraser la nation révoltée, comme des démons surgis au geste d'un magicien, les Monarques s'avancèrent en un jour de malheur, et que la Grande-Bretagne s'unit à leurs féroces légions, si chers que me fussent ses rivages et sa ceinture d'océan, bien que mainte amitié, mainte affection de jeunesse aient accru en moi l'amour du pays, et jeté un éclat magique sur ses collines et ses bocages; pourtant ma voix, sans défaillance, sur tous ceux qui bravaient la lance mortelle aux tyrans appela la défaite, et la honte trop longtemps différée, et une retraite vaine ! Car jamais, ô Liberté, par un dévoûment imparfait je n'ai terni ton éclat ou glacé ta flamme sacrée ! Mais j'exultai au son des péans de la France délivrée et je baissai la tête et pleurai au seul nom de l'Angleterre.

« Et qu'importe, disais-je, que des cris de blasphème aient été mêlés à cette douce musique de délivrance ! Qu'importe que la passion ivre et brutale ait mené une danse plus désordonnée que ne furent jamais les transports de la folie ! Ouragans, qui vous assemblez à l'Orient au point du jour, le soleil se lève, bien que vous voiliez sa lumière ! Et quand, pour calmer mon âme agitée d'espé-

1. *Essays*, p. 82.

rance et de crainte, le tumulte cessa et que tout sembla calme et radieux ; quand, sur son front sanglant labouré de cicatrices, la France posa des couronnes et des guirlandes de gloire ; quand, levant son bras irrésistible, elle se railla de l'assaut des armées, tandis que, lançant de timides regards de rage, la trahison domestique, écrasée sous son talon fatal, se tordait comme un dragon blessé, baignant dans son sang, alors je me reprochai mes craintes qui ne voulaient pas fuir ; et bientôt, m'écriai-je, la Sagesse enseignera ses leçons dans les huttes basses de ceux qui peinent et gémissent ! Et, victorieuse par sa félicité seule, la France forcera les nations à être libres, et la Joie et l'Amour, contemplant la terre, la déclareront leur domaine ! [1] »

Coleridge voit la Révolution française à travers le brouillard d'or de l'idéalisme et des espérances infinies. Dans cette splendeur imprécise, il ne distingue que quelques traits saillants, que son imagination interprète comme les signes du triomphe prochain de la justice. Quand il croit aimer la France, c'est encore son rêve qu'il chérit en elle. Rêve qui soulève dans son âme passionnée de tumultueux transports ; délire d'absolu logique qui s'achève en attendrissements et en extases. L'exaltation philosophique et humanitaire le possède maintenant tout entier et a définitivement supplanté l'exaltation d'amour. Dans ses lettres, il déborde d'enthousiasme. Sa ferveur s'épanche en brillante rhétorique dans ses discours, et en images étincelantes dans ses poèmes. Il s'enivre de séduisantes illusions et de paroles sonores. Il traverse, sous l'influence de Godwin et de la Révolution française, une crise de romantisme véhément, passionné et déclamatoire, beau de furie et d'emphase, à la française.

1. *France, an Ode*, Strophes II et III.

IX

La date primitive fixée pour le départ de l'expédition pantisocratique (mars 1795) approchait, et les ressources manquaient. Le peu d'argent qu'avaient rapporté les conférences, avait été dépensé au jour le jour. Cette situation affectait différemment Coleridge et Southey. Les difficultés matérielles ne préoccupaient pas Coleridge. Il marchait dans son rêve éveillé, empressé auprès de Sara, répandu dans le monde [1], éblouissant ses amis par ses improvisations splendides, composant des vers amoureux et pantisocratiques [2].

1. v. *Life and Corr. of Southey*, I, p. 237.

2. Dans ces vers, tantôt il est gai, tantôt il est romantique, tantôt il est gravement enthousiaste. Il s'adresse plaisamment à un ânon :

I hail thee brother, spite of the fool's scorn,
And fain I'd take thee with me, to the dell
Where high-soul'd Pantisocracy shall dwell!
Where Mirth shall tickle Plenty's ribless side,
And smiles from Beauty's lip on sun-beams glide
Where Toil shall wed young Health, that charming Lass,
And use his sleek cows for a looking-glass,
Where Rats shall mess with Terriers hand-in-glove,
And Mice with Pussy's whiskers sport in love!

To a Young Jack-Ass, 1re version, 26-34. *Poet. Works*, App. C, p. 477.

Il adresse un remerciement à un ami qui a appris à Sara à jouer de la flûte :

In Freedom's undivided dell
Where Toil and Health with mellowed Love shall dwell,
Far from Folly, far from Men,
In the rude romantic glen,
Up the cliff, and thro' the glade,
Wandering with the dear-loved maid,
I shall listen to the lay
And ponder on thee far away.

To the Rev. W. J. Hort.

Il pense avec émotion que la Pantisocratie le sauve du triste sort de Chatterton. N'aurait-elle pas sauvé Chatterton lui-même?

..... O'er the ocean swell,

La résolution de Southey faiblissait au contraire, à mesure que les obstacles apparaissaient plus clairement. Il n'était pas capable, comme son ami, d'enthousiasme purement intellectuel, d'exaltation dans l'abstrait. Dès le début, des préoccupations sentimentales, un rêve égoïste de bonheur pour les siens et pour lui, avaient été ses motifs les plus forts. Pourtant il n'était pas insensible à l'harmonie philosophique du projet. Lui-même, il avait les mots de « devoir » et de « vertu » sur les lèvres [1]. Il avait connu la fièvre d'espérance. « A Dieu ne plaise, s'écriait-il, que l'effervescence de projets soit apaisée ! C'est le feu de Prométhée qui anime mon âme ; quand il ne brûlera plus, tout ne sera que ténèbres. J'ai fait le sacrifice de moi-même [2]. » Il ne protestait pas quand Coleridge proclamait dans les termes de l'Evangile : « Celui qui ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, oui ! et sa propre vie aussi, n'est pas digne d'être *notre* disciple ! [3] » De fait, c'est Coleridge seul qui sacrifiait au projet les affections de famille, et qui, le regard perdu dans l'infini, restait insensible à l'angoisse d'une mère et à la juste colère d'un frère.

Parce qu'il avait associé à ses projets tous ceux qui lui étaient chers, Southey redoutait d'autant plus les risques

Sublime of hope, I seek the cottaged dell,
Where Virtue calm, with careless step may stray ;
And, dancing to the moonlight roundelay,
The wizard Passions weave a holy spell !
O Chatterton ! that thou wert alive !
Sure thou wouldst spread the canvass to the gale,
And love with us the tinkling team to drive
O'er peaceful Freedom's undivided dale ;
And we, at sober eve, would round thee throng,
Hanging enraptured on thy stately song.....

Monody on the Death of Chatterton, 2e version, vers 129-142.

1. Paroles de Southey, citées par Coleridge dans la lettre de rupture, du 13 nov. 1795, p. 147.

2. Id., p. 138.

3. Id., p. 138.

possibles. N'allait-il pas conduire à une fin misérable ces êtres pour lesquels il aurait donné sa vie ? Il proposa (et c'était un premier indice de grave dissidence d'opinions) « de mettre le plan à l'essai dans une ferme du Pays de Galles ». On apprendrait à gagner son pain par le labeur de ses mains, on s'habituerait à la communauté des biens, on s'adapterait à la vie qu'on devait mener en Amérique. Il serait plus facile, en cas de nécessité, de suppléer à l'insuffisance du travail agricole par des travaux littéraires. Coleridge protesta avec indignation : l'expérience n'aurait plus aucune signification philosophique. Southey céda. Peut-être ne tenait-il déjà plus assez au projet pour prendre la peine de faire prévaloir ses vues.

Longtemps Southey fut cruellement partagé entre le désir d'obéir à la prudence et la tentation de suivre son rêve, entre la révolte romantique contre les contraintes de la réalité et la sagesse pratique qui conseillait l'adaptation aux nécessités communes. Le doute était entré dans son esprit ; son bon sens était éveillé. La lutte serait plus ou moins longue, mais c'en était fait de la folie d'aventures. L'homme qui devait toute sa vie triompher des écarts de la sensibilité et discipliner son tempérament à l'effort patient et fécond allait remporter la première victoire due à la raison et à la volonté. L'effort fut rude. Il eut des jours d'angoisse et des nuits d'insomnie. Il sentit sa santé chanceler[1]. Enfin l'arrivée de son oncle de

1. A. G. Bedford, fev. 1795. « My days are disquieted, and the dreams of the night only retrace the past to bewilder me in vague apprehensions of the future. America is still the place to which our ultimate views tend, but it will be years before we can go ». I, p. 232

Au même, fév. 1795. « Enough ! This state of suspense must soon be over. I am worn and wasted with anxiety ; and, if not at rest in a short time, shall be disabled from exertion and sink to a long repose. Poor Edith ! Almighty God protect her ! » I, p. 233.

Au même, mai 1795. « Col. is applying the medicine of argument to my misanthropical system of indifference. It will not do. A strange dreariness of mind has seized me. I am indifferent to society ; yet I feel my private attachments growing more and more powerful, and weep like a child, when I think of an absent friend. » I, p. 240.

Lisbonne, qui sut, sans reproche ni menace, lui présenter une alternative acceptable, précipita sa résolution. Il renonça définitivement à la pantisocratie.

Il était allé si loin dans la préparation du projet, il avait partagé si sincèrement l'enthousiasme de Coleridge, il avait tellement engagé sa responsabilité en poussant son ami à se fiancer à Sara, qu'il fut retenu par une fausse honte d'avouer ses hésitations et, bientôt, son retour à la saine raison. Mais il ne pouvait dissimuler qu'un changement fût survenu en lui. Il devenait sombre, il suscitait obstacle sur obstacle. « Pourquoi, mon cher, mon très cher Southey, vous drapez-vous dans le manteau des résolutions indépendantes et nous refusez-vous votre quote-part de lumière? Pourquoi dites-vous : Moi, moi, je ferai ceci et cela; au lieu de dire : C'est notre devoir d'agir ainsi pour telles et telles raisons [1] ». Southey était parfois indiscret devant des tiers et des rumeurs revenaient à Coleridge. Un jour celui-ci entendait dire que, si Southey acceptait à la rigueur de tenter l'expérience dans le Pays de Galles, du moins « ses ressources personnelles devaient rester son bien propre, et que tout devait être séparé, sauf une ferme de cinq ou six acres [2] ». Que devenait alors l'asphétérisme? Une autre fois, il apprenait que Southey songeait de nouveau à satisfaire au désir de son oncle, en se préparant aux ordres. Il faisait appel à sa conscience. « Vous désapprouvez l'Eglise établie, vous la considérez comme une source d'iniquités et de crimes. Est-il possible que vous songiez à prendre l'emblème d'affiliation [3]? ». Puis il lui revenait que Southey, renonçant aux ordres, inclinait vers le droit. Il recommençait ses objurgations : c'était s'enfoncer plus profond dans l'abîme. « Le droit! Plus opposé encore à vos principes déclarés que l'Eglise même [4]! » Coleridge sentait que ses

1. Col. à Southey, déc. 1794, p. 121.
2. id. 13 nov. 1795, p. 140.
3. id. oct. 1795, p. 135.
4. id. 13 nov. 1795, p. 145.

efforts étaient vains. Il dut bientôt s'avouer que Southey « était retombé dans le rang, perdu pour la cause de la vertu ». Des paroles amères furent échangées ; on se lança à la face des reproches, justes au fond, exagérés dans la forme et envenimés de dépit. Coleridge parla de « propension anti-partageuse » ; Southey, « de paresse incurable », qui avait fait retomber sur lui le plus lourd de la préparation du projet et qui ferait échouer toute association établie sur la répartition égale du travail. Enfin la rupture vint. Elle fut consommée par une longue lettre de Coleridge, du 13 novembre 1795, accusatrice et déchirante, où les paroles de colère alternent avec les plaintes sur l'illusion perdue et l'amitié brisée. « Sans donner ni recevoir de salut, je passerai devant l'homme à qui, pendant près d'un an, j'ai dit mes dernières pensées quand je fermais les yeux, et mes premières au réveil. Mais j'ai souffert d'autres souffrances [1] ».

La douleur de Coleridge est pathétique, étant à la fois si sincère et si déraisonnable, provenant de causes dont un jugement sain devait faire bon marché. Elle relève du même romantisme, excessif et théâtral, que l'exaltation de joie et d'espérance qui l'avait précédée. Elle s'exprime avec la même grandiloquence lyrique et biblique, qu'on peut trouver disproportionnée aux circonstances, mais dont on ne peut s'empêcher d'admirer la richesse verbale. « Homme égoïste! Homme d'argent! Eût-il dû m'en coûter la mort, je lui aurais craché au visage en l'appelant menteur, celui qui aurait dit cela de vous, il y a neuf mois! Car je vous estimais aveuglément. O Dieu! Qu'un tel esprit se soit épris d'amour pour cette créature basse et vile, cette fouille-ruisseau, cette catin, la Prudence mondaine [2] !... Vous avez laissé un grand vide dans mon cœur. Je ne connais personne qui puisse le combler. Il y

2. Col. à Southey, p. 144.
3. Id. p. 148 (... that low, dirty, gutter-grubbing trull Wordly Prudence !)

a d'autres hommes que je pourrai aimer autant, estimer autant, et, quelques-uns peut-être, admirer autant. Mais je ne rencontrerai personne qui m'inspire à la fois l'attachement à son caractère, le respect de son cœur et l'admiration de son génie... Mais ces choses sont passées. Ainsi, quand un affamé rêve, soudain il se repaît, mais il s'éveille, et son âme est vide ! [1] »

L'oncle de Lisbonne promit une pension à Southey, pour lui permettre de faire ses études de droit. Il ne voulut pas entendre parler de terminer par un mariage ce qu'il appelait « une liaison dangereuse ». Southey n'insista pas. Il était devenu assez prudent pour ne pas se fermer par son obstination la seule voie de salut. Il accepta d'aller passer six mois en Portugal avec son oncle, qui voulait l'arracher au milieu de Bristol. Avant son départ, il épousa secrètement Edith Fricker.

Coleridge ayant reçu du libraire Cottle la promesse qu'il lui prendrait toutes ses productions poétiques au prix d'une guinée et demie les cent vers, se persuada que la vie matérielle était désormais assurée et épousa Sara Fricker, le 4 octobre 1795. Il n'abandonnait pas l'espoir d'atteindre le bonheur parfait et de réformer l'humanité, mais, le projet de fonder une colonie en Amérique ayant échoué, c'est au sein de la société même qu'il fallait trouver le moyen de réaliser le plan tracé par la philosophie de Godwin et garanti par l'effort révolutionnaire de la France.

X

Pendant la période que nous venons d'étudier, Southey composa ou refondit ses deux premières œuvres de longue haleine, *Wat Tyler* et *Joan of Arc*. Sa passion de l'histoire, sa prédilection pour Shakespeare et Spenser, sa faci-

1. Col. à Southey, p. 151.

lité à manier le vers, l'attiraient vers les compositions épiques ou dramatiques. Son enthousiasme humanitaire le conduisit à rechercher dans le passé des héros plébéiens qu'il pût faire entrer dans de vastes poèmes, à la fois historiques et révolutionnaires. Dans le chef des Jacques anglais du XIVe siècle il trouva une figure de révolté, se mouvant au milieu d'événements qui, longtemps avant la Révolution française, en étaient comme le grondement avant-coureur. De Jeanne, il crut pouvoir faire l'incarnation de la raison, de la sensibilité et de l'innocence selon la nature, en face du vice couronné, de la sottise mitrée et de l'orgueil insensible. A l'un et à l'autre il prêta ses propres effusions de pitié, ses révoltes, ses frissons d'idéal, ses rêves naïfs et grandioses.

Wat Tyler est une esquisse dramatique en vers blancs, dont les trois actes furent écrits « en trois matinées ». L'œuvre circula entre des mains amies, mais ne trouva pas d'éditeur, au lendemain de sa composition. Quelques mois plus tard, elle ne répondait plus aux sentiments assagis de l'auteur et fut condamnée à dormir dans ses cartons. Elle dut de voir le jour à la méchanceté raffinée d'un adversaire politique, qui la publia subrepticement en 1817, pour faire pièce à l'auteur devenu un des soutiens du parti tory. Southey, courageusement, l'inséra dans ses œuvres complètes.

Il ne faut pas juger *Wat Tyler* d'après les règles du genre dramatique. L'œuvre ne mérite le nom ni de drame historique, ni de drame à thèse. Ce n'est qu'un tableau dramatique, ou plutôt une succession de tirades rythmées et sonores, dont l'auteur fait le véhicule de ses propres sentiments et de ses propres idées. L'histoire ne lui fournit qu'un schéma, qu'il remplit, sans souci de l'anachronisme, de déclamations enflammées, selon la phraséologie « philosophique » et « humanitaire ». L'action existe à peine ; il n'y a pas de gradation d'intérêt ; les épisodes ne convergent pas vers la catastrophe et les forces morales ne sont pas tendues vers une même fin ; tous les per-

sonnages sont sur le même plan; les scènes dramatiques sont écourtées, réduites à un geste ou à une indication scénique. En un mot, l'œuvre manque de corps. C'est un prétexte à invectives contre la monarchie, la noblesse et l'Eglise officielle, un tableau des misères sociales et une apologie vibrante du triple idéal révolutionnaire, liberté, égalité, fraternité.

Le probe et laborieux forgeron Wat Tyler, pauvre malgré la peine et les privations, reste songeur en présence des chansons et des danses de la fête de mai, auxquelles prend part sa fille Alice avec la jeunesse du village. Il pense que tout à l'heure le collecteur d'impôts va venir exiger les six oboles qu'il lui doit. Six oboles! C'est tout ce qu'il possède, et il les a économisées en s'arrachant les morceaux de la bouche. Pourquoi ces impôts? Pour payer les frais de la guerre de France et les somptuosités de la cour, pour permettre au roi de gagner de la gloire (maudit soit ce vocable d'Enfer!) et pour subvenir au luxe et aux orgies des grands. Faut-il donc voir arracher à de pauvres hères l'argent avec lequel on les mènera à la mort, ou au massacre d'ennemis qu'ils n'ont jamais vus! « Peu me chaut, qui porte la couronne de France! Que Richard ou Charles la possèdent. Eux, ils récoltent la gloire, eux, ils jouissent du butin. Nous, nous payons; nous versons notre sang. Le soleil brillerait aussi gaîment, la pluie du ciel tomberait aussi bien en saison, si ni l'une ni l'autre de ces pestes royales n'existaient[1] ».

Ce sont là d'inquiétantes méditations, le jour où le collecteur doit passer. Celui-ci arrive et, non content d'exiger brutalement son dû, il porte une main luxurieuse sur Alice. La jeune fille crie au secours et le forgeron affolé, d'un coup de masse, étend à ses pieds l'officier du roi. Le peuple du village, qui depuis quelque temps sent grandir sa haine contre le tyran et ses nobles, se soulève pour défendre Wat. Le nombre des insurgés augmente; ils déli-

1. *Wat Tyler*. Œuvres complètes, p. 91.

vrent le prêtre John Ball, qui avait été jeté dans les cachots royaux pour avoir prêché que les hommes sont frères; et ils marchent sur Londres.

On voit alors brièvement retracées d'après l'histoire les principales phases de l'insurrection : l'alarme du roi, le conseil que lui donnent les seigneurs et les évêques de se présenter hardiment devant la populace, de lui promettre le redressement de ses torts, et, l'insurrection dispersée, de se parjurer; l'exécution de ce projet et bientôt après, la répression sanglante. Mais là n'est pas l'intérêt de la composition. Southey met peu d'action dans son drame et beaucoup de discours; il réduit au minimum les données concrètes et développe les dialogues, où les interlocuteurs expriment par fragments une seule et même pensée, qui est celle de l'auteur.

Les paysans soulevés, du moins leurs chefs qui sont en scène, ne sont pas des brutes à face humaine, lasses de souffrir et enfin révoltées. Ils ont médité leurs griefs, ils voient au-delà des réformes immédiates la portée lointaine des principes; ils ont une doctrine qui donne à leurs violences la détermination grave d'un acte de justice. Sans doute ils crient, Liberté ! mais ils crient encore plus haut, Egalité! et John Ball domine le tumulte de l'appel généreux, Fraternité ! On les entend parler de « la majesté du peuple » et du « peuple souverain », et leurs griefs sont grands contre le gouvernement despotique. Mais la cause directe de leur colère — et de l'indignation de Southey — c'est l'inégalité des conditions humaines. Ce sont des revendications sociales que les leurs. La nature, dans sa bonté, ne veut-elle pas le bonheur de tous ?

PIERS. — Ils sont heureux les oiseaux, qui de branche en branche voltigent gaîment et trouvent en abondance leur simple nourriture.

TYLER. — Aucune distinction imaginaire de tien et de mien ne restreint leur course vagabonde. La nature donne assez pour tous. Mais l'homme dans son arrogance

égoïste, fier de ses trésors, accumule des monceaux de superflu, dérobés à ses frères plus faibles, affame le pauvre, ou accorde par pitié ce qui est un droit[1].

On croirait entendre Godwin flétrir le luxe et la charité boiteuse, au nom de la justice. Les mêmes imprécations vont être prononcées au nom du Christ, non par un de ces prélats officiels, « qui se gorgent des dépouilles du pauvre, et trafiquent de leur religion », mais par un pauvre prêtre en haillons, qui se souvient des leçons de l'homme de Nazareth.

John Ball. — Le soleil ne brille-t-il pas pour tous pareil? Ne sentez-vous pas les mêmes vents du ciel vous glacer? Féconde est la terre. Le Maître de toutes choses l'a regardée et a dit qu'elle était bonne. Voyez! les champs au printemps s'égaient de fleurs nouvelles, le verger fleuri parfume la douce brise et le blé ondule sous les souffles légers. Il y a assez pour tous. Mais l'orgueilleux baron se lève, arrogant dans sa force, et s'écrie : Je suis le maître; par droit de nature je suis noble... Je suis né dans le château. Vous, pauvres misérables, avez été mis bas dans la chaumière; par droit de naissance, vous êtes mes esclaves. — Dieu tout puissant, on prononce de tels blasphèmes! Dieu tout puissant, on croit de tels blasphèmes![2].

Cependant, aiguillonnés par le sentiment de leurs torts et enflammés de l'ardeur des principes, les insurgés se ruent à l'attaque du château de Gaunt et de la Tour de Londres. C'est la Terreur de cette révolution en miniature. Les allusions aux événements de France s'offraient d'elles-mêmes, et voici que le poète prête à ses personnages le poignant conflit de sentiments où lui-même était jeté, dans la nécessité de choisir entre la clémence girondine (peut-être dangereuse) et la cruauté montagnarde

1. *Wat Tyler*, p. 92.
2. id. p. 94.

..... you, poor wretches,
Whelp'd in the cottage, are by birth my slaves.

(peut-être nécessaire). John Ball est d'abord Girondin et use de son ascendant sur la foule pour prévenir les effets de sa férocité.

La Populace. — Justice! Justice!

John Ball. — Oh, n'oubliez pas la pitié! et bien que vos cruels oppresseurs ne vous épargnent guère, montrez que vous les surpassez en humanité... Soyez hardis, soyez résolus — soyez compatissants; et tout en rejetant le nom haï d'esclaves, montrez-vous hommes ![1].

A l'attaque du château de Gaunt, un homme qui pillait fut jeté dans les flammes : on frissonne à ce zèle farouche pour la pureté de la révolution. Quand le roi attire traîtreusement Wat Tyler à une entrevue et le fait assassiner, John Ball lève le bras et arrête la populace en furie : « La vengeance, mes frères, est indigne de chrétiens[2] ». Tandis que l'archevêque de Canterbury a été le premier à conseiller au roi le parjure et le meurtre, John Ball, enfant du peuple et vrai disciple du Christ, épargne la vie de ceux qui l'ont persécuté et qui viennent d'attirer le chef de la rébellion dans un guet-apens. « Voudrais-tu, Piers, à l'heure calme de la raison, condamner à mort un frère dans l'erreur, le retrancher de toutes les joies de la vie et de tout espoir de repentir? Voudrais-tu tirer vengeance d'un crime auquel le châtiment ne peut remédier ?[3] ».

Quand le héraut a lu la charte par laquelle le roi concède au peuple le redressement des abus les plus criants, Piers frémit de voir que l'insurrection victorieuse obtient si peu et qu'on n'aboutit qu'à quelques *réformes* alors qu'on avait commencé la lutte pour la *révolution*. « Oh ! je souffre que nous gagnions si peu ! Pourquoi ces vains titres ne sont-ils pas abolis, et roi, serf et seigneur, élevés au noble rang d'homme ? Ne sommes-nous pas tous

1. *Wat Tyler*, p. 94.
2. id. p. 96.
3. id. p. 96.

égaux? Ne m'as-tu pas dit que l'égalité est le droit sacré de l'homme, inaliénable, bien que détruit par la violence? [1] ». John Ball, qui inclinait à être satisfait des réformes, voyant la sotte multitude, malgré ses exhortations, se fier à la parole du roi et se débander, est assailli par des doutes. Lui, l'apôtre de la fraternité selon le Christ, il se demande s'il n'aurait pas fallu acheter par le supplice de quelques-uns le salut de l'humanité. « Dieu de miséricorde! Je crains de m'être trompé. Tu m'as accordé de percer les ténèbres de la superstition; tu m'as accordé de connaître la vérité. J'aurais dû l'imposer en dépit des obstacles. Aujourd'hui, peut-être, les conseils spécieux de la pitié m'ont déçu et ce tout puissant mouvement va s'achever en ruines. N'ai-je pas été le mauvais médecin, qui craignant de couper profond, par cruelle merci, mutile le malade, sans le guérir? [2] ».

Au moment où John Ball se pose ces questions, il est trop tard. Les événements confirment ses appréhensions. La logique brutale de l'histoire prononce que les révolutions une fois commencées ne s'accomplissent que par la force impitoyable. Aussi, entre l'oppresseur et l'opprimé, le poète pense-t-il que doit s'interposer le sage, qui calme la fureur de domination de l'un, l'ardeur de révolte de l'autre, et prépare l'avénement pacifique de la justice sociale, par la diffusion de la vérité. John Ball, quand on l'emmène au supplice, prononce des paroles que Southey sans doute s'était souvent dites pour calmer les angoisses que lui causait le spectacle de la Terreur. « Elle viendra, l'heure prédestinée, où la vérité brillera d'un éclat plus vif que le soleil et où les sombres nuages du préjugé et de l'erreur seront dissipés par son rayonnement. L'encens de la flatterie n'élèvera plus ses vapeurs autour du trône souillé de sang; l'autel de l'oppression, abreuvé de sacrifices plus sauvages que ceux des prêtres de Moloch,

1. *Wat Tyler*, p. 97.
2. id. p. 97.

s'effondrera, consumé par les feux de la Justice ; les rayons de la Vérité en jailliront et illumineront le monde tout entier [1] ».

Joan of Arc était sous presse au moment où Southey s'embarquait pour Lisbonne. Le volume parut au printemps de 1796. La première édition est la seule dans laquelle nous puissions juger l'œuvre telle qu'elle fut d'abord conçue. Dès la seconde édition (1798), Southey commença à modifier la forme et, dans la version définitive, préparée pour les *Œuvres complètes* qui parurent en 1837, le fond et la forme étaient remaniés au point qu'il ne restait presque plus rien du poème de jeunesse.

L'épopée a les mêmes caractères que l'esquisse dramatique dont nous venons de rendre compte. Le sujet est traité de façon lâche et hâtive, et presque exclusivement comme un moyen d'exprimer les idées et les sentiments qui constituaient alors la conscience révolutionnaire : le poète épique s'efface devant le révolté.

Au point de vue littéraire, le succès est médiocre. Dans quelques scènes rapides et concises de *Wat Tyler*, la sincérité de l'émotion donnait de la distinction au style. Dans les dix longs chants de *Joan*, l'inspiration s'effrite en répétitions et se dilue en banalités. Quelques descriptions animées, quelques dialogues vifs, quelques discours nerveux sont tout ce qui surnage à la surface d'une fécondité fade et monotone. L'auteur tombe dans tous les pièges que lui tendait l'imitation des modèles consacrés : dans la sensiblerie, dans la dissertation abstraite, dans l'allégorie froide, dans les artificialités du style classique. Avec un sujet nouveau et des idées originales, il ne peut sortir du convenu.

Coleridge collabora à l'œuvre. Il écrivit pour le deuxième chant une « Vision de Jeanne », où il exposa la philosophie des évènements historiques décrits dans le poème

1. *Wat Tyler*, p. 98.

et fit ressortir le sens mystique du sujet : Jeanne était la messagère inspirée, par qui Dieu sauvait la France du joug anglais, pour permettre à ce pays de devenir plus tard le libérateur de l'humanité. Nous reviendrons dans un prochain chapitre à ce morceau, qui tranche sur le reste de l'œuvre par la densité de la pensée, la splendeur des images et l'éclat du style.

Pour le reste, qu'on le juge selon nos principes de critique, ou du point de vue de Southey lui-même, c'est un poème manqué. En faisant de Jeanne d'Arc l'interprète de la philosophie de Rousseau, ou, comme le dit plus tard Coleridge, « un Tom Paine en jupons », l'auteur se privait de tracer le portrait de la *voyante*, qui, par la force de l'illusion mystique et par on ne sait quel étrange prestige, entraînait les masses à sa suite et en imposait aux grands. Si d'autre part on accepte la conception de Southey, si on se représente la Pucelle comme l'héroïne plébéienne et vertueuse au milieu de la corruption des cours, et comme l'apôtre de la pitié au milieu des horreurs de la guerre, on ne peut retenir sa surprise de voir l'épopée aboutir au couronnement d'un roi. De toute façon, l'intérêt dramatique exigeait que la conclusion comprît le supplice de l'héroïne et lui donnât la consécration du martyre. Southey, préoccupé des allusions philosophiques et sociales qui étaient à ses yeux la raison d'être de l'œuvre, ne se soucia pas de composer un poème cohérent et complet. Il comptait plus pour faire naître l'émotion sur les tirades où il parlerait lui-même par la bouche de son personnage, que sur les éléments dramatiques du sujet.

Un des desseins du poème, le plus saillant peut-être, est de dénoncer la barbarie de la guerre, de peindre ses spectacles de sang, de montrer quelle brute elle fait de l'homme et quelle dévastation elle répand sur la nature. Implicitement le poète fait honte à l'Angleterre de son temps d'avoir déchaîné à nouveau une lutte fratricide, et il lui donne un solennel avertissement, en lui rappelant la défaite subie autrefois par le fait d'une pauvre igno-

rante. Nous ne nous étonnerons donc pas de voir les scènes de carnage multipliées à plaisir.

Jeanne est née à Harfleur et a souvenir du siège et du sac de la ville par les Anglais. Elle est recueillie par un ermite et passe ses premières années dans une forêt. Là vient se réfugier un soldat blessé, qui détaille les luttes auxquelles il a pris part et les souffrances qu'il a endurées. Ce soldat est Théodore, qui décide Jeanne à devenir la fille adoptive de ses propres parents, à Domrémi. Un autre soldat blessé vient ensanglanter la nouvelle demeure de Jeanne. C'est Conrad, qui jouera un des premiers rôles dans la suite. Puis Dunois arrive un jour, dégouttant de sang. C'en est trop. Jeanne, déjà avertie par les « voix », comprend sa mission et demande à Dunois de la conduire à la cour. En route, on rencontre un vieillard, qui a vu à Azincourt le massacre des prisonniers et, au siège de Rouen, les femmes, les vieillards et les enfants condamnés à mourir de faim au pied des remparts. Plus tard, en approchant d'Orléans, Jeanne trouve sur la route une pauvre femme, Isabelle, qui a réussi à s'échapper de la ville et qui décrit les tortures du siège. Nous assistons à l'assaut d'Orléans, à maint combat singulier, à mainte scène de tuerie. La nuit, Jeanne erre sur le champ de bataille, reconnaît Théodore parmi les morts et se lamente sur sa destinée. Après la prise de la ville, l'héroïne, debout sur un mausolée, dans la plaine semée de cadavres, harangue l'armée, maudit les conquérants injustes et cruels et fait l'éloge des morts sans nom, qui ont été traînés de force à la tuerie. Le champ de bataille de Patay nous offre une dernière scène d'horreur. A force d'insistance, à force d'apitoiements et de sanglots, à force de détails frissonnants, l'auteur gâte une belle matière et rend insupportable un sentiment si digne de provoquer l'émotion.

Il cherche un effet de contraste en opposant aux dévastations de la guerre, à la férocité de l'homme lâché comme une bête fauve sur sa proie, le calme de l'existence rurale

et les douceurs de l'affection. Aussi bien, c'est une vérité philosophique qu'il s'agit d'illustrer : le bonheur n'existe que par la simplicité, l'amour et la vertu. A chaque tableau sanglant répond une idylle tendre et pastorale : existence heureuse de Jeanne à Domrémi ; entretien de Jeanne sur les bords de la Vienne, au pied du palais où le roi mène ses orgies, avec Théodore qui l'aime et qui cherche à la détourner de sa résolution en lui rappelant les joies domestiques et champêtres ; peinture des heureuses amours d'Isabelle et du paysan François, avant la guerre ; tête-à-tête de la vierge guerrière, sous les murs d'Orléans, un peu à l'écart de la mêlée, avec Conrad, qui célèbre avec elle l'âge d'or de l'existence rurale ; rencontre sur le champ de bataille, la nuit, de Jeanne avec Conrad, emportant le cadavre de Théodore, rappel du bonheur passé, espoir de retour au pays natal ; — sans compter les nombreux passages où l'auteur prend la parole en son propre nom et moralise au bénéfice du lecteur.

Le poète exalte les petits et abaisse les grands. Ce n'est pas les personnages historiques qu'il met au premier plan, mais les individualités obscures. Car n'est-ce pas eux, ces inconnus, ces ignorés, qui sont les vrais héros de l'histoire ; eux, qui ont accompli les vrais exploits et souffert les pires souffrances ? Non seulement dans le personnage de Jeanne, mais dans tous les autres, Southey réhabilite le peuple, qui depuis trop longtemps est éclipsé par les puissants ; il répare à son égard l'injustice de la littérature et de l'histoire. C'est à lui qu'il attribue les hauts faits et les hautes vertus, à lui qu'il prête les paroles nobles et généreuses, à lui qu'il donne la vraie supériorité morale.

Voici une scène, type de beaucoup d'autres. Un messager vient d'Orléans à la cour de Chinon annoncer que la ville est réduite à la dernière extrémité. Il a bravé vingt fois la mort, pour traverser les lignes ennemies, et, en atteignant le palais du roi, il reçoit l'ordre d'attendre

le bon plaisir de Charles, qui est à un festin. Indigné, il bouscule les gardes et clame son message et des reproches sanglants au roi, qui ne sait que répondre. Ce messager est Conrad, l'ancien fiancé d'Agnès Sorel. Il s'introduit le soir dans la chambre du roi. Jeanne s'y trouve aussi, par un habile concours de circonstances. Le fils du peuple et la vierge patriote font une dure leçon au roi et à la courtisane.

Au cours du poème, mainte occasion se présente de flétrir les puissants, de s'indigner des maux qu'ils causent [1], d'appeler la vengeance du ciel sur leur tête [2]; ou au contraire de plaindre les souffrances des humbles et de louer leurs vertus [3]. Dans le neuvième chant surtout, qui

1. Par exemple, Conrad dit à Isabelle :

..... Art thou astonish'd, maid,
That one tho' powerful is benevolent ?
In truth, thou mayest well wonder !.....
But little cause to love the mighty ones
Has the low cottager ! For with its shade
Doth Power, a barren death-dew-dropping tree,
Blast ev'ry hut beneath its baleful bough.

1re édition, V, 90-97.

2. ..... come that hour
When in the sun the Angel of the Lord
Shall stand and cry to all the fowls in Heaven :
Gather ye to the supper of your God,
That ye may eat the flesh of mighty men,
Of Captains and of Kings ! Then shall be peace,
When, author of all ills that flesh endures,
Oppression, in the bottomless abyss
Shall fall to rise no more !

1re édition, V, 475-483.

3. Conrad tue un soldat d'un coup destiné à un capitaine et s'apitoie sur le sort de sa victime :

Of unrecorded name
Died the mean man ; yet did he leave behind
One who did never say her daily prayers
Of him forgetful ; who, to ev'ry tale
Of the distant war, lending an eager ear,
Grew pale and trembled. At her cottage door
The wretched one shall sit..... etc.

1re éd. VII, 320-6.

Le sentiment est touchant et l'expression parfois heureuse. Mais l'inopportunité de cette plainte, son impersonnalité, et le fait qu'elle revient pour la vingtième fois, en diminuent singulièrement l'effet.

nous montre Jeanne visitant les régions infernales sous la conduite de l'âme de Théodore, sont accumulées, sous forme d'allégories et d'abstractions personnifiées, toutes les hontes de l'ancienne société. L'Hypocrisie, la Cruauté, l'Avidité, le Luxe et d'autres monstres passent en longue théorie devant Jeanne. Du moins ces démons, par un juste retour, font-ils payer aux grands, dans le séjour des damnés, le prix de leurs crimes : parmi les âmes coupables, celles qui subissent les plus horribles tortures sont celles des monarques.

Les prêtres ne sont pas plus ménagés que les rois et les nobles. La religion hypocrite et la monarchie corrompue, l'intolérance du dogme et la tyrannie de la force ne s'unissent-elles pas dans le même orgueil, la même cupidité, la même soif de puissance, le même mépris de l'humanité et de la raison ? Ne se prêtent-elles pas main forte, et ne consolident-elles pas l'une par l'autre le gouvernement d'oppression et la société d'injustice ? Jeanne se dresse devant les docteurs comme elle a surgi devant le roi. Fille du peuple, elle a fait honte au monarque ; enfant de la nature, elle déconcerte les théologiens. Ce n'est pas par métaphore qu'elle mérite le nom d' « enfant de la nature ». Elle a réellement passé sa jeunesse dans une forêt, seule avec ses pensées, en face de l'œuvre admirable de Dieu. Sa première prière a été un hymne de reconnaissance et elle n'en a jamais appris d'autre [4]. Les doc-

4. Father, she replied
In forest shade my infant years trained up
Knew not devotion's forms. The chaunted mass,
The silver altar and religious robe,
The mystic wafer and the hallowed cup,
Gods priest-created, were to me unknown.
Beneath no high-arch'd roof I bow'd in prayer...
I saw th'eternal energy pervade
The boundless range of nature, with the Sun
Pour life and radiance from his flamy path,
And on the lowliest flowret in the field
The kindly dew-drops shed. All Nature's voice
Proclaim'd the all-good Parent.....

1re éd. III. 354-380

teurs, humiliés par cette sagesse, irrités de cette indépendance, se préparent à lui faire subir les tortures propres à exorciser le démon, quand par d'éclatants prodiges elle se révèle l'envoyée de Dieu. Plus tard, quand elle a réussi à faire naître le remords dans l'âme du roi, celui-ci s'écrie qu'il va proclamer un jeûne national pour apaiser le courroux de Dieu. « Monarque de France ! s'écrie-t-elle, peux-tu donc penser que Dieu accepte avec plaisir cette dérision ? [1] » Et la tirade, indignée et railleuse, porte droit contre les prélats d'Angleterre, qui venaient d'ordonner un jeûne pour le succès des coalisés, contre la Révolution.

Quelques justes ne font pas une société juste. Dans ce tableau de ruine et de deuil, d'ignorance et d'iniquité, d'orgueil et de misère, rien ne pouvait atténuer l'impression lugubre de l'ensemble, que la vision de l'avenir. L'esquisse de la société future était la contre-partie naturelle de la peinture du passé. Dans la « Vision » du deuxième chant, Coleridge, le collaborateur de Southey, trace l'histoire future de la France et annonce son rôle de nation libératrice, sous les couleurs d'une brillante allégorie. Plus lourdement, dans le neuvième chant, Southey construit les architectures des palais de l'Avenir et de l'Amour et, par la description des actions qui s'y accomplissent, figure la société idéale. Dans un autre passage, l'âme d'Henri V, le vainqueur d'Azincourt, au milieu des gémissements arrachés par la torture, annonce l'avènement, un

1. Monarch of France! and canst thou think that God
Beholds well-pleased the mock'ry of a fast?
Luxuriant lordly riot is content;
And, willingly obedient to command,
Feasts on some sainted dainty. The poor man,
From the hard labour of the day debarr'd,
Loses his hard meal too.....
..... Proud tyranny to man,
To God foul insult! Mortify your pride,
Be clad in sack-cloth, when the conqueror's car
Rolls o'er the field of blood!

1re éd. IV, 485 500.

jour à venir, de la fraternité. Au dernier chant, Jeanne diffère un instant la poursuite de l'ennemi, après Patay, pour exposer à du Chastel la possibilité de la Révolution sans violence et le rôle du sage, à l'heure où se soulève la populace. Enfin la vierge plébéienne achève la cérémonie du couronnement — et conclut le poème — en exhortant le roi de France à protéger les humbles, à régner par la bonté et la vertu, et à préparer ainsi l'ère de la justice.

Cette œuvre, composée par Southey à l'apogée de l'enthousiasme révolutionnaire, répond bien à ce que nous savons de son caractère. Quoique inspirée directement par la sympathie pour la Révolution et par l'indignation contre l'attitude de l'Angleterre, elle est surtout remplie de philosophie et de généralités sentimentales. C'est la glorification des attendrissements humanitaires, des aspirations pastorales et vertueuses, de la doctrine de la nature, des sentiments égalitaires et de la religiosité, que J.-J. Rousseau avait légués à sa génération. Southey n'avait ni assez de maturité ni assez de génie pour donner à ces emprunts le cachet de l'originalité. Il n'était pas capable de créer la forme qui eût convenu à cette matière nouvelle. *Joan of Arc* est une œuvre hybride, où l'élément pittoresque, l'élément subjectif et l'élément philosophique sont juxtaposés sans se fondre et se nuisent l'un à l'autre. La formule classique, qui domine l'œuvre, met le comble à la lourdeur et à l'artificialité. Les personnages sont des types qui ne vivent pas d'une vie particulière et concrète ; les dialogues sont des controverses ; les récits tournent facilement au sermon ; le style est un centon d'expressions empruntées, ou une transcription de prose plate en lignes rythmées. L'œuvre a, avant tout, un intérêt historique et biographique. Elle nous fait saisir sur le vif, avec ses générosités et ses naïvetés, l'esprit révolutionnaire. Elle nous montre que les convictions de Southey, vives et sincères, ne furent ni très personnelles, ni mûrement raisonnées.

Les pensées et les sentiments que Southey exprimait dans *Joan of Arc* lui inspirèrent aussi, vers le même temps, outre quelques pièces lyriques détachées, une série de poèmes formant un tout et reliés par une idée générale. Les *Botany Bay Eclogues* célèbrent la justice, comme *Wat Tyler* célébrait surtout l'égalité et *Joan of Arc* l'humanité. Par leur structure, les *Eclogues* sont une imitation de Théocrite et de Virgile et sont toutes baignées de l'atmosphère classique d'Oxford, que Southey venait de quitter. La première et la quatrième sont des monologues dramatiques, la seconde un dialogue réaliste, la troisième des plaintes lyriques alternées.

Le titre indique l'intention de l'auteur. Nous sommes à Botany Bay, le rivage d'infamie, et on va nous présenter des personnages et des sentiments de pastorale. Southey a appris de Godwin que c'est l'oppression sociale qui engendre le crime, de Rousseau, que la civilisation détruit l'innocence : il va nous montrer des criminels victimes de la société et des vicieux qui redeviennent doux et purs dès qu'ils ont retrouvé la nature. A des exagération sentimentales ou systématiques se mêlent de justes indignations ; à côté de condamnations sans appel de la société toute entière, on trouve de généreuses protestations contre les abus de la législation d'alors. Southey s'élève avec une énergie, qui n'a rien perdu de sa grandeur, contre un code impitoyable aux maraudeurs, poussés par cette mauvaise conseillère, la faim ; contre les rigueurs de la loi protectrice de la propriété, qui punissait de la déportation les délits de chasse, même justifiés par les déprédations du gibier ; contre les hontes du recrutement et les violences de la presse maritime ; contre les horreurs de la guerre et l'immoralité de la vie des camps, qui, arrachant l'individu à la société, le rendait incapable à son retour de se soumettre aux nécessités du travail et aux obligations des lois.

William était un paysan, jouissant dans sa chaumière d'un bonheur innocent, entre sa femme et ses enfants.

Un jour, las de voir les lapins du seigneur dévorer le fruit de son travail, « il guette les larrons, les met en joue, tire ; ils tombent... mais le garde survient », et William expie sous la livrée de forçat son juste mouvement d'impatience [1]. Humphrey raconte, avec abondance de détails réalistes et une gaîté amère, sa rencontre avec le sergent recruteur, un jour de foire. Depuis, il a fait le dur et dégradant métier de la guerre. Une fois licencié, sans un sou, il a volé [2]. Frédéric, voleur repenti, fait un retour sur sa vie. « J'ai fait la guerre à la société ! Eh bien, c'est la société qui d'abord m'avait maltraité. J'avais souffert les maux cruels de l'injustice ; la terre qui regorge de biens n'était pour moi qu'un désert stérile. Je n'avais aucune part au patrimoine de la nature. Flétries étaient pour moi les espérances du matin de la vie, la Déception sombre suivait tous mes pas, le Souci s'était logé dans mon sein, la Pénurie me rongeait le cœur... Si j'ai péché contre l'humanité, que mes fautes retombent sur sa tête ; ils m'ont fait ce que j'étais ! » La nature régénératrice l'a transformé. « Je vais rentrer dans ma petite hutte. De nouveau je vais arracher au sol ma subsistance par un labeur obstiné, et jamais plus, l'esprit inquiet et l'oreille aux aguets, je ne tressaillerai au milieu de mon repas bien gagné. Cette veste de forçat ! ne me garantit-elle pas des vents du ciel ? La pourpre ne pourrait pas davantage. Oh, affermis-moi, Etre éternel, dans cette sérénité ! [3] » La prostituée a retrouvé de même l'innocence au sein des bois. « Salut, désert, domaine de la nature ! car ici où sont inconnus le luxe et les crimes de la vie polie, la nature dans sa bonté donne à tous le nécessaire, refuse à tous le superflu... Sur ces rivages désolés, la main protectrice de la Grâce sondera mon âme, effacera ses souillures et préparera pour le ciel la pénitente revenue à la piété [4] ».

1. 2e *Eclogue*.
2. 2e *Ecl.*
3. 4e *Ecl.*
4. 1re *Ecl.*

Pas plus que les héros de l'épopée, les personnages des *Eclogues* ne sont vivants et vrais. Le sentimentalisme révolutionnaire de Southey ne semble pas comporter l'émotion concrète, qui soutient la faculté de création dramatique. Sa passion est vive, mais vague : elle s'applique à des propositions abstraites et à des espérances de rénovation totale, qui négligent l'individu ; elle verse dans la déclamation et la sensiblerie. Elle ne lui inspire pas d'œuvres réalistes et pathétiques, comme *Guilt and Sorrow* de Wordsworth, où la philosophie reste à l'arrière plan et donne un sens au poème sans le transformer en une dissertation morale. Southey ne se montre pas à son avantage dans sa poésie révolutionnaire, comme il n'est pas à l'aise au milieu des spéculations révolutionnaires. Ce qu'il écrit de meilleur à cette époque, ce sont les pièces lyriques et subjectives, les effusions d'amour et les souvenirs de jeunesse. La famille et ses joies sont le port de salut où d'instinct il se dirige dans cette crise de la sensibilité dont l'enthousiasme révolutionnaire, en fin de compte, n'est que le bouillonnement superficiel.

Loin de la France — trop loin pour comprendre le sens véritable des actes, pénétrer le dessein précis des acteurs, placer les faits et les sentiments dans leur milieu historique — Coleridge et Southey subissent le contre-coup des forces universelles qui portent la Révolution, sans entrer au cœur de la Révolution elle-même. Coleridge, « logicien et barde », tantôt s'absorbe dans un plan subtil de philosophie politique, tantôt s'abandonne à des élans romantiques de lyrisme social. Southey, âme candide et pastorale, se détourne de la réalité mauvaise pour suivre des yeux la vision d'une existence idéale où la vertu et la paix, la nature et la raison, les joies familiales et l'attendrissement pieux assurent le bonheur aux hommes. L'un et l'autre sont gagnés, sous l'impulsion de la Révolution française, par un mouvement d'enthousiasme abstrait,

qui n'a pas son origine dans la sympathie directe pour les événements et le peuple de France.

Coleridge sent et pense profondément. A la ferveur révolutionnaire, qui lui vient du dehors, il unit la ferveur mystique dont le foyer est au dedans de lui. Comment il concilie le mécanisme et les aspirations transcendentales ; comment il confond dans une même exaltation l'enthousiasme humanitaire et les ravissements de la foi ; comment son génie traduit ces pensées et ces sentiments en poésie passionnée et visionnaire, c'est ce que nous allons maintenant étudier.

CHAPITRE III

Enthousiasme mystique.

I

L'individualisme philosophique n'était pas incompatible avec le sentiment religieux : Rousseau et Robespierre en sont la preuve. Pourtant, en France, la plupart des « philosophes » furent incrédules ou athées. Ce fut le cas de Voltaire et des Encyclopédistes. En Angleterre, quelques esprits vigoureux s'affranchirent de la croyance au surnaturel. Parmi les révolutionnaires les plus en vue, le philosophe Godwin, le savant Erasmus Darwin, le démocrate Thelwall, nièrent Dieu systématiquement. Mais en général, chez les Anglais, l'esprit scientifique ne supplanta pas l'esprit religieux. Il forma avec lui des combinaisons diverses, dont deux surtout doivent nous occuper. Chez ceux qui furent philosophes sans être révolutionnaires et qui professèrent le mécanisme sans l'appliquer aux choses du gouvernement et de la société, l'esprit scientifique s'unit à la croyance traditionnelle et produisit le déisme conformiste. Chez les partisans de l'ordre nouveau, il s'allia souvent à la ferveur illuminée et produisit le mysticisme révolutionnaire.

Les classes dirigeantes, la noblesse et la bourgeoisie, avaient perdu la foi, mais défendaient la religion comme le meilleur soutien de l'ordre établi, et pratiquaient le

culte par bon ton, pour l'exemple. Elles professaient une forme de piété qui s'accordait avec les tendances rationalistes et conservait les rites du culte officiel, une doctrine, religieuse par tradition et philosophique par essence; ce fut le déisme conformiste. La religion devint une pratique machinale. Le clergé s'adapta aux sentiments du siècle. Il ne prêchait plus le renoncement, la mortification, le sacrifice : il conseillait de jouir des biens de la vie avec la modération intéressée qui ménage la santé ici-bas et assure là-haut les récompenses éternelles. Il ne faisait pas appel à l'imagination ou à la sensibilité ; il ne cherchait pas à inspirer les ravissements ou les terreurs salutaires, à soulever les grands élans de charité. Il conseillait, comme règle de conduite, un calcul moral d'après lequel les bonnes actions dans cette vie rapportaient avec intérêt dans l'autre. Des raisonnements utilitaires tenaient lieu de sainteté. Les théologiens employaient les ressources de la démonstration scientifique à soutenir les vérités révélées. Au moment où la foi se dérobait, ils cherchaient à défendre son domaine par les armes de la raison. Paley faisait profiter son Dieu-artisan des découvertes les plus récentes de la physique, de la chimie et de la mécanique. Il se plaisait à le montrer étudiant le problème de la création des reptiles, par exemple, et le résolvant si heureusement qu'il n'aurait pu manquer d'avoir le premier prix à un concours d'inventions mécaniques. Pratiquement l'Eglise, hiérarchisée et stipendiée, garantissait la sécurité du gouvernement et de la société oligarchique; le clergé, en reconnaissance des promotions et des prébendes, aidait les gouvernants à dominer le peuple, en prêchant la patience ici-bas et en promettant le royaume du ciel aux déshérités de la terre.

Pourtant l'ancienne ferveur puritaine n'était pas morte. Elle se perpétuait dans le peuple et venait de se manifester avec force dans le mouvement méthodiste, dont Wesley et Whitefield avaient été les apôtres. Chez des esprits plus complexes, qui avaient subi l'influence de la philo-

sophie et de la science, il se fit une combinaison de la ferveur et du rationalisme, qui donna naissance à la confession unitarienne. Priestley, théologien et chimiste, fut l'un des types les plus frappants de ce genre d'esprit, et l'un des fondateurs de la nouvelle secte. Les unitariens se servaient de la raison, non pas, à la manière des déistes, en faveur de la religion officielle, mais contre elle. Ils raillaient son anthropomorphisme, ils dénonçaient ses mystères. Ils démontraient, au nom du sens commun, l'illogisme de la Trinité, de l'Incarnation, de la Résurrection, de la Rédemption. Ils chassaient tous ces mythes, pour laisser l'âme face à face avec la Divinité. Leur foi, à eux, n'était pas une foi de commande. C'était la soif de l'infini, l'élan vers la beauté parfaite, un désir d'amour ineffable, l'effort pour arracher l'esprit aux entraves de la matière. Ils cherchaient la communion mystique avec le Très-Haut, par le renoncement aux biens de la terre, la lutte contre les passions, la mortification de l'orgueil et de l'ambition, le dévoûment au prochain, la pratique désintéressée de la vertu. Car, par là, ils vivaient à l'image de Dieu, goûtaient dès cette vie la paix des consciences pures et se préparaient la félicité éternelle.

Quelle indignation n'éprouvaient-ils pas contre l'indifférence, l'hypocrisie, les compromissions et les cupidités de l'Eglise officielle? Cette Eglise n'avait-elle pas scellé alliance avec une société aussi détestable qu'elle, qui ne pratiquait ni l'amour, ni la vertu, ni la justice? Leur ferveur religieuse se complétait naturellement de la ferveur révolutionnaire. Comme les anciens puritains, ils voulaient voir les hommes, qui sont frères en Dieu, égaux et fraternels sur la terre. Ils étaient prêts à se sacrifier eux-mêmes pour ramener l'humanité à la vertu selon l'Evangile et à la justice selon la raison. « Plus les temps sont périlleux, écrivait Wakefield, plus un véritable disciple du Christ, qui cherche une patrie meilleure, c'est-à-dire une patrie céleste, se sent obligé à professer ouvertement et à pratiquer les principes d'amour, de paix et de liberté

pour toute l'espèce humaine, sans distinction ni réserve[1] ». De fait, ils hésitèrent si peu à s'exposer pour le salut des âmes et la réforme de la société, que Priestley faillit être massacré dans une émeute loyaliste et dût s'enfuir en Amérique; que Frend fut chassé de l'Université de Cambridge ; que Wakefield fut emprisonné et contracta dans sa cellule les germes de la maladie qui l'emporta.

Le Dieu qui inspirait cette ferveur et commandait ces sacrifices n'était pas l'Etre Suprême des déistes, réduit au rôle de rouage principal dans la machine du monde; c'était Jéhovah, le Dieu de la Bible, créateur et providence, qui avait parlé aux hommes par la voix des prophètes et soufflé son esprit au dernier et au plus grand de ceux-ci : Jésus. Les unitariens rappelaient aux hommes la vraie doctrine du Christ, pure expression de la volonté de Dieu. Les prêtres l'avaient défigurée à leur profit et au bénéfice des grands de la terre; au nom de Jésus, on opprimait, on dépouillait, on massacrait ses semblables. La pitié humaine et la charité chrétienne plaidaient ensemble contre ces atrocités. Wakefield priait Dieu « d'annihiler dans tous les cœurs les sentiments d'hostilité nationale; de faire que les horreurs de la guerre et des massacres n'existassent plus que dans la page sanglante de l'histoire, comme témoignage effrayant de la sauvagerie du passé; de consolider la chair par le ciment de la fraternité et de la charité[2] ».

Mais Dieu préside du haut des cieux aux actions des hommes. Il a annoncé qu'il y aurait une fin aux maux dont souffre la terre. Et voici que cette consommation, prédite par les prophètes, s'accomplit par les œuvres de la France, élue par Dieu pour cette suprême mission. La Révolution française prépare l'approche du millénaire,

1. *Memoir of G. Wakefield, written by himself and continued by Rutt and Waineright*, 2 vols. L. 1804. II, p. 26.
2. id. II, p. 27.

de la période bénie de mille années, que Dieu a promise au monde. Quelle lumière glorieuse baigne soudain le front de la France ! Quel encouragement à la sympathie pour la Révolution ! Quel soutien de l'espérance ! A la pensée de cette grande promesse, l'exaltation des révolutionnaires mystiques se colore d'images bibliques et prend le ton des prophètes. Price prononce son *Nunc dimittis*, dans le discours-sermon qu'il fit le 4 nov. 1789 devant la Société de la Révolution : « ..... Et je pourrai presque dire : Seigneur, laisse maintenant ton serviteur partir en paix, car mes yeux ont vu le jour du salut ». Priestley prévoit pour le genre humain la béatitude prochaine : « Ce sera l'heureux état de choses clairement et souvent prédit dans mainte prophétie, il y a plus de deux mille ans, où le Père commun de tous les hommes *fera cesser la guerre jusqu'aux confins de la terre*, où *les hommes forgeront des socs avec leurs épées et des faucilles avec leurs lances*, où *les nations ne se lèveront plus les unes contre les autres, et ne connaîtront plus les combats*. (Isaiah, II, 4. — Micah, IV, 3) [1] ».

II

Coleridge était un de ces hommes, dont l'intellect était avide de science et de logique et dont l'imagination penchait irrésistiblement vers le mystère de l'incompréhensible. Si grandes que fussent pour lui les séductions du rationalisme, il ne s'y abandonna jamais tout entier [2]. En

1. *Letters to Burke in answer to his Reflexions*, 1791. Conclusions de la dernière *Lettre*.

2. Il écrit à son frère Georges : « Fond of the dazzle of wit, fond of the subtlety of argument, I could not read without some degree of pleasure the levities of Voltaire or the reasonings of Helvetius. But, tremblingly alive to the feelings of humanity and susceptible to the charms of truth, my heart forced me to admire *the beauty of holiness* in the Gospel, forced

plein enthousiasme « mécaniste », sa piété n'attendait qu'une occasion pour éclater en élans passionnés. Les souffrances physiques et morales qui suivirent l'escapade de l'engagement volontaire fournirent cette occasion. L'humiliation, le repentir, l'amour perdu, tout le poussait à chercher un soutien et un nouvel objet d'exaltation dans la religion. Au moment où il se rallia à la philosophie de Godwin, il en adoucit la rigueur par la doctrine de l'amour selon Jésus, et il en anima la froideur par des effusions de ferveur mystique. Dès lors, ses aspirations transcendentales et ses tendances rationalistes, ses épanchements d'amour pieux et ses sentiments démocratiques s'unirent dans une même conviction et dans une même foi, qui soutinrent l'enthousiasme pantisocratique, lui inspirèrent l'éloquence biblique des *Discours*, et s'épanchèrent dans deux poèmes, *Religious Musings* et *The Vision of the Maid of Orleans*, en accents d'adoration et de révolte.

La foi, que professait Coleridge, n'était pas « le christianisme bâtard » de l'Eglise établie. Cette Eglise, qu'enseignait-elle, en effet? « La religion de paix, la religion du doux et humble Jésus, qui défend à ses fidèles toute alliance avec les puissants de ce monde? Non pas. Mais la religion des mitres et des mystères, la religion de persécution, la religion de l'épiscopat à 18,000 livres par an[1] ». Ce qui prévalait, c'était une nouvelle superstition, plus odieuse que le paganisme, parce qu'elle était une dérision de la vraie foi. La croyance des premiers chrétiens, riche en amour et prompte au sacrifice, disparaissait devant l'idolâtrie officielle, sans ferveur, sans amour, complice des ambitions et des cupidités des grands, prêtant l'autorité de Dieu aux horreurs de la guerre et de la traite des nègres.

me to *love* the Jesus whom my reason (or perhaps my reasonings) would not permit me to worship. My faith therefore was made up of the Evangelists and the deistic philosophy ». 30 mars 1794, p. 69.

1. *Essays on his own Times*, I, p. 46.

« Démons de la Superstition ! Que souvent vos prêtres aveuglés aient souillé du sang de leurs frères vos idoles affreuses, ce n'est pas pour cela que mon courroux tonne contre vous au nom du Très-Haut. Mais dans les plaines qui fument au soleil, jonchées de morts, et là où un trafic hideux entasse ses balles d'angoisse humaine, c'est là que je veux élever ma lamentation ! [1] »

Où les impies s'arrêteront-ils sur la pente du crime ? Voici que l'Europe se coalise pour égorger la France au nom du Christ.

« Aujourd'hui même (le sombre Enfer ricane à cette dérision), pour te défendre, doux Galiléen, toi et tes douces lois d'amour indicible, la Défiance et la Haine ont rompu les liens de la paix sociale, et la Trahison aux aguets trame de pieux complots pour surprendre la vie d'un frère ; et des femmes, qui pleurent leur mari et leurs enfants, vont par le pays, innombrables, dans les gémissements et les sanglots ; et des orphelins en larmes demandent du pain ! Pour te défendre, bien-aimé Sauveur de l'humanité, Agneau de Dieu, immaculé Prince de paix, de tous côtés se rue, altérée, l'engeance de guerre : l'Autriche ; et l'immonde Femme du Nord, luxurieuse et homicide, meurtrière de son époux ; et leur frère de cœur, celui qu'une Furie (ainsi dans leurs chants l'imaginaient les poètes d'autrefois) a comblé de caresses par haine des hommes, faisant lécher son jeune visage aux serpents de sa chevelure onduleuse, et lui soufflant à la bouche une horrible sympathie [2] ; et, ligués avec ceux-là, tous les roitelets d'Allemagne, abreuvés de sang, impitoyables trafiquants de vies humaines, traitants de la mort, fléaux venimeux du destin [3] ; et leur émule en sauvagerie de

1. *Religious Musings*, v. 135-142.

2. Note de Col. « Le despote qui a reçu des gages de mercenaire pour jouer le rôle de brigand et qui, impuissant contre les libertés de la France, a perpétré une iniquité plus indigne contre la Pologne. » Ed. de 1796.

3. Note de Col. « Le père du prince actuel de Hesse-Cassel entretenait des filles à Paris avec l'argent qu'il recevait de l'Angleterre, pendant la guerre d'Amérique, comme prix de la chair de ses sujets. » Ed. de 1796.

zèle sacré, la race dégénérée, mûre pour le joug, que la Bretagne autrefois eût rougi d'appeler ses fils ! Pour te défendre, le prêtre de Moloch profère des prières de haine, et hurle à son troupeau que la Divinité, la Divinité complice, dans l'ardeur féroce de sa rage excitée, marche avec nos armées et nos flottes pour répandre la ruine sanglante sur nos ennemis ! O blasphème ! Mêler la sainteté à ces forfaits d'Enfer ! [1] »

Jésus voulait que les hommes fussent frères et que les plus humbles eussent leur part de l'abondance que Dieu a mise sur la terre. Au lieu de cela, quel spectacle offre la société, telle que la font les puissants et les prêtres ?

« Ah ! loin, bien loin de tout ce qui réjouit les sens, de tout ce qui adoucit et anoblit l'homme, la multitude des malheureux ! Courbés sous le faix, ils regardent hébétés la pourpre des puissants, et ne reconnaissent pas sous cette forme le butin ravi à leurs chaumières..... Bienheureuse société ! En voici l'image fidèle. C'est un désert aride, où souvent, voilant le soleil de midi, passe le Simoun orgueilleux. Ne pas tomber prosterné devant sa pourpre pompeuse, c'est la mort ! et, la nuit, près des fontaines bienfaisantes, dans les herbes vertes, se couche le lion : l'hyène plonge ses nasaux sanglants au profond des courants limpides ; le serpent dresse sa masse énorme, scintillant au clair de lune, et dans ses replis monstrueux saisit Béhémoth [2] beuglant, et fait craquer ses os effroyablement ! [3] »

Ainsi la charité chrétienne, la pitié humaine et les enseignements de la sagesse s'unissent pour entretenir des sentiments de révolte chez celui qui n'accepte pas le pacte d'égoïsme et de froide cruauté, qui est la loi du monde sans raison et sans Dieu.

1. *Rel. Mus.*, 153-192.
2. Béhémoth, — en hébreu, bête sauvage. — Note de Coleridge.
3. *Rel. Mus.*, 260-276.

Coleridge, rationaliste et chrétien, avait de nombreux points communs avec les unitariens et, de fait, pendant un temps — tout en conservant son indépendance de pensée — il se considéra comme un des leurs. A l'Université, l'influence de W. Frend avait éveillé ses sympathies pour la doctrine. L'admiration qu'il éprouva plus tard pour Priestley acheva de le gagner. A l'époque où nous sommes, Priestley lui apparaissait comme un héros, grand par la piété, grand par la science, grand dans la révolution, « patriote, saint et sage[1] », et qui avait été encore grandi par la persécution. Il lui adressa un sonnet[2]; il lui consacra des vers pleins d'admiration dans *Religious Musings* et lui réserva une place à côté de Milton et de Newton, parmi les grands hommes qui devaient renaître au millénaire pour mener la terre à la félicité[3].

Comme les unitariens, Coleridge repoussait les mystères qui obscurcissent la simple foi. Il ne croyait pas à la divinité de Jésus et se disait socinien, ou, avec son goût pour les mots savants, naïvement pédantesques, *psilanthrope*[4] et *josephédite*[5]. Mais la majesté de Jésus et la grandeur de son enseignement n'en étaient pas diminuées, car Jésus était l'élu du Seigneur. Sur son visage se reflétait « la suprême beauté non créée, à l'heure terrible où son angoisse insultée élevait la prière que rythment les archanges, quand ils célèbrent la miséricorde. Le Tout-Puissant l'entendit du haut de son trône, et une lumière plus divine remplit le ciel d'extase; les hymnes célestes s'arrêtèrent et l'Enfer un moment ferma sa gueule béante »[6].

Coleridge était unitarien de sympathie, mais il avait sa manière à lui d'unir la foi et la raison. Les unitariens

1. *Rel. Mus.*, v. 371.
2. *To Priestley*, Déc. 1794.
3. *Rel. Mus.*, 359-376.
4. Qui croit à la simple humanité du Christ (φιλος, nu).
5. Qui croit que Jésus est simplement le fils de Joseph (Josephides).
6. *Rel. Mus.*, 22-28.

étaient plus théologiens que philosophes ; Coleridge fut plus philosophe que théologien. Ceux-là rationalisaient la religion ; lui, il spiritualisa la métaphysique. Il se proposa de réaliser l'interpénétration du mécanisme et du mysticisme. Ce n'était pas le premier philosophe qui tentait en Angleterre d'harmoniser le rationalisme cartésien avec les instincts religieux de la race. Hartley, après avoir démontré le mécanisme absolu de la pensée, par la vibration des cellules et l'association des idées, attribuait à Dieu la première impulsion qui met tout en branle et représentait l'homme comme un instrument passif entre les mains du créateur. Dans le système de Berkeley, la relation était encore plus étroite entre la pensée et Dieu : il n'y avait qu'une seule existence, l'Esprit infini, dont les âmes particulières étaient des émanations ou des parcelles finies. La matière n'existe pas et les idées qui s'y rapportent, ou idées objectives, sont le langage que Dieu nous parle, le symbole par lequel Dieu se révèle à nous. Après avoir flotté d'une doctrine à l'autre, Coleridge s'arrêta à une formule subtile, qui combinait la morale chrétienne, la politique de Godwin, le mécanisme de Hartley et le panthéisme idéaliste de Berkeley. La philosophie devint pour lui une passion, qui eut sa place à côté de l'enthousiasme révolutionnaire et de l'amour pour Sara, et qui se revêtit dans sa poésie d'images romantiques et de style éclatant.

Parfois Coleridge hésitait à associer aux sublimes vérités, qui découlent de la source de toute lumière, les concepts de la raison. Ces doutes l'assaillaient aux heures d'émoi langoureux, en face de la nature ou aux côtés de la femme élue, quand l'intellect cédait le pas à la sensibilité. Dans l'été de 1795, il était allé avec Sara, qui n'était encore que sa fiancée, jusqu'à Clevedon, près de Bristol, pour visiter la petite maison qu'ils projetaient d'habiter après leur mariage. L'amour, la nature, dans la tiédeur du soir, prédisposaient le poète à la rêverie. Un luth éolien, placé dans la croisée d'une fenêtre, soupirait au souffle du

vent et cette musique semblait symboliser la voix de la nature, qui s'accordait à la musique du cœur amoureux. Et Coleridge pensait : Qui sait si tous les êtres ne sont pas des « harpes organiques » qui s'éveillent à la vie au contact de l'Ame universelle, comme le luth résonne sous les caresses de la brise ? Ces pensées le hantaient tandis que « étendu sur la pente de la colline, il voyait à travers ses paupières demi-closes danser les rayons du soleil sur l'océan » ; et il lui semblait que son être se dissolvait dans le tout. Mais il se ressaisit bientôt. La simple croyance de Sara l'avertit de « repousser ces pensées troubles et sacrilèges » et « de marcher humblement dans la voie du Seigneur ». Ces « inventions d'un esprit réprouvé n'étaient que les bulles scintillantes qui montent et crèvent à la surface du ruisseau bavard de la vaine Philosophie ». Tenter de pénétrer l'essence de l'Incompréhensible, c'était l'offenser. Coleridge ne voulait plus que s'abîmer en adoration devant Celui « dont la miséricorde l'avait sauvé, accablé de péchés et de misère, égaré et perdu, et lui avait donné la paix, cette chaumière, et elle, la vierge honorée et chérie »[1].

Mais son avidité de systèmes ne s'arrêtait pas longtemps à ces scrupules : une foi robuste ne craint pas le voisinage de la philosophie. Aussi bien, sa philosophie était l'auxiliaire empressée de la foi. Les poèmes immédiatement postérieurs à *The Eolian Harp* et sa correspondance, contiennent tous les éléments d'un système éclectique, où se combinent les tendances fondamentales de sa personnalité, l'influence du milieu spéculatif, et les passions du moment.

L'esprit clairvoyant qui s'analyse lui-même comprend que la pensée subit l'empire absolu de la vérité et que, si elle est libre de préjugés, de passions et de contrainte extérieure, elle incline nécessairement vers elle. La doctrine de la *nécessité* est la plus belle découverte du siècle.

1. *The Eolian Harp*.

Elle commande l'approbation par son évidence et la rigueur de ses déductions. C'est elle qui fait espérer qu'un jour tous les hommes raisonneront juste et que la société s'organisera d'elle-même sur un plan de perfection absolue. C'est elle qui enseigne au philosophe ce qu'il doit faire pour préparer la Révolution. Coleridge adhère sans restrictions à cette doctrine[1], que Godwin avait empruntée à Hartley et sur laquelle il avait élevé sa conception de la justice politique. Mais Coleridge préfère se recommander directement de Hartley, parce que celui-ci, en fondant le déterminisme matérialiste, l'a subordonné à la croyance en Dieu et a mérité à jamais le titre de « grand maître de la philosophie chrétienne »[2].

Dans le système de l'athée Godwin, qu'est-ce que cette raison, qui a le pouvoir infaillible de distinguer entre tous les motifs le motif juste, et dans l'enchevêtrement automatique des causes de rendre efficace la cause bienfaisante? D'où la raison tient-elle son pouvoir? La vérité, qui doit être le guide suprême des actes, est-elle la même pour tous? Quel est le principe d'unité qui fait converger vers le même but les intelligences et les volontés innombrables? Philosophes impies, vous prétendez fonder la société sur la vérité et la justice, et vous retranchez de l'univers l'Etre omniscient et infiniment juste! Vous attendez des merveilles du sentiment de fraternité, et vous supprimez la force, qui de la multitude dispersée des individus compose la grande famille humaine! Ce Dieu, que

1. Dans une lettre à Southey, du 11 déc. 1794, Coleridge écrit : « I am a complete necessitarian and understand the subject almost as well as Hartley himself, but I go farther than Hartley and believe in the corporeality of thought, namely, that it is motion. » *Letters*, p. 113. — Il dit de Charles Lamb, dans une autre lettre : « He is, like me,.... an advocate for the automatism of man. » Déc. 1794, *Letters*, p. 127.

2. Coleridge donna à son premier né le prénom de Hartley : « Its name is David Hartley Coleridge. I hope that ere he be a man, if God destines him for continuance in this life, his head will be convinced and his heart saturated with the truths so ably supported by that great master of Christian philosophy. » Lettre à Thomas Poole, 24 sept. 1796.

vous niez, est la substance unique d'où procèdent toutes les âmes. En Dieu se fait la synthèse de l'humanité.

« C'est la sublimité de l'homme, c'est la plénitude de notre majesté, de nous savoir parties intégrantes d'un tout merveilleux. C'est ce qui fraternise l'homme; c'est ce qui nous rend unis et charitables. Mais c'est Dieu, diffusé dans le tout, qui fait l'unité du tout!... Sa présence obscurcie, le monde moral perd sa cohésion et nous devenons une anarchie d'esprits. Absorbés par des intérêts futils, aveuglés par les passions, déshérités d'âme, nous n'avons pas de centre commun, pas de commun père. Etre solitaire et sordide, le cœur vide parmi des frères sans nombre, à travers les cours et les villes, erre le sauvage civilisé, prenant son moi vil et bas pour le tout; alors que, par la sympathie sacrée, il pourrait faire du tout un seul Moi! Moi, qui ne connaît pas de non-moi! Moi, diffusé aussi loin que peut atteindre l'aile de la pensée! Moi, qui s'étend sans cesse, oublieux de lui-même, bien que maître de tout! C'est là la foi; c'est là la victoire promise du Messie![1] ».

Guidé par la foi, l'intellect sait se garder des pièges de la fausse philosophie, du matérialisme ignorant et présomptueux, « qui enchaîne la pensée ailée dans l'enceinte de cette sphère visible et tangible, dédaignant l'essor, fier de sa bassesse; qui se leurre du vide sonore de termes pédantesques : fluides subtils, principes générateurs, essences, mouvements spontanés, effets sans cause, tous ces omniscients aveugles, tous ces omnipotents esclaves, qui dépossèdent l'univers de son Dieu[2] ». Eclairée par la foi, la philosophie vraie exprime en concepts intelligibles les vérités reçues par illumination d'en haut. Elle pénètre le mode d'union de Dieu avec la nature.

1. *Rel. Mus*, 126-158

2. *Vision of the Maid of Orleans*, 27-34. Nous citons d'après le texte publié dans la 1re éd. de *Joan of Arc*. Pour faciliter les références, nous donnons le numéro des vers de la version définitive (intitulée *The Destiny of*

Dieu est partout. Nos yeux mortels ne peuvent percevoir son essence spirituelle, mais les objets, les phénomènes, toutes les apparences et les réalités matérielles sont des symboles par lesquels il nous révèle sa présence. Les choses périssables ne sont que des modes de l'Etre éternel. En Dieu s'accomplit la synthèse de l'univers.

Coleridge incline à penser que la matière n'existe pas. Sans se prononcer catégoriquement sur ce point, il affirme du moins que « toute propriété est Dieu ». Formes, mouvements, pensées, toute existence sensible, tout fait moral, toute action humaine, sont des manifestations de l'Esprit. « De même qu'un corps est un agrégat d'atomes sans nombre, tous organisés, ainsi, par une étrange et obscure similitude, des myriades infinies d'esprits conscients sont un seul esprit conscient, qui pénètre avec une absolue ubiquité de pensée (acte unique et éternel par lequel il affirme son existence) toutes les monades qui le constituent. Celles-ci cependant, avec des actions diverses et une puissance appropriée, semblent poursuivre chacune sa propre fin individuelle. Les unes veillent sur le diamant qui grandit dans la mine ; les autres font monter dans le chêne les sucs nourriciers ; d'autres chassent les nuées rebelles et les entrechoquent dans les airs, ou, volant sur la tempête avec la rapidité d'un tourbillon, attèlent les rouges éclairs à leur char fulgurant. Ainsi elles suivent un cours immuable, que ne trouble aucun remous. D'autres, plus fougueuses, tissant la trame plus complexe des destinées humaines, orgueilleuses ou soumises, mais obéissantes toutes, guident le progrès du bien éternel [1] ».

Ici, la métaphysique de Coleridge s'unit à une philosophie de l'action et de l'histoire. Son panthéisme chrétien donne naissance à l'optimisme philosophique et s'achève par l'extase du mysticisme révolutionnaire.

Nations et publiée dans les Œuvres complètes), chaque fois qu'un morceau primitif a été conservé dans la rédaction définitive.

1. *Vision of the M. of Or.* 39-58.

Dieu préside du haut des cieux aux destinées des hommes et des nations. Les âmes particulières et les génies tutélaires des peuples sont des monades qui participent de la Conscience infinie et n'agissent que par la volonté de l'Omniscient. Pourtant Dieu ne règle pas le détail de leur conduite : il leur laisse la liberté, dans la mesure qu'il juge convenable. Il trace seulement les grandes lignes de leur progrès et le but final ; à elles de choisir des voies plus ou moins rapides pour accomplir les desseins éternels. Le terme qui leur est prescrit est le bien absolu : Dieu n'en saurait concevoir d'autre. Elles en ont eu la conscience nette à l'origine ; mais les instincts mauvais, que Dieu a voulu leur laisser le mérite de vaincre, les ont aveuglées et fait dévier du droit chemin. L'humanité s'est enfoncée de plus en plus dans l'iniquité, malgré les avertissements solennels qu'elle a reçus en mainte circonstance. Pourtant, par la volonté expresse du Seigneur, même les actes mauvais préparent la régénération de la race. Le mal n'existe pas. C'est seulement pour notre intelligence à courte vue que certaines réalités semblent malfaisantes. Le chrétien philosophe sait que, s'il pouvait suivre la succession infinie des conséquences, tout lui apparaîtrait comme un acheminement vers le bien. C'est ce que prouve l'étude du passé. Si on jette un regard en arrière sur les phases successives des sentiments humains, on voit l'optimisme confirmé par une loi du monde moral, à laquelle Coleridge ne donne pas de nom, mais qui n'est autre que la loi d'évolution [1]. Coleridge en montre les effets : d'une passion grossière naît une affection plus délicate, de l'ignorance sortent les premières lueurs de vérité, du vice les rudiments de vertu, en un mot du

1. La théorie de l'évolution commençait à s'introduire dans la spéculation. L'évêque Law l'avait développée pour la religion, dans ses *Considerations on the Theory of Religion*, 1745, 7e éd. 1784 (v. Leslie Stephen, *English Thought*, I, p. 106), et Erasmus Darwin l'avait exposée, pour la biologie, dans sa *Zoonomia* (v. Krause, *Erasmus Darwin*, trad. angl., L. 1879, ouvrage analysé dans la *Revue Philosophique*, tome XI, p. 200).

mal un mal moindre et les formes préparatoires du bien.

Il suit à travers les âges l'évolution de la foi, sortie des superstitions les plus grossières. Dans une longue digression de *The Vision of the Maid of Orleans*, surchargée de pittoresque exotique et d'érudition barbare, où le dessein philosophique se prête complaisamment au faste de l'imagination romantique, il énumère les superstitions des Lapons et des Groënlandais. Il conclut : « Fables étranges ! sages cependant. Elles enseignent la confiance dans la bonté victorieuse du Très-Haut, et l'espoir qui console, jusqu'à ce que la vérité céleste, s'avançant de Bethabra vers le Nord, à travers mille obstacles, transforme les croyances barbares en foi parfaite et pure[1] ». De même l'enseignement de Jésus vint à son heure dans le monde païen, quand les esprits avaient été préparés par les doctrines affinées des derniers siècles avant l'ère chrétienne. « Avec une puissance sainte, Jésus fit luire la divinité manifeste sur le sceptique enténébré de pensées, chassant devant sa pleine lumière les brumes flottantes de sombre idolâtrie qui voilaient et défiguraient le Père tout-puissant[2] ».

La science, qui est après la foi le bien le plus précieux, a eu une genèse analogue. A l'origine régnaient l'innocence et la félicité parfaite : les hommes vivaient heureux dans l'ignorance et la vertu. La propriété s'établit, qui fit des riches et des pauvres. Les besoins factices et le désir de les satisfaire accumulèrent entre les mains des uns le superflu, qui priva les autres du nécessaire. On vit surgir les maux de ce monde : l'envie, la misère, la guerre, la domination des nobles et des prêtres. Pourtant il n'y avait pas un de ces maux qui ne portât son remède. La propriété, « source au double courant, » répandit à la fois « le vice et la vertu, le miel et le fiel[3] ». Les appétits

1. *Vision*, 114-119.
2. *Rel. Mus.*, 29-33.
3. *Rel. Mus.*, 204-205.

éveillèrent l'intelligence et donnèrent naissance aux arts, « qui disciplinèrent l'âme aux formes de beauté et, par les besoins sensuels, désensualisèrent l'esprit[1] ». Aiguillonné par ses propres désirs, l'esprit prit graduellement le pas sur la matière. L'homme de pensée, savant, poète ou philosophe, devint une force parmi les hommes et prépara, par la science et de nouvelles vertus, une nouvelle ère de félicité.

« Ainsi, de l'avidité, du luxe et de la guerre, sortit la divine science; et de la science, la liberté. Sur l'univers éveillé de sa torpeur, philosophes et bardes se répandirent en cercles concentriques : ceux dont l'âme, consciente des hautes dignités qu'elle a reçues de Dieu, méprise les rivalités de la richesse, et ceux qui, épris des charmes de l'ordre, haïssent la laideur du chaos, et ceux qui tristement se détournent du char du vainqueur et du vil clinquant des trônes, pour méditer sur le triomphe grandiose du Sage patriote[2], le jour où il arracha aux nuages du ciel le feu rouge de l'éclair et en précipita sur la terre les terribles beautés, avec un sourire majestueux ! Jamais plus auguste phalange ne rythma le pas aux sons apaisants de la flûte spartiate.

« Ceux-là, le jour prédestiné où, rendus furieux à force de pitié, des hommes éloquents soulèveront d'une voix éclatante la multitude sans nombre qui peine, gémit et saigne, affamée et aveugle, — ceux-là muets un instant, d'un œil patient et serein contempleront le cours furieux de l'ouragan ; puis ils entreront dans le chaos farouche et tumultueux, et dompteront la masse malfaisante, façonnant la confusion d'une plastique puissante, selon les formes parfaites, qui autrefois, radieuses visions du plein jour, flottaient devant leurs yeux, quand, les nuits d'été, étendus sous l'arche d'un rocher romantique, ils sentaient la brise de mer soulever leurs jeunes tresses, ou que, dans

1. *Rel. Mus.*, 209-210.
2. Franklin. — Note de Coleridge.

le mois des fleurs, les soirs paisibles, errant d'un pas indolent, ils buvaient les parfums flottants et contemplaient d'un regard extasié les troupeaux et les bois, les cours d'eau aux mille reflets et le soleil couchant avec son cortège de nuées étincelantes; puis, revenant vers leurs demeures, baissaient les yeux et se demandaient tout bas pourquoi le malheur existe dans un monde si beau[1] ».

Dieu qui, du mal, fait sans cesse sortir le bien, intervient parfois directement dans les affaires humaines pour prévenir les catastrophes qui retarderaient trop le progrès. Ainsi les prophètes des Hébreux ont dirigé comme par la main, selon les desseins éternels, le peuple élu du Seigneur. Ainsi Jésus-Christ a proclamé au monde la parole de vie.

Jeanne d'Arc fut une de ces créatures inspirées qui ont mission d'accomplir les actes nécessaires au salut de l'humanité. C'est pour démontrer cette vérité que Coleridge entreprit d'écrire la Vision de Jeanne, pour le second Livre de l'épopée de Southey. Tandis que Southey développait les sentiments révolutionnaires que comportait le sujet, Coleridge se chargeait de montrer les rapports de la mission de la Pucelle avec la Révolution française et avec la révolution philosophique et mystique. Après avoir résumé, dans un préambule, sa doctrine métaphysique, il mit en scène le Génie de l'Avenir, qui fait surgir aux yeux de Jeanne, dans une vision allégorique, les conséquences éloignées des actions que Dieu lui a tracées.

Une île apparaît, dressant ses hautes falaises au-dessus de l'océan, dont elle semble maîtresse. En face émerge une plaine, où le laboureur fait jaillir, sous le soc, des crânes et des débris d'armures. Bientôt s'avance à travers la campagne une femme majestueuse, couronnée d'olivier, qui répare tout le mal qu'elle peut, faisant pousser sous ses pas les fleurs et les herbes nourricières. Elle est pâle,

1. *Rel. Mus.*, 224-229.

comme une convalescente ; elle règne quelque temps sur le monde, et, pendant cet intervalle, s'accomplit la parole prophétique : la paix soit sur la terre.

Mais de nouveau la guerre fait rage dans la plaine un instant pacifiée, et Jeanne élève une plainte pitoyable : Pourquoi ces dévastations et ces massacres ? Alors l'Esprit :

« Quand les réserves épuisées du faste et de la luxure ne peuvent plus exciter l'appétit des rois, quand les viles flatteries de leurs courtisans rampants sonnent insipides et ternes à leurs oreilles, quand en vain les eunuques chantent, les bouffons raillent et les danseuses tordent leur corps souillé, alors la guerre, avec ses terribles hasards, agite agréablement leur cœur stagnant... [1]. »

Mais l'Esprit attire l'attention de la vierge sur une transformation de la vision. De l'île (qui symbolise l'Angleterre) s'élève une vapeur noire, semblable aux nuées pestilentielles qui, formées dans les marais d'Egypte, vont s'abattre sur les terres lointaines. De la plaine opposée (c'est-à-dire de la France) monte une vapeur brillante, qui rencontre le nuage de nuit, l'absorbe et, prenant plus d'éclat encore, donne naissance à une forme radieuse, ceinte de laurier. La France, victorieuse des menées de l'Angleterre, a enfanté la Liberté. Mais l'horizon s'est teint de pourpre.

« Le soleil qui se lève sur la Liberté se lève dans le sang [2]. »

La vision cesse. Jeanne, instruite de l'avenir, va sauver la France, pour conserver son pays aux sublimes destinées que lui réserve Dieu.

Aujourd'hui, les temps sont accomplis. Ce n'est pas un mouvement de révolte ordinaire, qui a éclaté en France. Les bons et les sages, dans le monde entier, ont raison de

1. *Vision*, 389-396.
2. Id , 443.

concevoir de grandes espérances, car la patience de Dieu s'est enfin lassée et il a résolu d'exécuter les menaces qu'il suspend depuis longtemps sur la tête des puissants. Voici que se lève le jour de vengeance, prédit dans l'Apocalypse.

« ... aujourd'hui, un jeune ange[1] abaisse ses regards sur la nature humaine, et, voyez ! une mer de sang, parsemée d'épaves, où les Intérêts furieux et ennemis se ruent l'un contre l'autre avec une rage aveugle[2]. »

Les malheureux peuvent se réjouir, car l'heure approche où leurs maux ne seront plus. Coleridge s'adresse à tous les déshérités ; et à ceux qui, patients, endurent la misère et la faim, et à ceux que le désespoir a poussés au vice ou aveuglés jusqu'au crime.

« O multitude innombrable, que la gloutonnerie criminelle de l'immonde Oppression repousse du banquet abondant de la vie ! O pauvre malheureux, qui, élevé dans les ténèbres et affolé par le besoin, rôdes en quête d'une proie, ou même lèves une main homicide pour l'accomplissement d'œuvres de sang ! O forme au regard pâle, victime de la séduction, vouée à des nuits de pollution et à des jours de blasphème, qui, dans les orgies abhorrées des débauchés lascifs, es contrainte de rire gaîment, tandis que le souvenir de ton foyer, secrètement, te mord le cœur, comme la dent d'une vipère ![3] O vieilles femmes, qui, chaque semaine recevez le morceau de pain que vous jette la charité légale, et mourez d'une mort si lente que personne ne l'appelle assassinat ! O suppliants détestés, qui, repoussés, vous éloignez en chancelant, le

1. Un des quatre anges de l'Apocalypse (*Rev.*, VIII, IX).
2. *Rel. Mus.*, 122-126.
3. ..... O pale-eyed form,
The victim of seduction, doomed to know
Polluted nights and days of blasphemy ;
Who in loathed orgies with lewd wassailers
Must gaily laugh, while thy remembered home
Gnaws like a viper at thy secret heart !

cœur brisé, des portes fermées du lazaret rempli, ou qui, hagards, demeurez immobiles abreuvés de désespoir ! O vous, qui, par force ou par ruse, avez été entraînés au champ de gloire, et qui, dans les râles de mort, saignez de nouvelles blessures, sous le bec du vautour ! O toi, pauvre veuve, qui vois en rêve le cadavre mutilé de ton époux et sursautes en criant dans ton sommeil agité, ou qui sous ton chaume troué, éveillée par l'ouragan d'hiver, mouillée et glacée, enlaces ton enfant gémissant.....[1] »

O vous tous, s'écrie le poète, — à qui la pitié arrache un cri de vengeance, — patience quelque temps encore, et les méchants vont recevoir leur châtiment, car voici que la Révolution française va lancer les foudres de Dieu !

« Un peu de patience, enfants du malheur ! Il s'élèvera encore des gémissements, il coulera encore du sang, avant que vos maux soient consommés. Pourtant le jour de la vengeance est proche. L'Agneau de Dieu a rompu le cinquième sceau[2] : et voici que se rue sur des ailes de feu, d'un vol vertigineux, l'innombrable multitude des maux, par l'homme infligés à l'homme !

« Un peu de patience, enfants du malheur ! L'heure n'est pas loin. Et voici que les nobles, les riches, les puissants, les rois et les grands chefs de l'univers, et tous ceux qui, des régions supérieures, comme les étoiles du ciel, versaient une influence destructive, vont être jetés à terre, avilis et foulés aux pieds, comme le fruit du figuier arraché prématurément par une tempête soudaine.

« Aujourd'hui même, la tempête se lève. Tous les noms de paix, la Foi et la douce Piété, pleines d'une joie craintive, tremblent de loin. Car voici que la Frénésie géante, dont le bras destructeur déracine les empires, se rit du Très-Haut. Hideuse, elle se précipite hors de la caverne, où la sombre Ruine, invincible, immense, esclave aveugle

1. *Rel. Mus.*, 278-300.
2. *Rev.*, VI, 9, 10, 11.

de la création, se tient accroupie, berçant le tremblement de terre impatient[1]. »

Les méchants châtiés, la tempête s'apaisera. Sur les ruines de la superstition et de la tyrannie, s'établiront la vraie religion et la liberté. Dieu, après avoir vengé ses injures, permettra le bonheur des hommes, et la Révolution enfantera le fruit de ses flancs généreux ; la Justice politique. Alors s'ouvrira l'ère prédestinée des mille ans, annoncée dans les saints livres, où s'accomplira sur la terre l'union de la foi et de la raison. La propriété disparue laissera la place libre au communisme. Tous les hommes égaux se partageront également le labeur et le loisir. La fraternité règnera dans les cœurs.

« O revenez, Foi pure, douce Piété ! La Forme abhorrée, dont la robe écarlate était toute raidie de pourpre temporelle, qui buvait l'iniquité dans des coupes d'or, et dont les noms étaient nombreux et tous sacrilèges, a subi l'effroyable sentence ! Quel est ce cri ? C'est la clameur de la puissante armée des Esprits du Mal, déshérités de la terre ! Car elle est tombée, celle qui portait le mystère écrit sur son front sombre, qui chancelait lourdement, ivre de sang, qui se prostituait au Démon Pouvoir, et enfantait, et nourrissait tous les maux nés de cet horrible embrassement : l'Irréligion mitrée n'est plus.

« Elle n'est plus, la Sottise patiente, qui, le genou plié, rendait le fer qui l'avait frappée ; ni la pâle Crainte, hantée de visions plus horribles que celles qui assaillent la Folie, quand elle hurle à minuit !

« Revenez, Foi pure, douce Piété ! Les royaumes du monde sont à vous : tous les cœurs, maîtres d'eux-mêmes, la vaste famille d'amour émancipée par le travail commun de la terre commune, jouissent de produits égaux...

« Armé de la puissance du Père et de la sienne propre, voici venir le Sauveur ! Les Mille Ans mènent leur danse mystique, le Désert clame, le vieil Océan bat des mains !

1. *R.I. Mus.*, 300-322.

Les grands morts ressuscitent ; tous ceux qui, depuis l'origine des temps, d'un zèle conscient, ont accompli le merveilleux dessein d'amour, coadjuteurs de Dieu. Aux accents de Milton, les hautes futaies de la terre régénérée répondent par des échos joyeux ; en adoration muette, Newton élève au ciel un regard serein. Voici, de tous les mortels le plus sage, celui qui le premier suivit la marche des idées par les fibres délicates jusqu'au cerveau conscient [1]. Voici Priestley, patriote, saint et sage, que, chargé d'ans, des hommes d'état sanguinaires et des prêtres idolâtres, par de sombres mensonges ameutant la multitude aveugle, ont chassé de sa patrie bien-aimée, le poursuivant d'une inutile haîne. Calme et compatissant, il s'est relevé et il a médité, plein d'espoir, sur les années promises [2] ».

Le millénaire, terme mystique de l'effort des philosophes et de l'espoir des croyants, sera le dernier stade de l'histoire du monde. Car, à l'expiration de ces années bienheureuses, Dieu éveillera l'ange de destruction. La matière será réduite à néant et les âmes, rendues à leur essence première, rentreront dans l'Esprit infini.

En attendant cette consommation suprême, le poète, par les nobles enthousiasmes, les pensées généreuses, le désintéressement, l'humanité, la raison, la foi, par toutes les vertus du démocrate, du philosophe et du chrétien, se rend digne de la félicité prochaine du millénaire ; ou, si son espoir doit être différé, se prépare à entrer après cette vie dans le chœur céleste des monades de Dieu.

Ainsi Coleridge porte ses regards plus haut et plus loin que le bonheur terrestre. Il veut aider à réaliser la justice sociale et à fonder la liberté, parce que l'une et l'autre sont nécessaires à l'épanouissement de la vertu parfaite, qui est la sainteté. Il désire voir régner l'amour entre les hommes, parce que l'amour terrestre est un des

1. David Hartley, note de Coleridge.
2. *Rel. Mus.*, 322, 376.

degrés par où le cœur s'élève à l'amour divin. Il professe les sentiments démocratiques parce que ce sont les sentiments du christianisme dans sa pureté primitive. Il n'a ni jalousie, ni envie à l'égard des puissants, mais seulement une indignation sacrée contre leur impiété et leurs transgressions. Il souhaite que la Révolution affranchisse les corps, afin que les âmes puissent sans contrainte travailler à leur salut.

Chez Coleridge, l'enthousiasme révolutionnaire ne se sépare pas de la ferveur chrétienne.

III

Comment, des splendeurs de l'imagination, de l'ordre admirable de la logique, des extases de la foi, redescendre aux réalités matérielles? Pourtant, on ne se nourrit pas de visions, de systèmes et de béatitude. Quand on a fait tous les sacrifices, quand on a atteint les limites de la frugalité spartiate et de l'ascétisme chrétien, il reste un minimum de besoins à satisfaire. On ne peut se passer d'un morceau de pain. On a associé d'autres existences à la sienne. Quelle douleur, de voir une femme, des enfants, manquer du nécessaire ! Quelle culpabilité !

Au milieu de l'ivresse révolutionnaire, romantique et mystique, va se poser pour Coleridge le problème du pain quotidien. On ne peut guère s'attendre à ce que le bon sens pratique ou le sentiment du devoir tempèrent son exaltation. Il cherchera à satisfaire aux nécessités de l'existence, sans abandonner l'idéal. Il demandera à la propagande révolutionnaire et évangélique ce minimum de ressources sans lequel la voix prophétique elle-même est réduite au silence. Echouant de ce côté, il se tournera de nouveau vers les rêves de simplicité pastorale et de labeur rustique. Sans cesse, inconsciemment, il cédera à son dégoût des tâches régulières et à sa répugnance pour

le travail suivi. Il aura des velléités d'action qui ne se soutiendront pas, il formera des projets d'ouvrages qui ne seront pas exécutés, il s'engagera dans des entreprises littéraires qui resteront inachevées. En dépit de ses résolutions, de ses repentirs, de ses sursauts de désespoir, il sera la victime impuissante de son indolence, de sa faiblesse et — il faut porter ce jugement sévère — de sa lâcheté devant le devoir. Dès cette époque, à vingt-quatre ans, il cherchera une surexcitation factice et un remède contre la dépression nerveuse dans l'usage de l'opium. Il n'échappera à la misère que grâce à la générosité de ses amis. Cette année 1796 fait déjà prévoir les défaillances morales, l'impuissance improductive, les remords et les tristesses, qui seront le lot de cette lamentable existence. Mais l'enthousiasme révolutionnaire et la ferveur mystique sortiront indemnes de ce rude contact avec la réalité.

Après son mariage, en novembre 1795, Coleridge s'établit sur la hauteur de Clevedon, près de Bristol, dans une maisonnette rustique, tapissée de verdure et entourée d'un jardin. De là on dominait la campagne, le fleuve et la mer. Le poète aimait à s'absorber dans la contemplation de ce spectacle, où il lui semblait trouver la confirmation de son idéalisme symboliste. « N'était-ce pas là l'omnipotence ? Dieu ne semblait-il pas s'être bâti là un temple, qui enfermait dans sa vaste circonférence l'image du monde entier ? Aucun désir ne profanait mon cœur extasié. Heure bénie ! Exister, c'était la félicité ! [1] »

Burnett, ancien pantisocrate, et une sœur de Sara étaient venus partager la retraite paisible du jeune couple. On y avait réglé l'existence d'après les règles adoptées autrefois pour le projet de colonisation en Amérique. Les deux hommes se partageaient les tâches rudes du ménage et passaient le reste du temps en méditations, en conversations philosophiques, ou en travaux littéraires. On goû-

1. *Low was our pretty Cot...* 38-42.

tait à la fois les joies de l'esprit et les douceurs de l'existence pastorale. La proximité de la grande ville ajoutait à ces délices le charme du contraste. « Une fois, je vis un fils opulent du commerce (sanctifiant le Sabbat par une distraction paisible), un citoyen de Bristowa, passer à pas lents devant notre demeure. Il me sembla que cette vue calmait sa soif de l'or et lui inspirait de sages pensées [1]. »

Pourtant, les trente guinées versées par Cottle pour les poèmes en préparation étaient épuisées ; il fallait s'assurer des moyens réguliers d'existence. Aussi bien le ferme espoir de Coleridge en la prochaine régénération du monde le poussait à prendre part lui-même à l'accomplissement de cette grande œuvre. « Est-ce bien agir, tandis que mes frères innombrables prodiguent leur peine et leur sang, que de passer à rêver sur un lit de roses les heures prédestinées, me berçant lâchement de sentiments trop délicats pour être utiles [2] ? » Pourquoi ne pas concilier le devoir de préparer la révolution pacifique et la nécessité de gagner son pain ? C'est à cette résolution que s'arrêta Coleridge. Il quitta Clevedon dans le dessein de fonder à Bristol une revue philosophique et politique, qui répandrait dans les esprits la lumière préparatoire à l'avénement de la révolution. « Donc je pars, et j'unis tête, cœur et main, actifs et fermes, pour combattre le combat pacifique de la science, de la liberté et de la vérité selon Jésus-Christ [3] ».

Coleridge s'assura du concours d'un groupe d'amis, « philanthropes et antipolémistes [4] », et lança le prospectus du *Watchman* (tel devait être le titre de la publication) [5]. Il adopta pour devise : Que tous connaissent la

1. *Low was our pretty Cot...* 9-14.
2. Id., 43-48.
3. Id., 60-62.
4. *Biog. Lit.*, ch. x, p. 81.
5 Le *Prospectus* du *Watchman* est publié in-extenso dans *S. T. Coleridge, a Narrative, by Campbell*, L, 1894, Appendice.

vérité, et que la vérité nous rende libres ! Il donna un avant-goût des principes politiques qui seraient développés dans la revue par un choix de maximes telles que celle-ci : « Dans une nation asservie les gouvernants imposent au peuple ses opinions ; un peuple est libre dans la mesure où il se fait ses opinions lui-même ». Il indiqua quelle serait son attitude à l'égard du ministère d'agression et de tyrannie, en définissant son périodique, « le Veilleur, qui crie l'état de l'atmosphère politique et défend la liberté contre les voleurs et les assassins. » Pour éviter le droit de timbre et « contribuer le moins possible au crime de la guerre contre la liberté », la publication se ferait, non pas toutes les semaines, mais toutes les huitaines.

Malgré la vivacité des termes du prospectus, c'est moins une œuvre de polémique politique qu'un apostolat, où s'engageait Coleridge. Il entreprit un voyage dans le nord-ouest de l'Angleterre, pour solliciter des promesses d'abonnement. Ce fut une véritable campagne de prédication. Il s'arrêta dans toutes les grandes villes, prêchant dans les chapelles dissidentes et évangélisant à domicile en habit bleu et en gilet blanc, « afin qu'on ne lui vît porter aucun haillon de la prostituée de Babylone[1] ». Il apporta à cette entreprise la ferveur de sentiments, la capacité d'illusion, l'ardeur d'espérance qu'il avait mises naguère dans la chimère pantisocratique. C'était une nouvelle folie généreuse, qui, sous les apparences du sacrifice, l'entraînait à son insu sur la pente de son tempérament exalté. « La fortune, les honneurs, la vie même, j'en faisais peu de cas, en regard des intérêts de la vérité et de la volonté de mon Créateur[2] ».

Coleridge, on le comprendra sans peine, rencontra peu d'auditeurs dont les sentiments fussent au diapason des siens. On peut se le représenter, « modulant toute la gamme de l'éloquence, allant de la ratiocination à la décla-

1. *Biog. Lit.*, ch. x, p. 81.
2. Id., p. 81.

mation, et de l'indignation au pathétique[1] », et récitant d'une voix inspirée les passages les plus mystiques des *Religious Musings*, à la face hébétée d'un fabricant de chandelles, qui l'arrêtait en lui criant : « Trente-deux pages tous les huit jours ! Dieu me garde ! C'est plus que je n'en lis en un an ![2] » La sincérité de sa conviction n'était pas la qualité la plus propre à lui assurer le succès dans cette pérégrination évangélique et commerciale. Uniquement préoccupé des principes et ignorant les habiletés les plus élémentaires, il se laissait surprendre à faire des réponses dans ce goût : « Je suis loin d'être convaincu qu'un chrétien ait le droit de lire des journaux ou toute autre publication d'intérêt purement politique[3] ». Il aurait considéré comme une déchéance toute compromission avec l'intégrité de la doctrine, « car il était si obsédé par la crainte d'obéir à des mobiles intéressés, qu'il voyait le devoir là où il y avait le moins de prudence[4] ».

Il revint avec un millier de promesses d'abonnements. Mais le premier numéro fut d'une aridité décourageante. Le second aliéna les dissidents, qui formaient une grande partie de la clientèle, par une attaque contre le jeûne, « conçue dans l'esprit d'un véritable infidèle »[5], et par une application irrévérencieuse du texte d'Isaïe : Mes entrailles résonneront comme une harpe. Le troisième numéro offensa les démocrates par une critique violente de la doctrine de Godwin et par le reproche dirigé contre les « patriotes d'aujourd'hui », de ne pas pratiquer en chrétiens les principes qu'ils professaient comme philosophes. Rien de plus conforme aux convictions de Coleridge, que cet appel à la simple foi contre la religion formaliste, et au sentiment contre le raisonnement. Sa sincérité éclatait dans la véhémence des objurgations et des

1. *Biog. Lit.*, p. 81.
2. Id., p. 81.
3. Id., p. 84.
4. Id., p. 85.
5. Lettre à Poole. Mai 1796.

reproches. Mais tout cela était peu fait pour ménager les susceptibilités des lecteurs. Les défections se multiplièrent. Après le dixième numéro, il fallut interrompre la publication.

L'imprimeur de Bristol était prêt à poursuivre Coleridge pour les dépenses engagées, quand un ami dévoué, Thomas Poole, prit l'initiative d'une souscription en sa faveur parmi ceux qui le connaissaient et l'estimaient. Le poète accepta ces subsides sans humiliation, se promettant de réaliser ce que ses amis attendaient de lui, au delà de leurs espérances. Il était sincère. Que de résolutions de ce genre ne prit-il pas dans sa vie, qui ne furent jamais suivies d'effet !

Après cette première déception, Coleridge ne pouvait plus compter vivre exclusivement de la propagande philosophique et révolutionnaire. L'incertitude du métier d'écrivain, dont la menace l'avait toujours hanté depuis le temps où il écrivait la *Monodie sur la mort de Chatterton*, le harcelait maintenant d'angoisses présentes et réelles. Il se sentait une invincible répugnance à écrire sur commande, ou à s'imposer d'achever une composition à jour fixe. Il excusait complaisamment par les exigences du génie l'inertie coupable et l'impuissance de vouloir. Même sous l'aiguillon de la misère et de la faim, il était incapable de s'appliquer à un travail productif. Une proposition de préceptorat, un projet d'ouvrir une pension furent repoussés comme incompatibles avec la liberté nécessaire à l'inspiration.

La situation devenait de plus en plus pressante. L'inquiétude et de vagues remords le rongeaient. De violentes névralgies le firent recourir pour la première fois à l'opium. Il était menacé d'un complet affaissement physique et moral, quand un hasard heureux le sauva. Un de ses jeunes admirateurs, Charles Lloyd, enthousiaste, révolutionnaire et poète, ayant sollicité la faveur de partager son existence et offert de contribuer aux dépenses de son ménage pour 80 livres par an, Coleridge caressa de nou-

veau des rêves de bonheur pastoral. Il pensa que l'apport de Lloyd, complété par le travail agricole et le produit de ses écrits, lui permettrait de réaliser enfin l'idéal de vertu philosophique et rustique, qui, deux fois déjà, lui avait échappé.

Il harcela son ami Thomas Poole, le pressant de lui trouver près de lui, dans le bourg de Nether Stowey, une chaumière avec un bout de champ, et de promettre de l'initier à la culture de la terre. Ce fut désormais l'idée fixe, le projet miraculeux, hors duquel il n'y avait pas de salut. Chaque jour il s'enfiévra davantage à la pensée de sa nouvelle existence. Il trouva une joie austère à s'imposer chaque jour, en projet, un nouveau sacrifice. Il ne mangerait de viande qu'une fois par semaine et se nourrirait le reste du temps des fruits du travail de ses mains. Il se contenterait de deux chambres. Il remplirait lui-même l'office de « cuisinier, échanson, jardinier, garçon de labour, porcher, aumônier, secrétaire, poète, laveur de vaisselle, cireur de bottes, garde-malade à l'occasion, et factotum de toute tâche ennuyeuse » [1]. Lloyd promit d'avance d'accepter toutes les privations.

En compensation, quelles joies ce nouveau mode d'existence n'apporterait-il pas ? Dans une pièce de vers adressée à Lloyd [2], Coleridge esquisse un crayon de leur bonheur futur. Ils graviront la montagne, jouissant du spectacle varié des rocs moussus, des bosquets ombreux, des torrents écumants et des sources tranquilles, jusqu'au sommet « où le sombre pin étend ses branches romantiques ». Ils s'étendront sur le gazon, dans les retraites charmantes, « où la Méditation pensive s'endort en rêvant ». Tantôt ils échangeront leurs réflexions sur les hommes et les choses, tantôt ils s'abandonneront à l'inspiration de la Muse, « qui murmure, le front bas, ses charmes magiques ». Les rumeurs du monde ne parvien-

1. Lettre à Thomas Poole, 11 déc. 1796, p. 183.
2. *To a Young Friend*, 1796.

dront qu'affaiblies à leur oreille (juste assez pour leur inspirer parfois quelque thème mélancolique), « tandis que le paysage, par leurs yeux grands ouverts, versera sur leur âme sa saine verdure ». « Ils se riront de la fortune et apprendront à se rire de la gloire ». Passant ainsi l'après-midi, « leurs tempes humides de labeur rafraîchies par le vent d'ouest », ils reviendront le soir à la petite maison solitaire, dans la vallée boisée, « où, souriant de ses yeux bleus, la Félicité domestique donnera à l'un le baiser conjugal, à l'autre le baiser fraternel ».

Au milieu de ces rêves d'Arcadie, l'enthousiasme révolutionnaire subsistait. La foi dans la France, l'indignation démocratique et chrétienne contre les grands et les prêtres n'avaient rien perdu de leur ferveur. A la tristesse de voir l'univers asservi, se joignait la douleur de sentir la Grande-Bretagne hostile à l'humanité et à la liberté. La dernière occupation de Coleridge, avant de quitter Bristol pour Nether Stowey, fut la composition de *Ode on the Departing Year*, remplie des mêmes sentiments et des mêmes pensées que *Religious Musings*, avec moins de lyrisme mystique et plus d'âpreté.

L'année qui finit a été souillée de tant de crimes, que l'optimisme du poète en est ébranlé. Il appelle les Douleurs, et celles qui habitent les demeures visitées par la mort, et celles qui hantent les prisons, et celles qui veillent au chevet du malade et de l'indigent ; il appelle les Joies, et celles qui allument les flambeaux de l'amour, et celles qui entr'ouvrent l'avenir au nouveau-né ; il les convie, se désintéressant des destinées individuelles, à assister au travail gigantesque de la Nature, qui enfante la Liberté. La Liberté naît dans la douleur et sera la grande source de joie. « L'écho retentit du nom redouté, qui déchaîne la tempête sur la terre et fait tressaillir la race d'Enfer, — et voici venir le jubilé sacré de la Justice et de la Vérité ! [1] »

1. *Ode on the Departing Year*. Strophe II, v. 33-36.

CHAPITRE IV

Les Indépendants.

Chez les poètes révolutionnaires que nous venons d'étudier, nous avons reconnu le fond et la forme de la pensée de leur temps. Leurs aspirations sociales deviennent matière à systèmes de philosophie rationaliste. Leur sensibilité s'exprime selon des formules littéraires consacrées. Leurs sympathies et leurs antipathies politiques sont celles d'un parti. Ils ont chacun leur originalité, mais elle est dominée par les tendances et les sentiments ambiants.

Deux figures vont maintenant retenir notre attention, nettement distinctes du type commun. Blake et Burns reçurent l'impulsion des grandes forces humaines qui s'exerçaient sur la collectivité ; mais, par leur origine, leur éducation, leur condition et la qualité de leur esprit, ils échappèrent aux influences superficielles qui déterminent les modes passagers de penser et de sentir. Le poète visionnaire et le poète paysan restèrent en dehors de la culture, du bon ton, des écoles philosophiques et des coteries littéraires. L'un, au milieu des créations riantes ou terribles de son imagination, l'autre, dans l'atmosphère si particulièrement locale de l'Ecosse, conservèrent une indépendance qui leur donne une place à part parmi les écrivains contemporains. Ils exprimèrent les aspirations profondes de leur temps, avec des particularités et par des moyens qui leur étaient propres. Blake représente l'individualisme imaginatif et sentimental, Burns, l'individualisme social, qui jouèrent un si grand rôle dans le mouvement romantique et dans le mouvement révolu-

tionnaire. Mais ils donnèrent à leurs sentiments une forme originale, qui ne devait rien à l'influence de la littérature contemporaine. Ils accomplirent inconsciemment la révolution littéraire que d'autres tentèrent systématiquement. Ils ne firent pas école. Leur œuvre, traversée d'éclairs de génie, était trop inégale ou semblait trop fruste pour servir de modèle. Plus tard seulement, la lecture de leurs poèmes vint soutenir dans leurs efforts ceux qui, plus lents à s'affranchir de la tradition, finirent par les rejoindre. Ils ne se rattachent pas directement à ceux qui les précèdent et n'exercèrent pas d'influence immédiate sur ceux qui les suivirent. Ils furent de leur siècle — en marge de leur siècle.

I

Blake est singulier[1]. A l'école, qu'il quitta avant l'âge de dix ans, il n'apprit qu'à lire et à écrire. Chez le dessinateur Pars et chez le graveur Basire, il acquit les rudiments du dessin, de la peinture et de la gravure, sans rien retenir qui influât sur sa conception de l'art. L'éducation modifia donc aussi peu que possible son originalité. Il passa son enfance à errer dans la campagne, qui était alors aux portes de Londres, et à rechercher toutes les occasions de satisfaire sa passion précoce pour l'art. Dans les palais royaux, aux jours d'entrée libre, et dans les boutiques de marchands de tableaux, aux jours de vente, l'enfant se glissait dans la foule et, se détournant d'instinct des toiles qui attiraient tous les regards, il s'arrêtait longuement devant les chefs-d'œuvre dédaignés des vieux maîtres italiens et allemands.

1. v. *Life of William Blake*, by Alexander Gilchrist, 2 vols., London 1863, et *Littérature anglaise et Philosophie* de Joseph Milsand.

Quand, à quatorze ans, s'étant déjà révélé artiste, sa vocation de poète se déclara, il chercha des modèles aux antiques sources de la poésie anglaise, chez Shakespeare, Spenser et Herrick. Il ne dut rien à l'école de Pope, ni à la nouvelle école qui venait de constituer, avec des éléments différents, une phraséologie aussi conventionnelle que l'ancienne. A une époque où non seulement les arts, mais les genres étaient rigoureusement séparés, il combina, dans un triple moyen d'expression, la poésie, le dessin et la musique. Il composa des poèmes qu'il illustrait lui-même et chantait sur un air à lui. Il se passa d'éditeur. Avec l'aide de sa femme, il grava sur cuivre le texte et les illustrations de ses poèmes et mit en vente des livres, où tout, sauf le papier, était le produit de ses mains.

Blake, indifférent à son entourage, dit naïvement dans ses dessins et dans ses vers, ce qu'il sentait et ce qu'il rêvait. Il traduisit ses sentiments dans des allégories, qui nous transportent dans des régions imaginaires, loin du monde réel. Il ignora le tyran du siècle : la raison. Chez lui, la réflexion le céda aux élans du cœur et à la faculté de vision. Il éprouva avec intensité les sentiments élémentaires et simples. Il était d'une piété fervente. Un panthéisme mystique, qui percevait partout des émanations de la divinité, lui tint lieu de science. Les idées, dans son esprit, prirent naturellement la forme de symboles. Dans les productions poétiques de son âge mûr, malgré des faiblesses et des inexpériences, il fit renaître le lyrisme, mort depuis Milton. Mais l'équilibre entre ses facultés se rompit et bientôt il ne donna plus que des œuvres incohérentes, marquées trop manifestement des signes de la folie.

A l'époque de la Révolution française, Blake était en pleine maturité. En 1789, il publia *Songs of Innocence*, recueil de petites pièces lyriques, pour lesquelles il inaugura son procédé spécial d'impression. Il y exprima, avec une fraîcheur naïve, dans un style original, l'espoir de progrès humain, qui animait les esprits généreux du dix-

huitième siècle et soutenait l'effort héroïque des révolutionnaires français.

Dans une sorte d'Arcadie chrétienne, des bergers, des enfants, éprouvent des joies candides et des émotions doucement mélancoliques, conversent avec des agneaux, des oiselets et des fleurettes, et sentent autour d'eux le vol des anges du ciel. Ils ont une confiance enfantine dans la vie, que Dieu rend heureuse, et dans les hommes, à qui Dieu enseigne la bonté. Le Dieu de pitié est sans cesse à leurs côtés : « Il donne à tous sa joie, il se fait petit enfant, il se fait homme de douleur, il partage toute souffrance[1]. » L'homme aussi est pitoyable : « La Miséricorde a un cœur d'homme, la Pitié, un visage d'homme, l'Amour, la forme divine de l'homme, et la Paix, des vêtements d'homme[2]. » « Puis-je voir la souffrance d'un autre et ne pas éprouver de souffrance? Puis-je voir la peine d'un autre et ne pas chercher à sa peine un bienfaisant soulagement ?[3] » Le surnaturel pénètre partout la réalité, comme si la vie était une vision de rêve pieux. Le Paradis n'est pas une région lointaine, entourée de mystère ; il est tout près de la terre et toutes les voies d'ici-bas y conduisent. Le sort cruel du petit nègre est adouci, parce que « ce corps noir et ce visage brûlé du soleil ne sont qu'un nuage », qui se dissipera, quand Dieu appellera le petit esclave « dans sa tente d'or »[4]. Le petit ramoneur est réconforté par la vision de l'ange du salut, qui de sa clef brillante ouvre les cercueils sombres et délivre les âmes. Les anges protègent aussi les agneaux contre la dent des loups, et, quand leur vigilance est inutile, ils « reçoivent leurs douces âmes » et les conduisent à de nouveaux royaumes, où « les yeux flamboyants du lion versent des larmes d'or », où les loups « se couchent près

1. *On Another's Sorrow.*
2. *The Divine Image.*
3. *On Another's Sorrow.*
4. *The Little Black Boy.*

des agneaux bêlants »[1]. Le poète voit en rêve le ver luisant, qui, selon la volonté du divin Maître, prête son aide à la fourmi égarée[2]. Toute existence, si humble qu'elle soit, a sa dignité et participe à la sollicitude divine. Dans la vision où Blake suit la course éplorée de *Thel*, l'âme humaine, qui souffre de son insignifiance et qui tremble devant les horreurs du tombeau, le brin de muguet, le nuage, le ver, la motte de terre viennent enseigner « au dernier né des Séraphins » l'utilité obscure de leur existence et leur grandeur en Dieu, dont tous les êtres sont une émanation.

L'âme candide de Blake s'épanche en flots d'amour et de pitié, sans arrière-pensée. Quand il rencontre le mal, il le voit toujours atténué, comme adouci par un rayonnement de lumière céleste. Les quelques notes mélancoliques qui résonnent dans *Songs of Innocence* ont une tristesse douce et sans amertume. Le ton dominant est celui de la joie en présence de la nature, de la confiance en l'humanité et du ravissement en Dieu. Blake note les menues beautés de tout ce qui l'entoure, prête à toute chose la vie et une signification symbolique, évoque des êtres de rêve et les mêle aux êtres réels avec l'aisance du voyant, qui fait à peine une différence de degré entre le surnaturel et la réalité. Poète enfant, il peuple la terre de sentiments naïfs et de gaieté enfantine. Le *Laughing Song* en donne bien le ton :

« Quand rient les bois verts, avec des accents de joie, quand le ruisseau aux rides légères coule en riant, quand l'air rit de nos facéties joyeuses, et quand la verte colline rit du bruit qu'elles font ; quand les prés rient dans leur verdure éclatante, et que la sauterelle rit dans la nature en fête ; quand Marie, Suzanne et Emilie, de leurs douces bouches rondes, chantent : ha, ha, hi ! quand les oiseaux aux vives couleurs rient dans l'ombrage, où notre table

1. *Night.*
2. *A Dream.*

est servie de cerises et de noisettes ; joignez-vous à moi, venez vivre gaîment et chanter le doux refrain : ha, ha, hi ! »

En même temps qu'il cède à l'inspiration gracieuse qui peuple le monde d'harmonies célestes, Blake entend aussi parfois des voix sombres, qui disent les mystères effrayants du bien et du mal, de la vie et de la mort. Ces communications avec ce qu'il y a de grandiose et de terrible dans le monde surnaturel, il en fait le sujet de *Livres prophétiques*, entièrement différents, par le caractère du texte et des dessins, de ses chants lyriques et de leurs riantes enluminures.

Il nous semble significatif que deux seulement de ces *Livres prophétiques* aient été composées avant 1790, c'est-à-dire avant que le poète eût subi l'influence de la Révolution française. Encore ces deux livres ont-ils un caractère différent des œuvres du même genre qu'il produisit en grand nombre après cette époque. Dans le *Book of Thel*, publié en 1789, l'inspiration lyrique, qui a dominé jusqu'ici chez Blake, se mêle à l'inspiration mystique qui commence à poindre. La première moitié du poème est fort heureuse : la faculté de vision s'y exerce sous le contrôle de la raison, anime la nature, découvre des analogies, imagine des symboles, consomme l'interpénétration de l'esprit et de la matière et crée une forme de poésie exquise ou puissante, où Blake précède Wordsworth et Shelley. Dans la seconde moitié du poème, Blake s'engage à la suite de Thel dans les ténèbres de l'inconnaissable, et ses vaticinations deviennent incohérentes.

Le *Marriage of Heaven and Hell* (1790), mélange de vers blancs irréguliers et de prose, demeure intelligible en partie, grâce à un argument, qui expose, sinon une pensée claire, du moins en termes compréhensibles une doctrine métaphysique sur les rapports de l'âme et du corps et l'essence du bien et du mal.

Ce que nous tenons à préciser, c'est que, jusqu'à la Révolution, Blake longe, sans y pénétrer profondément, la

région ténébreuse de la métaphysique mystique, où il s'engagera bientôt et où il sera impossible de le suivre. Content de son sort, il s'abandonne aux joies que sa sensibilité d'artiste recueille de toute part, il a confiance dans la vie et dans l'humanité, il traverse, sans la voir, la société contemporaine, dans un optimisme souriant.

Dans l'isolement moral où il se complaît, entouré de belles fictions et de douces émotions, la Révolution française ne l'atteint que sous une forme, pour ainsi dire, généralisée. Il ne connaît ni ses doctrines philosophiques, ni ses revendications politiques. Il comprend seulement qu'un souffle puissant d'espérance et de justice traverse la terre. Il croit à une rénovation prochaine et complète de cette société, pour laquelle il a une répulsion instinctive. Il voit, dans la Révolution, un événement voulu par Dieu pour ramener ici-bas la vertu et le bonheur. Le monde idéal des *Songs of Innocence* va se réaliser. Il n'y aura plus de petit esclave nègre, ni de petit ramoneur ; le petit garçon perdu dans les marais sera toujours ramené dans le bon chemin par le Père céleste [1] ; les loups ne dévoreront plus les brebis, une pureté pastorale et une candeur enfantine régneront sur la terre.

A cette époque, un événement se produisit dans la vie de Blake, qui le mit en contact plus direct avec le monde extérieur. Le libraire Johnson l'employa, en 1791, pour illustrer de planches gravées les *Contes pour les enfants*, de Mary Wollstonecraft. Cet éditeur, fameux pour ses sympathies révolutionnaires et les persécutions dont il fut victime, réunissait toutes les semaines, autour d'une table frugale, les littérateurs jacobins dont il publiait les brochures. Mary Wollstonecraft, Godwin, Paine, Holcroft, Thelwall étaient ses hôtes habituels. Blake vint quelquefois à ces dîners, où nous pouvons nous représenter le doux visionnaire, tantôt effarouché par des paroles frémissantes de la fièvre des réunions populaires, tantôt

1. *The Little Boy Lost. The Little Boy Found.*

s'indignant en silence de professions d'athéisme, tantôt se mettant à l'unisson des sentiments de tous, quand on spéculait sur le terme proche des souffrances des malheureux. Tout en désapprouvant certaines tendances des révolutionnaires, Blake partageait leurs sentiments d'humanité et leurs espérances. Tout en refusant d'adhérer à leur parti, leur fréquentation était pour lui un soutien et un stimulant. Habitué qu'il était, à mal distinguer le rêve de la réalité, on raconte même qu'il eut un jour l'imprudence de descendre dans la rue, le bonnet rouge sur la tête. C'est miracle qu'il n'ait pas rassemblé sur ses talons une de ces foules, qui, pour l'Eglise et pour le roi, firent souvent alors un mauvais parti aux démocrates.

Dans le feu de l'enthousiasme, Blake conçut un poème, intitulé *The French Revolution*, en sept chants, et, pour la première et la dernière fois de sa vie, trouva un éditeur en la personne de Johnson. Le premier chant parut en 1791. L'obligeant et courageux libraire ne fut pas récompensé de son dévoûment : l'ouvrage tomba à plat ; aucune des revues littéraires de l'époque ne le remarqua et le British Museum n'en contient pas d'exemplaire. Il nous est impossible de nous en faire une idée.

Les autres chants ne parurent jamais et, s'ils furent composés, Blake ne jugea pas à propos de les publier. C'est que les événements de France changèrent bientôt de face, entraînant la ruine des rêves dorés du poète. Alors que les révolutionnaires philosophes trouvaient une explication historique à la Terreur et s'affermissaient contre l'ébranlement de leur sensibilité par la contemplation des principes, les massacres de Septembre et les guillotinades inspirèrent indignation et horreur au rêveur, qui n'avait voulu retenir de la Révolution que ses promesses de vertu, de fraternité et de bonheur universel. Les illusions de Blake durèrent moins longtemps que celles des autres partisans de la Révolution française : leur chute entraîna dans ses sentiments à l'égard des hommes et de la vie un bouleversement profond.

Sous l'influence du désenchantement, il produisit une seconde série d'effusions lyriques, qui, par le style simple, l'absence de formes et d'ornements consacrés, l'originalité des sentiments, la grâce du rhythme, les gaucheries d'expression et de versification, rappelle exactement *Songs of Innocence*, mais qui, par l'esprit, en est l'exacte contre-partie. Elle fut prête à être gravée et enluminée par lui et sa femme, en 1794, sous le titre de *Songs of Experience*, et forma un seul volume avec un nouveau tirage du premier recueil. Ce fut la dernière fois que la pensée de Blake prit une forme accessible à la raison commune et se traduisit en symboles intelligibles.

Comme pour accentuer le contraste entre les deux recueils, l'auteur conserve presque toujours les mêmes titres aux poèmes, qui se répondent comme la négation à l'affirmation, la douleur à la joie. La terre n'est plus illuminée de clartés, égayée d'éclats de joie enfantine, habitée par les anges d'un Dieu bienfaisant : sur elle pèse une lourde nuit, où, malgré les prédictions du Barde, Dieu la maintient jalousement[1]. Blake s'aperçoit que la société qui l'entoure n'est pas, comme il le croyait, dominée par la bonté et l'amour, qu'il n'y règne pas partout le bonheur, et que les réparations célestes ne suffisent pas à pallier les injustices d'ici-bas.

Naguère, son visage s'était éclairé de joie à la vue d'une troupe de *Charity Boys*, conduits en chantant à Saint-Paul, et il avait écrit *Holy Thursday*. Aujourd'hui, dans un morceau de même titre, c'est leurs visages pâles et leurs pauvres défroques qu'il dépeint :

« Est-ce une chose sainte à voir, sur une terre riche et fertile, de petits enfants réduits à la misère, nourris d'une main froide, qui donne à regret ? Est-ce une hymne, que ce cri tremblant ? Est-ce un chant de joie ? Tant d'enfants dans le dénûment ! Quelle terre de pauvreté ![2] ».

1. *Introduction. — Earth's Answer.*
2. *Holy Thursday.*

C'est la nature et ses gaies harmonies qui l'avaient surtout attiré : maintenant, il ouvre les yeux au spectacle de Londres, où les faces qui passent sont marquées des traces de la souffrance, où les églises sombres tremblent au cri du ramoneur, où la plainte du soldat « dégoutte comme du sang des murs des palais », où le blasphème de la prostituée « glace la larme du nouveau-né » et appelle « les pestes du ciel sur le lit nuptial [1] ». Blake a appris de ses amis jacobins que ces maux de la société sont causés par les rois et les prêtres. Pendant que monte de la neige glacée le cri du petit ramoneur, les parents de celui-ci « sont allés prier Dieu, et son prêtre et son roi, qui de notre misère se font un ciel [2] ». Blake réprouve l'Eglise officielle au nom de l'illumination qui vient d'en haut à l'âme mystique. Le prêtre « se gonfle de vent, comme une vessie », et effraye de ses paroles menaçantes le petit vagabond. « Mère chérie, mère chérie, s'écrie l'enfant, l'église est froide, mais l'auberge est saine et douce et chaude ! [3] ». Ce sont les prêtres qui ont inventé que le bien-être du corps est fatal à l'âme, contrariant la bonne loi de nature ; ce sont eux qui sont responsables du mal. Sans eux, « Dieu, comme un père, joyeux de voir ses enfants aussi gais et heureux que lui, ne querellerait plus le diable, ni la bouteille, mais il embrasserait Satan et lui donnerait à boire et à se vêtir [4] ». Les prêtres tuent l'amour, que Dieu enseigne aux hommes. Blake exprime cette pensée par une allégorie :

« J'allai au jardin de l'amour, et je vis ce que je n'avais jamais vu : une chapelle bâtie au milieu, là où je jouais sur le gazon. — Et les portes de cette chapelle étaient fermées et : Tu ne dois pas, écrit sur la porte. Je parcourus le jardin de l'Amour, où poussaient de si douces fleurs. — Et je le vis rempli de tombes, et il y avait des sépulcres

1. *London.*
2. *The Chimney Sweeper.*
3. *The Little Vagabond.*
4. *The Little Vagabond.*

là où poussaient les fleurs ; et des prêtres en robe noire y faisaient des rondes, liant avec des ronces les objets de ma joie et de mes désirs [1] ».

Veut-on un exemple du fiel qui se cache sous l'onction chrétienne? Voici une allégorie, *Christian Constancy*. Un homme avait un ennemi. Il nourrit sa rage, l'arrosa de larmes, la réchauffa de sourires hypocrites et lui fit produire une pomme empoisonnée. L'ennemi se glissa dans son jardin, vola la pomme et la mangea. Au matin l'homme vit son ennemi étendu sous l'arbre et s'en réjouit. Veut-on un exemple de l'intolérance de l'Eglise? Voici un apologue, *The Little Boy Lost*. Nous ne pouvons aimer qui que ce soit plus que nous-même : ainsi parle la nature, en dépit des enseignements de l'Eglise. Un jour un enfant dit à son père : « Comment vous aimerais-je davantage? Je vous aime comme fait le petit oiseau, qui picore les miettes à votre porte ». Un prêtre l'entendit, le saisit, l'entraîna, et tous admirèrent la vigilance du prêtre. Il mit l'enfant sur un autel élevé et dit : « Voyez ce petit démon ! Il érige la raison en juge de notre plus saint mystère ». Il lia l'enfant et le brûla, en un lieu où beaucoup d'autres avaient été brûlés avant lui.

Sous le titre, *A Divine Image*, qu'il avait donné naguère à la description optimiste de l'âme humaine, Blake peint maintenant nos laideurs morales. « La Cruauté a un cœur d'homme, la Jalousie, un visage d'homme, la Terreur, la forme divine de l'homme, la Dissimulation, des vêtements d'homme ». Que sont nos prétendues vertus? « La Pitié ne serait plus, si nous ne faisions autour de nous la misère ; la Miséricorde ne pourrait plus être, si tous étaient aussi heureux que nous ; la Paix naît de la crainte mutuelle... [2] ». « L'Amour, disait une motte de terre, se sacrifie pour autrui... — L'Amour, répond le caillou du ruisseau, ne cherche que des satisfactions

1. *The Garden of Love*.
2. *A Human Abstract*.

égoïstes...[1] ». Dieu même fait le mal. Il crée des bêtes malfaisantes, dont la férocité n'est plus compensée par la félicité éternelle, promise à leurs victimes :

« Tigre, tigre, aux prunelles flamboyantes dans les forêts de la nuit, quelle main, quel œil immortel ont osé façonner ton effrayante symétrie?... Dieu a-t-il souri à voir son œuvre? Celui qui a créé l'agneau, est-ce lui qui t'a créé?[2] ».

Blake a perdu sa sérénité. A partir de ce moment, son esprit se trouble. Il ne conserve plus assez de lucidité pour concevoir un plan de poème intelligible. Les riches facultés qui ont fait de lui, malgré son inexpérience, un précurseur de la renaissance poétique, s'obscurcissent. Il écrira encore beaucoup — non plus pour dire ses émotions en paroles limpides et chantantes, mais pour figurer des concepts impénétrables au moyen de fictions incohérentes et de dessins fantastiques. Ces poèmes apocalyptiques s'appelleront les *Portes du Paradis*, les *Visions des Filles d'Albion*, l'*Amérique*, l'*Europe*, *Jérusalem*, *Urizen*, le *Chant de Los*, *Ahamia*. Le texte de ces poèmes est une divagation et les illustrations sont de pures hallucinations.

Blake était né avec les germes de la folie. Sa raison fragile ne résista pas à l'ébranlement de la Révolution française et à ses désillusions. Le passage brutal du rêve à la réalité détruisit l'équilibre instable de son esprit : il perdit le don de création artistique et ne conserva plus que des facultés anormales, servies par des moyens incomplets.

1. *The Clod and the Pebble.*
2. *The Tiger.*

II

Burns échappa, par sa nationalité et sa condition, aux influences sociales et intellectuelles qui effleurèrent Blake. Le jeune paysan que son génie éleva au premier rang des poètes de l'Ecosse fut l'héritier d'une tradition littéraire locale, mais resta étranger au mouvement scientifique et philosophique de son temps. Quand survint la Révolution française, il ignora ses origines idéologiques et ne connut pas ses espérances de rénovation universelle. Elle eut prise, chez lui, sur des sentiments nés du milieu écossais, de sa condition de paysan et des circonstances de sa vie.

Comme nous limitons notre étude à la place que tint la Révolution française dans la vie et l'œuvre de Burns, ce n'est pas le peintre de la nature et des animaux, le chansonnier de l'amour et du vagabondage, l'interprète des mœurs locales, l'auteur de vivants petits drames et de mordantes satires, qui nous appartient, mais l'adversaire de l'Eglise, l'ennemi de la noblesse, la victime innocente d'un ordre social inclément au génie, la victime coupable de ses imprévoyances et de ses excès, en un mot, le révolté.

Les traditions religieuses de l'Ecosse accordaient au clergé presbytérien, non seulement le pouvoir spirituel sur les âmes, mais la domination matérielle sur les personnes, par les fonctions judiciaires attribuées aux *Kirk Sessions*. Ministres et anciens constituaient un tribunal, qui faisait planer sur la tête des paysans les sanctions redoutées du code moral le plus austère, dont la religion se soit jamais servie pour contraindre la nature. Les moyens d'information de ce tribunal, l'espionnage et la dénonciation, favorisaient l'hypocrisie et les haines de voisin à voisin. Ses moyens de répression étaient inutile-

ment humiliants. Burns avait dû gravir en pleine église, au milieu des fidèles assemblés, l'escabeau du repentir, côte à côte avec Elizabeth Paton, enceinte de ses œuvres, et prononcer la formule de contrition, tout frémissant de rage intérieure. Le souvenir de ce jour-là lui mit au cœur l'impatience de toute institution capable de blesser l'homme dans sa fierté intime. Il eut la haine des prêtres, non pas, comme les révolutionnaires philosophes, parce qu'il voyait en eux les auteurs et les soutiens de la superstition, mais parce que le clergé presbytérien opposait à l'expansion de sa nature impétueuse des barrières étroites et blessantes. Ce bouillonnement de colère s'épancha en satires impitoyables contre le clergé, et laissa dans le cœur de Burns un sédiment de révolte.

Le poète paysan, pendant son enfance, connut des jours terribles, où il fallut toute la vitalité de sa nature généreuse et la vertu d'allégresse de la poésie pour l'empêcher de tomber dans le découragement. Il endura les excès de travail et les privations. Lui, l'aîné des enfants, il partagea avec son père les angoisses d'une situation dépendante et gênée, à laquelle l'avidité du propriétaire et la morgue de l'intendant ajoutaient chaque jour plus de misère et d'humiliation, et qui aboutit à la ruine et à la mort prématurée du fermier. Le poète a tracé, dans la fable des *Deux Chiens*, le tableau des avanies dont l'intendant accablait les tenanciers, impuissants contre sa brutalité et ses exigences :

« J'ai remarqué, le jour d'audience de notre seigneur (et mainte fois mon cœur en a souffert), les pauvres tenanciers, à court d'argent, comme il leur faut supporter l'insolence de l'intendant. Il trépigne et menace, sacre et jure qu'il les fera arrêter, qu'il saisira leur bien, tandis qu'ils doivent rester debout, l'air humble, et tout écouter, et craindre, et trembler [1] ».

Pour le jeune homme, déjà obscurément conscient de

1. *The Two Dogs*.

sa valeur, la blessure d'orgueil devait être plus cuisante encore que la pauvreté.

Cette dure jeunesse passée, commença pour Burns, à vingt-cinq ans, une vie étrangement faite de gloire et d'obscurité, de joie et de découragement, de générosité et de bassesse, de grandeur et de servitude, illuminée d'éclairs de génie et aboutissant à la révolte et à la déchéance. Ce fils de fermier, fermier lui aussi, vivant du maigre produit qu'un labeur acharné arrache à la terre, composait, derrière la charrue ou dans une salle enfumée d'auberge, des poèmes délicats, pittoresques, passionnés, dramatiques ou mordants, dans le savoureux dialecte écossais, qui lui gagnèrent d'abord une renommée locale, puis une brillante gloire nationale. Après avoir entendu chanter ses chansons et dire ses poèmes dans les fêtes de village, après avoir vu ses œuvres, dans la modeste édition de Kilmarnock, rencontrer un succès provincial inespéré, il apprend que sa renommée s'est répandue jusqu'à Edimbourg. Il s'y rend. Ce lion de village devient le lion des salons et des clubs de la capitale, et l'édition d'Edimbourg (1787) porte son renom dans toute l'Ecosse, et au-delà de la frontière.

Quel rêve éblouissant, pour le jeune paysan, que ces salons luxueux, ces riches dîners, ce cercle de femmes élégantes, ces applaudissements de gens du monde, d'hommes de lettres et de savants, cet empressement à rechercher sa présence! Mais le réveil ne tarda pas à venir. La première curiosité satisfaite, l'admiration épuisée pour ce génie vigoureux et fruste, dont l'éloquence passionnée faisait taire un moment les conversations disertes ou précieuses, on se lassa de cet hôte aux manières gauches, au parler trop franc, terne quand il n'était pas inspiré, trop différent de son entourage pour pouvoir en prendre le vernis. Burns remarqua cet éloignement, et certains froissements, déjà reçus, mais oubliés au milieu de l'adulation générale, lui furent alors plus sensibles. Lui, dont le cœur ardent s'élançait vers l'amour, et qui, dans ses dévergon-

dages de Don Juan de village, avait épuisé la volupté des liaisons campagnardes, il était attiré par l'éclat et la distinction aristocratique des femmes qui l'entouraient, et il comprenait trop bien qu'aucune de ces patriciennes ne songerait à l'aimer. Aussi le triomphe d'Edimbourg fut-il pour lui, après un moment d'ivresse, une source de rancœur. Le poète de génie, blessé dans son orgueil légitime par la supériorité que le premier sot titré avait sur lui, déçu dans son espoir de faire une carrière littéraire, et obligé, après un an de vie citadine, de redevenir fermier, aurait été doué d'une résignation qui n'est pas du tempérament fougueux des poètes, s'il n'avait attribué à l'ordre social l'amertume de son sort et n'avait douloureusement senti les inégalités humaines.

La haine contre les privilégiés de l'ordre social et les favorisés de la fortune, qui grondait sourdement autrefois dans le cœur de Burns à la vue de la ferme ruinée, de ses frères et de ses sœurs souffrant de la faim, de son père mourant, harcelé par les gens de loi, était exaspérée maintenant par l'humiliation de cette chute et par cette preuve, assénée brutalement, de l'impossibilité pour les petits de s'élever. Et quelles étaient les gens qui lui fermaient ainsi les grandes avenues de la vie? Burns avait pénétré leurs faiblesses et leurs hontes. Quel mépris éclate dans ses vers pour cette noblesse oisive, intempérante et vénale! Ils se vantaient de travailler, au Parlement, pour le bien de l'Angleterre :

« Ah! gars, tu n'es guère informé! Pour le bien de l'Angleterre! Ma foi, j'en doute. Dis plutôt qu'ils vont où le premier ministre les mène, répondant oui ou non, comme il le leur commande, paradant à la comédie et à l'opéra, hypothéquant, jouant, mascaradant : ou, peut-être, quand la fantaisie leur en prend, partant pour La Haye ou Calais, pour faire un tour et prendre l'air, pour apprendre le bon ton et voir le monde. Puis, à Vienne ou à Versailles, ils dilapident le vieux majorat de leurs ancêtres; ou ils prennent la route pour Madrid

pour râcler de la guitare ou courir le taureau ; ou bien les voici partis pour les avenues italiennes, chassant la catin dans les bosquets de myrtes ; puis ils vont boire des boueuses eaux allemandes, pour engraisser et embellir, et combattre les suites fâcheuses, dons d'amour des signoras de Carnaval ! Pour le bien de l'Angleterre !... Pour sa destruction, par la dissipation, les querelles et les factions ! [1] »

Burns éprouve pour les victimes de ces détenteurs de la puissance et de la richesse une sympathie naturelle. Il trace le tableau de leurs misères en homme qui partage leurs souffrances et leurs révoltes :

« Vois ce malheureux, accablé de labeur, abject, bas et vil, qui supplie son frère sur cette terre de lui permettre de peiner ; et vois ce ver de terre titré, son compagnon, rejeter la pauvre requête, insensible, bien qu'une femme en pleurs et des enfants dans le dénûment gémissent. — Si je suis destiné à être l'esclave de ce hobereau (destiné par la loi de nature), pourquoi le désir de l'indépendance a-t-il été implanté dans mon cœur ! Sinon, pourquoi suis-je soumis à sa cruauté et à son dédain ? Ou pourquoi l'homme a-t-il la volonté et le pouvoir de faire gémir son semblable ? [2] »

A ce moment, l'ébranlement de la Révolution française se fit sentir jusqu'en Ecosse. Burns était *démocrate* avant que les Jacobins anglais eussent importé ce mot dans son pays, avec les sentiments qu'il désigne. La révolte de son génie contre le privilège héréditaire, la disproportion entre ses aspirations et sa condition, ses souffrances matérielles et morales, attribuables en partie à l'état social, nourrissaient en lui les passions qui venaient de soulever le peuple de France contre les iniquités de l'ancienne société. Il était préparé à sympathiser surtout avec les efforts des petits vers une condition moins inégale. C'est de cette

1 *The Twa Dogs.*
2. *Man was made to mourn.*

façon qu'il fut révolutionnaire. Il était trop peu cultivé pour s'intéresser au problème politique posé par les événements de France, trop mal informé pour suivre les péripéties de la lutte, trop attaché aux choses concrètes pour s'éprendre de spéculations philosophiques et de rêves humanitaires. Dans le concert des poètes inspirés par la Révolution française, la note qu'il fit entendre fut très personnelle. Il choisit la forme de la chanson, et mit dans ses couplets l'âpreté farouche de la *Carmagnole* et du *Ça ira*.

Comme on sent, dans la pièce suivante, que les éditeurs ont appelée *la Marseillaise de l'Egalité*, la fierté de l'homme en sa simple qualité d'homme, le mépris des dignités usurpées, la révolte du mérite contre la naissance et de la valeur contre le privilège.

Est-ce à l'honnête pauvreté
De courber la tête, et tout ça ?
Le lâche esclave, nous lui tournons le dos,
Nous osons être pauvres, malgré tout ça !
Malgré tout ça, malgré tout ça,
Nos labeurs obscurs et tout ça,
Le rang n'est que l'effigie de la guinée,
C'est l'homme qui est l'or, malgré tout ça !

Qu'importe que nous fassions maigre chère,
Que nous portions la bure grise, et tout ça,
Donnez aux sots leur soie et aux coquins leur vin,
Un homme est un homme, malgré tout ça.
Malgré tout ça, malgré tout ça,
Leur parure de clinquant et tout ça,
L'honnête homme, si pauvre qu'il soit,
Est le roi des hommes, malgré tout ça.

Voyez ce fat, qu'on appelle « un lord ».
Qui se pavane et se rengorge, et tout ça,
Bien qu'un peuple obéisse à son moindre signe,
Ce n'est qu'un sot, malgré tout ça.
Malgré tout ça, malgré tout ça,

Son ruban, son étoile et tout ça,
L'homme à l'âme fière regarde
Et se rit de tout ça.

Un prince peut faire un chevalier à écharpe,
Un marquis, un duc et tout ça,
Mais un honnête homme est au-dessus de ses forces;
Ma parole ! Voilà qui le dépasse.
Malgré tout ça, malgré tout ça,
Leurs dignités et tout ça,
La sève du bon sens et la fierté du mérite
Sont d'un rang plus haut que tout ça.

Prions donc qu'il arrive un jour
(Comme il arrivera, malgré tout ça)
Où le bon sens et le mérite, par toute la terre,
Aient la palme et tout ça.
Malgré tout ça, malgré tout ça,
Le moment est proche, malgré tout ça,
Où, par toute la terre, l'homme sera pour l'homme
Un frère, malgré tout ça ! [1]

Dans l'*Arbre de la Liberté*, nous trouvons la même colère contre les supériorités sociales, la même revendication des droits du mérite individuel, sur un ton plus amer et plus agressif, où l'on sent que la patience est sur le point de se lasser.

Sur cet arbre pousse un fruit,
Dont les vertus éclatent aux yeux, homme.
Il élève l'homme au-dessus de la brute,
Il le fait se connaître lui-même, homme !
Si jamais le manant en goûte une bouchée,
Il devient plus grand qu'un lord, homme,
Et, avec le mendiant, il partage une partie
De tout ce qu'il possède, homme !

Sans cet arbre, hélas ! cette vie
N'est qu'une vallée de douleur, homme !

1 *Is there for honest poverty...*

Un lieu de chagrin et de lutte ;
Nous ne connaissons pas de vraie joie, homme.
Nous travaillons tôt, nous travaillons tard,
Pour nourrir le faquin titré, homme,
Et tout le bien-être que nous pouvons espérer
Est au-delà de la tombe, homme.

Malheur au rustre, qui ne voudrait pas manger
D'une nourriture si saine et si friande, homme !
Je donnerais mes souliers de mes pieds,
Pour goûter de ce fruit, homme !
Prions donc que la vieille Angleterre
Plante cet arbre renommé, homme !
Et gaiment nous chanterons, et saluerons le jour
Qui nous donnera la Liberté, homme ! [1]

A l'accent de ces strophes, on sent que la liberté n'est pas pour Burns, comme pour les révolutionnaires cultivés, une idée, revêtue de prestige par les souvenirs de l'antiquité et les promesses d'absolu logique, mais un bien concret, dont le premier et le meilleur effet serait de supprimer les distinctions sociales et de rendre plus facile à tous l'accès au bonheur. Burns n'est pas l'homme des enthousiasmes lyriques inspirés par la beauté de la liberté. C'est l'homme des passions ardentes, qui ont grandi dans la misère et l'humiliation, et qui éclatent en revendications impérieuses [2].

Même quand il célèbre la liberté, il est encore le poète de l'égalité.

Ceci dit, et quand on a mis en relief la physionomie propre du poète révolutionnaire, il convient de remarquer que Burns a aussi exprimé les sentiments communs à tous les partisans de la Révolution.

Il a dénoncé le crime des grands, qui déchaînent sur les populations paisibles la guerre exterminatrice. Il a

1. *The Tree of Liberty*.
2. C'est ce qu'a abondamment établi M. Angellier, II, p. 208 et seq.

gémi sur la pauvre femme, épouse et mère, qui se consume d'angoisses,

Pendant que son homme bien-aimé fait face aux ennemis,
Loin, loin d'elle et des collines de Logan.

Dans ce buisson d'aubépine, aux fleurs de neige.
La grive couve ses petits :
Son fidèle compagnon partage sa peine,
Ou, par ses chants, trompe ses soucis.
Mais moi, ici, avec mes chers nourissons,
Sans mari pour me donner aide et réconfort,
Je passe des nuits de veuve et des jours sans joie,
Pendant que Willie est loin des collines de Logan.

O malheur à vous, Puissants,
Qui inspirez aux frères une haine mortelle !
Le deuil que vous jetez dans maint cœur aimant,
Puisse-t-il retomber sur votre tête !
Vous vous souciez peu, dans votre joie cruelle,
Des larmes de la veuve, des cris de l'orphelin !
Puisse la paix ramener bientôt des jours heureux,
Et Willie au foyer, dans les collines de Logan ! [1]

Burns a haï et maudit ceux qui, en France et hors de France, cherchaient à étouffer la liberté naissante. Il a exulté de leur défaite ; il a étendu à l'Angleterre la réprobation dont il les poursuivait ; il a senti son patriotisme sombrer sous la honte de l'alliance de son pays avec les despotes. Une *Ode pour l'anniversaire du général Washington* lui est une occasion de mettre en contraste la noblesse des Américains, « ces fils de la liberté », qui « savent et osent défendre la royauté de l'homme », et la bassesse de ses compatriotes, que leurs ancêtres, « les bardes du temps d'Alfred », ne reconnaîtraient plus.

« Les nations opprimées forment-elles le haut dessein de verser le sang des tyrans détestés, votre Angleterre

1. *Logan Water.*

exècre cet exploit glorieux ! Déployant ses bannières hostiles, bravant tous les reproches de l'honneur, elle tonne : La cause du tyran est la mienne ! A cette heure maudite, comme les démons ont exulté ! Quels cris de joie l'Enfer a fait entendre jusqu'à ses confins, à cette heure qui vit le nom de l'Angleterre associé à des actes maudits, couverts d'une honte éternelle ! »

Quelques strophes de l'*Arbre de la Liberté*, célébrant la victoire de la Révolution sur ses ennemis extérieurs et intérieurs, tantôt résonnent comme un rire sardonique,

Les méchants détestent voir
Les œuvres de vertu prospérer, homme.
La vermine de cour maudit l'arbre
Et pleure de le voir grandir, homme !
Le roi Louis pensa le couper,
Quand il était haut comme rien, homme ;
Pour cela, le gardien lui fracassa sa couronne,
Et lui coupa la tête, homme !

tantôt mordent comme un lazzi, lancé dans une foule faubourienne,

Un jour une mauvaise bande
Fit le serment solennel, homme,
Que l'arbre n'arriverait pas à bien,
Ils le jurèrent, comme je te le dis, homme !
Les voilà partis avec une parade ridicule,
Comme des chiens après le gibier, homme ;
Mais ils eurent vite assez du métier,
Et auraient bien voulu être chez eux, homme !

tantôt éclatent en allégresse martiale,

La belle Liberté, debout près de l'arbre,
Appela ses fils à haute voix, homme.
Elle chanta un chant d'indépendance,
Qui les charma tous, du premier au dernier, homme !

Inspirée par elle, la race nouvellement née
Tira bientôt le fer vengeur, homme.
Les mercenaires s'enfuirent. Elle chassa ses ennemis
Et rossa bien les despotes, homme !

Les poèmes révolutionnaires de Burns sont peu nombreux. Nous en avons cité tous les passages importants. Il est à présumer qu'il en composa un plus grand nombre qui circulèrent sous le manteau et ne furent pas publiés [1]. Ce qui rend cette supposition presque certaine, c'est que la Révolution française et les sentiments qu'elle inspira au poète, tinrent beaucoup plus de place dans sa vie que dans ses œuvres.

En 1789, la ferme d'Ellisland ne suffisant pas à assurer le pain de sa famille, Burns avait pris la résolution d'accepter une place de commis de l'*excise*, malgré son dégoût pour une situation dépendante et généralement mal considérée. Il était donc titulaire d'un petit emploi public, qui était sa seule ressource pour subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants, quand l'immense remous de la vague révolutionnaire atteignit la petite ville de Dumfries, où il venait d'être nommé (déc. 1791).

Il ne fut pas longtemps sans danger de professer des opinions révolutionnaires, en Angleterre. Un plus grand péril encore menaçait les démocrates écossais. L'Ecosse ne possédait pas les institutions libérales de l'Angleterre [2]. L'aristocratie y était à peu près maîtresse. Elle faisait les élections ; elle nommait les jurés ; elle dominait les Universités ; elle était assurée de l'appui du clergé. A l'époque de la Révolution française, elle mit tout en œuvre pour sauver ses privilèges. Elle entraîna dans son parti tous ceux qui vivaient dans une situation dépendante, et tous ceux qui pouvaient être intimidés ou achetés. Il ne resta

1. V. Angellier, II, p. 206.

2. M. Angellier a tracé un tableau nourri et vivant des troubles politiques et sociaux de l'Ecosse à l'époque de la Révolution française, I, p. 486 et seq.

qu'un petit nombre de réfractaires, en butte à la persécution de la loi appliquée dans toute sa rigueur par des tribunaux complaisants, ou à la réprobation de l'opinion publique organisée en véritable système d'ostracisme. Non seulement les jacobins, qui adoptaient les principes républicains et égalitaires des révolutionnaires français, mais les whigs, dont le programme ne comportait que la réforme électorale et le maintien de la paix, étaient traités en ennemis publics. Des hommes aussi considérables et aussi modérés que Erskine, le grand avocat, et Dugald Stewart, le philosophe, étaient exclus de la société et montrés au doigt dans la rue. Il était devenu impossible à un avocat ou à un médecin qui avaient le courage de professer des opinions whig de trouver une clientèle. Quant à ceux qui acceptaient de présider une Société réformiste, quelles que fussent leur classe sociale et leur culture, ils s'exposaient à être poursuivis pour crime de sédition. Ainsi l'avocat Muir et le clergyman Palmer furent condamnés à quatorze années de déportation.

Quand, en 1793, se réunit à Edimbourg un Congrès des Sociétés de réforme d'Angleterre et d'Ecosse, les deux représentants de la *Correspondante* de Londres, Margarot et Gerrald, et le secrétaire du Congrès, Skirving, furent condamnés par un jury écossais à la déportation, alors qu'un jury anglais acquittait Horne Tooke, Hardy, Thelwall, Holcroft et huit autres démocrates pour le même délit d'opinion.

On comprend quel danger il y avait pour Burns, petit fonctionnaire, menacé de la misère s'il perdait sa place, à suivre le penchant de ses sympathies et à les manifester. Mais il était trop fier pour dissimuler et trop impétueux pour se contraindre. Dans l'hiver de 1792, au temps, il est vrai, où la panique n'était pas à son comble, Burns acheta, à la vente publique d'un brick de contrebandiers, quatre caronades, pour les envoyer à l'Assemblée de France. L'envoi fut arrêté à la douane de Douvres, sans que l'expéditeur fût autrement inquiété.

Bientôt après s'ouvrit l'ère des persécutions. Burns ne fut pas plus capable de prudence. Il s'associa publiquement à l'agitation en faveur de la réforme. Il s'abonna au *Gazettier d'Edimbourg*, qui venait de se fonder pour défendre la cause des whigs. Il fit circuler la chanson, *A la santé de ceux qui sont au loin*, qui célébrait les chefs de l'opposition au Parlement. Il alla plus loin et, avec l'imprudence d'un tempérament entier et exubérant, il afficha dans quelques circonstances ses sentiments jacobins. Une fois, dans un banquet, il porta un toast « au dernier verset du dernier chapitre du dernier livre des Rois ». Une autre fois, au théâtre de Dumfries, au moment où l'auditoire debout se préparait à écouter le *God save the King*, il demanda le *Ça ira*.

Il en avait fait assez pour s'exposer à des représailles. Une enquête fut ordonnée en effet par le Conseil de l'*excise*, qui pouvait aboutir à la révocation. Burns eut peur. Il écrivit pour sa défense, le 5 janvier 1793, une lettre soumise, où tout en revendiquant quelques-unes de ses opinions libérales trop notoires, il niait tout ce qui pouvait le faire regarder comme un anti-patriote et un jacobin. Ces déclarations étaient-elles sincères ou lui étaient-elles arrachées par la nécessité? Il est difficile de le dire. Aussi bien, hélas! le poète était en voie de perdre la fière indépendance de caractère et la ferme volonté qui auraient pu lui dicter une conduite franche et énergique.

Il n'avait que trente-quatre ans, mais il entrait déjà dans cette triste période de déchéance, qui devait se clore trois ans plus tard par une mort prématurée. Avec tout son génie, il se voyait réduit à une condition précaire, qui n'était même pas honorable. L'éclat de ses récentes imprudences lui fermait la porte de l'avancement et il était assailli d'inquiétudes pour l'avenir. Encore ces épreuves, dont il n'était pas seul responsable, étaient légères, auprès des angoisses qu'il souffrait par sa propre faute. Son corps était miné par des folies d'amour; sa conscience lui reprochait l'abandon des malheureuses qui avaient servi un

moment de jouet à sa passion, et la longue souffrance infligée à sa femme, qui répondait à ses trahisons par une inépuisable capacité de pardon. Quel remords avait dû ressentir le poète, le jour où, dans son lit d'accouchée, Jane accueillait et nourrissait de son lait, en même temps que son propre enfant, une fille bâtarde de son mari, dont la mère venait de mourir en couches ! Peu à peu aussi l'intempérance joviale des années de jeunesse, la savoureuse ribauderie du temps des *Jolly Beggars*, avait dégénéré, chez Burns, en épaisse ivrognerie. Les heures de sobriété étaient devenues effrayantes, pour cet homme dont les passions avaient ruiné le génie, qui se méprisait lui-même et qui avait conscience par échappées de sa propre dégradation.

C'est au moment où il n'était déjà plus lui-même, que Burns changea soudain d'attitude à l'égard de la Révolution française. Dès lors, il s'abstint de manifestations publiques de ses sentiments et, en 1795, l'alarme s'étant répandue que la France préparait une invasion, il s'engagea dans une compagnie de volontaires. Vers la même époque, il composa une chanson, qu'on pourrait intituler : *Palinodie*.

La Gaule hautaine nous menace d'une invasion ;
Que les vauriens prennent garde, monsieur !
Il y a des remparts de bois sur nos mers
Et des volontaires sur la côte, monsieur.
. . . . . .
Le misérable qui obéit à un tyran
Et le misérable, son frère juré,
Qui veut mettre la populace au-dessus du trône,
Puissent-ils être damnés ensemble !
Celui qui ne veut chanter : Dieu sauve le roi !
Qu'on le pende aussi haut que le clocher.
Mais en chantant, Dieu sauve le roi,
N'oublions pas le peuple ! [1]

1. *Does haughty Gaul invasion threat.*

Burns n'a pas renoncé à toute opinion libérale, mais il a abandonné sa haine des rois et des nobles, sa ferveur républicaine et égalitaire. Il revient au patriotisme. Est-ce qu'il désespérait de voir la Révolution, au milieu des proscriptions et des massacres, faire triompher les réformes politiques et sociales qui lui étaient chères? Etait-il tourmenté du remords d'avoir oublié la piété filiale dûe à la patrie? Ou n'avait-il pas le courage de résister au parti tory tout-puissant? Voulait-il donner des gages pour gagner des faveurs? Est-ce que son caractère et sa volonté se désagrégeaient?

Ce retour d'opinion, dont les causes demeurent obscures, influa peu sur son œuvre à laquelle la mort mit fin en juillet 1796.

CHAPITRE V

La Révolution et les Origines du Romantisme.

Blake et Burns restèrent en dehors de l'évolution littéraire, comme ils ignorèrent les doctrines philosophiques et les théories politiques de leur temps. L'un continua les traditions de la poésie populaire écossaise, avec son caractère local et sa saveur de terroir. L'autre, précurseur de la renaissance lyrique, devança de si loin sa génération, qu'il ne lui emprunta rien et n'exerça sur elle aucune influence immédiate. Wordsworth, Coleridge et Southey, au contraire, furent de leur temps, commencèrent par subir les influences contemporaines, puis bientôt réagirent contre elles, et se révélèrent créateurs de genres, de rythmes et de formes d'expression. Après de longues luttes, quand leur génie eut enfin triomphé de la routine et de l'hostilité systématique, ils furent reconnus chefs d'école et maîtres incontestés de la poésie. Dans quelle mesure les innovations qu'ils ont introduites dans la forme ont-elles été favorisées par le renouvellement des modes de penser et de sentir ? Qu'est-ce que le romantisme doit à la Révolution ?

Pour discuter avec quelque précision et quelque sûreté cette question, souvent soulevée et souvent résolue en termes vagues, il faudra, pensons-nous, la décomposer en ses parties constitutives que nous aborderons successivement. Nous nous demanderons : quels étaient les caractères et l'importance de la poésie classique à l'époque de la Révolution, — jusqu'à quel point l'école classique avait-elle été battue en brèche par des tendances réformatrices, nées des causes mêmes qui préparaient la révolution po-

litique et sociale, — dans quelle mesure s'unirent, chez les partisans de la Révolution, les aspirations révolutionnaires et les aspirations romantiques, — l'individualisme politique et social eut-il pour conséquence immédiate l'indépendance littéraire, ou, sinon, quelles transitions préparèrent le triomphe de l'originalité, — enfin, quelle fut, au juste, la contribution des poètes révolutionnaires à l'enrichissement de la poésie ?

Pour répondre à ces questions, il faudra entrer avec quelque détail dans les particularités de style et même de grammaire, suivre minutieusement d'une époque à l'autre et presque d'une année à l'autre, chez ces réformateurs naissants, les nouveautés et les différences, enfin comprendre dans notre étude non seulement les futurs poètes de génie, mais les poètes de second ordre, qui obéirent aux mêmes tendances et eurent leur place dans la même évolution.

I

La forme poétique dominante, à la veille du XIXe siècle, en Angleterre, était encore sans contredit celle qui avait régné pendant tout le XVIIIe, et dont Pope avait donné le modèle. Elle avait singulièrement dégénéré, il est vrai, depuis la grande époque classique, et il semblait que toute vie s'en fût retirée. Mais elle continuait à s'imposer au plus grand nombre des poètes ; elle avait les faveurs du public et les louanges de la critique.

Ce sont deux œuvres classiques qui obtinrent le succès le plus retentissant pendant la dernière décade du XVIIIe siècle, *The Pleasures of Memory* de Samuel Rogers (1792) et *The Pleasures of Hope* de Thomas Campbell (1799), poèmes moraux, faibles pastiches de l'*Essay on Man*, complètement oubliés aujourd'hui. Le poème de Rogers fut tiré à 23,000 exemplaires la première année et

eut dix-neuf éditions, de 1792 à 1816. Le poème de Campbell eut, coup sur coup, quatre éditions ; sa vogue fut telle, qu'un libraire de Londres offrit à l'auteur une rente viagère de 200 livres sterling par an, s'il voulait lui en abandonner la propriété, et que le gouvernement honora d'une pension, s'élevant à la même somme, celui qu'on désignait sous le nom de « Pope de Glasgow ».

On peut se demander si le succès de ces poèmes n'était pas dû à l'expression de sentiments contre-révolutionnaires et à l'exaltation du patriotisme anglais. Cette supposition doit être écartée. Rogers appartenait à une famille whig et n'était pas hostile à la Révolution. Son père était l'ami de Price. Lui-même, il connaissait et admirait Fox, Priestley et Horne Tooke. Il avait fait le voyage de France, en 1791, pour voir de près les ruines de la Bastille. Aussi bien, en poète classique achevé, il écarte de son œuvre toute préférence personnelle et, écrivant en 1792, ne fait pas allusion aux grands événements qui se déroulaient dans le monde. Chez Campbell, le poète n'est pas aussi étranger aux préoccupations de l'homme. Non qu'il soit gagné par l'enthousiasme démocratique et l'indignation contre l'injustice sociale. Il ne fait pas d'allusion directe à la Révolution ; il n'exprime pas un seul sentiment révolutionnaire. Mais il partage la hardiesse et la générosité de pensée que la philosophie avait répandues dans le « parti des lumières », dès avant 1789. Il célèbre la Liberté, il appelle de ses vœux le Progrès, il proteste contre l'esclavage et contre la sanglante exploitation de l'Inde par ses compatriotes, il s'apitoie sur le sort de la Pologne. C'étaient là des idées neuves. Mais elles se faisaient modestes et se hâtaient de revêtir la généralité, la froideur et la dignité compassée de la forme classique, pour ne pas faire disparate avec la grande masse des idées empruntées qui emplissaient le reste du poème.

Ce qui charmait les contemporains, dans *The Pleasures of Memory* et *The Pleasures of Hope*, c'était la conformité au type traditionnel de poésie. Le sujet traité était de

ceux que le goût classique recherchait de préférence. Exposer le mode d'action de la mémoire et de l'imagination, parsemer d'abondantes réflexions morales des descriptions sommaires, prendre prétexte de quelques faits insignifiants et généralisés pour développer des lieux-communs sur l'homme, la vie et la société, couronner le tout du motif obligé sur l'immortalité de l'âme, d'après le déisme à la mode : voilà ce qu'avaient fait Rogers et Campbell, et c'était le comble de l'art classique.

Ils illustraient ces lieux-communs moraux d'exemples tirés de l'histoire et de la mythologie. Ainsi Rogers, pour mettre en relief le sentiment de joie que l'homme éprouve à revoir le berceau de son enfance, met à contribution l'histoire de Venise. Il rappelle que Foscari exilé, ne pouvant plus supporter la torture de l'absence, remit le pied sur le sol de sa patrie, où l'attendaient les chaînes et les supplices. Puis l'auteur s'avise que les lieux rendus fameux par quelque grand événement ou quelque grand nom sont comme la patrie commune de l'humanité et excitent chez tous les hommes des sentiments filiaux. Abondante matière à développements! C'est Ammon, se rendant en pieux pélerinage à l'emplacement d'Ilion; c'est Cicéron, restant pensif sur la tombe du sage de Syracuse ou dans les jardins d'Academus; c'est le voyageur moderne, à son tour, sentant son cœur battre dans les bosquets de Tusculum. Ainsi croît le tissu du poème, par l'entrecroisement d'une chaîne de digressions érudites sur une trame de développements moraux, selon la logique extérieure et capricieuse de l'association des idées.

Cette poésie intellectuelle et savante est aussi au plus haut point raisonnable. La passion n'y tient point de place. Les poètes mettent leur soin à laisser transparaître aussi peu que possible leur personnalité. Les sentiments, présentés sous une forme abstraite, ne sont que des prétextes à dissertations; les êtres humains sont des types dépouillés de toute individualité. Campbell veut-il exprimer les émotions que fait naître l'espérance? Il fait passer

devant nos yeux *le* marin, *le* soldat, *la* mère près du berceau de son enfant, *le* prisonnier. Il ne cherche pas, par un effort d'imagination et de sympathie, à se mettre à la place de ses personnages et à traduire leurs sentiments avec la force communicative de l'émotion actuelle et vraie. Il est satisfait de relever des traits vagues et de noter des généralités de catalogue. Le marin, dans les mers lointaines, bercé par l'espérance, voit en rêve son village : « Il rencontre à chaque pas le visage familier d'un ami, vole enfin au long embrassement d'Hélène, essuie sur la joue de celle-ci une larme de joie, et étreint, avec maint soupir, ses chers enfants[1] ». Voilà tout le pathétique que Campbell a su mettre dans cette situation, touchante entre toutes. Encore, s'il évitait l'émotion de parti pris, s'il manifestait le dessein arrêté de versifier un traité de morale et rien de plus, on accepterait plus volontiers les conditions du genre. Mais il croit s'émouvoir, dans la mesure compatible avec la raison. Il indique même son intention par des exclamations, des apostrophes, des interrogations... et tous ces artifices de rhétorique ne font que souligner son impuissance.

Pas plus qu'ils ne savent sentir, Rogers et Campbell ne sont capables de se représenter et de traduire des images concrètes. Ils ne connaissent de la nature que les changements de saisons, le passage du jour à la nuit, ou de la sérénité à l'orage, l'antithèse de la montagne et de la plaine, tout ce qu'on peut faire tenir de l'univers dans un schéma de géographie. Et encore ne font-ils allusion à ces traits généraux que d'après les poètes anciens et modernes. Ils ne décrivent ni l'aspect extérieur, ni la physionomie, ni les gestes de l'homme ; pas même dans les *épisodes*, où les personnages ne sont plus des types (en apparence), mais des individus. Ils n'admettent l'animal, que lorsqu'ils sont assurés, par l'autorité de quelque grand ancien, qu'il ne nuira pas à la dignité de la poésie. Alors

1. *Pl. of Hope*, Part. I.

ils se hasardent, non pas à décrire, mais à nommer l'animal, comme élément d'une description (l'oiseau, l'abeille), ou comme emblème d'un sentiment (le chien). Leurs descriptions, toujours rares et courtes, n'ont ni couleur, ni mouvement. Une description de bataille se réduit à une définition de la bataille en style fleuri[1]. La peinture du bonheur rustique rêvé par le poète consiste en une énumération : le vallon, la chaumière, et leurs hôtes divins, l'Amour, la Science, la Paix, le Goût et la Beauté[2].

Ils sont également dépourvus d'imagination inventive. Pour exprimer poétiquement une idée, à défaut d'images, ils ont recours à la mythologie — qui, entre leurs mains, n'est qu'une collection de recettes — ou à l'abstraction personnifiée. Ils mettent une majuscule en tête d'un mot abstrait et croient ainsi animer l'idée qu'il représente. Même, chaque poète ne prend pas la peine de créer pour son compte ces personnifications vagues, ou de les renouveler par quelque trait original. Il les emprunte à ses devanciers avec leurs accessoires, leurs formes banales et leurs attributs défraîchis. A passer ainsi de main en main, leurs faibles contours s'effacent, l'abstraction, qui avait toujours été mal contenue par leurs lignes indécises, déborde de toutes parts, et ces pâles représentations flottent dans un crépuscule entre l'abstrait et le concret, où l'intellect ni l'imagination ne peuvent les reconnaître. Les poèmes de Rogers et de Campbell pullulent de ces fantômes sans vie. L'abstraction est si bien le propre du genre classique, que le poète, introduisant, selon les règles, des comparaisons

1. Carnage-covered fields,
Where, front to front, the bannered hosts combine,
Halt ere they close and join the dreadful line.
Pl. of. Hope, I.

2. Some cottage home, from towns and toil remote,
Where Love and Lore may claim alternate hours,
With Peace embosom'd in Idalian bowers,
Remote from busy Life's bewilder'd way;
O'er all his heart shall Taste und Beauty sway.
Pl. of Hope, I.

entre les choses d'ordre moral et les choses d'ordre physique, traduit ces dernières en abstractions personnifiées. Ainsi Campbell, comparant l'âme humaine sur cette terre à la comète, qui, sortie du feu central trace un moment dans le ciel un sillon lumineux et retourne à sa source première, représente l'astre comme « un géant de feu » sur « son char d'airain », passant au galop à travers l'empyrée, et, à la fin, « maîtrisant ses rouges coursiers[1] ».

On voit quels sont les procédés de composition de cette poésie : une idée morale est travestie en une allégorie conventionnelle, ornée d'une ou deux comparaisons, amplifiée par des allusions mythologiques ou des souvenirs historiques. Cela fait, il ne reste plus qu'à traduire ces données dans le style noble, soumis aux cadences monotones et au rythme mécaniqne du distique.

C'est à ce revêtement extérieur de l'édifice que Rogers et Campbell, comme leurs devanciers classiques, apportent tout leur soin. Ils n'avaient pas dépensé la plus grande somme d'effort au gros œuvre ; ils sentaient que ce n'était pas là qu'apparaîtrait leur mérite. Les matériaux s'offraient de toutes parts, c'était la propriété commune de tous les honnêtes gens. Pièces principales et secondaires, prolongements, raccords, se trouvaient en abondance sous la main, et le mode d'assemblage était fixé d'avance par les règles, par la logique, ou par la simple loi d'association des idées. C'est seulement dans les ornements de façade, dans la forme, qu'il restait quelque place à l'originalité. Place bien restreinte — car là encore la contrainte classique s'exerçait. Il ne leur était pas permis de puiser ailleurs qu'aux sources du vocabulaire distingué, qui excluait le mot familier, le mot pittoresque, le mot expressif, et n'admettait que les termes généraux,

1. Careers the fiery giant, fast and far,
On bickering wheels and adamantine car....
But wheeling homeward, when his course is run,
Curbs the red yoke and mingles with the sun.
Pl. of Hope, II.

consacrés par un siècle de pratique classique. Les groupements de mots leur étaient imposés, dans une certaine mesure, par des traditions qui faisaient loi, et par les nécessités du distique rimé, qui n'admettait pas une grande variété de combinaisons de syllabes. Le mot propre leur était interdit pour exprimer les choses concrètes, et ils ne pouvaient lui choisir de substitut qu'entre un nombre limité de périphrases et de figures. Partout où, par quelque hasard, ils échappaient aux règles particulières, ils tombaient sous le coup de cette loi générale inflexible : que le style devait s'accorder avec le caractère mesuré, impersonnel, impassible et abstrait de la matière. Pourtant c'est dans les limites restreintes de cette phraséologie routinière et usée que les poètes devaient exercer leur originalité. Aussi entendaient-ils l'originalité de toute autre façon que nous. On était original quand on avait dit les mêmes choses que d'autres, dans les mêmes termes, avec seulement quelques variantes ingénieuses et quelques déplacements habiles. Il n'y avait rien qui ravît autant les lecteurs, que de retrouver, dans une œuvre nouvelle, les idées et les notations d'idées auxquelles ils étaient habitués, pourvu seulement que les répétitions ne fussent pas textuelles. Encore admettait-on de nombreuses citations, entre guillemets, de bons auteurs. Les combinaisons des termes consacrés étaient d'ailleurs si nombreuses (mathématiquement, elles sont infinies), qu'il n'était besoin que d'un maigre effort pour les renouveler et qu'on est stupéfait, dans cette décadence de la poésie classique, de la multitude de rimeurs sans talent qui produisaient des œuvres réputées belles selon les canons du goût.

Les particularités de fond et de forme, qui apparaissent dans les poèmes moraux de Rogers et de Campbell[1], se

1. Les deux poèmes moraux que nous venons d'analyser sont les premières œuvres de Rogers et de Campbell. Incapables, l'un et l'autre,

retrouvent dans les autres genres cultivés par l'école classique à l'époque de la Révolution. Pourtant chaque genre se développa dans des conditions spéciales et offre des caractères propres qui méritent d'être examinés de près.

On composait des satires, imitées de la *Dunciad*, comme les poèmes moraux se conformaient au modèle de l'*Essay on Man*. On vit arriver à la renommée, à cette époque, le poète satirique sans contredit le plus fameux depuis Pope. William Gifford, dans la *Baviad* et la *Maeviad* (1794-1795), renouvela, au nom du purisme classique, l'assaut contre les corrupteurs du goût que le chef de l'école avait donné autrefois avec tant de succès. Ses traces furent suivies par Thomas Matthias, dans *Pursuits of Literature*. Ces satires, purement littéraires, montrent qu'au milieu du bouleversement des opinions et en face du danger dont l'Angleterre se croyait menacée, les poètes classiques pouvaient s'abstraire de tout ce qui passionnait le pays — de tout ce qui les passionnait eux-mêmes comme citoyens — et, dès qu'ils prenaient la plume, ne plus songer qu'à leurs querelles de mots et de rimes.

Pourtant, il se trouva une coterie littéraire et politique, classique et contre-révolutionnaire, dont la verve satirique fut excitée par les nouvelles idées à la française. Vers la fin de l'année 1797, quand les mesures de coercition eurent assez décimé et découragé les partisans anglais de la Révolution pour que le parti du gouvernement pût songer à achever sa victoire par l'arme du ridicule, le jeune sous-secrétaire d'Etat, Canning, des hommes politiques et des hommes du monde, comme Frere, Hammond, Lord Morpeth, le baron Macdonald, et deux littérateurs, Ellis et W. Gifford lui-même, sous le haut patro-

d'être des initiateurs, ils cédèrent (inégalement) à l'impulsion de renouvellement donnée à la poésie par Wordsworth et Coleridge. Campbell passa du classicisme au romantisme pittoresque, avec *Gertrude of Wyoming* (1809). Rogers demeura classique, mais changea profondément de forme dans *Italy* (1822).

nage de Pitt, fondèrent une revue hebdomadaire, qu'ils appelèrent l'*Anti-Jacobin*. Outre des articles en prose, ils publièrent des vers quelquefois sérieux, le plus souvent comiques, composés à tour de rôle ou en collaboration [1]. Le dernier numéro (9 juil. 1798) contenait une satire, intitulée *New Morality*, le morceau le plus ambitieux et le plus important de toute la série, auquel la plupart des collaborateurs avaient mis la main. C'est un exemple curieux du genre satirique classique, appliqué à la polémique anti-révolutionnaire. Les auteurs définissent et illustrent par des faits les principaux traits de la « nouvelle morale », fondée par les philosophes français et mise en pratique par les révolutionnaires. C'est la « philanthropie », qui étend son amour à la race humaine tout entière et dédaigne, à sa porte, le malheureux dont elle pourrait immédiatement soulager la souffrance ; qui prodigue sa sympathie à tous les peuples et réserve sa haine pour sa propre patrie. C'est la « sensibilité », qui s'apitoie sur une fleur fanée ou un âne mort et voit sans s'indigner et sans pâlir les noyades de Nantes, les fusillades de Lyon et les guillotinades de Paris. C'est la « nouvelle justice », qui clame : liberté et bonheur pour tous ! et qui sacrifie les droits, les biens et la vie des individus. C'est la « nouvelle vertu », qui commet tous les crimes avec les meilleures intentions, pour le salut de l'humanité. La satire se termine par le tableau grotesque d'une cérémonie théophilanthropique à Saint-Paul's, le jour où Bonaparte sera entré dans Londres et aura élevé au pouvoir l'archipontife de la religion révolutionnaire, La Réveillère-Lépeaux. La scène est réglée avec une entente parfaite du décor allégorique et une étonnante fertilité de symbolisme monstrueux et grotesque. Elle suggéra à

1. Les vers contenus dans cette feuille furent ensuite publiés à part, sous le titre *The Poetry of the Anti-Jacobin*, 1800. Ils furent réimprimés en 1852, avec notes explicatives, par Ch. Edmonds (2e éd., 1854). Enfin, Mr Henry Morley les reproduisit en entier dans *Parodies and other Burlesques*, Carisbrooke Libray, 1889.

Gillray, qui fournissait des illustrations à l'*Anti Jacobin*, une caricature pleine de verve amère, de détails crus et de personnalités violentes, comme son crayon infatigable en produisit tant à l'époque[1].

L'épopée classique, qui avait été négligée depuis Glover[2], eut un regain de vitalité à l'époque de la Révolution française, au moment où déjà ses jours étaient comptés. Elle dut une prolongation de vie à deux hommes favorables aux changements sociaux qui devaient par contre-coup entraîner la mort du classicisme : le révolutionnaire américain Joel Barlow[3] et le révolutionnaire anglais Robert Southey. Barlow était un de ces hommes de lettres, nombreux à l'époque, qui étaient novateurs en politique et routiniers en littérature. *The Columbiad*[4] est l'œuvre de sa maturité et représente une forme poétique à laquelle s'était arrêté son choix délibéré. *Joan of Arc*, au contraire, est, comme nous l'avons vu, une œuvre de jeunesse, composée à l'âge où Southey, déjà attiré vers la grande poésie narrative, suivait encore les modèles que lui imposaient son éducation et le goût règnant.

Les poèmes de Barlow et de Southey, œuvres médiocres, prennent pour nous un intérêt particulier. Ils sont la preuve frappante que l'esprit révolutionnaire pouvait prendre possession d'une œuvre poétique, sans en chasser

1. La caricature de Gillray ne parut que dans le premier numéro de la revue mensuelle, *The Anti-Jacobin Review*, qui, à partir de juil. 1798, succéda à l'*Anti-Jacobin* (hebdomadaire). Les poètes Coleridge, Southey, Lamb et Lloyd étaient grossièrement attaqués dans la satire et dans le dessin.

2. *Léonidas* (1737), *Boadicea* (1754).

3. Joel Barlow (1755-1812), américain de naissance, d'abord aumônier de l'armée de Washington, puis journaliste et homme d'affaires, fut aussi poète et « citoyen du monde ». Il vécut à Paris au moment de la Révolution, reçut le titre de citoyen français et faillit devenir membre de la Convention. Outre son poème épique, il écrivit un pamphlet révolutionnaire, *Advice to the Privileged Orders* (1792) et un poème révolutionnaire, *The Conspiracy of Kings* (1792) V. Todd, *Life and Letters of Joel Barlow*, N. Y. 1889. Tyler, *Three Men of Letters*, N. Y. 1895 et Barrett Wendell, *Hist. of Lit. in America*, N. Y. 1904, ch. VIII.

4. *The Columbiad*, Philadelphia, 1807. Une première esquisse en avait été publiée en 1787, sous le titre de *Vision of Columbus*.

l'esprit classique. Nous y trouvons l'actualité drapée de solennité épique, la hardiesse philosophique parée de tous les artifices consacrés.

Ce sont des poèmes d'actualités, malgré les promesses apparentes de leur titre. Le sujet, reculé dans le passé, selon les règles, n'est pour les auteurs qu'un prétexte à faire transparaître les faits et les doctrines du moment. C'est Christophe Colomb qui est nominalement le héros de *The Columbiad;* mais le poème n'est tout entier rempli que des évènements de la Guerre d'Indépendance, des sentiments révolutionnaires et des rêves d'avenir de l'auteur. Une vision en dix chants déroule aux yeux de Colomb l'histoire future de sa nouvelle patrie, et lui révèle la destinée de l'Amérique dans le monde transformé par les principes de son immortelle Révolution. Southey, on se le rappelle, fit choix d'un sujet qui lui permît, par allusion, d'abaisser l'orgueil de l'Angleterre, ennemie de la Révolution française, d'exalter la France, de glorifier une fille du peuple, libératrice de sa patrie, de faire honte à un roi, destructeur de son pays, de flétrir la guerre, la tyrannie, la superstition, de vanter la nature, les simples vertus, la paix et la liberté. « Sans doute, disait Barlow dans sa Préface, Homère est inimitable dans les récits, les descriptions et la peinture des caractères. Mais quoi de plus misérable que le fond politique et moral de l'Iliade ! Que penser d'un poème qui consacre la royauté de droit divin et qui vante la guerre, le plus terrible des maux ? Les modernes sont écrasés par la puissance d'Homère comme poète, mais ils le dépassent par le dessein moral ».

Ce « dessein moral » se manifeste par l'effort de faire tenir dans leurs poèmes toute la philosophie révolutionnaire. Les théories politiques et sociales font irruption dans le thème légendaire ou allégorique ; la dispute philosophique envahit le dialogue; les personnages sont des raisonneurs. Les Génies, qui commentent à Christophe Colomb la vision de l'avenir, possèdent à fond la théorie

des droits de l'homme et la philosophie de la nature. Jeanne d'Arc est un Tom Paine en jupons.

Sans doute, ni Barlow, ni Southey ne sont des idéologues impassibles. Ces principes qu'ils posent, ces théories qu'ils mettent dans la bouche de leurs personnages, résument à leurs yeux, en quelques propositions simples, un monde de sentiments ardents et généreux, et figurent ce qui pourrait être. Mais ni le poète médiocre qu'est Barlow, ni le poète débutant qu'est Southey ne réussissent à donner une expression forte à ces sentiments et à ces rêves qui contenaient en germe toute la future révolution littéraire. Barlow n'avait pas la puissance d'un créateur ; Southey n'avait encore qu'une certaine facilité banale.

Aussi bien, ils sont trop gênés, l'un et l'autre, par les entraves de la forme classique pour pouvoir s'abandonner librement à l'inspiration des sentiments et des pensers nouveaux. Ils se conforment rigoureusement aux règles, pour la composition et le style. Southey, pour éviter le mot propre, désigne les engins modernes par des périphrases : *the storm of death* (les boulets), *the brazen tubes* (les canons). Barlow s'excuse, dans sa Préface, d'avoir employé quelquefois les termes de l'appareil militaire d'aujourd'hui, et pense que le lecteur trouvera une compensation à ce défaut dans l'ampleur des combats modernes et le terrible fracas de nos mêlées. L'un et l'autre, ils font grand usage de la comparaison homérique pour laquelle ils mettent à contribution l'histoire et la mythologie anciennes. « Tel le fils de Pélée, sortant de Scyros... Tels les Etrusques tremblant à la vue de Decius [1]... » On compare le Congrès américain, essayant de retenir l'Angleterre hors de la coalition, au Génie de Rome, dissuadant César de franchir le Rubicon [2]. On montre aux patriotes le danger qu'ils courent de perdre par inattention la liberté chèrement acquise, en leur fai-

1. *Joan of Arc*, livre X.
2. *The Columbiad*, livre V.

sant le récit du rapt de la Toison d'or[1]. Les digressions, les épisodes, les discours, les proclamations des chefs, les provocations avant le combat, sont au nombre des procédés traditionnels dont se servent nos poètes. Surtout — et c'est là ce qui donne la consécration classique à leurs épopées — ils font usage du merveilleux. C'est un des éléments de l'œuvre auquel ils donnent le plus de soin. Barlow avait d'abord traité son sujet sous la forme didactique. Ayant conçu le projet de transformer le poème en épopée, il y ajouta un appareil de personnages allégoriques, de dieux fluviaux et de génies protecteurs, et se flatta dans sa Préface d'avoir prévenu toute critique sur la question des règles. Southey, traitant un sujet qui appartient autant à la thaumaturgie chrétienne qu'à l'histoire, n'a pas même la hardiesse de suivre le précédent de Milton et de se servir du merveilleux chrétien. Les voix et les apparitions célestes, la reconnaissance miraculeuse du roi par Jeanne, la découverte de l'épée prédestinée et de l'armure à la taille de l'héroïne, tous les prodiges qui accompagnent ses faits d'armes, aux yeux de Southey, font partie des données légendaires du sujet. Or il sépare soigneusement le sujet, qui forme la substance de l'œuvre, du merveilleux, qui en est l'ornement. On saisit là sur le vif, comment les artifices catalogués du classicisme en décadence rendaient impossible toute synthèse — partant, toute beauté. Le merveilleux de Southey, c'est toute une hiérarchie d'abstractions personnifiées, munies de leurs attributs conventionnels et décrites en style emphatique et creux. Elles sont entassées dans les chants II et IX, comme si l'auteur avait voulu s'en débarrasser en bloc. Au premier remaniement qu'il fera subir à son épopée, pour préparer l'édition de 1798, c'est cette excroissance difforme qu'il s'appliquera d'abord à faire disparaître. A chaque édition nouvelle il s'attaquera à quelqu'autre artificialité. Mais la tare classique était

1. *The Columbiad*, livre VIII.

indélébile *Joan of Arc* resta, même après toutes les corrections successives, le plus pauvre de ses poèmes narratifs.

Tout sujet était bon pour le poète classique, qui ne se proposait que de traduire une idée ou un fait en généralités abstraites, et de les agrémenter d'allégories ou d'allusions mythologiques. Aussi les poèmes de circonstances abondent-ils, pour la plupart hostiles à la France et à la Révolution. Les uns prennent les grands airs de l'épopée, comme *Discord* de Fisher (1794) ou *The Crisis* de Maurice (1798). D'autres versifient les doctrines politiques ou les débats du Parlement, comme *An Epistle to Burke* de Stewart (1797) ou *Verses on the Late Unanimous Resolution to Support the Constitution* de Brydges (1794). D'autres sont des tableaux historiques, comme *Modern France* de G. Richards (1794), qui compare l'état heureux de la France sous la monarchie avec la désolation de l'époque révolutionnaire. D'autres enfin font vibrer la corde patriotique, comme *Ode on the Battle of the Nile* de Sotheby (1799). Les caractères communs de ces œuvres ternes et fastidieuses, c'est l'impersonnalité, même dans les passages qui s'animent d'émotion grave; le respect des formes consacrées, du style consacré, de toutes les contraintes traditionnelles; la correction dans la médiocrité.

La grande époque classique avait donné l'exemple du genre didactique. Philips avait rimé la manière de faire le cidre (*Cyder*, 1706), Armstrong, la médecine pratique (*The Art of Preserving Health*, 1744), Grainger, l'art de traiter la canne à sucre (*The Sugar Cane*, 1764). La poésie classique était parfaitement à l'aise dans ce genre. Ses distiques se prêtaient à exprimer brièvement les règles et les recettes, et, sur le canevas d'abstractions, elle brodait les ornements convenus, digressions, épisodes, personnifications, comparaisons, mythologie. La tradition se continuait à l'époque dont nous nous occupons. Deux titres de poèmes didactiques, *The Hop Garden* et *Whist*, mon-

treront assez qu'on n'avait pas perdu le goût de versifier le parfait jardinier et le secret des cartes.

Les mêmes causes, qui avaient donné à l'épopée un caractère philosophique, renouvelèrent les sujets du poème didactique. Les découvertes scientifiques, les controverses métaphysiques et morales, les théories sociales occupaient tous les esprits. Les poètes, comme les penseurs, prirent le goût des vastes systèmes, des vues générales sur les origines et les fins dernières, des interprétations compréhensives de l'univers, de la vie et de la société. En France, « vers 1780 et dans les années qui suivirent, écrit Sainte-Beuve, nous trouvons trois talents occupés du même sujet et visant chacun à la gloire difficile d'un poème sur la nature des choses. Le Brun tentait l'œuvre d'après Buffon; Fontanes, dans sa première jeunesse, s'y essayait sérieusement, comme l'attestent deux fragments, dont l'un surtout (tome I de ses œuvres, p. 381) est d'une réelle beauté. André Chénier s'y poussa plus avant qu'aucun [1] ».

En Angleterre, deux poètes didactiques, Richard Payne Knight, dans *The Progress of Civil Society* (1796), et le Docteur Erasmus Darwin, dans *The Botanic Garden* [2], entreprirent, sinon d'embrasser le champ entier du savoir humain, du moins d'épuiser la matière de toute une science et de la rattacher aux principes universels.

En conséquence, Knight ouvre son premier chant, sur « l'Age de l'homme chasseur », par des considérations générales sur l'essence de la vie, et nous conduit, à travers « l'Age du paturage », « l'Age de l'agriculture », « l'Age des arts et du commerce », jusqu'aux formes modernes de société, aux théories politiques qui préoccupaient les esprits et aux événements de la Révolution française. Darwin n'a d'abord l'intention que de mettre la botanique en vers. Ayant été frappé des richesses poétiques qu'of-

1. *Causeries du Lundi*, article sur André Chénier.

2. Poème en deux parties, dont la seconde, *The Loves of the Plants* parut d'abord, en 1789; la première, *The Economy of Vegetation*, en 1792.

frait cette nouvelle science, depuis que Linné avait découvert le sexe des espèces végétales, il veut chanter les *Amours des Plantes*. Mais bientôt ce dessein restreint ne lui suffit plus, et il le complète par un second poème qui devra prendre place avant le premier dans le plan définitif élargi, et qui traite de l'*Economie de la Végétation*. Il remonte — non pas seulement au Déluge — mais au Chaos et à la formation de cet univers, et versifie ensuite la matière de toutes les sciences, géologie, météorologie, physique, chimie, enfin botanique, par où il rejoint le sujet de la seconde partie.

Epris de science et de philosophie, comme tous les esprits éclairés de leur siècle, Knight et Darwin subissent en particulier l'influence de la spéculation française et le prestige de la Révolution, mais à des degrés différents. Darwin est matérialiste et athée. Le caractère de son sujet ne lui permet de traiter des événements actuels qu'à la faveur de ces habiles digressions, qui étaient le triomphe de l'art classique. A propos des effluves électriques, il met en scène Franklin. Le double caractère de ce dernier, savant et « patriote », lui donne l'occasion de faire l'éloge de la Liberté française, dans une pompeuse allégorie. Il écrit en 1792, avant la déclaration de guerre et avant la Terreur : son enthousiasme est sans limite. Knight, moins hardi que Darwin, concilie le mécanisme scientifique et la religion dans le déisme philosophique. Il exècre la théocratie et la persécution religieuse, mais la foi, même sous la forme des superstitions barbares, lui semble la lueur d'espérance qui illumine la vie. Il écrit en 1796, au moment où le démenti des faits a ébranlé la confiance dans les principes, et où l'orgie d'exécutions et de massacres a souillé la liberté. Aussi Knight, sans cacher sa sympathie pour les idées nouvelles, est-il préoccupé de présenter le problème politique et social sous ses aspects opposés, et de faire de prudentes réserves. Les hommes à l'état de nature n'étaient pas les êtres innocents et heureux que d'aucuns prétendent : c'étaient des sauvages

sanguinaires dont la vie était entourée de dangers ; pourtant ils ne souffraient pas de l'oppression, le fléau moderne. La raison, soutient-il encore, doit être notre guide, mais non pas notre guide unique ; seule, elle conduit à l'égoïsme ; elle doit être humanisée par les bonnes passions. De même, il ne faut pas condamner en bloc les institutions du passé ; il ne faut pas non plus les accepter sans examen ; il faut procéder sans cesse à des réformes judicieuses, dictées par la raison. Ici le placide Knight s'échauffe contre une des institutions sociales, dont la rigidité contribue le plus, croit-il, à empoisonner la vie : c'est le mariage. Il prononce un vigoureux plaidoyer en faveur du divorce. Il oublie la prudence dont il avait fait preuve jusqu'alors, et se laisse emporter, lui aussi, à un de ces rêves naïfs contre lesquels si peu d'esprits novateurs au XVIIIe siècle ont su se défendre. La liberté politique ne pouvant plus être considérée comme l'instrument suprême de bonheur futur, depuis l'échec apparent de la Révolution française, il propose le divorce comme le remède universel à tous les maux. Préoccupé à la fois, en sa qualité de philosophe et de poète, du progrès de la société et de l'avenir de la poésie, il attend du divorce l'avénement du bonheur social et la renaissance de la beauté poétique. Car l'institution du mariage indissoluble a détruit l'amour, qui était l'enchantement de l'existence et l'âme de la poésie. Aujourd'hui, le bonheur est mort, étouffé par l'égoïsme et la sécheresse de cœur ; la poésie est morte, étouffée par la « sophistique ». Il n'y a plus place dans les poèmes que pour la vérité froide et nue ; le seul genre possible est le genre didactique, dont Knight ne se dissimule pas l'infériorité.

Ainsi, lui-même incapable de s'affranchir de la domination du classicisme, Knight entrevoit le lien qui unit la révolution littéraire à la révolution sociale. Il nous fait prévoir que l'alliance des pensers nouveaux et des formes antiques ne subsiste que par une fatalité, dont la force va bientôt s'épuiser.

Knight est sobre d'ornements factices. Il accepte les conditions du genre qu'il traite et se limite à l'expression claire et concise des idées abstraites. Toute autre est la forme que revêt chez Darwin la poésie philosophique et scientifique.

Darwin tente de poétiser une matière abstraite par des moyens qui nous semblent malheureux aujourd'hui, mais qui furent fort admirés de son temps et provoquèrent de nombreuses imitations. Cowper adressa des vers élogieux au poète novateur[1]. Coleridge, qui pourtant comprit un des premiers la fausseté du nouveau style, annonça en 1797 à Thelwall qu'il trouverait à Derby l'homme qui « à tout prendre était le personnage littéraire le plus considérable de l'Europe », le Docteur Darwin[2]. Walter Scott, en 1810, rappelle la faveur universelle dont jouissait, quelque vingt ans auparavant, l'auteur du *Botanic Garden*[3].

Darwin, comme Knight, sentait l'insuffisance des formes consacrées par la pratique classique. Moins prudent et moins modeste que le bon antiquaire poète, il entreprit de les renouveler. Mais son génie ne fut pas égal à cette ambition. Il réussit, non pas à créer une forme originale, mais à entasser plus d'artifices qu'aucun de ses devanciers. Son esprit raisonneur et le genre abstrait qu'il traitait l'attachaient au classicisme. Retenu dans les limites de la tradition par la médiocrité de son talent et par son tour de pensée, désireux pourtant d'innovations, il produisit un genre bâtard, qui n'était que la parure criarde du genre traditionnel, et qui, légèrement forcé, pouvait en devenir le travestissement. Cette pauvre invention répondait cependant si bien au goût du temps, qu'elle fut immédiatement saluée comme un trait de génie et assura

1. *Lines Adressed to Dr Darwin*, 1792.
2. Coleridge's *Letters*, 6 Fev. 1797. I, 215.
3. Préface, écrite par W. Scott, pour mettre en tête des *Œuvres complètes* de Miss Seward (Edinb. 1810).

à l'auteur son heure de gloire, jusqu'au jour où un coup d'épingle dégonfla cette vessie.

Darwin méconnaissait le véritable mérite de la poésie classique. Cette poésie, incolore et froide, était sobre, simple, claire. Elle convenait mal au genre descriptif et au genre lyrique où même les plus grands avaient échoué ; mais elle excellait à exprimer les idées abstraites. Son vocabulaire de termes généraux, sa correction, sa dignité s'accordaient avec une matière philosophique, scientifique ou morale ; son mètre court, régulier, aidait à serrer le sens, à marteler des définitions et des sentences. Des classiques de second ordre, comme Rogers et Campbell, avaient des passages heureux, là où ils avaient su s'abstenir d'artificialités prétentieuses ; et chez les réformateurs de la poésie anglaise, chez Wordsworth et chez Coleridge, quelques beaux passages philosophiques vaudront surtout par la propriété et la correction classiques. Mais ce n'est pas de cette beauté que Darwin est jaloux. Ce qu'il prise chez ses devanciers, ce sont les ornements tapageurs, accrédités par le faux goût du temps; ce sont les artifices savants, les digressions, les comparaisons, les allusions, les rapprochements ingénieux ; c'est le ronflement du grand style, les apostrophes, les invocations, les métaphores pompeuses, les images tirées de loin et plaquées à faux. Surtout Darwin fait consister l'essence de la poésie dans la personnification, qu'il croit être la forme la plus rare de l'imagination. Non seulement les facultés morales et les sentiments généralisés deviennent les dieux et les déesses d'une nouvelle mythologie, mais les objets matériels revêtent la forme humaine et sont doués de sentiments humains. Comme c'est la botanique qui est en particulier l'objet de ses chants, toutes les espèces de fleurs les unes après les autres vont devenir des personnages qui pensent et discourent ; bien plus, les ovaires et les pistils vont se transformer en galants et en coquettes, faire des révérences et débiter des madrigaux. Par cet anthropomorphisme à outrance, Darwin croit avoir chassé l'abs-

traction de la poésie. Ce n'est pas par hasard qu'il agit ainsi; son innovation n'est pas la modeste tentative d'un poète obscur. Il se pose en réformateur de la poésie. Il fait précéder son *Botanic Garden* d'une préface manifeste, et il insiste sur les points principaux de la doctrine dans les dissertations qu'il intercale entre les chants. Cette doctrine peut se résumer ainsi : la poésie ne se contentera plus d'exprimer simplement les idées, elle se battra les flancs pour accumuler à tout propos des monceaux d'artifices.

Quelques exemples montreront les résultats produits par une pareille méthode. Voici, d'après les *arguments* de ses chants, un aperçu des comparaisons et des ornements auxquels il a recours pour « illustrer » sa matière. « Propriétés chimiques du feu. Phosphore. Dame amoureuse... Franklin ravit l'éclair aux nuages. Cupidon arrache le tonnerre à Jupiter... Explication des pompes. L'enfant qui tète. On exhorte les mères à allaiter leurs enfants. Chérubin endormi... Production de l'air respirable par l'oxygène et la lumière. Mariage de l'Amour et de Psyché... » Veut-il anoblir son sujet, en se haussant au grand style ? Voici venir l'invocation : « Vents du Nord, retenez vos souffles glacés ! Ne désolez pas le sein de ces heureux vallons ! O nuages, entassés en noirs monceaux, loin d'ici ! résolvez-vous ! Dispersez-vous, éclairs ! Brouillards, dissolvez-vous ! — Approche, émergeant des cieux à l'orient, divine Botanique ! abaisse tes regards radieux !... » Le nombre des dieux, déesses, nymphes, sylphes, gnômes, génies, lutins, introduits dans le poème est incalculable. Les *arguments* expliquent le symbole qui se cache sous ses formes variées — et fort heureusement, car elles mettraient nos facultés de divination au défi. « Nymphes, qui avez appris les premières à percer les cavernes secrètes de la terre humide et à soulever les vagues pesantes... » — ce sont les « Nymphes de la pompe »...

La personnification est partout. De longues notes explicatives donnent la clef des scènes et des tableaux qui tra-

duisent poétiquement les fonctions des organes des plantes. Méadia, nous dit une note, représente la primevère d'Amérique, douée de cinq organes mâles et d'un organe femelle. « Cinq galants éperdus reconnaissent les douces chaînes de Méadia et, la main dans la main, s'adressent à la belle rieuse ; vers tous elle s'incline du même air fripon, roule ses yeux noirs et agite ses cheveux d'or [1] ». L'allégorie qui mêt en scène Gossypia (le coton) suggère, nous annonce-t-on, la manufacture d'Arkwright sur le Derwent. « Là où le Derwent roule ses flots sombres, sous la voûte des monts et la nuit des bois, la nymphe Gossypia foule le sol velouté et réchauffe de ses sourires roses le Dieu humide. Elle change en minces fuseaux les lourdes rames de son amant chenu, verse sur des roues massives ses urnes écumantes, le charme par ses grâces enjouées et brandit son trident — tandis que le monarque file [2] ». Ces petits tableaux, dont nous avons choisi les plus cohérents, ne seraient pas dépourvus d'une certaine grâce mièvre, à la Boucher, si on pouvait oublier l'objet qui est le point de départ de l'allégorie, et s'ils ne se répétaient pas, à peine variés, tout le long du poème. Là où l'artifice ne porte pas en soi le ridicule, il est insupportable par sa fausseté, et l'abus qu'on en fait.

Darwin aurait sans doute continué à jouir longtemps d'une réputation incontestée, et ses défauts, qui nous font sourire, n'auraient pas cessé d'être admirés et imités comme de rares beautés, jusqu'à la débâcle finale du clas-

1. Meadia's soft chains five suppliant beaux confess,
And hand in hand the laughing belle address;
Alike to all she bows, with wanton air,
Rolls her dark eye and waves her golden hair.

2. So now, where Derwent rolls his dusky floods,
Through vaulted mountains and a night of woods,
The Nymph Gossypia treads the velvet sod,
And warms, with rosy smiles, the watery God;
His pond'rous oars to slender spindles turns,
And pours o'er massy wheels his foamy urns;
With playful charms her hoary lover wins,
And wields his trident — while the monarch spins.

sicisme, si sa hardiesse philosophique et ses sympathies révolutionnaires n'avaient porté ombrage aux satiristes de l'Anti-Jacobin. Gifford, Canning et leurs amis étaient des classiques et se seraient laissé séduire, comme tant d'autres, par les préciosités de Darwin, si leur esprit critique n'avait été mis en éveil par leur haine des doctrines exposées dans certaines parties du poème. Ainsi prévenus contre l'auteur, ils s'aperçurent que ses extravagances d'imagination étaient une infraction à la pureté classique. En même temps ils s'avisèrent, non seulement chez Darwin, mais chez Knight, de certains ridicules du poème didactique. Ils publièrent coup sur coup une parodie du poème de Knight, sous le titre de *The Progress of Man*[1], et une parodie du poème de Darwin, sous le titre de *The Loves of the Triangles*[2].

Leur premier dessein est de jeter le ridicule sur la doctrine des auteurs. Il ne faut naturellement attendre ni modération ni justice de ces polémistes violents et nous avons à peine besoin de dire que les opinions de l'adversaire dans la parodie sont dénaturées, exagérées ou même inventées à plaisir. On méconnaît les efforts qu'avait faits Knight pour atténuer l'intransigeance logique de la nouvelle philosophie et on feint de croire que Darwin professait le même enthousiasme absolu pour la France révolutionnaire, en 1798, qu'en 1792. Par le ridicule, on cherche à rendre l'adversaire odieux. Les coups portent d'autant plus sûrement que la bouffonnerie est plus spirituelle. Knight avait plaidé, avec une ardeur un peu naïve, en faveur de tempéraments à l'indissolubilité du mariage. L'Anti-Jacobin lui prête le désir de voir régner en Europe l'heureuse promiscuité des sexes pratiquée chez les sauvages. Ou bien, pourquoi ne pas modeler le code matrimonial « sur les règles du jeu de cartes ? ». « Voyez le jeu amusant du *whist* ou du *cribbage*. Les partenaires chan-

1. Numéros du 19 et du 26 février, et du 2 avril 1798.
2. Numéros du 16 et du 23 avril, et du 7 mai 1798.

gent, le plaisir est le même. Autrement, l'ardeur inquiète des joueurs se refroidirait : mornes deviendaient les parties, et de peu de prix l'enjeu. Pourtant c'est le même mari qui doit, avec la même incessante femme, jouer la longue partie de la vie conjugale ! [1] ».

A l'imitation de la prosopopée de la Liberté, que Darwin avait introduite dans son poème, nous trouvons une prosopopée de la Terreur, dans *The Loves of the Triangles*. La déesse prépare une descente en Angleterre sur des bâtiments que construisent les « Chérubins du Massacre, aux jeunes regards ». Voici la flottille qui s'avance, conduite par des hommes de sang anglais qui ont adopté la France comme seconde patrie — la patrie du genre humain : Muir, Ashley, Barlow, Tone, O'Connor, Paine. Génies du Meurtre, protégez le convoi sacré! Enfin la côte d'Angleterre est atteinte ; le peuple vole au devant de la libératrice et Pitt, le grand persécuteur de la Révolution, reçoit son châtiment. « Sylphes de la Mort, volez sur vos ailes immortelles, là où la haute guillotine se dresse pour Pitt! Sur la bascule, attachez ferme le dos du monstre, abaissez l'étroite glissière, ouvrez le sac préparé, poussez de vos mains de fées le déclic sautillant... Avec fracas, tombe le couteau impatient ; la tête délivrée roule et la Liberté souriante salue le coup heureux [2] ».

1. Of whist or cribbage, mark th'amusing game,
The partners changing, but the sport the same ;
Else would the gamesters' anxious ardour cool,
Dull every deal, and stagnant every pool.
— Yet must one man, with one unceasing wife
Play the long rubber of connubial life.

Le jeu de mots « stagnant every pool » est intraduisible.

2. Ye, Sylphs of Death, on demon pinions flit,
Where the tall guillotine is rais'd for Pitt ;
To the poised plank tie fast the monster's back,
Close the nice slider, ope th' expectant sack ;
Then twitch, with fairy hands, the frolic pin ;
Down falls th' impatient axe with deaf'ning din ;
The liberated head falls off below,
And simp' ring Freedom hails the happy blow.

Ils s'attaquent à la composition des poèmes, où ils relèvent, fort justement, des disparates, des platitudes, d'intolérables prosaïsmes. Ils font ressortir le caractère hétérogène de ces élucubrations poétiques, qui passent de dissertations ambitieuses à des détails infimes. Ils rapprochent, dans la parodie, une déclamation sur l'origine du monde, aux fins de savoir « si Dieu a créé l'homme, ou si l'homme a créé Dieu », d'une énumération des qualités distinctives des êtres, dans ce goût : « La race emplumée sillonne l'air de ses ailes — mais non le maquereau, encore moins l'ours. Celui-ci erre dans les bois, carnivore, à la recherche d'une proie..., celui-là, pris par le pêcheur, est crié le dimanche [1]. » Ils se moquent des banalités et des crudités qu'on s'était cru obligé d'introduire dans le dessein d'être complet ; des notes interminables, nécessitées par l'obscurité du texte ou étalées avec la vanité naïve d'un enthousiasme scientifique de fraîche date ; des solutions simplistes où aboutissaient souvent les vastes aperçus.

Ils raillent les ornements prétentieux et la personnification à outrance que Darwin avait mis à la mode. Il leur suffit d'appliquer les procédés de Darwin à une matière encore plus aride, et de mettre çà et là discrètement quelques touches bouffonnes, pour que les lecteurs, qui avaient admiré *The Botanic Garden*, partent d'un irrésistible éclat de rire. Le rire est mortel aux œuvres d'art qui n'ont plus rien de commun avec la vérité de la nature, et qui usurpent la vogue par l'effet de préjugés passagers. Darwin avait été pris au sérieux : soudain il se trouva dans la position d'un mystificateur dont on a surpris l'intention. Ce qui frappe, dans la parodie, c'est qu'elle se

1. The feather'd race with pinions skim the air,
Not so the mackerel, and still less the bear ;
This roams the woods, carnivorous, for prey,
That, with soft roe, pursues his watery way ;
This, slain by hunters, yields the shaggy hide,
That, caught by fishers, is on Sundays cried.

garde d'accentuer le dessein grotesque. Il lui suffit d'indiquer légèrement le caractère comique : sa gravité apparente et sa fidélité même à la manière de l'original font éclater le ridicule. On se demande si les moins avisés des lecteurs n'auraient pas pu se laisser toucher pour tout de bon par « les amours du Cône avec la Parabole, l'Ellipse et l'Hyperbole », et par les illustrations de ce genre d'attachement empruntées à l'histoire et à la fable, telles que : la jeune République et les trois Directeurs, Macbeth et les trois sorcières, Lear et ses trois filles, Pluton et les trois Parques, Vénus et les trois Grâces. Auraient-ils vu là autre chose que le développement par association d'idées dont les exemples abondaient dans la poésie sérieuse de l'époque, si les auteurs de la satire ne leur avaient ouvert les yeux par une dernière illustration : la Diligence de Derby (Derby Dilly) et ses trois « intérieurs » (her three insides) ?... La parenté était évidente entre les plantes personnifiées par Darwin et « Hippona, la déesse des chevaux de fiacre ». De même que Darwin avait poétisé la Pompe à eau, ne pouvait-on poétiser le Pont aux ânes ? « Dis, heureux Isocèle ? quelle divinité favorable, ou l'Amour, ou la Fortune, à l'heure propice de la nuit, tandis que, éperdu d'amour, tu gagnais le Pont aux ânes, conduisit au Pont aux ânes Mathésis amoureuse ? Le Pont aux ânes, condamné pendant des siècles à entendre la vague assourdissante assaillir son oreille de bois, répète avec joie les doux accents de bonheur partagé, le doux soupir susurrant et le murmure du baiser [1]. »

1. Say, bless'd Isosceles ! what fav'ring power,
Or Love, or Chance, at night's auspicious hour,
While to the Asses' Bridge entranc'd you stray'd,
Led to the Asses' Bridge th' enamour' d maid ?
The Asses' Bridge, for ages doom'd to hear
The deaf'ning surge assault his wooden ear,
With joy repeats sweet sounds of mutual bliss,
The soft susurrant sigh and gently murmuring kiss.

II

Cette querelle entre Darwin et l'Anti-Jacobin est une querelle entre classiques. Darwin est un classique, qui s'est exposé aux attaques des classiques, parce qu'il s'est départi de la sobriété et de la correction traditionnelles. En même temps, c'est un adepte de la philosophie française et un ami de la Révolution. Il est à la fois révolutionnaire et classique.

Il n'est pas rare de rencontrer, à cette époque, ces deux caractères unis chez le même homme. Rogers est whig et classique. Campbell, qui partageait certains enthousiasmes des amis de l'humanité, est classique. Knight est philosophe, réformateur social, et classique. Barlow, soldat de la Guerre d'Indépendance et démocrate, est classique. Cette alliance de hardiesse dans la spéculation ou dans l'action, et de timidité en littérature est d'autant plus frappante qu'il s'était formé (comme nous le verrons plus loin), sous l'influence des causes qui préparaient le renouvellement de la société, un nouveau courant littéraire, faible sans doute, mais persistant, à côté du courant triomphant du classicisme. C'est ce nouveau courant que suivirent les jeunes poètes révolutionnaires dont nous avons retracé la vie et analysé les œuvres [1], et qui semblait devoir attirer tous les amis de la Révolution. Comment expliquer qu'un si grand nombre de ceux qu'animait l'esprit nouveau soient restés dans les rangs des classiques ?

Il n'est pas douteux que la poésie classique ne fût la forme littéraire le mieux adaptée au caractère et aux goûts de l'oli-

1. Southey n'avait pas eu assez d'indépendance, ni de génie, pour s'affranchir des formes consacrées, dans l'épopée. Mais il recouvre sa liberté dans les pièces lyriques, qui le classent parmi les novateurs.

garchie dirigeante. Cette oligarchie était hautaine, par le sentiment qu'elle avait de représenter l'humanité supérieure; fière de sa culture, de sa science, de son élégance, de ses richesses, de sa Constitution ; dédaigneuse du bas-peuple, des dissidents, de tout ce qui n'était pas elle-même ; satisfaite de posséder tous les avantages matériels, intellectuels, politiques, sociaux ; ne se souciant ni de l'inégalité politique, ni de la misère des paysans et des ouvriers d'usines, ni des brutalités de la « presse » et de l'enrôlement, ni des hontes de l'esclavage ; raisonnable d'ailleurs, sans foi religieuse, sans enthousiasme, sans passions, sans indignation contre les marchandages politiques ; respectueuse des convenances, auxquelles le vice même rendait hommage ; fidèle aux traditions ; poudrée, solennelle, irréprochable.

Cette société avait créé une forme poétique à son usage. La poésie classique était savante. On n'était pas poète sans être humaniste, sans connaître à fond la fable, l'histoire, et toute la matière littéraire de l'antiquité ; sans savoir enchâsser dans son style des comparaisons, des figures, des épithètes à l'antique, des traductions d'expressions grecques et latines ; sans pouvoir agrémenter ses œuvres d'imitations et d'adaptations de poètes anciens, et même de pièces de vers latins. Tout ce qui, dans le style, n'était pas imitation de l'antiquité, relevait d'une phraséologie consacrée dont on se rendait maître par le commerce assidu avec les bons auteurs et qu'on employait à parer sa pensée, comme les écoliers mettent bout à bout les exemples du Thesaurus[1]. La poésie classique était aristocratique. Elle n'admettait que les sujets nobles et le style noble. Elle ignorait le peuple ; elle se détournait des spectacles familiers[2] ; elle proscri-

1. Coleridge et Wordsworth attribuent à la pratique des vers latins l'artificialité mécanique du style classique (Col., *Biog. Lit.*, p. 9 ; Words., *Prel.*, VI, 106-114).

2. Les peintures réalistes de Crabbe semblent faire exception à cette règle. Elles satisfaisaient un besoin de nouveauté, qui se faisait sentir

vait la passion, l'enthousiasme, tous les mouvements spontanés du cœur, qui rompent la contrainte de l'étiquette et dépassent la juste mesure de la bienséance. Elle exprimait les sentiments en termes généraux, pour échapper à la vulgarité de la réalité commune ; elle réduisait la nature concrète à ses traits les plus vagues et, quand elle ne pouvait éviter le détail précis, elle l'anoblissait par une périphrase. La poésie classique était exclusive. Elle s'enfermait dans le cercle de la société mondaine : le reste de l'humanité, la nature, les siècles passés, les civilisations extra-européennes n'existaient pas pour elle. Incapable de jeter un regard large sur la vie universelle, elle s'apesantissait sur les moindres détails de la vie étroite, réglée par ses conventions, limitée par son égoïsme et ses préjugés, parée de ses élégances, remplie de ses querelles. La poésie classique était intellectuelle. En dehors des sujets mondains, elle ne s'intéressait qu'à des abstractions. Elle s'appropriait ce qui faisait, dans les cénacles, entre une médisance et un trait d'esprit, l'objet de graves débats : la science, la morale, la philosophie. Des théories, des raisonnements, des définitions, des formules, lui tenaient lieu d'émotion et de beauté. La poésie classique était traditionnelle. L'excellence consistait, pour elle, dans la conformité aux règles. Elle obéissait à des canons établis une fois pour toutes par ses chefs, Dryden, Pope et Johnson, d'après les précédents des classiques français, qui eux-mêmes se recommandaient des classiques latins. Elle érigeait l'imitation en théorie et faisait consister l'originalité dans un arrangement nouveau des données

même dans le public classique. Mais elles rachetaient l'audace du sujet par le caractère strictement conventionnel du style. Aussi bien, Crabbe ne manifeste pas de sympathie pour les paysans, en tant que paysans ; ce sont pour lui des humains, soumis aux misères fatales de la vie humaine. Pauvres et riches ont chacun leurs maux. Somme toute, ses poèmes, bien que réalistes, sont encore plus des lieux communs sur la misère humaine.

Cowper, fondateur de la poésie domestique, est une figure à part. Sorte de Rousseau puritain, il se retire du monde, qu'il abhorre, et échappe en partie aux conventions de la poésie mondaine.

anciennes et des expressions consacrées. Autorité, contrainte, tels étaient ses principes ; généralité, froideur, abstraction, vues limitées à un temps et à une classe, tels étaient ses caractères.

S'il existe, comme nous venons d'essayer de l'établir, une correspondance étroite entre les caractères de la poésie classique et l'esprit de l'ancienne société, comment se fait-il que des poètes, qui appelaient de leurs vœux la transformation de la société, fussent restés fidèles aux conventions classiques ? Comment se fait-il qu'à cette période de transition, chez certains auteurs, le progrès intellectuel et politique précéda le progrès littéraire ? Il y eut à cela plusieurs causes, les unes générales, d'autres particulières à l'Angleterre, d'autres enfin particulières aux individus.

La poésie n'est pas la prose. Quelque indépendance, quelque souplesse, quelque variété, quelque largeur qu'on y introduise, elle reste soumise à un minimum de convention. La forme poétique est un postulat littéraire. Emanciper la poésie, ce n'est pas supprimer le postulat, c'est le réduire ; c'est remplacer une convention envahissante, qui étouffe l'inspiration, par une convention discrète, qui soutient l'inspiration. Pareil changement doit être accompli par des génies originaux, après une préparation lente, quand l'heure est venue. Jusque-là, l'ancienne convention subsiste. Il s'écoule une période de transition, incertaine, où des nouveautés de sentiments et de pensée pénètrent timidement, à l'abri des vieilles formes. En France, J.-J. Rousseau avait fondé le romantisme dans la prose, trente ans avant la Révolution. André Chénier, qui subit son influence et qui fut révolutionnaire, est, à tout prendre, un classique. Il n'y a rien d'étonnant à ce que des poètes, en Angleterre, aient introduit l'idéologie et les sentiments révolutionnaires dans la poésie, tout en se conformant à la forme classique.

La Révolution ne fut pas pour les Anglais, comme pour les Français, une crise aiguë de la vie nationale, qui ne

permettait ni l'hésitation, ni la froideur, et qui engageait toutes les facultés de l'individu, intelligence, sentiments, volonté. Beaucoup d'Anglais adoptèrent les principes philosophiques et politiques de la Révolution française, sans partager son idéal social. Ils étaient whigs, réformistes, ou républicains, suivant le degré de leur sympathie, mais ils ne voulaient pas supprimer l'inégalité des conditions et les distinctions de classes. Ils restaient de leur monde, avec les préjugés sociaux de leur monde — et ses habitudes littéraires. Le Docteur Darwin était un des personnages de la haute société de Derby, et le chef d'une coterie de beaux esprits. Rogers était le fils d'un gros banquier de la Cité et avait succédé à son père. Knight était un riche antiquaire, qui dépensait de grosses sommes pour ses collections, dont a hérité depuis le British Museum. Ces poètes hommes du monde recevaient et étaient reçus. Comme beaucoup de leurs contemporains, ils pratiquaient la poésie à titre de talent d'agrément et faisaient admirer leurs productions dans les salons. Ils ne pouvaient pas avoir d'autre pensée que de se conformer au goût régnant ou de renchérir sur ses artificialités.

D'autres subissaient directement l'influence des écoles et des Universités. C'est le cas de Campbell, qui écrivit ses *Pleasures of Hope* à vingt-deux ans, au sortir de l'Université de Glasgow, où il avait remporté tous les prix de poésie. Il ne fut pas, comme Wordsworth, Coleridge et Southey, un étudiant bohême, qui se défendait contre l'empreinte officielle.

Ceux qui, ayant adhéré à la Révolution par sympathie intellectuelle et par humanité raisonnée, restèrent attachés aux formes sociales du XVIIIe siècle et subirent le prestige de l'esprit mondain, furent des classiques en littérature.

Le genre que traitèrent Knight et Darwin, semblait les désigner d'avance pour prendre place parmi les poètes traditionnels. Il faut joindre à eux Barlow, dont l'épopée eut d'abord la forme d'un poème didactique, et, après

toutes les retouches, demeura un poème didactique, muni d'encombrantes machines allégoriques. Ces trois hommes, qui étaient avant tout de leur temps, concevaient la morale, la politique, et même les rêves de perfection future, sous forme de déductions sèches et de propositions logiques. Les principes théoriques aussi bien que l'idéal de bonheur humain, ce qui n'est pour l'homme qu'un jeu des facultés pensantes aussi bien que ce qui fait appel aux sentiments, avaient chez eux le même caractère géométrique. L'émotion, quand elle existait, n'atteignait pas le degré d'intensité où elle peut passer directement dans la poésie et devenir communicable. Elle ne se traduisait que par des artifices de style ou des allégories. Ces poètes philosophes devaient se tourner vers la poésie raisonneuse, c'est-à-dire vers la poésie classique.

Ainsi, beaucoup de révolutionnaires furent des poètes classiques par goût de l'abstraction, par l'entraînement des préjugés sociaux, par la force de la tradition et de l'éducation, par manque d'originalité.

III

Il se produisit dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, en Angleterre, un mouvement de rénovation littéraire, dû au contre-coup, dans les lettres, des forces latentes qui préparaient le progrès social.

A l'apogée du classicisme, au moment où l'art orthodoxe semblait avoir le mieux établi son empire, certains poètes commençaient à souffrir de sa contrainte et de sa sécheresse, subissaient à regret ses conventions et ses règles, et se sentaient à l'étroit dans ses limites. Ils étaient impatients d'élargir leur horizon, de prendre du recul dans l'espace et dans le temps ; ils avaient soif d'émotion, de beauté, de variété, de vérité concrète ; ils brûlaient de donner à leur personnalité pleine liberté d'ex-

pansion ; ils aspiraient à la vie ample et mouvementée, coupée de hasards, bercée de rêves, sillonnée d'éclairs de passion, alanguie de douces tristesses, agitée d'élans sublimes, où se heurtent le beau et le laid, où la réalité s'enveloppe de mystère, où la pensée se perd dans l'infini.

Sans doute c'est timidement qu'ils tentaient de réaliser leurs aspirations. S'ils rompaient une des entraves classiques, ils rachetaient leur témérité en acceptant plus docilement toutes les autres. Tel dissimulait sa véritable intention derrière l'apparence de la bouffonnerie [1] ; tel, novateur avéré, donnait le change en chantant les louanges du classicisme [2] ; tel autre mettait en tête de ses poèmes une humble préface [3]. Pourtant cette petite phalange préparait l'émancipation de la poésie.

Ils revenaient à la nature [4]; la décrivaient minutieusement et avec amour, tantôt s'attachant aux menues beautés, tantôt recherchant les aspects sublimes de la mer et des hauts sommets, toujours retrouvant en face de la réalité concrète les émotions douces ou fortes que tant de générations avaient désapprises. Ils défendaient le sentiment contre les duretés de l'égoïsme et les froideurs de la raison. Ils ouvraient les yeux sur la vie, sur la société, sur l'homme humble et grossier, en qui ils découvraient un semblable. Ils compatissaient aux souffrances de la misère, de la maladie, de la faim ; ils s'indignaient contre l'oppression que les grands exerçaient sur les petits, les riches sur les pauvres, contre les cruautés inutiles et injustes de la loi et de ses agents, contre le trafic du bétail humain, contre tous les maux que l'homme infligeait à l'homme. Ils revendiquaient le droit d'aimer, de souffrir,

1. Shenstone, dans *The Schoolmistress* (v. Wordsworth, *Essay Suppl. to the Preface*, 1815. Prose Works, II, 243 n.).

2. Thomas Warton, dans *Verses on Sir Joshua Reynold's Painted Window*.

3. Percy, Préface des *Ballades*.

4. Thomson, Beattie, Akenside, Cowper, Bowles.

de s'enthousiasmer, de se désespérer — toutes choses qui étaient proscrites de la littérature comme vulgaires, inélégantes ou déraisonnables. Ils se plaisaient surtout à s'appesantir sur d'exquises tristesses, dans la nuit peuplée de fantômes, ou dans la pénombre des cimetières [1].

Epris des douces terreurs de l'imagination, ils les cherchaient dans les créations fantastiques du moyen-âge [2], qui avait peuplé l'inconnu d'êtres étranges, puissants pour le bien ou pour le mal. Ils sympathisaient avec la sombre conception de la vie qui régnait aux époques primitives, où l'ignorance enveloppait toutes choses de mystère, où la barbarie rendait l'existence incertaine, où le seul refuge de l'esprit apeuré était l'exaltation vers l'au-delà. Ils trouvaient pour les légendes et les superstitions du moyen-âge un cadre approprié dans les cathédrales et les châteaux gothiques dont ils appréciaient les beautés dédaignées, quand le temps les avait respectées, ou les ruines pittoresques, hantées de visions. Aux heures moins sombres, ils aimaient le moyen-âge pour son éclat barbare, ses costumes brillants, ses aventures héroïques, ses batailles, ses tournois, c'est-à-dire pour sa variété, sa couleur, son relief, son mouvement, et tout ce qui l'opposait violemment à l'abstraction classique.

C'étaient là de réelles innovations : le moyen-âge, la nature, le sentiment individuel, faisant irruption dans la poésie, ne pouvaient manquer de la transformer profondément. Mais le classicisme ne céda pas au premier assaut. Les novateurs ne pouvaient rompre tout d'un coup la force acquise de la tradition. Aussi firent-ils d'abord leur tentative de renouvellement par les voies du classicisme.

Ils ne se débarrassèrent pas de la convention. A l'ancienne ils en substituèrent une nouvelle, sans trouver le

1. Joseph et Thomas Wharton, Gray, Collins, Masson, Young, Blair Bowles.

2. The Whartons, Gray, Collins, Percy, Chatterton.

secret de la poésie sincère et vraie. Ils remplacèrent le thème moral par le thème sentimental, l'appareil de l'antiquité par l'appareil du moyen-âge, la mode de l'abstraction par la mode de la « mélancolie » ; mais ils ne connurent pas le pathétique simple et le pittoresque discret. A côté de l'école de la raison, ils fondèrent l'école de la « sensibilité » et du « gothique ». Ils ne s'affranchirent pas de l'autorité. Au lieu d'imiter Pope, ils imitèrent Spenser et Milton : ils virent le moyen-âge surtout à travers la chevalerie de *The Faerie Queene* et ils reproduisirent à satiété les traits et les images « mélancoliques » de *Il Penseroso*.

C'est encore plus dans la forme de leurs poèmes, que l'empreinte classique est visible. Ils ressuscitèrent des mètres et des genres oubliés, mais, la plupart du temps, ils les traitèrent dans l'esprit classique. Thomson et Young eurent la hardiesse d'abandonner le distique pour le vers blanc : mais ils ne surent pas se servir des ressources de souplesse et de variété du nouveau mètre et conservèrent le rythme mécanique du distique rimé. Le quatrain élégiaque de Gray, aux rimes alternées, n'eut plus la monotonie des rimes plates, mais il eut toujours l'allure rigide que donnent la césure régulière et l'absence d'enjambements. Les novateurs continuèrent à soumettre la pensée aux exigences du mètre, au lieu d'assouplir le mètre aux mouvements de la pensée[1].

En matière de style, leur réforme consista à surcharger et à compliquer la phraséologie classique. Ils firent pour la langue ce que Darwin avait fait pour les ornements adventices : ils renchérirent sur l'artificialité établie. Les classiques de la grande époque avaient gardé une juste mesure dans l'emploi des figures de mots et des particularités grammaticales. Les novateurs multiplièrent les étrangetés; ils ajoutèrent à celles qu'ils trouvaient chez Pope, celles qui étaient propres à Spenser et à Milton, les ar-

1. Sauf Cowper qui marche à l'avant-garde du mouvement réformateur.

chaïsmes et les latinismes ; ils risquèrent les figures les plus hardies, exprimèrent tout en figures. Ils corrompirent le vocabulaire. Les classiques s'étaient contentés d'épurer la langue de la prose en retranchant tout ce qui n'était pas terme général ou noble. Les novateurs eurent le même dédain pour les termes de la langue commune, mais ils admirent à leur place « des mots vieux de cent ans », « des tours et des dérivés étrangers », même « des mots de leur propre composition », ou des mots éloignés de leur acception ordinaire [1].

La poésie avait gagné de l'ampleur, du coloris, de la chaleur, de l'audace ; elle n'avait pas encore trouvé l'accent vrai. La nouvelle mode littéraire entravait encore l'inspiration ; la nouvelle diction étouffait encore le langage sincère.

Pour désigner ces poètes, qui déjà annoncent l'avenir et qui tiennent encore par tant de liens au passé, qui sont classiques par la forme et romantiques par l'esprit, nous adopterons l'appellation de *classico-romantiques*. Les poètes qui allaient bientôt affranchir la poésie de tout vasselage à l'égard du classicisme souverain, et devenir les grands romantiques, Wordsworth, Coleridge et Southey, subirent d'abord l'influence de cette littérature de transition. Ils ne s'élevèrent pas du premier coup au-dessus des dernières conventions et des traditions persistantes. Avant de se mouvoir libres, dans la plénitude de leur génie, ils adoptèrent les artificialités de ceux qui les avaient précédés dans la voie de l'innovation.

Dans quelle mesure appartinrent-ils, au début, à l'école classico-romantique ? Comment s'en séparèrent-ils, pour arriver graduellement à une robuste originalité ? Comment la Révolution française les a-t-elle aidés à traverser la région intermédiaire et leur a-t-elle donné l'élan pour franchir le dernier pas ? C'est ce que nous apprendra l'étude de leurs œuvres de jeunesse.

1. Lettre de Gray à Richard West, avril 1742.

IV

Il est peu de créateurs qui ne commencent par être imitateurs. Quand Wordsworth, Coleridge et Southey s'enhardirent pour la première fois à exprimer dans la langue des vers leurs sentiments et leurs pensées, ils cherchèrent instinctivement des modèles. Curieux de nouveautés, ils se tournèrent vers les classico-romantiques. Ils imitèrent leurs hardiesses heureuses, mais aussi prirent, comme eux, des attitudes, tombèrent dans des mièvreries de sentiment et recherchèrent le faux-brillant de style.

Ce ne sont pas les plus indépendants et les plus originaux des novateurs qui exercèrent sur eux leur influence. L'œuvre du dessinateur poète, Blake [1], gravée par lui-même et tirée à un petit nombre d'exemplaires, et l'œuvre du reclus Cowper [2], qui avait fui le monde et les coteries littéraires, eurent une circulation trop limitée ou firent une apparition trop modeste, pour attirer leur attention. Même s'ils eussent connu ces précurseurs du romantisme, ils étaient encore trop dominés par le goût régnant pour apprécier leur sincérité et leur simplicité. Pour les mêmes raisons, Burns [3], s'il tomba entre leurs mains, ne fit pas impression sur eux ; pas plus que le recueil de vieilles ballades de Percy. La poésie populaire venue d'Ecosse et la poésie populaire exhumée des in-folios poudreux ne

1. Wordsworth ne connut Blake qu'en 1812, par l'intermédiaire de H. C Robinson (v. Knight's *Life of Wordsworth*, II, 192).

2. Coleridge ne connut Cowper qu'assez tard et quand il avait déjà subi d'autres influences littéraires (v. *Biog. Lit.*, ch. I, p. 12, n.). Il fait mention de lui pour la première fois dans sa correspondance, en déc. 1796 (Let. à Thelwall, *Letters*, p. 197). Il avait dû le connaître par Charles Lamb, qui, déjà fureteur et dévoreur de livres, l'avait découvert le premier.

3. Les poèmes bien connus de Words. à la louange de Burns, datent de 1803. Coleridge le mentionne dans sa correspondance en déc. 1796 (Let. à Thelwall, *Letters*, p. 196).

prirent toute leur valeur à leurs yeux, que plus tard, lorsque leur jugement eut mûri.

C'est les poètes qui avaient substitué aux artificialités sèches et revêches du classicisme les *dulcia vitia* du classico-romantisme, qui trouvèrent faveur auprès d'eux. Gray et Collins étaient l'objet de leur admiration [1]. Southey, dont le génie était plus oratoire, remontait jusqu'à Akenside [2]. Wordsworth, dont le génie était plus descriptif, imitait Beattie [3]. Tous trois, mais surtout Coleridge, subissaient le prestige de Bowles [4], qui venait de publier des *Sonnets* (1789), où il gémissait ses douleurs dans une langue d'une simplicité précieuse. Ce qui, chez Bowles, séduisait ses jeunes admirateurs, c'est qu'il avait osé, pour la première fois, se mettre continuellement en scène et emplir plusieurs in-quartos de sa plainte sans fin [5]. La poésie subjective était fondée. Elle se présentait sous une forme assez simple pour traduire l'émotion et assez ornée pour ne pas choquer les habitudes prises. Elle consacrait le sonnet, qui allait devenir la forme préférée pour l'expression des épanchements personnels.

Wordsworth, Coleridge et Southey furent ainsi tributaires des formes de pensée, de sentiment et d'expression de leur temps, avant la Révolution française et pendant ses débuts, jusqu'à ce que les hautes spéculations et les puissantes émotions nées de ce grand drame historique eussent éveillé leurs facultés créatrices et favorisé la maturité de leur génie.

Pendant la période de tâtonnements et de dépendance, les compositions de Wordsworth dont nous avons le pre-

1. V. Lettre de Coler. à Thelwall (*Letters*, p. 196); *Anima Poetae*, p. 5; *Biog. Lit.*, ch. II. p. 19, n. V. Southey's *Preface* to the Collected Works of 1838 and of 1850.

2. *Pref.*, id.

3. Ce point est prouvé par M. Legouis, p. 161, n.

4. V. le passage bien connu de *Biog. Lit.*, I, 6, 7 et 11. Coler. communiqua son enthousiasme à Southey (v. leur correspondance de 1794-5).

5. Bowles publia, après les Sonnets, *Monody at Matlock* (1791) et *Hope* (1796).

mier texte sont deux sonnets, et deux poèmes descriptifs, *An Evening Walk* et *Descriptive Sketches*, l'un commencé à Hawkshead et achevé pendant les vacances de l'Université, l'autre écrit pendant le séjour à Londres en 1791 et au retour de la résidence en France, tous deux publiés en 1793. Les pièces de Coleridge qui appartiennent à cette période sont comprises dans les *Poèmes* de 1796 et de 1797. Les pièces de Southey furent publiées dans les *Poèmes* de 1795 et de 1797.

Nous ne séparerons pas de ces œuvres, dans notre étude, les productions de Lovell, de Lamb et de Lloyd, qui prirent naissance sous les mêmes influences et grandirent, pour ainsi parler, à l'ombre des premières. Lovell, beau-frère de Coleridge et de Southey, était, on se le rappelle, un pantisocrate : ses poèmes furent publiés, en 1795, avec ceux de Southey[1]. Charles Lamb, le futur humoriste, avait pris auprès de Coleridge la contagion de l'enthousiasme poétique, dans les mémorables entretiens de la taverne du *Salutation and Cat*, en 1794-95. Ni son goût du pittoresque, ni sa verve comique n'apparaissaient alors dans ses vers, tous dolents ou résignés. Lloyd était un jeune quaker, depuis longtemps épris des charmes de Rousseau et gagné à la Révolution, qui allait venir, en 1797, cohabiter avec Coleridge pour lequel il professait une admiration sans bornes. Il souffrait de névrose et de langueur, sous la menace de l'épilepsie qui devait bientôt se déclarer et le conduire à la folie. Il apportait à son hôte une poignée de poèmes que celui-ci joignit à son recueil de 1897. Enfin nous compléterons cette esquisse de la première école de poètes révolutionnaires en empruntant quelques traits à Thelwall, Landor et Cottle.

Le caractère le plus saillant de cette poésie, c'est la mélancolie. C'est sous cette forme que se manifestait le plus

1. Sous le titre : *Poems by Bion and Moschus* (Robert Lovell and Robert Southey), Bristol, 1795.

volontiers la sensibilité à cette époque. Les poètes qui, las de contrainte et de raison, aspiraient aux troubles délicieux du cœur ne recherchaient pas les émotions vives, qui sont toujours définies et courtes. Le bonheur calme et durable n'avait pas non plus d'attrait pour eux, parce que c'est un apaisement, dont l'âme est baignée comme d'une lumière égale. Il leur fallait le tressaillement continu, l'émoi prolongé ou sans cesse renouvelé. Leur état ordinaire était l'inquiétude du regret ou du désir, la tristesse persistante qui suit un choc douloureux, l'aspiration vers quelque grand bonheur qui se dérobe toujours. Les peines imaginaires étaient leur grande ressource : elles brûlent et ne consument pas, et laissent l'esprit libre pour veiller à l'élégance de l'attitude et à l'harmonie de la plainte. S'ils éprouvaient des peines vraies, ils s'y complaisaient au lieu de réagir virilement.

Dans la correspondance de Coleridge et de Southey, nous surprenons les secrets de la mélancolie. Coleridge, languissant pour Mary Evans d'un amour qui espérait contre tout espoir, savourait « la joie de la douleur »[1]. Il disait à Southey, sûr d'éveiller la sympathie de son ami : « Ces rêves de désespoir sont très doux à l'imagination.... Nous nous drapons dans le manteau de la douleur et nous disons à notre pauvre cœur : voilà le bonheur. Il y a une dignité dans ces émotions solitaires, qui flatte l'orgueil de notre nature[2]. »

C'est Bowles, qui avait enseigné à Coleridge la douceur de ces déchirements de l'âme, et Coleridge lui en exprime une reconnaissance émue :

« Tes chants amis ont été pour moi le baume qui console ; à toute angoisse solitaire, ils ont marié une joie de rêve ; ils ont enlevé au vain Regret son aiguillon de scorpion ; tandis que le Plaisir ténébreux, déployant ses ailes mystérieuses, planait sur l'esprit agité et houleux, comme

1. L. à Southey, nov. 1794 (*Letters*, p. 97).
2. *Letters*, p. 75.

le Grand Esprit, d'un mouvement majestueux, glissait sur les ténèbres de l'horrible abîme [1]. »

Coleridge appréciait surtout, dans la poésie de Southey, les chants de douleur :

« Oh ! de l'émotion la plus vive je vibre à tes accents tristes, qui évoquent, dans le rêve de la Mémoire, les formes effacées de la Joie disparue. Alors, doucement, sur la joue pâle de l'Amour, sourit l'éclat humide du Plaisir, comme, affaiblie mais splendide, repose l'image de l'arc-en-ciel sur un ruisseau bordé de saules [2]. »

Plus tard, Coleridge et Wordsworth, guéris de ce « mal du siècle », le définirent en connaisseurs. « J'avais, dit Wordsworth, des heures de mélancolie, des moments de spleen, où j'aimais un ciel pensif, des journées tristes, des vents gémissants ; où je préférais le crépuscule à l'aurore, et l'automne au printemps ; — tristesse chérie comme un trésor, toute de choix et d'inclination, simple trop-plein de joie juvénile [3]. » L'ivresse que lui donnaient les beautés de la nature, l'allégresse du premier enthousiasme pour la Révolution française ne faisaient que rehausser par contraste l'attrait « de cette tendre mélancolie, de cette folle obstination de tristesse » [4]. C'est au souvenir de ces heures sombres qu'il demanda ses premières inspirations poétiques, et, dans ses vers, tout devint encore plus sombre. « Le sureau qui poussait près du cimetière familier prenait alors un air lugubre ; l'if avait son fantôme, qui se dressait là pour l'ornement.... Si je savais qu'une veuve, chancelant sous la douleur, avait dirigé ses pas vers la froide tombe où dormait son mari, un soir ou plus d'un peut-être, par désespoir, je l'y faisais aller toute l'année, arrosant le gazon de larmes intarissables [5]. »

Coleridge mûri, faisant un retour vers ses années de

1. *Sonnet to Bowles. Poetical Works*, ed. by J. D. Campbell, p. 40-41.
2. *Sonnet to Southey*, id. p. 42.
3. *Prélude*, VI, 193-198.
4. Id., VI, 364-369.
5. Id., VIII, 377-391.

jeunesse, où il ne connaissait encore ni le regret des folies passées, ni le désespoir d'amour, comprend l'inanité des plaintes dont il était alors prodigue. « Les heures volaient d'une aile insouciante ; mais, tristement, je chantais mon chagrin. A l'heure où l'étoile du soir brisait l'éclat de ses rayons sur le ruisseau onduleux, mon âme, dans les ténèbres pensives du crépuscule, se lamentait avec la brise, ô Lee Boo ! sur ta tombe. Partout où j'allais, la Pitié toujours était proche, gémissait dans mon cœur et brillait dans mes larmes. Tout glas qui sonnait remplissait mes yeux de regret, et la Nature émue pleurait de ce qu'un homme pût mourir [1]. »

Les poètes de la mélancolie, au seuil de l'âge mûr, croyaient déjà avoir dépassé, sans espoir de retour, l'avenue fleurie du bonheur. Les années d'enfance leur semblaient les seules qui ne fussent pas irrémédiablement désolées et assombries. « Alors, le fleuve de la vie étincelait aux rayons du soleil ou glissait, argenté, sous la lune pensive [2] ». « Aucune peine, dit Southey, ne me consumait, car je ne savais pas qu'avec la raison grandit le malheur [3] ». Quel contraste entre le passé et le présent ! La joyeuse insouciance a disparu : ils vont, « affolés de pensée [4] ; ils « errent hagards sur la lande désolée de la Douleur [5] » ; au « flot déclinant de l'allégresse » a succédé « le flot montant de joie sombre, que donne la Mélanco-

1. *To a Young Lady*, poème attribué par Campbell à l'année 1792, mais qui est de 1794, comme en fait foi une lettre à Southey de cette date (*Let.*, p. 94). Lee Boo, fils d'un roitelet nègre, amené en Angleterre par le capitaine Wilson en 1788, y mourut. Ce fut, pendant un temps, l'événement sensationnel qui émut jusqu'aux larmes les adeptes de la « sensibilité ». Le libraire de Bristol, Joseph Cottle, qui s'essayait à la poésie sous l'égide de Coleridge, composa un poème sur Lee Boo (Bristol, 1795).

2. Coleridge, *Lines to a Beautiful Spring*, 1793.

3. Southey, *The Retrospect* (éd. de 1795, vers supprimés dans les Œuv. Compl.) :

> No grief consum'd me, for I did not know
> Increase of reason was increase of woe

4. Coleridge. *Sonnet to Bowles*. 1794.

5. Coleridge. *Sonnet to Godwin*, 1794.

lie [1] ». Que d'angoisses ils ont souffertes, depuis qu'ils ont quitté leur village natal et l'école, « où pour la première fois ils entendirent parler du mal et restèrent stupéfaits [2] » ! « Que de fois leur cœur s'est serré, de connaître le soupir du chagrin et le poids de la douleur ! » [3]

Comment en serait-il autrement ? la vie est mauvaise. « L'esprit est condamné sans rémission à aller par les longs déserts de la vie, avec sa charge de douleur [4] ». « Sous tous les cieux, un rayon fugitif est tout ce que nous avons pour égayer notre chemin de frimas, condamnés que nous sommes, au milieu de brumes et d'orages toujours déchaînés, à gravir lentement et péniblement l'Alpe sans fin de la vie [5] ». Le poète saurait-il faire autre chose que gémir « sur cet exilé du ciel, l'Homme [6] » ? « De toutes parts, tempêtes et ténèbres. Dans la première jeunesse, si, ayant reçu en don la lance de la Vérité, (tel Ithuriel), nous mettons en fuite au milieu de ses caresses feintes, la sirène Volupté, contrainte à laisser voir sa laideur native, le malheur d'un frère, peut-être, fera couler nos larmes, et nous irons notre chemin, las et tremblants. Si notre cœur aveugle convie au foyer du Plaisir une seule Folie-pigmée, dans une heure d'insouciance, l'invitée sans foi frappera du pied le sol et en fera sortir mainte forme de mal : la Crainte dévorante, hagarde, au regard pâle, qui appelle le malheur futur pour remédier au malheur passé ; le Remords, qui porte au flanc une flèche empoisonnée ; la Gaîté bruyante et lascive, proche parente de l'Angoisse ; jusqu'à ce que la Frénésie, fille farouche

1. Wordsworth, *Even. Walk*, 21-2.
2. Coleridge, *To a Young Lady*.
3. Southey, *The Retrospect* (1795).

How often has my bosom shrunk to know
The sigh of sorrow and the weight of woe !

vers supprimés depuis.

4. Wordsw., *Des. Sk.*, éd. de 1793, 192-3 (v. *Poetical Works*, ed. by Knight, vol. I, Appendix).
5. Words., id., 590-4.
6. Coler., *Lines on a Friend* (1794), 2.

de la Douleur hébêtée, darde sur le cerveau son éclair brûlant[1] ». L'excès de la souffrance mène à l'insanité. Du moins celle-ci est-elle un soulagement. Lloyd — comme hanté du sombre pressentiment de l'avenir — écrit un poème, intitulé *The Maniac*, où il salue le Fou comme l'homme heureux par excellence. « Je t'envie, pauvre Fou, aux heures où la douleur et l'angoisse me torturent. Quand comprendrai-je que la sagesse, c'est l'oubli ? Car c'est folie de penser et de sentir[2] ! » Il y eut une éclipse passagère de la raison chez Lamb, après le terrible drame qui ensanglanta son foyer, alors que les langueurs mélancoliques dont il s'abreuvait avaient miné en lui toute force de résistance. Après son rétablissement, il s'abandonna mollement au souvenir des heures d'oubli et de rêve qu'il venait de traverser. « Parfois, écrivit-il à Coleridge, je pense à mon accès de folie avec une sorte de sombre regret ; car, tant qu'il a duré, j'ai eu mainte et mainte heure de bonheur parfait. Ne crois pas, Coleridge, avoir goûté tout ce qu'il y a de grandiose et de farouche dans l'imagination, avant d'avoir connu la folie[3] ! »

Le remède suprême à la désespérance, c'est la mort. La mort semble à nos jeunes poètes le terme désirable de cette vie d'épreuves. Wordsworth nous montre l'homme, harcelé par les maux qui s'acharnent à lui en longues théories d'abstractions personnifiées, implorant enfin « le sommeil inconnu du Trépas[4] ». Coleridge attend sans trembler le dernier jour : « Quand la Mort versera le rayon qui jamais ne pâlit, mon regard volera à travers l'étendue infinie et ma pensée haletante demeurera plon-

1. Coler., *Lines on a Friend*, 1794, 2-18.
2. Poor Maniac, I envy thy state,
When, with sorrow and anguish I shrink.
When shall we be wise and forget !
For 'tis madness to feel and think !
The Maniac. Poems of 1897.
3. Lettre à Coler., hiver de 1796, *Lamb's Letters*, ed. by Hazlitt.
4. Words., *Des. Sk.*, 644.

gée dans un ravissement de félicité[1] ». « Je vois la Mort, dit-il encore, reine de toutes les joies, faire reculer la Pauvreté aux formes géantes[2] ». Un sourire luit sur le visage du juste, « quand, doucement, il quitte en paix ce monde de douleur et entrevoit le monde où cessent les chagrins[3] ».

Dans le triste et court passage de l'homme sur cette terre, le seul plaisir qui mérite d'être recherché, le seul qui ne s'évanouisse pas aussitôt qu'aperçu, c'est la volupté de la douleur. Faisons naître toutes les occasions de souffrir. Evoquons les figures lamentables du passé. Pleurons sur Chatterton, le poète enfant, qui fut acculé au suicide par la misère et le dédain. Il avait le génie, il avait la noblesse d'âme, il avait la pitié; mais il s'est heurté à l'indifférence, à l'orgueil et à l'indignité des grands! Recherchons les lieux qui rappellent de pitoyables destinées. Allons, la nuit, en pélerinage à la tombe d'Anna. Elle aimait et elle était aimée; son frère prit ombrage de cet amour et tua l'amant. Ecoutez! Est-ce le vent qui passe, ou les gémissements de l'âme de la morte[4]? Allons pleurer sur la tombe d'Isabelle. « Pâle et éplorée, elle perdit l'éclat de ses joues; ses yeux versèrent des larmes d'angoisse pour l'enfant à naître, malheureux héritier de la Pauvreté et du Mépris. Elle vida la coupe qui endormit ses membres d'un sommeil glacé[5] ». Accompagnons jusqu'au rivage l'amant, abandonné pour un riche prétendant, qui va voir l'infidèle s'embarquer pour les Indes. Il supplie l'Océan perfide de châtier la per-

1. *Life, a Sonnet*, 1789.
2. *Monody on Chatterton*, 1re version, 1790.
3. Southey, *Sonnet V*, 1794 (*Poetical Works*, p. 108).
4. Coleridge, *Anna and Harland*, 1790.
5. Southey, *Isabella, a Sonnet* (*Poèmes* de 1795, non réimprimés depuis :

Pale and woe-begone,
Soon did thy fair cheek fade, and thine eye weep
The tear of anguish for the child unborn,
The helpless heir of Poverty and Scorn!
She drank the draught that chill'd her soul to sleep.

fide[1]. Ossian était grand conteur de tragiques histoires dont les héros se lamentaient sans cesse. Chantons sur la lyre d'Ossian. Chantons le Barde, que la mort arrache à sa bien-aimée et qui ne reviendra plus la visiter qu'à la faveur de ses rêves, « rayon de lune de son âme[2] ». Chantons Ninathoma, autrefois princesse heureuse dans un palais fastueux, aujourd'hui prisonnière dans une caverne dont l'entrée est battue par les vagues[3].

La nuit est favorable aux frissons de la mélancolie, et le mystère des bois, surtout s'il s'y ajoute le son troublant des cloches.

« Lorsque, voilant la face du jour, le manteau de brumes du soir s'élève lentement, tandis que dans les ténèbres de la forêt je poursuis mes pas, j'entends la voix triste du couvre-feu du monastère; je m'arrête et j'aime à écouter le rythme solennel qui, adouci par la distance, vient mourir à mon oreille. — Avec quelle avidité je prête l'oreille à la cloche des morts, le matin; car, le cœur rongé de mainte peine secrète, quand j'entends le glas des trépassés, je pense que dans la tombe cessent tous les soucis; j'aspire à reposer ma tête et à être en paix[4] ».

L'automne est la saison que chérit l'âme triste. « Tes soirs humides et froids ont un charme pour moi, lugubre Novembre! Car un vide étrange attire alors mon cœur, jusqu'à ce que du clocher, enveloppé de brumes, tombe le glas lent, qui dit que dans ton air immobile habite la Mort![5] »

Les sentiments auxquels ils s'abandonnent sont ceux

1. Coleridge, *A Lover's Complaint*, 1792.
2. Id. *Imitated from Ossian*, 1793.
3. Id. *The Complaint of Ninathoma*, 1793.
4. Southey, *The Chapel Bell*, 1793 (*Poet. Works*, p. 119).
5. Lloyd, *Sonnet III*, *Poèmes de* 1797.

Thy damp chill evenings have a charm for me,
Dismal November! For strange vacancy
Summoneth then my very heart away,
Till from mist-hidden spire comes the slow knell,
And says that in the still air Death doth dwell.

qui dissolvent l'âme en langueurs infinies. Ils chérissent l'amour contemplatif. Coleridge compare la vierge qu'il aime à l'étoile du soir. Comme cet astre au pur éclat, elle n'inspire « qu'une joie chaste ». Le désir du poète, « au sommet de la course de ses rêves », est de la contempler tant qu'il sera sur cette terre, puis de s'unir à son âme dans l'orbe pâle de l'étoile [1]. L'amour sans espoir est une source d'exquise douleur. Le poète se résigne-t-il à oublier l'amante cruelle, il se le reproche aussitôt. « Faible était cet espoir, et sans rayon ! Pourtant il était beau, et adoucissait de maint rêve l'heure du repos. Tu aurais dû, mon cœur, le chérir le plus, quand tu souffrais le plus, et le bercer avec la ferveur du désespoir, comme une mère berce son enfant adoré, qui, blême et sans forces, s'incline sur son sein [2] ». Ainsi ballotté d'un sentiment à l'autre, le poète est sans volonté, et seule survit l'éternelle douleur.

Pour achever d'accomplir les rites de leur culte, les jeunes poètes, suivant l'exemple de leurs devanciers, célèbrent la Mélancolie déifiée. Southey consacre à la Méditation, mère de toutes les joies tristes, une de ses premières odes. C'est un catalogue complet des sujets, des décors et des accessoires de la littérature mélancolique [3]. Coleridge écrit en l'honneur de sa divinité une charmante allégorie, qui renouvelle, par la fraîcheur de l'imagination et la riche harmonie, la convention aride de l'abstraction personnifiée [4].

Le spectacle de la nature pouvait aussi produire les tressaillements du cœur que causait la mélancolie. Non seulement Wordsworth, que les circonstances de son éducation avaient fait l'enfant de la nature, mais Coleridge et Southey, qui avaient été jusqu'à dix-huit ans des citadins,

1. *To the Evening Star*, 1790.
2. Coleridge, *On a Discovery Made Too Late*, 1794.
3. *To Contemplation*, 1792 (p. 117).
4. *Melancholy, a Fragment*, 1794.

respiraient mal dans les rues des villes ou dans l'enceinte des collèges. Aussi bien la nature simple de la campagne natale ne leur suffisait pas. Ils avaient soif de paysages sublimes, et ils allaient les chercher au loin. On se rappelle le voyage à pied dans les Alpes, qu'entreprirent Wordsworth et Jones en 1790. Coleridge et son ami Hucks partirent pour les montagnes du Pays de Galles pendant les vacances de 1794. L'un dans ses lettres, l'autre dans une plaquette en vers et en prose [1], firent de leur voyage une description enthousiaste. Southey, mis en goût par une excursion en pays plat avec son ami Seward, aux vacances de 1793, fut hanté du désir de visiter un pays de montagnes. « Il faut que nous parcourions l'Ecosse à pied ; ce sera une aventure à nous ravir tout le reste de notre vie. Nous errerons par les collines de Morven, prêtant l'oreille à l'ouragan qui passe, chevauché peut-être par l'âme d'Ossian [2] ». L'été suivant, Southey réalisait à moitié son projet en se rendant dans le Pays des Lacs, pour lequel il conçut dès lors peut-être l'attachement qui devait plus tard l'y fixer pour la vie.

C'est à travers les descriptions « travaillées » d'Ossian, que l'Ecosse, encore inconnue, séduisait Southey. C'est des peintures embellies de Ramond de Carbonnières, disciple de Rousseau, que s'inspira Wordsworth, pour corriger et mettre au point ses impressions propres, quand il fit en vers le récit de son voyage dans les Alpes [3]. Le contraste est frappant entre le poème de jeunesse, qui se pare à la mode du temps, et la relation vraie, écrite plus tard dans *The Prelude*. Sans doute il y a dans les deux œuvres d'essai du jeune poète, *An Evening Walk* et *Descriptive Sketches*, autre chose que des sentiments convenus et des descriptions fardées. Si Wordsworth ne savait pas encore respecter la vérité, du moins il observait, et, dès ses dé-

1. Hucks publia en 1795, *A Pedestrian Tour through North-Wales*.

2. Lettre à Ch. Collins, Pâques 1793 (*Life and Corr.*, I, 180).

3. M. Legouis (p. 117 et n.) fait ressortir avec précision ce que *Descriptive Sketches* doivent au livre de Ramond.

buts, par certains traits, il se révèle grand poète. Mais les artificialités sont assez nombreuses pour montrer que lui-même, qui était voué à la nature depuis son enfance et qui devait la chérir toute sa vie, il traversa une période où son amour fut empreint de fadeur sentimentale et d'affectation littéraire. C'est avec ces caractères que se présente d'abord l'amour de la nature, chez tous les jeunes poètes que nous étudions.

Ils n'aiment pas la nature nue. Il faut qu'une cause extérieure lui donne un intérêt d'emprunt, qu'une ruine emplisse le paysage de la tristesse du souvenir, qu'un air de musique dispose l'âme au frisson de la mélancolie. « A Denbigh, écrit Coleridge, il y a un château en ruines. Il surpasse tout ce qu'on peut imaginer. J'y errai une heure et demie hier soir. Deux jeunes gens élégamment habillés s'y promenaient. — Allons, dit l'un, je vais jouer de la flûte ; ce sera romantique. — Sois béni pour cette pensée, homme de génie et de sensibilité, m'écriai-je, et je préparai les fibres de mon cœur à l'émotion tremblante. Il s'assit (la lune commençait à poindre) dans la partie la plus majestueuse des ruines, et ce jeune homme romantique fit entendre l'air touchant de *Mrs Carey*[1] ».

La nature est belle à certaines heures, à certaines saisons, dans les lieux mystérieux, sous ses aspects inusités ou sublimes, dans ses manifestations effrayantes — chaque fois qu'elle exalte les sentiments ou pénètre l'âme d'une langueur troublante. La nature, la nuit, a une beauté mélancolique. Quelle transformation s'opère, après le coucher du soleil, dans un lieu qu'on a vu en plein midi ! et comme il s'accorde mieux avec les tristes pensers ![2]. Qu'y a-t-il de plus doux pour le poète, que « le soleil couchant, l'étoile du soir, les teintes qui survivent dans le ciel, et la lune, dont la vue emplit les yeux ravis de larmes reconnaissantes — plaisirs du cœur chers et silen-

1. Lettre à Southey, juillet 1794, *Lett.*, p. 81.
2. Wordsworth, *Sonnet*, 1792 (cité par Legouis, p. 161).

cieux ![1] ». Quel bonheur plus grand, que « de mener sa course errante, obsédé de tristesse, tandis que le pâle rayon de la lune d'été vous guide vers la clairière déserte et romantique, loin des demeures des hommes ![2] ». A l'heure où tombe le soir, le poète amoureux « quitte la foule pour écouter dans la solitude la note de la tourterelle, qui verse comme lui son chant solitaire[3] » ; il contemple « le feuillage caressé par le doux éclat de la lune », où le rossignol, « l'oiseau le plus harmonieux et le plus mélancolique, gazouille tristement ses chants aux pitoyables accents[4] ».

La nature grandiose, l'océan en furie, les monts balayés par la tempête, les hautes futaies où mugit l'ouragan ont une beauté terrible. Le poète, en quête d'émotions fortes, suit l'Horreur « sur quelque haut sommet désolé... où violents, âpres et glacés, soufflent les vents d'hiver, le soir, soulevant la neige épaisse, aux funèbres reflets[5] ». Il la suit aux rivages du Groënland, sur les traces du marin naufragé, « là où, aux rugissements des ours attroupés, répondent les échos des montagnes de glace flottante », et où l'aurore boréale « pâle et lugubre » ajoute des terreurs imaginaires aux dangers réels[6]. Le poète désespéré va errer sur les bords de l'océan, « où des vagues énormes, mugissant horriblement, d'un élan de monstre hideux se ruent écumantes sur le rivage[7] ». Il contemple, « à la lueur de l'éclair, une barque en péril, désemparée par l'ouragan ; en vain retentit le canon de détresse ; et, quand un second sillon de lumière déchire les ténèbres de la nuit, le navire a disparu[8] ». Ou bien il promène sa tris-

1. Coleridge, *Happiness*, 1791 (v. 82-87).
2. Southey, *To Contemplation*.
3. Southey, *Sonnet I*, 1794 (p. 107).
4. Coleridge, *To the Nightingale*, 1795.
5. Southey, *To Horror*, 1791 (p. 117).
6. Id.
7. Coleridge, *Lines wr. at Shurton Bars*, 1795.
8. Id.

tesse dans les gorges escarpées. « O vous, bois qui ondulez au-dessus des rives vertigineuses de l'Avon, votre profond murmure est doux à l'oreille de l'Imagination ! Car c'est là qu'elle aime à tresser la guirlande de cyprès, contemplant d'un œil triste les teintes du soir qui s'assombrit. Là, loin des hommes, sous les ombrages déserts, erre le Ménestrel, comme un rayon d'étoile qui luit solitaire sur l'onde lente et secrète, à travers la vaste ramure d'un grand arbre [1] ». C'est au milieu de pareil décor tragique que Coleridge aime à se représenter Schiller, le grand Barde, objet de son admiration. « Puissè-je te contempler, dans ton humeur altière, errant le soir, l'œil plein d'une superbe frénésie, sous quelque antique et vaste forêt, balancée par la tempête ! Un instant je resterais devant toi, muet de respect : puis j'éclaterais en sanglots, affolé d'extase ! [2] ». C'est le front ceint de tempêtes, que se dresse, aux yeux de Southey, la Muse romantique, dans une vision. « Quelle forme de farouche beauté, sur ce mont au double sommet, adorable d'horreur, se dresse intrépide ? Bien que la foudre creuse là des crevasses béantes, bien qu'autour de sa tête se joue l'éclair, impassible, elle fait face à l'orage [3] ».

Souvent ils ne recherchent pas la nature pour elle-même, mais s'en servent comme de simple motif littéraire. Ils introduisent une description dans un poème comme symbole d'une idée morale. C'est Bowles qui avait créé ce genre. Ses sonnets consistaient presque tous en une comparaison, dont le premier terme était un aspect naturel et le second une réflexion sur la vie. C'était une

1. Coleridge, *Monody on Chatterton*, 2e version, 1794 (v. 103-115).
2. *To the author of The Robbers*, 1794.
3. *Ode to Romance* (*Poèmes* de 1795, supprimée dans les Œ. Compl.).

What wildly-beauteous form,
High on the summit of yon bicrown'd hill,
Lovely in horror, takes her dauntless stand ?
Though speed the thunder there its deepening way,
Though round her head the lightning play,
Undaunted she abides the storm.

forme de transition entre la poésie abstraite et la poésie pittoresque, un rajeunissement du poème moral. Coleridge et Southey l'imitèrent. Les sonnets qu'ils composèrent sur ce modèle eurent souvent une grâce délicate. L'exactitude de la description, le rapprochement ingénieux entre l'image concrète et le trait moral, la sobriété imposée par les limites mêmes du genre, donnent à ces petites pièces un charme qui n'a pas trop pâli. Coleridge salue la lune d'automne et sa beauté changeante, soit qu'elle transparaisse derrière les nuages floconneux, soit qu'elle darde « son éclair placide » à travers les déchirures d'un ciel noir d'orage : telle est l'Espérance, aussi changeante et aussi belle [1]. Il suit le cours de l'Otter et voit peu à peu s'élargir la vallée, qui s'ouvre enfin sur un immense paysage de prairies et de montagnes : puisse, dans la vie, s'élargir ainsi l'horizon de la sagesse, jusqu'au jour où la mort lui ouvrira l'espace infini [2]. Il contemple le cours régulier d'un ruisseau qui serpente à travers la plaine pour se perdre enfin dans la mer : puisse ainsi sa vie, ignorant les orages du forum et les triomphes chèrement achetés de la gloire, couler placide et heureuse jusqu'au grand sommeil [3]. Southey, ayant gravi péniblement la montagne de Lansdown, découvre la beauté du paysage, qu'il avait méconnue pendant l'ascension : ainsi nous gravissons, mécontents, le chemin de la vie, et à peine avons-nous franchi une étape, que les années parcourues nous paraissent belles et que nous les regrettons. Quand le sommet sera-t-il atteint ? quand la mort mettra-t-elle fin à tous les maux ? [4]. Après une jour-

1. *To the Autumnal Moon*, que Campbell attribue à l'année 1788, mais qu'il y a lieu d'attribuer à l'année 1789, après la publication des *Sonnets* de Bowles.

2. *Life*, 1789.

3. *A Wish*, 1792.

4. *Sonnet VI* (Œuvres Complètes, p. 108). Campbell commet l'erreur d'attribuer ce sonnet à Coleridge et de le publier dans les œuvres de ce dernier (p. 33). C'est pourtant bien Southey qui en est l'auteur, comme en fait foi une lettre de Coleridge à son ami (18 sept. 1794, *Letters*, p. 82), où il lui propose des corrections.

née incertaine, coupée d'éclaircies et d'averses, l'arc-en-ciel, « douce arche de promesse », annonce enfin le temps serein : tel le sourire que la Piété fait naitre sur les lèvres du sage, à son lit de mort, annonce la félicité éternelle [1]. Southey, assistant du haut d'une montagne à un orage dans la vallée, plaint le voyageur assailli par les éléments déchaînés et se félicite de sa propre sécurité : puissent, dans la vie, la Paix et la Solitude le garder ainsi des atteintes du vice et du mal [2].

L'abus du genre entraînerait vite la monotonie. Coleridge, édifiant plus tard une théorie de la poésie, montrera l'insuffisance de ce procédé. A l'époque du classico-romantisme, c'était un des moyens par lesquels la nature s'essayait à pénétrer dans la poésie.

La nature, qui se prêtait complaisamment aux rêveries mélancoliques ou offrait un aliment au goût du romantique et du sublime, était aussi le cadre approprié aux mœurs innocentes, aux sentiments purs, aux désirs modestes, en un mot à l'idéal de simplicité et de vertu, que caressaient tant d'esprits novateurs à l'époque. Cet idéal d'innocence rustique était voisin de l'idéal révolutionnaire. L'un et l'autre naissaient des mêmes causes. Ils tiraient leur origine de l'esprit de révolte contre les iniquités et les laideurs de ce monde et subissaient l'influence des souvenirs de l'antiquité classique. Les jeunes poètes, qui croyaient à la perfection de l'« état de nature », se représentaient aussi la vie campagnarde comme le mode d'existence qui favorisait le plus l'égalité et l'intégrité. Impatients de toute oppression et de toute injustice, ils haïssaient aussi l'étiquette, le luxe, la somptuosité et l'élégance — signes et résultats des distinctions sociales — et aspiraient à la rude franchise de la vie des champs. Admirateurs de la liberté et de la vertu antiques,

1. *Sonnet VII* (p. 108).
2. *Sonnet VIII* (id.).

ils se plaisaient aussi aux souvenirs de Théocrite et de Virgile, et se faisaient d'après eux un tableau idyllique de l'existence pastorale. A l'époque de formation de leur génie où nous les suivons en ce moment, ils traduisirent leur idéal rustique en formules convenues. Mais c'est un des sentiments les plus sincères et les plus profonds de leur cœur. C'est le sentiment qui dicta à Southey et à Coleridge le projet de Pantisocratie. C'est le sentiment qui survécut, chez tous, à la débâcle des espérances révolutionnaires, qui fut le port de refuge après la désillusion, qui fit d'eux des rustiques et des *Lakistes* pour la vie, et qui inspira l'œuvre entière de Wordsworth.

Ils haïssent la mode. « Tu m'as appris, Musè, dit Coleridge, à rire de pitié de la foule qui se presse là où la Mode étale ses atours, tissés par la Sottise, dont les reflets changeants miroitent au soleil [1]. » Ils détestent les cités. Charles Lamb lui-même, qui deviendra à quelques années de là un littérateur citadin, se fait alors l'écho des sentiments de ses amis. « Conduit par le goût des courses vagabondes, je tourne le dos à tes murs détestés, orgueilleuse cité, et je laisse derrière moi tes fils, race égoïste, sordide et avide d'argent, qui ferme l'oreille aux appels de la sainte Liberté [2]. » Ils abhorrent le luxe. C'est parée du faux éclat du luxe, que l'odieuse Tyrannie se présente à l'imagination de Thelwall. « Ceinte de l'écharpe fastueuse de la Pompe, aidée des artifices lascifs du Luxe trompeur, son sourire mensonger déçoit les sens éblouis, et les cœurs tombent enfin, paralysés, dans une abjecte léthargie [3]. »

1. *To the Muse*. 1789.
2. Sonnet publié avec les *Poèmes* de Coleridge (1796).

.... by truant love of rambling led,
I turn my back on thy detested walls,
Proud city, and thy sons I leave behind,
A selfish, sordid, money-getting kind,
Who shut their ears, when holy Freedom calls.

3. *To Tyranny* (*Poems written in close confinement*, 1795).

.... deck'd with the gaudy zone

Ils peignent sous les couleurs les plus riantes l'existence du rustre des campagnes ou du « bon sauvage » des époques primitives. Wordsworth consacre une partie de *Descriptive Sketches* à célébrer, d'après Ramond, la frugalité, les rudes vertus, la vie laborieuse et heureuse des montagnards suisses. Il voit en eux les descendants directs de l'homme d'autrefois, « libre, farouche et solitaire, aussi heureux que libre, car il était l'enfant de la Nature.... Ici se montrent, gardées par la vestale Nature, les traces de l'homme primitif. La formalité n'a pas dégradé en lui la dignité native, le regard sublime et la rude grâce léonine. Ignorant toute servitude, maître des bêtes seules, il s'avance avec sa flûte, son livre et son épée, instruit par l'un à connaître ses droits, prêt avec l'autre à défendre le bonheur dont il jouit[1]. »

« Quand l'homme s'enferme dans l'enceinte de la mode, s'écrie Southey, et s'éloigne des lois de la Nature, comme son cœur change et s'avilit[2] ! » Lloyd compose un sonnet en l'honneur des paysans d'Ecosse. « Souvent j'ai regardé mélancoliquement leur chaume bas, et je me suis arrêté pour bénir les fils ignorants de la Solitude tranquille[3]. » Dans un des poèmes écrits à l'Université, en plein enthousiasme révolutionnaire, Walter Savage Landor confond dans un même idéal l'âge d'or de la liberté et l'âge d'or du bonheur rustique. C'est sous les traits d'une sorte de vieillard de Tarente qu'il se représente le héros de l'indé-

Of Pomp, and usher'd with lascivious arts
Of glossing Luxury, thy fraudful smile
Ensnares the dazzled senses, till our hearts
Sink palsied in degenerate lethargy.

1. *Des. Sk.*, 520-535 (Knight, vol. I, Appendix).

2. *To Hospitality* (*Poèmes* de 1795, non réimprimé).

..... when man withdraws
To Fashion's circle, far from Nature's laws,
How chang'd, how fall'n the human breast!

3. *Sonnet II*, publié avec les *Poèmes* de Coleridge (1797).

..... nor seldom have I view'd
Their low thatch wistfully, and paus'd to bless
Th'uncultur'd children of lone Quietness.

pendance américaine. Il crie à ses compatriotes, avec une ironie amère : « Lancez les foudres de votre rage sur tous les peuples de l'univers paisible ! Chargez de chaînes le maraudeur Washington ! Que son nom soit maudit, son domaine ravagé ! Jamais plus le palmier — le palmier qu'il avait planté — n'étendra son ombrage délicieux autour de sa tête rebelle..... [1] » C'est sous des couleurs d'idylle, qu'il se représente la France de la Révolution. « O puissants (continue-t-il avec la même âpreté) ! O vous, qui vous indignez des violences ! Aiguisez le glaive tranchant, dirigez le coup fatal ! Veillez à ce que les fils de Gaule, au prochain automne, ne voient plus leurs champs dévastés redonner les fruits de vie ; à ce qu'ils ne s'étendent plus, avec une coupable nonchalance sous leur figuier, leur olivier ou leur vigne : à ce que, sur les bords fleuris de la Loire tranquille, des chants de joie ne rassemblent plus le chœur des villageois..... [2] »

Les poètes appellent de leurs vœux le jour où eux-mêmes ils pourront jouir des bienfaits de cette existence heureuse. Au sein de la nature, ils pourront donner pleine expansion aux sentiments les plus doux, à l'amitié, à l'amour, aux affections du foyer. Ils échapperont à la contagion de la corruption mondaine et se fortifieront dans la pratique de la vertu. Ils goûteront les joies graves

1. *Apology for Satire* (*Poèmes* de 1795).

So may the lightning of your rage be hurl'd
Thro' all the peoples of the peaceful world ;
Marauding Washington be bound in chains,
His name accursed, ravag'd his domain ;
No more the palm — the palm he planted, spread
Its grateful ombrage round his rebel head.....

2. Id.

But o ye mighty ! ye whom wrongs provoke !
Edge the keen sabre, aim the fatal stroke :
Lest Gallia's sons in hast' ning autumn view
Their famin'd fields the staff of life renew,
Lest they again in lawless ease recline
Beneath their fig, their olive and their vine,
Lest on the flow'ry banks of gentle Loire,
New notes of gladness call the village choir...

de la méditation recueillie. Wordsworth, faisant part à sa sœur de ses rêves d'avenir, s'exprime en ces termes :

« L'Espérance fait briller à mes yeux une vision lointaine (car vaste et sombre est l'abîme de temps qui nous en sépare), où luit dans une lumière d'or la chaumière, qui est l'unique aspiration, l'unique désir de mon cœur, l'unique but de mes pas. Qu'ils sont beaux ses gazons et ses bois argentés ! Qu'il est doux à mon oreille le murmure de son ruisselet ! C'est là, amie, que s'écoulera notre existence fortunée, jusqu'au jour où nos soupirs, rares et à peine douloureux (quel est le cœur humain qui ne connaît les soupirs !) se perdront dans le sein tranquille de la mort [1]. »

Coleridge embrasse, dans son idéal de bonheur, la nature romantique, les tressaillements de la « sensibilité », et l'*aurea mediocritas* des anciens. Il aspire à se rassasier des teintes pâles du crépuscule et de l'obscure clarté des cieux étoilés ; il appelle de ses vœux l'ami ou l'amie, qui, partageant ses ravissements, les rendra plus doux ; il souhaite, pour sceller sa félicité, « d'avoir pour divinité protectrice de ses pas l'humble Indépendance, fille (disent les sages) de la modeste Aisance et de la Sagesse » [2]. Il assigne à la paix domestique une résidence rurale. « Dites-moi en quel lieu béni habite la Paix domestique !... Dans une chaumière de la vallée, où elle écoute les cloches du dimanche. Autour d'elle on voit l'Honneur sans tache, au modeste maintien, l'Amour, père des charmants émois, le Chagrin, qui sourit au milieu des larmes, et le Souvenir, conscient des actes passés, principal soutien du bonheur [3]. »

Chez l'impétueux Lloyd, le désir de quelque agreste solitude s'unit à des rêves d'amour passionné. « Je voudrais connaître la Vierge élue, l'enlacer de mes bras,

1. *Ev. W.*, 345-354 (avec les variantes du texte primitif ; Knight, I, p. 30).
2. *Happiness*, 1791, 85-89.
3. *Domestic Peace* (dans *The Fall of Robespierre*, 1794).

l'arracher au malheur. Je lui abandonnerais mon cœur et, dans quelque simple hutte, où je goûterais la joie des humbles, je prierais pour le monde cruel que j'habitais autrefois[1]. »

Southey sent son cœur se fondre, à la vue d'un tableau de Poussin. « L'Imagination rêveuse anime à mes yeux le beau paysage, et mon âme ravie, loin des demeures souillées où les hommes vivent en troupeau, fuit de son vol d'esprit, et aspire l'air pur qui colore des teintes vives de la santé et du bonheur les joues de la Liberté montagnarde... Imagination, amie bénie ! tu me conduis vers les joies calmes, que la bonne et sage Nature offre en vain à tous les misérables humains — les misérables humains qui périssent de dénûment sur la terre féconde, et qui se prosternent, aveugles, devant les autels (tels ceux de Moloch) de la Richesse et du Pouvoir, auteurs du Mal..... Cette petite maison qui couronne le sommet d'une colline escarpée, là sera ma demeure ! Voici la montagne, dont la masse circulaire, ici cachée par le brouillard, là dressant ses rocs blancs dans l'éclat du soleil, limitera mes regards — oui ! et mes désirs aussi, car je n'aurai ni espoir, ni crainte au-delà. Le tumulte vide du monde méprisable, ses vanités et ses vices ne troubleront pas mon cœur tranquille..... Vie heureuse ! récolter les fruits d'un travail honorable et limiter ses désirs à ses besoins ![2] »

La religiosité touchait de près à l'amour de la nature, chez les adeptes de la « sensibilité ». Religiosité, disons-nous, non pas religion. Nous avons vu les poètes révolu-

1. *Sonnet V*, publié avec les *Poèmes* de Coleridge (1797).

And wished that I Knew One, whom I could throw
Mine arms around, and snatching Her from woe,
Yield Her my heart : and in some simple cell,
Where I might win the solace of the meek,
Pray for the hard world, where I once did dwell.

2. *On a Landscape of Gaspar Poussin*, 1795 (Œuv. Compl., p. 136). Les mêmes idées sont développées aussi dans *To a Friend*, 1793 (p. 118) et *Written after visiting the Convent of Arrabida*, 1796 (p. 137).

tionnaires hostiles à la religion officielle — à la religion hiérarchisée, avide d'honneurs et de bénéfices, intolérante, dominatrice, complice du pouvoir, soutien du bon ton aristocratique, réduite à un cérémonial d'apparat, dont ils avaient vu de près la formalité hypocrite à la Chapelle de l'Université. Mais ils penchaient vers la religion naturelle, élan spontané d'adoration, qui naît au spectacle de l'œuvre de Dieu. Ils étaient touchés de la croyance des simples et leur cœur battait à la vue d'un clocher de village. Ils sympathisaient avec la foi sincère, même avec le papisme quand il était pratiqué d'une âme candide par les paysans. Coleridge, il est vrai, professait une foi trop philosophique et trop vigoureuse, pour s'abandonner aux langueurs d'une piété mièvre. Sa poésie est pleine d'élans mystiques, de splendides visions, de biblisme épique. Les tièdes effusions de la religiosité, au contraire, sont fréquentes dans les premiers poèmes de Wordsworth et de Southey.

Au cours de son voyage à pied dans les Alpes, Wordsworth arriva à la Grande Chartreuse, comme des bandes armées envahissaient le monastère. Malgré ses sympathies révolutionnaires, le jeune homme éprouva un sentiment de colère contre cette profanation de l'asile du renoncement et de la piété, et contre cette irruption de vulgarité, qui détruisait le prestige romantique du cloître. « Où a fui la Religion, dont le front sévère faisait trembler la grave Raison, prosternée d'émoi ; qui emplissait les bois d'alentour d'une paix semblable à la mort, troublée seulement par le bruit monotone du torrent, ou par la cloche de la prière, assourdie par le murmure de la cigale ? Le cloître tressaille à l'éclair des armes et le Blasphème alarme le temple frissonnant..... Des Démons insultent de leurs ricanements hideux la croix plantée par les anges sur un roc élevé [1]. » En poursuivant sa route, le voyageur contempla avec respect les nombreux monu-

1. *Des. Sk.*, 55-71.

ments de piété rustique, dispersés dans la montagne, « des oratoires, abritant une image que le paysan tremblant, agenouillé pour la prière, ose à peine regarder..., des croix élevées de toutes parts à la mort, que la Dévotion, avec un froid baiser, a plantées et, prosternée, a arrosées de larmes humaines, coulant silencieuses de ses yeux levés au ciel, insensibles à toutes les formes de péril proche, fixés sur l'ancre, léguée par Celui qui sauve de la tourmente de neige et des vagues mugissantes »[1]. Plus loin, il atteignit Einsiedlen, lieu de pélerinage, dont la vue, loin de lui inspirer aucune pensée de raillerie, l'émut jusqu'au fond de l'âme. « Aux murmures de prière, se mêlent tous les accents du tourment; on entend des mains qui se joignent dans la douleur, des pieds qui s'agitent dans l'égarement. Tandis que, vaste et confuse, s'élève la clameur d'angoisse, le dédain doit faire place à d'autres pensées. Si le triste tombeau de l'Ignorance humaine porte une seule fleur d'espérance, ô vous qui passez, épargnez-la ![2] »

On sent vibrer, dans ce dernier passage, un sentiment de pitié généreuse et largement humaine. Dans les deux premiers, la religiosité se présentait dans le décor romantique du cloître, de la forêt et des rocs vertigineux, ou avec l'accompagnement mélodramatique des yeux noyés de larmes et levés au ciel. Elle se parait selon le goût du temps.

Chez Southey, l'émotion religieuse s'associe de même aux aspirations romantiques. A l'Université, la cloche de la chapelle, en même temps qu'elle éveille en lui le dégoût de la religion contrainte, lui suggère l'admiration attendrie de la foi des villageois. « J'aime, dit-il, la cloche qui appelle les pauvres à la prière et qui fait retentir dans le clocher du village ses joyeux carillons, quand le soleil sourit au jour férié du Travail, et que se forme

1. *Des. Sk.*, 253-262.
2. Id., 656-661.

l'assemblée rustique des fidèles, tous coquettement revêtus de leurs habits du dimanche, et joyeux de saluer le jour de piété et de repos[1] ». A la ville, le poète se détourne des temples officiels ; il va chercher dans la campagne le vrai temple de Dieu. « Allez à la Maison de prières ! Moi, je fuis dans les bois, et là, au milieu de la nature splendide, je trouve le Dieu d'amour. Les sons majestueux de l'orgue n'éveillent pas mon âme à la foi, comme la douce musique du bois printanier. L'autel pompeux et la robe mystique ne font pas naître en moi les pensées pieuses, comme le rayon de midi qui, réfléchi par le ruisseau onduleux, vibre à mes yeux éblouis ; ou le nuage chargé de pluie, qui traîne ses ombres sur la plaine ; ou les vagues, que je contemple du haut de la falaise élevée, se brisant en lames argentées[2] ».

Les jeunes poètes s'émeuvent de la souffrance d'autrui. Ils sont surtout sensibles aux épreuves qui accablent les petits. Ils ont pitié du pauvre, du vieillard invalide, de la veuve et de l'orphelin. Ils s'indignent contre la guerre et l'esclavage. Ce sentiment d'humanité qui fut d'abord un lieu commun classico-romantique devint dans la suite une des forces actives de la foi révolutionnaire. Il soutint chez nos poètes l'ardeur de révolte sociale. Il survécut aux fluctuations d'opinion qui accompagnèrent chez eux les vicissitudes de la Révolution. Il grandit et s'élargit, quand la première effervescence se fut épuisée. Il demeura l'inspiration la plus durable et la plus noble de leurs pensées et de leurs écrits.

Dans ses deux poèmes de jeunesse, Wordsworth introduit des passages dramatiques, qui mettent en scène des malheureux réduits par le besoin à mener une vie vagabonde au sein de la société polie. Dans *An Evening Walk*,

1. *The Chapel Bell*, 1793 (Œuv. Compl., p. 119).
2. *Written on Sunday Morning*, 1795 (id., p. 121).

ce tableau sombre est placé, pour l'effet, immédiatement après la description gracieuse des évolutions d'une compagnie de cygnes sur une pièce d'eau. Quel contraste entre la « famille » heureuse des volatiles et la misérable famille humaine composée d'une veuve de soldat et de ses enfants en bas-âge! Dans la tempête de neige, la mère sent la poitrine de ses enfants se glacer sur son dos qui les porte; elle tourne la tête pour chercher un baiser — leurs lèvres glacées par la mort ne répondent pas[1]. Il n'y a pas d'intention révolutionnaire dans ce passage, écrit en 1787-89. Mais comme cette esquisse fait prévoir le poème postérieur, *Guilt and Sorrow*, qui développera un thème analogue en rendant la société directement responsable des souffrances humaines! Dans *Descriptive Sketches*, nous lisons l'histoire d'une bohémienne, surprise par la tempête dans une gorge des Alpes, qui se réfugie avec ses enfants sur un pont couvert, comme il y en a beaucoup dans ces montagnes. Le torrent gonflé arrache sous elle une partie des poutres de son refuge. Elle n'échappe à ce danger que pour voir ses enfants devenir la proie des loups[2]. Les incidents frissonnants sont accumulés à plaisir. L'intention de provoquer l'angoisse physique chez le lecteur relève d'une forme d'art inférieure. Le poète n'a pas su garder, dans ce récit, la vraisemblance et la mesure.

Un des premiers poèmes de Coleridge, un de ceux qu'il écrivit à Christ's Hospital, fut *The Monody on the Death of Chatterton*, tout classique de forme, mais plein d'ardente pitié. Le sujet s'adressait d'autant plus à sa sympathie qu'il s'agissait d'un jeune poète entrant dans les luttes de la vie, comme lui-même, et que, dans ses moments d'humeur sombre, il se prenait à craindre le même sort lamentable. Dans les hésitations tragiques de Chatterton en face de la mort, dans le débat entre la Piété

1. *Ev. Walk.*, 250-278.
2. *Des. Sk.*, 188-242.

filiale et l'Indignation qui se disputent le cœur de l'enfant, l'une pour le sauver du suicide, l'autre pour l'y précipiter, dans l'abondance de détails pathétiques, dans l'horreur physique de certains traits, déborde la sensibilité. Chatterton, avant d'être acculé à un parti désespéré, n'avait souhaité devenir riche que pour soulager l'infortune et punir les méchants. « Ce n'est pas avec une joie égoïste, qu'il évoque la vision de monceaux d'or : il écoute les prières de la veuve, il reçoit les remerciements de l'orphelin, il apaise les cœurs dévorés de souci. Grâce à lui, les yeux du débiteur connaissent le repos, contemplent la liberté et le bonheur. Le voici qui punit le cœur de pierre et qui fait sentir à l'oppression ses propres verges de fer [1] ».

Dans aucune circonstance de la vie Coleridge n'oublie ceux qui souffrent. Aux heureux jours de sa jeunesse, nous dit-il, « tout était joie, sauf quand le malheur d'autrui imprimait sur son âme une ombre passagère [2] ». Quand il bâtit des châteaux en Espagne sur un billet de loterie, il s'adresse à la Fortune : « Si, contrainte de subir un triste emprisonnement, ta pauvre obole déplore un instant sa geôle, bientôt au plus faible appel du Malheur, elle bondira d'un saut léger hors de l'escarcelle [3] ». Sur le volet d'une auberge, qui fut la demeure de l'homme de Ross, il griffonne des vers à l'éloge de ce célèbre philanthrope [4]. Quand il vient de se fiancer à Sara et qu'il évoque l'image de leur bonheur futur, il n'a garde d'oublier les joies de la charité. Ensemble ils prodigueront leurs soins au vieillard sans abri dans la tempête :

« Mon père ! Jetez ces vêtements en lambeaux, qui raillent vos membres frissonnants ! prenez mon habit, appuyez-vous sur le bras d'un jeune homme ! Je veux faire fondre cette rosée de frimas qui pend à votre barbe

1. *Monody*, 32-39.
2. *Lines to a Beautiful Spring*, 1793.
3. *To Fortune*, 1793.
4. *The Man of Ross*, 1794.

blanche et glace votre poitrine. Ma Sara aussi vous soignera comme un enfant; et vous parlerez, au coin de l'âtre, de l'Orgueil dans sa pourpre qui insulte à la Misère[1] ».

S'adressant à Sara, il dit encore :

« Quand la tempête de minuit, hurlante, battra notre toît de ses coups répétés, tu me tendras les bras : Grand Dieu, diras-tu, qui êtes si bon pour nous, protégez contre ce vent furieux et glacé le malheureux sans ami et sans foyer ! Les larmes qui couleront tremblantes sur tes joues baigneront mes tendres et chastes baisers de la divine rosée de Pitié ; et sur ton sein palpitant, gonflé de soupirs, tu sentiras les palpitations du mien qui lui répond[2] ».

La sympathie humaine, jointe à l'indignation contre l'ordre social qui cause et perpétue la souffrance, inspirera bientôt à Coleridge les éloquentes et violentes protestations de *Religious Musings*. Il demandera vengeance de la misère, de la prostitution, du crime, contre la société coupable ; il maudira la guerre et l'esclavage ; il hâtera de ses vœux le châtiment que déjà la Révolution française suspend sur la tête des puissants : « Un peu de patience, enfants du Malheur ! L'heure est proche... Voici que déjà mugit la tempête... »

Chez Southey éclatent aussi les deux sentiments unis de pitié pour les malheureux et de colère contre leurs persécuteurs. Ils avaient déjà trouvé expression dans *Wat Tyler*, dans *Joan of Arc*, dans les *Botany Bay Eclogues*. Ils inspirent encore un certain nombre de pièces courtes, telles que *The Pauper's Funeral*, *The Soldier's Wife*, *The Widow*, et des ballades populaires, *The Complaints of the Poor*, *The Battle of Blenheim*. Mais n'étant pas relevées, comme chez Coleridge, par l'éloquence ou l'éclat des figures, traduites au contraire en style intentionnellement plat, elles sont fades, malgré leur sincérité. L'inhumanité de la traite lui inspira des

1. *Charity*, 1795.
2. *Lines written at Shurton Bars*, 1795.

accents plus vigoureux. Lui seul, parmi les jeunes poètes révolutionnaires, il fit des souffrances des nègres l'objet d'une série de poèmes. En 1794, il écrivit six sonnets sur l'esclavage, pleins de virils accents d'indignation. On en jugera par un exemple :

« Pourquoi, malheureuse femme, te frapper la poitrine, t'arracher la chevelure et lancer à l'océan sourd tes cris désespérés ? Le négrier chargé vole avec le vent ; le ciel serein sourit, la brise est favorable. Ecoute les clameurs des marins joyeux ! Entends les salves insulter le ciel patient ! Pourquoi ces cris ? Pourquoi lasser tes yeux rougis de larmes à suivre la voile blanche qui décroît à l'horizon ? — Va languir de besoin, d'angoisse et de désespoir. Il n'y a pas de merci dans le cœur humain ! Va, pauvre veuve, au tombeau, chercher le repos. Mais fasse le Dieu de justice que l'ouragan engloutisse cette barque maudite sous les vagues géantes, et accorde à l'Esclave la mort et la liberté ![1] »

Malgré quelques taches de maniérisme et de faux pathétique, on ne trouve pas en général, chez Wordsworth, Coleridge ou Southey, les fades attendrissements et l'éternel larmoiement de la sensiblerie. Ils ne se répandirent pas en plaintes efféminées sur l'agonie d'une plante ou les soupirs d'un animal, comme le faisaient tant de mauvais rimeurs autour d'eux. Il ne nous reste de Wordsworth aucun poème de ce genre. Southey publia un sonnet *To a Faded flower*, dans ses *Poèmes* de 1795, qu'il ne réimprima pas. Coleridge se laissa entraîner à composer un sonnet sur le même sujet ; mais quand il écrivit une élégie sur « un ânon, près de sa mère, à la longe dans un pré », il le fit sur un ton plaisant, en homme qui ne prenait pas son rôle au sérieux[2]. Nos poètes, destinés

1. *Sonnets on the Slave Trade.*

2. Dans la première rédaction du *Jack Ass* (Campbell, App. C, p. 477), il y a un passage franchement comique (v. 27-36), qui ne laisse pas de doute sur les intentions de l'auteur. Le passage fut transposé dans le ton sérieux

bientôt à s'élever hors de page par la puissance de leur génie, échappèrent, pendant cette période d'imitation, avant que la Révolution française les eût mûris, aux excès les plus choquants de la mode littéraire.

Il nous reste à étudier, chez les jeunes poètes classico-romantiques, une forme de la renaissance du sentiment et de l'imagination qui est intimement liée aux autres : le goût du passé, le pittoresque historique. C'est le besoin de nouveauté, d'émotion vive et de beauté concrète, qui attira les jeunes poètes vers le moyen-âge, comme il leur fit rechercher la mélancolie, l'attendrissement de la pitié et le frisson de la nature grandiose. Leur idéalisme, qui aspirait à l'innocence primitive de la vie des champs, les porta aussi à s'éprendre de la simple foi et de la crédulité naïve, qu'ils trouvaient, ou croyaient trouver, dans le moyen-âge. La chevalerie, avec ses prouesses et ses dévoûments d'amour; les églises gothiques, avec la hardiesse de leurs voûtes et la pénombre de leurs vitraux; les ruines, où l'art des hommes et la nature sauvage unissent leurs délicieuses surprises; les cloîtres mystérieux et les châteaux massifs, qui rappellent d'admirables exemples d'ascétisme et d'héroïsme, et d'horribles scènes de persécution et de vengeance; les cachots, les trappes et les corridors secrets, avec le souvenir de l'épouvante qui les hantait; la pompe des cérémonies, l'éclat des tournois, le scintillement des armures, le chatoiement des costumes; le charme de la féerie, la terreur des fantômes et des monstres, le mystère du surnaturel, sans cesse mêlé à la vie, le pathétique touchant ou effrayant des légendes — en un mot, tout ce qu'il y avait de frissonnant, d'étrange, de coloré, de brillant dans le moyen-âge avait à leurs yeux un grand prestige. Le romantisme gothique, comme le romantisme imaginatif et sentimental, les sau-

quand Coleridge songea à faire argent de cette petite pièce et à l'envoyer à la *Morning Chronicle*. Dans une lettre à Southey (fév. 1813, *Letters*, p. 607), Coleridge appelle le poème « a ludicro-splenetic copy of verses ».

vait de ce qu'ils haïssaient le plus : l'impassibilité de la raison, unie à la sécheresse du cœur, et la patiente soumission à la monotonie de la réalité. « Qu'il est pénible, s'écrie Southey (après avoir décrit une brillante vision gothique qui avait traversé son imagination pendant une visite à Evesham Abbey), qu'il est pénible de s'éveiller à la vie commune, après un tel rêve ! de retomber dans la réalité, au moment où l'on est transporté vers des temps plus heureux ! Puissent ces visions durer à jamais ! [1] ». La Muse romantique, que Southey se représente, échevelée, au milieu des éclairs et du tonnerre, c'est la Muse du moyen-âge. Dans une série d'allégories, il la suit à travers les pays qui furent successivement son domaine, des plaines glacées de la Norwège aux coteaux de l'Italie. Il la représente présidant à toutes les antiques œuvres d'imagination, de fantaisie ou de passion : les eddas scandinaves, les gestes franques, les romans bretons, les contes arabes, jusqu'à la vieillesse de la Muse, où elle ne règne plus que sur un monde de froides allégories et reçoit de Cervantès un coup fatal. Mais la Muse ne peut pas mourir. Elle renaît avec l'Arioste, avec Spenser, qui transmirent les trésors du moyen-âge à la poésie moderne. Le romantisme de passion et le romantisme pittoresque se confondent si bien dans l'esprit de Southey qu'il salue comme le dernier grand-prêtre du culte romantique J.-J. Rousseau [2]. L'auteur de la *Nouvelle Héloïse* partage son admiration avec l'auteur de l'*Orlando Furioso* et l'auteur de la *Faerie Queene*.

Des jeunes poètes classico-romantiques, c'est Southey qui, dès cette époque, s'inspira le plus souvent du passé dans ses productions littéraires. Déjà s'affirmaient les tendances historiques de son esprit. Il tire des sujets des eddas (*The Race of Odin*, *The Death of Odin*) [3], ou de la

1. Lettre à Ch. Collins, Easter Sunday, 1793, I, 179.
2. *Ode to Romance*, op. cit.
3. *Poèmes* de 1795 ; pièces non réimprimées.

Bible (*The Death of Moses*, *The Death of Mattathias*)[1]. Il s'essaie à des fragments épiques, tels que *The Triumph of Woman*[2], qui évoque la civilisation du temps de Darius. Enfin il aborde le drame historique, dans *Wat Tyler*, et l'épopée médiévale dans *Joan of Arc*. Sans doute ce qui domine, dans ces deux grandes œuvres de sa jeunesse, c'est l'allusion contemporaine, la déclamation philosophique, la rhétorique révolutionnaire, la passion politique ; mais c'est un sujet historique qui sert de prétexte à ces développements. Sans doute la raideur classique étouffe l'originalité de style ; mais il y a déjà un notable effort pour rehausser la matière d'une couleur locale abondante et précise.

Le respect attendri, qu'éprouvait Wordsworth à la vue de la Grande-Chartreuse, il le ressentait pour les institutions, les légendes et les monuments du passé. S'il n'exprima pas ces sentiments dans ses poèmes de cette époque, nous savons quels ils furent par un passage de son grand poème autobiographique. Pendant son séjour en France, il se promenait souvent avec Beaupuy sur les bords de la Loire, où les nombreux châteaux, souvenirs de la monarchie et de la féodalité, inspiraient au soldat « patriote » des invectives passionnées contre les hontes de l'ancien régime. Wordsworth se sentait gagné par de tout autres pensées. Prêtant une oreille distraite aux paroles de son ami, il laissait son imagination errer complaisamment vers ces temps romantiques dont la Révolution aurait volontiers effacé le souvenir. Sous la voûte solennelle de la forêt, il lui semblait alors apercevoir, « un ermite, sorti de sa cellule, qui passait, plongé dans sa méditation sylvestre, comme, sur les dalles de l'église gothique, marche un moine solitaire, dans la paix et le silence, quand l'office s'est tu[3] ». Ou bien, si un bruit de

1. *Poèmes* de 1795.
2. 1793, Œuv. Compl., p. 87.
3. *Prelude*, IX, 437-446.

sabots de cheval se faisait entendre dans le lointain, il s'attendait à voir apparaître Angelica, sur son palefroi, ou la fugitive Erminia [1]. Ou bien il se représentait deux chevaliers joutant sous les arbres [2]. Ou bien (devançant le romantisme antique, à la manière de Keats), il croyait entendre « les éclats de gaîté bruyante et la musique sauvage qui décelaient un repaire de satyres, dans une clairière invisible, dansant joyeux autour d'une forme de femme — beauté mortelle, devenue leur malheureuse victime [3] ». En présence des châteaux qui abritèrent des amours royales, il oubliait un instant « les préjugés civiques, la bigoterie, si on peut dire, de ses sentiments de jeune patriote, et contemplait ces lieux avec des éclairs de joie chevaleresque [4] ». L'émotion rétrospective et l'émotion actuelle, qui se mêlaient dans les poèmes ardents, mais disparates, de Southey, restaient distinctes dans l'esprit délicat de Wordsworth, et l'une mitigeait l'autre, en pleine ardeur révolutionnaire.

Coleridge imita le romantisme de Spenser dans *Songs of the Pixies*, où il se joua au milieu des formes gracieuses et mièvres du monde de la féerie. Il lut des livres de voyages, en quête de romantisme exotique ou barbare. Dans le préambule de *The Destiny of Nations*, il décrivit les superstitions du Groënland. Il parla de Vuokho, l'oiseau géant, dont le vol de tempête fait mourir de frayeur le meurtrier; de Jaïbme Aïbmo, la mère de la mort; de Torngarsuck, l'esprit bienfaisant. Puis c'était l'Angekok, ou magicien, qui descend dans les profondeurs de l'océan, jusqu'à l'abîme sous-marin, demeure de la Furie qui par ses maléfices détient les poissons et rend la pêche infructueuse : il la subjugue et la force à délivrer ses captifs [5]. Aussi bien, Coleridge ne dédaigna pas les effets d'un ro-

1. *Prel.*, 446-453.
2. Id., 454-456.
3. Id. 456-461.
4. Id., 466-501.
5. *Dest. of N.*, 91-119.

mantisme plus commun. Il décrivit, dans le même poème, « les sombres voûtes d'une tour en ruines, dont le paysan tremblant s'éloigne le soir par un long circuit, en regagnant son foyer, et où dans les sourds mugissements du vent il croit reconnaître les plaintes déchirantes des esprits, enfermés dans ses murs [1] ».

La « matière » du moyen-âge comporte, avec le décor mystérieux ou grandiose, les histoires de crime et d'horreur : le romantisme gothique se double du romantisme frissonnant. Ce dernier fleurissait alors dans le roman et surtout dans le drame. A la tragédie classique en décadence s'opposait une école dramatique qui prenait modèle sur le drame allemand contemporain, où elle croyait voir revivre la grande tradition de Shakespeare. Schiller venait de donner ses *Brigands* (1782), où il avait renchéri sur les moyens les plus violents du drame shakespearien, pour exprimer le sentiment tout moderne de révolte contre les institutions sociales. Schiller et ses émules allemands étaient traduits, adaptés, imités en Angleterre. Le criminel cynique, Franz Moor, et le criminel à panache, Carl Moor, donnaient le ton aux personnages, et l'horreur « satanique » des grandes scènes des *Brigands* donnait le ton à l'intrigue. Coleridge ne trouvait pas de termes assez forts pour exprimer son admiration. « Schiller ! J'aurais voulu mourir sur l'heure, si, dans les ténèbres de minuit, j'avais fait monter du noir cachot de la tour démantelée ce cri terrible, l'appel d'un père mourant de faim — de peur que rien de moins sublime ne me proclamât mortel ! [2] ». Il écrivait à Southey : « Pourquoi avons-nous jamais proclamé Milton sublime ? Ce comte de Moor, quel horrible possesseur de vertus à torturer le cœur ! Satan n'est pas digne d'assister à son exécution comme aumônier de potence [3] ». On n'était pas encore blasé sur les effets de mé-

1. *D. of N.*, 298-302.
2. *To the Author of the Robbers*, 1794.
3. *Letters*, p. 96-7, nov. 1794.

lodrame, et les scènes d'horreur physique avaient le prestige de la nouveauté.

Wordsworth et Coleridge écrivirent chacun un mélodrame satanique en vers, pendant cette phase de leur développement poétique où ils étaient surtout imitateurs, avant que le contre-coup de la Révolution les eût amenés à l'originalité [1]. Ils placèrent leur intrigue dans un temps et en un lieu qui avaient en eux-mêmes un attrait pittoresque ou farouche : Wordsworth, sur la frontière d'Angleterre et d'Ecosse, à l'époque où des brigands chevaleresques, selon la légende, faisaient présider la justice à leurs rapines et restituaient au vilain le fruit des vols du seigneur ; Coleridge, en Espagne, à l'époque où les Maures n'avaient pas encore été absorbés par la population occidentale et où l'Inquisition dressait ses horribles machines. Ils rehaussèrent les scènes tragiques d'un décor emprunté aux aspects sauvages de la nature, ou aux mystères truqués des châteaux gothiques. Leurs personnages complotent dans la forêt, la nuit, sous la tempête, et s'assassinent dans l'ombre des ruines ou dans des gorges de montagne. Les cadavres roulent dans des précipices. Le nœud du drame est une scène effrayante, où le meurtrier lève son poignard sur sa victime endormie, où des épées flamboient au-dessus des têtes innocentes. Le traître est d'une horrible noirceur morale ou d'une insatiable cruauté et, par contraste, les héros et les héroïnes ont toutes les vertus. Tous les effets catalogués du romantisme se trouvent dans ces deux drames, qui, malgré quelques tirades sonores et de beaux passages lyriques, demeurent, dans l'ensemble, des productions de second ordre. Des deux, *Osorio* est le plus faible, étant de pauvre invention, mal conduit, tissu d'invraisemblances, et encombré de bric-à-brac romantique. *The Borderers* contiennent moins d'artifices extérieurs, étant soutenus par un dessein psycholo-

1. *The Borderers* de Wordsworth furent composés en 1795-6 ; l'*Osorio*, de Coleridge, pendant l'été de 1797.

gique profondément médité et vigoureusement développé. Nous retrouverons plus tard la thèse de cette pièce, qui mérite une étude spéciale. Qu'il nous suffise d'avoir montré, comment, à la veille de faire profiter la poésie anglaise de trésors de sentiment et de pensée mis à jour par la Révolution, et de fonder la poésie puissante, émue, sincère, Wordsworth et Coleridge, dans une de leurs dernières productions juvéniles, se sont conformés à la mode, qui leur imposait des sujets convenus et des artifices vulgaires.

V

Chez les jeunes poètes contemporains de la Révolution française, la forme n'est pas moins convenue que le fond. A l'exemple de leurs maîtres, les classico-romantiques, tantôt ils accumulent jusqu'à la surcharge les ornements propres au style classique, tantôt ils exagèrent jusqu'à l'extravagance leur artificialité.

Ils pratiquent méthodiquement le procédé classique de l'imitation. Ils émaillent leurs poèmes de citations entre guillemets. Ils transportent des œuvres de leurs devanciers dans les leurs des épithètes, des figures, des accessoires de décor littéraire, tels quels ou à peine modifiés. Collins avait dit *sphere-found gem* [1] ; Coleridge appelle la Musique *sphere-descended* [2]. La « flûte spartiate », qui éveillait la Liberté chez Collins, fait tressaillir la Vierge patriote chez Wordsworth [3], et figure aussi chez Coleridge [4]. Collins avait attribué à la Simplicité « un cœur ermite » [5] ; Bowles, après lui, avait comparé un ruisseau

1. *Ode to Liberty*.
2. *Music*.
3. *Des. Sk.*, 331 (Knight, vol. I, App.).
4. *Rel. Mus.*, 239.
5. *Ode to Simplicity*.

tranquille à « la Paix, ermite de la vallée rocailleuse »[1] ; Wordsworth appelle les vagues d'un lac solitaire *hermit-waves*[2] ; Coleridge, une source qui coule dans une grotte *hermit-fountain*[3] ; Southey, le bonheur du solitaire *hermit-happiness*[4]. Gray avait décrit le Nil débordé, « couvant l'Egypte sous ses ailes liquides »[5] ; Wordsworth, forçant jusqu'à l'incohérence cette figure déjà hardie, représente les vagues de la Liberté, « couvant les nations sous leurs ailes pareilles au Nil »[6]. Bowles, dans un voyage à Ostende, avait respiré la brise du matin avec une volupté douloureuse et ressenti *a trembling sense of wan disease*[7] ; Coleridge malade ne goûte plus les charmes de l'aube, impuissants *to glad the trembling sense of wan disease*[8]. Coleridge emprunte à Wordsworth l'expression *green radiance*, appliquée au vers luisant[9]. Southey emprunte à Coleridge le vers mélancolique : *And suffering Nature grieves that one should die*[10]. Ou bien, ils empruntent une idée sans retenir les termes, comme lorsque Coleridge répète après Bowles, que le ciel embrasé par le couchant semble à l'Imagination une région surnaturelle habitée par les bienheureux[11].

Les caractères fondamentaux de la diction classique

1. *Monody written at Matlock.*
2. *Ev. Walk*, 219.
3. *Lines on a Beautiful Spring.*
4. *To a Friend* (p. 118).
5. *Alliance of Education and Government.*
6. *Des. Sk.*, 805.
7. *Sonnets*, 1789.
8. *Pain.*
9. *Wr. at Shurton Bars* (expression empruntée à *Ev. Walk*).
10. *The Retrospect* (vers emprunté à *To a Young Lady*).
11. Bowles : *Sonnets*, 1789.

(the sky at sunset)... oft to musing Fancy's eye
Presenting fairy vales, where the tir'd mind
Might rest, beyond the murmurs of mankind !

Coleridge : *Autumnal Evening.*

O thou, wild Fancy !..... no more
Those thin white flakes, those purple clouds explore !
Nor there with happy spirits speed thy flight.

subsistent chez nos poètes. Ils remplacent les termes de la langue commune par des termes généraux et nobles : *words* par *lays*, *house* par *pile*, *people* par *train*, *countries* par *climes* [1]. Ils substituent une périphrase au mot propre, et disent *the friend of Pain* (le poison) [2], *the thundering tube* (le fusil) [3], *the iron storm of death* (les boulets) [4], *the short thunder* (le coup de feu) [5], *the orb of day* (le soleil) [6], *the tide of life* (le sang) [7], *a silken son of dress* (un fat) [8], *the sons of guilt* (les méchants) [9]. Au lieu d'exprimer une action par un verbe simple, ils se servent d'une figure, usée par un emploi trop fréquent et devenue un pur artifice de style : « couler » en parlant d'un fleuve devient *sport its scanty stream*, *smooth its meek stream*, *smooth its current meek*, *smooth its meek course along* [10] ; « s'enfuir », *speed* ou *urge the flight* [11] ; « travailler », *urge the learned toil* [12]. Les joies futures « volent sur les ailes de l'Imagination » [13] ; les joies passées « volent sur les ailes de la Mémoire » [14] ; l'imitation « vole sur les ailes de la Sottise » [15]. Ils reculent devant l'emploi d'un nom géographique ou d'un nom de per-

1. To modern Honour other lays belong (Col., *Philedon)*; the lone pile (Col., *Elegy)* ; the little pile, her stately pile (Southey, *On a Lands. of Poussin*, *To a Friend)* ; I laugh with pity at the idle train (Col , *Philedon)* ; all the rustic train (Southey, *The Chapel Bell)* ; distant climes (Col)
2. Col., *Monody* (1re version).
3. Words., *Des. Sk* , 66.
4. Southey, *Joan of Arc*, V, 394.
5. Words., *Des. Sk.*, 753.
6. Southey, *Retrospect* et *Written on the 1st of January*
7. Southey, *Joan*, I, 18.
8. Col , *To Fortune*
9. Southey, *Joan*, I, 271. — Cf. Southey, *Joan*, VIII, 433-6.

   ... that vessel, whence the purer bood
   Thro' many a channel over the frame
   Meanders... (c'est-à-dire : le cœur).
10. Col., *Life*, *A Wish*, *Autumnal Evening* ; Southey, *To Romance*.
11. Col., *Autumnal Evening*.
12. Col., *Absence*.
13. Col., *On Quitting School*.
14. Col., *Absence*.
15. Col., *With Fielding's Amelia*.

sonne : selon les règles du style noble, ils les latinisent. La France s'appelle *Gallia*[1] ; les Pays-Bas, *Batavia*[2] ; Carthage, *Palmyra*[3] ; Oxford, *Rhadycina* ; Cambridge, *Granta*[4]. Southey et Lovell, dans leur premier volume de vers, remplacent le *je* haïssable, par les noms de deux personnages de l'idylle antique, et Edith par *Ariste*[5]. Quand ils osent se départir de ce décorum, ils s'en excusent. Lamb, envoyant un sonnet à Coleridge, est un peu inquiet d'avoir employé « des mots aussi vulgaires » que *Islington* et *Hertfordshire*. Southey, introduisant le prénom *Margaret* dans un vers, ouvre dans le vers suivant une parenthèse explicative[6].

Souvent les jeunes poètes ne se contentèrent pas des élégances classiques. Ils recherchèrent une langue plus précieuse et des artifices plus complexes.

Ils accentuèrent la différence qui existait déjà entre la langue de la poésie et celle de la prose, et se singularisèrent par des hardiesses de vocabulaire et de grammaire, dont ils trouvaient des modèles chez leurs devanciers, mais qu'ils poussèrent encore plus loin qu'eux. Ils exhumèrent de vieux mots, recherchèrent des mots rares, don-

1. Col., *Destruction of the Bastille.*

2. Words., *Des. Sk.*, 625.

3. Southey, *Retrospect.*

4. Southey, *Joan*, IX, 545. *Rhadycina* est la latinisation pédantesque du mot gallois *Rhady-chain* (Oxen-ford). *Granta* est le nom à forme latine de la rivière Cam, en amont de Cambridge.

5. *Poems by Bion and Moschus.*

6. However quaint amid the measured line
The good old term appears.....
Metrical Letter (Poèmes de 1797, pièce non réimprimée).

Ce fut une véritable hardiesse de la part de Wordsworth, d'avoir donné leurs noms anglais aux lacs et aux montagnes du *Lake District* qu'il énumère dans *Ev. Walk*. On en jugera par une critique de la *Monthly Review*, adressée à un passage de *Ode to Keswick* de Lloyd (*Poems on Various subjects*, 1795). Lloyd avait écrit :

Here Gowdar frowns, with Skiddaw in its rear,

La *Monthly*, favorable par sympathie politique aux jeunes poètes révolutionnaires, relevait pourtant ce passage comme « empreint d'une familiarité qui avoisine le bas et le vulgaire ». *Monthly Rev.* XXI, 106.

nèrent une forme ancienne à des mots courants : il dirent *erewhile* pour *of late*[1], *erst* pour *of old*[2], *adown* pour *down*[3], *nathless* pour *nevertheless*[4], *for that* pour *for*[5], *what time* pour *when*[6] ; *to illume* pour *to illumine*[7], *to relume* pour *to light again*[8], *to complot* pour *to plot*[9], *to lure* pour *to allure*[10], *to list* pour *to listen*[11], *pleasance* pour *pleasure*[12], *joyance* pour *joy*[13], *obeisance* pour *obedience*[14]; *viewless* pour *invisible*[15], *moveless* pour *motionless*[16], *passless* pour *impassable*[17], *unweeting* pour *ignorant*[18], *wildering*, *wildered* pour *bewildering*, *bewildered*[19], *lorn* pour *forlorn*[20], *impictured* pour *pictured*[21], *impurpling* pour *purpling*[22], *athirst* pour *thirsty*[23], etc.

Les néologismes servirent leur dessein aussi bien que

1. Col., *On Quitting School.*
2. Col., *To Sheridan.*
3. S., *Joan*, I, 18.
4. Col., *Devonshire Roads.*
5. Col., *To Godwin.*
6. Col., *Life.*
7. Col., *Absence;* Words., *Des. Sk.*, 625 et 633 ; S., *Written on the 1er of January.*
8. Col , *Absence.*
9. Col., *To Lord Stanhope.*
10. Col., *The Gentle Look.*
11. Col., *To a Beaut. Spring.*
12. Col., vers publiés dans *Letters*, p. 83.
13. Col., *Autumnal Ev.*, *To Southey.*
14. Col., *Pixies.*
15. Words., *Des. Sk.*, 36, 92, 227.
16. Words., *Des. Sk.*, 266 ; Col., *Jack Ass.*
17. Col., *Lines on a Friend*, 47.
18. Col., *The Rose.*
19. Words., *Des. Sk.*, 204, et *Ev. Walk*, 357, 376 ; Col., *Autumn. Ev.*, 77, *Elegy* et *To Burke.*
20. Col., *On Quitting School*, *To a Beaut. Spring.*
21. Col., *To a Beaut. Spring.*
22. Col., *Pixies*, 104.
23. Col., *Monody*, 1re version.

Il leur arrive, dans leur intempérance d'archaïsmes, d'en employer à faux. Ainsi Col. emploie *to drench* dans le sens de *to quaff* (*boire* au lieu de *faire boire*).

I see thee drench the bowl.

Monody, 1re version.

les archaïsmes. Ils anglicisèrent des mots latins ou français, affectèrent d'employer des termes dans leur sens étymologique à la manière de Milton, ou même créèrent de nouvelles formes : par exemple *(vales) irriguous* [1], *sombrous (pine)* [2], *slumbrous (death)* [3], *orient (rays)* [4], *lucent (roses)* [5], *lambent (flame)* [6], *more sapient (sages)* [7], *wavy (mind)* [8], *willowy (stream)* [9], *paly (radiance)* [10], *unbreathing (Justice)* [11], *unpathway'd (margin)* [12], *undarken'd (ray)* [13], etc. Ils forgèrent de doubles épithètes, qui devinrent un des artifices les plus fréquents de leur style surchargé, et dans lesquelles ils associèrent deux mots violemment, sans souci de la correction grammaticale ou de la clarté ; par exemple *sunny-tinctured (hue)* [14], *passion-warbled (song)* [15], *hollow-parting (oar)* [16], *lute-resounding (streams)* [17], etc. Ils forcèrent même la langue jusqu'à la triple et la quadruple épithète : *death-*

1. Col , *A Wish*.
2. Words., *Ev. Walk*, 156, et Southey, *Written on the 1st of January*.
3. Col., *A Wish*.
4. Col., *Absence*.
5. Col., *Pixies*, 82.
6. Col., *Autumnal Ev.*, 92.
7. Col., *Music*.
8. Col., *To Bowles*.
9. Col., *To Southey*.
10. Col., *Aut. Ev.*, 31.
11. Words., *Des. Sk.*, 787.
12. Id., 285.
13. Col , *Life*.
14. Col., *Pixies*, 43. Ou cet adjectif est composé du subst. *tincture*, et, joint au mot *hue*, donne un sens inacceptable (quelque chose comme *bright-coloured tint, gold-tinted colour*), où il est composé du verbe *to tincture*, et il est incorrect (car il devrait avoir une forme analogue à *flame-coloured* ou à *deeply-tinged*).
15. Col., *Aut. Ev.* 53. Dans cet adjectif composé, le substantif *passion* ne peut pas tenir la place de l'adv. *passionately*.
16. Words , *Ev. Walk.*, 439. Obscur et recherché : « la rame qui creuse les eaux en les séparant ».
17. Words , *Des. Sk.*, 156. Incorrect : la première partie de l'expression devrait être un adjectif, comme dans *harsh-sounding*, ou un adverbe, comme dans *far-reaching* (le verbe *to resound* étant neutre).

dew-dropping (*tree*)[1], *the joy-and-memory-mingled* (*tear*)[2].

Ils prirent d'innombrables libertés avec la grammaire. Ils rompirent la régularité analytique de la phrase anglaise et multiplièrent les inversions. Ils commencèrent la phrase par le verbe[3], ou rejetèrent le verbe après le complément direct, même quand il en résultait de la dureté ou de l'ambiguité[4]; ils placèrent la préposition après le substantif[5], le complément déterminatif avant le nom déterminé[6]; ils séparèrent le pronom relatif de son antécédent[7]. Ils cherchèrent l'imprévu et le rare,

1. S., *Joan*, V, 96.
2. S., *Written in Alentejo*.
3. Blows not a Zephyr, but it whispers joy.
Words, *Des. Sk.*, 18.
Writhes inly from the bosom-probing glance
Th'Apostate...
Col., *To Sheridan*.
4. Th'unwearied sweep of wood, the cliffs that scale.
Words., *Des. Sk.*, 122.
5. The ray, the cot of morning trav'ling nigh.
Id, *Ev. Walk*, 47.
... to brood the nations o'er.
Words., *Des. Sk.*, 805.
Me and my promised joys between.
Col., *Happiness*, 17.
Who jogs th'accustom'd road along.
Id., *Pixies*, 19.
6. Of boys that bathe remote the faint uproar.
Words, *Ev. Walk*, 321.
(They) guide of soul-subduing power
Th'electric flash.
Col., *Pixies*. 58.
Une construction analogue consiste à rejeter le compl. dét. loin du subst. déterminé :
Or yell, in the deep woods, of lonely hound.
Words., *Ev. Walk*, 446.
And tenderest tones medicinal of love.
Col, *To a Friend*.
7. Till, but the lonely *beacon*, all is fled,
That tips with eve's last gleam his spiry head.
Words., *Ev. Walk*., 189.
Whom th'untaught shepherds call
Pixies in their madrigal,
Fancy's children, here *we* dwell.
Col., *Pixies*, 1-3.

par des constructions elliptiques sans article [1], ou sans auxiliaire [2]; par des latinismes [3]; par des archaïsmes grammaticaux [4]; par des emplois hardis de prépositions [5];

1. Th'unwearied glance of woodman's echoed stroke.
Words., *Ev. Walk*, 108.

(decrees) Muttered to wretch by necromantic spell.
Col., *To Mrs Siddons*.

Waters hid from summer-sun.
Southey, *Wr. on the 1st of Dec.*

2. They not the trip of harmless milkmaid feel
Words., *Ev. Walk*, 226.

But not our filmy pinion
We scorch amid the blaze of day.
Col. *Pixies*, 21-22.

3. Ablatifs absolus :

Some, hardly heard their chisel's clinking sound,
Toil...
Words., *Ev. Walk*, 145.

... or lost the mind's controll,
Thro' ev'ry burning vein would tides of Frenzy roll.
Col., *Dest. of the Bastille*.

Génitifs latins :

... the gallant man
Whose by the chance of war I had become.
Southey, *Joan*, II, 558.

4. Adj. employés comme adv. :

The pale blue rocks ceaseless ring.
Words., *Ev. Walk*, 149.

Knowledge that frequent lifts the bloated mind.
Col., *Sonnet* (p. 13).

Pr. personnel employé pour le pr. réfléchi :

We shield *us* from the tyrant's mid-day rage.
Col., *Pixies*, 32.

She laid *her* down, Southey, *The Widow*.
She sports *her*, id., *Wr. on the 1st of Jan.*

Antécédent d'un relatif, compris dans l'adj. ou le pr. possessif qui précèdent et qui prennent alors la valeur du génitif du pr. personnel :

This hand should make *his* life-blood flow,
That ever scorn'd my Lewti so. Col., *Lewti*, 1re version.

(tears) like *theirs, who* start
From precipices of distempered sleep.
Col., vers publiés dans *Letters*, p. 83.

Ellipse de l'antécédent d'un relatif :

Oh! lost to love and truth, *whose* selfish joy
Tasted her vernal sweets...
(pour *he whose selfish joy*...) Col., *The Faded Flower*.

5. Emploi rare de la préposition *of*, pour marquer l'attribution.

Youth of simplest song Col., *Im. from Ossian*.
The wren of softest note id., *Pixies*, 5.
Sorceress of the ebon-throne id., id., 79.

en donnant à des substantifs la valeur d'adjectifs [1] ; en faisant transitifs des verbes neutres [2].

La préciosité de style alla de pair avec les étrangetés de vocabulaire et de syntaxe. Ils s'inspirèrent des modèles les plus outrés. Erasmus Darwin avait abusé de la personnification : ils suivirent l'exemple de Darwin. Un autre poète jouissait d'une grande vogue pour les raffinements qu'il avait apportés dans l'emploi des figures. L'ingéniosité, l'invention, les extravagances d'imagination et de style de celui qui écrivait sous le pseudonyme de « Della Crusca » [3] avaient ébloui les contemporains. Della Crusca s'était épris de la Révolution française et l'avait célébrée en vers torturés et précieux. Il avait invoqué la Liberté en ces termes : « Avec de bienveillants sourires, écoute ton ardent adorateur et suspends devant son œil le tissu léger de ta larme! [4] ». Sur les ruines de la

Emploi forcé de la préposition *of*, pour obtenir un effet de concision.

(glances) eloquent of soul Col., *To a Young Lady*.

(Freedom paused) sublime of hope id., *To Erskine*.

1. Clarion-throat (Words , *Ev. W* , 137), walnut slopes (id. *Des. Sk*, 177), orange-gales (id. *Des. Sk*, 718).

Raven-brow (Col., *Pixies*, 81), Ithuriel lance of Truth (id., *Lines on a Friend*, 4).

Spirit-speed (S., *On a Lands. of Poussin*), the Moloch shrines of Wealth (id.).

2. I gaze the ever-varying charms (Words., *Ev. W.*, 17-18), list'ning the music (id., 436), etc.

Musing a sister's pain (Col., *Life*), his eyes dance rapture (id. *Monody*, 1re vers., 31), I skimm'd the smooth thin stone along thy breast (id. *To River Otter*).

To roam the wild heath (S., *Wr. ou the 1er of Dec.*), the chiefs of France linger'd life in chains (id., *Joan*, I, 5), the icy wind, that shivers thee (id. I, 44). (affright) shivers the homeward plodding swain (Lloyd, *The Mel. Man*).

3. Le poète Robert Merry (1755-1798) alla faire un séjour à Florence, où il devint membre de l'Académie *Della Crusca*. Il signa dès lors ses poésies de ce pseudonyme et publia dans *The World* une correspondance amoureuse, en vers affectés et prétentieux, avec Hannah Cowley, qui signait *Anna Matilda*. Le genre eut beaucoup de succès et donna naissance à l'école des *Della Cruscans*.

4. With smiles benign thy ardent vot'ry hear ;
Hang o'er his eye thy gossamery tear!
The Laurel of Liberty (1790).

Bastille, il avait eu une vision : « Sur le miroir sombre de l'Imagination passent les fils muets du Désespoir, comme les fantômes de Banquo, flagellés, masqués de fer, affamés, triste cortège, tandis que la Pitié sanglante, par toutes les veines, verse des pleurs de sang [1] ». Il avait reproché à Burke de méconnaître les causes qui justifiaient la Révolution : « Comment as-tu pu t'étonner de l'explosion qui fit éclater la couleuvrine de honte, chargée jusqu'à la gueule ? [2] ». — Les jeunes poètes se piquèrent de jouer de la métaphore et de l'image aussi habilement que Della Crusca.

Sur « la joue de rubis » de Jeanne d'Arc, Southey nous montre, « suspendue, la gemme de cristal de la Pitié [3] ». Il nous parle de « blessures béantes, où la vie, comme si elle répugnait à s'envoler, reste assise tremblante [4] ». Il dépeint la Mémoire, « se précipitant sur l'âme endolorie et éveillant d'une main implacable les soucis endormis [5] ». Coleridge ne se met pas moins en frais d'imagination. Chez lui, « le docte labeur... gronde sévèrement les vers d'amour éploré [6] » ; « le fat fait sonner la chaîne dorée des politesses [7] » ; « de riches neiges fleurissent sur

1. ... o'er Imagination's gloomy glass,
Despair's mute sons like Banquo's visions pass,
Scour'd, mask'd in iron, famish'd, a sad train,
While bleeding Pity wept in ev'ry vein.
The Laurel of Liberty (1790).

2. O couldst thou wonder, when th'explosion came,
Which burst the o'ercharged culverin of shame! (id.).

3. .... on her rubied cheek,
Hung Pity's crystal gem....
Joan, I, 27-28.

4. Each gaping wound, where life, as loath to fly,
Sat trembling .. Id., 55-56.

5. .... o'er his aching soul
Soon Memory rush'd and woke, with ruthless hand,
Each sleeping care....
Id., 31-33.

6. the learned toil
That sternly chides the love-lorn song.
Absence.

7. .... clinks the gilded chain of *politesses*
To Fortune.

les myrtes [1] » ; « les alouettes fondent à la vue [2] ». Wordsworth ne reste pas en arrière. Le sang qui coule des pieds meurtris du chasseur de chamois est « lappé par la langue haletante des cieux altérés [3] ». L'ombre rampe le long des collines « avec des pattes de tortue [4] ».

Ils firent ample usage de la mythologie ancienne et de la mythologie nouvelle que constituaient les personnifications. Ils ne se résignèrent pas à dire : le soleil se lève, il est midi, la nuit tombe. Ils dirent : « le Matin, paré de gemmes étincelantes, empourpre l'orient de traînées de lumière [5] » ; « le Favori de Midi, aux tresses de feu, darde le rayon ardent [6] » ; « le char ténébreux du Soir, couronné par l'étoile qui fait tomber la rosée, glisse dans le ciel qui pâlit [7] ». La Nuit est « la Magicienne au trône d'ébène [8] ». La Lune invisible « a quitté un moment le ciel désolé pour pleurer en vêtements de deuil [9] ». Le Soleil après l'orage, « cheminant dans le champ de l'occident, agite dans l'interstice des nuages son bouclier étincelant [10] ». Nous ne ferons pas l'énumération de la foule d'abstrac-

1. .... rich snows blossom on the myrtle-trees.
Aut. Ev., 40.

2. .... sky-larks melting from the sight
Aut. Ev., 93.

3. Lapp'd by the panting tongue of thirsty skies
Des. Sk., 397.

4. (Mountain-shades)
As up th'opposing hills, with tortoise foot, they creep
Des. Sk., 105.

5. .... Morn, with living gems bedight,
Purples the East with streaky light
Col., *Pixies*, 11-12.

6. .... Noontide's fiery-tressed minion
Flashes the fervid ray Col. *Pixies*, 23-4.

7. When Evening's dusky car,
Crown'd with her dewy star,
Steals o'er the fading sky
Col., *Pixies*, 47-9.

8. Sorceress of the ebon throne
Col., *Pixies*, 79.

9. What though she leave the sky unblest
To mourn awhile in murky vest
Col., *Absence*.

10. Till the Sun, walking on his western field,
Shakes from behind the clouds his flashing shield.
Words., *Des. Sk.*, 336-337.

tions et de symboles que Southey a massée dans les livres II et IX de sa Jeanne d'Arc, et que Wordsworth et Coleridge ont dispersée dans leurs poèmes. Nous montrerons seulement ce qu'il y a de monotone et de faux dans le procédé de la personnification à outrance dont ils faisaient alors leur grand moyen d'expression poétique.

Comme ces formes anthropomorphiques dont ils encombraient leurs vers n'étaient pas des créations vivantes de l'imagination, mais des machines sans vie, consacrées par la tradition, ils ne prenaient pas la peine d'en préciser les contours, d'introduire de la cohérence dans leurs parties, de lier logiquement leurs attributs à leur caractère. Parfois, ils arrêtaient court la personnification concrète et retombaient dans l'abstraction ; parfois ils associaient dans une une union hétérogène deux représentations d'ordre différent. Sommes-nous en présence d'*idées* ou de *personnes*, dans les passages suivants ? « Le Savoir, qui souvent gonfle l'esprit bouffi, avait donné à la jeune fille le trésor d'un cœur modeste[1] » : « l'Esprit, souvent donné en partage à la Méchanceté venimeuse, habitait le cœur de la jeune fille dans un nid de tourterelles[2] » ; « soudain s'ouvre la cellule des souvenirs de la Pensée saignante[3] » ; « la Vie rieuse levait haut son soleil du matin[4] ». Ailleurs nous saisissons le procédé par lequel une image se vide de toute vérité concrète. Il y a une image juste dans : « Jamais, Burke, la Corruption ne t'a fait boire à sa coupe![5] » ; il n'y a plus qu'une métaphore incohérente dans, « Toi, qui n'es

1. Knowledge, that frequent lifts the bloated mind,
Gave her the treasure of a lowly breast.
Col., *Sonnet*, p. 13.

2. And Wit, to venom'd Malice oft assign'd,
Dwelt in her bosom in a turtle's nest. Id.

3. Unlocking bleeding Thought's memorial cell
Words., *Des. Sk.*, 627.

4. When Life rear'd laughing up her morning sun
Words., *Ev. Walk.*

5. Yet never, Burke, thou drank'st Corruption's bowl
Col., *To Burke.*

pas *souillé* par la coupe de la Corruption[1] ». Comment se représenter ce que Coleridge dit de sa bien-aimée, « mille Amours fondent dans son œil[2] »? Même quand le poète réussit à conserver aux abstractions personnifiées la cohérence de forme et d'action, le retour continuel de ces êtres fictifs, la banalité de leurs qualités et de leurs attributs, les rend d'une fadeur insupportable. Non seulement, par l'emploi de ce procédé, aucune poésie ne peut être originale, mais les poètes n'arrivent même pas à éviter les répétitions fastidieuses. Coleridge dira, pour désigner les effets de la folie, « dans toutes les veines brûlantes, roulent les flots de la Frénésie[3] »; pour désigner les effets de la Mort, « dans toutes les veines glacées roulent les flots de la Mort[4] » ; pour désigner les effets du souvenir, « la Mémoire fait rouler à contre-courant les flots sombres du Temps[5] ». Veut-il exprimer l'idée, que l'espoir est suivi de déception, il dira : « La pâle Déception penche la tête sur le cadavre de l'Espérance chérie[6] »; ou, « Oh! comme la Déception a versé des larmes sur l'Espoir enfant, détruit par une gelée précoce[7] »; ou, en augmentant la complexité des images, « Sur le désert glacé de la Déception, qu'on jette toutes les fleurs qui ornaient les boucles du Printemps, perlées de rosée, quand, rougissant comme une épousée, il s'élança du gracieux bosquet de l'Espérance![8] »

Rien ne montre mieux que cette monotonie, ce qu'il y avait de mécanique dans ces ornements convenus de la poésie, et quelle tyrannie le goût traditionnel exerçait sur des esprits destinés à conquérir bientôt une glorieuse indépendance.

1. .... thou, untainted by Corruption's bowl — Col. *To Stanhope*.
2. A thousand Loves sit melting in her eye — Col., *Aut. Ev.*, 50.
3. *Dest. of the Bastille*.
4. *Monody*, 1re version.
5. *Anna and Harland*.
6. *Happiness*.
7. *Sonnet*, p. 13.
8. *Autumnal Ev.*, 9-12.

VI

Les œuvres des jeunes littérateurs qui s'essayaient à la poésie de 1787 à 1794, offrent pour le fond et pour la forme des caractères communs dus à l'influence de la mode littéraire du temps. Elles ont aussi des caractères propres, moins saillants, qui ressortent cependant en nuances distinctes sur le fond uniforme.

Ce n'est pas en vain que Wordsworth avait passé sa jeunesse en pleine nature, l'avait aimée d'un amour exclusif, et avait dédaigné pour elle les livres et l'enseignement de l'Université. La vision vraie des choses et le don d'en évoquer la vision imaginative, qui compteront plus tard parmi les éléments fondamentaux de son génie, se montrent déjà en germe dans ses poèmes de jeunesse et lui inspirent parfois des passages de frappante beauté. C'est dans son premier poème, *An Evening Walk*, qu'on trouve l'inspiration la plus vraie et les plus nombreux exemples d'expression sincère. Le poète y décrit son pays d'origine, ce *Lake District*, qu'il connaît si intimement et où il a éprouvé de si vives joies des sens. Sans doute, comme nous l'avons vu, il traite souvent le thème littéraire à la mode, son style est souvent surchargé, artificiel et faux. Mais malgré tout, il faut lui reconnaître le mérite de l'observation minutieuse et de la description délicate. Sous la langue torturée et les constructions capricieuses, on découvre nombre d'images vues, de détails précis, de nuances fines. *Descriptive Sketches*, qui procèdent d'une inspiration moins directe, contiennent plus de motifs conventionnels et il semble que l'auteur y ait exagéré les artificialités de son style. C'est dans ce poème en particulier que Coleridge remarqua plus tard « de la dureté et de l'âpreté, combinées avec des mots et des images éblouissantes » et « un langage qui n'est pas seulement personnel et hardi,

mais noueux et tordu, comme par sa propre force impatiente[1] ». Mais dans les deux poèmes, le nouveau genre de beauté qui apparaissait en maint endroit justifiait aussi cette opinion de Coleridge, que « rarement ou jamais l'apparition d'un génie original au-dessus de l'horizon littéraire ne s'était annoncée avec plus d'évidence[2] ». La vision vraie de la nature, que la poésie anglaise avait désapprise depuis plus d'un siècle, était retrouvée.

Dans les premières productions poétiques de Coleridge, la personnalité est beaucoup moins marquée que chez Wordsworth. Coleridge flotte d'un genre à l'autre et d'un modèle à l'autre. Il compose des poèmes de féerie comme Spenser et Shakespeare, des odes « sublimes » comme Collins, des élégies comme Gray, des sonnets plaintifs comme Bowles, des lamentations dans le goût d'Ossian, même des poèmes moraux comme Pope et des odes héroï-comiques à la manière des classiques. Son style varie avec les genres. Généralement trop riche en images et tissu d'étrangetés, il devient presque sobre dans les poèmes moraux et offre les sévères beautés de l'antithèse, de l' « épigramme », et de la sentence, qui conviennent aux sujets abstraits[3].

Au milieu de ces tentatives, qui tantôt trahissent l'influence persistante des leçons de Boyer, le plus souvent penchent vers les nouveautés séduisantes du classico-romantisme, l'accent personnel se révèle dans quelques pièces étroitement subjectives. Il dit sa première douleur

1. *Biog. Lit.*, ch. IV, p. 39.
2. id.
3. Par exemple :

Le faux point d'honneur entraîne à des actes contre le véritable honneur.	Ah! no; my honour dies to make my honour live! *Philedon.*

Les jouissances sensuelles sont fugitives : A slave to pleasure is a slave to smoke. *Happiness.*

Le riche parvenu est malheureux.	That wealth to which we were not born Dooms us to sorrow or to scorn. *Happiness.*

vraie — une douleur d'amour — dans deux sonnets, *The Gentle Look*, *On a Discovery Made too late*, et dans deux pièces lyriques, *The Sigh* et *Lewti*. Dans les deux sonnets, il abandonne la forme, imitée de Bowles, qui consistait à enfermer un sentiment dans un symbole emprunté à la nature. Il exprime son émotion directement et dans une langue relativement simple. Dans les deux pièces lyriques, sous l'influence d'une passion forte, il découvre une forme nouvelle et d'un heureux effet : la répétition lyrique. A la chute de chaque strophe résonne la même plainte, presque dans les mêmes termes, avec les légères variations déterminées par la gradation du sentiment. Le poème offre une harmonieuse unité, et le refrain, répété par intervalles, comme le motif dominant d'un morceau de musique, caresse de sa cadence la pensée et l'oreille.

A cette époque, le souvenir récent de ses épreuves au régiment de dragons, le regret de cette folie, le repentir de l'indolence et de l'inconduite qui l'y ont conduit, lui donnent conscience qu'il a failli au devoir. La mort d'un ami, passionné et faible comme lui, qui a été emporté par un accès de fièvre chaude, lui fait faire un retour sur lui-même. Il comprend l'étendue de ses fautes ; mais il se sent impuissant à les réparer ou à résister à la tentation. Il prononce des paroles de remords impuissant, comme il en sera entendu si souvent désormais au cours de sa vie ballottée et douloureuse. C'est le sujet du poème, *Lines on a Friend*, qui est comme le crayon imparfait du plus déchirant et du plus beau peut-être des poèmes de sa maturité, *To William Wordsworth, after his Recitation of The Prelude*. Dans l'œuvre de jeunesse le motif n'est qu'indiqué, mais il donne aussitôt aux vers tant de noblesse d'accent, qu'il ne peut passer inaperçu.

Au milieu des tâtonnements des premières années, c'est dans l'expression de ses douleurs et de ses luttes intimes, que Coleridge fait parfois prévoir sa maîtrise future.

Ce qui caractérise Southey, à cette époque, c'est une aptitude à traiter tous les genres avec une égale facilité banale. Son talent est abondant, mais sans vigueur ni éclat. Il écrit beaucoup, au courant de la plume. Un sujet historique se présente à son esprit : dès qu'il a rassemblé en gros les données de l'action et les éléments de la couleur locale, il se met à composer une épopée ou un drame, en comptant sur l'inspiration du moment pour le développement du plan et des caractères. Il écrit sur tous les sujets à la mode des poèmes lyriques, souvent d'une fluidité inconsistante.

Sa forme ne donne pas les mêmes promesses d'originalité que celle de Wordsworth et de Coleridge. Elle contient les mêmes affectations et les mêmes incorrections, sans la force. Elle manque de couleur. L'imagination épique, qui construit des scènes ou des tableaux, étouffe l'imagination descriptive. La vaste surface du canevas narratif se colore rarement d'images, et celles qu'on y rencontre sont souvent ternes ou de mauvais goût. Le style, généralement plat, s'émaille parfois de formes rares, sans bénéfice pour la vigueur ou la vivacité. Déjà Southey est plus conteur que poète. Son mérite est d'avoir compris la beauté du pittoresque historique, non d'avoir enrichi la poésie lyrique. Wordsworth interprétant la nature, Coleridge, exprimant ses sentiments personnels, sont des créateurs; Southey est un organisateur, un metteur en œuvre. Wordsworth et Coleridge représentent déjà le romantisme subjectif; Southey, le romantisme objectif.

Il recherche les effets extérieurs de la composition et du mètre. Alors que Wordsworth et Coleridge n'ont encore innové aucun genre, ni aucun rythme, Southey a déjà renouvelé l'épopée et le drame, modernisé l'églogue sous les formes du monologue tragique, du dialogue réaliste et des strophes alternées, créé une grande variété de mètres lyriques, sans compter les formes traditionnelles du sonnet, de l'ode, de l'élégie, du poème moral en distiques. Il

s'essaie à des mètres antiques, tels que le dactyle[1] et le sapphique[2]. Il ose employer le vers blanc, non seulement dans l'épopée et dans le drame, mais dans le poème descriptif, le poème moral et l'élégie[3]. Surtout, il sait introduire dans le vers blanc l'aisance, la hardiesse de coupes et d'enjambements, qui donnent à ce mètre la malléabilité de la prose avec la cadence de la poésie.

Telles sont les productions juvéniles des trois poètes, dont l'œuvre va bientôt porter les signes d'une rénovation profonde. Nous avons insisté sur ces premières œuvres, parce qu'il importait de fixer leurs particularités pour juger de la distance parcourue dans la suite par leurs auteurs. Elles se rattachent au courant littéraire qui tendait vers des nouveautés de fond et de forme, et qui était le signe d'une révolution dans les esprits, précédant la Révolution dans les faits. Mais les nouveautés étaient imprégnées de convention. Les principes d'autorité et d'imitation subsistaient; il y avait des modèles reconnus, un choix consacré de thèmes poétiques, une mode de sentiments, des règles de diction. Il survivait une étiquette d'ancien régime : cette poésie, malgré ses hardiesses, était encore une poésie à perruque; ce style était encore un style poudré.

Quand, aux souffles avant-coureurs de la Révolution, succéda l'ouragan lui-même, son ébranlement retentit dans l'œuvre des jeunes poètes. Nous avons dit ailleurs quelle abondante source d'inspiration leur ouvrit la Révolution française. Nous avons analysé ou traduit les poèmes dont elle leur fournit la matière. Nous allons examiner maintenant quels gains littéraires leur apporta le premier enthousiasme.

1. *The Soldier's Wife.*
2. *The Widow.*
3. *Monodramas. The Soldier's Funeral. Botany Bay Eclogues. On a Lands. of Poussin. On Christmas Day.*

VII

Il faut d'abord mettre Southey hors de cause. Il était de deux ans plus jeune que Coleridge et de quatre ans plus jeune que Wordsworth : il n'avait que quinze ans en 1789. La période des débuts poétiques ne se décompose pas pour lui en deux phases : l'une qui se place immédiatement avant et pendant le commencement de la Révolution, l'autre, à l'époque où les événements se précipitent et où les passions révolutionnaires atteignent leur paroxysme. Les premiers poèmes de Southey, qui aient été imprimés, datent de 1791. La Révolution française n'exerça pas sur son développement poétique une influence distincte, qui pût contrarier ou modifier des influences littéraires antérieures. Sa sympathie révolutionnaire s'exprima à travers les sentiments à la mode. Il ne connut pas l'enthousiasme robuste et les pensées viriles. En pleine tourmente, il garda le ton dolent de la mélancolie, il versa les larmes de la philanthropie attendrie, il poussa au ciel les soupirs de la religion sentimentale, il célébra la philosophie simpliste de « la nature ».

En suivant la pente naturelle de son génie, Southey allait à la poésie narrative et pittoresque. La Révolution, qui fit de lui momentanément un « philosophe » et un « réformiste », lui suggéra des œuvres mal venues, comme *Joan* et *Wat Tyler*, où le « dessein moral » et les allusions contemporaines l'éloignaient des qualités essentielles du genre. La sympathie révolutionnaire eut pour effet chez lui de retarder le progrès littéraire.

Son enthousiasme ne fut pas profond, comme celui de Wordsworth ; il ne prit pas le caractère de la foi en un grand peuple, qui enchaînait à ses destinées l'avenir de l'humanité. Ce fut un élan de sensibilité, ardent mais court, qui satisfit un moment ses aspirations juvéniles. Il

lui inspira des mouvements d'indignation passionnée, un peu déclamatoire, mais ne lui fit pas trouver le ton de l'émotion vraie. Son enthousiasme ne fut pas raisonné, comme celui de Coleridge. Southey n'était pas un penseur : il n'eut pas les hautes convictions métaphysiques et logiques de l'ami, qui voyait dans la Révolution française le triomphe de la raison et l'annonce de la société idéale. Il n'était pas destiné à fonder la grande poésie philosophique.

Ce n'est pas la crise aiguë de la Révolution, mais l'ébranlement moral postérieur à la crise, qui exerça une influence décisive sur la maturité poétique de Southey.

On sait dans quelles circonstances Wordsworth composa *Guilt and Sorrow*, dechiré de quelles angoisses, dans quel conflit entre l'amour de la patrie et l'amour de la France, accablé de quelle douleur au spectacle du fléau de la guerre, à laquelle la Révolution n'avait pas mis fin.

L'allégresse révolutionnaire n'avait pas suffi pour l'arracher à la beauté fardée : la conclusion de *Descriptive Sketches*, écrite en pleine ivresse de rénovation universelle, était plus animée, plus chaude, que le reste du poème, mais n'était ni plus simple, ni plus personnelle. La première douleur, causée par la Révolution, lui inspira un poème, où soudain, sans transition, il se dépouilla des artifices d'antan et fonda la grande poésie de sentiment et d'imagination [1].

Le distique est abandonné pour la strophe spensé-

1. Le poème, qui ne fut publié qu'en 1842, se compose de deux morceaux : l'un (le moins intéressant) fut rédigé en 1791 (note de Words.) et publié dans les *Lyrical Ballads* (1798); l'autre fut composé en 1793-94 et soudé plus tard au premier. On pourrait croire que ce second morceau, (qui nous intéresse en particulier ici) ait été retouché dans la suite. Mais Coleridge, qui l'entendit lire en manuscrit, en 1797, fut frappé de la transformation de la manière de Words. et exprima plus tard (dans *Biog. Lit.*, ch. IV, p. 40) sa surprise et son admiration, dont il avait gardé le vif souvenir.

rienne, souple, riche en cadences, libre des traditions guindées du classicisme. Le style est simple : plus de mots rares, archaïques ou forgés, plus de licences grammaticales et de constructions tourmentées [1]. Partant, plus de dureté, d'étrangeté, ni d'obscurité. L'expression n'éclipse plus la pensée par son scintillement et ne l'étouffe plus par ses excroissances. Plus d'intempérances d'images ; plus de tours à la fois rebattus et extravagants. Wordsworth cesse de croire que la poésie consiste en ornements adventices, glanés de toute part et sertis en parure criarde dans la matière nue.

L'imagination désormais pénètre la matière, en sublime, pour ainsi dire, toute la masse. Les figures font corps avec la pensée et ne se jouent plus autour d'elle en mouvements capricieux. Il s'est produit un événement considérable : une nouvelle forme de poésie est née.

L'abstraction, qui tenait tant de place dans les premiers poèmes de Wordsworth, a disparu. Nous sommes en face de personnages vivants et de sentiments vrais. Les traits frappants, les détails vus, groupés en un tout organique, évoquent des images individuelles.

« Un voyageur, sur la lisière de la plaine de Salisbury, poursuivait sa route errante, les pieds à demi nus, la taille courbée, mais non pour prendre appui sur le bâton qu'il portait, car sa mine et son air étaient robustes, bien que sa joue semblât usée par les soucis à la fois du temps à venir et du temps depuis longtemps écoulé. Ses maigres cheveux gris tombaient en boucles éparses ; il portait une tunique rouge de soldat, mais fanée et toute couverte de pièces et de morceaux [2]. »

1. A peine trouve-t-on de rares souvenirs des anciennes étrangetés :
Hurtle the clouds in deeper darkness piled (St. XII).
Nor taper glimmered dim *from sick man's room* (St. XVI).
..... Nature
From her full eyes *their watery load released* (XXXV).
The cock far off sounded *his clarion throat* (XXXVII).

2. St., I.

Les personnages agissent et les scènes où ils prennent part se déroulent, évocatrices de visions.

« Dans un endroit sec (de la ruine), où de la fougère jonche le sol, l'homme étend ses membres raidis. Ses yeux commencent à se fermer... Soudain, il entend un profond soupir, comme poussé par un dormeur qui gémit. Il lève la tête et voit une femme étendue dans la chambre dénudée, qui se retourne, agitée, sur sa couche. La lune livide répand autour d'elle une lueur de mort. Il l'éveille, lui adresse des paroles destinées, dans sa pensée, à calmer son esprit agité ; mais sans succès... Quand, à la lumière blême de la lune, la femme discerne cet être aux yeux noyés de sommeil, une froide horreur de pierre glace tous ses sens...[1]. »

Il n'y a plus trace de sentiments convenus, imposés par la mode littéraire. Plus de mélancolie. Ce récit dramatique, conçu sous l'empire d'une cruelle désillusion et d'une ardente pitié pour autrui, ne laisse plus de place à l'égotisme langoureux. Plus de sensiblerie ni d'enthousiasme de commande pour « l'homme de la nature ». L'homme-type, héros banal de tant de tirades abstraites, disparaît devant de fortes individualités. Ce drame a des acteurs, qui ne sont plus des représentations idéologiques s'adressant à l'entendement, mais des figures vivantes évoquant la sympathie directe de l'homme pour l'homme. Quand on a accepté le postulat, qui était alors pour Wordsworth une profonde vérité, du meurtrier vertueux poussé au crime par la misère et capable après le crime de toutes les délicatesses morales, le caractère du Matelot et celui de la Veuve procèdent d'une observation délicate ; leurs paroles disent des angoisses sincères ; leurs sentiments se développent selon la vérité psychologique et les manifestations en sont émouvantes. N'est-ce pas d'une observation saisissante, cette peinture de l'égarement qui s'empare de la Veuve, dans sa douleur, quand

1. St., XX, XXI.

elle quitte, sur le navire qui la rapatrie, la terre lointaine où la mort a couché son mari et ses enfants ?

« Il me sembla, dit-elle, qu'ayant franchi quelque vaste abîme de séparation, j'étais transportée dans un autre monde... Toute douce pensée de foyer, tout espoir m'étaient à jamais enlevés. Mieux valait pour moi errer le plus loin possible de tout port terrestre, si je pouvais, par ce moyen, éviter les lieux que fréquentent les hommes. Et souvent je pensais (tant mon imagination m'égarait) que j'avais enfin trouvé le lieu de repos : c'est ici, m'écriai-je, que je veux demeurer toute ma vie, ballottée sur l'étendue infinie des mers : c'est ici que je veux vivre, abandonnée de tous, fors le ciel, et finir mes jours sur l'océan paisible. — Pour briser mon rêve, le vaisseau entra au port... [1]. »

Southey, dont l'épopée narrative se soutenait par le pittoresque extérieur, n'avait rien produit d'aussi humain, d'aussi serré, d'aussi poignant. Tandis que l'auteur de *Joan of Arc* s'essayait gauchement à l'épopée légendaire et chevaleresque, Wordsworth donnait l'ébauche, déjà robuste, de la narration vraie, de l'épopée de la vie.

Guilt and Sorrow est plus qu'un récit ému et concret, c'est un poème. Ces personnages humbles, ce sujet simple, ces douleurs de la commune humanité — sans couleur exotique ou historique, sans mystérieux légendaire, sans les ornements d'un style chatoyant, — sont baignés d'idéal. C'est là le trait de génie. C'est ce qui frappa si vivement Coleridge, quand il entendit Wordsworth lui lire le poème : c'est ce qui le fit s'écrier, que lui il n'était pas poète, que Wordsworth le dépassait de cent coudées et se plaçait d'emblée à côté de Shakespeare et de Milton. Il analysa en ces termes le mérite propre du poème : « C'était l'union d'un sentiment profond et d'une pensée profonde, un admirable équilibre entre la vérité d'observation et la faculté de modifier par l'imagination les objets

1. St., XL, XLI.

observés, et par dessus tout le don original de répandre le ton, l'atmosphère, et en même temps la profondeur et la hauteur du monde idéal autour de formes, d'incidents et de situations, dont la coutume avait, pour les yeux ordinaires, terni tout le lustre, éteint le miroitement et desséché la fleur de rosée [1]. »

Wordsworth avait découvert les liens mystérieux qui unissent l'homme à la nature. Il avait compris la solidarité de l'être conscient avec le monde qui l'entoure, l'identité d'essence de toutes les formes de vie. Il disait — ce que les âmes délicates sentent et que le génie créateur seul exprime — la correspondance subtile qui met le cœur humain en harmonie avec les clartés sereines de l'aube, l'éclat du couchant, le fracas de la tempête, et qui en retour semble faire pénétrer dans les choses le frisson des émotions humaines.

En errant dans la plaine morne de Salisbury, sous l'empire de l'immense tristesse qu'il éprouvait à voir l'homme s'obstiner à faire le mal de son semblable, Wordsworth sentit vivement comme la désolation intérieure et la désolation du lieu s'accordaient et grandissaient par leur action réciproque. Il comprit quelle richesse de poésie il possédait, latente, dans le souvenir des émotions éprouvées pendant sa jeunesse en présence de la nature. La nature n'était plus seulement un motif de descriptions objectives ; elle s'unissait intimement à tous les modes de l'âme et elle-même s'animait par l'effet de leur rayonnement. C'était une révélation [2].

De quelle teinte tragique s'assombrit la détresse du Meurtrier, dans l'immensité nue de la plaine, à l'appro-

1. *Biog. Lit.*, p. 41.

2. Cette nouvelle manière de Words. n'apparaît que dans la portion du poème qui contient l'histoire du matelot meurtrier. C'est de celle-là que nous tirons nos citations Le récit de la Veuve (de rédaction antérieure) est un récit réaliste et pathétique, écrit dans une langue simple, mais ne respire pas le nouveau parfum de poésie dont Words. venait de trouver le secret.

che de la nuit et de l'orage, et comme, par contre, les moindres objets prennent une valeur inaccoutumée, perçus par cet homme aux abois !

« Des lueurs d'orage rougissent les nuages, assemblés en bandes qui divergent au loin et montent haut dans le ciel. Le voyageur a depuis longtemps dépassé l'auberge. Le clocher lointain, qui, chaque fois qu'il se retournait, arrêtait ses yeux, a disparu, bien qu'il le cherche encore dans le ciel vide. Abattu, inquiet, il explore du regard les alentours et peut à peine découvrir quelque trace de la présence de l'homme, sauf dans les champs de blé qui s'étendent et s'étendent sans limite. Mais, où demeure le semeur, il ne peut le découvrir. — Il n'y a pas d'arbres, pas de riantes prairies vertes, pas de ruisseau pour mouiller ses lèvres ou bercer son oreille. De longues files de meules de blé apparaissent çà et là, mais pas une habitation pour lui réconforter le cœur. Quelque travailleur, se dit-il, est peut-être proche ; il envoie un faible appel, mais en vain. Aucune voix ne répond ; il ne peut entendre que le bruissement du vent dans les champs de blé vert, ou ses sifflements dans l'herbe maigre de la plaine inculte. — Longtemps il espère que chaque pente successive cache une chaumière, où il pourra entrer pour se reposer. Mais voici que, sous la voûte du ciel, les corbeaux volent en tourbillons, emportés vers leur nid. Averti par eux, il cherche quelque buisson touffu, abri du berger, ou quelque hutte pour protéger sa tête contre l'orage ; mais il les cherche en vain. Car maintenant, sauvage, désolé et vide, un désert immense s'étend autour de lui ; le sol humide et froid, il en a peur, doit être son unique couche [1]. »

La nature, qui renaît après l'orage, fait luire un court rayon de joie dans le cœur des deux vagabonds, qui ont trouvé un abri commun sous une ruine.

« Avant que les larmes de la malheureuse eussent cessé, il s'avança jusqu'au portail de la ruine et vit l'aube qui

1. St., III, IV, V.

teintait la voûte argentée de l'orient de ses rayons de promesse, diffusés vers le nord et vers le sud, et qui bientôt embrasait de feux pourpres le firmament. — Venez, lui cria-t-il, après la rude tempête de cette âpre nuit, venez voir l'heureux changement ! Elle vint et regarda vers l'est. A cette vue, son front s'éclaira de pareille aube de bonheur. Sur sa joue, où les couleurs de la jeunesse semblaient revenir, se sécha la dernière larme attardée, et il en coula de nouvelles, qui étaient le trop-plein d'un cœur reconnaissant. Cependant, à sa joie triste son compagnon accordait des paroles appropriées d'espoir. Près d'eux, l'alouette chantait[1]. »

Parfois, l'angoisse d'un personnage projette sur les objets matériels une lueur lugubre; et ceux-ci, par reflexion, accentuent l'horreur de la situation morale. Telle la péripétie qui met le Meurtrier en face d'un gibet.

« Depuis son crime, il n'y avait pas de lieu si solitaire, d'où ne sortît une angoisse, qui s'ajoutait du dehors à sa douleur intérieure. Or, comme il allait péniblement son chemin, un cliquetis de chaînes retentit avec un bruit funèbre dans la plaine déserte. Il leva les yeux et vit, suspendu haut à un gibet, un corps humain qui se balançait chargé de fers, soulevé par les tourbillons de la tempête; et, les ailes étendues, un corbeau venait souvent voleter autour. — C'était un spectacle que nul ne pouvait voir, dans un lieu si sauvage, sans frissonner. Lui, non seulement il se rappela soudain tout ce qu'il avait jamais eu à redouter de l'homme, mais il fut assailli par un cortège de fantômes imaginaires, aussi horribles que vains. Les pierres, comme pour l'ensevelir et le cacher au jour, roulèrent derrière lui le long de la plaine vivante ; il tomba et resta étendu, insensible, sans mouvement. Quand la crise fut passée, faible, il reprit sa route[2]. »

Parfois un lieu, peuplé de souvenirs et associé à des

1. XXXV, XXXVI.
2. IX, X.

souffrances passées, s'anime et semble doué de conscience. Tel le cercle de menhirs, où se réfugie un instant le Meurtrier.

« Pierres de Stonehenge ! si fières d'insinuer et pourtant de garder vos secrets ; vous qui, debout, écoutez la plaine répercuter le fracas de l'ouragan, habitantes éternelles de la Nature solitaire, même si vous avez vu se dresser le géant d'osier où s'entassaient pour le sacrifice des monceaux d'hommes vivants, s'est-il jamais présenté devant vous un misérable, qui eût souffert une angoisse plus mortelle, que celui qui, chassé par la tempête, vous demande maintenant un abri ?[1] »

Dans tout le poème, ce qui échappe à l'analyse et que ne rend pas la traduction, c'est le parfum impalpable de poésie, qui s'élève du style. Sans sortir du vocabulaire de la langue commune, le choix d'un mot ou d'un tour de phrase donne à la pensée une nouveauté, au sentiment une délicatesse, que la diction ornée n'avait jamais connues[2].

Malgré des longueurs, des inégalités, et le parti pris d'accumuler les épisodes sombres, nous voyons, dans *Guilt and Sorrow*, une profonde émotion humaine, sortie de la crise révolutionnaire, détacher Wordsworth de l'imitation, élargir le champ de son observation et de sa sympathie et lui révéler son génie.

L'année 1795 est une date décisive du développement poétique de Coleridge. Une douleur d'amour — la première douleur vraie qu'il ait ressentie — l'arrache aux tristesses d'emprunt et aux plaintes étudiées. Sa sensibilité ardente, en quête d'un nouvel objet, s'éprend de l'idéal splendide que la Révolution française offrait à

1. St., XVI.

2. Les passages que nous venons de traduire sont précisément ceux dont la forme est le plus remarquable à la fois par l'harmonie et la simplicité, la couleur et la sobriété, la richesse d'images en l'absence de toute artificialité. Le lecteur se reportera facilement au texte.

l'univers. Bientôt il retrouve l'amour — l'amour heureux, partagé, couronné par l'union avec Sara. Une recrudescence de foi religieuse vient mettre le comble à cette exaltation de sentiment. Sous cette influence, la matière de sa poésie se renouvelle, un souffle nouveau la pénètre, et la forme porte les signes d'une maturité croissante.

Coleridge comprend la fausseté des langueurs d'autrefois et renonce solennellement à la mélancolie. Dans ses poèmes lyriques, se fait entendre l'accent de l'émotion sincère. Il découvre la nature, l'aime pour elle-même et la décrit simplement. Il n'a plus besoin de la parer d'accessoires romantiques, de fadeurs mythologiques, ou de vagues personnifications. Il goûte en artiste la richesse des couleurs et des formes et associe, en poète, le frisson de la beauté au frisson de l'amour. Deux poèmes de 1795, *The Eolian Harp* et *Low was our Pretty Cot*, procèdent d'une inspiration originale et forte. Ils contiennent des descriptions qui ont la finesse de celles de Wordsworth, alliée à un parfum d'amour que celui-ci n'a jamais respiré. Combien on regrette que cette source de beauté gracieuse ait été si vite épuisée !

Que de fraîcheur et d'abandon, dans ce tableau d'un tête-à-tête amoureux ! et comme la passion a aiguisé les sens du poète !

« Ma pensive Sara ! qui reposes ainsi ta joue mollement sur mon bras, il est délicieusement doux d'être assis près de notre petite maison, tapissée de jasmin aux fleurs blanches et de myrte aux larges feuilles (dignes emblêmes d'innocence et d'amour), et de voir les nuages, naguère baignés de lumière, se rembrunir peu à peu, tandis que l'étoile du soir, sereinement brillante (telle devrait être la sagesse), scintille dans la partie opposée du ciel. D'exquises senteurs montent de ce champ de pois. Le monde se tait. Le murmure assourdi de la mer lointaine nous parle de silence [1] ».

1. *The Eolian Harp*, 1-12.

L'âme humaine, exaltée par l'amour, communie avec la vie universelle à travers une atmosphère de symboles.

« Souvent, d'une oreille patiente, j'ai écouté longuement le chant de l'alouette invisible (invisible, ou parfois faisant jaillir un instant l'éclair de ses ailes ensoleillées), et j'ai murmuré à ma bien-aimée : Tel, douce enfant, le chant discret du bonheur — harmonie céleste, perçue seulement alors que l'âme se penche pour entendre, quand tout se taît et que le cœur écoute[1] ».

La nature et l'amour inspirent alors à Coleridge ses accents les plus touchants peut-être, mais ils ne tiennent que peu de place dans sa poésie et ne la caractérisent pas essentiellement. *The Eolian Harp* est avant tout un poème philosophique et mystique, et par là se rapproche de *Religious Musings*, de *The Vision of the Maid of Orleans* et de *Ode on the Departing Year*, qui sont les grandes compositions de Coleridge à cette époque. C'est d'après elles qu'il nous faut le juger.

L'enthousiasme révolutionnaire, qui couvait chez lui depuis cinq années, éclate avec toute la violence qu'il devait prendre chez ce tempérament passionné. Son génie poétique, entraîné par l'élan de sentiments impétueux, se dégage des timidités juvéniles et des gentillesses affectées, s'élève, se déploie, embrasse toutes les activités morales de son puissant esprit. Désormais Coleridge est lui-même et sa poésie le contient tout entier. L'intellect développe ses concepts, la foi dit sa ferveur et ses espérances, le sentiment ne contient plus sa véhémence, l'imagination évoque d'amples visions. L'union qu'il a réalisée entre ses doctrines et ses sentiments se traduit dans ses vers par une puissante synthèse de la métaphysique et de la religion, toute vibrante de passion humanitaire et colorée de symboles. Le révolutionnaire philosophe et mystique se lève à la face du siècle, en homme qui sent, qui sait et qui croit. Il fait éclater son indignation et sa pitié,

1 *Low was*..... 18-26.

lance l'anathème, brandit la dialectique, sonde le passé, dévoile l'avenir, révèle l'incompréhensible, et figure l'inconnaissable en images splendides.

Cette poésie est philosophique. Cela ne veut pas dire seulement qu'elle est dominée par des principes spéculatifs et pénétrée implicitement de métaphysique. Elle expose un système ; elle définit, disserte, démontre, dogmatise. C'est ce qu'avaient fait tant de philosophes poètes de l'école classique. Mais Coleridge exécute son dessein avec une telle fougue d'inspiration et une telle richesse de forme, qu'on ose à peine rappeler à côté de lui les poètes didactiques qui à la même époque mettaient en vers l'histoire universelle ou le catalogue général des sciences. Il y a un abîme entre sa poésie ardente et leurs froides élucubrations. Chez Coleridge, la raison raisonnante s'échauffe de passion ; la logique s'illumine d'extase. Sa philosophie est un élan du cœur, une exaltation d'idéal, une vision mystique, autant qu'une conception de l'intellect. Pour lui, le mécanisme cosmique et social se résout en une conception panthéiste, qui prête l'âme et la vie à la moindre parcelle de réalité et qui voit Dieu diffusé dans l'univers. La « nécessité » est tempérée par l'amour, qui, de degré en degré, de l'amour individuel à la philanthropie universelle, s'élève jusqu'à l'amour ineffable, par lequel la créature s'identifie avec le Créateur. Il écrit à Thelwall : « Je sens fortement et pense fortement ; mais rarement je sens sans penser ou pense sans sentir... Mes opinions philosophiques se confondent avec mes sentiments ou naissent d'eux et c'est cela, je crois, qui fait l'originalité de mes écrits [1] ».

De là la nouveauté des passages les plus abstraits de ses poèmes, où la pensée semble se revêtir naturellement d'images et de symboles, comme dans son esprit le spirituel et le matériel n'étaient que les deux faces d'une même réalité. Veut-il exprimer cette idée, que Dieu, présent

1. 17 Déc. 1796, *Letters*, p. 197.

partout, n'est vu nulle part, mais transparaît à travers la nature, il dit :

« Je vois Dieu, à l'origine et à la fin, rayonnant à travers les êtres inférieurs et les essences secondes, comme à travers les nuages qui voilent sa splendeur. Car tout ce qui frappe les sens corporels, je le considère comme un symbole, un alphabet gigantesque pour nos esprits d'enfants ; et nous, dans ce bas-monde, nous tournons le dos à la réalité brillante, afin d'apprendre, sans que notre jeune regard en soit ébloui, à distinguer la substance de son ombre. Amour infini, dont la puissance latente est la plénitude de tout, tu voiles tes rayons par une éclipse volontaire, mais tu révèles ton soleil éternel ! [1] ».

Il exprime l'idée, que dans cette vie (simple moment dans l'éternité) nous ne pouvons comprendre les desseins éternels de Dieu :

« Crois, o mon âme, que la vie n'est qu'une vision trouble de la vérité ; que le vice et l'angoisse et les vers du tombeau ne sont que des formes de rêve ! Le voile de nuages se retire, et voici que le trône du Dieu rédempteur, brillant d'un éclat inimaginable, illumine d'une splendeur unique la terre, le ciel et les abîmes de l'enfer [2] ».

Quelle riche association de pensée et de sentiment, dans les passages où la philosophie s'achève en aspirations d'amour infini ! L'âme, dit Coleridge, à laquelle Dieu s'est révélé, s'élève par un progrès graduel de la crainte à l'espérance, puis à la foi et à l'amour :

« Elle se fixe là et ne perçoit, ne connaît, ne sent, que Dieu seul, jusqu'à ce qu'enfin, par la contemplation exclusive de Dieu, s'annihilant elle-même, elle fasse de Dieu son identité : Dieu, tout dans tout ! Notre Père et nous, un seul être !... L'Esprit est un, omniprésent, omnifique ! Son très saint nom est Amour. Vérité sublime ! Celui qui sans

1. *The Vision of the Maid of Or.*, 14-25.
2. *Rel Mus.*, 395-401.

cesse en nourrit, en sature son âme, vole loin de son petit orbite particulier d'un élan béni. Il vole loin de lui-même, se dresse dans le soleil et d'un regard immense contemple toute la création, et l'aime toute, et la bénit, et la déclare très bonne! C'est là vraiment habiter avec le Très-Haut! Les Chérubins et les Séraphins, éperdus de ravissement, n'approchent pas plus près du trône du Tout-Puissant[1]. »

La consommation suprême, pour l'âme pieuse, sera le retour à l'Esprit infini, dont elle a été séparée un moment par l'incarnation dans un corps fini. Coleridge aspire à cette béatitude.

« Esprits adorateurs! vous, qui d'un regard infatigable contemplez dans votre vol la source immense où bouillonne la divinité créatrice; et vous, doués de puissance plastique, qui vous incorporez à la matière grossière, et faites rouler la vague de vie; auxiliaires sacrés de Dieu (et n'êtes-vous pas des monades de l'Esprit infini?), un jour peut-être, au cours de mon existence immortelle, j'entrerai dans votre chœur mystique! Jusque-là, j'impose à ma jeune pensée, comme épreuve de noviciat, le ministère de la poésie, qui fait vibrer le cœur: et, prenant mon essor vers le ciel, sur les ailes de la Méditation, je respire, dans les régions d'en haut, l'air empyréen de l'Amour — de l'Amour omniprésent, omnifique — dont l'aube se lève glorieuse dans mon âme, comme le grand soleil, quand il verse son influence sur les eaux congelées: le courant joyeux coule, baigné de rayons, et murmure dans son cours[2]. »

Ainsi la philosophie de Coleridge — dont on ne saurait dire si c'est une philosophie ou une religion — embrasse l'universalité des choses, spiritualise la matière, perçoit l'invisible dans des visions d'extase, s'épanche en tendresses et en ravissements. Rien de moins didactique, rien de plus romantique.

1. *Rel. Mus.*, 40-45 et 105-116.
2. Id., de 402 à la fin.

A sa métaphysique chrétienne, Coleridge adapte souvent le merveilleux et la symbolique bibliques. Pour exprimer sa ferveur et ses espérances, il emprunte la parole imagée et véhémente des prophètes. C'était une source de beauté oubliée en Angleterre depuis Milton. La poésie de Coleridge en reçoit un éclat nouveau. Philosophe, il attribuait une grande importance au symbole : il croyait que, par lui, l'infini se révèle en partie à l'être fini. Il était donc prêt à faire entrer dans sa poésie les saintes « phalanges » des êtres surnaturels par lesquels l'Ancien et le Nouveau Testament donnent à l'intelligible une réalité sensible. Poète, il était séduit par la beauté des visions célestes, dont maint passage des Ecritures dépeint l'ordonnance mystique. Sa sensibilité de chrétien le préparait à comprendre les ressources esthétiques de cette nouvelle mythologie, qui n'était pas rebattue et usée comme la mythologie antique et à laquelle une foi actuelle et vivante donnait une sorte de réalité. Comme notre Châteaubriand, il était ému par le « génie du christianisme ».

Il se servit habilement de toutes les richesses de couleur poétique que lui fournissait la Bible. C'est ainsi qu'il compare le bonheur futur de l'homme, dans la société régénérée, à la félicité du Paradis :

« Les joies, qui flottent vers la terre, visiteuses autorisées, à l'heure de quelque jubilé solennel des Saints, lorsque les portes de saphir du Paradis s'ouvrent toutes grandes, et que s'élancent en fragments étranges les mélodies chantées par les séraphins, et les odeurs émanées des massifs d'amaranthe, et les senteurs d'ambroisie qui, sur leurs fraîches ailes, s'élèvent des flots cristallins du fleuve de vie — par faveur, le juste les perçoit dans sa marche solitaire et son âme s'abreuve d'une étrange félicité qu'il reconnaîtra au ciel. Ces joies, cette étrange béatitude s'emparent de mon cœur jeune et plein d'espérance, quand l'avenir béni passe devant mes yeux [1] ».

1. *Rel. Mus.*, 343-357.

Il fait la description grandiose de la fin du monde, après les « mille ans » révolus, comme il est écrit dans le livre de l'Apocalypse.

« Années de la prééminence bénie des Saints! Vous traversez le regard ravi du prophète, radieuses comme les gloires du trône de jaspe, qui ruissellent à travers les ailes splendides dont les Esprits adorateurs voilent leur face! Pourtant vous passez, et au-delà tout est ténèbres! Hauteurs très étranges, où l'imagination défaille, avec un vain battement d'ailes. Quel homme né d'une femme peut concevoir le moment où, saisi à mi-course, le soleil pâlira, rendant lugubre le plein midi! Quel homme né d'une femme peut se représenter, par l'effort de la pensée, le Démon au noir visage, aux yeux rougis, étendu sous les pieds tremblants de la Nature et gémissant dans son sommeil enfiévré, destiné à s'éveiller le jour où des tourbillons de flamme tonneront son nom redouté et où les anges crieront: Destruction! Alors le dernier grand Esprit, levant le bras haut dans l'air, jurera par celui qui est éternel, que le temps n'est plus[1] ».

Dans les poèmes les plus importants et les plus caractéristiques de Coleridge à cette époque, la réalité n'a pas de place. Quand sa poésie n'est pas métaphysique ou mystique, comme dans *Religious Musings*, elle est allégorique, comme dans *The Vision* et dans *Ode on the Departing Year*. Le poète se meut dans un monde de créations imaginaires.

1. *Rel. Mus.*, 377-395. L'esthétique chrétienne s'était si bien imposée à Col., qu'il compose dans ses lettres de véritables tableaux de sainteté. Un jour, chez un certain M. Barr, les enfants s'assemblèrent le soir pour chanter des hymnes. « C'est à grand peine, écrit-il, que je retins mes sanglots. Le tout petit, dans les bras de sa mère, se penchait, tendait ses petits bras, ouvrait de grands yeux et souriait. C'était comme une peinture du ciel, où les différents ordres de bienheureux unissaient leurs voix en un mélodieux alléluiah; et le tout petit ressemblait à un jeune esprit, nouveau venu au Paradis, qui tressaillait à ces mélodies séraphiques, saisi à la fois de surprise et de ravissement ».

L. à Josiah Wade, 27 janvier 1796, p. 154.

Nous venons de voir quel usage il fait du merveilleux biblique. D'autres fois, il emprunte des êtres fantastiques et des fables surnaturelles aux superstitions barbares[1]. Souvent aussi il a recours à l'ancien procédé de l'abstraction personnifiée. Mais son imagination, exaltée par la contagion des passions révolutionnaires, crée de puissantes figures qui n'ont plus rien de commun que le nom avec les pâles fantômes d'autrefois. Il ne se contente plus de dresser des listes interminables d'êtres indistincts à peine dégagés de l'abstraction. Il fait surgir des formes majestueuses ou terribles ; il les place dans une réalité de rêve, à laquelle une vigoureuse unité de vision donne une vraisemblance fantastique ; il leur prête des sentiments et des volontés ; il les fait agir. Ce sont les personnages gigantesques d'une épopée visionnaire.

Tels se montrent à Jeanne d'Arc les Démons qui, s'attaquant à l'œuvre divine d'ordre, de beauté et d'amour, ont ramené le Mal sur la terre sous la forme de la tyrannie, de la théocratie, de la guerre. Le Génie de l'Histoire commente la vision.

« Tu vois l'audacieuse progéniture du Chaos, hideux messagers d'un père hideux, impatients de réparer les pertes de l'heure où l'Amour radieux s'éleva, déployant au-dessus de l'abîme ses ailes de splendeur, avec un bruit joyeux. (Telle, après les calmes longs et pestilentiels, qui font pulluler des créatures visqueuses et des êtres informes à la surface du vaste Pacifique, s'élève la fraîche brise, qui éveille le navire marchand). La Nuit poussa un gémissement sourd, inimaginable, en voyant se dresser, resplendissant, le Protoplaste, au-dessus des flots charmés de la Confusion. Elle s'enfuit en hurlant et entra dans l'abîme qui conduit par un labyrinthe incliné jusqu'à la caverne de ténèbres palpables, le Désert de la Mort, situé profond sous les assises massives de la Géhenne. Pendant

1. Par exemple, la description des superstitions groënlandaises, dans *The Vision*.

de longs siècles la Furie demeura là, tremblante ; jusqu'au jour où, engendré par la Haîne farouche — la Haîne farouche et l'Espoir lugubre — un Rêve se leva en forme de nuage noir strié de raies de feu. Il fit tressaillir la Furie d'Enfer ; elle essuya la rosée froide sur son front, et, à travers l'horrible labyrinthe, elle revint sur ses pas. Mais avant d'atteindre la gueule du funèbre abîme, elle s'arrêta, frissonnante, et n'osa pas s'aventurer une seconde fois dans le Gouffre diminué... D'une voix terrible elle gronde, et le son se répercute dans tout le Chaos. A son appel bondit sa lignée, aux fronts hideux. Ils reçoivent ses ordres affreux et se ruent sur la terre. Depuis cette heure sombre, ils sont adorés dans les camps et dans les cours, rebelles à Dieu et monarques du monde ! [1] ».

L'enthousiasme révolutionnaire qui donne à l'imagination de Coleridge l'ampleur, l'éclat et la puissance créatrice, exalte aussi ses sentiments et fait pénétrer dans sa poésie la force, l'impétuosité et la véhémence. Le temps n'est plus des effusions de douce sympathie et des tendres paroles de compassion. Le poète, éclairé par la philosophie et par l'âpre désir de justice, comprend trop bien les causes des maux de l'humanité et en sent trop vivement les effets, pour se contenter de les déplorer. C'est sur le ton de l'indignation et de la révolte, on se le rappelle, qu'il clame les souffrances des malheureux. De quelle voix irritée il maudit les oppresseurs, les riches, les conquérants, les rois et les prêtres, tous ceux qui usurpent les biens de la terre, étouffent la liberté, ou mènent les foules pacifiques aux champs de carnage, par ambition ou par horrible divertissement ! A la sympathie humaine et à la révolte sociale s'unit la ferveur évangélique. Le chrétien peut-il contenir son courroux, quand il voit commettre tous les crimes de lèse-humanité, au nom du Christ? Mais le chrétien sait aussi que le Dieu de justice tient prêtes les foudres du châtiment, et c'est avec des accents

1. *The Vision*, 271-307.

de joie vengeresse qu'il salue la Révolution, aurore du grand jour du jugement de Dieu. Cette poésie frémissante est toute pleine d'imprécations et d'éclats tumultueux.

Le poète lui-même se représente en proie à de terribles émotions.

« Chaque fois que les rêves de la Nuit évoquent à mes yeux la vision (de la vengeance prochaine), des gouttes de sueur froide perlent sur mes membres, un pouls de fièvre me bat à l'oreille, mes yeux sortent de leur orbite, mon cerveau défaille dans une horrible angoisse. Furieuse est la tempête de mon cœur, et mon souffle court et haletant ressemble aux râles de la mort.

Plus cruelle agonie ne torture pas le soldat, étendu sur le champ de bataille, quand, épuisé de fatigue et couvert de blessures, il sommeille semblable à un mort, parmi des monceaux de morts. Le combat est fini, le jour a fui, le vent de la nuit pousse sa clameur hurlante. Voyez, le malheureux tressaille !... Sa tête repose sur le cadavre d'un frère ! [1] »

La forme a beaucoup gagné. Le distique a fait place au vers blanc que Coleridge n'avait jamais employé jusqu'en décembre 1794, avant de commencer à écrire *Religious Musings*. Du premier coup il manie ce mètre avec une aisance, une indépendance, un souci d'accorder le mouvement du vers à la pensée, qui montrent qu'il s'est complètement affanchi des règles mécaniques. Il prend désormais pour modèle Milton, dont il admire le rythme large et l'harmonie imprévue malgré les dédains qu'ont pour lui les classiques [2].

Les étrangetés de vocabulaire et les constructions irrégulières se rencontrent encore de loin en loin, mais ne forment plus le caractère dominant du style. Le style n'est

1. *Ode on the Departing Year*.

2. « As to harmony, it is all association. Milton is harmonious to me, and I absolutely nauseate Darwin's poems. » L. à Thelwall, 13 mai 1796, p. 164.

pas simple, mais il n'est plus précieux. Il est sonore, éclatant, emporté ; il n'est plus miroitant, forcé et faux. Le poète sait maintenant éviter le mot prétentieux et pourtant se composer un vocabulaire hors du commun par le choix et la distinction des termes, par les associations nouvelles de mots, par le groupement savant des sonorités. Dans les meilleurs passages il se révèle harmoniste et artiste de mots comme Wordsworth et Southey ne le seront jamais. L'intensité de sa poésie imagée et ardente est accrue par le prestige du verbe.

Les citations que nous avons données ont montré que cette poésie n'est pas exempte de défauts. Le poids des idées dont elle est chargée est parfois trop lourd pour elle. Les passages métaphysiques, qui exigeraient un développement étendu, sont condensés en quelques vers, où le sens est plutôt suggéré qu'expliqué, traduit par des symboles qu'éclairé par des raisonnements. Souvent, par la vigueur de l'imagination et la maîtrise du langage, Coleridge triomphe de la difficulté : il n'y réussit pas toujours. Non que la forme faiblisse, mais le contenu de pensée est si dense, qu'il ne transparaît plus à travers le mot et l'image[1]. L'excès est le caractère de cette poésie, con-

1. On ne peut comprendre la poésie philosophique de Col., que si on a une connaissance exacte et étendue de ses doctrines. Pour qui n'est pas initié à l'*optimisme* du poète philosophe, que signifie le passage suivant de The *Vision* (1re version), supprimé dans la suite ? L'idée est celle-ci : Dieu, par ses agents surnaturels, suscite le Mal (fils de l'Erreur), parce que le Mal éveille la raison humaine aux dangers de l'Erreur et la pousse à combattre celle-ci. Le Mal devient ainsi parricide. Les agents de Dieu n'interviennent que pour nous mettre à l'épreuve, pour nous élever des degrés inférieurs du bien jusqu'au bien suprême. Dieu leur refuse de se révéler à l'homme, sauf lorsque l'intervention d'une créature prédestinée, comme Jeanne d'Arc, peut servir ses desseins et accélérer le progrès de l'humanité.

If there be Beings of higher class than Man,
I deem no nobler province they possess
Than by disposal of apt circumstance
To rear some realm with patient discipline,
Aye bidding Pain, dark Error's uncouth child,

çue en pleine effervescence révolutionnaire. Souvent la véhémence des sentiments s'exalte jusqu'à la passion désordonnée. Les images deviennent forcées, ou s'accumulent, s'enchevêtrent, se greffent les unes sur les autres dans un véritable déréglement d'invention. L'expression ne conserve plus la mesure et devient déclamatoire[1].

Quand Coleridge n'est plus soutenu par l'inspiration, il retombe facilement dans les errements anciens. Quelques passages allégoriques de *The Vision of the Maid of Orleans* en font foi[2]. Malgré l'éclat du style et la nou-

Blameless parenticide, his snakey scourge
Lift fierce against his Mother! Thus they
Make of transient Evil ever-during Good,
Themselves probationary, and denied
(Confess'd to view by preternatural deed)
To o'erwhelm the will, save on some fated day,
Headstrong, or with petition'd might from God.
Joan of Arc, II, 120-131.

1. Voici un exemple à la fois de mysticisme désordonné, d'imagination surabondante, de style surchargé. Le poète parle de celui qui vient demander à Dieu appui et défense.

God's altar grasping with an eager hand,
Fear, the wild-visaged, pale, eye-starting wretch,
Sure-refuged hears his hot-pursuing fiends
Yell at vain distance. Soon refreshed from Heaven,
He calms the throb and tempest of his heart.
His countenance settles; a soft solemn bliss
Swims in his eye — his swimming eye upraised:
And Faith's whole armour glitters on his limbs!
And thus transfigured, with a dreadless awe,
A solemn hush of soul, meek he beholds
All things of terrible seeming: yea, unmoved
Views e'en the immitigable ministers
That shower down vengeance on these latter days.
For, kindling with intenser Deity,
From the celestial Mercy-seat they come,
And at the renovating wells of Love
Have fill'd their vials with salutary wrath.
To sickly nature more medicinal
Than what soft balm the weeping good man pours
Into the lone despoiled traveller's wounds!
Rel. Mus., 68-87.

2. La rechute est aussi très sensible dans les poèmes de circonstance, fabriqués de motifs rebattus; par exemple *Verses to Horne Tooke* (1796).

veauté de la couleur (biblique, exotique ou barbare), on y reconnaît les procédés artificiels d'une technique usée. L'auteur emploie de riches dons poétiques à rehausser la beauté des détails ; les motifs principaux restent lourds et convenus.

Dans *Religious Musings*, le plus personnel de ses poèmes, la puissance de l'inspiration atténue les défauts et donne toute leur valeur aux nouvelles qualités que venait d'acquérir son génie poétique. L'excès d'impétuosité et de couleur y est moins sensible, parce qu'il y a correspondance parfaite entre le dessein et l'expression, et que l'intensité des sentiments justifie l'éclat de la forme. Tel quel, avec ses beautés et ses imperfections, ce poème est d'une vigoureuse originalité. C'est le chef-d'œuvre de Coleridge à cette époque et le produit direct de l'enthousiasme révolutionnaire. Il reflète les sympathies et les haînes, l'ardeur de pitié et la violence d'indignation, le désir de justice et l'espoir de vengeance qui agitaient le cœur du poète. Surtout il dit sa ferveur mystique et ses rêves de bonheur infini. Cette poésie visionnaire, enflammée, traversée d'un souffle de grandeur, frémissante de vertueuse colère et d'amour ardent, éperdue d'idéal, est, de toute la production poétique contemporaine de la Révolution en Europe, celle qui répond le mieux à l'héroïsme, à la passion généreuse, aux illusions sublimes, et aussi à l'exaltation farouche et théâtrale des grandes journées révolutionnaires.

LIVRE DEUXIÈME

CRISE

CHAPITRE PREMIER

Rupture avec la Révolution.

Coleridge et Southey étaient des révolutionnaires philosophes : la sympathie pour la lutte soutenue par la bourgeoisie française contre le despotisme et la féodalité le cédait chez eux à l'espoir de voir bientôt régner par toute la terre la raison, la liberté et la fraternité. Wordsworth avait perdu la confiance qu'il avait eue si longtemps dans le peuple de France et, lui aussi, n'attendait plus le progrès que du triomphe de la raison. La foi révolutionnaire des trois poètes s'était unifiée. Sous la forme d'une conviction générale et abstraite, elle résistait aux démentis des faits et durait alors qu'elle avait cessé de recevoir tout encouragement des circonstances.

Leur enthousiasme, resté vivace en dépit de chocs répétés et violents, résistera-t-il aux derniers ébranlements ? L'idéal de perfection surhumaine qu'ils voyaient rayonner par delà la lueur trouble des événements, pâlira-t-il au dernier période du déclin de la Révolution ? Apprendront-ils que les forces des hommes sont limitées, leur raison faillible, leurs œuvres incomplètes ? Ils avaient espéré que l'humanité ferait un saut brusque de l'iniquité à la justice, de l'ignorance à la sagesse, du vice à la vertu : connaîtront-ils que la nature a une marche plus lente, que

la volonté dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique n'est pas toute puissante, que la raison ne fait pas de miracles ?

Qu'est-ce qui entraînera la chute de leurs espérances ? Qu'est-ce qui prendra la place des illusions perdues ?

I

Chez Southey, l'enthousiasme révolutionnaire était à fleur de peau. Les causes subjectives, qui chez tous contribuèrent à l'éclosion de cet enthousiasme, furent chez lui prépondérantes. Ce n'est pas impunément qu'il avait fait de la *Nouvelle Héloïse*, de *The Man of Feeling*, de *Werther* et des *Brigands*[1] ses lectures favorites. Comme les héros de la littérature sensible et de la littérature révoltée, il était atteint du « mal du siècle ». Il était impatient des conventions, des règles, des contraintes, de tout ce qui s'opposait à la libre expansion de l'individu. Il s'indignait contre les faux-semblants, les compromissions, les complaisances, tout ce qui ne répondait pas à la pureté de l'idéal moral. Il souffrait de l'insignifiance de la vie quotidienne, il se consumait de langueur et aspirait au frisson d'une grande passion. Ce ne fut là qu'une crise juvénile et temporaire. Mais pendant qu'elle sévit, une inquiétude indéfinie, une répulsion inconsciente pour les tâches modestes de la vie, une aversion irrésistible pour la société guindée, jointes à de nobles aspirations de vertu et de sacrifice et à la pitié pour les malheureux, semèrent

1. Il écrivait à Bedford : « I have lately read *The Man of Feeling*... Few works have ever pleased me so painfully or so much ». (4 avril 1793. *Life and Corr.*, I, p. 181). Dans une lettre au même correspondant, il fait allusion à « The beast that has three legs » (das dreibeinigte Thier), en homme qui est familier avec l'œuvre de Schiller (Die Räuber, I, 2). — A Bedford, 20 nov. 1792.

en lui des ferments de révolte. Il se tourna vers la Révolution française comme vers l'idéal qui satisfaisait les aspirations de sa sensibilité.

Il ne la connut pas d'assez près pour éprouver une sympathie concrète pour le peuple français. Il accepta, sans s'y intéresser à fond, la doctrine morale et sociale des philosophes. A vrai dire, la Révolution, comme un vent de révolte et d'héroïsme, attisa en lui l'indignation vertueuse et l'ardeur de dévouement. Par quels moyens travaillerait-il à la rénovation de l'humanité ? Il n'en eut jamais une idée bien nette. C'était une belle espérance dont il s'enivrait, qui lui faisait connaître le tressaillement des émotions profondes et qui l'arrachait à la désespérance.

Au moment où surgirent des difficultés matérielles qui reculèrent dans un avenir indéterminé la réalisation de ses rêves, un concours de circonstances, que nous avons relatées, le sépara du milieu révolutionnaire, lui apporta les certitudes de l'affection conjugale et lui ouvrit la perspective d'une situation qui devait lui assurer le pain quotidien sans contrarier son penchant pour la poésie.

Le séjour à Lisbonne fait de lui un autre homme. L'exaltation tombe. Il accepte les tâches nécessaires et comprend la dignité du devoir. Il renonce à lutter, en chevalier de l'idéal, pour la transformation immédiate et complète de la société. Il se trace un plan de vertu modeste dans l'enceinte du foyer et n'aspire plus qu'aux joies paisibles de la famille. Toutes ses pensées vont à Edith. Il n'a perdu aucune de ses convictions, mais il est désabusé des hautes espérances, et renonce à l'action politique. L'ardeur militante du révolutionnaire s'est éteinte ; les rêves et les émotions du poète reprennent le dessus.

Dans une auberge de montagne, où il est descendu au cours d'une excursion, il trace le plan de son existence future : « A la lueur mélancolique de la lampe je parcours des yeux le misérable taudis, et, songeant aux maux qui naissent de la disproportion et de l'inégalité, je fais cette

prière : Qu'il me soit donné de vivre loin de la richesse et de la pauvreté dans la médiocrité heureuse, rempart de la vertu et, exempt de désirs, dans une vallée solitaire, de demeurer avec la Paix et Edith, loin des hommes ! [1] » En visitant le couvent d'Arrabida, il est tenté un instant de partager le sort des reclus qui ne connaissent pas les épreuves et les déceptions du monde. Mais il se ressaisit et prend avec sa conscience l'engagement de mener une vie de droiture et de labeur. La noblesse de la pensée donne au vers une grandeur qu'il n'atteint pas souvent chez Southey. « Debout, mon âme ! Ce n'est pas le moment de te leurrer de rêves. C'est le printemps de la vie ; sème si tu veux récolter. Le labeur accompli, tu accueilleras le repos et jouiras de la paix, que ceux-là seuls peuvent goûter, qui l'ont dûment gagnée. Quelle joie alors de savoir qu'on a passé parmi les hommes, endurant le mal sans le faire ! Quelle joie de songer à mainte douleur passée, de penser qu'on s'est acquitté de la tâche de la journée, et, comme le soir tombe, le soir paisible de la vie, d'attendre avec la confiance du chrétien l'aurore de l'éternité ! [2] » C'est à la paix d'une conscience pure et à la religion, qu'il veut uniquement demander le bonheur désormais [3].

A son retour du Portugal, il écrit *Hymn to the Penates*, le plus considérable de ses poèmes lyriques et plus important encore par sa signification que par son étendue, qui semble élever une barrière, dans sa pensée et dans sa vie, entre le passé et l'avenir. Il repasse en mémoire les événements qui se sont écoulés depuis le temps « où il

1. *Written in Alentejo*, janv. 1796 (p. 122).

2. *After Visiting the Convent of Arrabida*, Lisbonne, 1796.

3. « How does time mellow down our opinions ! Little of that ardent enthusiasm, which so lately fevered my whole character, remains. I have contracted my sphere of action within the little circle of my own friends, and even my wishes seldom stray beyond it. A little candle will give light enough to a moderate-sized room ; place it in a church, it will only teach light to counterfeit gloom, and, in the street, the first wind extinguishes it ». A Bedford, 27 mai 1796, I, 276.

suivait les sentiers aventureux de la jeunesse », jusqu'aux jours plus calmes, « où le tumulte des nations en lutte résonne à son oreille comme le vent qui passe, sans précipiter les battements de son cœur[1] ». Ce poème, quelques pièces lyriques de la même époque et sa correspondance font connaître exactement ses sentiments dans les années qui suivirent immédiatement la désillusion.

Maintenant, avec le recul dans le temps et dans l'espace que lui a donné le séjour à Lisbonne, il croit comprendre que la Terreur n'est pas un accident dû à des raisons passagères, mais une explosion de sauvagerie causée par la perversité foncière de la brute déchaînée. Il jette ses regards autour de lui. Ceux que, dans une folie généreuse, il avait voulu élever en masse à la dignité d'hommes, ne sont pas dignes de ce privilège, il le voit clairement aujourd'hui[2]. La multitude doit être dominée, pour le bien de la civilisation et son bien à elle-même. Il voit des mendiants faire danser un ours et la foule se réjouir. Ce n'est pas seulement pour l'animal qu'il éprouve de la pitié : car les spectateurs « ne sont-ils pas eux-mêmes menés par le nez, asservis aux bas instincts, réduits à l'état de brutes ; et, aux yeux de la Raison, n'offrent-ils pas l'exemple d'une non moins triste perversion des desseins de la Nature ?[3] » Le poète adresse un appel à ceux qui ont partagé ses illusions — et ses déceptions aussi : « O vous qui souffrez à la vue des misères de vos semblables, et plus encore de leurs vices ; vous dont les regards purs se courroucent au spectacle de l'Oppression ; vous dont le cœur pur tressaille quand la Liberté fait retentir son cri d'alarme ; o vous qui, vous détournant des sentiers de la vie paisible, partez pour la croisade de l'humanité, et qui voyez les hommes, ou lécher comme l'épagneul la main

1. *Hymn to the Penates*, Bristol, 1796, p. 147-148.

2. « There was a time when I believed in the personality of man and had the mania of man-making ». Paroles de Southey, citées par Cottle, *Reminiscences*, I, p. 317.

3. *The Dancing Bear*, 1799.

qui les frappe, ou détruire tout dans leur frénésie — revenez aux dieux du Foyer! car près de leurs autels habitent la Vertu et le Bonheur[1] ».

Southey n'a pas abandonné l'idéal. Il pense toujours que « l'Egalité est la vérité la plus sacrée[2] ». Il est toujours plein de pitié pour ceux, « que la Pauvreté, née de l'Opulence et de la Puissance, cruelle fille de pires parents, afflige sans trêve, rongeant de ses chancres immondes leur cœur glacé »; et pour ceux « que le Besoin harcèle de son dard de scorpion et pousse jusqu'à l'antre du Crime[3] ». Mais il croit faire tout son devoir s'il s'abstient lui-même des iniquités que la société commet autour de lui, et s'il adresse parfois aux puissants des remontrances qui, malheureusement, prennent trop souvent la forme de ballades larmoyantes et fades, plus louables d'intention que d'exécution[4].

Il n'a pas pardonné aux gouvernants. Il considère toujours le Parlement et le ministère Pitt comme des agents dangereux de corruption sociale[5], comme les adversaires de la paix et du droit, comme les corrupteurs des institutions de liberté léguées par les ancêtres. « Le Chêne de nos pères était cher à la Liberté. De son feuillage, elle se faisait une couronne et de ses branches, un épieu... Une pousse de lierre grandit et s'attacha au tronc. Elle y enfonça ses tentacules et en suça la sève; les branches séchèrent, privées de nourriture, et le chêne ne fut plus l'orgueil de la forêt[6] ». Il écrit en collaboration avec Coleridge (avec qui il s'est réconcilié, au retour de Lis-

1. *Hymn to the Penates.*
2. Id.
3. Id.
4. *The Complaints of the Poor*, 1797. *The Sailor who had served in the slave-trade*, 1797. *The Battle of Blenheim*, 1798. *The Battle of Pultowa*, 1798.
5. « Burleigh saw how a Parliament might be employed against the people, and Montesquieu prophesied the fall of English liberty when the legislature should become corrupt. You will not agree with me in thinking his prophecy fulfilled ». — A C. Wynn, 5 août 1798, I, 345.
6. *The oak of Our Fathers*, 1798.

bonne) *The Devil's Thoughts*. C'est une satire alerte dont les petites strophes sautillantes cinglent au passage les ridicules des professions et les abus du gouvernement. Elle met en scène *Old Nick* (le diable). « Il vit un porc qui flottait dans une rivière au fil du courant rapide. Le porc nageait bien, mais à chaque mouvement, il se coupait la gorge ». Ce spectacle figura, aux yeux du diable, l'Angleterre victorieuse, succombant sous le fardeau des taxes de guerre. « *Old Nicholas* grimaça un sourire et fit claquer sa queue de joie et d'admiration — et il pensa à sa fille la Victoire et à son nourrisson l'Impôt[1] ». Southey est resté républicain. Il croit encore qu'un gouvernement simple, dirigé par les meilleurs citoyens, une répartition plus égale de la propriété et la vertu qui s'ensuivrait seraient le salut de l'humanité[2]. Mais ce n'est qu'une théorie. Ses espérances les plus ambitieuses ne vont plus maintenant qu'à « faire de beaux raisonnements et à inventer de séduisants systèmes », en compagnie d'un ami[3], ou « à se livrer à l'amusement solitaire et innocent de caresser des chimères », au coin du feu[4].

Au terme de son espérance, il se représente naïvement le monde comme une Arcadie heureuse, où les individus dispersés pratiqueront la vertu, jouiront du bonheur pas-

1. *The Devil's Thoughts* fut publié dans la *Morning Post* du 6 sept. 1799. Le texte primitif se trouve dans *Coleridge's Poetical Works* éd. par Campbell, notes (p. 621).

2. Il écrit à Coleridge, le 29 déc. 1799. « Concerning the French, I wish Bonaparte had staid in Egypt and that Robespierre had guilloteened Siéyès. These cursed complex governments are good for nothing and will ever be in the hands of intriguers. The Jacobins were the men ; and one House of representatives, lodging the executive in committees, the plain and common system of government. The cause of republicanism is over and it is now only a struggle for dominion. There wants a Lycurgus after a Robespierre, a man loved for his virtue, and bold and inflexible, who should have levelled the property of France. Then would the Republic have been immortal — and the world must have been revolutionized by example ». Lettre publiée par E. H. Coleridge, Coleridge's *Letters*, p. 629, n.

3. A G. Bedford, 31 juillet 1796, I, 288.

4. Au même. Oct. 1796, I, 293.

toral et des joies de la famille. « Divinités du Foyer ! Le bonheur n'existera sur terre que le jour où l'homme subira votre puissance sainte et aimera vos joies tranquilles. Alors les cités ne seront plus que de vastes sépulcres vides, et sur l'emplacement des forteresses et des palais poussera l'olivier, l'arbre de Paix. C'est l'état que bénira la race régénérée des humains, quand l'Opulence et la Puissance et leur hideuse descendance disparaîtront annihilées, et que l'humanité vivra dans l'égalité fraternelle de l'amour[1] ».

Cette solution simpliste et ces rêves lointains satisfirent pour un temps l'esprit peu complexe et l'âme candide de Southey, dans l'engourdissement contemplatif et sentimental où il était tombé, après l'exaltation de l'ardeur révolutionnaire.

Après une tentative loyale d'étudier le droit à Londres, il ne put surmonter son horreur de la grande ville et revint chercher refuge à la campagne. Il renonça au barreau et se promit de travailler vaillamment à toutes les tâches littéraires qui pourraient rapporter quelque profit, en se réservant chaque jour un peu de loisir pour la composition poétique. Son imagination se rassasierait des splendeurs de l'histoire et sa sensibilité tressaillerait au contact des grandes actions du passé. Ainsi, entre les satisfactions du devoir accompli, les tendresses de la famille et les joies pures de l'art, s'écoulerait sa vie laborieuse et tranquille.

II

Wordsworth, désespérant de la Révolution concrète, s'était converti à la philosophie de Godwin et avait reporté son espoir sur la révolution spéculative, œuvre de la raison.

1. *Hymn to the P.*

Tel que nous le connaissons, il ne pouvait respirer longtemps l'atmosphère impondérable de l'abstraction. Il ne pouvait s'attacher plus d'un instant à la promesse inconsistante d'une révolution idéale, qui n'avait ni temps ni lieu et qui ne dépendait pas de la valeur morale des individus. Avant sa conversion à la doctrine mécaniste, la philosophie n'avait eu pour lui qu'une importance secondaire : il avait surtout vu, dans la Révolution française, la chute d'un régime injuste et le relèvement d'un peuple opprimé dont il plaignait les souffrances et admirait la vertu. Il avait été révolutionnaire par le cœur. Que les petits fussent arrachés à la misère et protégés contre la rapacité et l'arbitraire des grands ! Après cela, peu lui importait que fût fondé un gouvernement selon la logique de la raison. Il y avait eu plus d'humanité que de métaphysique, dans sa sympathie révolutionnaire.

L'adhésion à la doctrine godwinienne devait être une phase transitoire et courte de son enthousiasme. Bientôt, à la volonté de croire, allait succéder le doute envahissant, obstiné, et une douloureuse lutte morale, d'où il sortirait transformé.

Du jour où la doctrine de la raison n'eut plus pour soutien les vertus du peuple qui se recommandait d'elle et pour confirmation les bienfaits de la Révolution qui la prenait pour guide, Wordsworth fut amené à examiner la valeur intrinsèque de cette doctrine et à lui demander à elle-même sa justification. Il « somma soupçonneusement l'intellect d'établir en plein jour ses titres et ses honneurs »[1]. La raison avait-elle le droit de prétendre à la direction suprême des actions humaines ? Selon Godwin, la loi morale devait devenir purement individuelle. Le devoir, obligation séculaire, règle commune, acceptée par tous, devait être remplacé par le calcul des conséquences des actes, régi par la loi mathématique de l'intérêt du plus grand nombre. Les instincts — et surtout les

1. *Prelude*, XI, 295-7.

mauvais instincts — étaient-ils aussi négligeables que le croyait le philosophe ? Wordsworth se posa avec anxiété le problème « des impulsions, des motifs, du juste et de l'injuste, du fondement de l'obligation morale, de la loi et de la sanction »[1]. Il avait de déchirantes alternatives de croyance et d'incertitude. En dépit de tout, le doute grandissait. Malgré la détermination, qu'il avait prise, de détourner les yeux de la France indigne, la déchéance de la France le hantait. Tant qu'avait duré l'illusion, que le pays, en dépit des crimes de quelques-uns, s'élevait au-dessus de la vertu commune par sa passion de justice et de raison, il avait attribué les défaillances à des causes passagères. Mais aujourd'hui la nation tout entière s'était avilie : partout, indifférence et lâcheté ; l'esprit de conquête régnait ; les mœurs s'étaient relâchées ; l'appétit de jouissance s'était déchaîné. Contredite par les faits, la philosophie de la raison était incapable de donner « la preuve formelle »[2] de son efficacité, qui seule aurait satisfait Wordsworth. Restant face à face avec l'inanité d'une doctrine subversive, il s'affaissa, comme un homme qui s'est épuisé à des mouvements désordonnés et sans but.

Il « abandonna les questions morales, de désespoir. Ce fut la période critique de cette grande maladie, le dernier et le plus bas étiage de l'âme »[3]. La raison lui apparut désormais débile et incertaine. L'homme, pour lequel il avait espéré de si hautes destinées, n'était plus « qu'un être qui n'a pas de critérium du bien et du mal, qui ignore ce qu'il doit espérer ou craindre, rechercher ou éviter ; qui, même, s'il pouvait discerner ces choses, n'en profiterait pas et demanderait où est l'obligation qui le lie ; et qui, rebelle à toute loi, serait entraîné vers le mal, au gré des passions, dupe de la sottise ou esclave du crime »[4]. Détaché des croyances traditionnelles, ayant

1. *Prelude*, XI, 299-301.
2. Id., 301.
3. Id., 305-307.
4. Id., 310-320.

perdu confiance en la Révolution, désabusé de la foi en la raison, il se débattit dans des ténèbres morales, où rien ne lui apparaissait de distinct que le mal.

D'esprit réfléchi et de caractère grave, il ne put se détacher de convictions, auxquelles il s'était donné tout entier, sans un déchirement de son être moral. La rupture définitive avec la Révolution laissa un vide dans sa conscience, qui ne put être comblé que par plusieurs années de méditation solitaire et de patient effort.

Nous n'exposerons pas en détail comment l'influence apaisante de sa sœur Dorothée, dans le village de Racedown, où il alla mener avec elle une existence recueillie, hâta sa guérison; ni comment l'amitié de Coleridge, à partir de l'été de 1797, lui fut un constant réconfort. Nous noterons qu'il se détacha, de parti pris, de toute préoccupation politique et sociale. « Sa conversation, dit Coleridge, touchait à presque tous les sujets, sauf les sciences naturelles et la politique. De celle-ci, il ne s'inquiétait jamais [1]. » Il n'attendait plus rien de la France, mais il n'avait contre elle ni ressentiment, ni colère. Il l'avait trop profondément aimée pour la condamner sans retour avant d'avoir la preuve décisive qu'elle ne se relèverait pas. « Il ne lui devait déclarer la guerre, écrit M. Legouis, que lorsque « Napoléon perça sous Bonaparte » et lorsqu'un nouveau voyage [2] l'eût convaincu que l'esprit généreux et libre de 1789 avait fait place à la passion militaire. Jusque-là il ne fit que s'attrister sur elle, s'indigner contre ceux qui la dirigeaient vers la violence, qui lui soufflaient l'esprit de conquêtes... Momentanément, il s'abstint de juger, surtout de condamner la France. Mais il s'enfonça plus avant dans la composition poétique, chercha un refuge plus abrité dans la nature contre les tristesses de la lutte entre nations [3]. »

1. *Biog. Lit.*, ch, X, p. 86-7.
2. En 1802, pendant la Paix d'Amiens.
3. *La Jeunesse de W. Wordsworth*, p. 389-390.

III

Coleridge arriva à Stowey découragé de l'action, mais animé des mêmes sympathies et des mêmes indignations que du temps où il écrivait *Religious Musings*. Seulement ces sentiments ne débordaient plus en lyrisme véhément. Ils étaient devenus latents. Un grand besoin de repos, après tant de projets avortés, d'efforts vains, d'appels sans réponse, avaient fait passer au premier plan les préoccupations personnelles, la famille et les amis.

Il entretient une correspondance suivie avec le démocrate Thelwall et c'est à peine s'il échange avec lui quelques rares opinions politiques. Il parle morale, athéisme, christianisme. La poésie est un des sujets qu'il traite le plus volontiers, depuis les détails minutieux de la forme jusqu'aux problèmes qui touchent à l'essence même de l'art des vers. Il cherche à faire profiter son ami, réduit comme lui à l'inaction politique, de ses expériences littéraires, en le dissuadant de trop faire fond sur les travaux de plume et en lui vantant les avantages de l'existence campagnarde. Il n'accorde qu'une attention distraite aux affaires de son pays, qui ne pourraient lui inspirer que colère impuissante, et aux affaires de France, qui lui semblent traverser une période de stagnation trouble et incertaine.

A cette accalmie de l'enthousiasme révolutionnaire correspond un arrêt dans la production lyrique. La seule œuvre qu'il compose en 1797 est le drame romantique d'*Osorio*, entrepris à la demande de Sheridan. A part cette tâche commandée, il ne s'occupe guère qu'à revoir et à retoucher les poèmes publiés l'année précédente, en vue d'une seconde édition. Il est fort préoccupé de la forme. La maturité de goût, que nous avons observée

chez lui, s'accentue. Il élague, retranche, modifie ; mais aucune des corrections n'est inspirée par le désir d'atténuer la force du sentiment ou la hardiesse de la pensée. Il n'est guidé que par des considérations d'art. Il supprime de la seconde édition *Sonnets on Eminent Characters* (sur Godwin, Priestley, Burke, Pitt, etc.) uniquement parce qu'il les trouve mal venus[1]. S'il avait obéi à des scrupules d'ordre spéculatif ou politique, il n'aurait pas songé à introduire dans le nouveau volume *The Vision of the Maid of Orléans*, détachée tout exprès de l'épopée de Southey[2].

C'est pendant l'année 1797 que s'établirent entre Coleridge et Wordsworth des relations intimes et que fut scellée entre eux cette étroite amitié, qui eut une importance si considérable dans l'histoire des lettres et de la pensée anglaises. Nous y reviendrons. Wordsworth n'exerça d'abord pas d'influence sur les sentiments et les opinions politiques de son nouvel ami. Ce n'était plus le temps (comme en juin 1794, où s'étaient rencontrés Coleridge et Southey), où les révolutionnaires, exultant d'espérance, impatients de faire et de recevoir des confidences, échangeaient leurs rêves, dans un débordement de paroles passionnées. Wordsworth, d'un naturel réservé, sobre de paroles, ne communiquait pas volontiers les graves et douloureuses méditations où l'avait jeté la perte de la foi révolutionnaire. Coleridge fut frappé de sa réticence sur toutes les questions brûlantes du moment. Tandis que Wordsworth s'efforçait de reconstituer en lui-même une assise solide à la pensée et de reprendre confiance en la nature humaine, il évitait d'exprimer des convictions qu'il n'avait pas encore mises à l'épreuve, et de heurter les opinions d'autrui. « C'est son habitude, écrit Coleridge, et presque sa nature, de dire toute la vérité qu'il connaît, sans attaquer ce qu'il croit être l'er-

1. v. *Preface to the 2nd ed.*. Campbell, p. 540.
2. v. L. à J. Cottle, 8 mars 1798, I, 236.

reur, s'il entre dans cette erreur une part de vertu ou de bonheur[1]. » C'est en poètes que les deux hommes se présentèrent l'un à l'autre ; c'est en poètes qu'ils éprouvèrent l'un pour l'autre une admiration réciproque ; c'est la poésie, qui fut d'abord le sujet de leurs entretiens.

De temps en temps, un passage de lettre nous rappelle que les sentiments de Coleridge ne sont pas changés. En février 1797, il se vante de ses ancêtres roturiers, « car, ajoute-t-il, le temps viendra peut-être où il sera utile de prouver que je suis de pure origine *sans-culotte*, sans immixtion de sang noble[2] ». En mai, il se réjouit des victoires françaises et exulte à la pensée que la révolte des Irlandais et la mutinerie des matelots de la flotte vont forcer l'Angleterre à abandonner lutte[3]. Bien qu'il ait quelques appréhensions sur la tournure que semblent prendre les événements en France, il cherche à voir les choses du côté favorable. « Il a paru dans *The Courier*, écrit-il, une défense très sensée de la conduite du Directoire. L'avez-vous lue ?[4] » Il publie même dans la *Morning Post*, en janvier 1798, une satire politique, — sa dernière œuvre de polémique contre les ennemis de la Révolution française[5].

Il met en scène trois créatures infernales, le Feu, la Famine et le Massacre, qui se rencontrent dans une lande désolée de la Vendée, se racontent leurs exploits et font entendre à demi-mot quel est celui dont elles exécutent les ordres. Elles ne prononcent pas le nom de Pitt, car « il y aurait réjouissance en Enfer ». « Moi, dit le Feu, j'ai prononcé une fois son nom, là en bas, et toutes les âmes des damnés ont bondi aussitôt en désordre, battu des

1. L. to the Rev. J. P. Estlin, mai 1798, I, 245.
2. L. to Thomas Poole, I, 5.
3. Lettre de T. Poole à Purkis, 10 mai 1797 (*Th. Poole and His Friends*, by Mrs Sanford, 1888).
4. L. to Thelwall, oct. 1797, I, 230.
5. *Fire, Famine and Slaughter*.

mains et dansé de joie. Elles ne prenaient plus garde à moi. Elles riaient d'entendre les ricanements des démons se répercuter sous les voûtes embrasées de l'Enfer ». Les trois horribles créatures, l'une après l'autre, terminent leur récit par ce refrain : « Quatre lettres forment son nom ; c'est lui qui m'a déchaînée en criant : Hardi là ! A lui seul toute louange est dûe ». La Famine, sur un champ de carnage avait fait une crécelle avec un crâne et des ossements, pour éloigner les corbeaux et les loups. Mais ils n'avaient pas voulu fuir. Elle avait vu, dans une chaumière, un enfant mourant mordre le sein de sa mère mourante. Le Massacre, depuis que, grâce à Pitt, il avait pu s'échapper de son repaire, s'était abreuvé du sang de trois fois trois cent mille hommes. Le Feu avait dévoré les moissons et les fermes de l'Irlande et vu fusiller les habitants à la porte de leurs chaumières incendiées. Vraiment, les trois démons d'Enfer pouvaient savoir gré à Pitt de sa sollicitude ! Mais voici la récompense que les ingrats réservent à leur complice. « Je mordrai la multitude, s'écrie la Famine, jusqu'à ce que, affolée de rage, elle le saisisse lui et sa lignée. — Je lui ferai déchirer les membres, ricane le Massacre. — Maigres dons, renchérit le Feu. Pendant quatre-vingt-dix mois il vous a gorgés et, en une heure, vous voulez lui rendre le labeur de huit années ! Moi, je le torturerai pendant l'éternité ! »

Coleridge fut arraché brusquement à sa semi-quiétude, par la nouvelle que les armées de la République avaient envahi la Suisse (déc. 1797). L'impression produite sur lui, comme sur beaucoup de ses contemporains, par cet événement, fut étrangement disproportionnée à l'importance du fait historique.

Sous le nom de république, le gouvernement helvétique cachait des institutions oligarchiques oppressives. Les artisans des villes et le peuple des campagnes, dans la plupart des cantons, étaient livrés à l'arbitraire de quelques familles gouvernantes. Depuis 1789, une agitation

sourde couvait parmi les classes privées des droits politiques et des révoltes partielles avaient éclaté. Déjà, avec l'aide de la France, une partie du canton de Bâle s'était affranchie, en 1793, de la domination de l'évêque et s'était unie à la République française sous le nom de République de Rauracie. Un comité révolutionnaire suisse s'était formé à Paris, sous la direction du Bâlois Ochs et de Laharpe, de Lausanne. Il pressait le Directoire de venir au secours de ses compatriotes opprimés. La France avait de plus des motifs de mécontentement contre la Suisse, qui avait reçu les émigrés et leur avait laissé tramer leurs complots, à l'instigation de l'envoyé anglais Wickham. A supposer que Bonaparte ait eu des visées moins avouables sur le trésor de Berne, il y avait assez de bonnes raisons pour justifier une intervention armée de la France. En tout cas, l'envahissement de la Suisse ne devait pas raisonnablement soulever plus d'indignation, chez les révolutionnaires anglais, que l'invasion des provinces rhénanes ou la campagne d'Italie.

Mais, aux yeux de nombre de républicains ardents, à l'étranger et même en France, la Suisse était le berceau séculaire de la liberté. C'était la patrie de Guillaume Tell. C'était le seul pays de l'Europe moderne qui, pendant des siècles de despotisme, eût maintenu vivante l'idée de république et réalisé (à ce qu'on croyait) la forme de gouvernement revêtue par les souvenirs antiques d'un prestige glorieux. Depuis un demi-siècle, la littérature associait dans ses panégyriques Sparte et l'Helvétie. La légende prévalait sur l'histoire. La Suisse était plus qu'une réalité : c'était un symbole. L'admiration des montagnards des Alpes était, pour les enthousiastes et les poètes, un rite du culte de la liberté [1].

1. Des révolutionnaires convaincus qui avaient visité la Suisse avaient été péniblement surpris de ce qu'ils avaient vu. Helen Maria Williams, femme de lettres enthousiaste de la Révolution française, ne trouva à Bâle « l'amour ni des arts, ni des lettres, ni de la liberté, ni d'aucun bien terrestre si ce n'est l'argent ». *A Tour in Switzerland.* I, p. 5 et 6). Elle

Pour Coleridge, l'invasion de la Suisse par les armées françaises fut le choc fatal qui, violemment, le précipita de l'espérance à la désillusion et de l'amour à la haîne. Comme il n'y avait pas eu de mesure à son enthousiasme, il n'y eut pas de tempérament à son indignation. En impulsif, en passionné, il ne s'arrêta pas à rechercher les causes, à peser les motifs, à contrôler une impression hâtive : il foula aux pieds l'idole renversée. L'expédition entreprise par le Directoire au-delà des Alpes, dit-il lui-même, « d'un véhément anti-ministériel fit de lui un plus véhément anti-gallican[1] ». Comme il avait chanté la louange, il lança l'anathème en accents enflammés. En février 1798, il composa *France, an Ode*, où il met en saisissant contraste les rêves brillants d'autrefois et la sombre réalité. Une dernière fois, dans une strophe rétrospective, il se berce de la douceur des souvenirs ; mais il se ressaisit et gémit avec amertume le triste désenchantement.

« Pardonne, Liberté ! oh, pardonne ces rêves ! J'entends ta voix, j'entends tes lamentations déchirantes s'élever des cavernes de glace de l'Helvétie désolée. J'entends tes plaintes gronder dans le fracas des torrents rougis de sang !

Héros, morts en défendant votre patrie pacifique ; et vous, qui, dans votre fuite, tachez la neige des montagnes de vos blessures sanglantes, pardonnez-moi d'avoir conçu une seule pensée qui fût jamais favorable à vos cruels ennemis !

s'indigne de l'oppression que subissaient les paysans du canton de Bâle, où trois cents bourgeois possédaient à vie le droit de gouverner 39,000 âmes. Dans d'autres cantons, où la domination bourgeoise était moins absolue, la « superstition » exerçait son empire. Partout l'agitation démocratique était cruellement réprimée. La voyageuse revient désillusionnée. Elle souhaita « que des relations amicales entre la France et la Suisse donnassent bientôt à celle-ci une forme de gouvernement qui ne fût pas républicaine que de nom » (*A Tour*, II, p. 275).

Le livre de H. M. Williams ne parut qu'en 1798, trop tard pour exercer une influence sur les révolutionnaires anglais. Aussi bien, aurait-il pu lutter contre le crédit de la tradition ?

1. *Biog. Lit.*, X, p. 86.

Semer la violence et le vice perfide, là où la paix avait bâti sa demeure jalouse ; déshériter une race patriote de tout ce qui lui rendait chères ses solitudes et ses tempêtes, et par un attentat inexpiable souiller la liberté paisible du montagnard — o France, qui railles le ciel, hypocrite, aveugle, et patriote pour les seules œuvres de ruine, sont-ce là tes vanteries, champion de l'humanité ? T'unir aux rois, dans leurs vils désirs de domination, hurler avec les ravisseurs, partager le butin du meurtre, profaner le sanctuaire de la Liberté par des dépouilles arrachées à des hommes libres ; tenter et trahir ! [1] »

Si la France n'était plus la nation prédestinée, à qui avait été confié le ministère de purger la terre de ses iniquités, elle perdait l'auréole que ses admirateurs avaient cru voir briller à son front. Elle était ce que le préjugé populaire l'avait toujours représentée, la nation impure, rebelle à Dieu, indigne de la liberté. « En vain les sensuels et les impies se révoltent, esclaves par la nécessité de leur nature ! Dans leurs ébats furieux, ils brisent leurs fers et portent le nom de Liberté sur une chaîne plus lourde [2] ».

Le poète désabusé reporta toute sa tendresse sur sa patrie, dont il s'était détourné dans l'amertume de son cœur. En avril 1798, l'alarme s'étant répandue que l'Angleterre était menacée d'une descente imminente des troupes françaises, son patriotisme s'exalta et lui inspira un poème [3], plein d'une puissante harmonie de contrastes, où la nouvelle piété rivalise avec l'ancienne indignation, où l'attendrissement balance l'invective, où, dans la quiétude d'un paysage de printemps, éclate un douloureux conflit de sentiments.

A ce brusque tournant d'opinion, l'accord s'est rompu entre la raison et le cœur. L'Angleterre, à qui va mainte-

1. *France*, St. IV.
2. Id. St. V.
3. *Fears in Solitude*.

nant l'amour du poète, ne représente pas l'idéal, que la France naguère semblait personnifier. Tout ce qu'il reprochait à son pays, il le lui reproche encore ; il le juge, en lui rendant son affection. Son nouveau patriotisme ne répond pas à la définition qu'en avaient donnée les « philosophes » et qu'il avait lui-même acceptée. Ce n'est pas une application particulière, à son pays d'origine, du sentiment raisonné, qui se fixait là où l'humanité trouvait ses plus vaillants défenseurs. C'est un élan spontané qui tient en échec la logique déductive. C'est la prédominance sur les entraînements de l'idéal rationnel d'une affection élémentaire, qui a grandi en même temps que les sens s'ouvraient à la beauté et l'âme à la joie. C'est le triomphe du cœur sur la raison.

Pour le mystique Coleridge, l'absolu spéculatif se confondait avec la perfection que Dieu propose à l'homme ; les préceptes de la raison s'identifiaient avec les commandements de la foi. La philanthropie, vertu philosophique, et la sainteté, vertu divine, s'unissaient pour soutenir son indignation contre les puissants et les impies, tyrans de leurs semblables et rebelles à Dieu. Aujourd'hui, de même que la raison abandonne son intransigeance, la colère sacrée cède aux instances de la charité. Les nobles et les prêtres, ces transgresseurs, qui avaient lassé la patience divine, redeviennent des *compatriotes* et il ne veut plus les exclure de l'œuvre réparatrice de la rédemption.

Qu'ils se repentent et il leur sera pardonné ! Que les coupables fassent trêve à leur iniquité ! Qu'ils connaissent leurs crimes et s'en éloignent avec horreur ! Coleridge ne leur taira pas les vérités nécessaires. Il proclame les forfaits de l'Angleterre, non plus pour appeler sur la réprouvée les foudres de Dieu, mais pour l'éveiller à la justice et à l'expiation. Il retrouve, dans cette ardeur de zèle pieux, les accents farouches, le rythme impétueux, et les harmonies éclatantes de *Religious Musings*, avec plus de sobriété d'images et de concision de style.

La honte des conquêtes coloniales crie vengeance au ciel.

« Nous sommes coupables, ô mes compatriotes ! Nous avons perpétré l'œuvre d'iniquité et de tyrannie ! De l'est à l'ouest, monte vers le Seigneur une clameur d'accusation. Des malheureux demandent justice contre nous — multitude sans nombre, aux plaintes véhémentes — des fils de Dieu, nos frères ! Comme une nuée qui passe, née des marais pestilentiels du Caire, ainsi, mes compatriotes, nous sommes allés porter à des tribus éloignées l'esclavage et la torture, et, plus mortels encore, nos vices, dont le venin secret fait périr d'une corruption lente l'homme tout entier, corps et âme ! [1] »

A l'intérieur s'étalent la cupidité et la vénalité.

« De l'air contrit de communiants, nous avons bu les souillures qui débordent de la coupe pleine de la richesse. Rebelles à toute discipline honorable, nous avons trafiqué de la liberté et de la vie du pauvre, à prix d'or, comme au marché ! [2] »

Si la nation coupable levait les yeux au ciel, elle serait sauvée ; mais l'Eglise dérobe Dieu à sa vue.

« La promesse du Christ, douce parole d'espoir, pourrait aujourd'hui encore refouler la destruction, si on la proclamait avec ferveur. Mais au ton de ceux qui la débitent, on sent combien leur pèse leur triste métier : les uns, dénigreurs insolents, les autres et les plus nombreux, trop indolents soit pour embrasser l'erreur, soit pour défendre la vérité ! [3] »

On profane le livre saint, qu'on ne lit plus, mais qu'on emploie à asservir les consciences.

« O sacrilège ! On fait du Livre de vie un instrument de superstition, sur lequel on marmote des serments, qu'on se promet de violer. Car tous, il faut qu'ils jurent : tous et en tous lieux, à l'Université et sur la place de marché, au Parlement et dans les cours de justice ; tous, tous,

1. *Fears in Solitude*, 41-53.
2. Id., 59-63.
3. Id., 63-69.

il faut qu'ils jurent, ceux qui donnent et ceux qui reçoivent le prix de la corruption, le marchand et l'homme de loi, le sénateur et le prêtre, le riche et le pauvre, le jeune homme et le vieillard ; tous, tous entrent dans cette conspiration du parjure, si bien que la foi chancelle. On prononce le nom du Seigneur comme un charme de sorcier. Aussi, exultant et audacieux, de son repaire sombre et désolé, s'élance l'Athéisme, hibou lugubre, qui, de ses ailes horribles, sillonne le plein midi, baisse ses paupières frangées de bleu, et, fermant les yeux à l'éclat glorieux qui emplit le ciel, s'écrie : Où est le soleil ?[1] »

Surtout l'Angleterre a offensé Dieu en déchaînant la guerre, inutilement, car elle est protégée par la mer et par sa flotte invincible, lâchement, car elle n'engage que ses trésors et ne court pas les hasards des combats.

« Et voici que nos ordres (précédés de pompeux préambules, de noms sacrés et d'invocations au Très-Haut) volent, vouant à une mort certaine des milliers et des milliers d'hommes. Des femmes et des enfants, qui pleureraient de voir arracher une patte à un insecte, lisent les faits de guerre comme la plus agréable récréation du repas du matin. Le misérable, qui n'a appris les termes de piété que par les blasphèmes, et qui sait à peine assez de mots pour implorer la bénédiction du ciel, devient un discoureur intarissable, maître accompli dans l'art de manier la langue de la victoire et de la défaite, et tous les tours délicats qui expriment le fratricide[2]. »

Ainsi l'Angleterre a violé les décrets éternels. Mais le poète, redevenu patriote, repousse la pensée que Dieu puisse être impitoyable à son pays et puisse permettre, pour son châtiment, le succès de l'invasion française. Non ! ses vallées paisibles n'entendront pas le tumulte des mêlées. Ses fils n'arroseront pas de leur sang le sol natal. Les femmes d'Angleterre ne seront pas contraintes

1. *Fears in Solitude*, 70-86.
2. Id., 103-113.

de fuir, pliant sous le fardeau de leurs enfants. Aussi bien, si l'Angleterre a des torts, elle n'est plus coupable de vouloir la perte de la nation choisie entre toutes pour accomplir l'œuvre de Dieu. Car aujourd'hui, la France a failli à son haut devoir et a trompé toutes les espérances ; elle semble ne s'être élevée un instant à l'héroïsme, que pour retomber au-dessous de la médiocrité. Contre les Français agresseurs et conquérants, traîtres à leurs promesses et traîtres à Dieu, c'est faire œuvre patriotique et sainte, que de se lever les armes à la main.

Le poème change de face. L'indignation de Coleridge se tourne contre la France et se joint à de mâles appels aux défenseurs de l'Angleterre, à des vœux ardents pour le succès de son pays, à des effusions de tendresse patriotique, à des prières implorant la clémence de Dieu.

« Fils, frères, maris ! Vous tous, qui avez enveloppé de regards d'amour les êtres qui grandissaient avec vous autour du même foyer ; vous tous, qui écoutez les cloches du Dimanche sans railler, purifiez-vous ! Debout ! Soyez des hommes ! Repoussez l'ennemi impie, impie et perfide, race frivole et pourtant cruelle, qui se rit de la vertu et mêle une horrible jovialité à des actes de sang. Promettant sans cesse la liberté, eux-mêmes trop sensuels pour être libres, ils corrompent les douces affections, détruisent la foi et l'espoir confiant, tout ce qui apaise et tout ce qui élève l'âme. Debout ! Refoulons-les sur l'océan insulté et qu'il les ballotte au gré des vagues, comme l'algue impure que la tempête arrache à nos rivages ! Et revenons, non pas ivres de triomphe, mais tremblants et repentants d'avoir par nos provocations exaspéré jusqu'à la frénésie d'aussi farouches ennemis..... J'ai dit, ô Bretons, ô mes frères ! j'ai dit de très amères vérités, sans amertume[1]. »

Ayant accompli le pénible devoir de rappeler ses com-

1. *Fears in Solitude*, 134-156.

patriotes à la piété et à la vertu, Coleridge ne veut plus exprimer que des sentiments d'amour, dans la joie de la réconciliation avec la patrie.

« O Bretagne bien-aimée ! O ma mère ! Comment ton nom ne me serait-il pas cher et sacré ?... Puissent mes craintes, mes craintes filiales être vaines ! Puissent la vanterie et la menace de l'ennemi furieux passer comme la rafale, dont le mugissement grandit et meurt dans la forêt lointaine ; le bruit seul en est perçu dans la vallée profonde, dont l'herbe délicate ne tressaille même pas[1]. »

La fièvre révolutionnaire est tombée. Les affections particulières, qui avaient été comme suspendues, reprennent leur cours. Les sentiments de famille renaissent en même temps que le patriotisme. Coleridge fait une tentative pour se rapprocher de son frère Georges, dont il avait repoussé les conseils au moment du projet de Pantisocratie. Aujourd'hui, la réconciliation est possible. A condition d'éviter la question épineuse de la conformité à la religion officielle, sur laquelle le Rev. G. Coleridge, recteur d'Ottery, n'aurait pas transigé, le révolutionnaire repenti peut s'entendre avec le loyal sujet du roi. Samuel envoie à son frère une longue déclaration de principes, dans laquelle il répudie toute attache avec la philosophie française et toute sympathie pour la Révolution.

Cette lettre, écrite en avril 1798, confirme et complète ce que les poèmes de la même époque nous apprennent de son état d'esprit. La désillusion est complète. Non seulement il a perdu confiance dans la France, mais son espoir dans l'avenir de l'humanité est ébranlé. Il se désintéresse des actes collectifs des hommes. L'indifférence qu'il professait pour les choses de gouvernement à son arrivée à Stowey s'accentue, et la possibilité lointaine d'une réno-

1. *Fears in Solitude*, 177-202.

vation universelle lui semble de moins en moins acceptable. Il renie définitivement le parti démocratique. Mais, pas plus que Wordsworth et Southey, il n'est de ces hommes sans caractère, qui du même souffle abjurèrent la Révolution et prêtèrent serment au gouvernement de réaction et de persécution. Il n'a pas un moment la tentation d'approuver la politique qu'il a flétrie.

« Je ne suis d'aucun parti. Il est vrai que je crois le ministère composé d'hommes faibles et sans principes ; mais je me ferais scrupule de travailler à les faire tomber ; je ne pourrais désigner personne pour les remplacer... Je suis prêt à subir sans révolte les conséquences de mes erreurs et de ma conduite inconsidérée. Une réputation faite s'attache à vous longtemps après qu'on a cessé de la mériter. Mais j'ai cassé ma trompette de sédition, au son grêle, et les morceaux en gisent dans le coffre de rebuts du repentir. Je veux être un honnête homme et un bon chrétien, mais je ne suis ni whig, ni réformiste, ni républicain. C'est précisément à cause du grand nombre d'énergumènes et de révoltés, qui sous ces noms tendent des embûches à la tranquillité publique, que je condamne le gouvernement actuel, dont les provocations ont augmenté et augmentent encore le nombre des mécontents [1]. »

Coleridge n'attend plus l'œuvre de réparation sociale, ni des gouvernants, ni des révolutionnaires. La société est injuste ; mais c'est une dangereuse erreur de croire que les hommes, tels qu'ils sont aujourd'hui, peuvent la réformer. C'est hors de l'humanité, qu'il veut désormais chercher un encouragement à la foi dans l'idéal.

« O Liberté ! D'un effort inutile je t'ai cherchée pendant maintes et maintes heures douloureuses. Mais tu n'accompagnes pas la pompe du vainqueur et jamais tu n'as soufflé ton âme à aucune forme du pouvoir humain. Loin de tous, quelques louanges qu'ils t'accordent (ni prières,

1. *Letters*, p. 242 et 243.

ni nom flatteur ne te retiennent), loin des serviteurs de l'autel, à la rapacité de harpies, loin des esclaves plus vils encore du blasphème factieux, tu t'enfuis sur tes ailes légères, guide des vents errants et compagne des vagues folâtres [1]. »

1. *France, an Ode*, 89-98.

CHAPITRE II

La Nature.

I

Wordsworth, Coleridge et Southey, sans s'être concertés, se tournèrent simultanément vers la nature, comme vers la grande consolatrice.

Tous les révolutionnaires désabusés n'eurent pas la sagesse de chercher ainsi hors d'eux-mêmes et hors de l'humanité une distraction et un soutien. Tous n'eurent pas la délicatesse de sentiments, la fraîcheur d'imagination et la pureté morale nécessaires pour goûter à la fois les beautés et l'influence apaisante de la nature. Il y avait des hommes — comme il arrive aux époques des grands bouleversements intellectuels et sociaux — chez qui les bases mêmes de la morale avaient été ébranlées par l'ardeur d'individualisme, chez qui l'exaltation révolutionnaire n'avait pas seulement pris la forme de l'enthousiasme mais aussi du déréglement, et qui, après quelques années orageuses, avaient connu en même temps la désillusion politique et la satiété : ceux-là restèrent désemparés, ne trouvant d'appui ni en eux-mêmes, ni dans l'humanité ni dans la nature.

Dans l'*Excursion*, le grand poème que Wordsworth conçut pendant son séjour à Racedown, bien qu'il ne l'ait achevé que plus tard, nous sommes mis en présence d'un personnage qui avait épousé la cause de la Révolution avec une âme impure et qui, l'exaltation passée, ne put

trouver la guérison. Le Solitaire n'avait pas connu l'enthousiasme candide de nos poètes qui ne péchaient que par excès de confiance dans la nature humaine et par intempérance d'idéal. Appliquant la doctrine de Godwin dans un sens que le philosophe n'avait pas prévu, il s'était affranchi des contraintes du devoir pour donner libre cours à ses mauvais instincts. Pour lui, « l'ancienne liberté était l'ancienne servitude ; les plus sages étaient ceux dont l'opinion se pliait le moins aux règles reconnues et qui, le plus hardiment, tiraient d'heureux pronostics d'une croyance qui, à la lumière d'une fausse philosophie, s'étendait comme un halo autour d'une lune brumeuse, élargissant son cercle à mesure que grandissait la tempête [1] ». Il ne tarda pas à se livrer « à des actes impurs, plantés comme une couronne sur le front insolent et ambitieux de notions décevantes, et portée comme le signe manifeste du préjugé vaincu [2] ».

Pourtant, dans sa dégradation, cet homme n'avait pas perdu toute vigueur morale. Sa belle intelligence était restée intacte ; il avait de l'orgueil et de l'ambition. Il aspirait au succès et aux honneurs ; il attendait de la Révolution une vie plus brillante en même temps que plus libre. Quand pour tous indistinctement, les dignes et les indignes, s'effondra l'espoir qu'ils avaient mis en la France, cet homme eut assez de dignité pour souffrir — pas assez pour se relever. Pliant sous les déceptions de l'orgueil et de l'ambition, accablé par la lassitude de

1. *Excursion*, II, 255-262.

2. Id., 269-271. Dans la *Fenwick Note*, mise en tête de *The Excursion*, Wordsworth nous dit qu'il a emprunté les traits principaux du Solitaire à Fawcett (cf. sup., p. 99), godwinien désabusé, qui glissa dans la dégradation. Il ajoute : « Comme tant d'autres, à cette époque, il n'eut pas assez de force de caractère pour résister aux effets de la Révolution française et aux conséquences des théories extravagantes et relâchées qui contribuèrent tant à la produire et encore plus à la faire tomber dans les excès... Il y en eut beaucoup comme lui à cette époque, — gens qui ont existé de tout temps, mais dont il y avait alors un plus grand nombre, pour des raisons faciles à concevoir ». (Knight, vol. V, p. 3).

vivre, il se retira de la société et vint chercher la solitude de la montagne. Mais la nature ne lui donna pas le repos. Elle n'avait pas de prise sur cette âme où étaient mortes toutes les nobles facultés, par lesquelles l'homme entre en communion avec l'univers. « Il passa le triste reste de ses jours dans une mélancolie où il se plaisait... résolu à vivre et à mourir oublié, loin d'un monde qui n'allait pas selon ses désirs [1] ».

Au sein de la nature, le Solitaire ne cherche que l'isolement et l'oubli du passé. Le Poète l'aborde et loue devant lui la beauté des choses, où brille un reflet de l'essence éternelle. A ses transports, le Solitaire oppose l'obstination du doute et du désenchantement. A quoi bon interroger la nature sur le mystère de l'au-delà ? Nous croyons céder à des aspirations qui nous entraînent « hors du chemin battu de la vie » ; en réalité, nous posons des problèmes insolubles et nous ne trouvons de repos que dans « l'insensibilité du tombeau ». Tout au plus la nature peut-elle fournir un aliment à la curiosité ; tout au plus peut-elle procurer des distractions qui trompent l'activité inquiète de l'esprit. Parfois le Solitaire s'occupe à chercher des ressemblances entre l'aspect bizarre des rochers et les monuments fameux de l'antiquité, « satisfaisant ainsi son goût historique ». Il pourrait, comme d'autres, être botaniste ou géologue et satisfaire son goût scientifique. Ne demandons à la nature que de nous assoupir dans une sorte de torpeur végétative. L'absence de toute douleur aiguë n'est-elle pas le plus grand bien auquel l'homme puisse prétendre avant l'anéantissement final ? « La teneur de ma vie, dit le Solitaire, il pourra la concevoir, celui qui s'est arrêté pour contempler un ruisseau de montagne en quelque endroit tranquille de son cours et qui a vu dans les profondeurs de son vaste sein l'image renversée des arbres, des rochers, des nuages et du ciel azuré ; et, sur sa surface transparente, des flocons d'écume

1. *Excursion*, 310-5.

et des amas de bulles non encore crevées, aussi nombreuses que les étoiles, qui, par leur déplacement, trahissent à la vue le mouvement de l'eau, autrement imperceptible. Cependant on entend un murmure ou un grondement étouffé ; et le son, bien qu'apaisant, et les petites îles flottantes, bien que gracieuses, sont chargés par la nature d'un commun office révélateur. Ils nous apprennent par quels labyrinthes enchevêtrés, par quels précipices abrupts, par quelles gorges affreuses a passé le vagabond, né de la terre ; et bientôt, après un répit, il doit affronter de nouveau les mêmes traverses et les mêmes labeurs. — Tel est le cours de la vie hmaine ; et il en va ainsi de l'esprit, dans le calme le plus grand qui lui soit accordé. Et tel est mon lot — mais j'espère que mon courant particulier atteindra bientôt le gouffe insondable où tout se tait[1] ».

II

Dès l'abord, pour un temps très court, les poètes révolutionnaires ne demandèrent guère autre chose à la nature que ce que le Solitaire attendait d'elle. Certes, il n'est pas possible d'identifier Wordsworth, Coleridge ou Southey, à aucune phase de leur découragement, avec le personnage de l'*Excursion*. Il y avait en eux trop de vitalité, de santé morale et de ressources de talent, pour qu'ils pussent jamais tomber aussi bas. Mais, toute réserve faite sur la capacité de ressort qui était en eux, on peut dire qu'ils allèrent d'abord à la nature possédés d'un immense désir d'apaisement et d'oubli. Ils cherchèrent dans la vie rustique une sauvegarde contre la corruption de la société et les déceptions de la vie.

Southey, fuyant Londres et les *Inns of Court*, alla s'établir à Burton, sur la côte du Hampshire, puis à West-

1. *Excursion*, III, 967-991.

bury, dans la banlieue de Bristol, avec les sentiments qui s'étaient emparés de lui en Portugal à la vue du couvent d'Arrabida. Il cherchait un refuge contre le monde et les tâches antipathiques à sa vocation de poète. Il espérait trouver calme et protection pour la méditation solitaire et les joies de la famille. Il ne lui déplaisait pas de penser qu'il pourrait jouir de longues heures d'indolence réparatrice. « Si vous étiez marié, écrit-il à un ami, vous connaîtriez la jouissance de rester assis paresseusement au coin du feu. Il est un état de torpeur mentale absolument délicieux où l'esprit n'admet d'autre sensation que celle de la simple existence — la sensation qu'éprouvent les plantes, j'imagine, augmentée pour elles de la caresse de la rosée et de la pluie [1] ».

Pour Southey, le foyer passe avant la nature. A tout prendre, il aime la nature surtout parce qu'elle ajoute je ne sais quelle douceur au foyer. Bientôt sa tête fourmille de sujets de compositions, tragédies, histoires, romans, poèmes épiques. Devant son imagination miroite le pittoresque des âges passés et des civilisations exotiques. Pour la vie, il va se vouer à la légende et à l'histoire. La nature sera le théâtre de son activité laborieuse.

Quand Coleridge, au déclin de l'enthousiasme et sous l'aiguillon de la nécessité, se tourna vers Stowey comme vers le port de salut, ce n'étaient pas les charmes de la nature qui exerçaient sur lui la plus forte attraction. Il aspirait au repos et il était plein d'une belle ardeur d'ascétisme [2]. Sans doute il était sensible à la beauté des pay-

1. L. à Grosvenor Bedford, oct. 1796, I, 293.

2. Il écrit à Poole qu'il se sent plein de « the furious zeal of a new convert to economy ». Déc. 1798. *Letters*, p. 209. Il écrit au père de Lloyd : « ... above all, I am anxious that my children should be bred up from earliest infancy in the simplicity of peasants, their food, dress, and habits completely rustic. I never shall, and never will, have any fortune to leave them. I will leave them therefore hearts that desire little, heads that know how little is to be desired, and hands and arms accustomed to earn that little. I am peculiarly delighted with the 21st verse of the 4th

sages de montagnes, mais ce qu'il appréciait le plus dans la vie rustique, c'était son calme et son économie. Ni le pittoresque de la région des Quantocks, ni l'amitié de Poole, ni le désir de jouir dans la solitude du bonheur domestique n'étaient étrangers à sa détermination ; mais, surtout, il voulait échapper au tumulte des passions politiques et il se sentait le besoin de réduire au minimum les frais de la vie.

Pendant les six premiers mois de sa résidence à Stowey, avant l'arrivée de Wordsworth, la nature ne tint qu'une place secondaire dans ses préoccupations. Elle lui inspira une description gracieuse de son verger au printemps, qui devint la *Dédicace* (à son frère Georges) de la seconde édition de ses poèmes. Ce fut la seule composition poétique de cette période. Avec sa versatilité ordinaire, il oublia bientôt dans la sécurité présente la leçon des angoisses passées. Coleridge, le reclus, le philosophe, l'ascète, se laissa séduire par les distractions mondaines, dont le petit bourg de Stowey n'était pas dépourvu. Il fréquenta « nombre de jeunes et jolies femmes, toutes musiciennes », dont il devint « la fureur ». Il n'eut pas son égal « pour les calembourgs, les charades et, vous entendez bien, la danse [1] ». Il accepta avec la même équanimité que naguère, une seconde souscription dont Poole avait pris l'initiative. Au milieu de cette existence insouciante, l'enthousiasme était apaisé, le mysticisme sommeillait, la faculté poétique restait improductive. Il faudra la présence de Wordsworth pour réveiller en lui l'activité intellectuelle engourdie.

L'action que la nature exerça sur Wordsworth, à cette époque critique, fut singulièrement plus complexe et plus profonde.

chapter of Tobit : And fear not, my son, that we are made poor ; for thou hast much wealth, if thou fear God... » *Charles Lamb and the Lloyds*, par E. V. Lucas, L. 1898. p. 21.

1. A Thelwall, 6 fév. 1797. *Let.* p. 220.

Wordsworth n'était pas homme à trouver l'oubli dans l'exercice à demi mécanique de la faculté d'écrire, comme Southey, ou dans une agitation vaine comme Coleridge. C'était un esprit réfléchi, qui n'adoptait, ni n'abandonnait ses convictions à la légère, qui ne savait pas passer allègrement d'un enthousiasme à l'autre, et qui s'appliquait à la méditation avec une âpre énergie.

Il ne chercha pas refuge, comme Southey, dans la religiosité sentimentale ou, comme Coleridge, dans les aspirations mystiques. L'émotion qu'il avait ressentie à la vue de la Grande-Chartreuse, des oratoires des Alpes, ou des monastères du pays blèsois était un sentiment romantique, qui ne tenait à aucune conviction profonde, et qu'il avait dépassé, en même temps que les lieux-communs de la poésie pré-révolutionnaire. Il avait adopté si complètement la doctrine de la raison, que, s'il ne niait pas catégoriquement la divinité, comme Godwin, il était « au mions un demi-athée » [1]. Quand le point d'appui qu'il avait trouvé dans la vérité rationnelle se déroba, il lui sembla que l'esprit humain s'effondrait. Le problème de l'action était à ses yeux l'objet le plus haut des efforts de la pensée, et voilà que la solution en était différée pour longtemps, peut-être compromise à jamais. C'est avec la préoccupation tragique des questions morales, que Wordsworth se tourna vers la nature.

Aussi bien, il n'était pas poussé à faire choix de l'existence rustique par simple lassitude et par vague sentimentalité littéraire. C'était pour lui revenir aux lieux où s'étaient déroulées ses heureuses années d'enfance ; c'était renouer deux fragments de sa vie, rétablir la continuité dans son progrès moral, brusquement interrompu. Il associait la nature au souvenir des joies d'autrefois, des heures d'exubérance et de fougue, des moments d'admiration silencieuse et d'émoi profond. La nature lui avait fourni ses premiers sujets de poèmes, dont il n'approu-

1. L. de Coleridge à Thelwall. — 13 mai 1796, p. 164.

vait plus la forme, mais dont il ne reniait pas l'inspiration. Après une période de trouble et d'égarement, revenir à la nature, c'était revenir à la poésie.

Un legs de son ami Calvert, qui le débarrassait de la crainte des embarras d'argent, lui permit de réaliser, dans l'automne de 1795, son plus cher désir, qui était de s'établir avec sa sœur dans une campagne isolée, seuls avec leur affection et avec la nature. Dorothée arracha son frère au découragement en lui redonnant, par l'exemple et par douce persuasion, le sentiment de la beauté des choses. Seul, il n'eût peut-être pas de longtemps retrouvé ce sentiment, qui avait été si développé chez lui autrefois. Elle le rendit à lui-même.

La guérison fut lente. Ce n'est pas du premier coup que le poète eut accès aux sources réparatrices auxquelles la nature lui permit de puiser si abondamment dans la suite. Il passa par des étapes qu'il note minutieusement dans le *Prélude*. Dès l'abord, au point le plus bas de la démoralisation, il resta passif en face de la nature. Il recevait les sensations de la vue et de l'ouïe et elles lui donnaient du plaisir, mais ce n'était qu'une distraction à sa souffrance. Le mal subsistait. Quand il commença à réagir, l'intellect seul exerça d'abord son activité. Il se reprocha plus tard comme une profanation les mesquines occupations auxquelles il se livra alors, telles que comparer entre eux les paysages, juger d'après les lois de l'art ce qui est au-dessus de tout art, rechercher les nouveautés de couleur et de forme. Les détails lui cachaient le tout ; les accidents extérieurs le rendaient insensible aux pulsations de la vie centrale. « Vifs étaient mes transports ; vifs, mais sans profondeur ; j'errais de colline en colline, de rocher en rocher, sans cesse en quête de nouvelles combinaisons de lignes, de nouveaux plaisirs, d'un empire plus étendu de la vue, qui, fière de ses dons propres, se réjouissait d'engourdir les facultés intérieures [1]. »

1. *Prel.*, XII, 142-167.

Cet attachement incomplet et superficiel céda bientôt la place à un autre. Il apprit à voir la nature avec les yeux de l'esprit et à écouter les leçons qu'elle enseigne à ceux qui sont dignes de la comprendre. Il sentit qu'il se formait en lui, dans le silence de la contemplation, une nouvelle conscience, qui serait désormais l'énergie active de son âme et la flamme de son génie. Et tandis qu'il assistait ainsi à la genèse, dans son propre esprit, de la vérité supérieure, il lui sembla qu'il ne faisait qu'apprendre à connaître des sentiments déjà éprouvés dans son enfance, plus forts à vrai dire alors qu'aujourd'hui, mais qu'il ne savait pas alors distinguer, classer et juger. Apprendre, pour lui, c'était se ressouvenir. Il s'élevait à la dignité de la vraie philosophie en redevenant petit enfant.

Autrefois, il n'y avait pas de lieu, qui n'eût pour lui un charme délicat ou une beauté grandiose. Tout aspect de la nature était une source d'émotions douces ou puissantes. Il n'analysait pas les objets de la sensation ; les spectacles naturels s'emparaient de tout son être et le remplissaient d'allégresse ou d'émoi. Il sentait alors, sans la comprendre, une correspondance mystérieuse entre la vie du dehors et la vie au dedans de lui. Par une intuition, qui précède l'expérience et qui dépasse l'analyse, il prenait sa part de la joie universelle et sa place dans l'harmonie du tout. Son âme neuve possédait encore dans sa fraîcheur la faculté d'admiration, qui s'émousse par l'accoutumance, et la faculté de divination, qui décroît à mesure que grandit la raison raisonnante.

Peu à peu, Wordsworth redevenait capable de percevoir, sous la diversité des apparences, l'unité du tout, de comprendre les liens qui attachent l'homme à ce qui l'entoure, de donner sa sympathie à toutes les formes de vie. Il connut la joie d'éprouver les sentiments élémentaires, communs à tous les êtres, de céder aux élans spontanés, dont frissonne toute la nature, de se sentir en conformité avec l'ordre de l'univers. L'homme fait avait retrouvé l'exquise sensibilité de l'enfant. Mais ce n'était plus un

don natif, un instinct qui s'ignore ; c'était une faculté acquise — ou plutôt arrachée à la fatalité du devenir — une possession consciente, laborieusement accrue et jalousement gardée.

L'œuvre de restauration était accomplie, quand Wordsworth, dans l'été de 1797, quitta Racedown pour s'établir à Alfoxden, à quatre milles de Stowey. A partir de ce moment, son existence, par une fréquentation journalière, se confondit, pour ainsi dire, avec celle de Coleridge. Les deux poètes exercèrent l'un sur l'autre une influence réciproque. C'est surtout par sa conception de l'univers et par sa force morale puisée dans la nature, que Wordsworth fit impression sur Coleridge. C'est dans l'œuvre de celui-ci, inspirée de l'esprit wordsworthien, que nous trouverons d'abord les indices du nouveau culte de la nature, que les deux amis pratiquèrent ensemble.

III

C'est un spectacle original qu'offrait le bourg de Stowey dans l'année 1797-1798. Ce coin pittoresque du Somersetshire était devenu le rendez-vous d'une société d'hommes, qui avaient ardemment partagé les passions révolutionnaires et dont quelques-uns allaient jouer le premier rôle dans la révolution littéraire. Au groupe formé par Thomas Poole, Coleridge et Charles Lloyd, augmenté maintenant de Wordsworth, s'adjoignaient des hôtes de passage : Burnett, ancien pantisocrate ; Charles Lamb, sur qui « la grande cité » n'exerçait pas encore sa fascination et qui était « affamé de nature » [1] ; Thelwall, qui serait volontiers devenu membre permanent de la

1. Coleridge, *This lime-tree bower my prison....*

colonie, si sa réputation de Jacobin n'avait pas ameuté contre lui la population.

Ce n'était pas par hasard que ces hommes, qui avaient conçu les mêmes espérances pour l'avenir de l'humanité, se trouvaient rassemblés dans une campagne romantique, animés de la même passion pour la nature. Sans doute ils n'étaient pas inconnus les uns des autres, mais plusieurs d'entre eux ne s'étaient encore rencontrés qu'accidentellement ou même ne s'étaient jamais vus[1]. Ils étaient surtout attirés les uns vers les autres par une étroite sympathie. Leur union est le symbole de l'unité des forces qui agissaient sur eux. Chez tous, les différences individuelles étaient dominées par de puissantes influences extérieures — celles qui s'étaient exercées au cours du siècle en Angleterre sur les hommes de progrès, et dont la Révolution française avait été la grandiose et terrible manifestation. Ces influences s'étaient révélées, avant la Révolution, dans la littérature et dans le mouvement des idées, par deux effets parallèles et connexes : le retour à la nature et l'élan vers l'humanité. Pendant la Révolution, les aspirations pastorales l'avaient cédé aux aspirations humanitaires. Après cette phase d'action ardente et exclusive, les deux tendances se retrouvèrent liées et de nouveau se développèrent côte à côte. L'une et l'autre étaient les formes de la même passion d'idéal. La nature, comme la Révolution, promettait plus et mieux que la réalité présente — plus de beauté, plus de liberté, plus de pureté, plus d'émotion, plus de bonheur. Au moment où la Révolution sembla faillir à ses promesses, la nature offrit un refuge à l'idéal meurtri, mais invincible.

La présence de Wordsworth fut pour Coleridge une illumination. Il admira son génie ; il admira son carac-

1 Col. et Words. n'avaient eu que des entrevues rapides avant d'être réunis à Stowey. Une admiration mutuelle leur avait fait désirer vivre en commerce plus fréquent et plus étroit. Thelwall et Col. étaient en correspondance sans s'être jamais vus.

tère. Il fit de lui à tous ses correspondants un éloge enthousiaste. Il n'y a peut-être pas d'exemple, dans l'histoire des lettres, d'un grand poète offrant pareil tribut de respect à un autre poète. Il alla jusqu'à méconnaître son propre génie et à déclarer que toute son œuvre ne pouvait être mise en balance avec la moindre ballade de son ami. Chez lui, tout sentiment fort allait vite à l'extrême : l'attachement pour Wordsworth prit la forme d'une exaltation de la sensibilité, plus durable que d'autres, qui exerça une influence prépondérante sur son développement poétique, et qui, comme les autres, eut son déclin.

La force morale de Wordsworth fit sur lui une profonde impression. Quelle différence entre ces deux hommes ! Coleridge, qui avait passé légèrement de l'angoisse à l'insouciance, discourait et disputait étourdiment avec le premier venu sur les graves sujets, auxquels il lui semblait naguère que l'avenir de l'humanité était suspendu. Un de ses voisins de Stowey disait : « C'est une girouette, qui dit tout ce qui lui vient à l'esprit[1]. » Wordsworth, avec la dignité qu'inspire une grande douleur et le sérieux qui convient à une conviction profonde, s'imposait le silence et se dérobait à la discussion, tandis qu'il méditait sur les erreurs passées et édifiait une nouvelle conception de la nature et de l'humanité. Cette réserve, cette prudence réfléchie, Coleridge fit effort pour les imiter[2].

Par un admirable effort de volonté, Wordsworth s'était rendu maître des passions qui l'avaient entraîné vers un

1. *Cottle's Early Recollections*, I, 309.

2. Y réussit-il ? Il l'affirme du moins à son frère Georges. « I have laid down for myself two maxims, and, what is more, I am in the habit of regulating myself by them. With regard to others... to find out the opinions common to us, or at least the subjects on which difference of opinion creates no uneasiness... With regard to myself, it is my habit, in whatever subject I think, to endeavour to discover all the good that has resulted from it, that does result, or that can result. » Avril 1798, p. 239.

C'est, se rapportant à lui-même, la paraphrase de ce qu'il écrit sur Words., à la même époque, au Rev. Estlin. (v. sup. p. 355-6)

mirage irréel, et les appliquait à transformer par la force de vision et d'amour les objets et les êtres qui l'entouraient, à envelopper la réalité d'un rayonnement d'idéal, à alimenter en lui-même un puissant foyer de poésie. Parti du néant moral, dans l'espace de quelques mois, sans l'aide des croyances traditionnelles, il s'était tracé pour la vie une ligne de conduite, il avait conçu l'idée maîtresse de son œuvre, il avait fait jaillir en lui-même la source de l'action et du bonheur. Coleridge qui pourtant n'avait jamais perdu le soutien de la religion, sentait plus vivement sa faiblesse, son inconséquence et son indécision en présence de cette persévérance d'effort et de cette virilité de sentiment. Sa foi religieuse était une exaltation plus capable de le jeter dans les transports de l'extase que de l'affermir dans la voie du devoir. Il en avait conscience. « Quoique le christianisme soit pour moi une passion, écrivait-il, c'est trop une passion intellectuelle. Aussi m'est-il de peu de secours à l'heure de la tentation et du malheur[1] ». Ses élans mystiques, ses accès d'enthousiasme romantique duraient peu et le laissaient sans soutien. Le culte de la nature qui donnait à Wordsworth sa force de vertu et de joie, et qui lui révélait d'inépuisables beautés, provoqua son admiration et son émulation. Il se convertit à la foi de son ami, qui devint pour un temps le principe de sa pensée et la source de son inspiration. Avec la vivacité et la souplesse ordinaires de son génie, d'une touche légère, il donna expression à tous les points essentiels de la doctrine de Wordsworth, avant que celui-ci eût écrit le beau poème où il ouvre pour la première fois les profondeurs de sa pensée[2].

Au début de son séjour à Stowey, la nature n'était pour Coleridge que le cadre gracieux de son existence paisible. Du jour où Wordsworth devient le familier de cette re-

1. L. au Rev. Estlin, 14 mai 1798, p. 247.

2. Les poèmes de Col., auxquels nous faisons allusion, furent composés de juillet 1797 (*The Dungeon*) à avril 1798 (*The Nightingale*). Le poème de Words., *Tintern Abbey*, n'est que de juillet 1798.

traite, il en comprend toute la beauté, il y découvre une source d'édification et y cherche le réconfort moral. Il écrit une série de poèmes dont la nature est le sujet unique. Lorsque l'invasion de la Suisse par les armées françaises lui arrache un cri d'alarme, il enchasse ce motif « doloroso » dans une mélodie pastorale.

Il fait des descriptions minutieuses d'une nuit d'hiver [1], d'une nuit de printemps [2], d'une gorge sauvage [3], d'un vallon verdoyant [4], des menues beautés d'un berceau de feuillage [5] et des modulations subtiles du chant du rossignol [6].

Il ne s'arrête pas à la contemplation des aspects extérieurs de la nature. Comme Wordsworth lui-même, il prête l'oreille à la voix mystérieuse des choses, qui tantôt lui donne de graves enseignements, tantôt le remplit de transports. « Les jeux de lumière, les belles formes, les souffles parfumés, les mélodies des bois, des vents et des eaux » versent leurs douces influences sur son âme et l'harmonisent à l'ordre universel [7]. La nature lui enseigne la véritable liberté dont l'homme n'a jamais connu que le fantôme. « Au bord de la falaise, sous les pins, dont la brise fait onduler le faîte et dont le murmure s'unit au ressac lointain, tandis que debout, le front nu, m'abîmant en contemplation, je laisse mon être se dissoudre dans l'immensité de la terre, de l'air et de l'eau, possédant tout d'un amour infini, o Liberté, c'est là que je sens ta présence ! [8] » Quand il perd courage au spectacle de l'humanité, il demande à la nature la paix de l'âme et la force d'espérer. C'est ainsi que, à l'heure tragique où la France est devenue indigne de son amour et où l'Angleterre n'en

1. *Frost at Midnight.*
2. *The Nightingale.*
3. *This Lime-Tree Bower.*
4. *Fears in Solitude.*
5. *This Lime-Tree Bower.*
6. *The Nightingale.*
7. *The Dungeon.*
8. *France, an Ode*, du v. 99 à la fin.

est pas encore digne, il va puiser une énergie nouvelle dans « un vallon vert et silencieux » et revient au foyer, « reconnaissant de ce que, par la quiétude de la nature et par la méditation solitaire, tout son cœur soit attendri, et purifié, et redevenu capable d'aimer et d'aspirer à une humanité meilleure[1] ». La nature enseigne la joie, source de tout bonheur, essence de toute vertu, méconnue des poètes artificiels qui mènent la vie fausse des villes, méconnue autrefois de Coleridge lui-même, qui avait écrit un poème sur le thème rebattu du « rossignol mélancolique ». Il corrige aujourd'hui son erreur et compose un hymne au rossignol, qui est un hymne à la joie. Prenons exemple sur les enfants, dont l'instinct est souvent plus clairvoyant que notre raison : ils sentent vivement l'influence bienfaisante de la nature. Le petit Hartley Coleridge, qui ne parle pas encore, s'est réveillé un soir en criant ; son père l'emporte au jardin. « Il contemple la lune et, calmé aussitôt, cesse ses cris et rit doucement, tandis que ses beaux yeux, tout baignés de larmes, reflètent les rayons argentés[2] ». Aussi Coleridge, dès lors, voue à la dévotion de la nature son fils, plus heureux en cela que lui-même, dont la triste enfance s'est écoulée entre les murs d'un cloître, dans la grande cité.

La nature, telle que Wordsworth la lui a révélée, a accompli une transformation chez Coleridge. Comme Wordsworth lui-même, il a trouvé un but à sa vie et assigné une tâche à son génie. « Je me consacre, écrit-il à son frère,.... à élever l'imagination et à discipliner les sentiments en peignant la beauté de l'univers inanimé, imprégné comme d'une âme vivante par la présence de la vie... Ayant éprouvé que la bonté et le calme grandissaient en moi en même temps que l'amour de la nature, je veux m'employer à implanter cet amour chez les autres, et à détruire les mauvaises passions, non pas en les combat-

1. *Fears in Solitude*, du v. 229 à la fin.
2. *The Nightingale*, 100-105.

tant, mais en les maintenant inactives[1] ». Et il cite des vers que Wordsworth venait d'écrire, qui contiennent l'essence de la doctrine de ce dernier sur la vertu régénératrice de la nature[2].

Coleridge a retrouvé momentanément l'équilibre des affections et la stabilité morale. Sous l'heureuse influence de Wordsworth, son génie devient fécond. Il écrit des poèmes wordsworthiens, avec des qualités de forme qui lui sont propres. Bientôt, se dégageant de l'imitation, il va produire le chef-d'œuvre qui rendra son nom immortel. — Chef-d'œuvre unique hélas ! Car l'énergie créatrice tomba vite ; l'influence bienfaisante fut de courte durée. Il redevint vite lui-même, avec sa mollesse et sa coupable inertie.

IV

Wordsworth communiqua à Coleridge l'amour ardent et actif de la nature. Coleridge gagna Wordsworth au mysticisme.

Arraché par son ami à la frivolité insouciante des premiers temps du séjour à Stowey, Coleridge retrouva la faculté de l'extase, qui, un moment suspendue, redevint active sous l'influence de sa passion pour la nature. Sa sensibilité, prompte à s'exalter, dépassa bientôt l'objet qui l'avait éveillée. Il se sentit attiré au-delà de la réalité diverse et périssable vers la substance une et éternelle. De nouveau il éprouva le frisson de l'infini. Il connut les transports d'autrefois, alors que, dans l'ardeur de son

1. A G. Coleridge, avril 1798, p. 243.

2. Ces vers, composés par Wordsworth en 1798, ne furent publiés qu'en 1814, dans l'*Excursion*, où ils forment un passage capital de la conclusion du Livre IV. Cette citation est la preuve formelle que la doctrine qui inspire toute l'œuvre de Wordsworth était dès lors arrêtée dans ses grandes lignes. Nous citons ce passage plus loin, dans le même Livre, p. 397.

amour pour Sara, il lui semblait percevoir l'esprit central, à travers la matière sublimée, ou que, au paroxysme de l'exaltation révolutionnaire, il contemplait, dans une vision, la gloire du millénaire et le vol des chœurs célestes. Sa correspondance déborde d'effusions mystiques. « La réalité, écrit-il à Thelwall, me paraît mesquine ; le savoir, un jeu d'enfant ; l'univers lui-même, qu'est-ce, sinon un immense amas de petites choses ? Je ne vois que des parties, et toute partie est petite. Mon âme brûle de contempler quelque chose de grand, d'un, d'indivisible [1]. » Il a des heures de langueur mystique, où il voudrait, « comme le Vishnou hindou, flotter sur un océan infini, dans une fleur de Lotus, et s'éveiller une fois chaque million d'années, pendant quelques minutes, juste assez longtemps pour savoir qu'il va se rendormir pour un autre million d'années » [2]. Il a des heures d'enthousiasme mystique, où il perçoit la vie spirituelle au cœur de l'univers, où toutes les choses d'ici-bas lui apparaissent comme des émanations de la divinité, où toute beauté sensible lui semble être un reflet de splendeurs invisibles.

Ces préoccupations de métaphysique mystique, s'unissant aux sentiments que la nature lui inspire, introduisent une note originale dans ses poèmes wordsworthiens. En présence d'un coucher de soleil, il éprouve quelque chose de plus que le plaisir esthétique et le réconfort moral. « Plein du calme profond de la joie, je demeure silencieux, éperdu. Je contemple et contemple encore l'immense spectacle, qui bientôt perd sa matérialité, devient un être vivant, et reflète sur mon âme les splendeurs qui émanent de l'Esprit tout puissant, quand il se rend visible aux anges [3]. » Quand il voue dès le berceau son fils Hartley au culte de la nature, il lui dit : « Tu verras les formes ravissantes, tu entendras les sons intelligibles de

1. A Thelwall, 16 oct. 1797, p. 228.
2. Id., p. 229.
3. *This Lime-Tree Bower*, 38-43, premier texte, tel qu'on le trouve dans la lettre à Thelwall du 16 oct. 1797.

ce langage éternel, que parle Dieu — Dieu, qui de toute éternité se révèle dans tout et révèle tout en lui-même[1]. »

Le panthéisme idéaliste, auquel s'était déjà fixé sa pensée du temps de l'enthousiasme révolutionnaire, est encore aujourd'hui sa doctrine métaphysique, avec cette différence, qu'il ne cherche plus dans les actes de l'humanité perverse et rebelle les manifestations de la toute puissance divine, mais dans la nature docile, harmonique et splendide.

Quand Wordsworth vint s'établir à Alfoxden, il ne subissait plus « l'empire tyrannique de la vue ». La nature n'était plus seulement une collection de sensations agréables, elle était devenue partie intégrante de son être moral. Elle éveillait en lui les activités les plus nobles et les plus hautes de l'esprit. Elle le pénétrait d'émotion et le transportait de ravissement. Il éprouvait en face d'elle le frisson du sublime et l'émoi du mystère. Les sentiments que provoquaient en lui les objets concrets avaient la dignité et la profondeur d'affections morales. L'imagination transformait les données des sens par sa puissance créatrice et rehaussait la beauté réelle par le rayonnement de la beauté idéale. Il se faisait sans cesse chez lui une transposition inconsciente de l'intelligible au sensible, de l'esprit à la matière.

Wordsworth était mûr pour le spiritualisme, bien que la direction de ses pensées l'en ait détourné jusqu'alors. Il n'était pas religieux[2] et pendant longtemps, malgré son amitié pour Coleridge et une vive sympathie pour les âmes religieuses, il demeura inaccessible au sentiment chrétien. Mais s'il ne partagea pas la foi de son ami en Dieu, créateur et providence, s'il ne se plut pas comme

1 *Frost at Midnight*, 58-62.

2. Col. dit de son attitude à l'égard de la religion : « On one subject we are habitually silent ; we found our data dissimilar and never renewed the subject... He loves and venerates Christ. I wish he did more... » Au Rev. J. P. Estlin, mai 1798, p. 245.

lui aux visions bibliques, il se laissa peu à peu gagner par ses sentiments spiritualistes et conçut de jour en jour plus d'admiration pour la belle ordonnance de sa métaphysique. Préparé comme il l'était à recevoir la contagion, comment n'aurait-il pas été touché par l'éloquence passionnée de celui qui tenait suspendus à ses lèvres ses camarades de Christ's Hospital et de l'Université, et qui, toute sa vie, ne fut jamais si grand que lorsque, le regard inspiré, il dévoilait l'inconnaissable en accents prophétiques ?

Dans les courses journalières que firent les deux amis à travers les monts Quantocks, Coleridge exposa à Wordsworth ses conceptions panthéistes. Quelle révélation ce fut pour ce dernier ! Il entendait son compagnon affirmer avec la conviction du croyant que l'Esprit est partout ; que la pensée, la vie, le mouvement, la beauté sont des manifestations de l'Etre unique, substance de toutes choses ; que la matière n'est qu'une illusion de nos sens ; que la perfection de l'âme humaine, c'est de se sentir une parcelle d'infini, et, aux heures d'extase, de se dissoudre dans le Tout. Il accueillit cette philosophie comme la vérité attendue, dont il avait eu depuis longtemps le pressentiment. N'était-ce pas l'explication des ravissements qu'il éprouvait en présence des grands spectacles naturels, de l'empire que la nature avait sur son être intime, du rayonnement de joie qui émanait d'elle ? Ne possédait-il pas maintenant le principe de synthèse qui rassemblait tous ses sentiments épars et les rattachait à une cause unique ? Il se sentit, lui aussi, un de ces élus à qui se révèle le mystère de l'invisible. Il comprit que le poète est le voyant. Il fit vœu, dès lors, de se consacrer pour la vie au ministère sublime de la poésie.

Avant la fin de l'année 1798, il écrivit son premier poème philosophique, *Tintern Abbey*, introduction magistrale à son œuvre entière qui contient toute la doctrine morale et mystique de sa religion de la nature. Il conçut et commença à écrire un poème « sur la Nature, l'Homme

et la Société », dont le *Prélude* et l'*Excursion* seront deux parties, auquel il travaillera toute sa vie, et qu'il laissera inachevé.

Vers le même temps, Coleridge et Wordsworth changèrent d'attitude à l'égard de l'humanité. Il va nous falloir revenir de quelques années en arrière, au début même de la crise de désillusion, pour suivre le développement de leur nouvelle conception morale et sociale.

CHAPITRE III

L'Humanité.

I

Les poètes révolutionnaires avaient cru trouver dans la philosophie de Godwin la justification spéculative de la Révolution. La conception de l'humanité et de la société, la théorie de l'action et de la politique, qu'ils avaient empruntées au philosophe, ne survécurent pas chez eux au déclin de la foi révolutionnaire.

Lorsque Coleridge avait subi l'influence de la doctrine de Godwin, il ne l'avait pas acceptée avec toute sa rigueur. A la toute puissance de la raison, il avait opposé les élans spontanés du cœur. Il avait concilié le mécanisme avec le panthéisme idéaliste. Il n'avait pas voulu souscrire à un système de morale, qui ne tenait compte ni du sentiment, ni de la foi. Dans le premier acte de la *Chute de Robespierre*, il avait esquissé les tristes conséquences de l'individualisme poussé à ses extrêmes limites.

Après l'échec de la Pantisocratie, quand il commença à moins espérer de la raison humaine, il s'éleva avec violence, dans le *Watchman*, contre la morale godwinienne. Il déclara hautement qu'elle était la honte du parti révolutionnaire. « L'opinion que l'affection filiale est une folie, la reconnaissance un crime, le mariage une injustice, et que la promiscuité des sexes est légitime et sage, peut vous faire classer parmi les contempteurs des préjugés vulgaires, mais ne peut pas accroître la probabilité que vous êtes « patriote ». Vous appliquez vos principes, dites-

vous ! C'est encore pire. Je ne voudrais pas vous confier ma femme ou ma sœur ; pensez-vous que je vous confierai mon pays ? [1] »

A Thelwall, qui lui avait reproché cette attaque comme une trahison, il répond avec fermeté, en apportant de nouveaux arguments. Il lui signale que leur époque, sous l'influence de la « philosophie » et de la Révolution, a vu naître un nouveau type de scélérat dont Aristote avait pressenti l'existence. « Le Péripatéticien divise les scélérats en deux classes. Les uns sont les malfaiteurs « humides » et intempérants, des hommes qui sont entraînés au vice par leurs passions, mais qui reconnaissent la culpabilité de leurs actes — ceux-là peuvent être sauvés. Les autres sont les scélérats « secs », des hommes qui ne sont pas seulement malfaisants, mais dont le cerveau est faussé par les vapeurs émanées du cœur pollué, et qui croient et font croire aux autres que le vice est la vertu [2] ». Coleridge ne cesse d'argumenter avec son tenace correspondant sur la fausseté de la nouvelle morale. Un an plus tard, il s'écrie : « Grâce à Dieu, j'ai le godwinisme en horreur ! [3] » L'antidote est la morale de Jésus.

Wordsworth, lui aussi, après avoir retiré sa sympathie à la Révolution, et perdu tout espoir dans la raison, se prit à craindre que la nouvelle philosophie n'eût pour conséquence une dangereuse perversion morale.

La doctrine de l'infaillibilité de la raison était une séduisante théorie ; mais appliquée par des hommes aux passions violentes, elle pouvait anéantir les derniers vestiges d'humanité qui subsistent même parfois dans le cœur du scélérat et favoriser le crime par des raisonnements spécieux. Wordsworth voyait tardivement ce que Coleridge avait pressenti dès l'abord.

Au moment où se déroba la vérité sur laquelle il avait

1. N° V du *Watchman*, 2 avril 1796, *Essays on His Own Times*, I, p. 164.
2. Lettre à Thelwall, 13 mai 1796, p. 160.
3. Au même, 6 fév. 1797, p. 215.

édifié tant d'espérances, il fut incapable d'arrêter sa pensée à aucune croyance positive. La doctrine de la nécessité qu'il savait fausse lui paraissait pourtant irréfutable. Il n'avait rien à lui substituer. Pour un homme d'une sensibilité morale si vive, d'une conscience si pure, et qui avait agité si anxieusement le problème de la vertu, pareille situation était une torture. Il s'appesantit avec une obstination sombre sur ses doutes et ses appréhensions. Ce fut une crise de pessimisme, pendant laquelle il composa le drame « satanique » dont nous avons déjà décrit le décor romanesque et dont nous allons exposer maintenant la thèse philosophique et morale.

II

The Borderers, qui furent composés en 1795-96, développent avec plus d'ampleur les données que Coleridge avait posées en 1794, dans le premier acte de *The Fall of Robespierre*. Cette coïncidence qui se produit avant que les deux poètes aient formé des relations suivies et pu échanger leurs vues, n'a rien de surprenant. Le thème moral qu'ils traitent s'imposait à l'attention des esprits réfléchis, depuis que la doctrine rationaliste et les sentiments individualistes étaient devenus des forces qu'il était impossible de négliger. Le drame retentissant de Schiller avait mis à la mode la question du vice systématique et raisonné. Le problème se posait avec une insistance tragique, depuis que les atrocités commises par les terroristes avaient semblé prouver que pareille aberration pouvait exister dans les desseins réels et présents des hommes. C'était un sujet d'actualité [1].

1. M. Legouis relève un type de scélérat-philosophe dans la littérature anglaise, dès 1791, dans *The Romance of the Forest* d'Ann Ratcliffe (Legouis, p. 276). Les mêmes questions morales sont soulevées dans la satire intitulée *The New Morality* que l'*Anti-Jacobin* publia dans son numéro du 9 juillet 1798.

Le drame de Wordsworth nous transporte à une époque et dans un milieu très différents de l'époque et du milieu de la Révolution française, mais ce sont les questions morales soulevées par la Terreur qui lui en fournissent la matière philosophique. Il le déclare expressément dans l'Avertissement qu'il écrivit au moment de la publication [1]. La perversion morale qu'il décrit, c'est pendant « sa longue résidence en France, au moment où la Révolution avançait rapidement à l'extrême de la cruauté, qu'il a eu souvent l'occasion de l'observer de ses yeux », et « c'est lorsque cette expérience était encore présente à sa mémoire, que le drame a été composé [2] ».

Le problème psychologique qui préoccupait Wordsworth se présentait à lui sous deux aspect. Il y avait deux formes de la « progression dans le crime » qu'il se proposait d'illustrer par une action dramatique. Il voulait montrer, en premier lieu, comment un homme à l'âme pure peut devenir un scélérat, « comment, dans les épreuves où nous soumet la vie, la faute et le crime naissent souvent des qualités mêmes qui leur sont opposées [3] » ; en second lieu, comment par une effrayante corruption de la raison, un méchant peut s'endurcir au point de commettre des crimes délibérément, par système. Dans le premier cas, il aurait à noter « les transitions de caractère » qui marquent les phases de la dégradation, et « il se servirait des observations qu'il avait faites du temps où il était témoin des changements par lesquels passa la Révolution française [4] ». Dans le second cas, il exposerait « la constitution et les tendances de la nature humaine, qui rendent intelligibles aux observateurs attentifs les actes en apparence sans motifs des méchants [5] ».

Ces deux figures de criminels sont représentées par

1. *The Borderers* ne furent publiées qu'en 1842.
2. Avertissement de 1842.
3. Id.
4. Fenwick-note to *The Borderers*.
5. Id.

Marmaduke et Oswald. Ils appartiennent tous deux à une de ces bandes d'aventuriers qui, au moyen-âge, vivaient hors du cadre de la société féodale et faisaient présider la justice à leurs rapines, restituant au vilain ce que lui avait dérobé le seigneur.

Le noble et généreux Marmaduke vient d'être élu chef, de préférence à Oswald, dont l'âme tortueuse n'inspire à ses compagnons que du dégoût. Le concurrent évincé médite et bientôt met à exécution un horrible projet. Il s'insinue dans les bonnes grâces de Marmaduke, en se faisant le messager de son amour auprès d'Idonéa. Puis, par une série de prétendues confidences et de fausses preuves, il lui persuade que le vieillard aveugle, qui se dit le père d'Idonéa, est un maître fourbe qui a acheté cette enfant à une mendiante, s'est servi d'elle pour se faire donner la charité et se prépare à trafiquer honteusement de sa beauté et de son innocence en la vendant à Clifford, le cruel débauché. Le jeune chef, dans l'affolement de la passion, de la colère et de la jalousie, se rend à une caverne où le vieillard a cherché un refuge contre l'orage et lève son poignard pour le frapper. Au dernier moment, il retient sa main, mais c'est pour le livrer sans défense et sans guide à la rage des éléments déchaînés.

Oswald n'est pas un traître ordinaire. Il est à peu près dans la même situation qu'Iago, mais il n'agit pas par les mêmes motifs. Il ne recherche pas les joies de la vengeance. « Ils l'ont choisi pour chef!... L'insulte m'a inspiré plus de mépris que de haîne. Ce sentiment même a disparu. C'est ma honte qu'il ait jamais existé [1] ». Il sait trop les effets de la passion, dont il joue si habilement sur Marmaduke, pour s'y abandonner lui-même. « Les esclaves du sentiment sont comme les oiseaux qui habitent les îles désertes des régions polaires : si un homme affamé tend la main, ils croient que c'est pour leur donner pâture [2] ».

1. Acte II, 1-5.
2. II, 8-11.

En parfait godwinien, Oswald a détruit en lui-même les sentiments en apparence les plus naturels et les plus profonds. Il a détruit en lui la gratitude. Marmaduke lui a sauvé la vie. « Les misérables s'étaient insurgés pour m'égorger ; j'aurais pu tuer les lâches aggresseurs. Il a fallu que ce jeune homme vint me délivrer. Je vois encore le regard dont il a accompagné ce bienfait. C'est ce regard qui me fait abhorrer le service rendu[1] ». Il a détruit en lui la pitié. « La bonté qui n'a pas la force de recourir à la saine intervention de la douleur et du mal n'est que faiblesse méprisable[2] ». « Donnez le fouet aux moralistes qui prêchent que la misère est sacrée. Pour moi, je ne connais pas d'engin plus sûr et meilleur marché pour vous dégrader un homme[3] ». « Ce sont les ruses des femmes et les artifices des vieillards qui, trompant la raison, ont d'abord fait de la faiblesse une protection et obscurci les formes morales des choses[4] ». Il a détruit en lui l'humanité. « Un meurtre ! Et de qui ? Nous abattons un cheval usé, et il n'y a que les femmes pour en gémir. Nous abattons un arbre flétri, et il n'y a que les vieillards et les enfants à prendre l'air grave[5] ». Il a détruit en lui le remords. « Le remords ! Il ne peut pas vivre avec la pensée. Pensez, pensez toujours et il mourra. Quoi ! Dans cet univers où les plus petites choses ont raison des plus grandes, où le plus faible souffle qui passe peut soulever un monde, quoi ! éprouver des remords ! alors qu'une feuille qui tombe, un chat qui éternue auraient empêché la chose dont la seule ombre nous ronge les entrailles[6] ».

Oswald fait le mal par calcul. Il commit un premier crime par erreur en croyant faire un acte de justice. Pendant un temps, il s'abandonna au désespoir. Il s'enferma

1. II, 367-371.
2. II, 68-70.
3. III, 25-28.
4. II, 530-533.
5. II, 376-379.
6. III, 426-433.

dans un monastère, pour vouer sa vie à l'expiation. Mais la solitude lui fut propice. Il médita. Bientôt il sortit du couvent régénéré. Que s'était-il passé en lui ? Il avait compris que l'homme n'est malheureux que par sa faute, quand il ne sait pas se dégager du réseau d'entraves où l'enserrent la coutume, la loi morale, la religion et tous les épouvantails à effrayer les simples. « Partout où il se tournait il voyait un servage auprès duquel le cachot et le cliquetis des chaînes sont la félicité parfaite[1] ». Il perçait à jour la petitesse des esprits ordinaires — ceux dont il avait jusque-là redouté l'opinion — « qui ne nous louent qu'en tant qu'ils reconnaissent en nous quelque image d'eux-mêmes, la contre-partie abjecte de ce qu'ils sont, ou la chose vile qu'ils désirent être[2] ». Vous avez commis un meurtre ? « Il se peut que des gémisseurs, des poltrons, des demi-cervelles pâlissent à votre vue, vous appellent assassin, et que vous marchiez au milieu d'eux dans la solitude. Beau malheur, pour une âme forte ! Mettez ensemble vingt torches d'inégale longueur et allumez-les ainsi jointes ; vous verrez comme la plus petite consumera celle qui la dépasse et comme ensemble elles feront leur proie de la plus grande de toutes. La solitude ! L'aigle vit dans la solitude[3] ».

L'esprit fort, qui a conscience de sa force, dédaigne « la fausse honte » et « la vaine gloire », « sœurs jumelles de l'ignorance[4] ». Ce n'est pas pour lui « que les prêtres tissent leur voile d'erreur[5] ». Il prend ses leçons de la toute puissante nature. Souvent Oswald, qui était allé à la croisade, « avait erré dans les sombres forêts de cèdres, dans des ravins remplis du mugissement des torrents, ou, du haut du Liban avait contemplé le désert et l'océan baignés du clair de lune. Dans ces courses solitaires, il avait

1. IV, 126-128.
2. IV, 173-6.
3. III, 374-382.
4. IV, 185-6.
5. IV, 187-8.

compris quels sont les grands objets qui façonnent notre être moral et impriment sur nous leurs formes, et que, si quelque chose au monde mérite d'être maudit, c'est le fatal principe du mal qui condamne une créature aussi puissante que l'homme à périr, se consumant elle-même[1]». La nature ne connaît ni le bien, ni le mal. « Nous avons banni du commerce des hommes, par une habile usurpation, les lois de la nature que nous n'observons que dans nos relations avec les brutes. Si un serpent rampe sous nos pieds, nous ne demandons pas la permission de le détruire ![2] » Où donc est le droit ? « Ceux qui veulent être justes cherchent la règle en plongeant leurs regards dans leur propre esprit... Ils rejettent une tyrannie, qui ne vit que par le torpide acquiescement de notre âme émasculée, la tyrannie des maîtres du monde avec les lois vermoulues par lesquelles ils maintiennent leur puissance de siècle en siècle... Ils obéissent à la seule loi que reconnaisse le bon sens : la loi immédiate, née de la claire lumière des circonstances, qui illumine l'intellect indépendant[3] ». Cette dernière proposition est exprimée dans les termes mêmes de Godwin. Les monstrueuses théories d'Oswald, sont une application « satanique » de la doctrine du philosophe.

Le caractère de Marmaduke complète les promesses de la préface. Oswald est le type achevé du scélérat systématique. Marmaduke est le même type en formation. Oswald est le Jacobin en pleine Terreur. Marmaduke gravit les degrés par où le Jacobin est arrivé à l'insensibilité dans les massacres. Seulement, au moment ou l'évolution va s'achever, le sujet se dérobe, sauvé par la force supérieure de la vertu.

Les calomnies et les artifices du traître ont surpris la loyauté de Marmaduke. Les actes honteux qu'on lui dé-

1. IV, 154-163.
2. III, 441-447.
3. III, 352-362.

nonce et dont la victime est la jeune fille qu'il aime, soulèvent son indignation jusqu'à lui faire accepter l'idée d'un châtiment sanglant. Lui, qui n'avait jamais vu la vieillesse sans lui prêter appui, ni la misère sans la secourir, il sent « une transition dans son âme[1] ». Il va passer du rôle de protecteur à celui de bourreau, de la pitié à une horrible passion de justice. Au dernier moment, l'infâme machination est dévoilée. Il est trop tard. Le vieillard innocent est mort sous la tempête. Oswald exulte : il va avoir un compagnon dans la voie qu'il s'est tracée. « Oui, nous sommes unis par une chaîne d'airain. A l'œuvre ! travaillons ensemble à élargir l'empire intellectuel de l'humanité[2] ». Mais Marmaduke échappe à cette dégradante confraternité par la noblesse de sa nature, par la douleur et par l'expiation.

Les déchirements de Marmaduke avant d'accepter l'idée du meurtre, l'horreur qui le saisit en entendant Oswald lui exposer sa théorie, l'explosion pathétique de son repentir sont la revanche des sentiments d'humanité. C'est la porte entrouverte, par le poète, à l'espoir que ces aberrations ne sont que d'un moment.

III

La foi en la nature ramena Wordsworth à la confiance en l'humanité.

Il avait retrouvé la paix intérieure, depuis qu'il comprenait l'harmonie qui l'unissait au tout. Il sentait en lui le principe d'ordre et de bien qui règne sur le monde. Il participait au rythme universel qui est une immense pulsation de joie. La nature lui apparaissait transformée.

1. II, 86 et III, 31.
2. IV, 203-5.

Cette force d'allégresse et d'amour l'entraîna à se réconcilier avec l'humanité.

Il ne se passa pas longtemps avant que ses sentiments à l'égard de ses semblables s'accordassent avec ses sentiments à l'égard de la nature. Ce fut la phase décisive et féconde de son évolution morale. Sa conception de l'univers et sa conception de l'homme s'unifièrent. Sa doctrine philosophique était fondée pour la vie, la pensée directrice de son œuvre était définitivement arrêtée. Il put, dès ce moment, en exprimer le point essentiel dans des vers, qui, restés longtemps inédits, virent le jour seize ans plus tard, lors de la publication de l'*Excursion*. « Je ne crois pas inutiles, écrivit-il, ces sympathies obscures pour des choses qui ne parlent pas un langage articulé. Car l'homme qui a une fois appris à aimer des objets qui n'excitent ni passion morbide, ni inquiétude, ni désir de vengeance, ni haine, doit nécessairement ressentir la joie du pur principe d'amour si profondément, que rien de moins pur ni de moins parfait ne peut le contenter et qu'il est entraîné à chercher les effets d'un pareil amour et d'une joie pareille parmi ses semblables. Aussi sent-il peu à peu ses sentiments d'aversion s'apaiser et une tendresse sacrée pénétrer son être. Sa raison demeurant intacte, que dis-je? toutes ses pensées coulant clair, coulant d'un flot limpide, il cherche le bien autour de lui — et il trouve le bien qu'il cherche [1] ».

La nature, par son influence apaisante, guérit l'homme des élans désordonnés de passion. Elle lui donne un haut enseignement. Elle lui apprend que toute chose croît selon la loi de la vie, traversant invariablement la série des phases préordonnées. Elle le décourage de l'espoir irréfléchi; elle le discipline à la patience. Sous les réalités qui

1. Ce morceau, cité par Coleridge dans une lettre à son frère Georges, d'avril 1798 (v. sup. p. 383), entra intégralement dans le livre IV de l'*Excursion* (v. 1207-1224), sauf quelques mots du début qui n'en modifient pas le sens.

passent, elle lui présente les formes augustes de réalités durables : elle imprime solennellement en lui la notion de stabilité. « Et ainsi elle dispose l'esprit, quand il cède au désir fougueux de renverser les obstacles, à chercher chez l'homme et dans la vie sociale tout ce qu'il y a de désirable, de bon, de permanent, tout ce qui reste immuable dans sa forme et sa fonction, ou passe par les vicissitudes inévitables de la vie et de la mort[1] ».

Docile à ces leçons, Wordsworth renonça aux aspirations ambitieuses, aux projets trompeurs, et s'appliqua à l'œuvre modeste en apparence, féconde par ses résultats, de découvrir « le bien présent dans l'aspect familier de la vie, et de construire sur cette base l'espérance du bien à venir[2] ». Il abjura pour jamais l'erreur, qui avait été sienne, « de désirer voir et d'espérer que les temps futurs verraient certainement l'homme à venir séparé comme par un abîme de l'homme qui avait été[3] ». L'humanité au contraire ne forme-t-elle pas une seule famille qui se perpétue dans le temps ? Il rendit justice aux grands hommes du passé qui, par intervalles, avaient illuminé de leurs vertus la voie obscure, où s'avance l'humanité. Sans fausse modestie, il reconnut que lui-même, par son génie poétique, ses aspirations morales, le don de l'émotion et de l'imagination portait les traits distinctifs de cette auguste lignée. N'avait-il pas le devoir d'en prendre conscience, non pour en tirer vanité, mais pour se préparer à remplir les obligations imposées par ce poste d'honneur ?

L'idéal moral n'est vu clairement que par quelques-uns. Mais les leçons qu'enseignent ces voyants se transmettent de génération en génération et forment le fond commun de la moralité. A certaines époques ce précieux héritage est méconnu ou dédaigné par certaines classes d'hommes. En quoi consiste-t-il ? Quels en sont les dépositaires ? Le poète va appliquer les hautes facultés, qui

1. *Prélude*, XIII, 32-39.
2. Id., 62-3.
3. Id., XII, 57-60.

lui ont été dispensées par privilège, à observer autour de lui les exemples de pensée droite, de sentiments généreux, de mœurs pures, et à louer les hommes qui offrent à leurs semblables le spectacle édifiant de la bonté et de la vertu.

Wordsworth croit désormais à l'existence et à la permanence du bien, dans l'humanité comme dans la nature. S'est-il donc réconcilié avec les formes politiques et sociales, auxquelles il attribuait naguère tous les maux qui désolent le monde ? Ou se désintéresse-t-il du mal dans son ardeur à chercher le bien ? Nullement. Il n'a pas pardonné aux puissants, qui tiennent les faibles dans une dépendance indigne de l'humanité. Il n'a pas pardonné aux cupides, aux superbes, aux frivoles, qui au milieu d'occupations méprisables oublient les obligations élevées, et par indifférence ou insensibilité répandent le malheur autour d'eux. Il n'a pas pardonné à la richesse, au luxe, à la pompe vaine, aux dissipations fastueuses, à tout ce qui s'oppose à la simplicité, source d'innocence. Il n'a pas pardonné aux conventions du monde, aux hypocrisies de l'étiquette, aux mensonges des « belles manières », à tout ce qui détruit la vérité, source de vertu. Mais il n'a plus de mouvement de révolte contre les institutions ou les personnes ; il n'a plus de désirs *impatients* de mieux. Il sait que ceux-là mêmes, qui sont aveuglés par les faux-brillants d'une civilisation corrompue, possèdent en eux les moyens de se réhabiliter. Il sait qu'on ne peut pas espérer la disparition soudaine de maux profondément enracinés. Il sait que les constructions théoriques n'ont pas de prise directe sur la réalité, et que les plans logiques les plus séduisants en apparence peuvent devenir les plus désastreux, par une application imprudente. Il n'est pas réconcilié avec les erreurs, les abus et les vices ; mais il croit que le seul remède est le patient effort des bons pour découvrir et proclamer le bien.

Wordsworth avait interrogé la nature avec la simplicité de cœur du petit enfant, pour surprendre le secret de l'ordre universel. Il allait observer « l'homme de la na-

ture » d'un esprit libéré des fausses notions acquises, pour pénétrer le mystère de l'âme humaine.

Ne faisait-il donc que revenir à l'admiration conventionnelle pour les rustiques, que professait Rousseau et qu'il avait lui-même exprimée dans *Descriptive Sketches*? N'avait-il traversé la dure épreuve de la Révolution, que pour retomber dans le lieu-commun ? L'expérience douloureusement acquise ne pouvait-elle même pas le sauver de la sensiblerie ?

Sans doute, il y a continuité de pensée et de sentiments de Wordsworth, disciple de Rousseau, à Wordsworth éclairé par la leçon tragique de la Révolution. Les influences qui façonnaient les esprits avant 1789 et qui préparaient la Révolution continuent à s'exercer après la crise. Mais les esprits ne sont plus les mêmes et les résultats sont différents. La pensée a mûri, les sentiments sont devenus plus intenses, les questions se sont étendues, les problèmes se sont approfondis. En dix ans, les hommes ont gagné l'expérience d'une génération.

Le retour à la nature ne signifie plus pour Wordsworth ce qu'il signifiait avant la Révolution. Le poète ne va plus à la nature avec des mièvreries et des langueurs de pastorale, mais virilement, avec une confiance sereine et un respect religieux. La nature n'est plus seulement un lieu de refuge contre les corruptions des cités et les maux de la civilisation ; elle n'apporte pas seulement une aide négative. Elle est la source de toute sagesse et de toute joie, elle reflète la beauté infinie, elle parle le langage du Grand-Esprit. Elle apporte une aide positive, la plus précieuse que l'homme puisse recevoir : elle est l'inspiration d'une philosophie.

Le poète ne voit plus l'homme de la nature sous le même jour que naguère. Ce n'est plus pour lui « le bon sauvage » ou « le sauvage raisonnable »[1], type fictif que

1. Words. se défend explicitement de croire au « bon sauvage ». Le Solitaire de l'*Excursion*, imbu de la philosophie française, a voulu, après

les philosophes du XVIIIe siècle opposaient à l'homme civilisé, autorité complaisante qui donnait un semblant de justification à leurs théories sociales. Ce n'est plus une entité logique, une prémisse du syllogisme, qu'on sent toujours présente à l'esprit d'un J. J. Rousseau, même quand il s'attendrit sur le sort des montagnards du canton de Vaud. Ce n'est plus, comme pour le « philosophe » et « l'homme sensible », un prétexte à exprimer son aversion pour la société. Wordsworth se tourne vers l'homme des champs tel qu'il le voit sous ses yeux ou dans son souvenir. Il décrit le paysan anglais du Somersetshire ou du Cumberland, avec ses mœurs, ses attitudes, son langage, ses occupations. Il s'attache à lui par sympathie directe et active, et il en fait le héros de récits vivants et pathétiques. A ce type vrai, placé dans un milieu vrai, il prête une âme idéale — supérieure, non par plus de logique, mais par plus d'humanité. Par la force de l'imagination, de même qu'il a enveloppé la nature de son propre rayonnement spirituel, il projette sur l'homme des champs sa propre noblesse morale. Puis, inconscient de cet acte de création, il croit découvrir un foyer indépendant, là où il n'y a que lumière réfléchie. Il lui semble voir dans l'homme simple le dépositaire de la sagesse et de la vertu natives. Il croit trouver en lui le type de l'homme bon, droit et juste, tel qu'il existe avant d'être sophistiqué par la « philosophie ». De ce héros obscur, il croit recevoir la révélation de la grandeur morale et l'illumination de la vérité.

La « philosophie », dans laquelle Wordsworth avait mis toute sa confiance, la « science », qui lui avait fait espérer des transformations miraculeuses de l'esprit humain et de la société, avaient subi un lamentable échec et failli jeter

la ruine de ses espérances, aller chercher en Amérique l'homme par excellence, « enfant de la nature vierge ». Mais, « ce pur archétype de la grandeur humaine », il ne le trouve pas. « A sa place, apparut une créature immonde, féroce et impure, sans remords et ignorante de toute autre loi que la peur superstitieuse et la paresse abjecte. » *Exc.*, III, 950-955.

l'humanité dans un état d'anarchie, pire que les abus passés et présents. Si l'homme avait fait fausse route en prenant l'intellect pour guide, ne devait-il pas, instruit par les épreuves, revenir humblement se mettre sous la direction des facultés instinctives, tant dédaignées naguère? C'est ce que pensa Wordsworth et c'est ce que les simples, qui ne connaissent pas les errements de la faculté raisonneuse, allaient l'aider à faire.

Chez eux, « le sentiment sincère » et « le sens juste » n'ont pas été déformés par ces « formalités froides, auxquelles seules, avec une assurance présomptueuse, nous donnons le nom d'éducation »[1]. « Quelle force morale et quelle vraie vertu ils possèdent, ceux qui vivent du travail manuel, qui ont plus que leur part de labeur, et qui supportent tout le poids de l'injustice que nous faisons subir à nos semblables[2]. » Ils n'ont pas cette facilité d'expression des hommes cultivés, toujours prêts à verser des flots de paroles, également disertes et vides. Mais ils savent trouver, quand il le faut, des mots frappants et simples, « exprimer les pensées les plus vives sous la forme la plus vivante, selon l'inspiration spontanée du sentiment »[3]. Si même ils ne parlent pas, l'émotion que trahit toute leur personne est la forme la plus expressive de langage. « Dans les sentiers de la vie humble, il y a des hommes nés pour la méditation, timides et inhabiles aux passes de paroles..., leur langage est celui des cieux; les mots ne leur sont qu'un moyen inférieur d'exprimer l'âme[4]. » Chez eux, « les sentiments essentiels du cœur trouvent un sol favorable à leur développement et subissent moins de contrainte...; les affections élémentaires co-existent dans un état de plus grande simplicité »[5]. Enfin rien ne s'interpose entre eux et la nature, dont ils

1. *Prel.*, XIII, 169-172.
2. Id., 95-100.
3. Id., 264-5.
4. Id., 266-273.
5. *Preface to the Lyrical Ballads, Prose Works*, I, p. 48.

ont reçu dès l'enfance les sublimes leçons. Ils ont été façonnés par « ces forces qui s'impriment d'elles-mêmes sur l'esprit — si bien que l'esprit s'alimente dans un état de sage passivité »[1].

Pendant son séjour à Racedown, puis à Stowey, Wordsworth se met à observer chez les esprits simples qui l'entourent, ou à recueillir dans ses lectures, les faits de l'âme qui semblent le moins mériter l'attention, au premier abord, mais qui nous ouvrent en réalité les aperçus les plus profonds sur le mystère de la vie spirituelle. Il en fait le sujet des premiers poèmes qu'il va publier. Il remarque, chez un pauvre berger, l'affection qui peut s'établir entre l'homme et l'animal[2]; chez un vieillard, qu'il avait aidé à déraciner une souche, un mouvement touchant de reconnaissance[3]; chez une petite fille, l'obscurité qui enveloppe pour un enfant l'idée de la mort[4]. Il met en scène une femme indienne abandonnée par sa tribu, et « note les dernières luttes d'un être humain, à l'approche de la mort, pour s'attacher à la vie et à la société »[5]. Il « suit l'amour maternel dans ses labyrinthes les plus subtils », en décrivant le dévoûment d'une paysanne à son enfant idiot[6], ou en rapportant les paroles passionnées, si touchantes par leur tendresse, si incohérentes pour la raison, d'une mère folle à son enfant[7]. Par des faits qui relèvent des superstitions populaires, il montre l'imagination transformant les objets matériels en symboles et la conscience collective imposant une crainte salutaire à la conscience individuelle[8]. Il note les effets rares et mystérieux de la force de pensée, capable de s'exercer même sur la na-

1. *Expostulation and Reply*, 1798.
2. *The Last of the Flock*.
3. *Simon Lee*.
4. *We are Seven*.
5. *The Forsaken Indian Woman*.
6. *The Idiot Boy*.
7. *Her Eyes are Wild*.
8. *The Thorn*.

ture physique et de dispenser la santé ou la maladie[1].

Wordsworth proclame qu'il entreprend une œuvre de vérité. Qu'entend-il par là ? Va-t-il classer, étiqueter, réduire en formules ses observations psychologiques et en faire la matière d'un poème didactique, abstrait et aride, comme tant de poètes à la mode en composaient autour de lui ? C'est l'écueil auquel il est le moins exposé à se heurter. Il hait l'abstraction classique et la science de catalogue. Il sait que l'intelligence, dissociée du cœur, est une conseillère d'erreur ; que le savoir, dissocié de la beauté et de l'amour, est une monstrueuse ignorance. Arrière ! naturaliste, « malheureux esclave de tes sens, qui t'en irais fureter et botaniser sur la tombe de ta mère ! [2] » Arrière ! moraliste, « dont l'âme lisse ne peut retenir aucune forme, aucun sentiment, petit ou grand ; créature raisonneuse et égoïste, pour qui l'intelligence est tout ! [3] ». Le poète ne veut pas de leur vérité.

Il note les petits détails, mais sans les séparer de l'ensemble. Il observe les actes et les expressions de visage, sans les séparer des sentiments qui les inspirent. Il suit les mouvements de l'âme dans toute leur complexité, sans les séparer des formes d'action qui en découlent, des gestes qui les expriment, des objets qui portent leur empreinte. Il ne perd jamais de vue l'échange d'influences qui s'accomplit du corps à l'âme, de l'homme à la nature. Il surprend l'interpénétration subtile de l'esprit et de la matière : comment le milieu façonne l'individu et comment l'individu marque sa personnalité sur les choses. Cette œuvre de synthèse, cette interprétation constante des effets par les causes et des causes par les effets, il l'accomplit sans effort, parce qu'il a discipliné son âme à la vue totale des choses. Par la beauté et par l'amour, par la force d'admiration et de sympathie, il s'est élevé à la com-

1. *Goody Blake and Harry Gill.*
2. *A Poet's Epitaph*, 1799.
3. Id.

préhension spirituelle. Sans cesse, il corrige la vision concrète par l'intuition. Il part de la réalité physique pour atteindre une réalité supérieure, qui ne se perçoit ni par les sens ni par l'intellect, mais dont l'homme de génie a la conscience instinctive et que la poésie exprime. Au-dessus de la vérité de la matière, au-dessus de la vérité de la logique, il fait éclater la vérité de la vie, qui commence et finit dans l'au-delà et s'enveloppe de mystère. Wordsworth va fonder un nouveau genre poétique, qu'on pourrait appeler le réalisme transcendental.

Wordsworth entreprend une œuvre d'édification. Il va consacrer son existence et son génie à enseigner la vérité qu'il a découverte. Il va présenter à ses contemporains des peintures frappantes et émouvantes de « la nature humaine, telle qu'elle a toujours été et sera toujours »[1]. Il forcera les hommes aveuglés par les habitudes d'éducation, les préjugés de classe, les formalités de l'étiquette, l'insensibilité de bon ton ou la mièvrerie sentimentale, le dédain aristocratique ou la cupidité bourgeoise, l'abus de l'abstraction et de l'analyse, par tout ce qui étouffe les sentiments spontanés et fausse le sens naturel — il les forcera à descendre en eux-mêmes « à mettre leur cœur à nu[2] » et quelquefois à tressaillir de pitié ou de remords. Il opposera à l'homme complexe et faux, l'homme simple et vrai, « qui mène la vie la plus conforme à la nature, qui n'a jamais connu les faux raffinements, les désirs artificiels et capricieux, le parti pris de critique, les habitudes efféminées de pensée et de sentiment »[3]. Il exaltera la dignité et la noblesse de ceux que la société polie a jusque là dédaigneusement retranchés de l'humanité, et qui sont pourtant le plus vraiment hommes. Il changera le point de vue d'où les privilégiés de la vie ont jusque là considéré l'humanité : « il rectifiera leurs jugements, leur don-

1. Lettre à John Wilson, juin 1802. *Prose W.*, I, p. 38.
2. Id., p. 38.
3. Id., p. 38.

nera de nouvelles compositions de pensées, rendra leurs sentiments plus sains, plus purs, plus permanents, en un mot les accordera à la nature, à l'éternelle nature, et au grand Esprit qui meut toutes choses »[1]. Il s'attachera à détruire le préjugé arrogant, injuste et faux « qui, exaltant les différences extrinsèques et les marques extérieures, par lesquelles la société sépare l'homme de l'homme, néglige le cœur universel »[2]. Naguère, quand il croyait possible la transformation de la société et légitimes les sentiments de révolte, il s'appesantissait surtout sur l'injustice du sort des humbles, sur l'oppression qu'ils subissent et les souffrances qu'ils endurent. Aujourd'hui qu'il ne croit plus à l'efficacité de la révolution et qu'il s'est imposé de chercher dans l'humanité, telle quelle, le bien qu'elle peut contenir, il découvre que les humbles possèdent les trésors les plus précieux qu'il soit donné aux hommes d'atteindre. Il reconnaît que la véritable liberté consiste dans la vertu et la véritable richesse dans les tendresses du cœur. Le problème du bonheur s'est déplacé de l'extérieur à l'intérieur : l'individu doit devenir le propre artisan de sa félicité. Les puissants, les riches, les frivoles, enserrés dans les mailles des conventions et des hypocrisies mondaines, sont les véritables opprimés, parce qu'ils contraignent en eux-mêmes les qualités morales, source de la paix et de la joie.

Serait-ce que Wordsworth se désintéresse pour toujours de l'amélioration du sort des petits ? Non pas. Bientôt il va faire entendre une éloquente protestation contre les abus du régime industriel. Mais, au lendemain de la désillusion, préoccupé de raffermir les assises de sa conscience, de retrouver les principes du bien dans l'univers et dans l'humanité, il concentre tout l'effort de sa volonté sur le problème de la vertu. L'unité de sa pensée subsiste : il subit toujours l'impulsion révolutionnaire. Mais

1. *Prose W.*, p. 39.
2. *Prel.*, XIII, 218-220.

il se détourne de la révolution politique et dirige l'élan de ses sentiments et de son génie vers la révolution morale.

Wordsworth entreprend de renouveler la forme de la poésie. Le souffle révolutionnaire qui anime sa sympathie pour les humbles et soutient son ardeur de vertu l'entraîne à accomplir une révolution littéraire, conséquence directe de la révolution morale.

Dans *Guilt and Sorrow*, sous l'influence d'une profonde émotion, il avait déjà rejeté les faux ornements du classico-romantisme et créé le style sobre et sincère. Il va maintenant édifier une théorie poétique sur les bases de ses principes spéculatifs.

La poésie est le langage de l'âme : elle seule vient du cœur et va au cœur. Elle seule est capable d'exprimer cette vérité totale, qui part du fait et s'élève à l'idée, qui note le détail et embrasse l'ensemble, qui unit la matière à l'esprit, qui ne se fragmente ni ne s'analyse, et que la moindre circonstance peut faire apparaître dans toute son intensité. C'est à travers la poésie seule, que l'esprit peut percevoir à la fois les formes concrètes et les sentiments qu'elles inspirent, les êtres concrets et les sentiments qu'ils ressentent, la beauté matérielle et l'essence immatérielle. La poésie touche à la réalité physique et morale par les mots, s'identifie avec les émotions par l'harmonie et le rythme, et s'élève jusqu'à la réalité transcendante par une qualité indéfinissable, d'ordre spirituel, pure essence du génie, que Wordsworth appelle l'imagination[1].

Tantôt Wordsworth ouvrira son âme et dira en accents inspirés sa vision de la nature et de l'homme, dans leurs relations avec le Tout. Ce sera la partie explicitement philosophique de son œuvre. *Tintern Abbey* est le seul poème de ce genre qu'il compose à l'époque où nous sommes.

1. Nous étudierons plus loin l'*imagination* d'après Wordsworth, livre III, ch. III.

Tantôt il écrira de petites pièces descriptives ou narratives, où, dans un cadre réaliste, parmi de menus détails et de menus faits, il fera tenir le mystère de la joie et de la douleur humaines et l'infini de l'idéal. Ce seront les poèmes implicitement philosophiques. C'est ceux-là qu'il composera d'abord et publiera dans le recueil des *Lyrical Ballads*. C'est par eux qu'il révélera d'abord au monde la vérité telle qu'il la conçoit. A ceux-là il appliquera dans toute sa rigueur une nouvelle théorie de la forme poétique.

Ces poèmes diront les sentiments élémentaires, les affections primordiales, les jugements intuitifs des hommes simples, dans le langage des hommes simples. La technique complexe et affectée de la poésie classique est repoussée, non seulement au nom du bon goût, mais au nom de la vérité. Plus de mots nobles, plus de termes recherchés, plus rien de ce qui constituait la « diction poétique ». Le mot s'efface devant la chose. C'est la profondeur de la pensée ou l'intensité du sentiment qui donnent leur valeur aux termes. Plus de constructions tourmentées : la phrase suit le mouvement de la pensée. Plus de mythologie, de personnifications, de comparaisons toutes faites, de périphrases insipides, de figures banales, de ce bric-à-brac terni, que la mode littéraire continuait à imposer tyranniquement. La forme fardée fait place à la forme simple, où s'exprime la candeur de l'âme. Les images ne sont plus des ornements de clinquant, empruntées à une sorte de magasin d'accessoires, mais des créations directes, qui ont toute la fraîcheur de la nouveauté et la chaleur de l'émotion. Elles mettent sur le style une teinte vibrante ou profonde, selon que la pensée s'échauffe ou que la vision s'élargit. La poésie nouvelle n'est plus une poésie à facettes, qui brille d'un éclat faux et vide ; elle a la beauté simple de la sincérité, la beauté harmonieuse de l'unité, la beauté mystérieuse de l'inspiration.

Wordsworth établit sa théorie de la forme sur un principe qui semblait la justifier et la préciser, à savoir : que

le style poétique devait se composer d'un choix du langage réel des paysans, débarrassé seulement des incorrections et des provincialismes. Par là se complétait sa doctrine. Les hommes qui sont le plus près de la vérité de la nature parlent aussi le langage le plus expressif; les hommes qui ont conservé purs en eux les traits essentiels de l'humanité parlent aussi le langage le moins accessible aux corruptions de la mode, le plus pur et le plus durable. Pour la poésie vraie, il trouvait le langage vrai. En réalité ce principe était faux et inapplicable. C'était l'expression d'une opinion systématique, conçue dans l'ardeur de réaction contre les conventions et les artificialités du passé. C'était une de ces formules de combat, qui sont nécessaires dans les grandes luttes, et qui s'atténuent après la victoire. Wordsworth n'appliqua jamais rigoureusement sa théorie et il corrigea plus tard les lourdeurs qu'elle avait introduites çà et là dans ses premières œuvres. Mais, fort de l'appui qu'elle lui donnait, il osa revenir à la pratique des vieux poètes qui n'étaient pas voués à l'abstraction, ni asservis aux règles, et qui parlaient le langage spontané du sentiment. Il s'inspira surtout du recueil de vieilles ballades de Percy[1]. Il leur emprunta leur cadre, en y mettant sa sûreté d'observation, sa délicatesse de sentiments, sa force de pathétique, sa profondeur de pensée. Il s'inspira de leur forme, tout en rejetant les gaucheries et les archaïsmes des vieux textes et les mièvreries que le compilateur y avait ajoutées.

Sa propre conception de la poésie et l'exemple des vieux auteurs le conduisirent à créer une nouvelle forme poétique, aussi hardie et aussi originale que la matière qu'il traitait. Dans la forme comme dans le fond de la poésie, il consomma la révolution littéraire.

1. V. *Essay Suppl. to the Preface*, 1815. *Prose W.*, II, p. 262 et seq.

IV

Coleridge fut le confident de Wordsworth, au moment où se formait dans l'esprit de celui-ci sa conception de la poésie de l'humanité et où furent composées les *Lyrical Ballads*. Mais les deux amis ne se trouvèrent pas unis par une commune admiration des paysans, comme ils étaient unis par un commun amour de la nature et une semblable conception de la poésie de la nature.

Le poète qui avait écrit *The Eolian Harp* était préparé à s'enthousiamer pour les beautés de l'univers et à sentir les influences mystérieuses qui s'exercent des choses à l'homme. Il recherchait l'extase : la contemplation de la nature la lui donnait. Mais il n'avait pas le don de sympathie individuelle, qui lui aurait été nécessaire pour s'attacher, comme Wordsworth, aux plus humbles membres de la famille humaine.

Wordsworth avait une capacité d'affection durable et profonde, qui se manifestait par son attachement touchant pour sa sœur et qui fera de lui le plus dévoué et le plus tendre des maris et des pères. Il aimait les simples braves gens au milieu de qui il était venu vivre, et cet amour donnait à ses « ballades » la force de pathétique qui est leur grande, leur incontestable beauté, parmi des éléments discutés ou vieillis. Coleridge, impétueux et inconstant, impressionnable et fantasque, éprouvait des engoûments, des passions vives, des élans exaltés d'amitié, qui bientôt tournaient court ou tombaient. Southey, puis Poole, puis Wordsworth, tous ses amis, eurent à souffrir de cette versatilité maladive. Le devoir même de chef de famille ne l'attacha pas à sa femme et à ses enfants. A plus forte raison était-il incapable, pour les autres hommes, de cette sympathie directe qui est la qualité indispensable du poète de l'humanité.

Pendant la Révolution, il avait vibré des transports de la philanthropie universelle, sans distinguer telle ou telle misère particulière. Sa poésie était l'écho des grandes passions qui agitaient le monde, ou l'expression de ses rêves mystiques. Après la Révolution, à part les poèmes descriptifs où se fait sentir l'influence de Wordsworth, il traite exclusivement des thèmes subjectifs ou des thèmes de vision et de rêve. C'est l'imagination qui est maîtresse de son génie poétique. Elle va lui inspirer son chef-d'œuvre et le chef-d'œuvre du genre fantastique, dans la littérature anglaise : *The Ancient Mariner*.

Coleridge tenta une fois d'imiter le genre narratif de Wordsworth. Dans une de ses premières entrevues avec son ami, il l'avait entendu réciter *Guilt and Sorrow* et il avait été transporté d'un vif enthousiasme [1]. Il fut piqué d'émulation. Précisément à ce moment, il retouchait *The Destiny of Nations*. Comme introduction à la vision de la Pucelle, il traça le tableau de la jeunesse de Jeanne et conta un incident dramatique qui décide de sa destinée. Cette addition fut écrite dans la manière réaliste de Wordsworth, en contraste absolu avec la couleur éclatante, le ton véhément et le caractère symbolique de la vision. Les détails mêmes du récit étaient empruntés aux dernières strophes de *Guilt and Sorrow*.

Une autre fois, il essaya de collaborer avec Wordsworth. Les qualités d'esprit des deux poètes, ainsi mises en contact, se trouvèrent si incompatibles, qu'ils durent renoncer à leur projet et qu'ils comprirent l'inutilité de pareille tentative. Le sujet choisi [2] devait être traité sous forme de « ballade » et entrer dans le recueil que Wordsworth préparait alors. Coleridge voulait surtout retenir des vieux poèmes populaires les incidents merveilleux, l'intervention d'êtres surnaturels, le frisson de l'épouvante, le pathétique surhumain. Wordsworth voulait en imiter

1. V. sup., p. 324.
2. Le sujet de *The Ancient Mariner*.

les détails concrets et précis, l'émotion naïve, le pathétique simplement humain. Coleridge acheva l'œuvre seul et se révéla grand maître dans l'art de donner la cohésion de la réalité à une vision, de rendre vraisemblables des spectacles de rêve, de faire naître l'angoisse par les fantômes de l'imagination. Tandis que Wordsworth, sans sortir du réel, créait autour des formes concrètes une atmosphère de mystère, Coleridge peuplait l'inconnu de formes étranges et terribles, qu'il rattachait à la réalité par des transitions insensibles. Coleridge venait de découvrir une veine poétique nouvelle et féconde, d'où il aurait pu faire jaillir de nombreux chefs-d'œuvre, si son génie n'avait été neutralisé par la fatale inertie qui pèse comme un poids mort sur son œuvre et sur sa vie.

Ce n'est pas dans les poèmes de Coleridge, que nous trouvons exposée la nouvelle philosophie de l'humanité, dont il commença dès lors à asseoir les principes. Cette nouvelle doctrine, née de l'expérience de la Révolution française, ne fut pas pour lui, comme pour Wordsworth, une source d'inspiration poétique. Pour Wordsworth, la philosophie ne se séparait pas de la vie. Il ne construisait pas de systèmes, il ne posait pas de formules, il ne se plaisait pas aux artifices logiques de la faculté raisonneuse. Le cœur, autant que l'intellect, lui dictait une conception de l'univers et de l'homme, qui déterminait ses sympathies et sa conduite, lui conseillait la vertu active et soutenait son génie. Sa philosophie était une intuition, une noble passion et une morale. Elle donnait de la gravité et de la hauteur à ses sentiments ; elle était le principe de synthèse de son œuvre ; mais elle ne s'exprimait pas en propositions abstraites. « Il ne se mettait pas à un poème avec un dessein précis, qu'il s'était formulé à lui-même, mais ses habitudes de méditation avaient discipliné ses sentiments de telle sorte, que la description des objets qui faisaient naître ses sentiments comportait

inévitablement un *dessein*[1] ». Il composa et publia ses « ballades » comme des poèmes de sentiment et d'imagination, dramatiques et vivants. Ils n'étaient philosophiques que par le choix et la conduite des sujets, la présentation des détails, le genre d'émotion que le poète cherchait à produire. A peine un mot, un vers, tout au plus un passage faisaient-ils apparaître l'intention. Ce n'est que deux ans après la publication du recueil, que Wordsworth en rédigea le préface. Encore, les formules les plus précises y étaient-elles dûes en grande partie à Coleridge[2].

Celui-ci, au contraire, était né avec le génie de la dialectique. Pendant sa jeunesse, il s'était assimilé sans effort les œuvres des philosophes anciens et modernes. A l'époque révolutionnaire, il avait composé à son usage une philosophie éclectique, à laqnelle il avait donné une étroite cohésion et une forte originalité. Etant en même temps grand poète, il avait écrit des vers dans lesquels la métaphysique s'échauffait de passion et les formules s'élargissaient en symboles. Aujourd'hui, après la faillite du rationalisme, il travaille à reconstruire un nouvel édifice métaphysique. C'est une période de transition et d'incertitude. Il n'a plus la foi intellectuelle, qui l'avait soutenu pendant la composition de *Religious Musings* et de *The Destiny of Nations*. Sa pensée flottante ne provoque plus en lui de grands mouvements de passion. C'est ailleurs que dans sa poésie, c'est dans sa correspondance qu'il exprime la nouvelle vérité qu'il commence à entrevoir.

Ecrivant à son frère Georges, pour sceller avec lui la réconciliation, Coleridge fait une profession de foi qui montre qu'aussitôt après la désillusion il a conçu le dessein général d'une nouvelle doctrine. Aussi bien il n'y a pas solution de continuité entre sa pensée de la veille et sa pensée du lendemain. Les aspirations mystiques, par

1. Words., *Pref. to the Lyr. Bal.*, I, p. 50.
2. V. infra Livre III, ch. III, 1.

lesquelles s'était traduit chez lui l'élan vers l'idéal et l'absolu, subsistent, mais refusent de faire place plus longtemps à côté d'elles aux aspirations rationalistes et scientifiques. Il abandonne la métaphysique mécaniste pour la métaphysique théosophique.

Il abjure solennellement l'alliance avec l'Encyclopédie. « Autant que vous, écrit-il au recteur d'Ottery, (et peut-être avec une conviction plus profonde, car elle est fondée sur une expérience réelle), autant que vous, je condamne les habitudes intellectuelles et morales de ces hommes, aussi bien en Angleterre qu'en France, qui se sont modestement arrogé le titre exclusif de « philosophes » et « d'amis de la liberté »[1]. Il renonce, comme à une erreur sacrilège, à l'interprétation mystique de la Révolution, par laquelle il avait cru sceller l'union du rationalisme et de la foi. « Sur la Révolution française, c'est dans les termes de l'Ecriture, que j'exprimerai le mieux ma pensée : Un ouragan irrésistible ébranla les montagnes et fit voler en éclats les rochers, sous les yeux du Seigneur ; mais le Seigneur n'était pas dans l'ouragan ; et après l'ouragan, un tremblement de terre, et après le tremblement de terre, un déluge de feu ; mais le Seigneur n'était pas dans le déluge de feu. Et aujourd'hui (persuadé que je suis que Dieu ne permet de calamités que comme instrument de bien), je me voile le visage de mon manteau et j'attends d'un cœur patient et soumis, prêtant l'oreille *à la voix faible et ténue* qui vient de Dieu[2]. »

Dieu n'a pas donné à tous les hommes la raison sans défaillances et le cœur sans haine : l'homme n'est pas essentiellement bon. Le temps n'est pas venu (viendra-t-il jamais ?), où l'humanité cessera de s'avancer péniblement vers le mieux, par élans suivis de reculs, entrevoyant la vérité au milieu de nombreuses erreurs, faisant un peu de bien au prix de beaucoup de mal, selon les lois

1. Lettre d'avril 1798, p. 240.
2. Id., 240.

des natures finies. L'homme est né imparfait par la volonté de Dieu. « Je crois très fermement au péché originel : du jour où nous quittons le sein de notre mère, notre intelligence est obscurcie. Alors même que l'intelligence voit juste, la volonté défaille, par faiblesse constitutive. Nous espérons parfois le bien, sans désirer l'atteindre, et, plus souvent, nous désirons le bien, sans être capables de vouloir et d'agir [1]. »

Les gouvernements, qui sont l'œuvre des hommes, sont mauvais, non par la dépravation des puissants, mais par la dépravation de tous : l'iniquité des gouvernements reflète la faiblesse humaine. « Les gouvernements sont bien plutôt des effets que des causes [2]. » La plus grosse erreur qu'ait commise le siècle, « plus pernicieuse que le πάνχρυσον et la panacée de l'alchimiste, c'est l'erreur d'attribuer aux gouvernements une influence magique sur notre vertu et notre bonheur » [3]. C'est un complet revirement de pensée. Les maux passés et présents ne dépen- plus des institutions ; le bonheur futur ne repose plus uniquement sur un plan bien fait de société rationnelle. « Depuis trop longtemps on est dupe d'un profond égarement ! Il y a des hommes en proie à une agitation haineuse, qui attendent tout changement d'un changement de gouvernement. Comme si une constitution était un vêtement, dont nos vices et notre méchanceté fussent la dentelle et les franges, et qu'on pût enlever à volonté le vêtement avec sa bordure ! Ces égarés attribuent la responsabilité de tout le mal à quelques pauvres instruments de la justice divine, qui ne doivent d'être ce qu'ils sont, qu'à la folie et à la dépravation communes à tous les hommes [4]. »

L'avenir se présente à Coleridge sous de sombres couleurs. Ses sentiments révolutionnaires sont restés viva-

1. Lettre d'avril 1798, 242.
2. Id., 241.
3. Id., 241.
4. *Fears in Solitude*, v. 159-170.

ces, malgré sa rupture avec la Révolution française. Pas plus que Wordsworth, il n'est réconcilié avec la constitution anglaise, ni surtout avec le ministère, qui a abusé du pouvoir pour étouffer la liberté de discussion. Ces hommes à courte vue n'ont-ils pas en effet envenimé la lutte en Angleterre ? Sans doute il y a eu aveuglement de la part des révolutionnaires ; mais il y a eu une véritable démence de persécution de la part de leurs adversaires. « Il y a des hommes qui pratiquent une dégradante idolâtrie pour les chefs du gouvernement, et tous ceux qui ne tombent pas prosternés devant les images qu'ils adorent sont flétris comme des ennemis de la patrie ![1] » Encore animés de sentiments de révolte contre les mesures tyranniques du présent ministère, Coleridge ne peut pas s'arrêter à une doctrine politique positive. Tous les gouvernements sont mauvais. « Chez les gouvernants de la France, je ne vois rien qui diffère du type des animaux de cette espèce. L'histoire m'apprend que les chefs de peuples sont à peu près les mêmes à toutes les époques : ils sont aussi mauvais qu'ils osent l'être. L'orgueil de la destruction et la fatalité de la sottise s'attachent à eux comme une lèpre héréditaire.....[2] Les gouvernements ressemblent aux abcès produits par certaines fièvres. Ce sont les conséquences nécessaires de la maladie et, par la douleur qu'ils causent, ils enveniment la maladie ; mais c'est justement et sagement qu'ils sont dans l'ordre de la nature. Car ils ne sont pas seulement nécessaires physiquement comme effets, mais moralement comme causes, pour prévenir la dissolution complète du malade. Pourtant, que penserions-nous d'un homme, qui attendrait la guérison d'un ulcère destiné tout au plus à l'empêcher de mourir ?[3] »

Coleridge se désintéresse pour un temps de la politique.

1. *Fears in Solitude*, v. 171-175.
2. Lettre, p. 240.
3. Id., p 241.

Ayant cessé d'attendre le bonheur d'un effort de révolution, il se détourne de l'individualisme social vers l'individualisme moral. Non pas, comme Wordsworth, pour entrer dans le secret des sentiments et des pensées des hommes simples et, à travers leurs opinions, leurs joies et leurs peines, entrevoir un idéal de pureté et de sérénité, mais pour poser sur de nouvelles bases les problèmes métaphysiques, psychologiques et moraux. « Je renonce à méditer sur les causes immédiates, qui sont infiniment complexes et incertaines, et j'étudie les causes fondamentales et générales, les *causae causarum*..... Je me voue à rechercher avec patience, d'un esprit lent, très lent, *quid sumus et quidnam victuri gignimus*, quelles sont nos facultés et ce qu'elles sont capables de devenir[1]. » Les déceptions et les souffrances, nées de la Révolution française, ne seront pas sans profit, si « les individus comprennent la nécessité de l'effort personnel »[2]. Pour lui, comme pour Wordsworth, le problème du bonheur s'est déplacé. Mais, pour Wordsworth, les beautés de la nature et les vertus natives de l'âme sont les grands soutiens de la paix morale et les véritables éléments de la félicité. Coleridge ne croit pas que le salut de l'humanité soit possible sans l'aide d'en haut. Au secours de l'intelligence et de la volonté défaillantes, il appelle Dieu — non pas le Dieu de l'Eglise officielle, ou celui de telle ou telle secte, mais le Dieu éternel, qui a inspiré les Livres Saints et qui se révèle à toute âme croyante dans l'acte de foi. « L'homme ne triomphera de sa dépravation native que s'il s'inspire de *l'esprit* de l'Evangile. J'ajoute qu'il ne faut chercher l'esprit de l'Evangile, *ni à Jérusalem*, *ni sur la montagne*[3]. »

Coleridge se sentait attiré vers l'Allemagne, la terre

1. Lettre, 243.
2. Id., 241.
3. Id., 242.

promise de la philosophie transcendentale. Wordsworth était désireux de s'éloigner pour quelque temps du milieu qui lui rappelait cruellement les épreuves passées. Le legs que Calvert fit à Wordsworth, et une rente annuelle de 120 livres que les deux frères Wedgewood s'engagèrent à servir à Coleridge, permirent aux deux amis de former un projet de résidence en Allemagne. Ils s'embarquèrent pour Hambourg, le 14 septembre 1798.

CHAPITRE IV

L'Histoire.

I

L'attrait que la légende et l'histoire avaient eu de tout temps pour Southey, grandit, quand le déclin de la Révolution eut assombri ses espérances et que le rude contact avec les nécessités de la vie eut fait envoler ses rêves. Les mouvements d'indignation, les effusions de pitié, les désirs de vertu et de bonheur universels, qui avaient inspiré ses pièces lyriques et qui avaient pénétré ses deux premières compositions de longue haleine, tombèrent. Pendant un temps il trouva encore des motifs de chants lyriques dans les joies champêtres et les affections domestiques. Puis il renonça presque complètement à la poésie subjective, pour se consacrer à la poésie objective, et composer, avec une intarissable fécondité, tantôt de petites pièces narratives, tantôt de grands poèmes épiques.

Le romantisme historique — nous l'avons fait remarquer[1] — avait son origine dans l'expansion imaginative et sentimentale qui avait été une des causes principales à la fois du mouvement de renaissance littéraire et du mouvement de rénovation politique. C'était une manifestation du désir d'émotion et de beauté, du besoin de nouveauté, de la soif d'idéal, qui possédaient un grand nombre d'esprits dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

1. Page 296 et seq.

Cette passion d'idéalisme, simple en apparence, était en réalité complexe et contenait un principe de division qui ne tarda pas à apparaître. Des éléments qui la composaient, « l'idéalisme concret » fut l'énergie propre du romantisme pittoresque ; « l'idéalisme abstrait », l'énergie propre de la Révolution. Les deux tendances se contrarièrent dans les œuvres de jeunesse de Southey. Dans *Wat Tyler* et dans *Joan*, l'intérêt du sujet historique, l'attrait de la couleur locale, le mouvement heureux du récit et du dialogue furent gâtés par les déclamations « philosophiques » et le parti pris de dénigrement du passé. L'antipathie pour les institutions et les mœurs du moyen-âge se heurtait, dans l'esprit du jeune poète philosophe, à l'admiration pour sa beauté pittoresque et sa grandeur épique. Dans ce conflit de sentiments, l'inspiration, qui crée les grandes œuvres, fut étouffée.

Après 1796, Southey est désabusé de l'idéalisme abstrait. La dualité d'aspirations qui condamnait d'avance toutes ses œuvres à la médiocrité n'existe plus. Il va pouvoir devenir le poète des beautés grandioses ou étranges des civilisations disparues et des mœurs lointaines.

Aussi bien l'enthousiasme révolutionnaire ne sera pas absent de ses poèmes : il subsistera sous la forme de l'idéalisme moral.

Il est intéressant d'observer qu'au retour de Lisbonne la matière poétique de Southey se renouvelle. Il s'essaye à une grande variété de sujets. La comparaison des *Poèmes* de 1795 avec les *Poèmes* de 1797 est singulièrement instructive à cet égard. Aux morceaux de la première publication, il ajoute des *Ballades*, des *Eglogues anglaises* et des *Inscriptions*.

Comme Wordsworth et Coleridge — d'ailleurs indépendamment d'eux — Southey est attiré par le charme et la saveur des vieilles ballades. Il s'en inspire à sa manière, c'est-à-dire dans la mesure où son talent de second ordre lui permet l'originalité. Il n'a ni la pénétration psycholo-

gique de Wordsworth, ni la puissance d'imagination de Coleridge. Il modernise d'anciens contes populaires avec plus d'art dans la composition, plus de simplicité dans le style, un sentiment plus vif de la grâce naïve des détails que leur premier adapteur, l'évêque Percy; ou bien il traite dans le genre ancien des légendes inédites dont ses recherches savantes lui fournissent les sujets; mais ce n'est qu'un compilateur habile, servi par sa curiosité d'antiquaire et son don de versificateur. De son temps, il fut plus goûté que Wordsworth et que Coleridge, étant plus à la portée des lecteurs ordinaires et s'éloignant moins des formes traditionnelles de style. Ses ballades seraient oubliées aujourd'hui si quelques-unes n'avaient trouvé place dans les morceaux choisis à l'usage des écoliers.

Les *English Eclogues* sont une tentative sincère de poésie réaliste, indépendante de tout dessein philosophique ou social. Crabbe s'était déjà essayé dans ce genre. Mais son réalisme était resté empreint de l'esprit didactique de l'école classique, son style était surchargé de tout l'appareil de la phraséologie consacrée, ses distiques rimés étaient pleins de raideur et de monotonie. Southey fait une peinture concrète qui se suffit à elle-même sans digressions et sans morale; son style est l'expression directe et neuve de la pensée; sa forme métrique est le vers blanc qu'il manie avec vigueur et avec souplesse. Rien n'est plus frappant que le contraste entre cette nouvelle série d'églogues et les *Botany Bay Eclogues*. Les nouvelles églogues, par la description et par le dialogue, cherchent à présenter un tableau exact de la vie de la campagne à reproduire fidèlement l'aspect physique, les occupations, les mœurs, les sentiments et les préjugés des paysans, à présenter sous des couleurs vraies leurs relations entre eux ou avec le seigneur et le curé, à indiquer, sans parti pris d'optimisme ou de pessimisme, en quoi leur condition est heureuse ou malheureuse. Il n'y a ici ni ton déclamatoire, ni développements abstraits, ni personnages types, ni insistance exclusive sur une même idée.

Ce n'est plus une série d'exemples versifiés de morale en action, c'est un effort robuste pour imprégner de couleur locale des récits ou des dialogues, pour rendre attachantes des conditions d'existence que la poésie avait jusque-là dédaignées, pour émouvoir par les joies et les peines quotidiennes des humbles. Le poète ne cherche plus à démontrer une thèse : il demande à la réalité et à la vie des sujets d'observation qui le distraient de sa tristesse et offrent une matière originale à la poésie renouvelée. Il diffère de Wordsworth en ce qu'il n'a aucune arrière pensée philosophique ou sociale. Il ne demande à la vie campagnarde que l'occasion de peintures animées ou émouvvantes. Il n'a d'autre souci que de s'abstraire de ses compositions, de mettre l'auteur au-dessus des préoccupations qui assaillent encore l'homme, de faire œuvre de poète, de chercher hors de lui la beauté et l'émotion dont sa nature passionnée a besoin, de se reposer de l'abus des idées par la calme contemplation des faits.

Dans les *English Eclogues*, les événements ordinaires de la vie du village se déroulent, accompagnés du cortège de sentiments qu'un observateur sympathique peut rendre piquants ou touchants. Il ne faut pas attendre de Southey de la profondeur ou du pathétique. Il voit juste, il sait composer une scène ou un tableau, il rend l'aspect extérieur des choses et des gens, mais sa sympathie ne va pas jusqu'au fond du cœur de ses personnages. Les tableaux de misère dominent parce que la condition du paysan anglais de ce temps-là était misérable et que Southey veut être vrai. Mais il n'en rend responsables, ni les institutions, ni aucune classe de la société. Quand il effleure les anciens sujets, il s'efforce de se limiter aux faits sans trahir ses sentiments propres. La mère du matelot souffre de la solitude et du dénûment : elle gémit, mais elle n'accuse personne ; son gars n'était pas un bon sujet ; il avait dû choisir entre la flotte et la prison. Le voyageur qui l'écoute, la console ; « on pourvoiera aux besoins de son fils s'il vit : et si elle a le malheur de le perdre, elle habite

un pays où jamais brave marin n'a laissé ses parents le pleurer dans l'indigence[1] ». Le seigneur et la châtelaine sont des êtres humains qui se font aimer des paysans[2], et qu'on pleure après leur mort[3]. Le curé est le consolateur des affligés et défend contre les sottes superstitions populaires une vieille, persécutée comme sorcière[4]. Les sentiments exprimés par le poète n'ont plus un caractère général et universel, comme du temps où il professait « l'amour de l'humanité ». Ce sont des émotions particulières nées de circonstances précises : c'est la pitié pour Hannah, la fille-mère[5], pour la Veuve de la chaumière en ruines[6], pour le couple de nouveau-mariés qui échappe, pour un court instant, dans la joie présente, aux affres de la misère[7]. Avec sa facilité à effleurer des genres variés, Southey esquisse ainsi, avant Wordsworth[8], une forme de la poésie des humbles qui n'est pas de premier ordre, mais qui possède des qualités estimables et qui coopère à la renaissance de la poésie.

Si, contre toute vraisemblance, on rééditait les pièces détachées de Southey, il faudrait faire précéder la série de ses *Inscriptions* d'un petit poème, écrit en 1798, intitulé *History*. On y trouve décrit son état d'esprit à cette époque et on y apprend par quelles transitions il est passé de l'enthousiasme révolutionnaire à la passion pour l'histoire. Son premier mouvement, quand il jette un regard en arrière sur les temps écoulés, c'est un sentiment de révolte contre les injustices, les cruautés, les persécutions dont les forts ont accablé les faibles. Mais il réfléchit. Clio, « la Muse à l'énergique regard », lui fait honte

1. Ecl., IV.
2. Ecl., I.
3. Ecl., VII.
4. Ecl., V.
5. Ecl., III.
6. Ecl., VI.
7. Ecl., VIII.
8. Les *English Eclogues* sont de 1797.

de ses attendrissements : « Va, jeune homme, pleurer dans les bosquets de myrtes ! Epanche ton âme en accents si plaintifs et si doux, que les vierges éperdues pleurent d'entendre tes vers, émues d'un chagrin délicieux[1] ». Il comprend la leçon. Il examine de plus près la page de l'histoire et y voit inscrites les nobles actions des individus et des peuples qui ont lutté pour la liberté. C'est leurs noms qu'il veut retenir, c'est leurs hauts faits, qu'il veut désormais célébrer.

Il comprend la permanence des traits distinctifs de la nature humaine et l'unité de l'histoire. Il se rend compte que si les hommes de son temps jouissent de quelques avantages moraux et sociaux et sont capables d'aspirer au mieux, ils le doivent aux efforts des hommes qui les ont précédés. La génération présente n'a pas le privilège de toute générosité et de toute vertu : des cœurs ont battu autrefois pour la liberté, des vaillants sont morts pour elle, et même des hommes égarés par des erreurs (qui furent les erreurs de leur temps) ont montré du courage et de la grandeur d'âme. Il précise les souvenirs historiques qu'il a recueillis en Espagne et en Portugal et grave dans sa mémoire les noms des héros de ces deux pays, qui ont combattu pour de nobles causes. Il médite, dans ce nouvel état d'esprit, sur les annales de l'Angleterre et il y voit une magnifique succession d'efforts pour fonder les institutions de liberté. Aidé par la tournure que prennent les événements en France, il redevient patriote anglais. A la date même où Coleridge écrivait *Fears in Solitude*, il compose deux épitaphes inspirées d'un ardent amour pour la patrie et d'un respect ému pour les grands ancêtres[2].

Le patriotisme de Southey n'est pas le patriotisme aveugle, qui vante les hauts-faits de l'histoire nationale

1. *History*.
2. { *Epitaph on Algernon Sidney*.
{ *Epitaph on King John*.

sans souci de la justice, et qui exalte la patrie même indigne. Ce patriotisme fait une large place aux sentiments raisonnés, qui composaient « le patriotisme de l'humanité ». Il a toujours pour devise : justice et liberté. Il conserve ce qu'il y avait de généreux dans l'idéal révolutionnaire, en le plaçant sous l'égide de l'affection filiale pour la patrie. Il limite l'espoir et l'effort de progrès humain au groupe naturel que forme la nation. Mais il n'est pas exclusif; il ne se nourrit pas de la haine de l'étranger. Il sympathise avec le sentiment de nationalité chez les autres peuples, quand ce sentiment s'accorde avec les principes qu'il invoque lui-même. Ce patriotisme large et généreux, qui est la forme nationale du sentiment de fraternité, était aussi devenu celui de Wordsworth et de Coleridge.

Les *Inscriptions* nous montrent Southey se tenant en dehors du conflit des opinions politiques. Pas plus que Wordsworth et que Coleridge, il n'est passé au parti opposé. Il ne songe pas à son intérêt; il n'obéit qu'à sa conscience. Il n'abandonne de ses anciennes opinions que ce qu'il a reconnu faux; il en conserve tout ce qui peut s'accorder avec l'esprit de soumission aux faits, dans l'attente patiente du mieux.

Il ne renie pas sa jeunesse. Il lui plaît « de se souvenir du passé avec un honnête orgueil, assuré que ce n'est pas en vain que survivent les purs accents de liberté et de vérité [1] ». Mais il n'est pas de ceux qui « craignent aux heures difficiles de se rallier à la bonne cause, ou qui hésitent à abandonner la mauvaise, où les enchaîne peut-être une fausse honte [2] ». Ses idées se sont élargies. Il a appris à pratiquer la tolérance pour les erreurs généreuses. Il s'adresse au « patriote » (au sens révolutionnaire du mot) et au « loyaliste » et il leur crie : Respectez l'un et l'autre aussi bien la mémoire de Falkland, que celle de Hampden, tombés à Newbury, celui-là sous les bannières

1. *Hymn to the Penates*.
2. *Epitaph on Latimer*, 1799.

de Charles, celui-ci dans les rangs des républicains ; ils étaient probes tous deux ! [1].

Il n'est plus révolutionnaire, mais il est resté républicain de cœur. Il condamne la violence ; il conjure ses contemporains de ne pas renouveler les pages sanglantes de l'histoire ; mais il ne veut pas, comme les réacteurs l'auraient désiré, effacer des annales de son pays les grandes dates où le peuple a affirmé sa volonté de résister au despotisme. Il compose une inscription pour la cellule de Chepstow Castle, où fut enfermé, à la Restauration, Martin, le régicide [2]. Pour avoir cru que le sacrifice d'une tête royale était nécessaire à la réalisation « du bonheur sur terre, dans la paix et la liberté », il est mort d'une mort lente, dans un cachot. Compatissons à sa souffrance, car s'il a erré, c'est par trop d'amour des hommes. Ses rêves étaient ceux « que caressait Platon, qu'adorait Milton, dans l'ardeur d'un saint zèle. Espérances bénies, dont la réalisation est refusée momentanément à l'homme, — jusqu'au jour dernier, où Christ viendra et où tout sera accompli ! » Malgré la désapprobation de la violence révolutionnaire et la patience résignée qu'implique ce passage, l'*Anti-Jacobin* chercha à jeter une couleur odieuse sur ce petit poème et à présenter l'auteur comme un perturbateur dangereux [3].

Southey n'a pas cessé de haïr les tyrans. La Nouvelle Forêt, plantée par Guillaume le Conquérant sur les cendres de villages incendiés, lui suggère une inscription pleine de véhémente indignation [4]. Il n'a pas cessé de haïr les conquérants. Près d'un tumulus celtique, il laisse tomber des paroles de pitié pour le chef enseveli sous ce ter-

1. *For a Column at Newbury.*

2. *Ins. for an Appartment in Chepstow Castle*, 1797 (poème supprimé dans les Œuv. Compl.).

3. Les auteurs de l'A.-J. écrivirent une parodie de cette Insc., dans le N° du 20 nov. 1797. Ils feignirent de s'apitoyer, dans les mêmes termes que Southey, sur la femme Brownrigg, condamnée à la peine capitale pour avoir fait mourir deux de ses apprenties sous les coups.

4. *For a Monument in the New Forest.*

tre, dont la gloire a passé comme une fumée[1]. En face d'un monument commémoratif de la naissance d'un homme de guerre espagnol, il pense combien la simple vertu est plus haute que cette renommée, conquise au prix de carnages et de souffrances. « Passant, qui gagnes ton pain quotidien par un labeur quotidien, si humble que soit ton sort, remercie Dieu de ne pas t'avoir fait à l'image de Pizzaro ! »[2].

La guerre peut devenir glorieuse, quand c'est une guerre de défense, une guerre de résistance, pour la liberté. Avant que les conquêtes napoléoniennes aient développé chez les peuples de l'Europe le sentiment de nationalité, les aient poussés à la guerre sainte pour l'indépendance, et, en particulier, aient exaspéré l'énergie belliqueuse de l'Espagne, Southey fait entendre l'appel avant-coureur de l'immense clameur qui allait rallier toutes les forces vives de la péninsule ibérique dans une même volonté de résistance acharnée.

« Fils d'Espagne ! Si tu es de ceux qui plient le genou devant le trône des despotes, loin d'ici ! Ce sol est sacré. Padilla y est mort, martyr de la liberté. Mais si tu chéris l'indépendance, approche de ce lieu comme d'un sanctuaire, et remercie le Tout-Puissant que ton cœur droit, animé de sentiments fraternels pour l'humanité, se révolte contre l'oppression. Ta prière émue montera au ciel, entendue, exaucée. Car de généreux élans naîtront en toi, qui te donneront la force et la vertu altière, pour l'action virile. Les reliques dans les chasses d'argent, les messes solennelles n'éveillent dans l'âme que des pensées froides et vaines comparées à celles-là »[3].

Les poèmes courts, que Southey composa en grand nombre, n'étaient pour lui qu'une distraction. En même

1. *For a Tablet at Silbury Hill.*
2. *For a Column at Truxillo.*
3. *For a Monument at Tordesillas.*

temps qu'il remplissait de ces menues productions l'*Annual Anthology* et les périodiques, tout en menant assidûment le labeur d'historien et de critique qui était son gagne-pain, il travaillait à quelqu'une de ces grandes épopées qui avaient toujours eu sa prédilection et sur lesquelles il comptait pour fonder sa renommée. *Joan of Arc* était à peine achevée, qu'il concevait le plan et réunissait les matériaux de *Madoc*, dont l'action se passe d'abord chez les Celtes du Pays-de-Galles, puis chez les Aztèques du Mexique. En même temps, il composait le conte arabe de *Thalaba*. Puis ce sera une histoire hindoue : *The Curse of Kehama*, puis la geste chevaleresque de *Roderick, the Last of the Goths*. Après cette énorme production épique, il abandonnera les vers pour la prose, la légende pour l'histoire, et ne fera plus œuvre de poète que lorsque les fonctions de « lauréat » dont il sera chargé l'y appelleront.

Il ne nous appartient pas d'étudier les questions qui se rapportent aux sources de ces épopées, à la mise en œuvre, au style, à la forme d'art qu'elles représentent. Nous ferons seulement remarquer, qu'en dépit de défauts de froideur et de monotonie, ces poèmes se distinguent par une noblesse morale, qui est la survivance, dans l'œuvre de la maturité du poète, de la passion de vertu qu'il avait puisée aux sources révolutionnaires [1]. Southey ne mérite pas seulement le nom de romantique par l'ampleur des sujets, la variété des aventures, la richesse des descriptions et la couleur des détails, mais par le prestige d'idéal dont il enveloppe ses personnages.

Ses premiers poèmes étaient tout vibrants d'héroïsme révolutionnaire. Son œuvre postérieure est traversée d'un souffle d'héroïsme moral, qui procède en partie de son premier enthousiasme. Enumérant les causes qui ont agi le plus puissamment sur son esprit, le poète lui-même dit : « L'admiration, je dirai presque l'adoration pour Léoni-

1. V. infra, Livre III, ch. I.

das ; des principes stoïciens dûs à l'étude habituelle d'Epictète ; et enfin la Révolution française, qui triomphait quand j'avais dix-huit ans — telles sont les influences qui m'ont fait ce que je suis [1]. »

II

La crise que traversèrent nos poètes après la désillusion produisit chez chacun d'eux des résultats différents, selon la diversité de leur tempérament, de leur éducation et de leur génie. Mais elle eut chez tous une conséquence fondamentale : elle apaisa, elle disciplina, elle transforma la passion révolutionnaire.

Ils avaient mis une confiance illimitée dans les vérités abstraites : principes *a priori* ou propositions déductives trop hâtivement formulées. Ils avaient cru qu'il suffirait de tracer le plan rationnel ou la courbe géométrique du gouvernement et de la société pour que la réalité se conformât à ce schéma idéal.

Ils avaient fait fond sur la bonté native de l'homme. Ils avaient cru qu'il suffirait de placer l'être humain dans les conditions de pureté et de simplicité primitives et de lui donner l'éducation convenable, pour que l'amour de la vertu, la passion de la justice, la sympathie universelle s'épanouissent en lui au plein soleil de la liberté.

Il y avait eu dans leurs sentiments et dans leurs concepts — comme dans toute la « philosophie » de cette époque — de la hardiesse et de la générosité, mais aussi de la naïveté et de la présomption. Ils appartenaient à un siècle *jeune* : ils étaient tombés dans les erreurs de la jeunesse inconsidérée et impatiente. Ils avaient dédaigné le passé, négligé la réalité, ignoré les véritables principes de

1. Paroles de Southey, citées dans Dowden's *Life of Southey* (English Men of Letters' Series), 1888, p. 191.

l'action humaine et les conditions fondamentales du progrès social. Ils s'étaient posés en prophètes de la vérité et ils avaient aspiré à la réalisation immédiate de la perfection rêvée. Ils avaient acclamé la France révoltée, qui leur semblait s'élancer avec un courage héroïque à la conquête de l'absolu.

Les traits qui caractérisaient essentiellement leur état d'esprit étaient l'intellectualisme et l'ardeur révolutionnaire. Leur doctrine, avant tout, prétendait modeler la réalité sur des notions abstraites et, même lorsqu'elle ne prévoyait que des moyens pacifiques, tendait à la reconstruction *a novo* de l'ordre politique et social.

Après la crise, nos poètes mesurent l'insuffisance et le danger de « la raison » et de « la science » : ils s'affranchissent du joug de l'intellectualisme.

Les excès de la Révolution et son échec, qui leur semblait définitif, leur font prendre en horreur l'action révolutionnaire.

Ils traversent une période indécise et douloureuse d'hésitation et de lutte, pendant laquelle leur jugement mûrit et leur impatience se modère.

Ils avaient trop ardemment partagé les plus généreuses aspirations des philosophes et du peuple de France, la foi au progrès, la soif de justice, la pitié de la misère et de la souffrance, l'orgueil de la qualité d'homme, pour renier l'idéal de la Révolution. Mais leurs désirs de mieux ne se traduisent plus par d'ambitieuses théories et d'intempérantes ardeurs. Ils se dégagent de toute alliance avec l'utopie ou avec la violence. Egarés naguère par l'illusion de la rénovation immédiate et totale, ils n'avaient pas contemplé l'idéal du regard serein dont l'homme doit envisager les hautes généralités qui dominent l'action. Aujourd'hui, leur culte de l'idéal s'est purifié. Il s'accorde avec le respect éclairé du passé, avec la soumission aux contingences et aux lenteurs de l'application, avec la prudence et la patience intellectuelles. Ils voient dans l'idéal un objet de méditations solitaires et recueillies, un stimu-

lant de l'effort persévérant et soutenu, un exemplaire du bien et du juste qui doit diriger de haut la pratique, sans violer les lois établies, sans ébranler l'équilibre provisoire des intérêts et des préjugés, sans recourir à des moyens mal adaptés aux fins. Ils ne sont plus révolutionnaires : ils sont restés idéalistes.

Quel caractère définitif leur idéalisme va-t-il prendre ? Au lendemain de la crise, il se montre quelque peu dédaigneux de l'humanité faillible et de la société imparfaite. Il fait peu de cas du gouvernement et de la société. Il considère la justice politique comme un bien négligeable auprès de la justice morale, la liberté du citoyen comme une fumée auprès de la liberté du sage, les droits de l'homme comme des paroles vides auprès des droits de la conscience. Il prend volontiers la forme esthétique de la contemplation de la nature, la forme mystique de l'extase, la forme historique du culte des héros disparus. L'idéalisme de nos poètes sera-t-il un beau rêve, qu'ils iront chantant et où les hommes ne reconnaîtront rien de ce qui touche aux maux présents et aux espérances prochaines ? Ou, après un court moment d'hésitation, se laissera-t-il pénétrer de nouveau par les aspirations généreuses auxquelles la Révolution française avait donné naissance ? Ne deviendra-t-il pas le médiateur entre la tradition et le progrès, entre le passé et l'avenir ? N'inspirera-t-il pas à nos poètes des œuvres qui, directement ou indirectement, favoriseront l'expansion des facultés individuelles et l'établissement d'une société plus juste ?

Déjà Southey et Wordsworth, par les sujets où s'arrête leur choix pendant la crise même, ne nous permettent-ils pas de prévoir quelle direction va prendre leur esprit ? Le patriotisme et l'historisme de Southey ne restent-ils pas intimement liés à l'idéal moral, qui exalte le mérite individuel et qui est une force latente de progrès social ? Au fond de l'optimisme pastoral de Wordsworth,

n'y a-t-il pas une âpre critique de la société et un levain de réforme ?

Coleridge traverse une phase de recueillement métaphysique, qui le tient assez égoïstement à l'écart des événements et des hommes. Mais il élabore une nouvelle philosophie. Ne prévoit-on pas à certains signes que les intérêts moraux et sociaux tiendront une grande place dans sa pensée de demain ? Ne pressent-on pas que Coleridge philosophe ne sera pas étranger aux préoccupations de Coleridge poète ?

LIVRE TROISIÈME

SURVIVANCE DE L'IDÉAL

Nos poètes ont dépassé la période de formation. La joie et la douleur ont fait en eux leur œuvre. Ils ont connu l'exaltation des espérances splendides, mais fragiles. Ils ont subi l'épreuve du désenchantement, qui les a mûris sans les abattre, qui les a forcés à contrôler les affirmations de l'intellect, à maîtriser les élans de la sensibilité, à dompter l'audace de l'imagination, sans tarir en eux la source de l'idéal. Ils sont en pleine possession de leur génie. Nous nous proposons d'embrasser d'une vue générale l'œuvre de leur maturité, après 1800, et d'envisager sous leur forme développée et définitive — dans la mesure où les anciennes influences persistent — les caractères permanents de leur pensée et de leur art, dont nous avons jusqu'ici étudié la genèse.

L'année 1809 tracera la limite de notre investigation. 1809 est l'année où la Péninsule ibérique fit un effort désespéré pour repousser l'invasion française, et où le sentiment de nationalité — qui supplantait en Europe l'enthousiasme révolutionnaire — atteignit toute son intensité. C'est la date où le prestige de Napoléon subit l'échec moral qui devait bientôt entraîner la ruine de sa puissance effective. Cette date est plus importante que 1815, pour nous qui étudions dans les productions littéraires le contre-coup des fluctuations morales, et qui nous

préoccupons des causes et des conséquences des événements, plus que des événements eux-mêmes.

A partir de 1809, les sentiments politiques en Angleterre entrent dans une nouvelle phase. La guerre d'Espagne a réconcilié dans une même haine de la France conquérante les anti-jacobins et les jacobins assagis. L'ère de la panique n'est plus. L'action politique est de nouveau possible. Une nouvelle génération grandit, qui ne se heurte plus à l'obstination des contre-révolutionnaires affolés, et qui ne connaît plus les timidités des révolutionnaires désabusés. Un parti se constitue, le parti radical, qui de nouveau ose se recommander des Droits de l'homme, et qui échappe à la hantise des souvenirs paralysants du passé. Les hommes d'hier s'effacent devant les hommes de demain. Déjà naît une nouvelle poésie révolutionnaire, conforme aux aspirations d'une génération qui subit l'influence de la Révolution française, sans avoir passé, comme son aînée, par de troublantes alternatives d'espérance et de désenchantement.

En 1809, nos poètes ont publié, ou composé, ou conçu dans leurs grandes lignes les œuvres sur lesquelles repose leur gloire. Ils ont exprimé sous leur forme définitive les notions et les aspirations par lesquelles, à des titres et à des degrés divers, ils ont influé sur le développement de la conscience anglaise. Comment, en cette période de 1800 à 1809, se prolongent dans leurs œuvres les mouvements de pensée et de sentiments, dus à l'influence de la Révolution française. — c'est ce que nous allons examiner dans le livre par lequel nous concluons notre étude.

CHAPITRE PREMIER

Politique idéaliste.

I

Vers l'année 1800, on ne pouvait plus se méprendre aux desseins de Bonaparte. Chaque jour se dessinait plus clairement le plan de domination et de conquête du nouveau maître de la France. Aux yeux des révolutionnaires anglais, la lutte menée par leur pays contre la nation voisine changeait de caractère. Ce n'était plus la guerre d'aggression, engagée en 1793 contre un peuple libre par une nation jadis amie de la liberté et qui reniait son passé. C'était une guerre de résistance, entreprise pour la défense des libertés immémoriales de la Grande-Bretagne, contre la France aveuglée, relapse, asservie. Dans le reste de l'Europe, le mouvement de révolte patriotique qui devait plus tard prendre tant d'ampleur, s'ébauchait à peine. Au milieu des intrigues de cour, des rivalités égoïstes, des habiletés louches, qui faisaient et défaisaient les alliances sur le continent, l'Angleterre seule opposait à Napoléon une détermination farouche et une hostilité irréductible, soutenues par l'indignation populaire, l'attachement aux institutions nationales et l'orgueil du nom anglais. La passion de conquêtes de la France — force révolutionnaire déviée — se heurtait au patriotisme anglais, qui avait été une force contre-révolutionnaire, mais qui, réhabilité par l'égarement même de l'adversaire, unissait

maintenant tous les partis dans une communauté de fierté, de colère et de haine.

Les poètes révolutionnaires vont-ils rester à l'écart de ce puissant mouvement de révolte contre le despotisme renaissant? Eux, qui ont été durs pour leur pays, quand il avait déserté la cause de la liberté, vont-ils lui refuser leur approbation, quand il mène l'attaque contre un retour offensif de la barbarie? Comment vont-ils juger le conflit sous ce nouvel aspect? Quels conseils vont-ils donner à leurs compatriotes, avec l'autorité d'une voix qui s'est toujours élevée en faveur du droit et de la liberté? Quelle part vont-ils prendre à l'élan de sentiments qui soulève la nation?

Ils partagent l'enthousiasme général; ils prennent la parole pour exprimer avec véhémence des sentiments pleins de la générosité d'autrefois.

Les événements ne les affectent plus de la même façon que naguère. Wordsworth ne laisse plus absorber par eux toutes ses forces de sympathie et de pensée; Coleridge et Southey n'y trouvent plus la source principale de leur inspiration. Chacun de nos auteurs a fait choix d'un domaine littéraire propre, où il exercera désormais son génie. Southey s'est voué à la légende et à l'histoire; Wordsworth analysant le progrès de son propre esprit, ou parlant par la bouche de ses héros rustiques, révèle un nouvel aspect de la nature morale de l'homme; Coleridge s'adonne — à la manière discursive de son génie capricieux — à la métaphysique et à la philosophie de la politique. Ils observent les événements contemporains d'un esprit plus indépendant des impressions immédiates; ils prennent du recul dans le passé; sous les apparences ils cherchent à démêler les causes profondes. Ils rattachent leurs sentiments actuels à des principes permanents. Ils vibrent toujours de sympathie profonde pour tout ce qui intéresse le progrès de l'humanité; mais les émotions produites en eux par les faits particuliers ne

sont plus violentes et aiguës; elles se diffusent, pour ainsi dire, dans toute l'âme et s'ajoutent au foyer latent de passion généreuse qui brûle en eux.

Sous la pression des événements, ils composent quelques poèmes de circonstance. Southey écrit une nouvelle série d'*Inscriptions*, Wordsworth compose ses *Sonnets Dedicated to Liberty*, où renaît la fierté d'accent des sonnets de Milton. Mais ce n'est qu'une petite part de leur production poétique. Les faits particuliers leur semblent surtout intéressants comme une occasion de méditer sur les problèmes généraux et les grandes questions philosophiques, morales et sociales.

Ils ont volontiers recours à la prose, qui convient à la complexité de leur pensée et à l'ampleur des débats qu'ils instituent. Wordsworth écrit *The Convention of Cintra*. Coleridge publie dans la presse quotidienne ses *Letters on the Spaniards* et fonde un périodique, *The Friend*, pour exposer à son siècle ses nouveaux principes de philosophie morale et sociale. En faisant œuvre de prosateurs, ils n'abdiquent pas leurs droits de poètes : leur prose passionnée et colorée concourt directement à la renaissance du lyrisme. Quel que soit le langage qu'ils choisissent, la même intensité d'émotion, la même richesse d'imagination, la même ardeur d'idéal animent leurs écrits.

A l'époque où nous sommes arrivés, Southey et Wordsworth sont entrés dans leur grande période de maturité et de fécondité poétiques. Southey compose l'une après l'autre ses vastes épopées. Wordsworth, de 1800 à 1805, écrit les quatorze chants du *Prélude* : avant 1809, il aura rédigé une grande partie de l'*Excursion* et arrêté le plan de tout le poème.

Chez Coleridge au contraire, l'inspiration poétique se tarit au seuil de la maturité. Sous l'influence de la maladie et de peines domestiques, il se produit en lui, de 1800 à 1803, un triste affaissement physique et moral. Il devient esclave de son penchant pour l'opium. Objet de mépris pour lui-même, de pitié pour ses amis, il recule

devant les tâches auxquelles l'appelle son génie et que lui impose la nécessité d'assurer à sa famille le pain quotidien. Un dernier et splendide poème, *Dejection, an Ode* (1802), cri déchirant de remords et d'impuissance, sonne le glas de sa faculté de création poétique. Pendant les trente-trois années qui lui restent à vivre, il ne retrouvera les accents d'autrefois que pour adresser à Wordsworth un poème plein d'admiration pour son ami et de pathétique regret pour lui-même, après avoir entendu la lecture du *Prelude* et revécu un instant les années écoulées.

Pourtant, au milieu de cette décadence de l'imagination créatrice et de cette dépression de la volonté, il conservera intacts son intelligence pénétrante et son merveilleux don d'expression. Trop souvent il dépensera ces qualités, sans profit, dans de brillantes improvisations et une énorme correspondance. Parfois aussi il aura des réveils d'énergie.

Il confiera alors à des articles de journaux ou à des fragments d'œuvres ses méditations, dont la richesse et la profondeur, malgré une expression morcelée et incomplète, font de lui un des maîtres de la pensée contemporaine. De 1800 à 1809, l'effort le plus suivi et le plus considérable qu'il réussira à soutenir aura pour résultat la publication du *Friend* (juin 1809-mars 1810). C'est dans ces productions à bâtons rompus, où l'on suit cependant une indéniable unité de pensée, que nous chercherons l'expression de la doctrine et des sentiments permanents de Coleridge après la Révolution.

II

A maintes reprises, les poètes révolutionnaires affirment la survivance de leur idéal, tout en marquant en quoi il s'est assagi et épuré.

Loin de rougir de leur ancienne foi révolutionnaire, ils

revendiquent l'honneur d'avoir conservé ce qu'il y avait en elle de vraie grandeur et de noblesse impérissable. Dans le poème autobiographique que Wordsworth est alors occupé à composer, on sent vibrer comme au premier jour l'émotion des grandes journées révolutionnaires. A l'occasion, il proclame, en termes explicites, la persistance de ses sentiments. Il adresse un suprême adieu à celui qui le premier lui a fait connaître et aimer la République, au général Beaupuy, et il l'envie de n'avoir pas vécu, « pour être témoin des événements récents, et de ce que nous voyons aujourd'hui, *nous qui avons un cœur aussi ardent que le sien* »[1]. Quand il rappelle que pendant la Terreur, en dépit de l'atrocité des massacres, il éprouvait de « hardies sympathies pour la force », victorieuse de l'ennemi extérieur et intérieur, il ajoute : « Ces émotions n'étaient ni lâches ni impies ; car autrement, comment leur vibration se prolongerait-elle jusqu'à cette heure dans les profondeurs d'un cœur qui n'est pas inhumain ?[2] »

Coleridge, au moment où il dénonce l'erreur des Jacobins qui avaient confondu l'idéal avec la réalité, vante la beauté de cet idéal, « qui unissait tout l'éclat et toutes les couleurs de l'imagination à toute la chaleur d'une large charité »[3]. En mettant les générations à venir en garde contre les imprudences de sa propre génération, il proclame la générosité d'une doctrine, « qui charmait à première vue les jeunes, les purs, les désintéressés, et tous ceux qui, jugeant les hommes en général d'après leur propre innocence, formaient des jugements erronés et des espérances décevantes »[4].

En septembre 1803, la condamnation et l'exécution du jeune patriote irlandais, Robert Emmett, met à la fois

1. *Prel.*, IX, 427-430.
2. Id., X, 457-460.
3. *The Friend* (réimpression de 1818, Bohn's Libraries), Section I, Essay 5, p. 139.
4. Id.

Coleridge et Southey en grand émoi. Coleridge adresse à Sir George Beaumont une lettre enflammée et étincelante, qu'on sent écrite sous le coup d'une profonde émotion[1]. Southey consacre à la mémoire du malheureux adolescent une épitaphe en vers, pleine de vibrante sympathie[2]. Emmett n'était pas un conspirateur ordinaire. C'était un jeune enthousiaste de vingt-quatre ans, dont le cœur débordait à la fois de pitié pour l'atroce misère de ses compatriotes et de ferveur religieuse. Ce n'était pas un de ces patriotes farouches qui favorisaient par des manœuvres secrètes les projets de la France sur l'Irlande. Il avait publiquement flétri les Français, traîtres à leurs principes, et leur dictateur, insatiable de conquêtes. Il n'était animé que d'une généreuse ardeur pour le relèvement des opprimés et pour l'union fraternelle de tous les hommes. Il avait lancé une proclamation, pleine de nobles sentiments, qui ne formulait que des revendications justes. Malheureusement le meurtre de Lord Kilwarden (une de ces tragédies sanglantes qui abondent dans l'histoire de l'Irlande) était venu jeter un jour sinistre sur cet appel à la justice, lancé imprudemment à une époque d'agitation violente. Emmett paya de sa tête sa généreuse imprudence. Il mourut avec la sérénité d'un martyr.

Coleridge et Southey, qui, habitant la même maison à Keswick, dans le Pays des Lacs, étaient en relations de constante intimité, échangèrent les impressions que leur inspira le supplice du jeune patriote : la lettre de l'un est le commentaire du poème de l'autre. Ils se reportent en pensée à quelques années en arrière. Ils songent qu'Emmett est mort sur l'échafaud pour avoir professé des sentiments qu'ils ont partagés, qu'ils partagent encore. Eux, ils ont été éclairés par l'issue malheureuse de la Révolution française. Que n'a-t-on donné à l'infortuné adolescent le temps de se ressaisir, de distinguer la spéculation

1. *Memorials of Coleorton*, pp. 12-23.
2. *Written after Reading the Speech of Robert Emmett*,

de l'action et de mesurer le danger des principes absolus ! « Oh ! si nos ministres l'avaient épargné, écrit Coleridge, s'ils lui avaient fait jurer de rester dix ans de sa vie en Amérique ou dans quelque autre colonie, l'Angleterre aurait peut-être eu en lui un homme d'une sublime grandeur, à coup sûr un honnête homme, Anglais jusqu'au fond du cœur [1]. » Et Southey dit presque dans les mêmes termes : « Comme ce cœur, ce noble cœur, (qui avait d'ores et déjà rompu un des maléfices, qui se soulevait d'une si noble indignation contre la honte et le crime de la France et de son chef mécréant), comme il se serait attaché à l'Angleterre ! De quel amour, de quel pur et parfait amour, il serait revenu à elle, digne aujourd'hui de son affection ! Comme il aurait chéri la seule nation qui défende la liberté et qui doive bientôt la venger ! [2] »

III

Nos poètes n'ont rien abandonné de l'idéal que la Révolution leur a appris à chérir. Mais ils comprennent aujourd'hui quelles épouvantables calamités peut entraîner un mauvais usage de l'idéal. Les hommes de la Révolution, et eux-mêmes à leur suite, ont commis une erreur d'inexpérience et de jeunesse. Car n'est-ce pas le propre de la jeunesse, « de concevoir la justice absolue dans l'illumination soudaine d'un élan généreux, de revêtir cette justice abstraite de belles formes, et enfin de projeter le monde imaginaire sur le monde réel, comme à l'aide d'un miroir catoptrique, disons plutôt, de dresser côte à côte l'idée et la réalité, aussi vivantes l'une que l'autre ? [3] » Cette erreur généreuse, passant, en France, de la théorie

1. Lettre à Sir G. Beaumont, p. 21.
2. *Written after Reading the Speech of Robert Emmett.*
3. Lettre de Coleridge à Sir G. Beaumont.

à la pratique, déchaîna une tempête de violences, d'aberrations et de crimes, qui n'avait pas de précédent dans l'histoire du monde, et qui, en s'apaisant, laissa ce malheureux pays déchu moralement, incapable d'un effort soutenu pour fonder la liberté, et égaré par la folie de la guerre. Quel est le spectacle offert au cours des dix dernières années par le pays qui devait devenir l'Eldorado de la raison et de la liberté ? « Le tumulte et l'anarchie, l'insécurité des biens et des personnes, la tyrannie de la foule et de la soldatesque, le foyer domestique changé en lieu infâme, le sacrement du mariage devenu l'initiation à la débauche, le mariage lui-même avili en concubinage [1], une licence effrénée dans les mœurs privées et un despotisme effréné dans les mœurs publiques [2]. » Le mal n'est pas passager. « Des phrases sonores entraînent la populace vaine, ignorante et fanatique, à de farouches excès et à de plus farouches espoirs, qui, laissant derrière eux l'amertume de la déception, préparent la voie au despotisme militaire, au gouvernement satanique de l'horreur sous les Jacobins et de la terreur sous le Corse [3]. »

Comment les poètes vont-ils chercher à concilier l'idéal et la réalité, à faire triompher les hauts principes tout en tenant compte des difficultés et des dangers de l'application ?

Ils s'arrêtent à des opinions communes. Southey ne les formule pas explicitement : elles forment comme l'arrière-plan de sa pensée. Elles affleurent en maint endroit de l'œuvre de Wordsworth et quelques-unes prennent une expression précise dans *The Convention of Cintra*. Mais

1. Col. prend volontiers le ton de l'imprécation biblique et se laisse emporter par l'élan de ses périodes. Mais il avait été frappé des hontes morales et de la sauvagerie qui se cachaient souvent sous l'inflexibilité républicaine, et des dérèglements de l'époque du Directoire, favorisés en partie par les lois (v. Sagnac, *La Législation civile de la Révolution*, pp. 293 et 398).

2. Article de Coleridge dans la *Morning Post*, 1802 (*Essays on His Own Times*, II, p 549).

3. *The Friend*. Sect. I, Ess. 4. p. 121.

c'est Coleridge, avec sa puissance d'analyse et sa maîtrise de la langue philosophique, qui les ordonne en système et les expose avec l'ampleur qu'elles comportent. Il le fait sans méthode rigoureuse, dans une série d'improvisations et de digressions, dominées par une unité virtuelle de pensée, dans *The Friend* [1].

Coleridge est passé de l'école de Godwin à celle de Burke. Il admire aujourd'hui la profondeur philosophique et politique du grand homme d'Etat qu'il avait autrefois flétri comme transfuge de la liberté. Il adopte ses principes fondamentaux. Il rend justice à la constance de ses convictions ; il reconnaît que c'est la logique d'une pensée toujours semblable à elle-même, qui fit du défenseur de la Révolution américaine l'adversaire acharné de la Révolution française.

Toutefois il ne se convertit pas sans réserves. Il dénonce l'égarement de passion, où Burke fut entraîné par son tempérament fougueux, l'ignorance où il fut de la véritable situation de la France, l'injustice qu'il commit à l'égard des principes de la Révolution, son indulgence inouïe et ses attendrissements puérils sur l'ancien régime, ses violences de paroles et ses appels à la force [2]. Coleridge ne veut ni renoncer aux généreux enthousiasmes de la Révolution, ni oublier la leçon de ses tristes égarements.

Les théoriciens de la politique *a priori* et les Jacobins, qui avaient mis la théorie en pratique, avaient erré, parce qu'ils avaient cru qu'on pouvait soudain, sans transition et sans atténuation, imposer à l'humanité la logique absolue, comme règle de conduite, et appliquer à la société un plan idéal d'organisation rationnelle. Burke au contraire avait compris — et c'était là sa grandeur — que la société est une résultante de forces multiples, confuses,

1 Nous traiterons dans le chapitre suivant de la métaphysique de Col. et de sa répercussion sur sa doctrine morale et sociale. Pour la convenance de l'exposition, nous traitons ici de sa doctrine politique — en nous réservant de la rattacher ensuite à l'ensemble de son système

2. *The Friend*, Sect. I, Ess. 4, p. 116, 117 et Ess. 5, p. 134 et seq.

obscures dans leur action, qui s'unissent ou se neutralisent selon des modes que l'intelligence humaine doit pénétrer avant de pouvoir les modifier. A une époque donnée, l'ordre social consiste dans un ensemble d'institutions, qui reposent non pas sur des principes *a priori*, mais sur le fait accompli, sur la prescription; et la discipline sociale dépend, non pas de raisonnements établis sur des syllogismes, mais de convictions séculaires, d'élans instinctifs, de préjugés enracinés par l'habitude. Une nation est une réalité complexe dont les parties sont co-ordonnées par une loi subtile d'harmonie organique qu'on ne saurait transformer au moyen de formules simples. Burke opposait le point de vue réaliste au point de vue mécaniste[1].

Les formes sociales ne sont pas immuables. Comme toutes les choses de la nature, elles sont dans un perpétuel devenir. Mais elles évoluent d'après un principe interne, propre à chacune d'elles. L'intervention de la raison raisonnante ne peut que bouleverser l'ordre qui s'est constitué péniblement au cours des siècles, détruire l'équilibre naturel des institutions et des conditions, déchaîner les forces de barbarie et effacer en un moment les acquisitions lentes de la civilisation. La révolution est une folie criminelle. Pourtant l'homme n'est pas réduit à la passivité. Le rôle du politique, vraiment digne de ce nom, est de dégager de l'enchevêtrement des faits sociaux les lois qui les régissent et de coopérer avec les forces organiques, en agissant dans le même sens qu'elles. L'étude du passé peut enseigner à un esprit pénétrant les règles de la politique dans le présent et dans l'avenir[2]. Ainsi, Burke avait analysé l'essence de la Constitution anglaise, et (avant d'être aveuglé par la panique et la haine) avait élevé une voix éloquente pour rappeler au respect des principes un Parlement trop souvent guidé par des con-

1. *The Friend*, Sect. I, Ess. 5. p. 133.
2. Id , Ess. 4, p 117 et Ess. 5. p. 138.

sidérations égoïstes et trop accessible à la corruption[1]. Burke remplaçait le point de vue rationaliste par le point de vue historique.

C'est au fondateur de la doctrine réaliste et historique, que Coleridge doit les principes directeurs de sa doctrine politique. Disciple de génie, il achève l'œuvre du maître.

Il corrige et élargit la conception de Burke. La haîne du grand homme d'Etat pour la Révolution française avait terni le pur éclat de sa pensée, émoussé sa pénétration politique, et étouffé son libéralisme. Il avait partagé les passions populaires et les terreurs pusillanimes du « parti de l'ordre et de la propriété », il avait été le principal fauteur de la panique, il s'était laissé acculer par la peur des innovations à un conservatisme obstiné et aveugle. Il avait été injuste pour la France, confondant inconsidérément sa situation avec celle de l'Angleterre et lui refusant même de profiter des immunités dont jouissaient depuis des siècles les citoyens de son pays.

Coleridge est protégé contre l'aveuglement du conservatisme à outrance et l'entraînement de la passion rétrograde par l'attachement au haut idéal, qui est devenu un élément constitutif de sa pensée. Burke avait déserté le parti des réformes et apporté l'appui de son autorité et de son éloquence au parti de l'immobilité : Coleridge rétablit l'équilibre entre les forces, également indispensables, de stabilité et de progrès[2]. Il corrige ce qu'il y avait d'étroit, de particulier, d'insulaire, dans la pensée de Burke. Il rend justice à la Révolution[3].

La France de 1789 ne mérite pas de reproches pour avoir conçu et formulé les principes de la politique rationnelle ; mais pour avoir tenté de les appliquer sans ménagements et en bloc. Ces principes sont fondés en raison,

1. *The Friend*, p. 117.
2. Id., Sect. I, Ess. 6, p. 143.
3. Id., Sect. I, Ess. 5, p. 135 et 136.

ils reflètent la vérité éternelle, ils participent de la sagesse infinie. L'historien philosophe reconnaît que ces mêmes principes, au cours des siècles, ont présidé au progrès de la liberté britannique, bien qu'ils n'aient pas été formulés et que leur influence ait été lente et cachée. Or c'est précisément là le mode d'action qui leur convient. Ils ne doivent pas descendre de haut sur un peuple qui les a toujours ignorés ; ils doivent étendre peu à peu leur empire à la faveur de circonstances favorables, s'incorporer aux institutions et imprégner les cœurs, agir comme une force interne qui imprime du dedans un mouvement d'expansion à l'organisme social. « Ces principes, en eux-mêmes, ne sont pas seulement vrais : ce sont des vérités primordiales et sublimes. Leur danger et leur fausseté viennent uniquement de l'application erronée qu'on en fait. Admirons la grandeur de l'esprit humain qui les conçoit. Mais recevons, en tant qu'individus, une haute leçon d'humilité »[1].

Coleridge défend, envers et contre Burke, les grands principes de droit, de justice et de liberté. Au nom de la conscience universelle, il proclame qu'ils doivent dominer de haut l'empirisme incertain de la politique et éclairer de loin la marche hésitante de l'humanité. Soutenu par l'enthousiasme révolutionnaire purifié mais indestructible, il fait ainsi, aux choses du gouvernement, une féconde application de l'idéalisme moral et mystique qui est devenu à ses yeux l'essence de toute vérité[2].

Désormais ses convictions ne varieront plus[3].

1. *The Friend*, Sect. I, Ess. 4, p. 115.

2. V. chapitre suivant.

3. En 1802, Col. prend l'habitude de signer ses articles de ses trois initiales S. T. C., dont le son donne le mot grec Ἔστησε. Il en explique la raison à Sotheby : « Ce mot signifie : *il est resté debout*. En ce temps d'apostasie aux principes de liberté, dans ce pays et en France, c'est une signature expressive, si on l'adopte en toute humilité et en se souvenant du précepte de l'Evangile : Que celui qui est debout prenne garde de tomber ! » (Lettre de sept. 1802, p 407). Coleridge ne semble pas s'être aperçu que le mot grec signifie : il a placé debout.

Chez Wordsworth et chez Southey, la générosité de l'enthousiasme d'autrefois animera jusqu'au bout leurs vues sociales qui relèvent du sentiment. Leurs opinions politiques, qui ne sont pas fermement établies comme celles de Coleridge sur des assises philosophiques, rétrograderont peu à peu et, après 1809, seront entraînées par le courant de réaction.

IV

Si d'une part la révolution est haïssable, d'autre part une nation a le devoir de s'inspirer de l'idéal, dans la mesure où il est conciliable avec l'ordre. Ce n'est pas par des actes collectifs de violence que s'accomplit le progrès, mais par l'effort soutenu de chacun pour réaliser la vertu. Avant de réformer les institutions, il faut changer les esprits et les cœurs. On ne résoudra pas le problème politique en traçant des plans de constitution rationnelle, mais en posant les principes d'une morale sociale pure, élevée et désintéressée.

Au nom de leurs principes, les poètes condamnent avec une égale sévérité les différents partis qui se disputent la direction des affaires. Ils sont aussi sévères pour Fox que pour Pitt. Coleridge écrit dans la *Morning Post* deux lettres ouvertes à Fox, pleines d'âpres critiques. Un des amis de Coleridge, Richard Sharp, membre éminent du parti libéral, lui en exprime son mécontentement. « Dieu ! proteste l'écrivain, dans quel discrédit est tombé aujourd'hui l'article « morale » ! Si je devais cesser d'aimer la vérité avant toute chose, et la liberté immédiatement après la vérité, puissè-je cesser de vivre ! [1] »

Wordsworth, qui s'est imposé la tâche de révéler aux

1. Lettre à Southey, de juillet 1803, p. 424.

hommes l'enseignement de la nature, interrompt un instant la rédaction de son grand œuvre pour rappeler le peuple anglais à l'observation des hautes vérités qui doivent être le principe de la morale politique aussi bien que de la conduite individuelle. En 1802-1803, il compose une première série de *Sonnets Dedicated to Liberty*, animée des nobles passions morales qu'avaient développées en lui la contagion de l'enthousiasme révolutionnaire. Il exprime les sentiments d'autrefois appliqués à un nouvel objet. Car, en face de la France déchue, subjugée, folle d'ambition et de conquêtes, c'est l'Angleterre qui est le soutien de la liberté, de l'indépendance nationale et de la dignité humaine. Le patriotisme anglais et le dévoûment à la cause de l'humanité se confondent. La guerre que l'Angleterre soutient maintenant contre la France est une guerre sainte.

Mais certaines classes de la nation — et précisément celles qui devraient donner l'exemple — les classes qui par le rang ont la prééminence politique et les classes qui par la richesse ont la prééminence sociale, sont trop portées à oublier les motifs élevés, qui seuls justifient la lutte présente et qui peuvent seuls en assurer le succès. Le poète tremble que la prospérité industrielle et commerciale dont jouit la Grande-Bretagne malgré le fardeau de la guerre n'amollisse les courages et ne fasse déchoir les cœurs. Il est frappé « de la vanité et de la parade[1] » qui s'étalent dans les grandes cités. Il s'écrie :

« Le lucre, l'avidité, la pompe — idolâtrie ! Et ce sont les objets de notre culte ! La vie frugale, dans l'élévation de pensée, n'est plus. Disparues, la simple beauté de l'antique vertu, la paix, l'innocence sans crainte et la pure religion gardienne des lois du foyer ![2] »

Le poète se souvient des leçons de l'histoire. Il pense à ce qui « a dompté les grandes nations », aux peuples qui

1. Fenwick Note to the Sonnet : *O Friend ! I know not...*
2. *O Friend ! I know not...*

ont décliné, « pour avoir échangé l'épée contre le grand-livre, et déserté la retraite du savant pour la recherche de l'or [1] ». Sous la menace d'une invasion, quels sont ceux, parmi les Anglais, qui attendent l'aggresseur avec courage et font face en souriant au danger ? Ce sont les hommes de la classe moyenne, ceux qui, sans être dégradés par l'extrême misère, ne sont pas corrompus par la richesse. Les hommes d'affaires et d'argent tremblent et « souillent l'air d'exclamations de crainte et de désespoir ». Que faut-il en conclure, sinon que « c'est la vertu et les qualités du cœur qui sont le ressort de la vie morale, et que la richesse est proche parente de la peur, de la trahison, de la lâcheté et de la mort ? [2] » Le poète adjure le pays de se ressaisir. « Angleterre ! Le temps est venu de sevrer ton cœur de sa nourriture émasculante ! [3] ».

Il ne désespère pas de son pays, parce qu'il a foi dans son passé d'élévation morale et d'héroïsme. Il s'emploiera à ramener l'Angleterre à ses glorieuses traditions. Il élève haut l'exemple des héros de la liberté anglaise, et des maîtres de la pensée anglaise, tous conseillers de force et de vertu. « Milton ! que n'es-tu vivant à cette heure ? L'Angleterre a besoin de toi. C'est un marécage d'eau stagnante... Nous sommes des égoïstes. Oh ! relève-nous, reviens à nous, donne-nous la générosité, la pureté, la liberté, la force ! [4] » « Nous avons eu de grands hommes : des mains qui ont écrit et des langues qui ont dit la vérité. Nul ne les égale : c'étaient Sidney, Marvel, Harrington, le jeune Vane, et d'autres qui donnaient à Milton le nom d'ami... Ils nous montrent comment une nation s'entoure de splendeur par le droit. Ils nous donnent l'exemple de la vraie force qui ne plie que par clémence magnanime [5] ».

1. *When I have borne in memory...*
2. *These times strike monied wordlings...*
3. *England ! the time is come...*
4. *Milton ! thou shouldst be living...*
5. *Great man have been...*

« Dans nos châteaux, sont suspendues les armures des chevaliers invincibles de jadis. Nous avons le devoir de vivre libres ou de mourir, nous qui parlons la langue que parlait Shakespeare, nous qui professons la foi et la morale que professait Milton. En toutes choses, nous sommes nés du sang le plus pur de la terre ; nous avons des titres augustes [1] ».

Tous ces poèmes répètent les mêmes nobles préceptes : soyons vertueux, et nous aurons la victoire ; combattons pour l'humanité, la liberté, le bien, et nous abattrons la tyrannie ; purifions nos cœurs par l'enthousiasme désintéressé, et nous n'avons pas à craindre la servitude. Car la force matérielle n'est rien sans la force morale.

Ces pensées hantaient le poète, un jour de l'année 1802, comme du haut des falaises de Douvres il dirigeait ses regards vers le continent. La mer était calme. L'air était si pur qu'il apercevait dans le lointain les côtes de France. Il se prit à craindre que « le filet d'eau » de la Manche ne fût une faible défense contre l'aggression du despote conquérant. Mais bientôt des pensers plus fermes le rassurèrent.

« Je tressaillis. Car, en vérité, cette barrière de vagues ressemblait à un lac, à une rivière belle et souriante. Mais ce filet d'eau, quelle force il y a en lui ! Quelle puissance pour le mal ou pour le bien ! L'ouragan souffle, l'océan déferle — pour les braves, force, puissance et divinité ! Pourtant les éléments en eux-mêmes ne sont rien. L'éternelle volonté leur impose ses lois et décrète que par l'âme seule les nations seront grandes et libres ! [2] »

Coleridge unit sa voix à celle de son ami. Quand il ne fait pas, dans *The Friend*, un exposé dialectique de principes, il commente en prose imagée et ardente les poèmes de Wordsworth, complétant souvent sa pensée par des citations du poète. « J'ai conscience, écrit-il, d'être sou-

1. *It is not to be thought...*
2. *Inland, within a hollow vale...*

tenu dans mon œuvre par la foi à de sublimes principes que je n'ai cessé et ne cesserai de répandre, et par le sentiment de leur très grande importance pour le bien-être de la société, dans les conjonctures présentes. Le devoir de travailler à leur diffusion et l'espoir de ne pas complètement échouer — beaucoup plus que le désir d'une réputation littéraire douteuse ou tout autre objet plus mesquin — sont mes motifs premiers et décisifs. Mr Wordsworth est mon compagnon de labeur dans la même vigne, dirigé par les mêmes raisons et pénétré des mêmes convictions, mais avec des dons intellectuels plus riches et une éloquence plus égale à la hauteur et à la majesté de la cause[1]». L'œuvre des deux amis, là où elle touche aux intérêts nationaux et aux problèmes de politique et de morale, est une prédication inspirée d'un haut idéal humain.

V

Coleridge, impétueux et violent, a éprouvé des sentiments de colère indignée à l'égard de la France, dès le jour où elle a déçu ses espérances. Depuis lors, elle est à ses yeux la nation sans dignité, sans volonté, sans élévation de pensée ou de cœur. « C'est la plus fausse, la plus folle, la plus sensuelle, la plus débauchée des nations de l'Europe. Les expressions même de sa langue sont composées de telle sorte qu'on ne peut pas les employer sans mentir[2] ». On a pu s'y tromper pendant un temps, mais il apparaît clairement aujourd'hui que les Français sont, de tous les peuples, le plus incapable de concevoir et de soutenir le véritable idéal. «Il serait plus facile à un bloc de plomb de prendre son essor à l'appel du soleil, avec la rosée et les alouettes, qu'à l'esprit caustique et fantasque du Français de s'élever à la religion, à Milton et à

1. *The Friend*, Sect. I, Ess. 4, p. 114, note.
2. *The Friend*, Prelim. Ess. 8, p. 33.

Shakespeare. C'est impossible. Les Français sont les *indigenae*, les naturels de cette planète, et toutes les âmes qui ne sont pas des exilées, venant d'un autre monde et destinées à y retouruer, qui ne sont pas des oiseaux de passage ici-bas, tous les propres fils de cette terre, entrent dans le sein d'une Française[1] ».

Wordsworth a hésité plus longtemps à prononcer contre la France la sentence définitive. Après l'établissement du Consulat à vie, il ne peut plus conserver aucune illusion. Il passe le détroit, en 1802, pendant la courte paix d'Amiens. Le spectacle de la France courbée sous le joug, qu'il compare avec ce qu'il a vu de ses yeux en 1790, l'attriste et l'indigne. Que reste-t-il du frisson d'enthousiasme de la première Fédération ?

« Aujourd'hui — seul souvenir que ces choses ont été — j'ai entendu deux salutations isolées : Bonjour, citoyen ! Mots vides et comme prononcés par un mort ![2] »

Ce peuple, qu'il avait vu se lever d'un élan héroïque pour la liberté, il le voit se ruer à la servitude.

« Est-ce un roseau agité par le vent ? Qu'est-ce donc que vous allez voir ? Nobles, légistes, hommes d'état, hobereaux, connus ou inconnus, malades, aveugles, boiteux, tous se hâtent, créatures de même sorte, tous font diligence, avec les prémices de leurs récoltes, pour plier le genou devant cette Majesté d'hier... Honte à vous, faibles têtes, prêtes à l'esclavave ![3] ».

Trop évidentes sont les causes de cette inconstance et de cet avilissement. « La France, chose étrange, n'a pas produit d'âmes, comme nous en eûmes jadis. Vide perpétuel, changement incessant ! Pas un seul ouvrage dominant, pas de code moral, pas d'âme maîtresse, pas de route fixe ; mais le manque à la fois de livres et d'hommes ![4] »

1. Lettre à Daniel Stuart, Avril 1808, *Letters from the Lake Poets*, printed for private circulation, 1889.
2. *Composed near Calais*, 1802
3. Calais, août 1802.
4. *Great men have been...*

Aux yeux de nos poètes, Napoléon est le type, poussé à une monstrueuse perfection, de l'homme dépourvu de sens moral, animé de violentes ambitions et servi par une puissante intelligence et une volonté surhumaine. Ils tracent de ce personnage historique un portrait moral qui fait encore autorité dans les pays de langue anglaise [1]. Napoléon représente pour eux la volonté dissociée du sentiment et de la conscience, qui met sa force prodigieuse au service des mauvais instincts et qui ne s'arrête à aucune considération d'humanité. C'est le « criminel méthodique » que Coleridge et Wordsworth avaient décrit autrefois. C'est la personnification effrayante des forces pernicieuses que contenaient en germe l'individualisme révolutionnaire et la « nouvelle morale ». C'est, dira Coleridge, l'incarnation du jacobinisme moral. Le mépris des règles du devoir a des conséquences terribles dans la conduite privée ; que sera-ce, « si un individu d'une dépravité consommée peut donner la rapidité et l'unité d'une volonté individuelle à toutes les forces naturelles et acquises d'une nation populeuse et dépravée » [2]. « En ce jour, s'écrie Wordsworth, les ténèbres du Tartare s'étendent sur les nations gémissantes. Les méchants règnent... et contraignent les bons à des actes qu'ils abhorrent... Par une énergie supérieure..., par une foi plus ferme dans leurs principes impies, ils ont remporté la victoire sur la faiblesse, l'hésitation et l'inconstance des bons ! [3] »

Southey, hanté par la pensée du succès injuste de Napoléon, fait de l'épopée à laquelle il travaille de 1801 à 1809 le tragique symbole du mal triomphant [4]. Il en atténue, dans la conclusion, le pathétique angoissant, en prophétisant la ruine et le châtiment du coupable.

1. Tous les écrivains de langue anglaise, qui font prédominer le point de vue moral sur tous les autres, auront la même opinion sur Napoléon Voir, par ex., Emerson's *Representative Men* : *Napoleon*.

2. Coleridge, *The Friend*, Prel. Ess 16, p. 72.

3. *Excursion*, IV, 296-309.

4. Cf. Dowden, *French Revolution*, etc., p. 235-7.

Il nous transporte, dans *The Curse of Kehama*, en pleine mythologie hindoue, parmi la hiérarchie des divinités bonnes ou malfaisantes, qui habitent les sept étages du ciel, et parmi des enchanteurs et des magiciens aussi puissants que des dieux. Le sujet est la lutte que soutient contre les immortels un homme, Kehama, qui a conquis par des maléfices une puissance surhumaine. Le poète imagine en Kehama une sorte de Napoléon infernal. « Il va, irrésistible, parcourant sa carrière de conquêtes, jusqu'à ce que son char triomphant atteigne les limites de la terre trop petite, et que tous les rois des hommes subissent son joug. » Alors il offre le sacrifice qui ne peut être accompli que par le monarque vainqueur de tous les autres, et, à la face du ciel et de la terre, il devient « l'unique Rajah, le tout-puissant d'ici-bas ». Enhardi par ce succès, qu'il a gagné malgré les dieux, « il obtient du Destin, par la prière et par le jeûne, une puissance telle, que si Siva (le destructeur) ne tourne les yeux vers la terre et ne la sauve par un Avatar, le tyran entrera victorieux dans le Swerga (le paradis des dieux), fera rouler à travers Padalon (l'enfer) les roues de son char, brisera les chaînes de diamant qui lient les Asuras (les démons) à son sol embrasé, et arrachera à Yamen (le dieu de l'enfer) la coupe d'immortalité ».

Ce conquérant invincible, qui est sur le point de triompher même des dieux, inactifs dans leur béatitude, deux faibles mortels, un paysan et sa fille, vont le réduire à l'impuissance. La force a été inutile contre ses armes et ses enchantements : la vertu de deux créatures sans défense leur résistera. Ils forceront les dieux à sortir de leur coupable inertie et, quand déjà Brahma, le créateur, et Vishnou, le sauveur, ne peuvent plus intervenir, Siva lance enfin sa foudre et terrasse celui qui allait s'emparer de la puissance infinie pour accomplir l'œuvre du Mal.

Ainsi les poètes philosophes, adaptant l'histoire à leur conception philosophique et morale, déplacent la lutte

que l'Angleterre et l'Europe soutenaient contre la France, de l'ordre des faits à l'ordre des idées. Ils se représentent la vaillance et l'opiniâtreté des Anglais — qui s'expliquait, non seulement par de nobles passions, mais par des traits de race, par la haine séculaire pour la France, par une part d'égoïsme et de convoitise — comme une pure manifestation du dévoûment à la liberté et à l'humanité.

VI

Quand l'invasion de l'Espagne par les armées françaises fait surgir devant Napoléon un autre ennemi, animé du même esprit de farouche indépendance, aussi résolu à pousser la résistance jusqu'à la mort, et plus héroïque parce qu'il est serré de plus près, les poètes colorent le patriotisme espagnol du même éclat d'idéal.

Dans une nouvelle série d'*Inscriptions* (1809), Southey célèbre les champs de bataille de la Péninsule, où ont flotté côte à côte le drapeau espagnol et le drapeau anglais. Il glorifie la guerre sainte pour la liberté. Il loue les vertus militaires des Anglais, leur élan dans la bataille, leur constance dans la défaite, la tenacité d'un Wellington, soutenu par la pureté de la cause. Il prédit que l'Espagne sera le tombeau de la gloire et de la puissance de Napoléon. S'il décrit les maux de la guerre, ce n'est pas par sentimentalité comme autrefois, mais pour préparer les cœurs à la fermeté et leur rappeler que Dieu a mis la gloire à ce prix.

Sous l'influence de l'émotion provoquée par la belle défense de l'Espagne, il conçoit un sujet d'épopée, qui va lui permettre de placer dans le cadre même de la lutte présente des sentiments semblables à ceux de la lutte présente, avec la majesté que leur donnera le recul dans le passé. Au même moment, le même sujet (tant les événe-

ments d'Espagne passionnaient les Anglais) se présentait à l'esprit de Landor et de Walter Scott, et inspirait à l'un sa tragédie de *Count Julian*, à l'autre son poème, *The Vision of Don Roderick*. Dans *Roderick, the Last of the Goths*, Southey donne la solennité épique à la fière passion d'indépendance des Espagnols. Ce sentiment, magnifique thème poétique, sauve de l'oubli une œuvre dont souvent la fable languit et dont le ton déclamatoire et le clinquant romantique sentent l'artifice.

Wordsworth compose en l'honneur des Espagnols de nouveaux *Sonnets Dedicated to Liberty* (1809).

Après la bataille de Vimiera, quand les Anglais vainqueurs, mais craignant un retour offensif des Français, consentirent à une trêve par la *Convention de Cintra*, Wordsworth indigné de ce traité qu'il considérait comme une trahison épanche ses sentiments et les raisons qui les légitiment dans une brochure véhémente. Coleridge publie, dans *The Courier*, ses *Letters on the Spaniards*, dont il a arrêté le plan d'accord avec Wordsworth. Les deux amis se partagent la tâche d'exprimer les sentiments et les jugements qui leur sont communs sur les choses d'Espagne. Coleridge appliquera au conflit actuel la méthode d'analyse historique dont il est le promoteur. Il recherchera dans le passé les précédents qui peuvent faire escompter une issue heureuse à une lutte soutenue par un *peuple* contre une armée. Il étudiera, de ce point de vue, la défense des Pays-Bas contre Philippe II. Wordsworth exposera les principes moraux qui dominent de haut la lutte, et dénoncera la Convention de Cintra comme une dérogation à ces principes.

Des deux publications, celle de Coleridge est dogmatique et froide, celle de Wordsworth vibrante et passionnée. Coleridge n'est pas impassible, mais il prend le plus souvent le ton de l'argumentation raisonnée. Chez lui, le philosophe l'emporte sur le poète. Wordsworth révèle quelles réserves de passion se cachent sous son extérieur grave. Il déborde d'émotion, il reproche, il adjure, il s'en-

thousiasme, il s'indigne. Pas un argument qui ne vienne du cœur autant que de la raison. Le ton est toujours tendu, l'expression sans cesse chargée de passion. L'œuvre est trop dense pour le lecteur ordinaire. Coleridge, conseillant à ses abonnés du *Friend* de lire la brochure, se déclare incapable d'exprimer les mêmes choses avec autant de profondeur et de vigueur que son ami. « *quem quoties lego, non verba mihi videor audire, sed tonitrua* »[1]. Il écrit à Stuart : « Je ne peux m'empêcher de penser que la plus grande partie du livre forme la matière propre à un grand poème philosophique et conviendrait mieux à la haute éloquence passionnée, à l'accent solennel et prophétique du vers blanc[2]. »

En s'élevant contre la Convention de Cintra, Wordsworth prétend moins apprécier un épisode de la campagne d'Espagne, que juger les motifs qui ont inspiré les généraux anglais, et proclamer haut devant ses compatriotes les lois morales qui ont été violées. Ce faisant, il reste d'accord avec lui-même. Il poursuit la tâche qu'il s'est imposée, comme poète, d'ouvrir plus largement à tous le trésor moral de l'humanité. De même qu'il célébrait naguère les affections natives et les simples vertus qui doivent diriger la conduite individuelle, il va maintenant exalter les principes qui doivent dominer les actes collectifs des nations. C'est parce qu'il est poète et philosophe idéaliste, qu'il entreprend de gagner ses compatriotes à la politique idéaliste.

Les gouvernants et les chefs d'armées, la caste politique et la caste militaire, ont contrevenu aux préceptes de la loi non écrite. Ces hommes, idolâtres de la prudence ou idolâtres de la force, dédaignent, dans leur arrogance, la toute puissance de *l'esprit*. Wordsworth éprouve à leur égard les sentiments d'indignation que lui inspiraient

1. *The Friend*, Sect. I, Ess. 4. p 114.
2. Lettre de juin 1809, p 549.

autrefois les iniquités de l'ancien régime en France et les violences de la contre-révolution en Angleterre. Les généraux qui ont conclu le traité, les ministres qui l'ont ratifié, ont cru faire une négociation habile : ils ont blessé au cœur la nation portugaise et risqué de tarir la source sublime où ce peuple a puisé ses forces de résistance contre la supériorité du nombre, la maladie, la faim et la mort. En faisant intervenir dans le conflit les habiletés de la politique, on a neutralisé l'impulsion qui vient de l'âme, et qui est irrésistible, parce qu'aux artifices des diplomates et des tacticiens elle oppose une force spontanée, une force de la nature.

Les hommes d'Etat, quand ils ont disposé en ordre savant les rouages du gouvernement, sont satisfaits et fiers de leur œuvre. Présomptueux ! Ils n'ont pas su tirer parti des ressources infinies de l'énergie morale. « Les instincts de l'homme, en tant qu'homme et en tant qu'être sociable, les émotions profondes, les sentiments simples, le champ immense de l'imagination désintéressée....., la vaillance, qui s'empare de ceux qui à un appel impérieux frémissent pour la patrie qu'ils aiment...., la fraternité solennelle qui unit une grande nation rassemblée en temps d'orage à l'abri du respect des ancêtres, le sentiment de l'honneur national, voilà à proprement parler les éléments d'un univers, les fonctions d'un organisme vivant, très différents dans leur mode d'action de la machine inerte qu'ils mettent leur orgueil à diriger [1]. »

Les gouvernants de l'Angleterre vont-ils s'engager dans la même carrière d'erreur que les chefs de la Révolution française, qui ont faussé l'admirable élan du peuple par les sophismes de leur philosophie, l'aigreur de leurs discussions, l'avidité de leurs ambitions. « Parce que ces hommes ont été insensibles et aveugles aux réalités supérieures, les douleurs d'une nation en travail n'ont été récompensées que par de tristes enfantements, et la Révo-

1. *Convention of Cintra*, Prose Works, I, p. 227.

lution, de crime en crime et d'angoisse en angoisse, n'a abouti qu'à jeter un lamentable démenti à ses premières promesses[1]. »

Chez les chefs d'armées aussi une habileté de mauvais aloi étouffe la vertu. La technique militaire, étant plus directement que la technique politique au service de la force, est encore plus contraire à la justice. « Les chefs d'armées ont besoin d'apprendre la sagesse de la bouche du peuple[2]. » On est alarmé de voir « combien la complexion morale et intellectuelle d'un grand nombre de nos officiers a souffert par le fait d'une profession, dont l'influence, si elle n'est contrebalancée par des conseils acceptés de bonne grâce ou par des habitudes de méditation, dénature et par suite dégrade l'être humain »[3]. Il est attristant de constater « combien sont faibles leurs sympathies pour les sentiments les plus élevés, et combien est vague leur connaissance des vérités les plus augustes concernant le bonheur et la dignité de l'homme en société »[4].

Wordsworth met sa confiance dans le peuple. Les humbles ne sont-ils pas ceux qui ont l'intuition des plus hautes vérités? Il adjure les classes cultivées de prendre exemple, dans les circonstances présentes, sur ceux d'en bas. « Je m'adresse pas aux classes les plus humbles de la société. C'est inutile. Elles se fient à la nature, elles sont sauves. Je m'adresse aux hautes classes[5]. » Il évoque ses souvenirs de la Révolution française. Il se souvient de l'enthousiasme des fédérés de 1790 et de l'élan des volontaires de 1792. Ah! Pourquoi les nobles sentiments du peuple de France ont-ils été pervertis par les déclamations des démagogues, et par le fatal exemple des attentats légaux contre les biens et les personnes? Encore aujour-

1. *Convention*, p. 228.
2. Id., p. 169.
3. Id , p, 169.
4. Id., p. 169.
5. Id., p. 257

d'hui, malgré l'horreur qui enveloppe les dernières années de la Révolution française, Wordsworth pense avec émotion à ses débuts, qui furent pleins de grandeur. « Les chefs de la nation espagnole peuvent avec grand profit se reporter aux premières années de la Révolution française [1]. »

Le soulèvement de l'Espagne offre les signes certains d'un de ces mouvements grandioses, où se révèle une impulsion supérieure, agissant sur les cœurs purs de toute une nation. Le peuple de la Péninsule a montré cette unanimité de sentiments, « qui a conduit les philosophes, dans de semblables circonstances, à affirmer que la voix du peuple est la voix de Dieu » [2].

Ce n'est pas au gouvernement que revient l'honneur d'avoir engagé et de soutenir cette lutte héroïque : le roi avait signé un pacte avec l'envahisseur et trahi le pays. Ce n'est pas à la classe qui fait profession de science : elle est si peu nombreuse en Espagne qu'elle n'a pas d'influence. C'est une *junta* populaire qui organise la résistance. De toutes les nations du continent, l'Espagne seule oppose au despote conquérant une énergie désespérée, parce que seule elle s'est affranchie de la tyrannie sous laquelle les peuples de l'Europe courbent la tête, et parce qu'elle n'a rien à attendre de la science, « cette curiosité vaine », qui n'aide pas « la docte Allemagne » à repousser « la domination brutale de l'épée » [3]. « Quelques instincts forts, quelques règles simples » ont plus fait pour l'Espagne, « que tout l'orgueil de l'intellect et de la pensée » [4]. Elle doit son salut à son peuple, à ses paysans, « qui se détournent des voies du lucre, dans les cités populeuses, comme indignes d'une âme sanctifiée par la contemplation » et « qui sacrifient à la patrie une

1. *Convention*, p. 262.
2. Id., p. 145.
3. Sonnet. *Alas, what boots the long laborious quest*. 1809.
4. Id.

existence vouée jusque-là au labeur et à la prière, à la nature et à Dieu »[1].

Le poète entoure la résistance de l'Espagne de toute la splendeur morale que son imagination peut concevoir. Il la présente comme une preuve de la vérité qui domine maintenant sa conception de l'homme et de la société : les simples vertus, les sentiments généreux, la pensée éclairée par la conscience et le cœur conseillé par la nature sont les seules forces qui puissent conduire l'individu et les peuples à la dignité et au bonheur.

Il ne recherche pas si des causes moins nobles n'expliquent pas en partie l'héroïsme des Espagnols. Il ne se demande pas s'il n'entre pas dans leur opiniâtreté une sorte de furie sauvage, semblable à celle de la bête forcée qui fait face à l'assaillant, ou des sentiments aveugles, ou des préjugés étroits. Il ne leur attribue que des motifs élevés, qu'il propose en exemple à ses compatriotes et à l'humanité. Si, parmi leurs préjugés nationaux, il y en a qu'il est trop difficile d'idéaliser, si leur religion incline à la superstition, Wordsworth demande pour eux l'indulgence. « Instruits par les revers de la Révolution française, regardons ces dispositions comme plus lumineuses, plus sociables, et par conséquent plus sages, de meilleur augure, que si ce peuple était devenu fanatique de principes abstraits, sortis des laboratoires de philosophes insensibles[2]. »

L'éveil, dans toute la nation, d'un noble patriotisme, va élever le peuple espagnol à la suprême dignité de la liberté. La *junta* populaire, qui organise la défense nationale, au lieu et place d'un gouvernement de trahison, est l'embrion d'un Parlement. Dans l'élan de l'enthousiasme, Wordsworth prête aux Espagnols des vertus civiques dont ils n'étaient guère capables, et forme pour eux des espérances que l'événement devait cruellement tromper. Il

1. Sonnet. *O'erweening Statesmen....* 1809
2. *Conv. of Cintra*, p. 119-120.

les voit, en pensée, sur le point d'accomplir la véritable révolution, « qui reconstruit avec les matériaux des institutions, des lois, et des coutumes anciennes, une nouvelle forme de gouvernement civil, identique à l'ancienne dans les grandes lignes, mais adaptée aux aspirations, aux besoins et au génie de la génération nouvelle »[1] — la révolution qui s'inspire de l'idéal et respecte l'ordre établi, qui corrige la réalité imparfaite par l'application prudente de la perfection rêvée, et qui discipline les cœurs au long effort des réformes fécondes. Ils réussiront dans cette œuvre, parce qu'ils ne sont pas corrompus par l'esprit jacobin. « Le philosophisme pestilentiel n'a pas fait de progrès chez eux. Il ne s'est pas abattu sur leur sol un vol de harpies d'athéisme. Leur entendement est trop ferme pour céder à la pauvre tactique du « système de la nature », ou à l'attaque des armes logiques, forgées par Condillac à la fournaise de la vanité nationale.... Les Espagnols ont de l'imagination : la rêverie paradoxale de Rousseau et l'irrévérence de Voltaire ne sont pas plantes à s'acclimater dans la patrie de Calderon et de Cervantès[2]. »

La cause des Espagnols et des Portugais est la cause même de l'humanité. C'est pour cette raison que le peuple anglais, qui livre le même combat, a conçu dès l'origine une vive sympathie pour les défenseurs du sol ibérique. « Ce n'est pas son territoire, ses cités, ses forteresses, qui donnent son importance au Portugal, mais les émotions humaines qui y ont pris naissance, les droits de la nature humaine qui s'y sont affirmés, sa résistance à l'injustice et à l'oppression[3]. » Si, en présence du triomphe du mal, les hommes de bien ne perdent pas l'espoir, c'est parce qu'ils croient à la contagion de l'enthousiasme moral. « Ils se persuadent que ce nouvel esprit de résis-

1. *Convention*, p. 146.
2. Id., p. 263.
3. Id , p. 166.

tance, né des sentiments les plus sacrés du cœur humain, se répandra par tout le monde[1]. » Aussi le gouvernement anglais a-t-il été doublement coupable de ratifier la Convention, qui blessait les sentiments d'un peuple héroïque et qui retardait le moment où, entraînée par son exemple, l'Europe se soulèverait contre le tyran. L'Angleterre doit à son passé et à sa gloire de ne pas négliger les vérités suprêmes de la conscience humaine et les mouvements sublimes du cœur humain.

A cette date de 1809, l'idéalisme politique atteint vraiment son maximum d'intensité et brille de son éclat le plus pur. Le triomphe de Waterloo sera terni par le manque de générosité des vainqueurs à l'égard d'un ennemi tombé. La Guerre d'Espagne est à proprement parler la dernière grande occasion, qui est offerte à nos auteurs, d'exprimer les sentiments qui n'ont cessé d'être les leurs depuis les débuts pleins de promesses de la Révolution française. Leur idéal n'a pas changé. Ils ont appris, il est vrai, à réprouver l'agitation violente, qui, même inspirée par les motifs les plus nobles, fait bientôt prédominer les instincts brutaux sur les élans généreux. Ils ont appris à se défier de la raison raisonnante et de ses spécieuses constructions logiques, qui croulent en causant d'effroyables ruines. Ils ont appris la valeur de la morale commune, cette expression d'une sagesse supérieure à l'individu, l'utilité du préjugé, « cette raison qui s'ignore », la puissance des affections élémentaires, impulsions spontanées et irréfléchies vers le bien. Ils ont appris à respecter les institutions et les coutumes séculaires, en qui semble inscrite l'expérience collective d'une nation. Ils redoutent l'action politique et attendent des forces morales le progrès de l'humanité. Mais ces forces morales, ils les mettent au service de l'ancien idéal. Tous trois, ils prennent parti pour le droit contre l'oppression et défen-

1. *Convention*, p. 118.

dent la liberté contre les attentats de la tyrannie. Tous trois, ils prêchent la guerre sainte pour exterminer les guerres. Et Wordsworth, au mépris des conventions et des distinctions sociales, affirmant son respect de l'éminente dignité de l'être humain, rappelle rudement aux puissants et aux superbes que les sentiments les plus nobles et les pensées les plus hautes viennent souvent des humbles, que « la voix du peuple est la voix de Dieu ».

VII

1809 est une date critique dans l'histoire politique de l'Angleterre. Pendant dix ans, les problèmes soulevés par la Révolution française ont été négligés, au milieu des préocupations impérieuses de la défense nationale et de la résistance au despotisme conquérant. Le moment approche où ils vont reprendre de l'importance et se poser de nouveau, non plus au milieu de l'affolement général causé par les hardiesses et les violences de la Révolution française, mais à une phase normale du progrès des institutions britaniques. Nous indiquerons brièvement, en matière d'épilogue à l'étude des opinions politiques de nos auteurs, quelle a été leur attitude à l'époque où renaît le radicalisme anglais, plein de la nouvelle vigueur que lui a communiqué l'idéal démocratique de 1789.

En 1809, Wordsworth a foi dans le peuple. Le peuple, pense-t-il, quand on n'a pas détruit en lui l'attachement naturel aux traditions, donne l'exemple du désintéressement, de la noblesse morale, de l'attachement aux principes supérieurs et de l'enthousiasme pour les grandes causes. Chez les classes dirigeantes, cette générosité foncière de la nature humaine est souvent ternie ou effacée par l'orgueil du savoir, la corruption de l'égoïsme et de l'ambition, l'influence démoralisatrice de l'argent. Aussi

l'oligarchie politique de l'Angleterre a-t-elle besoin d'être renouvelée par l'infusion de l'élément populaire. Wordsworth est libéral à cette époque (on ne l'a pas assez remarqué) et partisan de la réforme parlementaire [1]. Sans doute, c'est une réforme modérée, prudente, qu'il désire ; mais il pousse la confiance dans le peuple jusqu'à réclamer pour lui la liberté de réunion, que le gouvernement avait étouffée depuis l'agitation jacobine [2].

Coleridge se sépare nettement de Wordsworth sur ce point [3]. La doctrine morale des deux amis est la même, mais l'application que chacun d'eux en fait à la politique est différente. A cette époque de stagnation des affaires intérieures, où la pratique reste, en quelque sorte, suspendue et où la réalité n'entre pas en conflit avec le rêve, Wordsworth subordonne ses opinions politiques à sa conception poétique. Il étend à toute la classe des petites gens l'admiration qu'il professe pour l'homme des champs, qui symbolise à ses yeux l'idéal moral de l'humanité. Coleridge, en philosophe, juge la politique à la lumière de la psychologie et de l'histoire. De même qu'il critique, dans l'œuvre poétique de Wordsworth, ce qu'il considère comme une représentation inexacte du paysan il s'inscrit en faux contre l'opinion que le poète entretient du peuple.

L'impression des dernières années de la Révolution française, souillées par la violence, le relâchement des

1. « This country is fallen as low in point of moral philosophy (and, of course, political), as it is possible for any country to fall... A thorough Reform in Parliament is absolutely wanted. » Lettre de Words. à Stuart, 31 mars 1809, Knight's *Life of Wordsworth*, II, p. 130.

2. « I do not think the reform will be effected, unless the people take it up; and if the prople do stir, it can only be by public meetings. It is natural that in meetings of this kind the most violent men should be the most applauded, but I do not see that it necessarily follows that their words will be realised in action. » Lettre de Words. à Stuart, 25 mai 1809, Knight, II, p. 132.

3. « My opinions on the subject of Reform differ widely from Wordsworth's. » Lettre de Col. à Stuart, 2 juin 1809, *Letters of the Lake Poets*.

mœurs, l'avidité de conquêtes et enfin la soumission à un nouveau despotisme, est restée profondément gravée dans son esprit. Il ne croit pas que la masse ignorante et impulsive soit, pour le présent, capable de liberté. Il partage les appréhensions de Burke à l'égard de la multitude. Il établit une distinction entre le *peuple* et la *populace* [1]. Il croit que « le grand nombre » doit être dominé et contenu par quelques-uns. Car, dans toute collectivité, « le petit nombre » est seul préparé, par des antécédents de moralité et de culture, à concevoir et à appliquer les grands principes. Toute réforme, qui augmenterait les droits politiques de la populace, favoriserait le retour de la barbarie [2]. Quand des années d'éducation et d'édification auront enseigné à l'homme du peuple « à se gouverner lui-même », il pourra prétendre « à avoir une part dans le gouvernement. Il n'y a qu'un moyen de justifier son droit à la liberté, c'est de comprendre et de pratiquer ses devoirs [3] ».

Coleridge, à cette époque, a arrêté ses opinions politiques pour la vie. Ni la fluctuation des opinions autour de lui, ni la marche des évènements n'ébranleront ses convictions, fermement établies sur des principes philosophiques. Ses sympathies vont au parti tory, mais il n'est pas un tory ordinaire. Son conservatisme est progressif. On pourrait dire de lui que c'est un « nouveau tory », comme pendant la Révolution il y avait eu de « nouveaux whigs ». Son attachement au passé, son respect de l'ordre établi, sa défiance des innovations ne vont pas jusqu'à lui dicter, comme à Burke, une politique d'immobilité [4]. Il veut

1. « Oh ! the profanation of the sacred word, the *People!* Every brutal mob, assembled on some drunken St Monday of faction, is the People, forsooth ! » *Anima Poetae*, 1807, p. 174.

2. « I appeal to history... What does it contain, but accounts of noble structures raised by the wisdom of the few, and gradually undermined by the ignorance and profligacy of the many ? » *The Friend*, Prel. Essay, 8, p. 34.

3. *Anima Poetae*, 1807, p. 174.

4. *On the Constitution of Church and State*, ed. by Prof. Shedd, N. Y., 1856, p. 53.

rajeunir la Constitution en la ramenant à la pureté de ses principes. Il est resté fidèle à la liberté, mais il croit que toute liberté est contenue dans les institutions de l'Angleterre et qu'on l'y trouvera en étudiant le passé sans égoïsme et sans préjugés de classe. Il faut faire revivre *l'esprit* de la Constitution.

Quelle lumière révèlera aux hommes de bonne volonté les vastes possibilités de progrès contenues à l'état latent dans les institutions du passé? C'est l'enthousiasme moral, c'est l'idéal d'autrefois, épuré et assagi. Quels sont ceux qui auront mission de maintenir vivantes ces forces spirituelles, plus efficaces que les décrets et les lois? C'est une classe de citoyens, indépendants du pouvoir politique, inaccessibles à la corruption, grands par la droiture, puissants par la vertu, gardiens du trésor moral que l'humanité a reçu d'en haut, qui constitueront une corporation analogue à celle des philosophes dans la République de Platon, et que Coleridge appelle *the clerisy*, la clergie. Elle comprendra non seulement le clergé, mais tous ceux qui ont reçu la discipline anoblissante des sciences et des arts sous l'égide de la philosophie, tous les *clercs*, au sens où on employait le mot au moyen-âge, « les savants de toute sorte, les sages, les professeurs de droit et de jurisprudence, de médecine et de physiologie, de musique, d'art militaire, d'architecture, de physique et de mathématique..., bref tous ceux qui sont versés dans les connaissances dont la possession et l'application constituent la civilisation d'un pays. » Ces hommes dispenseront l'instruction à tous ses degrés, en ramenant sans cesse les vérités particulières à leur source unique et féconde, l'idéal moral [1].

1. Sa doctrine concilie le point de vue organique avec le point de vue individualiste. « A State is an intermediate idea between an inorganic and an organic body — the whole being a result from, and not only a mere total of, the parts, and yet not so merging the constituent parts in the result, but that the individual exists integrally within it. » *Table Talk*, 18 déc. 1831, p. 145.

Aussi, bien qu'en pratique Coleridge s'oppose aux réformes démocratiques qui se préparent alors, telles que l'extension du suffrage et l'émancipation des catholiques, (non pas par principe, mais pour des raisons d'inopportunité), il est animé de l'esprit de réformes et il favorise pour l'avenir la politique de progrès. John Stuart Mill, radical et utilitaire, dira, dans un remarquable article sur Coleridge, que ce tory a rendu plus de services à ses adversaires qu'à son propre parti [1].

Wordsworth et Southey, qui n'ont pas pour leurs opinions politiques le ferme appui d'un système philosophique, sont à la merci des impressions et des sentiments du moment. Après 1809, leur libéralisme de principes, paralysé par la crainte excessive des réformes, le cède bientôt à des opinions étroitement conservatrices.

A mesure que grandit le parti radical qui se recommande de l'individualisme rationaliste de la Révolution française ; à mesure que s'affirme un mouvement démocratique qui rappelle celui de 1789, Wordsworth et Southey sont de plus en plus dominés par la crainte de de voir se renouveler les anciennes violences, se répéter les anciennes horreurs et s'écrouler le laborieux édifice des libertés britanniques. Pouvait-il en être autrement? Etait-il possible à des hommes qui avaient vu l'échec de la Révolution et l'effrayant interrègne de l'Empire, et qui n'étaient pas soutenus, comme Coleridge, par un système raisonné, supérieur aux vicissitudes de la politique, d'effacer les souvenirs obsédants du passé, quand il leur semblait assister aux préliminaires d'une nouvelle révolution? Quoi qu'il en soit, ils furent pris d'une sorte de panique et se réfugièrent apeurés à l'abri du conservatisme politique et de l'orthodoxie religieuse.

Southey ne veut plus se rappeler son enthousiasme

1. J. Stuart Mill, *Dissertations and Discussions*, 3e ed. 1875, vol. I, p. 448 (article sur Coleridge).

d'autrefois que comme une inconséquence juvénile[1]. La multitude, pense-t-il, abandonnée à elle-même, n'est capable que d'instincts bas et sauvages. Elle doit être constamment tenue en tutelle pour son plus grand bien. Si les classes dirigeantes relâchent un instant l'étreinte qui la maintient soumise, elle se précipitera hurlante et déchaînée au pillage et à la tuerie, renouvelant les atrocités de la Guerre Servile, de la Jacquerie et de la Révolution[2]. Ceux qui prétendent faire le bien du peuple par des réformes démocratiques sont d'infâmes agitateurs, des « Catilinas » et des « démons d'impiétés[3] ». Southey ne conserve plus que cet espoir éloigné et incertain qui s'appuie non plus sur la confiance en l'homme, mais sur la foi en Dieu[4]. Il méritera bientôt, pour son dévouement au pouvoir, d'être nommé Poète Lauréat (1813).

Wordsworth est devenu l'adversaire acharné de la réforme et de toutes les mesures libérales. C'est le *lost leader*, que Browning s'attristait d'avoir vu déserter les rangs des démocrates[5]. Il est persuadé, maintenant, qu'il faut appuyer le pouvoir politique sur une forte organisation militaire, qu'il faut fonder des écoles d'officiers et lever une garde nationale. Lui-même il s'emploie à former un corps de *Yeomanry* dans son comté. Il veut consolider le système de féodalité terrienne qui existe en Angleterre pour établir un contrepoids aux réformes. Le peuple ne lui inspire plus que défiance et crainte : il se détourne définitivement de l'homme des villes pour reporter ses sympathies exclusives sur l'homme des champs. Lui, qui ne professait que la religion de la nature (et qui

1. Il dit à Henry Crabb Robinson : « I am no more ashamed of having been a Republican than I am of having been a child. » *H. C. Robinson's Diary* (3e éd., I, p. 31).

2. *Colloquies on Society*, ch. XIII.

3. Id., Conclusion.

4. C'est l'opinion de Montesinos, l'un des interlocuteurs des *Colloquies*, qui représente l'opinion de Southey lui-même.

5. V. le poème de Robert Browning. *The Lost Leader*, et la lettre de l'auteur au Rev. A. B. Grosart, 24 fév. 1875.

conserve au fond du cœur ses sentiments d'autrefois [1]), il se fait le défenseur de la religion d'Etat, pour l'exemple, parce que la religion est un frein qui contient les passions populaires. Il donne une couleur d'orthodoxie aux derniers livres de l'*Excursion* et retouche ce qu'il a déjà écrit du poème, pour le mettre d'accord avec ses nouvelles opinions. Il déclare publiquement son attachement au trône et à l'autel. « Salut à la couronne façonnée par la liberté pour ceindre le front d'un souverain anglais ! Salut au trône où il s'assied !... Salut à l'Etat anglais !... Et ajoutons un salut non moins dévot à l'édifice spirituel de son Eglise [2] ». Il a un plan d'éducation obligatoire et gratuite, qu'on pourrait croire inspiré par des principes démocratiques : en réalité c'est un plan d'édification quasi religieuse, qu'il oppose au projet des démocrates. Les enfants du peuple n'ont pas besoin de cette fausse science, de cette prétendue culture, qui détruit la simplicité naturelle du cœur : qu'on ouvre les écoles à tous, mais pour y enseigner, avec la morale, la piété et la soumission.

VIII

Ce n'est pas par insensibilité hautaine, par indifférence pour la condition des humbles, ou par entêtement aveugle, que Wordsworth et Southey sont devenus ultra-tories. C'est par une erreur d'opinion qui a son origine dans la générosité même de leurs sentiments et dans leur attachement à l'idéal moral. Il leur aurait fallu la pénétration philosophique de Coleridge pour comprendre comment l'idée de justice politique, affirmée par la Révolution fran-

1. Il écrit à Landor : « I abhor Priests and Priestcraft ; but why spend our time in declaiming against it ? Better to endeavour to improve priests, whom one cannot and ought not therefore to do without. » Lettre du 11 déc. 1824, Knight, vol. III, p. 98.

2. *The Excursion* VI, 1-8.

çaise, n'était pas nécessairement liée à l'action révolutionnaire, et reconnaître qu'il y avait, dans les aspirations démocratiques, autre chose que des convoitises déchaînées. Ils sont hantés de cette idée fixe, que la revendication des droits abstraits est infailliblement suivie de la désagrégation morale et de l'anarchie. S'ils défendent avec tant d'âpreté les institutions existantes, c'est qu'ils croient que la stabilité politique est nécessaire à l'épanouissement de la vertu, et qu'un si grand bonheur vaut bien d'être acheté au prix de quelques abus. Leurs opinions ont oscillé, mais le point central de leur pensée est demeuré fixe. On le voit bien, quand, laissant de côté leurs opinions politiques, on se demande quelles ont été leurs vues sociales.

Sur ce terrain, ils se retrouvent d'accord avec Coleridge. Les trois amis unissent leur voix dans une protestation indignée contre la dégradation où le travail des manufactures réduit toute une classe d'hommes. Southey, ému des iniquités du régime industriel, mais trop timide pour s'élever à une conception hardie, se contente de recommander l'établissement d'œuvres charitables. Coleridge et Wordsworth retrouvent les accents révolutionnaires d'autrefois pour dénoncer les théories de l'économie politique et les pratiques du capitalisme moderne comme des attentats contre l'humanité.

Ils comprennent que les économistes et la bourgeoisie industrielle, faisant à leur profit une application unilatérale de l'individualisme rationaliste, exercent sur les non-possédants une tyrannie plus effrayante que l'ancienne féodalité terrienne et l'ancien absolutisme politique. Ils protestent contre les conséquences économiques de l'individualisme mis au service de l'esprit de lucre. A la « loi d'airain », ils opposent les obligations de la loi morale ; contre les usurpations du capital, ils revendiquent les droits de l'humanité. Pour enrichir une poignée de parvenus, la plus grande partie de la nation est asservie à un labeur sans relâche, qui déprime le corps et l'âme. Que

voit-on? « Les ouvriers transformés en outils à l'usage des nouveaux riches; la richesse nationale faite de la misère, de la maladie et de la dégradation de ceux qui devraient constituer la force de la nation! — que dis-je, la maladie et la dégradation, tant que les roues tournent, et, au premier arrêt de ce merveilleux mécanisme, la faim [1]!... Quand je considère que la population de districts entiers, qui aurait sommeillé dans une ignorance relativement heureuse, est réduite à peu près à l'état de la brute dans son existence et à un état pire que celui de la brute dans ses instincts, je me prends à souhaiter que les districts manufacturiers soient dévorés par un cataclysme, comme celui qui réduisit en cendres Sodome et Gomorrhe [2] ».

Dès 1805, dans le XIIIe livre du *Prélude*, Wordsworth avait opposé à la prétendue « richesse des nations » les vrais trésors de l'humanité: la pureté de sentiment et l'intégrité de pensée [3]. Il consacre la plus grande partie du VIIIe et du IXe livres de l'*Excursion* à peindre, avec l'émotion vibrante d'un cœur où retentit profondément toute souffrance humaine, le spectacle douloureux qu'offrent les grandes usines. « C'est détourner la vie humaine de son cours prescrit, que de faire de l'homme un holocauste, une victime, un outil, une chose passive employée comme un moyen, sans lui reconnaître la communauté de droits, l'identité de fin avec ses semblables; d'user et d'abuser de lui, au gré de notre égoïsme [4] ». Peut-on attendre la pratique du bien, d'êtres dont la personnalité est anéantie? « Comment se reposeraient-ils sur eux-mêmes? Comment interrogeraient-ils leur conscience, pour connaître la loi morale? Suivre les regards de leurs maîtres pour savoir ce qui leur est interdit: voilà leur sagesse. Ignorés, silencieux, sans une plainte, sans souiller ni

1. Coleridge, *Additional Table Talk, from Allsop's Recollections*, p. 319.
2. Id., p. 75.
3. *Prelude*, XIII, 77 et seq.
4. *Excursion*, IX, 113-119.

corrompre l'air que respire l'oppresseur, offrir à la mort leur âme immortelle, créée à l'image du seigneur : voilà leur devoir [1] ».

Au nom de la majesté de l'idéal, de la dignité humaine, du droit pour l'individu de réaliser la plénitude de son être spirituel et moral, la démocratie politique, telle que l'avait réalisée un moment la Révolution française, tendait à assurer à tous les bienfaits de la liberté. Au nom des mêmes principes et des mêmes aspirations, la démocratie sociale, impliquée dans la philosophie révolutionnaire et ébauchée par la Convention, tendait à assurer à tous les garanties de l'humanité. Dans l'œuvre de nos poètes — restés fidèles à la générosité de leur premier enthousiasme — quand s'est affaiblie la voix de la liberté, la voix de l'humanité retentit avec toute sa puissance. Ils ont lancé leur premier appel pour soutenir les revendications des opprimés. Ils lancent leur dernier appel pour soutenir les revendications des deshérités.

1. *Exc.*, IX, 143-152.

CHAPITRE II

Philosophie idéaliste.

I

Si nos poètes furent unanimes à s'élever contre les abus du régime industriel, Coleridge seul conçut une doctrine politique indépendante, ferme et hardie. Seul, il forma, sur le sujet du gouvernement et de la société, une opinion raisonnée, cohérente, supérieure aux vicissitudes des évènements et aux entraînements des partis. La leçon de prudence enseignée par la Révolution vaincue ne lui fit pas oublier les vastes espérances conçues par la Révolution triomphante. Il resta consciemment et délibérément fidèle à l'idéal proclamé par les hommes de 1789. Il ne s'en inspira pas seulement pour entretenir en lui-même la sympathie humaine et l'enthousiasme moral : il en fit le guide de sa pensée. Interprétant à la lumière de cet idéal, la Constitution britannique — code sacré de la tradition — il y découvrit les principes mêmes de progrès qu'avaient invoqués les rationalistes français. Il montra, contenus dans l'ordre présent, les éléments de l'ordre à venir. Il voua sa vie à une double tâche qu'il jugeait indispensable au bien-être matériel et moral de son pays : rappeler à ceux qui profitent des avantages sociaux les obligations de la justice et de l'humanité, la loi du changement; rappeler à ceux qui souffrent des imperfections de la société, la discipline morale et sociale, la loi de la permanence.

Coleridge dut la largeur et la sagesse de son réformisme aristocratique au génie philosophique, qu'il avait de tout temps possédé à un haut degré, et qui était devenu l'unique et féconde activité de sa riche intelligence depuis qu'il avait perdu le génie poétique. Ses vues politiques et sociales furent intimement liées à un système métaphysique qu'il commença à élaborer au lendemain de la crise et qu'il acheva dans les premières années du nouveau siècle.

Ce système était en germe dans la doctrine hybride qu'il professa pendant les années d'enthousiasme révolutionnaire. Sous sa forme définitive, c'est à la fois une réaction contre la philosophie du XVIIIe siècle et un prolongement de l'élan moral et sentimental de la Révolution. D'une part, en effet, ce système est en opposition avec le rationalisme et le mécanisme par son caractère mystique : au-dessus de la vérité logique ou géométrique, il place la vérité intuitive ; au-dessus de la science, la foi. D'autre part, il aboutit à une conception morale et sociale dans laquelle survivent les aspirations de l'idéalisme révolutionnaire. Il multiplie les délais et les mesures de prudence, mais il sert la cause de la justice sociale. Il est en désacord avec la Révolution sur les moyens et le choix des agents, mais il tend au même but.

Cet idéalisme mystique, moral et social est la clef de la pensée de Coleridge dans la seconde moitié de sa vie. Après sa mort, cette doctrine jouera un rôle considérable dans l'histoire des idées anglaises, en philosophie, en religion, en littérature, en art, en morale, en politique. Ce sera une des forces intellectuelles de l'Angleterre du XIXe siècle.

II

C'est en 1801, au retour d'Allemagne, que Coleridge se sépara irrévocablement du rationalisme mécaniste et arrêta les principes de sa nouvelle philosophie. On en suit le développement dans sa correspondance et dans son « journal ». En 1809, quand il écrivit *The Friend*, elle était définitivement constituée [1].

L'œuvre philosophique de Coleridge se compose d'une partie critique et d'une partie constructive. Avant de faire éclater la vérité, il dénonce l'erreur. Il mène une lutte acharnée contre la doctrine qui, s'appliquant à réaliser un noble idéal par des moyens faux, eut pour résultat la catastrophe de la Révolution française et « fut le fléau ou plutôt, il faut le proclamer, le crime du siècle [2] ».

La philosophie du XVIIIe siècle attribuait à l'intellect la toute-puissance dans l'économie de l'esprit. Or, l'intellect est essentiellement la faculté qui préside à l'élaboration des sciences abstraites. Par analogie, on tenta d'appliquer

1. Coleridge étant, de tous les écrivains, celui qui sait le moins faire un exposé systématique de sa pensée, nous serons obligé, pour les besoins de la clarté, d'emprunter des citations aux ouvrages postérieurs à 1809, *Biographia Literaria*, *Lay Sermons* (*The Statesman's Manual*, *addressed to the Higher Classes of Society* et *Blessed are Ye that sow Beside All Waters*, *addressed to the Higher and Middle Classes*), *Aids to Reflection* et *The Theory of Life*. Ces ouvrages contiennent souvent en effet sous une forme plus développée ou plus claire des propositions énoncées en termes succincts ou obscurs dans *The Friend*. Nous recueillerons aussi quelques fragments de sa pensée dans les lambeaux de sa conversation qui nous ont été conservés par ses parents ou ses disciples, dans *Table Talk*. Bien que, après 1809, il y ait chez lui dégoût graduel de la philosophie et attachement croissant à la religion, les principes essentiels de sa doctrine spéculative demeurent identiques à eux-mêmes. Le rapprochement, que nous ferons, des propositions du *Friend* et des développements ultérieurs, confirmera cette assertion.

2. Lettre de Col. à Sir G. Beaumont, déc. 1808, *Memorials of Coleorton*, II, p. 64.

à tous les objets du savoir humain la méthode de ces sciences. On représenta toutes les réalités du monde matériel et du monde moral comme soumises aux lois du mouvement mécanique. Le terme *mécanisme* revient sans cesse sous la plume de Coleridge pour désigner et pour discréditer le système dont il va se déclarer l'irréductible adversaire.

Il en fait, avec raison, remonter l'origine à Descartes. Celui-ci, « après avoir restauré l'ancienne géométrie et l'avoir complétée par l'invention moderne de l'algèbre. plaça le mécanisme sur le trône philosophique [1] ». Ses continuateurs en Angleterre, Locke et Newton, qui exercèrent sur la pensée de leur temps une autorité incontestée, affermirent et agrandirent l'empire du mécanisme. « Les sublimes découvertes de Newton et l'application non moins féconde qu'étonnante qu'il fit des mathématiques transcendantes aux mouvements des corps célestes et aux lois de la lumière, donnèrent presque une sanction religieuse à la théorie mécaniste. Elle devint synonyme de la philosophie elle-même [2]. » Les mécanistes s'emparèrent de tous les domaines de l'activité morale de l'homme. « De Képler à Newton et de Newton à Hartley, non seulement tous les objets de la nature extérieure, mais les mystères les plus subtils de la vie et de l'organisation, et même la nature intellectuelle et morale furent enfermés dans le cercle magique de formules mathématiques [3]. »

Les naturalistes résolurent le problème de l'organisation chez les êtres vivants en le ramenant à deux données simples, l'atome et le mouvement, et construisirent le système *méchanico-corpusculaire*. Les psychologues posèrent le principe de la *nécessité*, d'après lequel « les motifs agissent sur la volonté comme des corps sur d'au-

1. *Theory of Life*, p 374.
2. Id., 374-5.
3. Id., 374-5.

tres corps[1] ». Les moralistes enseignèrent que la vertu dépend d'un calcul moral et que la valeur des actes se mesure à la proportion de bonheur qu'ils contiennent. « Ils ne reconnurent aucun devoir qui ne pût se réduire à un compte d'actif et de passif sur le grand-livre de l'égoïsme, où aucune monnaie ne vaut que celle qui peut se convertir en sensations agréables[2] ». Les politiques, enhardis par la confiance que donne la certitude mathématique, « s'attribuèrent une puissance prophétique et se persuadèrent que les Etats et les gouvernements peuvent et doivent se construire comme des machines, dont tous les mouvements sont prévus et calculés d'avance[3] ». Nombre de ces philosophes étaient athées. Ceux qui, par crainte du « mauvais renom » de l'athéisme, ne se déclaraient pas contre Dieu, subordonnaient la révélation au raisonnement. Dieu n'était pour eux que le premier moteur.

Il fut un temps, on se le rappelle, où Coleridge, en dépit de ses tendances mystiques, subissait l'ascendant du mécanisme. Il s'était arrêté à un étrange compromis. Il reconnaissait l'infaillibilité de l'intellect, mais il y voyait une manifestation chez l'homme de l'absolu divin. Il acceptait la « nécessité », mais il traçait des bornes à son action et lui imposait l'alliance du sentiment. Il caressait l'idéal d'une société et d'un gouvernement selon la perfection logique, mais il confondait cet idéal avec l'espoir mystique du millénaire. Il partageait avec les unitariens la conception d'un Dieu rationnel, mais son cœur s'élançait vers le Dieu d'amour et son imagination s'attachait à la beauté concrète des symboles bibliques de la divinité.

Aujourd'hui que l'échec de la Révolution française semble avoir condamné irrévocablement le mécanisme, il s'abandonne sans réserves à son penchant mystique. Il construit une nouvelle métaphysique qui, dédaignant la

1. *Aids to Reflexion*, p. 92.
2. *Stateman's Manual*, App. C, p. 346
3. Id., p. 324.

certitude positive, se tourne vers les clartés mystérieuses de l'illumination et, échappant à la tyrannie des combinaisons mécaniques, fait surgir de toutes parts des forces spontanées, issues des sources éternelles de l'Esprit.

III

Les hommes que Coleridge avait vénérés comme les héros de la science et les apôtres de la vérité, auxquels il avait réservé la place d'honneur dans le Paradis terrestre du millénaire, les Newton, les Hartley, les Priestley, perdent grâce à ses yeux. Il se sépare de Locke, qu'il appelle « le fondateur de la secte des *Little-ists* [1] », de ceux qui rapetissent toutes choses. Il rejette « la doctrine de l'association, telle que l'enseignait Hartley, et, du même coup, toute la métaphysique irréligieuse des infidèles modernes, surtout la doctrine de la nécessité [2] ». Plus il étudie les œuvres de Newton, « plus il se persuade qu'il faudrait les âmes de cinq cents Sir Isaac pour faire un seul Shakespeare ou un seul Milton [3] ». Aujourd'hui, Priestley, le « patriote », et Paley, le contre-révolutionnaire, convaincus du même crime d'utilitarisme, lui paraissent dignes d'être flétris de la même sentence ; il condamne en bloc « la morale vile, lâche, égoïste et calculatrice de Paley, de Priestley, de Locke et autres érastiens [4] ».

La science, la divine science, qui lui semblait la plus belle conquête de l'esprit humain, lui apparaît maintenant comme une œuvre vide et stérile. Elle morcèle la nature sans la comprendre. En disséquant, elle tue. Elle prend des produits de destruction pour des élements de

1. Lettre à Th. Poole, 23 mars 1801, *Letters*, p. 351.
2. Lettre à Th. Poole, 16 mars 1801, p. 348.
3. 23 mars 1801, p. 352.
4. *Anima Poetae*, 1805, p. 155.

composition : elle n'analyse que des *cadavera rerum*. « Homme raisonneur, peux-tu commander à la pierre de reposer, à la fleur de s'ouvrir là où tu les a placées dans ta classification ? Toutes choses ne s'épanouissent-elles pas au contraire dans une heureuse confusion et un désordre insouciant, comme un joyeux chaos au-dessus duquel plane l'Esprit de Dieu ? Si tu trouves du plaisir à forger des noms et à les confier à ta mémoire, continue à classer, à analyser, à mettre en pièces et à scruter la mort pour trouver la vie, comme le singe cherche son image au dos du miroir ! Cependant considère, au premier repos que tu accorderas à ta pensée inquiète, que tout cela est tout au plus une mnémotechnie [1] ».

Cette œuvre d'ignorance, qui se pare des couleurs de la vérité, a détourné pendant un temps l'esprit humain de l'unique réalité, de la force immatérielle et invisible qui coordonne les parties éparses et infuse la vie au tout. Dans l'amertume de son ressentiment, Coleridge attribue à la science tous les maux dont l'humanité est accablée. Elle a desséché le sentiment et l'imagination, tué la poésie, avili la conscience et tari les sources de la générosité et de la vertu. Elle flatte les appétits matériels, et, favorisant la croissance anormale du commerce et de l'industrie, souffle sur le monde un vent de sensualité. C'est elle qui a produit ce monstre moral, Napoléon. Qu'on lise, dans le chapitre 2 de la *Sagesse de Salomon* « le progrès du calculateur, depuis la philosophie arrogante (ou plutôt « psilosophie »), qui refuse l'aide des instincts moraux et se rit de la voix intérieure comme d'une superstition, jusqu'à la sensualité d'abord, puis à la dûreté du cœur, à l'oppression et à la cruauté impitoyable [2] ».

« Si l'esprit humain, comme la plante se tourne vers les rayons de l'orient, s'ouvrait à *cette lumière sacrée qui*

1. *St.'s Manual*, App. C, p. 347-8. Words. dirige contre la science les mêmes attaques, presque dans les mêmes termes, dans *The Excursion*, IV.

2. Dernière *Lettre sur les Espagnols*, publiée dans *The Courier*, déc. 1809. — v. *Essays on His Own Times*, II, p. 654.

existait avant la lumière terrestre, plus belle que le soleil et que tout l'univers étoilé (Sagesse de Salomon VIII, 29), combien nous semblerait étrangère, odieuse et contraire à notre nature même cette science orgueilleuse, qui, prenant son origine en France, corrompit peu à peu le goût et la littérature des nations les plus civilisées de la chrétienté, détournant l'intelligence de la soumission qui lui est naturelle et, par là, la dépouillant de ses droits, de ses titres et de ses privilèges légitimes. L'intelligence avait été placée comme gardienne d'honneur au portail qui donne accès à la foi et à la conscience, mais elle voulut vivre seule et devint une prostituée sur le bord du chemin. Elle se laissa égarer par la passion de la science et la fièvre du commerce, qui s'unirent pour précipiter sa chute. Flattée, éblouie par les découvertes réelles ou supposées qu'elle fit, plus elle s'enrichit, plus elle se dégrada, au point que la science elle-même prit un caractère égoïste et sensuel et que l'utilité immédiate, entendue comme la satisfaction des besoins et des appétits de l'animal, des vanités et des caprices de l'homme du monde, des ambitions de l'homme politique, devint la mesure de toute capacité et de tout effort intellectuel. L'idée de valeur s'avilit et ne se rapporta plus qu'à ce qui touche aux sens.

C'est au milieu du XVIIIe siècle, sous l'influence de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert, et en général des soi-disant Encyclopédistes, et aussi de leurs disciples couronnés, les Frédéric, les Joseph, les Catherine, que l'intelligence humaine se refusa définitivement à payer aucun tribut de respect aux facultés et aux inclinations spirituelles et morales de l'âme. Usurpant le nom de raison, elle se rangea sous les bannières de l'Anté-christ, à la fois entremetteuse et prostituée de la sensualité, féconde en inventions de vice et d'irréligion, aussi bien dans le cabinet, le laboratoire et la salle de dissection, que dans le mauvais lieu [1] ».

1. *St.'s Manual*, App. C., p. 345-6.

Du temps où il adhérait partiellement à la doctrine mécaniste, Coleridge opposait à la rigueur des déductions logiques les forces spontanées du sentiment et l'élan mystique de la religion naturelle. Aujourd'hui, ces palliatifs lui semblent insuffisants ou dangereux.

Le sentiment est une impulsion aveugle, qui peut indifféremment servir la cause du mal ou celle du bien. De lui-même, il est incapable d'incliner l'âme à la vertu. Nous avons, il est vrai, une horreur instinctive de certaines formes répugnantes du vice ; mais il y a loin de ces dégoûts passagers à une haine permanente et active. « Il y a nombre de gens dont la sensibilité s'émeut des seuls maux qui, par leur aspect hideux ou leur présence importune, troublent leur tranquillité égoïste. Pourvu que le fumier ne soit pas sous leurs fenêtres, ils s'accommodent qu'il existe et même qu'il serve aux cultures de choix dont leur luxe est avide [1] ». La sensibilité n'est pas la bonté. « En nous faisant trembler pour des infortunes négligeables, elle contrarie souvent la vraie sympathie et favorise un égoïsme efféminé [2] ». Ne l'a-t-on pas vue produire cette corruption de l'intelligence et du cœur, la « sensiblerie », qui sévit si longtemps dans la littérature et dans les salons et qui côtoyait de si près la sensualité ? Coleridge avait résisté mieux que d'autres à l'atteinte de ce vice aimable ; mais la poésie et le roman du dix-huitième siècle en portaient partout la trace. Coleridge mesure maintenant l'étendue du danger. « Tout le mal causé par Hobbes et l'école matérialiste n'est rien en comparaison de la corruption morale répandue par la philosophie sentimentale de Sterne et de ses nombreux imitateurs. Les passions les plus méprisables, la plus coupable inconstance en amour s'appelèrent « le cœur », « le sentiment irrésistible », « la tendre sensibilité ». Et si les frimas de la pudeur et les chaînes de

1. *Aids to Refl.*, p. 23.
2. Id., p. 23.

glace de la loi humaine fondaient à la chaleur généreuse de la nature, qu'y pouvait-on [1] ? »

Sans doute les cœurs purs échappèrent aux dangers du sentiment par la force de leur innocence. Wordsworth qui, pendant un temps, « s'était fié à la générosité instinctive de la jeunesse » et « avait été à lui-même son propre guide », pouvait affirmer avec fierté que « sans reproche ni souillure, il avait fait le bien ». Pourtant lui-même il avait « senti le poids des désirs incertains » et cherché l'aide d'une règle fixe [2]. Plus nécessaire encore était l'appui de la loi morale à ceux qui n'avaient pas les réserves de vertu d'un Wordsworth. « Par tous les trésors d'une conscience tranquille, par tous les charmes d'un visage ouvert, je vous en conjure, jeunes hommes, détournez-vous de ceux qui vivent dans le crépuscule entre le vice et la vertu... Peut-on tenir une conduite virile, quand, à la lumière et à la loi, on substitue des impulsions, des sentiments vagues, qui ne diffèrent des instincts de la brute que dans la mesure où ils participent de la nature supérieure qui est en nous [3] ».

De même que les désirs vertueux ne suffisent pas à produire la vertu, la piété ne constitue pas la religion. Priestley était pieux ; mais son adoration s'adressait à l'Etre infiniment parfait et bon, à la divinité répandue dans toutes choses, et non pas au Dieu du christianisme, personnel et vivant, auteur de la loi morale, qui est descendu sur la terre pour racheter l'homme de sa chute et qui dispense les sanctions éternelles. Aujourd'hui, Coleridge condamne les unitariens, les panthéistes, les dévots de la religion naturelle, tous les « déistes pieux », au même titre que les mécanistes athées. Ceux-là sont peut-être les plus dangereux, car leur religiosité séduit les esprits naturellement fervents et les détourne de la vraie

1. *Aids to Refl.*, p. 24.
2. Wordsworth, *Ode to Duty*.
3. *Aids to Refl.*, p. 25.

religion. « Les jeunes gens ardents, toujours portés à prendre la satisfaction intime d'avoir triomphé de l'erreur pour l'amour réel de la vérité, sont, tous les premiers, victimes de ce *fastidium* épidémique[1] ». Coleridge n'aborde pas ce sujet sans émotion, car lui-même « sous l'influence de cet entraînement malsain, il avait été détourné du Père céleste, du Dieu vivant, au point d'éviter le pronom personnel pour désigner la divinité[2] ».

A l'exemple de leur maître Shaftesbury, « ce déformateur de la pensée de Platon[3] », les déistes pieux, au lieu d'élever l'homme jusqu'à Dieu, rabaissent Dieu au niveau de l'homme. L'homme participe, disent-ils, à la divinité diffusée dans toute la nature et possède une bonté native, un « sens moral », qui suffit à le guider dans toutes ses actions. Se reposant exclusivement sur le sentiment — comme les mécanistes mettaient toute leur confiance dans l'intellect — ils livrent l'homme à la merci d'une faculté individuelle, qui n'est éclairée par aucun principe, ni retenue par aucun frein. Ils favorisent toutes les aberrations du sens propre.

Ainsi, instruit par les excès et par l'issue malheureuse de la Révolution française, Coleridge se défie aujourd'hui des écarts de la faculté sensible, comme il redoute les erreurs de la faculté raisonnante. Il condamne le sentimentalisme au même titre que le rationalisme mécaniste.

Pourtant, il ne méconnaît ni la valeur des concepts qui guidaient la Révolution, ni la puissance des sentiments qui soutenaient l'élan et l'héroïsme révolutionnaires. Il reste fidèle à l'idéal humain qu'avait formulé la philosophie française, et il partage encore aujourd'hui les aspirations généreuses qui avaient soulevé tout un peuple contre l'oppression et l'injustice. Il n'accepte l'ordre poli-

1. *Aids to Refl.*, p. 270-1.
2. Id.
3. *Aids to Refl.*, p. 92.

tique établi qu'à condition d'y introduire des garanties de progrès. Il ne se rallie à la religion officielle qu'à condition de la vivifier par un retour aux traditions de la Réforme [1].

Mais il est préoccupé de combattre les excès de l'individualisme sous toutes ses formes, soit que l'intellect, enivré par les récentes découvertes scientifiques, déduise des principes des applications hâtives, caduques et funestes, soit que le sentiment mette au service de dangereuses probabilités et de spécieuses erreurs des forces qui doivent être réservées pour les œuvres certaines de la foi et du devoir. Il enjoint à l'intellect l'humilité, et le somme de reconnaître la réalité sociale. Il enjoint au sentiment la soumission, et le somme de reconnaître la réalité morale.

Il cherche la vérité à égale distance du traditionalisme aveugle et de l'individualisme impatient. Il corrige les intempérances de la logique et du sentiment par les enseignements de l'histoire et par l'expérience séculaire de l'humanité. Il concilie le respect du passé et les aspirations vers l'avenir. Il tend à établir un compromis entre les certitudes de bien et les promesses de mieux. Dans le domaine des institutions, il veut faire profiter la cause des réformes des avantages de la stabilité. Dans le domaine des idées, il veut donner au progrès des consciences le ferme appui de la morale traditionnelle.

Ses conceptions morales et sociales se rattachent à une métaphysique théosophique, qui leur donne un caractère chrétien et mystique, sans les détourner des fins humaines que leur avait assignées la Révolution française.

1. Posant d'avance le principe du socialisme chrétien, Col. dit : « The fatal error of the Church of England is its clinging to court and state, instead of cultivating the people... For a long time past, the Church of England seems to me to have been blighted by prudence, as it is called. I wish we had a little zealous imprudence. » *Table Talk*, 8 sept. 1830, p. 106.

IV

Il fallait d'abord assurer le triomphe du spiritualisme, tenu en échec par le rationalisme mécaniste. Il fallait remettre en honneur la philosophie transcendante. Pour mener à bien cette œuvre, Coleridge demanda aide et inspiration aux mystiques.

Il s'était toujours senti attiré par une sympathie instinctive vers les illuminés qui semblent traverser la vie dans un rêve d'au-delà. Du temps qu'il servait dans les dragons, il s'était trouvé, dans un logis de rencontre, avec un homme extraordinaire, qui se croyait inspiré de Dieu. Ils avaient partagé la même chambre et l'illuminé « l'avait tenu éveillé fort avant dans la nuit par des dissertations ontologiques ». Bien que Coleridge partageât alors les vues mécanistes et se considérât presque comme un infidèle, il fut profondément ému des divagations de son compagnon et écrivit à son frère Georges : « On voit éclater la vérité dans les éclairs d'imagination des insensés, comme on a découvert des médecines efficaces au cours des pratiques absurdes de l'alchimie[1] ».

Plus tard, quand il commença à entrevoir les limites de la certitude logique, il rechercha avidement les livres où des mystiques ont transcrit à l'usage des hommes les révélations qu'ils avaient reçues d'en haut. Combien n'y en a-t-il pas de ces inspirés, dont une seule phrase contient plus de vérités qu'un in-folio de bavardage philosophique ? Il y a un pacte tacite entre les savants d'aujourd'hui pour ne pas dépasser dans leurs investigations les limites du tangible et du mesurable. C'est donc aux « ignorants, aux simples, » qu'il est réservé de pénétrer « les véritables profondeurs de la connaissance, le centre mystérieux d'où

1. Lettre à Georges Coleridge, 12 mars 1794, *Letters*, p. 63.

divergent toutes les lignes du savoir[1] ». C'est à eux qu'il faut demander la vérité des vérités; car le Seigneur a dit : Je te remercie, ô mon Père, Dieu du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux prudents et aux sages et de les avoir révélées aux petits enfants (Luc, X, 21). C'est à eux que Coleridge demande de soutenir sa foi spiritualiste et de confirmer ses propres intuitions. « Aux écrits des mystiques, je dois d'avoir échappé à la domination des systèmes dogmatiques. Ils ont contribué à tenir mon cœur en éveil; ils m'ont donné le pressentiment vague, et pourtant actif, que les produits de la faculté de penser sont marqués des signes de la mort et ressemblent à des branchages d'hiver ou à des rameaux desséchés : tant que ne circulerait pas en eux la sève, venue d'une racine que je n'avais pas encore atteinte, ils ne pourraient donner à mon âme ni nourriture, ni abri. Si ces écrits n'étaient trop souvent pour moi qu'un nuage de fumée pendant le jour, ils se changeaient en une colonne de feu pendant la nuit, tandis que j'errais à travers les solitudes du doute, et ils me permettaient de longer, sans les franchir, les déserts arides de l'incrédulité[2] ».

Coleridge lut Swedenborg, qui confirma sa croyance à une corrélation entre le monde matériel et le monde de l'esprit, telle que les objets qui tombent sous les sens ne sont que des symboles des réalités transcendantes. Swedenborg avait le don de l'extase dans l'état de veille et, si sa mémoire ne l'avait pas toujours bien servi dans ses descriptions de l'au-delà, du moins ses visions étaient-elles, aux yeux de Coleridge, la preuve de l'existence de l'au-delà. C'était un visionnaire chrétien. Il avait montré qu'on pouvait pratiquer l'extase en restant disciple de Jésus[3].

1. *Biographia Literaria*, IX, p. 68.

2. Id., p. 70.

3. Le Rev. Crowes avait été l'introducteur de Swedenborg en Angleterre. Il y eut une chapelle swedenborgienne à Londres dès 1783. Coleridge connut ce philosophe au moment de sa conversion. Il le cite dans une des

Coleridge lut Jacob Boehme qui écrivit en tête de ses ouvrages : Geschrieben nach göttlicher Erleuchtung. Le cordonnier théosophe enseignait qu'il y a deux réalités ; l'Esprit, ou la réalité supérieure, source de bien, et la Nature, ou la réalité inférieure, source de mal. Le but de la vie humaine doit être de se dégager de la nature et de tendre vers l'esprit par l'ardeur de la foi intérieure et personnelle[1].

Coleridge lut le *Journal* de Georges Fox, du berger inspiré, fondateur de la secte des Quakers. Pendant le sommeil léthargique de quatorze jours où il tomba à l'âge de vingt-deux ans, et pendant lequel lui fut révélée sa mission, son regard plongea dans l'infini. Il vit des choses que la langue ne peut exprimer. Il sentit sur lui la lumière qui avait éclairé les prophètes de Dieu et les évangélistes. Il se voua à aller par les villes et par les bourgs, répandant partout la vérité arrachant les hommes à leurs psalmodies, à leurs sacrements, à leurs aspersions d'enfants, faisant honte aux ministres qui vendent l'Evangile à tant par an, et ramenant tous les chrétiens au « Christ intérieur », qui élève sa voix au-dedans de chacun[2].

Coleridge savait — c'était la leçon de ses erreurs passées — que la foi mystique a ses dangers. Il était en garde contre l'individualisme mystique. Mais il ne pouvait pas croire « qu'en soi et essentiellement, cette ferveur était incompatible avec la religion[3] ».

pensées fugitives publiées dans *Anima Poetae* « The soul of infants, a vision. V. Swedenborg ». (Circa 1799, p. 4). Sur Swedenborg, v. Emerson, *Representative Men.*

1. « In whole folios, there could not be found as much fulness of heart and intellect as burst forth in many a simple page of George Fox, Jacob Behmen, and even Behmen's commentator, the pious and fervid William Law ». *Biog. Lit.*, IX, 69. Sur Boehme, v. E. Boutroux, *Etudes d'hist. et de phil.*, 1897.

2. Sur G. Fox, v. Milsand, *Litt angl. et Phil.*, p. 369 et seq.

3. *Biog. Lit.*, IX, 70.

Ayant reçu des illuminés la contagion de l'enthousiasme, il lui restait à organiser ses conceptions en système, à fonder une métaphysique. Il s'inspira des néo-platoniciens et de l'idéalisme allemand contemporain.

Il fit une étude approfondie du néo-platonisme, qu'il connaissait depuis le collège[1]. Au contact des philosophes d'Alexandrie, il s'affermit dans la pratique de l'extase, et apprit la vérité qui allait devenir le principe fondamental de sa métaphysiqne : l'identité du savoir et de l'être.

Il lut les scolastiques[2].

Il se passionna pour Giordano Bruno, dont il admira les effusions de mysticisme visionnaire. Il copia dans son cahier de notes, dès 1801[3], le passage central de l'œuvre du philosophe poète : « Apprenons à contempler la splendeur de Dieu dans l'espace éthéré et sans limites, temple auguste de l'Omnipotent, dont la puissance infinie crée toute chose, est l'être de toute chose. Nous y voyons la multitude des étoiles, des mondes et de leurs esprits tutélaires, innombrables, chacun dans sa sphère propre, dont les chants et les danses célèbrent le Très Haut. Ainsi à travers les modes éternels, immenses et innombrables de l'univers visible, nous contemplons en esprit l'éternelle et infinie majesté, tandis

1. Il demande à Thelwall d'acheter d'occasion et de lui expédier à Stowey les œuvres de Jamblique, de Proclus, de Porphyre, de Julien, de Sidoine Apollinaire et de Plotin. Lettre à Thelwall, 19 nov. 1796, *Letters*, p. 182.

2. Il écrit à Thelwall. « I am deep in all out-of-the-way-books of the monkish times ». (19 nov. 1796, p. 181). Il écrit à Southey : « I am here, in the vicinity of Durham to read an ancient of whom you may have heard, Duns Scotus ». 22 juillet 1801. p. 358. — Il avait compris d'instinct l'influence exercée par les néo-platoniciens sur les scolastiques, qu'ont démontrée aujourd'hui les recherches érudites de M. Picavet et de ses élèves. V. F. Picavet, *Esquisse d'une Histoire générale et comparée des Philosophies médiévales*, Paris, Alcan, 1905 (ch. III, p. 60-64 et ch. V, p. 106-124) et L. Grandgeorge, *Saint-Augustin et le Néo-Platonisme*, Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences Religieuses, VIIIe vol. 1896.

3. *Anima Poetae*, p. 15-17.

que sa gloire est proclamée par le cortège et les symphonies d'innombrables divinités (ce sont les mondes que je veux dire), qui louent le Créateur dans un langage sensible à la vue[1] ».

Le voyage en Allemagne initia Coleridge à la métaphysique allemande : Kant lui fut une première révélation. Sa *Critique de la Raison pure* prononçait définitivement l'incapacité de l'intellect à connaître ce qui dépasse le relatif. En même temps, il exaltait la volonté et rétablissait l'absolu dans le domaine de la morale. Coleridge se réjouissait de rencontrer dans le sage de Königsberg, dont la voix avait puissance d'oracle, un auxiliaire dans la lutte qu'il se proposait lui-même d'entreprendre contre la raison raisonnante, et une autorité pour appuyer l'appel qu'il voulait faire à la conscience. Sans doute, Kant n'allait pas assez loin à son gré. Mais n'était-il pas permis de lire entre les lignes et de parfaire ce que la crainte de la persécution (pensait Coleridge) l'avait empêché d'exprimer ? Etait-il possible que, par « noumène », il n'ait entendu « qu'une matière sans forme, cause extérieure de nos sensations[2] » ? Ne donnait-il vraiment une valeur absolue qu'aux seuls postulats moraux ? Ne fallait-il pas, pour compléter sa pensée, supposer le divin planant au-dessus de l'intellect, pénétrant la matière et dictant la loi morale[3] ?

Les conclusions qui semblaient à Coleridge impliquées dans la critique kantienne, les disciples de Kant les avaient développées. Coleridge fit quelques emprunts à

1. Il cita ce passage dans *The Friend* (p. 69). Bien que les œuvres de G. Bruno « fussent peut-être les plus rares des livres qui aient jamais été écrits », par un heureux hasard, il avait pu s'en procurer six, sur les onze dont les titres nous aient été conservés (note du *Friend*, p. 70).

2. *Biog. Lit.*, IX, p. 71.

3. Coleridge aurait pu souscrire à ce jugement d'un philosophe contemporain, « que le kantisme est vraiment la forme la plus haute et la plus subtile du christianisme ». A. Fouillée, *Critique de la Morale Kantienne* (*Revue Phil.*, avril 1881).

Fichte et puisa largement chez Shelling. Il était reconnaissant au premier d'avoir supplanté le *fait* initial d'où les mécanistes faisaient découler l'enchaînement universel des causes et des effets, par l'*acte* du moi prenant conscience de lui-même. Désormais, ce n'était plus l'intellect qui régnait en maître sur l'esprit, c'était la volonté, fière et libre, dédaigneuse des entraves de la « nécessité ». Fichte avait, il est vrai, encombré sa philosophie « d'une masse de notions vagues », l'avait laissée dégénérer en « un égotisme sans vie et sans piété », réduisant Dieu au role d'*ordo ordinans*. Mais Coleridge se séparait de lui à ce tournant de sa pensée [1].

Shelling avait achevé l'œuvre commencée par Kant et par Fichte. Sa métaphysique, par ses racines, prenait pied dans la critique kantienne et, par sa frondaison, s'épanouissait en mysticisme panthéiste, renouvelé de Plotin. C'est cette métaphysique que Coleridge accueillit avec enthousiasme et à laquelle il fit de si nombreux emprunts que d'aucuns l'accusèrent de l'avoir servilement copiée. Il prétend, de son côté, qu'il était arrivé par ses propres méditations à des conclusions analogues à celles du philosophe allemand, et qu'on a pris pour un plagiat ce qui n'était qu'une coïncidence [2]. Personne de ceux qui connaissent les tendances de la pensée de Coleridge et l'influence que les néo-platoniciens et les mystiques avaient exercée sur lui, ne niera qu'il ait pu, aidé de Kant, élaborer seul son système de métaphysique théosophique. D'autre part, les ressemblances sont trop grandes et on connaît trop son indolence, pour ne pas croire qu'il ait fait des emprunts à Schelling, sans d'ailleurs se rendre

1. *Biog. Lit*, IX, 71-72.

2. Il dit de Shelling : « ... he is a man of great genius, and, however unsatisfied with his conclusions, one cannot read him without being either whetted or improved... As my opinions were formed before I was acquainted with the schools of Fichte and Shelling, so do they remain independent of them, though I con- and pro-fess great obligations to them in the development of my thoughts.. » Lettre à Green, déc. 1817, p. 683.

exactement compte de ce qui lui appartenait et de ce qui était le bien d'autrui.

Sans entrer dans cette controverse, nous exposerons d'après Coleridge, la doctrine qu'il oppose au mécanisme sous le nom de *philosophie dynamique*, et d'où découlent les conceptions morales et sociales de la seconde moitié de sa vie.

V

Comme Descartes, Coleridge fait table rase des notions généralement acceptées de son temps et s'interroge au plus profond de lui-même. Ce qu'il découvre, ce n'est pas la pensée, c'est l'être. Quand Descartes a écrit son fameux : *Cogito, ergo sum*, il a commis une erreur fondamentale, qui, d'aberration en aberration, a conduit le monde aux bouleversements matériels et moraux qu'a vus la fin du XVIIIe siècle. Il a confondu la faculté déductive, celle dont la règle est l'évidence, avec l'intuition, faculté mystérieuse, plus puissante que l'intellect, parce qu'elle n'a pas besoin de règle et qu'elle a des clartés supérieures à l'évidence. Quand j'exprime la notion primordiale qui s'impose à mon esprit, je ne dis pas : *Cogito*, mais : *Sum*.

Ainsi ce n'est pas un fait démontré par un syllogisme qui est à l'origine de la connaissance ; c'est un sentiment rebelle à l'analyse et qui participe du mystère dont le monde est enveloppé. « Quand je pense à moi-même, à l'être pensant, j'ai une idée obscure — si obscure que je ne sais ce qu'elle est. Mais le sentiment est profond et constant, et c'est ce que j'appelle le Moi[1] ».

L'affirmation primordiale : « Je suis », suppose à la fois l'existence du Moi et la conscience du Moi par lui-même. Dans cet acte unique, sujet et objet se confondent, sans

1. *Anima Poetae*, 1801, p. 15.

que l'un puisse être, même par la pensée, isolé de l'autre. « Le sujet devient sujet par l'acte de se représenter objectivement à lui-même, mais il n'est objet que pour lui-même et seulement en tant que par le même acte il devient sujet[1] ». Dans l'acte du Moi qui se pense, être et connaître ne font qu'un. C'est là la définition de l'intuition et le point de départ de toute la philosophie dynamique.

En opposition au Moi qui se pense, il y a la nature qui est pensée. Le Moi et la nature sont dans les relations de sujet à objet, l'un conscient, l'autre privé de conscience. Nous ne pouvons avoir de la nature qu'une connaissance médiate et indirecte, dominée par la conscience immédiate de notre Moi. L'acte primordial d'intuition est ainsi la condition nécessaire de la connaissance du monde extérieur : au-dessus de la science, plane le mystère de la vision spirituelle.

Quels sont les rapports de l'objectif et du subjectif? Que nous est ce monde extérieur qui s'impose à nos sens? Quelles raisons avons-nous de croire à son existence? La conscience de l'objectif, ou du non-moi, ne s'impose pas à nous avec moins de nécessité que la conscience du Moi. C'est donc que l'un et l'autre sont de même nature. Il n'y a pas en dehors de nous une matière, cause et raison suffisante de nos sensations. Le non-moi est l'antithèse du moi, ce qui s'oppose nécessairement au Moi, ce qui le limite, ce qui fait que le Moi, quoique participant de l'infini, a cependant des bornes. La conscience du monde extérieur est la contre-partie de la conscience du Moi. Aussi bien le monde extérieur acquiert par là même une réalité plus certaine que celle qui lui est accordée par les systèmes dits réalistes. Car, pour le philosophe réaliste, ce ne sont pas les objets eux-mêmes que nous percevons, mais une représentation plus ou moins déformée de ces objets; tandis que, pour l'*idéaliste objectif*, les objets existent avec autant de certitude que nous-mêmes qui les percevons.

1. *Biog. Lit.*, XII, p. 130.

Si le Moi et le non-moi sont originairement de même essence, on comprend que les lois de la nature puissent être connues par l'esprit et qu'il y ait une science de la nature. Cette science est imparfaite parce que nous n'avons qu'une connaissance médiate des choses, et elle demeurera imparfaite jusqu'à ce que le Moi, évoluant du fini vers l'infini, atteigne le sommet où se confondent l'esprit et la matière, et contemple d'une seule intuition l'Etre dans sa plénitude. Alors « les cieux et la terre ne proclameront pas seulement la puissance de leur Créateur, mais la gloire et la présence de leur Dieu, tel qu'il apparut au grand prophète dans la vision de la montagne, envoloppé de l'appareil de sa divinité [1] ».

Les citations de la Bible ne sont pas pour Coleridge de vains artifices de rhétorique. C'est à dessein qu'il fait appel au livre sacré pour confirmer les vérités métaphysiques : il scelle par là l'union de la philosophie et de la religion qui, toutes deux, se tournent vers Dieu, l'ultime réalité et la suprême espérance.

Pour le philosophe, Dieu est l'être absolu qui embrasse dans son infinité l'esprit et la nature, non plus sous la forme de sujet et d'objet, mais confondus dans une seule identité. En Dieu, le Moi et le non-moi sont à la fois unis (ce qui explique la similarité de leur essence) et séparés (ce qui explique leur opposition dans la conscience humaine) : c'est un dédoublement qui ne détruit pas l'unité, une différenciation qui ne compromet pas l'homogénéité — c'est un mystère à la manière des Hypostases des néoplatoniciens et de la Trinité du christianisme. Il n'y a qu'une seule essence dont procèdent l'âme humaine et la nature, l'une et l'autre formes finies de l'Etre infini. Dieu est présent partout et nous comprenons d'autant mieux le monde que nous y percevons plus de divin.

Telle est précisément la croyance du chrétien. Le Créateur est omniprésent ; la créature ne peut rien sans son

1. *Biog. Lit.*, XII, 125.

aide. Coleridge est prêt à souscrire, comme philosophe, à la parole de saint Paul : « Nous vivons, nous agissons, nous existons en Dieu ».

Coleridge prend position non seulement contre le matérialisme de l'Encyclopédie, mais contre la métaphysique ontologique du Cartésianisme. Pour Descartes et ses disciples, Dieu et l'âme étaient des substances, raisons suffisantes des phénomènes, entités logiques, idées nécessaires, imposées à l'intellect humain par le principe de causalité. Dans les systèmes dérivés du Cartésianisme, Dieu ne tardait pas se réduire à la première pièce du rouage universel ; l'âme devenait le lieu géométrique, pour ainsi parler, des phénomènes soumis à une inéluctable nécessité. Pour Coleridge, au contraire, Dieu et l'âme étaient des *forces*. Dieu était toujours présent dans la nature et dans la conscience humaine, dirigeant de haut les transformations du monde matériel et les changements des sociétés, imposant des lois aux choses et une direction au progrès moral et social. L'âme était avant tout une volonté, détenant une parcelle de la Force infinie, et libre comme elle. Son premier acte était d'obéir volontairement à Dieu et d'adorer Dieu. La philosophie de Coleridge méritait vraiment le nom de « philosophie dynamique ».

Cette philosophie ne s'enorgueillit pas, comme le mécanisme, d'être à la portée des intelligences médiocres et de pouvoir se résumer en formules claires, comme celles qui couraient les grands chemins du temps de la Révolution française. La métaphysique transcendentale relève d'une faculté rare, *trans conscientiam communem*, que tous ne possèdent pas et qui, même chez ceux qui la possèdent, est intermittente. « Il n'est pas permis de demander d'où elle vient, comme si elle était sujette aux conditions de lieu et de mouvement ; car elle ne s'approche jamais de nous, ni ne s'en éloigne ; mais elle est en puissance ou en acte. De sorte que nous ne devons pas chercher à l'atteindre dans ses retraites secrètes, mais attendre paisiblement qu'elle luise sur nous, et nous préparer pour ce

spectacle ineffable, comme l'œil attend patiemment le le lever du soleil » (Plotin, livre V de la 5e Ennéade)[1]. C'est l'extase du croyant, l'intuition du philosophe, la « vision et la faculté divine » du poète[2]. Cette *conscience ultérieure* n'aboutit pas, comme la débile intelligence discursive, à des notions sans vie, ou même à des ombres de notions, à de purs mots. Elle a la vision directe de la vérité absolue qui ne se communique pas par le ministère des mots. Car « le milieu par lequel les essences spirituelles entrent en contact n'est pas l'air ambiant, mais la liberté qu'elles possèdent en commun, qui est l'élément éthéré de leur être, et dont les vibrations réciproques se répercutent jusqu'au plus profond de l'âme[3] ». Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'homme privilégié, doué de la faculté de connaissance intuitive, reste incompréhensible à celui qui poursuit des « notions inconsistantes, simples réfractions de vérités éloignées et invisibles à travers le milieu déformant de son propre intellect engourdi et stagnant ! Demeurer incompréhensible à un pareil homme, s'écrie Shelling, c'est un honneur et une gloire devant Dieu et devant les hommes ![4] ».

VI

Toute la philosophie de Coleridge repose donc sur la distinction de deux facultés, dont l'une est l'intellect, et l'autre une faculté supérieure, la raison (Vernunft). L'erreur des mécanistes avait été de confondre les qualités et les attributions de ces deux facultés. Coleridge va consa-

1. *B. L.*, XII, p. 119. Citation consignée dans le cahier de notes, dès 1802 *Anima Poetae*, p. 48).
2. Citation de Wordsworth faite par Coleridge, *B. L.*, XII, 119.
3. *B. L.*. XII, 120.
4. Id., 120.

crer sa vie à dissiper cette confusion[1] qui avait entraîné les hommes de son temps à former des théories morales et à appliquer des méthodes politiques, dont les conséquences pesaient lourd sur le monde. Eclairé par l'inspiration d'en haut, il va exposer les moyens les plus sûrs d'atteindre l'idéal de vertu, de justice et de bonheur terrestres qui est resté le sien depuis que la Révolution française a ouvert à l'humanité un nouvel et immense horizon.

L'âme humaine, qui participe à la fois du fini, par ses attaches à un corps matériel, et de l'infini, par son origine divine, possède une faculté pour la connaissance des phénomènes, c'est l'intellect ; et une faculté qui la met en communication avec les réalités transcendantes, c'est la raison. Entre ces deux facultés, il y a une différence d'espèce et non pas seulement de degré. Elles ont un mode d'action et un rôle entièrement différents.

L'intellect, auquel la philosophie française avait donné la suprématie dans l'esprit, est une faculté inférieure, étroitement liée aux sens, c'est-à-dire aux organes de la matière, et qui n'est même pas le propre de l'homme. « Le chien la possède, en espèce du moins, en commun avec son maître[2]. » Ce n'est qu'une forme supérieure de l'instinct, qui lui-même n'est qu'une manifestation de la force vitale[3]. L'intellect ne peut connaître que le contingent, l'apparent, le particulier, les qualités et les quantités, sous les formes du temps et de l'espace. Sa fonction propre est de classer, de généraliser et de dénommer.

1. Il écrit dans *Church and State* (1830). « It is now thirty years since the diversity of reason and the understanding... was first made evident to me. And scarcely a month has passed, during this long interval, in which either books, or conversation, or the experience of life have not supplied or suggested some fresh proof of the mischiefs derived from the ignorance of this truth... » (Ch. II).

2. *The Friend*, p. 67.

3. *Aids to Refl.*, p. 162-4.

C'est par lui que les hommes mettent de l'ordre dans leur connaissance des phénomènes et se communiquent les résultats de leur expérience. Par le rapprochement des données de la sensation, l'intellect élabore des règles et des maximes, qui ne sauraient dépasser la portée de l'expérience, qui « restent de pures formes logiques, si on les abstrait de la matière fournie par les sens et la sensation »[1]. A l'intellect s'appliquent « l'aphorisme péripatéticien, *nihil est in intellectu quod non prius in sensu*, et la maxime juridique, *de rebus non apparentibus et non existentibus eadem est ratio* »[2]. Tout ce que l'homme lui doit, c'est une certaine prudence, « qui, comme l'instinct plus limité, mais aussi moins faillible du renard, n'est qu'un succédané plus noble du sel, pour empêcher la brute périssable de se putréfier avant l'heure »[3].

Mais que l'homme descende en lui-même. Il saura qu'il possède d'autres connaissances que les données fugitives de la sensation et les généralisations à courte portée de l'entendement. Il découvrira des principes universels et nécessaires ; il connaîtra une réalité auprès de laquelle l'existence sensible n'est que fantôme ; il entendra des ordres catégoriques tels que la prudence n'en a jamais formulés. Ces faits d'expérience intérieure sont des manifestations, chez l'être fini, de l'infini spirituel, qui est le domaine propre de la raison, comme le monde extérieur est le domaine propre des sens.

Bien que une et indivisible et toujours marquée des mêmes caractères, la raison se présente pourtant à la conscience réfléchie sous un double aspect, selon qu'on la considère comme l'instrument de la science et de la philosohie, qui sont œuvres humaines, ou comme la source des idées transcendantes, qui élèvent l'homme jusqu'à Dieu. Coleridge, après Kant, distingue, pour la faci-

1. *Statesman's Manual*, App. C, p. 339
2. Id., p. 342.
3. Id., p. 342.

lité de l'analyse, la *raison spéculative* et la *raison pratique*.

La raison spéculative est en rapports étroits avec l'intellect. Elle conçoit les premiers principes et les axiomes, qui sont la base des sciences abstraites. Elle intervient dans l'élaboration de ces sciences, « pour tirer des apparences particulières et contingentes des conclusions nécessaires et universelles »[1]. L'intellect guidé et étendu par la raison spéculative, ou intellect rationalisé, dépasse les limites de l'expérience et établit des règles et des jugements certains. Mais cette certitude est conditionnelle, car les conclusions dépendent de prémisses qui ont leur origine dans la sensation. L'erreur du siècle, proclame Coleridge, est d'avoir attribué la connaissance de l'absolu à une faculté limitée et, dans l'égarement de son orgueil et de son impiété, de s'en être remis à la décision de cette faculté pour des faits qui n'étaient pas de sa compétence.

La raison pratique est la source des vérités réelles. Elle a le privilège de la certitude absolue, parce qu'elle contemple ses objets d'une vision immédiate. Par elle, nous atteignons les suprêmes hauteurs, où, si nous savons ouvrir largement notre âme, nous contemplons dans sa splendeur la perfection, et entendons les préceptes éternels de la sagesse absolue. La raison spéculative est impassible. La raison pratique au contraire fait vibrer les fibres les plus profondes de notre cœur, nous ravit vers un idéal de pureté et de justice, et nous transporte d'amour. En abordant ce sujet, Coleridge, disciple de Kant, cède le pas à Coleridge théosophe et chrétien.

La raison pratique est la source de la morale. C'est par elle que nous connaissons la loi impérieuse du bien, qui pèse sur la volonté de toute l'autorité du divin législateur, et cependant la laisse libre, sous réserve des sanctions

1. *Aids to Reflection*, p. 154.

éternelles. C'est par elle que nous recevons la lumière d'en haut, sans laquelle nous ne saurions nous conduire. Car l'homme « est essentiellement une créature déchue [1] ». Le philosophe chrétien reconnaît trois faits indéniables : « La loi de la Conscience, la Volonté responsable, sujette de cette loi, et le Mal... Le premier est un fait d'intuition, le second un fait de raisonnement, conclusion nécessaire du précédent, le troisième un fait établi par l'histoire interprétée par la Conscience [2]. » Les hommes, assaillis par le mal, ont reçu de Dieu la raison, qui leur permet de triompher de leur redoutable ennemi.

La loi morale a enfin retrouvé, aux yeux de Coleridge, la stabilité et l'autorité compromises par l'individualisme mécaniste. C'est pour soutenir ce couronnement moral de son système que Coleridge a élevé l'architecture subtile et complexe de sa métaphysique théosophique. Le point de vue moral domine aujourd'hui sa doctrine, comme il absorbait sa pensée et ses sentiments du temps de la Révolution française. Ses efforts tendent à accomplir une révolution morale, qui, imposant aux classes cultivées le sentiment de leurs obligations, assure à tous le bonheur social, qui avait failli être compromis par l'agitation violente et l'émancipation prématurée des ignorants et des irresponsables.

Il presse ses concitoyens d'être, avant tout, respectueux des commandements de la conscience. « Faisons tous notre devoir ! Tout le reste est un rêve. La vie et la mort sont un rêve. Dans ce précepte est contenue la somme de toute philosophie profonde, de toute morale et de toute métaphysique, de Platon à Fichte [3]. » Le même principe doit être l'âme de toute politique élevée, humaine et juste. « Je cherche l'homme sage et vigoureux, qui fasse

1. *Aids to Refl.*, p. 92.
2. Id., p. 91.
3. *Anima Poetae*, 1805, p. 132.

retentir le mot, Devoir, aux oreilles de notre génération [1]. »

La classe possédante et dirigeante ne s'acquitte pas de ses devoirs à l'égard du peuple. Elle ne respecte pas, chez les humbles, la personne humaine. Industriels et propriétaires terriens traitent ceux qu'ils emploient comme des *choses* et non comme des *personnes*, comme des moyens en vue de leurs fins de lucre, et non comme des êtres conscients, qui ont le droit de partager les avantages matériels et moraux qu'ils contribuent à produire [2]. Les usufruitiers des biens d'ici-bas oublient qu'ils exercent « une charge de confiance, qui les oblige à être justes devant Dieu et devant les hommes » [3]. Ils vont si loin dans la voie de l'égoïsme et de l'impiété, que « les pauvres, mis pour ainsi dire en cas de légitime défense, apprennent à faire passer leurs droits avant leurs devoirs » [4].

Pourtant Coleridge s'oppose avec force, parfois avec violence, aux réformes démocratiques, qui de 1816 à 1832 sont l'objet au Parlement de débats tumultueux et l'occasion dans tout le pays d'une agitation croissante. Il s'y oppose, non parce qu'il les juge mauvaises en elles-mêmes, mais parce que leurs partisans les soutiennent par des raisonnements faux dont les conséquences peuvent être désastreuses, et cherchent à les imposer de force à la faveur d'un mouvement populaire. Il n'éprouve aucun sentiment de dédain ou de défiance à l'égard du peuple. Il croit au contraire, « que les aspirations de la multitude tendent le plus souvent vers le bien » [5]. Mais les souvenirs de la Révolution française ne lui permettent pas d'oublier combien sont dangereux les entraînements des passions déchaînées et combien sont instables les réfor-

1. *Table Talk*, 22 août 1831, p. 136.
2. *The Friend*, p. 118, et *A Lay Sermon to the Higher and Middle Classes*, p. 433, note.
3. *A Lay Sermon*, p. 440.
4. *Table Talk*, 18 déc. 1831, p. 146.
5. *Table Talk*. 20 nov. 1831, p. 144.

mes trop soudaines, qui rompent l'équilibre des forces sociales et détruisent la sauvegarde des préjugés. Il sait trop que la politique est une science complexe, qui ne peut s'accommoder de solutions simplistes, et que l'application des principes les plus justes exige des ménagements incompatibles avec l'impatience de la populace soulevée. Il veut obtenir toute réforme et toute innovation de la volonté libre des gouvernants, touchés par la beauté et par la grandeur de la vérité [1].

C'est la tâche du philosophe, du poète, de l'homme d'Etat vraiment digne de ce haut office, d'éveiller chez les puissants et les riches la conscience qui sommeille. C'est cette mission dont s'acquitte Coleridge, dans ses écrits, dans sa correspondance, dans ses entretiens avec les jeunes disciples qui l'entourent à Highgate. Il proclame l'obligation, pour tous ceux qui jouissent des avantages du rang ou de la fortune, de méditer sans cesse les principes, source de toute bonté, de toute justice et de toute vertu. « Le privilège du loisir et — ce qui en soi constitue une forme de loisir — l'exemption du travail manuel imposent des habitudes soutenues de réflexion [2]. » Ceux qui ont la direction des affaires publiques doivent, sans doute, défendre les avantages acquis et les distinctions établies, protéger les biens et les personnes, mais ils doivent aussi « fournir aux humbles les moyens d'améliorer leur condition et celle de leurs enfants » et, plus encore, « développer en eux les facultés qui sont éminemment le propre de l'homme, qui caractérisent l'être intelligent et conscient » [3]. Il y a pour ainsi dire dans l'Etat deux réalités superposées : la réalité matérielle et la réalité morale. Tout changement brusque dans les rapports des éléments matériels détruirait la substance même du corps social. Mais la réalité morale doit s'infiltrer dans

1. *A Lay Sermon*, p. 433.
2. Id., p. 372
3. *The Friend*. p. 160, et *A Lay Sermon*, p. 432.

tous les organes vitaux et les transformer par une évolution lente. La forme oligarchique de gouvernement semble, de son temps, à Coleridge la condition indispensable de l'existence de la société. Mais, « la démocratie est le sang vigoureux et sain, qui circule dans les veines et les artères, et qui donne à tout l'organisme la nourriture et la vie »[1].

On peut regretter que Coleridge ait été trop circonspect dans la pratique, qu'il ait trop espéré du désintéressement des classes possédantes, qu'il ait eu trop peu de confiance dans le prolétariat de l'Angleterre et dans la vertu éducatrice de la liberté, qu'il n'ait pas travaillé personnellement et directement à l'adoption des réformes et contribué à élever la masse de la nation à un degré plus haut d'humanité. Mais malgré ses timidités d'action, il accomplit une grande œuvre. Il maintint vivant l'idéal humain, qui avait été formulé pour la première fois par la Révolution française. En le conciliant avec les tendances conservatrices, il le fit accepter de ceux qui en avaient été les plus irréconciliables ennemis. Il prépara l'avènement du « torysme social » et du « socialisme chrétien »[2], qui, de 1840 à 1850, allaient gagner à une politique de réformes une classe hostile, par tradition, par éducation et par tempérament, au parti populaire. Il fonda l'idéalisme mystique et social, qui fut l'une des deux grandes forces de pensée et d'action du XIXe siècle.

« Tout Anglais d'aujourd'hui, écrit Stuart Mill, est implicitement benthamite ou coleridgien[3]. » L'utilitarisme

1. *Table Talk*, 19 sep. 1830, p. 107.

2. Maurice, l'un des fondateurs du socialisme chrétien en Angleterre, fut le familier de Coleridge à Highgate. — Carlyle, le « prophète » du conservatisme social, malgré des paroles aigres à l'adresse de celui qui avait avant lui, fait entendre des « paroles d'oracle », emprunta à Coleridge les principes et parfois les termes de sa philosophie (v. Carlyle, *Life of John Sterling*, ch. VIII). Sur Maurice et Carlyle. v. Louis Cazamian, *Le Roman social en Angl.*, 1903, p. 397.

3. Stuart Mill, *Dissertations and Discussions* (article sur Coleridge), p. 397 ; cf. article sur Bentham, p. 330-392.

benthamite et l'idéalisme coleridgien, opposés par leurs principes et leur esprit, mais unis en plus d'un point de leur programme philanthropique et social, et réconciliés dans la pensée d'un Stuart Mill, étaient héritiers tous deux, à des titres divers, de l'idéal et des aspirations de la Révolution.

CHAPITRE III

Poésie idéaliste.

Il y eut de nombreux points communs entre la pensée de Coleridge et celle de Wordsworth. D'une part en effet, les causes extérieures qui conduisirent le premier à la conception de l'idéalisme moral et social, agirent aussi sur le second. D'autre part, au cours de la longue intimité qui unit les deux hommes, le philosophe exerça un grand ascendant intellectuel sur le poète. Par l'action combinée de ces influences, le génie de Wordsworth, naturellement porté à la méditation, inclina vers la poésie philosophique. Une métaphysique et une éthique fort semblables à la métaphysique et à l'éthique coleridgiennes forment la substance de l'œuvre de Wordsworth. Mais chez ce dernier la pensée est intimement liée au génie poétique : elle s'exprime par l'intermédiaire d'émotions et d'images ; elle fait corps avec la description concrète et la représentation animée de la réalité.

Quel aspect revêt chez Wordsworth l'idéalisme mystique ? Sous quelle forme se présente l'idéalisme moral ? Quels sont les rapports de sa conception de la vie avec sa doctrine métaphysique et avec les idées et les sentiments nés de la Révolution française par action directe ou par réaction ? Quelle influence sa philosophie et la persistance de ses sympathies révolutionnaires ont-elle exercée sur la forme de sa poésie ? C'est ce que nous allons étudier.

I

Chez Wordsworth, l'idéalisme mystique prit une forme panthéiste, qui fut comme la transposition poétique de la métaphysique coleridgienne.

C'est à travers son œuvre qu'apparaît le plus clairement sa philosophie. Pourtant, avec l'aide de Coleridge, il tenta d'en donner une esquisse spéculative. De 1800 à 1802, dans les entretiens presque journaliers qu'eurent les deux amis lorsqu'ils habitaient tous deux le Pays des Lacs à quelques milles de distance [1], ils achevèrent d'élaborer une théorie de la poésie, dont ils avaient déjà arrêté les grandes lignes lors de leur tentative de collaboration à Stowey. Ils conçurent la poésie comme l'expression propre de la réalité transcendante que l'homme prédestiné contemple dans l'extase. L'un et l'autre ils sentaient en eux le don de vision. Wordsworth seul avait conservé, actif et fécond, le génie qui revêt l'au-delà de beauté concrète : lui seul, à cette date, pouvait faire œuvre de poète. C'est lui aussi — bien que Coleridge l'y ait puissamment aidé [2] — qui exprima leur commune théorie de la poésie, dans *Preface to the Lyrical Ballads* (1800), *Appendix on Poetic Diction* (1802), *Preface to the Poems of 1815* et *Essay Supplementary to the Preface* (1815). Les mêmes principes se retrouvent en différents endroits du *Prelude* expliqués par des exemples ou traduits par des symboles. Coleridge aussi les définit et les commente dans quelques passages de ses œuvres critiques. Ces indications sont une

1. Wordsworth habitait Dove Cottage à Grasmere, et Coleridge, Greta Hall à Keswick.

2. « Wordsworth's Preface is half a child of my own brain and arose out of conversations so frequent, that, with few exceptions, we could scarcely either of us perhaps positively say which first stated any particular thought. » Coleridge à Southey, 29 juil. 1802, p. 386.

aide précieuse pour l'intelligence de la poésie philosophique de Wordsworth.

La qualité maîtresse de tout grand poète, d'après Wordsworth et Coleridge, est l'imagination. Cette faculté, telle qu'ils la conçoivent, n'a rien à faire avec « les images qui ne sont qu'une copie fidèle dans l'esprit des objets absents [1] ». Ce n'est pas le don d'associer en des combinaisons nouvelles, inconnues dans la réalité, les représentations et les formes de la sensation. Cela, c'est à proprement parler l'œuvre de la « fantaisie », qui saisit les ressemblances inattendues, fait des rapprochements ingénieux, préside à l'élaboration d'allégories à la manière classique. La fantaisie subit la loi de l'association des idées : ce n'est qu'une forme de la mémoire.

L'imagination, au contraire, est une force de divination et de création. C'est l'application à la poésie de cette énergie centrale de l'âme, « qui est la répétition dans l'esprit fini de l'acte éternel de création dans le Moi infini [2] ». « Ce n'est qu'un autre nom pour la faculté suprême, l'intuition claire, l'ample regard de l'âme, la Raison, dans son mode le plus élevé [3] ».

Comme la raison, par l'acte initial et spontané de la conscience, dans la communion mystérieuse du Moi avec lui-même, connaît l'âme individuelle, de même l'imagination, à certains moments de communion mystérieuse du Moi avec l'humanité et la nature, perçoit l'Ame du monde derrière le rideau des apparences sensibles. « J'ai senti une présence qui me trouble par la joie de pensées élevées, j'ai eu le sens sublime de quelque chose de profondément diffusé dans l'univers, dont la demeure est l'éclat du soleil couchant, le cercle de l'océan et l'air vivifiant, et le ciel bleu et l'esprit de l'homme ; mouvement et souffle,

1. Wordsw., *Pref. of 1815*, Prose W., II, p. 209.
2. Coleridge, *Biog. Lit.*, ch. XIII, p. 144.
3. Wordsw., *Prelude*, XIV, 189-191.

qui donne l'impulsion à tout ce qui pense et à tout objet de pensée, et qui pénètre toute chose [1] ». Par une analogie poétique, elle-même toute baignée de mystère, Wordsworth cherche à faire comprendre le mode de divination de l'imagination. « J'ai vu un enfant curieux, qui habitait l'intérieur des terres, appliquer à son oreille un coquillage contourné, aux bords lisses. Absorbé, silencieux, son âme même écoutait, et bientôt son visage s'éclaira de joie, car à l'intérieur se faisaient entendre des murmures par lesquels l'interprète exprimait son union mystérieuse avec l'océan natal. Tel que ce coquillage est l'univers lui-même pour l'oreille de la foi : et il y a des moments, je n'en doute pas, où il nous révèle les secrets authentiques du monde invisible, le flux et le reflux, et la puissance immuable, la paix centrale qui persiste au cœur d'une agitation sans fin [2] ».

Par ses lumières inconnues aux sens et à l'intellect, l'imagination perçoit la vie dans toutes les formes de l'être. La nature tout entière est douée de vie. Les animaux sentent, les plantes vivent, les choses inanimées elles-mêmes participent à l'être universel en des modes mystérieux. Wordsworth sent le cœur de la nature battre à l'unisson du sien. « Avec un ravissement ineffable, je découvre le sentiment de l'être répandu dans tout ce qui se meut et dans tout ce qui reste immobile ; dans tout ce qui, perdu au-delà des limites de la pensée et du savoir humain, invisible aux yeux de l'homme, vit cependant pour le cœur ; dans tout ce qui bondit et court, crie ou chante, ou bat l'air joyeux ; dans tout ce qui glisse sous la vague ; que dis-je, dans la vague elle-même et la profondeur insondable des mers [3] ».

C'est une attitude toute nouvelle du poète à l'égard de

1. Wordsw., *Tintern Abbey*, 93-102.
2. Words., *Excursion*, 1132-1147.
3. Words., *Prelude*, II, 399-418.

la nature, que n'ont connue ni les anciens, ni les imitateurs modernes des anciens. La poésie païenne ne reproduisait que la beauté superficielle des choses. La mythologie consistait à superposer à la nature des images anthropomorphiques conçues d'après la logique des sens et de l'intellect. Elle cachait la réalité sous des fantômes à forme humaine ; elle ne pénétrait pas l'unité d'essence qui identifie la nature et l'homme. « L'univers était mort. Les objets n'étaient que des statues creuses, habitacles de dieux et de déesses... Quelle pauvre conception, aussi étrangère à la vraie imagination, que dépourvue de grandeur intellectuelle ! C'était tout au plus l'œuvre de la fantaisie, faculté d'agrégation, et non de l'imagination, faculté de création et d'unification [1] ». Quand Wordsworth exprime les sentiments que lui inspire le Ruisseau, dont le murmure berce sa pensée dans la méditation ou le repos, il dit :

« Si j'avais le désir de présenter une image de toi, qui ne fût pas toi-même, je ne te donnerais pas, comme les artistes grecs, des joues humaines, chemin de larmes ; tu ne serais pas une Naïade ; tu n'aurais ni membres, ni pieds, ni plumes, ni jointures, ni cheveux.

Il me semble que l'Ame éternelle revêt en toi un vêtement plus pur que celui de chair et de sang, et t'a conféré un bien plus solide : la joie sans fin et la vie sans inquiétudes [2] ».

Le vrai poète, en dépit de l'antiquité et de ceux qui se traînent à sa suite, « croit et sent que toute chose a une vie propre, que nous sommes tous une seule vie. Son cœur et sa raison entrent en communion intime avec les grandes apparences de la nature, et ne restent pas seulement unis à elles à l'état de solution et de mélange imparfait [3] ». Remontant au-dela de l'antiquité grecque, le poète

1. Lettre de Coleridge à Sotheby, sept. 1802, p. 405
2. *The Brook*, a Sonnet (1806).
3. Col. à Sotheby, p 403.

ressuscite les traditions de la Bible. « Chez les Hébreux, toute chose a une vie indépendante et cependant s'unit à notre vie. Toute chose se meut et a son être en Dieu [1] ».

La contemplation de la nature devient la source d'un sentiment nouveau, qui avait été jusque là le propre de la religion : l'extase. « Souvent un calme sacré s'est répandu sur mon âme. Les yeux du corps étaient oubliés et ce que je voyais me semblait être quelque chose au-dedans de moi-même, un rêve, une perspective de l'esprit [2] ». C'est dans ces instants de ravissement surnaturel que l'homme est vraiment homme, parce que la nature inférieure est domptée et comme annihilée par la nature supérieure. « Dans cette puissance d'usurpation, alors que la lumière des sens s'éteint, mais en lançant un dernier éclair qui révèle le monde invisible, la grandeur a son habitation et son refuge. Jeunes ou vieux, notre destinée, le cœur et le centre de notre être sont dans l'infini... [3] »

L'activité de l'imagination ne se borne pas à la divination de l'éternel au sein du périssable et de la vie dans la matière inerte. Elle a aussi une puissance qui est un reflet de la toute-puissance, la faculté de création poétique. Elle projette sur les choses matérielles la spiritualité que l'âme humaine tient de sa participation plus complète à l'Esprit.

La puissance de charme ou de sublimité de la nature est singulièrement accrue pour l'homme qui a reçu en partage l'imagination créatrice. L'objet perçu suscite chez le poète une foule d'images et de pensées, qui, extériorisées par l'imagination, à leur tour, ceignent l'objet d'une atmosphère spirituelle, le grandissent au-delà de ses proportions réelles, l'exaltent en l'identifiant avec le tout. De l'imagination tombe sur la nature « le rayonnement, l'éclat qui ne fut jamais sur terre ni sur mer, la consécration

1. Lettre à Sotheby, p. 406.
2. Words., *Prelude*, II, 348-352.
3. Id., VI, 599-605.

et le rêve du poète »[1]. De l'imagination vient « une lumière auxiliaire qui ajoute une nouvelle splendeur au soleil couchant »[2]. Elle « présente le fait brut, enveloppé de cet infini, sans lequel il n'y a pas de poésie »[3].

Un petit poème de Wordsworth tout empreint de sentiment subtil et de beauté visionnaire, *Stepping Westward*, fournit un exemple des effets de l'imagination appliquée à transfigurer la réalité. La matière est un des plus minces incidents d'une excursion que le poète fit avec sa sœur en Ecosse, en 1803. Les deux voyageurs cheminaient sur les bords du Loch Ketterine, dans la direction de l'ouest, comme le soleil disparaissait derrière les collines. A leur insu, ils subissaient l'influence de cette heure solennelle, quand leur solitude fut interrompue par l'approche de deux femmes, qui, en les croisant, leur dirent : « Quoi, vous marchez vers l'ouest ? » Ces simples paroles, soudain, donnèrent corps aux rêveries qui flottaient dans l'esprit du poète et lui suggérèrent de les exprimer. Il lui sembla que l'abîme de lumière qui s'ouvrait en un seul point du ciel lui montrait le chemin de l'infini :

« Marcher vers l'ouest semblait être une sorte de destinée céleste. J'aimai ces paroles de bienvenue. C'était le son de quelque chose qui n'avait ni lieu, ni limite. Elles semblaient me donner le droit spirituel de faire route à travers cette région brillante... Et tandis que mes yeux se fixaient sur le ciel embrasé, l'écho de cette voix enveloppait d'une douceur humaine la pensée de traverser le monde qui s'étendait devant moi, sur ma route sans fin. »

Dans la conclusion de ce petit poème, nous surprenons un nouveau mode d'activité de l'imagination. Nous la voyons charger, pour ainsi dire, d'émotion humaine un spectacle naturel. Pour qui comprend les rapports mysté-

1. Words., *Elegiac Stanzas on Peele Castle.*
2. *Prelude*, II, 368-370.
3. Paroles de Words. rapportées par H. C. Robinson, *Diary*, 11 sept. 1816.

rieux de l'homme et de la nature, et leur participation commune à l'Esprit universel, il n'y a pas une apparence, pas un objet, pas une forme permanente ou ramenée par le retour des saisons, où ne flotte un lambeau d'humanité : souvenirs du passé, joies ou peines actuelles des autres hommes, enfin les plus intenses de nos propres sentiments.

Cette forme d'imagination créatrice, dont les effets se sont fait sentir pour la première fois dans *Guilt and Sorrow*, est la source de grandes beautés dans l'œuvre entière de Wordsworth. Tantôt elle enrichit les objets présents des souvenirs de l'humanité disparue. La masse inerte des ruines de *Kilchurn Castle* semble soudain vibrer des pulsations d'une vie mystérieuse. « Oh, il y a une vie qui ne respire pas ; il y a des forces qui se pénètrent l'une l'autre jusqu'au vif, en des modes que le monde grossier n'a pas de sens pour percevoir, pas d'âme pour rêver. » Cette ruine, écrasée par le voisinage des montagnes, revêt une majesté, qui écrase à son tour les montagnes. « (Le mont Cruachan) volontiers, en faveur des droits de cette ruine à la vénération, abandonne les siens, soumettant tout ce que le Dieu de la nature lui a conféré, tout ce qu'il possède en commun avec les étoiles, à la majesté des souvenirs du temps, personnifiée dans ces pierres impassibles. »

Tantôt une impression évoquée dans l'esprit du poète par un aspect de la nature se réfléchit sur l'objet, l'anime, lui donne un sens et transforme une simple conjonction de lignes en une puissante vision. Près du village de Grasmere, quatre ifs colossaux, au feuillage contigu, forment à eux seuls un bosquet solennel et vaste, dont les teintes sombres et l'ombrage lugubre remplissent le poète de respect mêlé de crainte. La solitude, la forme étrange des arbres, leur feuillage de deuil, la lumière sépulcrale, semblent être naturellement appropriés à la décoration fantastique d'un lieu de rendez-vous pour des êtres imaginaires, tels qu'en ont conçus les peuples primitifs.

« Troncs énormes, et chaque tronc est composé d'un entrelacement de fibres serpentines, aux spirales unies d'une étreinte invétérée. Leurs contours s'achèvent en formes fantastiques qui menacent le profane ; — colonnade ombreuse, dont le sol infécond est coloré d'un brun-rouge éternel par les dépouilles de l'ombrage flétri ; tandis que sous la voûte obscure des branches, ornées de baies sombres, comme pour quelque rite, des formes fantastiques peuvent s'assembler en plein midi : la Crainte et l'Espoir tremblant, le Silence et l'Appréhension, ce squelette, la Mort, et cette ombre, le Temps ; y célébrer, comme dans un temple naturel parsemé d'autels inviolés de pierre moussue, un culte commun ; ou, dans un repos muet, s'étendre et écouter le ruisseau de montagne bruire dans les grottes profondes de Glaramara [1]. »

Dans un passage du *Prelude*, Wordsworth éclaire le mode d'action de l'imagination créatrice par un magnifique symbole, emprunté à la nature elle-même. Ce passage, qui traduit l'idée centrale de son œuvre, est aussi un des plus remarquables pour la beauté de la forme et l'élévation du sentiment. Rarement le poète a exprimé d'une façon plus frappante le parallélisme qu'il croyait voir entre le spectacle mouvant de la nature et les mouvements de l'esprit humain ; rarement l'émotion produite en lui par la magie des formes naturelles a donné pareille majesté à la description ; rarement son style s'est, de façon aussi continue, élevé au sublime.

Pendant une excursion que Wordsworth fit dans le Pays de Galles avec Robert Jones, les deux amis, accompagnés d'un guide, entreprirent une nuit l'ascension d'un sommet élevé, d'où ils espéraient voir le lever du soleil. Ils gravissaient les flancs de la montagne, au milieu d'un épais brouillard qui limitait la vue à quelques pas, silencieux, plongés dans le demi-sommeil des hommes qui

1. Words., *Yew Trees*.

marchent la nuit. Wordsworth allait le premier, tête baissée, quand tout à coup le sol blanchit à ses pieds et une nappe de lumière sembla tomber sur tous les objets environnants. Encore un pas et, se redressant, il émergea hors du brouillard.

« La lune flottait nue dans un firmament d'azur, sans un nuage, et à nos pieds s'étendait une mer silencieuse de brumes blanches. Cent collines élevaient leurs croupes sombres au-dessus de cet océan immobile, et loin, bien loin, les vapeurs épaisses se prolongeaient en forme de caps, de pointes et de promontoires, jusqu'à l'Atlantique, qui semblait se rapetisser et céder sa majesté, usurpée par le brouillard aussi loin que portait la vue.

Tout autre, la voûte éthérée. Là, pas d'empiètement, pas de perte ; seules les étoiles inférieures avaient disparu, ou versaient une lumière plus faible dans la clarté de la pleine lune, qui, de son élévation souveraine, dominait les ondulations de cet océan calme et silencieux — sauf que, par une crevasse, proche du rivage où nous nous tenions, étroit pallier, dominant des profondeurs d'abîme, montaient les mugissements de cascades, de torrents, de cours d'eaux innombrables, unis en une seule voix, qui se répercutait au loin sur la terre et sur la mer, perçue à cette heure, semblait-il, par le ciel même et les étoiles. »

Profondément ému, Wordsworth crut voir dans ce spectacle le symbole d'une « intelligence majestueuse », qui, à la fois inspirée par la nature et la transformant, tantôt cède à ses suggestions, tantôt la pétrit à son gré. Cet océan de brouillard, cette lumière éthérée, et la présence de l'homme, lui semblaient « l'emblème d'un esprit qui se nourrit d'infini et qui se penche sur le sombre abîme de la réalité, attentif à recueillir les voix qui s'élèvent en courant continu vers la clarté silencieuse ». La transformation que la nature avait exercée sur elle-même représentait, aux yeux du poète, la fonction suprême de l'esprit créateur. La nature montrait, « à cette heure émouvante

et sublime », où un océan avait surgi du néant, comment l'aspect ordinaire des choses peut-être transfiguré par la « domination mutuelle » qu'exercent et subissent tour à tour les éléments ; « comment les objets peuvent être façonnés, joints, disjoints, doués d'une suprématie changeante, au point que les hommes les moins sensibles voient, entendent, perçoivent et ne peuvent s'empêcher de sentir ». Ce pouvoir de la nature de se transformer était « l'expresse ressemblance de la faculté glorieuse » que possèdent les esprits d'élite. « Du profond de leur Moi, ils font rayonner des transformations semblables, ils créent pour eux-mêmes une pareille existence et, quand elle luit, créée pour eux, ils la perçoivent et subissent son empire inévitable, comme les anges s'arrêtent dans leur vol au son d'harmonies émanées des sphères profondes du ciel. Le permanent aussi bien que le passager les transportent ; ils élèvent les plus grandes choses sur les plus petites suggestions ; toujours en éveil, toujours prêts à exercer ou à subir une influence, ils répondent au moindre appel ; ils vivent dans un monde de vie, non pas enchaînés par les impressions sensibles, mais rendus plus prompts par l'impulsion de ces impressions à communier dignement avec le monde spirituel et avec les générations des hommes qui s'étagent dans le temps passé, présent et à venir, siècle après siècle, jusqu'à ce que le temps ne soit plus[1]. »

L'imagination sera surtout vigoureuse chez celui pour qui la nature n'a pas perdu, par l'accoutumance, sa draperie de mystère, qui ne s'est pas laissé engourdir par la « léthargie de l'habitude », et qui a jalousement entretenu en lui-même la faculté de s'émerveiller des splendeurs d'au-delà répandues ici-bas. C'est dans l'enfance, alors que l'âme vierge s'éveille à la beauté des choses, alors surtout qu'elle unit à la perception des apparences sensi-

1. *Prelude*, XIV, I-III.

bles la réminiscence du monde supérieur, — c'est dans l'enfance que l'homme sent le plus fortement l'immanence de l'Esprit, vibre de sympathie préordonnée pour la nature, et voit flotter aux choses des lambeaux de gloire céleste. Wordsworth eut une enfance de ce genre. Il dit dans le *Prelude* comment il communiait avec la nature, recevant d'elle des impressions douces ou terribles et subissant son influence morale, comment il ajoutait aux choses une beauté et une vie qui venaient de lui-même, comment il se perdait en extases. Avec ses habitudes de subjectivité, il généralise ces manifestations de mysticisme précoce et, dans *Ode on Intimations of Immortality*, il présente ses propres souvenirs comme un moment du développement spirituel de l'individu humain.

L'enfant possède des facultés que l'homme fait a perdues; car l'enfant est encore proche de l'existence céleste à laquelle participait son âme, avant d'entrer dans le corps périssable. « Notre naissance n'est qu'un sommeil et un oubli. L'âme qui se lève en nous, étoile de notre vie, s'est couchée ailleurs et vient de loin[1]. » A l'enfant se révèle la communion de l'âme individuelle avec l'Esprit universel, par des signes qui ne se montrent plus après la naissance de la réflexion, par « des doutes obstinés concernant le monde sensible et les choses extérieures, l'impression que les objets se dérobent et s'évanouissent, l'appréhension vague d'une créature qui se meut dans des mondes irréels, de hauts instincts devant lesquels notre nature mortelle tremble comme un être coupable pris en faute[2] »

L'enfant a l'intuition claire de l'immortalité :

« Enfant, ton aspect extérieur dément l'immensité de ton âme. O toi, le meilleur des philosophes, qui possèdes encore ton héritage! O toi, voyant parmi les aveugles, qui sourd et silencieux, lis l'abîme éternel hanté à jamais par

1. *Ode*, etc., v. 58-61.
2. Id., v. 141-147.

l'Esprit éternel; puissant prophète, voyant béni, dispensateur des vérités que toute notre vie nous cherchons à grand peine, perdus dans les ténèbres — dans les ténèbres du tombeau — sur toi l'immortalité plane comme le jour, sur toi elle se penche comme le maître sur l'esclave, présence qu'il n'est pas possible d'écarter[1] ».

Aussi, ce qui fait le génie des poètes, c'est en grande partie ce qu'ils ont su conserver de la puissance divinatrice de l'enfant et de sa faculté d'admirer la parure merveilleuse des choses. Un des principes fondamentaux de la philosophie de Wordsworth, une des vérités psychologiques qu'il a le plus souvent traduites dans son œuvre, c'est que « l'enfant est le père de l'homme ». C'est pour conserver, avant qu'il soit trop tard, ses souvenirs d'enfance, qu'il a entrepris, au début de sa carrière, la composition d'un poème autobiographique. « Aujourd'hui, je suis perdu; mais je vois dans la simple enfance la base où s'appuie presque toute la grandeur de l'homme..... Les jours écoulés repassent devant moi presque depuis l'aurore de la vie : les sources secrètes de la puissance humaine se révèlent; je voudrais en approcher, mais elles se dérobent. Quand viendra la vieillesse, je ne verrai peut-être plus du tout. Je voudrais donner, pendant que je le peux encore, autant qu'il est au pouvoir des mots, l'esprit du passé, pour la rénovation future[2] ».

La vision splendide de l'enfance, qui était la réalité autrefois et qui n'est plus que le rêve, a perdu de son éclat; mais c'est aux yeux du poète qu'elle s'est le moins affaiblie. Au poète donc de garder ce trésor de l'imagination contre l'usure de la monotonie quotidienne, contre la routine paresseuse, contre les soins desséchants et les passions basses, contre les empiètements de l'intellect, contre la rouille des mesquineries et des hypocrisies mon-

1. *Ode*, v. 108-120.
2. *Prelude*, 273-286.

daines. Au poète de faire durer en lui la simplicité et la pureté de cœur, la fraîcheur d'impression, la faculté d'admiration. Par ces qualités, il saura revêtir d'un air de nouveauté les objets les plus familiers, il répandra sur toute chose le prestige de l'idéal, il révélera aux hommes des formes de beauté qu'ils regardaient et ne voyaient pas, et de hautes vérités qu'ils possédaient et ne sentaient pas.

II

La faculté de divination du poète s'applique à la réalité morale comme à la réalité spirituelle. L'homme à qui est donnée l'intuition du suprême mystère de l'être, pénètre plus profondément que tout autre les replis de l'âme humaine, connaît plus sûrement les lois de la conduite individuelle et comprend mieux les véritables fins de la vie.

La vérité mystique n'est pas le seul objet des méditations de Wordsworth. Elle lui paraît surtout précieuse, au contraire, par l'appui qu'elle apporte à la vérité morale. A sa conception panthéiste de l'univers , il rattache une conception de l'homme meilleur, idéalement juste et bon, qu'il s'efforce de réaliser pour son propre compte, qu'il propose en exemple à l'humanité, et qu'on retrouve dans la plupart des personnages de ses poèmes.

Cet idéal de la perfection morale, c'est en lui-même qu'il en découvre les éléments [1], lorsqu'il évoque les sou-

1. La poésie de Words. étant essentiellement subjective, c'est dans toute son œuvre (non seulement dans *The Prelude*, mais aussi dans les pièces lyriques) qu'il faut aller chercher les passages où il expose en son propre nom son idéal moral. Il en a donné aussi un exposé formel dans une sorte de « sermon laïque » publié dans *The Friend* ; c'est une réponse à une lettre d'un disciple enthousiaste, qui sous le nom de « Mathetes », avait demandé au poète de formuler les principes de sa philosophie, pour éclai-

venirs des jours purs de son enfance, ou lorsque, aux heures de vision poétique et mystique, il entre dans les conseils de la sagesse infinie. Le principe fondamental en est : que l'homme doit se conformer aux desseins de la nature. Celui qui vit au sein de la nature, qui se nourrit de sa beauté et qui prête l'oreille à ses leçons, connaît la vérité suprême auprès de laquelle pâlit la science, et jouit du bonheur suprême que ne peuvent troubler les agitations vaines du monde. « Les livres ! Ce sont de tristes débats sans fin. Viens écouter le linot des bois. Comme sa musique est douce ! Sur ma vie, tu y trouveras la la somme de tout savoir. — Prête l'oreille ! Qu'il est gai le chant de la grive ! Ne méprise pas sa leçon. Viens à la lumière des choses. Que la nature soit ton maître. — Elle a un monde de richesses toutes prêtes à combler l'esprit et le cœur : la sagesse qui naît de la santé, la vérité qui naît de la joie.— Un seul souffle sorti d'un bois printanier nous en apprend plus sur l'homme, sur le bien et le mal, que tous les philosophes [1] ».

Wordsworth eut le privilège de subir dès l'enfance cette influence, avant même qu'il pût en avoir conscience. Il s'abandonna, passif, aux charmes de la nature. Il reçut sans les chercher « les plaisirs répandus comme la rosée du matin sur l'intelligence fraîche éclose, le savoir aspiré comme un parfum, les émotions qui envahissent l'âme comme une musique dont on ne sait pas l'origine, les images qu'on n'a pas appelées et qui montent comme des émanations d'espérance [2] ». Il eut des révélations soudaines de la beauté. Aux moments de repos, entre deux

rer la conscience troublée de son temps. « Mathetes » était John Wilson, qui se fit connaître plus tard dans la littérature sous le pseudonyme de « Christopher North ». La réponse à Mathetes, insérée dans *The Friend* sans titre ni signature, a pu être attribuée à son véritable auteur grâce à un passage d'une lettre de Wordsworth et être insérée par Mr Knight dans les œuvres complètes du poète, sous le titre *To the Editor of The Friend* (Prose Works, I, p. 85-106).

1. *The Tables Turned* (*Lyrical Ballads*).

2. *To the Editor of The Friend*, Prose Works, I, p. 96.

courses folles dans la montagne, « tandis qu'il écoutait en silence, surpendu sur l'abîme, un choc léger de douce surprise faisait pénétrer profondément dans son cœur la voix des torrents ; ou bien le spectacle, à son insu, s'emparait de son âme avec ses formes solennelles, ses rochers, ses bois et le ciel incertain réfléchi dans le lac immobile [1] ». Il connut le frisson du sublime. « Il sortait seul la nuit sous les étoiles placides, et, à cette heure, sentait tout ce qu'il y a de puissance dans les harmonies de la nature pour inspirer de hautes pensées que ne profanent ni forme ni image ; ou bien, dans la nuit obscurcie par l'approche d'un orage, il se tenait sous un rocher, prêtant l'oreille aux grondements qui sont le langage terrible de l'antique terre, ou qui ont leur demeure obscure dans les vents lointains [2] ».

Comment, sous la discipline de pareilles émotions, en présence d'objets aussi grandioses, l'âme ne s'élèverait-elle pas à une dignité, à une noblesse, d'où elle domine de haut la petitesse des intérêts, le tumulte des luttes humaines et les épreuves de la vie? Elle plane dans une atmosphère de contemplation comme dans son élément propre. Dans la suite, « se rappelant l'intensité de ses émotions mais oubliant l'objet qui les fit naître, elle conserve inconsciemment l'empreinte du sublime [3] ».

Plein de reconnaissance, Wordsworth élève à la nature de vibrantes actions de grâces. « Délicieuses ondulations, qui hantez le flanc des vertes collines ; douces brises, dont le subtil contact avec l'haleine des fleurs, observé avec amour, pourrait enseigner à la race hautaine des hommes comment on prend sans nuire, comment on donne sans offenser ; vous qui, comme pour montrer les effets de la force sans violence, courbez la tête complaisante des pins majestueux, et d'un souffle déplacez les

1. *There was a boy*... 1799.
2. *Prelude*, II, 302-310.
3. Id., 315-317.

nuages énormes dans l'immensité du ciel ; ruisseaux qui murmurez sur le sable d'une voix affairée pendant le jour, avec un bruit sourd dans la nuit silencieuse ; vagues qui montez de l'immense abîme aux heures de calme et baisez en murmurant la plage de galets, puis vous retirez sans craindre la tempête ; bosquets, dont c'est le ministère d'interposer le couvert de vos ombrages, comme un sommeil, entre le cœur de l'homme et les peines extérieures, souvent même entre l'homme lui-même et son cœur inquiet ; puisse ma voix être aussi harmonieuse que la vôtre pour dire ce que vous avez fait pour moi[1]..... Sagesse et Esprit de l'univers, Ame qui est l'éternité de la pensée, qui donne aux formes et aux images la vie et le mouvement éternel, ce n'est pas en vain, à la lumière du jour ou à la lueur des étoiles, depuis la première aurore de mon enfance, que tu as tissé en moi les sentiments qui composent la trame de mon être ; que tu m'as familiarisé, non pas avec les œuvres laides et basses des hommes, mais avec des objets grandioses, des choses impérissables, avec la vie dans la nature, purifiant ainsi en moi les éléments de la pensée et des émotions, sanctifiant par cette discipline, à la fois la douleur et la crainte et me révélant que dans les pulsations du cœur il y a une sublimité »[2].

L'homme mûr prend conscience des impressions que l'enfant a reçues à son insu. Il comprend le lien mystérieux qui l'unit au tout et se met volontairement à l'école de la nature. Il ne promène plus seulement sur elle ses regards ravis, il l'interroge pour lui arracher son secret. Il ne subit plus seulement des influences passagères, « qui s'évanouissent ou demeurent au gré du hasard », il « cherche, découvre, thésaurise, infusant par la méditation la vie intellectuelle dans les choses et par là les fixant dans sa mémoire à jamais[3] ».

1. *Prelude*, XII, 9-31.
2. Id., I, 401-414.
3. *To the Editor of The Friend*, p. 99.

Les souvenirs des impressions sensibles, des vibrations de plaisir qui les ont accompagnées, des méditations qu'elles ont suggérées, sont le trésor le plus précieux de la conscience humaine. A ces souvenirs, Wordsworth devait « de doux émois qui se répercutent dans le sang et au au plus profond du cœur, et passant dans le sanctuaire de l'esprit, appor.ent le réconfort et la paix ; des sentiments aussi de plaisir oublié, qui ont une influence puissante et efficace sur ce qu'il y a de meilleur dans la vie d'un honnête homme, ses menues charités, ses actes ignorés ou oubliés de bonté et d'amour [1]». Que de richesses sont contenues dans une journée de printemps ! « En un moment nous gagnons davantage que pendant des années de spéculation laborieuse. Notre âme boit par tous les pores le souffle du printemps. — Notre cœur s'impose des lois silencieuses auxquelles il obéira longtemps ; nous recevons en un jour l'inspiration pour l'année à venir. — La force bénie qui rayonne au-dessus, au-dessous, autour de nous, nous pénètre et nous façonne. Notre âme s'accorde aux harmonies d'amour [2] ». Un bouquet d'asphodèles qui frissonne sous la brise est une possession pour la vie. « Car souvent quand le poète s'étend sur son lit de repos, d'humeur paresseuse ou pensive, elles surgissent devant le regard intérieur qui est la joie de la solitude — et son cœur déborde de plaisir et frissonne avec les asphodèles [3]». De toutes parts surgit le bonheur. « Le plaisir est répandu par toute la terre en trésors épars qui s'offrent au premier venu : un souffle d'amour et de bonté, débordant, irrésistible, convie toute la nature à la joie. Les ondées de printemps éveillent l'oiseau et il chante. Si la brise tressaille pour son propre plaisir, les feuilles échangent des baisers, et les vagues folâtrent en ébats joyeux [4]..... » Cédons à cette douce persuasion, scellons l'union de

1. *Tintern Abbey*, 27-35.
2. *It is the first mild day of March* (*Lyr. Bal.*)
3. *I wandered lonely as a cloud*, 1804.
4. *Stray pleasures*, 1808.

notre vie spirituelle avec la vie totale : nous ne sentirons plus l'étreinte de fer de la fatalité, nous ne tremblerons plus d'effroi en présence de l'inconnu. La contemplation habituelle de la nature nous assurera « cet état bienheureux où le fardeau du mystère et le poids écrasant de tout ce monde inintelligible, sont allégés ! — cette sérénité bénie où nous suivons docilement les conseils de la sympathie universelle [1] ».

La nature est un guide infaillible dans la voie du bien. Car c'est le même Esprit, un et indivisible, qui revêt la matière de l'éclat de la beauté et qui verse sur l'âme la lumière de la raison. L'homme qui interroge la nature en toute sincérité y lit les vérités qui éclairent la conscience, qui confirment les intuitions du cœur et qui soutiennent la volonté dans l'accomplissement du devoir. Le beau et le bien sont deux aspects de la Sagesse infinie : la loi morale s'identifie avec le rythme du monde ; le Devoir se présente sous la forme de la Beauté. « Devoir ! Législateur inflexible, tu t'avances, enveloppé d'une grâce radieuse et divine ! Rien n'est plus beau que le sourire qui éclaire ton visage. Les fleurs s'épanouissent à ta vue et des parfums flottent autour de tes pas. C'est toi qui gardes de l'erreur les astres du firmament, et par toi, les antiques cieux conservent éternellement leur fraîcheur et leur force [2] ».

Heureux ceux qui n'ont jamais été détournés de l'obéissance spontanée et confiante aux conseils que donne la nature ! Heureux aussi ceux qui, surpris par les vicissitudes de la vie, ou égarés par une aberration passagère, ont su revenir à la source de toute vérité et de toute vertu ! Wordsworth attribue son salut, dans la crise qui bouleversa son être moral, à son retour opportun au respect pieux pour la nature. C'est à elle, pense-t-il, qu'il doit d'avoir recouvré la raison et la paix intime. « Je manque-

1. *Tintern Abbey*, 37-42.
2. *Ode to Duty* (1805), 6e strophe.

rais aux obligations les plus sacrées de la reconnaissance, si je ne vous célébrais, montagnes, et vous, lacs, cataractes mugissantes, brumes et ouragans, qui habitez les collines où je suis né ! Si dans ma jeunesse j'ai été pur de cœur ; si je vis en communion avec Dieu et avec la nature, étranger aux mesquines inimitiés et aux désirs bas, c'est à vous que je le dois. Si, en ces temps de crainte, dans cette triste débâcle de l'espérance, au milieu de l'indifférence et de l'apathie des uns, de l'exultation haineuse des autres, alors que les honnêtes gens de tous les partis tombent dans l'égoïsme déguisé sous les noms aimables de paix, de calme, de joie domestique, et se laissent entraîner à railler l'idéal ; si, en ces temps de lâcheté et d'effroi, je ne désespère pas de la nature humaine, si je garde une confiance plus que romaine, une foi sans défaillance qui sont mon soutien et ma félicité, c'est à vous que je le dois, ouragans et cataractes mugissantes ; à vous, montagnes ; à toi, nature ! [1] »

III

Vivre dans la nature et selon la nature ; opposer aux passions aiguës, au « goût dégradant de l'excitation violente » [2], les émotions calmes et la contemplation silencieuse ; préférer aux jouissances de la richesse et du luxe la paix d'une existence retirée et frugale ; chérir une simplicité robuste ; se garder de l'insensibilité hautaine et cultiver en soi la sympathie pour les formes les plus humbles de l'être ; vaincre le mal du siècle, la désespérance, par la joie puisée aux sources mystérieuses de la vie universelle — tel est le plan de vie que Wordsworth se trace à lui-même.

Il s'est détaché « des vains objets qui asservissent la

1. *Prelude*, II, 423-447.
2. *Pref. to the Lyr. Ball.*, p. 52.

liberté native de l'âme »[1]. Il s'est retiré du monde, « dont l'attachement aux intérêts égoïstes pervertit la volonté, et dont les querelles égarent la raison »[2]. Il s'est mis à l'abri des « calomnies, des jugements téméraires, des dédains, des salutations où il n'y a pas de bonté, de tout le commerce écœurant de la vie quotidienne »[3]. Dans sa retraite des Lacs, il répugne à la fréquentation des demi-bourgeois, ses voisins, qui gaspillent leur temps en commérages, où seules la curiosité, la vanité et la méchanceté trouvent leur compte. « Mieux que pareils discours, le long silence, le silence profond et vide, satisfait ses désirs[4]. » Il semble assoupi : il se recueille. Ce sont des moments féconds de repos méditatif, que ceux où « il reste assis sans émotions, sans espoirs et sans but, près du foyer aimé de sa chaumière, écoutant le pétillement de la flamme ou le murmure assourdi de la bouilloire »[5], où il « se penche sur les heures comme sur un livre, et se laisse flotter au gré du temps, comme une mouche sur un ruisseau d'été »[6].

Il a de brusques sursauts, lorsqu'une idée, qui a couvé pendant cette méditation silencieuse, jaillit soudain dans un éclat d'images et un rayonnement d'émotion. Si, l'ayant quitté un instant, vous croyez le retrouver au même endroit, « il est parti, nul ne sait où »[7]. Ce reclus, ce philosophe, qui s'est si bien aguerri contre tous les entraînements vulgaires, est secoué de violents mouvements de passion, quand l'inspiration s'empare de lui. La pensée, les sentiments et l'imagination s'exaltent. La vérité brille; la beauté se révèle de toutes parts. Il est envahi par le trouble de l'artiste qui sent et qui voit, et par l'enthousias-

1. *Nor 'mid the World's vain objects,..* a Sonnet (1808).
2. Id.
3. *Tintern Abbey*, 128-131.
4. *Personal Talk* (1806), 1re st.
5. Id.
6. *Written on his copy of Thomson's Castle of Indolence* (1802), 1re st.
7. Id.

me du prophète qui entend la voix de l'esprit [1].

Wordsworth trace un portrait de poète où il est facile de le reconnaître lui-même :

« Souvent il quittait notre paisible demeure et trouvait ailleurs occupation et plaisir. Il franchissait les limites de notre vallée. Mainte fois, par les nuits d'orage, sa voix nous parvenait de la hauteur voisine : souvent nous le voyions passer à grands pas, bien en vue, à midi, quand le soleil brillait clair. Quel mal le travaillait ; qu'avait-il à faire ? C'était un grand sujet d'étonnement pour notre tranquille compagnie.

« Quel triste spectacle, que cet homme, quand il nous revenait comme une fleur fanée, ou comme un être coupable, pâle et blême. Il s'asseyait et, sans énergie et sans force, il regardait l'herbe pendant des heures : et souvent — je n'ose dire combien de temps — là où les pommiers en fleurs formaient un berceau, seul sous cette ombre tachetée de soleil, il s'étendait, et, comme l'Indien sauvage, dormait et dormait.....

« D'aucuns pensaient qu'il était amoureux et faisait sa cour. D'autres pensaient pire encore et le jugeaient mal. Mais c'est à la poésie qu'il avait prêté serment d'hyménée ; et l'inspiration, comme une tempête, s'emparait de lui et en faisait son jouet, sans merci [2]. »

1. Sa sœur Dorothée, dans son *Journal*, décrit les élans soudains d'inspiration du poète. Le sujet d'un poème se présente brusquement à lui et il se met à l'ébaucher sur-le-champ. La composition l'absorbe et l'épuise. Il retarde l'heure du repas ou il l'oublie tout à fait. Il veille fort avant dans la nuit, ne songeant au repos que lorsqu'il a donné forme aux idées qui le hantent. Il sort de ces séances de travail, abattu, les vêtements en désordre, souvent malade. Une de ses habitudes favorites est de composer en face de la nature, dans le jardin, où il se promène de long en large, ou en pleine campagne. Ni le froid, ni la nuit ne le retiennent : il s'enveloppe d'un manteau et il part. En promenade, Dorothée le voit se « repaître de silence », assis ou étendu sur le sol, perdu en contemplation, puis se lever et marcher avec agitation. — *Dorothy Wordsworth's Grasmere Journal*, ed. by Knight, vol. I, passim.

2. *Written in a pocket-copy of Thomson's « Castle of Indolence »*, st. 2, 3 et 4.

Depuis qu'il est guéri de la fièvre révolutionnaire, Wordsworth a concentré toute l'ardeur de son tempérament dans la contemplation et dans la poésie. Il est admirablement maître de lui en présence des autres hommes et dans les actes ordinaires de la vie. Mais l'ancienne impétuosité subsiste. La nature lui tient ce langage : « Sois doux et recherche les choses douces : là sera ta gloire et ton bonheur. Mais ne crains pas, en te confiant à moi, de ne plus ressentir les élans d'autrefois, de ne plus avoir d'ennemis à combattre, de victoires à remporter, de précipices à franchir, de ténèbres à explorer. Tout ce qui enflammait ton cœur d'enfant, l'amour, le désir, le mépris, l'ardeur inlassable, toutes ces choses survivent, bien que leur office soit changé ; elles ne peuvent pas périr[1]. »

Aux yeux de ses voisins du « Lake District », Wordsworth apparaissait comme un bon homme effacé et timide. Ceux qui partageaient son intimité le connaissaient pour un poète ardent, un prophète au verbe puissant, un visionnaire au vaste regard.

IV

Wordsworth ne se contente pas d'aspirer passionnément à l'idéal : il veut faire passer l'idéal dans la réalité. Non qu'il croie le commun des hommes capable de percevoir les influences subtiles qui émanent de l'univers et de pénétrer le dessein moral qui est impliqué dans l'ordre du monde. Pour le vulgaire, la morale traditionnelle, qui représente à une époque donnée la sagesse moyenne de l'humanité, doit être l'autorité absolue. Mais le poète, l'homme de pensée, l'homme d'action, ceux qui sont grands par le génie, par la raison, par la volonté, doivent se conformer aux lois supérieures, qu'ils lisent directe-

1. *The Recluse*, 735-744.

ment dans l'œuvre de l'éternelle Raison. Ils jugent de haut les préjugés, les errements et les vices, chez les grands aussi bien que chez les petits. Ils condamnent toute infraction à la sincérité, à la bonté, à la justice. Pénétrés de la sainteté de leur mission, prodigues d'eux-mêmes, dédaigneux des critiques et des attaques, ils s'emploient avec abnégation à faire triompher l'idéal. Leur exemple gagne de proche en proche et un jour, qu'ils ne verront pas peut-être, mais qui viendra, l'humanité aura fait par eux un pas de plus vers le bonheur.

« La conscience universelle de l'humanité », qui nous « enseigne les principes fondamentaux du bien et du mal » et nous met en garde contre « les plus dangereuses passions »[1], ne suffit pas à guider ceux qui sont destinés à mener la marche de l'humanité. La moralité commune progresse lentement, avec des élans, des arrêts et des reculs, dont la somme au bout d'un très grand nombre d'années se chiffre par quelques gains modestes.

Répondant à l'ardent et noble Disciple, qui lui demandait le moyen d'échapper à la médiocrité du milieu contemporain, Wordsworth retrace sa propre carrière idéalisée, en en retranchant les égarements spéculatifs, les tentations et les souffrances, pour n'en conserver que l'unité d'aspirations, et la propose en exemple à ceux qui se sentent appelés à une éminente destinée morale.

L'homme de bien est obligé « à l'effort personnel et volontaire et à l'habitude de l'examen de conscience, fait en toute sincérité et sans appel »[2]. Il ne laisse ni l'affection pour les uns, ni l'admiration pour d'autres peser sur ses résolutions, qu'il prend seul, guidé par sa propre raison. Il a le devoir de résister à l'influence de l'éducation, qui tend à le rabaisser à la médiocrité ordinaire et à lui imposer les timidités de la prudence commune. Souvent

1. *To the Editor of « The Friend »*, p. 106.
2. Id., p. 92.

« des parents, des amis, par l'influence indirecte de l'exemple, ou par des injonctions et des exhortations positives, dissuadent le jeune homme de suivre son génie intellectuel, auquel, dans la simplicité et la pureté de son cœur, il avait résolu d'obéir coûte que coûte, et le détournent de se vouer au savoir, à la vertu, à l'intégrité morale, au mépris des avantages matériels »[1].

Si le jeune homme veut atteindre à la véritable dignité morale, il ne se laissera pas détourner par ces conseils. Il doit faire au seuil de l'âge mûr un nouveau choix d'Hercule, entre le succès mondain et l'austérité morale. « Voici venir le Monde, forme de femme qu'entoure une suite complaisante et frivole. Dans son air et sa démarche transparaissent la légèreté, l'indolence, la suffisance et le dédain. Voici venir la Prouesse intellectuelle, la joue pâle et le front serein, qui tient enchaînée la Vérité, belle et modeste captive. L'une, dans son discours de bienvenue, ne parle que de vie facile, de plaisir, de libres ébats, de tranquillité ; ou, si elle invite au labeur, c'est au labeur sur le chemin battu, dans la voie des affaires, avec la certitude de l'approbation complaisante des parents, des amis, de tous les compagnons de hasard. Il se peut aussi qu'elle ait sur les lèvres la promesse des acclamations de la multitude, du sourire des rois, des largesses des assemblées. L'autre ne s'enhardit pas à proposer de tels attraits. Elle ne cache ni les obstacles, ni les déceptions, ni l'ignorance, ni les préjugés auxquels se heurtera son disciple, si, pour obéir au devoir, il se voue à l'action. S'il se voue à la contemplation, elle lui trace brutalement un plan de labeur solitaire et infatigable, une vie d'obscurité absolue, peut-être, ou certainement une vie exposée au mépris, à l'insulte, à la persécution et à la haine, mais réconfortée par les encouragements et la reconnaissance de quelques-uns, par les approbations de la conscience, et peut-être

1. *To the Ed. of « The Friend »*, p. 87.

par la vision prophétique de la gloire — récompense tardive, mais éternelle[1]. »

On a dit : Wordsworth, après la crise, représente l'esprit de réconciliation[2]. Il faut s'entendre sur ces termes. Si l'on veut dire qu'il n'espère plus voir s'accomplir la régénération de l'humanité par le jeu mécanique des institutions ; qu'il ne croit plus à la soudaine illumination de l'esprit humain et à l'établissement immédiat de la société parfaite ; qu'il a compris le danger des bouleversements moraux et sociaux, fussent-ils suscités par les plus nobles sentiments ; qu'il s'est pénétré de respect pour les forces de stabilité ; qu'il a perdu toute sympathie pour l'action révolutionnaire, — on a raison de parler de réconciliation.

Mais il n'est pas réconcilié avec les conventions du monde, qui trop souvent ne servent qu'à voiler la médiocrité ou la bassesse. Il n'est pas réconcilié avec le faux prestige du rang, de la richesse et des belles manières, qui s'allie trop rarement au véritable mérite. Il n'est pas réconcilié avec les distinctions artificielles, qui ne correspondent pas à la supériorité réelle de l'esprit et du cœur.

Il n'est pas réconcilié, mais il ne nourrit plus de sentiments de révolte. Il a dompté en lui-même les élans impatients qui accompagnaient autrefois son enthousiasme. L'indignation contre le mal n'est plus en lui qu'un stimulant aux aspirations vers le bien. Il vibre d'émotions profondes, mais apaisées. Les plus âpres protestations qu'il ait élevées contre les faussetés, les hypocrisies, les laideurs morales se trouvent dans sa correspondance privée et dans cette « Réponse » à Mathetes, publiée anonymement dans un périodique peu répandu. Son œuvre n'est

1. *To the Ed. of « The Friend »*, p. 94-95.

2. v. Dowden's *French Revolution and Engl. Lit.* : « Words. became a reconciler for his age... », ch. V, p. 200 ; et, dans *Syllabus for the University Extension Meeting in 1900*, la conférence de Mr. P. H. Wicksteed, *The Spirit of Reconciliation illustrated by Wordsw.*, Cambridge, 1900, p. 37.

plus directement révolutionnaire : elle est animée d'un ardent idéalisme moral, qui coopère avec les forces pacifiques de progrès.

V

Le poète, le philosophe, l'homme d'action vertueux et désintéressé ne marchent pas seuls dans la voie du bien. A mi-chemin entre les claires hauteurs de la perfection morale et les régions sombres de l'égoïsme et du vice, se tiennent les paysans, simples d'esprit et humbles de cœur, qui ont profité de la civilisation sans en retenir les hontes et qui, mieux encore, ont écouté la voix de la nature, en eux et au dehors. Wordsworth contemple avec émotion et respect ces hommes, « les meilleurs qui vivent, à qui ne manquent ni l'élévation de la foi religieuse, ni l'éducation des livres — de bons livres, peu nombreux — en présence de la nature »[1]. Il est attiré vers eux par toutes ses convictions et toutes ses sympathies : par sa répugnance pour les artificialités mondaines et son dégoût pour les compromis moraux, par sa foi dans la puissance éducatrice de la nature, par son admiration pour les facultés spontanées et les affections instinctives, par son attachement concret pour les villageois de Hawkshead et de Grasmere.

Il trouve, chez les paysans de sa province natale, des qualités réelles, qu'il est particulièrement préparé à apprécier. Ils représentaient cet état de stabilité sociale, de simplicité de mœurs, et de vertu domestique, qu'il considérait comme le seul fondement solide de l'idéal. Il aurait voulu que tous les paysans d'Angleterre fussent, comme eux, propriétaires de leur champ, et, garantis tout ensemble contre la misère dégradante et contre l'opulence cor-

1. *Prel.*, XIII, 243-5.

ruptrice, qu'ils pussent recevoir les leçons de la nature bonne conseillère et l'influence apaisante de la famille.

De l'admiration à l'idéalisation il n'y avait pas loin. Ces hommes, dont la frugalité, la vie de labeur, les joies simples, l'esprit pacifique lui inspiraient le respect, dont les occupations, les sentiments, l'aspect même portaient, pour ainsi dire, l'empreinte de la nature, il les peignit minutieusement dans leurs attitudes, dans leurs actions, avec leurs mœurs, leur entourage, au milieu des incidents de leur vie journalière, et il idéalisa leur caractère. Il composa, d'éléments concrets empruntés à l'existence réelle des « statesmen » (ou paysans propriétaires) et de traits moraux tirés de sa propre conception philosophique, un type humain que reproduisent, à peine différencié, presque tous les personnages de ses poèmes.

Tout ce qui appartient au cadre, dans sa poésie, est d'un réalisme précis. Dans les limites du genre rustique et domestique où il s'enferme, Wordsworth est un réaliste plus délicat et plus varié que Crabbe, plus souple et plus riche que Cowper. Par l'abondance des détails, par la douceur des contours, par l'unité frappante de l'ensemble, il se place au premier rang. *The Ruined Cottage*[1], *The Brothers*, *Michael*, pour ne citer que les chefs-d'œuvre, contiennent d'admirables tableaux de la chaumière, de l'enclos, de l'intérieur de campagne, de la vie villageoise au travail et au repos. Wordsworth n'écrit jamais un poème sans avoir présent à la mémoire un lieu distinct et des personnages définis, rendus d'après l'observation directe[2].

Mais il associe à ces éléments matériels, patiemment rassemblés, des éléments spirituels qui sont presque exclusivement de sa création. Non pas qu'il donne volontairement à ses poèmes un caractère subjectif, mais il

1. Poème distinct à l'origine, qui, après retouche, est devenu le Récit du Voyageur, au Livre I de l'*Excursion*.

2. Nous avons de nombreuses preuves de ceci dans *Dorothy's Grasmere Journal* et dans les *Fenwick Notes to the Poems*.

subit la domination irrésistible de son idéalisme. Il croit sincèrement trouver chez les rustiques au milieu de qui il est venu résider les traits fondamentaux de la perfection morale, alors qu'il les puise à la source de noblesse et de vertu qui est en lui.

Ses paysans ont appris de la nature la bonté, l'amour, la joie et l'élévation spirituelle. Ils doivent d'exquises délicatesses de sentiment à leur commerce journalier avec des objets sublimes et à leur éloignement des cités. Beaucoup d'entre eux sont des poètes qui s'ignorent. Parfois Wordsworth est conscient d'avoir élevé ses personnages au-dessus de la réalité. De son aveu, le caractère du Colporteur, dans l'*Excursion*, est « une esquisse de ce qu'aurait été son propre caractère dans les circonstances où le personnage est placé »[1]. En décrivant le paysan Michael, il eut devant les yeux Thomas Poole[2], qui était presque devenu poète et philosophe par sa grande amitié avec les Lakistes. Il prit comme modèle du marin Leonard dans *The Brothers* son frère John, qui possédait au plus haut degré les qualités qu'il prisait le plus en lui-même. Lorsqu'il croit, de bonne foi, tracer le portrait des villageois, ses voisins, il trace à son insu une vision subjective.

Les rudesses, les petitesses ou les laideurs du véritable paysan, l'âpreté au gain, l'attachement cupide au lopin de terre, la dureté à l'égard des animaux, la grossièreté de mœurs et de langage, ne jettent presque jamais leur ombre sur les tableaux de Wordsworth. Dans un passage de *The Recluse*[3], comme pour prévenir les critiques, le poète cherche à se défendre du parti pris d'optimisme : il concède que les passions brutales ne sont pas absolument absentes de la vie du village. Mais il se hâte de corriger cette impression défavorable en montrant ces faiblesses

1. *Fenwick Note to the Excursion.*
2. v. Lettre de Words. à Th. Poole, 9 avril 1801, Knight's *Life of Words.*, I, 212.
3. *The Recluse*, 341-383.

compensées largement par les vertus nées de la condition même de l'homme des champs. Le plus souvent, s'il n'exclut pas complètement le mal, il le transforme et le fait servir à l'œuvre universelle de bien. Il peint la misère, la faiblesse, la maladie, la décrépitude, mais il en retranche ce qu'elles ont de repoussant et les illumine de l'éclat de la beauté morale [1]. La douleur donne à ses personnages une grandeur auguste : elle rehausse la nature humaine d'une tragique beauté. Elle n'est jamais désordonnée, violente, frénétique : elle est douce et attendrissante [2], ou pathétique et résignée [3], ou mélancolique et dominée par la volonté [4], ou spiritualisée par l'extase mystique [5]. La folie, peinte sous des couleurs atténuées, est embellie par les sentiments nobles qu'elle laisse survivre [6]. La méchanceté ou le vice sont rachetés par le remords [7], ou deviennent pour les autres hommes un objet de fructueuses méditations [8].

Aussi bien, si Wordsworth gardait le souvenir précis des détails sensibles, il observait avec beaucoup moins d'attention le caractère et les sentiments réels des paysans. Sans aucun doute, il y eut de son temps, chez les « statesmen » du Pays des Lacs, avant que la région ne fût envahie par les touristes, plus de simplicité, de noblesse naturelle, de vertu patriarcale, que chez les autres paysans d'Angleterre. Aujourd'hui encore, dans les comtés de Cumberland et de Westmoreland, il reste quelques vieillards dont la dignité, la simplicité et la distinction font penser que ces qualités étaient moins rares il y a soixante ans. Mais, d'autre part, on apprend de ceux qui ont bien connu Wordsworth, qu'il vivait solitaire, se mê-

1. *Simon Lee, The Leech-Gatherer, The Old Cumberland Beggar.*
2. *Matthew.*
3. *The Forsaken Indian Woman.*
4. *The Brothers, Michael.*
5. *The White Doe.*
6. *Her eyes are wild, Ruth.*
7. *Harry Gill, The Thorn, Peter Bell.*
8. La scène du cimetière dans les Livres VI et VII de *The Excursion.*

lait peu à la vie du pays, fréquentait rarement les habitants — en d'autres termes qu'il restait assez loin d'eux pour pouvoir céder à la tentation de les idéaliser[1].

Si les peintures morales de Wordsworth ont une faible signification historique, elles ont une haute valeur humaine. Si les sentiments qu'il prête à ses personnages sont moins ceux qui conviennent à leur condition, que l'image des propres mouvements de son âme généreuse, ils ont une force de sympathie dont la poésie anglaise depuis un siècle et demi ne donnait plus d'exemple. S'ils n'ont pas la vérité particulière qui consiste dans l'exacte reproduction de ce qui est, ils ont la vérité universelle qui se mesure à la puissance de pathétique. Considérés en eux-mêmes, indépendamment des personnages auxquels ils sont attribués, ces sentiments reflètent la pure beauté de la vertu, de la dignité intellectuelle, de la vigueur morale, de l'affection et de la bonté. Replacés dans le milieu que le poète a choisi pour eux, ils s'adaptent si bien aux incidents et aux détails du sujet, ils semblent naître si naturellement des conditions de l'existence rurale, ils prennent une couleur si vivante, ils deviennent si vraisemblables, que le lecteur oublie la fiction pour ne plus céder qu'à l'émotion. Le réalisme et l'idéalisme se pénètrent si intimement par l'acte de création du génie, qu'ils constituent par leur union une réalité nouvelle, réalité poétique, dont les formes matérielles relèvent de la vérité concrète et les formes morales de la vérité imaginative. La poésie de l'humanité, chez Wordsworth est le *symbole* vivant, harmonieux et émouvant de l'idéal moral.

Wordsworth ne construit pas, comme Coleridge, une théorie de l'action collective qui puisse inspirer le programme d'un parti et prendre corps dans la législation nationale. Mais il revêt l'idéal de beauté plastique et le

1 V. un Mémoire lu par le Rev. H. Rawnsley devant la « Words. Society » [illegible] *Life*, II, App. 3.

traduit en émotions qui le gravent dans les cœurs. Si on ne juge Wordsworth que par les opinions politiques qui l'inféodaient aux *tories*, c'est le *lost leader*, dont le parti adverse déplorait la défection. Si on tient plus compte de ses sentiments que de ses opinions — comme il convient pour un poète — il mérite d'être considéré comme l'instructeur, dont l'enseignement profitera aux générations à venir.

John Stuart Mill, bien qu'il professât des opinions politiques opposées à celles du poète, admirait Wordsworth autant qu'il respectait Coleridge. Vers l'année 1828, au moment où l'abus de la spéculation et de l'analyse avaient tari en lui toute sensibililité, il puisa dans l'œuvre du poète l'inspiration et la force de sympathie qui le soutinrent dans ses recherches sur les conditions du bonheur social[1].

La poésie de Wordsworth maintient vivants et actifs la fraternité, le respect de la valeur individuelle, le culte de l'humanité dans l'homme, le désir du bonheur pour tous, c'est à dire ce qu'il y avait d'universel et d'impérissable dans les principes de la Révolution française.

VI

En ce qui concerne la forme de la poésie, Wordsworth est nettement et hardiment révolutionnaire. Il brave l'opi-

1. « . . there seemed no power in nature sufficient to begin the formation of my character anew... (When I read Wordsworth's poems) I seemed to draw from a source of inward joy, of sympathetic and imaginative pleasure, which could be shared in by all human beings... From them I seemed to learn what would be the perennial sources of happiness, when all the greater evils of life shall have been removed... Wordsw. made me feel that there was real, permanent happiness in tranquil contemplation... not only without turning away from, but with a greatly increased interest in the common feelings and common destiny of human beings. » J. S. Mill's *Autobiography*, ch. V, p. 139 et 148-149.

nion qui réservait toutes ses faveurs à ceux qui observaient les règles. Il subit sans faiblir l'assaut de la critique, mené brutalement par Jeffrey. Isolé du monde, dans sa retraite des Lacs, indépendant des coteries et des écoles, privé des encouragements du succès, il n'écoute que la voix de l'inspiration ; il n'a d'autre but que de trouver la forme qui exprime le mieux l'idéal. Confiant dans son génie et dans l'avenir, il travaille sans défaillances au grand œuvre qui, après trente ans d'injuste dédain, triomphera enfin de la résistance du goût contemporain. Il crée la poésie spontanée, pathétique, sincère. Il fonde le lyrisme de la nature et l'épopée des humbles. Il introduit dans la poésie une nouvelle philosophie, qui ne consiste plus dans une énumération de catégories logiques, mais qui est un ensemble de méditations profondes et émues sur l'essence des choses et la destinée de l'homme.

La Révolution française a proclamé avec tant de hauteur la majesté de la personne humaine et a posé avec tant d'insistance le problème de la morale et du bonheur, que ceux qui se sont une fois élevés à ces sommets de la pensée et qui ont partagé ces augustes émotions, ne peuvent plus redescendre aux arguties de la dialectique versifiée et aux badinages des madrigaux de salon. Pour Wordsworth, la poésie n'est ni un passe-temps distingué, ni un jeu d'esprit. Ils « parlent de ce qu'ils ne comprennent pas », ceux qui « représentent la poésie comme un objet d'amusement et de vain plaisir, et qui dissertent de leur *goût* pour la poésie (comme ils disent), aussi légèrement que s'il s'agissait du goût pour la danse, pour le Frontignac ou le Xérès[1] ». Le poète digne de ce nom dédaigne les habiletés logiques et les frivolités mondaines. Il étudie anxieusement le problème de l'âme et des fins de la vie ; il médite religieusement sur l'union mysté-

1. *Pref. to the Lyrical Ballads (App. on Poetical Diction, 1802), Prose Works*, I, p. 59.

rieuse de l'homme avec la nature. Par l'intuition imaginative, qui est le privilège du génie, il pénètre l'inconnaissable. Par l'expression poétique, il révèle aux autres hommes les splendeurs de l'idéal. Il a mission d'enseigner au monde la vérité spirituelle, d'où découlent toutes les autres. Il parle une langue universelle, car la vérité n'a pas de patrie. « La poésie est le souffle et l'esprit subtil de tout savoir ; c'est l'expression passionnée qui anime le visage de la vérité... Le poète est le roc de défense de la nature humaine ; celui qui soutient, qui préserve, et qui porte partout avec lui l'union et l'amour. En dépit des différences de sol et de climat, de langue et de mœurs, de lois et de coutumes, en dépit des choses tombées silencieusement dans l'oubli et des choses détruites violemment, il unit par l'émotion et la vérité le vaste empire de la société humaine jusqu'aux limites de la terre et jusqu'à la fin des temps[1] ».

Wordsworth est romantique par son antagonisme avec la poésie traditionnelle, par le retour à la nature, par la réhabilitation des humbles, par l'expression passionnée des sentiments élémentaires, par l'idéalisation de la vie commune, par les élans mystiques, par la conception du sacerdoce poétique, par la subjectivité. Dans son œuvre, nous semble-t-il, comme dans l'œuvre des romantiques français, on voit le lien qui unit la révolution littéraire à la révolution dans les sentiments et les idées, les rapports du romantisme et de la Révolution française. Le romantisme de Wordsworth, il est vrai, n'a rien d'exalté, de tumultueux, d'emphatique, comme celui qui fleurit en France après 1830 ; il est contenu, contemplatif, visionnaire, hardi sans éclat, vigoureux sans violence, passionné sans extravagance. Pourtant Wordsworth est l'héritier de l'esprit de la Révolution, au même titre que les romantiques français ; ceux-ci conservent l'impétuosité, la véhémence,

1. *Pref.*, etc., p. 62.

parfois l'ostentation, qui se manifestaient dans les actes révolutionnaires ; celui-ci s'inspire de l'idéalisme grave et profond qui brûlait dans les cœurs.

VII

Wordsworth resta jusqu'à la fin de sa vie le champion de la révolution littéraire.

Après 1809, il modifia sa conception de la morale selon la nature, au moment où il se détacha du libéralisme politique. Il rechercha l'appui de la religion traditionnelle. De même que la constitution britannique lui sembla la meilleure sauvegarde de la société, le christianisme anglican lui parut la plus sûre défense de la vertu. Sous la menace d'une recrudescence de l'agitation révolutionnaire, il se prit à craindre que sa morale et sa religion naturelles, doctrines de poète, n'offrissent pas de garanties assez fermes contre la décadence morale dont il croyait voir les signes avant-coureurs. Il se fit, par raison, le défenseur des croyances communes. Il achevait alors d'écrire l'*Excursion*. Il y introduisit en maint endroit des apologies de la religion, qui n'étaient pas prévues dans le plan primitif et il retoucha les morceaux déjà rédigés, ajoutant çà et là l'expression de sentiments chrétiens. Quelques années plus tard, il allait se vouer à l'œuvre pieuse de rédiger, sous forme d'une série de sonnets, une histoire apologétique de l'Eglise d'Angleterre [1].

Cette nouvelle phase des sentiments de Wordsworth dépasse les limites de notre sujet. Aussi bien à cette époque le poète a écrit ses plus belles œuvres [2]. Le

1. *Ecclesiastical Sonnets*, 1821-1822.

2 Il le dit lui-même. En 1812, Southey ayant loué des poèmes que Words. venait de composer comme supérieurs à ses poèmes publiés, celui-ci s'en offense, disant : « He could not surpass what he had already written ; they were the utmost energies of his mind. » *H. C. Robinson's Diary*, 3 juin 1812, Knight's *Life*, II, 198.

Prélude, achevé depuis 1805, est supérieur à l'*Excursion*. Dans ce dernier poème, les meilleurs passages ne dépassent pas en beauté les pièces courtes antérieures, où il avait mis la substance de sa pensée ; et les redites, les longueurs, les développements didactiques, déparent l'ensemble.

Après 1814, date de publication de l'*Excursion*, Wordsworth continue à composer et fait de louables efforts pour renouveler ses sujets, mais, de l'avis unanime des critiques, à partir de ce moment, chez lui, la faculté d'écrire survit au génie.

CONCLUSION

Nous avons étudié la poésie anglaise de 1789 à 1809 d'un point de vue spécial. Nous nous sommes proposé d'atteindre trois ordres de faits. En premier lieu, nous avons cherché à préciser quelle place la Révolution française, en tant qu'évènement historique, a tenue dans les œuvres des poètes anglais, quelles sympathies elle leur a inspirées, quelles pensées et quels sentiments elle leur a suggérés, quelles espérances elle leur a fait concevoir — pensant que l'appréciation d'étrangers, dont quelques-uns furent des hommes de génie, pouvait indirectement jeter quelque lumière sur certains aspects de la Révolution. Nous nous sommes efforcés, en second lieu, de déterminer quelle part l'enthousiasme révolutionnaire et la crise qui le suivit ont eue dans le mouvement de rénovation poétique connu sous le nom de romantisme, comment les émotions du grand drame révolutionnaire ont favorisé l'essor du sentiment et de l'imagination et les progrès de la forme : quelle a été l'influence littéraire de la Révolution française en Angleterre. Enfin, après avoir montré comment s'équilibrèrent l'action persistante de l'idéalisme révolutionnaire et la réaction contre les excès de l'individualisme, nous avons essayé d'établir dans quelle mesure les idées morales et sociales nées de cette conjonction de forces contraires ont pénétré dans la poésie : quelle influence philosophique la Révolution française a exercée sur la poésie anglaise.

I

Wordsworth vécut en France en pleine tourmente, partagea les espoirs et les haines des révolutionnaires et entra à fond dans le conflit d'opinions et de sentiments qui heurta dans une tragique mêlée le monde ancien et le monde nouveau. Les émotions de ces quelques mois furent si profondes, que, plusieurs années après, malgré l'angoisse du doute et la rancœur de la désillusion, il les exprima dans *The Prelude* en accents passionnés, où triomphe l'enthousiasme des premiers jours.

Il eut pleine confiance dans le peuple français, même pendant les jours de massacres, sous la Terreur, et les jours de déclin, sous le Directoire, jusqu'à ce que des signes certains annonçassent l'approche du despotisme militaire. Il eut foi dans la justice de la cause révolutionnaire, au point de concevoir une violente indignation contre les ennemis de la France et de renoncer avec un déchirement de cœur à l'amour filial pour la patrie. Il admira la bourgeoisie révolutionnaire dans la personne de Beaupuy (né de petite noblesse, mais bourgeois de cœur), qui, par sa passion grave, sa haine vertueuse des oppresseurs, son dévoûment à la patrie républicaine, son ardeur de sacrifice, lui apparut comme le représentant d'un nouvel héroïsme moral. Il partagea l'enthousiasme révolutionnaire de toute l'ardeur de son âme noble et généreuse. Il prit pitié de la souffrance et de la misère du petit peuple, il s'indigna contre les abus et les privilèges, il appela de ses vœux le règne de la liberté et de la justice, il salua les Droits de l'homme comme la vérité libératrice. Il était sur le point de s'engager personnellement dans la lutte, quand il fut obligé de quitter la France. Dix ans plus tard, au souvenir des émotions passées, il chanta un hymne splendide à l'aube de bonheur qui avait un moment lui sur le monde.

Il sympathisa avec la Révolution jusqu'à atténuer l'horreur de ses violences en établissant les responsabilités de la faction intérieure et de la coalition extérieure. Mais son humanité s'émut des excès sanglants où se laissèrent entraîner les bons par fatal égarement et où les méchants cherchèrent une horrible satisfaction. Il flétrit les hommes, qui, par aveuglement ou par perversion, menèrent la Révolution dans la voie des massacres. Il souffrit de voir le rêve radieux d'un avenir meilleur se changer en cauchemar de sang. Il s'attrista de ce que les dissensions entre les partis précipitassent la ruine d'une si belle cause. Il se demanda, en voyant les passions basses grandir à côté des nobles dévoûments et les intentions vertueuses aboutir à l'insensibilité sanguinaire, si l'action violente, même inspirée par des motifs justes, n'est pas fatalement condamnée à s'avancer d'excès en excès jusqu'à une convulsion finale, qui consomme sa ruine.

Au déclin de la Révolution, après avoir longtemps fermé les yeux à des présages trop certains, il s'arracha enfin à ses sympathies et à ses espérances avec une intensité de douleur, qui est une nouvelle preuve de la profondeur de son attachement pour la France et pour la Révolution.

Wordsworth fut l'admirateur et le juge, et avant tout le témoin des évènements. Pourtant, dans son œuvre, écrite dix ans après que l'ouragan avait épuisé sa violence, si nous trouvons l'expression lyrique de ses joies et de ses tristesses, tout ce qu'il y avait d'impétueux, de farouche dans l'assaut héroïque mené contre les abus du passé est atténué.

Au contraire, dans les premiers poèmes de Coleridge et de Southey, qui furent composés sous l'impression directe des faits, l'indignation éclate en même temps que l'enthousiasme, et l'âpreté des revendications sociales en même temps que le lyrisme de l'espérance. Dans leurs œuvres gronde le souffle de révolte qui soulevait l'émeute

dans les villes et les campagnes de France et qui soutenait l'éloquence des orateurs dans les assemblées révolutionnaires.

En même temps Coleridge et Southey sont philosophes. Ils subissent l'influence complexe des idées et des sentiments qui avaient grandi lentement au cours du XVIIIe siècle, dans les divers pays de l'Europe, et qui avaient atteint leur plein développement en France, à la veille de la Révolution. Leur philosophie s'accorde avec leur passion : elle élargit leur idéal, elle amplifie leurs rêves, elle universalise leurs aspirations, elle fait battre leur cœur non pas pour une patrie ou pour une race, mais pour l'humanité. Coleridge et Southey sont révolutionnaires, non seulement parce qu'ils sympathisent avec les efforts du peuple français, mais parce qu'ils adoptent les nouveaux modes de penser et de sentir qui, du foyer de la Révolution, rayonnaient sur le monde. Ils portent témoignage de la force de contagion que contenaient non seulement l'ardeur et l'héroïsme des combattants, mais la hardiesse et la générosité des doctrines.

Ils nous font voir distinctement que la Révolution exerça une plus grande influence au dehors par ses aspirations sociales que par ses aspirations politiques. Leur sympathie révolutionnaire ne leur inspire pas le désir de réformer tel ou tel abus de la constitution anglaise. Ils somment la société toute entière de répondre des calamités qui affligent les individus. Pour la première fois, la poésie exprime des sentiments de pitié pour les souffrances nées des rapports sociaux et s'indigne contre les injustices et les abus. Les institutions et ceux qu'elles favorisent sont rendus responsables de la misère, de la faim, du vice et du crime, de la déchéance physique et de la dégradation morale. Les gouvernements sont rappelés au devoir d'assurer à tous un minimum de bien-être et les moyens de développer en tous sens leur individualité. La tyrannie, la guerre, l'esclavage, sont dénoncés comme des crimes de lèse-humanité. La liberté, la justice, la frater-

nité, la paix, la vertu, sont présentées comme le but suprême où doivent tendre les efforts des hommes. Trop longtemps la vie a été un tissu de violences impunies, de douleurs inconsolées, de souffrances inévitables. Aujourd'hui, au moment où les poètes découvrent les beautés du monde matériel, ils voient le monde moral s'éclairer d'un rayon de promesse. Le mal ne peut pas être éternel dans cet univers splendide.

Chez Coleridge, les aspirations sociales s'unissent à la ferveur mystique. Il est révolutionnaire et chrétien. Mais ce qu'il retient du christianisme, ce n'est pas la loi d'autorité et les conseils de résignation : c'est la communion directe de la créature avec le Très-Haut, les ravissements de l'amour infini, l'espoir du salut individuel, la menace de châtiment suspendue sur les méchants, la promesse prophétique de la consommation du bien, tout ce qui, dans la révolution spirituelle accomplie par Jésus, pouvait être pris rétrospectivement pour une annonce lointaine de la révolution politique et sociale. Chez Southey, des naïvetés et des gaucheries déparent souvent la générosité de l'inspiration ; mais chez Coleridge, la passion tumultueuse, l'imagination étincelante, l'harmonie ample et sonore, sont dignes de l'enthousiasme grandiose avec lequel la France s'élançait à la conquête de la justice et du bonheur.

II

La révolution littéraire ne dépendit pas directement de la sympathie des écrivains pour la Révolution française. Dans la revue générale que nous avons faite de la poésie anglaise à l'époque de la Révolution, nous n'avons pas trouvé tous les « Jacobins » parmi les poètes novateurs. Les uns restèrent attachés à la forme classique ; d'autres tentèrent si maladroitement de la renouveler qu'ils ren-

chérirent sur ses pires artificialités. Certains subirent surtout la contagion de l'intellectualisme philosophique : leur goût pour les idées abstraites s'accorda avec le caractère didactique, artificiel et froid de la poésie classique. D'autres éprouvèrent les émotions fortes et partagèrent les grandes espérances de la Révolution, mais manquèrent de génie : ils ne furent pas capables de créer la forme nouvelle qui fût adéquate à l'intensité et à l'ampleur des sentiments nouveaux.

Pourtant, dès le milieu du XVIIIe siècle, il s'était produit un mouvement de rénovation dans la littérature anglaise, sur lequel les événements de 1789 ne devaient pas être sans influence. La nouvelle école poétique qui s'était formée à côté de l'école classique, malgré des gaucheries de forme, traduisait les aspirations de l'idéalisme imaginatif et sentimental. C'est du sein de cette école que sortirent les trois poètes qui devinrent à la fois des admirateurs de la France et des réformateurs de la poésie, des révolutionnaires et des romantiques.

Si on compare la poésie de sentiment et d'imagination qui précéda 1789 à celle qui suivit cette grande date, ou, pour rendre le contraste plus frappant, si on rapproche les œuvres de Wordsworth, de Coleridge et de Southey à l'époque où ils n'avaient pas encore subi le choc émotionnel et intellectuel de la Révolution française, de leurs œuvres postérieures, on est frappé du changement qui s'est produit. En quelques années, la poésie a passé de l'inexpérience de la jeunesse à la virilité de l'âge mûr. Les grandes innovations qui deviendront les gains définitifs de la poésie moderne, sont en germe dans les œuvres prérévolutionnaires, mais faussées par des timidités ou des affectations, encore engagées dans les artificialités anciennes ou déparées par des artificialités nouvelles. Les poètes aspirent à sortir du milieu guindé des salons et des cours, à franchir les limites de l'abstraction, à rompre les barrières de la « raison » et de la convention ;

mais ils traitent les sujets nouveaux à la manière des thèmes rebattus d'autrefois, ils soupirent leur mélancolie avec des intonations monotones, ils chantent une fausse rusticité, ils décrivent une nature préparée, ils s'expriment selon les règles d'une nouvelle diction plus fardée que l'ancienne. Après la Révolution, les mêmes tendances se prolongent, mais avec une énergie robuste qui semble s'accorder avec le caractère grave et tragique des émotions nées de ce grand événement. Plus de langueurs, plus de miévreries, plus de convention, mais une saine vigueur d'imagination, des sentiments profonds et intenses, la beauté simple, l'observation probe, l'inspiration sincère. Les nobles passions, les vastes espérances, les douleurs et les angoisses causées par les vicissitudes du drame révolutionnaire, semblent avoir élargi le sentiment, donné de la gravité à la pensée, de la fermeté au goût, et la plénitude au génie.

Désormais, pour renouveler les sujets de la poésie, on n'aura plus recours à l'imitation de Spenser, de Milton ou d'Ossian. On ira chercher l'éclat, la couleur, le pittoresque, l'émotion, dans l'histoire, dans la légende, dans les mythologies du Nord et du Midi, dans le merveilleux oriental, dans les descriptions du Nouveau-Monde. On ne demandera plus à la nature les éléments d'un décor rustique aussi faux que le décor noble de la poésie classique. On peindra la nature sous ses aspects gracieux ou grandioses, d'après la vision directe. On décrira les mœurs villageoises avec la connaissance exacte de la réalité et le sens de sa rude harmonie. On exprimera les frémissements légers ou les agitations profondes du sentiment individuel avec l'accent de l'émotion réellement ressentie. On fondera la poésie ample, libre, concrète, sincère, intense et émue.

Dans cette transformation de la poésie anglaise, l'influence de la Révolution française nous semble s'être exercée, pour ainsi dire, par impulsion et par répulsion. D'une part, en effet, comme nous venons de le suggérer,

l'action directe des émotions nées au cours de la Révolution a pu aider au développement de la grande poésie de sentiment et d'imagination. D'autre part, la réaction, après la crise, contre l'abus de l'abstraction et de la logique a pu favoriser le goût du pittoresque historique qui grandissait en Angleterre depuis un dèmi-siècle, et le goût de la réalité concrète qui de tout temps avait formé un élément essentiel de l'esprit anglais. Est-ce une simple coïncidence, que, au lendemain de la Révolution, Southey ait fondé l'épopée historique et légendaire; que Wordsworth et Coleridge aient créé un genre où l'imagination s'unit à l'observation, et la beauté visionnaire à la beauté des choses vues? Wordsworth s'attacha à projeter sur la réalité une lumière de rêve; Coleridge, à donner au rêve la cohérence et la précision minutieuse de la réalité. Tous deux furent les fondateurs de ce qu'on pourrait appeler le « romantisme réaliste ».

Coleridge laissa trop vite s'étioler son génie poétique.

L'œuvre de Wordsworth est réaliste par la description minutieuse, par les sujets simples et les personnages humbles, par l'expression sincère des affections élémentaires. Elle est romantique par l'interpénétration constante du monde matériel et du monde moral, par l'atmosphère spirituelle dont le poète enveloppe la nature et la vie, par les visions d'extase qui prolongent la réalité. Cette forme du romantisme, née au lendemain de la Révolution, sous la double influence des émotions de ce grand drame et de la réaction contre ses excès, offre un caractère d'équilibre qui le distingue du romantisme de 1815 en Angleterre et du romantisme de 1830 en France. Byron retombera dans les écarts et les violences de ce que Wordsworth appelait en 1800 « la littérature frénétique [1] ». Shelley se laissera de nouveau séduire par l'utopie. Les romantiques français dédaigneront la réalité, la simplicité, la mesure. Chez Wordsworth, au contraire, les aspi-

1. *Pref. to the Lyrical Ballads* (1800), p. 52.

rations mystiques sont balancées par la sympathie pour l'humanité commune et la nature sans apprêt ; la passion d'idéal est tempérée par le respect des vertus modestes et des affections simples ; l'imagination créatrice est subordonnée à la vision exacte ; le pathétique s'unit à la simplicité. Le romantisme réaliste conserve l'élan imaginatif et sentimental de la Révolution française, mais en corrige les intempérances et l'amortit, pour ainsi dire, par cette faculté propre de l'esprit anglais, l'imagination concrète.

A la révolution dans les sentiments correspond une révolution dans le style. Ici encore la comparaison entre les œuvres de jeunesse des grands romantiques et les productions de leur maturité nous semble instructive. C'est au moment où ils s'abandonnèrent pleinement à l'enthousiasme révolutionnaire et où ils comprirent toute la portée des forces morales de la Révolution, qu'ils renoncèrent aux artifices de style où ils s'étaient complu jusqu'alors. En dépouillant définitivement l'esprit du passé, ils rejetèrent la livrée du passé. Ils adoptèrent le style simple qui ne se pare que de beautés vraies. Wordsworth lança son manifeste de révolte où, entraîné par la chaleur de la lutte, il exagéra la rigueur des nouveaux principes. S'il avait appliqué à la lettre ses propres préceptes, il serait tombé dans la platitude : son génie le sauva. Coleridge, adoptant ses propositions fondamentales, en atténua les conséquences et fonda la théorie saine de la diction sincère. Dans les passages où l'imagination s'échauffe, où le sentiment s'exalte, où la pensée s'élève, le poète a droit à toutes les audaces : il est le « protoplaste »[1], qui fait surgir le verbe étincelant et triomphant du chaos tumultueux de la pensée. Dans les répits entre les élans d'inspiration, il a l'obligation d'employer un style sobre sans sécheresse, choisi sans recherche, distingué sans affecta-

1. « (Poets are) the true protoplasts — gods of love that tame the chaos. » Coleridge, *Anima Poetae* (an. 1804), p. 98.

tion, nombreux sans emphase. Le style de la nouvelle école, tel que le définit la critique coleridgienne, aura la beauté de la simplicité, le charme de la sincérité, la gravité de la pensée réfléchie, et, par intervalles, la chaleur de la passion et l'éclat de l'imagination.

III

Quand la ruine de la Révolution française parut irrévocablement consommée, nos poètes traversèrent une crise de pensée pendant laquelle ils firent un retour sur eux-mêmes. Ils agitèrent à nouveau les problèmes qu'ils avaient trop hâtivement considérés comme résolus. Ils révisèrent leurs notions sur l'homme et la société. Ils renoncèrent à tout ce qu'il y avait d'intempérant et d'inconsidéré, d'utopique et de violent dans leurs convictions ; et pourtant ils restèrent fidèles au généreux enthousiasme dont ils s'étaient sentis pénétrés au spectacle d'un grand peuple menant une lutte héroïque contre l'injustice et l'oppression.

L'idéalisme resta l'inspiration dominante de leur pensée et de leur cœur. Il se renouvela et s'élargit, mais il demeura essentiellement semblable à lui-même. Il reprit racine dans l'ancien sol, d'où la Révolution l'avait à demi arraché : il redevint spiritualiste et chrétien. Il prit la forme mystique de la vision de l'au-delà ou de la contemplation panthéiste de l'univers ; la forme esthétique de la passion de la nature ; la forme pastorale de l'admiration pour l'homme des champs ; la forme historique du culte des héros. Mais il ne perdit pas les caractères d'autrefois. On reconnaît l'enthousiasme révolutionnaire dans l'idéalisme moral et social de Coleridge, de Wordsworth et de Southey après la Révolution. Les trois Lakistes (s'ils n'offrent pas tous les points de ressemblance qu'on leur a souvent prêtés) furent du moins étroitement unis par l'es-

poir commun d'un avenir meilleur pour l'humanité. Ils aspirèrent avec passion à la liberté, à la justice, au règne de la vertu, au triomphe de la valeur individuelle. Ils exaltèrent les sentiments droits et les pensées hautes partout où ils les rencontrèrent, et de préférence chez les humbles. Ils enseignèrent le respect du mérite pour lui-même et le culte de la dignité d'homme, en dépit des distinctions artificielles, des conventions sociales et des supériorités usurpées. Avec l'autorité de l'éloquence et du génie, ils élevèrent la conscience moderne à la sincérité, à la franchise, au courage moral, à la vénération du juste et du vrai. A coté des métaphysiques et des dogmes, ils fondèrent la religion de l'humanité.

Par l'action durable de l'enthousiasme révolutionnaire, ils furent idéalistes pour la vie. Par la réaction de leur pensée et de leurs sentiments contre les excès et les erreurs de la Révolution, ils devinrent des idéalistes patients, circonspects, attentifs à observer les caractères distinctifs de la nature humaine et les conditions essentielles de la réalité sociale, conscients des difficultés et des lenteurs de l'action.

Ils s'arrêtèrent à une doctrine morale et sociale qui n'excluait pas la foi au progrès, mais qui modifia profondément leurs vues sur les moyens de réaliser le progrès. Ils pensèrent désormais qu'il ne suffit pas de formuler et de répandre les notions de liberté, de justice et de fraternité pour dispenser aux hommes ces grands bienfaits ; qu'il ne suffit pas de proclamer l'égalité, pour voir s'établir une société nouvelle sur les bases de droits égaux et de fortunes égales. Il leur sembla que les « philosophes » et les révolutionnaires, qui avaient conçu l'idéal au-dessus et en dehors des contingences, et cru à la réalisation immédiate et entière de l'absolu, avaient été victimes d'une dangereuse aberration. Sous l'impression tragique de l'échec de la Révolution, nos poètes se détournèrent de l' « idéalisme abstrait ».

Ils s'interrogèrent eux-mêmes et entendirent parler en

eux l'instinct de la race, qui les mit en garde contre les séductions de la logique et les attira vers l'étude patiente et attentive de la réalité, qui les détacha de la contemplation exclusive d'une perfection de rêve et éveilla leur sympathie « pour le bien présent dans les aspects familiers de la vie »[1]. Ils écoutèrent les conseils de Burke, qui avait le premier conçu et formulé la doctrine du réalisme social.

Ils s'efforcèrent de pénétrer les sentiments humains, tels qu'ils « s'expriment par les paroles, les regards, les soupirs ou les larmes.... [2] dans l'infinie variété de leurs combinaisons et de leurs nuances »[3] ; de saisir le mode d'action de la raison, « qui ne s'exerce jamais seule, mais qui s'incorpore à l'entendement individuel et aux inclinations particulières »[4].

Ils cherchèrent à comprendre le caractère de la société, — fait naturel (prévu, pensaient-ils, dans les desseins de Dieu), dont la durée est attribuable à « une force éternelle d'union sociale, comme la conservation de l'univers est due à un acte de création continue »[5] ; tout complexe, qui change d'aspect « selon le temps, le lieu, les rapports variables des éléments constitutifs, l'histoire, la tradition et le caractère national »[6] ; réalité permanente, appuyée sur la « majesté d'institutions et de lois vénérables »[7] ; véritable organisme, dans lequel « la multitude des citoyens, par l'influence visible ou invisible de la religion, du langage, des lois, des coutumes, et l'interdépendance de l'agriculture et du commerce, est *organisé* en un corps politique, comme le corps humain se compose d'une multitude de parties et de fonctions »[8].

1. Wordsw., *Prel.*, XIII, 62.
2. Words. *Prel.*, XIII, 164-5.
3. Id., XIV, 362-7.
4. Col., *The Friend*, p. 127.
5. Col., *The Friend*, p. 108.
6. Id., p. 133.
7. Wordsw., *Prel.*, VII, 525.
8. Col., *The Friend*, p. 193.

Ils crurent comprendre que le progrès s'accomplit avec lenteur, au prix des efforts de générations successives. Ils représentèrent « la prudence législative » comme « une œuvre de difficulté et de persévérance..., qui consiste à balancer les avantages divers, à mesurer les forces contraires, à préparer les circonstances, à guetter les occasions.... »[1]. Ils vantèrent les vertus qui assurent la permanence de l'ordre social et qui unissent les hommes du présent à ceux du passé. Ils exaltèrent « le sentiment historique, qui donne à un peuple conscience de sa solidarité avec les générations antérieures, liées les unes aux autres par la gloire nationale, les traditions, les titres de famille »[2]. Ils louèrent « les sympathies familières, les respects consentis, les habitudes de discipline devenues un instinct et une seconde nature »[3]. Ils célébrèrent les grandes traditions du patriotisme anglais, qui chez les Milton, les Hampden, les Sidney, les Russell, se confondait avec l'amour de la liberté. A « l'orgueilleuse et présomptueuse confiance du siècle dans sa sagesse transcendante[4] », ils opposèrent la sagesse collective des ancêtres.

En politique, ils se laissèrent presque exclusivement dominer par le respect des antiques usages et la crainte des innovations. Le souvenir des violences et des ruines dont la France avait été le théâtre était encore trop récent pour qu'ils pussent voir sans appréhension la méthode révolutionnaire s'introduire dans leur propre pays. Après 1809, alarmés par l'agitation populaire que fomentait le parti radical, Wordsworth et Southey se firent les apologistes du régime établi. Coleridge s'arrêta à un conservatisme libéral, dont les principes devaient plus tard servir la cause des réformes, mais qui immédia-

1. Col., *The Friend*, p. 133.
2. Id., p. 297.
3. Id., p. 72.
4. Words., *Exc.*, II, 235 6.

tement le rendit hostile à l'émancipation des catholiques et à l'extension du suffrage. En tant que citoyens, nos auteurs s'opposèrent au mouvement politique qui entraînait l'Angleterre vers la démocratie.

En tant que penseurs au contraire, ils furent les pionniers de la réforme sociale. A la noblesse conservatrice qui s'enfermait dans un égoïsme hautain, à la bourgeoisie libérale qui, satisfaite de travailler à obtenir pour ellemême le droit de vote, exerçait sur la classe ouvrière un despotisme économique absolu, ils rappelèrent le devoir de tout homme de respecter dans son semblable la personne humaine et d'assurer à tous les moyens de s'élever à plus de bien-être et plus de dignité. Il ne fut pas inutile sans doute au progrès social de l'Angleterre, que Coleridge écrivît *The Friend* et *The Lay Sermons*, que Wordsworth consacrât les livres VIII et IX de *The Excursion* à dénoncer l'atrocité du régime industriel, que Southey dans *The Colloquies* plaidât en faveur des œuvres de charité, d'éducation et d'assistance et donnât l'approbation du Poète Lauréat à l'établissement du phalanstère de Lanark [1]. Cette leçon d'humanité et de justice ne fut pas perdue pour des philosophes comme Carlyle, des moralistes comme Kingsley, des législateurs comme Lord Ashley, qui s'efforcèrent de faire accepter à l'aristocratie anglaise les obligations du devoir social et d'introduire un plan de législation industrielle dans le programme du parti tory [2].

Elle ne fut pas perdue pour un Stuart Mill, qui entreprit de gagner aux sentiments altruistes la bourgeoisie industrielle, d'atténuer la rigidité doctrinale et l'âpre égoïsme du « laisser-faire » par l'appel à la sympathie et à la solidarité, de rétablir l'union (qu'avait réalisée la Révolution française) entre la liberté et l'humanité, le

1. *Colloquies*. Conclusion.

2. v. Seignobos, *L'Europe contemporaine*, 1897. p. 55 et seq., et Cazamian, op. cit., p. 187 et seq.

droit et la justice, en un mot, de fonder la démocratie sociale [1].

Par Wordsworth l'idéalisme moral et social pénétra la poésie et lui donna une dignité, une noblesse d'accent que n'avaient eues ni le genre didactique, ni le genre mondain au dix-huitième siècle. La nouvelle poésie, en qui s'unirent la gravité de l'expérience et l'ardeur contenue de l'espoir réfléchi, posa le problème de la vertu et du bonheur non plus dans la généralité de l'abstraction, mais dans la réalité de la vie. Dédaignant les frivolités de bon ton, les artifices de la dialectique, les fadeurs d'une technique usée, elle se fit la servante de la vérité — non pas de la vérité particulière qui relève de telle ou telle science, mais de la vérité universelle, qui est la voix spontanée du cœur et de la conscience, aux heures solennelles où l'homme de génie entre en communion spirituelle avec la nature et avec l'humanité. La poésie devint « le plus philosophique de tous les modes d'écrire » [2]. Quelque forme qu'elle prît, qu'elle fût descriptive ou narrative, méditative ou mystique, qu'elle s'appuyât sur l'introspection ou sur l'observation, elle eut pour objet ultime l'homme, ses fins individuelles et ses destinées sociales. Elle exalta les qualités et les vertus qui font la grandeur de l'être humain, dans quelque condition que le sort l'ait placé, et qui rétablissent l'égalité entre ceux que séparent les différences de fortune, de culture ou de manières. Elle resta révolutionnaire par son âpre protestation contre les hypocrisies et les complaisances, les conventions mondaines et les préjugés de caste, toutes « les injustices qui creusent un abîme de l'homme à l'homme » [3]. Elle resta individualiste par le refus de sceller sa réconci-

1. v. J. S. Mill, *The Claims of Labour* (*Diss. and Discus.*, II, 193-209); *Principles of Political Economy*, Livre IV, ch. VII, p. 328-9; et *Autobiography*, ch. VII, p. 230-2.

2. *Pref. to the Lyrical Ballads* (1800), p. 59.

3. *The Excursion*, IX, 253-4.

liation définitive avec une société qui laissait subsister, pour une certaine classe d'hommes, « une oppression pire que la mort, imposée à l'être humain dès sa naissance, qui l'écrase sous le poids de la misère et du travail, le prive de toute éducation, et ferme son âme à toute affection »[1]. Elle déborda de sympathie humaine et éleva au-dessus des différences factices « ces mystères de l'être qui ont toujours fait et feront à jamais de toute la race humaine une seule famille »[2]. Elle revêtit de la dignité d'homme ceux « qui vivent du travail de leurs bras et qui ont plus que leur juste part de labeur »[3]. Elle se donna pour mission d'apporter à tous indistinctement un peu plus de bonheur ici-bas en offrant à tous le réconfort de la beauté des choses, la joie des émotions pures, la paix d'une conscience tranquille. « Je ne doute pas, écrivait Wordsworth, que mes écrits ne coopèrent avec toutes les tendances bienfaisantes qui s'exercent chez l'homme et dans la société[4]. »

Le meilleur de l'œuvre de Wordsworth est pénétré de l'ardent désir d'égalité morale, de justice sociale et d'union fraternelle, qui avait animé la Révolution française. Le poète fut fidèle, tant que son génie resta vigoureux et fécond, à l'enthousiasme humanitaire dont il s'était nourri en France, « quand le pays tout entier vibrait de passion généreuse, quand la nation exultait de joie, et que, semblable à une divinité armée, du cœur universel de l'humanité, s'élançait l'Espérance »[5].

1. *Prel.*, XIII, 195-200.
2. *Prel.*, XII, 85-7.
3. *Prel.*, XIII, 97.
4. *Memorials of Coleorton*, II, p. 10 (1807).
5. Coleridge, *Composed on the Night after Wordsworth's Recitation of the Prelude*, v. 35-38.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CONTENUS DANS L'OUVRAGE

A

AKENSIDE, Mark, 263, 268.
ALEMBERT (J. d'), 481 (v. Encyclopédistes).
ALENGRY, F., 87 (*Condorcet*).
ALLSOP, Thomas, 106.
ANGELLIER, Aug., 4-5 (*Robert Burns*), 226.
Anti-Jacobin (*The*), 139, 239-240, 257, 426.
ARKWRIGHT, (Sir Richard), 252.
ASHLEY (Lord), 554.

B

BACON (Lord), 84.
BARLOW, Joel, 58 (*Advice to the Privileged Orders*), 59 (*The Conspiracy of Kings*), 241 (*The Columbiad*), 254, 261.
BEATTIE, James, 263, 268.
BEAUMONT, Sir George, correspondant de Coleridge, notes, passim.
BEAUPUY (Le capitaine), 47-53, 439.
BEDFORD, Grosvenor, correspondant de Southey, notes, passim.
BENTHAM, Jeremy, 91, 503.
BERKELEY, Bishop, 182.
BLAIR, Robert, 264.
BLAKE, William, 204-215, 267.
BOEHME, Jacob, 488.
BONAPARTE, v. Napoléon.
BOUTROUX, E., 488 (*Etudes d'histoire et de philosophie*).
BOWLES, Rev. W. L., 106 (*Sonnets*), 107, 263, 264, 268, 270, 281, 302, 303.
BOYER (ou Bowyer), maître de Coleridge, 105, 107, 108.
BRANDL (Prof.), 107-8 (*Life of Coleridge*).
BROWNING, Robert, 469.
BRUNO, Giordano, 489-490.
BUCKLE, H. T., 61 (*History of Civilization*).
BURNS, Robert, 216-230, 267.
BURKE, Edmund, 11, 33 (*Reflections*), 34, (*A Letter to a Member of the Nat. Ass.*), 37, 38, 39, 112, 142, 145, 443-446, 466, 552.
BYRON (Lord), 7, 548.

C

CALVERT, ami de Wordsworth, 375, 418.

CAMPBELL, James Dykes, éditeur de *The Poetical Works of S. T. Coleridge* et auteur de *S. T. Coleridge, a Narrative*, notes, passim.

CAMPBELL, Thomas, 232-238 (*The Pleasures of Hope*), 257, 261.

CANNING, George, 239 (*The Anti-Jacobin*), 253.

CARLYLE, Thomas, 503 (*Life of J. Sterling*), 554.

CARTWRIGHT, John, 15.

CAZAMIAN, L., 503 (*Le Roman Social en Angleterre*), 554.

CHATTERTON, Thomas, 149, 201, 264, 275.

CHÉNIER, André, 3, 246 (*Hermès*), 260.

COLERIDGE, Ernest Hartley, petit-neveu du poète, éditeur de *Letters of S. T. Coleridge*, de *Anima Poetae*, et de *Letters from the Lake Poets*, notes, passim.

COLERIDGE, Rev. George, frère du poète, 139, 373, 413.

COLERIDGE, Hartley, fils du poète, 382.

COLERIDGE, Cap. James, frère du poète, 113.

COLERIDGE, Samuel Taylor, v. Table analytique des matières.

COLERIDGE, Sara, v. Fricker, Sara.

COLLINS, William, 264, 268, 302.

COOPER, 111 (*Annals of Cambridge*).

CONDORCET (Marquis de), 87, 95.

CONWAY, M. D., 36 (*Life of T. Paine*).

COTTLE, Jos., 140, 154, 269, 379 (*Early Recollections*).

COWLEY, Hannah (Anna Matilda), 310.

COWPER, William, 7, 19, 259, 263, 265, 267, 532.

CRABBE, George, 259, 421, 532.

D

DALY, J. B., 36 (*The Dawn of Radicalism*).

DARMESTETER, James, 5 (*Nouvelles Etudes Anglaises*).

DARWIN, Dr. Erasmus, 173, 187, 246-256 (*The Botanic Garden*), 257, 261, 265, 310.

DAY, Thomas, 23.

DESCARTES, René, 83, 84, 477, 492, 495.

DIBDIN, T. J., 18 (*Reminiscences*).

DIDEROT, D., 481, v. Encyclopédistes.

DOWDEN, Prof. E., 7 (*Studies in Literature* et *The French Revolution and English Literature*), 429 (*Life of Southey*), 453, 530.

DRYDEN, John, 259.

E

EDGEWORTH, R. L., 23.
EDMONDS, Charles, 240 (*The Poetry of the Anti Jacobin*).
ELLIS, George, 239 (*The Anti-Jacobin*).
EMERSON, Ralph Waldo, 453 (*Representative Men*), 488.
EMMETT, Robert, 439-441.
ENCYCLOPÉDISTES (Les), 87, 88, 173, 481.
ERSKINE, Thomas, 64, 144.
EVANS, Mary, 106, 109, 113, 125, 270.

F

FAWCETT, Jos., 99, 369.
FICHTE, J. G., 491, 500.
FONTANES (Marquis de), 246.
FOX, Charles James, 34, 64, 111, 233, 447.
FOX, George, fondateur de la secte des Quakers, 488.
FOUILLÉE, A., 490 (*Critique de la Morale Kantienne*).
FRANKLIN, Benjamin, 189, 247, 251.
FREND, William, 111 (*An Address to the Inhabitants of Cambridge, Peace and Union*), 112, 181.
FRERE, John Hookham, 239 (*The Anti-Jacobin*).
FRICKER, Edith, 116, 120, 123, 154, 345-6.
FRICKER (Mrs.), 123, 128, 149.
FRICKER, Sara, 123-4, 125, 182, 197, 293-4.

G

GERRALD, Jos., 227.
GIFFORD, William, 239 (*The Anti-Jacobin*), 253.
GILCHRIST, Alex., 205 (*The Life of W. Blake*).
GILLMAN, James, 103 (*The Life of Coleridge*).
GILLRAY, James, 61, 241.
GODWIN, William, 88-97, 98-101, 114, 122, 126-140, 143, 144, 154, 173, 178, 210, 350-2, 369, 388-390, 443.
GOETHE, J. W , 344 (*Werther*).
GRANDGEORGE, L., 489 (*Saint Augustin et le Néo-Platonisme*).
GRAY, Thomas, 17, 264, 265, 266, 268, 303.
GREEN, Jos. Henry, disciple de Coleridge, 491.
GRÉGOIRE (Abbé), 70.
GUNNING, Henry, 110 (*Reminiscences*), 111, 112.

H

HAMMOND, George, 239 (*The Anti-Jacobin*).
HANEY, J. L., 2 (*A Bibliography of S. T. Coleridge*).

HARDY, Thomas, fondateur de la *Société Correspondante*, 58, 227.
HARTLEY, David, 182, 184, 477, 479.
HAZLITT, William, 89, 97.
HILL, Rev. H., oncle de Southey, 116, 152.
HOBBES, Thomas, 482.
HOLCROFT, Thomas, 132, 210, 227.
HOGARTH, William, 61.
HUCKS, J., ami de Coleridge, 123, 278 (*A Pedestrian Tour*).

J

JEBB, John, 15.
JEFFREY, Francis, 537.
JOHNSON, Jos., éditeur, 210-211.
JOHNSON, Dr. Samuel, 259.
JONES, Robert, ami de Wordsworth, 29, 42, 513.

K

KANT, Emmanuel, 490, 491, 496, 498, 499.
KINGSLEY, Rev. Charles, 554.
KNIGHT, William, éditeur de *The Poetical and Prose Works of W. Wordsworth* et de *Memorials of Coleorton*, auteur de *The Life of W. Wordsworth*, notes, passim.
KNIGHT, Richard Payne, 246-248 (*The Progress of Civil Society*), 257, 261.
KRAUSE, 187 (*Erasmus Darwin*).

L

LAMB, Charles, 97, 103, 105, 241, 267, 269, 274, 284, 305.
LANDOR, Walter Savage, 269, 285-6 (*Poems*, 1795), 456 (*Count Julian*), 470.
LA RÉVEILLÈRE-LÉPEAUX, 240.
LAW (Bishop), 187 (*Considerations on the Theory of Religion*).
LAW, Rev. William, 488.
LEBRUN, Charles, 43.
LEBRUN, P. D. Ecouchard. 246.
LEGOUIS, E., 5 (*La Jeunesse de W. Wordsworth*), 99, 268, 278, 353, 390.
LE GRICE, C. V., 109 (*Reminiscences*), 110, 112.
LLOYD, Charles, ami de Coleridge, 201, 241, 269. 274, 276, 287, 305. 377.
LOCKE, John, 85, 88, 477. 479.
LOVELL, Robert, beau-frère de Southey, 123, 269 (*Poems by Bion and Moschus*).
LUCAS, E. V., 373 (*Charles Lamb and the Lloyds*).

M

MACDONALD (Baron), 239 (*The Anti-Jacobin*).
MACKENZIE, Henry, 344 (*The Man of Feeling*).
MACKINTOSH, James, 34 (*Vindiciae Gallicae*), 39.
MANDEVILLE, Bernard, 85.
MARGAROT, Maurice, 227.
MASON, William, 264.
MATTHIAS, Thomas, 239 (*The Pursuits of Literature*).
MAURICE, Rev. J. F. D., 503.
MERRY, Robert (Della Crusca), 310-311.
MIDDLETON, ami de Coleridge, 109.
MILL, John Stuart, 468 (*Dissertations and Discussions*), 503, 536 (*Autobiography*), 554-5 (*Principles of Political Economy*).
MILSAND, Jos., 5 (*Littérature anglaise et Philosophie*), 205, 488.
MILTON, John, 181, 195, 206, 265, 307, 324. 334, 338, 449, 451, 479, 547, 553.
MONTESQUIEU (Baron de), 348.
MORPETH (Lord), 239 (*The Anti-Jacobin*).
MORLEY, Henry, 240 (éd. de *Parodies and other Burlesques*).
MUIR, 227, 254.

N

NAPOLÉON, 353, 358, 433, 435, 452, 453-5, 480.
NÉO-PLATONICIENS, 105, 132, 489, 496.
NEWTON (Sir Isaac), 86, 88, 181, 195, 477, 479.

O

OSSIAN, 108, 276, 278, 547.
OWEN, Robert, 554.

P

PAINE, Thomas, 35, 39 (*The Rights of Man*, I), 53 (*The R. of M.*, II), 63, 87, 112, 162, 210, 254.
PALEY (Bishop), 16, 174, 479.
PALMER, Fysche, 227.
PARISET, E., 37-8 (collab. de *La Révolution Française*, dirigée par M. Aulard).
PAUL, Kegan, 99 (*W. Godwin and his Friends*).
PERCY (Bishop), 263, 264, 267, 421.
PICAVET, F., 489 (*Esquisse d'une Histoire générale et comparée des Philosophies médiévales*).
PITT, W., 13, 144, 145, 254, 356-7, 447.

POOLE, Thomas, correspondant de Coleridge, notes, passim et 202, 377.
POPE, Alex., 232, 233, 239, 259, 265.
PORSON, Richard, 132.
PRICE, Dr Richard, 14 (*Observ. on Civil Liberty*), 35, 37, 38, 87, 177, 233.
PRIESTLEY, Dr. Jos., 14 (*Principles of Government*), 35, 36-8 (*Letters to Burke*), 63, 87, 111, 144, 175, 177, 181, 195, 233, 483, 479.

Q

QUINCEY (Thomas de), 19.

R

RAMOND DE CARBONNIÈRES, 278, 285.
RABBE, F., traducteur de *The life of T. Paine* par M. C. Conway, 36.
RATCLIFFE, Ann, 390 (*The Romance of the Forest*).
RAWNSLEY, Rev. H., 535 (*A Memoir on the « Statesmen » of the Lake District*).
REEVES, John, 63.
RICHARDSON, Samuel, 82.
ROBESPIERRE, 72, 101, 119, 124, 134-140.
ROBINSON, Henry Crabb, 98, 267, 469, 511, 539.
ROGERS, Samuel, 232-8 (*The Pleasures of Memory*), 257, 261.
ROUSSEAU, J.-J., 14, 83, 85, 87, 114, 116, 117, 118, 126, 132-3, 0, 267, 344, 400-1, 462.

S

SAGNAC, Ph , 442 (*La Législation civile de la Révolution*).
SAINTE-BEUVE, 246 (*Causeries du Lundi*).
SCHELLING, Fred. Guill., 491.
SCHILLER, J. Christ. Fred., 83, 139, 300, 344.
SCOT, Duns, 489.
SCOTT, Sir Walter, 249, 456 (*The Vision of Don Roderick*).
SEIGNOBOS, Ch., 554 (*L'Europe Contemporaine*).
SHAD, domestique de Southey, 130, 131.
SHAFTESBURY (3rd Earl of), 83, 132, 133, 484.
SHAKESPEARE, W., 134, 324, 450, 452, 479.
SHEDD (Prof.), éd. de *Church and State* de Coleridge, 466.
SHELLEY, Percy B., 7, 548.
SHENSTONE, W., 263.
SHERIDAN, R. B., 64, 111, 144, 354.
SKIRVING, William, 227.
SMITH, Ed., 36 (*The Story of the Engl. Jacobins*).
SPENSER, Edmund, 265, 547.

SOREL, A., 62 (*L'Europe et la Révolution Française*).

SOTHEBY, William, 245 (*The Battle of the Nile*), 446, 509.

SOUTHEY, Rev. C. C., auteur de *The Life and Correspondence of R. Southey*, notes, passim.

SOUTHEY, Edith, v. Edith Fricker.

SOUTHEY (Mrs.), mère du poète, 123, 128.

SOUTHEY, Robert, v. Table analytique des matières.

STANHOPE (Lord), 144.

STEPHEN, Sir Leslie, 36 (*English Thought in the 18th Cent.*), 83, 187.

STERLING, John, 503.

STERNE, Laurence, 482 (*A Sentimental Journey*).

STUART, Daniel, propriétaire de *The Morning Post*, 465.

SWEDENBORG (Emmanuel de), 487-8.

T

TAINE, H, 4 (*Littérature Anglaise*).

TAYLOR, Thomas, 105 (*Plotinus, Concerning the Beautiful*).

TEXTE, Jos., 5 (*Coleridge* dans la *Revue des Deux Mondes*).

THELWALL, John, 35, 36, 173, 210, 227, 269, 284, 377.

THELWALL (Mrs.), 36 (*The Life of J. Thelwall*).

THOMSON, James, 263, 265, 525.

TOOKE, Horne, 35, 36, 37, 63, 144, 227, 233.

V

VOLTAIRE, 105, 173, 462, 481.

W

WAKEFIELD, Gilbert, 35, 175, 176.

WALKER, Thomas, 36.

WALPOLE, Horace, 82.

WARTON, Jos., 263.

WARTON, Thomas, 264.

WATSON (Bishop), 64.

WENDELL, Barrett, 241 (*A History of Literature in America*).

WESLEY, John, 174.

WICKSTEED, P. H., 530.

WILKES, John, 35.

WILLIAMS, Helen Maria, 358 (*A Tour in Switzerland*).

WILSON, John (Christopher North), 405, 518-9.

WOLCOT, John (Peter Pindar), 62.

WOLLSTONECRAFT, Mary, 39, 210.

WORDSWORTH, Christopher, 20 (*Journal of Christ. Wordsworth*), 109, 238.

WORDSWORTH, Dorothy, 353, 375, 526 (*Grasmere Journal*), 532.
WORDSWORTH, John, 533.
WORDSWORTH, William, v. Table analytique des matières.
WRANGHAM, 80.

Y

YOUNG, Arthur, 64 (*Travels in France, A Warning to Great Britain*).
YOUNG, Edward, 264, 265.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT 1-2
AVANT-PROPOS. — Justification du sujet. Les critiques anglais et français qui l'ont déjà touché. Plan de l'ouvrage 3 10

LIVRE PREMIER

Enthousiasme

CHAPITRE PREMIER. — *Enthousiasme concret.*

I. Isolement, en Angleterre, des partisans de la Révolution française. Il n'y a pas, dans ce pays, de causes immédiates de révolution 11-15
II. Les Universités (où les futurs poètes sont étudiants), ne sont pas un milieu favorable à l'enthousiasme révolutionnaire 15-21
III. Wordsworth enfant. Les circonstances de son éducation, les traits dominants de son caractère le prédisposent à la sympathie pour la Révolution.... 21-28
IV. Premier voyage en France (été de 1790)..... 29-32
V. Wordsworth à Londres. Burke dénonce le danger de la Révolution. Réponse des Whigs et des Réformistes 32-42
VI. Second voyage de Wordsworth en France. Séjour à Blois. Sympathie pour le peuple français..... 42-52
VII. Hymne d'enthousiasme, dans *Descriptive Sketches* 53-55
VIII. Séjour à Paris 55-57
IX. En Angleterre, l'hostilité contre la Révolution s'exaspère. Panique. Lois d'exception. Palinodie de nombreux whigs..... 58-65

X. Wordsworth en Angleterre. *Letter to the Bishop of Llandaff* 65-67
XI. Wordsworth et la Terreur..... 67-73
XII. Guerre entre l'Angleterre et la France. Angoisse de Wordsworth. *Guilt and Sorrow*..... 73-78
XIII. La Révolution décline : la guerre d'agression succède à la guerre de défense. Wordsworth perd confiance en la France..... 79-81

CHAPITRE II. — *Enthousiasme abstrait*

I. Philosophie pré-révolutionnaire. Idéalisme positif. Individualisme rationaliste et moraliste. Individualisme mécaniste..... 82-88
II. Le mécanisme anglais : Godwin. Son système moral, politique et social. Son influence..... 88-97
III. Wordsworth godwinien..... 99-101
IV. Coleridge à Christ's Hospital et à l'Université... 101-114
V. Enfance et jeunesse de Southey..... 114-120
VI. Rencontre de Coleridge et de Southey en juillet 1794. La Pantisocratie 120-126
VII. Données philosophiques de la Pantisocratie : ce qu'elle doit à Godwin ; en quoi elle se sépare de lui. La raison et le cœur. Dessin philosophique de *The Fall of Robespierre*..... 126-140
VIII. Les pantisocrates et la politique contemporaine. Les *Discours* de Coleridge..... 140-148
IX. Vicissitudes et échec final de le Pantisocratie... 149-154
X. La philosophie, l'allusion politique et le sentiment révolutionnaire dans les poèmes de jeunesse de Southey. *Wat Tyler. Joan of Arc. Botany Bay Eclogues*. 154-172

CHAPITRE III. — *Enthousiasme mystique*

I. Déclin de la foi dans l'Eglise officielle. La ferveur subsiste chez les dissidents. Les unitariens concilient la foi et le rationalisme 173-177
II. Coleridge « philosophe » et chrétien. Poèmes révolutionnaires, métaphysiques et mystiques. *Religious Musings. The Vision of the Maid of Orleans*..... 177-196
III. Coleridge essaye de concilier le devoir du propagandiste révolutionnaire avec les nécessités de l'existence quotidienne. *The Watchman*. Nouveau rêve de bonheur rustique, loin de la société mauvaise..... 196-203

CHAPITRE IV. — *Les Indépendants*

I. Blake. Enfance isolée, singulière. Avant 1789, optimisme naïf, pastoral et mystique : *Songs of Innocence*. Après la Révolution, pessimisme : *Songs of Experience*. Incohérence et folie 204-215
II. Burns. Milieu particulier de l'Ecosse. Le révolté : il est démocrate avant la Révolution. Enthousiasme révolutionnaire. Le poète de l'égalité. Décadence et vieillesse précoces : palinodie 215-230

CHAPITRE V. — *La révolution et les origines du romantisme*

I. La poésie classique dans la dernière décade du 18e siècle. — Le poème moral. Rogers : *Pleasures of Memory*. Campbell : *Pleasures of Hope*. — La satire politique contre-révolutionnaire : *The Anti-Jacobin*. L'épopée. Barlow : *The Columbiad*. Southey : *Joan of Arc*. — Le poème de circonstance. — Le genre didactique. Knight : *The Progress of Civil Society*. Darwin : *The Botanic Garden* 231-256
II. Sympathie révolutionnaire et tradition classique. Elles se concilient chez certains poètes 257-262
III. Mouvement de rénovation poètique antérieur à la Révolution. Timidité des novateurs : sentiments romantiques, forme classique..... 262-266
IV. Wordsworth, Coleridge et Southey classico-romantiques. Etude critique de leurs œuvres de jeunesse, quant au fond..... 267-302
V. Etude critique de leurs œuvres de jeunesse, quant à la forme..... 302-314
VI. Eléments originaux de ces œuvres..... 315-319
VII. Influence de la Révolution sur le progrès poétique de ces auteurs. Southey doit être mis à part. *Guilt and Sorrow* de Wordsworth. *Religious Musings* et *The Vision of The Maid of Orléans* de Coleridge, étudiés du point de vue de la forme..... 320-341

LIVRE DEUXIÈME

Crise

Chapitre Premier. — *Rupture avec la Révolution*

I. Southey après son retour de Lisbonne 343-350
II. Wordsworth se détache de la doctrine de Godwin 350-353
III. Coleridge à Stowey. Revirement d'opinion : *France, an Ode; Fears in Solitude*..... 354-367

Chapitre II. — *La Nature*

I. Les révolutionnaires et le retour à la nature. Le « Solitaire » de *The Excursion*..... 368-371
II. Worsdworth et la nature..... 371-377
III. La colonie de Stowey en 1797-98. Influence de Wordsworth sur Coleridge..... 377-383
IV. Influence de Coleridge sur Wordsworth..... 383-387

Chapitre III. — *L'Humanité.*

I. Les poètes révolutionnaires et Godwin. Coleridge condamne la doctrine du philosophe..... 388-390
II. *The Borderers* de Wordsworth. Phase de pessimisme 390-396
III. Wordsworth reprend confiance dans l'humanité. Nouvelle conception de l'homme et de la nature. *The Lyrical Ballads*. Révolution littéraire 396-409
IV. Genèse, chez Coleridge, d'une nouvelle philosophie de l'humanité 410-418

Chapitre IV. — *L'Histoire*

I. Southey. Le goût du pittoresque historique. Poèmes objectifs : ballades, inscriptions, églogues. Patriotisme national et « patriotisme humain ». Grandes compositions épiques..... 419-428
II. Chez Wordsworth, Coleridge et Southey, la passion révolutionnaire le cède à l'idéalisme. Quel caractère aura cet idéalisme ? 429-432

LIVRE TROISIÈME

Survivance de l'idéal

Chapitre Premier. — *Politique idéaliste*

I. Après 1800, la guerre contre la France change de caractère. Les poètes partagent l'ardeur patriotique de toute la nation 433-438
II. Ils n'ont pas renoncé à l'idéal 438-440
III. Mêmes principes, mais nouveaux moyens d'application. Coleridge et Burke. *The Friend*..... 441-447
IV. Les forces morales appliquées à la politique. Wordsworth : *Sonnets Dedicated to Liberty*..... 447-451
V. Napoléon, incarnation du mal. Southey : *The Curse of Kehama*..... 451-455
VI. 1809. La guerre d'Espagne. Southey : *Roderick the Last of the Goths*. Coleridge : *Letters on the Spaniards*. Wordsworth : *The Convention of Cintra* 455-464
VII. Coleridge, Wordsworth et Southey après 1809.. 464-470
VIII. Les poètes et la réforme sociale..... 470-473

Chapitre II. — *Philosophie idéaliste.*

I. Le système de Coleridge dans la seconde moitié de sa vie. Réaction contre la philosophie du XVIIIe siècle ; survivance de l'idéalisme révolutionnaire... 474-475
II. Coleridge réfute le mécanisme..... 476-479
III. Il combat les excès de l'individualisme spéculatif et sentimental. Il rabaisse les prétentions de la science. Il condamne la morale du sentiment et la religion naturelle 479-485
IV. Il remet le spiritualisme en honneur. Il invoque l'autorité des mystiques, des scolastiques, des néo-platoniciens, des transcendentalistes allemands. 486-492
V. Métaphysique de Coleridge : le dynamisme.... .. 492-496
VI. Sa philosophie de l'action : l'idéalisme social.... 496-504

Chapitre III. — *Poésie idéaliste.*

I. Influence de Coleridge sur Wordsworth, en 1800-02. L'idéalisme mystique dans la poésie de Wordsworth. L'imagination 505-518

II. Le poète a l'intuition de l'idéal moral : il en lit les préceptes dans les modes de la vie universelle 518-524
III. Par la communion avec la nature, le poète apprend à dédaigner les petitesses et les faussetés mondaines ; à brûler de la flamme pure de l'enthousiasme poétique 524-527
IV. Individualisme moral du juste. L'idéal moral mis au-dessus de la tradition, de la prudence commune et des affections de famille. Wordsworth reste révolutionnaire par sa haine des conventions, des hypocrisies, des compromis moraux..... 527-531
V. Le paysan, symbole de l'idéal moral. Idéalisme et réalisme. Intérêt humain et valeur sociale des poèmes de Wordsworth 531-536
VI. La poésie, expression des méditations les plus profondes sur l'homme et la société. Romantisme et Révolution..... 536-539
VII. Déclin du génie de Wordsworth..... 539-540

Conclusion

I. Place que tient la Révolution française dans la poésie anglaise en tant qu'événement historique. Jugement des poètes anglais sur la Révolution.... 541-545
II. Influence littéraire de la Révolution française sur la poésie anglaise..... 545-550
III. Influence philosophique de la Révolution française sur la poésie anglaise ; idéalisme moral et social.. 550-556

Index alphabétique des noms propres contenus dans l'ouvrage

ERRATA

Page 67, *au lieu de :* II, *lire :* XI.
— 73, *au lieu de :* III, *lire :* XII.
— 83 notes, *au lieu de : Thonght, lire : Thought.*
— 264 notes, *au lieu de :* Wharton, *lire :* Warton.
— 264, *au lieu de :* Masson, *lire :* Mason.
— 264, *au lieu de :* The Whartons, *lire :* The Wartons.
— 478, *au lieu de : Stateman's, lire : Statesman's.*
— 491, *au lieu de :* Shelling, *lire :* Schelling.

REVUE

BOURGUIGNONNE

REVUE BOURGUIGNONNE

PUBLIÉE PAR

L'UNIVERSITÉ DE DIJON

1906. — TOME XVI. — N° 3.

LIBRAIRES DÉPOSITAIRES DE LA REVUE

DIJON

DAMIDOT Frères, rue des Forges
NOURRY, place St-Etienne

Felix REY, rue de la Liberte, 26
VENOT. place d'Armes

PARIS

H. CHAMPION, librairie spéciale pour l'histoire de la France
et de ses anciennes provinces, 9, quai Voltaire.
A. ROUSSEAU, rue Soufflot, 14

COURS
D'HISTOIRE DE LA BOURGOGNE
ET DE L'ART BOURGUIGNON
(1905-1906)

LES ÉLÉMENTS COMMUNS ET LES ÉLÉMENTS SPÉCIAUX DANS L'ARCHITECTURE ROMANE DE BOURGOGNE

(Leçon d'ouverture [1])

MESDAMES ET MESSIEURS,

Un historien bourguignon, qui fut moine dans les principaux monastères de son pays, Raoul Glaber, commence son chapitre *De innovatione basilicarum in toto orbe*[2] par quelques phrases que l'on peut traduire ainsi : « Comme la troisième année après l'an mil était sur le point de commencer, on se mit, par toute la terre, et particulièrement en Italie et dans les Gaules, à renouveler la construction des églises, bien que la plupart fussent convenablement établies et n'eussent pas besoin de cette rénovation. Mais il y avait, entre nations chrétiennes, une

1. Voici les sujets respectifs des leçons suivantes de ce Cours : II. *La tradition dans l'art roman* ; III. *L'imitation et l'originalité dans l'art roman* ; IV. *Le problème architectonique* ; V. *Le narthex de Saint-Philibert de Tournus* ; VI. *La chapelle Saint-Michel à Saint-Philibert de Tournus* ; VII. *La grande église Saint-Philibert de Tournus* ; VIII. *Les couvertures à Saint-Bénigne de Dijon* ; IX. *Le problème statique à Saint-Vorles de Châtillon et dans le diocèse de Langres* ; X. *Les possibilités de contagion : la Provence* ; XI. *Les possibilités de contagion : l'Auvergne* ; XII. *Les voûtes du* XI*e siècle à Tournus* ; XIII. *Les progrès du* XI*e siècle en Mâconnais* ; XIV. *Saint-Andoche de Saulieu* ; XV. *Conclusion : la synthèse romane en Bourgogne et l'élaboration du type architectonique bourguignon*.

2. Raoul GLABER, *Les cinq livres de ses histoires* (900-1044), éd. Maurice Prou (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*). Paris, Picard, 1886, p. 62.

véritable émulation à qui atteindrait à la forme la plus convenable. On eût dit que le monde se secouait pour dépouiller sa vieillesse et pour revêtir partout la robe blanche des nouvelles églises. Alors, enfin, presque toutes les cathédrales, les sanctuaires monastiques, les oratoires ruraux eux-mêmes se changèrent en mieux ».

Ce passage a une importance trop grande, au double point de vue de l'histoire et de l'histoire de l'art, pour n'avoir pas attiré l'attention des commentateurs. Qu'un écrivain dont l'œuvre témoigne, en général, d'une indifférence complète pour tout ce qui touche à l'art, ait été si vivement frappé d'un changement survenu dans l'architecture de son temps à un moment précis, c'est là un fait révélateur dont on s'est préoccupé souvent, mais sans en saisir toujours toute la portée.

Longtemps, on n'en aperçut, pour ainsi dire, que la portée morale. Les historiens du Moyen-Age, pour qui l'an mil avait comme un attrait magique, interprétèrent le passage de Raoul Glaber comme la démonstration concrète de cette aspiration des âmes qu'ils décrivaient eux-mêmes si volontiers, comme la preuve de ce sentiment d'espérance qu'ils estimaient s'être répandu à travers la chrétienté, après l'an mil, lorsque, rassurée sur la durée du monde, la génération sauvée se reprit à songer à l'avenir. Et telle était bien peut-être aussi, dans une certaine mesure, la pensée de Glaber lui-même, puisqu'il exprime sous cette forme un peu étrange, plutôt mystique, le millésime de 1002 : « La troisième année après l'an mil étant sur le point de commencer ». Aussi, quelque opinion que l'on ait sur cette fameuse terreur de l'an mil, tour à tour affirmée et niée par les historiens, et, en somme, assez mystérieuse encore, l'attestation de Raoul Glaber garde toujours une valeur chronologique dont la signification ne saurait être négligée.

Mais le témoignage de notre auteur bourguignon du XIe siècle est autrement précieux pour l'archéologie. Plus heureux que l'historien, l'archéologue, en effet, peut en

tirer, pour l'histoire de l'art, des inductions précises et positives. Et, tout d'abord, nous trouvons dans le passage dont j'ai donné tout à l'heure la traduction, l'enregistrement infiniment rare, au Moyen-Age, d'un progrès de l'art. Un moine bourguignon, un ami personnel du grand réformateur de Saint-Bénigne, l'abbé Guillaume, un contemporain des intrépides constructeurs des xe et xie siècles nous affirme qu'il y eut, de son temps, à un moment qu'il précise, une véritable émulation architecturale. Des monuments convenablement établis, dit-il en substance, étaient jetés par terre et refaits. Qu'est-ce à dire, sinon que la génération qui florissait vers l'an mil possédait le moyen de faire mieux que les générations précédentes ?

Il y a donc bien eu progrès de l'art. Le point délicat est de savoir en quoi consiste ce progrès de l'art. Raoul Glaber ne précise guère, du moins il le paraît d'abord. Or, l'art architectural comporte deux éléments : la construction et la décoration. La question peut donc se poser en ces termes : Est-ce la décoration, est-ce la construction qu'affecte le progrès de l'art dont nous nous préoccupons ?

Il est clair que le progrès auquel Raoul Glaber a donné tant d'importance ne peut pas consister uniquement en un renouveau de la décoration, en une ornementation plus riche. Comme le dit excellemment Quicherat : « Pour soumettre un édifice à un nouveau système de décoration il n'est pas nécessaire de le démolir[1]. » Ceci nous met en garde contre une interprétation possible, mais fausse, d'un mot de Raoul Glaber, du membre de phrase que je traduisais ainsi : « Il y avait entre nations chrétiennes une véritable émulation à qui atteindrait à la forme la plus convenable (decentiore) ». Prise isolément, cette expression vague : « la forme la plus convenable », aurait pu être considérée comme se rapportant à une ornementation plus riche, plus somptueuse, plus digne de la divinité.

1. Jules Quicherat, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. II, p. 115.

Mais le paragraphe tout entier proteste contre cette interprétation. Quand Raoul Glaber parle de la robe blanche des *nouvelles* églises ; lorsqu'il dit que les oratoires ruraux eux-mêmes se *changèrent* en mieux, il exprime d'une façon aussi certaine que possible que le progrès de l'art architectural dont il fut le contemporain affecta essentiellement la construction.

Il y a plus. Un renouveau de l'architecture, un renouveau qui se propage à un moment donné à travers le monde chrétien, un renouveau qui frappe un esprit que l'on peut, au point de vue artistique, qualifier de profane ; un renouveau qui apparaît comme une amélioration et un progrès, et comme un progrès qui affecte la construction même, un tel renouveau ne peut s'expliquer qu'à la condition d'y voir l'introduction et les conséquences de quelque modification architectonique, et non pas d'une modification secondaire, mais d'une modification essentielle, primordiale. Il a fallu que cette modification fût telle que le parti architectural jusqu'alors en usage se trouvât profondément transformé. Il a fallu, en un mot, que cette modification architectonique fut telle, qu'un art nouveau en soit sorti Cette modification architectonique essentielle, génératrice d'un art nouveau, ce n'est pas et ce ne peut pas être autre chose que la superposition de la voûte sur la nef de l'ancienne basilique. Ni les débris matériels, ni les textes ne permettent de trouver la trace de grandes nefs voutées en pierre avant une époque voisine de l'an mil. A l'époque suivante, au contraire, les monuments et les textes nous montrent de tous côtés des essais plus ou moins complets, plus ou moins heureux, de plus en plus complets et de plus en plus heureux pour établir sur les nefs des voûtes en pierre.

Or, rapprocher cette double constatation du texte de Raoul Glaber, c'est saisir, en quelque sorte, le principe de ce progrès architectonique dont notre auteur bourguignon admirait la surprenante fécondité. Il reste à expliquer pourquoi l'emploi de la voûte de pierre a été

un si grand événement dans l'histoire de l'art, pourquoi on y a recouru, pourquoi son adoption mettait en cause l'économie même du monument. C'est là un point délicat. mais essentiel pour notre étude, à vrai dire le point de départ même de tout notre développement ultérieur.

Considérons la voûte la plus simple, la plus facile à construire, c'est-à-dire la *voûte en berceau*. La voûte en berceau est un demi-cylindre de pierre jeté tout le long de la nef à couvrir et qui a pour piédroits les murs latéraux de cette nef [1]. Ce n'est certes point là une invention du Moyen-Age, car les Romains avaient connu et pratiqué ce mode de couverture. Mais l'initiative des hommes du Moyen-Age, ce fut de couvrir en berceau de grands espaces, d'élever leurs berceaux de pierre à des hauteurs considérables, de faire de la voûte ainsi comprise non un organe secondaire, mais un organe essentiel de la construction.

Avant cette hardiesse architectonique : la voûte de pierre sur nef, les architectes se contentaient de lambrisser les nefs des églises. Ils donnaient à la couverture la forme de charpentes, charpentes apparentes ou caissonnées, telles qu'on en voit des restaurations dans certaines basiliques de Rome et de Ravenne [2]. Pourquoi, aux lambris, parfois si élégants, si décoratifs, songea-t-on à substituer le système de la voûte? Certes, ce ne fût point là un caprice, mais un sentiment bien naturel chez des constructeurs, le désir d'augmenter pour leur œuvre les chances de durée.

La couverture lambrissée, c'est-à-dire le bois, avait, en effet, les plus grands inconvénients, surtout en temps de violence : le bois vouait, en quelque sorte, l'édifice à la destruction par le feu. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les textes du IXe et du Xe siècles. Ce ne sont par-

1. Projection : construction d'une voûte en berceau.

2. Projections : charpentes apparentes à Sainte-Sabine de Rome et à Saint-Apollinaire in classe de Ravenne; plafonds caissonnés à Sainte-Marie Majeure, Saint Jean de Latran et Saint-Paul hors les murs de Rome.

tout que mentions d'incendies. La profusion de ces matières inflammables par excellence, le bois et les tentures, la profusion aussi du luminaire, tout cela multiplie à tel point les chances de sinistres, qu'on ne saurait vraiment s'étonner du nombre et de l'étendue des catastrophes. Mais, à côté de l'accident, il y a le fait de guerre, le fait de guerre plus fréquent encore et plus redoutable. Dans la période troublée qui marque la décadence carolingienne et l'enfantement douloureux du régime féodal, au milieu des guerres civiles incessantes et des invasions perpétuelles, le feu est le destructeur par excellence des édifices. C'est par un immense feu de joie que les pirates normands avaient l'habitude de marquer leurs étapes. Eglises petites et grandes flambaient derrière eux, tandis que moines et clercs fuyaient en toute hâte, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux : leurs reliques. Ces incendies d'églises, cet exode de religieux, c'est l'histoire cent fois renouvelée des instituts ecclésiastiques de l'époque carolingienne, c'est notamment l'histoire des religieux de Saint-Philibert, dont il est d'autant plus indispensable de rappeler l'aventure qu'elle est liée très intimement, comme nous le verrons, à l'histoire de l'art en Bourgogne.

Le tombeau de saint Philibert avait été primitivement établi dans l'île de Noirmoutier. Une communauté de moines s'était vouée, dans cette île, au culte de ce saint. Mais les îles et les côtes devinrent bientôt inhabitables, car, au commencement du IXe siècle, îles et côtes se trouvèrent exposées en permanence aux descentes dévastatrices des Normands. Nos moines, alors, s'avancèrent dans les terres. Ils vinrent à Déas, sur les bords du lac de Grandlieu [1], et là, ils bâtirent une église. On y fit une crypte soignée, pour y placer le tombeau du saint, et la communauté paraissait prospère, lorsqu'en 847 les Normands vinrent de nouveau troubler leur quiétude. Les

1. Département actuel de la Loire-Inférieure.

Normands, en effet, ne se contentaient plus maintenant de piller les îles et de ravager les côtes. Ils profitaient plus hardiment des troubles intérieurs du monde carolingien. Ils remontaient les fleuves, massacrant, volant et brûlant. Les moines de Saint-Philibert de Grandlieu ne pouvaient disputer aux pirates l'église qu'ils avaient bâtie. Ils firent en 847 ce qu'ils avaient fait naguère, ils abandonnèrent la place, emportant ce qui était transportable : les reliques et les objets liturgiques. Les Normands mirent le feu à l'église. Une partie du gros œuvre subsista et, au XIe siècle, les débris du IXe siècle furent restaurés à la mode romane, sans d'ailleurs qu'on recouvrît jamais l'église Saint-Philibert de Granlieu d'autre chose que d'une charpente [1]. Quant aux moines, ils s'étaient enfuis, quittant les bords de la Loire pour n'y plus revenir. Ils avaient continué leur exode à travers la France, comme si les Normands les avaient poursuivis, et c'est ainsi que saint Philibert vint reposer bien loin de Noirmoutier, bien loin de l'embouchure de la Loire ; c'est ainsi que saint Philibert vint reposer finalement en Bourgogne, à Tournus.

L'aventure des moines de Grandlieu a eu, vous le voyez, sa répercussion en Bourgogne. Ce sont ces religieux en fuite devant les Normands et réfugiés en dernier lieu à Tournus qui ont apporté en Bourgogne leur saint et le nom de leur saint, ce sont ces moines qui ont implanté en pleine Bourgogne le nom et le culte de saint Philibert, qui était, jusqu'à leur arrivée, parfaitement inconnu des Bourguignons. Or, nous verrons que l'établissement en Bourgogne des moines de Saint-Philibert, présente un intérêt de premier ordre dans l'histoire même de l'art roman en Bourgogne. Nous retrouverons, en effet, dans les successeurs des moines de Déas, voués au culte du même saint patron, les constructeurs de l'un des monuments les plus instructifs, les plus significatifs de l'architecture du Moyen-Age en Bourgogne, cette église Saint-

1. Projections : Saint-Philibert de Grandlieu.

Philibert de Tournus dont l'étude détaillée s'imposera bientôt à notre attention.

Les malheurs des moines de Saint-Philibert, cherchant à travers la France un asile pour leur saint, voilà certes un exemple saisissant de ce que furent les conséquences des invasions normandes. En réalité, ce n'est qu'un épisode entre cent. Il faut songer, en effet, à l'effroyable déchaînement de destruution dont la Gaule fut victime du VIe au XIe siècle. Pendant cinq cents ans, sauf pendant le règne de Charlemagne, le pays est livré à tous les hasards d'une véritable invasion permanente. Et c'est ce qui explique pourquoi il reste sur notre sol si peu de l'architecture antérieure à l'an mil.

Dans ces conditions, l'incendie n'était pas un accident simplement possible, c'était un accident presque certain. Les édifices que l'imprévoyance ne détruisait pas étaient détruits par la volonté de quelque chef de bande. Ceux qui échappaient à la flamme des cierges pieux n'échappaient pas à la torche incendiaire. Parer au danger permanent, fatal, de la destruction par le feu, c'était en définitive la grande préoccupation des architectes, la préoccupation constante, dominante, celle qui devait vraiment hanter les esprits réfléchis et conscients. Et voilà pourquoi je disais tout à l'heure, que l'essai et l'adoption de la couverture de pierre, c'est-à-dire la substitution de la voûte à la charpente sur la nef de nos églises, n'était pas le fait d'un caprice, mais d'un sentiment bien naturel chez les constructeurs. La voûte sur nef apparut vraiment aux hommes qui en conçurent l'emploi systématique, comme la solution rêvée de ce grand problème, de ce problème vital de l'œuvre architecturale : mettre le plus possible l'œuvre à l'abri d'une destruction par le feu.

Seulement, la substitution de la voûte à la charpente n'est pas une opération simple, facile, une de ces modifications qui se réalisent au prix de quelques changements secondaires dans le parti architectural. La substitution de la voûte à la charpente n'est pas une réparation ou un

complément, c'est une réfection. Car il ne s'agit pas d'un membre adventice de la construction. Il s'agit d'un organe essentiel, qui entre comme donnée essentielle dans l'énoncé du problème par excellence de l'art de bâtir, dans l'énoncé du problème de l'équilibre. Autre chose est le poids d'une charpente, autre chose le poids de ce lourd demi-cylindre de pierre qui s'appelle la voûte en berceau. La couverture lambrissée pèse seulement le poids total des pièces de bois qui entrent dans sa composition. La voûte, au contraire, faite de voussoirs de pierre qui s'appareillent ne tient en équilibre que si les piédroits qui la portent offrent un coefficient de résistance capable de neutraliser la poussée, c'est-à-dire la force totale qui résulte du poids des voussoirs et de leurs réactions réciproques, force totale dont la puissance ne peut en aucune façon se comparer au simple poids d'un lambris à la romaine[1]. Pour porter la charpente d'une basilique, il suffisait de ses murs latéraux et de ce soutien intérieur que formait la colonnade. Les murs latéraux étaient minces, largement et généreusement ajourés de ces vastes baies qui laissaient passer à profusion l'air et la lumière. Les colonnes étaient sveltes, d'un entrecolonnement de plus en plus large, parce que la décadence avait bien des raisons d'économiser les colonnes, parcequ'aussi la décadence adoptait toujours davantage l'amortissement par arcade de préférence à l'architrave. Et de cet ensemble résultait un art très caractéristique, dont la largeur, la légèreté, l'harmonie de proportion nous frappent profondément[2]. Mais ces murs minces et largement ajourés, ces colonnes sveltes ne pouvaient en aucune façon supporter la masse colossale d'une voûte de pierre.

Que l'on pose par la pensée un berceau d'appareil sur la frêle armature d'une basilique construite à la romaine,

1. Projection : Vezelay, Nef de la Madeleine.

2. Projections : Saint-Apollinaire Nuovo et Saint-Apollinaire in classe de Ravenne.

sur une de ces nefs élégantes et vastes que je viens de vous montrer, et aussitôt on a le sentiment bien net que tout s'écroule : la poussée formidable qu'exerce le berceau fait se rompre les colonnes, se déverser les murs mêmes en dehors. Certes, si quelque architecte essaya jamais de porter une voûte sur un monument ainsi bâti, il put voir aussitôt, dans l'effondrement de l'édifice, le châtiment de son imprudence. C'est que l'adoption de la voûte de pierre sur la nef exige impérieusement autre chose que des murs et des colonnes de basilique.

A coup sûr, ce ne fut pas une théorie savante, ce fut l'expérience même, ce fut l'expérience avec ses tâtonnements et son implacable logique, qui enseigna aux hommes du Moyen-Age quelles conditions devaient remplir un édifice pour supporter une voûte. Ils se rendirent compte par la pratique qu'un berceau ne peut être stable que si les murs qui le supportent sont épais et résistants : et ils renforcèrent les murs. Ils se rendirent compte aussi que les jours percés dans des murs ainsi chargés en affaiblissait le coefficient de résistance : et ils diminuèrent autant que possible le nombre et la largeur des jours. Seulement, les murs ne peuvent pas s'épaissir indéfiniment ; les jours ne peuvent pas se supprimer totalement. L'envahissement du vide par le plein a des limites que le bon sens impose : car la sonorité est indispensable à l'édifice, la circulation doit y être possible et il faut bien que la lumière y pénètre. Si l'épaississement des murs de clôture et la diminution des jours pouvait donner, dans certains cas, la force de résistance nécessaire pour contrebalancer la poussée, il y avait une limite à l'un et à l'autre expédient. Au-delà de cette limite, il devenait indispensable de découvrir autre chose. Les hommes du Moyen-Age se trouvèrent bien vite en présence de cette nécessité. Ils se rendirent compte, alors, que certains artifices de construction pouvaient augmenter la résistance des murs, atténuer la poussée de la voûte, ou partiellement soutenir cette voûte elle-même. Et ils furent conduits ainsi à intro-

duire dans leur art des éléments jusqu'alors inconnus, des dispositions originales, des membres nouveaux de l'organisme monumental. De même, ils se rendirent compte que la voûte pouvait se construire et s'établir de diverses façons, et que certains systèmes, à résultat égal, donnaient une poussée moindre que certains autres. Ils furent donc amenés à perfectionner la construction de leurs voûtes, à adopter, selon les temps, les lieux et les circonstances, des systèmes différents.

Seulement, il faut y prendre garde : le problème de l'équilibre se trouvait dès lors susceptible de plusieurs solutions. Pour contrebalancer la poussée d'une voûte représentant une résultante variable selon le mode de construction de cette voûte, l'artiste groupe plusieurs éléments de résistance : épaisseur des murs de clôture ; disposition des jours ; introduction d'organes variés et nouveaux de renforcement. Ces éléments divers, il peut les combiner de diverses manières, l'essentiel étant qu'il oppose un total de forces de résistance au moins égal à la force adverse qu'il doit combattre. Or, il est bien évident, que du groupement variable de ces forces, dont l'architecte doit faire, en quelque sorte, son équation, selon l'épaisseur des murs, la distribution des jours, la nature des organes de renforcement, il est évident, dis-je, que de ce groupement variable d'éléments divers résultera, en définitive, un aspect également variable, une diversité considérable de partis architectoniques, en un mot, des variantes multiples d'un même thème artistique.

L'adoption de la voûte de pierre fut, en effet, par excellence, le principe de la diversité dans le domaine de l'architecture religieuse. Jusqu'alors, il est à peu près impossible de trouver une différenciation positive dans l'art chrétien, même lorsqu'il s'agit des régions les plus éloignées de l'Occident. Un art commun, né d'une source commune, règne partout, se développe partout à peu près du même pas, dans une direction parallèle, en Italie, en Germanie, en France et ailleurs. Avant le renouveau

artistique dont Raoul Glaber a célébré l'éclat, il est illusoire de chercher à établir des variantes régionales dans l'architecture. Certes, il est possible, je dirai même il est probable que, très anciennement, certains détails d'aménagement, certains motifs de décoration ont été plus goûtés dans une région que dans une autre. Nos renseignements sont trop incomplets pour nous permettre d'être affirmatifs sur ce point. Mais, si de telles préférences ont existé, elles n'ont pu affecter que le détail, non l'économie proprement dite des œuvres architecturales. Au contraire, au moment où nous nous sommes placés aujourd'hui, au moment où un essor vigoureux emporte l'art de bâtir vers ce progrès dont le moine bourguignon Raoul Glaber, malgré son indifférence artistique, a été si fortement impressionné, à ce moment une raison profonde de différenciation s'introduit dans l'architecture. Désormais, le problème le plus impérieux de tous, le problème de l'équilibre se trouve posé en termes nouveaux, et cette formule nouvelle et variée comporte, du même coup, des solutions diverses, d'où résultent autant de variantes monumentales. Parmi les architectes, les uns n'osent pas encore voûter entièrement de pierre les vaisseaux de leurs églises et se contentent de demi solutions ; d'autres voûtent entièrement, mais adoptent des systèmes de voûtes différents ; ceux-ci portent leurs voûtes très haut, sauf à multiplier les artifices et les expédients pour en obtenir l'équilibre; ceux-là, au contraire, abaissent les murs de clôture ou rétrécissent la nef, sacrifiant la majesté et les dimensions même à la solidité et à la sobriété. Les uns adoptent ou repoussent tel organe de renfort d'exécution difficile. Tel se résigne à réduire les jours au minimum, tel autre préfère sauver le plus qu'il peut de la largeur ancienne des ouvertures. En un mot, l'introduction de la voûte sur la nef, c'est, du même coup, la variété introduite dans l'art. Et cet art varié, mais pourtant issu d'un même principe, cet art engendré par l'innovation de la voûte, c'est tout justement l'*art roman :* l'art roman,

avec son unité fondamentale et sa riche variété d'aspects ; avec son unité de principe et la diversité presque infinie de ses manifestations ; l'art roman avec son développement logique et pourtant multiforme, avec son développement logique qui n'exclut certes pas les initiatives individuelles, mais qui subordonne ces initiatives à des conditions préalables, c'est-à-dire aux conditions données dans l'énoncé même de la formule qui en est le point de départ. Qu'est-ce donc, dans ces conditions, qu'étudier dans l'architecture d'une région *les éléments communs et les éléments spéciaux?* Car, tout l'exposé que je viens de présenter, — et vous l'avez certes bien compris, — n'a d'autre objet que de rendre possible la position très nette et, pour ainsi dire, la définition du sujet même de ce cours. « Il y avait, dit Raoul Glaber, dans le passage de son histoire qui m'a servi de point de départ, il y avait entre nations chrétiennes une véritable *émulation* à qui atteindrait à la forme la plus convenable. » Que, dans cette émulation féconde, la Bourgogne ait eu sa part, sa très large part, c'est ce qui n'est point douteux. Si, malgré son impassibilité ordinaire en matière esthétique, notre chroniqueur, contemporain des constructeurs de Saint-Philibert de Tournus, de Saint-Bénigne de Dijon, de Saint-Vorles de Châtillon et de tant d'autres églises bourguignonnes, si, dis-je, ce chroniqueur, si indifférent à l'art en général, a formellement consigné dans sa chronique l'essor architectural de son temps, ce n'est pas seulement que cette évolution a été assez évidente et assez féconde pour frapper même uu esprit inattentif, c'est aussi et surtout que cette évolution se manifestait avec intensité, avec éclat autour de notre auteur même, dans son entourage immédiat, à ses côtés. Pour tout dire d'un mot, le passage de Raoul Glaber *de innovatione basilicarum*, restitué dans son milieu, suffit pour nous convaincre préalablement que dans cette émulation artistique des nations chrétiennes, la nation bourguignonne a eu sa part, sa large part. Seulement cette constatation très générale ne

saurait nous satisfaire : nous voulons, nous, rechercher, dégager, préciser cette part. Or, l'architecture romane, en Bourgogne. comme en toute région, c'est à proprement parler, la somme de deux éléments : d'une part, les *éléments communs*, et, d'autre part, les *éléments spéciaux*. De ces deux ordres d'éléments, celui-ci représente l'originalité de l'artiste ou de l'école technique à laquelle il se rattache ; celui-là représente deux facteurs qui se retrouvent, en quelque mesure, dans toutes les manifestations de l'activité humaine, la tradition et l'imitation.

En effet, l'avènement à un certain moment du moyen âge de l'art roman n'impliquait pas le moins du monde table rase du passé. Quelque grave que fût la modification architectonique qu'ils adoptaient, les architectes ne rompaient pas d'un coup avec les procédés de leurs ancêtres, de leurs maîtres, de leurs devanciers, avec leurs propres procédés de la veille. Aussi bien les constructeurs qui s'avisaient d'adopter la couverture de pierre n'entendaient-ils prendre qu'une mesure conservatrice, bien loin de songer à révolutionner l'art antérieur. En cela, ils ont été vraiment des hommes du Moyen-Age, c'est-à-dire essentiellement des *traditionnalistes*, car ce fut la mentalité des hommes du Moyen-Age que d'innover le moins possible, à leur insu le plus souvent et presque toujours par nécessité.

Traditionnalistes, ils l'ont été en droit, et ils ont érigé la coutume en souveraine de la vie publique et privée. Ils l'ont été en science, et toute nouveauté leur a paru œuvre du diable ou fait de sorcellerie. Ils l'ont été aussi en art. Et c'est pourquoi l'art roman n'a pas été, à proprement parler, une transformation mais plutôt une adaptation des méthodes héréditaires aux besoins d'un milieu nouveau. L'art antérieur s'est perpétué dans l'art roman, s'est incorporé à lui. Tout ce qui, dans l'art de l'âge précédent, a été compatible avec le principe initial de l'art roman et les conséquences de ce principe s'est continué, s'est imposé aux architectes romans de tous les pays. Ces éléments,

préromans d'origine, sont les mêmes partout ou à peu près les mêmes. Ils sont, pour ainsi dire, les signes de l'hérédité artistique qui rend les monuments postérieurs à l'an mil solidaires de leurs ascendants carolingiens, mérovingiens, gallo-romains. Et c'est justement de cette survivance que procède ce que j'appellerai volontiers *les éléments communs traditionnels.*

A côté de ces *éléments communs traditionnels*, il y a ce que je vous proposerai d'appeler *les éléments communs d'imitation.* En effet, parmi les artifices qu'exigeait la solution du problème de la couverture, parmi les expédients imaginés pour assurer la stabilité de l'édifice, la commodité de son aménagement ou même son effet esthétique, il en est qui se trouvent répétés sur le sol de la chrétienté en centaines d'exemplaires. L'idée d'un architecte, jugée heureuse, a été mise à profit par des collègues ou des successeurs.

En ceci encore, les architectes romans étaient bien des hommes du Moyen-Age, exempts de cet obsédant souci de l'originalité pour elle-même qui prime à certaines époques et régit véritablement la conscience des artistes. De même que les chroniqueurs du moyen âge se copiaient les uns les autres, sans se citer le plus souvent, et cela tout naturellement et comme d'instinct, de même les artistes du moyen âge se sont copiés les uns les autres, puisant à pleines mains, sans scrupule ni arrière-pensée, dans le trésor anonyme de l'expérience collective.

Mais, à moins de n'être qu'un pur et simple copiste, c'est-à-dire de n'être à aucun degré un artiste, l'architecte est, dans une certaine mesure un novateur : il est toujours en quelque mesure lui-même, ne fût-ce que par le choix et par la juxtaposition de ses propres imitations. Il est novateur le plus souvent parce que le désir du mieux est un besoin pour tout artiste et qu'au surplus ceux pour qui il travaille ont aussi le souci du mieux.

Plus, peut-être, que tout autre art, l'art roman a été orienté vers le mieux. Né d'un effort pour trouver la meil-

leure solution d'un problème impérieux, nouveau et complexe, il a été dominé, vivifié et dirigé par cet effort. A la poursuite d'une solution meilleure que celle de la veille, l'architecte roman a été, sans cesse, en quête de quelque innovation. Voilà pourquoi l'art roman a été, moins que tout autre art, un art immobile ; voilà pourquoi l'art roman, au contraire de tant d'autres arts, ne s'est point figé en une formule, mais a été toujours comme à la poursuite d'une formule, de *sa* formule ; voilà pourquoi l'art roman a disparu sans s'être éteint, ni sans s'être immobilisé, sans avoir subi ni arrêt ni décadence ; voilà pourquoi enfin, par une destinée singulière, l'art roman s'est achevé dans un dernier effort vers le mieux, dans cet effort d'où est sorti, par un véritable miracle, autre chose, un autre art : cet autre art que l'on est convenu d'appeler *l'art gothique*.

Cette mobilité de l'art roman, c'est ce qui en fait la vie, c'est ce qui fait l'intérêt principal de son étude, c'est ce qui en fait aussi la très grande difficulté. A travers les manifestations multiformes de cet art, constamment en marche vers le mieux, il est impossible de se reconnaître sans avoir simultanément à la pensée les principes communs dont ces manifestations procèdent et les données historiques qui déterminent l'ordre et je dirais presque la hiérarchie de ces mêmes manifestations.

Et la conclusion, c'est que l'étude de l'art roman, dans un domaine quelconque, présuppose, d'abord, le triage, la distinction des deux éléments essentiels, dont cet art est la somme : *éléments communs*, *éléments spéciaux*.

Mesdames et Messieurs, le cours que je me propose de faire, cette année, devant vous, n'est donc pas, il ne peut pas être une *Histoire systématique de l'art roman en Bourgogne*. L'objet actuel est d'un autre ordre, d'un ordre plus modeste, et j'ajoute plus pratique. Il s'agit seulement de rendre possible, pour l'avenir, une *Histoire de l'art roman en Bourgogne*. Il s'agit présentement

de distinguer, d'essayer tout au moins de distinguer ce qui, dans les monuments les plus caractérisés de cet art, est *éléments communs*, et ce qui est *éléments spéciaux*.

Une telle étude est essentiellement comparative. Il ne s'agit point de décrire successivement les églises romanes de la région, il faut en choisir quelques-unes pour en analyser la structure, il faut en faire l'anatomie et comparer les résultats ainsi obtenus avec d'autres résultats, comme ferait un naturaliste. Nous avons un genre : l'église romane; il s'agit de distinguer les espèces qui composent ce genre, en étudiant la nature et l'organisme des individus.

Et si cette comparaison rend bien ma pensée, ce n'est pas seulement l'objet même du cours qui vous apparaîtra nettement, c'est encore, c'est du même coup, sa méthode.

Si l'architecture romane en Bourgogne est, comme je le disais tout à l'heure, comparable à une espèce, il faut l'entendre d'une espèce qui a évolué et dont les variations dans le temps sont aussi importantes, pour nous, que les variations dans l'espace. Pour en rendre raison, ce sont évidemment les monuments eux-mêmes qu'il faut interroger; il faut coordonner leurs réponses; surtout il faut s'efforcer d'en dégager la signification synthétique. Tel est du moins le rêve. Car l'historien de l'art, comme tout autre historien, n'a pas conscience d'avoir achevé sa tâche lorsqu'il a fixé des dates et constaté des faits. De gaîté de cœur, il ne saurait se borner à la satisfaction relativement aisée de meubler de quelques nouveaux articles le musée déjà vaste et garni de la curiosité rétrospective. Mais il a le sentiment d'avoir accompli de son mieux sa mission la plus haute, lorsque, par delà les contingences des réalisations individuelles, il a saisi quelque chose de l'idée créatrice; lorsque, parmi le conflit perpétuel des tendances et des influences, il en a poursuivi avec quelque succès le développement; lorsqu'enfin, à travers l'enveloppe des

œuvres, il est arrivé parfois jusqu'à leur âme, pénétrant, pour ainsi dire, plus ou moins profondément, dans la complexion artistique même des générations successives et solidaires.

LE GENRE

" TROGONTHERIUM "

DANS LE BASSIN DE LA SAONE

PAR

M. L. COLLOT

MACHOIRES.

M. Changarnier, conservateur du Musée de Beaune, m'a communiqué quelques restes de mammifères venant du tertiaire des environs de cette ville. Ils ont été recueillis par M. A. Moingeon, de Nuits-Saint-Georges, qui m'a, en outre, obligeamment prêté d'autres échantillons restés entre ses mains. Ils ont été recueillis les uns et les autres[1] dans le petit vallon qui remonte de Curtil vers Pommard et marque les limites des communes de Pommard et de Volnay. La carte au 1/80.000 marque là des alluvions anciennes *a'*, tandis que le sol est formé par un sable jaune assez fin, quartzeux, qui est le prolongement des sables de Chagny. Ceux-ci sont d'ailleurs indiqués non loin de là par la notation p'^{a}.

La pièce la plus intéressante me fut communiquée à l'occasion de l'étude que je faisais en ce moment du Castor quaternaire de la vallée de l'Ouche[2] et je ne tardai pas à y reconnaître une mandibule droite de *Trogontherium Cuvieri* Fischer. La taille, la forme, les caractères des dents conservées, tout s'accorde avec les figures et la description que donne Owen[3] des échantillons

1 Au lieudit les Saonières.

2. *Acad. des Sc., Arts et belles Lettres de Dijon*, 4e série, t. IX, 1904.

3. Owen, a history of british fossil Mammals and Birds, London, 1846, p. 184. Les figures sont a retourner, n'ayant pas été dessinées avec l'aide d'une glace.

trouvés dans le pliocène d'eau douce *(forest bed)* à Walker's cliff (Norfolk), à Ostend près Bacton (Norfolk), à Cromer. En 1890, M. Newton a décrit[1], sous le nom de *Trogontherium minus*, un animal de dimensions plus petites et un peu plus ancien, car il vient du crag rouge. En somme les Trogontherium n'ont pas été souvent figurés, sont peu connus et ont été à peine signalés dans le bassin de la Saône. C'est pourquoi j'ai voulu consacrer une notice aux restes de Curtil.

L'échantillon de Curtil est pourvu de son incisive. La section transversale de cette dent a la forme d'un triangle rectangle dont les bords interne et antérieur sont les côtés de l'angle droit, dont le bord antérieur est fortement arqué, en même temps que les trois sommets sont arrondis. La face externe porte un profond sillon longitudinal. La face interne est canaliculée aussi, mais plus superficiellement. L'émail garnit la face antérieure et fait sur les côtés un léger retour en arrière. La bande qui déborde ainsi sur la face interne est occupée sur une bonne partie de sa largeur par une gouttière peu profonde à fond plat, indépendante de la dépression qui règne en arrière sur la partie non émaillée de la même face. La surface de l'émail est fortement chagrinée par des rides sinueuses allongées dans le sens de la longueur de la dent, qui se bifurquent et s'anastomosent. L'épaisseur de l'émail est d'environ $0^{m}/^{m}4$, pour une dent de 10 millimètres de largeur. Les dents des castors sont plus petites. Elles diffèrent surtout par leur face antérieure plate, à émail lisse. L'émail de notre dent est jaune orangé comme celui des castors. On peut remarquer à la partie postérieure de la mâchoire vue par-dessus (fig. 2), du côté externe, une cassure au fond de laquelle se dessine en triangle la terminaison postérieure de l'incisive. Cette terminaison est donc reportée nettement en arrière et en dehors de la dernière molaire. La partie découverte de l'incisive, de la pointe au bord alvéolaire, a 40 millimètres de longueur.

1. *Quart. Journ. Geol. Soc.* n° 183, p. 447.

La première molaire commence peu en avant du milieu de la distance qui va de la pointe de l'incisive au bord postérieur de la mâchoire, autant qu'on peut en juger sur une pièce un peu tronquée en arrière. Ce caractère est bien conforme à ce qu'indique Owen. Chez le castor la distance de la pointe de l'incisive au bord antérieur de la première molaire n'est guère plus du tiers de la longueur totale.

La mâchoire montre les alvéoles des quatre molaires. L'espace réservé à la première est énorme d'avant en arrière et de droite à gauche, en comparaison de ceux qui correspondent aux autres, notamment aux deuxième et troisième, dans le sens antéropostérieur. Sur la longueur de 45 millimètres occupée par les quatre alvéoles, 14 millimètres sont pris par la première et $7^{m}/^{m}$ 15 seulement par la deuxième. Le rapport de ces deux alvéoles est égal et même un peu supérieur à celui des deux dents correspondantes dans la figure d'Owen et l'on sait que cette force de la première dent comparée à la suivante est très caractéristique du *Trogontherium*. La quatrième alvéole est un peu plus allongée d'avant en arrière que les deux précédentes, mais elle est plus étroite. Comme le figure et le fait remarquer Owen pour la mâchoire de Cromer, cette inégalité des deux diamètres de la quatrième dent, en sens inverse de ce qui a lieu pour les deux autres, est encore un caractère différentiel.

Vue en profil, une mandibule de castor montre un relèvement brusque de sa ligne inférieure au-dessous de l'origine des molaires, de sorte que le bord inférieur forme là un angle très saillant. Cet angle existe dans notre mandibule de *Trogontherium*. Il est même plus développé et forme un tubercule. La surface d'articulation réciproque des deux mandibules se termine chez le castor à peu près au niveau de cette saillie. Chez notre fossile elle la dépasse d'un centimètre en arrière. Après les molaires la mandibule de castor abaisse de nouveau sa ligne inférieure. Dans la mandibule de *Trogontherium* de Curtil, cette descente est beaucoup plus marquée ; elle com-

mence en face de la dernière molaire et forme une épaisse tubérosité bien visible sur la figure 3.

La partie postérieure de la mandibule manque à peu près à partir du trou dentaire, de sorte que la terminaison de l'angle, les apophyses articulaire et coronoïde, font défaut. La mâchoire pouvait avoir ainsi deux centim. de plus qu'il n'est figuré et atteindre $0^{m}112$ de longueur depuis le bord incisif, peut-être un peu plus. J'ai mesuré $0^{m}115$ sur un castor adulte du Rhône. La taille de la mandibule est donc la même.

La deuxième molaire seule est conservée. mais pour laisser les alvéoles comparables entr'elles, comme elle se détachait, nous ne l'avons pas mise en place pendant la photographie et elle ne se trouve pas représentée. Elle porte quatre fossettes à fond et bords émaillés ; c'est ce qui reste des replis partant de la partie supérieure de la dent. Ces replis s'ouvraient aussi sur les côtés dans la région supérieure de la dent, mais celle-ci a été enlevée par l'usure, et les replis d'émail, perdant leurs communications avec les bords, se sont transformés en îlots fermés. La fossette qui était primitivement en rapport avec le bord externe de la dent, a une forme courbée et se dirige en arrière. La deuxième fossette interne forme un arc très accentué dont la pointe vient nettement en avant. La première et la troisième sont moins étendues. La hauteur actuelle de la dent est de 11 millimètres dans sa partie moyenne. La couronne a 10 millimètres d'avant en arrière et de droite à gauche.

M. Depéret a figuré et décrit[1] une mâchoire inférieure droite du ce castoridé trouvée dans les sables de la gare de Chagny, par conséquent au même niveau géologique que celle que je viens d'étudier, et appartenant au Muséum de Lyon. Cette pièce est sous le nom de *Castor issiodorensis* P. Gervais. Je n'ai pu me procurer l'original de la figure de Gervais pour en étudier les carac-

1. Delafond et Depéret, les terrains tertiaires de la Bresse (*Etudes des gites minéraux*), 1893 ; pl. XI f. 6, 7.

tères et vérifier certaines divergences qui me paraissent exister entre ses figures et l'échantillon de Chagny. Mais, grâce à l'obligeance de M. Lortet, l'éminent directeur du Muséum de Lyon, j'ai vu l'échantillon de Chagny en nature et j'ai pu m'assurer de son identité avec le *Trogontherium Cuvieri*. L'incisive de Chagny est brisée, mais ce qui en reste, montre la section triangulaire, le bombement de la face antérieure et le ridement caractéristique de l'émail.

M. Depéret indique que le bord postérieur des molaires est oblique et ce serait là un caractère propre au *Castor issiodorensis*. Mais je n'ai pas trouvé ce caractère dans le texte de Gervais [1] et il ne me paraît pas résulter de ses figures. D'ailleurs l'obliquité observée sur l'échantillon de Chagny peut résulter d'un léger déplacement des dents. En effet la première molaire s'est obliquement déplacée un peu en dehors, comme on peut en juger par le vide qu'elle a laissé entr'elle et le bord alvéolaire interne.

La table externe de la mandibule de Chagny est brisée (fig. 1) et les trois premières molaires, les seules conservées, se montrent à nu sur toute leur hauteur. La première dent est beaucoup plus forte que les deux suivantes, ce qui est un caractère de Trogontherium : elle a 15 millimètres d'avant en arrière à la partie moyenne, contre 8 millimètres pour la deuxième. Mais elle s'atténue vers le haut, de sorte que regardée par dessus, elle ne paraît pas surpasser autant celle qui la suit. La différence des surfaces triturantes n'atteindrait toute son ampleur que si l'usure supprimait à peu près la moitié supérieure de cette dent.

L'usure a entamé ces dents moins profondément que celle de Curtil, de sorte que le repli d'émail de la face externe, se voit encore sur une certaine longueur de chacune d'elles et forme sur la coupe une presqu'île et non un îlot détaché. Au côté interne, les trois sillons de la

1. P. Gervais, *Zoolog. et paléont. franç.*, pl. 48 f. 13.

première dent existent encore ; à la deuxième il ne reste que le médian, et les deux extrêmes effacés sont représentés sur la coupe par des îlots détachés. Sur la troisième, les trois sillons ont disparu et il y a trois îlots détachés ou fossettes. Tous les sillons s'arrêtent assez haut, de sorte que pendant l'usure de leur moitié inférieure, ces dents n'auraient donné que des îlots fermés. Outre les sillons profonds, la première dent porte, du côté externe, en avant des sillons, une ondulation longitudinale non pénétrante, mais descendant très bas.

Il n'y a aucun doute pour moi que l'animal de Chagny appartient, comme celui de Curtil, au *Trogontherium Cuvieri*. L'incisive figurée sous le n° 8 de la pl. X par M. Depéret comme appartenant encore au *Castor issiodorensis*, doit être aussi de notre animal, bien que je n'aie pas vu l'original et que M. Depéret soit muet sur l'état de la surface de l'émail. Deux fragments d'incisives chagrinées de Curtil, ayant appartenu à des individus différents, montrent que l'espèce ne devait pas être très rare au bord des eaux qui roulaient les sables de Chagny.

M. Depéret cite le *Trogontherium* à un niveau un peu plus élevé, les sables de Saint-Cosme, d'après un deuxième métatarsien, qu'il figure, pl. XV, f. 6.

Le *Trogontherium* a été trouvé en France à Saint-Prest [1] avec *Elephas meridionalis*, *Rhinoceros etruscus*, *Hippopotamus major*, *Equus arnensis*, *Cervus carnutornm*, deux autres cerfs, *Bos* espèce à forme élancée. Dans les sables de Chagny, le *Trogontherium* a aussi pour compagnon *Elephas meridionalis*, qui y est connu depuis longtemps. D'ailleurs il existe au musée d'histoire naturelle de Dijon une molaire de cette espèce donnée par M. Comte, qui vient de Pommard, près de Curtil, et d'un sable quartzeux dont quelques grains adhèrent encore : il s'agit donc de la même couche.

Dans le sable de Curtil, on a encore trouvé : *Machairodus crenatidus* Fabrini, fragment de canine et carnas-

1. Bourgeois, *C. R. Ac. Sc.*, t. 64 (1867), p. 47 : d'après Lartet.

sière supérieure droite, longue de 38 millimètres d'avant en arrière. Fragment de mandibule d'un carnassier de la taille d'un chien. Canine assez semblable à celle d'un blaireau, mais plus forte; très recourbée, très carénée du côté interne. Fragment de molaire de *Mastodon Borsonis*. Incisive de *Sus*. Molaires, prémolaires, os des membres, de Cervidès, dont certains de taille supérieure à celle du C. élaphe. *Equus Stenonis*, molaire inférieure.

Partie inférieure d'un métatarse d'oiseau, de la taille d'une forte poule.

FEMURS.

Dans le sable de Curtil a été recueilli par M. Moingeon un fémur droit qui, par son analogie avec un fémur de castor, paraît devoir appartenir au *Trogontherium*. Un fémur gauche a été trouvé à Bligny-sous-Beaune, dans les marnes jaunes et grises de l'horizon d'Auvillars, qui est inférieur. Il me paraît identique au précédent. Je les décrirai donc ensemble. Les photographies 4 et 5 représentent le fémur par devant et par derrière.

Le fémur de castor est large et plat, sans courbure antéropostérieure. Le plan moyen bilatéral de l'os coupe les condyles et laisse un peu en arrière le petit et le troisième trochanter, tandis que la tête du fémur et le sommet du grand trochanter se placent immédiatement en avant de lui. Le grand trochanter dépasse notablement en hauteur la tête du fémur. Le troisième trochanter est situé très peu au-dessus du milieu de l'os ; il se recourbe légèrement en avant. Il se continue inférieurement par une crête très saillante qui se dirige vers le condyle externe, en suivant exactement le plan moyen. Supérieurement, il se continue aussi par une crête qui se porte en arrière, puis revient un peu en avant, en s'évanouissant sur la face externe du grand trochanter. Ce sont ces crêtes qui élargissent beaucoup l'os. Une crête part aussi du condyle interne, est d'abord très saillante, puis bientôt s'abaisse brusquement pour se continuer dans le plan

moyen avec peu de relief et s'évanouir au milieu de la longueur de l'os. La face postérieure de l'os paraît presque plane ; il n'y a pas de fosse sus-condylienne. Le grand trochanter forme en arrière une crête saillante qui abrite du côté interne une fosse peu profonde. Cette apophyce se porte obliquement en dehors. Le col du fémur paraît court parce qu'il est uni au grand trochanter par un pont osseux aplati d'avant en arrière, atténué à son éord libre en forme de crête. Néanmoins la tête est détachée à sa base par un rétrécissement très marqué ; elle forme les 2[3 d'une sphère.

Quand on regarde l'os par devant, la surface des condyles, au lieu de fuir rapidement en arrière à partir du bord de la trochlée, s'étale du côté interne sur une largeur égale à celle de la trochlée et du côté externe sur une largeur un peu moindre.

Dans les fémurs de Curtil et de Bligny, le grand trochanter monte plus haut au-dessus de la tête que dans le castor et se porte un peu moins obliquement en dehors. Il est séparé de la tête par une échancrure plus profonde, ce qui dégage mieux le col. Une crête va, d'ailleurs, ici aussi, du sommet du trochanter à la base de la tête. La fosse trochantérienne, située derrière cette crête, allongée de haut en bas, s'enfonce très profondément dans l'épaisseur du trochanter.

Le petit trochanter est situé plus haut que chez le castor. Il a la forme d'un triangle dont la base servant d'attache sur le corps de l'os est plus étendue. Il se porte en arrière par sa partie inférieure, de manière que son plan est sur le prolongement du col. La crête par laquelle il vient en bas se fondre au corps de l'os revient vers le plan moyen. Le col du fémur suivant le mouvement en avant de la partie supérieure du petit trochanter est plus porté en avant que chez le castor. Dans le castor, le petit trochanter est sensiblement plan, parallèle et très légèrement postérieur au plan moyen ; le col, qui n'est pas en prolongement, se porte d'ailleurs moins en avant.

La plus grande largeur de la crête sous-trochantériene

ou troisième trochanter, fait face au fond de l'échancrure qui sépare le col du fémur du petit trochanter. Sa face antérieure est légèrement creusée en gouttière ; la moitié inférieure de la face postérieure porte une légère fossette allongée et rugueuse.

Le troisième trochanter est en continuité par le haut avec le sommet du grand : une large surface rugueuse descend de celui-ci pour former son bord interne, elle se rétrécit peu à peu et devient, à partir de la plus grande largeur du troisième trochanter, une crête étroite qui perd tout relief avant d'atteindre le milieu de la hauteur de l'os. Ce trochanter est moins saillant que son similaire chez le castor. Il en diffère, en outre, parce qu'il est situé bien plus haut, et qu'il ne s'individualise pas avec la même netteté. Il résulte aussi de sa disposition que le corps du fémur est à peu près rond en son milieu dans nos fémurs, tandis qu'il est partout élargi transversalement dans le castor.

La région condylienne offre une grande ressemblance avec celle du castor par la dilatation de la surface à droite et à gauche de la gouttière trochléenne. Le tubercule situé sur le condyle interne est très fort et arrêté brusquement dans le haut par un sillon à peu près horizontal au lieu de prendre la forme d'une petite crête qui s'abaisse simplement un peu plus haut. Néanmoins, au-dessus de ce sillon commence une légère carène émoussée qui se dessine vaguement jusque vers le milieu de la hauteur de l'os. Du côté externe, le condyle vu de devant paraît tronqué relativement à celui du castor. Il n'a pas, à partir du bord de la trochlée, cette large expansion à surface oblique et un peu excavée, qui fait suite à la crête descendant du troisième trochanter. La trochlée est oblique de dedans en dehors et de haut en bas.

Malgré les différences que je viens de faire ressortir, les fémurs de Curtil et de Bligny présentent avec celui du castor un air de famille incontestable grâce à leur élargissement partiel et à leur forme trapue, Les caractères en sont seulement moins extrêmes, la dilatation bilatérale

est moins complète, le troisième trochanter n'est pas encore descendu au milieu de l'os. Il s'agit d'un castoridé mais d'un animal moins différencié que nos castors : le membre postérieur ne devait pas être encore la puissante rame qu'il est devenu chez ceux-ci. On peut expliquer aussi par cette raison que cet os soit moins grand que chez le castor, bien que la tête de l'animal soit aussi forte, en supposant bien entendu que nos fémurs aient appartenu à la même espèce que la mâchoire. J'ai mesuré sur un castor du Rhône 121 millimètres pour la longueur totale, sur le fémur de Curtil 100 mllimètres, et sur celui de Bligny, 102 millimètres.

EXPLICATION DES FIGURES

Fig. 1. — Mandibule droite de *Trogontherium Cuvieri*, de Chagny, déjà figurée dans la description de la Bresse, sous le nom de *Castor issiodorensis*, mais représentée ici par sa face externe. Dessin d'après nature.

Fig. 2. — Mandibule droite de *Trog. Cuvieri* de Curtil, près Beaune, vue pardessus.

Fig. 3. — La même, face interne.

Fig. 4. — Femur gauche attribué au *Trog. Cuvieri*, de Bligny-sous-Beaune, vu par devant. Le 3e trochanter a une apparence de saillie très légèrement exagérée et il ne devrait pas présenter le renflement inférieur dont il est affecté sur la figure. La longueur totale de l'os, qui est de 110 m/m sur la figure doit être réduite à 100, qui est celle de l'objet naturel.

Fig. 5. — Le même, par derrière.

Les fig. 2 à 5 sont des reproductions de photographies d'après nature.

Les 3 traits placés en regard de la fig. 2 marquent la séparation entre les alvéoles appartenant aux 4 molaires.

1
2
3

LA

VÉGÉTATION SPONTANÉE

LA FERTILITÉ ET LA SALUBRITÉ

DES EAUX DU SOL[1]

La végétation qui se développe spontanément sur le sol doit, pour assurer son emprise, pourvoir à la fertilité progressive de ce sol : elle doit en outre garantir la salubrité nécessaire à l'évolution des êtres organisés dont l'évolution suivra celle de la végétation.

Je me propose d'étudier ici cet enchaînement de faits, en le rapportant moins au sol lui-même, support pour ainsi dire inerte de la vie, qu'aux eaux qui y circulent, et dont la présence est indispensable à l'organisation de cette vie.

I

LA VÉGÉTATION SPONTANÉE

a) *Les groupements naturels.* — On a magistralement analysé[2] les causes topographiques et météorologiques qui déterminent la « destinée désertique » de certaines régions continentales, où le sol se stérilise fatalement par insuffisance d'arrosage atmosphérique (moins de 200^{mm} de pluie par an). Ainsi a été mis en évidence le rôle des

1. La matière de cette étude a fait l'objet d'une conférence donnée le 29 septembre 1905 aux étudiants étrangers de l'Université de Dijon.

2. A. de Lapparent. — *Dépressions et Déserts* (Annales de Géographie), V, p. 1-14. — Id. *Leçons de Géographie physique*, 1898, p. 59.

montagnes, ces « articulations altitudinales » du sol, grâce auxquelles l'industrie agricole, en région tempérée non soumise à un régime de moussons régulières, peut bénéficier de la circulation aérienne des eaux, si elle réussit à accommoder ses cultures à la variabilité de cette circulation, au régime des pluies accidentelles, de « reliefs », « de terre » (Surrel), de « retour » (Brückner).

Un massif montagneux n'est donc nullement en principe, comme on l'a prétendu[1], une cause d'infériorité culturale pour l'ensemble d'un pays qui peut trouver grâce à lui, étagée sur un espace restreint, une série de produits naturels qu'on eût dû chercher ailleurs, sur de vastes étendues,..... du Spitzberg au Sahara. Cultures, forêts, prés-bois et pelouses s'associeront naturellement sur les versants montagneux : leur ceinture parée et pourvoyeuse d'énergies fixera à demeure sur un sol richement pourvu, des populations laborieuses soustraites au nomadisme auquel les eussent voués de grands espaces sans horizons.

Sa Suisse est le château d'eau de l'Europe (Michelet); ses Alpes distribuent avec profusion l'énergie, la fertilité, la vie ; aucune population n'a donné au cours de son histoire, des preuves plus éclatantes et plus soutenues de sa vitalité. Pourrait-on en dire autant du sol et des populations des steppes russes, des pusztas hongroises, des pampas argentines?

Du type « forêt » largement épanoui dans les régions riches en pluies, au type « steppe » caractéristique des sols maigrement arrosés, la végétation varie à l'infini les formes de son emprise. Elle les pousse aux plus extrêmes limites dans les zones sahariennes et arctiques[2] où des

1. M. Dubois. — *Rôle des articulations littorales* (Ann. de Géogr.), I, p. 131-142.

2. Schirmer. *Le Sahara*. — C. Flahault. *Les hauts sommets et la vie végétale* (La Montagne, août 1905, p. 165-184). — H. de Varigny. *La Nature et la Vie*, p. 73, 97. — E. Risler et G. Wéry, *Irrigations et Drainages*, p. 5, etc., etc.

flores spéciales ébauchent par de hardies reconnaissances, une tentative de conquête du sol. Les « associations végétales » sont de véritables armées dont on ne saurait trop admirer l'organisation méthodique et disciplinée. C'est grâce à la rigoureuse adaptation de chaque type à une fonction déterminée, au « moindre effort » qui résulte de la spécialisation du travail individuel, au groupement intime d'une multitude d'énergies, de « petits moyens », que la végétation parfait son œuvre sociale de stabilisation et d'enrichissement du sol.

Les arbres forestiers, par leur grande longévité, leurs tempéraments variés, hydro ou xéro-climatiques, calcicoles ou calcifuges ; par leur foliaison caduque ou persistante, hâtive ou tardive ; leurs feuilles charnues, villeuses, glabres ou coriaces, aux sucs gommeux, denses, résineux ; leur couvert dense ou léger ; leur enracinement superficiel ou profond ; les ventilations infiniment variées de leurs groupements, assurent rigoureusement « l'abri » du sol où ils arrivent à s'installer. A l'ombre des chênes, sapins et mélèzes qui arment le flanc des montagnes, passant des uns aux autres par des transitions insensibles, délicatement modelées sur les variations climatiques et en particulier sur l'approvisionnement du sol en pluies ; transigeant en chaque point entre la nature et la vie (H. de Varigny) ; étalant à la pleine lumière leur aristocratie puissante et protectrice, quels mondes de prolétaires infimes ne peut-on pas entrevoir !

Après les populations qui végètent sur le sol forestier, humbles phanérogames des sous-bois, cryptogames encore plus effacés, tous luttant plus ou moins pour la lumière et « travaillant » par elle, on découvre le monde essentiellement distinct des microorganismes qui fuiront cette lumière et ne pourront se développer que dans la mesure où la végétation chlorophyllienne les abritera et les alimentera [1]. En échange, ces microbes éphémères,

1. *La décomposition des matières organiques et les formes de l'humus*

plébéiens et le plus souvent insoupçonnés, seront pour la classe patricienne et imposante des grands arbres qui leur créent un milieu de vie, de permanents élaborateurs de fertilité.

La flore microbienne, toujours soustraite à l'influence directe des météores qui jouent un si grand rôle dans la morphologie et le groupement des végétaux aériens, ne « s'associe » pas moins étroitement pour assurer l'œuvre commune. Les microbes sont d'ailleurs mieux doués que les végétaux supérieurs aux points de vue de la prolifération, de l'activité incessante et des facultés d'adaptation au milieu vis-à-vis duquel ils peuvent réagir par des formes très variées, des sécrétions propres et même une mobilité relative.

Il paraît donc bien difficile de définir lesquels sont les parasites les uns des autres, des grands arbres forestiers et de leurs « nourrices » (Wollny), les mycorhizes de leurs racines ; des légumineuses et de leurs nodosités sidératrices. Entre eux, il ya étroite et constante solidarité.

Cette « loi de l'association », génératrice de l'énergie des plantes, est aussi une loi de subordination absolue. C'est en cela surtout que son expression dans le monde végétal diffère de l'idéal vainement poursuivi depuis Platon par des associations d'un ordre élevé, plus intellectuelles qu'instinctives et qui restent enlisées dans les chimériques conceptions de l'égalisme.

b) *Les harmonies sociales de la végétation.* — L'*arbre* puissamment enraciné est organisé pour lutter à l'air et à la lumière, pour y conquérir le carbone et l'eau atmosphériques, pour exploiter cette eau dans une couche puissante du sol superficiel[1]. Il se développe partout où la longueur des périodes de végétation permet aux tissus de se ligni-

dans leurs rapports avec l'agriculture, par E. Wollny, traduit de l'allemand par E. Henry, préface de L. Grandeau. Paris, Berger-Levrault, 1902, in-8°, 657 p. Fig., pages 65, etc.

1. P. Ototzky. *Les eaux souterraines, leur origine, leur régime et leur distribution* 2e partie. Saint-Pétersbourg, 1905, gr. in-8°, 300 p. Pl. Tabl. etc.

fier. Les « associations forestières » sont le couronnement de l'évolution végétale.

Au point de vue physique, la masse aérienne des arbres fonctionne comme écran condensateur ; elle provoque dans une certaine mesure le phénomène des pluies soit par son relief propre au-dessus du sol, soit par l'atmosphère humide qu'elle entretient au-dessus d'elle ; elle atténue la force vive des chutes, garantit le sol arrosé de l'évaporation, de la lixiviation ; immobilise les neiges; substitue le régime de l'infiltration lente à celui du ruissellement superficiel. Elle restitue à l'atmosphère, rapidement et par évaporation directe, une grande partie des eaux qu'elle en a reçues. Elle soustrait les végétaux microbiens, délicats, aux extrêmes de l'intempérisme et à l'oxydation de la pleine lumière (A. Duclaux).

Au point de vue chimique, les dépouilles périodiques, aériennes et souterraines des arbres approvisionnent superficiellement la matière hydro-carbonée, génératrice de l'humus hygroscopique et en grande partie de la vie microorganique [1].

Au point de vue physiologique, l'appareil foliacé des arbres fixe le carbone, sous l'influence de la lumière ; il fixe peut-être, dans une certaine mesure l'azote de l'air (Th. Schlœsing fils) ; il restitue à l'atmosphère par transpiration physiologique la plus grande partie des eaux qui ont élaboré dans les tissus les matières minérales assimilées ; enfin il assure une fonction vitale essentielle, celle de la respiration.

A l'autre extrémité de l'échelle végétale, dans les zones superficielles du sol abrité, hygroscopisées par la matière hydrocarbonée de l'humus, aérées par les eaux d'infiltration issues de cette matière et drainées par tous les invertébrés qui y vivent, prolifie la masse innombrable des *microorganismes*. D'une part, les saprophytes concourent

1. Wollny, *op. cit.*, p. 301, etc. — Th. Schlœsing fils, *Chimie agricole*, p. 145 etc.

avec les eaux superficielles, à l'élaboration de l'humus, à l'oxydation et à « la digestion » des hydrates de carbone, aux dissolutions qui les « dégradeut » et les rendent assimilables par la végétation chlorophyllienne [1]. D'autre part, les microbes nitrificateurs non moins actifs mais spécifiquement plus réduits, nitrifient le sol, soit en oxydant l'azote de l'air, soit en inoculant les racines des légumineuses où se développeront des nodosités sidératrices [2].

Entre ces deux ordres extrêmes de végétaux les uns si perfectionnés, les autres si rudimentaires, la chaîne n'est pas interrompue, et « en y regardant de près, on a trouvé des intermédiaires [3] ».

A la surface même du sol « armé », les *algues* végètent en participant à la vie des plantes pourvues ou non de chlorophylle. Ces végétaux « paradoxaux [4] » peuvent vivre à la lumière ou à l'obscurité ; ils fixent directement le carbone ou assimilent des éléments carbonés complexes ; ils utilisent soit l'azote nitrique soit l'ammoniaque de l'air.

Au voisinage des algues, les champignons, par leurs aptitudes saprophytiques et parasitaires, sont d'autres végétaux de transition ; ils semblent avoir pour mission de « dégrossir » la matière végétale morte, de la préparer au travail microbien : ils neutralisent aussi les réactions acides du sol préjudiciables à la vie microbienne (Kostytcheff).

Enfin, il convient, dans cette brève analyse, de faire

1. P. Mazé et A. Perrier. — Recherches sur l'assimilation de quelques substances ternaires par les végétaux à chlorophylle (*Ann. Inst. Pasteur*, XVIII, p. 721).

2. « Il y a échange de bons procédés entre une plante sans chlorophylle et une plante verte : celle-ci fabriquant de la matière organique hydrocarbonée dont elle fait part à celle-là qui, en retour, lui donne le composé azoté dont la plante verte a besoin. Ainsi, à côté de cette loi « Mangez-vous les uns les autres », qui est la grande loi conservatrice de la nature, on trouve la loi plus douce « Aidez-vous les uns les autres », mais elle est plus rarement en jeu et il semble vraiment que son fonctionnement soit plus délicat » (A. Duclaux, *Ann. Inst. Pasteur*, VIII, p. 728, etc.).

3. P. Mazé. — *Ann. Inst. Pasteur*, XVIII, p. 277, etc.).

4. P.-G. Charpentier. — *Ann. Inst. Pasteur*, XVII, p. 321, 369.

une large part à l'action des *êtres animés* qui, associés aux végétaux, « travaillent » le sol, s'y agitent, l'aèrent, le fouillent, le labourent et le drainent[1] : leur activité élaboratrice de la terre végétale[2] est considérable dans certaines régions chaudes du globe.

Le « travail microbien » est aussi étroitement spécialisé pour chaque type, qu'harmonieusement ordonné dans l'ensemble. L'espèce possède des attributions simples, des objectifs définis et bien limités, « ... chaque produit de fermentation marque une étape dans le travail de digestion... Si ces produits s'accumulent, cela tient à ce que les diastases qu'ils produisent agissent indépendamment de la cellule suivante et ne règlent pas son action sur ses besoins » (P. Mazé). C'est en se groupant spontanément par des « symbioses », et même des « métabioses[3] », que les « associations végétales », microbiennes procèdent, à la suite de « digestions successives » (E. Duclaux), aux diverses assimilations qui dégradent en l'oxydant, la matière organique. « Deux êtres vivant en symbiose peuvent faire unis ce dont chacun d'eux isolé est incapable » (E. Duclaux).

Et le plus remarquable dans cette *loi sociale* est que ces groupements ne sont pas limités à la seule flore microbienne.

La symbiose de certains grands arbres forestiers avec leurs mycorhizes (Franck) ; celle de bactéries avec les

1. « Si on pense à l'énorme développement de cette faune, on se prend à douter que l'analyse chimique soit suffisante pour expliquer les propriétés de la couche supérieure du sol dans laquelle les plantes puisent leur nourriture... Dans la nature, les matières humiques passent plusieurs fois à travers tous les organismes : ces matières rongées, une fois déposées comme excréments, ne sont probablement plus propres à la nourriture des animaux, mais les champignons ou bactéries s'y établissent ; dans peu de temps, il s'y forme une grande quantité de matières albuminoïdales, d'hydrates de carbone, etc. C'est ainsi que l'humus peut devenir assimilable » (Dr P.-E. Müller).

2. C'est à cette action qu'on a donné le nom de « dénudation biologique ». Stan. Meunier. La Géologie générale, p. 155.

3. Omélianskv. *Ann. Agron.*, XXVI, p. 315.

nodosités radicellaires des légumineuses (Mazé) ; celle des orchidées avec des cryptogames [1], sont bien connues aujourd'hui. Le grain chlorophyllien est une algue qui vit dans la cellule sous le régime symbiotique, à la façon des lichens [2]. Ceux-ci sont des associations d'algues et de champignons.

Dans le phénomène de la fixation de l'azote par les algues, « il y a toujours mélange d'algues et, fait plus grave, celles-ci ne sont jamais débarrassées de bactéries » (E. Duclaux). Des anaérobies peuvent vivre à condition de se trouver en symbiose avec des aérobies. Pasteur estimait que certaines dégradations organiques nécessitent le travail d'anaérobies et d'aérobies vivant en symbiose, les aérobies préparant le terrain aux anaérobies par l'absorption de l'oxygène dans le milieu de vie commune [3].

La nature arrive à ses fins, sans compter avec le temps, par petites étapes au cours desquelles elle s'ingénie à multiplier partout ses énergies conquérantes, « les produits d'activité d'un microbe servant de matériaux pour le travail du suivant » (Oméliansky). Ce n'est pas qu'elle ne trouve jamais d'obstacle dans son œuvre : au cours du procès de la nitrification du sol, peut intervenir, comme nous le verrons, un adversaire imprévu, le ferment « de paille » dénitrificateur, qui remettra en liberté l'ammoniaque primitivement fixée par les nitrobactéries (Bréal). Mais c'est là un simple incident qui ne saurait entraver la conquête du sol : c'est un des épisodes de cette lutte universelle qui est la caractéristique de la vie : « Vivre, c'est vaincre [4]. »

Sur la matière animale, le phénomène bien connu de la phagocytose résulte de l'association temporaire de deux microbes en vue d'assimiler, « de dévorer » les pathogènes qui ont envahi accidentellement les tissus

1. N. Bernard. *C. R.*, 2 janvier 1906.
2. Etard. *Ann. Inst. Pasteur*, XIII, p. 456.
3. Bienstock. — *Ann. Inst. Pasteur*, XVII, p. 850.
4. F. Le Dantec. — *La Lutte universelle*, Paris, Flammarion, 1906.

vivants. Au déclin des organismes « sénescents », un de ces microbes change d'allure et hâte la « desharmonie[1] » de ces tissus : ce sont eux qu'il dévore cette fois.

L'évolution spontanée des associations végétales se présente donc avec les allures d'une « lutte » intense entre les végétaux, pour la lumière, pour l'oxygène, pour les hydrates de carbone. Au cours de cette lutte, et à titre de réserves pour les besoins physiologiques de l'association, leur « travail » fixe sur le sol trois grandes énergies de la nature, l'eau, le carbone et l'azote, captés aux sources inépuisables de l'atmosphère.

On observe ici, comme dans toute lutte, et entre groupe d'individus divers, des alliances et des antagonismes : qui déterminent une « concurrence » (Wolny), « une pathologie des associations » (A. Duclaux). La résultante de ce « travail » collectif sera de faire dominer une classe privilégiée, supérieurement organisée.

De la masse cahotique des plantes groupées dans les « associations forestières », et avec le temps, émergera un nombre très restreint de types robustes, longévifs, auxquels appartiendra pour toujours, la maîtrise du sol et des eaux. Les brèches accidentelles qui s'ouvriront nécessairement dans cette masse aristocratique, seront vite réparées par la poussée d'une multitude d'espèces sous-ligneuses ou herbacées, éclaireurs et réserves de l'armée végétale : leurs germes, sorte de « plankton » aérien semé par les vents, sommeillent pendant de longues années dans le sol, où ils n'attendent que l'instant propice pour participer à la lutte. Au cours des siècles et sous leur couvert, les grands arbres auront ainsi presque fait le vide à la surface du sol, mais seulement après l'avoir peuplé d'une multitude de travailleurs infimes, végétaux et animaux, avec lesquels ils vivront « à bénéfices mutuels » (C. Flahault), dans une réciproque et constante solidarité. « L'impression que l'on ressent au sein d'une

1. E. Metchnikoff. — *Etudes sur la nature humaine*. Paris, Masson, 1903.

vaste et profonde forêt, celle de tant d'arbres de tous âges dont les plus vieux tombent de vétusté après avoir traversé tant de siècles, est une impression de durée, mieux encore de pérennité» (G. de Saporta).

Cette pérennité résulte de la spontanéité des groupements végétaux. La distribution géographique des restes endémiques d'anciennes flores que l'on observe au milieu d'autres qui ont « joué » en fonction du climat, témoigne des variations que ce dernier a subies au cours des récentes transformations géographiques du globe. L'étude de ces flores dépaysées, restées rivées au sol, a même pu servir, mieux que celle des faunes nomades, à contrôler des faits géologiques considérables, à dater des plissements montagneux, des effondrements océaniques [1].

Ainsi, le struggle des plantes, loin d'être révolutionnaire et anarchique, est essentiellement évolutif et ordonné vers un objectif unique, la conquête du sol à l'équilibre et à la fertilité.

c) *La desharmonie culturale.* — « Lutter contre le marécage et les forêts est une dure et rebutante tâche à « laquelle l'homme ne s'est décidé que tard. C'est seule- « ment au moyen âge que le défrichement dans l'Europe « centrale, commença à attaquer en grand la forêt [2]. » La « lutte » a encore aujourd'hui, les formes sauvages et brutales qu'elle devait présenter à l'époque de la « Forêt sans pitié » contre laquelle se brisait l'assaut des légions césariennes. A l'aurore du XXe siècle, l'industrialisation outrée du sol dépeuple les latifundia où l'on exploita si longtemps l'humus de la Forêt hércynienne; le fléau de la « pâte à papier » dévore les forêts scandinaves et canadiennes [3]. Mais la culture de l'ancien et du nouveau monde

1. C. Flahault. — *La Paléobotanique dans ses rapports avec la végétation naturelle*, Paris, Klinsksieck, 1904, page 197.

2. P. Vidal de la Bache. — *Tableau de la géographie de la France*, in : E. Lavisse. — *Histoire de France*, Paris, Hachette, 1903, page 32.

3. C. Duffart. — *La déforestation*, péril mondial. *La Revue*, 15 novembre 1905.

livre partout une bataille d'un nouveau genre : elle *lutte pour l'eau*, surtout en France, mettant en jeu les merveilleuses ressources de la science qui se heurtent au fait universel et progressif de l'aridité du sol et du déchaînement de ses eaux [1].

Dans les régions montagneuses et sur les hauts plateaux calcaires, on a maintes fois signalé les désastreux effets de la dénudation culturale ou pastorale qui compromettent tant la stabilité du sol [2] par l'érosion : le sujet est devenu un lieu commun (E. A. Martel). Mais l'érosion n'atteint pas que les sols accidentés.

Depuis la conquête à la culture des steppes russes (1861), le nombre des « petits torrents » qui ravinent les riches Terres-Noires est bien plus considérable que celui des grands torrents alpins, peut-être dans la proportion de 1000 à 1 : la surface soumise au ravinement est des milliers de fois plus grande que celle soumise à ces dégâts dans le midi de la France (Wœikoff). La contrepartie du ravinement est l'ensablement. En 1894, plus de 5 millions d'hectares, dans les seules steppes des Kalmouks de Kirghiz, où les bois préexistants avaient été abattus, incendiés ou abroutis, étaient envahis par les sables volants, et perdus pour la culture. Le mal ne fait qu'empirer en dépit des travaux considérables entrepris pour éteindre les ravins et fixer les sables [3].

En plaine, les sols dénudés se stérilisent par excès de misère physiologique quand ils ne s'ulcèrent pas violemment par érosion. Au xve siècle les sables de la basse plaine allemande étaient encore en grande partie boisés [4].

1. La lutte pour et contre l'eau. *Compte rendu, 1er congrès du Sud-Ouest navigable.* Bordeaux, Féret et fils, 1902, p. 89-124.

2. La Végétation spontanée et le Régime des eaux. *Revue bourguignonne de l'Université de Dijon*, 1905, p. 139.

3. Fixation et boisements de sables mouvants en Russie. Extrait d'un aperçu des travaux de l'Administration des forêts de l'Etat, de 1893 à 1902, par l'Ingénieur des Forêts, comte A. Rehbinder. (*Bulletin Société centrale orestière de Belgique*, 1903.)

4. Dr E. Krause. — Florenkarte von Norddeutschesland für das/12tes bis 5tes Iahrhundert. *Peterm-Mittheil*, 1892, p. 231.

L'effet combiné de la culture extensive, du pastorat, de l'incendie, de la « culture-vampire » (*Raub-Cultur*, *Plaggenwirtschaft*) dévasta ces forêts séculaires sous le couvert desquelles prospérait une population fertilisatrice d'animaux infimes et de microbes élaborateurs d'humus. La tourbe stérile n'a pas tardé à remplacer cet humus ; en même temps la bruyère, les chaumes et la lande remplaçaient la forêt. C'est le désert aujourd'hui [1] : on essaye de le coloniser à nouveau [2].

C'est bien moins en opposant l'inertie de ses organes aériens et souterrains à la force vive des eaux météoriques, qu'en utilisant le travail physiologique de ces eaux, que l'association végétale spontanée, dont la *forêt* n'est qu'un cas particulier, triomphera toujours du dérèglement accidentel des eaux sauvages.

Dans le monde animal, la desharmonie des tissus « nobles » qui met fin à la vie, commence à l'heure où le surmenage, l'usure ou la sénescence livre ces tissus à la voracité des microbes, macrophages, qui les avaient défendus pendant la période utile de leur existence.

Le sol végétal, épiderme organisé de la terre, ne connaît pas cette décrépitude. En dehors des causes signalées au début de cette étude et qui amènent le sol à « s'ensevelir sous ses propres débris » (A. de Lapparent), sa dégradation par l'érosion n'est jamais et ne peut être spontanée. Les eaux qui, après avoir tant coopéré à son élaboration, l'ont protégé et fertilisé par la végétation pérenne, ne le désorganiseront que là où cette végétation ne trouve plus le champ libre pour multiplier ses petits moyens,

1. P. Grœbner. — Die Heide Norddeutschlands und die sich anschliessenden Formationen in biologischen Betrachtung. *Leipzig*, 1901.

L. Rabe. — Die Lüneburgen Heide und die Bewirtschaftung der Heidsöfe. *Iéna*, 1900.

La même transformation s'est faite dans les hautes Vosges : P. Boyé. *Les hauts chaumes des Vosges*, 1903. — R. Dietz. Das Odland der Hochvogesen, seine Geschichte, und seine volkwirschaftliche Bedeutung, 1904.

2. B. Auerbach. La colonisation des tourbières du nord-ouest de l'Allemagne. *Ann. de Géogr :* III, p. 227-241.

associer ses énergies, assurer sa conquête par un permanent renouveau de vies. Là où semble « reculer » cette végétation, où la forêt fait place successivement à la lande et à l'érosion, le fait humain, la desharmonie culturale existe, immédiate ou lointaine, dans le temps et dans l'espace[1]. Ce fait seul peut « changer le sens » de l'action des eaux superficielles, qui stériliseront alors par le torrent ou la simple aridité, des sols que spontanément, elles eussent défendus et fertilisés ; qui transformeront fatalement en terres mortes les terres pauvres que la culture croyait avoir à tout jamais conquises.

II

LA FERTILITÉ DES EAUX

Les végétaux cultivés, en masse phanérogames, ne se présentent pas, sauf de rares exceptions, à l'état d'associations. Ce sont des cultures monotypes, rigoureusement sélectionnées à toutes les périodes de leur croissance ; elles sont formées d'espèces dépaysées, souvent exotiques ou imparfaitement acclimatées. La culture essayera de corriger cette infériorité « sociale », pour les céréales par des méteils, pour les prairies par des plantes-abris, qui tendent à rendre plus cohérente la pseudo-association ainsi formée temporairement. Des sarclages répétés extirperont les espèces de l'association spontanée qui y tenteraient des reprises et assécheraient inutilement le sol. La terre, insuffisamment abritée, n'aura plus vis-à-vis des eaux météoriques qu'une capacité hydrologique très relative : on y pourvoira par des binages, labours, couvertures, roulages, drainages et autres artifices qui tendront à réduire

1. La Houille Blanche, ses affinités physiologiques — *Liège*, 1905. — *Congrès international des Mines et de la Géologie appliquée. — Compte rendu*, p. 95-123.

l'ascension capillaire des eaux profondes vers la surface, à favoriser l'infiltration des eaux superficielles, l'aération ; par des chaulages, marnages, des fumures hygroscopiques ; par un « travail » mécanique constant et prévoyant du sol « qui a essentiellement pour but d'y assurer l'approvisionnement de l'eau, et de constituer les réserves d'humidité du sous-sol » (P. P. Dehérain) [1].

En terrain spontanément végétalisé, si l'exploitation est rationnelle et prévoyante, elle se réduit à des produits hydro-carbonés et azotés d'origine aérienne ; elle laisse sur et dans le sol, pour ainsi dire en totalité, les éléments minéraux riches et rares qui en proviennent et dont la teneur peut mesurer la fertilité, comme le phosphore. Toute autre est l'exportation culturale qui nécessitera des restitutions minérales, des engrais organiques, difficilement proportionnés, souvent très dispendieux, des assolements, des jachères, etc.

Quel ne sera pas le trouble apporté par la violence que fait à la terre son « travail mécanique », dans l'évolution paisible des végétaux inférieurs « associés » pour la fertiliser ?

Au temps où la nutrition des plantes paraissait être une question purement chimique, les restitutions scrupuleuses par poids et mesures, au prorata de l'exportation des récoltes, semblaient devoir assurer la fertilité indéfinie du sol.

La doctrine de l' « humus » fit intervenir l'élément physiologique dans cette question primitivement cantonnée dans le domaine de la chimie pure.

M. L. Grandeau mit en valeur, il y a plus de trente ans [2], le rôle considérable et indispensable de la réserve

1. Ann. agronom., XXIII, p. 228. — Voir la suite des travaux de P.-P. Dehérain sur le *Travail du sol*. Ann. agron., XXII, p. 442 ; XXIII, p. 217 ; XXIV, p. 449 ; et VIe Congrès Géologique International d'Agriculture, I, p. 262. — Voir également : Wollny, *op. cit*, p. 459, etc.

2. La doctrine de l'humus et la théorie minérale (*Journal d'Agriculture pratique*, mars 1872). — *Recherches sur les formes naturelles de l'humus, etc.*,

alimentaire spontanément accumulée par la végétation des forêts et des steppes dans l'humus de leur sol. Pendant de longues périodes, 30 ou 40 ans, le sol défriché de certaines forêts lorraines pouvait, grâce à cette réserve, donner des récoltes sans restitutions artificielles ; après quoi, le stock de fertilité était épuisé. L'humus, que le tapis herbacé du tchernoziom russe a mis de deux à six mille ans à accumuler sur le sol des steppes (Ruprecht), était alors considéré comme indéfiniment fertile[1] : on sait maintenant à quel point est compromise cette proverbiale richesse, par le ravinement et l'ensablement consécutifs à une conquête culturale qui ne remonte pas à cinquante ans[2].

Par contre, on a reconnu que les sols maintenus sans aucun « travail », à l'état de forêts ou de prairies naturelles, s'enrichissaient spontanément (Déhérain, Bréal[3], Wollny, etc.).

Enfin, l'observation démontra que la nitrification du sol n'était pas due comme on le pensait, à des actions chimiques déterminant la combustion de l'ammoniaque et des matières d'origine organique, mais à des organismes

par le Dr P.-E. Muller. Traduit de l'allemand par Henry Grandeau, 1889. — Voir également : E. Wollny, *op. cit.*, p. 261, 389, etc. — E. Risler, *Géologie agricole*, IV, p. 328, etc.

1. P.-A. Kostytchef. *Ann. agron.*, XVII, p. 17.

2. « Sous l'influence des labourages, dans les conditions du climat continental des steppes russes, le tchernoziom se transforme peu à peu en poussière. C'est dans le manque fréquent d'humidité et dans les conditions physiques du sol, empirées par le labourage, qu'il faut chercher la cause principale des grandes oscillations qui surviennent dans les récoltes. A cela, il faut ajouter encore l'épuisement du tchernoziom en matières nutritives qui se fait remarquer là où le sol est peu fumé ou ne l'est pas du tout. » (Sibirtzew. Etude des sols de la Russie in *Compte rendu du VIIe Congrès international de Géologie*, Saint-Pétersbourg, 1898, p. 103.)

Wœikof. Les ravins et les sables mouvants dans la plaine russe. *Compte rendu du IIe Congrès du Sud-Ouest navigable*, Toulouse, 1903. — *Id.* L'influence de l'homme snr la terre. *Ann. de Géographie*, X, p. 97, 215.

Krasnov. Steppes de la Russie méridionale, leur origine, etc. *Ann. de Géographie*, III, p. 296, 318, etc.

3. Ann. agron., XII, p. 257, 436. — *Ibid.* XX, p. 353. Th. Schlœsing fils. — *op. cit.*, p. 147.

fonctionnant soit comme ferments[1], soit en symbiose avec des légumineuses[2].

Dans le sol végétal, il y a simultanéité d'actions multiples : les unes, chimiques et biologiques, oxydent ou réduisent par *érémacausis* ou *putréfaction*[3] les matériaux hydrocarbonés du sol ; les autres, purement biologiques oxydent l'azote atmosphérique, forment des nitrates avec les bases du sol, principalement avec le calcaire des eaux d'infiltration.

Le sol spontanément végétalisé s'*humifie* et se *nitrifie* en même temps.

« Les micro-organismes qui déterminent l'oxydation du carbone sont différents de ceux qui provoquent l'oxydation de l'azote[4] ». « Une couche où la nitrification est active est une région où les ferments qui vivent dans un bouillon de culture de laboratoire ne peuvent prospérer ni même vivre »[5]. « Le travail des nitrobactéries est complètement arrêté par la présence à faible dose de matières organiques... les corps organiques et même l'ammoniaque qui sont des aliments pour la plupart des microorganismes sont des antiseptiques vis-à-vis des nitrobactéries[6]». Cette lutte commune pour l'oxygène détermine, entre les deux ordres de microbes, une rivalité, un cas pathologique des associations microbiennes (E. Duclaux).

L'humification à laquelle coopère sur tous les sols suffisamment aérés et pourvus d'humidité, une multitude de saprophytes, bactéries, cryptogames, sans compter les hôtes invertébrés et travailleurs de la terre, exige la stabilité absolue, une température relativement basse et constante ; elle ne s'accommodera pas des remaniements super-

1. Th. Schlœsing et A. Muntz. *Compte rendu, Acad. des Sc.* 12 févr. 1877.

2. Hellriegel et Wilfarth. *Ann. Inst. Pasteur*, III, p. 82. — Mazé. *Ibid.*, XI, p. 44 ; XII, p. 1, 128 ; XIII, p. 145.

3. E. Wollny, *op. cit.*, p. 145, 200, etc. — E. Henry. Les diverses formes de l'humus. *Rev. des Eaux et Forêts*, 25 février 1902.

4. Dehérain et Demoussy. *Ann. agron.*, VXII, p. 335.

5. A. Duclaux. *Ann. Inst. Pasteur*, VII, p. 831.

6. Winogradzky et Omélianskv. *Ann. agron.*, XXVI, p 308.

ficiels périodiques qui résultent du « travail » artificiel de la terre, de ses découvertures longues et intermittentes, de son oxydation solaire, de sa dessication superficielle. En dépit des restitutions minérales et azotées, cultures de légumineuses, fumiers, alinites, nitragines[1], les sols perpétuellement remués se déshumifient par indigence micro-organique, la vie ne pouvant s'y installer. « La perte de l'humus du sol entraîne avec elle une décroissance du pouvoir rétensif de ce dernier à l'égard de l'eau[2]. »

C'est l'action indirecte de cet humus hygroscopique qui solubilise des principes minéraux insolubles, dissocie certains sels et met en liberté l'acide phosphorique ; qui, par son acide carbonique, dissout le calcaire du sol et le met à portée des nitrobactéries. Le développement des mycorhizes dépend de la richesse du sol en humus (Wolny). On conçoit que la disparition de cet humus, élément essentiel de la fertilité du sol, conduise ce dernier à l'assèchement, à l'aridité.

D'autre part, les conditions essentielles de prolification des nitrobactéries sont les suivantes[3] :

a) *La température optima est voisine de 37° ;* elle n'est pour ainsi dire jamais atteinte, au moins sous nos climats, dans les sols spontanéments armés et abrités ;

b) *La marche de la nitrification est activée par la culture des ferments sur scories agitées de temps à autre ;* les sols spontanément armés, perpétuellement stables et riches en principes organiques, ne réalisent nullement la condition d'être des supports inertes et agités.

ne le cède à la plante qu'au fur et à mesure de sa destruction dans le sol, et réalise ainsi les conditions de proportionner la vitesse d'assimilation à celle d'alimentation des plantes »

1. P.-P. Dehérain. *Ann. agron.*, XXIV, p. 179, 490 ; XXV, p. 293.

Mazé. *Ann. Inst. Pasteur*, XIII, p. 145 « L'humus s'imprègne de l'engrais,

M. Perret. Influence de l'humus sur la végétation. *Ann. agronom.*, XVI, p. 150. Th. Schlœsing fils, *op. cit.*, p. 115.

2. Kubler. *Ann. agron.*, XXII, p. 564

3. E. Boullanger et Massol. Etude sur les microbes nitrificateurs. *Ann. Instit. Pasteur*, XVII, 1903, p. 492.

c) *La présence de nitrates de potasse et de soude dans les milieux d'ensemencement des nitrobactéries entrave le fonctionnement de ces ferments ;* les sols spontanément armés sont toujours enrichis à la surface par les principes minéraux du sous-sol qu'y accumule la couverture morte gisante.

« La nitrification est un phénomène tout à fait indépendant de la végétation. Si les circonstances d'humidité, d'aération, de température sont favorables, les nitrates se forment en abondance ; si la terre est emblavée, les plantes profitent de cette formation, la récolte est luxuriante ; si la terre est découverte, les nitrates sont produits en pure perte, ils sont entraînés et perdus : et comme c'est à l'arrière-saison que les nitrates se forment en plus grande quantité dans les terres échauffées par le soleil d'été, c'est à l'automne qu'il faut que les terres *soient couvertes de végétaux* ; de là l'utilité des *cultures dérobées* [1]. »

L'exportation des nitrates par les rivières est considérable. En temps ordinaire et par an :

la Durance exporte 14,000 Ton. métr. d'azote (Hervé Mangon) ;

le Var, 23,000 T. m. (Hervé Mangon) ;

la Seine, 12,000 T. m. (Boussingault).

En temps d'inondations, la charge nitrique des eaux de la Seine peut atteindre 20,000 T. m. (Belgrand et Lemoine). Ces trois grands collecteurs drainent donc annuellement près de 50,000 T. m. d'azote, d'une valeur approximative de 75 millions de francs [2]. Comment apprécier les masses nitriques que le ruissellement torrentiel exporte en pure perte dans les bassins du Rhône, de la Garonne et de la Loire? Sans doute, la circulation atmosphérique nous en restituera une partie, mais la

1. *Ann. agronom.*, XXI, p. 530.

2 En 1903, l'excédent de nos importations sur nos exportations en engrais azotés de toute nature a été de 105,000 T. m., d'une valeur de 43 millions de francs (Tableau général des Douanes).

masse passera encore inutilisée si la culture ne sait la capter par l'intermédiaire de la végétation spontanée, qui capte en même temps les eaux atmosphériques.

E. Wollny estime que les champs cultivés éprouvent chaque année (aux environs de Munich), par lixiviation de nitrates inutilisés, des pertes d'azote qui peuvent dépasser 120 kil. par hectare.

Depuis longtemps, on a observé que les eaux de drainage issues de forêts ou de prairies n'exportent pas de nitrates, contrairement à ce qui se passe dans les terres cultivées : l'exportation est d'ailleurs réduite dans les terres en jachère. Les agronomes ont expliqué ce phénomène de dénutrition du sol agricole par des faits d'ordre chimique et biologique [1].

Par une longue série d'observations et de délicates expériences [2], M. E. Henry a fait ressortir la valeur,

1. L'absence de nitrates doit être attribuée non seulement à l'absorption des sels par une végétation puissante, mais aussi à ce que l'abondance de la matière organique retarde la nitrification (Breal. *Ann. agron.*, XIII, p. 565).

Dans le sol des prairies permanentes et des forêts qui sont si abondamment fournies de matières végétales mortes, le ferment dénitrificateur (dit : de paille) doit exister en grande abondance et s'opposer à toute nitrification (*Id.* XVIII, p. 182).

Dans un sol additionné de paille, deux actions contraires entrent en jeu ; d'une part, les ferments dénitrificateurs exercent leur action, mais d'autre part, les ferments nitrifiants travaillent ; et l'on conçoit que la résultante de ces deux agents, opérant en sens contraire, puisse être dans un sens ou dans l'autre, suivant l'intensité des bactéries de l'une ou de l'autre espèce (*Id.*, XXII, p. 36).

Dans les sols de prairies, de forêts et de tourbières, les organismes nitrifiants ne rencontrent pas d'ordinaire, les conditions nécessaires à leur existence (Wollny, p. 130).

2. Les vers de terre en forêt. — La couverture morte des forêts, sa valeur comme engrais. — L'azote et la végétation forestière (*Bulletin de la Société des Sciences de Nancy*, 1894-1897-1900). Poids et composition de la couverture morte des forêts. — *C. R. Acad. des Sc.*, 20 Janv. 1866. Fixation de l'azote atmosphérique par la couverture morte des forêts. — *Revue des Eaux et Forêts.*, 1904, etc.

Les recherches de M. le professeur Henry ont établi combien la « culture vampire », tant de fois stigmatisée par les agronomes et forestiers allemands, épuisait les terres pauvres de nos forêts françaises. L'excel-

comme engrais fertilisateur, de la couverture morte du sol boisé, et en même temps, le rôle « social » des végétaux inférieurs et de la faune souterraine des forêts dans l'approvisionnement nitrique de leur sol qui, comme nous l'avons vu, n'est pas le milieu d'élection des nitrobactéries.

Une des caractéristiques de nos climats est la variabilité du régime pluviométrique, la fréquence des pluies automnales. La concurrence vitale que ce régime développe dans le sol des forêts et des prairies paraît se faire surtout en vue de la réserve des eaux nécessaires à l'humification. L'action nitrobactérienne semble reléguée au second plan sur ces sols toujours abrités et végétalisés, où fonctionne au maximum d'intensité « l'assurance mutuelle des plantes » contre la sécheresse (E. Risler et G. Wéry). Ils peuvent suffisamment se pourvoir d'azote atmosphérique par l'activité symbiotique des végétaux inférieurs, algues, saprophytes, etc. ; par la sidération des légumineuses du tapis végétal, le travail de la faune souterraine.

Ils sont d'ailleurs garantis de l'inoculation du ferment dénitrificateur, autant par le feutrage superficiel de la couverture, que par l'absence de travail mécanique de la terre. Les nitrates s'y forment ainsi en quantité réduite et en tous cas dans la proportion voulue pour être immédiatement utilisé sans déperdition, par la végétation spontanée, dont le fonctionnement physiologique et biologique est incessant.

Dans les régions tropicales, chaudes, les terres nitrifient aussi activement qu'elles humifient peu.

Aux limites extrêmes de la végétation, les flores nivales (C. Flahault) ne sont guère constituées que par des algues,

lente traduction qu'il a donnée récemment de l'œuvre considérable de E. Wollny, ne peut qu'ajouter une nouvelle confirmation aux dangers nés et actuels de ce fait cultural.

J'ai souvent recouru dans la présente étude et ailleurs, aux travaux si scrupuleux de mon excellent ami, M. Henry ; en maintes circonstances, il a facilité mes recherches sur le terrain forestier pyrénéen. Peut être ce dernier bénéficiera-t-il un jour de notre « association » ? (L.-A. F.)

des mousses, de rares phanérogames tous sporadiques, organisés surtout pour la recherche et la réserve de l'eau. Dans ces régions souvent fort sèches et surtout très froides, l'action bactériologique est nulle, l'enrichissement azotique du sol est réduit aux seuls apports ammoniacaux et nitriques de l'atmosphère, et principalement au travail des associations végétales inférieures qui ébauchent de rudimentaires et pénibles conquêtes : les sols tourbeux, ne nitrifient pas [1] ; il en est de même des terres sèches, arides, inaérées [2].

La nitrification exagérée et inutilisée dont pâtissent nos cultures est un fait pathologique du sol, résultant du défaut d'adaptation à notre régime météorologique, de cultures beaucoup trop extensives qui laissent la terre désarmée pendant de trop longues périodes, surtout en automne.

Il existe deux palliatifs culturaux au mal : les cultures dérobées et l'irrigation.

Les *cultures dérobées* [3] d'automne, faites surtout avec des légumineuses sidératrices, utiliseront la plus grande partie des nitrates formés pendant les chaleurs de l'été : leur « couvert » procurera au sol exposé à l'intempérisme de l'arrière-saison froide et pluvieuse, un peu de l'abri que lui donne la végétation spontanée. L'enfouissement au printemps de cet « engrais vert » mettra immédiatement à la portée des cultures les nitrates ainsi maintenus superficiellement dans le sol.

C'est grâce à la « permanence » des cultures, et par suite, à « l'abri » que les cultures donnent au sol, que Belgrand, très sceptique en matière d'hydrologie végétale, voyait il y a 35 ans [4] la possibilité de restaurer les

1. Au moins spontanément. (E. Chuard. Sur l'existence du phénomène de nitrification dans les milieux riches en matières organiques et à réaction acide. — *C. R.*, 1892, I, p. 181.

2. Th. Schlœsing, *op. cit.*, 170, etc.

3. P.-P. Dehérain. *Ann. agron.*, XIX, p. 305, XXI, p. 1, etc.

4. La Seine, *Etude hydrologique*, 1872, p. 409.

montagnes, plus par le gazonnement que par le reboisement. L'éminent ingénieur, qui avait étudié les torrents des Alpes... dans le Morvan, ignorait, comme beaucoup d'autres alors, que pelouses et forêts ont chacune des champs d'action bien définis dans leur rôle protecteur du sol montagneux, qu'elles ne sauraient se suppléer les unes aux autres.

Les « cultures dérobées », incapables d'ailleurs de pourvoir à tous les besoins physiologiques qu'exige la vie du sol, ne seront possibles que dans les plaines riches, peuplées et outillées pour faciliter la grande ou la moyenne culture ; elles sont irréalisables en France, dans la plupart de nos régions si nombreuses de coteaux ou plateaux arides, et surtout en région montagneuse de plus en plus désertisée, où le travail doit se faire hâtivement, partout à la fois, entre deux neiges rapprochées.

Là, depuis longtemps on a recouru à l'agent travailleur par excellence du sol, à l'*irrigation*. Ce procédé de culture des premiers âges est la suprême ressource de plus en plus préconisée par tous les agronomes.

« Il n'est pas de travaux agricoles plus importants que ceux qui ont pour but d'utiliser les eaux, de créer des irrigations [1]. »

« Si nous avions en France des canaux d'arrosage nous permettant au printemps de fournir l'eau nécessaire à la transpiration végétale et à l'activité de la végétation, nous pourrions considérablement réduire nos dépenses d'engrais azotés [2] ». « Si les cultivateurs avaient à leur disposition des canaux d'irrigation, ils seraient certains d'obtenir chaque année des cultures dérobées abondantes [3]. » On sait du reste que les eaux d'irrigation valent infiniment moins par leur richesse en matières minérales dissoutes, que par leur masse, leurs actions physique et

1. P.-P. Dehérain. *Ann. agron.*, XII, p. 112.
2. P.-P. Dehérain. *Ann. agron.*, XXIII, p. 267.
3. P.-P. Dehérain. *Ann. agron.*, XXIII, p. 378.

physiologique, et surtout opportune sur le sol (Th. Schlœsing fils, E. Risler et G. Wéry)[1].

Peut-on espérer que les nitrates produits aujourd'hui par voie électro-chimique[2] ou bactériologique[3] puissent vraiment « révolutionner l'économie du monde »[4] ? Cela n'est pas probable. « Dans les sols qui ont un bon stock de matériaux en réserve, il est moins coûteux, pour assurer de bonnes récoltes, de rendre assimilables les éléments utiles de l'humus que d'employer des engrais commerciaux[5]. » L'avilissement probable et désirable du prix des nitrates développera certainement les cultures, par suite l'aridité superficielle du sol, l'exagération du prix de la main-d'œuvre de plus en plus rare et en définitive le besoin d'eau sans laquelle la fabrication industrielle et l'utilisation culturale de ces nitrates sont illusoires. « Les cultures intensives pratiquées de nos jours avec des engrais chimiques sont une cause de déperdition de la matière organique accumulée dans le sol par les cultures antérieures »[6] ; or « dans la majorité des cas, la conservation et l'augmentation du taux d'humus est le devoir le plus important de la culture du sol »[7].

Cette prodigieuse lutte que la science a livrée victorieusement pour le captage de l'azote dont nos rivières et le ruissellement montagneux exportent des charges colos-

1. Dans la basse Egypte, c'est grâce à l'irrigation aujourd'hui pérenne, fournie par le barrage d'Assouan, à la constance d'une température relativement élevée, à l'influence réciproque de ces deux facteurs sur le « travail » de la terre, bien plus qu'à des limons proverbialement riches, que le sol peu cultivé et perpétuellement appauvri par de grandes cultures industrielles est un « véritable oasis en plein Sahara » (J. Brunhes). La fertilité des huertas espagnoles n'a pas d'autre origine (L.-A. F.).

2. E.-F. Côte. *La Houille Blanche et la fabrication électro-chimique des engrais.* Ann. Soc. d'Agriculture, Sciences et Industries de Lyon, 1905, II, p. 215-171. — Th. Schlœsing Fils. *Compte rendu*, 1905, II, p. 745.

3. A. Müntz et E. Lainé. *Compte rendu*, 1905, II, p. 861.

4. Hellriegel et Wilfarth. *Op. cit.*, p. 97.

5. H. Snyder. *Ann. agron.*, XXII, p. 564.

6. Bréal. *Ann. agron.*, XX, p. 370.

7. Wollny. *Op. cit.*, p. 405

sales, n'est-elle point une sorte de mirage ; et, tous comptes faits, ne se réduira-t-elle pas simplement au délaissement des grandes nitrières d'outre-mer où s'alimente aujourd'hui notre agriculture ?

Dans nos pays de vieille colonisation où le sol cultivable est entièrement occupé et approprié ; où les populations rurales, hallucinées, sont reprises d'un nomadisme ancestral ; où l'industrialisation sinon la nationalisation de la terre est, pour certains esprits, l'idéal, il faut souhaiter que le fait nouveau du captage de l'azote n'égare pas la culture vers de chimériques extensions, vers la conquête de nouvelles terres pauvres. Ce qui nous reste de bois, hautes pelouses, landes, tourbières, marécages et étangs a sa place dans la statique fertilisatrice de notre sol. Ce n'est pas la terre qui manque en France : nos campagnes ont surtout besoin de bras, et plus encore de volontés résolument orientées vers ce « retour aux champs » auquel d'éminents esprits convient avec tant de raison nos populations travailleuses aujourd'hui [1].

En matière de drainage, il n'est plus permis d'ignorer le merveilleux succès du drainage « physiologique » obtenu de nos jours par l'arborisation de 800,000 hectares de landes marécageuses et fiévreuses en Gascogne et en Sologne. Ce résultat économique et hygiénique que peut seul obtenir le « travail de la forêt » nous sauvera sans doute des saignées à blanc que, sous couleur de « puissant intérêt cultural », on se plaît à préconiser aujourd'hui sur des millions (!) d'hectares de notre territoire. C'est avec un engouement aussi irréfléchi qu'on pousse, au nom de l'Intérêt public, à l'assèchement outré des tourbières et autres régions humides : Ce sont les centres d'approvisionnement et de réserve d'eau des rivières [2]. On n'a pas tardé à voir les dangers de pareilles entreprises, en haute

1. Vanderwelde. *L'exode rural et le retour aux champs.* Paris, Alcan, 1903. — J. Méline. *Le retour à la terre et la surproduction industrielle*, Paris, Hachette, 1905.

2. Camena d'Almeida. *La Terre*, 1903, p. 310.

Allemagne et sur le Plateau russe. Des observations récentes prouvent que le résultat serait le même dans les tourbières de la Somme[1].

La question culturale restée la plus actuelle depuis les premiers âges du monde, et que l'étude des infiniment petits du sol met de plus en plus en valeur, est la domestication des eaux superficielles[2]. Il semble qu'il ne soit plus permis de lui apporter de dérivatifs.

Il n'existe qu'un moyen d'y arriver : restaurer, et aménager le sol de nos coteaux arides, de nos montagnes torrentielles, aux « têtes d'eau » (Ch. Broilliard) des rivières; y développer la végétation spontanée qui multiplie à l'infini et sans frais les gisements de houille-blanche, de carbone et d'azote. Ainsi, par les irrigations profuses et à très longue portée[3], il sera possible de faciliter la culture

1. Houllier. *Compte rendu Acad des Sc.*, 6 février 1905.

2. La question est devenue tout aussi actuelle au point de vue mécanique du « travail hydraulique » des eaux. Après les navigateurs, les hydrauliciens s'associent tous les jours davantage, en France, aux discussions que provoquent la défense et la protection du sol en montagne (E.-F. Côte. *Lesproblèmes à l'ordre du jour dans l'industrie hydro-électrique.* Conférence donnée le 16 mars 1906 à la Société d'Agriculture, Sciences et Industries de Lyon). Seuls les agriculteurs se tiennent jusqu'ici à l'écart, on ne sait pourquoi, de cette campagne qui les intéresse cependant bien plus immédiatement que les autres clients des eaux.

Voir à ce sujet : 1° les mémoires présentés aux divers Congrès du Sud-Ouest navigable, à Bordeaux (1902), Toulouse (1903). Narbonne (1904), Béziers (1905), par MM. Ader, Baysellance, Bouquet de la Grye, C. Broilliard, B. Brunhes, J. Brunhes, Guy Chambaud de La Bruyère, Paul Buffault. Pierre Buffault, L.-A. Fabre, E. de Gorsse. S. Guenot, E. Marchand. E.-A. Martel, Puyg y Vals, Schwob. A. Wœikoff.

2° *C. R.* 1er Congrès de la Houille-Blanche. Grenoble. Gratier et Rey, 1902. Mémoires de MM. Bravet, p. 145, et Tavernier, p. 174.

3° *C. R.*, 1er Congrès de l'Association pour l'aménagement des montagnes. Bordeaux, 1905.

4° E. Cardot. Restauration des montagnes, Economie alpine (in : *Manuel d'alpiniste*, 1904, p. 128-154). — Cte Audebrand. La Houille-Blanche (*Grenoble et le Dauphiné*, 1904, p. 1-40). — Pierre Baudin. Suite d'articles publiés dans *Le Journal* en novembre 1905, etc.

5° Boisements, irrigations, barrages-réservoirs (*Actes du VIIe Congrès international d'Agriculture*, Rome, 1904).

3. Le plus remarquable des projets de cet ordre, étudiés en France, fut conçu par M. l'ingénieur Duponchel qui espérait pouvoir, en dérivant les

intensive en plaine, de restreindre sur nos sols pauvres la culture extensive, désordonnée et désastreuse « qui « conduit perpétuellement à rechercher de nouvelles « terres : fatalement alors, l'homme s'attaque à la forêt ; « la ruine du pays est prochaine, car en même temps que « la forêt, disparaît sinon la pluie, la distribution régu- « lière des eaux ; et c'est la sécheresse des terres autre- « fois boisées, au moins sur les hauteurs, qui cause leur « stérilité actuelle »[1].

III

LA SALUBRITÉ DES EAUX

Le mouvement rurifuge croissant qui hypertrophie les grandes agglomérations d'une part, de l'autre, les principes élémentaires actuellement mieux compris de l'hygiène, développent partout les grandes entreprises de captage d'eau d'alimentation. La salubrité des eaux est évidemment la première condition que cherchent à réaliser ces captages.

Pour les agglomérations de plaine, éloignées des régions montagneuses et généralement situées sur des sols alluviaux, on recourt fréquemment aux nappes phréatiques profondes par des forages. Au voisinage des montagnes, on emploie l'adduction directe d'eaux superficielles provenant de régions sylvo-lacustres. Ailleurs, et c'est la majorité des cas, on capte l'eau des rivières et des résurgences que l'on épure artificiellement.

La salubrité des eaux a fait l'objet des travaux consi-

eaux de la haute Neste, non seulement irriguer la plaine sous-pyrénéenne, mais colmater le sable des Landes En fait, on a dû se borner à fournir, et à quel prix ! *sept mètres cubes d'eau* pendant les mois chauds de l'année, aux Mançanarès du Haut-Armagnac ; une poire pour la soif ! L. A F.

1. P.-P. Dehérain. *Ann. agron.*, XII, p. 108.

dérables très connus aujourd'hui : je ne la considère ici qu'au seul point de vue de ses rapports avec la couverture végétale spontanée du sol, rapport qui ne me paraît pas encore avoir fait l'objet d'études spéciales.

A priori, l'épuration par filtrage est un fait d'ordre physique, capillaire : l'attraction des parois du filtre fixe dans une certaine mesure les éléments minéraux et autres, dissous ou entraînés et particulièrement les microbes. Les eaux des nappes profondes filtrées par de puissantes masses alluviales sont bactériologiquement pures.

On sait que pour bien fonctionner, au point de vue aseptique, un filtre doit être *mûr* : au début de son usage, les eaux entraînent une grande partie de leurs impuretés ; elles ne se stérilisent qu'après l'occlusion partielle des méats de la matière filtrante dans laquelle prolifie une population d'algues, de diatomées, de bactéries qui finit par entraver complètement le fonctionnement du filtre, au moment même où il devenait parfait : les meilleurs filtres sont les filtres absolument mûrs, mais à ce moment ils ne laissent plus passer d'eau !

Comment, dès lors, expliquer l'asepsie reconnue des eaux forestières montagneuses où l'on sait que les sols sont très superficiels, profonds au maximum de quelques décimètres ; où le drainage et l'infiltration des eaux sont, comme on l'a vu précédemment, idéalement et toujours assurés tant par le travail des êtres animés qui peuplent le sol, que par la pénétration des racines qui s'y décomposent ; où toute l'énergie vitale de « l'association végétale » maintient superficiellement, dans les zones humificatrices, en apparence les plus aptes à la contamination, une population micro-organique en perpétuelle effervescence ?

Les ingénieurs-hygiénistes cherchent cependant partout à orienter les captages vers les régions à eaux superficielles et boisées. Ils sont unanimes à reconnaître aujourd'hui, l'impossibilité absolue d'avoir des eaux salubres

issues de périmètres habités et cultivés [1] ; de régions calcaires fissurées où les résurgences sont à la merci d'une crue microbienne d'origine lointaine, d'une oscillation imprévue de la nappe souterraine, de captages lents, de pénétrations profondes insoupçonnées (E. A. Martel, etc.) On cherche sans les avoir encore trouvés, les filtres fonctionnant automatiquement, sûrement et régulièrement.

Aussi des « ligues » puissantes se sont-elles formées dans les deux mondes en vue de pourvoir à la « protection des périmètres d'alimentation ». Au château d'eau d'antan, la tactique hygiénique actuelle des captages substitue de plus en plus des sortes de camps retranchés que l'on préserve le mieux possible de toute chance de contamination, sur lesquels on développe la végétation spontanée des forêts, landes et pelouses ; on y raréfie les habitations ; on y organise sinon le désert, du moins la solitude.

La ville de Manchester a acquis tout le bassin d'alimentation du lac de Thirlmeere (4.400) hect.) dont les eaux sont distribuées directement et sans filtrage. La ville de Liverpool a loué ou obtenu le droit d'acquérir tout le bassin du Raffington et celui du lac Wirmwey (8.800 hect.) bien que ses eaux soient distribuées après filtrage. La ville de Birmingham a des droits identiques sur les bassins des rivières Elan et Clœrwen, soit 17.000 hect. dont 16 000 à l'état sauvage de bruyères et de pâtures ayant moins de deux moutons par hectare. La municipalité de Glascow s'est entendue avec les propriétaires riverains du lac Kotrine en obtenant d'eux qu'ils ne laissent bâtir

1. J. Courmont. L'alimentation des villes en eau potable. Dangers de l'eau de source. Impossibilité d'une surveillance efficace (*La Presse médicale*, juin 1904). — E. Imbeaux. Les eaux potables, 1897. — *Id.* De la nécessité d'installer une protection efficace pour les eaux d'alimentation des villes (*Ann. d'Hygiène*, 1904). — F. Marboutin. La surveillance des sources et la filtration des eaux destinées à l'alimentation (*Revue d'Hygiène*, 1904). — A. Gartner et Schuman. La surveillance hygiénique des cours d'eau (*Rev. d'Hygiène*, 1904). — G. Curtel. Sources et eaux potables (*Revue bourguignonne de l'Université de Dijon*, 1905, p. 119-138), etc.

aucune maison sur ses bords et dans une étendue avoisinante de 8.000 hectares. Edimbourg opère dans les mêmes conditions avec les propriétaires de terrains, d'ailleurs presque inhabités, d'où proviennent ses eaux, bien que celles-ci soient filtrées.

En Autriche, dès 1870, la ville de Vienne acquit autour des sources d'une première exploitation, un domaine municipal de 4.560 hect.; lors d'une seconde adduction d'eaux montagneuses, elle a appliqué le même principe et possède désormais dans la vallée de la Salza un domaine forestier de près de 6.000 hect.

Sans doute, sur tous ces périmètres sylvo-lacustres, l'absence de vie animale intense, d'industrie, raréfie les chances de contamination immédiate, mais les germes divers n'en sont pas moins réensemencés sur tous les sols, y compris les sols forestiers, par les vents, et les pluies et les animaux.

Les eaux directement vaporisées ou physiologiquement expirées sont bactériologiquement pures : une infusion putride donne des vapeurs exemptes de microbes, il en est de même de l'air expiré par les hommes et les animaux [1]. Or, on estime que soit par évaporation, soit par transpiration, les forêts de l'Europe centrale restituent à la circulation atmosphérique près des 4/5mes de la pluie qu'elles ont reçue (E. Imbeaux) [2].

Il n'y a pas de germes dans l'air sec et froid des régions arctiques [3] et des hautes altitudes. Dans les Alpes Bernoises, vers 4.000 m. d'altitude, l'air de 10.000m³ a été trouvé absolument privé de microbes (Freudenreich). Les recherches de A. Müntz et E. Aubin sur la nitrification

1. I. Straus. *Ann. Instit. Pasteur*, II, p. 181.

2. On peut trouver, dans cette masse de vapeurs d'eau, l'origine de la saturation habituelle de l'air au-dessus des grandes forêts, très observée en France par les aéronautes (Tissandier, colonel Renard). C'est une cause de « pluie physiologique ». L.-A. F.

3. Dr Léon. *Ann. Instit. Pasteur*, XIII, p. 558. — Wollny. *Op. cit.*, p. 109, etc.

atmosphérique[1] n'ont pas amené les éminents observateurs à constater la présence de microbes dans l'air au Pic du Midi de Bigorre (2.877 m.). Les nuages sont pauvres en germes ; mais en se condensant, les eaux atmosphériques se chargent de germes voisins du sol. La pluie y arrive avec plus de 4.000 microbes par litre (Miquel), teneur évidemment variable et en relation avec la charge propre du sol en microbes : la boue des rues de Turin renferme 78 millions de germes par centimètre cube (Maggiora). Les microbes aériens sont d'autant plus nombreux qu'on analyse l'air d'une station plus basse et plus voisine d'une agglomération civilisée (Miquel).

L'air de la rue de Rivoli contient	5.500	mic. par mèt. cube.
L'air du Parc de Monsouris	760	—
L'air du Panthéon	28	—

Dans les sols forestiers et déserts, le nombre des germes est plus faible à égalité des autres conditions, que dans les terres cultivées ; dans celles-ci il est inférieur au chiffre qu'il atteint dans les lieux habités (A. Duclaux).

Le nombre des microbes décroît vite en profondeur dans le sol. D'après Frænckel[2], en sol hétérogène, sablonneux, on a observé par gramme de terre :

à la surface		95.000	microbes.
à la profondeur de.....	0m25	120.000[3]	—
—	0 50	65.000	—
—	0 75	3.000	—
—	1 »	600	—
—	1 25	0	—
—	1 50	700	—

1. *Compte rendu*, 13 novembre 1882, p. 919.

2. A. Duclaux. *De la distribution de la matière organique et des microbes du sol.* Ann. Instit. Pasteur, VII, p. 823

3. L'écart avec la teneur microbienne superficielle tient à l'action combinée de la lumière et de la dessication (A. D.).

à la profondeur de.....	2m »	0	microbes.
—	2 50	0	—
—	3 »	150	—
—	3 50	100	—
—	4 »	0	—
—	4 50	0	—

D'après Kramer, une terre homogène argileuse, humifère a donné :

à la profondeur de.....	0m20	650.000	microbes.
—	0 50	500.000	—
—	0 70	276.000	—
—	1 »	36.000	—
—	1 20	5.600	—
—	1 40	700	—
—	1 65	quelques microbes.	

La profondeur d'infiltration des anaérobies qui renferment le plus grand nombre de germes pathogènes est inconnue. La proportion d'acide carbonique qui s'accroît avec la profondeur éloigne surtout les aérobies.

En tout cas, il est bien évident que le sol humide où prolifient et d'où proviennent tous les microbes, est pour eux le siège d'une concurrence permanente et acharnée en vue de l'accaparement alimentaire soit des hydrates de carbone soit de l'oxygène. Dans ce struggle interviennent, à doses relatives dont il est impossible d'apprécier l'intensité : l'oxydation solaire[1], la vitesse d'infiltration ou d'écoulement superficielle des eaux[2], la masse fluviale, lacustre

1. E. Duclaux. Etude sur l'action solaire (*Ann. Inst. Pasteur*, p. 129), etc.
2. E. Duclaux. De l'influence des mouvements du liquide dans la multiplication des microbes (*Ann. Inst. Pasteur*, VI, p. 55). — G. Coa. Contribution à l'étude de l'influence du mouvement des eaux sur la vitalité et la virulience des germes que les eaux contiennent (*Rev. d'hygiène*, etc., novembre 1904, p. 1026).

ou marine de ces eaux [1], leur ozonisation naturelle par les végétaux aquatiques [2], leur approvisionnement initial en matière hydrocarbonée, leur température, leur salinité, la série des actions physiques et physiologiques susceptibles d'influencer le « milieu », le « pléomorphisme » des germes [3]. « Au cours de cette lutte, le dernier mot appartient aux espèces les plus aérobies et par conséquent en moyenne les plus inoffensives [4] ».

C'est sur ce fait d'antagonisme microbien qui n'est qu'une manifestation, de la « lutte universelle [5] » pour la possession de l'espace par l'être vivant, que repose le principe d'épuration par voie bactérienne, aérobique ou anaérobique des sewages résiduaires, et des eaux d'alimentation manifestement contaminées par la culture ou l'industrie [6].

Pasteur et les illustres continuateurs de son œuvre ont prouvé depuis longtemps que la virulence des cultures s'atténue quand elles sont faites en dehors du corps des animaux, qu'elle s'exagère dans le cas contraire [7]. On a démontré que la virulence des microbes pathogènes est instable et subordonnée aux conditions de nutrition. aux

1. E. Duclaux. Les microbes des eaux (*Ann. Inst. Pasteur*, III, p. 559. — Id. La purification spontanée des eaux des fleuves (*Ann. Inst. Pasteur*, VIII, p. 117, 178). — E. Hankin. Les microbes des rivières de l'Inde (*Ann. Inst. Pasteur*, p. 175). — A. Giard. Sur la prétendue inocuité des huîtres (*Rev. d'hygiène*, août 1904, p. 691).

2. T. Bonjean. — C. R. Acad. des Sc., 2 janvier 1905.

3. J. Courmont. Précis de bactériologie (*passim*). — E. Bodin. Biologie générale des bactéries (*passim*).

4. E. Duclaux. La purification spontanée des eaux des fleuves (*Ann. Inst. Pasteur*, VIII, p. 117).

5. F. le Dantec. — Op. cit. *passim*.

6. P. Mazé. Le procédé d'épuration des eaux d'égout par le procédé du syndicat des « réservoirs septiques » (*Ann Inst. Pasteur*, XIV, p. 632). — L. Grandeau. La purification des eaux potables et l'épuration des eaux d'égout (1905). — A. Calmette. Contribution à l'étude de l'épuration des eaux résiduaires des villes et des industries (*Ann. Inst. Pasteur*, XVIII, p. 481). — Id. Sur l'épuration biologique des eaux d'égout (*Rev. d'hygiène*, etc., 1905, p. 984, 988).

7. Pasteur, Chambrelent et Roux. *Compte rendu Acad. des Sc.* 1881. I, p. 429, 435

LISTE DES PROCUREURS

AU

PARLEMENT DE BOURGOGNE

Adelon, Pierre..... 1778
Amiot, Claude..... 1666
Ancemot, Antoine... 1656
Angély, Guillaume (d')..... 1666
Arbaleste, Jacques .. 1601-1639
Arbey, Jacques..... 1774
Armand, Sébastien.. 1666
Artheriet..... 1601-1639
Arviset, Emillien.... 1549
— Richard.. 1551-1555
Auger, François 1750
Autheman, Pierre... 1672
— Antoine.. 1699

Bailly, Barthélemy .. 1676
— François..... 1703
Bannelier, Jacques .. 1683
Barbier, J.-B..... 1783
Barignot, François .. 1684
Bauchot, Jacques.... 1765
Baudenet, Nicolas... 1601-1639
Baudin, François.... 1718
Baudinet, Etienne... 1668
Bays, Jean (de)..... 1601-1639
— Hugues (de)... 1601-1639
Beaudier, Antoine... 1712
Bedey, Laurent 1666
— Guillaume ... 1674
Belin. A... 1776
Belot, Claude 1714
Beneton, Laurent ... 1656
Bérard, Claude..... 1549
Bérard, Gabriel..... 1549
— Claude..... 1760
— Antoine..... 1785
Bérardier, Etienne .. 1551-1555
Bergerot, Jacques... 1656
Bernard, Jean..... 1549
Bertheau, Jacques... 1601-1639
— Jean..... 1684
Berthier, Claude..... 1601-1639
— Jean..... 1656
— Jean..... 1673
Besancenot, Simon.. 1549
— Hugues. 1656
Besançon, Jean 1563
Bichot, Claude..... 1763
Billard, Antoine..... 1674
Bizot, Denis 1677
Bizouard, Jean 1706
— Jacques... 1741
Blanc, Joseph..... 1768
Blanche, Claude..... 1666
Bodier, Simon 1708
Boilleau, Pierre..... 1666
Boitouset, Claude ... 1601-1639
— Guy..... 1601-1639
Boivin, Antoine 1570-1600
Bomé, Jacques..... 1723
Bonard..... .. 1570-1600
Bonier..... 1570-1600
Bonnard, Emilland .. 1765
Bonniard, Pierre.... 1668
Bonnier, Sébastien.. 1558

Borot, J.-B..... 1710
Boucard, Claude 1674
Boucherat, Jacques.. 1776
Bouchin, Claude 1703
Bouet-Dubreuil, N.. 1701
Boulanger, Claude... 1731
Boullenot, Gabriel... 1601-1639
Boussemy 1640-1655
Bouthier, Philibert.. 1666
Bréchillet. Jean 1570-1600
Bret, Jean-Baptiste.. 1683
Breton, Martin..... 1666
— Jean.. 1691
— Bénigne 1725
Briet, Guillaume. .. 1551-1555
Brigandet, Etienne.. 1601-1639
Brillat, Joseph 1773
Broissant, Hugues .. 1703
Brunier, Jacques.... 1558
Buatier, Jean..... 1563
Buzenet, Nicolas.... 1767

Cahuet, Claude. 1774
Caillard, Pierre 1755
Camus, Barthélemy.. 1639
— Nicolas 1668
Canquoin, J.-J..... 1756
Carnot, Pierre 1719
Carron, Bernard 1666
Cassière, Antoine... 1730
— Benoit 1765
Castille, Nicolas..... 1693
Cattin, Claude..... 1735
Cavillioux, Jean... . 1686
Cazotte, Pierre... .. 1690
Chaix, Jacques (de la) 1741
Chambain, Bernard.. 1675
— Simon... 1743
Chamberland, Jean.. 1727
Champagne, Edme .. 1742
Champagnon, Joseph..... 1749
Champeau, Jacques.. 1674
Changenet, Jean 1550
— Jean 1656

Chanite, Jacques ... 1765
Chantepinot, Denis.. 1711
Chantrier, Louis 1671
— Germain.. 1674
Chapellot. Edme 1714
Chapot, Claude..... 1640-1655
Charbonnier, Claude. 1756
Chardigot, Lambert.. 1549
Charles, Claude..... 1702
Charpentier, Jean-C.. 1687
Chatelain, Edme ... 1718
Chauchot, Louis 1786
Chenelon, Philibert.. 1551-1555
Chenevet, Claude.... 1703
Chevalier 1640-1655
Chifflot, Jean..... 1601-1639
Chipporée, Jean..... 1640-1655
Chisseret, Bénigne.. 1549
Chorial. Pierre..... 1681
Chrétien, Antoine... 1565
Chrétiennot, Claude.. 1756
Cire Philippe..... 1673
Clémendot. Jacques . 1656
Clément, Claude 1734
Clopin, Julien..... 1666
Collard, Odot 1549
Collin, Philibert..... 1563
— Jean..... 1696
Collot, Claude..... 1549
Colombet, Michel... 1699
Comminet, J.-B 1678
Coquard. François .. 1673
Cornu, Georges..... 1601-1639
Cornuel..... 1570-1600
Cothenot, Philibert.. 1558
Cotheret, Etienne... 1784
Couchot, Jean 1785
Cournot, Claude..... 1706
Courtot, Bénigne.... 1678
Coussin, Etienne.... 1549
Cugnois, Jacques.... 1601-1639
— André 1666
— Pierre..... 1666

Dalinon, François... 1748
Dardelin, Jacques... 1767
Dargent, Pierre..... 1684
Daubenton, Louis... 1686
— François. 1722
David, Claude..... 1601-1639
Davot, Gabriel..... 1675
Debard, Jean..... 1601-1639
Decondé, Joseph.... 1704
Delachère, P.-P..... 1779
Delacroix, Etienne.. 1686
Delarue, Pierre..... 1666
Demartinécourt, Jean 1735
Demoisse, Louis.... 1570-1600
Demorey, Charles... 1782
Denat, Etienne..... 1666
Denizot, Guillaume.. 1691
Derepas, J.-B..... 1680
— J.-B..... 1759
— Jean..... 1788
Derey, Hugues..... 1601-1639
— Jean..... 1691
Deschamps, Philibert 1640-1655
Dessauze, François.. 1773
Desvarennes, Antoine 1666
— Jean... 1666
— Gaspard 1667
— Jacques 1668
Détourbet, Etienne.. 1783
Develle Jean-Bernard..... 1702
Deversy, Jacques... 1708
Digoy, François..... 1743
Dorge, Claude..... 1570-1600
Dubois, Louis..... 1549
— Philibert.... 1755
Dubreuil, Jean..... 1748
Dufresneau, Roger.. 1688
— Pierre.. 1724
— J.-B.... 1743
Dumontel, Rémond.. 1568
Durand, Pierre..... 1666
— Pierre..... 1742
Durande, Jean..... 1680
— Cl.-Aug... 1718
Durandin, Nicolas... 1735
Dutel, Jean..... 1745

Euvrard, Jean..... 1549

Falavier, Joseph..... 1682
Farcy, Jacob..... 1666
Fauché, Charles..... 1760
Fault, Jean..... 1678
Faux, Jean-Baptiste. 1723
Fichot, Hugues..... 1601-1639
— Jean..... 1666
— Nicolas..... 1672
Finaud, Antoine..... 1731
Finod, Antoine..... 1779
Finot, Barthélemy... 1773
Fléchot, Philibert... 1563
Fleutelot, François.. 1570-1600
— René..... 1570-1600
Florent, Nicolas..... 1742
Floriet, Louis..... 1666
Flutelot, Jean..... 1560
Forey, Jean..... 1779
Fournier, Pierre.... 1549
— Pierre.... 1601-1639
— Edme..... 1666
Frémi..... 1570-1600
Frochot, Honoré.... 1743
Frolois, Jacques.... 1656
— Charles..... 1666
Fyot, Nicolas..... 1680

Gageot, J.-B.-Claude. 1759
Garnier, Pierre..... 1568
— Denis..... 1570-1600
— Jean..... 1761
Garreau, Antoine.... 1700
Gascon, Louis..... 1656
Gaudet, J.-B..... 1716
— François.... 1747
Gauthier, Claude.... 1786
Genglaire, Pierre... 1710
Genot, François..... 1723
— Philibert..... 1726

Genoud, Isaac..... 1671
Genreau, Antoine... 1666
— Jean..... 1666
Genret, Alexandre... 1783
Gilbert, François. .. 1705
Gillet, Louis..... 1666
— Sigismond.... 1667
Gillotte, Jean..... 1770
Girard, Hugues..... 1549
— Claude..... 1560
Girardin, Jean..... 1704
Giraud, Antoine..... 1731
Girod, Jacques..... 1712
Gorlet, Jean..... 1559
Goudot, Blaize..... 1549
— Nicolas.... 1720
Gouget, Maurice.... 1730
Gouvenain, Laurent (de)..... 1601-1639
Goux, Jacques..... 1746
Grace 1570-1600
Grand, Jean..... 1766
Grandjean, Philippe. 1656
Grégnon, J.-B..... 1755
Griguette, Joseph... 1568
Gros, Guillaume.. .. 1769
Grossetet, Philibert. 1549
Grostet, Jean 1551-1555
Guelaud, Philippe... 1666
— Philippe... 1698
Guenebaut, Claude . 1689
Guenichot, Nicolas . 1666
— Nicolas.. 1691
Guenyot, Philibert.. 1730
Guiard fils 1777
Guichard, J.-B.... . 1674
Guichardet, René... 1675
Guienet, Edme..... 1656
Guillaume, Claude... 1570-1600
— Jacques.. 1726
Guillier, Jean..... 1549
— Louis..... 1656
— Jacques.... 1694
Guinchardet, Claude. 1666
Guiraud, M... 1776
Guyard, François... 1745
Guyot, Joseph 1673
Guyot, Pierre..... 1673
Guyraud, Jean 1666
Guytou, Philibert... 1680

Hérault, Claude..... 1656
Hollande, Bernard. . 1768
Hucherot, Claude... 1752
Hugot, Sébastien ... 1563
Hyvert, Guy..... 1691

Jachiet. Nicolas..... 1549
Jacquin, Admelin.... 1551-1555
— Jean..... 1666
— Jacques.... 1787
Jarrin, Joseph..... 1742
Jazu, Pierre..... 1666
Joly, Barthélemy.... 1563
Joly, François..... 1666
— E. B..... 1673
Jomard, Henri..... 1549
Jourdenot, Etienne.. 1549

Labrosse, Cl.-Marie. 1780
Ladey, Aubin..... . 1752
Lagoutte, Modeste.. 1765
Laguille, Joseph.... 1666
Lambert, Vivant..... 1656
Langereau, Claude.. 1739
Languet. Blaise..... 1640-1655
Lantet, Jean..... . 1713
Larché, Jean..... 1769
— Pierre.. ... 1775
Larcher, Pierre..... 1738
Larchet, Jean-Claude. 1739
Laresse, Bénigne.... 1666
Lautrey, Jean..... 1787
Léauté, Jean..... 1666
— Jean..... 1670
Lebeau..... 1551-1555
Lebourg..... 1570-1600
Lebret, Edme..... 1674
Lebrun, Philibert .. 1563

Léchenault, Claude.. 1679
Lecomte, Jean..... 1772
Legey, Jean..... 1753
Legras, Philippe.... 1782
Legros, Jean.. 1562
Lejeune, Louis..... 1689
— Edme 1698
— Edme.... . 1719
— Louis..... 1722
— Etienne.... 1775
Lemoult, François... 1730
Lerouge, J.-B..... 1761
Leroux, Antoine..... 1729
Lesourd, Germain... 1666
— Toussaint . 1666
Ligier, Antoine 1679
Livet, Claude 1570-1600
Lodier, Jean..... 1549
Loison, J.-B..... . 1727
Lorain, Etienne..... 1724
Lordelot, Jean 1666
Lordon, Michel..... 1730
Loryot, Nicolas.... 1666
Lucenay, Louis..... 1690
Lucot, Humbert.... 1666
Lyons, Louis..... 1692

Magdelaine, Claude.. 1551-1555
Maignien, J.-B..... 1686
Mailley, Louis 1601-1639
Maire, Bénigne..... 1549
— Hugues..... 1570-1600
Maleteste, François . 1708
Malherbe, Jacques .. 1772
Manchot, Nicolas ... 1551-1555
Marc, Barthélemy... 1570-1600
Marceau, Philibert.. 1718
Marchant, Richard . 1601-1639
Marchet, Cyprien ... 1777
Margot, Joseph..... 1760
Marie, André.. 1748
Marigny, Aymé.. .. 1715
Marinet, Joseph..... 1759
Martin, Louis..... 1570-1600
Martinécourt, Jacques (de)... 1656
Mascon, Claude..... 1570-1600
Massey..... 1570-1600
Mathey, Jean..... 1549
Mauguin, Etienne... 1784
Maussat..... 1640-1655
Meney, Jean. 1682
Menu, Philibert..... 1772
Michaut, Jean 1666
Jean..... 1694
Michel, Pierre. 1570-1600
Mielle, Claude..... 1690
Mignard, Jean 1570-1600
Mignerot, François.. 1776
Milletot, Jean..... 1549
Millot, André..... 1722
Mochot, Thomas.... 1601-1639
Moissey, Girard (de). 1549
Moisson, Jean..... 1550
Molin, Philibert..... 1759
Mollet, Philibert.. . 1549
Monet..... 1570-1600
Mongin, Nicolas.... 1656
Mongin-Fromageot, D..... 1690
Monin... 1570-1600
— Jean.... 1681
— Antoine... .. 1717
Moniot, Claude..... 1601-1639
Monnot, Lazare..... 1670
Monot, J.-B 1727
Montchinet, Louis... 1699
Edme .. 1707
Moreau, Barthélemy. 1666
Morizot, Antoine.... 1549
Mouchevaire, Pierre. 1666
Moyne, François ... 1535
Mugnier, Pierre ... 1694
Munier, Antoine . .. 1737

Naudot, Louis 1551-1555
Niauld, Jacques 1673
Niault..... 1570-1600
Nicod, Georges..... 1725
— Jean-Baptiste. 1778

Nicolas, Daniel 1666
— François ... 1666
— Nicolas. ... 1666
— Bonaventure 1697
Niquet, Jean 1666
Noirot, Jean 1670

Pacotte, Pierre.. ... 1749
Paillard, Claude..... 1565
Paire, Jean (de la)... 1527
Paluchot, Michel.. . 1534
Pansiot, François ... 1716
Paressot, Philibert . 1601-1639
— Bénigne .. 1656
Parigot, Claude..... 1601-1639
Parize..... 1570-1600
Parizot, Antoine .. . 1775
Paultet, Jean. 1549
Paunelle, Bernard... 1666
Peigné, Claude.... . 1726
— Claude..... 1768
Pépin, Jacques.... . 1549
— Etienne. 1562
Pérotte, Jean-Claude. 1784
Perrenet, Barthélemy 1656
Perrey, Charles.. .. 1728
Perrière, Pierre 1717
Perrin... 1570-1600
— Nicolas..... 1691
— Benoit..... 1725
Perriquet, Nicolas .. 1695
Perrot, François . . 1656
— Mathieu 1656
Perruchot, Guillaume 1601-1639
— Jean. ... 1666
— Etienne .. 1668
Petitot, Quentin.. .. 1673
— Quantin..... 1683
— J.-B..... 1708
Picard, Hugues 1640-1655
Pignalet, René..... 1570-1600
Pignollet, Antoine... 1784
Pingat, M..... 1779
Pinsson, Jacques.... 1698

Piron, M..... .. . 1676
Pise, Jean (de)..... 1669
Poillechat, Thomas.. 1558
Polliot, François.... 1680
Poncet, Antoine..... 1656
Potel, Joseph 1759
Pouillot, Jean..... 1714
Pourcher, Philibert . 1683
Présevot, Joseph.... 1782
Prieur, Emilland.... 1718
Prinstet, Denis 1666
— Jean 1666
Procez, François 1558

Quillardet, Barthélemy..... 1708

Rabey, Jean 1770
Rajault 1640-1655
Ranfer, Emmanuel .. 1750
Rappelet.. 1570-1600
Ravery, Claude. 1689
Ravinet, Joseph..... 1770
Regnat, J.-B..... 1763
Regnaudot, Jacques . 1688
Regnault, Pierre.. . 1666
— J.-B... .. 1712
Renaud, Claude..... 1731
Renaudot, Blaise.... 1666
Renoillet, Jacques (le) 1549
Requeleyne Philippe (de).... 1666
Revereau, J.-Nicolas. 1709
Rey, Pierre-Etienne. 1688
Richard, Philibert... 1549
Robelot, Simon..... 1682
— Antoine ... 1720
Robert, Gabriel..... 1549
— Philippe.... 1706
Roger, Jean..... .. 1687
Rollet, Charles..... 1670
— Louis..... 1701
Roserot..... 1570-1600
Rouet 1570-1600
Rougeot, Jean..... 1694
Rouget, Pierre.... . 1666

Rouhier, Noël..... 1549
Rousselot, Jean..... 1666
Roussin, Edme..... 1776
Roy, Etienne..... 1549

Saint-Mars, Nicolas (de).... 1668
— Antoine (de).... 1675
— Nicolas (de).... 1720
Sappet, Edme 1549
Saulnier. Paul. 1668
Saunac, Guillaume .. 1770
Savot, Zacharie. . . 1570-1600
— — 1672
— François..... 1706
Savrigny, Adam (de). 1558
Seguenot, Jacques... 1760
Serain, Etienne..... 1565
Serdet, Jacques..... 1767
Sigault, Jean..... 1656
— Etienne.. .. 1666
— Jean..... 1683
— Jacques 1723
Simon, Jean 1549
- Thiébaut.... 1558
— Philibert.... 1559
— Antoine. ... 1656
Sire..... 1640-1655
Sirejean, Philibert... 1601-1639
Sirot, Gaspart..... 1656
Siry, François (de).. 1666
Sordet, Claude..... 1711
Souchey, Claude.... 1707
Sousselier, Girard... 1656
— Humbert. 1666
Sousselier, Pierre-J.-Cl..... 1726

Tainturier, Germain. 1559
Tardivot, Louis 1601-1639
Teinturier, Georges. 1707
Terrion, Jacques.... 1656
Testard, Jacques.... 1770
Thévenin, J.-B 1747
Thévenin Bonaventure.. ... 1764
Thibaut, Jean.. .. . 1727
— Claude..... 1763
Thibert, Jean 1666
— Jean 1672
Thiébault, Estienne.. 1570-1600
Thielley, Antoine.... 1666
Thomas, Jean.... .. 1549
Thoreau, Prosper... 1667
Thyard, Claude 1749
Tisserand, Jean .. . 1698
Tissot, Philibert..... 1767
Tournier, Germain.. 1551-1555
Trémisot, Quentin... 1666
Tristan, Ponthus. .. 1570-1600
— François.... 1601-1639
Trullard, Jean..... 1757
Turlot, Jean 1640-1655
Turrin, Philibert.... 1549

Vallerot, Etienne.... 1716
Valon, Jacques..... 1656
Valot.... 1570-1600
Valotte, François ... 1779
Vandenesse, Guillaume (de) .. 1666
Vernisy, Jean..... 1683
— Philibert... 1690
Verrières, Jacques .. 1666
Viardot, Louis 1757
Vienot, Jean..... 1692
Villemerle, Nicolas (de)... . 1666
Vinier, Nicolas..... 1681
Virot, Jean. 1707
Vivant, Simon 1725
Vivot, Guillaume.... 1656
Voisin, François 1711
Volfius, François ... 1729

BIBLIOGRAPHIE

La Collection d'études sur l'histoire du droit et les institutions de la Bourgogne.

L'histoire de la Bourgogne, qui a déjà été l'occasion de tant de travaux, vient de donner naissance à une série nouvelle de publications due à l'initiative de la Faculté de droit de l'Université de Dijon.

M. Ernest Champeaux, qui professe l'*histoire du droit en Bourgogne*, a dirigé les études de quelques-uns de ses élèves sur des matières jusque-là assez inexplorées, et qui, cependant, offrent pour ceux qui les approfondissent, comme pour ceux qui profitent de leurs recherches, un intérêt des plus vifs.

Sous le titre général de *Collection d'études sur l'histoire du droit et les institutions de la Bourgogne*, nous venons de voir à la vitrine des libraires cinq monographies dues à des étudiants de notre Faculté de Droit : MM. Hugueney, Colette, Marlio, Guigon, Parisot.

C'est déjà tout une petite bibliothèque, et la qualité des ouvrages qui la composent donne, dès le début, à la collection dont M. Champeaux a eu l'excellente idée, une importance de bon aloi.

M. Louis Hugueney a abordé un sujet à la mode en traitant des *Clubs dijonnais pendant la Révolution*. A toute époque, le travail remarquable de M. Hugueney eut attiré l'attention, mais aujourd'hui que les esprits sont dirigés vers les études sur la période révolutionnaire, que les archives de cette époque — tenues jusqu'à présent à l'abri des regards indiscrets par des gardiens jaloux ou timides — commencent à s'ouvrir, l'ouvrage de M. Hugueney arrive à point nommé.

M. Hugueney passe rapidement sur les origines d'ailleurs un peu obscures du premier club signalé à Dijon : *le club patrio-*

tique qui fut fondé en août 1789. Peut-être eut-il pu insister davantage sur les assemblées préparatoires à la nomination des Etats Généraux. Les réunions furent nombreuses. Chaque ordre avait établi ce que nous appelons aujourd'hui des *permanences* ; les esprits étaient échauffés ; on parlait politique, ou, ce qui était un des principaux éléments de la politique d'alors, des questions sociales et financières. Les uns s'excitaient à la lutte des classes ; les autres parlaient conciliation et amour du genre humain. Ce n'était pas là des clubs à proprement parler, mais cela les préparait.

Pour écrire d'une façon complète l'histoire des Clubs à Dijon pendant la période révolutionnaire, il aurait fallu à l'auteur des documents qui n'ont pas encore été mis au jour, s'ils n'ont pas disparu : les procès-verbaux des réunions. Aussi M. Hugueney a-t-il dû demander à des sources externes les renseignements dont il avait besoin. Il a infatigablement puisé dans les rares journaux de l'époque, dans les délibérations des administrations publiques, dans les archives judiciaires ; mais, malgré ses efforts, il n'a pu ne pas laisser dans l'ombre certains détails, certains événements qu'il eut été intéressant de connaître.

A vrai dire, il n'y eut guère qu'un club à Dijon, qui s'appela d'abord *Club patriotique*, puis *Société des amis de la Constitution*, puis *Société populaire*. Ce fut le club avancé, le club révolutionnaire, prenant la direction du mouvement contre l'état ancien des choses, timidement d'abord, puis devenant de plus en plus intransigeant, de plus en plus bruyant, commençant par organiser quelques manifestations hostiles contre les nobles, les prêtres, ou les notaires, presque tous vivement réactionnaires, et continuant par se faire le pourvoyeur du bourreau.

Il y eut cependant d'autres clubs, mais sauf ceux qui furent les filiales de celui-ci, les autres clubs, modérés, réactionnaires, contre-révolutionnaires, furent rapidement mis à la raison et réduits au silence. On cassa les carreaux du lieu de leurs réunions, et l'on arrêta leurs membres coupables d'avoir été l'occasion séditieuse d'un rassemblement. Cela, d'ailleurs, ne fut pas spécial à Dijon : il faut, cependant, reconnaître que dans cette ville, si le pouvoir départemental et le pouvoir municipal furent, de 1789 à 1795, souvent impuissants ou volontairement timides, ils surent à plusieurs reprises se montrer énergiques et évitèrent à l'aveugle passion de la foule de devenir criminelle.

La mort de Robespierre, la chute des Jacobins, l'arrivée à Dijon du représentant Calès, le souffle d'*esprit nouveau* qui s'éleva, amenèrent la décadence rapide de la *Société populaire*.

M. Hugueney n'a pas assez insisté sur la réaction thermidorienne qui se fit sentir vivement à Dijon : « *Calès se rendit maître des sections*, se contente-t-il de dire, *qui, sous son influence, devinrent comme une série de petits clubs, faisant obstacle et concurrence à la Société populaire* ». Cela aurait mérité un certain développement. Nous avons conservé les adresses des sections, leurs attaques violentes contre la Société populaire et le représentant Bernard de Saintes (plus connu à Dijon sous le nom de Pioche-Fer Bernard), le mouvement très vif d'opinion qui se fit en faveur des victimes de la Terreur et spécialement contre l'*assassinat juridique* du président Richard de Ruffey. On usa des mêmes procédés que les clubistes ; on délibéra, on fit des motions, des discours, des adresses ; on se montra du doigt les terroristes dans la rue, comme quelques mois auparavant on bafouait les aristocrates.

On ne saurait, cependant, marchander les éloges à M. Hugueney ; on est surpris, en lisant son ouvrage, de la sûreté de son style, et d'une maturité de conception et d'expression inattendue chez un jeune homme. M. Hugueney ne s'est pas contenté de faire l'histoire des clubs à Dijon et de nous retracer leur rôle politique avec impartialité ; il nous a fait voir, autant que faire se peut, leur rôle économique. Il y a là une série de jalons posés avec beaucoup d'à-propos pour ceux qui voudront tirer au clair l'histoire économique de notre région pendant la Révolution. M. Hugueney n'a pas parcouru toute la route, mais il a débroussaillé le chemin La tâche de ceux qui viendront après lui travailler à l'histoire de la Révolution à Dijon, s'en trouve singulièrement facilitée.

M. Hugueney, à cet égard, est peut-être un peu injuste : les travaux des érudits dijonnais sur la Révolution ne se résument pas dans la brochure plus qu'insignifiante de M. Justin Ledeuil ; il existe d'autres études fort importantes disséminées dans les mémoires de nos sociétés savantes. Si cette période de notre histoire n'a, cependant, pas été aussi étudiée que d'autres, ce n'est ni *indifférence* ni *dédain*, cela tient à d'autres causes, aujourd'hui disparues. Aussi bien, le courant des études historiques va-t-il se porter de ce côté ; M. Hugueney est un des premiers à s'y être laissé entraîner ; il l'a fait avec trop de talent pour qu'on lui sache mauvais gré d'avoir cédé au plaisir de le constater.

Avec M. Emile Colette, nous quittons l'histoire politique pour aborder une partie de l'histoire économique de Dijon : *Les Foires et Marchés.*

L'histoire de la vie économique dans notre ville et dans sa région — nous voulons dire l'histoire méthodique d'après un plan et suivant une règle — est encore à faire. M. Colette s'y est engagé et a commencé, ce que l'on néglige souvent, par le commencement. Peut-on rechercher la valeur des denrées, des matières premières, des monnaies, si l'on ne connaît pas tout d'abord le lieu et l'organisation des échanges, la règlementation des réunions où ils se font, c'est-à-dire les *foires et marchés ?* Nous signalons un sujet d'étude qui est le corollaire de celui-ci ; celui des voies de communication : puisqu'il n'y a *ni foire, ni marché* sans route pour y accéder.

C'est, d'ailleurs, l'étude rapide de la voie d'Agrippa et de son rôle économique qui sert d'introduction à l'ouvrage de M. Colette. Celui-ci voit dans un champ de foire, au bord de la voie romaine, l'origine de Dijon. C'est là une opinion qui semble des plus justifiées, bien qu'il soit impossible de préciser si les premières habitations gallo-romaines ont attiré les marchands, ou si l'*emporium* s'est établi de lui-même, amenant promptement l'établissement de guinguettes qui ne tardèrent pas à devenir des palais.

Peut-être y avait-il, là où se trouvent maintenant la Fontaine des Suisses et le Creux d'Enfer, un pélérinage, un bois sacré, puisque, comme le démontre fort bien M. Collette, pélérinage et foire, fête religieuse et marché se confondent toujours à l'origine et vivent côte à côte à travers les siècles.

Les foires et les marchés constituant des agglomérations souvent assez considérables d'hommes portés aux discussions, enclins à célébrer dans l'ivresse les résultats heureux d'une opération commerciale, il fallait y faire une police, y réprimer les vols et les fraudes, y maintenir l'ordre. Ce rôle devait être dévolu à ceux qui avaient entre les mains la force matérielle, la puissance militaire.

C'est là un des points intéressants de l'ouvrage de M. Colette : il montre comment ce droit de police devint promptement et par la force même des choses un droit fiscal, comment il fut accaparé par les établissements ecclésiastiques, comment il fut un *casus belli* entre Saint-Bénigne et Saint-Etienne, et comment les ducs Capétiens départagèrent les combattants, en s'attribuant peu à peu ou en attribuant à la commune les droits fiscaux sur les foires et marchés.

M. Colette distingue avec soin les *foires* des *marchés*, suivant les premières depuis les plus lointaines origines jusqu'à leur déclin, dès que les communications et les moyens de transport devinrent plus faciles et plus sûrs ; poursuivant l'étude

des seconds jusqu'à nos jours. M. Colette n'a pas abordé l'étude du prix des denrées alimentaires, des matières premières, des produits fabriqués ; il n'y fait qu'allusion çà et là. Aussi bien, n'était-ce pas là l'objet du travail qu'il avait entrepris. Ce que M. Colette nous décrit, c'est l'organisation, la réglementation des foires et marchés ; la question des marchandises qui y sont apportées n'a qu'une part assez faible dans cette réglementation. Il faut cependant envisager que si celle-ci a un but de police et de fiscalité, elle a aussi un but économique. Elle est, selon les temps, protectionniste ou libre-échangiste ; elle s'efforce d'être utile aux consommateurs, ou elle favorise l'industrie locale par la prohibition des produits extérieurs. Elle aidera donc au développement de certains commerces, ou entraînera leur ruine selon qu'elle attirera ou repoussera les forains.

Il y a dans l'ouvrage de M. Colette deux parties qui marchent parallèlement ; l'étude de la réglementation policière, l'étude de la réglementation économique. Peut-être l'ouvrage eut-il gagné à ce que ces deux parties fussent plus distinctes l'une de l'autre, ce qui eut permis de donner un développement plus grand à la seconde. — M. Colette nous répondra que la critique est aisée..... sans doute ; mais il a trop bien commencé pour ne pas continuer, et il nous permettra de lui dire que consacrer — en ce qui concerne les foires — neuf pages pour toute la période qui s'étend du xve siècle à la Révolution, est certainement insuffisant, et qu'il y a là un sujet tout trouvé pour de nouvelles études.

C'est aussi un sujet d'histoire économique que M. *Marlio* a abordé : *le commerce du bois de Bourgogne* depuis le xviie siècle jusqu'à nos jours.

Les départements formés par les démembrements de l'ancienne province de Bourgogne constituent une des régions les plus forestières de la France. La qualité du bois, excellent pour le chauffage dans certaines parties, pouvant, dans d'autres, être facilement utilisé pour la construction, le fait que Paris, depuis de longues années, grâce à l'Yonne et à ses affluents, s'approvisionne en Bourgogne, a donné au bois de notre pays une renommée universelle. Décrire l'histoire du commerce du bois de Bourgogne était donc une idée séduisante. M. Marlio s'est inspiré d'enquêtes personnelles faites dans le monde des négociants en bois, de recherches dans les archives, et de quelques monographies parmi lesquelles il faut citer au premier rang l'ouvrage remarquable et définitif de M. *Etienne*

Picard, inspecteur des forêts, sur le *commerce du bois de chauffage et du charbon de bois à Dijon au* XVIII*e siècle*.

Même réduite aux trois derniers siècles, l'étude entreprise par M. Marlio embrassait un sujet trop vaste, pour pouvoir être complète en une brochure de trois cents pages. M. Marlio nous donne, il est vrai, des statistiques fort intéressantes puisées aux sources officielles ; il nous donne également de curieux détails sur l'aménagement et l'exploitation des forêts, la vente et l'utilisation des bois, la condition des bûcherons.

On peut lui reprocher d'user d'un système de généralisation qui nuit beaucoup à l'ensemble de son travail. La Bourgogne est fort étendue, et si, à certains égards, on peut trouver pour les différents éléments qui la composent un caractère unique, cela est bien difficile en ce qui concerne le commerce du bois. La forme et l'importance de ce commerce, comme de tout autre, tiennent à l'abondance et à la qualité du produit, et à la facilité de le transporter. Or, à ces deux points de vue, la Bourgogne ne peut former et n'a jamais formé un tout unique. L'utilisation et le commerce du bois ne sont pas dans le Morvan, où grâce au flottage tous les bois sont dirigés sur Paris, les mêmes que dans la région alimentée par l'Aube et la Marne à leurs sources et par les affluents de la Saône. La banlieue de Dijon a ses règles particulières ; il en sera de même de la vallée proprement dite de la Saône, de l'Autunois, du Charollais.

Il faudrait donc, en semblable matière, ou se contenter de monographies que l'on pourrait exiger complètes, ou faire un ouvrage considérable qui ne serait d'ailleurs que la réunion d'une série de monographies.

M. Marlio nous permettra une seconde critique. Parlant de l'exploitation des forêts en Bourgogne, il nous semble être tombé dans une erreur, qu'il partage d'ailleurs avec nombre d'économistes, en ce qui concerne le déboisement. Il semblerait à la lecture de ce chapitre que les forêts sont sur le point de disparaître de notre pays : *en Bourgogne, la surface boisée décroît progressivement*, y est-il dit. Est-ce bien exact ? L'Etat et les communes, propriétaires d'une grande partie de nos forêts, ne défrichent pas, et pour cause ; les particuliers pourraient seuls le faire. Que quelques-uns aient mis en culture quelques parcelles de bois, cela est certain ; mais c'était à une époque déjà reculée et dans d'assez minimes proportions. M. Marlio ne peut citer qu'un déboisement de cent hectares dans la Côte-d'Or, en 1840. La vérité est que depuis cinquante ans, les particuliers et les communes font des reboisements

considérables surtout en essences résineuses. Les modifications profondes apportées à l'agriculture laissent en friche un grand nombre de terres qu'il faut utiliser : elles sont reboisées et chaque année de nouveaux hectares de plantations s'ajoutent aux anciens. En outre, dans les vieilles forêts, les clairières sont peuplées avec beaucoup de méthode en pins ou en épicéas. M. Marlio y fait, il est vrai, allusion, mais il n'y insiste pas assez à notre avis, et d'une façon incomplète, donnant une importance excessive à ce qu'il nomme le *déboisement déguisé*, et qui consiste dans le pâturage forestier, et dans la mauvaise exploitation.

Ces critiques, peut-être sévères, n'enlèvent pas à l'œuvre de M. Marlio le mérite des qualités sérieuses qui s'y manifestent. Il lui a été nécessaire de se livrer à des recherches nombreuses, non seulement à des recherches de cabinet et de bibliothèque, mais à des enquêtes *sur le terrain*. Il lui a fallu interroger les agents de l'Administration forestière, les marchands de bois, de charbon, d'écorces, demander aux bûcherons des détails sur leur vie, leurs salaires, leurs travaux. On sent que M. Marlio ne s'est pas contenté de renseignements généraux, mais qu'il a circulé dans un grand nombre de nos forêts, et qu'il s'est rendu compte sur place de tous les points qu'il a traités. Le style du *commerce des bois de Bourgogne* est agréable et bien fait pour faire accepter par le lecteur ce qu'il y a d'un peu aride dans des documents statistiques, fort bonne nourriture de l'esprit, sans doute, mais qui a besoin d'un assaisonnement convenable pour être facilement digérée

L'étude du droit coutumier bourguignon a, depuis l'apparition du Code civil, été singulièrement dédaignée ; il y a peu de temps que l'histoire du droit a une chaire dans notre faculté, et très peu de temps que la coutume de Bourgogne y fait l'objet d'un commentaire. L'étude la plus importante qui en ait été faite, au cours du siècle écoulé, se trouve dans l'ouvrage en 4 volumes — *Le droit coutumier français* — d'un Dijonnais M. Beaune, professeur à la Faculté libre de Lyon. M. Champeaux a pensé qu'il serait bon de diriger les travaux de ses élèves sur une matière aussi inexplorée et qui, cependant, peut donner naissance à des ouvrages extrêmement intéressants. M. *Henri Guigon* a ouvert la voie à ses futurs camarades d'école par une monographie sur la *succession des bâtards dans l'ancienne Bourgogne*.

Il faut bien le dire, le sujet était ingrat, si l'on se place uniquement au point de vue juridique. Notre coutume de Bour-

gogne résumait la situation successorale des bâtards en deux mots : incapacité de recevoir, incapacité de disposer; le droit ecclésiastique n'était pas moins sévère. Cela prête peu à des développements. Aussi M. Guigon nous a-t-il montré qu'aux différentes époques des siècles passés, les mœurs ont été plus fortes que la loi, que malgré la dureté de cette dernière, le nombre des bâtards ne semble pas avoir été diminué, et que leur situation sociale ne différait pas beaucoup de celle des enfants légitimes.

Un coup d'œil sur la généalogie des maisons princières — familles pour lesquelles nos archives nous ont laissé le plus de renseignements — nous apprend, par exemple, que Philippe le Bon n'eut qu'un fils légitime, Charles le Téméraire, et quinze enfants naturels qui, tous, furent brillamment établis par leur père. Les mœurs ne furent cependant pas toujours aussi libres, et selon le développement du sentiment religieux, la situation des bâtards se trouvait plus ou moins précaire. L'application de la loi se ressentait là, comme ailleurs, de la morale courante.

Le livre de M. Henri Guigon est divisé en deux grandes parties : les origines jusqu'à la première rédaction des coutumes, le droit coutumier. Une troisième, mais très courte partie étudie en quelques pages l'effet, d'ailleurs négatif, sur la législation des bâtards de la réformation de la coutume en 1572.

Le chapitre premier est à signaler, car il traite d'une question forte obscure de la législation burgunde : la question du *matriarcat*.

M. Guigon l'étudie avec une documentation importante et d'une façon très serrée.

Les Burgundes, avant leur établissement en Gaule, connurent-ils l'enfant naturel, ou plutôt le distinguèrent-ils de l'enfant légitime ? Problème intéressant : car, dans l'affirmative, on reconnaît chez ce peuple vagabond à la recherche d'un sol hospitalier où il s'établira pour toujours, l'existence de la famille. Dans la négative, on n'en fait qu'un agglomérat d'individus chez qui l'enfant n'avait pour ancêtre que sa mère, lien fragile qui disparaissait dès que l'âge rendait inutiles sa surveillance et ses soins.

Il faut bien le dire, si ce chapitre est curieux et digne d'attention, il ne donne pas, et il ne pouvait donner, de solution bien satisfaisante. Les arguments tirés des Niebelungen ne laissent pas que d'être aussi nuageux que les brouillards du Nord d'où seraient venus nos pères.

Nous sommes heureux de voir M. Guigon inaugurer les études sur notre droit coutumier. L'amour de la province natale et de tout ce qui a fait autrefois son importance, sa force, sa gloire, est la meilleure sauvegarde contre la décentralisation intellectuelle à outrance, aussi mauvaise pour un peuple que la centralisation administrative exagérée. Si la sève, pour une cause quelconque, vient à diminuer de vigueur au cœur de l'arbre, il faut que dans les maîtresses branches, dans les racines profondes, se trouvent des réserves assez puissantes pour redonner la vie à un organisme que des esprits chagrins voient déjà la conquête de la mort.

L'exemple donné par M. Guigon a été suivi par M. *Gally*, dans une très intéressante étude intitulée *Essai sur le Bail à cens en Bourgogne*. C'est surtout l'origine du bail à cens que M. Gally s'est attaché à déterminer, origine juridique qu'il distingue avec soin des origines économique et politique de cette institution. Ce n'est donc pas un travail complet sur le cens que nous avons sous les yeux, car il aurait dû comprendre une étude plus détaillée de cette tenure. M. Gally a pensé qne cela l'entraînerait trop loin ; en restreignant ses recherches *à l'instrumentum* du contrat, à l'acte du contrat juridique dégagé des nécessités politiques et économiques qui ont pu les faire naître, il a entrepris une tâche sans doute moins complexe, mais qui n'est pas exempte de difficultés.

Il nous sera permis de dire que M. Gally s'est montré un peu sévère pour des devanciers éminents tels que M. Garsonnet et M. Glasson, en leur reprochant de n'avoir pas distingué, comme il le fait, la tenure ou censive, du contrat ou bail à cens. Il est certain que la distinction doit être faite ; mais il est bien difficile de ne pas parler de l'un quand on parle de l'autre, surtout lorsque l'on recherche les origines probables de l'ensemble de ce système imaginé par nos pères pour *mettre leur terre en gagnage*, comme dit Loysel.

Rien, d'ailleurs, n'est plus difficile à déterminer que ces origines. Faut-il les reconnaître dans un développement du colonat du Bas-Empire, une modification du servage dans le sens de la liberté ; dans un assujettissement volontaire du roturier vis-à-vis du noble ? Ce sont de graves problèmes dont la solution nécessite une étude approfondie des mœurs, des besoins économiques, des bouleversements sociaux d'une époque difficile à connaître parce qu'elle est lointaine et parce que les documents qui la concernent sont rares et souvent obscurs.

Ne s'attachant qu'à l'origine du contrat proprement dit, à la forme de l'échange de volonté, M. Gally n'avait pas à se préoccuper de ces questions si complexes. Aussi s'applique-t-il à nous montrer dans le bail à cens un fils du *précaire*, qui n'a hérité de son père que la configuration corporelle et bien peu de chose de ses caractères. La démonstration de M. Gally, faite avec beaucoup de clarté, est convaincante. Il a eu la bonne fortune de pouvoir joindre à l'appui de son raisonnement des exemples inédits tirés du cartulaire de la collégiale Saint-Etienne, de Dijon, et de faire ainsi de son livre un ouvrage d'érudition locale très intéressant.

Après avoir ainsi fait assister son lecteur à la naissance du bail à cens et au premier aspect qu'il prend dans la vie pratique aux douzième, treizième et quatorzième siècles, M. Gally nous instruit ensuite de son éducation par les juristes, imbus de la science du droit romain. Il y a là un curieux exemple de l'influence exercée par Rome sur toutes nos institutions aussi bien politiques que juridiques avant que les lettres et les arts ne subissent, à leur tour, l'empreinte de l'antiquité latine.

Les juristes tenaient à cœur de créer le droit à côté de la loi, et ne cherchant le premier que dans Théodose ou dans Justinien ils n'imaginaient pas que l'on pût autrement que par les institutions romaines établir les règles de nos institutions coutumières. Ils crurent trouver dans certains textes relatifs à l'emphytéose (1 § 1. — Dig. si ager vectig. 6-3) (12 Code, de fund. patrim. 11-61) la base d'une distinction entre deux domaines, l'un *direct*, l'autre *utile* ressemblant, en quelque sorte, aux droits du seigneur censier et aux droits du censitaire. Cela suffit pour faire du cens coutumier un succédané de l'emphytéose romaine.

Il aurait fallu, cependant, mettre en lumière, ce que M. Gally n'a pas fait, que nos anciens jurisconsultes en s'inspirant de l'emphytéose pour commenter le bail à cens, distinguaient cependant parfaitement l'un de l'autre, ou plutôt qu'ils distinguaient deux choses, le bail à cens, tenure d'exploitation du sol, mais *tenure féodale*, impliquant une hiérarchie sociale entre le maître et le tenancier, et, ce qu'on appelait en Bourgogne le *cens emphytéotique*, tenure purement d'exploitation et qui n'avait aucun caractère féodal. C'est ce que M. Serrigny a fort bien compris en disant : *Le cens féodal diffère de l'emphytéose en ce que l'on ne pouvait donner à cens qu'un fonds que l'on possédait comme noble, tandis que pour le céder à titre d'emphytéose, il suffisait de le posséder comme roturier.* (Revue critique de législat. et de jurispr, 1874. p. 417.)

La dernière partie de l'ouvrage de M. Gally eût certainement gagné si cette distinction avait été faite, car elle seule explique nettement la règle du droit coutumier *cens sur cens n'a point de lieu.* Le système féodal tient trop de place dans toutes nos institutions de jadis pour qu'il n'en soit pas tenu compte, surtout en matière de bail à cens.

M. Gally sera, croyons-nous, souvent cité, car les nombreux amateurs de notre histoire bourguignonne (peu de provinces, sans doute, ont suscité tant de recherches et tant de travaux) ne comprennent pas toujours suffisamment les textes anciens qu'ils étudient, par ignorance du droit de ces époques lointaines. L'histoire politique et sociale s'éclaire à la lumière de la connaissance des lois On trouvera donc dans l'ouvrage de M. Gally des renseignements utiles, et souhaitons que fréquemment consultés ils contribuent à éviter les erreurs toujours fâcheuses d'interprétation.

Sous le titre d'*Essai sur les Procureurs au Parlement de Bourgogne,* M. Paul Parisot termine la série des ouvrages déjà parus dans la collection que nous étudions. C'est une très remarquable et très intéressante monographie d'histoire sociale qui fait d'autant plus d'honneur à M. Parisot que le sujet était encore inexploré. — Les Procureurs, aujourd'hui les avoués, qui constituaient, comme ils constituent encore maintenant, un organisme important de l'administration de la justice, n'avaient pas trouvé jusqu'à ce jour d'historien en Bourgogne. — *Serait-ce,* dit M. Parisot, *par mépris pour d'aussi petites gens ? Non, car les avocats, eux aussi, n'ont jamais fait l'objet d'une étude générale. Il ne faut voir dans cette abstention que la crainte de n'aboutir à aucun résultat par suite du petit nombre de documents qui nous sont parvenus.* M. Parisot a passé outre et a tenté l'entreprise. Il y a tout lieu de l'en féliciter puisqu'il a réussi et qu'il est parvenu à nous donner un aperçu très vivant et très documenté de la vie de cette classe d'auxiliaires du Parlement de Bourgogne.

M. Parisot suit les Procureurs parallèlement au Palais et à la ville. Au Palais, nous les voyons apparaître, se multiplier d'une façon extraordinaire, se constituer en groupement, devenir enfin, par suite des nécessités fiscales du royaume des officiers ministériels. Nous les trouvons en lutte avec les magistrats affectant vis-à-vis d'eux des airs de grands seigneurs, avec les receveurs des impôts, dangereux ennemis qui ne leur font pas quartier et les pressurent chaque jour davantage.

A la ville, les Procureurs jouent un double rôle. Il n'y a pas

de sarcasmes dont ils ne soient les victimes ; la malignité publique les représente comme des sangsues habiles à vider la bourse d'un plaideur, comme des araignées attendant au centre d'une toile savamment tissée l'imprudent qui se hasarde à la traverser. — On leur reproche leur richesse que les malveillants considèrent comme mal acquise. D'autre part, ils arrivent aux honneurs, ils entrent au Conseil de ville ; nous les voyons devenir vicomtes-maïeurs, hommes politiques importants, jouissant d'une réelle autorité.

L'ouvrage de M. Parisot est donc plutôt une œuvre de sociologie qu'une œuvre juridique. Les travaux qu'il a consultés pour mener à bien son œuvre sont nombreux, il en a tiré tout le fruit possible. M. Parisot a restreint sa tâche en ne s'occupant que des procureurs au Parlement, c'est-à-dire ceux qui constituaient une aristocratie dans leur classe judiciaire. Que d'aperçus intéressants s'il eut pu élargir le cadre de sa monographie et nous parler des procureurs à la Cour des Comptes, pes procureurs au présidial, des procureurs aux bailliages royaux et seigneuriaux. C'est à ce petit monde que s'adressaient surtout les méchantes langues des moralistes populaires. Mais c'eût été bien difficile de mettre au point une pareille œuvre : on eut risqué ou de se perdre dans des détails trop nombreux et souvent impossibles à préciser ou de donner des généralisations fautives.

Restreignant son étude aux *Procureurs au Parlement* tous rapprochés les uns des autres, respirant le même air, ayant vraisemblablement des habitudes de vie sensiblement identiques, il n'avait pas à craindre de généraliser quelque peu et de conclure de ce qu'il constatait pour l'un à ce qu'on doit supposer pour les autres.

M. Parisot apporte à l'histoire sociale de la Bourgogne une contribution importante. Il a écrit le pendant du très remarquable ouvrage que vient de faire paraître M. Baudot sur l'*Histoire de la pharmacie en Bourgogne*. Ce dernier travail, est, il est vrai, plus considérable ; mais si M. Parisot a donné au sien un développement moindre, il n'y a pas lieu de l'en critiquer. Il a créé un cadre, et les recherches nouvelles que l'on peut faire, les documents que l'on peut ajouter à ceux déjà cités rempliront non pas de nouveaux chapitres, mais donneront plus d'ampleur à ceux qui constituent l'*Essai sur les Proeureurs au Parlement de Bourgogne*.

PIERRE PERRENET,
Docteur en droit, avocat à la Cour d'appel,
membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon
et de la Commission départementale des Antiquités.

D'Arbois de Jubainville. **Les Druides et les Dieux celtiques à forme d'animaux** (Paris, Champion, 1906).

Le dernier livre de M. d'A. de J. est le résumé de leçons professées au collège de France. Il est plein d'aperçus très neufs et très ingénieux et de textes tirés pour la plupart du *Trésor de l'ancien celtique* de Holder, dont la publication est sur le point d'être terminée. L'ouvrage de M. d'A. de J. se rapporte à divers sujets.

L'auteur étudie la divinisation des animaux chez les Gaulois. Les peintures des grottes occupées par l'homme pendant la période néolithique représentent des animaux qui paraissent déifiés. Les dieux des enseignes romaines étaient l'aigle, le loup, le taureau, le cheval, le sanglier. Les Gaulois ont connu le culte du dieu loup, de la déesse *Epona*, dont le nom dérive d'*epos*, cheval, du taureau, *taruos*, de l'ours, *artos* ou *matu*. Le souvenir de ce culte s'est conservé dans plusieurs noms de personnes et de lieux. Mac Mahon veut dire « fils de l'ours. » Tarbes, *Tarva*, Thérouanne, *Tarvenna*, Trévise, *Tarvisus* sont les villes du dieu taureau, Arthun (Loire), *Artodunum*, la citadelle du dieu ours, *Andematunnum* ou Langres, la forteresse du grand ours.

Sous le titre *César et la géographie*, M. d'A. de J. montre que le *De bello gallico* débute par deux des plus audacieux mensonges que l'on ait jamais écrits. On sait que les Gaulois ont fondé en Europe, plusieurs siècles avant notre ère, un empire immense qui, à l'ouest, comprenait une grande partie de la péninsule ibérique et qui, à l'est, s'étendait jusqu'au Pont-Euxin. Ce territoire c'est la Celtique des géographes grecs, Κελτική. Les régions que les Romains appelèrent plus tard *Gallia cisalpina, Provincia, Gallia braccata, Gallia comata* ne sont que des parties relativement petites de l'ancien empire gaulois. Or César veut faire croire qu'entre le Rhin et les Pyrénées est renfermée toute la Gaule, *Gallia omnis*, et que l'une des trois divisions de cette *Gallia omnis*, le territoire situé entre la Seine, la Marne et la Garonne, est la Celtique. L'intérêt de ces fausses affirmations est évident, supprimer d'un trait de stylet les mérites des nombreux chefs d'armées romaines, vingt-deux d'après les *Acta triumphorum*, qui avaient obtenu de triompher des Gaulois antérieurement à l'année 51, faire croire aux ignorants plébéiens de Rome que César a conquis toute la

Celtique, en un mot se poser, aux yeux de sa clientèle populaire, comme le vrai, le seul triomphateur des Gaulois. C'est une des manœuvres par lesquelles César a préparé sa dictature.

La partie la plus étendue de l'ouvrage de M. d'A. de J. est consacrée à l'histoire des druides Le mot *druide*, en celtique, au singulier nominatif *druis ?* génitif *druidos*, pluriel *druides*, génitif *druidon*, est formé de deux racines indo-européennes, *dru*, très, et *uid*, voir, savoir, cpr. le latin *uideo* et le grec εἶδον. Il veut dire « très savant ». M. d'A. de J. s'attache à démontrer que le druidisme est d'origine gaélique ou gôidélique. Primitivement, il n'y avait en Gaule que deux sortes de prêtres. C'étaient les *uatis*, devins ou augures, et les *gutuatri*, dont le nom signifie « parleurs ». Ils avaient mission de parler aux dieux. Le *gutuatros* paraît être l'équivalent du ἱερεύς grec ou du flamine romain.

Les Gôidels ou Gaëls sont le rameau le plus septentrional de la famille celtique. On les retrouve aujourd'hui avec leur langue en Irlande et dans les montagnes de l'Ecosse. Ils se sont établis dans les Iles Britanniques entre 1300 et 800 ans avant Jésus-Christ. Ils étaient alors à l'âge de bronze. Ils soumirent, grâce à la supériorité de leurs armes, la race anonyme qui les avait précédés et qui n'avait pas dépassé l'âge de la pierre polie. Le dialecte des Gaëls se distinguait de l'ancien gaulois par un trait essentiel, la substitution de la lettre *q* à la lettre *p*. Exemples : *epos*, cheval, en gaulois, *equas* en gôidélique. Les Gaëls avaient perdu jusqu'à la faculté de prononcer le *p*. Ils ne l'ont retrouvée que dans le courant du VIIe siècle. La prédication de saint Patrice entraîna une rénovation linguistique. *Patricius* (*Patrikius*), primitivement appelé *Cothraige* par les Irlandais, est ensuite prononcé *Patrik*.

Entre les années 300 et 200 ou environ avant J.-C., les Gaulois de la partie du continent entre le Rhin et l'Atlantique conquirent la Grande-Bretagne, refoulèrent les Gaëls dans les contrées qu'ils habitent encore actuellement et introduisirent l'usage du fer et leur propre dialecte qui remplaça le gôidélique dans tous les pays soumis à leur domination. Le fait de la conquête gauloise, attesté par César, est bien connu, Mais M. d'A. de J. présente à l'appui les preuves linguistiques les plus intéressantes. Ainsi les Belges sont des Gaulois. César, en affirmant, au livre Ier de ses commentaires de la guerre des Gaules, qu'ils diffèrent des habitants de la Celtique autant que ceux-ci des Aquitains, a commis une erreur, car les Ibères d'Aquitaine n'appartiennent pas à la race indo-européenne. Il le reconnaît lui-même, à partir du livre V, en supprimant la distinction des

Belges et des Gaulois. Or il y a, en Angleterre, une ville appelée *Venta Belgarum*, c'est Winchester. Les *Atrebatii* sont venus de l'Artois, les *Catuvellauni* des environs de Châlons-sur-Marne, les *Parisi* des bords de la Seine, les *Smertae* de la vallée du Rhin, fonder dans la Grande-Bretagne des établissements auxquels ils donnèrent leurs noms. La lettre *p* s'y est montrée de nouveau dans des noms de peuples, *Picti*, les tatoueurs, *Epidii* ; des noms d'hommes *Eppillos* ; des noms de lieux, *Petuaria* identique à Pithiviers. Enfin, il y a des noms de villes, de localités et de cours d'eau que l'on trouve à la fois en Grande-Bretagne et sur le continent gaulois : *Ouxellodunum*, la haute forteresse, *Noviomagus*, le champ neuf, *Briva*, le pont, *Vernemetum*, le grand temple ou bois sacré. *Segodunum* est Rodez en France, Wallsend dans le comté de Northumberland.

Les Gaulois, conquérants de la Grande-Bretagne, rapportèrent l'institution des druides sur le continent. Ceci explique pourquoi les druides paraissent avoir été connus des Grecs qui visitèrent la Gaule à partir de 200 ans avant J.-C. On comprend aussi pourquoi le druidisme n'existe ni dans la Gaule cisalpine, ni dans les contrées celtiques situées à l'est du Rhin, tant dans le bassin du Danube qu'en Asie Mineure. Les Gaulois qui habitaient ces pays n'ont point pris part à l'invasion de la Grande-Bretagne.

Le druidisme a rencontré deux ennemis mortels, la civilisation romaine et le christianisme.

Les druides étaient un obstacle à la romanisation de la Gaule. L'assemblée annuelle des druides à Chartres faisait concurrence à l'assemblée des Gaules fondée à Lyon par Drusus en l'an 12 avant J.-C. Soit dans les sciences profanes, soit en matière de religion, il y avait discordance entre les doctrines romaines et les doctrines gauloises. Les sacrifices humains tombaient sous le coup des lois romaines. La mythologie celtique n'était pas celle des Romains. Les Romains s'efforçaient bien de traiter les dieux gaulois, comme autrefois ils avaient fait pour les dieux grecs, de les confondre avec leurs propres divinités. *Belisama* devenait Minerve. *Belenos*, le dieu de la lumière, *Borvo*, le dieu des eaux thermales, se changeaient en Apollon. Mercure se métamorphosait en dieu porc, *Moccus*, ou en dieu ours, *Artaios*. Il est peu probable que les druides se soient prêtés à ces identifications, qui étaien tl'un des procédés d'assimilation de la Gaule avec la nation conquérante. Evidemment ils auraient épargné aux dieux romains ces attributions bizarres ou d'autres contradictoires, telles que l'identification des déesses *Suleviae* tantôt avec Minerve et tantôt avec Junon.

Rome avait introduit en Gaule un enseignement officiel, obligatoire sans doute pour les jeunes Gaulois. Cet enseignement, qu'elle opposait à celui des druides, était subi avec répugnance. Aussi, lorsque l'Eduen Julius Sagrouiros se révolta, en 21 après J.-C., la jeunesse des écoles se laissa entraîner facilement. Cette question d'enseignement déchaîna la persécution contre les druides. Auguste s'était contenté de défendre aux citoyens romains la religion druidique. La répression de la révolte de Sacrovir fut suivie du sénatusconsulte de Tibère et de l'édit de Claude qui supprimèrent le druidisme. Les druides se réfugièrent au désert, firent de la médecine pour vivre. Mais la médecine grecque triompha rapidement des panacées druidiques, la *selago* et le *samolus*. Dès le IIe siècle, aucun texte ne montre plus de druides en Gaule. Également chassé de la partie de la Grande-Bretagne occupée par les Romains, le druidisme ne se maintint que dans la région septentrionale demeurée indépendante et en Irlande. En 410, lorsque les Romains abandonnèrent la Grande-Bretagne, quelques druides se hasardèrent à passer au sud du *Vallum Hadriani*. Ils se heurtèrent aux missionnaires chrétiens. Vaincus par saint Patrice, en Irlande, au Ve siècle, par saint Columba, en Ecosse, au VIe siècle, les druides disparurent définitivement.

Tel est, en abrégé, le livre de M. d'A. de J. Les doctrines exposées sont différentes sur un grand nombre de points de celles que l'on admet généralement. L'auteur déclare les soumettre à l'examen des érudits et de ceux qui s'intéressent à notre histoire.

L. Stouff.

Louis Tiercelin. **La Bretagne et les Pays celtiques. Bretons de Lettres** : *Leconte de Lisle, étudiant*; *Villiers de L'Isle Adam chrétien*; *Hippolyte Lucas au Temple du Cerisier*; *Brizeux à Scaer*... avec des fac-similés d'autographes. Paris, Honoré Champion, 1905, in-8°, 315 p.

Les « Bretons de Lettres » que célèbre M. Louis Tiercelin se suivent et ne se ressemblent pas. Qu'Hippolyte Lucas ait possédé quelque part en Bretagne une jolie maison des champs, tant mieux pour lui, pour ses hôtes, et pour ses héritiers ! Mais que ce galant homme ait exercé la littérature comme — je cite — « une fonction organique », qu'il ait été pendant des années le critique littéraire du journal *Le Siècle* et qu'il ait traduit par surcroît nombre de pièces de théâtre étrangères avec une

opiniâtreté méritoire, cela valait-il vraiment la peine d'être dit ou redit? Bien surfait nous semble aussi le dernier ou l'avant-dernier des paladins de lettres, Villiers de L'Isle Adam dont « le christianisme » paraît, tout compte fait, aussi douteux que le génie. Plus curieuses, mais encore bien menues sont les pages consacrées à Leconte de Lisle qui fut pendant six ans le plus irrégulier, le plus paresseux des étudiants en droit de la Faculté de Rennes. Dans les vieux registres, M. Tiercelin a recueilli pieusement les mauvaises notes du jeune créole, il a enregistré ses nombreux échecs ou pertes d'inscriptions, dépouillé les petits journaux où il exerçait sa verve naissante, noté ses projets d'avenir et de fortune. Est-ce que le grand poète qui avait eu tant de mal à se faire recevoir bachelier n'eut pas la velléité, pour rattraper son argent, de fonder avec quelques cancres de son espèce une officine de préparation au baccalauréat? Ce prospectus est amusant — si l'on veut —, mais on lira avec plus d'intérêt la correspondance du père de Leconte de Lisle dont on nous donne de larges extraits. Ce vieux médecin est vraiment touchant dans sa sollicitude paternelle, et, on lui sait gré de n'avoir jamais douté de son fils, malgré quelques incartades. La meilleure étude de ce volume est consacrée à Brizeux. Même après l'abbé Lecigne, M. Tiercelin a trouvé du nouveau à nous dire sur l'aimable poète, si simple et si doux ; il a interrogé ses derniers amis survivants, feuilleté ses carnets de voyage inédits, prouvé que « Marie », la Muse du poète, ne fut nullement une « Iris en l'air » et encore moins une servante d'auberge, comme l'avait démontré récemment une doctoresse américaine dans ses Mémoires. Cette étude, M. Tiercelin l'a écrite avec tout son cœur, tout son esprit, et il en a beaucoup. Souhaitons qu'il ne le gaspille plus et nous donne bientôt un autre volume de souvenirs sur d'autres « Bretons de Lettres » qui ont fait quelque bruit dans le monde, Renan, Lamennais, Châteaubriand. — E. Roy.

Hermann Suchier, professeur de philologie romane à l'Université de Halle. **Les Voyelles toniques du Vieux français,** traduction de l'allemand augmentée d'un *Index* et d'un *Lexique* par Ch. Guerlin de Guer, lauréat de l'Institut, docteur ès lettres. Paris, Honoré Champion, 1906, in-8°, 230 p.

Dans ce livre, le célèbre professeur de Halle s'est proposé d'étudier les voyelles toniques du vieux français.

Après avoir défini son dessein et sa méthode et énuméré les

ouvrages consultés, manuscrits et imprimés. il range les voyelles simples d'après leur timbre et étudie successivement pour chacune d'elles les sources, les transformations et la prononciation du son ; il suit le même ordre pour les diverses diphtongues, et il termine par les voyelles devant les nasales et les voyelles devant *l* et *l'* entravées. Un index des textes cités et un lexique des mots étudiés permettent au lecteur de retrouver rapidement le renseignement dont il a besoin et de frapper à la bonne porte sans perte de temps. Le livre de M. Suchier est, comme tous ses ouvrages, un modèle de discussion et d'exposition scientifique sur un sujet épineux et controversé. La traduction française de M. Ch. Guerlin de Guer s'est efforcée de ne rien lui enlever de sa précision, et il semble bien qu'elle y ait réussi. — E. Roy.

Gustave Cohen. **Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du Moyen-Age** (Extrait des *Mémoires couronnés* publiés par la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique, nouvelle série, collection in-8°, tome I, 1806). Paris, Honoré Champion, 1906, in-8°, 6 pl., 304 p.

Le théâtre moderne est sorti de l'Eglise avec sa machinerie, ses décors et ses acteurs ; la mise en scène des poètes du moyen âge est encore celle de Shakespeare, de Corneille et même quelquefois de Molière, l'une ne se comprend pas l'autre, telle est la thèse développée dans cet élégant volume.

Si cette thèse n'est pas entièrement neuve, elle paraît vraiment nouvelle, tant elle est discutée avec précision et confirmée par des textes, des dessins et des arguments nouveaux. Cette extrême richesse d'informations est une des grandes qualités de ce livre, moins précieuse pourtant que l'ordre et l'habile disposition des matières.

M. Cohen s'est souvenu que la chronologie est, comme on l'a dit, l'œil de l'histoire, et il a tiré le meilleur parti possible d'une excellente méthode. Au lieu de commencer par le milieu ou par la fin et de nous décrire une fois de plus, le faste des derniers mystères des xve et xvie siècles, il n'a pas craint d'insister longuement sur les origines, et tout son livre y a gagné en intérêt et en clarté. Voici d'abord un relevé très exact, très minutieux de toutes les didascalies dans les drames liturgiques et semi-liturgiques joués dans les églises. Ce relevé est très

utile ; il nous montre combien le souci de la décoration est ancien, et il nous fait comprendre la continuité de la tradition dramatique des origines au XVIIe siècle. On lira aussi avec intérêt tous les développements consacrés à une question très controversée aujourd'hui, celle de l'influence des Mystères sur les Primitifs. Cette influence est indéniable, M. Cohen la prouve par des arguments et des dessins inédits (Voir notamment la planche n° VI), il la suit jusque dans les bergeries, mais il se défend de toute exagération et il rappelle avec des exemples topiques que l'inspiration des œuvres de l'art religieux ne doit pas être cherchée seulement au théâtre, mais encore et surtout dans la théologie. Au fur et à mesure que nous nous rapprochons du XVIe siècle, les renseignements et les rapprochements avec les théâtres étrangers deviennent plus abondants, mais sans nuire à la clarté de l'exposition. L'organisation matérielle du théâtre, la condition des dramaturges et des acteurs, la machinerie, la salle, le spectacle et les spectateurs, tons les traits du tableau sont fixés avec un art vraiment ingénieux, et l'on prend congé de l'auteur ; en le remerciant de tout ce qu'il nous a appris sur un sujet qui n'est ingrat qu'en apparence.

Le livre est accompagné d'une bibliographie très riche qui montre avec quelle ardeur les études sur le moyen âge et son théâtre sont poussées aujourd'hui dans tous les pays de l'Europe. Il est orné de plusieurs planches empruntées aux manuscrits ou aux incunables, et il reste malgré tout d'un prix très abordable. On peut donc lui prédire un succès bien mérité par tant de recherches, et souhaiter que dans une seconde édition M. G. Cohen complète son livre en étudiant la mise en scène du théâtre comique, moins curieuse certainement, moins compliquée que celle des mystères, mais qui ne laissera pas d'apporter, elle aussi, des faits nouveaux. Chemin faisant, il sera facile d'ajouter ou de supprimer quelques détails qui ne sont mentionnés ici que pour mémoire et par acquit de conscience.

Si naïfs ou si distraits étaient les spectateurs du moyen âge que le poète se croyait obligé de leur décrire longuement les divers décors ou « mansions » que devait parcourir l'action. Les deux prologues du mystère inédit de *Saint Vincent*, et du *Saint Laurent*, cités page 75, 76, ne laissent guère de doute à ce sujet. Mais, si cette explication est la bonne, ne convient-il pas de la reculer et de l'appliquer au prologue si discuté de la *Résurrection* du XIIIe siècle :

Primerement appareillons
Tus les lius et les mansions,

Le crucifix primerement
Et puis après le monument...

Il serait bien curieux, comme me le dit M. Sépet, que le rapprochement de textes relativement modernes vint éclaircir une des questions les plus controversées de notre ancien théâtre.

P. 81. Au sujet de « la théorie des étages », on aurait pu mentionner les représentations des mystères d'Alençon aux xve et xvie siècles. Les devis et contrats publiés par Mme Despierres sont plus détaillés, partant plus instructifs que les documnnts parisiens récemment signalés par M. Coyecque.

P. 68. On rappelle d'après Morice, le « Mystère du Juif » comme un spécimen des spectacles sur chariots... Morice s'est trompé, et en réalité il n'y a ici aucune analogie avec les *pageants* anglais. Il ne s'agit pas, en effet, d'un chariot qui transporterait le spectacle et les acteurs, mais d'une charrette qui conduit le condamné au dernier supplice, comme on le voit ailleurs dans les *Miracles de Notre-Dame* (XII, p. 162).

P. 228 et note 2, probablement p. 54 au lieu de 44. « Dans le *Vieux Testament*, le démon pour séduire Eve est couvert d'un habit en manière de serpent et a un visage de pucelle ». — Ne faudrait-il pas ajouter que ce costume de serpent n'a rien de fantaisiste puisqu'il est déjà décrit par Bède et plus tard par Pierre Le Mangeur dans son *Histoire Scholastique* » (Patr. Migne, t. 198, p. 1072).

« [Deus] elegit etiam quiddam genus serpentis, ut ait Beda, virgineum vultum habens quia similia similibus applaudunt, etc. » — *Similia similibus*, c'est court, mais exquis.

P. 88. Aix est certainement une faute d'impression pour Aire en Artois. — E. Roy.

Paul Granié. — **De l'ancien régime à Thermidor. Une commune du Quercy pendant la Révolution**. Paris, Champion. 1905.

La petite commune de Saint-Céré, établie dans la juridiction de Turenne à deux lieues de Brives, dans un pays jouissant du privilège d'immunité et de l'exemption de la taille possède des archives révolutionnaires assez intéressantes dont M. Paul Granié a voulu tirer un livre. Il nous montre comment une petite ville calme et paisible qui avait protesté contre les décrets de 1790, ouvrant aux religieuses les portes de leur monastère (p. 71), et refusant de voir dans la religion catholique la reli-

gion d'Etat (p. 91) se transforma sous l'influeuce de la Société des Sans-Culottes dirigée par le procureur de la commune Lacurie, et stimulée par les représentants Jean-Bon-Saint-André, Hélie-Lacosde, Bò, Taillefer. Malheureusement l'on regrette que l'auteur sorte trop fréquemment de son sujet pour nous donner des aperçus généraux alors que nous ne voudrions pas quitter Saint-Céré, et qu'il mèle, d'une façon constante, à son récit des réflexions personnelles, des appréciations dont nous n'avons que faire. L'histoire doit être objective. Présentez les faits impartialement au lecteur, c'est lui qui jugera. Quel besoin, au milieu d'un discours de Lacurie du 2 avril 1793, l'auteur avait-il donc de nous dire : « Le sans-culotte dut s'éponger le front, épuisé par cet effort d'éloquence, qui avait visiblement impressionné le Conseil, et que Mousquet écoutait avec une complaisante satisfaction, savourant, à l'avance, l'âpre désir de vengeance, dont était pleine, contre le bien, son âme méprisable de renégat. » (p. 147) ? Ce n'est plus ainsi que s'écrit l'histoire. — E. Champeaux.

Louis Jacob. — **Le royaume de Bourgogne sous les empereurs franconiens** (1038-1125). Paris, Champion, 1906.

M. Jacob complète pour une période intermédiaire l'histoire des pays qui composèrent les royaumes de Haute-Bourgogne et de Provence, le royaume d'Arles et de Vienne plus tard. M. Poupardin a écrit l'histoire des premiers et s'est arrêté à l'année 1038; M. Paul Fournier celle du second, depuis l'année 1125 à l'année 1378. Le présent travail comble la lacune qui existait encore entre ces deux dates extrêmes 1038 et 1125. Il nous montre comment, sous l'influence des circonstances géographiques, de l'indépendance des seigneurs laïques, de la papauté aidée par le zèle des légats et des ordres religieux qui se manifesta surtout lors de la querelle des investitures, le royaume de Bourgogne se détacha peu à peu de l'Empire pour se rapprocher de la France.

De savants appendices sur la géographie du royaume de Bourgogne, l'exclusion de la ville de Dôle du royaume de Bourgogne sous les Franconiens, le passage des Alpes par Henri IV, etc., terminent l'ouvrage. Il intéressera particulièrement les savants qui étudient notre contrée non seulement parce que le royaume de Bourgogne, formant sur un long parcours la limite du duché, il est utile d'en connaître l'histoire ; mais encore parce que l'auteur a l'occasion de parler

de certaines personnes, comme le comte Othe-Guillaume ou l'abbé Halinard de Saint-Bénigne, ou de certaines institutions, comme la Trêve de Dieu qui ont joué un grand rôle aussi bien dans le duché que dans le comté. Sans doute l'on ne trouvera nulle part de détails inédits et de documents inconnus, mais la réunion et le groupement par l'auteur des documents déjà publiés est nouvelle et instructive. — E. Champeaux.

Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet, 1831-1870, par Léon Cornudet. Paris, Champion, 1905. In-8°, VII-358.

Chalon, Jully, La Roche-en-Brénil, c'est en partie de localités bourguignonnes que sont datées ces lettres, et l'on y trouvera (p. 80) une page intéressante sur les églises de Dijon. Mais ce que l'on y trouvera surtout, c'est la peinture de deux âmes d'amis aussi dissemblables qu'il est possible. L'une, ardente, fougueuse, passionnée ; attachée à des croyances traditionnelles, mais toute frémissante sous le joug, palpitante de nobles indignations, d'admirables colères contre les injustices sociales, une âme de la trempe de celle de Pascal : on peut n'admettre aucune des idées qui bouillonnaient dans ce cerveau, on ne peut refuser à cette âme élevée son estime. L'autre est une âme de plumitif correct et sage, de bourgeois *juste-milieu,* défenseur de l'autorité quelle qu'elle soit : les fées de l'Ordre avaient dû lui mettre un portefeuille de conseiller d'Etat dans son berceau. Le malheur, c'est que, des deux amis, c'est le plus médiocre qui agit sur l'autre : il prêche la soumission à l'ami de Lamennais, il le blâme de sa pitié pour les insurgés lyonnais de 1832 ; sa piété bigote réfrène les élans de révolte de ce grand et libre chrétien. Et, somme toute, Cornudet n'a que trop réussi à domestiquer Montalembert. — Henri Hauser.

L'imprimeur-gérant : L. Barbier.

IMPRIMERIE BARBIER-MARILIER. — DIJON

AVANT-PROPOS

La Révolution française fut, en son fond, une révolution sociale, une grande tentative pour « la conquête du pain ». La cherté des grains, ou plutôt l'instabilité du prix des céréales, la fréquence des disettes, un régime commercial déplorable qui réussit à créer la famine dans des années de bonnes récoltes, ces causes figurent au premier rang de celles qui entraînèrent la chute de l'ancien régime. La légende du « Pacte de famine » a beau être une légende, elle a beau transformer en une spéculation criminelle ce qui n'était qu'un déplorable système d'approvisionnement, la formation même de cette légende et la place qu'elle prit dans les cerveaux populaires sont des faits significatifs. Le « Pacte de famine » devint le symbole d'un régime détesté.

S'il existe quelques bons travaux d'ensemble sur le commerce des céréales à la fin du XVIIIe siècle, — au premier rang figure celui de M. Afanassief — ils ont le tort de ne pas s'appuyer suffisamment sur des études provinciales préexistantes [1]. Or, la variété des conditions géographi-

1. Celle de M. G. Bloch, *Le Commerce des grains dans la généralité d'Orléans*, ne dépasse pas 1768.

ques et des méthodes culturales, la très grande inégalité de richesse qui existait alors entre les diverses régions, les obstacles opposés (sauf pendant des périodes très courtes) à la libre circulatiun des grains, la difficulté des communications dans certains cas, la facilité relative de l'exportation à l'étranger dans certains autres, la nécessité où était le gouvernement de pourvoir à l'approvisionnement des grands centres, tout concourt à faire de ce problème un problème provincial, ou plutôt une collection de problèmes provinciaux.

Telles sont les raisons qui nous ont poussé à indiquer à M. Girod, alors étudiant à l'Université de Dijon, le sujet de ce travail, présenté en 1904 comme mémoire pour le diplôme d'études supérieures d'histoire [1]. M. Girod s'est demandé comment *vivait* la Bourgogne, et en particulier Dijon, dans les quinze dernières années de l'ancien régime. Pour répondre pleinement à cette question, il aurait fallu traiter des vins (problème capital pour la Bourgogne), de la viande, des légumes, etc. Un jeune érudit ne pouvait avoir de telles ambitions, et le rôle essentiel, quasi-exclusif, joué à cette époque par le pain dans l'alimentation populaire, justifiait M. Girod de limiter son enquête aux seules céréales. Il l'ouvre en 1774, au jour où Turgot fait l'expérience hardie de la liberté du commerce des grains; il la ferme à l'heure où

1. Presqu'à la même date, M. J. Letaconnoux présentait à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes un mémoire sur *Les subsistances et le commerce des grains en Bretagne au* XVIII*e siècle*, dont un résumé a paru dans les *Annales de Bretagne* de janvier 1905.

la disette de 1788 va précipiter la chute de l'ancienne monarchie.

En choisissant comme champ d'études la Bourgogne, nous n'obéissions pas seulement à des préoccupations pratiques. Formée de régions très diverses mais presque toutes propres à la culture des céréales, la vieille Bourgogne était, bien plus encore que la Bourgogne actuelle, une terre à blé, dont la production, supérieure aux besoins, laissait en général une marge disponible pour l'exportation. La Saône, sillonnée par une batellerie active, entraînait les grains de l'Auxois ou de la Bresse vers la grande ville de Lyon, toujours affamée et dont l'alimentation était un des soucis obsédants du pouvoir central, quelquefois même vers le littoral méditerranéen. En certains cas, le blé bourguignon s'ouvrait le marché suisse. Exceptionnellement même, les blés du Tonnerrois et de l'Auxerrois descendaient vers la capitale. L'approvisionnement de Dijon, dont M. Girod a essayé de démonter le mécanisme, trouvait donc sa place dans un système délicat de transactions multiples.

Les Archives départementales, les Archives communales et la Bibliothèque de Dijon, les Archives nationales ont fourni à l'auteur une ample documentation et lui ont permis d'aboutir à quelques conclusions précises :

La première, c'est que l'édit du 13 septembre 1774 était, en ce qui concerne cette province, une sage mesure. N'en déplaise à ceux qui ont exagéré l'importance de la petite « guerre des

farines » dijonnaise du 18 avril 1775, en somme Turgot avait réussi dans son entreprise libérale, lorsqu'il tomba victime des intérêts coalisés.

Après cet échec, le gouvernement hésite perpétuellement entre les mesures à demi-libérales et les mesures réglementaires. Il redoute à la fois l'exportation et l'accaparement qui peuvent faire monter les prix et affamer le consommateur, la surabondance et la mévente qui ruinent le paysan. Et, véritable miracle économique, il aboutit à ce résultat paradoxal d'unir les inconvénients de la raréfaction à ceux de la surproduction, de créer la disette dans un pays où le blé surabonde. Directeur général des finances, intendant, Parlement, municipalité, chacun a sa politique économique, et ces politiques se contrecarrent. L'organisation du commerce est à la fois compliquée et rudimentaire. Quant à l'industrie minotière, elle est si peu avancée que, même après une bonne récolte, la population est à la merci d'une sécheresse ou d'une gelée.

Nous pouvons difficilement nous imaginer qu'il y a seulement cent vingt ans, la préoccupation constante des pouvoirs publics, le problème politique par excellence, c'était d'assurer aux populations, dans toute la force du terme, le *pain quotidien*.

Le simple jeu des transactions amène tous les jours le blé sur nos marchés, sans que nous ayons jamais à craindre qu'un beau matin ils restent vides. Pour atteindre ce résultat dont nous jouissons sans efforts, les pouvoir publics d'autrefois

ont dépensé — le plus souvent en vain — des trésors d'ingéniosité et de maladresse. On trouvera, dans le mémoire de M. Girod, le détail de leurs tentatives.

Henri HAUSER.

Je suis heureux de remercier ici M. l'archiviste communal de la ville de Dijon, MM. les employés des Archives départementales de la Côte-d'Or, MM. les employés de la Bibliothèque municipale de Dijon, de leur très grande obligeance. — Surtout, c'est pour moi un devoir en même temps qu'un plaisir de rendre hommage à l'inépuisable complaisance de M. Schmidt, archiviste, aux Archives Nationales, qui a bien voulu m'aider et me diriger dans mes recherches à Paris. — Qu'il me permette de lui en exprimer ici toute ma reconnaissance.

E. GIROD.

LES

SUBSISTANCES EN BOURGOGNE

ET PARTICULIÈREMENT

A DIJON A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

1774-1789

PAR

P.-E. GIROD

Agrégé d'histoire et géographie.

INTRODUCTION GÉNÉRALE[1]

Le problème des approvisionnements et la législation des grains à la fin du XVIIIe siècle.

La question à laquelle j'ai essayé de répondre dans ce travail est la suivante :

Comment vivait, entre les années 1774 et 1790, une

1. Consulter à ce sujet :

Awetis Araskhaniantz. Die französische Getreidehandelspolitik bis zum Jahre 1789. — Dans *Staats und socialwissenchaftliche Forschungen*. Tome IV, 1882.

Biollay. Etudes économiques sur le XVIIIe siècle. — Paris, 1885.

G. Bord. Histoire du blé en France; le Pacte de famine, Histoire-Légende. — Paris, 1887.

G. Afanassiev. Le commerce des céréales en France au XVIIIe siècle. — Traduction P. Boyer. Paris, A. Picard, 1894.

Gaudemet. L'abbé Galiani et la question du commerce des blés à la fin du règne de Louis XV. — Paris, 1899.

Kareiev. Les paysans et la question paysanne en France dans le dernier quart du XVIIIe siècle (surtout le chapitre III : L'Etat et les paysans). — Traduction Woynarowska, Paris, 1899.

Naudé. Die Getreidehandelspolitik der Europäischem Staaten vom

province, la Bourgogne et, dans cette province, une ville importante, Dijon ? en prenant le mot vivre avec son acception la plus terre à terre, et, si l'on veut, la plus grossière. En d'autres termes : Comment la Bourgogne subsistait-elle, d'où et par quels moyens ses habitants tiraient-ils les denrées nécessaires à leur nourriture ?

Cent vingt années à peine nous séparent de cette époque ; mais, si la date est récente, les inventions du XIXe siècle ont si complètement transformé les conditions du problème des approvisionnements, qu'il importe, avant d'en aborder l'étude pour une province, d'indiquer comment, d'une façon générale, il se posait alors pour toute la France.

De nos jours, par ces temps de surproduction agricole, avec le télégraphe, qui transmet en quelques secondes les demandes de nos négociants aux quatre coins du monde, avec la vapeur qui amène en quelques semaines, quelquefois même en quelques jours, sur nos marchés les produits des pays les plus lointains, le problème des subsistances ne se pose pour ainsi dire plus, ou plutôt il est résolu à chaque instant, et en quelque sorte automatiquement, par le libre jeu des opérations du commerce privé. — Il en allait tout autrement à la fin du XVIIIe siècle : le blé, qui, à une époque où la pomme de terre était à peine connue, tenait dans l'alimentation du pays une place encore bien plus grande qu'aujourd'hui, était cependant beaucoup plus rare. L'agriculture française, écrasée sous les impôts et les charges de toutes sortes, n'avait pu se développer, et l'on calcule qu'elle ne produisait pas plus de la moitié du grain qu'elle fournit aujourd'hui [1] ; comme

13ten bis 18ten Jahrhundert. 1896. — Dans *Acta Borussica : Preussiche Getreidehandelspolitik*. Einleitungsband.

E. Friedrichowicz. Die Getreidehandelspolitik des « Ancien Régime ». — Weimar, 1897.

N. B. J'ai laissé totalement de côté dans ce travail la *question des vins* qui mérite une étude spéciale pour laquelle les documents sont très abondants.

1. Pour les différents pays de la Bourgogne en particulier, nous verrons que les rendements ont presque partout doublé au cours du XIXe siècle.

la population du royaume dépassait déjà 20 millions d'habitants, il fallait alors, plus encore que de nos jours, recourir dans les mauvaises années aux secours de l'étranger. Or la culture des céréales n'avait pas encore pénétré dans les vastes plaines de l'Amérique du Nord, et l'on ne pouvait se douter que ces pays deviendraient le grand grenier à blé du globe ; dans l'ancien monde, la Hongrie n'était encore qu'un vaste pâturage marécageux, l'Égypte et les pays barbaresques végétaient encore sous la domination de leurs beys. Seules la Russie et la Pologne pouvaient déjà exporter un énorme excédent de céréales[1] :

La première, par ses ports de Goslev, d'Otchakov et d'Akkermann sur la Mer Noire, avait noué des relations avec Marseille pour l'approvisionnement des pays du Midi ; l'autre, par Dantzig et Kœnigsberg, expédiait ses grains vers Amsterdam, le principal marché des céréales au XVIIIe siècle, d'où la France du Nord et de l'Ouest tiraient, en cas de besoin, ce qui était nécessaire pour leur subsistance[2]. Mais d'une part les guerres qui troublaient si fréquemment l'Europe orientale, les luttes maritimes entre la France et l'Angleterre rendaient ces relations commerciales difficiles et peu sûres ; d'autre part les communications étaient lentes ; les négociants français avaient beau savoir que le blé était meilleur marché qu'en France dans les ports de la Baltique ; il leur fallait plusieurs jours pour transmettre leurs commandes, il fallait plusieurs semaines, quelquefois plus d'un mois aux voiliers pour amener leurs chargements au Havre et à Rouen ; entre temps la baisse pouvait se produire, de sorte que le commerce privé hésitait toujours à s'engager dans des opérations aussi hasardeuses[3]. — Enfin, dans l'intérieur même

1. Afanassiev, page II et 462.
2. Id. Ibid.
3. En 1768, alors que le blé se vend à Paris 34 livres le setier, on apprend incidemment en France par une lettre de Roubaud qu'il ne se vend que 22 livres à Dantzig et à Kœnigsberg ; et que, le frêt payé, il ne reviendra pas à plus de 25 livres rendu sur la place de Paris. — Malgré tout, les

du royaume, les convois ne se déplaçaient que lentement; leur marche était encore gênée par toutes sortes d'entraves, des péages, des octrois, restes de l'ancienne fiscalité féodale; si bien qu'une province pouvait se trouver dans la disette, tandis que d'autres ne savaient que faire de leurs grains[1].

Le gouvernement de l'ancien régime était donc obsédé presque continuellement par cette crainte : n'y aurait-il pas, à un certain moment, une province, un canton dans le pays, qui manquerait de pain et qu'il serait impossible d'approvisionner immédiatement. Aussi intervenait-il fréquemment dans le commerce des blés et la législation des grains était-elle extrêmement compliquée.

Par-dessus tout on redoutait deux choses : d'abord que l'exportation n'entraînât hors de France les grains qui étaient nécessaires à l'approvisionnement national; ensuite, que, dans l'intérieur même du royaume, les marchands, par avidité, ne fissent des accaparements pour provoquer une hausse factice et réaliser, au détriment du bien public, de plus gros bénéfices. — On avait donc été conduit à une double série de mesures restrictives :

En premier lieu, pour empêcher les grains de sortir du pays, on avait cru, à différentes époques, pouvoir en interdire complètement l'exportation; mais il était arrivé qu'à la suite d'une série de bonnes années, le marché intérieur s'était encombré; alors le paysan ne parvenant

commerçants rouennais hésitent et ne font dans ces deux ports que des commandes peu importantes. — Cf. Afanassiev, p. 463, et *Ephémérides du citoyen*, mars 1769, une lettre de Beaudeau au marquis de Mirabeau.

1. En 1740, il y eut une disette : jusqu'à la fin de l'été, les provinces seules avaient souffert de la cherté du pain : Paris ne le payait que 3 sous la livre. — Mais en septembre, alors qu'il ne coûtait plus que deux sous en Languedoc et en Guyenne, il se paya 4 sous 1/2 à Paris. — Le contrôleur général Orry prit des mesures pour faire venir des grains de ces deux provinces; mais les convois probablement gênés par le mauvais vouloir des populations des pays traversés n'arrivèrent que lentement, et la cherté dura plusieurs mois à Paris. — Cf. Boislisle, Le grand hiver et la disette de 1709, dans *Revue des questions historiques*, 1903, tome LXXIII, p. 447, note 2.

plus à vendre sa récolte à un prix rémunérateur, s'appauvrissait, les impôts rentraient mal, des plaintes s'élevaient de toutes parts, et le contrôleur général finissait par accorder à une ou à plusieurs provinces, l'autorisation temporaire d'exporter[1]. Jusque vers 1760, le pouvoir central avait, selon les circonstances, tantôt pris des mesures libérales, tantôt renouvelé les anciennes prohibitions. Puis en 1763, à la suite d'une série de bonnes récoltes, le contrôleur général Bertin permit d'exporter toute espèce de farine et de grains sauf le blé et le méteil[2], et en 1764, son successeur Laverdy, après de nombreuses enquêtes, autorisa complètement l'exportation[3]; on se contentait d'établir des taxes sur les grains à la sortie et de fixer un taux prohibitif[4]. Ces précautions ne parurent plus suffisantes

1. La Bretagne en 1732, le Poitou en 1735 obtiennent la liberté d'exporter. Ces mesures sont rapportées en 1737, à la suite d'une disette. — De nouvelles autorisations sont accordées à ces deux provinces entre 1744 et 1746. — Le Languedoc obtient les mêmes permissions de mai 1736 à octobre 1737, puis de 1757 à 1758. — *Archives Nationales*, AD, XI, 38 et 39.

Bien que les documents des Archives Nationales n'en conservent aucune trace, de semblables autorisations furent certainement accordées à la Bourgogne pendant la première moitié du XVIIIe siècle. Nous voyons, en effet, le 7 mai 1760, le Parlement de Dijon se plaindre « de l'excessive exportation des bleds de la récolte précédente ». — *Bibliothèque de Dijon*, n° 13154.

2. Sur les enquêtes qui préparèrent l'arrêt du 21 novembre 1763. — Cf. Biollay, *op. cit.*, p. 96-97, et Afanassiev, p. 211-212.

3. Cette mesure, comme celles qui l'avaient précédée, avait été en quelque sorte imposée au gouvernement par les circonstances. La France traversait alors une période d'abondance extraordinaire, et de toutes parts on réclamait la liberté d'exporter; les Parlements eux-mêmes étaient entraînés; ceux de Grenoble et de Besançon adressaient au contrôleur général des vœux en faveur de la liberté. — Cf. Biollay, *loc. cit.*, et Afanassiev, p. 219-221.

Mais c'est dans cet édit que pour la première fois le gouvernement admet le principe de la liberté de l'exportation. En outre, l'exposé des motifs achève de donner à cet édit un caractère particulier : dans le préambule, Laverdy proclame la nécessité de relever l'agriculture en favorisant le relèvement du prix des grains. Ceci est directement inspiré des doctrines des physiocrates.

4. Les droits de sortie étaient : pour le froment, 7 deniers 1/2 par quintal; pour la farine, 1 sou par quintal; pour les seigles, méteils, orges, maïs et autres menus grains, 5 deniers par quintal (Article VII de la déclaration du 7 novembre 1764).

Le taux prohibitif est fixé par l'article VI : « Dans le cas néanmoins où,

lorsqu'une série de mauvaises années eut amené un renchérissement considérable en 1770, et le 14 juin de cette année-là, l'abbé Terrai publia un arrêt du Conseil qui interdisait de nouveau l'exportation sur toutes les frontières[1].

La législation qui réglementait le commerce intérieur n'était pas plus libérale. Pour rendre tout accaparement impossible, on obligeait les paysans à venir vendre leurs grains dans les marchés ; les négociants en blé ne pouvaient pas aller faire leurs achats dans les campagnes ; et, même dans les marchés, leurs opérations étaient surveillées de très près. En outre, à la première alerte, on perquisitionnait dans leurs greniers et souvent on les contraignait de vendre à un taux arbitraire leurs approvisionnements[2].

Ces règlements avaient pu avoir leur raison d'être autrefois, à l'époque lointaine où il n'y avait pas encore de grandes villes, où chaque cité trouvait ses subsistances réunies dans un rayon très restreint, et où chaque bourgeois achetait lui-même son blé. Mais lorsque, par suite du développement de l'industrie, de grandes agglo-

contre notre attente, et malgré les espérances légitimes que donne la libre entrée des blés étrangers, le prix du bled serait porté à la somme de 12 livres 10 sols le quintal (30 livres le setier, 5 livres 12 sous 6 deniers la mesure de Dijon) et que ce prix se serait maintenu dans le même lieu pendant 3 marchés consécutifs,... voulons que la liberté... demeure suspendue en ce lieu... etc. . »

Le Parlement de Bourgogne trouvait encore ces précautions exagérées : le 21 janvier 1765, en enregistrant l'édit du 5 novembre, il décide que « S. M. sera suppliée de supprimer lesdits droits .. aussitôt que les besoins de l'Etat le permettront ». — Cf. *Bibliothèque de Dijon*, n° 13154.

1. *Arch. Nat.*, AD, XI, 39.

2. Afanassiev, p. 86-95. A la fin de mai 1770, le Parlement de Dijon rend un arrêt ordonnant à « ceux qui veulent faire le commerce des grains » de tenir « un registre de leurs achats et de leurs ventes », de « se faire inscrire aux greffes des lieux où ils auront leurs magasins » et de tenir les marchés garnis : « En conséquence, autorise ladite Cour les officiers de police à contraindre et obliger, dans le cas de nécessité, les marchands.... de faire apporter une quantité suffisante de grains auxdits marchés. » — Cf. *Archives de la ville de Dijon*, G. 241.

mérations urbaines se furent formées, lorsque, à côté de la vieille bourgeoisie généralement aisée, fut apparu un prolétariat ouvrier vivant au jour le jour du pain que lui fournissaient les boulangers, l'ancienne législation devint incommode et même dangereuse : incommode, puisqu'elle gênait, par toutes sortes de tracasseries, le commerce des marchands, intermédiaires désormais nécessaires entre le producteur et le consommateur ; dangereuse puisqu'elle obligeait l'habitant des villes à attendre qu'on lui amenât des grains sur son marché, sans lui permettre d'aller chercher au loin des subsistances que ne seraient peut-être pas capables de lui fournir les environs immédiats de sa cité.

Ajoutons qu'il était très difficile de faire passer des blés d'une ville à l'autre : le long de la plupart des routes et de presque toutes les voies navigables, les péages se succédaient en grand nombre et le moindre transport augmentait sensiblement le prix des grains[1]. C'était encore pis lorsqu'il s'agissait de sortir des cinq grosses fermes ; les droits de douanes, rendaient à peu près impossible en temps ordinaire ce genre d'opération. — Dans les bonnes années, lorsque les provinces ne savaient que faire de leurs blés, des déclarations royales accordaient momentanément la liberté au commerce des grains et suspendaient la perception des droits[2] ; mais ces mesures, d'ailleurs bientôt rapportées, n'étaient jamais complètement observées. — Enfin, en mai 1763, une déclaration du roi autorisa le libre transport des grains d'une province à l'autre, « sans déclarations ni permissions préa-

1. Pour la Bourgogne, les plus célèbres de ces droits étaient les octrois de Saône (Cf. *Appendice*, I) ; mais d'autres péages existaient encore le long de cette rivière. — De Verdun-sur-le-Doubs à Lyon, les droits d'octrois étaient de 24 sous par année de 300 livres, sans compter les droits de péage. — Cf. Un mémoire de d'Herbigny, intendant de Lyon. *Arch. Nat.*, G^7 1633.

2. En 1702, 1708, 1715, puis de 1730 à 1741, des arrêts du Conseil avaient accordé temporairement la libre circulation des grains à travers le royaume, les exemptant de tous droits.

lables », et affranchit ces denrées « des droits de péage, pontonage ou travers[1] ». — Malgré tout, une grande partie des droits de circulation subsistèrent. En particulier les États de Bourgogne continuèrent à percevoir sur les blés les « octrois de la rivière de Saône », sous prétexte que la déclaration du 25 mai 1763 n'avait pas supprimé nommément les « octrois »[2]. — Au surplus à la moindre alarme, dès qu'on craignait la disette, le vieux particularisme se réveillait. Le renchérissement qui se produisit aux approches de 1770 amena une agitation parlementaire. Le Parlement de Paris intervint dès 1768[3]. — En 1770 celui de Dijon s'émut à son tour :

Depuis 1768 les grains étaient en effet très chers dans la province, et des troubles avaient éclaté un peu partout[4]. En mai 1770, il y eut un commencement d'émeute à Dijon[5]. L'intendant Amelot, pour rassurer les populations, obtint qu'un arrêt fût rendu : le Parlement, reconnaissant que la Bourgogne produisait « annuellement beaucoup plus de bled que ses habitants n'en pourraient consommer, défendit de faire des « attroupements » et « d'arrêter les voitures chargées de grains »[6]. Mais dans la suite, comme

1. Toutefois les « droits de minage, hallage et autres droits de marchés » étaient conservés. — Cf. *Arch. Nat*, AD, XI, 39.

2. *Arch. Côte-d'Or*, C. 3354. Correspondance des élus, n° 242. — Après un échange de lettres entre les élus et le contrôleur général, un arrêt du Conseil du Roi du 9 avril 1764 réduisit du moins des droits d'octroi de moitié. — Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 331.

Malgré cette diminution, beaucoup de convois de grains passèrent désormais par terre, où il n'y avait plus de péages. En 1773, Terrai proposa même l'établissement d'un octroi à Chalon sur les voitures qui conduisaient ces grains. Les élus s'y opposerent pour ne pas gêner outre mesure le commerce important qui se faisait par les routes de la province. — Cf. *Archives Côte-d'Or*, C. 331 et 3354.

3. Afanassiev, p. 165-168.

4-5. Cf. Remontrances du Parlement de Dijon au Roi contre les inconvénients de la liberté du commerce des grains, 14 août 1770 : « En 1768, le prix du pain a partout haussé excessivement », ce qui « donna lieu à quelques émeutes populaires, dans la ville de Dijon en particulier. »

6. Arrêt du 14 mai 1770 interdisant les attroupements. — *Bibliothèque de Dijon*, n° 19178 *Recueil d'arrêts du Parlement* (années 1768-1771).

les récoltes avaient mauvaise apparence[1] et que le malaise augmentait, la Cour effrayée à son tour, interdit le 4 juillet les « enarrhements »[2]. — Le 9 juillet, un nouvel arrêt du Parlement défendit « de sortir aucuns bleds et farines de son ressort » et permit la circulation et le transport des grains « seulement dans l'intérieur de la province »[3]. En même temps, une commission nommée par le Parlement ayant constaté que la ville de Dijon n'était pas approvisionnée pour plus de 15 jours », il autorisa ses commissaires à faire transporter de toute l'étendue de son ressort des grains dans la ville de Dijon « soit par marchés faits de gré à gré, soit de l'autorité de la Cour jusqu'à concurrence de 12,000 mesures »[4]. — Terrai, pourtant défavorable à la liberté absolue, ne pouvait approuver des mesures qui risquaient « d'étendre la disette dans les pays voisins et notamment dans la ville de Lyon »; il fit donc casser au Conseil du roi l'arrêt du Parlement de Dijon[5].

Avant d'en être averti, celui-ci était allé plus loin : le 18 juillet, il avait enjoint aux « habitans de la ville et fauxbourgs qui désireraient acheter des grains au marché » de se faire « inscrire en l'Hotel de Ville, la veille du jour de marché » et interdit de « sortir aucuns grains

1. *Arch. Côte-d'Or*, C. 82. Apparence des récoltes en juin 1770; rapports des subdélégués au 15 juin : « L'état des récoltes de l'année dernière annonçoit que celle des grains n'étoit que d'une demie année commune ; ce produit étoit encore plus que suffisant pour les besoins de la Province ; mais l'exportation en a fait sortir... une quantité considérable... Les besoins ont commencé à se faire sentir dans les premiers jours du mois de may... Le prix... est excessif, non seulement il est partout fort au dessus de 12 livres 10 sous le quintal (taux prohibitif), mais il y a même des cantons où il est porté à 18, 19, 20 et même 21 livres. »

2. Bibl. de Dij., n° 19178, *Recueil d'arrêts du Parlement* (années 1768-1771), 4 juillet 1770.

3. Bibl. de Dij , n° 19178, *Recueil d'arrêts du Parlement*, arrêt du 9 juillet 1770.

4. Cf. Remontrances du 14 août 1770.

5. Arrêt du Conseil du Roi du 14 juillet 1770. *Arch. Nat.*, AD. XI, 39 — Cf Afanassiev, p. 172 et 173.

hors de la ville et fauxbourgs de Dijon[1] ». Conformément à l'arrêt du Conseil, ces mesures furent rapportées dès le 23 juillet. Cette première tentative pour restreindre la liberté du commerce intérieur avait donc échoué. Mais les magistrats bourguignons ne se tinrent pas pour battus :

Le 14 août, ils adressèrent au roi des « Remontrances contre les inconvénients de la liberté du commerce des grains[2] » : — Les résultats des Edits de 1763-1764 avaient été « désastreux » pour la Bourgogne ; le prix du pain y avait « haussé excessivement » ; les mesures qu'ils avaient prises dans l'été de 1770 étaient seules capables de « tranquilliser les esprits ». Il fallait rétablir les anciens règlements, astreindre « ceux qui veulent faire le commerce des grains à déclarer aux greffes des juridictions ordinaires leurs noms et domiciles »... pour que les juges les « connaissent »... « et qu'ils puissent réprimer les manœuvres et monopoles, par lesquelles le commerçant, en faisant, au gré de son avidité, hausser le prix du blé, réduit le peuple à manquer du nécessaire » ; autoriser les juges « à faire apporter des grains de ces dépôts (ceux des marchands) dans les marchés » ; enfin, interdire ce commerce aux boulangers.

Terrai n'osa pas supprimer ouvertement l'édit de mai 1763. Mais, le 27 décembre 1770, une nouvelle déclaration, tout en maintenant le principe de la liberté, obligea les commerçants en grains à la déclaration préalable ; interdit les enarrhements en vert et l'achat en dehors des marchés ; défendit aux fermiers et laboureurs d'acheter des grains « hors le temps de semence » et « aux meuniers et boulangers » d'en vendre[3].

Ainsi, la législation des grains redevenait presque aussi tracassière qu'avant 1763. Partout les négociants en blé

1. *Registre d'arrêts du Parlement* (1768-1771). Arrêt du 18 juillet 1770. — *Bibl. de Dij.*, n° 19178.

2. *Bibliothèque de Dijon*, n° 3865.

3. Cf. *Arch. Nat.*, AD, XI, 39, et *Bibliothèque de Dijon*, n° 19178.

étaient poursuivis par la défiance des autorités et par la haine du peuple, qui voyait en eux des « monopoleurs ». Toute cette législation qui prétendait, d'une part maintenir le marché intérieur constamment approvisionné, de l'autre empêcher les accaparements, n'avait, en réalité, abouti qu'à dégoûter l'initiative privée du commerce des grains.

Par suite, les autorités centrales ou provinciales étaient obligées d'organiser elles-mêmes, à grands frais, ces transports de grains qu'elles interdisaient aux simples particuliers. Dès que le renchérissement devenait inquiétant, chaque ville envoyait des commissionnaires à travers le pays environnant faire des achats chez le cultivateur [1]. Surtout l'approvisionnement de Paris avait toujours été un gros souci pour le gouvernement. En 1764, après avoir établi la liberté du commerce intérieur, Laverdy n'avait pas osé abandonner à l'initiative privée le soin d'alimenter cette grande ville. Il avait passé un traité avec un société de commerçants, la Compagnie Malisset, qui, moyennant le droit de faire librement des achats et des transports de grains à travers tout le royaume, s'engageait à fournir, en tous temps, à la capitale, les blés nécessaires à sa subsistance. C'est de ce contrat, dans la négociation duquel le gouvernement de Louis XV paraît avoir été plus imprudent que criminel, qu'est sortie la légende du Pacte de famine [2].

1. Ces mesures d'approvisionnements avaient été souvent prises pour la ville de Dijon, au cours du XVIIIe siècle ; mais la plus désastreuse de ces opérations fut celle ordonnée en 1759 par l'intendant Joly de Fleury. — Cette année-là, « la ville de Lyon et les Provinces au dessous ayant tiré des bleds de celle de Bourgogne avec beaucoup de vivacité, les habitans de Bourgogne prirent des inquiétudes »... Le Parlement intervint. Joly de Fleury s'effraya, ordonna des approvisionnements qu'on ne parvint pas à débiter. Il fallut s'en défaire à vil prix, d'où une perte de 18,589 livres 9 sous. — Cf. *Arch. Nat.*, H[1] 187.

2. Les travaux de Biollay, Bort et Afanassiev (v. p. I, note 1) paraissent bien avoir établi que le Pacte de famine n'a jamais existé. — Plus récemment, M. Bloch, archiviste du Loiret, reprenant certains documents dans lesquels M. Doitrel (*République française*, n^{os} des 19, 21 et 26 août 1884)

Ces efforts de l'Etat pour se substituer au commerce privé avaient, au point de vue des approvisionnements, une efficacité très contestable et occasionnaient des dépenses hors de toute proportion avec les résultats obtenus. La raison en était très simple : quand les commissionnaires officiels avaient vendu à perte, ils portaient le déficit au compte du Trésor ; quand, au contraire, ils avaient fait des bénéfices, ils les mettaient dans leur poche.

Cependant, grâce à Quesnay et à ses disciples, la question du commerce des grains était devenue à la mode et suscitait des discussions passionnées. La doctrine des physiocrates était très simple : D'après eux, le meilleur des règlements eût été la suppression de tous les règlements et l'établissement de la liberté pleine, entière et absolue pour tous de faire le commerce des grains.

Leur point de vue était tout différent de celui du gouvernement. Tandis que celui-ci inclinait à sacrifier les paysans aux habitants des villes, ceux-là déclaraient que la terre était la seule source de richesse et qu'un pays était d'autant plus prospère que l'agriculture y était plus développée. Afin de tirer le paysan français de la misère où il croupissait, il fallait, d'après eux, favoriser le relèvement du prix des grains jusqu'à un taux vraiment rémunérateur pour ceux qui le produisaient, et, pour cela, accorder la liberté de l'exportation. Une pareille mesure n'offrirait d'ailleurs aucun danger, elle empêcherait le

avait cru voir la preuve du crime du gouvernement de Louis XV, a montré que la correspondance de l'intendant d'Orléans Cypierre avec le contrôleur général prouvait plutôt contre l'hypothèse d'un pacte de famine.

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que le gouvernement de l'Ancien Régime était accusé de spéculer sur la faim du peuple.

En 1709, Saint-Simon s'en était pris à Desmarets.

En 1740, on accusa Orry et le roi lui-même. — Cf. Boislisle, *Revue des Quest. hist.*, t. LXXIII, 1903, p 447 et ss , « Le grand hiver de 1709 ».

Enfin, le marquis d'Argenson reproche des opérations criminelles sur les grains, lors de la disette de 1752, à Machault, « le dernier qu'on pût accuser de semblables manœuvres », dit M. de Boislisle, *ibid.*, *ibid.*

marché intérieur de s'engorger ; et, en cas de disette, l'élévation des prix maintiendrait les grains à l'intérieur des frontières ; d'ailleurs, les commerçants, sûrs de pouvoir se défaire à l'étranger de leurs excédents, ne redouteraient plus d'importer des grains dont ils trouveraient toujours le débit... Telle était la doctrine qu'avait exposée Quesnay dans son *Tableau économique*, en 1758, et plus tard Turgot, dans ses lettres à l'abbé Terrai sur la liberté du commerce des grains.

D'autres théoriciens n'avaient pas cette belle confiance en la toute puissante vertu de la liberté : sans doute, ils condamnaient les anciens règlements ; avec les physiocrates ils en reconnaissaient l'absurdité, mais ils estimaient en même temps que l'exportation pouvait fort bien compromettre l'approvisionnement national et ils demandaient la fixation d'un taux maximum du prix des grains, à partir duquel l'exportation serait interdite.

Parmi ces derniers, le plus illustre fut l'abbé Galiani, dont les dialogues sur le commerce des blés eurent un très grand succès. Sans contester la valeur théorique des doctrines physiocratiques, le spirituel Napolitain se montrait sceptique sur les résultats qu'elles donneraient dans la pratique [1]. En conséquence, il demandait à l'intérieur une

1. Plus clairvoyant sur ce point que les physiocrates, Galiani leur objectait que la lenteur des transports de grains, même dans l'intérieur du royaume, compliquait singulièrement le problème : « Rien n'est si vrai, disait-il, que les prix des blés laissés en liberté se mettent en équilibre partout où il y aura de l'argent et des consommateurs : rien n'est si vrai en théorie, parce que tous les hommes courent après le gain, ce qui était à démontrer. — Mais prenez garde, en pratique, qu'il faut un temps physique à la poste des lettres pour envoyer la nouvelle du défaut de blé d'une ville à un pays qui en a ; il faut un autre espace de temps pour que le blé arrive, et, si cet espace de temps est de 15 jours, et que vous n'ayez des provisions que pour une semaine, la ville reste 8 jours sans pain, et cet insecte appelé homme n'en a que trop de 8 jours de jeûne pour mourir. Ce qui n'était pas à faire. — Ainsi le théorème va bien, le problème va fort mal. » — Cf. GALIANI, *Dialogues sur le commerce des bleds*. Edition Molinari (collection des principaux économistes anciens), p. 153.

Nous avons vu que pareil accident avait failli se produire à Paris, en 1740. — Cf. *Supra*, II, note 4.

règlementation d'ailleurs très large du petit commerce, toute liberté étant d'autre part laissée au grand commerce d'étendre ses opérations. Pour l'exportation, il se déclarait partisan de la limitation : d'abord, il craignait qu'un relèvement excessif du prix du pain ne compromît la prospérité de l'industrie du pays ; d'après lui, et ici ses vues étaient plus larges que celles des physiocrates, les manufactures contribuaient aussi bien que la terre à la prospérité de l'Etat ; en outre, rien ne prouvait que les récoltes donnassent réellement un excédent et cela ne pouvait être constaté qu'après que plusieurs années de liberté auraient permis au commerce intérieur d'établir son « niveau ». Il demandait donc que l'exportation fût frappée de droits, combinés de telle sorte qu'il fût toujours plus avantageux « d'exporter de la farine que du grain et que les provinces frontières n'eussent pas plus d'avantages à expédier du blé à l'étranger qu'à l'intérieur du pays ».

Qui avait raison ? les physiocrates ou Galiani ? Peut-être bien les uns et les autres, comme il arrive souvent : les mesures proposées par ce dernier auraient probablement permis à la France de s'acheminer peu à peu vers une liberté de plus en plus illimitée. Cependant, après la tentative libérale de Turgot, ce furent les « règlementaires » purs qui finirent par faire prévaloir de nouveau leurs idées avec Necker, à la fin même de l'ancien régime. Cette dernière phase de la lutte entre la liberté et la règlementation est donc très intéressante à étudier. Mais il ne sera possible de porter un jugement définitif sur la valeur respective de la législation de Turgot et de celle de Necker que lorsqu'on aura étudié quels effets elles eurent l'une et l'autre sur les subsistances de chacune des provinces de l'ancienne France.

A ce point de vue, la Bourgogne a une importance de premier ordre. Cette province, en effet, comme le reconnaissait le Parlement de Dijon, lui-même, par son arrêt du 14 mai 1770, produisait « annuellement beaucoup plus

de bled » qu'elle n'en pouvait consommer ; ses excédents servaieut à l'approvisionnement de Lyon, souvent même ils descendaient jusqu'en Provence. L'histoire particulière des subsistances de la Bourgogne intéresse donc presque toute la France du Sud-Est.

BIBLIOGRAPHIE

Pour une étude de ce genre, les documents ne manquent pas. Les pouvoirs publics de l'ancien régime ont été continuellement obsédés, nous venons de le voir, par la question des approvisionnements et il reste dans nos principaux dépôts d'archives des traces nombreuses de leurs préoccupations à ce sujet.

I. — **Archives nationales** (par abréviation *A. N.*)

D'abord les contrôleurs généraux ont entretenu sur cette matière de volumineuses correspondances avec les intendants; correspondances dont une partie est conservée aux Archives nationales.

La série F^{11} : *Subsistances*, renferme quelques dossiers concernant la Bourgogne.

F^{11} *1* nous donne plusieurs lettres au sujet des indemnités à accorder aux victimes de l'*Émeute de 1775* (1776-1777).

Les registres F^{11} 2 et F^{11} *3* (correspondance) fournissent un certain nombre de lettres échangées au sujet des subsistances entre les bureaux de Versailles et ceux de l'intendance de Bourgogne à la fin de 1789 et au cours de 1790.

Le carton F^{11} *1174* est surtout important : il nous met au courant de toutes les mesures auxquelles eurent recours les pouvoirs publics pour parer à la disette qui sévit en Bourgogne comme dans tout le reste de la France en 1789. Ce carton renferme en effet :

1° Toute la série des lettres (originaux ou copies) échangées entre Necker et l'intendant de Dijon Amelot au sujet de l'ap-

provisionnement, soit de la ville de Lyon, soit de celle de Paris, depuis la fin de 1788 jusqu'à la récolte de 1789.

2° La correspondance qu'entretint Amelot avec les marchands de grains des bords de la Saône d'une part et de l'autre avec les municipalités des principales villes de la province pour assurer les subsistances de la Bourgogne.

3° Une liasse de pièces et de dossiers où se trouvent, entre autres documents intéressants, le résultat des enquêtes qu'Amelot fit faire dans toute la Bourgogne pour reconnaître les quantités de grains qui s'y trouvaient encore en avril 1789.

Enfin *F*[20] *8* « *Dénombrement de la généralité de Dijon et statistique de 7 baillages* » permet de se faire une idée de la situation matérielle de la Bourgogne aux approches de la Révolution.

Dans la série *G*[7] « *Correspondance des intendants avec le contrôleur général* », les n°s 71 à 531 sont consacrés à la Bourgogne ; mais ils ne portent que sur la période qui va de 1678 à 1740.

Dans la série *H*[1], *Généralités du royaume* dont les numéros 98 à 217 concernent la généralité de Dijon, seul le registre *H*[1] *187* est intéressant.

Il renferme les « Copies de la correspondance de M. le contrôleur général touchant l'émeute de Dijon et la chèreté des grains en Bourgogne en 1775 ».

Ainsi les Archives nationales ne nous ont conservé aucun renseignement sur la période qui va du milieu de 1775 jusqu'aux derniers mois de 1788.

Sans doute, la série *AD XI 39 et 40 (administration)* nous fournit toute la suite des édits et déclarations royales ou arrêts du Conseil et en particulier ceux de ces actes qui intéressent la police des grains de 1770 à 1790 ; mais elle ne nous donne rien sur les simples décisions des contrôleurs généraux qui, à plusieurs reprises, réglementèrent pour chaque généralité le commerce des céréales et surtout l'exportation des blés.

II. — Archives départementales de la Côte-d'Or
(par abréviation *Arch. Côte-d'Or*).

J'espérais pouvoir combler cette lacune à l'aide des papiers de l'ancienne intendance de Dijon conservés aux Archives de la Côte-d'Or. *Série C.*

Je comptais y trouver une double série de documents :

1° Les doubles de ces lettres que les intendants échangeaient avec le contrôle général, et 2° la correspondance de ces fonctionnaires avec leurs subdélégués, qui les tenait très exactement et très régulièrement au courant de l'état et des prix des subsistances dans chacune des parties de leur gouvernement.

Malheureusement les intendants de l'ancien régime avaient la déplorable habitude de considérer les documents de cette espèce comme faisant partie de leur correspondance personnelle et privée ; il est donc assez rare qu'il en soit resté quelque chose dans les archives des intendances. Pour la Bourgogne, tout a disparu [1].

Toutefois la partie la plus intéressante des renseignements fournis par les subdélégués aux intendants nous a été généralement conservée et classée sous la rubrique *subsistances* ou *mercuriales* dans la série *C*.

1° Pour la Bourgogne, ces documents sont, aux Archives de la Côte-d'Or, renfermés dans 25 volumineux cartons allant de *C 78 à 107* (1743-1790). Ces documents très incomplets jusqu'à l'année 1774 (*C 85*) nous donnent à partir de cette date et pour chacune des années suivantes :

1° Un « état par subdélégation de l'*Apparence des récoltes* » et de la situation du pays au 15 juin de l'année en cours.

2° Un « État du produit des récoltes » au 15 septembre avec les observations des subdélégués.

3° Des mercuriales par quinzaine des principaux marchés de la Bourgogne avec quelquefois des indications sur les causes qui ont fait varier le prix des grains.

Il y a malheureusement des lacunes dans ces mercuriales, celles de 1775 en particulier ont complètement disparu *(C 86)*.

1. Le seul document qui en reste est le registre C. 2 qui renferme un résumé sommaire des dépêches du ministre de la maison du roi Saint-Florentin aux Intendants De Saint-Contest et Joly de Fleury de 1740 à 1758.

2° Les autres documents sont moins importants. Ce sont :

C 13 à C 18 et C 33, des liasses renfermant des renseignements sur l'agriculture en Bourgogne à la fin du XVIII° siècle.

C 416. Statistique des communautés. Tableaux contenant pour chacune des communautés la dénomination et la contenance des mesures (très incomplet).

C 421. Liasse renfermant 1° un « règlement politique pour la taxe du pain »; 2° des renseignements sur les mesures prises par les officiers municipaux de la ville de Dijon pour assurer la mouture des farines nécessaires à sa subsistance lors de la sécheresse de 1784.

C 425, C 426, C 428 nous font connaître les tarifs des *octrois de la ville de Dijon*.

3° Enfin un pays d'État comme la Bourgogne nous offre d'autres sources de renseignements. Entre deux de leurs réunions, les États de Bourgogne confiaient à des personnages appelés élus le soin d'administrer les deniers de la province ; les élus se trouvaient constamment en relations avec les autorités royales, ministres et intendants.

La correspondance des élus de Bourgogne relative à l'administration de la province nous a été conservée dans deux séries de registres.

a) *C 3355 à 3359*. (Lettres originales 1768 à 1790).

b) *C 3363 à 3367*. (Copies), où l'on trouve plusieurs lettres importantes ayant trait aux subsistances. Par contre il y a peu de choses à tirer des *Registres des commissaires alcades* (personnages chargés de vérifier les comptes de l'administration des élus).

C 3302 et C 3303 et des *cahiers de doléances* présentés au roi par les États de Bourgogne tous les trois ans à la suite de leur réunion.

C 3332 à C 3335 (inclusivement), où deux ou trois détails seulement sont à relever.

Ajoutons pour terminer que *C 331 et C 3354* nous fournissent des renseignements intéressants sur les *Octrois de Saône*.

III. — **Archives communales de la ville de Dijon**
(par abréviation *Arch. Dij.*)

Nous avons vu que les municipalités avaient eu souvent, au XVIII° siècle, à s'occuper de l'approvisionnement des villes : aussi aux archives de la ville de Dijon, toute la *série G* est consacrée aux subsistances.

G 255 5° et 6°. *Mercuriales des prix des principales denrées rendues aux marchés de Dijon de 1773 à 1791* avec une lacune pour la fin de l'année 1775 et pour toute l'année 1776 permet de compléter en partie et pour la ville de Dijon les mercuriales des archives départementales. (Pour la période qui va du 9 juillet 1774 au 19 juillet 1775, le commis chargé de noter le prix des denrées a eu la bonne idée de relever en même temps sur son registre les quantités de grains amenées à chaque marché).

G 241. Marché aux blés ;

G 255. Mouture des grains ;

G 297, 299, 301 à 303. Statuts et police de la boulangerie nous mettent au courant des règlements de police concernant les marchés, les meuniers, les boulangers.

G 281 à 283 (inclus) et *G 284 à G 286* (inclus) nous font connaître les mesures d'approvisionnements prises par la municipalité de Dijon, 1° pendant la sécheresse de 1784, 2° pendant la disette de 1789.

G 335. Eminage et *K 162, 166, 170, 175, 180*. Octrois nous donnent quelques renseignements sur les droits levés sur les grains aux portes de la ville et dans les marchés de Dijon.

I 119. Séditions : ne donne sur l'émeute de 1775 que le procès-verbal des dégâts commis chez les trois principales victimes de la sédition.

Enfin on trouve des renseignements nombreux dans *B 408 à B 424*. Registres des délibérations de la chambre du Conseil de ville de Dijon 1774-1790, *passim*.

Et surtout dans *B 426*. Délibérations concernant les affaires économiques 1782-1790. Par contre il n'y a rien concernant les subsistances de 1774 à 1790 dans *B 427*, etc. *Correspondance de la ville de Dijon*.

IV. — Bibliothèque municipale de la ville de Dijon
(par abréviation *Bib. Dij.*)

A côté des contrôleurs généraux, des intendants, des officiers municipaux, nous avons vu intervenir aussi dans la question des subsistances *les Parlements*.

Il n'existe pas, malheureusement, de registres officiels renfermant toute la série des arrêts et déclarations rendus par le Parlement de Bourgogne [1] ; on est donc obligé de se reporter

1. Il existe seulement des Registres d'enregistrement des Edits, Ordonnances, Lettres patentes et arrêt du Conseil d'Etat du roi enregistrés au

à des recueils factices composés probablement par des avocats ou autres gens de loi de la fin du XVIIIe siècle. La bibliothèque de Dijon possède au moins quatre de ces recueils.

a) *N°* [*4451*]. Recueil des *Déclarations, édits, lettres patentes et arrêts du Conseil* d'État du Roi enregistrés au Parlement de Dijon ainsi que de plusieurs arrêts notables du même Parlement, 1666-1787, 21 vol. in-4°.

b) *Fonds de Juigné I.* Recueil d'arrêts du Parlement de Dijon imprimés et manuscrits du 28 juin 1687 au 13 octobre 1789. 7 vol. in-f°.

c) *N° 18694*[3]. Recueil d'arrêts et de déclarations du Parlement de Bourgogne sur la disette et le commerce des grains de 1667 à 1784.

d) *N° 3865*[1]. Recueil d'arrêts du Parlement, 21 pièces in-4°.

La même bibliothèque m'a fourni un certain nombre de pièces imprimées intéressantes.

N° [*7156*]. Arrêt du Conseil d'État du roi qui suspend à Dijon, Beaune, Saint-Jean-de-Losne et Montbard la perception des droits sur les grains et farines. 22 avril 1775.

[*8382*]. Dissertation sur les essais et expériences qui servent ordinairement à fixer le taux ou règlement du prix du pain relativement au prix des grains et procès-verbal qui constate ces essais. Dijon, Causse, 1771, in-4°.

3859[1]. Règlement général des octrois de Saône, 1672.

Fonds Saverot 66. Extrait du dénombrement des citoyens de la ville de Dijon, 1784.

[*2261*] *et 18805*[1]. Délibération de la commune de Dijon au sujet de l'enlèvement des blés, 19 août 1789.

[*2036*]. Mémoire des corporations de la ville de Dijon à Nosseigneurs de l'Assemblée nationale relativement aux grains, 26 octobre 1789.

[*2269*]. Arrêté du Comité municipal sur les bleds, 28 octobre 1789.

[2275]. Extrait des délibérations de la commune de Dijon concernant l'approvisionnement, 7 décembre 1789.

Il n'y a rien à tirer, pour le sujet qui nous occupe, des almanachs bourguignons de la fin du XVIIIe siècle : ils sont entière-

Parlement de Dijon, classés pour la période qui va de 1774 à 1789 dans l'Inventaire sommaire des Archives départementales de la Côte-d'Or sous les cotes *B. 12139* à *B. 12146*.

Ces registres sont actuellement au greffe de la Cour d'appel de Dijon.

ment consacrés à des recherches archéologiques ou à des questions d'histoire du moyen âge.

Les affiches de Dijon ou *Journal de Bourgogne* (l'un des premiers périodiques dijonnais) qui parurent du 4 novembre 1789 au 16 février 1795 sont plus intéressantes : on y trouve à deux ou trois reprises des articles où sont examinés les avantages de la culture de la pomme de terre, et surtout, pour chaque semaine les mercuciales du dernier marché ; mais ces derniers renseignements sont moins exacts et moins complets que ceux fournis par le registre *G* 255 6° des archives communales.

Nota : Les autres documents utilisés pour ce travail seront indiqués soit dans des bibliographies particulières en tête des chapitres, soit en notes.

CHAPITRE PREMIER

Les Ressources alimentaires de la Bourgogne[1]

La Bourgogne, telle que l'histoire l'avait faite, et dans les limites que lui conservait « l'Ancien Régime » ne formait pas un tout cohérent.

S'étendant à peu près sur la totalité des départements actuels de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, elle avait la plus grande partie de son territoire dans la vallée de la Saône; mais elle débordait à l'ouest, par le Brionnais, le Charolais et la partie méridionale de l'Autunois sur la vallée de la Loire ; vers le nord, par l'Auxois et le Châtillonnais sur celle de la Seine ; elle comprenait, en outre, l'Avallonnais, la subdélégation de Noyers et plusieurs enclaves dans les généralités voisines : celles d'Auxerre sur l'Yonne, et de Bar-sur-Seine dans la généralité de Paris, et, du côté de la Champagne, celles de Fayl Billot et d'Arc-en-Barrois. Au commencement du XVIIIe siècle on avait rattaché à la Bourgogne la Bresse, le Bugey, le Valromey et le pays de Gex, puis, en 1762, la principauté

1. Cf. Courtépée. *Description générale et particulière du duché de Bourgogne*. Réédition de 1847-1848, 4 vol. in-8°, Dijon.

L'Abbé Richard. *Tablettes historiques, topographiques et physiques de Bourgogne* (en particulier à l'année 1753 des détails sur l'agriculture bourguignonne, et à l'année 1756 une description de l'Auxois).

Il aurait été intéressant de connaitre les impressions d'Arthur Young sur la Bourgogne, mais il l'a traversée en courant, au lendemain du 14 juillet 1789, effrayé par les attroupements de paysans et inquiété par les défiances des nouvelles autorités municipales qui s'organisaient de toutes parts. — Aussi pour cette province son témoignage est il particulièrement suspect : c'est à peine s'il y a deux ou trois détails à glaner dans les quelques pages qu'il consacre à la Bourgogne. — Cf. A. Young, *Voyages en France*. Edition Lesage, p. 261 à 272.

de Dombes, de sorte que, sous Louis XVI, l'intendant de Dijon administrait encore tout le département actuel de l'Ain, et que de ce côté, la généralité comprenait une partie des hautes chaînes du Jura. Tous ces pays qui n'avaient pas d'unité géographique, n'avaient pas non plus, malgré les apparences, d'unité administrative : sans doute ils dépendaient tous de l'intendant de Dijon, mais celui-ci n'intervenait pas partout de la même façon ni avec la même autorité ; la Bourgogne proprement dite et le Mâconnais étaient Pays d'Etats ; la Bresse, la Dombes, le Bugey, le Valromey, le Pays de Gex étaient Pays d'élection ; dans les premiers il lui fallait donc ménager les apparences de pouvoir que la royauté laissait aux autorités provinciales, mais dans les seconds son autorité n'était pas non plus absolue ; le Parlement de Dijon, en effet, qui surveillait avec un soin jaloux les actes de l'Intendant et qui cherchait toutes les occasions d'intervenir dans l'administration, étendait sa juridiction sur cette partie de la généralité [1], tandis que le Mâconnais, une moitié du Brionnais et l'Auxerrois [2] dépendaient du Parlement de Paris : il en résultait que lorsque la Cour de Dijon s'avisait, en temps de disette, d'interdire la sortie des grains hors de son ressort, elle pouvait gêner la circulation des blés à l'intérieur de la généralité, et même affamer le Comté d'Auxerre, isolé au milieu de l'Intendance de Paris [3]. Enfin, le Pays de Gex était, au point de vue du commerce des céréales, dans une situation particulière : les Génevois y possédaient des domaines « dont ils avaient le droit d'extraire leurs récoltes », de

1. Un édit de juillet 1775, enregistré au Parlement de Dijon le 29 novembre, attribua « au Parlement de Dijon le ressort de la Principauté de Dombes ». — Cf. *Arch. Côte-d'Or*, B. 12140.

2. Cf. Courtépée, t. III, p. 77.

3. C'est en particulier ce qui se produisit en 1789. — Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 105 (Mercuriales de la première semaine de juin).

sorte que ce petit canton avait ses douanes et ses barrières prohibitives tournées du côté de la France [1].

— Voilà le Pays, et voilà quelle était en gros son organisation à l'époque qui nous occupe. Cherchons maintenant quelle était la situation matérielle de cette province à la fin du XVIIIe siècle, dans quel état se trouvait son agriculture, quelles ressources offrait, pour la nourriture de ses habitants, chacune des régions qui la composaient, enfin, quels excédents elle pouvait verser ordinairement dans le commerce général.

Elle venait de traverser une période extrêmement critique qui paraît avoir amené une dépopulation très sensible. Le dénombrement fait en 1700, par l'intendant Ferrand, attribuait à la Bourgogne une population de 1,266,359 personnes. Mais, vers 1765, Courtépée affirmait que, depuis le commencement du siècle, la population avait « réellement diminué de plus d'un quart ». Il en citait comme preuve l'exemple de Dijon « qui en moins de dix-huit ans » avait, d'après lui, « perdu plus de 18,000 habitans sur 34,000 qu'on y comptait en 1745 [2] ». Il ne nous est pas possible de vérifier ces assertions de Courtépée. Il est probable qu'il exagérait le mal et que même en admettant l'exactitude des chiffres qu'il nous donne pour Dijon, la dépopulation n'avait pas été partout aussi sensible. Depuis quelques années la situation tendait d'ailleurs à s'améliorer, le recensement fait en 1784 accusait pour Dijon une population de « 22,786

1. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 86 (Etat de l'apparence des récoltes), une longue note du subdélégué de Gex, — et *Arch. Côte-d'Or*, B. 12140. Lettres patentes du roi en forme de déclaration du 22 décembre 1775, enregistrées le 20 janvier 1775, ordonnant qu'à compter du 1er janvier 1776, le Pays de Gex sera réputé étranger.

Au cours de son premier ministère, Necker prit toutes sortes de précautions pour empêcher absolument l'exportation des grains hors de France par le Pays de Gex ; Cf., à ce sujet, Afanassiev, *op. cit.*, p. 435 et 436, d'après *Arch. Nat.*, F. 11, 1^r.

2. Cf. Courtépée, t. I, p. 296.

âmes[1] » et celui de 1787 lui attribuait 22.890 habitants[2]. Le détail de ce dernier dénombrement nous a été conservé et il nous fournit pour toute la province des renseignements intéressants. D'après lui, pour « une superficie de 6,472,917,000 toises quarrées, faisant 1,035 lieues quarrées de 2,500 toises chacune », la Bourgogne contiendrait en 1787 « 1,105.468 individus », chiffre qui, d'après l'intendant, est certainement trop faible ; car « quoique l'on ait recommandé aux curés la plus grande exactitude dans les dénombrements qu'ils étaient chargés de former de leurs paroisses, on ne doute pas que la plupart de ces ecclésistiques, craintifs et inquiets sur les résultats des opérations dont ils ignoraient l'objet, n'ayent présenté une population moindre que celle qui existe. »

Ainsi, au cours du XVIIIe siècle, la population de la Bourgogne avait légèrement diminué. Le même document indique la principale cause de cette diminution : c'est le nombre et le poids des charges qui accablent l'habitant des campagnes. Même dans les cantons les plus riches, le tenancier ne mène qu'une vie misérable :

Dans le Dijonnais « les cultivateurs devraient trouver aisément de quoi fournir à la subsistance de leurs familles,

1. Cf. *Arch. Côte-d'Or.* C. 96. Un résumé des dénombrements de 1784, 1787, 1789 et 1790, égaré au milieu des mercuriales ; — et *Arch. Dijon*, H. 198. Extrait du dénombrement de 1784.

En 1784, Dijon avait *22 786* habitants, savoir :

5.675 hommes.
6.178 femmes.
3.649 enfants mâles.
4.259 filles.
935 domestiques mâles.
2.090 servantes.

En 1787, 22.890 habitants.
En 1789, 23 732 —
En 1790, 22.724 habitants, formant 5.500 ménages.

La diminution, en 1790, provenait de ce qu'il était « mort beaucoup de citoyens » et de ce que d'autres avaient « renoncé à l'incolat ».

NECKER : *De l'administration des finances*, t. I, p. 252, attribue à la Bourgogne, pendant la Révolution, une population de 1.087.300 habitants.

2. *Arch. Nat.*, F^20. 8.

mais le haut prix des fermages, l'excès des charges qu'ils ont à supporter les tient dans un état de misère et d'abjection qui, en faisant languir l'agriculture, peut bien contribuer à la diminution de la population ». Même dans le Chalonnais qui passe pour « le plus riche pays de la Bourgogne, le paysan est peu aisé ». Les bureaucrates de l'Intendance et les bons bourgeois de Dijon déploraient cet état de chose, se plaignaient de « l'apathie », du « défaut d'activité[1] » des paysans ; on commençait aussi à se plaindre que l'agriculture manquât de bras, et Courtépée qui avait des lettres et qui était régent au collège des Godrans, citait déjà doctement le fameux *desuntque manus poscentibus arvis*[2] ; c'est à peine s'il reconnaissait que toute la faute n'en devait pas retomber sur le paysan. « Les récoltes sont souvent médiocres, écrit-il, eu égard à la bonté du sol ;... en d'autres endroits, le terroir est si sec et si aride que le produit des terres à blé est insuffisant pour rembourser les charges et les avances de la culture ; ailleurs, le terrain est si tenace qu'il faut employer les plus forts attelages et qu'à peine quatre coups de charrue suffisent pour l'ameublir. Mais il faut convenir que si, dans plusieurs lieux, les récoltes n'ont ni pour la qualité, ni pour la quantité toute la perfection qu'on pourrait leur procurer, c'est la faute de l'homme et non celle du sol. Une vérité effrayante qui sera démontrée dans une dissertation particulière sur les méthodes d'agriculture en Bourgogne[3], c'est qu'en général les terres n'y rendent pas trois à quatre pour un, le fort portant le faible. Un si médiocre produit dans des terres qui seraient naturellement si fertiles a peine à se concevoir, mais il n'en est pas moins vrai, à cause de la disette de cultivateurs, de

1. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Notes sur le détail de ce dénombrement.

2. Courtépée, t. I, p. 304.

3. On trouve au tome II, p. 9, de sa *Description de la Bourgogne*, non une dissertation, mais quelques détails sur les méthodes agricoles en usage en Bourgogne.

Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 104, 1788.

leur ignorance et de leur misère[1] ». En réalité, ce n'étaient pas les bras qui manquaient : le même document que nous avons déjà cité, nous apprend que « la plus grande partie des communautés villageoises » étaient composées « de manœuvres » qui trouvaient « on ne peut plus difficilement à gagner leur vie, » et « qui étaient dénués absolument de tout » lorsqu'ils tombaient malades[2]. Ce qui manquait surtout au paysan, c'était le courage : à quoi bon chercher de meilleurs procédés pour travailler la terre, lorsqu'il avait toujours à craindre que sa moisson fût plus belle que celle de ses voisins, sachant bien qu'alors les répartiteurs de la taille ne manqueraient pas de relever sa quote-part d'impôts pourtant déjà si lourde. Comment se procurer les animaux domestiques qui laboureraient et engraisseraient convenablement ses champs, lorsqu'il avait beaucoup de peine à faire vivre sa famille avec le peu que lui avaient laissé son seigneur, son curé et son roi[3]. Au cours de ce XVIIIe siècle, il avait connu les pires misères, et non seulement dans ce funeste hiver de 1709 qui était déjà trop éloigné dans le temps et que d'autres calamités, à peine moins terribles, auraient fait depuis longtemps oublier. Tout récemment encore, entre 1766 et 1770, il avait enduré d'affreux malheurs. D'après les remarques des commissaires alcaldes[4] de la province de Bourgogne pour 1769, les paysans ont été très misérables dans les années précédentes : « Quelques-uns de ces mal-« heureux, disent-ils, se sont vus forcés à faire leur nour-« riture des mets les plus vils et les plus abjects en allant

1. Courtépée, t. I, p. 303-304.

2. *Arch. Nat.*, F20, 8. « Note sur le détail du dénombrement. »

3. Cf. *Arch. Nat.*, H200. Un mémoire d'Amelot, intendant de Bourgogne en 1786 : « Les impôts, les droits seigneuriaux et dîmes, les frais de culture partagent par tiers les productions de la terre, et ne laissent rien aux malheureux cultivateurs. » — Cité par Taine, *Ancien Régime*, 5e édition, p. 439.

4. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 3302. Registre des remarques des commissaires alcades, année 1789, f° 152.

« dans les étables des pourceaux ravir la pâture de ces « animaux ; d'autres n'ont subsisté qu'en arrachant du « sein de la terre des plantes ou des racines que jamais ils « ne s'étaient doutés qui fussent comestibles...; d'autres « se sont nourris de charognes ». Et ce ne sont pas là de simples figures de rhétorique destinées à adoucir les exigences du fisc à l'égard de la Province. En 1789, un brave homme de gendarme écrit au Lieutenant général de la Province, Gouvernet, qu'il craint de voir « revenir la disette d'il y a 20 ans » où « le païsan était obligé de se nourir de racines et des mais *(sic)* les plus raipugnans[1] ».

On comprend aisément que, dans ces conditions, tous les efforts des agronomes de cabinet pour relever l'agriculture aient piteusement échoué[2]. D'une manière générale, on continuait à suivre pour la culture la vieille routine : pour la succession des récoltes on observait encore « la division en trois solles ou saisons : la première pour « les blés d'hiver, la deuxième pour les carêmages, la « troisième pour les sombres ou jachères[3] ». Les exceptions étaient rares ; toutefois, dans les lieux particulièrement fertiles et où l'abondance du bétail permettait de fumer suffisamment les terres, on remplaçait les jachères par une deuxième récolte de menus grains[4].

Malgré tout, malgré la misère du paysan, malgré la

1. Cf. *Arch. Nat.* F[11] 1174. « Approvisionnements de la ville de Dijon. — Lettre de Bouchardon, brigadier de la maréchaussée de Sombernon, à Gouvernet. — En 1775, les paysans des environs d'Auxonne avaient été réduits à une pareille extrémité. — Cf. dans le même carton, F[11] 1174. « Nottes relatives aux graines », une lettre de M. de Mondragon « gentilhomme du bailliage d'Auxonne », à Amelot.

2. Tous les efforts des pouvoirs publics (tentatives pour fonder à Dijon une société d'agriculture, pour introduire dans la province la culture du turnep et du mûrier blanc) échouèrent complètement. (Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 3354 et C 14). — Seuls les achats faits par les élus pour le compte des Etats, de béliers d'Espagne et du Roussillon, sur les conseils de Daubenton, donnèrent de bons résultats et furent continués jusqu'à la Révolution.

3. Courtépée, tome II, p. 9.

4. *Id. Ibid.* et *Tablettes de Bourgogne*, année 1773, p. 28.

barbarie des procédés de culture, la Bourgogne produisait en tous temps beaucoup plus de denrées qu'il ne lui en fallait pour la subsistance de ses habitants. Les différentes parties de cette province n'étaient d'ailleurs pas également fertiles : elle comprenait trois groupes de pays montagneux, le Morvan, le Châtillonnais et le Haut-Jura bugétien qui, malgré la faible densité de leur population, ne produisaient jamais assez de céréales pour nourrir leurs habitants.

C'était d'abord le bloc, en grande partie cristallin, du sud de la province qui, dans ses quatre pays : le Mâconnais, le Brionnais, le Charolais, l'Autunois n'offrait à la culture, sur la pente de ses collines et dans le fonds de ses vallées que des terres froides et pauvres en éléments fertiles : Le Mâconnais, dans ses « 40 paroisses situées le long de la Saône » produisait « une grande quantité de vins rouges et blancs d'assez bonne qualité... des bleds... des menus grains... des légumes... » ; son arrière-côte, « sur un sol maigre », ne produisait « que de l'orge, du seigle et de l'avoine » ; elle avait aussi « des pâturages » où l'on élevait des bestiaux qui se vendaient à Lyon[1]. Mais « les bleds, même dans les meilleures années, » fournissaient « à peine cinq ou six mois de subsistance » aux habitants du pays ; le foin suffisait à peine à la nourriture des bestiaux, il n'y avait « jamais assez de paille pour les engrais » ; « la Bresse » en envoyait « beaucoup tous les ans[2] ».

L'Autunois[3], « couvert plus qu'aux deux tiers de bois et de montagnes, » avait en général un sol « fort sec et ingrat

1. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. (Bailliage de Mâcon.)

2. *Arch. Côte-d'Or*, C 87. Etat du produit des récoltes au 15 septembre ; subdélégation de Mâcon. — Cf. Courtépée, t. IV, p. 436. — Cf. également *Arch. Côte-d'Or*, C 86. Note sur l'apparence des récoltes dans la subdélégation de Mâcon, au 15 juin 1775 : « On ne récolte en bled que pour la consommation de 4 ou 5 mois ; la Bourgogne et la Bresse fournissent à sa subsistance. »

3. Il était divisé, à l'époque qui nous occupe, en trois subdélégations : celles d'Autun, de Montcenis et de Bourbon-Lancy. — *Arch. Nat.*, F²⁰ 8.

produisant surtout du seigle et très peu de froment[1] ; on y trouvait aussi « de grands paturages » où l'on nourrissait du bétail qui se consommait en partie à Autun et dans les villes voisines, et dont le surplus servait « à l'approvisionnement de Paris[2] ». La principale nourriture des habitants consistait en « chasteignes et en pommes de terre[3] », et certaines paroisses étaient si pauvres que le subdélégué de Montcenis était obligé de compter parmi « les ressources du pays la faîne et les glands[4] ». La mise en exploitation des mines de Montcenis-Le Creusot avait, depuis quelques années, attiré dans ce pays un assez grand nombre d'ouvriers étrangers, pour la subsistance desquels on était obligé d'avoir recours de plus en plus aux subdélégations de la plaine[5]. Seuls, dans le groupe des subdélégations morvandelles, le Brionnais et le Charolais occupaient une situation privilégiée ; en effet, si leur partie orientale est montagneuse et couverte de forêts, les collines s'abaissent vers l'occident jusqu'à la vallée de la Loire en formant « une riche plaine à bled et à paturages » ; dans les prairies on engraissait de nom-

1. La culture du seigle était surtout développée dans la subdélégation de Bourbon-Lancy, au bord de la Loire ; dans les bonnes années, elle en produisait beaucoup au-delà de la consommation locale, et ne trouvait pas toujours à se défaire du surplus : « Il serait à désirer pour ce pays, écrira le subdélégué en 1776, qu'on en fît sortir le seigle qui y abonde et qui est sa seule ressource ; l'argent qu'il produirait ferait un grand bien. » — *Arch. Côte-d'Or*, C 87.

2. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Bailliage d'Autun.

3. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 86. Apparence des récoltes au 15 juin : subdélégation d'Autun : « Les pommes de terre et les chasteignes sont la ressource de ce canton où il se récolte peu de bled. »

4. *Arch. Côte-d'Or*, C 86. Apparence des récoltes au 15 juin 1776 ; subdélégation de Montcenis : « Ce canton est presque entièrement situé en montagne ; son sol, en général, est léger, sablonneux et de faible rapport ; il craint également les pluyes abondantes et les sécheresses. Il ne produit que du seigle et des pommes de terre ; dans quelques cantons privilégiés, on cultive aussi du blé et de la vigne. Le gland et la feine sont encore un objet de ressource. »

5. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Subdélégation de Montcenis.

breux troupeaux qu'on envoyait « à Lyon » et quelquefois « à Paris et à Dijon [1] ».

Tout à fait au nord, et au-delà de l'Auxois, les plateaux calcaires de l'Auxerrois et de la Montagne étaient encore plus pauvres. L'Auxerrois était alors comme aujourd'hui « un pays assez découvert » avec des vignes sur les pentes de ses coteaux : il n'y avait de terres propres à la culture des grains que « dans le fond des vallons » de l'Yonne et du Serein. On tirait d'Avallon « la plus grande partie du bled » qui se consommait dans le pays [2]. Le Comté de Bar-sur-Seine, « couvert aux trois quarts de montagnes, » n'avait « que des vignes », mais pas de paturages ni de terres à blé. Il avait donc continuellement besoin du secours des autres parties de la Bourgogne, en particulier de l'Auxois et du Châtillonnais ; malgré tout, une partie de ses habitants était parfois réduite à « se nourrir de pain d'avoine [3] ». La situation du Châtillonnais était un peu meilleure : sans doute « son sol à l'orient et au midy » était « maigre, stérile et son produit » ne récompensait pas, « à beaucoup près, l'agriculture de ses travaux [4] » ; mais, dans les quelques vallées qui le traversent, et dans la mince bande oxfordienne qui le borde au nord-ouest, on trouvait « des terres à froment et beaucoup plus de terres à seigle, de médiocre qualité ». Et comme sa population était très peu considérable [5] et presque uniquement concentrée dans les parties fertiles, il pouvait se passer assez souvent des envois de l'Auxois, et même, dans les

1. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Charolles et Semur-en-Brionnois. — Cf. Courtépée, t. III, p. 77.

2. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Auxerre.

3. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Bar-sur-Seine ; et *Arch. Côte-d'Or*, C 86. Apparence des récoltes ; subdélégation de Bar-sur-Seine : « Le vin est la seule ressource du pays, qui manque généralement de bled, et dont une partie des habitans doivent se nourrir de pain d'avoine. »

4. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Châtillon-sur-Seine.

5. Cf. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Châtillon-sur-Seine : « Ce pays est le moins peuplé de la généralité. » Il avait, d'après le même document, en 1787, 52,416 habitants pour une superficie de 89 lieues carrées.

bonnes années, il exportait une certaine quantité de grains dans le Comté de Bar-sur-Seine[1].

Au sud, le Bugey, le Valromey et le Pays de Gex formaient un troisième groupe de pays pauvres, incapables de fournir à la nourriture de leurs habitants :

Le petit Pays de Gex, couvert de montagnes au sud-est[2], produisait « des chasteignes, des grains de toutes espèces, des pommes de terre et du vin, mais jamais en quantité suffisante »; en outre, les Genevois y possédaient des domaines d'où ils avaient « le droit d'extraire leurs récoltes[3] ». Pour sa consommation locale, le Pays de Gex était autorisé à tirer en tout temps une certaine quantité de grains de la Franche-Comté par les bureaux de Mijoux et Longeray[4]. Le Bugey et le Valromey avaient dans leurs combes, entre leurs forêts de sapins, d'excellents pâturages où l'on pratiquait l'élève du bétail avec succès. « La ressource des habitants » était « la vente du beurre, du fromage et des bestiaux », mais la production en blé ne représentait pas « la moitié des grains nécessaires à la consommation des habitans »; le surplus venait « de Bresse et de Franche-Comté[5] ».

1. *Arch. Côte-d'Or*, C 105. Mercuriales de Bar-sur-Seine, première semaine de juin 1789.

2. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Gex.

3 *Arch. Côte-d'Or*, C 105. Note sur le produit des récoltes dans la subdélégation de Gex, 15 septembre 1789.

4. Par lettres des 10 janvie, 6 février et 22 juin 1778 à l'intendant de Bourgogne, Necker fixa à 36,000 coupes le maximum des grains que le Pays de Gex pourrait recevoir de Bourgogne et de Franche-Comté, à raison de 1,580 coupes par mois et par chacun des deux bureaux de Mijoux et de Longeray. — *Arch Nat.*, F¹¹ 1. — Cf. Afanassiev, p. 436.

5. *Arch. Côte-d'Or*, C. 86. Etat de l'apparence des récoltes au 15 juin 1775; notes des subdélégués de Belley (Bas Bugey) et de Nantua : « Le Bas Bugey ne récolte en bled que ce qu'il faut pour la nourriture des habitans pendant environ 6 mois... Le Haut Bugey est rempli de collines et de hautes montagnes, couvertes pour la plupart de chênes et de sapins : le surplus de son territoire abonde en assez bons pâturages... on y recueille à peine le 1/3 des grains nécessaires pour la nourriture des habitans... Le surplus vient de Bresse et de Franche-Comté. — La ressource des habitans est dans la vente du beurre, du fromage et des bestiaux. — La plupart de ces

Entre ces trois régions déshéritées et les séparant largement les unes des autres, s'étendait, de l'Auxois à la Bresse, la bande des pays privilégiés.

D'abord l'Auxois, comprenant une partie des subdélégations d'Avallon, de Saulieu, d'Arnay-le-Duc, de Noyers et de Montbard, et la totalité de subdélégations de Semur et de Vitteaux [1], avec ses profondes vallées liasiques, offrant à la fois des communications commodes entre les deux versants de la province et de très riches terroirs à l'agriculture bourguignonne. C'était dès cette époque un pays d'élevage et le bétail qu'on y engraissait en grande quantité était déjà envoyé aux abattoirs de Paris [1]. Mais surtout c'était une importante région de culture de céréales : les vallées de Saint-Thibaut, des Laumes, de Montbard et d'Epoisses étaient renommées entre toutes pour la quantité et la qualité du froment qu'elles récoltaient [2] ; leur blé passait pour le meilleur de la Bourgogne et, dans les pays du midi, on ne trouvait à lui comparer que celui du Dauphiné [4]. Tous les cantons de l'Auxois, même ceux de Saulieu et d'Arnay-le-Duc, qui avaient cependant « la plus grande partie de leur territoire en Morvand [5] », rapportaient « ordinairement des grains au-delà de ce qui

montagnards vont passer 4 ou 5 mois dans la Franche-Comté, la Bourgogne, la Lorraine, pour y peigner le chanvre. Ils en rapportent quelque argent qui les aide à payer leurs charges. »

Ajoutons, pour donner des chiffres, qu'à la récolte de 1777 qui fut bonne, le subdélégué des deux Bugey évaluait à « plus de 110,000 mesures de froment ou méteil et autant d'orge » la production en grains de sa circonscription. — *Arch. Côte-d'Or*, C 88, 15 sept., subdélégat. de Bugey.

1. Cf. *Arch Nat*, F[10] 8. Baillages de Saulieu, Semur-en-Auxois, Avallon et Arnay-le-Duc.

2. Cf *Id.*, *ibid.* — Seule la subdélégation de Noyers manquait de pâturage et récoltait peu de blé. — Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 105.

3. Cf. Courtépée, t. I, p. 302 et 304 ; et *Arch. Côte-d'Or*, C 96. Etat général de l'apparence des récoltes.

4. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 13. Mémoire sur les bleds de Bourgogne.

5. *Arch. Côte-d'Or*, C 105. Etat du produit des récoltes ; subdélégation de Saulieu, 15 septembre 1789 : — et *Arch Nat.*, F[10] 8. Baillage d'Arnay-le-Duc.

était nécessaire aux subsistances [1] ». Dans la subdélégation d'Arnay-le-Duc, qui n'était pourtant pas la plus fertile de la région, on récoltait, dans les meilleurs champs, jusqu'à 30 hectolitres de blé à l'hectare dans les bonnes années, et, dans les années médiocres, on obtenait encore 20 hectolitres [2]. Il y avait donc là un assez vaste territoire [3] qui, même dans les plus mauvaises années, fournissait toujours un excédent de récoltes [4]. Aussi les froments de l'Auxois donnaient-ils lieu à un commerce considérable avec les autres provinces. En 1788 on prétendait que la subdélégation de Vitteaux avait

1 *Arch. Côte-d'Or*, C 105. *Ibid.*

2. C'est du moins ce qui semble ressortir de deux notes du subdélégué d'Arnay-le-Duc :

1° En septembre 1775, il écrit à l'intendant : « Le journal du pays est composé de 240 perches, la perche de 9 pieds 6 pouces, qui revient à 21,660 pieds quarrés (22 ares 85). Cette mesure de terre a produit dans 1 bon canton 54 gerbes de froment, dans un médiocre 46 et 40 dans un mauvais : trois gerbes ont rendu en grain 2 mesures du pays pesant 29 livres, ce qui fait 19 livres pour la gerbe et 1,044 livres pour le journal de bonne terre, 889 pour le journal de médiocre et 773 1/2 dans un mauvais. » Ce qui ferait en mesures actuelles, dans les meilleures terres 30 hectol. environ à l'hectare, dans les médiocres 25 hectol. et 22 hectol. dans les mauvaises (*Arch. Côte-d'Or*, C 86).

2° En septembre 1776 : « Le journal de bonne terre de 601 toises 2/3 quarrées de superficie (22 ares 85) a produit 60 gerbes, chaque gerbe a rendu 11 livres 13 onces de grains, en tout 709 livres 8 onces (un peu plus de 20 hectol. à l'hectare) ; le journal de terre médiocre a produit 2/3 de cette quantité ; le journal de mauvaise, 1/2. »

3. F²⁰ 8, donne comme superficie des différentes subdélégations de l'Auxois :

Semur, 49 lieues quarrées de 2.500 toises (4 872=50), soit plus de	1.200 kq.
Avallon, 26 l. q. 1/2	600 —
Saulieu, 31 l. q.	740 —
Arnay-le-Duc, 28 l. q.	670 —

Ce qui fait pour l'Auxois proprement dit une superficie de plus de 2,500 kq.

4. Nous verrons que, de 1774 à 1789, l'Auxois a exporté chaque année de grandes quantités de grains ; au printemps de 1789, après une mauvaise récolte et après une exportation considérable pour le midi de la France, les enquêteurs qu'y envoya l'intendant y trouvèrent encore plus de 112,000 mesures de Dijon (plus de 33,600 hectol. de blé). — Cf. *Arch. Nat.* F¹¹ 1174. Approvisionnement de Dijon.

à elle seule exporté en « deux ans plus de 150,000 mesures de froment du poids de 22 livres », et il en restait encore[1]. Une petite quantité de ces grains descendait par l'Yonne vers Paris ; mais la plupart s'en allait par Dijon, Beaune et les ports de la Saône vers Lyon et les provinces du midi.

Ordinairement, en effet, les chargements de blé ne faisaient que passer à Dijon : cette ville tirait généralement ses subsistances de ses environs immédiats. « Le sol des cantons situés à l'orient et au midi de cette capitale est très fertile », nous disent les documents contemporains[2]. « Il s'y rencontre des cantons dont les terres sont mises en rapport tous les ans ». Les plaines de Rouvre et de Vérone étaient surtout renommées pour leur fécondité, et leurs froments rivalisaient pour leur qualité avec ceux de l'Auxois[3]. Par les bonnes années, le Bailliage de Dijon avait même plus de grains qu'il ne s'en consommait dans le pays et sa capitale[4]. Ces excédents de production prenaient, eux aussi la route du midi. Au nord, les subdélégations d'Is-sur-Tille et de Fays-le-Billot se composaient, comme le Dijonnais, d'une partie occidentale montagneuse, produisant seulement « un peu de froment, de seigle et d'avoine », et à l'orient d'un pays de plaine, « formant la suite du Bassigny », « très fertile et produisant abondamment toutes sortes de grains ». Souvent ces deux subdélégations récoltaient « une fois plus de grain »

1. *Arch. Côte-d'Or*, C 105. Restes de la précédente récolte, au 15 juin 1789.

2. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Baillage de Dijon.

3. Courtépée, tome I, p. 303.

4. C'est, par exemple, ce qui a eu lieu en 1775. — Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 86. Note du subdélégué de Dijon sur le produit des récoltes au 15 septembre dans sa circonscription : « Les paroisses de Lantenay, Messigny et Vantoux ont perdu par la grêle les 3/4 de leurs récoltes, et celles d'Ancey, Ahuy et Asnieres, Bellefond, Norges et Pichange, la moitié, et celles de Cessey, Daix, Flacey, Fleurey, Hauteville, Izier, Presnod, Velars et Plombières, le 1/4 des leurs. Malgré ces pertes, il y a encore plus de grains dans la subdélégation qu'on n'en consomme... »

qu'il n'en fallait pour la consommation ; et, même dans les années médiocres, elles avaient toujours un excédent qui descendait avec une partie des grains du Bassigny, par la Saône, vers Lyon [1].

Au sud de Dijon, les bailliages de Nuits et de Beaune, au contraire, n'arrivaient pas toujours à se suffire à eux-mêmes pour les froments [2]. Leur principale et parfois unique ressource consistait dans les produits du vignoble qui s'étend le long de la Côte-d'Or à partir de Dijon jusque dans le Mâconnais, et dont les crûs étaient depuis longtemps fameux dans toute l'Europe [3]. Quand la récolte en blé avait été médiocre, ces deux subdélégations trouvaient d'ailleurs facilement des secours dans les pays voisins.

Enfin, les subdélégations des bords de la Saône, celles d'Auxonne, de Saint-Jean-de-Losne, de Seurre, de Chalon, de Louhans, de Tournus et de Bourg-en-Bresse développaient, des deux côtés de la rivière, leurs champs de céréales et leurs gras pâturages [4]. Tous ces pays avaient à peu près les mêmes cultures : d'abord, dans les parties basses et humides qui longeaient la Saône, de vastes prairies où l'on engraissait du bétail pour Lyon. Plus loin et de part et d'autre de la rivière, s'étendaient les champs de blé, d'orge, de turquie, de navette, d'avoine, de chanvre, alternant avec de grandes forêts. Cependant, malgré de

1. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 87. Subdélégation d'Is-sur-Thil ; et C 88 et 89. Apparence et produit des récoltes ; subdélégation de Fays-Billot.

2. Cf. C 87. Nuits.

3. Cf. Courtépée, t. I, p. 294 ; et Richard, *Tablettes de Bourgogne* (année 1753), p. 28 : « Il n'est pas nécessaire de parler de l'excellence et de la qualité des vins de Bourgogne, leur réputation est faite et leur débit la confirme. L'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre et presque tous les étrangers en connoissent la bonté... »

4. Cf. Courtépée, t. I, p. 304. « Tout ce qui forme des plaines jusqu'au bord de la Saône est un terroir gras et fort, où le froment croît avec succès et vient en abondance, ainsi que l'orge et le turquie, le millet, la navette, l'avoine, le chanvre, etc.... Les pâturages, le long de la Saône, de la Vingeanne, de l'Ouche... etc... sont bons... » Et *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Baillages d'Auxonne, de Bourg et de Chalon-sur-Saône.

nombreuses ressemblances, ces pays n'offraient pas aux laboureurs, un sol partout également fertile, partout également irrigué :

Dans le nord, autour d'Auxonne, de Seurre et de Saint-Jean-de-Losne, on récoltait « quantité de légumes, principalement des haricots », qui étaient en partie consommés sur place, et dont le surplus formait encore « une branche de commerce assez considérable [1] ». Avec les haricots, le blé de Turquie, dont on récoltait une grande quantité dans ces mêmes cantons, formait la « principale nourriture des gens du peuple » qui ne consommaient que fort peu de blé [2]. Par suite, ces pays qui étaient surtout producteurs de froment avaient toujours un énorme excédent de cette denrée à verser dans le commerce. La subdélégation d'Auxonne récoltait, dans les bonnes années, deux fois plus de grain que n'en consommaient ses 22,500 habitants [3].

Celle de Saint-Jean-de-Losne, « située dans un excellent territoire, arrosée de six petites rivières et de deux

1. C 92. Auxonne : « Le pays donne quantité de légumes, principalement des haricots qui font une branche de commerce assez considérable. — La production la plus essentielle est celle du bled de Turquie. » Et C 99. Saint-Jean-de-Losne. En 1779, le subdélégué de Saint-Jean-de-Losne estimait qu'on avait récolté dans sa circonscription « pour plus de 100,000 livres » de haricots et d'autres légumes.

2. Ce n'est que lorsque les légumes et le maïs avaient manqué, que le paysan des bords de la Saône se nourrissait du blé qu'il avait récolté : « Les bleds de Turquie et les haricots, denrées d'absolue et de première nécessité pour le peuple, ont manqué et obligeront de recourir aux froments et seigles, » écrit en 1782 le subdélégué d'Auxonne à l'intendant.

3. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Auxonne. Et *Arch. Côte-d'Or*, C 86. Etat de l'apparence des récoltes au 15 juin 1775 ; subdélégation d'Auxonne. — Une note du subdélégué, en septembre 1789 (*Arch. Côte-d'Or*, C 106), nous permet de nous faire une idée des rendements des terres des environs d'Auxonne.

En 1788, le journal de 570 toises carrées a produit 80 gerbes, donnant chacune 4 livres de blé, soit 300 livres pour 21 ares environ.

Environ 10 hectol. à l'hectare.

En 1789, il a produit 100 gerbes, donnant chacune 3 livres de grain, soit 300 livres.

Environ 9 hectol. à l'hectare. — *Arch. Côte-d'Or*, C 106.

En 1773, c'est-à-dire dans une année médiocre, d'après un état par

rivières navigables » offrait, dans une année commune, « la moitié de sa récolte pour production de ressources [1] ». On y ensemençait ordinairement environ « 10,000 journaux de blé » qui rendaient, année commune, « 400,000 boisseaux de Paris » Il n'était pas rare qu'on en exportât en une année «. 220,000 boisseaux de froment et 20,000 boisseaux d'avoine [2] ».

A Seurre « le produit des plus mauvaises années » excédait peut-être du quadruple la consommation locale [3].

Les circonscriptions bressannes, de Chalon, de Tour-

paroisses du produit des récoltes de la subdélégation d'Auxonne dressé par le subdélégué, ce canton aurait produit :

256.000	boisseaux (de 20 livres) de blé,		soit environ	35.000	hectolitres.
120 000	—	de seigle,	—	15.000	—
47.000	—	d'orge,	—	6.000	—
120.000	—	de maïs et menus grains,	—	15.000	—

(Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 83. Récolte de 1773. Baillage d'Auxonne). — Le rendement en blé était alors en moyenne de 9 à 10 hectolitres à l'hectare. De nos jours, ce chiffre a doublé et même, pour certains pays, triplé.

1. *Arch. Côte-d'Or*, C 90. Note du produit des récoltes dans la subdélégation de Saint-Jean-de-Losne.

2. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 90. Note du subdélégué de Saint-Jean-de-Losne sur le produit des récoltes au 25 septembre 1779 : « Cette subdélégation est dans une plaine fertile et abondante ; on la conjecture peuplée de 13 à 14,000 habitans. Elle peut fournir année commune 390,000 boisseaux de froment et seigle, dont 1/8 de ce dernier grain toute semence déduite.

« Les 50,000 boisseaux de seigle avec 120,000 boisseaux de froment réunis à l'orge et au bled de Turquie, qui se consomment dans le pays, peuvent alimenter les 14,000 habitans : ainsi année commune cette subdélégation offre pour objet de ressource 220,000 boisseaux de froment, quelque peu d'orge et de bled de Turquie. — Quoique l'on sème peu d'avoine, il est peu d'année qu'il n'en sorte 20,000 boisseaux... Pour cette année, on peut estimer sans crainte d'erreur que cette subdélégation aura pour objet de ressources... 180,000 boisseaux de bled, 12,000 d'orge, 6,000 de bled de Turquie, 40,000 d'avoine. — En 1783, il estime à 300.000 boisseaux la quantité de froment que sa subdélégation peut verser dans le commerce « sans compter 10,000 mesures restant de l'année précédente. — En 1788 « quoique la récolte en froment ne soit pas très abondante et qu'il n'en reste pas des années précéentes, on en pourra verser par la Saône au moins 200,000 mesures du poids de 42 livres. » (Plus de 55,000 hectolitres). *Arch. Côte-d'Or*, C 104, 1788.

3. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 87, C 89, C 93. Notes sur la subdélégation de Seurre.

nus, de Louhans et de Bourg, sans être aussi privilégiées, jetaient encore une grande quantité de froment dans le commerce de la Saône : — Dans les années les plus médiocres le Chalonnais, le Louhannais, et la subdélégation de Tournus se suffisaient à eux-mêmes pour le blé et les menus grains; en temps ordinaire, ils avaient des « excédents de consommation bien considérables » qui s'expédiaient vers le sud [1].

Enfin la Bresse proprement dite, au « terroir gras et fertile [2] », produisait en abondance toutes espèces de grains, et avait des pâturages où l'on élevait beaucoup de bestiaux.

L'énorme excédent de ses récoltes [3] facilitait les approvisionnements des pays pauvres qui l'environnaient, et son heureuse situation entre Lyon et Genève lui procurait des débouchés commodes pour ses grains, ses bœufs gras, ses volailles et pour tous ses produits de ferme [4]; sa partie méridionale formait le pauvre pays de Dombes, rempli d'étangs qu'on desséchait de temps en temps pour les ensemencer et qui produisaient alternativement des poissons ou de grandes quantités de seigle [5].

Donc, même dans les plus mauvaises années la Bourgogne, regorgeait de blé. Les provinces voisines, la Franche-Comté et la Champagne méridionale étaient elles-mêmes exportatrices de grains, et il y avait, chaque année, dans la région de l'est, une quantité considérable de céréales à verser dans le commerce. Paris s'approvisionnait généralement ailleurs, et ne demandait guère à l'Auxois, ni à la

1. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 86, 87. Chalon. — C 87 et 105. Tournus. — C 86 et 105. Louhans.

2. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Bourg-en-Bresse.

3. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 86. — En 1776, le subdélégué de Bourg écrivait, en envoyant l'état des récoltes à l'intendance, le 15 juin : « Cette province serait en état de fournir à une autre égale à elle, la subsistance en graine et en bétail de l'excédent de ses récoltes et de ce qu'il lui reste de la récolte dernière. » *Arch. Côte-d'Or*, C 87.

4. *Arch. Côte-d'Or*, C 87.

5. *Arch. Côte-d'Or*, C 86.

haute vallée de la Saône [1]. Seules, la ville de Lyon, les provinces du midi, et, quand l'exportation était permise, la Suisse offraient des débouchés suffisants. Aussi, à chaque automne, régnait-il une grande activité dans les ports de la Saône : « Auxonne, situé à l'endroit où la rivière commence à devenir navigable » était « l'entrepôt naturel des denrées venant du Bassigny, de la Lorraine et des trois Évêchés [2] »; son port recevait encore les excédents des subdélégations d'Is-sur-Thil et de Fays-le-Billot [3], St-Jean-de-Losne, Verdun-sur-le-Doubs, Chalon-sur-Saône voyaient dès le mois d'octobre affluer dans leurs magasins les grains des riches campagnes voisines, et aussi ceux de l'Auxois qui leur arrivaient par Dijon et par Beaune [4]; et les blés de la Bourgogne s'écoulaient comme ses eaux par la Saône, vers le sud. Malheureusement la navigation n'était pas absolument libre sur cette rivière; malgré tous les efforts faits pour les supprimer, les octrois de Saône subsistaient, et bien qu'ils eussent été réduits de moitié en 1764 [5], continuaient à gêner les opérations du commerce; d'autres taxes étaient perçues le long du Rhône, si bien qu'un quintal de blé (pesant 100 liv. de 480 gr.) payait en 1784 pour descendre d'Auxonne à Marseille dix sous de droits; le prix des grains bourguignons s'en trouvait suffisamment relevé pour que des négociants anglais et hollandais pussent, dans les bonnes années, venir leur faire

1. Il n'est fait qu'une seule fois mention, dans les notes des subdélégués, d'envois possibles de blés de l'Auxois pour Paris (Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 104. Septembre 1888, Semur) : « Le superflu en froment, seigle et menus grains sera versé comme à l'ordinaire dans le commerce, par Dijon et les ports de la Saône, pour le Lyonnais et les autres provinces du midy, ou s'écoulera par Avallon pour Paris. »

2. C. F. *Arch. Nat.*, F²⁰ 8. Auxonne.

3. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 92 à C. 105, *passim* : les notes sur Is-sur-Tille et Fays Billot.

4. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 104. Note du subdélégué de Saulieu au 15 septembre 1783.

5. Cf. *supra* p. VIII, note 2.

concurrence jusque dans le port de Marseille[1]; souvent les cultivateurs de la province n'arrivaient pas à se défaire de tous leurs grains dans le courant de l'année, et il n'était pas rare qu'à la nouvelle récolte, ils eussent encore sur leurs greniers le cinquième ou le quart de la précédente[2].

Il semblerait d'après cela que la Bourgogne n'aurait jamais dû connaître la disette. Mais le paysan était pauvre, nous l'avons vu; aussitôt sa récolte battue il se hâtait de la vendre; plus l'année avait été médiocre, plus les demandes des provinces méridionales étaient importantes; les marchands se mettaient alors à parcourir les campagnes, malgré les règlements de police et les arrêts du Parlement, enarrhaient les grains à n'importe quel prix et se hâtaient de les faire transporter aux bords de la Saône, puis de les embarquer sur la rivière, sachant bien que les pouvoirs publics ne tarderaient pas à intervenir. Les réserves de la Bourgogne s'épuisaient donc rapidement[3]; bientôt ces opérations faisaient naître des craintes au sujet des approvisionnements; et pour peu que le gouvernement s'en mêlât, le peuple pris de panique arrêtait tous les convois, interrompait presque complètement la circulation des grains, ce qui portait le désarroi à son comble;

1. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 96. Observations générales sur ce qui reste des précédentes récoltes.

2. Cf. en particulier *Arch. Côte-d'Or*, C. 88, 1777 et C. 94, 1784.

3. Je n'ai pas trouvé de chiffres permettant de se faire une idée des quantités de grains transportées hors de Bourgogne par la Saône pendant la période qui nous occupe. — Toutefois la liasse C. 331 aux *Archives de la Côte-d'Or* renferme un tableau récapitulatif par années du relevé des états des grains et légumes passées sur la rivière de Saône et déclarées aux bureaux des octrois établis à Chalon-sur-Saône et à Mâcon... » entre 1750 et 1760.

Pendant cette période il aurait été embarqué en moyenne chaque année tant à Chalon qu'à Mâcon :

Plus de 300.000 quintaux (de 100 livres) de blé et méteil.
Plus de 30.000 — de seigle.
Plus de 40.000 — de légumes.
Et quelques milliers de quintaux d'orge et d'avoine.

ainsi s'explique que la ville de Dijon, malgré son admirable situation entre le grenier à blé de l'Auxois et les vastes plaines de la Saône, n'ait pas toujours été sans inquiétude au sujet de ses approvisionnements, et se soit même crue parfois exposée à la disette.

CHAPITRE II

Le marché de Dijon.

Les ressources alimentaires de la Bourgogne étaient donc considérables et cette province fournissait ordinairement à ses habitants toutes les choses nécessaires à leur subsistance. — Sans doute, la pomme de terre qui tient une si grande place dans notre alimentation y était encore peu répandue. On ne la cultivait guère que dans le Morvan et le Haut Jura où elle servait avec les châtaignes à la nourriture des paysans [1] ; elle commençait pourtant à

1. *Arch. Côte-d'Or*, C. 82, signale, dès 1770, des cultures de pommes de terre déjà importantes à Montcenis et dans la subdélégation d'Autun. C'est aussi en 1770 qu' «on commence à la cultiver » autour de Fayl Billot (Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 83).

En 1787, on récolte des pommes de terre dans tout le Morvan et elle se répand dans les subdélégations d'Arnay-le-Duc, Avallon, Saulieu, Mâcon, Gex (*Arch. Côte-d'Or*, C. 102). — Mais on la considère toujours comme un aliment inférieur. — On en consomme peu à Dijon car elle ne figure même pas dans les mercuriales au nombre des denrées qui se vendent aux marchés.

Au contraire, les propagateurs de la nouvelle culture fondent sur elle des espérances excessives, croient que la pomme de terre va remplacer en partie le blé dans la fabrication du pain. (Cf. plusieurs mémoires ou placards sur la « manière de fabriquer un pain économique avec les pommes de terre ». *Bibl. Dij.* 38651). — Le plus ancien journal dijonnais *Annonces et Affiches de Dijon* fait aussi campagne en faveur de la plante nouvelle : « Cette plante fait la ressource du pays des Vosges dont les habitants font leur principale nourriture : elle est connue dans une partie de la Bourgogne où cependant l'on en fait peu d'usage et surtout dans la capitale malgré la disette qu'elle a souvent éprouvée ; elle aurait été d'un grand secours sans le préjugé ou l'ignorance ; une critique peu éclairée lui reproche d'être pesante à l'estomac, d'avoir de mauvais sucs et peu nourrissans, mais des épreuves réitérées l'ont fait connaître au contraire de légère digestion, très saine et nourrissante ; elle a de plus l'avantage de calmer la trop grande effervescence du sang, de procurer un sommeil

faire son apparition dans la vallée de la Saône, on la connaissait à Dijon, mais on avait encore contre elle toutes sortes de préjugés : on lui reprochait d'être difficile à digérer, peu nourrissante et même malsaine, et les Bourguignons de la fin du XVIIIe siècle lui préféraient d'autres féculents : les pois et surtout les haricots, l'orge, probablement sous la forme de gruau, enfin et principalement la farine de maïs, les gaudes, dont vivaient à la fois les habitants des campagnes et la basse classe de la population des villes [1].

Telles étaient en particulier les principales denrées qui se consommaient à Dijon. Il était facile de se les procurer dans les environs immédiats de la ville : le maïs venait des bords de la Saône ; on récoltait de grandes quantités de haricots autour d'Auxonne et de Saint-Jean-de-Losne ; on en cultivait aussi beaucoup dans les vignes de la côte ; la viande d'autre part était fournie par les bœufs du Charolais et de l'Auxois ou par les moutons du plateau de Langres, le poisson par les nombreux étangs de la plaine et au besoin par ceux de la Bresse [2] ; quant au blé, la denrée la plus importante dans l'alimentation des Dijonnais, lui non plus ne venait pas de très loin et nous avons vu que, d'après les renseignements recueillis par les intendants, la production en grains de la seule subdéléga-

doux et tranquille et tient le ventre libre. On a même remarqué que le scorbut est rare dans les pays où l'on fait usage de la pomme de terre, elle en arrête les progrès : la culture n'en est pas difficile et apporte de grands avantages : en un journal de terrein convenable on peut en recueillir jusqu'à 150 mesures de ce pays ».

1. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 82 à 105. Notes des subdélégués *passim*. A Dijon même les « gaudes » tenaient une grande place dans l'alimentation : De juillet 1774 à juillet 1775 il s'en vendit rien qu'aux marchés plus de 16.000 doubles décalitres (en mesures actuelles). Or pendant la plus grande partie de cette période le commerce des grains fut absolument libre et la plupart des transactions des grainetiers se firent en dehors des marchés. Cf. *Arch. Dij.*, G 255, 5°.

2. *Arch. Côte d'Or*, C. 81 à 105. Note des subdélégués, *passim*.— Naturellement la marée n'arrivait pas jusqu'à Dijon ; on n'y consommait comme poissons de mer que des harengs saurs ou salés et des morues salées en tonneau.

tion de Dijon dépassait de beaucoup les besoins de la capitale. Ces besoins n'étaient en effet pas considérables : si l'on évalue, comme le faisaient les statisticiens du XVIIIe siècle, à deux setiers (le setier pesant 240 livres) le chiffre de la consommation annuelle d'une personne, Dijon, avec ses 22,700 habitants ne consommait pas plus de 45,000 setiers de froment ou de méteil par année, ce qui faisait environ 250.000 mesures de Dijon (la mesure de Dijon pesant 45 livres); c'est-à-dire à peu près 75,000 hectolitres.

Le marché au grain de Dijon n'avait donc qu'une importance assez restreinte : malgré la situation de la ville au débouché des routes de l'Auxois, les grains du nord de la province ne faisaient que passer sans s'arrêter, pour gagner les ports de la Saône, où toute l'activité du commerce se trouvait reportée. A la physionomie de ces grands marchés de la Saône, où les négociants lyonnais venaient acheter aux négociants bourguignons les grains que ceux-ci leur amenaient de toutes les parties de la province, s'opposait celle du marché de Dijon se pourvoyant dans ses environs immédiats et où les transactions se faisaient, pour ainsi dire, de la main à la main entre le paysan producteur et le consommateur urbain. Et pourtant, malgré son importance médiocre, ce marché de Dijon est intéressant à étudier, d'abord parce qu'il nous offre un type de ces marchés d'approvisionnement local qui alimentaient les villes de la France d'autrefois ; ensuite parce que, à cause de sa situation entre l'Auxois et la plaine de Saône, il s'établissait là comme une sorte de moyenne entre les prix du nord de la province et ceux du midi ; enfin parce que, Dijon ayant un rayon d'approvisionnement très restreint, ses mercuriales nous font connaître la valeur réelle des blés non grevés de frais de transports qui, dans d'autres lieux, en élevaient considérablement le prix [1].

1. Ce point est très important, et la plupart des statisticiens qui se sont occupés du prix des grains sous l'Ancien Régime ne me semblent pas en

Les halles où avait lieu le marché de Dijon se trouvaient sur la place Saint-Etienne[1]; elles comprenaient un assez vaste espace couvert où étaient ménagées des « grenettes » ou « étaux » pour la vente des denrées, et des magasins[2] pour renfermer jusqu'au prochain marché les denrées qui n'avaient pas trouvé acheteur. — Elles étaient affermées par adjudication au « fermier des halles », qui percevait certains droits sur les denrées qu'on y conduisait[3], et qui s'engageait en retour à entretenir les bâtiments et à veiller à ce que « les flaux, balances et poids » servant à la pesée des marchandises fussent toujours en bon état. A côté de lui il y avait un « juré égandilleur »[4], sorte de vérificateur des poids et mesures, 12 mesureurs jurés[5] et enfin les « chargeurs » ou « porteurs de sacs » qui paraissent avoir eu le monopole du chargement et du déchargement des grains, et de leur transport sur le marché ou dans les greniers[6].

C'est à ces halles que deux fois par semaine, le mardi

avoir tenu suffisamment compte. Il ne faut pas oublier que le moindre transport occasionnait toutes sortes de frais de voiturage et surtout d'octrois et de péages. — C'est ainsi qu'à Chalon-sur-Saône, le grand marché des grains de la Bourgogne, celui par conséquent auquel on est le plus tenté d'emprunter des chiffres, le sac de blé de 200 livres était toujours de 5 à 6 francs plus cher qu'à Semur-en-Auxois, de 4 francs plus cher qu'à Auxonne, de 3 francs plus cher qu'à Saint-Jean-de-Losne et presque toujours 1 franc meilleur marché qu'à Mâcon. — Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 85 à C. 105 *pass.* et en particulier C. 105 pour l'année 1789.

1. Cf. Plan de la ville de Dijon vers 1760 dans Courtépée, tome II. C'est toujours sur cette place que se tient le marché aux grains.

2. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 425. Procès-verbal de délivrance de la ferme des halles de la ville de Dijon, 30 septembre 1779.

3. *Arch. Côte-d'Or*, C. 425. Tarif des droits, tant anciens que doublements, qui se perçoivent aux halles (1779).

4. *Arch. Côte-d'Or*, C. 421 : Procès-verbal d'un essai de « mouture économique », où l'on voit ce personnage intervenir pour vérifier les mesures et sceller les sacs.

5. *Arch. Dijon*. G. 241.

6. C'est du moins ce qui semble ressortir du « Procès-verbal de la ferme des halles de la ville de Dijon » du 30 septembre 1779 article XVIII : « Le fermier et les chargeurs devront avoir perpétuellement de leurs hommes aux halles pour le service du chargeage ». En cas d'absence, « il sera permis à toute personne de faire tirer et charger les denrées et marchandises sans payer le droit au fermier et à ses chargeurs ». *Arch. Côte-d'Or*, C. 425.

et le samedi, les cultivateurs amenaient leurs voitures de blé. Ils n'arrivaient pas de très grand matin, les portes du marché ne s'ouvrant qu'à huit heures [1]. A l'entrée de la ville, ils payaient l'octroi de rouage qui était de « quatre sols pour un char à quatre roues ferrées » et de « deux sols pour un chariot à deux roues, augmenté de 1 sou 4 deniers » « par chaque cheval ou jument, mulet ou mule, âne ou bourrique [2] » qui pénétrait à Dijon, et peut-être aussi certains péages que les autorités municipales elles-mêmes avouaient ne pas connaître exactement [3]. Arrivés sur la place Saint-Etienne, ils payaient encore quatre sols par chariot au fermier pour entrer aux halles [4] ; alors les porteurs de sacs se pressaient autour d'eux et offraient leurs services [5] : moyennant deux liards par sac, ils transportaient les blés des voitures à la grenette.

1. *Arch. Côte-d'Or*, C. 425. Conditions générales du Bail de la ferme des Halles (1779), article xv : « Sera tenu ledit fermier de tenir les portes de la Halle ouverte dès 8 heures du matin les jours de marché et fera enlever les ballots, tonneaux et marchandises qui se trouveront sous les grenettes afin que les marchands qui y conduisent du grain ne puissent trouver obstacle à déposer leurs sacs ; et fera nétoyer et tenir proprement le devant desdittes Halles ».

2. *Arch. Côte-d'Or*, C. 426. Tableau des impôts qui se perçoivent au proffit de la ville de Dijon aux portes de laditte ville et C. 428. Conditions du bail des octrois de Dijon pour 1774.

3. *Arch. Côte-d'Or*, C. 426. Tableau des impôts, etc... « Outre et par dessus toutes ces charges il se lève encore aux portes de la ville des droits de péages que l'on ne connaît pas assez pour en donner le détail faute du dépôt des pencartes et carcabeaux à l'hôtel de ville suivant que les propriétaires y sont tenus. La perception de ces prétendus droits se fait au proffit de plusieurs communautés religieuses ou chapitres ».

4. *Arch. Côte-d'Or*, C. 425. Tarif des droits... etc.

5. Ces porteurs de sacs s'en allaient souvent attendre les voitures aux portes de la ville, et même sur les routes en dehors de la ville, et ils prenaient littéralement d'assaut les chargements de grains, malgré les ordonnances de police. — De temps en temps la Chambre de ville sévissait, condamnait les contrevenants à l'amende et renouvelait les anciens règlements. — Cf. Registres du Conseil de ville, *Arch. Dij.*, B. 410 à 424 *passim*. et *Arch. Dij.* C. 241. — Le 14 octobre 1789, la commune de Dijon confirme ces règlements, défend aux porteurs de sacs : 1° « de s'attrouper et se trouver ensemble en plus grand nombre que trois ». — 2° « d'aller hors la ville au devant des voitures de grains qui viennent à Dijon,

A dix heures seulement, lorsque tout était déchargé, les officiers municipaux qui, devaient veiller au bon ordre et dresser les mercuriales, arrivaient et l'on sonnait la cloche installée dans le bâtiment même pour annoncer l'ouverture du marché : d'abord les « particuliers » seuls avaient le droit de pénétrer sous les halles; puis, lorsqu'ils avaient achevé leurs achats, un second coup de cloche prévenait les boulangers et les marchands qu'ils pouvaient à leur tour venir faire leurs provisions[1]. — A midi commençait le mesurage par le ministère de douze mesureurs jurés qui percevaient pour cette opération trois deniers par mesure[2]. — A côté d'eux se tenait un nouveau percepteur de taxe, *le fermier de l'éminage*, qui prélevait au profit de divers particuliers un droit en nature du $\frac{1}{32}$ des grains achetés[3]. — Quand toutes ces opérations qui se

comme encore de s'en rendre maitres et empêcher les voituriers de les conduire a destination ou les présenter en vente dans les rues ». — 3° « De prendre des montres desdits grains pour les porter dans les maisons. » — 4° « de s'emparer des sacs qui seront sur les voitures malgres les voituriers pour les porter. » « Leur permet seulement de suivre de loin les voitures jusqu'à leur destination à l'effet de porter les sacs dont elles sont chargées lorsqu'ils en seront requis par le voiturier, et au choix de ces derniers, avec défense de se disputer pour porter lesdits sacs comme aussi d'exiger plus d'un liard par chaque mesure de grain que contiendront lesdits sacs pour les monter aux greniers ou les en descendre ». Registre de la commune de Dijon. *Arch. Dij.* (1789 à 1791).

1. *Arch. Dij.*, G. 241. A Auxonne on prenait vis-à-vis des marchands et des boulangers des précautions plus minutieuses encore : « La vente des grains commencera par l'habitant à 6 heures du matin, en été, et à 8 heures en hyvert et continuera pendant tout le temps que le pannonceau sera posé jusqu'à ce qu'il plaise à MM. les officiers municipaux de le faire lever pour y appeler les boulangers, pâtissiers, marchands et gens de la campagne qui ne pourront paraitre aux dits marchés avant le pannonceau levé et que lesdits marchands, boulangers et pâtissiers, marchands et gens de la campagne ne pourront se trouver sur les avenues des marchés à distance de 208 pas de façon qu'ils ne puissent être aperçus depuis les dits marchés. » — Cf. Arrêt du Parlement de Dijon homologuant une délibération du conseil de ville d'Auxonne, 9 juin 1773. — *Bibl. Dij.* 3865.

2. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C. 421. Procès-verbal d'un essai de mouture économique.

3. *Arch. Cote-d'Or*, C. 426. Tableau des impôts qui se perçoivent au proffit de la ville de Dijon et C. 421, Bail de l'Eminage.

prolongeaient quelquefois assez tard dans l'après-midi étaient terminées, on commençait l'enlèvement des grains : le fermier des halles « enmagasinait » ceux qui n'avaient pas été vendus, moyennant deux sous par sac de 200 livres [1] ; les cultivateurs suivis de porteurs de sacs conduisaient chez les acheteurs les grains qui ne devaient pas être moulus immédiatement, les meuniers de la ville emmenaient le reste à leurs moulins.

Ainsi, dans ces marchés, tout était prévu, tout était réglementé et cette organisation très compliquée était en somme très incommode : d'abord, les marchés commençaient trop tard, finissaient trop tard, et les « vendeurs » se plaignaient d'être obligés « ou de faire route la nuit pour retourner chez eux ou même de faire des dépenses superflues pour séjourner en cette ville [2] ». En second lieu, tous ces droits variés qui, même en se totalisant, n'augmentaient pas très sensiblement le prix des grains [3], étaient gênants par leur multiplicité même et contribuaient à détourner les paysans des marchés de Dijon. — Les habitants, de leur côté, préféraient se pourvoir en dehors des marchés et, toutes les fois qu'ils le pouvaient, se faisaient amener directement de la campagne les grains dont

1. *Arch. Cote-d'Or*, C. 425. Tarif des droits, etc. — Les porteurs de sacs avaient droit à « 2 liards par sac » qu'ils portaient « depuis les voitures à la grenette ou de la grenette au magasin et du magasin à la grenette » et à « 1 sol par sac » qu'ils portaient « de la grenette aux voitures des meuniers ». Cf. Registres des délibérations de la commune de Dijon (encore sans côte) *Archiv. Dij.*, 2 nov. 1789, une délibération confirmant les anciennes mesures du Conseil de ville.

2. Cf. *Archiv. Dij.* Registre des délibérations de la commune de Dijon (encore sans côte) 23 septembre 1789, une délibération de la commune qui abaisse à 9 heures l'heure de l'ouverture du marché « depuis le 1er samedy du mois d'avril jusqu'au 1er samedy du mois d'octobre. »

3. Le droit d'éminage, le plus élevé de beaucoup de tous ces droits atteignait cependant en temps ordinaire une valeur d'environ 0 fr. 60 par 100 kilos (quand la mesure de 45 livres se vendait entre 4 et 5 livres). Et ce droit était d'autant plus onéreux que le blé était plus cher et pouvait monter jusqu'à 1 franc pour 100 kilos quand la mesure atteignait 7 livres ; dans ce cas, le prix de revient réel de la mesure de blé à Dijon était de 8 livres.

ils avaient besoin. — Toute la classe la plus aisée de la population faisait ainsi ses provisions dès l'automne, pour être à l'abri de la disette en cas d'accident : les plus riches, ceux qui avaient des domaines et des fermes dans le pays, se faisaient fournir par leurs métayers le blé nécessaire à leur consommation ; ceux de la classe bourgeoise qui n'avaient pas de propriétés hors de la ville, faisaient cependant leurs achats en une fois avant l'hiver, quelquefois dans les marchés, plus souvent dans les villages, chez les paysans [1]. Sans doute ces achats en dehors des marchés avaient été longtemps interdits ; tout récemment encore l'Édit de Terrai, en 1770, et les arrêts du Parlement des années suivantes, avaient renouvelé ces défenses. Mais en temps ordinaire, les autorités locales fermaient toujours les yeux [2] et ces opérations avaient fini par être autorisées en septembre 1774, lors de l'Édit de Turgot [3].

Ces deux premières catégories d'habitants formaient une partie assez considérable de la population dans cette ville de parlementaires, de propriétaires d'offices de toutes sortes, de bourgeois riches et de communautés religieuses [4]. Quant à la basse classe de la population, celle des boutiquiers et des artisans, elle ne pouvait pas faire en

1. *Arch. Dij.*. B. 426, folio 135. Ces provisions n'étaient d'ailleurs que pour les domestiques ; pour leur table les bourgeois consommaient du pain blanc acheté chez les boulangers.

2. Les registres du Conseil de Ville ne mentionnent des contraventions de ce genre que pendant les périodes de disette ou tout au moins de grande cherté. — Même pendant ces périodes, le nombre des contraventions prouve que les gens aisés ne se résignaient pas facilement à ne faire leurs achats que dans les marchés. — Cf. *Arch. Dij.* Registre du Conseil de Ville, *passim*.

3. Ce n'est qu'à la fin de 1788 que Necker rétablit l'interdiction d'acheter des grains en dehors des marchés. — Le Registre du Conseil de Ville de 1789 (*Arch. Dij.*, B 424) renferme de nouveau des contraventions contre les « enharreurs ».

4. Il y avait à Dijon 20 communautés religieuses (*Arch. Côte-d'Or*, C 61, 1777), 935 domestiques mâles et 2,090 servantes ; c'est-à-dire que sur 5,500 ménages, 1/5 au moins avaient des domestiques (*Arch. Côte-d'Or*, C 96, et *Arch Dijon*, H 198).

bloc ses approvisionnements pour l'année ; mais ici encore il faut distinguer : d'un côté ceux qui jouissaient d'une aisance relative achetaient leur blé aux marchés, le faisaient moudre aux moulins de la ville, pétrissaient eux-mêmes leur pain qu'ils faisaient seulement cuire chez les boulangers quand ils n'avaient pas de fours chez eux ; de l'autre, les gens tout à fait pauvres qui n'avaient absolument aucune avance vivaient au jour le jour, du pain « entre bis et blanc » qu'ils achetaient chez les boulangers [1].

Ceux-ci n'avaient donc qu'un débit assez restreint : on évaluait à 80,000 mesures au maximum la quantité de blé qu'ils employaient ; c'est-à-dire qu'ils ne fournissaient pas du pain au tiers de la population dijonnaise [2].

C'est que le commerce de la boulangerie était soumis à des règlements particuliers très onéreux ou très gênants et qui l'empêchaient de se développer. — Non seulement les boulangers n'avaient le droit de faire leurs achats qu'à la fin du marché, après les simples particuliers, mais ils payaient, à côté du droit d'éminage, une taxe spéciale.

1. *Arch. Dij.*, G 299. Requête des boulangers, 1786. « Les blés étant à bas prix, la plus grande partie du peuple achetoit du blé et faisoit du pain dont il ne payait que la cuisson ; mais les blés ayant considérablement augmenté, les habitans ne faisant plus de pain l'achètent chez les suppliants, qui sont obligés de faire une telle quantité de pain bis qu'elle excède des 3/4 le pain blanc qu'ils débitent. »

2. *Arch. Dij.*, B 426 (folio 135 verso et 136). Réflexions sur le projet d'établir à Dijon un magasin stable de farines : « Il faut d abord retrancher du nombre de ceux qui p uvent en souffrir (du manque de farine), faute ds mouture, les communautés religieuses, les gens riches et aisés, attendu que cette classe a sa provision qu'elle fait moudre dans le temps favorable : car il n'est pas de Dijon comme de Paris et de quelques autres villes où tout le monde vit au pain fourni par le boulanger, et où qui que ce soit ne pense à faire une provision de farine ; il y a très peu de maisons à Dijon qui n'ayent la leur, du moins pour faire le pain des domestiques, et tous les gens aisés prennent les précautions convenables pour se mettre, à cet égard, à l'abri du besoin. Reste le peuple et les gens peu commodes, qui sont dans le cas de faire moudre souvent ou dans la nécessité d'acheter leur pain chez le boulanger.... »

C'est sur le chiffre de 72,000 mesures qu'était basée l'évaluation de l'octroi des farines.

« l'octroi des farines », et qui était de « dix sols par mesure de tout bled, froment, méteil et seigle » qu'ils faisaient moudre ; et comme il avait été établi au profit du roi un droit de 8 sols pour livre sur tous les octrois de la ville de Dijon, les boulangers payaient par chaque mesure de blé 14 sous en plus du prix que payaient les simples particuliers[1] ; de là une élévation sensible du prix de leur pain, ce qui restreignait considérablement leur clientèle ordinaire. — Pour empêcher toute fraude sur cet octroi, on défendait aux boulangers de faire moudre leurs grains ailleurs « qu'aux moulins ordinaires de la ditte ville » sauf « en cas de disette d'eau[2] ». — D'autres règlements leur prescrivaient de ne faire que deux sortes de pain : du pain blanc dit « pain bourgeois » qui était pour la table des gens riches et du pain entre bis et blanc moitié moins cher que le premier, et qui était la nourriture du menu peuple : l'un et l'autre devaient être « pétris de farine de pur froment et bien cuits » et ne pouvaient être vendus au-delà du taux fixé chaque mois par les officiers municipaux d'après les mercuriales des marchés précédents[3].

1. *Arch. Côte-d'Or,* C 428. Tableau des impôts, etc. — Et C 428. Conditions du bail des octrois pour 1774, article VI. — Et *id., ibid.* Requête de l'adjudicataire des octrois, 1775.

« Les droits sur les bleds et farines ont été suspendus. Il en résulte une diminution de 14 sous sur le prix effectif de chaque mesure de froment que les boulangers avaient approvisionnée pour la consommation publique. — Le taux du pain a été diminué à proportion, en sorte que la livre de pain blanc (qui était précédemment de 4 s. 2 deniers) a été réduite à 4 sous, et celle de pain bis à 2 sous (précédemment 2 s. 1 den.). »

2. *Arch. Côte-d'Or,* C 428. Conditions du bail des octrois, VI.

« Lesdits boulangers et pâtissiers ne pourront faire moudre aucun bled qu'aux moulins ordinaires de laditte ville, si ce n'est en cas de disette d'eau, et alors ils seront tenus, avant que de faire charger leurs grains, d'avertir le fermier du lieu où ils iront, lequel sera dans la banlieue de cette ville, si faire se peut, ou au plus prochain lieu, ce qu'ils ne pourront néanmoins faire s'ils n'en ont obtenu la permission de la Chambre de Police de laditte ville. »

3. *Arch. Dij.,* B 409 à 423 *passim.* Condamnations contre divers boulangers, pour avoir été trouvés sans pain bis dans leurs boutiques. — Chaque fois, la Chambre de Ville renouvelle les anciens règlements.

Ce tarif n'avait pas été révisé depuis 1739[1] et les boulangers se plaignaient que dans l'intervalle « le bois, le sel qu'ils employaient « pour le pain et tous les vivres, et comme encore le prix des loyers et de leurs compagnons, avaient au moins triplé[2] ». Sans doute ils exagéraient beaucoup; mais il est incontestable que les autorités locales leur étaient peu favorables, et qu'elles faisaient tout leur possible pour maintenir l'habitude ancienne du pain de ménage, fabriqué dans la famille et pour gêner le développement de la boulangerie.

C'est que les trente-huit maîtres boulangers de Dijon formaient comme les autres corps de métiers une corporation fermée : libres d'interdire l'exercice de leur métier à tout nouveau venu, ils n'avaient pas à redouter la concurrence et ils auraient exercé un monopole dangereux si on les eût laissé trop étendre leur clientèle et si l'approvisionnement en pain de la majeure partie de la population eût été entre leurs mains.

Mais c'est aussi que les autorités locales partageaient les préventions des pouvoirs publics vis-à-vis de tous ceux qui s'occupaient en quoi que ce fût du commerce des grains ou des farines. Pour faciliter l'approvisionnement des particuliers on n'hésitait pas à gêner ceux des boulangers. C'est ainsi que pendant la cherté qui avait duré de 1770 à 1773, les officiers municipaux avaient interdit aux boulangers de s'approvisionner dans les campagnes et les avaient obligé à n'acheter leurs blés qu'aux marchés de la ville et après les habitants. — Pareille mesure avait été prise contre les grainetiers et les quelques négociants en blé qui s'étaient établis dans la ville à la faveur de

1. *Bibl. Dij.* (8382). Dissertation sur les essais d'expériences qui servent ordinairement à fixer le taux ou règlement du prix du pain, relativement au prix des grains.

2. *Arch. Dij.*, G 296. Requête des Mes boulangers. « ... Depuis 1739, la mouture a augmenté de 6 deniers ; pour toutes ces causes et pour plusieurs autres, la communauté, composée de 51 maîtres en 1739, est réduite aujourd'hui à 38 dont la plus grande partie sont à la veille de faire faillite. »

l'Édit de 1764 ; si bien que pendant près de deux ans les Dijonnais avaient vécu uniquement des grains que les paysans voulaient bien amener au marché. — Il arriva ce qui devait arriver : au commencement de 1773 les marchés s'étant trouvés insuffisamment garnis, les boulangers manquèrent de blé et déclarèrent qu'ils ne pourraient plus fournir de pain à leur clientèle si on ne leur donnait pas l'autorisation de s'approvisionner en dehors des marchés ou si la chambre de ville ne se chargeait pas elle-même de faire des achats de grains [1].

C'est à ce remède héroïque qu'on avait quelquefois recours lorsqu'un renchérissement excessif faisait craindre la disette : la chambre de ville envoyait alors dans l'Auxois des commissaires chargés d'acheter pour son compte et de faire conduire à Dijon une certaine quantité de blé. Cet approvisionnement était ensuite vendu au détail aux marchés de la ville quand le besoin s'en faisait sentir. — Naturellement ces opérations occasionnaient de gros frais. Sans parler des avaries, presque toujours les cours baissaient avant que tous les grains emmagasinés fussent vendus et il fallait se défaire de ce qui restait à n'importe quel prix [2].

1. *Arch. Dij.*, G 297. Supplique des maîtres boulangers au Parlement, 15 février 1773.

Quant aux marchands de grains dijonnais, nous manquons sur leur compte de renseignements précis ; il en existait vingt-deux en 1766, comme le prouve un traité par lequel ils s'engageaient « à fournir les marchés jusqu'à la Saint Martin 1767 » (*Bibl. Dij.*, 3865 (1) Leur commerce paraît avoir été complètement ruiné par les mesures restrictives prises entre 1770 et 1773 ; du moins on ne trouve plus mention, dans les documents que j'ai consultés, d'un seul négociant en grains habitant Dijon à partir de cette époque. En 1775, il n'y a qu'un seul homme qui s'occupe de ce trafic, c'est Carré, le meunier de l'Ouche, qui sera victime de l'Emeute des farines.

2. Après l'Edit de 1764, on avait même tenté de fonder un grenier d'abondance permanent à Dijon ; les marchands s'étaient engagés, par contrat enregistré au Parlement le 25 septembre 1766, à l'alimenter. — Ils amenèrent à Dijon les quantités de blé indiquées : on ne parvint pas à les vendre, et des émeutes menacerent le magasin d'approvisionnements. —

D'ailleurs ces précautions ne mettaient pas Dijon à l'abri de la disette des farines. Sans doute, en temps ordinaire, les moulins établis sur l'Ouche suffisaient largement et au-delà aux besoins des habitants de la ville ; mais il arrivait de temps en temps qu'une sécheresse prolongée ou une gelée exceptionnelle réduisît la petite rivière à un débit insignifiant ; et comme, au cours du XVIIIe siècle, on avait laissé tomber en ruine les moulins à vent de la Fontaine des Suisses[1], il fallait alors courir assez loin dans la plaine aux moulins de Cîteaux et de Saulon, et parfois même la panique était telle que le conseil de ville se voyait de nouveau obligé d'intervenir et de faire précipitamment des achats de farine à Chalon-sur-Saône, le grand centre de la meunerie bourguignonne ou même à Nogent-sur-Seine et à Corbeil, les centres de la meunerie parisienne. Mais les charrois étaient lents et souvent les voitures de farine n'arrivaient pas en temps utile. . [2].

En somme, à l'époque qui nous occupe, trois solutions s'offraient aux officiers municipaux de la ville de Dijon, pour résoudre le problème des subsistances :

Ou bien s'en remettre totalement à l'initiative privée et laisser aux boulangers et aux grainetiers le soin d'approvisionner la ville en blé et en farine ;

Finalement, le Conseil de Ville accorda aux marchands, à titre de dédommagement, 12,029 livres 1 sou 3 deniers. — *Arch. Dij.*, G 282 et 283. — Cf. aussi *Introduction*, p. VI, note 1.

1. Pendant les sécheresses du commencement de l'année 1787 et de l'hiver 1788-89, on songera à remettre l'un de ces moulins à vent en état. Cf. *Arch. Dij.*, B 526, f° 280.

On utilisait aussi des « moulins à bras » ; mais comme on négligeait de les entretenir dans l'intervalle de deux disettes, ils étaient en mauvais état chaque fois qu'on en avait besoin, et ne rendaient pour ainsi dire aucun service. — C'est ce qui arrivera en 1787 et en 1788. — *Arch. Dij.*, B 526, f° 281.

2. Cette « disette d'eau » s'était produite cinq ou six fois au cours du XVIIIe siècle ; mais, sauf en 1709, elle n'avait jamais duré plus de trois semaines, et depuis on n'avait jamais manqué de farine à Dijon. — Cf. *Arch. Dij.*, G 241 à 255 [illegible]

Ou bien recourir aux approvisionnements faits pour le compte de la ville et dans ce cas former soit un magasin de farine, soit un magasin de grains.

De 1774 à 1790, on a essayé successivement des trois solutions; il nous faut voir maintenant à la suite de quelles circonstances elles ont été tentées, quels résultats elles ont donnés et quelles indications on pouvait en tirer pour l'avenir.

CHAPITRE III

La liberté du commerce des grains en Bourgogne; l'Emeute du 18 avril 1775.

Au cours des années 1768 et 1769 la Bourgogne avait connu la disette : d'abord, les récoltes n'y avaient guère été supérieures à la moitié d'une année commune; en outre, l'exportation avait « fait sortir une quantité considérable de blé [1] »; si bien qu'au printemps de 1770 on avait beaucoup souffert : dans certains cantons écartés, le paysan avait été réduit à se nourrir de racines et de charogne [2]; et, dans les villes elles-mêmes, « malgré les précautions prises pour assurer les subsistances », les prix avaient monté à des taux « excessifs [3] ». Aussi l'opinion en Bourgogne avait-elle été à peu près unanime pour applaudir aux protestations du Parlement de Dijon contre les « abus » auxquels donnait lieu « la liberté absolue du commerce des grains [4] » et pour approuver les édits restrictifs de l'abbé Terrai. Mais les récoltes suivantes furent

1. *Arch. Côte-d'Or.* C 82 (1770). Observations générales. Article 1er. « L'état des récoltes de l'année dernière annonçoit que celle des grains n'était que d'une demie année commune; ce produit étoit encore plus que suffisant pour la consommation de la Province; mais l'exportation en a fait sortir une quantité bien plus considérable que ce qui a été importé. Les besoins ont commencé à se faire sentir dans les premiers jours du mois de may. »

2. Cf. *supra*, page 3, note 3.

3. *Arch. Côte-d'Or.* C 82. Observations générales. Article 1er : « A l'égard du prix... non seulement il est partout fort au dessus de 12 livres 10 sous le quintal, mais il y a même des cantons où il est porté à 18, 19, 20 et jusqu'à 21 livres.

4. Cf. *supra*, pages IV et V.

meilleures ; celles de 1771 et de 1772 laissèrent un léger excédent[1], celle de 1773 fut au-dessus de la moyenne[2] : Les transports de grains le long de la Saône, qui n'avaient d'ailleurs jamais complètement cessé, reprirent donc une grande activité[3]. Mais, malgré cette exportation, la généralité ne se dégarnissait pas, et, au printemps de 1774, il restait « encore passablement de blé en Auxois » et la récolte s'annonçait « bonne[4] ». A Dijon, le cours du blé qui au commencement de l'année valait, selon la qualité, de 3 livres 12 sous à 4 livres 12 sous la mesure de 45 livres, fléchit légèrement et il n'était plus, au milieu de juin, qu'à 3 livres et 3 livres 18 sous[5], si bien qu'on en vint à craindre « un trop grand rabais ». — « Le blé plus bas, écrivait le subdélégué de Bourg, en envoyant les mercuriales de juin à l'Intendant, les fermiers ne pourraient plus payer leurs fermes[6] ». Cependant, on commençait à dire que la moisson ne serait point « aussi abondante qu'on l'avait espéré » ; il y avait eu au cours du mois de mai des gelées tardives qui avaient contrarié les cultures tout le long de la Saône[7]. Les prix se relevèrent donc en juillet et en août et au marché du 27 août à Dijon, la mesure de bon froment se paya jusqu'à 5 livres 7 sous[8]. Mais on avait vu le blé beaucoup plus cher dans les années précédentes et l'on était sans inquiétudes. Aussi, accueillit-on assez favorablement la déclaration du 13 septembre 1774, rétablissant à l'intérieur du royaume la liberté du commerce des grains ; le Parlement enregistra les lettres-

1. *Arch. Côte-d'Or*, C 82, année 1772 : « Les grains de la précédente récolte ont suffi ; il en est même resté dans quelques cantons, mais en petite quantité. »

2. *Arch. Côte-d'Or*, C 83, année 1773. Etat du produit des récoltes : « Un peu plus d'une année commune en froment et en méteil. »

3. *Id.*, C 85. 15 juin 1774. Note du subdélégué de Saint-Jean-de-Losne.

4. *Id.*, C 85. Semur-en-Auxois : Mercuriales de juin 1774.

5. *Arch. Dij.*, G 255 (20).

6. *Arch. Côte-d'Or*, C 85. Mercuriales de Bourg, juin 1774.

7. *Id.*, *ibid.* Note du subdélégué de Fayl-Billot, du 15 juin, et du subdélégué de Bourg, en mai.

8. *Arch. Dij.*, G 255 2°.

patentes en novembre, sans faire aucune observation[1].

Et pourtant, dans les circonstances actuelles et malgré le rendement satisfaisant en somme de la récolte de 1774[2], l'édit de Turgot pouvait paraître dangereux pour la Bourgogne : le ministre, dans son préambule, et, précédemment, dans ses lettres sur le commerce des grains, avait indiqué deux avantages de la liberté du commerce : il espérait d'abord que le désir très légitime de gagner de l'argent déterminerait un certain nombre de particuliers à former dans les villes des magasins pour l'approvisionnement des habitants ; et, en deuxième lieu, que d'autres marchands se rendraient utiles en faisant passer le blé des provinces qui en avaient trop dans celles qui n'en avaient pas assez. Or, en Bourgogne et à la fin de 1774, la balance n'était pas égale entre les deux commerces : seule, en effet, la nécessité d'approvisionner Lyon avait été plus forte que toutes les lois, tous les édits et tous les arrêts du Parlement qui s'étaient succédés depuis 1770 : on ne pouvait pas laisser les Lyonnais avoir faim alors que la Bourgogne produisait toujours plus de blé qu'elle n'en consommait. Le trafic des grains n'avait donc jamais cessé complètement dans les villes de la Saône ; à Auxonne, à Verdun, à Saint-Jean-de-Losne, à Châlon, les commerçants avaient à peine ralenti leurs opérations dans les quatre dernières années[3] et se trouvaient tout prêts à profiter des avantages de la législation libérale. Au contraire, le commerce local, celui qui avait pour objet l'achat des grains dans les campagnes pour les revendre dans les villes avait été complètement supprimé par l'édit du 27 décembre 1770 : les boulangers et les

1. *Arch. Côte-d'Or*, B 12189, fol. 367.

2. Dans l'Auxois, le produit des récoltes avait partout été celui d'une bonne année moyenne ; le subdélégué de Bourg était aussi satisfait ; mais, sur les bords de la rivière, à Auxonne, à Saint-Jean-de-Losne, à Chalon, à Louhans, le rendement était inférieur à celui d'une année commune. — Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 85, 1774.

3. *Arch. Côte-d'Or*, C 82, 83, 84[1].

meuniers auraient été les plus à même de se livrer utilement à ce trafic et n'auraient pas manqué de le faire si on les en eût laissés libres ; mais un article spécial de l'édit du 27 décembre 1770 leur interdisait de vendre des grains[1], et nous avons vu que les autorités locales, interprétant cette déclaration à leur manière, les obligeaient à n'acheter leurs blés que dans les marchés et seulement après les autres habitants[2]. L'édit de Turgot ne pouvait pas ressusciter du jour au lendemain un commerce que la législation antérieure s'était efforcée d'étouffer[2]. Par suite, dans l'automne de 1774, aucun commerce d'approvisionnements locaux ne vint contrebalancer les opérations des exportateurs qui, depuis l'édit du 13 septembre pouvaient s'étendre librement à travers toute la province. Les blés commencèrent donc à devenir rares en Bourgogne et les prix s'élevèrent peu à peu.

Le ministre, prévoyant le renchérissement des subsistances, avait écrit dès le 28 septembre aux Elus de la Province de Bourgogne pour les y préparer et leur indiquer les moyens d'y remédier[3] : « Il ne craignait pas la disette », « la liberté » du commerce assurerait « des secours à toutes les Provinces et à tous les cantons où il paraîtrait des besoins » : « Mais la chèreté, en élevant les grains à des prix où le peuple n'a point les moyens d'atteindre, le détermine aux mêmes murmures et produit les mêmes effets que la disette ». Comme remède, il préconisait « les travaux publics de charité » : « ils assurent à chaque consommateur des salaires, et les répandent sur tous les âges, même sur les enfants, ils distribuent les

1. Déclaration du Roi du 27 décembre 1770. Article V. : « Interdisons de même... le commerce des grains aux meuniers et boulangers, pour la vente seulement. »

Cette interdiction avait été réclamée dès le mois d'août 1770 par le Parlement de Dijon, dans ses Remontrances au roi sur les inconvénients du commerce de grains. — Cf. *Supra*, p. v, note 1.

2. Cf. *Supra*, p. 27, note 1.

3. *Arch. Côte-d'Or*, C 3355. Registres de la correspondance des élus, fol. 231.

secours dans les familles en proportion des besoins ». Le ministre recommandait aux Elus de se hâter, il importait que ces travaux fussent « ouverts avant l'hiver partout où le renchérissement pourrait les exiger ». — Les Elus répondirent le 17 novembre[1] : ils le remerciaient de s'intéresser « à la triste situation des malheureux habitans de « cette province qui se trouvaient hors d'état de pourvoir « à leur subsistance pendant l'hiver par la modicité des « récoltes, par la cherté de la denrée de première néces- « sité et faute de travail pendant cette saison ». — Ils avaient donc ordonné l'établissement de « quatre ateliers de charité »... « dans les parties de la Bourgogne qui avaient le plus besoin de secours[2] ».

Cependant les prix des grains, après avoir été à peu près stationnaires jusque vers février 1775 recommencèrent à monter. — La mesure de bon froment qui se vendait, en janvier 1775, 5 livres 9 sous, passa à 6 livres à la fin de mars; le prix des autres graines s'éleva à peu près dans la même proportion; le méteil et le turquie qui étaient tous deux à 3 livres 15 sols la mesure au marché du 7 janvier[3], atteignirent respectivement 4 livres et 4 livres 2 sous à la fin du mois de mars. Au commencement d'avril le renchérissement était donc général; ajoutons qu'on n'avait amené aux Halles de Dijon que 3,769 mesures de blé! en février, et moins de 2,500 en mars. — Le marché du 1er avril fut un peu mieux garni avec 1,037 mesures de blé et 304 de conceau ou méteil; mais, les jours suivants, il ne vint aux Halles que des quantités de grains dérisoires[4]. Ceci n'était d'ailleurs pas un aussi

1. *Arch. Nat.*, H¹ 187 (1774-1775). Copies de la correspondance de M. le contrôleur général, touchant l'émeute de Dijon, etc. — N° 105.

2. *Arch. Nat.*, H¹ 187. — N° 106.

3. *Arch. Dij.*, G 255²⁰.

	Froment.	Conceau ou méteil.	Orge.	Turquis.
4. 1er avril 1775.	1.037 mesures.	304 mes.	340 mes.	78 mes.
5 —	236 —	72 —	39 —	62 —
8 —	348 —	144 —	113 —	80 —
12 —	? —	? —	? —	? —
15 —	142 —	122 —	156 —	20 —

(*Arch. Dij.*, G 255²⁰.)

mauvais signe qu'on pourrait le croire tout d'abord, il indiquait simplement que le commerce libre s'enhardissait et faisait ses achats en dehors des marchés. Mais le peuple qui n'y regardait pas de si près crut qu'il allait manquer de pain, les esprits s'échauffèrent, on commença de parler de la famine. — Le 12 avril, il y eut « du trouble au marché de Dijon où un nommé Tarnier de Fauvernay, faisant commerce de grains » fut « maltraité, et l'aurait été davantage si un sergent ne l'eût dégagé de la populace[1] ». La chambre du Conseil de la ville de Dijon se réunit aussitôt et délibéra qu'il serait « écrit à S. A. S. le Prince de Condé, au contrôleur général et à Monsieur l'Intendant pour les engager à procurer à la ville des secours qui pussent donner des assurances jusqu'aux récoltes, afin de prévenir les troubles toujours inséparables des temps de disette, surtout aux approches du temps des États où la consommation devient infiniment plus considérable et où il est d'autant plus important aux magistrats d'assurer la tranquillité publique par la fourniture des marchés que l'affluence augmente en ce temps[1] ». Ainsi, dès les premiers jours d'avril une grande effervescence régnait à Dijon ; le peuple redoutait la famine et rendait responsables de la cherté actuelle des blés ceux qu'il appelait les accapareurs et monopoleurs, c'est-à-dire les commerçants en grains; les autorités locales n'étaient pas non plus rassurées et laissaient voir maladroitement leurs appréhensions, ce qui n'était pas pour calmer la populace.

Les inquiétudes, loin de s'apaiser, augmentèrent encore.

Le nouvel intendant Dupleix était malheureusement absent, probablement à Paris[2] ; prévenu par une lettre du vicomte-mayeur, il en référa à Turgot. — Le lundi

1. *Arch. Dij.*, B 409. Registres des délibérations du Conseil de Ville pour l'année 1775, fol. 31 verso.

2. Dupleix venait d'être nommé intendant de Bourgogne. — Son prédécesseur Feydeau assistait encore, le 3 avril, au rétablissement de l'ancien Parlement. — Cf. *Mercure Dijonnais*, Bib. Dij., manuscrit n° 448[1].

17 avril, le vicomte-mayeur rendit compte à la Chambre de ville des démarches qu'il avait faites et des réponses qu'il avait reçues de la Cour. L'intendant, « après avoir conféré avec M. le Contrôleur général », écrivait qu'il convenait de prendre dès à présent des mesures pour engager ceux qui pouvaient avoir des grains d'en amener aux marchés de Dijon, et qu'il fallait aussi s'assurer de la maréchaussée et en avoir main forte en cas d'événement ». La Chambre décida qu'il serait imprimé « des billets portant invitation aux gens de la campagne et à tous les commerçants en grains d'en apporter aux marchés de cette ville où toutes faveurs leur seraient données pour le débit de leurs marchandises[1] ». — Le même jour, Turgot inquiet sur les dispositions des officiers municipaux adressait, pour plus de sûreté des instructions détaillées à La Tour du Pin, lieutenant général et commandant militaire de la Province[2] :

D'abord, il se plaignait que « les officiers municipaux « de Dijon et de Beaune » se fussent permis « des visites « et des ordonnances très propres à augmenter les crain- « tes du peuple et à intimider et bannir des marchés les « cultivateurs et les négociants desquels seuls les villes « peuvent attendre la subsistance ». — La récolte ayant été partout mauvaise, il était « physiquement impossible « que les grains » ne fussent pas chers ; mais cette cherté même devait attirer les blés des « lieux où ils étaient plus abondants ». — Contre cette cherté il préconisait deux remèdes : d'abord la suppression des droits de minage et de hallage établis dans les marchés : « Ces impôts, disait-il, renchérissent inutilement le pain du peuple ; ils écartent les fournisseurs des marchés, et, dès lors, en diminuant la quantité des grains et des farines qui s'y présentent, ils donnent lieu aux inquiétudes des gens qui ne croient pas que les villes puissent être nourries autre-

1. *Arch. Dij.*, B 409, fol. 31 et 31. Délibération du lundi 17 avril 1775.
2. *Arch. Côte-d'Or*, C 3356, n° 6. Lettre de Turgot à La Tour du Pin, 17 avril 1775.

ment que par des grains voiturés sur le carreau des halles ». Pour les pauvres gens qui ne pourraient pas se procurer du pain à un si haut prix, il proposait d'ouvrir de nouveaux ateliers de charité où l'on pourrait non seulement employer les hommes, « mais encore occuper les « femmes et les enfants à des filatures ». — « Ces secours, « ajoutait-il, appelleront l'approvisionnement par la cer- « titude où seront les vendeurs de trouver des acheteurs « qui auront le moyen de payer, et coûteront infiniment « moins que des achats de grains faits par le public qui « feraient encore hausser le prix et qui seraient suivis de « reventes à perte lesquelles éloigneraient toutes les four- « nitures du véritable commerce et assureraient aux « riches sur leur « pain un profit très inutile pour eux « et très onéreux aux contribuables » — « Tels sont, « déclarait-il à la fin de sa lettre, les principes que le roi, « après la plus ample discussion de cette matière, a irré- « vocablement adoptés [1] ».

Lorsque cette lettre arriva à Dijon, il était déjà trop tard. — Le lieutenant général La Tour du Pin, seul représentant du pouvoir central dans la province en l'absence de l'Intendant, n'avait su prendre aucune mesure pour prévenir des troubles. — Aussi la situation ne s'améliorait-elle pas à Dijon ; l'inquiétude s'emparait tous les jours de plus en plus des basses classes de la population ; le marché du samedi 15 avril avait « été peu fourni [2] », le blé y avait atteint 6 livres 18 sous et le méteil 5 livres la mesure ; le peuple exaspéré se porta en masse à l'hôtel de ville pour réclamer l'intervention des magistrats municipaux. — Ceux-ci répondirent « durement au peuple ». Monsieur La Tour du Pin se montra particulièrement maladroit : « Le blé n'est pas encore à 12 livres » s'écria-t-il [3]. Les esprits en furent encore aigris et le

1. *Arch Côte-d'Or*, C 3356, n° 6.
2. Cf. *Supra*, p. 39, note 3.
3. Cf. J. Garnier. *Correspondance de la mairie de Dijon*, Introduction, p. xxviii (*Analecta divionensia*, tome III).

17 avril un nommé « Janty » s'étant aventuré au marché de la Poissonnerie « fut poursuivi par les poissonnières « qui lui donnoient des soufflets avec leurs carpes mortes « et vouloient le jeter dans un puits [1] ».

Enfin la sédition à laquelle on pouvait s'attendre d'un jour à l'autre depuis une semaine, mais qu'on ne s'était pas soucié de prévenir, éclata dans l'après-midi du 18 avril. Les détails en sont connus, et toutes les relations contemporaines les rapportent à peu près de la même façon [2].

1. Cf. *Arch. Dij.*, B 409. Délibération du lundi 17 avril. — Une lettre publiée dans le *Journal de la Côte-d'Or* du 3 avril 1858 : « Les poissonnières furent citées à la police : elles dirent beaucoup de sottises à M. le Maire et aux échevins ; on les renvoya, parce qu'on crut que cette petite émeute n'auroit pas de suites. »

2. Sur l'émeute du 18 avril 1775, nous avons des témoignages nombreux. D'abord, des Documents officiels :

1° Le procès-verbal de la séance du Conseil de Ville du 19 avril 1775, où le vicomte mayeur rendit compte de ce qui s'était passé la veille. — *Arch. Dij.*, B 409, fol. 31-32.

2° Les procès-verbaux des dégâts commis à « l'hotel Filzjean, sciz rue Chaudronnerie », ou au moulin de l'Ouche.

Les pièces du procès au bailliage et au Parlement ont malheureusement disparu ; il ne reste de la procédure que :

3° L'arrêt du Parlement de Dijon qui condamne différens particuliers à des peines infâmantes, comme chef de l'émotion populaire arrivée à Dijon le 18 avril 1775.

Ensuite, les Relations des témoins oculaires :

1° *Le Mercure dijonnais* (Bib. Dij., manuscr. 448[1]), qui est le journal d'un bourgeois de Dijon, renferme page 976 et suivantes. — Ce récit n'a pas encore été publié, mais il a été utilisé par l'éditeur de la relation suivante.

2° *Une émeute à Dijon en 1775*. — Recueil de pièces inédites. — Paru sans nom d'auteur. — Dijon, Darantière, 1886.

3° *Une émeute à Dijon en 1775*. Deux lettres inédites, adressées, l'une, par le chanoine Lardillon (un voisin de Filsjean de Sainte-Colombe) à son frère, directeur des postes à Auxonne, l'autre, par ce dernier à M. Montault, ancien conseiller à la Cour des comptes de Dôle. Publiés par M. G. d'Espinay, dans la *Revue de l'Anjou*, février 1882, pp. 77 à 84.

4° *Lettre d'un témoin oculaire de l'émeute du 18 avril 1775*, publiée dans le *Journal de la Côte-d'Or* du 3 avril 1858.

5° J. Garnier. *Correspondance de la mairie de Dijon* (*Analecta divionensia*), t. III). Introduction, pages cxxvii à cxxxii, donne un récit de l'émeute, d'après trois versions contemporaines :

Le meunier du moulin de l'Ouche, Carré, homme actif et entreprenant s'était, à la suite de l'édit du 13 septembre 1774, lancé dans le commerce des blés; ses opérations étaient fort simples, et, semble-t-il, très innocentes : il achetait des grains pour les moudre, et revendait de la farine[1]; pourtant cela suffit pour exciter contre lui la méfiance et bientôt la haine du peuple; on se plaignit d'abord que sa farine était trop blanche et de trop belle apparence, puis son commerce s'étant étendu dans les premiers mois de 1775, on l'accusa d'être l'auteur responsable de la disette et d'affamer la ville. On soupçonnait le conseiller au Parlement Filsjean de Sainte-Colombe qui se livrait au commerce des amidons, de lui fournir de de l'argent pour ses spéculations. — Le 18 avril donc, Carré passant « de la rue Bourbon à la place Saint-Michel » à deux heures après-midi, fut poursuivi par plusieurs femmes « qui le forcèrent de se refugier chez le procureur Potel, rue Grand-Potet, en laquelle elles le bloquèrent[2]; la garde de la maison de ville et un détachement

a) *Le Mercure dijonnais.*

b) « Un mémoire historique manuscrit qui, en 1850, appartenait à M. Dumay », qui est très probablement celui publié à Dijon en 1886, cité plus haut (2°)

c) Enfin, d'après les manuscrits du prieur Viollet (tome XXII), qui ont disparu.

6° Enfin, des « Observations sur le tumulte arrivé à Dijon le 18 avril 1775 » ont été publiées par les avocats des émeutiers. — Dijon, DUFAY, 1775. *Bib. Dij.* (8636).

Il faut naturellement s'en servir avec prudence, mais elles renferment quelques renseignements intéressants.

1. Cf. *Observations sur le tumulte*, etc. (Mémoire des avocats) : « Un étranger nommé Carré s'annonça il y a quelques années, à Dijon, pour avoir un moulin économique qui trituroit le bled, sassoit la farine, par une même opération resassoit le son, de telle sorte qu'il devoit donner de la farine plus blanche, de meilleure qualité et surtout en plus grande quantité que les moulins et les bluteaux en usage... Ce meunier se mit à vendre de la farine en détail et au poids ; il parut ne le faire que pour faciliter au peuple les moyens de se procurer en tout temps, et en aussi petite quantité que ses facultés le lui permettoient, une denrée de première nécessité. »

2. *Id.*, *ibid.* : « La belle farine que le meunier d'Ouche vendoit à la livre fut soupçonnée d'être blanchie par le mélange de quelques matières

des invalides qu'on y envoya, furent accueillis à coups de pierre et durent se retirer. La Tour du Pin qui vint ensuite ne sut que distribuer autour de lui des menaces et des coups de bâton, ce qui ne contribua pas à calmer la populace [1]; quant au maire Raviot il se tint prudemment à la maison. Heureusement on avait pu faire évader Carré par dessus les toits; après avoir dévasté la maison Potel, les émeutiers s'étaient divisés en deux bandes : l'une alla vers 6 heures du soir, rue Chaudronnerie [2], saccager la maison du conseiller Filsjean de Sainte-Colombe, qui eût probablement été écharpé si ses gens ne l'avaient caché dans un réduit de sa cave sous un tas de fumier; l'autre se porta chez Carré et prit, en quelque sorte, la maison d'assaut [3]; les moulins furent mis en pièces, on n'épar-

nuisibles à la santé ; plusieurs qui s'en nourrissoient se plaignirent que l'usage du pain fait avec cette farine causoit des indigestions... Cependant le bled venoit d'une cherté si grande et d'une telle rareté, dès le commencement du Carême passé, que le peuple était obligé d'acheter de ce meunier, quelque répugnance qu'il eût à se nourrir d'une farine que l'on soupçonnait d'être gâtée par quelque mélange pernicieux.... La classe du peuple qui avoit assez d'argent pour aller au marché n'y trouvant pas de grain, même pour le prix qu'elle offrait de payer, attribuoit au commerce immense du sieur Carré la difficulté qu'elle avoit de s'en procurer... »

Tous ces renseignements sont confirmés, avec moins de détails il est vrai, par les autres relations.

1. Cf. *Mercure dijonnois*, p. 976 : « M. de La Tour du Pin y parut avec le capitaine et le lieutenant de ses gardes, mais comme il usa de menaces et même de voie de fait (*sic*), il aigrit le mal au lieu de le guérir. »

Cf. également Lettre du chanoine Lardillon (*loc. cit.*, p. 78) : « La chose devenant sérieuse, M. de La Tour du Pin, qui en fut averti, y parut pour apaiser le tumulte, il *distribua quelques coups de canne* à plusieurs personnes qui n'en furent brin contentes. »

2. Lettre du chanoine Lardillon (*loc. cit.*, p. 79) : « On commençat à briser les vitres à coups de pierres, on enfonçat la porte de la cave on y but à son aise, on enfonçat les pièces de vin, on brisat les bouteilles, etc.... — Cette porte de cave ouverte, on pénétrat à la chambre basse, on enfonçat les panneaux de la porte d'entrée, on tira trois carosses au milieu de la rue qu'on mit en canelle, on montat à la faveur des barreaux et des balcons dans les chambres supérieures, on y a brisé généralement tous les meubles, glaces, commodes, tables de marbres tapisseries, lits, tours de lits, couvertures, linges, serviettes, etc... »

3. *Arch. Dij.*, I, 119. Procès-verbal de Jeandégu, procureur au Parlement. « ... que l'on a emporté du linge, de la toile neuve, de la filace...

gna que les meules « que leur poids garantit » ; on pilla les greniers, on jeta à la rivière une partie de la farine qu'on prétendait frelatée, les mutins se partagèrent le reste; vers deux heures du matin, quand il ne resta décidément plus rien à briser au moulin de l'Ouche, chacun s'en fut coucher; dans cette journée, seul l'évêque, d'Apchon, avait fait son devoir; à deux reprises il vint haranguer les émeutiers et essaya de les ramener par la douceur; c'est lui qui vers dix heures du soir fit sortir les derniers émeutiers de la maison Filsjean de Sainte-Colombe[1]; quant à la Tour du Pin, après ses « stupides » violences de l'après-midi, qui avaient excité contre lui les clameurs de la populace, il s'était réfugié chez lui et n'osait plus se montrer[2].

Pendant la nuit, lorsque tout fut bien tranquille, le lieutenant-général et le vicomte-mayeur reprirent courage; ils envoyèrent la maréchaussée appréhender dans leurs lits trente ou quarante individus, hommes et femmes, qui s'étaient le plus signalés par leurs cris et par leurs violen-

ainsy que deux lits garnis... etc... environ 1,500 mesures de farines et tout le son... qu'ils ont rompus les portes, les moullins, ont jetté les voitures et les brouettes dans la rivière et ont fait beaucoup de dégâts, ce qui a duré jusqu'à deux heures du matin. »

Cf. Lettre du chanoine Lardillon, p. 78 : « Les moulins, les vannes, tout a été saccagé, on a été jusqu'à tirer de dessous la femme du meunier, qui étoit accouchée depuis 4 ou 5 jours, le matelat, le lit de plume et les couvertures, on ne lui a laissé que la paillasse... »

1. Lettre du chanoine Lardillon, p. 80 : « Notre respectable évêque, accompagné seulement de deux domestiques portant des torches allumées, se présentat devant la populace à 9 heures... bonne partie se mit à genoux pour lui demander sa bénédiction. Il entra dans la maison qu'on dévastoit, il exhortat ; tout ce qu'il put obtenir de ces misérables, ce fut qu'ils s'en tiendroient à cette maison par considération pour lui. »

2. Cf. Lettre inédite (*Journal de la Côte-d'Or*, 3 avril 1858) : « Voilà ce qui se passa dans la soirée du mardy, la garde ne se mit pas en devoir de rien empêcher. M. de La Tour du Pin et M. le Maire ne songèrent qu'à leur sûreté personnelle ; les soldats Rousselots (?), la maréchaussée, les invalides et les gardes de M. de La Tour du Pin étoient chez eux en cas d'attaque ; car ils croyoient qu'on viendroit faire chez eux ce qu'on avoit fait chez M. Sainte-Colombe. »

ces, et trois ou quatre ivrognes qui étaient retournés dans la cave de M. de Sainte-Colombe goûter son vin[1].

Le lendemain matin, le calme étant complètement rétabli, arrivèrent, vers huit heures, 230 cannoniers du régiment de la Fère cantonné à Auxonne; le 20, il en vint encore autant; et comme le peuple protestait contre les arrestations de la nuit du 18 au 19, et menaçait de briser les portes des prisons, on fit encore venir de Dôle à la fin de la semaine la plus grande partie de Dauphin-cavalerie, et, de Besançon, un important détachement du régiment d'Aunis. Après avoir passé quelques semaines à Dijon et dans les environs, ces troupes regagnèrent leurs garnisons.

C'est à ces proportions de tragi-comédie qu'il faut ramener « l'émeute du 18 avril », à laquelle on a attaché dans l'histoire beaucoup plus d'importance qu'elle ne paraît en mériter.

Cette émeute fut-elle spontanée? fut-elle au contraire excitée par les ennemis de Turgot? C'est ici que les témoignages ne concordent plus.

M. Foncin, dans sa thèse sur Turgot, nous donne, d'après la correspondance Métra, d'après Soulavie et plusieurs autres textes contemporains, la version officieuse qui eut cours à Versailles : à distance les événements s'étaient dramatisés; c'était une troupe de paysans qui avait envahi la ville, M. La Tour du Pin avait exposé ses jours en répondant spirituellement à leurs plaintes : « Mes amis, l'herbe commence à pousser, allez la brouter, » et les émeutiers auraient jeté 200 setiers de blé à la rivière. Voltaire qui, à Ferney, ne devait pas non plus être très bien renseigné, écrivait quelques jours après à Condorcet : « Vous voyez les horreurs qu'on vient de commettre à Dijon. Dieu veuille que les fétiches n'aient pas excité cette petite Saint-Barthélemy. » — Et le 5 mai 1775, devenu plus affirmatif, il disait dans une lettre à Mme de Saint-Julien : « Si vous aviez été à Dijon, vous auriez prévenu

1. Cf. Lettre du *Journal de la Côte-d'Or*.

l'émeute criminelle qui a été excitée sous main par les ennemis de Turgot[1]. »

Cependant si l'on s'en tient aux relations locales, on voit que presque tous les témoins oculaires qui nous ont conservé le récit de ces événements semblent admettre que l'émeute fut la conséquence naturelle de la rareté et de la cherté des grains :

« La cherté du bled dont le boisseau valait 7 livres, déclare l'auteur de la relation anonyme ; la rareté de cette denrée de première nécessité, les enharrements faits par J. Quarré, meunier de l'Ouche, les sommes qu'on croyait lui être prêtées par M. Filsjean de Sainte-Colombe, devenu odieux par une avarice sordide et un vil commerce d'amidon, ont donné lieu à la sédition[2]. » — L'auteur de la lettre publiée en 1858 par le Journal de la Côte-d'Or, et le Mercure dijonnois, sans être aussi affirmatifs paraissent croire eux aussi à des causes naturelles ; le vicomte mayeur, dans le récit qu'il fit au conseil de ville le 19 avril, ne dit rien non plus qui pût faire supposer que l'émeute avait été préparée ou suscitée par les ennemis du ministre.

D'autre part nous avons vu qu'en fait le blé se faisait de plus en plus rare aux marchés de la ville, que les esprits étaient très surexcités et que depuis le 12 avril, on pouvait s'attendre d'un jour à l'autre à une émeute ; nous avons vu aussi que les précautions maladroites prises par la municipalité de Dijon loin de remédier au mal n'avaient fait que donner plus de fondement aux inquiétudes du peuple ; nous avons vu enfin que ce furent des femmes qui commencèrent le désordre aussi bien le 17 avril contre Janty, que le 18 contre Carré[3]. Et tous ces faits tendent plutôt à prouver que le « tumulte » n'était pas con-

1. Cf Foncin. *Turgot*, p. 82 et suivantes.

2. *Une émeute à Dijon en 1775*, pièces inédites, p. 17.

3. Cf. *Supra*, page 44, note 1. — D'après la lettre du *Journal de la Côte-d'Or*, les femmes qui poursuivaient Carré avaient ameuté « les gens qui sortaient des vêpres ».

certé d'avance et qu'il n'avait pas besoin pour éclater des excitations criminelles de meneurs restés inconnus.

Cependant il existe un témoignage important, qu'on ne peut pas laisser de côté et qui soutient l'opinion contraire : c'est la lettre adressée à M. Lardillon, directeur des postes à Auxonne, par son frère, chanoine à Dijon. Le chanoine Lardillon habitait presque à côté de la maison de Filsjean[1], il a vu de près les émeutiers et voici ce qu'il nous en dit : « Cette populace qui n'était composée que d'une « vingtaine de jeunes gens à la tête desquels il y avait un « homme d'un certain âge a passé devant chès nous, je « l'ai croisée pour entrer à la maison et ne sachant ce que « c'étoit, je demandai à l'un d'eux qu'est-ce que tout ce « peuple, où va-t-il? On va chez M. Fijéan, me répondit-« on et on continuat son chemin après que cet homme « eut ramassé quelques pierres qui étoient à côté de la « maison et qu'il en eut brisé quelques-unes pour les mul-« tiplier et en augmenter la provision ; c'étoient des jeunes « gens de dix-sept à 18 ans et au-dessous et infiniment au « dessoûs qui me parûrent assez bien vétûs et dont la « plupart étoient retapés, frisés et poudrés, ils ne me pa-« roissoient pas se ressentir en rien de la misère[2]. » — Mais en somme, et quelle que soit par ailleurs la valeur du témoignage du chanoine Lardillon, ce qu'il apporte dans le débat sur ce point particulier, ce sont des présomptions, non des preuves. En particulier le fait que les émeutiers aient été endimanchés n'a rien d'étonnant, puisqu'on était encore dans les fêtes de Pâques ; cela tendrait plutôt à prouver que la sédition se produisit inopiné-

1. Cf. Lettre du maître de poste Lardillon à M. Montault, *loc. cit.*, p. 83 : « Je vous observe qu'il n'y a qu'une maison entre celle de mes frères et celle de M Fijean de Sainte-Colombe. »

2. Lettre du chanoine Lardillon (*loc. cit.*, p. 79). Après avoir décrit le pillage de l'hôtel Filsjean, il ajoute : « Tout cela sembloit se faire par gens qui étoient bien païés pour le faire, par des journaliers qui vouloient gagner consciencieusement leurs journées, je n'ai point remarqué chés ces gens cet air de fureur qui naturellement devoit les animer. »

ment[1]. — En tous cas la justice ne trouva ou ne voulut trouver comme meneurs de la sédition qu'un pauvre boîteux nommé Philippe Guyot, timbreur, qu'un garçon cordonnier nommé Sacconier et divers ouvriers manœuvres avec deux ou trois femmes du peuple[2]. — Toutefois il importe de ne se prononcer qu'avec une extrême prudence sur les causes de cette émeute et, tout en reconnaissant qu'elle paraît avoir eu tous les caractères, au moins à ses débuts, d'un mouvement populaire spontané, il faut bien reconnaître que les documents que j'ai eus entre les mains ne suffisent pas pour trancher définitivement une question sur laquelle les contemporains eux-mêmes n'étaient pas d'accord.

Dès le 18 au soir, La Tour du Pin avait envoyé un compte rendu de l'émeute au contrôleur général. — Turgot fut plus mécontent que surpris de ces événements qu'il semblait prévoir dans sa lettre du 17 avril. — Sa réponse datée du 20 rendait responsable de cet accident le maire et les échevins de Dijon qui avaient donné corps aux inquiétudes du peuple par leurs « inquisitions chez les boulangers ». Il déclarait que les mesures indiquées par lui dans sa lettre du 17 lui paraissaient actuellement encore « suffisantes » ; mais il en prescrivait d'autres à prendre momentanément : d'abord il fallait faire venir immédiatement des troupes « en assez grande quantité pour en imposer non seulement au peuple de Dijon, mais encore à celui des autres villes de la province qui seraient tentées de suivre cet exemple ». En outre, comprenant que les moyens violents ne suffiraient pas, il recommandait de

1. Cf. *Supra*, note 1.

2. Arrêt du Parlement qui condamne différens particuliers à des peines infamantes, comme chefs de l'emeute du 18 avril dernier. — Cf. *Supra*, p. 44, note 2, 3°, et *Appendice*.

Il n'y eut aucune exécution capitale à la suite de cette émeute. Des deux principaux accusés, l'un était en fuite, l'autre, Guyot, fut grâcié par le roi qui commua sa peine en celle des galères (*Mercure dijonnais*, p. 989).

procurer quelque abondance dans les premiers marchés qui suivraient l'émeute : « Je crois, disait-il, que si la tranquillité est bien rétablie, vous y parviendrez aisément en engageant quelques propriétaires des environs à y faire porter les bleds qu'ils ont dans le moment à leur disposition, et à les vendre non pas à perte comme on l'a fait quelquefois imprudemment, mais au prix du marché qui a précédé l'émeute ; la suspension du droit de minage est un encouragement, on peut en joindre un second. C'est de garantir les bleds qui seront portés au marché et d'engager la ville à en payer la valeur au propriétaire si la populace les pillait. » Il recommandait d'ailleurs d'encourager la bonne volonté des « propriétaires des terres et des marchands de bleds »..... « uniquement par voye de persuasion ». Il insistait sur ce point, que ces mesures n'empêcheraient pas le blé de rester très cher et même de monter encore de prix : « C'est un malheur, ajoutait-il, mais il vaut mieux payer le bled cher que d'en manquer ».

Contre les émeutiers, il réclamait des peines sévères qui fussent un avertissement pour les autres, et pour les victimes du pillage de justes indemnités. Il terminait en avertissant La Tour du Pin et en le priant « d'annoncer publiquement que le roi était irrévocablement décidé à maintenir de tout son pouvoir et en toute occasion la liberté entière du commerce des grains, non pas comme s'imagine la populace imbécile pour faire enchérir le blé au profit des laboureurs et des propriétaires, mais au contraire pour qu'il soit à aussi bas prix qu'il puisse l'être eu égard à sa rareté réelle, pour que l'on puisse toujours en porter des lieux où il y en a dans ceux où l'on en manque, pour qu'aucune partie de ses sujets ne soit exposée à manquer totalement de subsistances ». Le roi se réservait de « procurer des secours à la partie souffrante de ses sujets » : « Mais ce sera sans donner atteinte à la liberté et à la propriété de la classe la plus utile des citoyens dont la liberté et la propriété doit être la plus sacrée puisque c'est le travail de cette classe qui fournit

à toutes les autres la subsistance. Ce sera sans écarter l'abondance par des précautions maladroites, des approvisionnements particuliers qui auroient l'effet infaillible d'anéantir le commerce et toutes les ressources qu'on doit en attendre quand il est libre [1]. »

Puis comme La Tour du Pin paraissait n'avoir pas grande confiance dans ces mesures, le ministre insista dans une nouvelle lettre qu'il lui expédia le 22 avril : de nouveau il demandait que les coupables fussent « poursuivis et condamnés avec toute la rigueur légale » ; de nouveau il déclarait que le roi et lui étaient « irrévocablement » décidés à maintenir la liberté absolue du commerce, et il approuvait le lieutenant général de n'avoir usé d'aucune contrainte pour approvisionner les marchés [2] ; et comme La Tour du Pin se plaignait que les blés de l'Auxois traversaient Dijon sans s'y arrêter, Turgot répondait : « La ville de Dijon, ayant la Saône devant elle « et derrière elle les territoires qui donnent le plus de « bled, ne peut en manquer si la liberté est maintenue et « que le marchand soit assuré de disposer comme il jugera « à propos de ce qui lui appartient. Vous me dites que « tout passe à Dijon sans s'y arrêter..... le commerce a « donc été gêné, avili, opprimé à Dijon puisqu'il refuse de « s'y arrêter, puisque, dans le moment même de la plus « grande cherté, il préfère se porter dans des provinces « plus éloignées : il y craint le peuple, les préjugés et « peut-être l'autorité des juges, il est très essentiel d'y « inspirer une manière de penser toute contraire, d'y « porter les esprits vers la liberté, de contenir et de punir « ceux qui voudraient la violer, puisque ce n'est que par

1. Lettre du Contrôleur général à M. de La Tour du Pin, 20 avril 1775. — *Arch. Nat*, H¹ 187, n° 110.

Au bas de la lettre, le roi avait ajouté de sa main qu'il approuvait les mesures prises par son ministre.

2. Lettre du 22 avril 1775. — *Arch. Nat.*, H¹ 187, n° 111.

« elle que le peuple peut être approvisionné[1]. » Il répétait que le seul moyen d'aider les pauvres à traverser cette période difficile serait « d'augmenter le nombre et les crédits des ateliers de charité ». — Il terminait en déclarant qu'il ne pouvait approuver les visites que les officiers municipaux avaient cru devoir faire chez les boulangers quelques jours avant l'émeute et interdisait d'en faire de nouvelles. Le même jour, et en même temps que le projet d'édit supprimant les droits de minage, d'octroi et d'aunage dans les marchés des principales villes de la Bourgogne, il expédiait une autre lettre à l'intendant Dupleix qu'il savait peu enthousiaste pour la liberté du commerce[2]. Il y affirmait une fois de plus sa volonté de maintenir l'édit du 13 septembre, et il exigeait de l'intendant qu'il fît tout pour le faire respecter. Il l'avertissait que le règlement prohibitif réservant aux boulangers le droit « d'avoir à Dijon des magasins en graines et en farines » était « abrogé par l'arrêt du Conseil du 13 septembre dernier, et il l'invitait, au cas où, comme on l'en assurait, ce règlement désormais illégal serait encore en vigueur « à donner une ordonnance qui déclarerait qu'il était permis à toutes personnes d'introduire des grains et farines dans toutes les villes et en tous lieux de son département de les y mettre en magasin et de les y garder aussi longtemps qu'elles le jugeraient à propos ». Il recommandait aussi de veiller à ce que les victimes de l'émeute fussent indemnisées « aux frais de la ville » « par une imposition sur tous les habitants ».

Il fallait aussi empêcher que le Parlement ne s'opposât à l'exécution des mesures prescrites. Ce même jour, 22 avril, Turgot écrivait au procureur général pour l'avertir de ce qu'il avait cru devoir faire « pour assurer les approvisionnements de Dijon et de la Bourgogne sans gêner en aucune façon la liberté du commerce[1]. D'abord on

1. *Arch. Nat.*, H[1] 187, n° 113. — Le Contrôleur général à M. Péraud, procureur du Parlement de Dijon, 22 avril 1775.

2. *Arch. Nat.*, H[1] 187, n° 111. Lettre du 22 août 1775.

allait affranchir encore plus complètement le commerce des grains : un arrêt du Conseil suspendait « la levée des droits de hallage, minage et d'octroys et tous autres droits sous quelque dénomination qu'ils pussent exister qui se percevaient aux halles, marchés ou entrées des villes de Dijon, Beaune, Saint-Jean-de-Losne et Montbard, autorisant M. Dupleix à étendre cette suspension aux autres villes de la province où l'utilité pourrait s'en faire sentir, sauf indemnité aux propriétaires de ces droits et à leurs fermiers ». Il espérait que cette suspension non seulement diminuerait proportionnellement le prix des subsistances, mais encore que « les fournisseurs appelés par la franchise jointe à la certitude de la protection viendraient en plus grand nombre, et que leur concurrence » contribuerait « à faire baisser les prix, ou à empêcher la hausse ». En second lieu il ordonnait qu'il fut désormais permis à tous les Dijonnais d'avoir chez eux des magasins de grains ou de farines, privilège réservé jusqu'alors, malgré l'édit du 13 septembre, aux seuls boulangers et meuniers. Il observait ensuite que le prix du pain était constamment taxé trop haut à Dijon et il prescrivait que « la vraie proportion » fut « constatée et rétablie ». Il annonçait en outre que le roi allait accorder « des primes aux négociants qui importeraient des grains étrangers et les feraient conduire par le Rhône à Lyon « ce qui contribuerait à diminuer les fournitures que cette grande ville tirait de la Bourgogne et par conséquent laisserait dans cette province une plus grande abondance des grains qu'elle produisait ou de ceux qui la traversaient pour arriver à Lyon.

Si malgré tout la cherté continuait, ce serait elle-même qui devrait calmer les alarmes, car elle appellerait « les bleds de la Saône et d'ailleurs ». Pour mettre la basse classe à même de se procurer du pain, il avait fait passer deux instructions aux élus ; l'une sur les ateliers de charité, l'autre pour « les filatures » à donner aux femmes et aux enfants mêmes jusqu'alors inoccupés : en outre on ouvrirait une souscription à laquelle le roi con-

tribuerait pour les pauvres infirmes. Il insistait en terminant, sur la nécessité de punir tous les coupables et en particulier les instigateurs si l'émeute avait été réellement excitée [1].

Cependant les officiers municipaux de Dijon avaient écrit à Turgot pour se justifier : il leur répondit le 24 avril ; « il ne doutait pas de la pureté de leurs intentions », mais il ne pouvait approuver « les démarches » qu'ils s'étaient « permises ». Il insistait, comme dans sa lettre à La Tour du Pin, sur le danger de pareilles inquisitions. Au lieu de porter leur « vigilance » sur des objets qui sont étrangers, qui sont même contraires à une saine police, ils feraient bien mieux de ne pas « négliger ceux qui les regardaient essentiellement » — : « La livre de pain a été taxée à Dijon à 4 sous 3 deniers dans la dernière quinzaine de mars, tandis que le septier de bled, mesure de Paris n'y valoit que 30 livres : votre taxe est exorbitante ; elle est onéreuse au peuple ; à Paris même où la maîtrise des boulangers est beaucoup plus chère qu'à Dijon, où les frais de loyer, de manutention, de fabrication sont beaucoup plus chers qu'à Dijon, la taxe du pain n'est portée à ce taux que lorsque le prix du bled est à 40 ll. le septier ; tant que subsistera votre communauté des boulangers, tant que le roi n'aura pas révoqué son privilège exclusif, il faut qu'il y ait une taxe, qu'elle soit faite avec justice, et que l'inquiétude donnée aux boulangers par des visites ne soit pas compensée par des profits excessifs. — Vous

1. C'est La Tour du Pin qui, dans une lettre du 20 avril, avait laissé entendre au Contrôleur général que l'Emeute pourrait bien n'avoir pas été spontanée. Déjà Turgot lui répondait le 22 : « Si, comme vous me le faites pressentir, cette émeute a été excitée, les instigateurs sont certainement ceux qui méritent la punition la plus exemplaire. Je vous serais obligé de vouloir bien donner tous les soins pour découvrir la vérité. Vous me dites que vous n'avez encore que des conjectures, je vous prie de m'en faire part ainsi que de tout ce qui viendra dans la suite à votre connaissance. »

Il est probable que La Tour du Pin ne put pas confirmer ses premiers renseignements, car dans la suite de la correspondance il n'y est plus fait allusion.

craignez que leur approvisionnement ne soit au-dessous de la consommation, qu'ils ne cessent de fournir convenablement leurs étaux pour le service du public, laissez au commerce la liberté dont il doit jouir et il apportera dans la ville des grains qui pourront suppléer au vide qui pourra être chez les boulangers .. ». Il les avertissait à leur tour que le règlement de police n'autorisant à Dijon d'autres approvisionnements que ceux des boulangers était abrogé, en même temps qu'il leur montrait l'absurdité d'une pareille mesure[1]. En terminant il leur rappelait sévèrement que leur devoir d'administrateurs était de faire respecter les volontés royales même quand elles blesseraient les préjugés du peuple.

Ce ferme langage intimida toutes les autorités de la Province; le Parlement n'osa intervenir; tout le monde, Intendant, Élus, Maire et échevins de Dijon, ne songèrent plus qu'à faire exécuter les sages mesures prescrites par le ministre : on ne tarda pas à en apercevoir les heureux effets : le 19 avril, à la suite de l'envoi des « billets portant invitation aux gens de la campagne et à tous commerçants en grains d'en apporter aux marchés où toutes faveurs leur seraient données pour le débit de leurs marchandises »[2], il était déjà venu aux Halles malgré l'émeute de la veille, 589 mesures de froment, se vendant de 5 livres à 7 livres 2 sous, 292 mesures de conceau allant de 4 l. à 4 l. 14 s. et 104 mesures d'orge variant de 3 l. 8 s. à 3 l. 15 s. — Au marché du 22 avril les prix restèrent élevés, mais il y eut des grains en abondance ; 1,559 mesures de froment, 400 de méteil, 507 d'orge, 90 de turquie[3]. — Aussi dès le 25 avril les Élus écrivant à Turgot étaient d'accord avec lui pour reconnaître « la nécessité de ne porter aucune atteinte à la liberté du commerce des

1. *Arch. Nat.*, H¹ 187, n° 116. — Turgot aux vicomte mayeur et échevins de la ville de Dijon, 24 avril 1774.
2. *Arch Dij.*, B 409. — Délibération du Conseil de Ville du 17 avril 1775
3. *Arch. Dij.*, G 2550. Marché du 19 avril.

grains » et pour apprécier « les avantages » qui résulteraient « de la suppression des droits de minage et d'octroys », ainsi que l'utilité des ateliers de charité[1]. — Turgot, dans sa réponse du 6 mai, se déclarait fort satisfait de leurs nouvelles dispositions et les engageait à y persévérer ; il leur recommandait une fois de plus d'exciter le commerce et la circulation, d'éviter « toute précaution maladroite pour forcer les prix des grains à descendre » et de se borner enfin « à l'invitation faite aux propriétaires des denrées et à l'assurance de donner au commerce la plus entière liberté et toute protection »[2].

Cependant les mesures prescrites par Turgot donnaient à peu près exactement les résultats qu'il en avait espérés : il avait prévu que les prix pourraient rester élevés et en effet, malgré la suspension des droits de minage et octroys, la mesure de bon froment se vendait encore 7 livres au marché du 29 avril[3]. — Il avait prévu d'autre part que la cherté même attirerait le commerce et en effet depuis le jour de l'émeute jusqu'au 1er mai, il s'était vendu aux Halles de Dijon près de 5,000 mesures de froment et plus de 1,000 mesures de conceau[4]. — Il avait enfin prévu que la concurrence des marchands attirés par la certitude de n'être point inquiétés dans leurs opérations pourrait amener la baisse et en effet, dans les premiers jours de mai, lorsque les commerçants se furent rendu compte que le calme était définitivement rétabli en Bourgogne, les prix baissèrent sensiblement[5], la mesure de bon froment tomba à 6 livres 6 sous, et celle de bon méteil à 4 l. 10 s.,

1. *Arch. Côte-d'Or*, C 3356, n° 7.
2. *Arch. Côte-d'Or*, C 3356, n° 8.
3. *Arch. Dij.*, G 2555. Marché du 29 avril 1775.

Froment :	1.083 mesures.	4 livres à 7 livres la mesure de Dijon.	
Conceau ou méteil :	378 —	3 l. 4 s. à 4 l. 11 s.	—

Toutefois, sur l'ordre de Turgot, le taux du pain blanc avait été ramené dès le 26 avril de 4 s. 2 deniers (taxe du 30 mars) à 4 sous, et celui du pain bis de 2 s. 1 d. à 2 sous. - Cf. *Arch. Dij.*, B 409, 30 mars et 30 avril.

4. *Arch. Dij.* G 2555.
5. *Id., ibid.*

seul le blé de Turquie restait stationnaire. — Ainsi, grâce à la fermeté intelligente de Turgot, la situation s'était rapidement améliorée et après quelques jours le danger était définitivement écarté.

Malheureusement, il n'avait pas été possible de multiplier les ateliers de charité partout où le besoin s'en faisait sentir ; les Élus s'étaient contentés d'en établir dans les principales villes, particulièrement à Dijon et à Beaune, dans certains cantons le peuple avait eu faim [1].

Au mois de juin, arrivèrent à l'Intendance, de toutes les subdélégations, des renseignements sur l'état des cultures : malgré la sécheresse qui avait surtout éprouvé les prairies, on espérait recueillir des grains en abondance : « Les récoltes promettent à tous égards une subsistance bien supérieure à la consommation, » écrivait-on de l'Auxois [2]. — « Si les espérances se réalisent, les froments ne vaudront que 50 sous la mesure de 32 livres » disait le subdélégué d'Auxonne [3], même à Châtillon-sur-Seine on espérait « qu'après la récolte le blé ne se vendrait pas plus de 4 l. 10 s. la mesure de 45 livres » [4]. — La baisse s'accentua encore et au marché du 19 juillet, le dernier de

1. Cf. Lettre de Turgot aux Elus, 6 mai 1775. — *Arch. Côte-d'Or*, C 3356, n° 8. « Je vois que vous n'avez porté des ateliers de charité qu'à Dijon et qu'à Beaune... » On manque d'ailleurs totalement de renseignements sur le fonctionnement des ateliers.

D'après la relation anonyme « *Une émeute a Dijon*, pièces inédites etc. », page 41, le prince de Condé venant à Dijon pour la tenue des Etats, quelques jours après l'émeute, fut arrêté à la Cude, sur la route de Paris à Dijon, « par des femmes qui lui demandaient du pain en pleurant ». Le prince se serait écrié : « Ah ! que les aveugles de la Cour ne sont-ils ici ! »

A Bar-sur-Seine, les habitants furent réduits jusque vers le mois de juin à manger du pain d'avoine. — *Arch. Côte-d'Or*, C 86, 15 juin 1775.

Cf. *Arch Nat.* F[11] 1174. Nottes relattives aux grains, une lettre de M. de Mondragon « gentilhomme du bailliage d'Auxonne », écrite a l'intendant Amelot en 1789 : « J'ai vu le paysan, en 1775, réduit à manger des racines sauvages. »

2. *Arch Cote-d'Or*, C 86. Note du subdélégué de Vitteaux, 15 juin 1775.

3. *Id , ibid.* Note du subdélégué d'Auxonne, 15 juin.

4. *Id., id.* Note du subdélégué de Châtillon sur-Seine.

cette période sur lequel nous ayons des renseignements, le prix du blé ne dépassait pas 5 livres 10 sous et celui du conceau 3 l. 15 s.[1]. Déjà la moisson était commencée et quoique la grêle eût éprouvé certains cantons et en particulier ceux de Dijon, de Nuits et de Beaune, on était presque partout assuré d'un rendement abondant. — La récolte de 1775 devait être décidément comptée parmi les bonnes ; même dans des pays relativement pauvres comme le Châtillonnais et le Bugey qui avaient presque continuellement besoin des secours de leurs voisins, les grains de 1775 suffiraient « et au-delà à la consommation des habitans »[2].

La récolte de 1775 marque donc pour la province le début d'une période de grande abondance, abondance d'ailleurs dangereuse et qui pouvait en avilissant les prix, compromettre la prospérité de l'agriculture bourguignonne. — C'est alors qu'on aperçut pleinement les avantages de l'édit de septembre 1774. Dès le 15 juin, le subdélégué de Bourg espérait que grâce aux dispositions libérales de la nouvelle législation, sa circonscription parviendrait à se débarrasser de son superflu[3] ; au 15 septembre, celui de Chalon-sur-Saône, qui d'abord avait

1. *Arch. Dij.*, G 2555[0]. Mercuriales du 19 juillet.
Froment : 4 liv. 8 sous à 5 liv. 10 sous.
Conceau : 3 liv. » à 3 liv. 15 s.

2. *Arch. Côte-d'Or*, C 86. Observations sur le produit des recoltes, 15 septembre 1775.

On évaluait pour cette année le rendement en froment à 1 1/4 d'année commune ; en méteil, à une année commune ; en seigle et en orge, à une année commune ; en maïs, à 1 1/4 d'année commune.

Cf *Note du subdélégué d'Arnay-le-Duc*, 15 sept. 1775 : « Cette subdélegation offre un excédent de consommation considerable, malgré la perte que la grêle a occasionnée. »

Note du subdélégué d'Auxonne, 15 sept. : « Toutes les terres ont produit également en abondance. On estime que la récolte est suffisante pour nourrir pendant deux ans les habitants de ce canton. »

Cf également. *Notes des subdélégués de Chalon, de Bourg, de Semur*, etc.

3. *Arch. Côte-d'Or*, C 86. Note du subdélégué de Bourg, 15 juin : « La Bresse produisant année commune plus de bled qu'elle n'en consomme, la liberté du commerce ne peut que lui être favorable. »

craint un trop grand abaissement des prix, commençait à croire que le commerce libre rendrait à la sienne le même service [1]. Personne ne se plaignait plus des accaparements et des enarrheurs dont les opérations contribuaient à ralentir la baisse des prix.

Cependant, l'exportation restait interdite, et cette prohibition fermait aux grains de la province les portes de la Suisse et de Genève. Malgré son activité le commerce national ne parvenait pas à désencombrer les greniers. De septembre à décembre les cours ne cessèrent de baisser et le taux de la livre de pain qui était d'abord de 3 sous pour le blanc et de 1 s. 6 d. pour le bis, tomba le 30 septembre à 2 s. 10 d., 1 s. 5 d. et le 27 octobre à 2 s. 8 d., 1 s. 4 d. [2]. Au mois de janvier 1776, il s'était encore abaissé, n'atteignait plus que 2 s. 6 d., 1 s. 3 d. [3]. A ce moment le blé ne valait que 3 l. 11 s. la mesure de 45 livres, soit 18 l. 18 s. 8 d., le septier de 12 boisseaux de Paris, ce qui était un taux ruineux pour l'agriculture [4].

C'est alors probablement que Turgot crut le moment venu d'autoriser la Bourgogne à exporter ses grains. En tous cas, à partir de janvier 1776 jusqu'à la récolte, les prix ne varièrent pour ainsi dire plus [5].

Ainsi, malgré le pénible hiver de 1774 à 1775, malgré l'émeute du 18 avril 1775, l'édit de Turgot avait été appli-

1. *Id.*, *id.* Note du subdélégné de Chalon-sur-Saône, 15 sept. : « Il y aura cette année un excédent de consommation bien considérable. Mais, avec la liberté du commerce, le froment ira au moins à 24 livres le septier de Paris, et ce prix parait proportionné avec la valeur actuelle des fonds. »

2. Cf. *Arch. Dij.*, B 409. Aux dates indiquées.

3. *Arch. Dij.*, B 410. Taux du pain, 31 janvier.

4. *Arch. Côte-d'Or*, C 87. Moyenne du prix des grains vendus aux marchés de Dijon, dans la 1re quinzaine de janvier 1776.

5. *Id*, *id*, *id*.

	Froment.		Méteil.
Janvier.....	3 l. 16 s.	3 l. 4 s.	2 l. 18 s
Février.....	2 l. 18 s.	3 l. 15 s.	
Mars	3 l. 2 s.	3 l. 13 s.	
	3 l. 4 s	3 l. 15 s.	
Avril.	3 l. 5 s.	3 l. 14 s.	
Etc.			

qué avec succès en Bourgogne, et depuis le milieu de l'année 1775 tout le monde en était satisfait. Au milieu de 1776, les États de Bourgogne remerciaient le roi dans leurs cahiers d'avoir par « des lois sages »... « assuré la libre circulation des grains et la subsistance de ses sujets ». L'expérience semblait donc décisive. Mais au moment où les États de Bourgogne rendaient un tardif hommage à son œuvre bienfaisante, Turgot avait déjà dû quitter le ministère; et Necker arrivant à la Direction des finances en août 76, allait peu à peu revenir au système de la réglementation.

CHAPITRE IV

Retour au système de la réglementation. Le Régime de la Surveillance administrative. (1776-1784).

En 1775, au moment même de la guerre des Farines, Necker avait publié un Traité sur la législation et le commerce des grains. Dans ce livre, le futur Directeur général des finances se déclarait opposé à la liberté absolue du commerce intérieur aussi bien que de l'exportation. Il pensait que, dans certaines circonstances, lorsque l'année avait été mauvaise, ou lorsque les prix s'élevaient d'une manière inquiétante, l'administration avait le devoir d'intervenir, non seulement pour interdire la sortie des blés hors du royaume, mais aussi pour empêcher à l'intérieur du pays, les négociants de faire des accaparements. — Ce sont ces idées qu'il allait mettre en pratique pendant son ministère. — Son arrivée au pouvoir marque donc le début d'une période de réaction contre la législation de Turgot. Pendant tout le temps qu'il occupa la direction générale des finances, le commerce des grains fut soumis au régime de la *surveillance administrative*. En apparence il n'y avait rien de changé, aucune déclaration royale, aucun édit ne fut rapporté : mais, à maintes reprises, des règlements d'administration, des instructions aux intendants ou aux commis des Fermes, indiquèrent aux autorités provinciales de quelle façon le Directeur général entendait que fut appliquée la loi.

Tout d'abord ces velléités réglementatrices de Necker n'eurent pas l'occasion de se manifester. La Bourgogne traversait alors une période de grande abondance : la

récolte de 1775 avait été bonne, nous l'avons vu, si bonne que, malgré la liberté de l'exportation, il en restait encore une grande partie dans la province au milieu de 1776. Or, malgré la sécheresse qui, comme l'année précédente avait beaucoup éprouvé les prairies, et amené une baisse sensible du prix des bestiaux, la moisson nouvelle fut encore supérieure à celle d'une année commune : en particulier dans l'Auxois, les bonnes terres avaient produit plus de 20 hectolitres à l'hectare. De sorte qu'en septembre, aucun subdélégué ne se montrait inquiet au sujet des subsistances : « La Bresse serait en état de fournir à une autre subdélégation égale à elle, la subsistance en graine et en bétail de l'excédent de ses récoltes et de ce qu'il lui reste de la récolte dernière » écrivait l'un. — « Les apparences promettent que le froment, le méteil, le seigle, même l'orge, seront à très grand marché et même à vil prix, attendu qu'il en reste encore beaucoup de la dernière récolte » affirmait celui de Châtillon-sur-Seine. — Le long de la Saône, les négociants en grains qui avaient profité de la liberté qu'on leur laissait pour élargir leur rayon d'achat, n'avaient pu ensuite se défaire de leurs approvisionnements ; le blé qui restait ainsi à Auxonne suffirait « pour la consommation du pays pendant trois ans » et à Saint-Jean-de-Losne, on pensait que la récolte de l'année devrait entrer toute entière dans le commerce [1]. Les cours déjà assez bas à la fin de 1775 étaient donc encore tombés pendant l'année 1776. La mesure de 45 livres qui se vendait encore 3 l. 16 s. en janvier aux marchés de Dijon, ne se payait plus que 3 l. 4 s. au plus en décembre [2]. La baisse devint tout à fait inquiétante, lorsqu'au printemps de 1777 il devint de plus en plus certain que la prochaine récolte compterait encore parmi les bonnes. — La traite vers Lyon et Genève n'avait pas été, en effet, suffisamment

1. *Arch. Côte-d'Or*, C 87. Etat du produit des récoltes au 15 septembre 1776. — Partout les récoltes étaient supérieures à celles d'une année commune.

2. *Arch. Côte-d'Or*, C 87. Mercuriales.

active pour débarrasser la province de son superflu; partout les paysans ne savaient que faire de leurs blés. Le malaise était général et les plaintes nombreuses, aussi bien dans l'Auxois[1] que sur les bords de la Saône. A Saint-Jean-de-Losne, « les cultivateurs n'ont pas trouvé à se défaire de leurs graines de l'année précédente; si les bleds et les autres denrées ne sortent pas du pays, les prix diminueront encore et la culture en souffrira. » — A Seurre « il reste encore une quantité de grains dont le prix baissera encore si le commerce du midy ne prend pas plus d'activité »... Si cela continue « les laboureurs ne pourront plus payer leurs fermes, et seront dans la misère avec leurs greniers pleins de bled »[2].

Depuis longtemps les grains n'avaient été si bon marché en Bourgogne. Le quintal[3] de bon froment se vendait en mai et en juin moins de 6 livres aux Halles de Dijon et les prix des autres denrées étaient à proportion. C'est le moment que choisit pourtant Necker pour envoyer le 17 juillet à l'Intendant de Bourgogne une circulaire où il lui demandait « son sentiment sur l'exportation hors de sa province et sur le moment où il pourrait arriver qu'il fût convenable de l'arrêter ou d'y mettre des bornes »[4]. — Nous n'avons pas la réponse de Dupleix, mais il est facile de deviner ce qu'elle dut être : il ne lui était pas possible de se prononcer pour une mesure qui menaçait de ruiner une grande partie de ses administrés. — En tous cas, lorsqu'au milieu de septembre, les subdélégués dressèrent les « États des récoltes, » aucun ne demanda la suppression

1. *Arch. Côte-d'Or.* — Notes des subdélégués sur l'apparence des récoltes au 15 juin.

Semur-en-Auxois : « Le froment abonde actuellement dans ce pays, et s'il n'en sort pas une certaine quantité, il diminuera encore de prix. »

2. *Id., id.* — Notes des subdélégués de Saint-Jean-de-Losne et de Seurre.

3. Il s'agit du quintal de cent livres, c'est-à-dire à peu près 1/2 quintal.

4. *Arch. Nat.,* F[11] 1. — Cf. Afanassiev, p. 427.

de l'exportation ; au contraire, plusieurs furent d'accord pour proclamer qu'il était nécessaire de la maintenir [1].

Cependant les moissons avaient été mauvaises dans tout le midi de la France, ce qui explique les inquiétudes de Necker; mais une pareille circonstance ne pouvait qu'être avantageuse pour l'agriculture bourguignonne et il n'était pas à craindre que les céréales atteignissent avant longtemps un prix excessif. — Le commerce de la Saône redevint donc un peu plus actif dans le courant de l'automne 77, et les cours se relevèrent peu à peu à la grande satisfaction des paysans de la province. — En décembre, le quintal de bon blé valut 11 livres sur le marché de Dijon et les cours se maintinrent à ce prix en janvier

1. *Arch. Cote-d'Or*, C 88. Notes des subdélégués au 15 juin et au 15 septembre 1777. En particulier :

Villeaux (15 sept) : « Il y a eu, depuis la dernière récolte, si peu de demandes, que les propriétaires commodes ont encore presque tous leurs grains. »

Seurre (15 sept.) : « On ne manque point de bled ; à l'ouverture de la récolte, il en restait même beaucoup de la dernière. »

Auxonne (15 juin) : « Si le blé et les autres denrées ne sortent pas de cette subdélégation, ils diminueront encore..., alors il est impossible que la culture n'en souffre, attendu que la cherté du charronnage et du ferrage la rend très coûteuse, que les fermes sont chères et que le prix des denrées suffit à peine à faire les frais de la première ou à payer le prix des amodiations. »

Saulieu (15 juin) : « La diminution trop sensible du prix du blé et du seigle pendant tout le cours de l'année dernière, l'abondance de la récolte qu'on est sur le point de faire inspirent de justes craintes qu'ils ne s'affaiblissent encore au point qu'en ralentissant les travaux de la campagne, le laboureur et le fermier ne tombent dans le découragement...On voit déjà le manouvrier dont le prix des journées avait augmenté à l'époque de la chèreté du grain, négliger le travail... L'exportation des denrées est le seul moyen de prévenir ces inconvénients en maintenant à une juste valeur le prix des productions localles qui forment le seul bien reel de l'Etat. »

Is-sur-Tille (15 sept) : « Ce canton est très fertile en grains, mais si le commerce n'en est pas plus actif cette année que la dernière, partie des laboureurs seront mis dans le cas d'abandonner leurs fermes par le prix excessif qu'ils en donnent. »

Fays le-Billot (note du 15 nov.) : « L'exportation est utile, sans cela l'argent ne circule pas et les peuples de toutes les espèces en souffrent. »

1778[1]. — Le commerce des grains avait donc repris son cours normal en Bourgogne ; Necker, toujours préoccupé des provinces méridionales, pensa que le moment était enfin venu d'intervenir : le 3 février 1778 il envoya à l'intendant de Dijon l'ordre d'empêcher désormais dans sa généralité, l'exportation hors du royaume. — Cette mesure prescrite par Necker fut accueillie sans protestation en Bourgogne : les demandes des provinces méridionales étaient en effet assez importantes pour maintenir les prix des grains ; même elles amenèrent une hausse légère au milieu du printemps : la mesure de froment qui ne valait en février que 3 l. 18 s. avait passé en mars à 4 l. 6 s. pour atteindre 5 l. en avril[2], mais par suite de la belle apparence des semailles, les cours ne se maintinrent pas, le bon blé retomba à 4 l. 15 s. en mai, 4 l. 8 s. en juin et seulement 4 l. en juillet[3]. Bientôt, le ministre, certain que les approvisionnements du midi de la France étaient assurés pour l'année suivante, céda aux réclamations de la Bourgogne, dont la nouvelle récolte dépassait de beaucoup les besoins locaux[4], et il autorisa de nouveau cette province à exporter. — C'est du moins ce qui semble résulter de cette note du subdélégué de Seurre, jointe à l'État du produit des

1. *Arch. Dij.*, G 2556. 5 livres la mesure de Dijon pesant 45 livres (3 décalitres). — Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 88. Auxonne.

A Auxonne, le blé était encore en novembre à 16 l. 17 s. 6 d. le setier (environ 7 livres le quintal) ; il passa en décembre à 19 l. 10 s. (un peu moins de 8 livres le quintal). Ce prix n'était pas encore très élevé : en 1770, Terrai ayant consulté les intendants de tout le royaume au sujet de l'établissement d'un taux prohibitif de l'exportation, la plupart avaient déclaré que l'exportation pouvait être autorisée sans le moindre inconvénient, tant que le blé ne dépasserait pas le prix de 8 livres le quintal.

L'exportation avait été interdite en Franche-Comté dès le octobre 1777. — Cf. *Arch. Nat.*, F[11] 1.

2. Cf. *Arch. Dij.*, G 2556. Mercuriales de 1778, et *Arch. Côte-d'Or*, C 88. Mercuriales.

3. *Arch. Dij.*, G 2556.

4. *Arch. Côte-d'Or*, C 89. A Is-sur-Tille, à Vitteaux, à Fay-le-Billot, la récolte était estimée supérieure à une année commune. Sur les bords de la Saône, les récoltes avaient moins bien réussi, mais elles offraient encore des excédents considérables à verser dans le commerce.

récoltes au 15 septembre 1778 : « L'on présume que le blé « sera bien vendu, écrit-il, car contre l'ordinaire, les mar- « chands font déjà des emplètes ; on tire pour les provin- « ces méridionales, pour la Franche-Comté et pour la « Suisse... »[1]. — Seules les récoltes du Dijonnais et du Beaunois avaient été gâtées par le mauvais temps et étaient « au-dessous de la médiocrité » ; partout ailleurs, à Auxonne, où toutefois « les turquis et les haricots » n'avaient « pas très-bien réussi, » à Saint-Jean-de-Losne, à Seurre et dans l'Auxois, on se déclarait satisfait[2]. Cependant, grâce à la liberté de l'exportation, la Bourgogne se débarrassa rapidement d'une partie de son superflu et les cours des bleds montèrent insensiblement jusqu'au début de 79. — Cette hausse n'était d'ailleurs pas inquiétante ; la mesure de bon froment qui avait atteint 5 livres en janvier, se maintint sensiblement à ce prix jusqu'en août, le méteil n'atteignit pas 4 livres, et le maïs resta au-dessous de 3 l. 15 s. Pourtant il est probable que Necker crut devoir intervenir de nouveau pour arrêter l'exportation ; en tous cas, et quoique la récolte de 1779 paraisse avoir été assez médiocre aussi bien en Bourgogne[3] qu'en

1. *Arc. Côte-d'Or*, C 89. Observations sur le produit des récoltes, note du subdélégué de Seurre.

2. *Arch. Côte-d'Or*, C 89. *Id.*

3. *Arch. Côte-d'Or*, C 90. Observations générales sur le produit des récoltes :

	Froment.		Méteils.	Turquis.
Arnay-le-Duc	3/4	d'année commune.	1	
Auxonne	1 1/6	—	1 1/5	1 1/4
Beaune	1	—	1 1/4	
Bourg	2/3	—	Néant.	
Dijon	1	—	1	
Fay-le-Billot	2/3	—	2/3	
Is-sur-Tille	5/6	—	5/6	
Nuys	2/3	—	2/3	
Saint-Jean-de-Losne	2/3	—	Néant.	1 1/2
Seurre	1 1/8	—	Néant.	1
Vitteaux	1	—	Néant.	

Cf. également Notes des subdélégués :

Vitteaux (15 sept.) : « La récolte en bled ne laisse pas espérer d'excédent. L'abondance de l'orge fournira des ressources. »

Saint-Jean-de-Losne (15 sept.) : « Les bleds se vendront avantageusement à cause des mauvaises récoltes de la Bresse, du Dauphiné et de la Provence. »

Dauphiné et en Provence, la baisse commença vers la fin de l'année, elle s'accentua dans les premiers mois de 1780, puis à partir du mois de mai les prix demeurèrent à peu près stationnaires[1] : d'une part en effet le commerce avait été peu actif et il restait encore une quantité considérable de grains de la précédente récolte, mais de l'autre la saison était peu favorable et la sécheresse semblait compromettre le succès de la moisson nouvelle. On ne fut complètement rassuré au moins pour le blé et pour le méteil, qu'au mois de septembre[2]. — Alors les prix se remirent à baisser et dans le premier trimestre de 1781, la mesure de bon blé tomba à Dijon à 3 l. 16 s. — Mais la guerre avec l'Angleterre empêchait les grains étrangers d'arriver librement à Marseille, le Midi de la France dut demander de nouveau d'importantes quantités de grains aux provinces plus septentrionales, le commerce de la Saône redevint très actif, les cours se relevèrent[3] ; et malgré l'abondance

1. Cf. *Arch. Dij.*, G 255[6], et *Appendice*, III.

2. *Arch. Côte-d'Or*, C 91. Partout les récoltes furent supérieures à celles d'une année commune.

Cf. Note du subdélégué d'Auxonne, au 15 septembre 1780 :

« L'excessive chaleur et sa durée se sont opposées à la production et au développement de l'orge et autres menus grains et à la parfaite végétation des bleds, méteils et seigles... Cette même cause a arrêté le produit du bled de Turquie et des haricots ;... cette disette est suppléée par la qualité des bleds, seigles et méteils de l'annee et par la quantité restante des autres années, de façon que le blé vaudra tout au plus 50 l. le boisseau de Paris.

« Il reste de la précédente récolte : en bled, 1/3 d'année commune ; méteil, 1/4 ; orge, 1/20 ; Turquie, 1/50. »

Saint-Jean-de-Losne : « Les orges, bleds de Turquie et légumes restant de la précédente récolte ne feront que remplacer le déficit de cette dernière occasionné par la sécheresse. Cette subdélégation peut fournir, sa consommation déduite, 350,000 boisseaux de froment. »

Dijon : « Il y a beaucoup de froment et beaucoup de vin de reste de l'annee dernière, on a lieu d'espérer que le prix du bled sera d'environ 2 sols la livre. »

3. *Arch. Côte-d'Or*, C 92. Etat général du produit des récoltes. — Les récoltes avaient été presque partout supérieures à celles d'une année commune.

Cf. Notes des subdélégués :

Seurre : « ... On n'éprouve de besoins que lorsque la traite des pro-

de la récolte de 1781, qui fut bonne de toutes manières, la hausse s'accentua encore à la fin de l'année et ramena les prix à un taux raisonnable [1]; mais l'année 1782 fut très défavorable aux récoltes : d'abord pendant tout le printemps la sécheresse brûla les prairies et fit beaucoup de tort aux graines, puis dans le cours de l'été des pluies torrentielles ravinèrent les champs et empêchèrent les céréales de mûrir complètement [2]. — La hausse continua et devint tout-à-fait inquiétante à la fin de l'année ; la mesure de froment atteignit 5 l. 10 s. en décembre, et ce haut prix se maintint jusqu'au milieu de 1783; en avril, le bon blé se vendit même jusqu'à 5 l. 15 s. les 45 livres [3]. L'hiver de 1782 à 1783 avait donc été pour le peuple de Bourgogne une période de misère et de privations : à Dijon, le taux du pain s'était élevé comme pendant l'hiver de 1774-75, à 4 s. la livre pour le blanc et 2 sous pour le bis [4]; toutes les denrées avaient renchéri dans la même proportion ; le prix

vinces du Midi est trop considérable, mais on est sans crainte pour cette année. »

Nuits : « Les récoltes de toute espèce ont été assez abondantes. Il est à présumer que les denrées diminueront. »

Etc...

1. Le prix moyen du blé au marché de Dijon fut de 4 livres la mesure en décembre 1781. — Cf. *Arch. Dij.*, G 255[6].

2. *Arch. Côte-d'Or*, C 93. Notes des subdélégués sur le produit des récoltes au 15 septembre 1782.

Auxonne : « Les bleds de Turquie et les haricots, denrée de première et d'absolue nécessité pour le peuple ont manqué et obligeront de recourir aux froments et seigles. Cette circonstance portera le prix du bled à la Saint-Martin à 50 sous le boisseau de Paris (5 liv. 10 s. la mesure de Dijon). »

Fay-le-Billot : « Il y a assez de grain pour la subsistance locale, mais une levée considérable pourrait donner des inquiétudes. Les grains sont cher, la mesure de bled pesant 55 livres se vend 5 livres 10 sous (4 livres 10 sous la mesure de Dijon). »

Seurre : « Le bled sera cher cet hyver, mais si la Suisse et la Franche-Comté viennent augmenter la concurrence des acheteurs, ce prix pourra monter plus haut. »

Etc...

3. *Arch. Dij.*, G 255[6].

4. *Arch. Dij.*, B 416, fol. 127. Taux du pain pour les mois de novembre et décembre 1782.

de la mesure de maïs avait, comme en 1775, dépassé 4 livres; l'orge se vendait presque le double du prix de l'année précédente, les haricots « denrée de première et d'absolue nécessité pour le peuple » avaient manqué et pour comble de malheur le poisson était si rare et si cher que la chambre de ville dut demander à l'évêque l'autorisation pour les habitans de la ville de faire gras quatre jours par semaine pendant le carême[1]; c'était un bien maigre avantage pour les pauvres gens qui n'avaient pas le moyen d'acheter de la viande. — Il faut croire qu'on s'était bien trouvé des ateliers de charité qu'avait fait établir Turgot en 1775, car c'est à eux qu'on eut de nouveau recours pour soulager la basse classe du peuple[2]. — On atteignit ainsi très péniblement la récolte qui fut heureusement abondante et presque partout supérieure à une année commune[3]. — A partir du mois de juin les prix recommencèrent à baisser et, au commencement de 1784 ils étaient revenus à un taux normal[4].

1. *Arch. Dij.*, B 426. Délibération du 26 février 1783 : « La Chambre considérant la rigueur de la saison, l'extrême rareté des légumes et fruits de toute espèce et même de la marée et des poissons d'eau douce qui rendra la nourriture en maigre difficile, délibère qu'il sera député à Mgr l'Evêque pour qu'il autorise les habitans de Dijon à faire gras les dimanche, lundy, mardy et jeudy de Carême. »

2. *Arch. Dij*, B 426. En octobre 1782 : Don de 2,000 livres fait par M. l'Intendant « dans un temps où la misère était portée au plus haut point ».

14 décembre de la même année : Autre don de 2,400 livres fait par les Chartreux pour les ateliers de charité.

3. *Arch. Côte-d'Or*, C 94. Notes des subdélégués au 15 septembre 1783.

Auxonne : « Les ressources sont fondées dans ce canton sur la surabondance des récoltes qui est telle que le bled ne vaudra à la Saint-Martin que de 25 à 30 sous le boisseau de Paris (moins de 8 livres le quintal).

Saint-Jean-de Losne : « Cette subdélégation peut fournir, sa consommation déduite, cette année 300,000 boisseaux de froment (40,000 hectolitres). »

4. *Arch. Dij.*, G 255[6]. — En septembre 1783, la mesure de bon blé valait 5 livres 6 sous; en décembre, moins de 5 livres; en février 1784, 4 livres 6 sous.

CHAPITRE V

Retour aux mesures libérales. — Une idée de l'intendant Amelot : le projet de magasin des farines.

(1784-1788)

Avec l'année 1784 commence une nouvelle période pour l'histoire des subsistances en Bourgogne. — D'abord, la guerre avec l'Angleterre est terminée : les grains étrangers vont pouvoir de nouveau venir librement dans les ports du midi de la France concurrencer les blés bourguignons. D'autre part, sous l'influence de la Commission de l'administration de l'agriculture, le pouvoir central redevient, avec Calonne, favorable aux idées libérales. Enfin, le nouvel intendant de Bourgogne, Amelot de Chaillou, administrateur honnête et consciencieux, mais d'une intelligence un peu bornée, croit avoir trouvé le moyen d'assurer à la fois la liberté du commerce et la sécurité publique par la formation d'approvisionnements permanents de grains dans les villes ; nous verrons par la suite comment il tenta une première fois de réaliser son dessein, dans la seule ville de Dijon, avant d'en ordonner l'application en grand à toute la Bourgogne, au cours de l'année 1789.

La récolte de 1783 avait donc été excellente et les denrées étaient à Dijon à très bon marché, lorsque, vers le milieu de l'année 1784, il se produisit dans cette ville une disette assez imprévue. — On crut un moment qu'au milieu de l'abondance générale on allait manquer de farine. Depuis le printemps, en effet, il avait fait très sec en Bourgogne, si bien qu'au commencement de juillet les eaux devinrent si basses dans la rivière de l'Ouche, que

les meuniers se déclarèrent incapables de satisfaire aux demandes des boulangers et des habitants de la capitale. Les boulangers protestèrent auprès du Conseil de Ville : ils se plaignirent que des usines établies sur la rivière, « soit pour faire du papier, soit pour marteler le fer, ou pour refouler des étoffes », occasionnaient « des déperditions d'eau et retardaient encore les moutures » déjà compromises par l'extrême sécheresse, et aussi que les meuniers « ne considérant que leur intérêt, occupaient par préférence leurs moulins à blutter des farines », ce qui occasionnait « une déperdition d'un quart de l'eau ». Ils ajoutaient que « l'un des moulins établis dans la banlieue pour le service des habitans » ne servait « qu'à faire des farines pour le commerce du nommé Carré » qui l'avait amodié et dont les farines étaient « toutes conduites à Chalon-sur-Saône », où il les vendait « à gros bénéfices »[1]. — La Chambre du Conseil de Ville intervint pour faire cesser « ces abus » : le 17 juillet, elle défendit « à tous propriétaires, fermiers et ouvriers d'établir sur le cours d'eau, soit papeterie, martinet-foulon ou autres, de retenir et employer le courant d'eau au travail desdittes usines » tant que durerait la sécheresse ; elle interdit pareillement « au meunier du moulin Bernard d'employer ses moulins à moudre pour son compte particulier »[2].

Ces mesures radicales ne parurent pas encore suffisantes à l'intendant : le 18 juillet, il « autorisa » le Conseil de Ville à former un approvisionnement de farines « jusqu'à concurrence de 1,000 sacs ». La municipalité de Dijon obéit, bien à contre-cœur. Toutefois, au lieu de 1,000 sacs, elle ne s'en procura que 240 du poids de 325 livres, qu'un sieur Bollenot fut chargé de faire venir de Provins et de Chalon-sur-Saône[3]. — Entre temps, les moulins avaient marché nuit et jour et avaient fourni une quantité de

1. *Arch. Dij.*, G 255. — Requête des boulangers aux officiers municipaux.
2. *Arch. Dij.*, B 418, fol. 123 et 124.
3. *Arch. Dij.*, B 426. — Délibération du 31 juillet 1784.

farine plus que suffisante pour la consommation locale : les 240 sacs ne trouvèrent pas d'acheteurs. — En novembre, le Conseil de Ville songea à s'en défaire. L'intendant s'y opposa : en ordonnant la formation à Dijon d'un magasin de farines, il n'avait « pas eu seulement en vue les besoins qui auraient pu exister dans le moment, mais l'établissement d'une ressource contre les événements quelconques occasionnés soit par les gelées, soit par les sécheresses, soit par la disette réelle des grains ». Cette mesure assurerait en tous temps les subsistances de la capitale de la province ; les officiers municipaux auraient alors « la faculté de pouvoir au besoin fournir les marchés », sans être obligés « de faire ouvrir les greniers à prix d'argent, ou de faire venir des grains que la nécessité du moment pourrait les mettre dans le cas de distribuer gratuitement ». Il les invitait donc « à faire encore l'emplette de 260 sacs de farine du poids de 325 livres, voulant bien pour le moment réduire à 500 le nombre de sacs » qu'il avait d'abord fixé à 1,000[1]. — Le Conseil de Ville, à qui l'expérience du mois de juillet avait coûté au moins 3,000 livres sans aucun profit, ne se tint pas pour battu : il chargea l'un de ses membres, M. Morelet, avocat au Parlement, de composer un long mémoire sur les inconvénients du projet d'Amelot. — Tout en reconnaissant « les bonnes intentions de M. l'intendant », Morelet déclarait que l'établissement à Dijon d'un magasin permanent de farines n'offrait aucun avantage : d'abord, en ce qui concernait les gelées et la sécheresse, seuls « le peuple et les gens peu commodes » étaient « dans le cas de faire moudre souvent ou dans la nécessité d'acheter leur pain chez les boulangers ». Car les communautés religieuses, les gens riches et aisés avaient chez eux leur provision de blé qu'ils faisaient moudre à l'automne, en une fois pour toute l'année. — Or, 1° les gens du peuple « ne mangeaient

1. *Arch. Dij.*, B 526, fol. 3. — Lettre de M. l'intendant, du 10 novembre 1784.

pas de pain blanc » et « les farines dont on ferait un approvisionnement » n'étaient « propres qu'à faire du pain de cette espèce » ; 2° les boulangers avaient toujours de la farine pour deux ou trois mois, parce qu'il était « de leur intérêt de ne pas en employer de la fraîche » et que d'ailleurs « la police veillait à ce qu'ils en fussent suffisamment fournis ». Ce magasin de farine serait-il du moins de quelque utilité « lors d'une disette réelle de grains » ? Morelet ne le pensait pas : « Les émeutes, affirmait-il, ne sont occasionnées ni par le manque de farine, ni même par la chèreté des grains, elles n'arrivent que lorsque les marchés ne sont pas assez fournis de bled et lorsque le peuple s'est persuadé qu'il est retenu dans les greniers par les enarrheurs. » C'était donc du blé non de la farine qu'il fallait faire paraître sur les marchés. — Morelet insistait ensuite sur le danger qu'il y aurait à manipuler ces farines « au milieu d'une populace effrénée », sur les difficultés auxquelles on se heurterait quand il s'agirait de fixer le prix de la livre de manière à ce qu'il fût à la portée des plus pauvres, et ici l'avocat opposait au projet de l'intendant l'argument le plus décisif : « En donnant la farine au-dessous du prix courant, comme on y serait forcé par les circonstances, il s'en suivrait nécessairement qu'elle serait achetée de préférence au bled, d'où il s'ensuivrait que le marchand et le fermier n'amèneraient plus de bled au marché, soit dans la crainte de ne pas trouver à s'en défaire, ou de ne pas avoir la liberté de le vendre à son prix... »

Il montrait encore à quels résultats financiers désastreux pour la ville aboutirait cette opération : il faudrait d'abord payer un nombreux personnel chargé de la manutention de ces farines, remplacer celles qui, malgré toutes les précautions, se seraient avariés comme cela était arrivé en 1763, sans compter « les infidélités et les abus qui résulteraient des opérations pour l'achapt, la conservation et la vente desdittes farines ». Il ajoutait, pour achever de convaincre Amelot fils : « Le seul parti à

prendre, en cas de disette, est celui qui fut pratiqué en 1770 sous M. Amelot père, savoir que les magistrats s'informent aussi secrètement que possible de ceux qui ont des bleds à vendre soit à la ville, soit à la campagne (car dans un pays qui comme la Bourgogne abonde en bled, il y en a en réserve toujours chez les marchands et les gens aisés qui en recueillent) et qui engagent ceux qui attendent qu'il soit au plus haut prix pour s'en défaire, à les conduire alternativement dans les marchés. » Enfin, Morelet avouait en terminant que les officiers municipaux avaient toujours répugné à ce genre d'opérations, parce que ceux qui les avaient précédemment tentées avaient été en butte aux injustes soupçons du peuple qui les accusait d'en tirer de gros profits. — Cet approvisionnement perpétuel de farine serait donc « une précaution inutile » et même une précaution dangereuse [1].

Amelot se rendit d'autant plus facilement à ces excellentes raisons qu'on lui opposait l'exemple de son père et il ne fut plus question d'établir à Dijon un magasin de farines.

A ce moment, l'intendant avait d'ailleurs d'autres préoccupations beaucoup plus graves : la Bourgogne était de nouveau encombrée de grains. On n'avait pas pu vendre ceux de la récolte précédente ; la nouvelle moisson avait été elle aussi « assez abondante » et le commerce de la Saône ne prenait aucune activité. — Amelot était très inquiet, il savait que les récoltes avaient été abondantes non seulement en France mais dans toute l'Europe ; il savait qu'il y avait dans le port de Marseille des négociants anglais et hollandais qui y débitaient des grains sur le pied de 49 sous la mesure, et il se plaignait que les octrois de la Saône ne permissent pas à ses administrés d'y en conduire à ce prix [2]. — Amelot, toujours timoré,

1. *Arch. Dij*, B 426. — 8 novembre 1784.

2. *Arch. Côte-d'Or*, C 96, 1784. — Observations générales sur le produit des récoltes : « Il reste beaucoup de grains de la récolte précédente, surtout dans le bailliage d'Auxois, celui de la province qui produit le meilleur froment et en plus grande quantité, ce qui, joint à la récolte de la présente année qui est assez abondante et que l'on croit d'une qualité

prévoyait les pires catastrophes. Cependant l'événement ne parut pas d'abord vérifier ces pronostics pessimistes ; la mesure de froment se vendit jusqu'à la fin de l'année 4 livres 10 sous la mesure de 45 livres; ce qui était un prix tout à fait raisonnable[1]. Il n'y eut pas de variations dans les prix au commencement de l'année suivante, et même à partir d'avril les cours se relevèrent sensiblement, si bien que la mesure de bon froment atteignit 5 livres en mai et qu'elle se maintint à ce prix jusqu'aux approches de la moisson. — Néanmoins, la situation demeurait inquiétante : il restait encore d'énormes quantités de blé en Bourgogne, et l'on en était presque réduit à souhaiter une mauvaise récolte ; elle fut malheureusement supérieure à celle d'une année commune ; la sécheresse, qui avait duré « du printemps au mois d'août » n'avait fait tort qu'aux prairies et un peu aux menus grains, mais partout on avait récolté beaucoup de blé[2] ;

supérieure, empêchera que le prix des grains ne devienne suffisant pour procurer aux laboureurs et aux fermiers les moyens de jouir eux-mêmes des fruits de l'abondance que leurs travaux procurent à leurs concitoyens ; il n'y a pas même lieu d'espérer que la liberté d'exportation puisse en augmenter le prix, il y a actuellement dans le port de Marseille des négociants anglais et hollandais qui y débitent des grains sur le pied de 49 sous la mesure de Dijon pesant 45 livres, et les marchands de grains de la province ne pourraient pas y en conduire à ce prix ; les droits d'icy à Marseille sur le bled sont actuellement de 10 sous par quintal. »

1. *Arch. Dij.*, G 2556. — Au marché de Dijon, le blé s'était vendu :

Le 10 juillet.....	de 3 l. 4 s.	à 4 l. 16 s.
Le 7 août.....	de 4 l. 0 s.	à 4 l. 18 s.
Le 4 septembre..	de 3 l. 12 s.	à 4 l. 16 s.
Le 9 octobre.....	de 3 l. 8 s.	à 4 l. 19 s.
Le 6 novembre...	de 2 l. 0 s.	à 4 l. 8 s.
Le 4 décembre...	de 3 l. 18 s.	à 4 l. 10 s.
Le 8 janvier 1785.	de 3 l. 15 s.	à 4 l. 10 s.
Le 7 may.....	de 4 l. 3 s.	à 5 l. 5 s.
Le 11 juin.....	de 4 l. 5 s.	à 5 l. 0 s.

2 *Arch. Côte-d'Or*, C 98. 1785.

1° TABLEAU DU PRODUIT DES RÉCOLTES

Subdélégations.	Blé.	Méteil.	Orge.	Menus Grains. Sarrazin et maïs.
Dijon.....	2/3 d'année commune.	1	1/2	
Auxonne.....	1 1/2	1 1/2	1 3/4	1 (millet).
Beaune.....	1	1	1/2	
Fayl.....	1 1/3	1 1/3	1 1/3	
Is-sur-Tille.....	1		1	
Nuits.....	1 1/4	1 1/4	1	
St-Jean-de-Losnes...	1 1/3		1	1 1/3 (maïs).
Seurre.....	1	1	1/2	1 (id.).
Vitteaux.....	1 1/2	1	3/4	

de toutes parts on se plaignait de la baisse inévitable, si on ne trouvait pas de débouchés ; pourtant, à ce moment plus que jamais, l'agriculture bourguignonne avait besoin de vendre son blé un prix raisonnable : deux mauvaises récoltes de fourrage avaient beaucoup éprouvé les pays d'élevage ; partout le bétail était en mauvais état et, dans le bailliage d'Autun, on avait dû, faute de foin, nourrir pendant l'hiver les animaux « avec le chaume des toits »[1] : en septembre et en octobre, le mouvement de baisse se dessina ; la mesure de bon blé ne valut plus que 4 l. 6 s., elle tomba même à 3 l. 15 s. le 5 novembre et à 3 l. 12 s. le 7 décembre, ce qui ne faisait plus que 8 livres le quintal (de 100 livres). Le 12 janvier, les *Elus* écrivirent au Contrôleur général pour lui signaler « le tableau affligeant de la détresse générale que la Province de Bourgogne éprouvait au milieu de l'abondance ». — Pourtant on espérait encore à cette époque « voir le commerce reprendre son cours ordinaire à l'époque où la Saône souvent interrompue par les débordements ou les glaces de l'hiver auroit recouvré son activité, ou de trouver, dans l'annonce d'une année peu fertile, l'assurance de la consommation et du débit des années précédentes »[2]. On dut bientôt reconnaître que « ces deux ressources » allaient « absolument manquer »[3]. — En juin,

1. *Id.* — *Id.* — Observations générales sur le produit des récoltes. — La détresse était d'autant plus grande que les vendanges avaient été très abondantes et que la mévente sévissait aussi sur les vins :

« La province, écrivait l'Intendant, pourrait trouver une ressource dans ses vins, mais ils sont à très bas prix, et le commerce sur cette partie est pour ainsi dire nul depuis quelques années. La médiocre récolte des menus grains dont se nourrissent les habitans des campagnes sera cette année d'une faible ressource pour eux, la disette des fourrages ne manquera pas de leur faire éprouver des privations très dures. »

Cf. également les notes des subdélégués.

2. *Arch. Côte-d'Or*, C 3357, fol. 145.

3. *Id.* — *Id.* — « Les provinces méridionales approvisionnées par les blés étrangers que verse dans le royaume la Compagnie d'Afrique n'ont point tiré leur approvisionnement de la Bourgogne ; d'un autre côté, les récoltes de cette année promettent d'être plus abondantes encore que celles de l'an dernier. »

la situation était plus critique que jamais ; la mesure de bon blé dépassait à peine 3 livres : les Elus s'adressèrent de nouveau au Contrôleur général : « Le découragement s'est emparé des cultivateurs. Les fermes ne sont point occupées et nombre de propriétaires ont été obligés d'entreprendre eux-mêmes l'exploitation de leurs terres. Les fermiers qui ne vendent point leurs denrées ou les vendent à trop bas prix ne peuvent payer aux propriétaires le prix de leurs fermes et les uns et les autres sont dans l'impossibilité d'acquitter leurs impositions. » — Les Elus demandaient au Contrôleur général de leur ouvrir des débouchés non seulement en autorisant l'exportation mais encore en suspendant l'importation[1] dans les ports du Midi.

C'est probablement à la suite de cette lettre et vers le milieu de l'été de 1786 que Calonne accorda à la Bourgogne l'autorisation d'exporter : en tous cas c'est vers le commencement de septembre que, malgré l'abondance de la moisson de 1786, les prix se relevèrent légèrement[2]. Le 15 septembre les subdélégués en rendant compte à l'intendant du produit des récoltes dans leurs circonscriptions respectives, se félicitaient de voir de nouveaux débouchés s'ouvrir à l'agriculture bourguignonne[3].

1. *Arch. Côte-d'Or.* — *Id.* — *Id.* — Lettre des Elus au Contrôleur général. 25 juin 1789.

2. *Arch. Dij.*, G 255bis.

Au marché du 5 août 1786, la mesure de blé se vendait de 3 liv. à 3 l. 3 s.; le 9 septembre, 3 l. 3 à 4 l. 4 ; le 7 octobre, 3 l. 1 à 4 l. 3 ; le 8 novembre, 2 l. 6 à 4 liv., prix auquel le froment se maintint jusqu'en avril 1787.

3 *Arch. Côte-d'Or*, C 100. — Produit des récoltes ; notes des subdélégués.

Dijon. — « Ce canton abonde en ressources locales, les grains et les vins y sont à un prix qui pourrait mettre les plus pauvres habitans à portée de vivre dans une certaine aisance ; mais ce bas prix des denrées produit en eux la paresse. On espère que la permission d'exporter les grains à l'étranger fera hausser cette denrée, ce n'est que par ce moyen que les fermiers pourront payer aux propriétaires le prix de leurs baux. »

Arnay-le-Duc. — « Le froment sera un objet de ressource si on peut l'exporter, parce que son prix pourra hausser. »

Bourg. — « La permission d'exporter les grains à l'étranger ne les a pas

Grâce à la liberté de l'exportation, la mesure de froment se vendit de nouveau 4 l. en novembre et son prix resta le même jusqu'à la fin de mars 1787.

A partir du mois d'avril les cours se relevèrent lentement quoique l'année s'annonçât comme ordinaire en céréales ; en août la mesure de blé valut 4 l. 8 sous, soit un peu moins de 10 livres le quintal. — C'était d'ailleurs là un prix moyen, avantageux à la fois pour le producteur qui vendait son blé à un taux raisonnable, et pour le consommateur qui avait encore son pain à bon marché (3 sous 2 deniers la livre de pain blanc, 1 s. 7 d. celle de pain entre bis et blanc). Au 15 septembre on était encore sans inquiétudes; et les subdélégués se réjouissaient de ce que l'exportation restât libre et permît à l'agriculture bourguignonne de réparer ses pertes des précédentes années [1].

De fait, le renchérissement ne fut pas excessif jusqu'au milieu de 1788 : la mesure de froment qui avait atteint 4 l. 14 s. en octobre 87 ne dépassa pas ce prix pendant

fait hausser sensiblement. Mais elle a opéré un grand bien en ce qu'elle a empêché qu'ils ne tombassent à un prix plus bas ; ce qui aurait été très préjudiciable aux fermiers et aux cultivateurs. »

Etc., etc.....

1. *Arch. Côte-d'Or,* C 102. — Etat du produit des récoltes. On se plaignait seulement de la rareté des bestiaux de trait et d'engrais ; mais on se déclarait très satisfait des récoltes.

Dijon : « Ce qui reste de froment de la précédente récolte et le produit des grains de la présente année suffit et au delà pour les subsistances. Leur prix a augmenté successivement depuis le mois de mai..... Si les besoins des provinces voisines en facilitaient le débit, on présume qu'ils éprouveraient encore de l'augmentation d'ici à la récolte prochaine. — Cette augmentation ne peut qu'être favorable aux propriétaires et aux cultivateurs ; elle est surtout nécessaire à ces derniers pour les mettre en état de payer le prix de leurs baulx et leurs autres charges. »

Auxonne : « Les grains sont abondants, on présume que leur prix diminuera au lieu d'augmenter, parce que le commerce n'a nulle activité. Sa stagnation est préjudiciable aux habitans de ce canton qui n'a d'autre ressource que le débit des grains ;... le prix du vin ayant augmenté de moitié ainsi que celui des légumes et la perte totale des fruits ne pouvant être remplacée, la classe la plus indigente des cultivateurs ne pourra qu'être fort misérable. »

plusieurs mois; cependant il était sorti beaucoup de blés de la province : on en avait tiré de la seule subdélégation de Vitteaux plus de 2,200 hectolitres [1] ; les provisions considérables accumulées pendant les années précédentes étaient épuisées, d'autre part la nouvelle récolte s'annonçait assez mal ; les cours se relevèrent donc légèrement et la mesure de bon blé qui valait à Dijon 4 livres 14 sous au marché du 7 juin, se paya 4 livres 18 sous à celui du 5 juillet; les blés se maintinrent à ce taux pendant tout le mois d'août. — Le froment commençait donc à être un peu cher, mais son prix n'était pas encore exagéré, et en Bourgogne du moins, rien ne justifiait l'intervention de Necker qui allait se produire quelques jours à peine après sa rentrée au ministère.

1. *Arch. Côte-d'Or*, C 104, 1788. — Note du subdélégué de Vitteaux. « On prétend qu'il est sorti de ce canton depuis 2 ans plus de 150,000 mesures de froment du poids de 22 livres ; il n'y reste presque plus de grain. »

CHAPITRE VI

La disette de 1789. — Les conseils de Necker, l'exécution du Plan d'Amelot.

Il faut sans doute tenir compte à Necker des circonstances exceptionnelles parmi lesquelles il se débattit pendant son deuxième ministère : au milieu d'un pays en révolution, il dut à maintes reprises céder à la pression de l'opinion publique alors en grande majorité très hostile à la liberté du commerce des céréales ; mais à maintes reprises aussi il prit lui-même l'initiative de mesures arbitraires et rétrogrades. — En Bourgogne, son intervention fut particulièrement active : d'abord parce qu'Amelot toujours timoré attira plusieurs fois son attention sur cette province, ensuite parce que les blés de l'Auxois et de la plaine de Saône devaient servir à l'approvisionnement de Lyon et même, en cas de besoin, de Paris. Mais le ministre ne comprit pas que le meilleur moyen d'arriver à ce résultat était de laisser libre le commerce privé, et il ne sut pas empêcher Amelot de le désorganiser pour y substituer une sorte d'accaparement officiel des blés de la Bourgogne.

Dès le 28 août 1788 Amelot, sans doute stylé par Necker, fit part aux Élus des craintes qu'il avait au sujet de « l'augmentation excessive survenue depuis quelque « temps au prix des grains ». Il attribuait cette augmentation : « 1° aux enlèvements énormes qui s'étaient faits dans le courant de cette année »... ; « 2° à la médiocrité de la dernière récolte »... ; « 3° aux manœuvres d'une foule d'accapareurs » « qui, disait-il, parcourent continuellement les campagnes et enharrent non seulement ce qui

reste de bleds vieux, mais même ceux encore en paille[1] ». Les Élus écrivirent le même jour au Contrôleur général[2] et le surlendemain à l'Intendant pour les rassurer[3]. La situation était en effet loin d'être aussi inquiétante que le disait Amelot. Le prix du blé était, à Dijon, depuis le commencement de juillet, de 4 l. 18 s. la mesure de 45 livres. — C'était là un taux élevé mais pas du tout excessif. — Les Élus ne manifestaient donc aucune inquiétude; toutefois « si on l'exigeait », ils prendraient « des précautions pour prévenir les manœuvres des accapareurs. ».

Mais Necker restait inquiet; peut-être les renseignements qui lui venaient des autres provinces étaient-ils moins rassurants. Toujours est-il que le 1er septembre l'exportation des grains fut suspendue « par les frontières de la Bourgogne et de la Franche-Comté[4] ». — Le 7, était rendu un arrêt du Conseil interdisant d'une manière générale la sortie des grains hors du royaume[5]. — Comme les prix avaient plutôt tendance à s'élever dans les marchés de la province, les Élus ne présentèrent aucune objection contre les mesures prises par le Contrôleur général; ils répondirent même qu'elles leur paraissaient « des plus sûres pour empêcher le renchérissement de la denrée de première nécessité »[6]. — Les « États du produit des récoltes par subdélégations » qui arrivèrent à l'Inten-

1. *Arch. Côte-d'Or*, C 3367, fol. 164.

2. *Arch. Côte-d'Or*, C 3358, fol. 199. — Lettre des Elus au Contrôleur général, du 28 août 1788 :

« .... Quoiqu'il ait été enlevé beaucoup de grains par la Suisse, quoique la Franche-Comté en ait besoin, quoique la récolte de l'année ne remplisse pas les espérances que l'on s'en promettait, et qu'elle soit au contraire très médiocre, nous doutons que les grains soient rares, nous savons même qu'il y a surabondance dans les provinces méridionales comme la Provence et le Languedoc. »

3. *Arch. Côte-d'Or*, C 3358, fol. 203. 30 août 1788.

4. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 3358. — Lettre des Elus accusant réception à l'Intendant de la lettre par laquelle il les avertissait que le Contrôleur général avait suspendu l'exportation, etc.....

5. *Arch. Nat.*, AD, XI, 40.

6. *Arch. Côte-d'Or*, C 3358, fol. 210.

dance dans la seconde quinzaine de septembre vérifièrent presque de tous points la lettre écrite par les Élus le 28 août.

En effet si, d'une part, il ne restait pour ainsi dire plus de vieux blé en Bourgogne, la récolte nouvelle, quoique un peu au-dessous d'une année commune, promettait encore « un excédent de consommation considérable ». Les fruits et les menus grains, en particulier le blé de Turquie, abondaient à peu près partout et assuraient ainsi aux habitants des campagnes une bonne partie de leurs subsistances; les blés avaient moins bien réussi, mais on en aurait encore une assez grande quantité à verser dans le commerce. Seul le subdélégué de Vitteaux, laissait paraître quelque crainte au sujet du renchérissement [1].

Il est probable que les achats faits pour Lyon et le Midi dépassèrent les prévisions des subdélégués, car à la fin du mois d'octobre le prix du bon blé dépassa 5 livres la mesure de Dijon [2]. Les esprits commençaient à s'échauffer et dans la première quinzaine de septembre il y avait eu

1. Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 104, 1783. Produit des récoltes. Les menus grains abondaient surtout à Seurre, à Semur et à Saint-Jean de-Losne. — Pour le blé, Cf. notes des subdélégués au 15 septembre :

Saint-Jean-de-Losne : « Quoique la récolte en froment ne soit pas très abondante, et qu'il n'en reste plus des années précédentes, on assure qu'on en pourra verser par la Saône au moins 200,000 mesures du poids de 42 livres (environ 56,000 hectolitres). On ne présume pas que le prix en excède 4 livres 10 sous. »

Saulieu a aussi des grains à exporter : « Malgré la liberté qu'on a eu de les exporter, il en reste encore beaucoup qui joints au produit des récoltes de cette année offrent un objet de commerce par Dijon, Beaune et les ports de la Saône vers le Midi. »

Semur : « Le superflu en froment, seigle et menus grains sera versé comme à l'ordinaire dans le commerce,..... le prix du froment est de 2 livres 14 sous la mesure de 25 livres. »

A *Vitteaux* enfin, malgré l'importance de la traite depuis 1787, « on croit cependant qu'on aura des grains encore à revendre cette année. — Pourtant il est à désirer que les enlèvements ne soient pas trop considerables, afin que le prix du froment qui est actuellement de 2 livres 6 sous la mesure n'augmente pas trop. »

2. *Arch. Dij.*, G 255[6] : Ce qui faisait 26 livres 13 sous le septier de

quelques troubles en Bourgogne [1]. Pour comble de malheur, « la gelée se joignant à la sécheresse qui se prolongeait depuis près de six semaines [2] », amena une diminution très sensible du débit de l'Ouche. — Or cette disette d'eau était beaucoup plus dangereuse que celle de l'été de 1787, parce qu'elle se produisait, cette fois, précisément « à l'époque où les particuliers qui avaient chez eux leur provision de blé avaient l'habitude de faire moudre »; n'ayant pas de farine ils durent se fournir de pain chez les boulangers. — Ceux-ci, « ayant à satisfaire à un plus grand nombre de demandes, » épuisèrent rapidement leurs magasins et, vers le milieu de novembre, il fallut reconnaître que les moulins de Dijon ne suffisaient plus à moudre les grains nécessaires à la consommation locale.

Le 10 novembre, l'Intendant, reprenant son ancien projet invita les officiers municipaux « à s'approvisionner soit à Chalon-sur-Saône, soit en d'autres lieux [3] ». — La Chambre du conseil de ville envoya aussitôt des commissaires dans les moulins des environs : ceux-ci « rapportèrent » le 12, « qu'on pourroit moudre aux moulins de Citeaux chaque jour 100 mesures de froment au moins » et que le meunier de Saulon « pourrait se charger de

240 livres. — *Arch. Côte-d'Or*, C 104. Donne comme prix moyen du setier de blé :

	DIJON	AUXONNE	SEMUR
En juillet ..	19 l. 10 s. 6 d.	20 l. 12 s. 6 d.	24 livres.
Août.....	20 livres.	21 l. 5 s.	24 livres.
Septembre .	21 livres.	21 l. 17 s. 6 d.	27 livres.
Octobre	id.	id.	id.
Novembre..	21 l. 15 s.	23 l. 6 s.	21 l. 12 s.
Décembre ..	21 l 11 s.	24 l. 7 s.	22 l. 8 s.

1. *Arch. Côte-d'Or*, C 3358, fol. 212. — Lettre de l'Intendant aux Elus leur annonçant l'arrivée du régiment des chasseurs de Franche-Comté et d'un détachement du régiment de La Fère à Dijon « à l'occasion des troubles occasionnés par la cherté des grains ». Ces troubles sont venus si précipitamment qu'on a oublié d'en avertir les Elus.

Nous ne retrouvons aucun écho de ces troubles dans les délibérations du Conseil de Ville. Amelot avait peut-être une fois de plus manqué de sang-froid et pris les choses trop au tragique.

2. *Arch. Dij.*, B 421. Délibération du 10 novembre 1788.

3. *Arch. Côte-d'Or*, C 421.

moudre au moins 200 mesures par semaine ». En outre, vérification faite aux moulins de la ville et de la banlieue, on reconnut qu'on ne pourrait « pas y moudre plus de deux à trois cents mesures par chaque nuit ». De sorte qu'au total il ne fallait pas compter pouvoir moudre plus de 12,800 mesures de bled par mois, « ce qui étoit très insuffisant ». La Chambre de ville se résigna donc à former un approvisionnement de farines. De Chalon-sur-Saône, où elle s'était d'abord adressée, on lui répondit « que les magasins de cette ville se trouvaient, dans ce moment, presque au dépourvu » et qu'on ne pouvait pas s'y procurer « beaucoup au-delà de 51 sacs de farine ». Le 16 novembre, la Chambre délibéra « qu'outre les 51 sacs de farine que l'on lui promettoit de Chalon-sur-Saône », il serait acheté « aux frais de la ville... 400 sacs du poids d'environ 320 livres ». — Le sieur Bollenot, négociant et aubergiste à Dijon, fut chargé de se rendre à Nogent et à Provins, afin de faire ledit achat « à raison de 7 l. 10 s. le sac rendu à Dijon [1] ».

On espérait pouvoir attendre ce secours avec les farines fournies par les moulins de Dijon et des environs, lorsque, vers la fin de décembre, « le froid étant devenu excessif, les glaces » mirent « les moulins de Cîteaux dans une inaction totale » et réduisirent « ceux de Saulon et de l'Etang au 1/4 de la mouture qu'ils faisaient précédemment ». En même temps on apprenait, qu'au moment où Bollenot allait prendre livraison de ses 400 sacs, la ville de Nogent en avait fait « retenir les 3/4 pour son approvisionnement ». Bollenot n'envoyait donc que 91 sacs de Nogent et 22 sacs de Provins. On s'adressa alors, sur le conseil de l'Intendant, à Cuisery, du côté de Chalon-sur-Saône, d'où l'on fit venir 98 sacs de farine; on mit à contribution le moulin à vent de Sombernon où l'on fit convertir en farines 152 mesures de froment [2]; mais toutes

1. *Arch. Côte-d'Or*, C 421 et *Arch. Dij.*, B 426, fol. 270. Délibération du 16 novembre 1788.

2. *Arch. Dij.*, B 426, fol. 261. Délibération du 31 décembre 1788.

ces opérations ne suffisaient pas et en attendant, il fallait, coûte que coûte, trouver le moyen de moudre les blés qui se trouvaient à Dijon. On essaya sans grand succès de remettre en état le moulin à vent situé à Dijon, près de la Fontaine-des-Suisses [1]; le 31 décembre l'Intendant fit tirer du château « 2 moulins à bras » en mauvais état, « et un troisième de l'hôpital Sainte-Anne »; et la Chambre de ville décida « qu'outre les trois moulins à bras qui seraient bientôt réparés, il en serait construit d'autres aux frais de la ville [2] ».

Malgré tout, la détresse restait grande : certains habitants en étaient réduits à se servir pour faire leur farine de « moulins à poivre et à café »; « les boulangers manquant de farine » ne cuisaient plus de pain que « par intervalles »; les moulins étaient littéralement assiégés par les Dijonnais qui se disputaient pour avoir un peu de farine. Le Conseil de ville dut intervenir le 9 janvier : il décida que certains moulins seraient réservés uniquement à la mouture des grains des boulangers, les autres étant destinés à celle des habitants [3].

1. *Arch. Dij.*, B 426, fol. 280.

2. *Arch. Dij.*, B 426, délibération du 31 décembre.

3. Rien ne donne mieux l'idée du désarroi qui régnait dans la ville de Dijon pendant cette disette que les délibérations du Conseil de ville renfermées dans le registre B 426 (*Arch. Dij.*) à partir du folio 280, et dans le registre B 423. Celle du 9 janvier (B 423, folio 1), est particulièrement intéressante : « Sur ce qui a été représenté qu'il serait intéressant pour le public que dans le nombre des moulins tant à eau qu'à bras, qui sont actuellement en activité dans la ville et dans la banlieue, il y en eût quelques-uns qui ne servissent qu'à l'usage des boulangers seulement et que défenses fussent faites aux meuniers desdits moulins d'y recevoir des grains des autres habitans..... que cette précaution est d'autant plus nécessaire que si on ne la prend pas, les boulangers seront bientôt obligés de fermer boutique, ne pouvant moudre ni même se présenter auxdits moulins sans danger, attendu qu'ils sont absolument occupés par les habitans qui s'en emparent et se croient autorisés à en user à leur volonté.... » La Chambre a ordonné et ordonne que les moulins de Bernard, St Etienne, Chêvre Morte, et le moulin à bras de l'hotel Bernardon serviront uniquement, à partir de ce jour, à la mouture des grains des boulangers. .... fait pareillement défense auxdits boulangers de porter leurs

On se demandait comment on sortirait de cette situation lamentable, lorsque, vers le milieu de janvier, « le dégel étant survenu », les moulins de la ville et de la banlieue rentrèrent de nouveau en complète activité[1].— Pendant les deux mois qu'avait duré cette étrange disette, le corps municipal de Dijon avait fait venir 74,052 livres de farine au prix de 15,220 livres et il n'avait perdu sur la quantité que 206 l. 13 s. 6 d.

A peine était-on sorti d'un danger, qu'on retombait dans un autre. Entre temps, en effet, le prix du blé avait encore monté, et en janvier 1789 il dépassait à Dijon 29 livres le setier (5 l. 10 s. la mesure de 45 livres). Ce ren-

grains dans les autres moulins, qui sont ceux de Vesson, de l'Ouche, le moulin à vent et les petits moulins à bras qui sont actuellement à l'hotel de ville, tous lesdiis moulins étant destinés à la mouture des habitans...»

Elle règle, pour le moment et sans tirer conséquence pour l'avenir, le prix de la mouture à 4 sols par mesure (moulins à eau), 6 sols pour les moulins à vent, 10 sols pour les moulins à bras. — .... Il a été de plus délibéré que les sacs de farine au nombbre de 34 qui restent encore à distribuer seront remis à ceux des boulangers qui en manquent absolument, y ayant d'une part nécessité de les fournir pour le service public et d'autre part, la chambre ayant reconnu de l'abus dans les distributions qui se sont faites, en ce que plusieurs des habitans et peut être ceux qui ont le moins besoin de farine se sont fait délivrer sur des noms supposés et par spéculation, une plus grande qantité que celle fixée par la Chambre pour chaque habitant. —..... Le Public est aussi averti que la Chambre prend toutes les précautions nécessaires soit pour avoir d'autres farines et se faire délivrer celles qui sont achetées et arrêtées. Elle espère aussi que, sous peu de jours, il y aura dans la ville des moulins à bras, en assez grande quantité pour supléer à l'insuffisance des moulins à eau, d'autant plus qu'elle sait qu'il y a beaucoup d'habitans qui, avec le secours des moulins à poivre et à café fournissent eux même à leur consommation. — Elle invite aussi les ouvriers qui manquent d'ouvrage et qui sont dans le dessein de travailler, de se présenter à l'Hotel de Ville pour être employés aux travaux auxquels on pourra les occuper moyennant une rétribution honnête et même des gratifications .....»

1. *Arch. Dij.*, B 423, f° 10 verso et 11. — Délibération du 18 janvier 1789. « Sur ce qui a été observé que le dégel étant survenu depuis quelques jours, l'eau est venue en abondance, de sorte que les moulins de la ville et de la banlieue sont maintenant en activité..... il parait convenable de faire cesser l'augmentation de la mouture des grains, la Chambre ordonne qu'à partir de Mardy 20 de ce mois, les meuniers.. .. ne pourront exiger..... que le prix de liards par mesure fixé par les règlements »

chérissement était, semble-t-il, dû en grande partie aux mesures maladroites et inopportunes prises par Necker lui-même.

Le 23 novembre en effet, alors que la situation n'était pas du tout inquiétante, au moins en Bourgogne[1], il avait publié un édit rétablissant l'ancienne interdiction d'acheter ou de vendre des grains et des farines ailleurs que dans les marchés, et pour les marchés mêmes, remettant en vigueur « les anciens règlements »[2]. — En donnant cet édit, Necker avait eu pour unique objet, ainsi qu'il le confiait à Amelot le 19 décembre, « de faire garnir les marchés et d'empêcher des spéculations et des amas de grains qui n'auraient pour but que de rendre la denrée plus rare et d'en augmenter le prix », « mais, ajoutait-il, toute démarche qui pourroit gêner et intercepter la circulation seroit contraire » à ses vues... Il recommandait donc une grande prudence dans l'application de ces mesures[3].

Mais le mal était fait : cet édit avait jeté l'alarme par toute la France; de là vinrent en grande partie les difficultés auxquelles se heurta Necker dans le cours de l'année 1789. Cet édit, en effet, eut pour résultat, non seulement d'effrayer et de décourager le commerce, mais encore de pousser les autorités provinciales à remettre en

1. La mesure de bon froment valait alors 5 livres 5 sous, soit 28 livres environ le setier; or le blé avait à plusieurs reprises atteint ce prix dans les années précédentes sans qu'on s'en fût inquiété. C'est ainsi qu'en décembre 1778 la mesure de 45 livres s'était payée 5 liv. 2 s.; en décembre 1782, 5 liv. 16 s.; en décembre 1783, 5 liv.

2. *Arch. Nat.*, AD, XI, 40. — Afanassiev (ouvrage cité, pp. 509-511) donne une analyse très complète de cet édit.

3. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. — Approvisionnements de Dijon : « Il faudra distinguer soigneusement les opérations en grains auxquelles l'administration ne doit mettre aucun obstacle d'avec celles pour raison desquelles elle doit sévir contre les particuliers... qui n'ont d'autre but que de profiter de la détresse publique. » Il l'engageait à « exciter le zele des officiers municipaux » : « Ce n'est qu'à leur défaut que vous et vos subdélégués devez prendre le parti de sévir contre les particuliers. » Et Necker ajoutait de sa main même cette recommandation « mais toujours à tout ménagement sage et tel qu'un bon intendant de province tel que vous, Monsieur, le trouvera à propos ».

vigueur les anciennes prohibitions et à rendre à peu près impossible toute circulation des grains. C'est en tous cas, à ce double résultat qu'il aboutit en Bourgogne.

D'abord, dès qu'on crut qu'on pourrait n'avoir pas assez de blé pour toute l'année, les paysans effrayés gardèrent le leur sur leurs greniers[1] ; ce qui produisit une apparence de disette et un nouveau renchérissement. — Le peuple des villes voyant les marchés moins bien garnis s'effraya à son tour : au commencement de 1789, il y eut des troubles à Dijon et dans plusieurs villes de la généralité[2]. Necker et Amelot furent alors tout naturellement amenés au projet de faire former, par les corps municipaux, des approvisionnements en grains dans les principales villes de la province. De cette façon on pourrait garnir les marchés et « maintenir la denrée à un taux raisonnable. »

Les élus consultés par Necker dès le 13 janvier sur l'opportunité de pareilles mesures[3], paraissent avoir d'abord manifesté peu d'enthousiasme pour l'idée du ministre et de l'intendant ; en tous cas on ne voit pas qu'ils s'en soient beaucoup occupés pendant les deux premiers mois de l'année. Mais Amelot, de plus en plus effrayé, insista ; et, vers la fin de février, les autorités municipales commencèrent un peu partout dans la province à s'occuper de faire des achats de blé.

Déjà ces mesures ne paraissaient plus suffisantes à l'intendant : depuis la fin de 1788 il voyait avec désespoir des quantités de grains, qu'il jugeait considérables, descendre la Saône à travers sa généralité sans s'y arrêter. A la fin

1. L'intendant Amelot reconnaissait lui-même, en janvier 1789, que « l'augmentation de prix que les grains éprouvaient à Dijon devait plutôt s'attribuer au peu d'empressement que des personnes qui en avaient des quantités considérables mettaient à les vendre qu'à leur rareté ». *Arch. Côte-d'Or*, C 3359. Necker aux Elus, 13 janv. 1789.

2. Cf. AN, F[11] 1174. Correspondance d'Amelot avec le Contrôleur général, lettre du 28 mars 1789.

3. *Arch. Côte-d'Or*, C 3359, fol. 1.

de mars, il comptait que 58.480 sacs de 200 livres avaient ainsi passé en trois mois au port d'Auxonne pour se rendre à Lyon[1], et il ne comptait pas les chargements faits en aval à Saint-Jean-de-Losne, Verdun et Chalon-sur-Saône. En outre, les approvisionnements des villes ne se faisaient pas aussi facilement qu'il l'avait d'abord espéré.

Partout dans la province, l'inquiétude régnait, les grains se cachaient, et ceux qui en avaient refusaient de les vendre sous prétexte qu'ils étaient déjà « vendus soit pour Lyon, soit pour la Franche-Comté, soit pour les provinces méridionales[2] ». Le 28 mars, complètement affolé, Amelot écrivit au contrôleur général : il lui peignait la situation sous les couleurs les plus noires : les bailliages de Dijon, d'Auxonne, de Saint-Jean-de-Losne, et une partie de l'Auxois étaient « totalement épuisés » ; les accapareurs « roulaient les campagnes », achetant les grains à des prix qu'il déclarait « exorbitants ». Il se plaignait aussi de l'avidité des gens qui avaient encore du blé mais qui refusaient de s'en défaire, attendant pour vendre que

1. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. *Notes relatives aux grains.* — Tableau des quantités de grains exportées du 1er janvier au 31 mars 1789 par la ville d'Auxonne.

Embarquement à	Froment.	Seigle.	Orge.	Avoine.	Légumes.
	—	—	—	—	—
Gray.....	9 440 émines.	1 269 ém.	450 ém.	3.166 ém.	892 ém.
Mantoche....	357 —	112 —			
Pontailler...	2.277 —	409 —	40 —	1.335 —	578 —
Auxonne....	567 —	253 —	76 —	25 —	1.040 —
Total ...	12.641 émines	2 043 ém.	566 ém.	5 181 ém.	2.510 ém.
« soit 50,564 sacs de 200 liv.					

qui ont descendu la Saône pour Lyon, indépendamment des quantités embarquées au-dessous d'Auxonne. — Les quantités emmenées par terre par la route de Franche-Comté sont inconnues. »

Il est à noter que plus des 3/4 des grains portés sur ce tableau venaient de Gray et de Mantoche, c'est à-dire de Franche-Comté et non de Bourgogne.

2. *Arch. Nat*, F[11] 1174. — Amelot au Contrôleur général, lettre du 28 mars.

les prix eussent encore augmenté [1]. D'autre part, dans le peuple, les esprits étaient surexcités par les discussions et les disputes au sujet des États généraux et Amelot les croyait préparés pour les pires excès. Il ne voyait « d'autre moyen de ramener le calme dans les campagnes et dans la ville de Dijon », que d'arrêter pour quelque temps l'exportation des grains hors de la Bourgogne ; « encore, ajoutait-il, ne faudrait-il pas limiter l'époque, pour que les accapareurs se trouvent forcés de relâcher les grains qu'ils tiennent resserrés ». Il demandait en conséquence à être « autorisé à casser les marchés qui auroient été faits entre ceux qui se livrent au commerce des grains en Bourgogne, et des acquéreurs de semblables espèces en provinces étrangères [2] ».

Necker trouva cette fois qu'Amelot allait trop loin ; le ministre, en effet, ne pouvait souscrire à une mesure qui allait « *affamer* Lyon ». Cependant, il se déclarait assez

1. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. — Amelot au Contrôleur général, 28 mars. *Post scriptum :* « Pour vous faire une idée Mr du point auquel on porte en Bourgogne l'excès de la spéculation sur les grains, je vous citerai ce qui vient de se passer entre la ville et Monsieur l'Evêque de Dijon. Ayant été prévenu que ce prélat avait beaucoup de grain sur ses greniers, je priai Mr de Gouvernet de le déterminer à le faire porter au marché ; il y consentit, mais la ville pour pouvoir garnir les marchés selon le besoin et pour maintenir le grain à un prix raisonnable quoique trop considérable pour ce pays-cy alla offrir à M l'Evèque de lui acheter et payer comptant dans la journée les deux mille mesures qu'il avoit sur un grenier à raison de 5 livres 10 sous la mesure ; ce prix est relativement à la circonstance de 25 ou 30 sous plus cher que dans les temps ordinaires de l'année ; refus constant de sa part à moins que la ville ne s'engage à le lui payer à raison du prix moyen auquel il pourroit se lever du moment présent au mois de juin ; la ville ne pouvant accéder à un arrangement qui lui devenait trop onéreux par la crainte que l'on a que la valeur des grains n'augmente encore de beaucoup a préféré le lui laisser conduire au marché ; il en a envoyé 160 mesures, mais il vouloit cesser sous prétexte que l'on avoit dit des sottises à ses gens : on n'a pu le déterminer a continuer qu'en lui faisant craindre que le peuple ne prenne de l'humeur contre lui Quand un prélat dont les revenus sont très considérables spécule ainsi, Monsieur, sans pitié pour les malheureux habitans de sa ville, jugez de ce qui peut se passer de la part de bien d'autres particuliers qui par leur caractère n'ont pas la même obligation. »

2. *Id.*, *id.*

disposé à autoriser les officiers de police à prendre, dans chaque ville, toutes les mesures qu'ils jugeraient nécessaires pour y assurer les subsistances[1]. Enfin, au projet d'interdire la circulation de province à province, il en opposait un autre : il demandait à Amelot d'inviter le Parlement de Dijon à rendre un arrêt obligeant les propriétaires, marchands, fermiers et autres dépositaires de grains, de les porter aux marchés[2]. Mais Amelot avait pris les devants : dès le 30 mars il avait écrit au président du Parlement de Bourgogne, Legouz de Saint-Seine, pour lui exposer que « la chèreté et la rareté des grains n'étaient imputables qu'aux manœuvres des gens qui s'occupaient de ce commerce » et pour réclamer l'intervention du pouvoir judiciaire[3]. Legouz saisit aussitôt cette occasion de rendre un peu de popularité à sa Compagnie en paraissant s'occuper du bien-être public ; deux ou trois jours après, un arrêt du Parlement prétextant « que depuis et malgré l'édit du 10 septembre dernier interdisant l'exportation hors du royaume, il était sorti des quantités de grains hors du royaume », interdisait l'exportation des grains et farines hors de son ressort[4]. Vers la même date,

1. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. Correspondance d'Amelot et du Contrôleur général. — Necker à Amelot, lettre du 1er avril : « ..... Il me paroit impossible d'adopter les moyens que vous me proposez pour conserver dans votre généralité les grains qui peuvent y exister. Il y auroit beaucoup d'inconvénients à ce que vous fissiez aucune démarche qui auroit pour objet d'interrompre la circulation ; celles que prendront les officiers de police tireront toujours beaucoup moins à conséquence parce qu'elles auront pour excuses le soin qu'ils doivent prendre à ce que leurs villes soient approvisionnées. »

2. *Id., id.* : « ..... Le Parlement de Paris va ordonner, je crois, que les officiers de police obligeront les propriétaires, marchands, fermiers et autres propriétaires de grains de porter aux marchés. Le Parlement de Dijon et celui de Franche Comté seraient engagés probablement à faire la même chose..... »

3. *Arch. Nat.*, F[21] 1174. Nottes relatives aux grains. — Lettre d'Amelot à Legouz de Saint-Seine, 30 mars 1789.

4. Arrêt du Parlement de Dijon qui fait tres expresses inhibitions et défenses de sortir aucuns bleds, grains et farines de son ressort (31 mars 1789).

Bibl. Dij., Fonds de Juigné, I, tome VI, p. 338. Appendice V.

celui de Besançon prenait la même mesure en ce qui concernait la Franche-Comté.

Cette fois, Necker se fâcha : « L'arrêt du Parlement de Dijon et celui du Parlement de Franche-Comté vont faire mourir de faim la ville de Lyon », déclarait-il ; aussi se réservait-il le droit de n'en tenir aucun compte, en cas d'absolue nécessité : « il pourroit arriver telle crise où le roy seroit obligé de porter des secours à Lyon par toutes sortes de moyens.... le roy est le père de tous ses sujets et il ne peut en abandonner aucun. Je vous prie de concourir dans tout ce qui dépendra de vous, Monsieur, au secours de Lyon ». Il protestait aussi contre l'affirmation du Parlement déclarant qu'on avait continué à exporter des quantités considérables de blé hors de France depuis l'édit du 10 septembre 1788, et il menaçait de n'accorder à la Bourgogne aucun secours pécuniaire pour l'aider à sortir de la situation difficile dans laquelle elle se trouvait, si elle persistait à vouloir se séparer des autres provinces[1].

Cette menace de Necker toucha d'autant plus directement Amelot qu'il avait eu dans l'intervalle une nouvelle idée, et que, pour la réaliser, il lui fallait passablement d'argent : « Tous les grains, écrivait-il à Necker le 31 mars, sont accaparés par les marchands de Grai, Pontaillier, Auxonne, Saint-Jean-de-Losne, Seurre, Verdun, Chalon-sur-Saône, Lyon, etc., et tout sous le prétexte de l'approvisionnement de cette dernière ville. Ils gardent ce grain et parviennent par leurs manœuvres à lui donner une valeur énorme. On ne sait pas véritablement si la disette est réelle ou fictive. » Pour le savoir, il proposait « de faire baisser le prix du bled à quelques marchés consécutifs, aux bords de la Saône. Les propriétaires dans la crainte de le voir baisser davantage chercheraient alors à

1. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. Correspondance d'Amelot avec le Contrôleur général : Lettre de Necker à Amelot, 5 avril 1789. — Cette lettre est tout entière écrite de la main de Necker.

placer celui qu'ils avaient..., et, dans les campagnes, « on se rendrait moins difficile pour les achapts ». Pour cela il lui faudrait « des gens intelligents » et il les avait sous la main, et aussi « de l'argent »[1]. Il s'efforça donc de se justifier aux yeux de Necker; il insistait sur les difficultés de la situation au milieu de laquelle il s'était trouvé : « L'inquiétude et on peut même dire la terreur des habitans de la Bourgogne était telle relativement à la rareté et chéreté des grains », qu'il y avait eu presque partout des mouvements populaires; le peuple s'opposait au passage des convois de grains, et les officiers municipaux donnaient eux-mêmes l'exemple d'arrêter les voituriers : ceux de Semur, Vitteaux, Saulieu, Arnay-le-Duc, interceptaient les grains destinés à l'approvisionnement de Dijon. L'arrêt du Parlement avait eu pour premier effet d'empêcher les grains de monter et il avait aussi rendu un peu de confiance au peuple... Amelot annonçait en terminant qu'il allait faire une tournée le long de la Saône « pour s'assurer de la quantité de grains qui existait dans les magasins, et pour en faire refluer une partie vers les villes de l'intérieur[2] ».

Amelot finissait par où il eut dû commencer. Au cours de son voyage, il put se rendre compte qu'outre les grains « accaparés par les marchands », « il existait encore du bled dans les campagnes et dans plusieurs cantons de la Bourgogne[3] ». Un peurassuré au sujet des subsistances de sa généralité, il commençait à admettre la possibilité de laisser sortir quelques convois pour Lyon, mais seulement en cas d'absolue nécessité, et après que les approvision-

1. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. Correspondance d'Amelot et du Contrôleur général. — Amelot à Necker, 31 mars 1789.

2. *Id.*, *id.* — Amelot à Necker, 7 avril 1789.

3. Il avait trouvé à Saint-Jean-de-Losne, Seurre et Verdun « 50,000 mesures entre les mains des négociants au delà des besoins de ces villes ». — *Arch Côte-d'Or*, C 3350, fol. 20 : Amelot aux Elus sur les moyens de rétablir en Bourgogne l'équilibre dans le commerce des grains. — 13 avril 1789.

nements de la province auraient été assurés : « Je ne vous demande qu'un peu de patience, écrivait-il à Necker, le 10 avril, en lui rendant compte de son voyage, pour savoir si cette province pourra disposer d'un superflu pour Lyon. » Il demandait donc le maintien de l'arrêt du Parlement quitte à porter secrètement secours à Lyon quand cela serait nécessaire[1].

En attendant, il s'occupait d'approvisionner les villes : il avait chargé deux négociants de Saint-Jean-de-Losne, « les sieurs Mermet et Jeanneney », « du soin de pourvoir à la subsistance de tous les lieux et toutes les villes de Bourgogne qui manquaient de grains »... « pour éviter la concurrence des achepteurs qui auroient agis au nom de chaque ville ». Ces deux marchands devraient inscrire leurs achapts sur un registre paraphé, et leur blé ne devrait « marcher qu'avec des passe-ports » ; le corps municipal de chaque ville qui serait dans le besoin devrait désigner l'un de ses membres pour vérifier leurs envois, et correspondre avec eux ; les bleds ne leur seraient « payés qu'à vue du marché par écrit des dits blés[2] ». Du côté du nord « la circulation des grains de l'Auxois avec le reste de la Bourgogne était interrompue par les excès que le peuple des villes de Saulieu, Arnai-le-Duc, Vitteaux et Semur même se permettaient ». Comme ces villes étaient elles-mêmes « dans le centre de païs à grains », Amelot s'occupait de pourvoir à leur approvisionnement de manière « à y faire renaître la tranquillité et à faciliter les transports de blé pour Dijon, Nuits, Beaune et Autun », villes auxquelles les blés tirés de la Saône « n'offraient qu'une ressource momentanée[3] ».

1. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. Correspondance avec le Contrôleur général. — Amelot à Necker, 10 avril 1789.

2. La correspondance d'Amelot avec ces deux marchands est aussi renfermée dans la liasse F[11] 1174 des *Arch. Nat.*

3. *Arch. Côte-d'Or*, C 3559. Mémoire d'Amelot aux Elus, etc..., 13 avril 1789. — A la suite de ce mémoire, les Elus lui avancèrent 60.000 livres pour ses opérations.

Necker eût été très satisfait de ces mesures si l'exportation hors de la Bourgogne pour Lyon eut été autorisée. A partir du 10 avril, le ministre et l'intendant échangèrent une très active correspondance, le premier réclamant pour Lyon au moins 20,000 sacs de blé bourguignon, le second essayant de lui prouver que les besoins des Lyonnais n'étaient pas aussi pressants qu'on voulait bien le dire, que les négociants de Lyon étaient des accapareurs qui avaient tout intérêt à faire craindre la disette, et qu'au contraire la situation de la Bourgogne exigeait de la part de l'administration les plus grandes précautions [1]. Mais Necker n'abandonnait pas Lyon : le 23 avril, il fit rendre un édit portant : 1° que tous les propriétaires, fermiers, marchands, etc., pourraient « être contraints à garnir les marchés, 2° que les autorités locales seraient autorisées à faire des visites dans les greniers ; et en troisième lieu, qu'à l'exception des précautions locales, aucune espèce d'obstacle ne serait apportée à la libre circulation de district à district, de province à province [2]. En promulgant cet édit, Necker voulait d'abord faciliter les recherches d'Amelot, et ensuite rendre possible la sortie des convois de grains pour Lyon. Mais le Parlement protesta aussitôt et s'opposa énergiquement à toute dérogation à son arrêt du commencement d'avril [3]. Toutefois, les opérations d'approvisionnement des villes étant à peu près terminées, Amelot se résigna, au commencement de mai, à autoriser la ville de Lyon à « charger un seul personnage de venir faire les achats en Bourgogne, de manière à empêcher toute spéculation de la part des marchands [4] ». Le 7 mai, Necker était enfin parvenu à le convaincre que, « malgré les résistances de M. de Saint-Seine

1. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. Correspondance avec le Contrôle général. — Lettres du 10 avril au 2 mai, *passim*.

2. F[11] 1174. Correspondance d'Amelot avec le Contrôleur général. — Arrêt du Conseil du Roi du 23 avril 1786.

3. *Id.*, *id.* — Amelot à Necker, 28 avril 1789.

4. *Id.*, *id.* — Amelot à Montaran, 2 mai.

et du Parlement », il fallait « secourir Lyon ». Il demandait simplement qu'un ordre venu d'en haut le couvrît aux yeux de ses administrés [1]. Le Parlement résistait encore, mais Amelot fit savoir à Saint-Seine qu'on ne pouvait pas appliquer strictement un arrêt qui eût affamé toutes les enclaves situées dans les généralités voisines et malgré les protestations du pouvoir judiciaire, quelques convois d'ailleurs rares et peu importants recommencèrent à descendre le long de la Saône [2].

Au milieu de mai, les opérations d'Amelot étaient à peu près terminées ; la tranquillité commençait à renaître en Bourgogne, et jetant un coup d'œil complaisant sur ce qu'il avait fait depuis la fin de mars, l'intendant se félicitait du résultat de ses démarches : il s'était proposé, et il se flattait d'avoir atteint un double but : « parer à la désertion des marchés et au prix excessif des grains [3] ». Mais Amelot avait pour son œuvre l'aveuglement d'un père ; lorsqu'on cherche dans les documents qui nous restent sur ce sujet les effets de ces mesures très compliquées, on se demande si elles étaient bien nécessaires et si elles n'ont pas contribué à aggraver le mal bien plutôt qu'à y remédier.

Lorsque Amelot se vantait d'avoir calmé les appréhensions du peuple des villes par la formation de magasins

1. *Id.*, *id.* — Amelot à Necker, 7 mai.

2 *Id.*, *id.* — Amelot à Necker, 16 mai 1789.

L'arrêt du Parlement fut cependant maintenu, et au milieu de juin le subdélégué de Bar-sur-Seine se plaignait encore de cet arrêt.

Cf. *Arch. Côte-d'Or*, C 105. Mercuriales de Bar-sur-Seine, 1er semestre, de juin : « Il n'y a eu aucun grain au marché du 12 présent mois..... la disette provient en partie de l'arrêt du Parlement de Dijon qui a fait deffense d'exporter des blés hors de son ressort, quoique la ville de Châtillon-sur-Seine qui en dépend, et qui n'est distante de Bar-sur-Seine que de sept lieues soit très approvisionnée et que plusieurs villages circonvoisins regorgent de bleds dont les propriétaires ne demanderaient qu'à se défaire, mais ils ne l'osent à cause des deffenses portées par le Parlement..... »

3. *Arch. Nat.*, F11 1174. Correspondance d'Amelot avec le Contrôleur général. — Lettre du 10 mai.

d'approvisionnement, il ne parlait pas des inquiétudes et des troubles qu'avaient fait naître dans les campagnes les accaparements de ses agents. Ceux-ci en effet s'étaient rendus, munis de leurs commissions, dans les cantons qu'ils pensaient encore bien fournis de blés ; l'importance de leurs achats avait aussitôt attiré l'attention des gens du pays qui, prenant peur et craignant qu'on ne les affamât, avaient commencé à s'opposer au passage des convois ; les autorités locales s'en étaient mêlées et Amelot avait dû, pour rendre possibles les transports des grains, employer les gendarmes et les dragons. C'est en particulier ce qui s'était passé lorsqu'il s'était agi d'approvisionner Dijon et les villes de la Côte. Pour cet objet, on avait résolu de tirer de l'Auxois environ 20,000 mesures ; la quantité n'était pas considérable, et il n'est pas douteux que le commerce privé en eût fourni petit à petit bien davantage. Mais les sieurs Touset père et fils chargés de cette opération étaient allé trop vite en besogne ; l'affaire s'était ébruitée et le résultat ne s'était pas fait attendre. Le 29 mars, les deux marchands annonçaient « qu'ils avaient trouvé dans l'Auxois plusieurs milliers de mesures de bled propre à l'approvisionnement » de Dijon [1] ; dès le 3 avril, un premier envoi de 19 sacs était arrêté par les officiers municipaux de Semur [2], et le 7 avril, Amelot avait été obligé de constater avec tristesse que « les villes de Semur, Vitteaux, Saulieu, Arnay-le-Duc » formaient « une barrière » qui interceptait « complètement les grains destinés pour Dijon, Autun, Nuits et Beaune [3] ». Malgré l'envoi de troupes dans ce pays, les troubles avaient con-

1. *Arch. Dij.*, Carton G 281 à 286. — 29 mars 1789.

2. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. Correspondance avec la ville de Dijon relative aux approvisionnements. — Lettre du brigadier Bouchardon à Gouvernet, 3 avril 1789. et lettre de Gueneau d'Aumont, subdélégué de Semur, annonçant qu'une voiture chargée de 19 sacs de grains, pour le compte des sieurs Touset, a été arrêtée et conduite aux halles de Semur.

3. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. Correspondance avec le Contrôle général. — Amelot à Necker, lettre du 7 avril.

tinué pendant tout le mois d'avril[1]; sans doute ils diminuèrent lorsque les opérations d'Amelot eurent pris fin et que les magasins des villes furent décidément garnis[2]; mais, dans l'intervalle, on avait porté au comble les inquiétudes des populations et, chose plus grave, on les avait habituées à s'opposer à toute circulation des grains.

D'ailleurs ces approvisionnements étaient totalement insuffisants, si l'on en juge par ceux de Dijon. On avait emmagasiné dans cette ville seulement 9,000 mesures de blé et 400 mesures de conceau, c'est-à-dire à peine de quoi suffire à 15 jours de la consommation d'une population de 22,000 âmes. Encore n'eut-on que très rarement besoin d'y recourir pour approvisionner les halles; jusqu'au mois de juillet on n'en débita guère que 20 ou 40 mesures par chaque marché[3]; si bien que le 22 août, il restait encore en magasin plus de 5,600 mesures de froment dont la commune de Dijon ordonna la liquidation à l'automne de 1790 au prix de 5 livres la mesure.

Amelot avait-il été mieux inspiré dans les mesures qu'il avait prises pour amener une baisse des prix? Ceci non plus ne paraît pas ressortir de l'examen des documents.

Persuadé que le mal était « venu en grande partie de

1. Amelot écrivait a Necker, le 20 avril : « Le peuple, à Saulieu ainsi qu'à Semur, ne veut pas permettre le passage d'une voiture de bled, à Rouvray de même, les habitans de Saint-Magnance à une demie lieue de cette dernière ville pillent les blés qui passent et ont fait reculer deux brigades de maréchaussée. »

Le lendemain 21 avril, il annonce au Contrôleur général qu'il y a eu une sédition à Saulieu « pour s'opposer au passage des bleds destinés à Autun ». — Vers la même date, d'autres mouvements populaires éclataient à Auxonne, à Pierre et dans d'autres lieux des bords de la Saône.

Cf. *Arch. Nat.*, F[11] 1174, *passim*.

2. « En général le calme se rétablit, les villes se rassurent, les marchés se regarnissent, et si les corps municipaux n'avaient pas mis les uns par leur mollesse, les autres par leur insubordination des entraves aux mesures qui ont été prises, les choses iroient encore mieux », écrivait Amelot le 7 mai en rendant compte de ses opérations à Necker. — *Arch. Nat*, F[11] 1174. Correspondance avec le Contrôle général.

3. Cf. *Appendice*. Comptes de l'achat et vente des farines et bleds approvisionnés par la ville de Dijon. — *Arch. Dij.*, G 281-83.

l'avidité des marchands » qui avaient « acheté fort cher en Bourgogne de grandes quantités de grains dans l'espoir de les revendre encore plus cher à Lyon et en Provence », il avait voulu à tout prix « rompre leurs spéculations ». Il avait donc « choisi dans chacun des ports de la Saône un marchand » auquel il avait donné le droit exclusif d'acheter les grains sur le marché après toutefois les habitants du lieu et des environs, et de faire des enharrements dans les campagnes, « à la condition de la recéder soit pour la consommation locale, soit pour celle des villes de l'intérieur et ce au prix de l'achat[1] ».

De cette façon, Amelot supprimait tout commerce des grains qui aurait pu faire concurrence à celui de ses agents : les paysans en effet, ne pouvaient plus vendre qu'aux simples particuliers dont on surveillait d'ailleurs les achats et aux hommes de l'intendant qui devenaient ainsi les maîtres des marchés. Quant aux négocients, ils étaient complètement paralysés, ne pouvant plus ni expédier hors de la Bourgogne les grains qu'ils avaient en magasins, par suite de l'arrêt du Parlement, ni en acheter d'autres, par suite des ordonnances de l'intendant ; on ne leur permettait que de rendre gorge en vendant les blés qu'ils monopolisaient. Par suite « les grains ne trouvant plus de débouchés sur la Saône avaient reflué vers l'intérieur[2] » et les prix avaient un peu baissé. Le sac de 200 livres était tombé à Auxonne de 28 l. 2 s. 6 d. à 25 livres

1. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. Correspondance avec le Contrôle général. — Amelot à Necker, 7 mai 1789.

2. *Id.*, *id.*

A Auxonne, le prix moyen du sac de 200 livres avait été :

En janvier 1789 .	24 livres 7 sous 6 deniers	(1re quinzaine).
—	23 livres 15 sous	(2e —).
Février.....	24 livres 15 sous.	
Mars..... .	25 livres.	
Avril.....	28 livres 2 sous 6 deniers.	
Mai.....	25 livres.	
Juin.....	23 livres 15 sous.	
Juillet	29 livres 13 sous 9 deniers	(1re quinzaine).
—	30 livres 12 sous 6 deniers	(2e —).

Dans les Mercuriales d'Auxerre, on constate la même baisse momen-

dans la première quinzaine de mai et même à 23 livres en juin. Mais cette baisse n'avait été obtenue que par les manœuvres des « monopoleurs » officiels qui avaient débité à perte, dans les principaux marchés de la province, une importante quantité de blé[1]. Le danger était que le paysan s'aperçût des causes de cette baisse factice et ne cessât d'amener des grains aux marchés. C'est ce qui arriva de bonne heure; et en juillet, malgré les espérances que donnait la nouvelle récolte, les prix se remirent à monter[2]: dans la première quinzaine de juillet, le sac de 200 livres se vendit en moyenne 29 l. 15 s. à Auxonne, et à Dijon 29 l. 6 s.; dans cette dernière ville, la mesure de bon froment atteignit même 7 livres, et le méteil 5 l. 10 s. c'est-à-dire à peu près les prix d'avril 1775.

Il est vrai qu'Amelot aurait pu répondre que les subsistances de la Bourgogne étaient beaucoup plus compromises en 1789 qu'en 1775 et que les mesures prises par Necker et par lui étaient seules capables de préserver la province des horreurs de la famine. Mais ici encore il importe de faire des réserves et de rechercher si la libre traite des grains par la Saône vers le midi de la France

tanée pendant les mois de mai et de juin, et le même relèvement brusque des prix en juillet :

En avril, le sac de 200 livres s'y vendait			29 livres 9 sous 5 deniers.
En mai,	—	—	31 livres 3 sous.
En juin,	—	—	34 livres 4 sous.
En juillet,	—	—	41 livres.

Cf. *Archives Côte-d'Or*, C 105. 1789. Mercuriales.

1. C'est ce qu'avouait Amelot le 16 mai dans une lettre à Necker, où il reconnaissait que ses opérations n'avaient pas été sans quelques mécomptes : les frais de transports avaient été parfois considérables ; « certains grains ont été vendus à perte pour provoquer une baisse artificielle ».

Arch. Nat., F[11] 1174. Correspondance avec Contrôle général. — Amelot à Necker, 16 mai 1789.

2. C'est ce que prévoyait Montaran dès le 13 mai : « N'est-il pas à craindre, écrivait-il à Amelot, que les laboureurs instruits que vos agents sont les seuls maîtres du commerce des grains cessent d'en apporter au marché, et n'y a-t-il pas de l'inconvénient à concentrer dans les mains d'une seule personne les opérations relatives à l'approvisionnement de toute une province. » — *Arch. Nat.*, F[11] 1174 Correspondance avec le Contrôle général.

eût été aussi dangereuse pour la généralité que l'intendant l'avait cru :

Or, lorsqu'Amelot s'efforçait de prouver au contrôleur général, avec textes à l'appui [1], que les besoins de la ville de Lyon étaient bien moins grands qu'on ne le prétendait, il ne se rendait pas compte qu'il démontrait ainsi victorieusement l'inutilité de ses propres démarches pour empêcher un trafic de province à province qui, de son aveu même, n'eût extrait de sa généralité qu'une faible quantité de grains. D'autre part, il exagérait certainement quand il prétendait, au cours du printemps, que la Bourgogne avait à peine ce qu'il lui fallait de grains pour attendre la récolte. Nous voyons en effet qu'en juillet, Necker lui ayant demandé des grains pour Paris, il crut pouvoir, sans aucun inconvénient, envoyer pour cette ville 5.000 septiers de froment [2].

1. Cf. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. Correspondance avec le Contrôle général. — Lettre d'Amelot à Necker, 16 mai 1789, à laquelle est jointe une copie d'une lettre du 1er échevin de Lyon au marchand de grains Bouvard, envoyé acheter des grains en Bourgogne : « 11 mai 1789. Je viens d'apprendre que le directoire des vivres de Marseille a reçu ordre de nous expédier 8,000 charges pour le gouvernement, et j'ai d'autre part fait un marché de 8,000 ânées avec des marchands d'Auvergne.

« ..... les rivières diminuent, la récolte est superbe, ... ainsi je ne ferai aucun prix avec le sieur Floret (l'un des marchands chargés par Amelot de faire passer des grains à Lyon), et si l'on veut nous juguler en Bourgogne, laissez-leur leur blé, nous nous en passerons. »

Amelot cite également une lettre du 13 mai, du même au même : « Vous demanderez un passeport pour 2,300 ânées que vous m'adresserez. Si nous pouvions être sûrs que les bleds pussent sortir librement de la Bourgogne à la mi-juillet, nous n'en tirerions pas un bichet à ce moment. » L'honnête Amelot ne s'apercevait pas que ces deux lettres prouvaient jusqu'à l'évidence l'inanité de ses craintes et l'inutilité des précautions qu'il avait cru devoir prendre.

2. F[11] 1174. Correspondance avec le Contrôle général : Lettres de la seconde quinzaine de mai.

Dès les premiers jours d'avril, Amelot savait par les rapports des officiers de la maréchaussée qu'il y avait dans l'Auxois plus de 120,000 mesures de 45 livres (plus de 2,600 hectolitres) de froment.

D'autre part, dès le commencement de mai les marchands que l'intendant avait chargés des approvissionnements l'assuraient qu'il y avait en Bourgogne un excédent de grains assez important.

Cf. F[11] 1174, *Arch. Nat.* Correspondance avec les commerçants en grains

Ainsi l'on ne voit pas que l'activité dépensée par Amelot pendant la première moitié de l'année 1789 ait eu des résultats avantageux pour la Bourgogne; mais on aperçoit très bien en revanche les inconvénients de toutes ses mesures : elles désorganisèrent les opérations du commerce privé; elles habituèrent de nouveau le peuple à cette idée que les blés produits par une province quelconque n'en devaient pas sortir, et par là elles contribuèrent à prolonger le malaise dont souffrait toute la France depuis l'automne de 1788[1].

Aussi n'est-il pas étonnant que la récolte de 1789, qui fut cependant supérieure à celle d'une année moyenne[2],

(*passim*). — Il est vrai que ceux-ci étaient intéressés à voir rétablir le plus tôt possible la circulation à l'intérieur du royaume.

1. C'est ainsi que dans le courant du mois d'août les réclamations des cultivateurs du sud de la province, qui avaient l'habitude de verser à Lyon leurs excédents, commencèrent à arriver à l'intendance.

Cf. *Arch. Nat.*, F[11] 1174. Correspondance avec les marchands de grains. — Lettre de Jeanneney à Amelot, 27 août 1789.

2. D'après les Etats du produit des récoltes au 15 septembre fournis par les subdélégués, les récoltes étaient presque partout supérieures à celles d'une année commune ; mais si les subdélégations des bords de la Saône réclamaient la libre circulation, les cultivateurs de l'Auxois se souvenant des opérations d'Amelot au début du printemps restaient inquiets et gardaient leurs grains. — Cf. C 105. Notes des subdélégués.

Mâcon : « Les blés sont toujours à très haut prix puisque le froment vaut 3 livres à 3 livres 8 sous la coupe de 20 livres. — On présume que cette chèreté prend sa source dans les inquiétudes du peuple, qui porte quelquefois ses précautions jusqu'à l'inquisition. Si le commerce pouvoit être dégagé des entraves qu'il lui oppose, on pense que ce haut prix baisserait considérablement. »

Louhans : « La Bresse chalonnaise est très fertile ; si la circulation des grains de province à province devient libre comme il y a lieu de s'y attendre, ce pays pourra en fournir beaucoup sans nuire à sa propre subsistance, mais le bruit court et l'on craint que les marchands de Franche-Comté ne viennent les enlever pour la Suisse, où l'on assure qu'il y en a cependant pour 18 mois ; si les soins que l'on prend sur la frontière ne réussissent pas pour empêcher l'exportation, la Bresse se dégarniroit et le peuple des villes qui s'alarme et s'émeut facilement serait difficile à calmer. »

Tournus : « Les récoltes de cette année surpassent celles de l'année précédente d'1/3 qu'on pourra verser dans le commerce ; le prix des blés diminuera. »

Saint-Jean-de-Losne : « Ce petit pays pourrait au moyen de la libre cir-

n'ait pas beaucoup amélioré la situation. Au marché de Dijon, la mesure de blé valut jusqu'à la fin de l'année plus de 6 livres et celle de bon méteil resta au-dessus de 4 l. 10 s. Après une légère amélioration dans les premiers mois de 1790, les cours s'élevèrent de nouveau au printemps, et en juin le froment atteignit de nouveau le prix élevé de 6 livres 18 sous. Cependant la crise touchait à sa fin : la récolte de 1790 dut être bonne, car aussitôt après les prix tombèrent au-dessous de 5 livres 10 sous, taux auquel ils se maintinrent jusqu'à la fin de l'année.

culation verser près de 200,000 mesures de froment dans le commerce pour Lyon. »

Dans l'Auxois, le ton change :

Saulieu : « Les récoltes de cette année ont été assez bonnes en froment, seigle et particulièrement en menus grains ; malgré cela on y craint une trop grande exportation de province à province. »

Semur-en-Auxois : « L'Auxois qui débite ordinairement par Dijon n'en débitera pas beaucoup cette année ; le froment s'y vend actuellement 2 livres 15 sous à 3 livres le boisseau de 25 livres. — Il parait qu'il ne pourra pas beaucoup en sortir cette annee ; car on y prend les précautions les plus grandes pour se procurer ses approvisionnements et conserver ses ressources dans son soin, afin de se garantir des alarmes et des inquiétudes. »

Vitteaux : La récolte en froment et seigle avait d'abord parue assez bonne. mais les gerbes ne rendent pas. On peint ce canton comme épuise et on laisse entrevoir qu'il ne pourra fournir aux approvisionnements de ses voisins : c'est peut-être l'effet de l'inquiétude générale. »

CONCLUSION

Ainsi, grâce à des documents relativement abondants et malgré quelques lacunes, nous avons pu étudier d'une façon assez détaillée l'histoire des subsistances de la Bourgogne à la fin du XVIIIe siècle.

Nous avons dû noter tout d'abord que cette province trouvait dans l'Auxois et dans la plaine de Saône des ressources alimentaires considérables. Elles dépassaient tellement ses besoins que le premier souci des Bourguignons, à chaque automne, était, non pas d'assurer leur propre approvisionnement pour vendre ensuite l'excédent, mais de vendre au plus tôt le plus possible de leur récolte, comptant qu'il leur resterait toujours assez de blé pour subsister jusqu'à la moisson prochaine. Si bien qu'on peut presque dire qu'ils n'exportaient pas ce qu'ils ne pouvaient pas consommer, mais qu'ils consommaient ce qu'ils n'avaient pas pu vendre, ce que n'avaient pas emporté les négociants en grains de Lyon. Cette habitude de commerce n'était pas sans présenter quelques inconvénients. En effet, s'il arrivait parfois, dans les bonnes années, que les demandes de Lyon, des provinces méridionales et même de la Suisse ne fussent pas suffisantes pour débarrasser la Bourgogne des blés qui encombraient ses marchés et pour empêcher les prix de tomber à des taux ruineux pour les paysans, si, même en temps ordinaire, la saison de la nouvelle récolte venait avant que les excédents de l'année précédente fussent complètement écoulés, on voyait aussi quelquefois, lorsque les récoltes avaient mal réussi, les demandes de Lyon et des provinces du

midi prendre une telle importance que les prix montaient rapidement et que la peur de la disette se répandait dans le pays. Ce qui contribuait à donner corps à ces craintes, c'est que le paysan était pauvre, qu'il avait hâte de se défaire de sa moisson pour payer ses impôts et son fermage, si bien que deux ou trois mois après la récolte, tous les grains de la province se trouvaient entre les mains des négociants en blés et de quelques gros propriétaires. La denrée se faisait rare dans les campagnes et sur les marchés ; la Bourgogne paraissait épuisée.

C'est ce qui semble s'être passé en 1775 ; c'est certainement ce qui se passa en 1789 comme le prouvent les recherches d'Amelot dans l'Auxois et sur les bords de la Saône.

Quelle était dans ces conditions la situation des villes au point de vue des subsistances ? C'est la question que nous avons ensuite essayé de résoudre en prenant comme exemple la capitale de la province, Dijon. Nous avons vu que dans cette ville il fallait d'abord mettre à part toute la partie aisée de la population qui faisait ses provisions aussitôt après la récolte pour être à l'abri de tout accident et que, seule la basse classe réduite à acheter son pain au jour le jour pouvait être atteinte par la disette. Il eût d'ailleurs été facile aux boulangers et aux meuniers de faire des approvisionnements suffisants pour nourrir ce petit peuple des villes si leurs opérations n'avaient été gênées par des règlements de police surannés. Mais les pouvoirs publics hésitaient à toucher à ces vieux règlements qui préservaient, pensaient-ils, le peuple contre l'avidité des meuniers et boulangers. Se défiant de l'initiative privée, ils intervenaient à chaque instant soit pour entraver les opérations des marchands, soit aussi en cas de besoin pour se substituer à eux.

Nous avons donc été conduits à nous demander en troisième lieu jusqu'à quel point ces mesures prises par les autorités constituées avaient atteint leur but : pour ce faire, nous avons étudié année par année avec le plus de

détails possibles les fluctuations des prix des denrées en Bourgogne et recherché quelle influence avaient eu sur ces fluctuations les mesures gouvernementales.

De 1774 à 1789, nous avons pu distinguer dans cette histoire 4 périodes.

A) Nous avons vu d'abord fonctionner de 1774 à 1776 le régime de la liberté sous Turgot, et nous avons constaté que malgré la cherté de 1775 et l'émeute de Dijon (dont on a d'ailleurs exagéré l'importance), ce système n'avait nullement compromis les subsistances de la Bourgogne.

B) De 1776 à 1784, Necker surveille avec un zèle parfois indiscret le commerce des grains : comme on traverse alors une série de bonnes années, il n'essaie pas de rétablir une réglementation à l'intérieur du royaume, mais il intervient à chaque instant pour suspendre momentanément l'exportation vers la Suisse. Pour se rendre compte des perturbations qu'apportaient dans les transactions ces mesures de circonstance, il suffit de jeter un coup d'œil sur le graphique donné en appendice. Jamais les variations des prix n'ont été plus importantes, plus brusques, plus imprévues que pendant les six années du premier ministère Necker : de mai à juillet 1777 le quintal[1] de bon froment passe de 5 livres 6 sous à 9 livres (soit en deux mois une différence de près de 8 francs par 100 kilos). En janvier 1778, l'exportation étant autorisée, la moyenne des prix du quintal[1] pendant ce mois est de 10 livres ; l'exportation ayant été suspendue le 3 février, la moyenne de février tombe à 8 livres 15 sous, celle de mars à 7 liv. 6 sous[1] (soit en deux mois une baisse de 6 francs par 100 kilos). Probablement à la suite d'une nouvelle autorisation d'exporter, la moyenne d'avril remonte brusquement à 11 livres le quintal[1] (soit une hausse de 8 francs par 100 kilos en un mois), et cela continue pendant les années suivantes. Ainsi, d'une part, l'opportunisme de Necker n'arrive pas à établir un niveau à peu près constant dans

1. Il s'agit du quintal ancien pesant 100 livres.

les mercuriales bourguignonnes ; et d'autre part, en s'efforçant de maintenir les prix au-dessous de ce taux de 10 à 11 livres le quintal[1] qui permettait à la fois aux paysans de s'acquitter de leurs charges et aux gens des villes d'avoir du pain au prix raisonnable de 3 sous la livre, il a compromis la prospérité de l'agriculture bourguignonne. Sa seule excuse, si l'on veut lui en trouver une, est peut-être dans ce fait que la France était alors en guerre avec l'Angleterre et que les flottes ennemies pouvaient gêner l'importation par mer.

C) De 1783 à 1789, la mer étant redevenue complètement libre, les grains étrangers viennent jusque dans le port de Marseille faire concurrence aux blés français. Mais les prix ne tombent pas aussi bas que dans la période précédente parce que, grâce à l'intervention de « l'administration de l'agriculture », l'exportation est autorisée d'abord par des circulaires ministérielles, puis par la déclaration du 17 juin 1787. Cependant Amelot, l'intendant de Bourgogne, craignant sans doute les funestes effets de l'exportation, a une idée qu'il croit géniale : profitant d'une sécheresse qui compromet momentanément les moutures, il veut établir à Dijon un magasin permanent de farines ; il ne renonce à son idée que devant les mauvais résultats d'une première tentative et devant les résistances du Conseil de ville qui parvient à lui démontrer l'inutilité et les dangers d'une pareille entreprise.

D) La dernière période commence avec le retour de Necker au ministère ; elle est particulièrement intéressante parce que nous y voyons intervenir tour à tour toutes les autorités constituées : contrôleur général, intendant, Parlement, municipalités des villes. Dès l'automne 1788, Necker arrête l'exportation, puis rétablit l'interdiction d'acheter ou de vendre des grains en dehors des marchés : cette mesure n'empêche pas les négociants de continuer leurs achats, mais elle répand la panique dans tout

1. Il s'agit du quintal ancien pesant 100 livres.

le royaume. En ce qui concerne particulièrement la Bourgogne, il laisse faire l'intendant :

Le plan d'Amelot est très simple en théorie : il s'agissait d'assurer d'abord les subsistances de la province. Quant à l'excédent, s'il y en avait un, on pourrait le laisser passer dans les autres parties du royaume. Pour l'exécuter, il décida le Parlement à interdire la sortie des grains hors de son ressort et les municipalités à former des approvisionnements locaux. Mais en réalité : 1° il compromit les subsistances de la ville de Lyon, dont les demandes modérées, certains documents paraissent du moins le prouver, n'auraient pas fait courir à la Bourgogne les dangers d'une disette ; 2° les importants achats qu'il fit faire d'un seul coup pour le compte des villes effrayèrent les populations, il y eut des émeutes sur le passage des convois, il fallut faire venir des troupes et, comme les [illegible] et les marchands inquiets refusaient [illegible] dessaisir de leurs blés, Amelot fut conduit à supprimer momentanément tout commerce privé pour confier le monopole des achats à ses seuls agents ; 3° ces approvisionnements qui avaient coûté si cher et amené de si graves désordres auraient été tout à fait insuffisants en cas de disette réelle ; d'ailleurs, à Dijon du moins, ils ne servirent absolument à rien et l'on dut s'en défaire à perte à la fin de 1789 ; 4° enfin toutes ces mesures, malgré les allégations intéressées d'Amelot, n'empêchèrent pas les prix de monter aussi haut qu'en 1775 ; elles paraissent au contraire avoir contribué, par les désordres qu'elles ont suscités, à prolonger la cherté même après la bonne récolte de 1789.

Sans doute, il serait téméraire de vouloir tirer d'une étude aussi restreinte dans l'espace et dans le temps des conclusions trop ambitieuses. Il semble cependant qu'on puisse dire dès à présent que, pour la législation des grains comme pour toutes les réformes qu'il a tentées, l'Ancien Régime ait abouti à une faillite : Il a aperçu la meilleure solution, il en a même fait l'épreuve, et une épreuve décisive, mais, tel était le vice intérieur de ce

régime, qu'il n'a pas pu se tenir à ce système de la liberté, qu'il est retombé bientôt dans son ancienne routine, incapable qu'il était de réaliser d'une façon durable aucune réforme. Sans doute tout ne sera pas dit quand l'Assemblée Constituante aura proclamé définitivement, le 29 août 1789, « la libre circulation des grains et des farines dans l'intérieur du royaume, de province à province, de ville à ville, de bourg à bourg et de village à village » ; si cela ne sortait pas du cadre de ce travail, nous verrions les protestations qui se produisirent en Bourgogne contre la liberté du commerce des grains [1] ; nous montrerions en particulier comment la Commune de Dijon interpréta la décision de l'Assemblée [2]. Sans doute il y eut encore des [illegible] pour s'emparer des convois, des mesures prises [illegible] municipalités pour arrêter les grains au passage ; la [illegible] n'en [illegible]ait-elle d'ailleurs pas au régime qui avait [illegible] [illegible]rayé les populations avec les mots de [illegible] [illegible]ment. Du moins on ne verra plus, [illegible] [illegible]mais une et indivisible, les différentes [illegible] [illegible] pays s'entourer de barrières au risque de s'affamer les unes les autres, et surtout on ne verra plus un ministre couvrir de son approbation tacite les mesures dangereuses des autorités locales aveuglées par un particularisme égoïste.

1. Cf. en particulier, Mémoire des corporations à l'Assemblée Nationale en exécution de la délibération du 26 octobre 1789. *Bibl. Dij.* [2036].

2. Cf. *Arch. Dij.*, 1er registre des délibérations de la commune de Dijon.

APPENDICE I

Octrois de Saône.

Nouveau tarif[1] confirmé et autorisé par arrêt du conseil d'État du 24 juin 1758, sur les représentations de MM. les élus généraux des États du duché de Bourgogne, des droits d'octrois, que le roi veut et ordonne être payés à l'avenir sur les marchandises qui passeront sur la rivière de Saône à commencer au 1er janvier 1759.

(*Arch. Côte-d'Or*, C 331).

Bureau de Pontailler : par émine de grains, 1 sol 6 deniers.
— d'Auxonne : par boisseau de froment, conceau, seigle, orge, avoine et autres grains tant en montant qu'en descendant à la réserve des grains provenant du crû des habitants, 4 deniers 1/2.
— de Saint-Jean-de-Losne : par chaque bichet de bled (mesure de Saint-Jean-de-Losne), 1 sol 10 d. 1/2.
— de Seurre : par chaque bichet de bled passant sous le pont ou se chargeant au-dessous, 1 sol 6 d.
— de Verdun : par boisseau de toutes sortes de grains, 4 deniers 1/2.
— de Chalon : par bichet de grains, 6 sols.
— de Tournus : par chaque bichet de froment descendant par eau, 1 sol 10 d. 1/2.
— de Tournus : par chaque bichet de seigle, 11 d. 1/4.
— id. id. id. d'avoine et de toutes sortes de grains, 9 deniers.
— de Mâcon : par chaque ânée de grains, 7 sols 9 d.

NOTA. — Saint-Jean-de-Losne :	mesure locale, poids en froment	40 livres.
Auxonne		32 livres.
Chalon	boisseau	32 livres.
Mâcon	coupe	20 livres.
Tournus	coupe	25 livres.
Seurre	mesure	42 livres.

1. En 1761 et dans les années suivantes, un puis deux et trois sous pour livre furent perçus en sus des droits d'octrois au profit du roi. La déclaration du 25 mai 1763 supprima tous les autres péages, mais les octrois de Saône furent nommément maintenus.

Enfin le 9 avril 1764, Laverdy avertit l'intendant que les droits d'octrois sur les grains et fers sont réduits de moitié par arrêt du conseil du 4 avril.

RÉCAPITULATION

par années du relevé des états des graines et légumes passés sur la rivière de Saône et déclarés aux bureaux des octrois établis à Chalon-sur-Saône et Mâcon.

(*Arch. Côte-d'Or*, C 331).

Quantité de grains et légumes réduite au quintal (100 livres).

CHALON-SUR-SAONE

Années	Bled.	Seigle.	Orge.	Légumes.	Avoine.
1750	261.908 1/2	15.171	25	41 991	30.733
1751	426.537 3/4	55.648 1/2	963	23.397 1/2	46.417
1752	147.132	14.536	632	16.220	24.863 1/2
1753	197.952 3/4	10 471	209	50.742 1/2	62.738
1754	101.217 1/2	1.111	670	51.292 1/2	51.643 1/2
1755	215 448	7.703 1/2	279	54.715 1/2	10.583
1756	332.789	34 156 1/2	2.621	42.622	76.417
1757	267.495	21.569 3/4	2.629 1/2	27.634	48.991
1758	326.200	30.000	2.000	40.000	70.000
1759	200.000	36.000	9.698	38.640	80.000
Moyenne	247.668	22.636	1.972	38.725	59.761

MACON

Années	Bled.	Seigle.	Orge.	Légumes.	Avoine.
1750	926	1.000		820	1.000
1751	1.080	2 010		980	1.200
1752	73 357 1/4	23.184 3/4		2.964 1/2	755
1753	104.778	14.797 1/2		821	40 1/4
1754	124.147 1/2	10.469 3/4		6.490 1/2	222 3/4
1755	98.235	22.904	27	13.865	
1756	89 775	14 011		7.274	
1757	76.497	9.610 3/4	84 1/2	4.644	
1758	80.600	10.600		6.702	
1759	70 650	12.060		7.020	
Moyenne	72.004	12.064		5.158	

APPENDICE II

Archives Nationales, F[20] 8.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

sur l'état de dénombrement des individus existant dans la généralité de Dijon.

La superficie de la généralité de Dijon est de 6.472.917.000 toises quarrées, faisant 1.035 lieues quarrées de 2.500 toises chacune ou 1.239 lieues de 2.285 1/2 toises qui sont les lieues de 25 au d°.

Cette surface contient 1.105.468 individus.....

Quoique l'on ait recommandé aux curés la plus grande exactitude dans le dénombrement qu'ils étoient chargés de former de leurs paroisses, on ne doute pas que la plupart de ces ecclésiastiques, craintifs et inquiets sur le résultat des opérations dont ils ignorent l'objet, n'ayent présenté une population moindre que celle qui existe, d'où l'on peut présumer que celle de la généralité doit être plus forte.

Bailliage de Dijon.

Superficie : 74 lieues quarrées. — Population : 74.097 habitants dont 22.890 pour Dijon.

Le sol des cantons situés à l'orient et au midi est très fertile ; il s'y rencontre des paroisses dont les terres sont mises en rapport tous les ans et les cultivateurs devroient y trouver aisément de quoi fournir à la subsistance de leurs familles, mais le haut prix auquel sont en général montées les fermes, l'excès des charges qu'ils ont à supporter, peut-être aussi le défaut d'activité et d'industrie les tiennent dans l'état de misère et d'abjection qui, en faisant languir l'agriculture, peut bien contribuer à la diminution de la population. — Les manœuvres composent la plus grande partie des communautés

villageoises, trouvent on ne peut plus difficilement à gagner leur vie et manquent absolument de toût lorsqu'ils sont malades. Le surplus des cantons à l'orient et au septentrion est en général couvert de montagnes et la plupart aride ; on y rencontre quelques vignes qui produisent du vin de la plus basse qualité ; le sol des plaines peu étendues qui s'y trouvent étant rempli de graviers et de pierrailles est peu productif. Il y avait autrefois beaucoup de bois qui ont été et qui sont encore tous les jours consommés pour alimenter les forges et les usines. Depuis longtemps on s'aperçoit que l'espèce en devient infiniment rare.

Bailliage d'Arnay-le-Duc.

Superficie : 28 1/2 lieues quarrées. — Population : 22.585 habitants.

Sa partie orientale est presque en entier couverte de bois et de montagnes qui ne sont d'aucune utilité pour l'agriculture ; le surplus du terroir est assez uni et produit du froment et du seigle ; on y rencontre d'excellents pâturages et plusieurs étangs ; l'agriculture, le commerce des bestiaux et de la laine forment un objet de ressources pour les habitants.

Bailliage de Saulieu.

Superficie : 31 1/4 lieues quarrées. — Population : 24.648 habitants.

Le sol du côté de l'Auxois est gras et produit du froment de bonne qualité, le surplus est montueux, sablonneux, maigre et stérile ; il ne rapporte que du seigle et de l'avoine : on y trouve cependant d'excellents pâturages, l'industrie des cultivateurs s'attache principalement à élever et à engraisser des bestiaux pour Paris.

Bailliage d'Avallon.

Superficie : 26 1/2 lieues quarrées. — Population : 24.064 habitants.

Une partie du canton situé à l'orient et celui du midi forment un pays gras, très fertile en froment, vins et fourrages. Le surplus est rempli de montagnes, terres à seigle et pâturages. On s'adonne dans le bocage au commerce des bestiaux dont on nourrit un grand nombre pour la consommation de Paris. Les bois forment aussi un objet de ressources pour la capitale. Malgré tout, le paysan est peu aisé.

Bailliage de Semur-en-Auxois.

Superficie : 49 1/4 lieues quarrées. — Population : 48.610 habitants.

Le terroir est partie en plaine d'assez bon rapport et partie en montagnes dont les vallées sont très fertiles en grains de la 1re qualité. Il y a aussi des vignes qui produisent assez souvent en grande abondance des vins assez médiocrés; on y engraisse beaucoup de bétail qui se conduisent à Paris.

Bailliage de Noyers.

Superficie : 8 1/4 lieues quarrées. — Population : 5.796 habitants.

Le sol est peu fertile, cependant il produit du froment et plusieurs espèces de vins.

Bailliage d'Auxerre.

Superficie : 30 1/2 lieues quarrées. — Population : 34.112 habitants.

Le pays est découvert et rempli de vignes dont les vins ont de la réputation; il s'y rencontre peu de vallons et de terres propres à semer des blés. On tire d'Avallon la plus grande partie de celui qui se consomme dans l'Auxerrois. Il se fait dans l'Auxerrois un fort grand commerce de vins et de bois.

Bailliage de Bar-sur-Seine.

Superficie : 11 1/2 lieues quarrées. — Population : 14.129 individus.

Entièrement enclavé dans la Champagne, couvert aux 3/4 de montagnes, il n'y a que des vignes, peu de pâturages et de terres à blé.

Bailliage de Châtillon-sur-Seine.

Superficie . 89 1/4 lieues quarrées. — Population : 52.416 habitants.

Son sol à l'orient et au midi est maigre, stérile et son produit ne récompense pas à beaucoup près l'agriculteur de ses travaux; dans l'autre partie on trouve des terres à froment, beaucoup plus de terres à seigle de médiocres qualités; il y a quelques forges et une suffisante quantité de bois pour les alimenter. Ce pays est le moins peuplé de la généralité.

Bailliage d'Autun.

Superficie : 46 1/4 lieues quarrées. — Population : 48.709 habitants.

Ce pays est couvert plus qu'aux 2/3 de bois et de montagnes, le sol est en général fort sec et ingrat produisant plus de seigle que de froment, on y rencontre cependant trois ou quatre vignobles assez considérables. Il y a de gros pâturages qui servent à nourrir et engraisser le bétail dont on trouve aisément le débit à Autun et dans les villes voisines ; une partie de ce bétail sert à l'approvisionnement ee Paris et le froment qui s'y récolte se consomme dans le pays.

Bailliage de Mont-Cenis.

Superficie : 35 1/4 lieues quarrées. — Population : 20.704 habitants.

Montagnes et bois, quelques plaines assez fertiles à l'occident, deux mines très abondantes dont l'une de fer l'autre de charbon au Creusot.

Bailliage de Bourbon-Lancy.

Superficie : 17 lieees quarrées. — Population : 12.070 habitants.

Pays en général très pauvre, l'ingratitude du sol laisse à peine au laboureur le plus laborieux le produit nécessaire pour sa subsistance lorsqu'il a acquitté le prix de sa ferme.

Bailliage de Semur-en-Brionnois.

Superficie : 17 1/2 lieues quarrées. — Population : 18.922 habitants.

Le pays est peu productif à l'orient et au midi ; le reste est en plaines très fertiles en froment et en fourrage ; on y nourrit et engraisse des bestiaux ; il y a aussi quelques vignes de bonne qualité.

Bailliage de Charolles.

Superficie : 58 lieues quarrées. — Population : 40.675 habitants.

Pays entouré de montagnes, beaucoup d'étangs dont le poisson s'envoie à Paris par la Loire. Sol assez maigre. La principale industrie du pays consiste à élever et à engraisser des

bestiaux pour lesquels il y a des pâturages bons et très étendus. On y fait aussi le commerce des bois de construction et de merrein.

Bailliage de Mâcon.

Superficie ; 71 1/4 lieues quarrées. — Population : 125.565 habitants.

Ce pays s'étend au pied de la Côte sur 40 paroisses dans lesquelles on récolte une assez grande quantité de vins rouges et blancs d'assez bonne qualité ; à la réserve de quelques paroisses qui sont dans une situation heureuse; presque toutes ont un sol maigra qui ne produit que l'orge, le seigle et l'avoine. On s'applique dans l'arrière côte à élever et engraisser des bestiaux dont le voisinage de Lyon assure le débit.

Bailliage d'Auxonne.

Superficie : 22 1/2 lieues quarrées. — Population : 22.523 habitants.

Le pays est bas, marécageux, entrecoupé de rivières et de ruisseaux, le sol en est en général gras et par cela très fertile, les bords de la Saône sont des prairies immenses d'où l'on tire beaucoup de foins et de pâturages : La ville d'Auxonne se trouve placée à l'endroit où la Saône commence à devenir navigable dans tous les temps. Cette situation qui en fait l'entrepôt naturel des denrées venant du Bassigny, de la Lorraine et des évêchés la mettrait à portée d'entretenir un commerce avec la ville de Lyon, mais l'apathie des habitants les empêche de profiter de cet avantage.

Bailliage de Saint-Jean-de-Losne.

Superficie : 6 1/2 lieues quarrées. — Population : 7.960 habitants.

Le terroir est gras et fertile en toutes sortes de grains dont le débit se fait avantageusement par la Saône ; il y a quelques vignes qui dans certaines années produisent une grande abondance de vin de la plus basse qualité. Les prairies sur les bords de la Saône sont très abondantes.

Bailliage de Nuits.

Superficie : 28 1/2 lieues quarrées. — Population : 20.889 habitants.

Il y a beaucoup de montagnes à l'ouest et d'espaces en espaces des villages avec des terres à bled ; il y a beaucoup de

bois ; le surplus est en plaines assez fertiles en grains et fourrages. Le vignoble est le plus renommé de Bourgogne.

Bailliage de Beaune.

Superficie : 35 lieues quarrées. — Population : 41.635 habitants.

Le pays est partie en plaine partie en montagne. Un grand vignoble forme la principale richesse du pays. « Ce genre de production est très incertain et très éventuel. Une année de disette ou une année trop abondante sont également préjudiciables au vigneron. » Le surplus du terrein au couchant et la plaine qui est à l'orient sont des terres labourables d'assez médiocre qualité et qui ne produisent pas assez pour la consommation des pays de vignes.

Bailliage de Chalon-sur-Saône.

Superficie : environ 111 lieues quarrées. — Population : 150.731 habitants.

La partie du couchant est un pays bon, fertile et abondant ; un rideau de montagnes couvert de vignes s'étend en demi-cercle depuis le bailliage de Beaune jusqu'au Mâconnais. Depuis le côteau jusqu'à la Saône. C'est une plaine immense où l'on recueille toutes sortes de graines. Le long de cette rivière, il y a des prairies d'un très grand rapport. L'air est sain. La vitalité y est plus grande que partout ailleurs. C'est le plus riche pays de Bourgogne. Néanmoins le paysan et le vigneron y sont peu aisés.

Bailliage de Bourg-en-Bresse.

Superficie : 106 lieues quarrées. — Population : 131.125 habitants.

Le pays est couvert de bois et d'étangs du côté des Dombes, le reste est gras et fertile en grains ; et on y nourrit beaucoup de bétail.

Bailliage de Belley.

Superficie : 92 lieues quarrées. — Population : 110.925 habitants.

Le pays est couvert de hautes montagnes entre lesquelles s'étendent des plaines fertiles avec des vignes médiocres, des forêts de châtaigniers et de noyers.

Pays de Gex.

Superficie : 14 lieues quarrées. — Population : 14.861 habitants.

À l'orient et au midi le terroir est gras et fertile mais marécageux ; le reste est montagneux avec des bois et des pâturages.

Sénéchaussée de Trévoux.

Superficie : 14 lieues quarrées. — Population : 14.862 habitants.

APPENDICE III

Moyennes mensuelles des prix des grains vendus au marché de Dijon de 1774 à 1790.

DATES	FROMENT [1]		CONCEAU ou MÉTEIL		ORGE	AVOINE	MAIS OU TIRQUIS	HARICOTS	POIS	LENTILLES	FÈVES	TAUX DU PAIN (la livre)	
	dernière qualité	1re qualité	Dernière qualité	1re qualité								blanc	Entre bis et blanc
	liv. sous	l. s.	l. s.	l. s	l. s.	l. s	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	s. d.	s. d.
1774													
Avril.....	3 5	4 2	2 10	2 19	1 11	1	2 10	3 8	2 10				
Mai.....	3 4	3 16	2 1	2 16	1 10	1	2 10					3 2	1 7
Juin.....	3 2	4	2	2 13	1 10	1 2	2 13						
Juillet....	3 9	4 11	2 15	3 6	1 14	1 3	2 17						
Août.....	3 12	5 4	2 13	3 14	1 18	1 3	3 5	5 12	4	3 10		3 6	1 9
Septembre	3 10	5	3	3 4	2 2	1 4	3 6	5 10	3 16				
Octobre. .	3 5	5 11	2 13	3 14	2 2	1 5	3 3	6	3				
Novembre	3 10	5	2 19	3 8	2 2	1 8	3 4	6					
Décembre.	3 15	5 3	3 2	3 12	2 5	1 7	3 8	4 14			2 15		
1775													
Janvier...	4 2	5 7	3 5	3 15	2 10	1 8	3 12	6 8	4 10			4	2
Février...	4 15	5 8	3 4	3 11	2 14	1 8	3 15	6 10	4 10	3 15			
Mars.....	4 5	5 14	3 12	3 17	2 17	1 10	3 16	5 15	4				
Avril.....	5 6	6 18	4 6	4 12	3 10	1 13	4 4	5 12	5 10				
Mai.....	5 3	6 8	4	4 10	3 8	1 14	4 11	6 10				4	2
Juin.....	5	6 6	4 7	4 10	3 8	1 13	4 18	5 14	3 16				
Juillet...	4 9	5 15	3	4	3	1 12	4 17						
Août . . .												2 8	1 4
1776	1re qualité	Dernière qualité	Prix moyen						FÈVES	Navette	Viande la livre s. d.		
Janvier...	3 16	3 14	2 18		2	1 8	2 2	3 10	1 18	4 10	5 6 à 6	2 6	1 3
Février...	3 14	3	2 16		1 16	1 6	2 3	3 5	2	4 5	6 6 à 7		
Mars.....	3 15	3 4	2 15		1 16	1 7	2 4	3 4		5	5 6 à 6		

1. Sauf indication contraire, les prix relevés dans ce tableau sont ceux de la *mesure de Dijon* équivalent à peu près à trois décalitres.

DATES	FROMENT 1re qual.	FROMENT d. qual.	CONCEAU ou MÉTEIL Prix moyen		ORGE	AVOINE	MAIS	HARICOTS	POIS	NAVETTE	VIANDE	TAUX DU PAIN (la livre) blanc	TAUX DU PAIN (la livre) Entre bis et blanc
	l. s.	l. s.	l. s.		l s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l s.	la livre s d.	s. d.	s. d.
1776 (suite)													
Avril. ...	3 14	3 5	2 9		1 13	1 7	2 2	3 10		4 5			
Mai	3 14	3 1	2 10		1 10	1 7	id.						
Juin	3 9	2 17	2 4		1 12	1 9	id.					2 4	1 2
Juillet	3 8	2 18	2 4		1 10	1 9	id.					2 2	1 1
Août.....	3 5	2 12	2 4		1 9	1 8	id.			5	6 à 6 6	2 8	1 4
Septembre	3 7	2 9	2 5		1 10	1 11	id.				id.		
Octobre..	3 10	2 17	2 5		1 13	1 15	2	4 12		5 4	6 à 5 6	2 10	1 5
Novembre	3 9	2 16	2 5		1 14	1 15	2	4 15		4 15	5 à 5 6	2 8	1 4
Décembre.	3 4	2 12	2 4		1 13	1 15	1 16	4 18		4 18	5 3, 5 9		
1777													
Janvier...	3 2	2 12	1	16	1 13	1 12	1 15					2 8	1 4
Février...	2 18	2 10	2 1	1 14	1 8	1 8	1 14					2 6	1 3
Mars.. ..	3	2 2	1 14	1 12	1 9	1 9	1 15						
Avril. ...	3 2	2 10	2 4	1 13	1 7	1 8	1 15						
Mai..	2 16	2 2	1 18	1 12	1 5	1 7	1 14						
Juin	2 8	2 6	2 8	1 11	id.	1 9	1 16						
Juillet	3	2 9	2 10	2 2	id.	1 10	1 19						
Août.....	4 sem.	3 2	id.	id.	1 12	1 3	2 3					2 8	1 4
Septembre	3 5	2 18	2 5	1 10	1 9	1 6			3 10			2 10	1 5
Octobre...	3 12	2 18	2 15	1 16	1 6	1 7	2 2	4 8	3				
Novembre	3 6	2 14	2 18	2	1 10	1 7	1 19	4 à 4 13					
Décembre.	3 12	3	2 16	2 3	1 14	1 7	2 9	4 à 4 10				3	1 6
1778													
Janvier...	4 10	3 14	2 17	2 11	2 1	1 6	2 18	4 5	4 à 4 10				
Février...	3 18	3	2 18	2 2	2 3	1 7	3	4 2	4			3 2	1 7
Mars.....	3 6	2 18	2 15	2 10	2 4	1 7	3	5	4 2			3	1 6
Avril.....	5	3 15	4	3 2	2 15	1 12	3 13	4	4			3 2	1 7
Mai	4 15	3 16	3 6	3	2 9	1 13	3 8						
Juin	4 8	3 2	3	2 10	2 4	1 11	3 6						
Juillet	4	3 8	5	2 14	2 3	1 16	id.					3 4	1 8
Août	4 4	3 10	3 6	2 10	2 2	1 14	4						
Septembre	4	3 10	id.	id.	2 4	1 9	4	4 8 à 5					
Octobre...	4 16	3 2	3 .		2 13	1 9	3 12	4 4 à 4 15				3 8	1 10
Novembre	4 16	3 10	3 16	3 6	2 8	1 12	3 16	4 10					
Décembre.	5 2	4 6	id.	id.	2 14	1 13	3 13	4				3 10	1 11

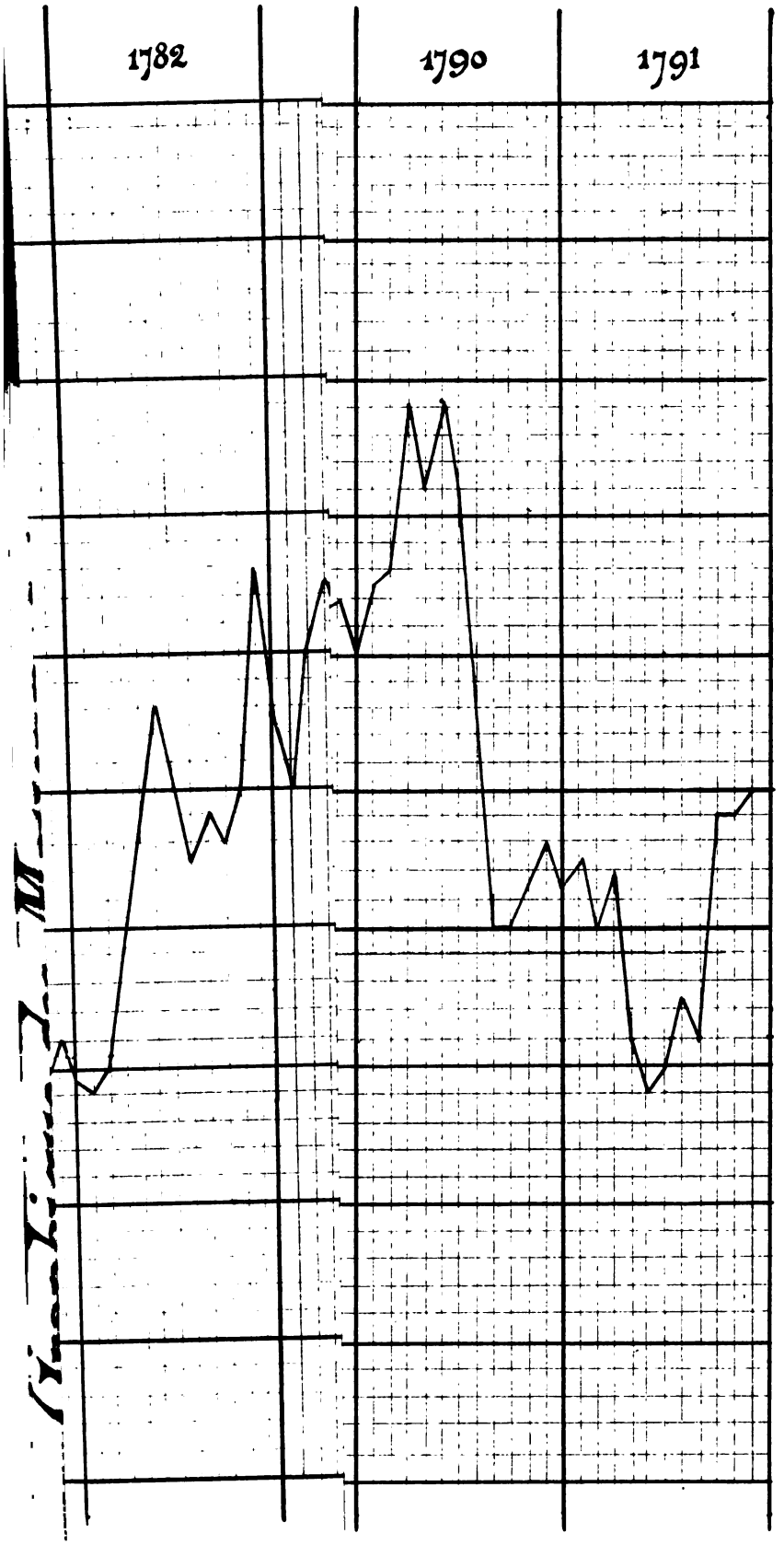
DATES	FROMENT		CONCEAU ou MÉTEIL		ORGE	AVOINE	MAIS	HARICOTS	LENTILLES	NAVETTE		TAUX DU PAIN (la livre)	
	1re qual.	d. qual.	1re qual.	d. qual.								blanc	Entre bis et blanc
	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.		s. d.	s. d.
1779													
Janvier...	5	4 6	3 2		2 12		3 14						
Février...	4 18	3 12	3 15	3 9	2 19		3 12			6			
Mars.....	4 16	4 1	3 12	3 2	2 10		3 5			5 18		3 8	1 10
Avril.....	4 16	4 4	3 12	3 4	2 16		3 11						
Mai.....	4 18	4	3 16	3 10	2 12		3 12			6		3 10	1 11
Juin.....	5	4 6	3 15	3	2 15		3 10						
Juillet....	5	4 8	3 18	3 12	3 1		3 9						
Août.....	5	4 4	3 8	3	2 12		3 7			6 10			
Septembre	4 12	4 7	3 7		2 2		2 2			4 10			
Octobre...	5 3	4 4	3 18	3 6	2 6		2 5			4 18		4	2
Novembre	5	3 15	3 10	3	2 2		2 5			4 14			
Décembre.	4 6	4	3 08		2 2		2 3					3 8	1 10
1780													
Janvier...	4 18	3 18	3 8	3	2 3	1 5	2 4	3 5	3 5				
Février...	4 5	4	3		2 1	1 4	2 4						
Mars.....	4 4	4	3		2	1 4	2 3					3 6	1 9
Avril.....	4 4	3 9	3 6	2 18	1 15	1 3	2			4			
Mai.....	4 5	3 10	3 3	2 10	1 14	1 4	2 4		3 4	4 15		3 4	1 8
Juin.....	4 1	3 5	3	2 16	1 15	1 6	2 5			4 8			
Juillet...	4 7	3 8	2 18	2 5	2	1 10	2 7			5 10			
Août.....	4	3 16	3 2	3	2 5	1 13	2 10					3 6	1 9
Septembre	4 5	2 18	2 16	2 2	1 18	1 13	2 15	4 5		5 16		3 4	1 8
Octobre...	5 3	3	2 12	2	2 5	1 14	2 18	4 15					
Novembre	3 15	3	2 10	2	1 18	1 14	2 18					3 2	1 7
Décembre.	4 13	3	2 13	2 4	2 2	1 13	2 18	4 4				3	1 6
1781													
Janvier...	3 15	3 3	2	6	2 2	1 13	2 17						
Février...	3 16	3 8	2	12	2 4	1 14	id.					3 2	1 7
Mars.....	3 16	3 10	2	10	1 18	1 15	id.						
Avril.....	4	3 8	2	14	2 4	1 15							
Mai.....	3 17	3 8	2	12	2	1 13	2 14						
Juin.....	3 14	2 12	2	10	2 2	1 12	2 15						
Juillet....	3 16	3 3	2	11	1 18	1 13	id.						
Août.....	3 18	3	2	16	1 17	1 10	2						
Septembre	4	3 3	2	12	1 17	1 5	2						
Octobre...	4 10	3 12	2	14	1 13	1 10	1 15					3 4	1 8
Novembre	3 18	3	2	17	1 7	1 12	1 12						
Décembre.	4 2	3 5	2	12	1 9	1 16	1 18					3 2	1 7

DATES	FROMENT 1re qual.	FROMENT d. qual.	CONCEAU ou METEIL 1re qual.	CONCEAU ou METEIL d. qual.	ORGE	AVOINE	MAIS	HARICOTS	POIS	NAVETTE		TAUX DU PAIN (la livre) blanc	TAUX DU PAIN (la livre) Entre bis et blanc
	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s	l. s.	l. s	l. s	l. s.	l. s.		s. d.	s. d.
1782													
Janvier...	3 19	3 8	2	10	1 13	1 5	1 14	4				3 4	1 8
Février...	3 18	3 10	2	14	1 10	1 7	id.					3 2	1 7
Mars.....	4	3 12	2	4	1 18	1 8	id.		8				
Avril.....	4 9	3 14	2	12	1 18	1 14	1 15	5	2 10			3 4	1 8
Mai.....	4 16	4 4	2	17	2	1 15	2 7	6 5					
Juin... ..	5 6	4 8	3	9	2 7	2	2 16	6 5				3 10	1 11
Juillet....	5	4 1	3	7	2 3	1 18	2 8	4 10					
Août....	4 15	3 16	3		2 15	2	2 15						
Septembre	4 18	4	3	8	2 10	2 2	2 18		3 12			3 10	1 11
Octobre...	4 16	4	3	3		2 5	3 10						
Novembre	5	3 18	3	11	2 18	2 10	3 12	5 15					
Décembre.	5 16	4 10	4	2	3 6	2 14	4 2	5 15 à 7 10				4	2
1783			Prix moyen			MAIS	Avoine						
Janvier...	5 5		3 18		3 6	4	2 12			4			
Février...	5	4 6	4		3 4	4 2	2 16						
Mars.....	5 10	4	4 2		3 1	4 15	2 9	6 10	5 5	5			
Avril.....	5 15	4 18	4 7		3 8	5 17	2 12	4		5 17		4 2	2 1
Mai.....	5 12	4 7	4 10		3 5		2 5	6 5					
Juin.....	5	4 8	4 6		3 10		2						
Juillet...	5 5	4 12	4		3		1 19			4 15		4	2
Août.....	5 2	4 3	3		2	4	1 12			6			
Septembre	5 6	4	2 15		1 18	3 17	1 8		6 10				
Octobre..	4 10	3 15	3		2	2 18	1 7	4 18		5		3 8	1 10
Novembre	4 16	3 4	3 3		id.	2 17	1 7	4 15		5 15		3 10	1 11
Décembre.	5	3 12	3 4		id.	2 18	1 6						
1784													
Janvier...	4 6	3 12	3		2 2	2 15	1 6						
Février...	4 6	3 7	2 18		2	2 14	1 5	4 10	4 15			3 6	1 9
Mars.....	4 7	3	2 18		2	2 16	1 6	5	4 12				
Avril.....	4 12	3 18	3		2 2	2 17	1 7	5 6					
Mai..	4 10	3 6	3 3		2 8	2 16	1 9	5 3		5 15			
Juin.....	4 10	3 17	3 8		2 8	2 16	1 10	1				3 8	1 10
Juillet....	4 16	3 4	3 8		3 2	3 4	1 18			8 10			
Août.....	4 18	4	3 10		2 14	3 5	2 2			9 10			
Septembre	4 16	3 12	3 2		2 7	3 3	1 18			9 10		3 6	1 9
Octobre...	4 19	3 8	3		2 8	3 2	2	5		9			
Novembre	4 8	3	3 4		2 9	3	2 4	5 8		id.			
Décembre.	4 10	3 18	3 5		3	3 2	2 3	6 3		8			

DATES	FROMENT 1re qual.	FROMENT d. qual.	CONCEAU ou MÉTEIL Prix moyen	ORGE	TURQUIS	AVOINE	HARICOTS	POIS	NAVETTE		TAUX DU PAIN (la livre) blanc	TAUX DU PAIN (la livre) Entre bis et blanc
	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.		s. d.	s. d.
1785												
Janvier...	4 10	3 15	3 7	2 10	3 2	2 3	6 4					
Février...	4 8	3 14	3 4	2 17	3 1	2 2	7 10	6				
Mars.....	4 9	3 5	3 2	2 13	3	1 18	6 10		8			
Avril.....	4 13	4	3 10	2 18	3 3	2 7						
Mai.....	5	4 3	3 14	2 15	3 7	2 6	8 10				3 8	1 10
Juin.....	5	4 5	3 18	2 17	3 10	2 7			7			
Juillet....	4 16	3 18	3 12	2 7	3 10	2 7			6 7			
Août.....	4 10	3 10	3 60	2 2	3 8	2 9			id.			
Septembre	4 6	3 12	2 18	1 18	3 6	2 3			id.			
Octobre...	4 6	3 2	2 13	1 17	2 19	2 2	4	2 10	5		3 6	1 9
Novembre	3 15	3	2 7	1 19	2	id.	3 15		4 12		3 2	1 7
Décembre.	3 12	3	2 4	2	2 6	id.	3 15		6 10		3	1 6
1786						Haricots		Navette				
Janvier...	3 12	3 2	2 12	2	2 4							
Février...	3 14	2 10	2 9	1 17	2 5	4 8		4 5				
Mars.....	3 12	2 16	2 8	1 16	2 15	4 12		5 12				
Avril....	3 18	3	2 10	1 15	2 1	3 13						
Mai.....	3 12	2 18	2 9	1 13	2 2	4 10		6				
Juin.....	3 5	2 14	1 18	1 12	2							
Juillet....	3 6	2 14	1 19	1 9	2 1			4 16				
Août.....	3 13	3	2 6	1 14	2 3			4 18				
Septembre	4 4	3 3	2 10	1 16	2 16			id.			3	1 6
Octobre...	4 3	3 1	2 5	1 11	2 2	4		4				
Novembre	4	3 6	2 10	1 15	2	id.						
Décembre.	4	3 6	2 15	1 16	2 2	id.		5			3 2	1 7
1787							POIS					
Janvier..	4	3 10	2 7	1 15	2 5							
Février..	4	3 6	2 5	1 16	id.	4 6					3 2	1 7
Mars.....	id.	id.	2 6	1 18	id.	4 9	3 18	6 6				
Avril.....	4 2	3 8	2 8	1 14	id.	4 15	3					
Mai.....	4 4	3 9	2 14	2	2 7	5 10		7				
Juin.....	4 7	3 15	2 10	1 19	2 18						3 4	1 8
Juillet..	4 7	3 5	id.	2 1	2 17			7 20				
Août.....	4 8	3 16	2 8	1 15	4 8			7				
Septembre	4 15	3 5	2 18	1 17	3 4			7 10			3 6	1 9
Octobre...	5 1	3 8	3 5	1 18	3 6	4 4		7 12				
Novembre	4 15	3 16	2 18	2 2	3 5	3 12		id.			id.	id.
Décembre.	4 15	3 14	3 2	2 5	id.	4 10	3 10	7 5				

DATES	FROMENT 1re qual.	FROMENT d. qual.	CONCEAU ou MÉTEIL Prix moyen	ORGE	TURQUIS	HARICOTS	POIS	NAVETTE			TAUX DU PAIN (la livre) blanc	TAUX DU PAIN (la livre) Entre bis et blanc
	l. s	l. s.	l. s.	l. s.	l, s	l. s	l. s.	l. s.			s. d	s. d.
1788												
Janvier...	4 12	3 16	2 18	2 6	3 12	4 3					3 8	1 10
Février...	id.	3 17	3	2 6	3 14	4		6 16			3 8	1 10
Mars.....	4 14	id.	id.	2 9	3 11	3 15					3 6	1 9
Avril.....	4 14	4 5	id.	2 10	3 12	3 10		6 14				
Mai.....	4 14	4 7	id.	id.	3 17	4		7 10				
Juin.....	4 14	4 2	3 3	2 9	3 14	3 15		5 7				
Juillet....	4 18	3 12	3 7	2 4	3 11			5 11				
Août....	id.	4	3	2 7	4			6 5			3 10	1 11
Septembre	5 8	4	3 14	2 4	3 4	4		4 15				
Octobre...	5 18	4 4	3 12	2 7	id.	4 3		5 8			id.	id.
Novembre	5 5	4	3 10	2 3	id.	3 16		5				
Décembre.	5 4	4	3 15	2 18	3 5	4 16					4	2
1789												
Janvier...	5 10	4 14	3 15	2 12							4 2	2 1
Février...	5 10	4 10	3 19	2 7	4 17	4 17						
Mars.....	5 16	4 18	4 5	2 14	4 12	4 12						
Avril.....	6 3	5	4	3 3	5	5					4 4	2 2
Mai.....	6 4	5 7	4 9	3	4 15	4 15					4 6	2 3
Juin.....	6 5	5 9	4 10	id.	3	3					4 4	2 2
Juillet....	7	6	5	3 8							4 10	2 2
Août.....	6 12	4 10	3 15	3 10							5	2 2
Septembre	6 2	4 10	4 2	2 13	3 10	3 10						
Octobre...	6 5	4 14	3 16	2 7	4	4						
Novembre	6 3	3 15	4 2	2 11	3 10	3 10						
Décembre.	6 4	4 14	4 5	2 15	4 12	4 12						
1790												
Janvier...	6	5	4	2 14	4 4	4 10	4 10					
Février...	6 5	4 10	3 16	3 3	4 12	4 8	4 11					
Mars.....	6 6	5 10	4 10	3 10	4 14	4 10	4 10					
Avril.....	6 18	6	5	3 12	4 15	5 13						
Mai.....	6 12	5 15	4 14	3 15	5 6	5 15						
Juin.....	6 18	5 10	5 4	3 17	5 18							
Juillet....	6 12	6	5 2	3 10	5 19							
Août.....	5 13	4	5 4	2 15	5 14	4 10						
Septembre	5	4	3 17	2 6	5 2	5 7						
Octobre...	5	4	3 10	2 9	3 15	4 4						
Novembre	5 3	id.	3 8	2 12	3 13							
Décembre.	5 6	4 10	3 18	2 13	4							

DATES	FROMENT 1re qual.	FROMENT 2d. qual.	CONCEAU ou MÉTEIL Prix moyen	ORGE	TURQUIS	HARICOTS	POIS					
	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.	l. s.					
1791												
Janvier...	5 3	4 9	3 15	2 16	3 16	4 12						
Fevrier...	5 5	4 10	4	3	3 16	4 13						
Mars....	5	4	3 15	id.	3 17	5	5 2					
Avril.....	5 4	4 10	3 16	2 17	3 15	4	4					
Mai.....	4 12	3 16	3 7	2 6	3 2	4 12						
Juin.....	4 8	3 15	3 6	2 8	3	4						
Juillet....	4 10	3 3	id.	2 11	id.							
Août.....	4 15	3 12	id.	2 5	3 5							
Septembre	4 12	3 15	3 8	id.	3 18	4 12						
Octobre. .	5 8	3 15	3 15	2 11	3 4	5 5						
Novembre	5 8	4 4	3 7	2 17	3							
Décembre.	5 10	4 5		2 18	3 8	5						


1782
1790
1791

APPENDICE IV

Relation de l'émeute survenue à Dijon le 18 avril 1775.

(Extrait du « Mercure dijonnois »,
Manuscrit *Bibl. dij.*, n° 448[1], p. 976 et suivantes).

Le 18, sur les deux heures, il s'éleva une sédition qui parut d'abord peu considérable, mais qui eut des suites très fâcheuses. La populace avoit à l'œil le mûnier du moulin d'Ouche, homme riche, étranger et qui passoit pour faire de grands enharrements et être une des principales causes de la cherté des bleds, on l'avait vu entrer chez le procureur Potel qui étoit son procureur, et on attendoit qu'il en sortit pour tomber sur lui à coup de pierres, on y envoya la garde de la maison de ville, et un détachement du château, mais cela ne fit qu'augmenter le tumulte et ces troupes furent contraintes de se retirer, on cassa toutes les vitres, et on mit les croisées en morceaux. M. de Latour-du-Pin y parut avec le capitaine et le lieutenant de ses gardes, mais comme il usa de menaces et même de voie fait (*sic*), il aigrit le mal au lieu de le guérir.

Cependant comme on dit au peuple que le mûnier s'étoit sauvé par dessus les couverts, il se retira de devant chez le procureur Potel, et les uns alerent au moulin d'Ouche, et les autres chez monsieur Filsjean de Sainte-Colombe.

En moins d'une heure, une partie du moulin d'Ouche fut détruit et les farines emportées ; pendant ce temps là on étoit entré chez M. Filsjean par le trapon de la cave, on brisa tous les meubles, on traina dehors les deux carosses, et on les mit en pièces à coups de levier. La fureur du peuple étoit au point qu'on démembra des dindes et autres volailles et qu'on les fit voler en l'air.

Cet affreux désordre dura jusqu'à près de minuit, malgré les soins de M. de Dijon qui s'exposa parmi les mutins et par des discours pleins d'humanité et de douceur parvint en quelque

sorte à les appaiser. Pendant ce temps là M. Filsjean averti par ses domestiques que les mutins le cherchoient et que sa vie étoit en danger s'étoit caché dans un caveau où il étoit dans la posture la plus gênée et où il passa quatre ou cinq heures dans des frayeurs inconcevables, ses amis avertis du danger qui le menaçoit firent percer le mur de la maison adossée à la sienne et il passa par la brèche qui fut faite et se retira chez Mlle Lebaiche (?), sa parente qui, ne se trouvant point en sûreté chez elle, lui conseilla prudemment de se retirer au château ; tous les officiers les plus braves de la ville avoient aussi entrepris de le sauver, mais il préféra de sortir par le..... et on croit qu'il fit sagement.

Pendant que tout ceci se passoit, M. de Latour Dupin avoit dépêché un courrier en cour et un cavalier de maréchaussée à Auxonne pour demander un détachement des canoniers qui firent si grande diligence qu'ils arrivèrent à Dijon avant huit heures du matin et furent logés sur la paroisse Saint-Michel comme voisine du corps du délit, il y avoit deux cents hommes. Dès les quatre heures du matin on avoit fait des captures, et il y avoit trente-deux prisonniers, le lieutenant criminel informe et on croit que cette affaire aura de grandes suites, il s'en est peu fallu que l'hotel du maire ait eu le même sort que celui de M. Filsjean.

L'ÉMEUTE DU 18 AVRIL 1775
Compte rendu fait par le vicomte maïeur le mercredy 19 avril au Conseil de ville.

(*Arch. Dij.*, B. 409, f° 51).

Monsieur le vicomte Maieur a dit que le jourd'hier il fut averti que le nommé Carré meunier de moulins d'Ouche passant de la rue de Bourbon à la placé Saint-Michel sur les deux heures après midy fut poursuivi par un nombre considérable de femmes, qui le forcèrent de se réfugier dans la maison du Procureur Potel, rue Grand Potet, en laquelle elles le bloquèrent, que s'y étant transporté avec la garde qui fut suivie de près par les invalides de la garnison et la maréchaussée, des hommes attroupés s'étant réunis aux femmes, toute la garde fut tellement assaillie de cailloux et de pavés qu'elle fut obligée de se retirer et la maison Potel fut l'instant après forcée et dévastée. Qu'alors l'attroupement s'étant prodigieusement augmenté se divisa en deux bandes dont l'une se porta à la maison de M. Fijan, conseiller au Parlement qu'elle soupçonnait

d'être en société avec Carré et l'autre au moulin du même Carré qu'ils dévastèrent et brisèrent tout ce qui se rencontra dans l'un et dans l'autre endroit suivant est détaillé (*sic*) aux procès verbaux dressé par les sieurs Legey, Caillard et Charbonnier substitut du syndic commissaire de police et que ces mêmes bandes de forcenés avoient même eu la témérité pendant le tumulte de menacer du pillage l'hôtel du commandant, la maison du maire et celle de tous les officiers municipaux, les cris de la populace étant qu'ils sont excités à émeute à cause de la cherté des grains, sur quoi il sera écrit à S. A. S. Mgr le prince de Condé, à M. le duc de la Vrillière, au contrôleur général et à l'Intendant auxquels expédition des procès verbaux des dommages seront envoyés ».

OBSERVATIONS
sur le tumulte arrivé à Dijon le 18 avril 1775.

(*Bibl. Dij.* [8636]).

(Mémoire des avocats).

Jamais émotion populaire ne fut moins projettée ni moins combinée que celle qu'on vit subitement éclore le dix-huit avril dernier,... les citoyens étonnés cherchent inutilement à démêler quels ont pu être les motifs des progrès aussi rapides que violents d'une sédition qui paraissait dans sa naissance un jeu d'enfant.

On espère convaincre la Cour, par le récit simple mais exact de ce qui s'est passé ce jour-là, que les infortunés qui ont été les victimes des recherches occasionnées par les justes plaintes des citoyens maltraités, ne sont ni les instigateurs ou principaux auteurs de la bagarre ni les plus coupables de ceux qui s'y livrèrent à des excès.....

Un étranger nommé Carré s'annonça à Dijon il y a quelques années pour avoir un moulin économique qui trituroit le bled, sassoit la farine et par une même opération resassoit le son, de telle sorte qu'il devait donner de la farine plus blanche, de meilleure qualité et surtout en plus grande quantité que les moulins et bluteaux en usage.

Plusieurs personnes ayant essayé de cette nouveauté, les uns l'exaltèrent, les autres s'en plaignirent, et ce dernier nombre fut le plus considérable : cependant ce meunier se mit à vendre de la farine en détail et au poids ; il parut ne le faire que pour faciliter au peuple les moyens de se procurer en tout

rent de nouveau leur vacarme, mais voyant qu'elles étoient en trop petit nombre pour forcer la maison de Potel, elles se dispersèrent en différens quartiers pour demander du secours.

C'étoit malheureusement l'heure où on sortoit des vêpres, et où tout le monde étoit déjà assemblé En un instant, toute la canaille de la ville est attroupée ; une partie court au moulin de l'Ouche, l'autre revient devant chez le Procureur Potel, croyant y retrouver le meûnier. Ces malheureux s'étoient munis de pierres qu'ils jettèrent aux fenêtres et contre la porte pour l'enfoncer. Mgr l'Evêque, instruit de la bagarre, sortit de son jardin et vint se présenter à la populace. Il tacha par de bonnes raisons de calmer les esprits ; mais il étoit trop tard ; on se rappelait les coups de canne, on dit à Mgr l'évêque qu'on lui demandoit du pain et non pas des raisons. On l'engagea à se retirer promptement s'il vouloit qu'on respectât sa dignité. Il fut donc obligé de rentrer chez lui. On continua de jetter des pierres jusqu'à ce que toutes les fenêtres furent brisées. Et comme on persuada aux mutins que le meunier étoit sorti de la maison, ils quittèrent prise et coururent du côté de chez M. Fitzjean. Il se passoit alors au moulin de l'Ouche une scène plus sérieuse que dans la rue du Potet. Ceux qui y étoient allés brisèrent portes, fenêtres, et se rendirent maîtres de la maison. La femme du meûnier qui étoit accouchée de la veille, étoit dans son lit ; on tiroit déjà ses couvertures de dessous elle, pour les déchirer et les jetter dans la rivière. Mais les larmes, les cris, et l'état de cette malheureuse touchèrent les mutins qui les laissèrent ; mais ils brisèrent absolument tous les autres meubles qui furent jettés dans l'Ouche. On y jetta jusqu'aux voitures. Les moulins furent mis en pièces, il n'y eut que les meubles que leur poids garantit. On s'empara ensuite du bled et de la farine dont chacun emporta ce qu'il vouloit ; on alloit en chercher comme en procession. Cela dura jusqu'à onze heures du soir ; on fait monter à trois mille mesures ce qu'on en a emporté.

Ceux qui avoient fait le tapage devant chez Potel, étoient allés du côté de chez M. Fitzjean. Il étoit pour lors chez lui ; on l'avoit averti de l'émeute et qu'il eut à ne pas sortir, crainte d'accident. Au moment qu'il sut qu'on alloit s'adresser à sa maison, il ferma ses portes aux grosses clefs, mit les barres et ferma les volets de toutes ses fenêtres ; au moyen de cette précaution, il se crut en sûreté. Il pensoit que la garde qui étoit devant chez M. le maire et chez M. de La Tour du Pin (qui demeurent à vingt pas de chez lui) viendroit à la rescousse au premier bruit, et qu'il en seroit quitte tout au plus pour

quelques carreaux de vitres. Il étoit dans cette espérance, quand il entendit qu'on frappoit sa porte à coups redoublés avec des bûches, et qu'on escaladoit les fenêtres. Il se crut perdu et songeoit déjà à recommander son âme à Dieu, quand son cocher, qui ne perdit pas la tête, se rappela un caveau qui étoit dans l'écurie. On fit descendre M. Fitzjean; on le mit dans le caveau, et on couvrit le trapon avec du fumier. A peine étoit-il caché qu'un panneau de la porte fut mis en dedans, la porte fut ouverte en entier, et tout se jetta dans la maison. Les domestiques n'eurent rien de plus pressé que d'en sortir, et de crier à dessein par la rue que leur maître étoit heureusement en campagne. On descendit dans la cave, où chacun but à discrétion; vins, liqueurs, tout fut mis au pillage; et quand on eut assez bu on défonça les tonneaux. Jugez comme le vin convenoit à des gens assez animés! On tira au milieu de la rue les trois carrosses qu'on mit en mille morceaux. Pendant que les uns étoient occupés à cette époque, les autres déménageoient la cuisine et les appartements du bas, en cassant, brisant et déchirant tout. Vaisselle, linge, meubles, rien ne restoit d'entier. Deux puits qui étoient dans la cour, se trouvèrent en un instant comblés des débris de toutes sortes. Quand tout le bas fut dévasté, on monta au premier et au second étage, ensuite au grenier. Les glaces, les tables, tableaux, lits, tapisseries, papier, livres, sacs à procès, tout étoit mis en pièces et jetté dans la rue. Je ne saurois vous donner une idée de la dévastation qu'on commettoit alors. C'est vraiment quelque chose d'incompréhensible et il faut avoir vu cette scène pour la concevoir.

Cela dura chez M. Fitzjean depuis les six heures du soir jusqu'à onze que Mgr revint. Il employa les prières, les larmes, tous les moyens qu'il imagina pour faire retirer ces furieux. Comme ils étoient fatigués, et qu'ils n'avoient plus rien sur quoi ils puissent exercer leur rage, ils se retirèrent, non sans grande envie de mettre le feu auparavant. Ils étoient à la porte de la rue, quand ils se rappellèrent qu'ils avoient laissé une pendule sans la casser. Rien ne put les empêcher de remonter pour la mettre en pièces; après quoi ils s'en allèrent chacun chez eux. Quand ils furent partis, on alla pour retirer du caveau M. Fitzjean, qui en sortit plus mort que vif. Il avoit entendu tout ce qui se faisoit chez lui, on avoit voulu tuer les chevaux et mettre le feu à son écurie; jugez s'il avoit lieu d'être dans les transes; en dévastant la cave, sept ou huit hommes avoient mis à l'écart quelques bouteilles de vin fisselées. Ils se proposoient de les boire à leur aise quand tout le monde

seroit retiré ; ils retournèrent en conséquence chez M. Fitzjean sur les quatre heures du matin pour vider leurs bouteilles. Ce fut pour lors qu'on leur mit la main sur le collet et qu'on les conduisit en prison, on en a arrêté beaucoup d'autres depuis, en sorte qu'il y en a bien actuellement une quarantaine en prison. « Voilà ce qui se passa dans la soirée du mardy ; la garde ne se mit pas en devoir de rien empêcher. M. de La Tour du Pin et M. le maire ne songèrent qu'à leur sûreté personnelle ; les soldats Rousselots, la maréchaussée, les invalides et les gardes de M. de la Tour du Pin étoient chez eux en cas d'attaque ; car ils croyoient qu'on viendroit faire chez eux ce qu'on avoit fait chez M. de Sainte-Colombe.

Dès le mardy soir, M. de La Tour du Pin avoit écrit à Auxonne pour qu'on envoyât un détachement de la garnison. En conséquence, le mercredy a six heures du matin, il arriva trois cents canonniers qu'on distribua dans les différents quartiers pour faire des patrouilles, il en arriva hyer (20 avril) encore deux cents qui resteront ici jusqu'à l'arrivée d'un régiment qu'on va faire venir. On fait actuellement une garde exacte par la ville, parce qu'on craint qu'on n'enfonce les portes des prisons pour délivrer ceux qui y sont détenus ; il y a un corps de garde à toutes les portes de la ville qu'on n'ouvre plus qu'à six heures du matin, parce qu'il s'est répandu le bruit que les gens des campagnes voisines doivent venir au secours du peuple.

On fit la recherche dans différentes communautés pour mener au marché de mercredy le bled qu'elles avaient au delà de leurs provisions ; néanmoins la mesure de bled se vendit sept francs dix sous. M. de La Tour du Pin accompagné du maire et de plusieurs officiers se rendit au marché pour haranguer la populace ; quelques-uns tombèrent à leurs genoux, le plus grand nombre les traita de gueux, de voleurs, etc. M. le maire se disposait à aller à Paris en rendre compte et prendre des ordres mais il reçut du ministère une lettre à cheval de neuf pages où sa comduite et celle des autres officiers municipaux étoient très blamée. On lui mande que leur mauvaise conduite répand l'alarme et qu'on les rend garants et responsables de tous les événements. Cette lettre étoit en réponse d'une autre que le maire avoit écrite au sujet de l'émeute du lundy saint... ..... Voilà où en sont les choses actuellement ; on craint encore pour samedy à cause du marché ; et quand on exécutera ceux qui sont en prison. Je ne sais pas trop comment tout cela tournera.

D..... »

Lettre de M. le contrôleur général à M. de la Tour du Pin.
(*Archives Nationales,* H. 187).

20 avril 1775.

Je ne suis pas étonné, Monsieur, du tumulte arrivé à Dijon et dont vous me faites part par votre lettre du 18 au soir. Toutes les fois qu'on partage les terreurs du peuple et surtout ses préjugés, il n'y a point d'excès auquel il ne se porte. Les officiers municipaux ont, par leurs imprudentes recherches chez les boulangers, préparé le malheur qui a suivi de si près. Vous avez vu par les lettres que j'ai adressées à MM. les élus et au corps municipal, et à vous, Monsieur, les mesures que j'avais cru devoir proposer pour assurer, d'un côté l'affluence de la denrée en maintenant la tranquilité publique et la liberté entière du commerce, de l'autre la subsistance des citoyens malaisés par des secours appropriés à leur situation. Je crois encore ces mesures suffisantes : ce qui est arrivé depuis en exige qu'on puisse appliquer au moment.

1° Il faut avant tout en imposer à la populace et être le plus fort, car si la tranquilité n'est pas rétablie, si la sécurité n'est pas entière pour les marchands, les laboureurs, les meuniers, etc., Dijon n'aura pas un grain de bled, personne n'a envie d'exposer son bien et soi-même aux fureurs de la populace. Il faut donc : avoir des troupes et en avoir en assez grande quantité pour en imposer, non seulement au peuple de Dijon, mais encore à celui des autres villes de la province qui seraient tentées de suivre cet exemple.

2° Il faut tâcher de procurer quelque abondance dans les premiers marchés qui suivront l'émeute, je crois que si la tranquilité est bien rétablie, vous y parviendrez aisément en engageant quelques propriétaires des environs à y faire porter les bleds qu'ils ont dans ce moment à leur disposition et à les vendre non pas à perte comme on l'a fait quelquefois imprudemment, mais au prix du marché qui a précédé l'émeute. La suspension du droit de minage est un encouragement, on peut en joindre un second : C'est de garantir les bleds qui seront portés au marché et d'engager la ville à en payer la valeur aux propriétaires si la populace les pillait. Ce n'est point au reste par aucune voye de contrainte qu'il faut chercher à garnir même en ce moment le marché, mais uniquement par voye de persuasion. Les propriétaires de terres et les marchands de bled ont l'intérêt le plus immédiat à ce que la liberté soit main-

tenue et par conséquent à assurer la tranquilité publique. Il n'est pas possible que vous, Monsieur, qui commandez dans la province, que les principaux chefs de la magistrature et de la ville ne connaissent plusieurs personnes raisonnables qui ayent du bled chez eux ou chez leurs fermiers et qui soient capables de sentir l'intérêt majeur qu'ils ont de se prêter à la circonstance. C'est à votre zèle et à vos conseils à les exciter sans mettre trop d'éclat dans vos démarches; il ne s'agit que de deux ou trois marchés, car quand vous serez en force et que la tranquilité sera bien assurée, on vous portera du bled puisque vous en avez besoin, puisque la marchandise cherche toujours le besoin. Il pourra être cher, car la terreur répandue et les émeutes se joignent aux intempéries des saisons et à la rareté réelle pour augmenter encore le prix, c'est un malheur, mais il vaut mieux payer le bled cher que d'en manquer.

3° Il reste un 3me objet à remplir, c'est de ne pas laisser l'émeute impunie, ni ceux qui en ont souffert sans indemnité; une des causes qui rendent ces émeutes si fréquentes et qui facilitent les mauvaises intentions de quelques mauvais sujets qui n'ayant rien à perdre excitent la populace pour avoir une occasion de piller, c'est l'espérance que le peuple a d'échapper à cette punition.

Il y a eu en 1770 un assez grand nombre d'émeutes sur lesquelles il n'a été fait aucune poursuite ou il n'en a été fait que de très légères. C'est un grand encouragement pour les émeutes à venir; d'un autre côté les malheureux qui ont été pillés, battus, insultés n'obtiennent aucune réparation, et ce défaut de protection de la part du gouvernement perpétue la flétrissure qu'inflige l'opinion de la populace à la profession de marchand de bled.

Il est donc essentiel, Monsieur, dès que la tranquillité publique sera rétablie de faire arrêter les chefs de l'émeute qu'on peut aisément connaître et découvrir. Il faut instruire le procès avec promptitude et rigueur, il faut les juger. C'est après le jugement que le roi pourra tempérer, suivant les circonstances la rigueur des peines; dans le premier moment il ne faut annoncer que sa sévérité.

Il faut aussi dresser un procès-verbal des dégâts commis chez les victimes de l'émeute, afin de pourvoir à leur dédommagement complet soit aux dépens de ceux qui ont pris part à l'émeute s'il y en a parmi eux de solvables, soit par l'imposition sur la ville qui doit toujours répondre de ces sortes de délits.

Je dois en terminant vous avertir et vous prier d'annoncer publiquement que le roi est irrévocablement décidé à maintenir

de tout son pouvoir et en toute occasion la liberté entière du commerce des grains non pas comme s'imagine la populace imbécile pour faire enchérir le bled au profit des laboureurs et des propriétaires, mais au contraire pour qu'il soit à aussi bon marché qu'il puisse l'être eu égard à sa rareté réelle, pour que l'on puisse toujours en porter des lieux où il y en a dans ceux où l'on en manque, pour qu'aucune partie de ses sujets ne soit exposée à manquer totalement de subsistances.

Le roi satisfera sa bonté en procurant des secours à la partie souffrante de ses sujets, mais ce sera sans donner atteinte à la liberté et à la propriété de la classe la plus utile des citoyens dont la liberté et la propriété doit être la plus sacrée, puisque c'est le travail de cette classe qui fournit à toutes les autres la subsistance. Ce sera sans écarter l'abondance par des précautions maladroites des approvisionnements particuliers qui auraient l'effet infaillible d'anéantir le commerce et toutes les ressources qu'on doit en attendre quand il est libre.

TURGOT.

J'ai vu cette lettre et en approuve le contenu : autant je désire que mon peuple soit heureux, autant je suis fâché quand il se porte à des excès où il n'y a nulle espèce de raison.

LOUIS.

ARRÊT DU PARLEMENT

qui condamne différents particuliers à des peines infamantes, comme chefs de l'émotion populaire arrivée à Dijon, le 18 avril dernier, et qui renouvelle les défenses de s'attrouper.

(*Bibl. Dij.*, F. de Juigné I, tome V, p. 293).

29 juillet 1775.

Vu par la Cour les minutes des procédures criminelles instruites au bailliage de Dijon à requête du procureur du roi en icelui, contre Philippes Guyot, timbreur; André Robert, garçon plâtrier; François Culmet, manouvrier; Pierre Deschamps, aussi manouvrier; Jacques Rollin, garçon plâtrier; Etienne et Louis Lamy, garçons couvreurs; Florentin Ratet, manouvrier; Pierre Gaillardon, garçon tonnelier; Anne Perrot, femme d'Etienne Mazoyer, manouvrier; Reine Thuillet, femme de

Louis Henry, aussi manouvrier; Jeanne Martenot, veuve de Claude Moiselet, aussi manouvrier et Dorothée Dunoyer, couturière; tous demeurant à Dijon, accusés et prisonniers de la conciergerie du Palais; et contre le nommé Sacconnier, garçon cordonnier en ladite ville, aussi accusé et contumax : extrait de la sentence définitive, intervenue sur lesdites procédures audit bailliage, le 22 juin 1775, par laquelle la contumace a été déclarée bien instruite contre ledit Sacconnier, et adjugeant le profit d'icelle, il a été déclaré duement atteint et convaincu d'avoir été un des chefs de l'émotion populaire, arrivée en cette ville, le 18 avril dernier, au moulin de l'Ouche; d'y avoir fait les premières fractures, en montant sur le toit et le découvrant pour fournir des laves, à l'effet de briser les portes dudit moulin : pour réparation de quoi ledit Sacconnier a été condamné à être pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive.

.....

Ledit Philippes Guyot a été déclaré duement atteint et convaincu d'avoir excité, par son exemple et ses discours, l'émeute dudit jour 18 avril dernier, tant au domicile du procureur Potel qu'en celui de M. Filsjean de Sainte-Colombe; d'avoir cassé les vitres et chassis et les équipages dudit sieur Filsjean de Sainte-Colombe; pour réparation de quoi ledit Guyot a été condamné à être pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive, à une potence qui pour cet effet seroit dressée en la place du Morimont de cette ville.....

Ledit André Robert a été déclaré duement atteint et convaincu d'être sorti le premier du moulin de l'Ouche, chargé d'un sac de criblure, de l'avoir ouvert et montré au peuple, en lui persuadant que c'étoit le bled que le meunier employoit pour la confection des farines qu'il débitoit; d'avoir promené ledit sac de criblures par la ville, et l'avoir porté au palais épiscopal : pour réparation de quoi ledit Robert a été condamné à être pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive. ... etc.

Ledit François Culmet a été déclaré duement atteint et convaincu de s'être trouvé aux attroupemens tant dans la rue du Grand-Potet que dans la rue Chaudronnerie; d'avoir parlé insolemment au lieutenant de la maréchaussée de cette ville, vêtu de son habit d'ordonnance, et d'avoir cherché à soulever la populace contre lui; pour réparation de quoi ledit Culmet a été condamné à servir comme forçat sur les galères du roi à perpétuité, préalablement flétri des trois lettres G. A. L., etc.

Ledit Louis Lamy a été déclaré duement atteint et convaincu d'être un de ceux qui commettoit le désordre dans la maison

de M. Filsjean de Sainte-Colombe : pour réparation de quoi ledit Lamy a été condamné à servir comme forçat sur les galères du roi l'espace de neuf années, préalablement flétri des trois lettres G. A. L.

Ledit Florentin Ratet a été déclaré duement atteint et convaincu de s'être trouvé dans l'émeute et de s'y être emparé d'une pièce de toile neuve, appartenant à M. Filsjean de Sainte-Colombe, laquelle il cachoit sous un sarreau de roulier dont il étoit vêtu : pour réparation de quoi ledit Ratet a été condamné à servir comme forçat, etc..... l'espace de trois ans, préalablement flétri des trois lettres G. A. L.

Lesdites Reine Thuillet, femme de Louis Henry; Anne Perrot, femme d'Etienne Mazoyer, et Jeanne Martenot, veuve de Claude Moiselet, ont été déclarées duement atteintes et convaincues d'être sorties de la rue Chanoine où a commencé l'émotion populaire contre le meunier d'Ouche, et de s'être trouvées dans la maison du procureur Potel après que les portes furent enfoncées et lorsque le commissaire s'y transporta : pour réparation de quoi elles ont été condamnées à être battues et fustigées nues de verges par l'exécuteur de haute justice dans les carrefours et lieux accoutumés de cette ville, au plus prochain jour de marché, pour ensuite être conduites et mises au carcan l'espace d'une heure, ayant chacune un écriteau portant le mot : séditieuses.

Lesdits Jacques Rollin, Pierre Gaillardon et Pierre Deschamps ont été déclarés duement atteints et convaincus de s'être trouvés lors de l'émeute et d'y avoir ramassé des effets provenans de la maison de M. de Sainte-Colombe : pour réparation de quoi ils ont été condamnés à être mandés en la chambre du Conseil pour être blâmés ; défenses leur sont faites de récidiver sous telles peines qu'il appartiendra. Et en ce qui concerne ledit Etienne Lamy, il est ordonné qu'il en sera plus amplement informé dans le délai de six mois, pendant lequel temps il tiendra prison.

Et à l'égard de ladite Dorothée Dunoyer, elle a été mise hors Cour sur l'accusation contre elle formée; en conséquence il est ordonné au geôlier de la relâcher, etc.....

La Cour réformant ladite sentence et par nouveau jugement, a déclaré et déclare ledit Philippe Guyot duement atteint et convaincu d'avoir excité, par son exemple et ses discours, l'émeute dudit jour 18 avril dernier, tant au domicile du procureur Potel, qu'en celui de Jean-Charles Filsjean de Sainte-Colombe, d'avoir cassé ses vitres, chassis et équipages : pour réparation de quoi a condamné et condamne ledit Guyot à être pendu et

étranglé jusqu'à ce que mort naturelle s'ensuive, à une potence qui pour cet effet sera dressée en la place du Morimont de cette ville par l'exécuteur de la haute justice ; a déclaré et déclare tous ses biens situés en pays de confiscation acquis et confisqués au profit de qui il appartiendra, sur iceux ou autres non sujets à confiscation, préalablement pris la somme de trois cents livres d'amende envers le roi.

En déclarant la coutumace instruite contre le nommé Sacconier, bien et duement acquise, et pour le profit a déclaré et déclare ledit Sacconier, etc..... (le jugement du bailliage est confirmé).

Pour les charges résultantes des procédures contre ledit André Robert, l'a condamné et condamne à servir le roi sur les galères en qualité de forçat pendant neuf ans, etc.

Pour les charges résultantes des procédures contre ledit François Culmet (le jugement du bailliage est confirmé).

Louis Lamy (id.).

Florentin Ratet, Pierre Gaillardon, les a bannis et bannit pour trois ans hors le ressort de la Cour, etc.

Pierre Deschamps et Jacques Rollin, ordonne qu'ils seront mandés en la chambre du Conseil de la Tournelle pour y être admonestés ; les condamne chacun en cinq livres d'amende envers le roi.

Reine Thuillet, Anne Perrot et Jeanne Martenot, les a bannies et bannit pour neuf ans hors le ressort de la Cour, etc.

Etienne Lamy, l'a banni et bannit pour neuf ans, etc.

A mis et met ladite Dorothée hors de Cour sur l'accusation contre elle formée.

A fait et fait très expresses inhibitions et défenses à toutes personnes de s'attrouper sur les chemins, dans les rues et places publiques, d'injurer ceux qui font le commerce des grains et farines, de les arrêter ou maltraiter, et user envers eux d'aucunes voies de faits et violences, sous quelque prétexte que ce soit, à peine d'être poursuivi extraordinairement, et punis comme instigateurs ou complices de séditions et émotions populaires.

Enjoint, etc.

APPENDICE V

ARRÊT DU PARLEMENT

qui fait très expresses inhibitions et défenses de sortir aucuns bleds, grains et farines de son ressort, et d'accaparer lesdits grains sous peine de punition corporelle.

(*Bibl. Dij.*, F. de Juigné I, tome VI, p. 338).

31 mars 1789.

Monsieur le premier président a dit que les grains sont montés à un prix auquel on ne devoit pas s'attendre; que la Cour est trop attachée à tout ce qui peut contribuer au bien public pour ne pas prendre en considération un objet aussi important; que dans cette conjoncture, il invite Messieurs de s'en occuper : sur quoi le procureur général du roi mandé, ouï en ses conclusions, et retiré.

La Cour considérant que par son arrêt du 13 du mois de décembre dernier, contenant défenses d'exporter des grains ou farines à l'étranger, et par les autres dispositions dudit arrêt, elle avoit pris les mesures qui paroissent les plus convenables pour conserver en Bourgogne une quantité de grains suffisante pour les fixer à un prix modéré.

Que néanmoins le bled a été porté à une valeur qui excède les facultés de la plupart des citoyens, que d'après les instructions que ladite Cour s'est procurées, il ne lui est pas permis de douter qu'il n'y ait eu une quantité immense de grains exportée à l'étranger tant par la Franché-Comté que par la Saône et le Rhône.

Considérant enfin que malgré la liberté du commerce des grains annoncée et établie par plusieurs loix, il a été impossible aux officiers municipaux de Dijon d'y faire conduire une quantité considérable de farines achetées pour la fourniture de cette ville, quoiqu'ils aient réclamé le secours du gouvernement

pour s'en procurer la restitution ; que la disette qui afflige cette capitate est la même dans tout le ressort, et qu'il seroit contre toutes les règles de la prudence, de la bonne police, et de la saine politique, de laisser sortir de la Province une denrée de la première et de la plus absolue nécessité, tandis qu'on a fait échouer les mesures qui avoient été prises pour l'approvisionnement de la première et principale ville de Bourgogne.

Ladite Cour, excitée par des motifs aussi pressans, sous le bon vouloir et plaisir du seigneur roi, jusqu'à ce qu'autrement ait été par lui pourvu, et attendu la nécessité des circonstances, a fait et fait très expresses inhibitions et défenses de sortir aucuns bleds, grains et farines de son ressort, jusqu'à ce qu'autrement il en ait été ordonné, à peine de confiscation desdits grains, applicable à l'hôpital du lieu, ou à défaut à l'hôpital le plus voisin, de trois cents livres d'amende applicable pour les deux tiers au profit du roi, et l'autre tiers au dénonciateur, sans néanmoins que ladite Cour entende rien innover à ce qui se pratique pour les marchés où les villes de Mâcon et de Tournus ont coutume de se fournir, le tout sans abus et sans fraude.

Fait défenses d'acaparer aucuns grains à peine de punition corporelle.

Ordonne que les juges ordinaires des lieux, chacun en droit soi, informeront des contraventions qui pourroient être commises au présent arrêt....., etc... ., etc.

Fait en Parlement à Dijon les Chambres assemblées le 31 mars 1789.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS ..... *a*

INTRODUCTION GÉNÉRALE. — Le problème des approvisionnements et la législation des grains à la fin du XVIIIe siècle I

BIBLIOGRAPHIE XVII

CHAPITRE I. — Les ressources alimentaires de la Bourgogne 1

CHAPITRE II. — Le marché de Dijon 22

CHAPITRE III. — La liberté du commerce des grains en Bourgogne ; l'émeute du 18 avril 1775 36

CHAPITRE IV. — Retour au système de la réglementation. Le régime de la surveillance administrative (1776-1784) 62

CHAPITRE V. — Retour aux mesures libérales. Une idée de l'intendant Amelot. Le projet de magasin des farines (1784-1788) 72

CHAPITRE VI. — La disette de 1789. Les conseils de Necker. L'exécution du plan d'Amelot 82

CONCLUSION 107

APPENDICE I 113

APPENDICE II 115

APPENDICE III. — Tableaux graphiques des moyennes mensuelles et annuelles du prix des blés 122

APPENDICE IV 129

APPENDICE V 143

REVUE BOURGUIGNONNE

TOME XVI — ANNÉE 1906

TABLE DES MATIÈRES

Nos 1-2

Ch. Cestre. — La Révolution française et les poètes anglais (1789-1809). 572 pages.

No 3

J. Calmette. — Cours d'histoire de la Bourgogne et de l'art bourguignon (1905-1906). — Les éléments communs et les éléments spéciaux dans l'architecture romane de Bougogne. *(Leçon d'ouverture)* 5

L. Collot. — Le genre « Trogontherium » dans le bassin de la Saône 23

L.-A. Fabre. — La végétation spontanée, la fertilité et la salubrité des eaux du sol.. 33

P. Parisot. — Liste alphabétique des procureurs au Parlement de Bourgogne.... 65

BIBLIOGRAPHIE

P. Perrenet. — La collection d'études sur l'histoire du droit et les institutions de la Bourgogne 73

L. Stouff. — Les Druides et les Dieux celtiques à forme d'animaux, par *M. d'Arbois de Jubainville*..... 85

E. Roy. — La Bretagne et les pays celtiques. Bretons de Lettres, par *M. Louis Tiercelin*..... 88

E. Roy. — Les voyelles toniques du vieux français, par *M. Hermann Suchier* 89

— Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen-âge, par *M. Gustave Cohen* 90

E. Champeaux. — De l'ancien régime à Thermidor. Une commune du Quercy pendant la Révolution, par *M. Paul Granié* 92

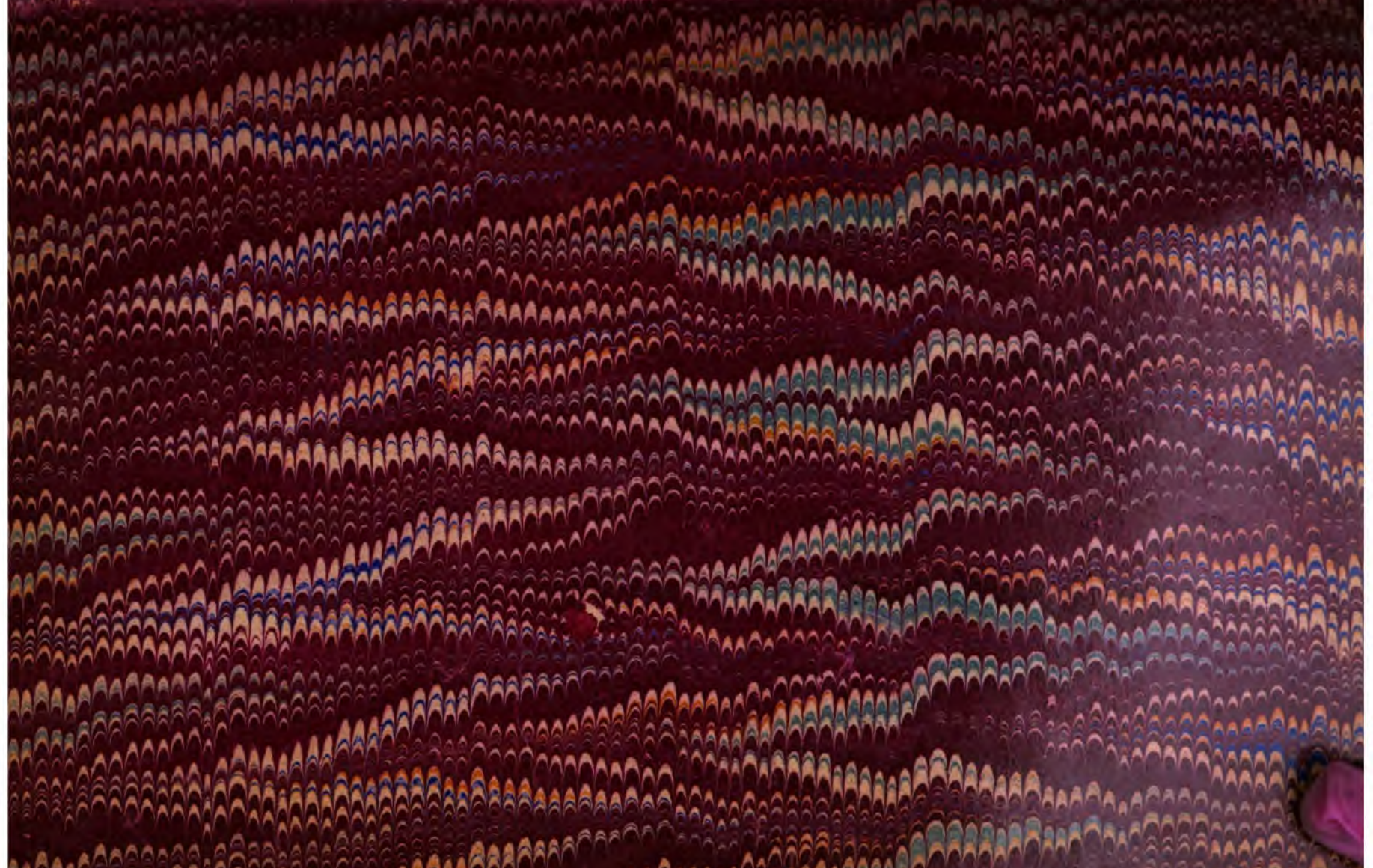
— Le royaume de Bourgogne sous les empereurs franconiens, par *M. Louis Jacob* 93

H. Hauser. — Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet, par *M. Léon Cornudet* 94

No 4

P.-E. Girod. — Les subsistances en Bourgogne, et particulièrement à Dijon à la fin du XVIIIe siècle (1774-1789).

Imp. Barbier-Marilier, Dijon.



G. E. STECHERT & CO.
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK

3 2044 100 898 956